

MAGASIN
CATHOLIQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MAGASIN CATHOLIQUE

ILLUSTRÉ

RELIGION — HISTOIRE — NOUVELLES — HISTOIRE NATURELLE — ARCHÉOLOGIE
POÉSIE — LÉGENDES — BIBLIOGRAPHIE
MÉLANGES — SCIENCES ET ARTS — FAITS CONTEMPORAINS

SEPTIÈME ANNÉE — 1856

UNE LIVRAISON PAR MOIS — 480 PAGES DANS L'ANNÉE

Prix : Paris. . . . . . 6 fr.
— Départements. . 7 50 c. franco.

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR
RUE DE TOURNON, 16.
PLANCY (AUBE), SIÉGE DE LA SOCIÉTÉ.

MDCCCLVI

MAGASIN CATHOLIQUE

ILLUSTRÉ

STATUE DE NOTRE-DAME DU PUY AU MONT-CORNEILLE



Vue du Puy et du mont Corneille surmonté de la Vierge de M. Bonnassieux.

Une grande souscription vient d'être ouverte par Monseigneur l'Évêque du Puy, à l'effet d'élever à la Sainte Vierge une statue colossale en bronze sur le mont Corneille, qui domine la ville du Puy. Le *Magasin Catholique* ne croit pas pouvoir mieux inaugurer la série nouvelle qu'il commence aujourd'hui, qu'en entretenant ses lecteurs de cette entreprise si nationale et si catholique. La statue de Notre-Dame du Puy, en effet, est destinée, dans la pensée du pieux Évêque de ce diocèse, à perpétuer en France la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception, qui a eu lieu à Rome le 8 décembre 1854. La première pierre du monument a été posée sur le mont Corneille le jour même de la proclamation à Rome, et elle a été bénie le 10 du même mois, au moment même où le souverain Pontife consacrait la nouvelle basilique de Saint-Paul hors des murs. Cette statue est donc intimement liée au plus grand et plus consolant événement qui se soit accompli depuis des siècles dans l'Église de Dieu, et c'est un bonheur singulier pour le *Magasin Catholique* de placer ses essais de développement nouveau à l'ombre du glorieux patronage de Notre-Dame du Puy.

De précieux renseignements ont été donnés sur cette entreprise par Monseigneur l'Évêque du Puy, dans un remarquable mandement; nous ne pouvons les reproduire ici; nous nous contenterons d'esquisser cette grande œuvre aux yeux de nos lecteurs, afin de leur en faire saisir toute la portée.

Rien n'est plus grandiose que l'emplacement du mont Corneille, sur lequel doit s'élever la statue de Notre-Dame du Puy. Ce pic, placé au centre de la France et dans l'une de ses parties les plus montagneuses, domine d'une hauteur de soixante mètres la cathédrale du Puy, de cent trente mètres environ la préfecture, et forme ainsi le point culminant d'une contrée déjà fort élevée elle-même. De plus, la statue doit reposer sur un piédestal de huit mètres, et elle a elle-même une hauteur de seize mètres, ou quarante-huit

pieds. Elle sera ainsi la plus grande statue en bronze qui existe aujourd'hui, car le *Bavière*, de Schwanthaler, qui est en bronze, n'a que quarante-sept pieds sept pouces français, et le fameux *saint Charles Borromée*, qui a soixante-six pieds de haut, est en cuivre forgé, sauf la tête, les mains et les pieds, qui seuls sont en bronze. Ajoutons comme un fait digne de remarque, que le bronze destiné au monument de la Sainte Vierge sera celui conquis par la France à Sébastopol, *le* 8 *septembre* 1855, jour de la Nativité et donné par l'Empereur à Monseigneur l'Évêque du Puy, pour la réalisation de sa grande entreprise.

Mais il fallait à une pensée chrétienne un exécuteur chrétien, et ce fut un bonheur de le trouver dans l'auteur de la statue projetée, M. Bonnassieux. Pour bien reproduire, en effet, les traits si purs de la Mère de Dieu, pour représenter véritablement aux yeux des populations sa virginité sans tache en même temps que sa maternité divine, il faut croire à ce grand mystère de notre foi, il faut y adhérer du fond de son âme et avec un pieux enthousiasme. Autrement, on ne fait point passer dans les autres cette pureté de la pensée qu'on ne sent pas en soi, et le public reste froid, parce que l'âme de l'artiste a été froide elle-même. Pour traiter les sujets religieux, et surtout celui qui nous occupe ici, il faut donc avant tout que l'artiste soit sincèrement chrétien; mais si de plus il est fidèle aux règles de son art, s'il a les conceptions et l'œil du génie, oh! alors, la peinture, la sculpture religieuse, s'élèvent entre ses mains à une hauteur où ne parviendront jamais les artistes profanes; car il voit dans son âme et devant lui, non-seulement le type de la beauté naturelle, mais le type infiniment supérieur de la beauté céleste.

C'est cette alliance intime de l'artiste et du chrétien qui a fait le succès de M. Bonnassieux. Aussi, sur cinquante-deux compétiteurs, dans le concours ouvert à cet effet, il a remporté le premier prix hors ligne en outre, le jugement du jury de l'Exposition universelle, une grande médaille d'honneur et la croix sont venus récompenser son talent modeste et qui s'ignore lui-même. Tout fait donc espérer que la France aura à s'enorgueillir une fois de plus d'un de ces monuments dont une grande nation ne doit pas être avare.

Mais l'histoire de Notre-Dame du Puy et du culte qui y est rendu à la Sainte Vierge mérite d'attirer quelque temps l'attention du lecteur pieux. On lira sans doute avec intérêt le récit suivant, qui est extrait d'un ouvrage spécial intitulé les *Gloires de Notre-Dame du Puy*, et publié par le père Caillau. Il raconte l'origine de la dévotion à Notre-Dame du Puy.

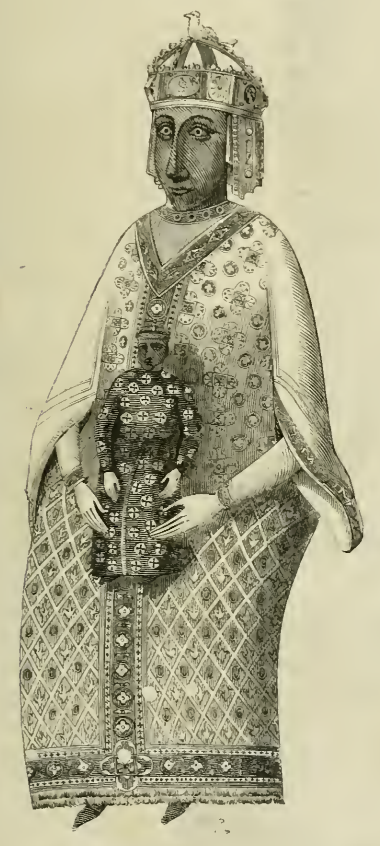
Vers le milieu du troisième siècle, un saint apôtre, nommé Georges, prêchait l'Évangile dans le Vélay. A cette époque, une veuve de qualité, qui demeurait près de Vélaune, se mourait consumée par le feu dévorant d'une fièvre quarte. Pendant une nuit, elle entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous, ma fille, de ce lit où vous avez passé tant de nuits cruelles, et rendez-vous au plus tôt sur le mont Anis, car c'est là que je veux vous délivrer de vos douleurs. » Le lendemain, dès l'aurore, la pieuse veuve se fait transporter au lieu désigné. Tout à coup, un léger sommeil assoupit ses sens; elle voit paraître, au milieu d'une troupe d'anges, une femme rayonnante de lumière, parée de vêtements magnifiques. Elle se trouble d'abord; mais, prenant confiance, elle demande le nom de la *Grande Dame* à l'un des anges du cortége, et celui-ci répond : « C'est l'auguste Mère du Sauveur du monde, *qui a choisi particulièrement ce lieu pour sa gloire*, et, afin que vous ne considériez pas comme un songe ce qui se passe en ce moment, la guérison, objet de vos vœux, vous est accordée. » Aux paroles de l'ange succède une musique harmonieuse. Lorsque les mélodies cessent, la pauvre malade se réveille et reconnaît qu'elle est complétement guérie. Aussitôt elle fait appeler l'apôtre Georges, qui accourt. A son approche, un cerf effrayé s'élance, et, dans sa course rapide, dessine le circuit d'une église dont Georges, avec une haie de ronces, conserve le tracé. Saint Martial, son successeur dans l'apostolat du Vélay, fit dresser un autel en cet endroit; et plus tard, au sixième siècle, saint Évode, Évêque de Saint-Paulien, pour obéir à un miraculeux avertissement, transporta sur le mont Anis son siége épiscopal. Il fit construire sur cette montagne une église qui, sous le nom de Notre-Dame du Puy, devint un lieu célèbre de pèlerinage, où l'on vit trois souverains pontifes, trois empereurs, quinze rois de France, une multitude de princes et de princesses se prosterner humblement et déposer les insignes de leurs grandeurs.

Il serait sans doute curieux d'entrer dans le détail des fondations pieuses et des sanctuaires qui entouraient la ville du Puy, et de faire connaître les cérémonies célèbres qui, durant plusieurs siècles, se succédèrent sans interruption auprès de la statue miraculeuse; mais ceci nous conduirait trop loin. Nous parlerons seulement de trois personnages célèbres dans l'Église, et qui se firent un devoir d'honorer spécialement le sanctuaire de Notre-Dame du Puy.

Ce fut devant l'image de la Sainte Vierge, au Puy, que l'admirable mère Agnès de Jésus, si connue par ses pieuses relations avec M. Olier, conçut, encore enfant, les premières pensées de sa haute vocation. A peine âgée de cinq années, elle y allait en pèlerinage avec de petites compagnes de son âge. A six ans, elle s'y consacra à la Sainte Vierge d'une manière particulière, et elle commença cette vie d'austérité et de prière qui étonne nos courages amollis, et qui valut peut-être à l'Église M. Olier, le pieux fondateur de Saint-Sulpice.

En 1636, un saint que l'Église a placé sur ses autels, saint François Régis, de la Compagnie de Jésus, n'ayant pu obtenir de ses supérieurs d'aller prêcher la foi chrétienne au Canada, se voua à l'évangélisation du Vélay, dont il devint l'apôtre. La ville du Puy était le centre de ses courses incessantes au milieu des montagnes et des lieux les plus sauvages. S'il mourut à la Louvesc, dans le cours de ses tournées de missionnaire, il passa une grande partie de sa vie apostolique au Puy. Il commença par y enseigner le catéchisme dans l'église du collége, et, malgré la simplicité de ses paroles, ou plutôt à cause de cette simplicité, il y attirait un concours prodigieux de fidèles, de nobles, de prêtres, de reli-

gieux. « Les autres, disait-on, se prêchent eux-mêmes ; mais celui-ci prêche Jésus-Christ. » Les travaux de saint François Régis dans la ville du Puy furent immenses. C'est à lui qu'on y dut la fondation d'une société de dames charitables pour le soulagement des pauvres ; la création d'une maison de repentir pour les femmes tombées dans le désordre, création toute nouvelle à cette époque; la conversion de milliers de pécheurs endurcis; l'assistance de la ville tout entière au milieu d'une famine, où il soutint les habitants d'une manière quelquefois miraculeuse. Saint Régis est en quelque sorte une des gloires de Notre-Dame du Puy, puisqu'il était un de ses fils les plus soumis, et il n'était pas permis ici de le passer sous silence.



Ancienne image de Notre Dame du Puy.

La statue ancienne de Notre-Dame du Puy, qui ne fut détruite qu'à la Révolution, et dont nous joignons ici le dessin, remonte à une date très-reculée, et paraît très-positivement être venue de l'Orient. Le père Caillau rapporte les différentes traditions qui en attribuent la donation, les unes à Charlemagne, les autres à Louis VII, d'autres à Philippe-Auguste ; mais il s'arrête à l'opinion la plus commune, que la statue fut rapportée d'Orient par saint Louis, qui, de retour de sa captivité en Égypte, en 1254, put en faire don, à cette époque, à l'église du Puy. C'est en effet seulement en 1255 que l'on trouve la trace d'un concours nombreux autour de la sainte image, et il n'est guère probable que, si cette statue eût été apportée plus tôt en France, la vénération populaire eût tardé un siècle à se manifester.

Le groupe que présente cette statue est composé de la sainte Vierge et de son divin Fils. Il était fait d'un bois incorruptible, bois de sétim suivant les uns, bois de cèdre suivant les autres. Il portait complétement le cachet de la sculpture orientale. Le visage de la sainte Vierge était d'un noir foncé qui jouait le poli de l'ébène, ainsi que celui de l'Enfant Jésus, dont, par un contraste bizarre, les mains étaient blanches ainsi que celles de sa mère.

Cette image, couverte de vêtements précieux, fut en grande vénération jusqu'en 1793. On la sortait, durant le moyen âge, aux époques de grandes calamités, de pestes ou de guerres cruelles.

Charles VII dut Jeanne d'Arc à Notre-Dame du Puy [1], Louis XI un héritier, et Louis XIII disait d'elle : « *L'une des églises de mon royaume, en laquelle j'ai plus grand amour et singulière dévotion, est l'église de Notre-Dame du Puy, où j'ai aperçu qu'à l'intercession de Notre-Dame Dieu m'a fait les plus grandes grâces.* »

Pourquoi faut-il dire que cette statue si précieuse fut odieusement mutilée à la Révolution ? Voici les détails que donne sur ce point un manuscrit très-authentique.

« La statue de Notre-Dame, après avoir été dépouillée de ses richesses et mise à nu, fut arrachée du maître-autel de la cathédrale le 30 nivôse an II de la République, et transférée aux archives de la cathédrale. Plus tard, les officiers municipaux prirent la détermination de la faire brûler. En conséquence, le 8 juin 1794, fête de la Pentecôte, sur les cinq ou six heures du soir, un représentant du peuple et quelques membres du directoire du département, assistés par les canonniers, les gendarmes et un piquet de la troupe de ligne, furent prendre la statue, la mirent sur la charrette de la ville, au milieu de mille outrages. Quand on fut à l'hôtel de ville, des curieux, ou plus vraisemblablement des gens bien intentionnés, la firent porter dans une des salles de la mairie. D'un coup de sabre, un canonnier lui ayant coupé le nez, elle fut reconnue pour être de bois de cèdre. Quelques personnes opinèrent de nouveau pour qu'elle fût portée à un musée comme objet de curiosité. Malheureusement cet avis ne prévalut pas. On la traîna donc sur la place du Martouret, et on la livra aux flammes avec un grand nombre de tableaux, de statues d'eglise et de papiers précieux. »

Un tel scandale appelle nécessairement une réparation, et, à ce titre encore, l'érection de la statue nouvelle doit être chère à tous les cœurs catholiques. Mais il faut surtout espérer que cette grande souscription ranimera la dévotion à Notre-Dame du Puy, et que, rat-

[1] Notice imprimée par la commission de la souscription pour la statue de Notre-Dame du Puy.

tachée en quelque sorte à la déclaration de l'Immaculée Conception, elle atteindra ce but si désirable.

La commission qui s'est formée à cet effet, sous la présidence de S. A. le Prince Abbé Bonaparte, a déjà reçu de l'Épiscopat de nombreux encouragements, de généreuses offrandes. Rome elle-même a



Statue colossale de Notre-Dame du Puy, destinée à être posée sur le mont Corneille.

voulu s'y associer, en envoyant 2,500 francs. Tout fait donc espérer que, grâce aux offrandes des fidèles, cette belle et pacifique image de la Mère de Dieu s'élèvera bientôt sur le haut du mont Corneille, pour bénir la France, pour protéger ses armées, pour féconder ses campagnes, et surtout pour maintenir dans son sein la foi catholique, le plus grand de tous les biens.

Ad. Baudon.

TROIS CONVERSIONS

— Les pages suivantes sont tirées d'un livre qui paraîtra prochainement. —

I

RÉCIT D'ANDRÉ.

. . . .

— Mon Dieu, dit Pierre, quand Éphrem eut cessé de parler, nous sommes ici plusieurs qui n'avons pas toujours eu le bonheur de croire et de vivre chrétiennement. Quel est celui de nous qui n'a pas reconnu l'intervention et l'assistance divines dans l'œuvre de sa conversion? Qui nous a mis dans la main le premier bon livre? Par quel concours de circonstances étonnantes avons-nous entendu la première bonne parole qui nous a été dite, et les premières pensées qui ont commencé de troubler la quiétude de notre oubli? Et comment enfin ces faibles germes, menacés, foulés aux pieds des passions, souvent même à demi arrachés, ont-ils produit des fruits de salut, et sont-ils devenus la seule chose qui tienne dans nos âmes?... Quelqu'un le sait-il d'un autre, et un seul d'entre nous le sait-il de lui-même?

— En tout cas, dit le capitaine André, je ne suis point ce quelqu'un-là. Ma conversion fut véritablement plus absurde. Écoutez ceci.

Je surveillais, comme capitaine du génie, quelques travaux de fortification dans la plaine d'Oran. J'étais plein de santé, je n'avais ni chagrin, ni sujet de chagrin d'aucune sorte, aucun ennui dans le cœur, aucune préoccupation dans l'esprit, aucun souvenir de religion, aucun système d'incrédulité. J'avais vingt-sept ans, je me trouvais bien de la vie, je m'occupais de mon métier; rien de plus.

J'eus un jour besoin d'aller jusqu'à un endroit qu'on appelle le camp du Figuier. Je partis à cheval, tout seul, par le plus beau temps du monde. J'arrivai dans un endroit absolument désert. Je levai les yeux, j'admirai ce beau ciel et cette solitude. Que se passa-t-il au fond de mon âme? je l'ignore. Il n'y avait ni danger, ni apparence de danger; je ne songeai point à la mort, je n'eus point peur, mes pensées ne s'envolèrent pas vers ma famille; mais, cédant à un mouvement plus fort que moi, et saisi jusqu'à la moelle des os d'une émotion profonde, je descendis de cheval, je me découvris la tête, je me mis à genoux, et, les bras étendus vers le ciel, je priai et je pleurai. Le lendemain, j'allai trouver un bon prêtre d'Oran, qui me fit faire l'examen de ma conscience, et depuis lors je suis chrétien, comme dit le catéchisme, par la grâce de Dieu.

II

LA GRAINE DE CATALPA.

— Pour moi, dit à son tour Jérôme, j'ai lu, j'ai réfléchi, j'ai discuté, j'ai combattu, j'ai fait une résistance désespérée; et avec tout cela ce sont des circonstances minimes, ce que nos philosophes, qui expliquent tout, appelleraient savamment des circonstances de hasard, qui m'ont vaincu. La première flèche dont j'aie bien reçu l'atteinte, m'est arrivée au cœur d'une manière qui n'a pas le sens commun. J'étais à Toulouse par hasard, et j'y avais rencontré par hasard, la veille de mon départ, un garçon de mon âge à peu près, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui se nommait Louis Bécane, bon, charmant, d'un esprit rare, plus distingué encore par le cœur. Il était chrétien ou prêt à le devenir, et c'était encore un hasard à l'âge qu'il avait, dans le milieu où il vivait. Ses patrons, fort lancés dans la politique, voulaient faire de lui *quelque chose*. On lui disait : Tu seras professeur, tu seras député, tu seras académicien, tu seras ministre. Il songeait quelquefois, lui, à devenir capucin. Il a fait mieux encore, il est mort dans la fleur et dans la bonne odeur de sa jeunesse, tout occupé de saints désirs et de pieux travaux. Cet aimable garçon m'avait parlé de Dieu; j'avais écouté sans attention. Mes pensées n'étaient pas tournées de ce côté, bien au contraire.

Le lendemain, ayant bien oublié Louis Bécane et sa conversation, je me mis à une besogne fâcheuse, difficile, redoutée : je fis ma malle. Savoir faire une malle, c'est un don de nature, plus précieux, à mon avis, que d'être né poëte. Je ne l'ai point reçu et j'ai beaucoup voyagé sans pouvoir l'acquérir. Je procédai à ce travail cruel avec tous les agacements, toutes les sueurs et tout l'insuccès ordinaires. Je combinai, je recommençai, je désespérai. Impossible de mettre les chosesà leur place et de ne point les froisser. Impossible de combler les vides et de faire entrer dans cette maudite malle ce que j'en avais tiré. Ne vous étonnez pas de l'importance que je donne à ce détail. Il n'y a guère eu dans ma vie d'événement plus sérieux.

Enfin, après ces longs et malheureux essais, après ce supplice, étant parvenu à fermer ma malle, les nerfs irrités et le front humide, je descendis, pour me reposer, au jardin de la maison que j'habitais.

Il y avait dans ce jardin un catalpa, tout chargé des longues gaînes où la graine de cet arbre est contenue. J'arrachai machinalement une de ces gaînes et je l'ouvris tout en me promenant. Quand j'en eus remarqué l'arrangement intérieur, je m'arrêtai, saisi de surprise, et je tombai dans une rêverie qui fut peut-être la réflexion la plus longue et la plus suivie que j'eusse faite jusqu'alors. La graine de catalpa est un petit noyau auquel adhèrent deux ailes légères et transparentes, pareilles à celles des libellules. Chaque gaîne en contient un certain nombre, vingt ou trente peut-être. Quand le moment est venu, dans la saison

des vents, ces gaînes, secouées sur l'arbre où elles sont attachées par une queue flexible comme celle de la cerise, ne tombent pas, mais s'ouvrent; la graine déploie ses ailes, le vent la saisit et l'emporte où le bon Dieu veut qu'il pousse un catalpa. Mais ce qui occasionnait mes réflexions, c'était l'art avec lequel je voyais que ces graines ailées étaient entassées et disposées dans la gaîne encore verte. Chacune avait sa cellule tapissée de ouate, où ses ailes délicates, admirablement repliées et garanties, étaient à l'abri de tout froissement. Il n'y avait ni trop-plein, ni place perdue, ni un faux pli. Je restai en admiration devant cet arrangement, moi qui venais d'employer tant de soins à faire ma malle et qui n'y avais pas réussi. Je n'eus pas un moment la pensée, qui me serait certainement venue la veille, d'attribuer cet arrangement au génie de la nature ou aux jeux du hasard. Non, la main de l'ouvrier était trop visible. Et tout ce que Bécane m'avait dit la veille, quoique j'y eusse fait si peu d'attention, me revint avec une force que toute son éloquence ne lui avait pas donnée. Passant devant une église pour aller rejoindre la voiture qui m'emmenait de Toulouse, j'y entrai et je priai. C'était la première fois peut-être depuis ma première communion, si oubliée, que je ne savais plus de prière, et que je ne pus pas même réciter l'*Ave Maria*. Mais pourtant je priai, et, j'ose le dire, je priai véritablement et franchement.

Vous savez le reste. La pensée de Dieu ne me quitta plus guère : je commençai de le voir partout; j'entrai en lutte ouverte, et un an après, par un concours de circonstances très-imprévues, et dont quelques-unes sont restées inexplicables, à vingt-cinq ans, je me prosternai pour toujours devant ce Dieu qui fait voler et germer où il lui plaît la semence de sa parole.

III

L'APOSTOLAT DOMESTIQUE.

— Puisque nous en sommes là-dessus, dit Pierre, il faut que je vous conte de quelle manière la chose m'est arrivée. C'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel, et je ne laisse pas d'y voir de quoi se mettre à genoux.

J'ai été élevé aussi mal que possible sous le rapport religieux, non-seulement dans l'ignorance de la vérité, mais dans le goût, dans le respect, dans la superstition de l'erreur, et je quittai mes classes bien muni d'arguments contre Notre-Seigneur et contre l'Église catholique. Je vécus ensuite en pur enfant de Paris et en vrai citoyen du quartier Montmartre, très-occupé de mes affaires, consacrant aux amusements et à la politique tout le temps que je ne donnais pas à la fortune. Je me mariai. Dieu permit que je rencontrasse une bonne et honnête créature, là où je ne cherchais que la beauté, de l'esprit et de l'argent. Élevée comme moi, aussi ignorante que moi, ma femme était beaucoup meilleure. Elle avait le sens religieux. Il se développa lorsqu'elle devint mère; et, après la naissance de son premier enfant, elle entra tout à fait dans la voie. Quand je songe à tout cela, j'ai le cœur remué d'un sentiment de reconnaissance pour Dieu, dont il me semble que je parlerais toujours et que je ne saurais jamais exprimer. Alors je n'y pensais point. Si ma femme avait été comme moi, je crois que je n'aurais pas même songé à faire baptiser mes enfants. Ces enfants grandirent. Les premiers firent leur première communion sans que j'y prisse garde. Je laissais leur mère gouverner ce petit monde, plein de confiance en elle, et modifié à mon insu par le contact de ses vertus, que je sentais et que je ne voyais pas.

Vint le dernier. Ce pauvre petit était d'une humeur sauvage, sans grands moyens; si je ne l'aimais pas moins que les autres, j'étais cependant disposé à plus de sévérité envers lui. La mère me disait : « Sois patient; il changera à l'époque de la première communion. » Ce changement à heure fixe me paraissait très-invraisemblable. Cependant l'enfant commença de suivre le catéchisme, et je le vis en effet s'améliorer très-sensiblement et très-rapidement. J'y fis attention. Je voyais cet esprit se développer, ce petit cœur se combattre, ce caractère s'adoucir, devenir docile, respectueux, affectueux. J'admirais ce travail que la raison n'opère pas chez les hommes; et l'enfant que j'avais le moins aimé me devenait le plus cher.

En même temps, je faisais de graves réflexions sur une telle merveille. Je me mis à écouter la leçon de catéchisme. En l'écoutant je me rappelais mes cours de philosophie et de morale : je comparais cet enseignement avec la morale dont j'avais observé la pratique dans le monde, hélas ! sans avoir pu moi-même toujours m'en préserver. Le problème du bien et du mal, sur lequel j'avais évité de jeter les yeux, par incapacité de le résoudre, s'offrait à moi dans une lumière terrible. Je questionnais le petit garçon; il me faisait des réponses qui m'écrasaient. Je sentais que les objections seraient honteuses et coupables. Ma femme observait et ne disait rien; mais je voyais son assiduité à la prière. Mes nuits étaient sans sommeil. Je comparais ces deux innocences à ma vie, ces deux amours au mien; je me disais : Ma femme et mon enfant aiment en moi quelque chose que je n'ai aimé ni en eux ni en moi : c'est mon âme.

Nous entrâmes dans la semaine de la première communion. Ce n'était plus de l'affection seulement que l'enfant m'inspirait, c'était un sentiment que je ne m'expliquais pas, qui me semblait étrange, presque humiliant, et qui se traduisait parfois en une espèce d'irritation : j'avais du respect pour lui. Il me dominait. Je n'osais pas exprimer en sa présence de certaines idées que l'état de lutte où j'étais contre moi-même produisait parfois dans mon esprit. Je n'aurais pas voulu qu'il les combattît, je n'aurais pas voulu qu'elles lui fissent impression.

Il n'y avait plus que cinq ou six jours à passer. Un matin, revenant de la messe, l'enfant vient me trouver dans mon cabinet, où j'étais seul. — Papa, me dit-il, le jour de ma première communion, je n'irai pas à l'autel sans vous avoir demandé pardon de toutes les fautes que j'ai faites et de tous les chagrins que je vous ai causés, et vous me donnerez votre bénédiction. Songez bien à tout ce que j'ai fait de mal pour me le reprocher, afin que je ne le fasse plus, et pour me par-

donner. — Mon enfant, répondis-je, un père pardonne tout, même à un enfant qui n'est pas sage; mais j'ai la joie de pouvoir te dire qu'en ce moment je n'ai rien à te pardonner. Je suis content de toi. Continue de travailler, d'aimer le bon Dieu, d'être fidèle à tes devoirs; ta mère et moi nous serons bien heureux. — Oh! papa, le bon Dieu, qui vous aime tant, me soutiendra, pour que je sois votre consolation comme je le demande. Priez-le bien pour moi, papa. — Oui, mon cher enfant.

Il me regarda avec des yeux humides, et se jeta à mon cou. J'étais moi-même fort attendri.

— Papa?... continua-t-il. — Quoi, mon cher enfant? — Papa, j'ai quelque chose à vous demander.

Je le voyais bien, qu'il voulait me demander quelque chose, et ce qu'il voulait me demander, je le savais bien! Et, faut-il l'avouer? j'en avais peur; j'eus la lâcheté de vouloir profiter de ses hésitations.

— Va, lui dis-je, j'ai des affaires en ce moment. Ce soir ou demain tu me diras ce que tu désires, et si ta mère le trouve bon, je te le donnerai.

Le pauvre petit, tout confus, manqua de courage, et, après m'avoir embrassé encore, se retira tout décontenancé dans une petite pièce où il couchait, entre mon cabinet et la chambre de sa mère. Je m'en voulus du chagrin que je venais de lui donner, et surtout du mouvement auquel j'avais obéi. Je suivis ce cher enfant sur la pointe des pieds, afin de le consoler par quelque caresse, si je le voyais trop affligé. La porte était entr'ouverte. Je regardai sans faire de bruit. Il était à genoux devant une petite image de la Sainte Vierge; il priait de tout son cœur. Ah! je vous assure que j'ai su ce jour-là quel effet peut produire sur nous l'apparition d'un ange!

J'allai m'asseoir à mon bureau, la tête dans mes mains, prêt à pleurer. Je restai ainsi quelques instants. Quand je relevai les yeux, mon petit garçon était devant moi avec une figure tout animée de crainte, de résolution et d'amour.

— Papa, me dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut pas se remettre, et ma mère le trouvera bon : c'est que le jour de ma première communion, vous veniez à la sainte table, avec elle et avec moi. Ne me refusez point, papa. Faites cela pour le bon Dieu qui vous aime tant.

Ah! je n'essayai pas de disputer davantage contre ce grand Dieu qui daignait ainsi me contraindre. Je serrai en pleurant mon enfant sur mon cœur. — Oui, oui, lui dis-je, oui, mon enfant, je le ferai. Quand tu voudras, aujourd'hui même, tu me prendras par la main, tu me mèneras à ton confesseur, et tu lui diras : Voici mon père.

Louis Veuillot.

UN MARIAGE SOUS LA FRONDE

Pendant la première explosion de la Fronde, Paris ressemblait un peu, du moins pour le mouvement, à ce qu'on a vu dans les trois premières années du règne incertain de Louis-Philippe. Comme dans toutes les crises où le vrai pouvoir fait défaut, où l'autorité est disputée, les mauvaises passions soulevaient partout l'esprit de trouble et de désordre. L'ambition s'appuie sur tous les éléments; et les hommes que l'on repoussait le plus dans la société réglée trouvaient dans ces heures de tumulte le moyen de se faire place et de s'avancer. C'est ce qui arrive toujours dans de telles circonstances. C'étaient donc à tout instant des alertes, des émeutes, des prises d'armes si étourdies qu'on eût pu presque toujours les dissiper, comme on l'a fait de nos jours, avec des pompes à incendie. Et néanmoins tout était bouleversé dans les régions actives de la cité. Les affaires souffraient grandement; le commerce n'osait rien; l'argent se resserrait; les ouvriers, à qui le travail manquait, venaient machinalement en aide aux hommes de l'anarchie, qui faisaient succéder au drame si sérieux de la Ligue les parades de la Fronde, avec ses excentricités grotesques et ses fanfaronnades bouffonnes, si elles n'eussent été criminelles.

Deux partis tranchés se dessinaient, l'un pour le roi et ses amis, l'autre pour les princes qui voulaient rétablir la haute féodalité abattue par Richelieu, et qui s'aidaient sans vergogne de l'appui des protestants, toujours prêts à guerroyer.

En France, on respecte l'autorité dès qu'elle est réelle; mais des lois et des constitutions, on en fait bon marché aussitôt qu'on ne sent plus d'autre frein.

Le duel, contre lequel Richelieu avait porté de rigoureuses lois, toujours vivantes, se réveillait partout, épouvantant plus que jamais les familles. Un des chefs de cette part du malaise, Montmorency-Bouteville, qui, depuis, « grâce aux rigueurs salutaires du cardinal de Richelieu, avait terminé le cours de ses duels par un duel en place de Grève, en tête-à-tête avec le bourreau, » était, avant l'époque où nous entrons, le point de ralliement de ces écervelés dangereux qu'on appelait les raffinés. Une cohue de crânes se réunissait tous les jours à son hôtel, située près de Saint-Eustache. Cet hôtel, dit l'écrivain que nous venons de citer, était l'état-major de la bande. « Là se traitaient les plus subtiles et les plus délicates questions du prétendu point d'honneur; là le duel avait ses juristes, l'escrime ses académiciens. On y discutait l'art sublime de s'entr'égorger par principe; on dissertait sur le mérite d'un coupé ou d'un dégagé; on plaidait le pour et le contre de la botte la plus nouvelle; prime, seconde, tierce, quarte, quinte, parade, riposte, voilà le jargon qu'on y parlait; et afin que la théorie s'y

fortifiât de la pratique, la courtoisie du maître avait pris soin de transformer en salle d'armes le rez-de-chaussée de sa maison. Noble ou vilain, tout spadassin, tout matamore, tout batailleur de profession jouissait librement de ses entrées; les vauriens, les ivrognes, les tapageurs, les vagabonds, trouvaient là, du matin au soir, gratis et à discrétion, de quoi boire et de quoi ferrailler. Des épées mouchetées tapissaient les murailles, des tonneaux toujours pleins provoquaient les buveurs.... »

Tous ces gens, pour un mot, dégaînaient; et souvent, dans la salle d'armes de Bouteville, le sang se mêlait au vin répandu. Là, pour être admis, il ne fallait d'autres titres de noblesse que le renom de bonne lame. Celui qui, pour un mot mal compris, pour un regard reçu de mauvaise humeur, pour un geste mal interprété, avait tué un homme, celui-là était un personnage.

Nous retraçons ces détails parce que l'un des personnages de l'anecdote qui va suivre avait conservé toutes les traditions de l'école de Bouteville, où il s'était formé, et parce que la Fronde ramenait ces mœurs,



La salle d'armes de Bouteville.

Mais, à côté de ce monde de sauvages, il y avait la saine partie de Paris, qui ne prenait aucune part aux intrigues politiques, et qui, en dépit du tocsin et des tumultes, cherchait la paix, s'occupait de ses petites affaires, acceptait toute distraction et saisissait toute heure de calme pour se procurer l'innocent plaisir de la promenade, si nécessaire aux habitants des villes populeuses. Le roi Louis XIII avait fait achever la place Royale, chère aux Parisiens, qui alors n'avaient guère que là de l'air, de l'espace, et qui restait ordinairement au temps calme, tandis qu'on entendait plus bas les tempêtes de l'émeute et du soulèvement.

Or, parmi les habitants des gracieuses maisons qui entourent encore aujourd'hui la place Royale comme un cadre symétrique, on citait honorablement un Hollandais, refugié en France pour cause de religion. Il était catholique; et il n'avait pas cru, surtout à cause de ses enfants, pouvoir demeurer en sûreté dans son pays, où le catholicisme était persécuté de mille manières; il s'était même fait naturaliser Français, et traduisant dès lors son nom de Van den Berg dans l'idiome de sa nouvelle patrie, il s'appelait M. Dumont. On le savait fort riche, veuf décidé à ne point convoler en secondes noces, et n'ayant que deux enfants, une

fille et un fils. Son fils, âgé de dix-sept ans, poursuivait ses études chez les jésuites de la rue Saint-Jacques. Sa fille, âgée de vingt-deux ans, était la perle de la place Royale. C'est le nom qu'on donnait à Marguerite Dumont. A une piété éclairée en même temps qu'ardente, à une charité infatigable, à une bonté que rien n'altérait, à une douceur qui n'avait pu germer si complétement que dans une âme toute pure, elle unissait une beauté rare et une sérénité qui lui donnaient les grâces d'un ange. Elle était donc très-recherchée,



Le bon roi Louis XIII avait fait achever la place Royale. — Page 12.

et beaucoup de jeunes gens de bonne famille la désiraient en mariage.

Entre les prétendants qui faisaient la cour à son père, les mémoires du temps n'en nomment que qua-



Après vingt longues minutes de lutte habile et animée, l'officier de Condé tua le crâne. — Page 16.

tre, qui étaient accueillis, mais auxquels M. Dumont, selon les mœurs hollandaises, avait déclaré que leur recherche dépendait de sa fille, qu'il laissait libre de son choix, sachant bien qu'elle n'engagerait jamais sa parole sans avoir pris l'avis de son père.

Le premier de ces jeunes hommes était Louis Bellet. Il se donnait trente ans; mais on savait qu'il se flattait un peu sur ce point. Il avait une figure martiale et une tenue solennelle. Il convenait assez à M. Dumont, parce que, fils d'un riche marchand de

fer, profession très-estimée dans le Nord, il avait une fortune liquide. C'était, il est vrai, un raffiné formé chez Bouteville, et plus connu par ses duels que par ses bonnes œuvres. Cependant il se présentait bien; M. Dumont aimait les formes; et il espérait que la douce autorité de sa fille tempérerait ce sang trop chaud.

Pierre Rambut, ou de Rambut, le second, était un officier à la solde du prince de Condé; équipé avec splendeur, figure agréable, mais bretteur aussi, et par malheur en contact fréquent avec les réformés; ce qui avait fait quelques brèches à sa foi. Le Hollandais comptait aussi sur sa fille pour le raffermir. Peut-être se berçait-il de ces illusions que caressent l'adolescence ingénue et la vieillesse honnête.

Le troisième était fils d'un des tapissiers de la cour. Il se nommait François Vergeau. Son père, qui était devenu riche, devait lui acheter une charge de justice pour son mariage. Celui-ci, à cause de sa placidité, naturelle ou composée, eût convenu plus que les autres au père de Marguerite, s'il n'eût pas été de ce parti parlementaire sur lequel le calvinisme avait déteint plus qu'on ne croit, et qui, dans son catholicisme douteux, tenait aux tristes rapsodies de Pithou. Il parlait moins du concile de Trente que de ce qu'on appelait à contre-sens les libertés gallicanes. Le Hollandais espérait un peu moins de ce genre d'égarement.

Le quatrième enfin ne déplaisait pas au père de Marguerite. Peut-être même l'eût-il préféré décidément aux autres, s'il eût été un peu plus riche. C'était un jeune homme doux, rangé, bien élevé, pieux, catholique dévoué, fils de ligueur, mais, dans sa nature pleine de mansuétude, plus disposé à souffrir qu'à se battre. Tout le monde l'honorait à cause de sa vertu et des bons offices qu'il rendait à tous, en toute occasion. Néanmoins donc il avait peu de fortune, et il dispersait en aumônes ce peu qu'il possédait. Il n'était pas de grande taille; sa figure était ordinaire, seulement elle respirait cette empreinte avenante que donne la piété. Il se nommait Paul Duval.

Ces quatre prétendants se rencontraient souvent tour à tour dans la maison de M. Dumont, et ils s'étaient devinés. De son côté, la jeune Hollandaise, prudente et discrète, ne se prononçait pas, voulant bien connaître celui qu'elle accepterait pour époux, au contraire de nos habitudes, qui font du mariage une affaire comme une autre. Les jeunes filles en Hollande comprennent la gravité d'un tel lien; elles sentent combien il faut d'accord dans une union indissoluble, où chacune des deux parties ne doit plus être que la moitié du tout. Elles ne se marient donc que bien informées. Les pères eux-mêmes étudient, espionnent même le caractère et les mœurs, les penchants et les goûts, les habitudes et les affections de celui qui doit être leur gendre, et ils rendent avec bonne foi un compte impartial de leurs découvertes à leur fille. Ces mœurs subsistent toujours en Hollande.

Un jour enfin Pierre Rambut, plus impatient que les autres, demanda formellement à M. Dumont la main de sa fille. Le Hollandais fit venir Marguerite qui, mise au courant de sa démarche, réclama trois mois encore pour se prononcer. Le jeune homme fit valoir sa position honorable et son espoir fondé (du moins on l'en flattait) de devenir bientôt capitaine dans les troupes du prince de Condé, qui avait promis, disait-il, de signer son contrat de mariage.

Louis Bellet, informé le jour même de ce qui venait d'avoir lieu, se présenta le lendemain, offrant sa fortune de cent mille écus en bonnes rentes bien constituées sur bonnes hypothèques. M. Dumont répondit qu'il donnait à sa fille cinq tonnes, ou deux cent mille florins, ce qui faisait un quart de plus, mais que cette petite différence ne serait pas un obstacle de sa part, si sa fille se prononçait. Elle remit, comme la veille, sa réponse à trois mois.

François Vergeau, avec sa charge achetée, fut ajourné pareillement.

Quant à Paul Duval, il n'osa pas se présenter si hardiment. Il se borna à consulter la jeune fille sur la témérité qu'il avait d'aspirer à sa main. Elle lui dit exactement ce qu'elle avait dit aux autres, qu'il lui fallait encore trois mois de mûres réflexions.

Louis Bellet, qui, par les domestiques du Hollandais, auxquels il se vantait d'avoir *graissé la patte*, se trouvait instruit de tout, se figura qu'il pouvait l'emporter sur ses rivaux au moyen de sa bonne lame. S'il la laissait au repos depuis quelque temps, du moins elle n'était pas rouillée encore. Il se rendit résolûment à la demeure de François Vergeau, qu'il trouva achevant de dîner avec deux de ses amis, car il était dix heures du matin.

— Je viens, dit-il sans vouloir accepter un siége, vous proposer une affaire particulière.

— Passons dans mon cabinet, si vous êtes pressé, dit François.

— C'est inutile, répliqua Bellet; vos amis ne sont pas de trop, car il est possible qu'il vous faille des témoins. Nous courons le même lièvre, mon cher; et je n'ai pas appris encore à me laisser supplanter. Il faut donc que vous renonciez à Marguerite, par un écrit que vous allez me remettre, ou bien demain, près de la Tombe-Issoire, je vous attendrai au point du jour pour vider le différend. J'espère que vous me comprenez.

— Un duel! s'écria François en se levant; les lois le défendent. Je ne renonce à rien et je ne vide rien.

— Vous êtes un lâche, riposta Bellet en s'avançant sur lui; et, lui fouettant la joue de son gant, il ajouta :

— Tenez-vous pour avisé que, partout où je vous rencontrerai, je vous traiterai de la sorte, et que, si vous mettez le pied dans la maison de mon futur beau-père, je vous couperai les oreilles.

— Messieurs, dit François Vergeau en se tournant vers ses amis pâle et tremblant de colère, vous êtes témoins en effet; et vous témoignerez, non d'un coupe-gorge, mais d'un outrage que nos lois punissent.

Pendant qu'il exprimait ainsi son désir de venger par un procès ce qu'il appelait sa honte, Bellet s'était retiré, le feutre sur l'oreille, et il se dirigeait vers la maison que Paul Duval habitait. Comme il heurtait à

sa porte, il le vit qui, revenant de la messe, allait rentrer chez lui, et, l'ayant aperçu, pressait le pas.

Paul le fit entrer courtoisement; il lui demanda ensuite quelle bonne chance lui procurait l'honneur de sa visite.

— Une affaire bien simple et que je vous exposerai en deux mots, répondit Bellet. Nous nous contrecarrons un peu, mon brave. Vous allez donc cesser vos assiduités auprès de mademoiselle Dumont, dont je recherche la main, ou bien nous nous fâcherons.

— Je ne vois pas précisément, répliqua doucement le jeune homme, quelle autorité vous a pu donner le droit de me tracer des obligations.

— Voilà cette autorité, riposta Bellet en touchant de sa main le pommeau de son épée; et si vous ne vous inclinez pas devant elle, vous ferez de plus près sa connaissance.

— L'assassinat ou le duel, ce qui est même crime avec des noms ou des formes un peu diverses, ces déportements, monsieur Bellet, sont condamnés par la loi de Dieu, et je n'ai pas envie de risquer le salut de mon âme.

— Si vous manquez de courage, dit alors le raffiné, voilà qui vous en donnera peut-être.

En même temps, de sa main dégantée il lui donna un soufflet.

Paul tendit l'autre joue, et il dit avec calme :

Le vrai courage vient de Dieu; vous voyez que sa bonté me donne celui de souffrir autre chose encore.

Le spadassin, démonté, sortit étourdi de cette singulière vertu, et, dans une agitation fébrile, il courut chez l'officier du prince de Condé pour épuiser sur lui sa coupe de colère. Il le rencontra en traversant la rue des Mauvais-Garçons; il l'apostropha, en d'autres termes, sans doute, de l'allocution qu'il venait de faire aux deux autres. Pierre Rambut, fier et vain de son équipement militaire, accepta sans façon le duel qui devait avoir lieu le lendemain près de la Tombe-Issoire, hors la porte Saint-Jacques, au point du jour.

Nous ne savons par quelle voie M. Dumont fut informé, avant la nuit, de tous ces détails. Mais il se hâta de faire dire aux quatre prétendants que Marguerite s'étonnait avec douleur des procédés au moyen desquels on se disputait une main que rien encore n'avait engagée, et que se battre ou se disputer à son sujet n'était pour elle qu'un affront qu'elle ne se sentait pas la force d'accepter.

Mais, pendant ces démarches, une grande alerte se répandait dans Paris. On sonnait le tocsin à toutes les églises, et tous les batailleurs couraient aux armes. On disait qu'Anne d'Autriche, la reine régente, voulait quitter furtivement le Palais-Royal, emmener le petit Louis XIV, et revenir sur Paris avec une armée qui pût rétablir la paix. Comme les bruits de ce genre grossissent vite, on conta bientôt que la reine et le roi enfant avaient disparu. Le Palais-Royal, que la régente habitait, fut investi aussitôt par la masse compacte des turbulents, et l'effervescence devint telle que la reine prit peur. Lorsqu'on lui eut exposé le sujet de l'émeute et les bruits qui circulaient, elle ordonna qu'on laissât entrer la tête des bandes dans les appartements royaux; et elle montra à ces hommes le petit roi qu'on venait de mettre au lit, et qui dormait profondément.

Cet acte de déférence calma aussitôt l'orage. Paris redevint en peu d'instants paisible. Mais en même temps, la régente, croyant voir une inspiration dans l'effet qu'avait produit la peur de son départ, s'enfuit dans la nuit avec le jeune roi, allant chercher des soutiens dans les provinces.

Or c'était ce que voulaient secrètement les frondeurs.

Dès qu'ils surent le départ de la famille royale, ils se crurent maîtres de l'État. Ils furent du moins quelques semaines maîtres de Paris.

Le soir même de ces agitations et de l'invasion du Palais-Royal, M. Dumont, seul avec sa fille, lui demanda de s'expliquer enfin sur ses intentions intimes et de les confier à son père.

— Je le ferai, dit-elle, mon père. Il me semble donc qu'avec un escrimeur comme M. de Bellet, une femme, dès qu'elle le perd de vue, ne peut vivre que dans des transes. Avec un militaire comme M. de Rambut, il n'y a ni demeure stable, ni vie paisible pour une épouse. Avec un homme de justice, comme M. Vergeau, ce sont des troubles et des inquiétudes de conscience; car un juge, plus ou moins impressionné, peut-il toujours juger bien? Et puis, ces trois-là ne sont peut-être pas, à mon sens au moins, des catholiques assez complets. Je tiens à mon Dieu, à ma foi, à la sainte Eglise romaine, plus qu'à tout au monde; et j'espère que mon Dieu et mon Seigneur ne permettra pas que mes affections d'épouse se portent sur une âme qui ne soit pas entièrement à lui. C'est ce que, dans mes prières de tous les jours, je demande à Dieu, à sa sainte Mère et à ses saints qui, je l'espère, me seront en aide.

— Je ne puis que vous approuver tout à fait, ma chère fille, dit alors M. Dumont; et la bonté de Dieu ne laissera pas vaine la pieuse sagesse avec laquelle vous envisagez ce grand sacrement que Dieu même a institué. Mais alors que pensez-vous faire?

— Je pense, mon père, qu'il faudrait, si c'est aussi votre avis, laisser M. Bellet avec sa fortune et son épée; M. Rambut, avec ses honneurs et sa gloire; M. Vergeau, avec ses dignités et ses restrictions religieuses. Je ne vois maintenant de convenable, en ces messieurs qui nous honorent de leurs recherches, que le jeune M. Duval, qui n'a ni épée, ni équipement militaire, ni place, ni grande fortune, mais qui a, vous le savez, une vertu solide, qui avec très-peu fait beaucoup de bien, qui en ferait bien plus s'il était votre gendre, avec qui enfin je puis croire que mon salut serait assuré. Et n'est-ce pas là, mon père, l'affaire capitale?

— C'est l'esprit de Dieu qui vous inspire, ma chère fille, dit alors le Hollandais. Vous êtes meilleure chrétienne que moi; et je me louerai toujours de vous avoir laissée libre dans votre choix. Pourtant je n'ai jamais manqué de demander au Ciel qu'il dirige votre cœur, et je reconnais encore une fois que la prière est puissante.

Mais à présent que nous voyons clair tous deux dans le grand acte de votre vie, déterminez-vous sur-le-champ et faites savoir que votre choix est arrêté. Peut-être ainsi empêcherons-nous de tristes débats et de grands malheurs.

— Je le ferai si c'est votre désir, mon père ; et je le ferai demain même.

Mais, le lendemain matin, à la pointe du jour, Bellet et Rambut se trouvaient à la Tombe-Issoire, accompagnés chacun d'un seul témoin. Ni l'un ni l'autre ne savait encore rien du départ de la reine. Ils dégaînèrent, et après vingt longues minutes de lutte habile et animée, l'officier de Condé tua le crâne, à qui ses duels avaient donné trop d'assurance.

Cependant la plainte de Vergeau avait été accueillie au parlement, et des hommes d'armes venaient au



Anne d'Autriche leur montra le petit roi, qu'on venait de mettre au lit, et qui dormait profondément.... — Page 15.

logis de Louis Bellet pour l'arrêter, lorsque des porteurs, arrivant d'un autre côté, ramenèrent ce malheureux étendu mort sur un brancard.

Les démarches de la justice changèrent sur le champ d'objet ; l'enquête qui se fit établit bientôt que le mort venait d'être tué par Pierre Rambut ; et malgré sa qualité d'officier aux ordres du prince de Condé, il fut conduit en prison, jugé et condamné à mourir en place de Grève, selon les lois, sans que le prince de Condé fît un pas pour le tirer de là, car il craignait de se compromettre avec messieurs du parlement. L'arrêt fut donc exécuté.

François Vergeau se consola en épousant la veuve d'un conseiller au Châtelet. Marguerite Dumont épousa Paul Duval ; et on dit qu'elle répétait souvent que le seul vrai courage en réalité, c'est celui que son mari avait montré en tendant l'autre joue au brutal qui l'avait souffleté. — C'est le courage chrétien et celui de tous qui a le plus fait ses preuves, de toutes manières et en toutes rencontres.

LA MORT D'UN SERGENT DE ZOUAVES EN CRIMÉE



Vue du port de Kamiesch, d'après une photographie.

Parmi les grands exemples qu'a donnés au monde notre admirable armée d'Orient, il n'en est point de plus noble et de plus glorieux que celui du jeune marquis de Villeneuve-Trans, mort dans la nuit du 23 au 24 juillet, sous les murs de Sébastopol il n'est point non plus de fin plus touchante et plus chrétienne.

Issu d'une des plus grandes familles de France, riche, d'un extérieur plein de charme, occupant une position brillante à Paris, aimé de tout le monde, réunissant en un mot tout ce qui plaît et tout ce qui fait la vie heureuse ici-bas, Hélion de Villeneuve-Trans abandonna tout pour aller défendre la cause de la France et de l'Église en Orient. Rempli de cette ardeur chevaleresque qui se transmet avec le sang dans les fortes races, aimant le danger comme d'autres aiment le plaisir, et dévoré de ce noble besoin de dévouement qui fait les grandes âmes et qui fut le mobile de toute sa vie, cet héroïque jeune homme se sentit emporté par un attrait irrésistible vers cette terre de Crimée où se débattent les destinées du monde; il quitta Paris, sa carrière, sa famille, il quitta sa mère dont il était l'orgueil et la joie et qu'il aimait d'une tendresse sans borne, pour aller partager les fatigues et les dangers de nos soldats : il partit simple soldat, admirable volontaire de vingt-neuf ans, le cœur brisé de quitter sa mère, mais enivré de joie d'aller se battre pour son pays.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il était bon chrétien : les âmes chrétiennes seules sont capables de pareils dévouements! Fidèle toute sa vie à la foi et aux pratiques de l'Église, son enfance avait été celle d'un saint, sa mort fut celle d'un martyr.

Six semaines après son arrivée en Crimée, il était déjà sergent de zouaves, adjudant de tranchée et porté pour la croix d'honneur; mais Dieu lui réservait une récompense plus haute, celle de l'éternelle félicité : grièvement blessé le 23 juillet, il mourut dans la nuit du 23 au 24. La lettre que nous allons citer raconte les circonstances admirables de sa mort; elle est de l'aumônier qui l'assista à ses derniers moments. Après l'avoir lue, quel chrétien pourra s'empêcher de s'écrier, les larmes aux yeux, avec le prêtre de Jésus-Christ : « Heureux jeune homme! Heureuse mère, qui a enfanté un tel fils pour l'exemple du monde et pour la joie du Ciel! »

A. de Ségur.

« Sur les hauteurs de Pédiouchine, près la Tschernaïa, 28 septembre 1855.

« Madame la Marquise,

« Je partage trop vivement vos respectables douleurs pour ne pas comprendre ce que vous désirez de moi en me demandant les renseignements les plus précis, les plus intimes sur les derniers moments d'un fils chéri. Je m'empresse de vous transmettre ces tristes détails, d'autant plus volontiers, que, tout funèbres qu'ils sont, je les crois de nature à calmer quelque peu d'inconsolables chagrins, et à soulever, ne fût-ce qu'un instant, le poids terrible qui oppressera trop longtemps encore votre cœur de mère. Permettez-moi, Madame, tout en commençant, de vous proclamer une heureuse mère. Oui, heureuse entre beaucoup d'autres; car vous avez eu le bonheur de donner le jour à un enfant héroïque, de former une de ces âmes belles et rares qui semblent suscitées tout exprès pour venir de temps en temps protester contre l'égoïsme individuel et montrer au siècle d'une manière énergique et frappante le dévouement du corps et de l'âme dans ce qu'il a de plus désintéressé, de plus magnifique, de plus chevaleresque. Toute l'armée sait aujourd'hui que cet admirable jeune homme venait de quitter une brillante carrière diplomatique pour courir sur les traces de ses preux ancêtres vers ce mystérieux Orient, prendre une part active à une nouvelle croisade, en s'associant dans un poste d'honneur où le péril était incessant, aux fatigues et aux dangers de nos plus obscurs soldats. Ce sont là des âmes trop pures, trop agréables au Seigneur pour qu'il ne les retire pas à lui, dès qu'elles ont été livrées au monde pour lui servir d'exemples à suivre, de modèles à imiter. Leur gloire même, comme leur mission, ne doit s'épanouir que dans la mort, et trop souvent dans la mort violente. *Nisi granum frumenti cadat*, etc. : c'est une parole évangélique.

« Un matin, le jeune marquis de Villeneuve-Trans, après une nuit fort meurtrière aux tranchées, fut apporté blessé à l'ambulance de la deuxième division du deuxième corps, dont je faisais alors le service. Il venait de recevoir un éclat de mitraille, un gros biscaïen en pleine figure. J'arrivai près de son lit, au moment où il était entouré de chirurgiens, tout ruisselant de sang, mais ferme et calme, et ne trahissant par aucune plainte les souffrances atroces qu'il endurait sous le couteau et l'aiguille de soudure des hommes de l'art. En me voyant approcher il me tendit la main, me faisant des signes d'amitié et s'efforçant de prononcer quelques paroles qu'il ne lui était pas donné d'articuler distinctement. Tout le devant de la bouche et la maxillaire droite étaient horriblement fracassés. Dès qu'il se trouva seul, je m'empressai autour de lui pour lui offrir les consolations de toutes sortes que sa position pouvait exiger. Mon ministère fut bien facile : cet enfant religieux s'était confessé la veille; sa conscience était pure ainsi que sa belle âme. Comme les docteurs ne voyaient dans son état aucun danger, ni prochain, ni éloigné, les blessures de la face étant de celles qui se guérissent le plus facilement à son âge, je lui procurai sur sa demande de quoi écrire. Voyant l'ardeur avec laquelle il prolongeait sa correspondance, je crus devoir lui représenter son état de faiblesse, lui recommander un instant de repos après la rude secousse, après la copieuse perte de sang qu'il venait d'éprouver. Il me répondit avec une mélancolique tendresse : « Monsieur l'abbé, l'on ne se fatigue jamais d'écrire à sa mère. » Il était alors cinq heures du soir. On lui apporta un bouillon qu'il prit, non sans effort, avec un peu de vin. Je le laissai à l'entrée de la nuit, heureux et content, presque gai, en lui souhaitant un bon sommeil. Hélas ! je ne le devais plus revoir vivant. Vers minuit, en se retournant sur sa couche, il expira, sans s'y attendre, doucement, sans effort, sans agonie, sous les yeux d'un bon infirmier qui avait ordre de ne pas le quitter un instant. L'accident était trop extraordinaire pour ne pas attirer l'attention des hommes de science. M. Félix, médecin en chef de l'ambulance, qui avait voulu soigner lui-même le pauvre patient, fit l'autopsie de son corps ; et, chose incroyable ! l'on trouva, reposant sur le diaphragme, — pardonnez, Madame, les noms barbares dont je suis obligé de me servir pour me faire comprendre, — l'on trouva une masse de fer qui avait passé par le larynx sans se faire soupçonner, avait traversé les conduits du poumon et causé à travers mille désordres un épanchement intérieur très-considérable. Cet énorme projectile, que j'ai longtemps douloureusement pesé dans ma main, fut recueilli par je ne sais plus quelle personne, par M. de Dampierre, je crois, pour être envoyé en France.

« Le lendemain je présidai aux modestes funérailles du défunt. Grâce à ses bons amis, il eut le privilége d'un cercueil, fabriqué avec des caisses à biscuit. Le matin même, sous la tente, en face de la colline verte, où il dort à côté de beaucoup de ses compagnons de gloire, j'offris, non sans émotion, le saint sacrifice de la messe pour ce jeune homme que je n'avais connu qu'un jour, mais que j'avais apprécié, que j'avais aimé de prime abord. Il repose dans une terre lointaine, mais consacrée, mais aujourd'hui française et conquise aussi par son sang; il repose dans une tombe séparée qui vous le rendra, Madame, quand le moment sera venu, afin que ses ossements triomphants puissent aller rejoindre, dans le caveau de la famille, les cendres de tant de vaillants hommes, de tant de nobles dames qui ont illustré sa race et dont l'honneur antique va tressaillir au contact de cette nouvelle gloire.

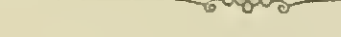
« Pour conclure, madame la Marquise, vous me demandez en femme forte, en mère chrétienne, *si j'ai la confiance que l'âme de votre fils est au ciel*. En douter un instant, Madame, serait une pensée impie ; car ce serait douter de la justice de Dieu dans la rémunération future. Eh ! pour qui donc le séjour des bienheureux, si ce n'est pour ces âmes aimables, excellentes, pleines de toutes les qualités évangéliques et qui poussent la vigueur de la vertu, la soif du dévouement jusqu'à l'oubli, jusqu'au sacrifice d'elles-mêmes ? Oui, notre ami est dans le sein du Créateur, d'où il bénit sa mère ; il jouit aujourd'hui de l'immortelle société de ces soldats du Christ qui s'appellent Georges, Maurice, Sébastien, dont les images saintes décorent nos ban-

nières, protégent nos armées. Comme eux, il fut un héros chrétien ; comme eux, il fut martyr, martyr du devoir, de l'obéissance, de l'abnégation militaires, martyr jusqu'au sang, rédempteur de la patrie. Il est de fait que la France, depuis nombre d'années, a gravement péché contre Dieu et contre elle-même, plus gravement que d'autres nations, à cause de ses lumières, à cause de son titre d'élection, de fille aînée de l'Église. Mais Dieu qui aime la France, qui ne veut pas qu'elle meure, mais se convertisse et vive héroïque et glorieuse pour l'accomplissement sur la terre des desseins providentiels, Dieu a pourtant le droit d'exiger d'elle de graves, de sérieuses réparations. Or, suivant la vaste réciprocité qui règne dans le monde des âmes, nos gages d'expiation les plus certains, de pardon divin les plus réels, ne sont-ce pas ces nombreuses victimes de la guerre tombées tristement loin du foyer, moissonnées par le glaive ennemi, dévorées par les fléaux pestilentiels ? Oui, c'est cette brave jeunesse qui, assurément, est pour peu de chose dans les crimes et les folies du siècle ; ce sont ces simples et pieux enfants de nos campagnes, de nos ateliers, qui ont reçu la charge, qui ont dû souscrire l'obligation pénible de payer pour les coupables. Ce sang le plus pur de la France, précisément parce qu'il est innocent et pur, doit couler, avec les larmes des mères et des sœurs, sur l'autel de la patrie, pour laver tant d'impiétés commises, effacer le passé, réconcilier le présent, assurer l'avenir devant la face de ce juge incorruptible, qui n'a pas promis en vain de poursuivre l'iniquité à travers plusieurs générations.

« Pénétrez-vous fortement, Madame, de ces hautes pensées chrétiennes, et vous trouverez courage et résignation, je dirai presque apaisement et consolation, dans l'excès même de votre sacrifice ; car vous sentirez que le Seigneur, prenant jusque dans vos bras maternels une victime pure et sans tâche, a daigné vous associer à ses ineffables desseins de miséricorde sur notre pays, vous a fait ainsi un lot digne de vous, digne d'un nom qui n'est grand et beau dans l'histoire que parce qu'il apparaît toujours rayonnant de piété, de fidélité, de patriotisme, de dévouement.

« Veuillez agréer, madame la Marquise, avec mes sentiments de la plus vive condoléance, l'expression sincère de mon respectueux dévouement.

« L'abbé Gstalter. »



UN DUEL SOUS L'EMPIRE

Un duel eut lieu entre deux capitaines du deuxième régiment des chasseurs de la garde. C'était par suite d'un propos inconsidéré tenu par l'un d'eux sur le compte de la sœur de l'autre. Celui-ci voulait qu'il adressât en sa présence des excuses à sa sœur ; celui-là s'y refusait, prétendant qu'il ne l'avait pas offensée. Tous deux étaient obstinés et avaient mauvaise tête ; ils se brouillèrent, il fallut se battre.

La sœur se jeta au cou de son frère en pleurant ; la mère pria, supplia son fils ; ce fut en vain. L'honneur malentendu parlait plus haut que la voix de la nature.

Arrivés au bois de Boulogne, — l'usage ou plutôt la mode voulait à cette époque que ces sortes d'affaires se passassent là, — les témoins, qui étaient capitaines du même régiment, essaient une dernière fois le rôle de pacificateurs. « Des capitaines de la garde, disent-ils, des amis d'enfance, élevés ensemble, vivant ensemble, se tuer pour un mot ! Sacrifier les sentiments de la nature à un faux point d'honneur !... Allons, Charles, dit l'un, tends la main à Auguste : et toi, Auguste, dis à Charles que tu ne lui en veux plus ; s'il t'a offensé, il en est plus chagrin que toi. Embrassez-vous. »

Ils ne veulent rien entendre ; les efforts des témoins ne servent qu'à irriter leur soif de sang. Ils se regardent fiers, l'œil fixe.... Les épées sont tirées !

Comme ils se mettaient en garde, pâles de vengeance ; comme les témoins déchiraient d'avance leurs mouchoirs pour étancher le sang, une espèce d'ouvrier, que jusqu'alors personne n'avait aperçu, s'avance et leur dit d'un air misérable :

— Mes chers officiers, je suis un pauvre menuisier sans ouvrage, père de famille....

— Eh ! mon brave homme, retirez-vous, dit l'un des témoins, nous avons bien le temps de vous faire l'aumône ! Vous voyez bien qu'on va se battre.

— C'est pour cela, mes braves officiers, que je viens vous demander la préférence.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire les cercueils de ces deux braves officiers. Je suis un pauvre père de famille sans ouvrage....

A ces mots, les deux champions se regardent, muets de surprise ; un éclat de rire leur échappe à la fois. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent.

Chacun donna au pauvre menuisier une pièce de vingt francs, et, la réconciliation ainsi faite, on alla la sceller par un déjeuner chez Gillet à la porte Maillot.

MATER ADMIRABILIS

Il y a à Rome, dans le couvent de la Trinité-du-Mont, occupé par les Dames du Sacré-Cœur, une chapelle de la Sainte Vierge où l'on remarque un tableau connu sous le nom de *Mater admirabilis*. La Vierge est représentée assise, dans une attitude simple et reposée, les yeux baissés à terre, tenant entre ses mains la laine d'une blanche quenouille, avec laquelle elle file sans doute un vêtement pour l'enfant Jésus; un lis fleurit à côté d'elle, image de la pureté sans tache de la Vierge conçue sans péché. Rien n'est plus simple, plus touchant et plus céleste que cette suave composition, ouvrage d'une des saintes religieuses du Sacré-Cœur; ce tableau est aimé de toute la communauté; il est également aimé et connu au dehors par le charme qu'il respire et par les grâces toutes particulières que Dieu a daigné attacher à cette pure image de sa mère. Des miracles se sont accomplis en sa présence, et depuis l'occupation de Rome par l'armée française, les conversions de nos soldats s'y sont multipliées à l'infini. Cette chapelle est devenue pour eux un lieu de pèlerinage, où ceux qui sont chrétiens puisent de nouvelles forces pour persévérer dans le bien, et où les plus impies rencontrent presque infailliblement la grâce du repentir et de la conversion.

Nous ne pouvons raconter ici toutes les conversions vraiment miraculeuses qui se sont opérées et qui s'opèrent journellement devant cette pieuse image de la Sainte Vierge Marie; mais nous ne pouvons résister au désir de publier une pièce de vers qui a été composée en l'honneur de la *Mère admirable*, dans la chapelle de la Trinité-du-Mont, par un jeune sergent qui s'était converti à sa vue.

Rien n'est plus touchant et plus pur, rien aussi n'est plus poétique que ce chant d'amour, qu'aucun poëte chrétien ne désavouerait.

HYMNE A LA SAINTE VIERGE.

Douces émotions, calme délicieux,
Élans d'un chaste amour dont mon âme s'enivre,
Échappez de mon cœur que vous faites revivre,
Pour redire à Marie un cantique pieux.

Vierge, dont le regard, s'abaissant de l'autel,
Descend sur moi plus doux, alors que je m'épanche,
Que le plus pur rayon de chaque étoile blanche
Qui forme le contour de ta couronne au ciel!

Vierge, qui te complais à charmer chaque cœur,
Écoute avec bonté mon indigne prière;
Laisse les pleurs à flots inonder ma paupière;
Ne les taris jamais, ils ont tant de douceur!

Un calice de fleur à peine épanoui
Aime à s'offrir à nous humide de rosée :
Mon âme s'offre à toi de larmes arrosée,
Retrouvant dans ton sein son calme évanoui!

Laisse-la donc venir à chaque instant du jour,
Inclinée, à genoux, devant ton sanctuaire,
Laisser tomber les grains de ce nouveau rosaire,
Tribut de confiance, et d'espoir, et d'amour!

Permets-lui de venir, pleine d'un doux émoi,
Déposer à tes pieds les fleurs les plus nouvelles :
Les fleurs ont un parfum suave et sont plus belles
Quand elles ont fleuri tout un jour devant toi.

Elle offrira le lis à ta virginité,
A ta pure beauté de purs boutons de rose,
A ton candide front la violette éclose,
Et sa pensée entière à ta mysticité.

Attire-la toujours vers l'autel gracieux
Où déjà si souvent, mystérieuse et tendre,
A tous mes sens ravis ta voix a fait entendre
L'harmonie et les chants les plus mélodieux.

Marie! augmente en elle et l'amour et l'espoir;
Conserve-lui toujours ce feu qui la dévore,
Qui fait qu'elle te cherche au lever de l'aurore,
Qu'elle veut te prier alors que vient le soir!

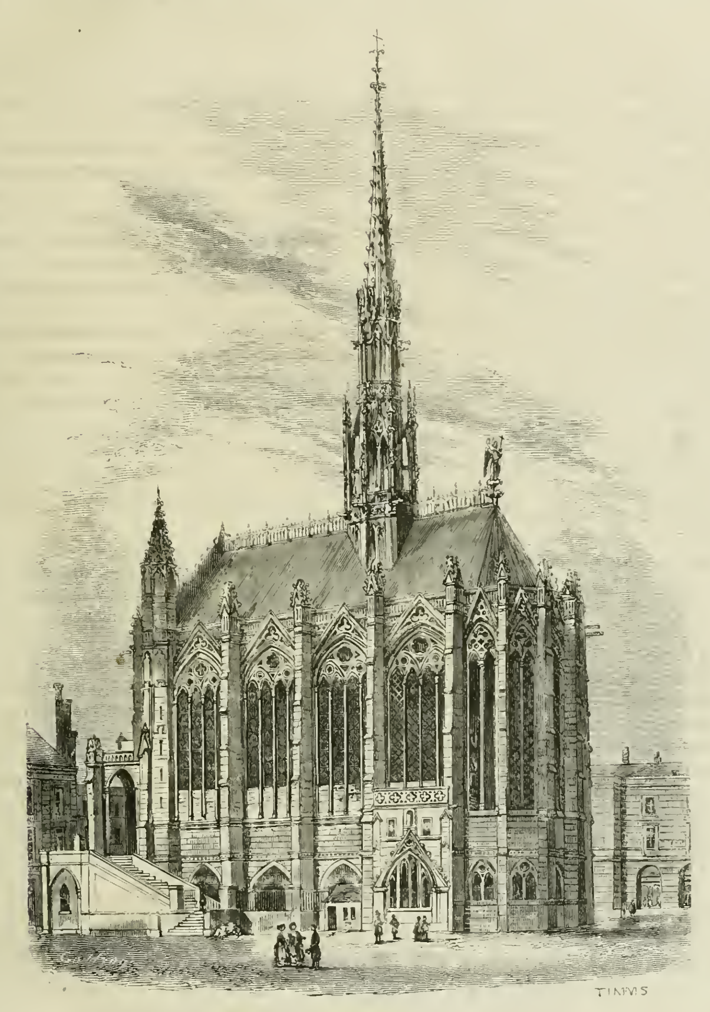
Fais grandir en son sein les germes de la foi;
Pour qu'elle monte au ciel, étends, soutiens ses ailes;
Fais qu'elle arrive enfin aux sphères éternelles,
Digne de Jésus-Christ, son époux et son roi!

LA SAINTE-CHAPELLE A PARIS

Dans les premiers jours du mois d'août de l'année 1239, Louis IX partit de Vincennes, accompagné des reines Blanche et Marguerite, des comtes d'Artois, de Poitiers et d'Anjou, et d'une foule de princes, de prélats et de hauts barons. Le noble et brillant cortége se rendit à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de

Sens, où il devait rencontrer des émissaires royaux rapportant de Venise la sainte couronne d'épines, devenue propriété française en vertu d'un traité passé avec Baudoin II de Courtenay, empereur de Constantinople. Forcé de disputer aux barbares les débris d'un empire qui devait échapper à ses débiles mains, ce dernier s'était vu contraint d'engager à Venise l'insigne relique que le fils de Blanche de Castille racheta, moyennant une somme que les historiens évaluent à plus de cent mille francs de notre monnaie, et qu'il n'eût pas crut payer trop cher au prix de son sceptre d'or et de sa couronne de pierreries.

Ce fut le 10 août, jour de la fête de saint Laurent, que les religieux chargés de ramener en France la



La Sainte-Chapelle.

sainte couronne d'épines firent la rencontre du cortége royal. Le père André et le frère Jacques présentèrent au saint roi une caisse scellée aux armes de France et de Venise, qui renfermait une châsse d'argent d'un beau travail, d'où un prélat agenouillé retira le vase contenant l'insigne relique. Le soir même, elle fut déposée dans le sanctuaire de la cathédrale de Sens, et quelques jours après, le 20 août, accompagnée du pieux cortége, elle arrivait aux portes de Paris.

A l'entrée du faubourg Saint-Antoine, une vaste estrade, richement parée de soie et d'or, avait été élevée par les soins des habitants. Un évêque y monta, tenant en ses mains le diadème sacré.

— Noël! Noël! cria, comme aux grands jours de fête, la foule accourue de tous les points de la ville.

Puis le roi, les princes, les prélats, les prêtres, les moines, les chevaliers et les gens d'armes, les bourgeois et le peuple, étouffant leurs sanglots, s'agenouillèrent tous devant ce grand souvenir du Golgotha.

Le cortége reprit sa marche.

Le roi, la tête découverte, les pieds nus, revêtu d'une simple tunique de laine blanche, accompagné de ses frères et suivi de la grande foule, porta la sainte couronne à Notre-Dame, où un *Te Deum* fut chanté en actions de grâce. Louis IX voulait remercier Dieu, comme d'une victoire sur les infidèles, du trésor qu'il envoyait à la France et qui faisait l'envie de tous les princes de la chrétienté. La précieuse relique fut ensuite déposée dans la chapelle Royale que Robert le Pieux avait primitivement fait construire sous l'invocation de saint Nicolas, et qui fut rebâtie au siècle suivant par Louis le Gros.

Mais cet édifice n'était point digne, aux yeux du monarque dont le goût était aussi pur et aussi éclairé que la foi, de recevoir la sainte couronne d'épines, ainsi que diverses autres reliques que lui avait encore cédées l'empereur Baudoin. Il résolut de leur élever un monument d'une beauté incomparable, qui devait unir à la grâce architecturale des édifices religieux du treizième siècle, la richesse et l'éclat que le saint roi avait souvent admirés dans les églises d'Orient.

Le plus illustre des artistes constructeurs de la grande école du règne de Philippe-Auguste, Pierre de Montreuil, se chargea d'élever le royal oratoire, dont la première pierre fut posée en 1245.

Trois années lui suffirent pour construire ce merveilleux bijou de pierre, ce chef-d'œuvre d'élégance, de grâce, de solidité, qui, après avoir pendant près de six cents années bravé les injures du temps, n'a pu éviter l'outrage des révolutions.

L'édifice, composé de deux chapelles superposées, s'élevait, conformément aux lois observées dans l'orientation symbolique des monuments religieux, sur un plan parallélogramme allant de l'est à l'ouest. Par une admirable inspiration du génie de Montreuil, des colonnes d'un seul jet, faisant le tour des deux édifices, s'élançaient jusqu'au faîte, et portaient la voûte sur un simple chapiteau. Surmontée d'une crête où les fleurs de lis et les trèfles entremêlaient leurs formes gracieuses, la toiture supportait une flèche merveilleusement ouvrée et décorée, et dont la pointe élevait à environ trente-quatre mètres au-dessus du comble le signe sacré de la Rédemption. Un ange de grandeur naturelle, debout et tournant, ornait encore le poinçon de la croupe du sanctuaire, et complétait extérieurement l'harmonieux ensemble de la sainte chapelle.

A l'intérieur, le regard se perdait au milieu des jets de colonnes, des arcades et des galeries, des festons, des spirales et des arabesques.

Au fond de l'abside, derrière l'autel magistral, sur une sorte de jubé à arcades ogivales, s'élevait un petit autel en bois d'un travail exquis, où reposaient les insignes reliques, dans une châsse en bronze doré dont les rois de France ont seuls gardé les clefs jusqu'à Louis XIII. Le pieux architecte avait enrichi son œuvre des produits les plus rares et les plus recherchés. L'or, l'argent, l'émail et les pierres précieuses y étaient prodigués. Toutes les splendeurs polychrômes de l'Orient s'étalaient sur les murailles du royal oratoire, et le ciseau des artistes en renom avait taillé pour lui les plus fines sculptures, parmi lesquelles on remarquait surtout les statues en pierre des douze apôtres. Montreuil les avait adossées sur les trumeaux du côté de la nef, afin d'exprimer la ressemblance symbolique qui doit exister entre les piliers de l'église matérielle et les colonnes vivantes de l'Église de Jésus-Christ.

Quinze verrières blasonnées des Lis de France et de la Tour castillane que saint Louis aimait à reproduire partout en souvenir de la reine Blanche, sa mère, garnissaient le pourtour de la Sainte-Chapelle. Elles représentaient, classées suivant un ordre exégétique, les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. La dernière était consacrée à des sujets relatifs à l'histoire de saint Louis, et à la translation de la sainte couronne.

Au-dessus de la porte d'entrée, les diverses scènes et visions mystérieuses de l'Apocalypse se trouvaient figurées sur une rose en style flamboyant, offrant une circonférence d'environ dix mètres, et remplissant toute la largeur du vaisseau.

Quand les feux du matin ou les rayons du crépuscule étincelaient dans cette merveilleuse clôture de vitraux, quand leurs reflets de pourpre et d'or, traversant ces murailles transparentes, ceignaient comme d'une auréole mystérieuse le front des statues, coloraient la soie des bannières, animaient le marbre, émaillaient les blasons; alors un charme indéfinissable venait fasciner les regards; toutes les légendes chrétiennes, tous les emblèmes cachés sous la voûte d'azur, prenaient une forme vivante; les hiéroglyphes et les saintes paraboles dévoilaient leurs mystères, et les fidèles se trouvaient comme transportés dans cette céleste Jérusalem *dont les portes seront d'or et les murailles de saphir et d'émeraude.*

GEORGES CADOUDAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE THÉATRE EN PLEIN VENT

GUIGNOL, GRINGALET ET RIGOLO

C'est merveilleux vraiment, le progrès qu'a fait en quelques années le théâtre de .... Polichinelle. Qu'on me dise à présent que notre siècle n'est pas le siècle des lumières, le siècle des progrès en tout genre. Éteignoirs, qui niez la clarté du soleil, voyez. — Naguère, on comptait à peine aux Champs-Élysées une ou deux petites baraques pour le passe-temps et ébattement des enfants petits et grands. Pas ombre de luxe, et tout au plus le nécessaire. Sur des ais branlants, une étroite salle de spectacle, grande comme les dix doigts; pour rideau une toile sordide battue du vent et de la pluie, des décors à peine, et quels ? Deux ou trois loques sans formes ni couleurs, pendillant à droite ou à gauche, au bout d'une ficelle. Quant au personnel, il se bornait à un petit nombre d'individus, toujours les mêmes. Polichinelle, d'abord : à tout seigneur, tout honneur! Son épouse ensuite, et le pauvre commissaire, sur le dos duquel Martin Raton jouait ses éternelles ritournelles. Un commissaire battu et pas content, c'était là le fond de la pièce, ou même toute la pièce. Après cela, comment s'étonner de notre vieil et incorrigible instinct d'opposition, et de nos attitudes irrévérencieuses vis-à-vis de l'autorité. Polichinelle et le mépris du commissaire ne seraient-ils pas pour quelque chose dans nos fréquentes révolutions? Le lecteur me rit au nez, en me toisant comme si j'étais déguisé en carême-prenant; à la bonne heure, j'ai dit peut-être une sottise, mais peut-être aussi une vérité. Et l'une et l'autre, dans ce monde, le plus souvent doivent s'attendre au même accueil. Avec les personnages susdits, n'oublions pas le chat traditionnel, le pauvre chat qui n'était pas de carton, pour son malheur, mais d'os et de chair, vivant autant qu'on peut l'être au régime de la pendaison six fois par heure. La pendaison du matou ne formait pas la partie la moins récréative du spectacle. Aujourd'hui je me plais à le constater, Minet partout a disparu. Polichinelle n'en fait plus son *patiras*, et les marmots ont cessé de se divertir de ses souffrances. C'est un progrès dont se félicite l'humanité. Au point de vue de l'art, combien d'autres!

La scène s'est transformée, embellie, agrandie. Il est tel de ces petits théâtres où Tom-Pouce marcherait à l'aise et pourrait danser une polka sans toucher les frises. Ici, les exercices acrobatiques et chorégraphiques des pantins sont accompagnés par l'orchestre, composé d'au moins .... un musicien. Décorations superbes et changements à vue; l'or reluit, l'émeraude et le vermillon éclatent dans les arbres comme dans les palais. Polichinelle, mirifiquement bossu, resplendit comme un soleil, doré sur toutes les coutures. Madame Gigogne étale ses jupes les plus bouffantes. Du reste, telle volumineuse que soit sa robe, elle se trouve bien en arrière aujourd'hui avec les inventions de la mode et les envahissements de la crinoline.

Pour le spectateur, on n'oublie pas le confortable, et des siéges nombreux, chaises et banquettes tendent les bras (pardon de la métaphore) aux curieux de l'un et de l'autre sexe qui veulent ménager leurs tibias. Mais, j'ai regret à le dire, là, par malheur s'arrêtent les améliorations, qui sont toutes matérielles. Au point de vue intellectuel et moral, Polichinelle, Guignol, Gringalet, s'en tiennent à la tradition séculaire. Les pièces, c'est-à-dire les parades, sont toujours aussi richement bêtes; en revanche, elles continuent à n'avoir pas le sens commun. Le comique de la pièce ou plutôt la pièce elle-même consiste, comme avant le déluge, dans les exercices multipliés de Martin Raton, et, leçon à mon gré peu édifiante! toujours ce sont ceux qui méritent les coups qui les donnent avec entière impunité. Bien entendu que les sympathies du public, manifestées par les éclats de rire et les bravos, sont pour le battant et non pour le battu, pour le locataire qui déménage sans payer en faisant au propriétaire le geste du gamin, le *fiche*, comme dit le Dante.

— Eh! diront certaines gens qui me jugent absurde et trouvent que je moralise hors de saison, faut-il pas que nos enfants s'amusent, et voulez-vous que les marionnettes aussi leur fassent des sermons ? c'est bien assez des pédants. — Fort bien, mais n'oublions pas que, sur ces tendres cerveaux, les impressions sont tout à la fois vives et durables, les plus vives et les plus durables. Serait-il donc si fâcheux qu'elles fussent salutaires en même temps qu'agréables, et qu'on fît tourner le divertissement au profit de l'intelligence et du cœur? Pourquoi les marionnettes n'auraient-elles pas un peu plus d'esprit et de vrai bon sens? Tout au moins ne faudrait-il pas les voir agir et raisonner, ou mieux déraisonner, au rebours de toutes les idées d'ordre, de justice et de soumission, dont la moindre infraction conduit chaque jour le délinquant sur les bancs de la correctionnelle. N'est-ce pas une étrange logique d'imposer au gamin de Paris le respect du fonctionnaire, dont les mésaventures et bernements font, de temps immémorial, son amusement quotidien?

Mais le plus malavisé desdits spectacles, est sans contredit celui de Rigolo, le Guignol de l'Observatoire, Rigolo, avec lequel j'ai fait connaissance au mois de juin de l'été dernier. Une dame, mère de famille respectable, qui revenait toute scandalisée des imperti-

nences du drôle, me le dénonça en m'engageant à juger du personnage par mes yeux et par mes oreilles.

Le lendemain donc, je dirigeai ma promenade vers le Luxembourg par le boulevard Mont-Parnasse. Comme le Bonhomme, je prends volontiers le plus long, mais non pour me rendre comme lui à l'Académie. Après cela je suis peut-être sur le chemin ; tout chemin mène à Rome, mais pas à l'Académie, où, dit-on, l'on n'entre plus qu'en carrosse; et carrosse ici, ne s'entend point du fiacre ou de l'omnibus, affreux véhicule. Or, un poëte, ayant son équipage à lui, c'est rare autant que le merle blanc. L'oiseau existe, car j'en voyais un, l'autre jour, pendu dans sa cage... Allons, bon, je mets la charrue devant l'attelage. C'était la cage qui était pendue avec le merle dedans. Un écriteau collé sur icelle, disait : *A vendre un merle blanc!* Mais le moineau, qu'on voyait là, perché sur son bâton, l'air mélancolique, en chevalier de la triste figure, était blanc si l'on veut. Son plumage ressemblait fort, pour la couleur, à cette espèce de filasse qui sert de chevelure à l'Albinos, c'est-à-dire qu'il était jaune, et d'un jaune sale. J'aurais bien donné dix centimes du moineau, et peu sûr de faire un bon marché, car il fallait le faire teindre avant de l'utiliser, et à quoi? Il était muet, et ne chantait et ne sifflait non plus qu'un éperlan. Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à Rigolo, devant le théâtre duquel je me trouvai en arrivant sur la place de l'Observatoire.

Il n'était pas brillant, le théâtre. Rigolo, sans doute disciple de Lycurgue, méprise les colifichets du luxe. Mais, et le progrès, l'ami? tu ne marches pas avec le siècle! Quoi! une méchante baraque qui tremble sur de laids poteaux, ornés, à rebours, de décorations qui déteignent et qui représentent.... tout ce qu'on voudra! Le luminaire absent.... A la vérité, il fait grand jour. Pour acteurs et actrices, de chétives marionnettes, étriquées, éraillées, bosselées, ratatinées, et qui, sous leurs costumes divers, traînent la guenille. Là, d'ailleurs, comme chez le brillant Guignol et le luxueux Gringalet, l'esprit et le bon sens restent dans la coulisse ... s'ils y sont. Le bâton, qui, dans toutes les pièces, joue le rôle capital, dénoue le drame ou la comédie, à la plus grande joie des marmots et *marmottes*, (le mot est risqué, tant pis), bonnes d'enfants et militaires, qui font la majorité de ce public naïf et badin. Heureux âge! heureuse simplicité qui s'enthousiasme de Polichinelle, et qui se passionne pour Rigolo. Ce n'est pas le cas pourtant de répéter avec le proverbe : « *Qui se ressemble s'assemble!* » car Rigolo ne me paraît pas innocent du tout, mais du tout. Il est vrai que le bonhomme, tout à la fois, directeur, acteur, auteur, machiniste, n'y entend pas malice, du moins j'aime à le croire. Comme feu M. Jourdain, il fait de la prose sans s'en douter, sans se douter qu'elle est sotte et impertinente, pour ne pas dire plus. Le pauvre diable, dans sa jeunesse, a si souvent entendu rire des curés et des moines (les *calotins*, comme on dit dans l'argot de l'impiété), qu'il trouve tout simple d'en rire encore et de faire rire à leurs dépens, d'autant qu'ailleurs, vous savez où, on lui donne l'exemple, et puis ça fait recette, l'argument des arguments. Devant celui-là, pas de considérations qui tiennent, témoins nos directeurs de théâtres, grands et petits, qui, dans l'espoir d'une salle comble, nous exhiberaient... que n'exhiberaient-ils pas en fait d'immoralités et de sottises, si la censure voulait le permettre? Mais Rigolo, lui, n'a point affaire avec la censure, qui ne se doute guère qu'il existe, et son public est tolérant comme tout public qu'on amuse. Or, voici ce qu'il nous a fait voir, je ne dis pas entendre, vu que le quidam était quelque peu enroué et enrhumé; j'ai regretté de n'avoir pas sur moi de la réglisse, pour l'offrir au bonhomme. Après cela, peut-être il préfère une autre tisane.

J'aurais pu sans doute, afin de mieux ouïr, prendre place dans l'enceinte, à côté des bambins, mamans et nourrices. Le prix des billets (5 centimes) n'était point au-dessus de ma bourse (ne me croyez pas d'ailleurs un Crésus), mais j'aurais craint, je l'avoue, de compromettre ma dignité... et ma barbe; et puis du nord soufflait un certain zéphyr peu printanier qui n'engageait point trop à s'asseoir. Je me contentai d'une première de face, louée gratis, d'où je voyais à merveille, mais en me haussant légèrement sur l'orteil, position quelque peu gênante. Rigolo, en spéculateur habile, a soin d'interposer une toile entre la scène et le spectateur *extra muros*, ce qui contraint forcément celui-ci à se tenir debout, ou même comme perché, en lui ôtant, en cas de fatigue, la ressource de s'asseoir sur ses talons.

La toile se lève (par métaphore, car il n'y a ici qu'un maigre rideau en taffetas bleu, qui se tire, tant mal que bien). Après deux ou trois salamalecs que vient faire un pantin chamarré et déguenillé qui remplace Polichinelle, Rigolo, le héros de l'endroit, le Roscius, le Talma de la scène, Rigolo paraît à l'horizon, la casquette sur l'oreille, avec une houppelande en drap bleu et à boutons de métal. Après quelques fiasques, le drôle, qui veut se rafraîchir et sans doute aussi faire à la compagnie la politesse de boire à sa santé, apporte sur la rampe un gobelet, non, un seau, un véritable seau en fer-blanc, et le remplit jusqu'au bord à l'aide d'une énorme bouteille qu'il va reporter dans son logis. Mais à peine a-t-il tourné le dos, voici qu'un capucin, oui vraiment, lecteur, un capucin dans son froc, sort de la coulisse, saisit le vase avec lequel il décampe lestement; il le rapporte, il est vrai, mais vide, et se sauve. Revient Rigolo, qui se dispose à boire; il soulève le vase: mais rien dedans, plus rien. Grande stupéfaction de sa part, mêlée de vexation. Bientôt il découvre le moine et déjà le soupçonne, s'il ne l'accuse pas, quand le bambin de l'orchestre de s'écrier à l'envi :

— C'est le capucin! c'est le capucin!

— Tu m'as volé mon vin! dit Rigolo faisant écho.

— Moi, moi! par exemple! reprend l'autre, qui effrontément proteste de son innocence.

Ce qui n'empêche pas Rigolo, armé du bâton de rigueur, de lui administrer une volée.

Le moine en vain menace de l'enfer, l'autre n'en frappe que plus fort. Aux cris du patient arrive le diable en personne, noir comme... comme un diable....... louche et cornu; mais Rigolo, qui est esprit fort et n'a pas plus peur du diable que de Croquemitaine, tape sur

le moricaud, et finalement, au lieu que ce soit le diable qui emporte Rigolo, c'est le drôle qui escamote le diable, après avoir fait disparaître le capucin, tous deux par lui fourrés au vestiaire. Un édifiant spectacle, hein! pour les marmots.

Mais voici bien autre chose : Rigolo a eu la fantaisie d'endosser l'habit militaire. Il arrive avec un drapeau et un plumet, et se pavane, oh! dame, en tambour-major, sauf la taille. Mais ce n'est pas tout que de parader, il faut apprendre son métier. Le caporal se présente armé d'un fusil qu'il transmet à Rigolo, en lui commandant l'exercice : *Portez arme! présentez arme! genou terre! croisez ette! droite! gauche!* et le reste. Rigolo, qui trouve le fusil peu léger, commence à faire la grimace. Le caporal, lui, s'échauffe au contraire d'un beau zèle et s'opiniâtre à styler la recrue. Rigolo se dépite et jette le fusil à la tête du caporal... ou du général, lequel menace Rigolo de la salle de police. Rigolo répond par un coup de bâton.

— Ah! coquin, en prison, en prison.



Théâtre en plein vent.

Nouveau coup de bâton.

— Fusillé! fusillé!

Grêle de coups de bâton, tant et si bien, que le général reste sur le carreau mort. Et allez donc! dit gaiement Rigolo, qui s'en va en chantant :

En avant, Fanfan la Tulipe.

Survient un second officier, qui se met à la poursuite de Rigolo, lequel fait bravement volte-face, armé de son bâton, et v'lan! v'lan! second officier assassiné. Et de deux! dit Rigolo :

En avant, Fanfan la Tulipe.

Paraît un troisième personnage dont le costume excentrique ne nous a pas fait connaître la qualité. Il veut *empoigner* Rigolo, mais celui-ci, le gourdin aidant, l'expédie comme les autres. Et de trois!

Et Rigolo va se désaltérer en gazouillant :

Fanfan, la Tulipe.

Un bel exemple pour la discipline! Et nos *pioupious* qui regardent cela, et dont la bouche se fend jusqu'aux oreilles, tant ils rient de bon cœur!

Arrive maintenant... Vous ne devineriez certes pas le personnage que le poëte... — oh! tant d'imagination

mérite bien ce titre — que le poëte, tout au moins le dramaturge (pendez-vous, monsieur Dumas!) fait apparaître? C'est... un... un... prêtre, un prêtre avec rabat, soutane et tricorne. A l'aspect des victimes, soyons justes, l'auteur lui donne des sentiments conformes à son caractère; et, penché sur les corps gisants, il s'empresse pour les secourir. Voyant qu'il n'a devant lui que des cadavres, il veut au moins leur faire la charité d'un service funèbre. Rigolo, de retour sur ces entrefaites, prend une figure de circonstance, le cafard! et tire son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Puis il aide à emporter les défunts et entonne le *Libera* de la même voix dont il chantait *Fanfan la Tulipe*.

Et l'auditoire! vous savez quel auditoire! de rire et d'applaudir à la profanation de Rigolo, comme il applaudissait à ses assassinats.

Finalement, les défunts portés au cimetière, le bon prêtre revient sur la scène pour achever les *oremus*. Mais cet endiablé de Rigolo n'ayant personne autre à tourmenter s'en prend au pauvre abbé. Il ne l'assomme pas, à la vérité, et lui ménage les coups de bâton, mais il le lutine, il lui prend son tricorne, il escamote sa sonnette, et tant le tourmente, qu'il le force à battre en retraite. Seul alors et triomphant, Rigolo reste sur le champ de bataille, après quoi la toile tombe.

— La veille, me disait la dame qui m'avait signalé Rigolo, c'était mieux, c'est-à-dire pis. Il y avait dispute entre Rigolo et sa moitié. Arrivait le curé pour prêcher la concorde, mais longtemps en vain. Enfin la têtue madame Rigolo se laissait attendrir. « Eh bien, soit! disait-elle, je consens à me rapatrier avec mon homme, mais à une condition, monsieur le curé, c'est que vous m'embrasserez trois fois. » Ce qui avait lieu au milieu des éclats de rire du public enfantin, ajoutait la dame.

— Le fait est, repris-je, que la plaisanterie était plus que forte et sent bien son Béranger. Moi, qui n'en ai pas tant vu, en quittant ma loge, je vous l'avoue, je riais seulement du bout des lèvres de cette vilaine farce, que je n'ai pas voulu pourtant raconter sur le ton grave, crainte de paraître trop farouche. Au fond cependant cela est sérieux, plus sérieux qu'il ne semble. Envoyez donc ensuite ces bambins au catéchisme! et qu'ils sont bien disposés à la vénération pour la robe noire! Aussi n'ai-je pu me tenir de prendre la plume et de dire deux mots du scandale, pour que l'homme aux cent yeux tourne de ce côté l'un de ses binocles.

Après cela, depuis quatre à cinq mois que j'ai vu la gentillesse de Rigolo, peut-être s'est-il converti. Tout au moins il fait relâche à cause de l'hiver. Souhaitons qu'il nous revienne avec les lilas, les primevères et les violettes, rajeuni par la décence et couronné des fleurs printanières, symboles de la pudeur.

M. Bathild Bouniol.

VOCATION OBLIGE

Mon vénérable ami, le curé de Saint-Gédéon, est bien l'homme le plus doux et le plus calme que je connaisse. — Il y a pourtant une chose qui est en possession de le mettre presque en colère... vertueuse colère, et telle qu'on la peut concevoir chez un aussi saint homme.

Je veux parler de ce travers particulier à notre temps et à notre pays, et qui fait qu'un jeune homme ou une jeune fille ne peuvent demander à entrer au séminaire ou au couvent, — pour peu qu'ils aient de quoi faire figure dans le monde, — sans que leurs parents, si chrétiens qu'ils soient, jettent les hauts cris, et opposent, à ce qui est pourtant bien souvent la volonté de Dieu, les entraves les plus diverses et les plus persévérantes.

I

L'été dernier, après une chaude journée du mois de juin, nous étions assis à la porte du presbytère, pour mieux respirer l'air embaumé du soir. A notre droite et à notre gauche s'étendait ce large banc de pierre que le voyageur fatigué aperçoit de loin, comme une offre bienveillante, et jamais trompeuse, d'hospitalité. Nous avions parlé des nouvelles de la paroisse, et vu le soleil se coucher derrière le rideau de grands hêtres qui borne la vallée.

Ma pensée, distraite un instant par le charme de ce paysage, si simple mais si poétique, se reporta bien vite sur un spectacle plus beau mille fois et plus touchant, sur ce prêtre pieux, modeste, dévoué, l'âme de tout le pays, l'ami et le consolateur de ses paroissiens, prédication vivante, et dont le seul aspect ramène sans cesse à Dieu les âmes qui ne sont que faibles, mais qui ne sont point perverses. — « Ainsi, me dis-je à moi-même, en pensant aux obstacles qu'il avait rencontrés sur le seuil de sa carrière ecclésiastique (j'en avais ouï parler vaguement), ainsi ce merveilleux et fécond assemblage de vertus, de grâces et de bienfaits aurait pu, par quelque influence humaine, être étouffé dans son germe, et faire, au lieu d'un excellent curé, un avocat, un médecin, un industriel, un bon père de famille tout au plus, peut-être un mauvais sujet; car les défroqués rarement s'arrêtent en chemin, et trop souvent ne font qu'un saut du sanctuaire à l'estaminet ! »

Je demandai donc à mon vieil ami l'histoire de sa vocation. Et lui, qui ne sait pas se faire prier, me raconta ce qui suit.

J'ai recueilli ses paroles avec une pieuse et filiale attention ; et la mort du bon vieillard, survenue peu de mois, m'a rendu plus cher encore ce simple récit.

II

« Je suis né, me dit l'homme de Dieu, tout près d'ici, aux *Prés-Jolis*, dans la vallée qui commence où finit Saint-Gédéon. C'était là que mes parents passaient l'été.

« Ma mère était une de ces femmes pieuses comme on en rencontre encore beaucoup dans nos contrées : la providence des pauvres, le recours de tous les affligés; d'ailleurs le vrai type de l'épouse et de la mère chrétienne. C'est à elle certainement, c'est à ses leçons et à ses exemples, c'est à son amour profond et presque enthousiaste pour l'Église, que j'ai dû le principe de cette vocation que, par un secret dessein de la Providence, elle devait un jour combattre si vivement. — Quant à mon père, c'était un des plus solides chrétiens, et l'un des hommes de plus de mérite que j'aie jamais rencontrés. D'une vieille famille d'épée, ancien officier lui-même, il s'était de bonne heure retiré du service, par suite d'une blessure grave. Tantôt à la ville et tantôt à la campagne, il partageait son temps entre des études sérieuses et l'exercice des œuvres de charité. Dans cette existence plus obscure, comme jadis dans la vie des camps, il se montrait le digne héritier des grandes qualités de ses ancêtres. Sans parler de l'honneur et des fortes vertus chrétiennes, il portait dans le monde et dans sa famille une gravité pleine de douceur, une intégrité et une pureté de vie, une abnégation et une cordialité qui faisaient l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. »

En parlant de ses parents, le bon prêtre s'était animé; ses joues, pâles d'ordinaire, avaient pris une légère nuance d'incarnat, et sa tête s'était levée avec un peu de ce que le monde eût appelé un noble orgueil.

Son humilité fut effrayée bien vite de ce qui avait été pourtant une explosion de reconnaissance filiale bien plutôt qu'un mouvement d'amour-propre.

« Soyez béni, mon Dieu, dit-il, de m'avoir donné un tel père et une telle mère, et montrez-vous indulgent envers votre pauvre serviteur qui a si mal profité d'une grâce aussi précieuse. »

Puis se tournant vers moi : « Pardonnez-moi, mon ami, si j'ai paru me glorifier dans le mérite de mes parents : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini!* »

« Je reprends.

III

« Mon père ne voulut point me laisser sucer le poison universitaire. A dix ans, je fus mis dans un de ces établissements qui, sous le nom modeste de *petits séminaires*, ont formé tant de bons prêtres et de pieux laïques. Sauf l'intervalle des vacances, j'y restai jusqu'à dix-huit ans.

« J'ai souvent entendu les ennemis de l'éducation donnée par des prêtres ou des religieux prétendre que les élèves de Fribourg, de Bazas ou de Saint-Vincent ne valaient pas mieux que les disciples de l'*Alma parens;* et, de fait, ils alléguaient l'exemple d'anciens élèves des jésuites qui fréquentent beaucoup plus *Mabile* et le *bal de l'Opéra* que Notre-Dame ou Saint-Sulpice. Mais j'ai presque toujours remarqué que cette contradiction apparente tenait à l'inconséquence même des parents, qui ne s'appliquaient point assez à établir entre la maison paternelle et le collége chrétien cette suite et cette unité sans lesquelles l'effet religieux de celui-ci devient tout à fait nul. — Plus heureux, je retrouvais chez moi le séminaire sous une autre forme dans les habitudes, dans les goûts, dans la conversation de mes parents, et jusque dans les amis choisis dont ils aimaient à entourer leur table, lorsque j'y paraissais. Aux repas donc, comme au salon, comme en visite, comme à la promenade, comme lorsque je me trouvais seul avec mon père et ma mère, j'entendais toujours Dieu, l'Église, les sacrements, les prêtres, aimés, exaltés, vénérés; je sentais partout un profond sentiment chrétien circuler autour de moi ; les quelques voix discordantes que je ne pouvais m'empêcher d'entendre étaient assez rares pour me choquer au lieu de m'attirer. — Après les vacances, je n'étais point tenté d'accuser la vie du collége d'être étrange ou insipide.

« J'étais assuré d'ailleurs d'y retrouver trois choses avec lesquelles on ne peut ni s'ennuyer, ni être malheureux : de bons maîtres, des amis selon mon cœur, un confesseur selon le cœur de Dieu.

« Il résulta de tout cela pour moi une très-heureuse disposition. De bonne heure le bien me parut, sinon toujours facile, du moins tellement attrayant, et le mal tellement hideux, que je me sentais par une pente toute naturelle porté vers l'un, et détourné de l'autre.

« Certes, on n'écartera jamais complétement de l'homme les tentations, avec lesquelles disparaîtraient tout mérite, et par conséquent toute vertu; jamais on ne dépouillera le péché d'un certain attrait infernal capable de précipiter dans les chutes les plus honteuses une âme innocente jusque-là, mais qui, un moment seulement, a oublié de placer sa faiblesse sous la double sauvegarde de la prière et de l'humilité. Il ne s'agit pas de changer les conditions de la nature humaine. — Mais quels résultats heureux ne peuvent manquer d'obtenir des parents qui se préoccupent tant soit peu de l'avenir religieux de leurs enfants! En ne les entourant que de salutaires influences, en ne livrant rien au hasard de ce qui a trait à de si chers intérêts, que de chances, sans rien enlever à leur liberté, pour incliner doucement cette liberté elle-même vers le bien ! Grâce à une éducation ainsi dirigée, un jeune homme presque infailliblement arrive à ce résultat, qu'il pourra sans doute encore faire le mal, même s'y complaire par la partie inférieure de lui-même, mais qu'il lui serait plus facile de cesser de croire aux vérités mathématiques que de cesser d'être chrétien au fond du cœur, et d'adhérer de toutes les forces de son intelligence et de sa volonté à la vérité du christianisme, à la nécessité qu'il y a de conformer sa conduite à cette règle suprême. — Cette nécessité pour lui n'est

pas seulement puisée dans l'idée du devoir, mais dans l'expérience du bonheur que procure une vie fortement chrétienne, et du malheur qu'amène toute infidélité, malheur trop poignant pour que l'on puisse, sans faire un marché de dupe, s'y jeter et surtout s'y maintenir.

« Souvent dans mes prières, je m'écriais : O mon Dieu! que vous rendrai-je pour tant de bienfaits? — Je sentais bien que ma fidélité à des devoirs qu'une heureuse nature, qu'une éducation si profondément intelligente et chrétienne me rendaient faciles et doux, que cette fidélité acquittait bien imparfaitement ma dette envers la divine Providence. Souvent, en lisant l'Évangile, il me semblait que le divin Maître avait avec moi la même conversation qu'avec ce jeune homme dont parle saint Matthieu, et qui, travaillé sans doute de quelque scrupule analogue au mien, s'approchait de Jésus, lui disant : Bon Maître, que ferai-je pour obtenir la vie éternelle?

« La lâcheté de ce riche que Jésus aima pour sa fidélité aux devoirs de la vie ordinaire, et qu'il voulut récompenser en l'appelant à l'honneur de l'apostolat, cette lâcheté m'indignait. Que j'eusse voulu entendre un semblable appel pour y répondre autrement!



Le curé de Saint-Gédéon racontant son histoire.

IV

« Un jour cet appel me fut adressé! Dieu ne me dit pas de vendre mon bien et de le distribuer aux pauvres. Mais je sentis au fond de mon âme le *me sequere*. Je sentis que je n'aurais aucun mérite à pratiquer dans le monde des vertus qui me coûtaient peu, qu'ayant reçu davantage, je devais rendre davantage aussi. Il me sembla qu'un attrait, invincible dès le premier jour, me portait vers le ministère ecclésiastique.

« Une fois déposé dans mon âme, ce germe de vocation ne fit que grandir avec le temps. J'aimais à entendre mes vénérés professeurs parler du bonheur qu'il y a d'être tout à Dieu, et d'user sa vie dans le service d'un si bon maître, service pénible, mais dont une suavité intérieure adoucit les moments les plus difficiles. Je choisissais de préférence, pour en faire mes amis, ceux de mes camarades que travaillaient comme moi des velléités ecclésiastiques. — Et, soit dit en passant, c'est encore là un des grands avantages des institutions religieuses, que tout naturellement elles développent ces précieuses vocations, tandis qu'un milieu moins chrétien les étouffe trop souvent, au grand préjudice des âmes pour lesquelles il est si désirable que de bons prêtres se forment, particulièrement dans les régions éclairées de la société.

« Quelques-uns de mes anciens condisciples, que j'avais vus quitter le collége dans toute la joie de leur nouvelle liberté, d'une liberté chrétienne, et dont ils ne comptaient point abuser, — après avoir goûté de la vie du monde et au moment où l'avenir le plus brillant s'ouvrait devant eux, — je les avais vus revenir avec la soutane, ayant tout sacrifié : les loisirs de la jeunesse, cette indépendance si douce quand on a vingt ans, les rêves de fortune ou d'ambition, les premières et les plus pures affections du cœur. Ils m'avaient con-

fié tout ce que Dieu cachait de fortes consolations au fond de ce dur sacrifice, et je me sentais de plus en plus attiré par leur exemple; — non que je blâmasse ceux de mes camarades qui faisaient d'honnêtes châteaux en Espagne pour leur entrée dans le monde. Je ressemblais à un soldat qui se garde bien, s'il est sage, de mépriser le laboureur ou l'ouvrier, mais qui se croirait, lui, digne de mépris si, ayant une fois endossé l'uniforme, il voulait, surtout au jour du danger, quitter le fusil pour la charrue ou le rabot. Déjà engagé, en esprit, dans la sainte milice, en vue surtout des fécondes fatigues que j'y devais rencontrer, j'eusse regardé comme une insigne lâcheté toute désertion de ce poste auquel la bonté de Dieu m'appelait. . . . .

V

« Je n'avais pas encore abordé avec mes parents ce grave sujet; — non que je me défiasse de leur assentiment. Trop jeune pour soupçonner les abîmes d'inconséquence que recèle le cœur humain, je me disais que mes parents, qui m'avaient élevé dans la piété, seraient heureux quand ils découvriraient quel fruit complet leurs leçons avaient porté. Ils aimeraient à



Je parlai donc, ou plutôt mon cœur déborda — Page 30.

me donner à Dieu, puisque Dieu m'appelait, et qu'ils m'avaient, dès mon enfance, habitué à souvent élever mon âme vers le souverain maître de la vie, et à lui dire, avec l'empressement docile et joyeux de Samuel enfant : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.*

« Ce qui avait retenu sur mes lèvres la grande préoccupation de ma vie, c'était la crainte de ne pas être assez assuré de ma vocation, et si je me voyais plus tard obligé d'y renoncer, de passer aux yeux des miens pour un esprit versatile.

« Pourtant, la veille du jour ou je devais quitter le séminaire pour n'y plus revenir, je me promis, dès mon arrivée aux *Prés-Jolis,* de faire ma grande confidence à mon père et à ma mère. Pour la première fois, une arrière-pensée traversa mon esprit qu'ils pourraient peut-être bien s'opposer à mon dessein. Comme j'étais très-timide, l'idée des luttes que j'aurais à soutenir dans cette hypothèse me glaça d'effroi. Je chassai donc bien vite ce soupçon, le traitant de mauvaise pensée, et je m'enfonçai la tête sous ma couverture, comme un peureux qui vient de voir une apparition.

. . . .

VI

« Me voici aux *Prés-Jolis,* dans les bras de mes parents bien-aimés. Je remets entre les mains de ma bonne mère, qui les reçoit avec orgueil, mes dernières couronnes, et mon père admire ces beaux volumes si bien choisis, pour lesquels il va falloir un rayon de plus à ma bibliothèque. On dîne avec toute sorte d'émotion et de joie. Le soir, entre ces deux parents si tendres et si chéris, je veux parcourir d'un bout à l'autre ce beau parc où sont restés tous mes souvenirs d'enfance. — Nous arrivons à un banc de gazon que j'avais toujours singulièrement affectionné. C'est là que, le jour de ma

première communion, ma chère mère, me prenant à part, m'avait dit de ces paroles que le bon Dieu inspire aux lèvres maternelles, et dont, après quarante ans, le son retentit encore à mes oreilles.

« Le soleil allait se coucher derrière les peupliers que vous voyez là-bas ; j'étais auprès des deux êtres que j'aimais le plus au monde, devant ce charmant paysage qui résumait pour moi, non-seulement toutes les joies de mon enfance, mais encore tous les rêves d'avenir que j'avais formés jadis, lorsque, avant le commencement de ma vocation, je me figurais quittant le collége, épousant jeune encore quelque héritière du voisinage, et menant, entre mon père et ma mère, entre ma femme et mes enfants, la vie trop dédaignée ou trop mal comprise de gentilhomme campagnard... Voilà les champs que je devais cultiver, les villages que j'aurais dotés d'écoles chrétiennes, les églises qui m'attendaient pour relever leurs ruines, les populations que j'aurais essayé de ramener à Dieu !...

« Tout cela ne me fit pas hésiter un instant cependant. Des pensées plus hautes encore remplissaient mon cœur. Je comprenais que, quand Dieu nous appelle à l'honneur du sacerdoce, regarder en arrière à l'idée du bien que l'on pourrait faire dans le monde, c'est encore une tentation du diable. Le souvenir des bienfaits dont Dieu m'avait comblé, le spectacle de la vie facile et douce qu'il m'avait ménagée jusque-là, ne faisaient que rendre plus vif mon désir de me consacrer à lui.

« Je parlai donc, ou plutôt mon cœur déborda. Je le sentais tout inondé d'un amour de Dieu qui augmentait encore ma respectueuse et tendre affection pour mes parents. Mon langage, je m'en souviens, portait l'empreinte de ce double sentiment, et si jamais j'ai été éloquent, ce fut alors. J'étais si plein de mon sujet, si sûr que je me trouvais dans la voie de Dieu, si entraîné par le récit de ces sentiments qui avaient fait depuis deux ans le fond de ma vie, que je m'apercevais à peine de l'orage qui s'amoncelait sur ma tête. Le silence de mes parents me paraissait être le désir de me laisser développer à mon aise ma pensée et d'écharger mon cœur. Le calme un peu sévère qui avait succédé sur leur visage à ce riant épanouissement d'un premier jour de vacances, je l'interprétais comme l'effet de cette grave et soudaine nouvelle du pénible sacrifice, dont ils mesuraient, en l'acceptant, la profondeur. . . .

« Quand j'eus cessé de parler : — *Tu es un fou* me dit mon père; et ma mère, ma sainte mère : — *Mon fils, tu veux donc nous faire mourir de douleur!*

« Puis ils me quittèrent, et lorsque, les jours suivants, je cherchai à ramener la conversation sur le même sujet, ma mère me suppliait tout bas, et les yeux pleins de larmes, de parler d'autre chose ; quelquefois mon père, sortant de sa modération habituelle, m'imposait violemment le silence.

VII

« J'étais timide, je l'ai dit. Tout ce que j'avais de hardiesse, je l'avais épuisé dans cette déclaration si mal accueillie. Comment affronter encore une fois, comment affronter toujours le regard sévère de mon père, les pleurs désolés de ma mère? Un saint eût accepté cette épreuve comme l'une des plus cruelles que le cœur d'un fils puisse avoir à traverser, comme une des plus agréables par conséquent à Dieu, qui connaît et récompense l'étendue de nos sacrifices. Je n'étais pas un saint, hélas! je reculai devant ce rude calice, et je me mis à parlementer avec ma conscience.

« Je cherchai à me persuader que je m'étais trompé. Je pris à tâche de m'exagérer ma propre indignité, non par humilité, mais par lâcheté... Que Dieu ferait-il jamais d'un pauvre serviteur comme moi? Autant rester dans le monde, où je serais du moins un honnête chrétien, que de rechercher le sacerdoce, ce fardeau trop pesant pour mes débiles épaules. — D'ailleurs, ce qui n'était pas la volonté de mes parents, si pieux et si éclairés, pouvait-il bien être la volonté de Dieu?

« Pour comble de malheur, le directeur que j'avais aux *Prés-Jolis* professait pour mes parents, pour leur manière de voir en toutes choses, une confiance sans limites. Ce fut d'abord par leurs relations qu'il connut mes combats, puis par des confessions où, sans dissimuler précisément la vérité, je ne livrais pas avec assez d'abandon l'état de ma conscience, laquelle, au fond, ne conservait pas l'ombre d'un doute sur mon appel au sacerdoce.— Il crut voir un caprice pieux dans ce qui était une très-sérieuse vocation, entravée seulement par des considérations humaines, et que, par lâcheté, je cherchais à obscurcir à mes propres yeux.

« Il me conseilla d'obéir à mes parents, de ne plus leur parler de mes vues ecclésiastiques, de n'y plus penser moi-même. — Je me tus, mais avec une conscience douteuse. Je sentais bien que j'aurais beaucoup mieux aimé avoir le courage d'agir autrement, qu'en agissant autrement, et quelques tempêtes que je dusse par là susciter autour de moi, je serais plus heureux. — Voilà ce que j'aurais dû déclarer hautement à mon directeur; — et ce qui, l'éclairant sur *le point de fait* qu'il ne pouvait connaître que par moi, l'eût mis à même de me donner, sur *le point de droit*, des éclaircissements et des instructions qui peut-être m'eussent sauvé.

VIII

« Cependant mes parents ne demeurèrent pas oisifs. — A peine arrivés à Paris, où je commençai mon droit, ils songèrent surtout à me détacher du sacerdoce, vers lequel, malgré mon silence, on me croyait incliné toujours.— On me lança au milieu du tourbillon du monde. L'austérité de mon père, la piété de ma mère, ne reculèrent point devant l'idée de certaines sociétés, évidemment dangereuses, et qui, pour empêcher le prêtre de se développer en moi, risquaient fort d'y tuer tout à fait le chrétien.

« Dieu merci! cet appât fut trop grossier pour moi. Mon cœur était plus haut! Le monde ne m'inspira que du dégoût par son côté corrompu, du mépris par son côté futile.

« L'hiver se passa. J'étais toujours le même; sans doute les vanités ne m'avaient pas séduit; mais ma langue continuait d'être enchaînée par un respect hu-

main d'un nouveau genre, et dont je me dissimulais la culpabilité en l'appelant un respect filial.

IX

« Au printemps, je suivis mes parents à la campagne. C'est là qu'ils s'avisèrent d'un autre expédient pour mettre entre le séminaire et moi un abîme infranchissable. Pour me détacher de la pureté par excellence, n'était-ce pas un reflet de cette immortelle pureté qu'il me fallait offrir?...

« Une de nos voisines de campagne avait une fille toute jeune, belle comme les anges, pieuse, aimable, la perle du pays en un mot, et telle que je vous souhaiterais, mon cher ami, de rencontrer une femme quand vous songerez à vous marier. — La pauvre Clémence, elle méritait mieux que mon triste cœur!

« Cependant on eut soin de nous faire nous rencontrer. — Quand on parla de moi à Clémence, elle crut, en trouvant un jeune homme pieux, avoir rencontré un trésor. Même ma gaucherie, et le peu d'empressement que je montrai à soutenir ma candidature, furent mis sur le compte de ma timidité et ne me nuisirent point auprès de cette sage enfant. Bref, elle n'apporta aucun obstacle à la réalisation du désir de nos familles. J'étais un beau parti, et la mère de Clémence avait accueilli avec enthousiasme l'idée de cette alliance dont l'initiative appartenait à ma mère.

« Quant à moi, Clémence me plut sans doute. J'admirai sa rare intelligence, et surtout cette modestie et cette candeur qui lui laissaient ignorer des perfections dont tous les yeux étaient éblouis sur son passage. Je me disais que l'homme appelé au mariage ne pourrait souhaiter une plus heureuse réunion de qualités.

« Je me le disais, et, tout en me le disant, une voix me criait bien haut que, si j'étais libre, je préférerais mille fois à cette alliance enviée une cellule dans le moindre séminaire. Et certes il était difficile de trouver une preuve plus concluante de ma vocation antimatrimoniale!

« Cependant je traitai de vains scrupules ce témoignage positif de ma conscience. — Que Dieu me pardonne! qu'il pardonne à ceux qui m'égarèrent dans ces tristes voies! J'étais le plus coupable. Il y a des cas où il faut savoir résister aux hommes pour céder à Dieu. Malheureux! je fis précisément le contraire: pour céder aux hommes, je ne craignis pas de résister à Dieu.

X

« J'aimai Clémence, je l'épousai. Je l'aimai bien plus encore lorsque je pus apprécier tout ce qu'il y avait de pur, de dévoué, d'angélique dans cette âme charmante. — Je l'aimai, mais je ne fus pas heureux.

« Vous vous rappelez le joli poëme d'Anna Marie, l'*Ame exilée*, et comme y est bien décrite cette tristesse d'une jeune fille que les larmes de sa mère, aidées des prières d'un saint thaumaturge, ont arrachée à la mort.., c'est-à-dire aux ravissements de la céleste Jérusalem, pour la rendre à la lourde atmosphère, aux misérables préoccupations et aux tristes joies de cette vie.

« Le sacerdoce est le ciel des vocations humaines. Je l'avais rêvé, ou plutôt Dieu m'y avait convié. J'en avais savouré par avance les mâles douceurs, cette joie d'être tout à Dieu, de l'aimer sans intermédiaire, et, autant que cela est permis à notre faiblesse, sans mesure; — et voilà que de ces hauteurs presque divines, où l'homme disparaît pour n'être plus qu'un instrument entre les mains du souverain Maître, je retombais dans le mariage, qui est la terre de cette vie. — J'étais une *âme exilée*. Mon exil eût semblé un paradis à qui n'eût pas connu les immortelles beautés de la véritable patrie. Mais je la connaissais, moi, j'y étais destiné; et, par ma faute, par ma lâcheté, je m'en voyais à jamais exclu!

« Clémence sut mon secret. Comment lui aurais-je caché une chose qui me touchait de si près? D'ailleurs sa tendresse m'eût deviné; — et, si cruelle que fût la vérité, il valait mieux la lui découvrir que de tromper sa confiance.

« Vous imaginez-vous quel sentiment navrant dut prendre pour jamais possession d'une âme aussi pure, aussi éprise de la beauté de Dieu, aussi docile, dès l'enfance, non pas seulement aux cris, mais au moindre chuchotement de sa conscience? Vous imaginez-vous ce qui dut se passer dans cette âme lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait volé, pour ainsi dire, la part de Dieu; que cet amour que je lui témoignais, je l'avais pris sur l'autel, pour le lui attribuer sacrilégement?— Une fille pieuse, qui, croyant épouser un honnête chrétien, s'aperçoit qu'elle vient d'unir son sort à un religieux défroqué, doit éprouver quelque chose de semblable.

« Le mal était fait, et nous, qui semblions réunir les éléments de la plus parfaite félicité que la terre comporte, nous devions *nous résigner* à notre bonheur. Un bonheur auquel on se résigne est bien près d'être le malheur.

« En effet, nous n'étions pas heureux, ou nous ne l'étions que par intervalle et comme des exilés que les joies de la famille distraient quelquefois de la patrie absente, de cette plaie du cœur que rien ne peut guérir. Une foule de jouissances simples et faciles, et qui m'eussent charmé si j'avais été à ma place, étaient nulles pour moi, ou pleines, au milieu de leur douceur, d'un remords caché. Les devoirs mêmes de ma position, ces devoirs dont la perspective avait contribué à m'aveugler, devoirs de père, de maître, de propriétaire riche et influent, je les remplissais sans doute, mais *par pur devoir*, et sans rien de cet élan ni de cette grâce qui ajoute tant à leur efficacité.

« Pas une seule fois ma femme ne m'adressa le moindre reproche; c'était un ange, et elle me voyait bien plus malheureux qu'elle. — Mais moi, je ne me faisais pas d'illusion. Je savais que j'avais ruiné à tout jamais son bonheur. Je l'avais trompée. Que de manières il y a de tromper celle à laquelle on unit son sort pour toujours! Avec une nature d'une sensibilité si exquise et d'une si rare élévation, il était difficile de supposer un genre de déception plus poignant, plus

désespérant, si le désespoir eût pu approcher de cette âme si fortement chrétienne. »

XI

J'étais singulièrement touché du malheur immérité de Clémence.

— Votre femme, dis-je au bon curé en l'interrompant, est sans doute morte de chagrin? Et c'est par cette cruelle porte que vous êtes rentré dans votre liberté, et par suite entré dans le sanctuaire?

— Ce fut plus simple que cela; je me réveillai.

« Tout ce que je viens de vous raconter, à partir de ma sortie du séminaire, tout cela ce n'est qu'un rêve. — Vous vous rappelez qu'en m'endormant, j'eus pour la première fois l'appréhension des obstacles que mes parents pourraient bien mettre à ma vocation. Au lieu d'envisager de sang-froid ces entraves et de trouver d'avance dans mon cœur le courage de résister aux obsessions paternelles, la ferme résolution, quoi qu'il dût arriver, d'obéir à Dieu qui m'appelait, plutôt qu'aux hommes qui me voudraient retenir, j'avais faibli en pensée, j'avais eu peur et n'avais trouvé d'autre refuge que mes couvertures. — Je m'endormis pourtant plein des idées que je voulais chasser.

« J'eus donc le rêve que je viens de raconter, et pour lequel je vous prie d'avoir un peu d'indulgence. Comme machine dramatique, ce peut être un moyen un peu usé, et dont je me serais bien gardé si j'écrivais une tragédie ou un roman. — Mais il ne faut point avoir horreur du lieu commun au point de déguiser les faits pour leur donner un aspect original.

« J'eus donc un rêve pendant lequel toute l'histoire de ma lâcheté, depuis ma rentrée à la maison paternelle jusqu'aux premières années de mon mariage, se déroula devant moi avec ce mépris superbe qu'affectent pour les trois unités la plupart des songes.

« Celui-ci me fut-il envoyé par une intervention spéciale de la Providence? Était-il simplement le résultat physiologique des préoccupations au milieu desquelles je m'étais endormi? Je n'essayerai pas de le deviner. — Et d'ailleurs qu'importe? Que Dieu imprime aux événements une direction miraculeuse, ou qu'il laisse librement agir les causes secondes qu'il a une fois établies, c'est toujours en Dieu que toutes choses ont leur source.

« Comme sainte Thérèse avait aperçu en songe la place que sa tiédeur lui préparait dans les abîmes éternels, je vis passer devant mes yeux les conséquences déplorables d'une faiblesse dont je portais le germe. — Et lorsque le son matinal de la cloche vint me rendre à moi-même, je bénis Dieu du salutaire spectacle qu'il m'avait ménagé. Je puisai une ample provision de courage dans la vue des maux extrêmes dont ma lâcheté avait été le point de départ.

XII

« Ai-je besoin de vous dire le reste? Une partie des difficultés que j'avais prévues se réalisèrent; d'autres ne se produisirent point; d'autres plus redoutables encore se présentèrent. Je les surmontai cependant avec la grâce de Dieu. — Je vainquis d'abord ma propre timidité. L'indignation et la douleur avec lesquelles mes premières ouvertures se trouvèrent accueillies furent pour moi une épreuve plus cruelle que ne le comprendront jamais ceux qui n'en ont point traversé de semblables, mais une épreuve que j'acceptai et dont, avec le temps, je sortis triomphant. La prière, la patience, un respect toujours plus profond et plus tendre envers mes parents, la résolution bien arrêtée d'attendre leur agrément aussi longtemps que possible avant d'entrer dans les ordres, mais jusque-là de ne rien faire qui risquât de blesser ma vocation; la fuite de tout ce qui pouvait être non-seulement coupable, mais dangereux; enfin toute une attitude où la plus superficielle observation voyait écrit un *non possumus* aussi résolu que celui des martyrs; — tout cela finit par triompher des résistances *paternelles*.

« Je dis paternelles, car ma mère, plus pieuse et plus tendre, fut vaincue plus tôt dans un combat où elle voyait engagés la gloire de Dieu et le bonheur de son enfant.

« Quand donc Dieu fut satisfait de ma persévérance, un rayon de sa grâce toucha le cœur de mon père; — il vit dans ce rayon combien avait été peu raisonnable et peu chrétienne sa résistance, et il céda.

« Enfin j'entrai au grand séminaire; après cinq années, je fus prêtre. — Et, grâce à mon rêve, je n'eus pas besoin d'avoir fait, pour m'instruire, le malheur de cette pauvre Clémence. »

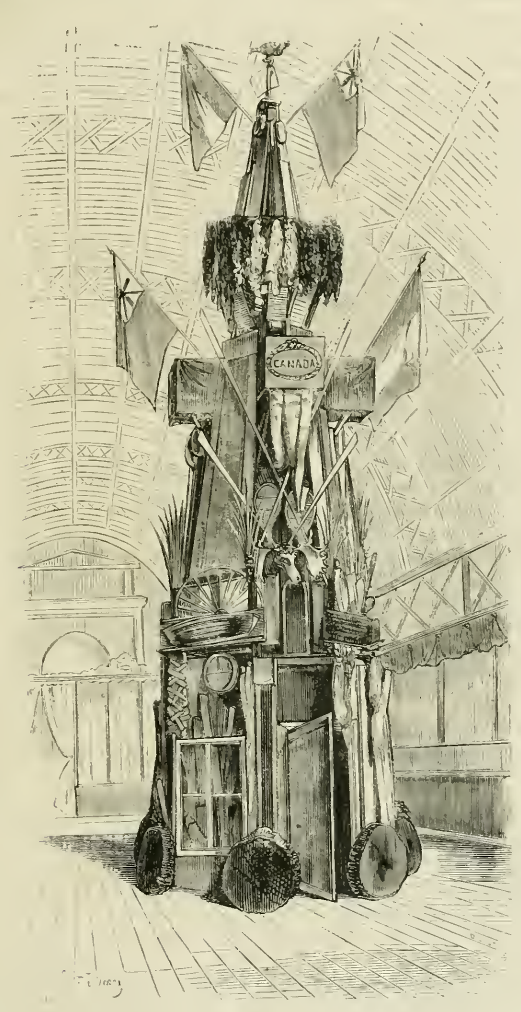
F. Rouveau.

LE CANADA

La France a mille motifs des mieux fondés pour prendre un vif intérêt aux populations canadiennes, dont le pays porta longtemps le nom de *Nouvelle-France*, comme les possessions britanniques dans l'Amérique du Nord portent sur les cartes anglaises le nom de *Nouvelle-Bretagne;* communauté d'origine, de langage, de croyances religieuses, tout recommande aux sympathies de la France la grande majorité de la population actuelle du Canada. Depuis longtemps séparés de la mère-patrie, les Canadiens ont cessé d'être Français sans devenir Anglais; jamais, sans doute, ils n'appartiendront exactement ni à l'une ni à l'autre de ces deux nationa-

lités, mais c'est toujours aux Français qu'ils ressembleront le plus; cela seul établit entre les Canadiens et nous des liens de bienveillance réciproque.

La part brillante prise par le Canada aux deux Expositions universelles de 1851 et de 1855 est une preuve irrécusable de l'active industrie de ses habitants. Parmi les milliers de visiteurs qui ont parcouru l'annexe du Palais de l'Industrie, il n'est personne qui ne se soit arrêté devant l'obélisque élégamment formé des produits canadiens, dont les bois et les fourrures composaient la partie la plus précieuse. Ces magnifiques échantillons de chêne, de peuplier, d'érable blanc et rouge, propres à toutes sortes d'usages, nous reportent au milieu de ces forêts, les plus riches du monde entier, dont



Trophée du Canada à l'Exposition universelle.

l'étendue est évaluée à 40,000 grandes lieues carrées, soit environ *un million de kilomètres carrés*. L'aspect de ces fourrures aussi rares que belles, parmi lesquelles le premier rang appartient au castor, nous rappelle ces intrépides chasseurs qui, sans tenir compte des périls, des obstacles ni des distances, parcourent les solitudes du nord du nouveau continent et pénètrent partout où il y a une pièce de gibier à abattre, partout où ils peuvent espérer de rencontrer un sauvage ayant une peau de castor à vendre ou à échanger. La collection de minéraux du Canada, exposée à Londres en 1851, avait été proclamée la plus complète et la première de toute l'Exposition, non pour la valeur des échantillons, car les métaux précieux y étaient à peine représentés, mais pour le beau choix et le classement judicieux des spécimens de fer, de cuivre, et de diverses matières colo-

rantes minérales. Si elle a rencontré à Paris, en 1855, de redoutables concurrences qui lui ont enlevé le premier rang, elle n'en est pas moins restée l'une des plus remarquables réunions de richesses vraies empruntées au règne minéral. A côté de ces minéraux, deux productions nouvelles sur le marché européen, le papier d'immortelle et le cuir de cachalot, l'un et l'autre recommandables par le bas prix, la bonne qualité et la fabrication soignée des spécimens exposés, ont attiré à très-juste titre l'attention des connaisseurs; on voit poindre dans cet ensemble le germe d'un grand développement industriel dans une colonie qui comptait, il y a moins d'un siècle, 75,000 habitants, qui en possède plus d'un million aujourd'hui, et qui sera probablement un jour une grande nation.

Tandis que les souvenirs en sont encore jeunes et vivaces, que dans ce pays où les exemples de longévité ne sont pas rares, il y a encore des centenaires presque contemporains de la lutte suprême où le Canada devint possession britannique, rappelons quelques-uns des événements dont ces régions, alors inexplorées, furent le théâtre, travaux gigantesques, exploits presque fabuleux, auxquels il n'a manqué qu'un grand poëte pour en immortaliser les récits.

Nous sommes en 1506; le moyen âge finit; l'esprit aventureux des navigateurs européens agrandit les limites du monde connu; d'intrépides aventuriers ont déjà fréquenté les parages de Terre-Neuve et du golfe encore sans nom, qui doit recevoir celui de Saint-Laurent; un marin normand, Denys, de Honfleur, publie la première carte du Canada. Vingt ans plus tard, par ordre de François Ier, l'Italien Verrazzani visite à trois reprises différentes les côtes des pays qui furent plus tard les États-Unis et l'Acadie, ou Nouvelle-Écosse. *Jacques Cartier* explore le golfe qui reçoit le fleuve Saint-Laurent, et lui impose le nom que le golfe et le fleuve n'ont pas cessé de porter depuis 1536. Un simple poteau avec un écusson aux armes de France s'élève sur ces bords solitaires, premier signe de prise de possession. Quatre ans se sont à peine écoulés, et déjà la cour de France nomme le chevalier de la Roque de Roberval vice-roi d'un royaume à créer sur les rives du Saint-Laurent. Il part avec Jacques Cartier, emmenant pour peupler le royaume futur l'écume des bagnes de France, procédé renouvelé à diverses époques et qui ne produisit jamais que d'affreux désastres. De cette première tentative de colonisation, rien ne subsiste, et la France, pendant un demi-siècle, a oublié le Canada. Le génie de Henri le Grand s'en souvient; une nouvelle expédition, malheureusement composée de galériens comme la première, va périr sur les côtes de l'Acadie en 1598. Mais les échecs réitérés des entreprises tentées par l'État n'empêchaient pas celles des particuliers de réussir, c'est-à-dire de donner des bénéfices importants; on ne colonisait pas, on chassait, on achetait des fourrures aux sauvages, et l'on gagnait beaucoup d'argent. Cela seul empêcha le Canada d'être définitivement oublié. Ce fut en 1600 que deux marchands de Saint-Malo, Chauvin et Pontgravé, ayant obtenu le monopole du commerce des fourrures, fondèrent au Canada le premier établissement français, à Tadoussac, et érigèrent près du comptoir de la rivière Saguenay la chapelle rustique où fut célébrée la première messe dite sur les rives du majestueux fleuve de Saint-Laurent. Dès 1608, des colons venus de Dieppe et de Saint-Malo fondaient Québec dans une situation aussi forte que bien choisie pour le commerce. L'année 1610 vit débarquer au Canada les premiers missionnaires récollets et jésuites, et déjà, dès 1611, des tribus entières de Hurons renonçaient au culte d'Areskoui, dieu de la guerre, auquel on immolait des victimes humaines, et recevaient les lumières du christianisme. Peu à peu, à travers mille péripéties rendues cruellement sanglantes par le contact des Hurons, des Iroquois et des Algonquins d'une part, et des colons français et anglais de l'autre, en guerre presque permanente, le Canada en vint à mériter le nom de Nouvelle-France, qu'il portait officiellement. Il suffira d'esquisser ici un seul trait de son histoire pendant cette mémorable période de sa colonisation.

Nous sommes en 1673; Québec agrandi, Montréal récemment fondé, sont des villes importantes; des évêques, parmi lesquels François de Laval obtint et mérita la plus pure renommée de sainteté, gouvernent au spirituel un troupeau de fidèles déjà nombreux. Où vont, avec une escorte de quelques sauvages baptisés, ce missionnaire et ce chasseur canadien, partis de Québec à la recherche de régions encore inconnues? c'est le père Marquette et Jolyet, son brave compagnon, qui vont découvrir le *père des eaux*, le *Meschacébé*, dont nos géographes défigurent le nom poétique en l'appelant *Mississipi*. Les voici sur le cours supérieur du grand fleuve, débouchant par le Wisconsin dans son bassin immense, droit comme un trait d'arbalète jusqu'au golfe du Mexique; nul ne les accompagne; les périls du voyage ont découragé leurs guides, Dieu seul est avec eux. Il attendrit les cœurs d'acier des tribus établies au bord du fleuve sur leur passage; il inspire au *sachem* d'une de ces tribus la pensée salutaire de passer au cou du père Marquette la tête desséchée d'un magnifique oiseau, suspendue à un long cordon. Plus loin, des barques pleines de guerriers entourent la frêle nacelle des explorateurs; mille flèches les menacent; ils sont perdus! Soudain, le père Marquette présente au chef ennemi le don qu'il a reçu la veille; à l'aspect de ce talisman, vrai sauf-conduit d'un nouveau genre, la fureur se change en cris de joie; les voyageurs sont accueillis en frères; ils peuvent dépasser sans encombre le confluent du Missouri dans le Meschacébé, et revenir aux limites du territoire alors soumis à la France. Jolyet va porter à Québec la nouvelle de ce succès, et le père Marquette continue jusqu'à la mort son apostolat chez les sauvages, où tant de religieux missionnaires devaient cueillir plus tard les palmes glorieuses du martyre. Peu d'années après, des traités solennels reconnaissaient à la France la possession légale d'un territoire comprenant le Canada, l'Acadie, les bords de toute la baie d'Hudson, Terre-Neuve, le Maine, Vermont, la vallée entière du Meschacébé, et le Texas jusqu'au Rio Grande del Norte: empire plus vaste que celui de l'Angleterre dans l'Indoustan. Des forts avec de faibles garnisons, suffisantes pourtant pour contenir les naturels

belliqueux, mais mal armés : c'est tout ce que la France possédait sur cet espace immense, des bouches du Saint-Laurent à celles du Meschacébé, où devait s'élever plus tard la Nouvelle-Orléans. On sait comment ces espérances grandioses, après avoir eu quelques chances fugitives de réalisation, s'évanouirent devant l'ascendant des destinées britanniques, et disparurent à l'aurore de la puissance naissante des États-Unis. Les livres où les récits de ces événements sont consignés, se trouvent dans toutes les mains ; les noms des hommes illustrés, dans ces régions alors sauvages, par la piété, la bravoure et les grands talents de l'ordre civil, sont dans toutes les mémoires. Rappelons, en terminant, qu'aux époques d'inaction de l'énergie française en Europe, des Français accomplissaient au Canada des exploits dignes des héros d'Homère, tandis que l'Église catholique du Canada se glorifiait du nombre et des vertus évangéliques de ses prélats et de ses martyrs.

A. Ysabeau.

MANIÈRE DE RENDRE LE PAIN PLUS NOURRISSANT

M. Haggot a proposé, il y a quelques années, le moyen suivant pour rendre le pain plus nourrissant : sa méthode consiste à faire bouillir du son avec de l'eau qui doit servir à faire la pâte. Il cite à l'appui de ce qu'il avance, l'expérience suivante : Il fit bouillir cinq livres de son dans une quantité suffisante d'eau pour trente-six livres de farine (environ quatorze bouteilles) ; il fit passer cette eau blanche au tamis pour en retirer le son. Avec cette eau, il fit une pâte qui, après avoir été bien mêlée avec le levain, comme de coutume, produisit quatre-vingt-treize livres treize onces, ce qui lui donna une augmentation de huit livres dix onces sur la méthode ordinaire. A la cuisson, la pâte faite avec de l'eau pure et soumise au même degré de cuisson, en perd quinze livres onze onces.

En comparant les deux résultats, on voit que le bénéfice par la méthode proposée est d'un cinquième. Un autre avantage non moins essentiel, est que le pain obtenu de la manière indiquée est beaucoup plus sain et infiniment plus nourrissant que l'autre. Le son, selon M. Haggot, contient une espèce d'huile qui agit sur l'estomac, et par suite sur tout le corps avec les effets les plus salutaires, et donne plus de force et de vigueur à tout le système organique. Tout le monde sait que le pain bis est plus nourrissant que le pain fait avec de la fleur de farine. Ce moyen serait un excellent correctif, et il ne nuit en rien à la beauté et à la blancheur de la farine.... On a trouvé encore que le pain fait avec de l'eau de pluie est bien plus nourrissant qu'avec toute autre eau. Si l'on emploie de l'eau de pluie d'orage, l'amélioration est encore plus sensible.

LE SOLEIL DU PRISONNIER

IMITÉ DE SILVIO PELLICO

Qui rendra dans sa fleur première
La poésie au prisonnier?
C'est toi, doux trésor de lumière,
Soleil, ô soleil printanier!

Comme au delà de l'ombre affreuse,
Où gît mon sépulcre odieux,
Tu rends là-bas la terre heureuse
Sous tes longs baisers radieux!

De cette lumière féconde,
Qui, dans sa généreuse ardeur,
Vient prodiguer la vie au monde
Épanoui sous ta splendeur,

S'il tombe une goutte vermeille
Dans mon cachot, il devient beau,
Il resplendit, il me réveille,
Et pour moi n'est plus un tombeau.

Quand ta lumière désirée
Sur ma tête vient ruisseler,
Je vois la patrie adorée
Qui descend pour me consoler.

Tu chasses mes ombres funèbres,
Tu me rends presque la gaieté,
Tu fais luire dans mes ténèbres
Comme un rayon de liberté.

Mais, sous ce ciel de Moravie,
Oh! pourquoi donc épanches-tu
Si rarement ces flots de vie
Qui nous donnent force et vertu?

Oh! plus souvent qu'il te souvienne,
Soleil, d'y briller maintenant
Qu'une poitrine italienne
Réclame ton œil rayonnant!

Moins accoutumés à tes laves
Qu'ils ne peuvent voir chaque jour,
Nous comprenons bien que les Slaves
N'ont pas pour toi le même amour.

Mais sur nous, fils de l'Italie,
Plongés dans ces sombres cachots,
Sur notre vie ensevelie
Verse tes rayons les plus chauds.

Dès notre plus tendre jeunesse,
Habitués à te chérir,
Il nous faut bien, hélas! sans cesse
Te chercher, te voir ou mourir.

Je meurs, je le sens, je succombe;
Mon beau soleil italien
Ne brillera pas sur ma tombe;
Mais qu'importe où meurt un chrétien

Mais qu'importe où la mort réclame
Ce corps que je vais lui donner,
Si le ciel m'a fait don d'une âme
Qu'ici nul ne peut enchaîner!

EDMOND LAFOND.



Un prisonnier.

LA DIVINE LITURGIE

FRAGMENT DES PEINTURES MURALES DE M. ROMAIN CAZES A BAGNÈRES DE LUCHON

Le dessin que nous donnons ici, et que nous devons à l'obligeance de M. Romain Cazes, est tiré des belles peintures murales que cet habile artiste vient d'achever dans l'église de Bagnères de Luchon.

Située au fond des Pyrénées, presque sur les frontières d'Espagne, Bagnères de Luchon, cette petite ville si riante et si animée dans la saison des eaux, ce centre charmant des plus belles excursions qui puissent tenter le touriste *à pied et à cheval*, est en ce moment presque ensevelie sous la neige. — Mais lorsque la saison des frimas sera passée, et que bien des gens se demanderont vers quel point de l'horizon ils prendront leur vol cette année, j'engagerais ceux de nos lecteurs auxquels pèserait trop l'embarras du choix, de se décider pour Luchon. — Outre ses avantages pittoresques et thermaux, ils trouveront à Luchon, et aussi à



Fragment des peintures murales de l'église de Bagnères-de-Luchon, dessinées par M. Romain Cazes.

Saint-Mamet, tout à côté, des peintures du plus grand intérêt, et qui ne dépareraient pas, bien au contraire, nos églises de Paris.

En voici un petit *spécimen;* ou plutôt la moitié d'un *spécimen*. Car notre format, bien qu'agrandi, ne nous permet pas de donner en une fois, comme nous l'eussions tant désiré, l'ensemble d'un sujet que M. Cazes a choisi avec un tact si chrétien et traité avec tant de charme, sous le nom de la *Divine liturgie*.

La première idée de ce sujet est empruntée à l'art byzantin. Dans ce curieux manuel de peinture que M. Didron a surpris entre les mains des moines-artistes du mont Athos, et dont il nous a donné la traduction, on trouve la formule de la *Divine liturgie*. Mais cette formule n'a été pour M. Cazes qu'un germe, dont il a demandé le développement aux doctrines précises de la théologie catholique, et la floraison, s'il est permis de s'exprimer ainsi, aux inspirations d'un talent plein de noblesse et de sensibilité, aussi éloigné de l'afféterie que de la roideur, d'un talent où l'on sent le souffle de M. Ingres son maître, et une sorte de fraternité avec les œuvres de M. Flandrin, son condisciple.

« Le sacrifice de la messe n'est autre chose que le sacrifice de la croix ; l'autel continue le Calvaire; c'est ici et là le même sacrificateur et la même victime; ici et là, le sacrificateur et la victime ne font qu'un; c'est toujours le divin Sauveur qui s'immole lui-même d'une manière sanglante sur le Golgotha, d'une manière non sanglante, et par le ministère du prêtre, dans nos églises : » telle est l'idée que M. Cazes a voulu rendre dans son hémicycle de Luchon.

Il a donc représenté, au centre de sa composition, sous la forme traditionnelle, le Christ debout auprès d'un autel, dans l'attitude du sacrificateur. De chaque côté de cette figure s'avance une procession d'anges, les uns à la droite du Christ et à la gauche du spectateur, figurant le sacrifice sanglant ou la passion; les autres à la gauche du Christ et à la droite du spectateur, figurant le sacrifice mystique ou la messe.

Le fragment que nous donnons aujourd'hui représente le sacrifice sanglant. C'est une procession qui se compose de dix anges cheminant deux à deux. Les quatre premiers versent des larmes et paraissent abîmés dans la douloureuse contemplation des instruments dont ils sont chargés : la croix, la couronne d'épines, la lance et le roseau. Puis vient l'Agneau qui repose sur un coussin que supporte l'arche d'alliance, elle-même appuyée sur les épaules de six anges, aux ailes blanches comme leurs longues robes flottantes.

Dans la prochaine livraison, nous donnerons la figure du Christ et la procession du sacrifice mystique.

Mais, embrassant déjà par la pensée l'ensemble de la composition, nous pouvons dire que, dans les arts comme ailleurs, il y a plus de grandeur dans la véritable humilité qui reconnaît sa faiblesse et en demande à Dieu le complément, que dans l'orgueil qui se perd parce qu'il croit se suffire à lui-même. Voici un artiste qui, en allant modestement demander un sujet au catéchisme, a trouvé dans ce livre des petits enfants un thème magnifique, éternellement vrai, susceptible des plus beaux développements, à la portée des moindres intelligences éclairées de la lumière du Christianisme, en même temps qu'il est de nature à fournir un inépuisable aliment aux méditations de la plus haute piété. — Livré à lui-même, s'appuyant sur sa mémoire seulement ou son imagination, il eût risqué de se perdre dans un allégorisme nuageux (le plus faux et le plus stérile des genres), ou de tomber dans un terre-à-terre qui n'eût rien dit ni à l'esprit ni à l'âme des spectateurs.

Je vois dans ces intéressantes peintures de M. Cazes une preuve de plus à l'appui de cette vérité qu'il faudrait répéter sans cesse aux artistes qui cultivent la peinture religieuse : c'est que la première étude qu'ils aient à faire pour arriver à produire des œuvres qui ne soient point ridicules ou nulles, ce serait d'apprendre, ou de rapprendre, leur catéchisme.

Eugène de Margerie.

ROME SOUTERRAINE

Nous visitions l'an dernier Rome souterraine. — Nous avons vu le dédale inextricable de ses rues se dérouler à nos yeux;... nous nous sommes reposés sur ses places;... nous avons visité ses grottes, ses oratoires, ses églises;... nous avons compté le nombre prodigieux de tombeaux qu'elle renferme : par conséquent, nous devons avoir une idée de sa conformation et de son immense étendue, et nous avons pu nous convaincre que, s'il n'existe dans son développement général aucun plan régulier, elle a du moins été établie dans un système uniforme et avec une admirable prévoyance ; car on y trouve tout ce qui était nécessaire pour qu'elle répondît parfaitement à sa double destination, qui était, comme je l'ai déjà dit, d'offrir un asile aux vivants et une sépulture aux morts.

Aussitôt qu'une persécution éclatait dans Rome, les Chrétiens se hâtaient de quitter leurs demeures, et allaient se cacher dans les Catacombes. Les Souverains-Pontifes avec leurs prêtres et leurs diacres, les fidèles avec leurs femmes et leurs enfants, venaient s'ensevelir tout vivants dans cette espèce de tombeau; et jusqu'au moment où la crise cessait, c'était du fond de cet obscur séjour que les Papes gouvernaient l'Église. A l'exemple de saint Paul dans sa prison, ils y accomplissaient les nombreuses fonctions de leur apostolat;

et tous ces fervents chrétiens dont ils étaient les pères et les pasteurs y vivaient avec eux dans le recueillement et dans la prière, s'édifiant mutuellement, selon la recommandation de l'apôtre, par des hymnes et des cantiques spirituels, assistant chaque jour à l'oblation du sacrifice des autels, et puisant au banquet divin qui fortifie les âmes le courage inébranlable qui leur faisait braver les supplices les plus atroces et la mort même, lorsque Dieu les appelait à signer en caractères de sang le symbole de leur foi.

Ah! qui pourrait redire toutes les œuvres méritoires, tous les pieux exercices, tous les actes de perfection auxquels se livraient ces héros des Catacombes, qui, sans cesse menacés par le fer homicide, ne s'occupaient qu'à se préparer, par la pratique des plus sublimes vertus, à la rude épreuve du martyre ?... Qui pourrait redire tout ce qu'il y avait de majestueux et d'imposant dans leurs solennités saintes, dans ces cérémonies augustes qui s'accomplissaient à l'ombre du mystère, sous les voûtes sacrées de ces basiliques souterraines, où l'on voyait les pontifes suprêmes offrant eux-mêmes l'adorable Victime sur un autel taillé dans le tuf, encore tout fumant du sang d'un martyr, et distribuant de leurs mains vénérables le Pain des anges à cette multitude de fidèles, parmi lesquels il s'en trouvait un si grand nombre qui devaient recevoir les palmes immortelles?... Qui pourrait redire l'effet grandiose et saisissant que produisaient les chants austères de la primitive Église, lorsque, s'échappant comme un flot d'harmonie du cœur et de la bouche de ces hommes pleins de foi, ils s'égaraient dans les sinuosités des galeries, et allaient s'éteindre, comme un écho des concerts du ciel, dans les profondeurs de quelque grotte obscure et silencieuse ?... O sainte Église des Catacombes!... Que tes solennités étaient belles !... Comme elles devaient toucher le cœur de Dieu !... Quel torrent de grâces elles devaient faire descendre dans les âmes!... Faut-il s'étonner que ces temps héroïques aient enfanté tant de prodiges de courage et de sainteté!... Faut-il s'étonner qu'ils aient peuplé la Rome souterraine d'une si grande multitude de martyrs, et la céleste Jérusalem d'un si grand nombre de bienheureux?...

Les disciples de Jésus-Christ restaient donc enfouis dans leurs souterrains, pendant tout le temps que durait la persécution. Les païens ne l'ignoraient pas; et, bien qu'ils ne connussent pas le secret de leur retraite, ils savaient néanmoins qu'ils se cachaient dans les entrailles de la terre : aussi voyons-nous qu'ils leur donnaient les noms injurieux de RACE TAUPINIÈRE,... RACE ENNEMIE DU GRAND JOUR; *latebrosa* et *lucifugax natio* (Min. Fel.).

Cependant, lors même que l'orage grondait avec le plus de violence, tous les Chrétiens ne quittaient pas la ville, ou du moins ne faisaient pas des Catacombes leur demeure habituelle. Il était nécessaire, en effet, qu'il en restât un certain nombre parmi les infidèles, pour observer ce qui se passait et en avertir les pontifes, comme aussi pour accompagner les martyrs devant les tribunaux et prendre note de leur interrogatoire.

Il fallait en outre pourvoir à la nourriture de toute la grande famille qui était réfugiée dans les différents souterrains des environs de Rome. Ceux qui restaient dans la ville étaient chargés de ce soin. Ils tâchaient de se procurer les aliments les plus nécessaires à la vie, et les descendaient aux habitants des Catacombes par ces espèces de soupiraux dont j'ai déjà parlé, qui communiquaient de la surface du sol à l'intérieur des grottes; ou bien ils en emportaient avec eux lorsqu'ils se rendaient dans la cité sainte, pour y assister aux cérémonies du culte divin.

Enfin il y avait certains fidèles au courage plus mâle, plus robuste, qui se vouaient à la mission, toujours si périlleuse, de recueillir la dépouille mortelle des confesseurs de la foi; et il est à remarquer que ces grands et nobles cœurs n'ont jamais fait défaut, car non-seulement les hommes se sacrifiaient à l'envi pour arracher les corps des martyrs des mains des infidèles, mais nous savons que, pour seconder leurs efforts, les femmes elles-mêmes, malgré la faiblesse de leur sexe, s'exposaient sans hésiter aux dangers les plus imminents.

La piété envers les morts est en effet un des traits les plus caractéristiques des mœurs des premiers chrétiens. Il suffit d'ouvrir les annales de l'Église, pour voir avec quel zèle, avec quelle ardeur ils recherchaient et ensevelissaient les corps de tous les fidèles en général, et en particulier les restes augustes de ces illustres confesseurs qui faisaient si héroïquement le sacrifice de leur vie pour le nom de Jésus-Christ.

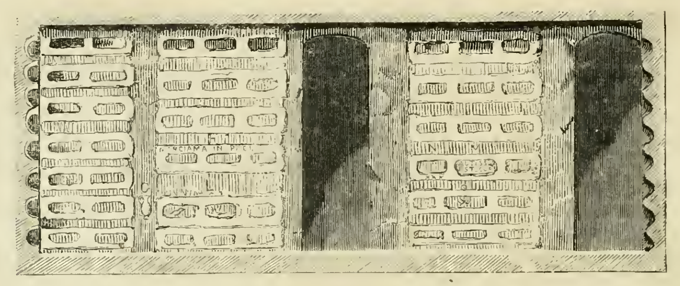
Aux jours sanglants des persécutions, il arriva plus d'une fois que les païens, implacables dans leur haine, ne se contentèrent pas de livrer les disciples du Sauveur aux supplices les plus atroces : ils sévirent encore avec une fureur insensée contre leurs cadavres. Ils les jetaient dans le Tibre ou dans les cloaques de Rome, ou bien ils les donnaient en pâture aux bêtes féroces. Mais aucune difficulté n'arrêtait les Chrétiens : ils affrontaient tous les périls, pour les soustraire à ces indignes profanations. Ils pénétraient hardiment sous les chevalets et les échafauds, ils recueillaient avec des linges et des éponges le sang vénérable dont la terre était inondée, et lorsqu'ils pouvaient parvenir à enlever les corps mutilés des victimes, ils les transportaient avec respect aux Catacombes, et là on leur rendait les honneurs suprêmes.

Nous allons voir comment on inhumait ces saintes et glorieuses dépouilles.

Au premier âge de l'Église, les sépultures chrétiennes ne ressemblaient en rien à celles de notre époque. Au lieu de se contenter d'ouvrir une fosse à la surface du sol, et d'y descendre la dépouille mortelle des défunts, comme cela se pratique aujourd'hui, les fidèles des temps primitifs, qui avaient chaque jour à inhumer quelques-uns des nombreux confesseurs dont le sang généreux féconda l'Église naissante, avaient imaginé de préparer des demeures plus dignes à ceux dont les âmes habitaient déjà les demeures éternelles.

Contemporains de la grande expiation du Calvaire, et instruits d'ailleurs par l'apôtre saint Pierre lui-même, les premiers chrétiens de Rome ne pouvaient ignorer ce que les disciples du Sauveur avaient fait

pour honorer sa sépulture. Ils savaient que Joseph d'Arimathie, ayant obtenu de Pilate l'autorisation d'enlever le corps de Jésus, l'avait enseveli dans un linceul parfaitement blanc (S. Joann. XIX, 38 et seq.); ils savaient également que ce divin corps avait été environné de parfums et d'aromates, et qu'ensuite on l'avait déposé dans un tombeau taillé dans le roc (S. Luc. XXIII., 53). Ils pensèrent donc, dans l'ardeur de leur foi, qu'ils devaient faire pour les martyrs du Christ ce qu'on avait fait pour le Christ lui-même; et c'est de là sans doute que vint l'usage d'embaumer les corps des fidèles, et de leur creuser des sépultures dans le tuf ou dans la roche : usage qui fut adopté par les chrétiens de la ville sainte et qui se perpétua pendant plusieurs siècles.

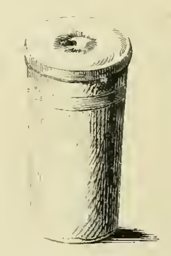


Galerie coupée avec les loculi creusés dans le tuf, étagés et accompagnés de l'inscription et du vase de sang.

Or, l'Église mère ayant été persécutée dès le temps des deux illustres apôtres, qui payèrent de leur sang la gloire d'être ses fondateurs, nous avons vu comment ses premiers-nés étaient obligés, pour se soustraire à la cruauté des idolâtres, d'aller s'ensevelir dans le sein de la terre, et j'ai déjà dit que leur mutuelle charité, et leur respect envers les morts, leur avaient inspiré la pensée de chercher à mettre en lieu sûr la dépouille mortelle de tous ceux d'entre eux qui quittaient la vie, et notamment de ceux qui avaient la gloire de verser leur sang pour la défense de la foi. Ils eurent



Sépulture dans les catacombes.



Vase du sang de sainte Flavie. — Ce vase, rempli d'un sang concret, est en bronze, avec un couvercle de même métal. On le conserve dans la châsse de cette jeune martyre, trouvée dans les catacombes de Sainte-Priscille en 1838, et donnée au catéchisme de persévérance de la cathédrale de Nevers en 1842



Vase de terre trouvé au tombeau de saint Victor et contenant une partie de son sang, comme le prouve l'inscription.

donc l'idée d'inhumer leurs défunts, dans les lieux mêmes qui leur servaient de refuge, et nous savons que c'était sur les tombeaux des principaux martyrs que l'Hostie sans tache était immolée. De sorte que, par un rapprochement aussi pieux que touchant, il arrivait qu'aux jours de la tempête tous les enfants de



Fossoyeur avec les instruments de sa profession.

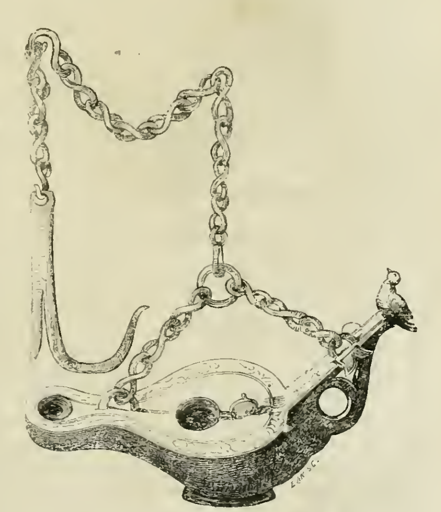
l'Église de Rome, morts et vivants, se trouvaient réunis les uns avec les autres, et groupés comme une seule et même famille autour de l'autel du Sacrifice.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié ces innombrables galeries qui composaient la cité des morts, et qui, s'ouvrant de toutes parts et se croisant en tous sens, formaient entre elles ce vaste et capricieux labyrinthe dont j'ai tâché d'esquisser le tableau. Eh bien ! c'était le long de ces espèces de corridors, et aussi dans les parois des *cubicula*, des cryptes et des chapelles souterraines que se pratiquaient les sépultures.

On y creusait des niches peu élevées, de forme longitudinale, et disposées sur plusieurs rangs. Ces excavations s'étageaient les unes au-dessus des autres comme les rayons d'une bibliothèque, jusqu'au nombre de six, sept, huit et même plus. On les nommait *Loculi*.

En général chaque tombe ne pouvait recevoir qu'un seul corps. Cependant il y en avait aussi qui pouvaient en contenir plusieurs. Quand dans un *Loculus* il y avait place pour deux corps, on lui donnait le nom moitié latin et moitié grec de *Bisomum*. S'il y avait place pour trois, on l'appelait *Trisomum*. Enfin les sépultures qui étaient dans les dimensions voulues pour en recevoir un plus grand nombre retenaient le nom grec de *Polyandrum* (tombe pour plusieurs).

Aussitôt qu'un *Loculus* avait reçu le nombre de corps qu'il pouvait contenir, on en fermait l'entrée tantôt au moyen de tables de marbre ou de pierre, tantôt avec de larges briques posées sur champ et fortement cimentées ; et lorsqu'on inhumait un confesseur qui avait versé son sang pour la foi, si on avait pu en recueillir quelques gouttes, on les déposait dans un petit vase qui était scellé à côté de sa sépulture, comme un témoignage de son martyre.



Lampe des catacombes, en terre cuite, avec la chaînette pour la porter et le crochet pour la suspendre.

Souvent aussi on gravait sur les pierres tombales quelques courtes inscriptions, dont un certain nombre sont arrivées jusqu'à nous, et qui toutes, malgré leur brièveté, rappellent le dogme de la vie éternelle et de la résurrection des morts. Enfin on voyait encore sur

plusieurs tombeaux des signes emblématiques. C'était le plus ordinairement des palmes, des couronnes, ou bien le monogramme du Christ.

Voilà en peu de mots ce qu'étaient les sépultures des chrétiens de Rome pendant les premiers siècles de l'Église : et l'on conçoit qu'à ces époques meurtrières, qui virent tomber tant de milliers de victimes, ce mode d'inhumation dut nécessiter l'agrandissement indéfini des divers souterrains qui dans le principe n'étaient pour les fidèles qu'un lieu de refuge. Aussi ils prirent peu à peu des développements si considérables, qu'ils finirent par former cette immense nécropole dont les rues, comme je l'ai déjà dit, d'après le R. P. Marchi, avaient dans leur ensemble une longueur de *trois cents lieues* et renfermaient dans leurs parois latérales *six millions de tombeaux*.

Lors donc qu'une exécution sanglante avait lieu, les Chrétiens bravaient tous les dangers et la mort même pour recueillir les corps des martyrs ; et lorsqu'ils parvenaient à s'emparer de leurs dépouilles vénérables, ils les traitaient avec le même respect et les mêmes honneurs que les premiers disciples avaient traité le corps du divin Maître. A leur exemple, ils enveloppaient ces saintes reliques dans des linges aussi blancs que la neige, et ils les environnaient d'une si grande quantité d'aromates, qu'un certain nombre de tombes ouvertes quinze cents ans après la sépulture exhalaient encore, ainsi que l'atteste le savant Boldetti, l'odeur la plus suave (lib. I, c. 59). Puis, après avoir ainsi embaumé les corps des défunts, ils les transportaient dans leurs souterrains.

Là, ces corps saints étaient déposés dans quelques-unes des niches sépulcrales qui garnissaient les deux côtés des galeries, pendant que les pontifes ou leurs ministres récitaient, à la lueur des torches, les prières des morts. Et enfin, pour imiter en tout point ce qui avait été pratiqué lors de l'inhumation du Roi des martyrs, on fermait les sépultures, comme je l'ai expliqué plus haut.

Ce furent donc les Catacombes de Rome qui pendant trois siècles reçurent les restes glorieux de tous ces milliers de héros qui scellèrent la foi de leur sang. C'était à l'ombre des cryptes de la cité souterraine qu'ils venaient reposer en paix, lorsque le tranchant du glaive, la dent des bêtes féroces, ou quelque autre supplice imaginé par la cruauté des bourreaux avait terminé pour eux le temps de l'épreuve. En un mot, c'était dans ces mystérieux asiles, où ils avaient l'habitude de se réfugier pendant les jours si agités de leur pèlerinage, que presque tous les chrétiens de Rome, et principalement les martyrs, venaient, après leur mort, dormir du sommeil des justes ; et tel fut évidemment le motif qui plus tard fit donner à chaque Catacombe le nom de *cimetière*, qui signifie *dortoir*.

Cependant, si jusqu'à la conversion de Constantin, la barque de Pierre fut violemment agitée par cette longue tourmente de persécutions, qui ne dura pas moins de trois cents ans, et qui inonda la terre de flots de sang, on sait assez que l'orage ne fut pas continuel. Il arriva plus d'une fois qu'après une tempête furieuse, qui avait cruellement bouleversé l'Église, le *Dieu qui dispose tout avec une admirable sagesse* voulut faire luire sur ses enfants des jours calmes et sereins, comme pour leur laisser le temps de se préparer aux nouveaux combats qui les attendaient.

Sous les empereurs Vespasien et Titus, les disciples du Sauveur n'eurent point à souffrir. Marc-Aurèle ne leur fut pas toujours hostile. L'empereur Sévère, pendant les dix premières années de son règne, n'exerça contre eux aucune violence ; et ils trouvèrent également des dispositions favorables dans les successeurs de Septime Sévère.

Toutes les fois donc qu'il plaisait au Maître souverain qui commande aux éléments, et qui apaise d'un seul mot la mer en courroux, de faire cesser la tempête et de rendre la paix à l'Église, tous les chrétiens qui s'étaient enfuis à l'approche du péril quittaient la Rome ténébreuse des martyrs, et rentraient dans la Rome que le soleil éclaire. Ils habitaient la ville comme les autres citoyens, s'y livrant paisiblement à tous les états qui n'étaient pas incompatibles avec la profession de leur foi, et ils vivaient ainsi au milieu des idolâtres, jusqu'au moment ou un édit de persécution venait les forcer d'aller se cacher de nouveau dans les souterrains.

Mais ils n'en conservaient pas moins une grande vénération pour leurs Catacombes. Ils aimaient à visiter ces cavernes profondes, qui leur avaient offert un refuge au moment du danger, et auxquelles bientôt peut-être ils seraient obligés de venir encore une fois demander un asile. Ils aimaient à aller se recueillir dans le silence de ces grottes solitaires qui leur rappelaient des souvenirs si chers à leur piété. Ils aimaient à se rendre, pour prier, dans le sanctuaire de ces églises mystérieuses, où ils avaient participé si souvent au banquet des anges. Ils aimaient à venir s'agenouiller sur les tombeaux des martyrs et à faire brûler des lumières devant leurs sépultures ; hommage touchant qu'ils se plaisaient à leur rendre surtout aux jours anniversaires de leur mort, comme pour leur témoigner leur foi ardente et leur respectueux amour. Et cette pieuse coutume ne subsista pas seulement pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, mais nous lisons dans un auteur contemporain que, « lorsque la paix fut donnée à l'Église, ils continuèrent d'accomplir ce devoir, sinon avec plus de fidélité, du moins avec une solennité plus grande. Le clergé et le peuple de la ville sainte, formés en grandes processions, descendaient, des flambeaux à la main, dans les galeries des Catacombes magnifiquement illuminées. Les pontifes célébraient les saints mystères dans les cryptes vénérables, et les martyrs de la paix venaient se retremper dans le sang divin et dans l'esprit des martyrs de la persécution [1]. »

Nous savons en outre qu'il y avait certains jours plus spécialement désignés pour la visite des cimetières : c'étaient notamment les vendredis de chaque semaine. Ces jours-là, les fidèles les parcouraient pieds nus, voulant, par cette humble pratique de mortification

[1] L'abbé Gaume, *Les trois Rome*, tom. IV, p. 187.

et de pénitence, exprimer tout le respect qu'ils éprouvaient pour ce sol béni, tant de fois imbibé du sang des martyrs, et aussi toute la piété que leur inspiraient ces lieux sacrés, sanctifiés par tant de précieuses reliques.

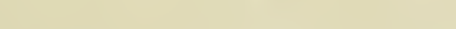
Enfin la tradition catholique nous apprend combien tous ces fervents chrétiens des temps primitifs désiraient ardemment être inhumés dans les Catacombes. Il n'en était aucun parmi eux qui n'ambitionnât cet honneur. « Martyrs ou non, dit le savant auteur déjà cité, tous voulaient reposer les uns auprès des autres dans la vénérable nécropole. Tel était pendant leur vie leur vœu le plus ardent; telle était leur volonté suprême au moment de la quitter (page 76). » C'était pour eux comme une sorte de pieuse croyance, que leur sommeil serait plus doux, s'ils pouvaient après leur mort venir reposer sous ces voûtes silencieuses, où dormaient les plus illustres confesseurs de Jésus-Christ, et qui par le fait se trouvaient placées sous l'auguste patronage des plus grands héros de la foi. Aussi ne reculaient-ils devant aucun sacrifice pour assurer la réalisation d'un désir qui leur tenait si fortement au cœur. Ils pensaient que le bonheur d'être ensevelis dans la glorieuse compagnie des martyrs ne pouvait jamais être trop chèrement payé; et un grand nombre d'inscriptions découvertes dans les cimetières antiques attestent que les plus pauvres d'entre les fidèles n'hésitaient pas à acheter cet honneur au prix de tout ce qu'ils possédaient.

Au reste, l'usage d'enterrer dans les Catacombes ne dura pas seulement depuis saint Pierre jusqu'à Constantin, mais il se perpétua bien longtemps encore après les persécutions. Pendant les siècles qui suivirent, les cimetières souterrains continuèrent à être le lieu généralement adopté pour la sépulture des Chrétiens; et l'histoire constate que jusqu'à saint Grégoire tous les Papes furent inhumés dans les grottes Vaticanes. D'où il suit que, même après la paix de l'Église, la vaste cité des morts ne cessa pas de s'agrandir, de se développer, de voir augmenter le nombre de ses tombeaux; et que, par conséquent, cette immense nécropole, dont les proportions colossales épouvantent l'imagination, est le résultat d'un travail de plus de cinq cents ans.

Mais quels furent donc les ouvriers qui exécutèrent cette œuvre gigantesque?... quels étaient les bras infatigables qui étaient chargés de creuser dans le tuf tous ces milliers de sépultures nécessaires pour recevoir les corps des défunts, surtout lorsque le vent de la persécution soufflait avec fureur et amenait chaque jour aux Catacombes un si grand nombre de victimes?... L'Église y avait pourvu en créant l'ordre des FOSSOYEURS.

Dans le prochain article nous ferons connaissance avec ces hommes admirables, qui ont la gloire d'avoir doté la ville éternelle d'une des créations les plus merveilleuses qui existent dans le monde.

L'Abbé THIESSON,
Chanoine de Troyes.



STATISTIQUE RELIGIEUSE DE LIVERPOOL

Le *Magasin de l'Institut catholique*, nouveau recueil périodique anglais, fait connaître ainsi la statistique religieuse de Liverpool. Elle est extraite d'un travail fait par les protestants et n'en est que plus curieuse.

ÉGLISES PROTESTANTES

Nombre de chapelles ou d'églises.	Dénomination.	Nombre de places dans l'église.	Nombre moyen de personnes qui assistent le dimanche à l'office.
55	Anglicanes	63,000	44,842
9	Presbytériennes	8,680	6,784
11	Baptistes	7,100	5,464
4	Unitairiennes	1,900	1,658
11	Indépendantes	8,450	7,282
32	Méthodistes	24,764	17,779
17	Différentes sectes	4,450	2,014
	Totaux	118,353	85,803

ÉGLISES CATHOLIQUES

Noms des églises.	Nombre de places.	Fidèles assistant aux différentes messes.
Saint-Nicolas	1,050	3,955
Saint-Patrice	2,000	7,653
Saint-François-Xavier	1,600	2,786
Sainte-Marie	2,000	5,827
Saint-Alban	800	1,879
Saint-Joseph	1,800	3,726
Sainte-Croix	700	1,852
Saint-Antoine	2,000	7.043
Saint-Pierre	1,200	3,643
Saint-Vincent-de-Paul	550	1,481
Sainte-Anne	800	1,494
Saint-Augustin	700	2,308
Oratoire de Saint-Philippe	400	1.003
Oratoire de la Salette	500	1,500
Totaux	15,000	46,130

Le recensement de Liverpool a donné en 1851 une

population totale de 376,000 habitants. On estime sur ce chiffre le nombre des catholiques à 90,000, celui des anglicans à 158,885, et celui des dissidents à 127,115.

On voit que la moitié environ de la population catholique assiste à la messe le dimanche, malgré sa misère et sa nudité, ce qui en éloigne un grand nombre;

Que le quart seulement de la population anglicane assiste aux offices protestants;

Que le tiers de la population dissidente assiste aux offices de son culte.

N'est-ce pas pour les catholiques une consolation de penser que, s'ils sont les plus pauvres, ils sont néanmoins les plus fervents? N'y a-t-il pas là matière à réflexion pour les protestants? A. C. B.

ANNEAUX COLORÉS

M. Plateau, par suite d'expériences intéressantes, est parvenu à obtenir une production curieuse d'anneaux colorés. Ces anneaux sont produits par de petites bulles d'éther qui traversent une masse d'huile et viennent crever à la surface du liquide en s'épanouissant en un disque d'une épaisseur excessivement petite, épaisseur qui, pendant l'étalement, va en décroissant du centre à la circonférence : de là un espace blanc central et les anneaux colorés qui l'entourent, anneaux qui, on le voit, doivent être rangés dans un ordre inverse de ceux que l'on observe entre une lentille convexe et un verre plan.

CAUSERIE

ADIEUX A 1855

Nous nous proposons, ami lecteur, de terminer dorénavant chaque livraison du *Magasin Catholique* par une causerie, où nous rappellerons ce qui se sera passé de considérable depuis la livraison précédente au point de vue historique, littéraire, industriel, scientifique, etc., mais surtout au point de vue religieux. — Nous espérons que ces entretiens mensuels, grâce à la variété de leurs sujets, ne tomberont jamais dans *le genre ennuyeux;* et surtout qu'en nous montrant toujours la main de Dieu dans le gouvernement des choses de ce monde, ils nous porteront à admirer de plus en plus la divine Providence, et à nous conformer chaque jour davantage dans notre conduite aux règles sacrées dont l'Église Catholique est l'unique dépositaire.

Toutefois il nous a paru que, dans ce numéro, qui cherche à inaugurer pour le Magasin Catholique une ère d'améliorations sérieuses, il y aurait peut-être un médiocre intérêt à débuter par une revue de Décembre 1855. Pour cette fois donc nous élargissons notre cadre, et c'est une rapide esquisse de la physionomie religieuse de l'année qui s'achève que nous vous demandons la permission de vous offrir.

I

L'année de l'Immaculée Conception, voilà le nom que les fidèles enfants de l'Église aimeront à donner, ce me semble, aux douze mois qui viennent de s'écouler. — Le glorieux privilége que la piété du monde catholique reconnaissait librement à la Mère de Dieu avait à peine été proclamé comme dogme par la voix indéfectible du bien-aimé Pie IX, Rome retenait encore dans ses murs un grand nombre de ces heureux évêques qui avaient afflué vers la chaire de Pierre, pour assister à cette proclamation (le plus grand événement de ce siècle aux yeux du vrai chrétien), et déjà 1855 avait sonné. Dans la ville éternelle, dans cette Rome bénie où le pèlerin heurte à chaque pas un sanctuaire, les fêtes commençaient seulement, qui devaient, tant que durerait l'année, se succéder avec un enthousiasme que rien n'a pu calmer, dans les basiliques, les églises, les chapelles et les moindres oratoires.

Le signal donné au cœur du Christianisme ne pouvait manquer de trouver un écho partout où il y a des chrétiens. De retour dans leurs diocèses, les évêques racontaient leur voyage *ad limina*, l'ineffable bonté du souverain pontife, les magnificences de la cérémonie, le redoublement d'amour et de dévouement pour le Saint-Siége qu'ils rapportaient de Rome et qu'ils brûlaient d'épancher dans le cœur de leurs ouailles. Tous les mandements qui ont expliqué ou commenté l'acte auguste du 8 décembre, sont pleins de ces sentiments. Tous ont été suivis ou précédés de joyeuses manifestations qui se sont espacées de mois en mois à travers l'année, et qui, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques, ont fait éclater ce qu'il y a encore de vivacité dans la foi des enfants de l'Église, et comment, aujourd'hui plus que jamais, il nous serait impossible de séparer dans notre tendre dévotion la mère du fils, la Vierge très-pure de Celui qui est la source et le foyer de toute pureté.

Un des premiers effets de la protection dont Marie,

déclarée immaculée, devait couvrir l'Église et son chef visible, a consisté dans la préservation miraculeuse du saint père à *Sainte-Agnès-hors-des-Murs*. On se rappelle qu'entouré de personnages considérables, parmi lesquels on comptait le général commandant en chef l'armée française d'occupation, le saint-père admettait au baisement des pieds les jeunes élèves du collége de la Propagande, lorsque tout à coup le plancher surchargé s'écroula, entraînant avec lui le pontife et toute l'assistance. Dans ce péril soudain, le cœur de Pie IX se tourna tout de suite vers Marie conçue sans péché; ses lèvres l'invoquèrent, et nul ne fut blessé. Quelques élèves de la Propagande seuls reçurent des contusions, et s'en estimèrent heureux, puisqu'elles leur valurent, peu de jours après, la visite du saint-père à l'infirmerie, et quelques-unes de ces paroles qui sont pour la vie tout entière une précieuse bénédiction.

Pour perpétuer le souvenir de la solennelle déclaration de la Conception immaculée, le saint-père résolut de faire élever sur la place d'Espagne une colonne que surmonterait la statue de Marie; et afin que ce fût là l'offrande du peuple chrétien tout entier, une souscription fut ouverte. Elle a déjà recueilli des sommes considérables, et nous espérons que l'année ne s'écoulera pas sans que l'une de nos causeries annonce à nos lecteurs l'inauguration de ce monument, qui sera, dit-on, et par la richesse des matériaux et par la perfection du travail, digne à tous égards de la pensée qui l'a conçu, et de la Reine du ciel à laquelle il est consacré.

On peut dire que, dans cette année de l'Immaculée Conception, toutes les fêtes religieuses, ou bien ont été consacrées à célébrer ce dogme glorieux, ou bien s'y rattachent par les liens les plus étroits. Nous craindrions, en citant les villes où les solennités de la promulgation ont été les plus brillantes, d'être injustes envers d'autres dont le souvenir nous échapperait. Qu'il nous suffise de rappeler, que tout dernièrement, dans notre France, lorsque le monde catholique fêtait le premier anniversaire du 8 décembre 1854, deux villes se sont particulièrement signalées par l'élan de leur enthousiasme et l'éclat de leurs illuminations, deux villes depuis des siècles consacrées à Marie : Lyon, la ville de Notre-Dame-de-Fourvières, et Marseille, la ville de Notre-Dame-de-la-Garde.

Il y a eu, du reste, pendant toute l'année, comme un mouvement irrésistible qui entraînait les fidèles sur les pas de leurs pasteurs, vers tous les sanctuaires de Marie, et nous ne pouvons manquer de dire quelques mots de ce mouvement qui, selon l'heureuse expression d'un éloquent évêque, a fait revoir au dix-neuvième siècle les fêtes populaires de la foi.

Sans parler de ce magnifique projet de *Notre-Dame-de-la-Treille*, sorti des fêtes merveilleuses de l'année dernière, et qui promet à Lille un temple digne enfin de sa pieuse et ardente population; sans rien dire de *Notre-Dame-du-Puy*, que nos lecteurs ont admirée en tête de ce numéro, comment passer sous silence des solennités comme celles de Chartres, de Douai, de Gand, d'Orléans, de Notre-Dame-du-Fresnau, de Notre-Dame-du-Laus, de Notre-Dame-de-Myans ?

A Chartres, il s'agissait de couronner, au nom du souverain pontife, la Vierge miraculeuse, la *virgo paritura* des druides, nommée depuis, par les Chartrains reconnaissants, *Notre-Dame-de-la-Brèche* et *Notre-Dame-de-la-Victoire*, deux noms qui conviennent si bien aux temps de luttes où nous vivons. Il s'agissait aussi de consacrer une crypte récemment réouverte, et où fut cette première statue que les bonnes gens du pays appelaient naïvement *Notre-Dame-soubs-terre*. L'offrande d'un cœur d'or par les élèves du collége de l'Immaculée Conception de Vaugirard, un éloquent discours de monseigneur Pie, évêque de Poitiers, l'affluence et la piété des pèlerins, ont donné à cette solennité le plus vif intérêt, et laissé dans toute la contrée de salutaires impressions.

Gand, après d'autres villes de la catholique Belgique, célébrait la proclamation de l'Immaculée Conception. Onze évêques étaient réunis dans la cité de Saint-Bavon, et prirent part à une de ces processions dont les villes du Nord semblent avoir le secret. Rien n'égale la beauté de ces défilés interminables où l'on voit se succéder des religieux de tous ordres, des jeunes filles vêtues de blanc, les membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, les enfants des colléges, des écoles, des hospices, des patronages, suivis d'une foule que nul ne peut compter, et que domine une joie tour à tour expansive et recueillie. Le nombre et la richesse des bannières, des châsses, des costumes, des tentures, rappelaient les plus belles fêtes du moyen âge. C'est un évêque français, monseigneur de Nevers, qui, de sa voix sympathique et tonnante à la fois, sut haranguer et ravir ces chrétiennes multitudes.

Les solennités de Notre-Dame-du-Laus, de Notre-Dame-du-Fresnau, de Notre-Dame-de-Myans, ont un autre caractère. Un nombreux clergé, des évêques, des flots de peuple sortent des villes et des villages, pour gravir le flanc d'une montagne, au sommet de laquelle se trouve quelque statue de Marie, que l'on va bénir ou couronner. Le site est admirable, le soleil radieux, la vue embrasse au loin un horizon presque sans limites, la bonté de Dieu éclate dans ses œuvres. C'est le ciel qui se charge des magnificences de la fête.

A *Notre-Dame-du-Laus*, le vénérable évêque de Gap couronnait, au nom du saint-père, une Vierge vers laquelle une dévotion séculaire ramenait, plus nombreux que jamais, les religieux habitants des Hautes-Alpes. Il racontait son voyage et son séjour à Rome, et trouvait dans son cœur des accents qui ont certainement enraciné davantage encore, dans le cœur de ses auditeurs, la sainte foi catholique.

Notre-Dame-du-Fresnau à Marsanne est célèbre depuis des siècles par une pieuse légende que je voudrais avoir le temps de vous raconter. Jaloux de donner un nouvel éclat à une si antique dévotion, un jeune capitaine de notre armée obtint du saint-père une couronne d'or pour cette Vierge de la montagne, et c'est au milieu du pays tout entier transporté sur ces hauts sommets que monseigneur de Valence a

couronné la Reine des Anges, et rajeuni, pour ainsi dire, un culte qui fut si longtemps l'honneur de la contrée.

C'est encore sur le point culminant d'une montagne, près de Chambéri, que la statue de Notre-Dame-de-Myans a été inaugurée. Les vallées du Dauphiné avaient, non moins que la pieuse Savoie, fourni leur contingent à la chrétienne assistance. Ce fut monseigneur de Paris qui la bénit, et monseigneur Chalendon, évêque de Belley, qui la remua par sa puissante parole.

A ces fêtes touchantes, qui avaient Marie pour objet, il convient d'ajouter la procession du Saint-Sacrement du Miracle à Douai, dont le sixième anniversaire centenaire a été célébré avec une magnificence et un concours de peuple qui égale au moins ce que la tradition a retenu du dernier anniversaire, en 1755. Il convient surtout de parler d'Orléans, qui, après avoir fêté en avril la Vierge immaculée, célébrait, le 8 mai, par une procession historique et l'inauguration d'une nouvelle statue de Jeanne d'Arc, le 426e anniversaire de cette délivrance d'Orléans, qui fut la délivrance de la France. La procession, empreinte d'un caractère à la fois religieux et national, dépassait en étendue, en richesse, en enthousiasme surtout, ce que les Orléanais eux-mêmes en avaient espéré. Et pourtant tout cela fut dépassé par la magnifique parole de monseigneur Dupanloup, qui, dans son panégyrique de la vierge de Domremi, rencontra, sans les chercher jamais, des mouvements de la plus haute éloquence, et a certainement produit l'un des chefs-d'œuvre de la *littérature* contemporaine (s'il est permis de parler de littérature à propos d'une telle œuvre et d'une telle vie).

II

Sortons des fêtes, et voyons se produire sous mille formes diverses, pendant cette année 1855, la merveilleuse force d'expansion de la doctrine catholique.

Ce sont les conciles provinciaux de *Baltimore* (le huitième des États-Unis), et de *Sainte-Marie d'Oscott* (le second de Westminster); c'est l'importante réunion à Mayence des évêques allemands, — admirables assemblées qui resserrent les liens de la hiérarchie et contribuent si puissamment à réaliser le vœu du Sauveur, à faire que tous les chrétiens ne soient qu'un : *unum sint*, depuis le dernier des fidèles jusqu'au souverain pontife.

C'est l'œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte, qui, fondée à Paris, établit des comités à Rome et à Vienne, et envoie plusieurs caravanes visiter les Lieux-Saints, sans qu'aucune ait éprouvé le moindre accident sérieux ou rencontré la plus petite entrave; — œuvre providentielle s'il en fut, et qui, sans compter tout le bien qu'elle fait à ceux qui ont le bonheur d'y prendre part, va montrer aux maîtres actuels de Jérusalem (qui l'apprennent ailleurs encore) avec quelle énergie l'esprit chrétien renaît chaque jour parmi nous. Comment ne pas rappeler que ces exemples salutaires sont descendus de haut cette année, et que le duc et la duchesse de Brabant, ainsi que l'archiduc Maximilien d'Autriche, ont édifié nos frères par leur piété, en même temps que, grâce à leur puissante influence et pour la première fois depuis des siècles, une procession catholique circulait librement à travers les rues de Jérusalem, la croix en tête et protégée par des baïonnettes turques?

A propos des pèlerinages, disons un mot de celui qu'entreprend avec une si grande humilité, au milieu des États catholiques, un illustre confesseur de la foi, monseigneur Samhiri, patriarche d'Antioche. Dieu, qui veut soulager par nos aumônes cette Église malheureuse, n'a-t-il pas aussi pour but, en envoyant parmi nous son chef vénéré, de nous montrer l'unité de la foi catholique, que la diversité des rites fait ressortir davantage, bien loin de lui porter la moindre atteinte?

L'œuvre de l'*Observation du Dimanche,* destinée à porter remède à une des plaies les plus tristes et les plus profondes de notre époque, a vu, cette année encore, s'accroître ses centres d'action et ses heureux résultats; et ses solides progrès ont été encouragés par un bref du souverain pontife.

Comment ne point parler du rétablissement prochain de l'ordre de Cîteaux; des développements que prennent partout, sur notre sol français, tant d'instituts religieux, ailleurs persécutés; des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, dont le nombre chaque année augmente de plusieurs centaines, pour le bien des pauvres et plus encore de cette jeunesse chrétienne qui met sa foi sous l'égide de sa charité? Et, à ce sujet, faisons remarquer que, partout où des évêques ont été réunis pour fêter Marie Immaculée, ils ont béni les œuvres de la Société; qu'à Soissons et ailleurs ils ont présidé des réunions de nombreuses conférences. Surtout rappelons ce qui s'est passé à Rome, à la suite des fêtes de l'Immaculée Conception, et comment le saint-père daignait présider une réunion de tous les membres des conférences présents dans la ville sainte. Après avoir entendu un rapport sur l'état de l'œuvre, Sa Sainteté voulut adresser elle-même à la Société des paroles où, selon l'heureuse expression du pieux abbé Mermillod, se révélaient la puissance d'un orateur, le cœur d'un père et l'âme d'un saint.

Citons encore, à propos des développements de la religion parmi nous, la création d'un nouveau diocèse, celui de Laval, et la nomination de monseigneur Villecourt, évêque de la Rochelle, comme cardinal résidant à Rome. Étaient nommés en même temps, pour inaugurer la *curia* des cardinaux étrangers, monseigneur Rauscher, archevêque de Vienne, pour l'Autriche; monseigneur de Reisach, archevêque de Munich, pour la Bavière; et pour les États sardes un religieux, le R. P. Gaude, procureur général des dominicains.

Mais parlons surtout du concordat avec l'Autriche, qui rend enfin à l'Église, dans cette vaste monarchie, une liberté dont l'Église n'a jamais profité que pour répandre à flots sur les peuples ces lumières de l'âme qui sont, pour les rois comme pour les nations, le premier de tous les biens.

Oublierons-nous le zèle et la charité qui versent leurs sueurs ou leur sang partout où Dieu les envoie, et qui recueillent partout, sur un sol si saintement ar-

rosé, d'abondantes moissons pour le ciel? Si le choléra éclate en Espagne, en Italie, dans le midi de la France, chacun sans doute fait son devoir. Mais qui le fait avec plus d'élan que nos évêques, nos prêtres et nos religieuses?

A la Nouvelle-Orléans, à Norfolk et à Portsmouth, dans la Virginie, partout où sévit la fièvre jaune, ce choléra permanent du nouveau monde, les sœurs de charité, les curés catholiques, les religieux meurent à leur poste. La France a perdu dans cette glorieuse campagne plusieurs de ses enfants; et, jaloux d'une semblable fin, chaque jour des religieuses et des frères hospitaliers, quittant le sol français, font voile vers ces climats privilégiés où l'on peut verser son sang pour la charité.

Ils le versent aussi pour la foi, et nous avons appris, au mois de février, que l'Église et la France comptaient deux nouveaux martyrs, les Pères Krick et Boury, de la mission du Thibet, lâchement assassinés par une troupe de sauvages.

III

Que dirons-nous de la guerre d'Orient? Que, malgré toutes les souffrances de nos soldats, malgré tant de mères et d'épouses dont le cœur est à jamais brisé, cette guerre est la plus grande bénédiction que Dieu ait depuis longtemps accordée à notre pauvre société.

Sur ce théâtre, moins grand que leur humilité, nos sœurs de charité, nos aumôniers, nos *jésuites* conquièrent chaque jour à la France des sympathies, à Dieu des âmes par centaines. Habitués à admirer le courage militaire de notre armée, amis et ennemis sont à peine revenus de l'étonnement dans lequel les a plongés le courage chrétien, l'héroïque simplicité de ces soldats et de ces officiers qui portent la médaille miraculeuse, disent le chapelet, se confessent avant le combat, et meurent à trente ans avec la résignation d'un vieux moine, qui, depuis trois quarts de siècle, apprendrait à mourir.

Que Dieu soit béni pour de tels exemples, et qu'il ne permette pas qu'une si précieuse semence tombe en une terre ingrate! Que tous ceux qui méconnaissent ou ignorent la vérité, apprennent enfin à quelle source se puisent de semblables vertus! Et que nous-mêmes nous ne nous endormions pas dans notre indolence, contents d'être sauvés par ceux qui combattent au loin, sans travailler par nos œuvres, ou du moins par nos prières, à sauver ceux qui se perdent près de nous!

Que l'on ne dise point que nous nous laissons emporter à notre imagination! Chacun sait comment sont morts les généraux de Mayran, de Pondevès, Brunet. Ils sont morts en chrétiens, comme étaient morts l'année dernière les généraux Ney, Carbuccia, de Lourmel, comme est mort le vainqueur de l'Alma, le maréchal Saint-Arnaud. — Et pour parler de victimes plus obscures et de l'esprit général de l'armée, tout le monde a lu ces admirables lettres du Père de Damas, qui demeureront, aux yeux de la postérité, comme un des plus beaux titres de gloire de la France militaire au dix-neuvième siècle.

D'ailleurs, n'aurons-nous pas pleinement justifié ce que nous disions en commençant des merveilleux effets de l'Immaculée Conception, lorsque nous aurons fait remarquer, avec tous ceux qui ne craignent pas de voir le doigt de Dieu dans les choses humaines, que c'est le 16 août, le lendemain de l'Assomption, qu'a été gagnée la bataille de la Tchernaïa; — que c'est le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, que Sébastopol a été pris, — et que, même depuis ce succès décisif, un avantage considérable a encore été remporté sur les Russes le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception.

IV

En dehors des faits religieux, — c'est à ce point de vue que nous avons envisagé les grands événements de la Crimée, — voici un fait industriel considérable, et qui domine tous les autres : l'Exposition universelle. Nous n'avons rien à en dire; que chacun se rappelle ce qu'il a vu ou ce qu'il a lu à ce sujet. Notons seulement en passant la galerie d'économie domestique, appelée (surtout si elle peut devenir permanente) à rendre de si grands services aux classes peu aisées.

Un fait agricole d'une grande importance et qui se rattache à l'Exposition, c'est la fête de Trappes, où furent décernées des récompenses à d'habiles éleveurs et aux propriétaires qui ont appliqué avec le plus de succès diverses méthodes de drainage, d'ensemencement ou de battage. Quelques-unes de ces questions, qui peuvent intéresser plus particulièrement ceux de nos lecteurs qui habitent la campagne, seront traitées ultérieurement dans le *Magasin Catholique* par des hommes spéciaux.

Une éruption du Vésuve, — le naufrage de la *Sémillante*, frégate de l'État, perdue corps et biens sur les côtes de la Sardaigne, — l'incendie de la halle aux Draps et de la Manutention, — de déplorables et nombreux accidents sur les chemins de fer, — voilà quelques-uns des événements les plus tristement célèbres de cette année. — Les derniers (les accidents sur les chemins de fer) rendent plus intéressante que jamais une découverte due à un habile ingénieur de Turin, le chevalier Bonelli, déjà connu par d'importantes améliorations apportées au métier à la Jacquard. Par une ingénieuse application de l'électricité, cette découverte établirait entre les divers trains cheminant sur une même ligne une facilité de communications télégraphiques, telle que les chocs ou rencontres deviendraient impossibles.

Disons un mot aussi du projet de percement de l'isthme de Suez, par M. de Lesseps, projet gigantesque qui paraît à la veille de recevoir son exécution. On conçoit l'importance des débouchés qui s'ouvriraient ainsi aux nations maritimes. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est qu'à travers ces débouchés passeraient nos missionnaires, pour aller porter plus facilement aux peuples de l'Asie et de l'Afrique la bonne nouvelle de Jésus-Christ.

Comme faits historiques, outre la guerre d'Orient, dont nous avons parlé plus haut, nous devons noter les visites des souverains à Paris. — Le duc et la du-

chesse de Brabant, destinés à s'asseoir un jour sur le trône de Belgique; le roi de Portugal et son frère le duc de Porto; la reine d'Angleterre, le prince Albert et deux de leurs enfants; le roi de Sardaigne, sont venus successivement dans la capitale de la France, où, entre autres choses, ils ont admiré les richesses du Palais de Cristal et ces travaux du Louvre dont la rapidité tient du prodige.

Nous tromperions l'attente de tous nos lecteurs si nous passions sous silence cette magnifique cérémonie d'avant-hier, 29 décembre; si nous ne disions tout Paris accouru pour le retour de la garde et d'une partie de notre armée, et ce sentiment à la fois religieux et patriotique qui remuait tous les cœurs. « C'était un de ces moments rares, a dit une plume éloquente, où tous les peuples sentent la poésie des grandes choses, et dont ils gardent dans l'âme un souvenir ineffaçable comme les empreintes que conserve l'airain refroidi. »

V

Arrivé au terme de cette longue et pourtant incomplète revue, nous pouvons maintenant prendre congé de 1855. — Et voici venir 1856! — Dieu seul sait ce que cette nouvelle année porte dans ses flancs.

Pour nous, parmi bien des souhaits que nous vous adressons du fond de l'âme, ami lecteur, nous n'en formulerons ici qu'un seul; — il est vrai qu'il nous tient bien au cœur. C'est qu'en travaillant dans la mesure de vos forces, mais avec un zèle tout chrétien, à la propagation du *Magasin Catholique*, vous nous aidiez à développer et à fonder définitivement une œuvre qui peut faire un bien réel dans une voie où, depuis longtemps, il s'est fait tant de mal.

31 décembre 1855.

EUG. DE MARGERIE.

FÊTE DU MOIS : 6 JANVIER



L'ÉPIPHANIE,

Dessinée, d'après un manuscrit du XVe siècle, par MM. Ch. de Lines et A. Deschamps

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la première livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 15 janvier 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PARIS — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA SAINTE-CHAPELLE A PARIS



Saint Louis et ses trois frères transportant la couronne d'épines de Notre-Dame à la Sainte-Chapelle.
(*Voir la note[1] de la page suivante.*)

PEINTURE DE M. A LELOIR, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SÉVERIN, A PARIS.

Ce fut un beau jour pour Louis IX et Pierre de Montreuil que celui de la consécration de ce royal sanctuaire qu'ils avaient décoré avec tant de soins et d'amour. Elle eut lieu, avec une grande pompe, le 25 avril 1248. Le légat du saint-siége, Odon de Châteauroux, dédia la chapelle haute sous le vocable de la *sainte Couronne et de la sainte Croix;* Philippe Berruier, archevêque de Bourges, consacra la chapelle basse *à la glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu.*

A dater de ce jour, la Sainte-Chapelle devint pour saint Louis un lieu de prédilection où il passait la plus grande partie des heures qu'il ne consacrait pas à son peuple. C'est là, devant le diadème sacré dont les épines avaient déchiré le front du Sauveur, qu'il trouvait des forces pour supporter le fardeau de sa royale couronne; c'est là qu'il apprenait le secret de la patience dans les revers et de la joie dans les tribulations; c'est là encore qu'il puisait chaque jour, avant d'entrer dans la salle de son conseil, les lumières nécessaires pour diriger les affaires de son royaume.

Après la consécration du royal oratoire, Louis IX fit publier les lettres de sa fondation qu'il avait données en 1245 et par lesquelles il établissait un collége de dix-sept ecclésiastiques chargés du service divin et de la garde des saintes reliques. Des revenus opulents furent attachés à ce collége, dont les membres relevaient directement du saint-siége et étaient soumis à un chef-trésorier et archichapelain décoré de la mitre et de l'anneau pontifical. Ce dignitaire ecclésiastique, qui officiait et marchait à l'égal des évêques dans l'enceinte de la chapelle et du palais[2], vit plus tard une partie de ses hautes fonctions confiées à un grand chantre qui avait droit d'inspection sur la liturgie et sur tout ce qui concernait la solennité des offices. Ce dernier devait occuper dans le chœur une place d'honneur à côté de celle du trésorier.

On sait que cette double juridiction occasionna, plusieurs siècles après son établissement, entre le grand trésorier et le grand chantre, une sorte de conflit auquel Boileau a donné dans le *Lutrin* des proportions quasi épiques. Au fond, le différend était assez léger. Comme il peut être curieux de le voir dépouillé de tous les accessoires dont s'est plu à l'orner l'imagination du satirique, le voici traduit en humble prose et dans sa simple réalité.

Le 1er août 1667, Jacques Barrin, chanoine et grand chantre de la Sainte-Chapelle, fit enlever du chœur un énorme pupitre qui lui dérobait la vue de l'autel et l'empêchait d'avoir l'œil sur ses chantres. Le lendemain, le trésorier, Claude Auvry, fit remettre le pupitre à son ancienne place. De là procès par-devant MM. des requêtes du Palais, accompagné de tous les incidents ordinaires et extraordinaires des vieilles procédures : assignation donnée par le chantre aux sous-marguilliers « pour que défenses leur soient faites de ne plus mettre de pupitre devant sa place et de faire pareille entreprise à l'avenir, à peine de cent livres et de tous dépens, dommages et intérêts; » — requête et significations du trésorier prenant fait et cause pour les sous-marguilliers et demandant que l'instance fût envoyée par-devant son official; — députations et représentations au trésorier de la part des chanoines pour l'engager à ne point plaider et à terminer à l'amiable par arbitres; — réponse du trésorier soutenant qu'ayant fait mettre le pupitre selon son droit, il ne pouvait se soumettre à un arbitrage; — vues pacifiques de M. le premier président s'offrant pour médiateur en demandant au chantre de faire mettre le pupitre et de s'en rapporter à lui du surplus, etc., etc. Ce fut ce magistrat qui apaisa le conflit : il fit entendre au trésorier que, le pupitre n'ayant été mis anciennement devant la place du chantre que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'était pas convenable de l'y faire replacer, s'il déplaisait au vénérable M. Barrin. Néanmoins, pour accorder quelque satisfaction au premier dignitaire de la Sainte-Chapelle, il témoigna au grand chantre le désir de voir le lendemain (1er septembre) le pupitre en son lieu ordinaire. Ses pacifiques intentions furent secondées de part et d'autre. Le pupitre, remis en place, y resta pendant les matines et la grand'messe, après laquelle le trésorier le fit enlever définitivement.

C'est sur ce simple canevas que l'auteur du *Lutrin* a brodé une foule de détails charmants, de traits d'une verve et d'une malignité toutes gauloises, de portraits d'un dessin et d'un coloris achevés. Il eut soin, toutefois, avec ce tact et cette mesure qui caractérisent les écrivains du grand siècle, de donner à tous les personnages qu'il met en scène un caractère directement opposé à celui des hommes vénérables qui desservaient la Sainte-Chapelle. Boileau, du reste, était intimement lié avec la plupart des chanoines de cette église, au nombre desquels se trouvait son frère Jacques, le célèbre auteur de l'*Histoire des flagellants.* Lui-même fut enterré dans la basse Sainte-Chapelle, sous la place du fameux lutrin. Il y avait été baptisé le 1er novembre 1636[1].

[1] 1239. « Il ala à la encontre jusqu'à Sens, et la reçut moult honourablement... et par le fit aporter moult solennellement jusqu'au bois de Vicennes, qui est jouste Paris, en l'an de grâce N. S. 1239, le vendredi après la feste de l'Assomption de Nostre-Dame... Le roi Loys vint du bois de Vincennes nuz piés et des cains en pure sa côte, et ses frères Robert, Aufour et Charles, aportèrent les saintes reliques de la sainte couronne moult honnourablement à gran compagni de peuple et de clergé et de religieux, faisant grand mélodie de chant, et vindrent à grans pourcessions jusques à l'église Notre-Dame de Paris, à cette pourcession solennelle su, dan commandement le roy, Eudes Clémens, qui estait lors abbé de Saint-Denis en France, et tout son couvent moult honnourablement revêtus d'aubes et de chapes en soie précieuses et riches, et tenaient en leurs mains gros sierges... Après ce li abbé et li couvent de Saint-Denis sis l'église Notre-Dame jusques en la maison du roy, convoierent à pourcession la sainte couronne en chantant hymnes et cantiques spiritueux; et ilnec offrirent leurs sierges en la chapelle le roy, où la sainte couronne fut mise. » (GUILLAUME DE NANGIS.)

[2] Bulle de Clément III, du 30 avril 1380.

[1] Ce fait résulte d'une lettre adressée, au mois de mars 1711, par Jacques Boileau à l'avocat général Brossette, de Lyon, pour lui annoncer la mort de Despréaux. Jacques s'exprime ainsi : « Il est passé en l'autre vie à dix heures du soir, le 11 de ce mois, âgé de 74 ans quatre mois, étant né le 1er novembre 1636; il avait été baptisé ce même jour dans la Sainte-Chapelle du Palais, où il est enterré. » Cette lettre semble prouver que l'auteur de l'*Art poétique* est né à Paris, et non point à Crosne, comme la plupart de ses biographes, y compris Voltaire, l'ont répété sur le témoignage de Louis Racine.

Nous nous sommes un peu étendu sur cet épisode assurément très-secondaire de l'histoire de la Sainte-Chapelle, parce qu'il nous a fourni l'occasion de ramener aux modestes proportions qu'il a dans la réalité un fait qu'on n'a guère entrevu jusqu'ici qu'à travers le prisme du *Lutrin*. Nous allons reprendre rapidement et dans leur ordre chronologique les faits relatifs au royal oratoire, en nous servant spécialement des consciencieuses et savantes recherches publiées par M. Troche[1].

Nous avons dit quel était l'amour de saint Louis pour l'admirable édifice qu'avait construit le génie de Montreuil. Vingt-sept ans après sa mort, il y reçut le premier hommage de vénération publique. Quand sa canonisation eut été prononcée par Boniface VIII, ses augustes dépouilles furent transportées de l'abbatiale de Saint-Denis à la Sainte-Chapelle, où elles demeurèrent plusieurs jours exposées au culte des fidèles. Plus tard, le chef du saint roi, placé dans un reliquaire d'or enrichi de pierres précieuses, fut déposé par Philippe le Bel au-dessous des insignes reliques. Enfin, il y a lieu de croire que son cœur même reposait et repose encore dans cet oratoire qu'il avait tant aimé[2].

Après la mort de son royal fondateur, la Sainte-Chapelle vit le sacre et le couronnement de plusieurs reines de France : ceux de Marie de Brabant, femme de Philippe le Hardi, le 23 juin 1275; de Jeanne d'Évreux, femme de Charles le Bel, en 1324; de la trop fameuse Isabeau de Bavière, le 21 juin 1389, etc. Ce fut aussi dans cette royale enceinte que se tint, le 2 octobre 1332, l'assemblée où Philippe de Valois, prêt à partir pour la guerre sainte, demanda aux seigneurs et aux prélats de prêter à son fils Jean le serment d'obéissance. Enfin, plusieurs conciles y furent réunis, principalement sous le règne de Charles VI.

Mais, à côté de ces fastes glorieux, plusieurs scandales et de nombreuses vicissitudes viennent attrister son histoire.

Un jour, le 25 août 1503, à l'époque où la réforme commençait à égarer les esprits et à troubler les cœurs, un écolier, en proie à un délire étrange, entre pendant la messe dans la chapelle, arrache des mains du prêtre l'hostie consacrée, s'enfuit, et, arrivé dans la cour, rompt le pain eucharistique et le foule aux pieds avec une sorte de rage. L'écolier fut livré au bourreau, et, avant de le conduire au bûcher expiatoire, on lui coupa le poing à l'endroit même où il avait rompu l'hostie. Les larmes du peuple coulèrent longtemps pour racheter ce sacrilége; le pavé sur lequel l'hostie sainte avait été profanée fut enlevé du sol et déposé dans le trésor.

Vers la fin du même siècle, un autre sacrilége vint encore attrister les fidèles de Paris. La partie de la vraie croix qu'on était dans l'usage d'exposer à la vénération publique fut dérobée, malgré l'active surveillance des gardes du Palais. Cet événement produisit une telle émotion dans la ville, que le roi Henri III voulut le réparer autant que possible, en faisant couper un morceau de la grande croix pour être montré au peuple le vendredi saint.

La Sainte-Chapelle eut aussi à subir une longue série de désastres matériels.

La première phase de ces désastres date de l'incendie du 26 juillet 1630, qui dévora la charpente, la toiture, la flèche à jour en bois et en plomb, qui passait pour une merveille, et qui, en s'écroulant, endommagea gravement les ornementations du comble de l'édifice[1]. Des réparations inintelligentes achevèrent l'œuvre commencée par l'incendie. Une flèche, d'une forme lourde et écrasée, remplaça l'élégante et svelte construction de Robert Fouchier, et la Sainte-Chapelle, mutilée, étala aux yeux de tous, sinon encore l'affaiblissement de la foi, au moins la décadence du goût, l'altération des saines traditions de l'art, des pures notions de l'esthétique chrétienne. Vint la Révolution... En portant leur main sacrilége sur toutes les choses saintes, sur tous les grands souvenirs religieux et nationaux de la France, les iconoclastes de cette funèbre époque ne pouvaient passer indifférents à côté du sanctuaire de saint Louis. Dès le 11 mars 1787, un arrêté du conseil supprima le chapitre de la Sainte-Chapelle. Puis un jour, en 1791, un commissaire du gouvernement, accompagné de l'évêque constitutionnel de Paris, l'apostat Gobel, du chantre de la Sainte-Chapelle, de Bailly, maire de Paris, de l'huissier-priseur Poultier, pénétrèrent dans le royal sanctuaire pour s'emparer des riches joyaux qu'il contenait. Les objets d'or et d'argent servirent à alimenter le creuset national; les pierres précieuses devinrent la proie des chefs de la démagogie. Quant aux reliques, qui n'avaient aux yeux des spoliateurs aucune valeur vénale, elles furent abandonnées à l'évêque intrus, et, plus tard, une main pieuse parvint à les soustraire à la rage des persécuteurs. Elles font aujourd'hui partie du trésor de l'église métropolitaine.

[1] *Notice historique, archéologique et descriptive sur la Sainte-Chapelle de Paris*, par N.-M. Troche. Paris, 1854, in-18.

[2] On se rappelle que, le 15 mai 1843, un cœur humain renfermé dans une boîte fut trouvé sous une dalle au centre de l'abside de la sainte chapelle haute, et que cette découverte donna lieu à une vive discussion entre plusieurs savants archéologues. En l'absence de tout document écrit, la polémique devait demeurer sans conclusion positive, et le gouvernement fit replacer la boîte dans l'endroit même où elle avait été trouvée. Il résulte toutefois de ce conflit que personne n'a pu dire encore avec certitude : « Le cœur trouvé dans la Sainte-Chapelle n'est pas celui de saint Louis. »

[1] Cette flèche n'était évidemment pas contemporaine de la flèche primitive. Il résulte d'une ordonnance de Charles VI, conservée aux archives de l'hôtel de ville de Paris, et qui porte la date du 7 mars 1383, que, le roi ayant donné à Jehan Amyot, clerc et payeur de ses œuvres, la somme de cinq cents francs d'or pour réparer le clocher de la Sainte-Chapelle, on s'aperçut que toutes les réparations étaient inutiles, et que, les pièces de bois étant pourries, il fallait nécessairement détruire cette flèche; « *Laquelle chose* (dit l'ordonnance) *nous porteroit très-grand dommage si, comme rapporté nous a esté par le trésorier et chanoine de ladicte Sainte-Chapelle, Robert Fouchier, notre charpentier, ordonné de par nous à faire ledict clochier, nous voulons à ce pourvoir.* »

Cette pièce, qui ne laisse aucun doute sur l'existence d'une flèche primitive, fournit en outre le nom du constructeur, Robert Fouchier, qui avait été chargé d'élever celle que détruisit l'incendie de 1630. La flèche actuelle serait donc la quatrième construction de cette nature qu'ait possédée la Sainte-Chapelle, depuis celle qui fut élevée par Pierre de Montereau.

La Sainte-Chapelle fut ensuite livrée à un club, et sa flèche démolie, sous prétexte qu'elle menaçait ruine, mais, en réalité, parce qu'elle était couverte d'une certaine quantité de plomb. La Carmagnole des Jacobins prit, dans le sanctuaire déshonoré, la place du manteau royal et des ornements sacrés, et les obscènes refrains des roués du Directoire retentirent, au lieu des saintes liturgies et des pieux cantiques, sous les arceaux du vieil oratoire. Plus tard, dépouillé de ses autels, de ses boiseries sculptées et de ses statues, il servit de magasin à farines. Enfin, de 1803 à 1837, il fut affecté au dépôt des archives judiciaires.

A cette dernière époque, sur les instances de plusieurs personnages distingués dans la magistrature, les sciences et les arts, et notamment du premier président Séguier, le gouvernement se préoccupa sérieusement de restaurer le sanctuaire des rois très-chrétiens. MM. Duban, Lassus et Viollet-le-Duc furent chargés de diriger les travaux, qui ont continué sans interruption depuis cette époque.

Aujourd'hui, grâce à leur zèle et leur science, l'œuvre réparatrice touche à son terme. Une flèche, d'une grâce, d'une élégance et d'une délicatesse merveilleuses, reproduit avec exactitude celle qui fut détruite en 1630. L'autel, les statues, les verrières, les peintures et les décorations murales rappellent, à l'intérieur, l'époque à jamais glorieuse et bénie où saint Louis venait y prier. En un mot, rien n'a été épargné pour relever les ruines de cet admirable sanctuaire et pour restituer intégralement à la France, aux fidèles, à tous ceux qui ont conservé le culte des grands souvenirs de la religion, de la patrie et de l'art, la plus féerique, peut-être, de toutes les merveilles architecturales dues au génie chrétien du treizième siècle.

Georges Cadoudal.

LE CARNAVAL ROMAIN [1]



La place du Peuple et les courses des Barberi.

Il santo Natale, la Pascua ed il santissimo Carnevale.

Tel est le proverbe qui prouve quelle importance les Italiens attachent au *très-saint carnaval*. Les uns prétendent que ce mot vient de *carn aval*, manger de la viande; les autres, de *carne vale*, adieux à la chair.

Che peccato! nous disent les Romains, le carnaval est de trop bonne heure cette année, il se passera mal. En effet, il fut arrosé d'un véritable déluge le premier jour de son apparition. Un vieux poëte castillan du treizième siècle, don Juan Lorenzo de Astorga, a fait de jolis vers sur ce petit mois de février, si court et si inconstant : « Don Février, dit-il, se chauffait les doigts; tantôt le soleil luit, tantôt l'été et l'hiver se

[1] Ce récit inédit est extrait d'une série de *Lettres sur Rome*, qui vont paraître incessamment

livrent bataille; don Février vient les séparer, se plaignant de ce qu'il est le plus petit des mois.

Estaba don Febrero sos manos calentando.
Oras facie sol, oras sarraceando
Verano é invierno ibalos destremando,
Porque era mas chico seiése querelando

Il était plaisant de voir les bataillons de parapluies qui se promenaient dans le Corso à l'ouverture du carnaval; les Romains en étaient honteux pour l'honneur de leur climat, eux qui ne se sont pas donné la peine de créer un mot pour exprimer le parapluie, et qui le confondent avec le parasol, *ombrella*. Cela peint un peuple. Sur les côtes de Normandie, au lieu d'ouvrir son parapluie, on dit tendre sa voile; image toute maritime et océanique. Les Arabes appellent un parasol un *nuage*, comparaison orientale qui rappelle un ciel toujours d'azur.

Les jours suivants du *santissimo carnevale* ont été plus beaux; le soleil est revenu, et partant, la gaieté. Nous avons bien joui de nos fenêtres sur le Corso, et nous avons invité nos amis à en jouir avec nous.

Vous vous rappelez l'ébouriffante description du carnaval romain que fait Hoffmann dans la *Princesse Brambilla*, ce joyeux caprice où il unit la rêveuse fantaisie allemande à l'intarissable bouffonnerie italienne.



Le Corso et les masques pendant le carnaval.

Nous avons cherché dans le Corso la charmante Giacinta Soardi, et l'ingénieux charlatan Celionati, et l'aimable Giglio Fava, ce prince de comédie, ce roman ambulant, cette intrigue sur deux jambes, cette aventure animée qui saute du livre dans la réalité, et apparaît aux yeux des belles lectrices quand elles font claquer le livre en le refermant.

Le carnaval de Rome avait, naguère encore, une réputation méritée; la dernière révolution l'a gâté, comme beaucoup de choses plus sérieuses. En 1849, ce fut le carnaval de la démagogie; quel mardi-gras! mais le mercredi des cendres est venu. Le carnaval romain est encore le seul carnaval du monde. Rien de joli comme la longue rue du Corso garnie de gradins, les balcons tendus de draperies, et une foule serrée le long des trottoirs, où on loue des chaises un prix fou — pour Rome; de longues files de voitures découvertes circulent de la place du Peuple au palais de Venise. Le carnaval à Rome, c'est un bombardement général; les projectiles sont les *confetti*, bonbons en plâtre qu'on se lance à tours de bras, et qui, en s'écrasant sur les habits, couvrent les combattants d'un nuage de plâtre, au bruit des cris joyeux, des lazzi et d'un tumulte général. Les gens en voiture tiennent à la main un masque en fil de fer qu'ils mettent dès qu'ils craignent une attaque; mais souvent ils sont surpris, et leur visage est sillonné de meurtrissures; mais il n'y a pas moyen de se fâcher.

De balcon à balcon, c'est une petite guerre amusante, mêlée de bavardages et d'éclats de rire. Nous

avons fait un approvisionnement formidable de *confetti;* le balcon au-dessous du nôtre est celui du digne seigneur de Angelis, qui l'a loué à de belles dames, auprès desquelles il s'est réservé une place. C'est là que nous dirigeons nos projectiles : dès que l'une de ces dames allonge le cou pour regarder dans le Corso, pan! elle reçoit une grêle de *confetti* qui la force à se retirer comme une colombe effarouchée dans son nid. Le seigneur de Angelis est furieux de ces attaques; il s'avance et nous lance des regards et des gestes désapprobateurs. Pan! il a du plâtre plein les yeux; cela lui apprendra à vouloir attenter aux libertés du carnaval. Voici plusieurs de nos troupiers qui ont loué une calèche découverte, et qui, ayant devant eux de larges paniers remplis de munitions, ouvrent un feu bien nourri sur la foule; ils n'y vont pas de main morte, ils lancent les *confetti* à tours de bras; c'est plaisir de les voir s'en donner à cœur-joie, à bouche que veux-tu; mais les Romains ne se laissent pas bombarder sans défense par les artilleurs français, ils ripostent vigoureusement; nos soldats perdent leurs shakos dans la bataille et finissent par être enfarinés comme des meuniers, de la tête aux pieds. Que diront demain leurs chefs en inspectant leurs uniformes détériorés? Mais, aussi, quel souvenir à rapporter dans leur village du carnaval de Rome!

Il pleut aussi parfois des fleurs, des dragées et des petits morceaux de chocolat de la même dimension que les *confetti*. Parfois des cavaliers présentent aux dames des balcons des bouquets placés sur la double pince d'un *scaletto*, qui s'allonge comme ces jouets d'enfants où des soldats, placés sur des bandes de bois croisées, se meuvent en avant et en arrière.

Chaque jour de carnaval se termine par la course des *barberi*, chevaux libres qui courent seuls, et qui semblent doués de la passion de la gloire, comme les humains. Cela fait peur, disait madame de Staël, comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. Il faut ajouter :

..... Que sur leurs bonnes croupes
On met rapidement de brûlantes étoupes
Qui, pour les libres flancs de l'agile coursier,
Sont comme un cavalier à l'éperon d'acier.

C'est charmant de les voir passer, comme des éclairs, de la place du peuple à la place de Venise, laissant derrière eux une longue traînée d'étincelles sur le pavé. L'un d'eux tombe sous nos fenêtres et se *couronne* de lui-même; on le siffle impitoyablement.

Au Tibre le maudit... honte du carnaval,
Accidente, malheur à l'ignoble cheval!
Et bientôt le vainqueur, au son de la musique,
Paré de beaux plumets va par la ville antique,
Recevant les bouquets et les joyeux bonbons
Que de tous les côtés font pleuvoir les balcons,
Et saluant ainsi que le ferait un homme :
Voilà ce que j'ai vu lorsque j'étais à Rome.

ANTONI DES.... ..

Un malheureux chien qui, avant la course des *barberi*, s'était fourvoyé seul dans le Corso, fut accueilli par de telles huées et de tels sifflets, qu'il parcourut toute cette longue rue, la queue entre les jambes, fou de terreur et de désespoir; il a dû en devenir enragé.

Il y avait cette année peu de mascarades; les pensionnaires de l'Académie de France ne s'étaient pas mêlés d'en faire. Les paysans et paysannes de la campagne de Rome avaient seuls de beaux costumes, qu'ils portaient d'autant mieux que c'étaient leurs habits habituels.

Ce carnaval romain est charmant par se gaieté innocente et spirituelle; on n'y trouve rien de la joie grossière de la populace de Paris et de Londres.

Il n'y a besoin d'aucun déploiement de force pour contenir la foule, qui, ne songeant qu'à s'amuser, se précipite dans le Corso au premier coup de canon, et, au dernier, se disperse tranquillement.

Le mardi-gras, à la chute du jour, on enterre le carnaval à la lueur des *moccoli :* ce sont des petites bougies allumées qu'on tient à la main. C'est à qui éteindra le *moccolo* de son voisin : mouchoirs, chapeaux, bouquets, *confetti*, tout s'emploie avec frénésie pour ce but; l'infortuné qui a sa bougie morte est montré au doigt, et on lui crie aux oreilles avec dérision : *Senza moccolo! senza moccolo! la bella principessa è ammazzata! che il signore abbale sia ammazzato!* Mais, cette année, la pluie s'est chargée de mettre tout le monde d'accord, en éteignant à la fois tous les *moccoli*.

Un vieux poëte espagnol du quatorzième siècle, l'archiprêtre de Hita, a laissé un joli poëme burlesque qu'il intitula : *La guerre de don Carnaval et de dame Carême,—Guerra de don Carnaval y de dona Quaresma.* Don Carnaval, à table, est assailli par dame Carême, avec son armée de poissons. Grande bataille; alourdi par la bonne chère, don Carnaval est vaincu et chassé; mais, après quarante jours d'abstinence, sa digestion faite, il revient à la charge, et dona Carême, exténuée par le jeûne, est à son tour mise à la porte.

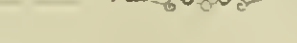
La veille de Pâques, nous aurons à Rome un curieux spectacle dans les boutiques des charcutiers, qui se réjouissent de la fin de l'abstinence : le soir, leurs boutiques, au coin des rues, seront illuminées; des bandelettes en papier d'or et d'argent brilleront sur les jambons, et on verra de tous côtés des guirlandes de fleurs et de saucissons.

Les Romains sont fiers de leur carnaval et fort jaloux de ses libertés; ils en ont donné une preuve remarquable : En 1808, après l'entrée hostile des Français à Rome, le général Miollis avait ordonné que les divertissements du carnaval auraient lieu comme à l'ordinaire; Pie VII, prisonnier au Quirinal, fit, pendant la nuit, afficher une notification où il engageait les Romains à s'abstenir de ces plaisirs bruyants pendant l'affliction de l'Église et la captivité de son chef; le Saint-Père leur rappelait la conduite des fidèles de la primitive Église, que retracent les *Actes* : « Pierre était en prison; l'Église adressait à Dieu d'incessantes prières pour sa délivrance. »

Les Romains refusèrent de *carnevaleggiare;* il fallut employer la force pour trouver des ouvriers et faire construire les gradins et tapisser les balcons. A l'ouverture du carnaval, portes, fenêtres, boutiques, tout

se ferma; Rome fit la morte; on ne vit circuler dans le Corso que des Français désappointés. Le lendemain, dit le cardinal Pacca, le peuple romain répétait qu'on ne faisait pas de lui comme on fait *d'un ours de la foire*, qu'on amorce et qu'on fait danser quand on veut avec un bâton.

EDMOND LAFOND.



L'ISTHME DE SUEZ

ET LE CANAL DE JONCTION ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LA MER ROUGE

A mesure que le développement de la civilisation multiplie entre les hommes des diverses contrées les occasions et les besoins de rapprochement, la facilité et la rapidité des moyens de transport et des voies de communication acquièrent une importance de jour en jour plus considérable. Tous les efforts et tous les esprits se tournent vers ce but. Les obstacles qui paraissaient les plus insurmontables disparaissent devant l'action irrésistible de toutes les volontés réunies. La pensée des progrès que la navigation à la vapeur et les chemins de fer ont réalisés à l'art de la locomotion aurait fait sourire d'incrédulité nos pères.

On franchit aujourd'hui la distance de Paris à Marseille (deux cent vingt lieues) *en seize heures.* — Un voyage à New-Yorck ou à Constantinople est à cette heure moins long, moins coûteux et moins fatigant qu'il y a cent ans un voyage de Paris à Marseille, ou de Dunkerque à Bordeaux.

Bientôt la science et l'industrie auront sillonné l'Europe de chemins de fer, et l'Océan de lignes de paquebots. Mais de toutes les entreprises de cette nature que le génie de l'homme puisse exécuter, la plus importante, sans aucun doute, est celle d'un canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge, par le percement de l'isthme de Suez.

Si vous voulez vous faire une idée des avantages qu'elle peut offrir, placez sous vos yeux une mappemonde ou un globe terrestre, et mesurez des yeux les espaces à parcourir pour se rendre aujourd'hui de l'Europe dans les Grandes-Indes, en Chine, en Australie, sur la côte occidentale de l'Amérique. Il faut contourner l'Afrique dans toute son étendue, doubler le cap de Bonne-Espérance, navigation longue, périlleuse, et dont tous les progrès de la science ne sauraient ni abréger l'étendue ni conjurer les dangers.

Maintenant suivez du regard le prolongement de la Méditerranée, entre l'Europe et l'Afrique, jusqu'au point où elle vient baigner l'extrémité occidentale de l'Asie : tirez de ce point une ligne au midi, et cette ligne droite va rejoindre à court intervalle la pointe septentrionale de la mer Rouge, dont l'extrémité opposée débouche dans l'océan Indien. Or l'espace qui sépare ces deux mers est de trente lieues à peine, et forme ce qu'on appelle l'isthme de Suez.

Supposez maintenant cet espace coupé par un canal de jonction entre les deux mers, et aussitôt tout le système de communications entre les diverses parties du monde se trouve entièrement changé et renouvelé.

L'Europe entière, le nord de l'Afrique, l'occident de l'Asie, deviennent en communication immédiate avec l'Inde, la Chine, et le monde nouveau de la Polynésie. Plus n'est besoin de faire l'immense tour de l'Afrique, d'affronter les orages du cap des Tempêtes, de décrire une courbe de quatre à cinq mille lieues. Toutes les distances se rapprochent, toutes les communications deviennent sûres et faciles. Au lieu d'un voyage de six mois, pour aller de Marseille à Calcutta, on se rendra de l'un à l'autre de ces deux grands centres commerciaux en moins de quatre-vingt-dix jours.

Du reste, le tableau suivant, dressé par le savant professeur de géologie Cordier, et extrait de l'ouvrage de M. Ferdinand de Lesseps, présente, sous un seul coup d'œil, une indication précise et frappante des différences de distances à parcourir entre Bombay et les principaux ports de l'Europe et de l'Amérique, suivant que l'on prendra la route du cap ou celle du canal de Suez, quand il sera établi [1].

INDICATION DES PORTS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.	DISTANCE EN LIEUES JUSQU'A BOMBAY.		DIFFÉRENCE.
	Par le canal de Suez.	Par l'Atlantique.	
Constantinople......	1,800	6.100	4,560
Malte...............	2.082	5,800	5,778
Trieste.............	2.540	5,960	5,620
Marseille...........	2,574	5,650	5,276
Cadix....	2,224	5,200	2,976
Lisbonne........ ..	2,500	5,350	2,850
Bordeaux....... ..	2,800	5,650	2,850
Le Havre..........	2,824	5,800	2,976
Londres...........	5,100	5,950	2,850
Liverpool..........	5,050	5,900	2,850
Amsterdam.........	5.100	5.950	2,850
Saint-Pétersbourg...	5,700	6,550	2,850
New-York.........	5,761	6,200	2,439
Nouvelle-Orléans ...	5,724	6,450	2,726

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage pour prouver jusqu'à quel point un canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge rapprocherait les

[1] *Percement de l'isthme de Suez, exposé et documents officiels*, par M. Ferdinand de Lesseps, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-8. H. Plon, éditeur.

VUE DE L'

TRACÉ DIRECT DU CANAL DES DEUX MERS D'APRÈS L'AVANT-PROJET DE MM.



A à B Longueur du canal, 120 kilomètres; largeur, 100 mètres; profondeur, 8 mètres. Le niveau des deux mers est égal, sauf la différence des marées, qui sont peu sensibles à Péluse, et ont à Suez de 1^m 80 à 2^m 50 de hauteur.

1 Entrée du canal, phare et jetée de 6,000 m.

2 Ecluses de chasse et de passage.

3 Bassin de retenue et gare d'évitement.

4 Tel-el-Omarem ou Faramack. — Ruines de Péluse

5 Château de Finch.

6 Lac Menzalih.

7 Kantara (Pont) d'el Kasné. Route du pays de Canaan (Palestine) pour se rendre en Égypte.

8 Saliéh.

9 Ras-Cascroum. Cap ou mont Cassius des anciens.

10 Katiéh.

11 Bir et Boury (sixième campement de la Commission d'exploration, 9 janvier 1855).

12 Ruines de Mag dolum, Mag dal de la Bible.

13 Seuil d'el Guise, et vestiges de l'ancien canal commencé par Nécos.

14 Lac Tim-sah, destiné à servir de port intérieur. Ce bassin formait la limite de la mer Rouge, du temps de Moïse; l'eau y est entretenue par les grandes inondations du Nil; elle y arrive par le vallée (ouadé) Tomilat, la fertile terre de Gessen, de l'Ecriture. — Les Arabes pasteurs font encore des cultures dans la partie ouest du lac. A l'est se trouvent des monticules de nature calcaire. Sur l'un d'eux est le tombeau du scheik *Ennedec*.

15 Maison des ingénieurs.

16 Seuil du Sirepéum, monument persipalitain que l'on dit consacré par Darius à l'achèvement du canal des deux mers.

17 Vestiges et embouchure de l'ancien ca

18 Bassin de l'isthme, ou ancien golfe de Rouge, terrain aujourd'hui desséché vert de couches salines et de coqui offrant une profondeur de 8 à 10 au-dessous du niveau de la mer.

19 Monument persépolitain Cambysis.

20 Premier campement de Linant-Bey, M Bey et M. Ferdinand de Lesseps, le cembre 1854.

21 Tel-el Klesmech, l'ancienne Élisme de lémées.

22 Suez.

23 Cimetière européen.

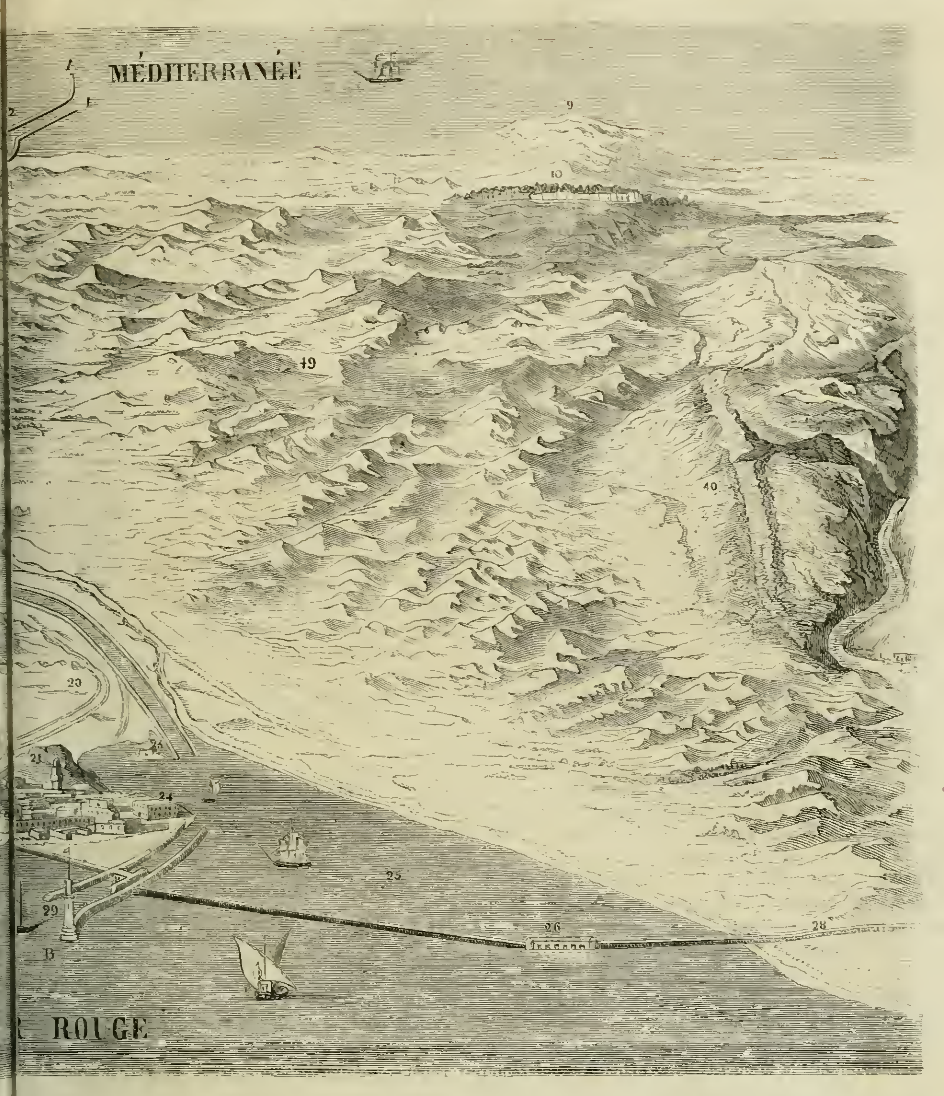
24 Hôtel des voyageurs de l'Inde.

25 Bassin de retenue.

26 Écluses de retenue, à l'effet de maintei le canal une surélévation de 2 mèt dessus du niveau des basses eaux, au des marées de la mer Rouge.

E DE SUEZ

Y ET MOUGEL BEY, INGÉNIEURS DE S. A. MOHAMMED-SAÏD, VICE-ROI D'ÉGYPTE



28 Passage pour les caravanes, du Caire au Sinaï et à la Mecque.
ntrée du canal à Suez, phares, écluses de chasse et de passage, jetée de 5,000 mètres.
éservoir projeté pour l'eau du Nil.
éservoir d'eau de pluie.
nciens réservoirs recevant les eaux des ravins de l'Ataka.
rt et puits de l'Adjérout.
tation n° 15, dernier relais de la route du Caire à Suez.
its de Suez.
oute de Suez au Caire.
ebel- (Mont) Ataka. On remarque dans les ravins la formation de ses différentes couches calcaires, qui sont séparées par des bancs d'argile, les dernières couches sont formées de grès coquillés.
ebel-Awebet.
ebel-Chebrewet

40 Gebel-Thieth, à l'est de Suez, de formation calcaire comme l'Ataka.
41 Canal d'eau douce dérivé du Nil, devant être ouvert à travers l'Ouadée-Tomélât, l'ancienne terre de Gessen, de la Bible, où Joseph vint, d'Héliopolis, à la rencontre de son père Jocob, arrivé du pays de Canaan. (Genèse, ch. XLVI, vers. 34.) Ce pays est encore, pour plusieurs tribus arabes, la terre des pâturages.
42 Ras-el-Ouadi (tête ou embouchure de la vallée), le Pitam de la Bible, qui signifie également en hébreu la tête ou l'embouchure. (Exode, ch. LV, vers. 2.)
43 Tel-Musrouta, vestiges de Ramsès des Pharaons et de la Bible. Hiéropolis des Ptolémées. Ce lieu est appelé aujourd'hui, par les Arabes, Aban-Rechel (le père de la statue). L'on y voit encore la statue de Ramzès II (le grand Sésostris) dans un bon état

44 Tel-Moaser-Socoth de la Bible. Première station du peuple d'Israël, parti de Ramsès sous la conduite de Moïse. (Ex., ch. XII, vers. 37.) Les Arabes l'appellent Om-Rihiam (mère des tentes). — Ainsi la tradition a conservé ce mot de Socoth, mot qui, en hébreu, veut dire tente.
45 Tel-Naïn.
46 Etham de la Bible. — Deuxième station de Moïse et de son peuple à l'extrémité de la solitude (Ex., ch. XIII, v. 17.)
47 Rouébé-tel-Bouze (en arabe, terre au bois de roseaux). C'est le Pit-Hariott de la Bible, ayant la même signification en hébreu. (Ex., ch. XIV, v. 2.)
48 Tombeau du scheik-ennidec Baal-Zéphan.
49 Bir-Marra (puits amer). Le Marra de la Bible, où, après trois journées de marche dans le désert, Moïse fit arrêter les Israélites. (Ex., ch. XV, v. 23.)

nations de l'Europe et de l'Amérique des contrées de l'Inde et de la Polynésie. Le tableau qui précède le démontre d'une manière péremptoire, et ceux de nos lecteurs qui ne se seront pas seulement contentés de lire les chiffres de ce tableau, mais qui auront suivi sur une carte les lignes de navigation dont ces chiffres énoncent l'étendue, ne conserveront à cet égard ni doute ni incertitude.

Il reste maintenant un second point à examiner. Ces avantages une fois constatés et admis relativement à la facilité et à la promptitude des communications, quelle peut en être l'importance pour les nations de l'Europe et de l'Amérique? Quelle influence pourront-ils exercer sur la prospérité de leur industrie et de leur commerce, sur l'accroissement de leur richesse et de leur bien-être.. Là est la vraie raison de l'intérêt avec lequel le monde entier a accueilli les premiers bruits de cette grande entreprise, et s'attache aujourd'hui à en suivre la marche et à en presser l'accomplissement.

Chacun pressent qu'en abrégeant la distance qui nous sépare des Indes, de la Polynésie, de la côte orientale de l'Afrique, on facilitera l'importation des produits de ces riches pays qui alimentent déjà les marchés de l'Europe; il serait hors de propos de faire ici l'énumération de ces produits si nombreux et si divers. L'Exposition universelle les a placés naguère sous les yeux du public, qui a pu en apprécier la variété et la richesse, et reconnaître le parti que l'industrie savait et pouvait en tirer, pour nos besoins et nos jouissances.

Mais les débouchés que ces immenses régions offrent à notre industrie et à notre commerce ont surtout une importance qu'on n'apprécie point encore en France à sa juste valeur.

Le marché que l'établissement du canal de jonction projeté ouvrira aux manufactures européennes ne compte pas moins de 500 millions de consommateurs. La population de la Chine est évaluée à 350 millions, et celle de l'Inde britannique atteint le chiffre de 150 millions, seulement pour la péninsule de l'Hindoustan, sans compter l'île de Ceylan et les innombrables archipels de l'océan Indien. Ce sont là des faits et des chiffres que nous ne devrions pas ignorer et qui nous feraient apprécier plus exactement la mesure de nos forces et de nos ressources, comparativement à la puissance des autres nations du globe. Combien de braves Français dissertent et dogmatisent sur les chances de la rivalité de la France et de l'Angleterre, qui ne se doutent point que l'Angleterre possède dans l'Inde un territoire dont la population dépasse ainsi de quatre fois celle de toute la France.

Le mouvement commercial entre ces pays et l'Occident doit être immense. Les évaluations les plus modérées le portent actuellement à 6 millions de tonneaux, représentant une valeur de 4,000,000,000 de francs. Malgré la longueur des zéros qui suivent ces chiffres, nous craignons beaucoup que nos lecteurs ne s'en fassent pas une idée exacte. Ils s'en approcheront de plus près en pensant que cette somme de 4 milliards équivaut, en argent, au revenu de la France pendant trois années, et que 6 millions de tonneaux constituent une masse de marchandises telle qu'il ne faut pas moins de 12 à 15 mille vaisseaux pour les contenir. Quant à leur transport par terre, il exigerait environ 6 millions de chars à un cheval, lesquels placés à la file l'un de l'autre occuperaient un espace équivalent à une longueur de 9 à 10 mille lieues, et pourraient embrasser ainsi le tour du monde.

Mais le mouvement commercial ne s'arrêterait pas à la limite dans laquelle il se renferme aujourd'hui. Le rapprochement des distances, l'économie de temps et d'argent, la facilité et la sûreté des communications, produiraient, comme cela est toujours arrivé jusqu'ici, une augmentation de circulation et d'affaires, qui porterait au double et même au triple le chiffre des 6 millions de tonneaux qui suivent aujourd'hui la voie du cap de Bonne-Espérance. Le percement de l'isthme de Suez et l'établissement d'un canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge, ce sera donc l'entreprise la plus grandiose et la plus utile des temps modernes.

L'opinion publique ne s'y est point trompée : elle a accueilli avec une faveur avide l'annonce des ouvertures faites à ce sujet par M. Ferdinand de Lesseps au vice-roi d'Égypte; elle a suivi avec le plus vif intérêt les études ordonnées par ce prince pour asseoir les bases de cette gigantesque entreprise, et les travaux de la commission européenne qui vient de parcourir les lieux et d'examiner sur place les difficultés que la nature oppose à cette jonction de l'Océan atlantique et de l'océan Indien, et les moyens qu'offrent la science et l'industrie modernes pour en triompher; elle presse de ses vœux l'accomplissement de cette œuvre, immense par l'importance des travaux qu'elle nécessite, plus immense encore par l'importance des résultats qu'elle promet.

L'industrie, le commerce, les sciences naturelles, la saluent comme une ère nouvelle de développement et de grandeur. Dans une sphère plus élevée et plus pure, la religion y attache elle-même d'autres ambitions et d'autres espérances.

Là où les premières n'aperçoivent qu'une voie nouvelle ouverte à la conquête de l'or et des jouissances matérielles, à l'esprit d'investigation et de découvertes, le chrétien découvre un nouveau moyen ménagé par la Providence pour la conquête des âmes à la vérité, à la vertu, à l'Évangile.

Sur les 500 millions d'individus qui peuplent les vastes contrées que le canal de Suez va mettre dans notre voisinage, presque tous sont encore plongés dans les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie : quelle moisson pour nos missionnaires! quelle expansion pour l'empire du Christ!

Les mêmes vaisseaux qui iront semant sur tant de rivages les produits des manufactures et des arts de l'Europe, y déposeront en même temps quelque pauvre prêtre, quelque obscure sœur de charité, quelque humble frère des écoles chrétiennes.

En échange des richesses dont nous irons les dépouiller, en compensation des misères et des vices que nous leur porterons avec les produits de notre luxe et de nos arts, ce pauvre prêtre élèvera pour eux sur quelque coin de leur territoire une chapelle au Dieu

inconnu, cette obscure sœur de Saint-Vincent de Paul ouvrira un asile à leurs pauvres oubliés, à leurs infirmes et à leurs malades délaissés; cet humble frère de la doctrine chrétienne construira une école où leurs enfants viendront ouvrir les yeux à la vraie lumière qui éclaire l'homme dans ce monde. Du sein de ces modestes établissements les premiers germes de la foi et des vertus qu'elle engendre se propageront de proche en proche; et, grâce à la charité de ces saintes femmes, au zèle de ces saints apôtres, et, s'il le faut, au sang de ces martyrs, le christianisme régnera un jour sur ces contrées aujourd'hui plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie.

Voilà pourquoi les esprits religieux ont accueilli, avec non moins d'intérêt que l'industrie et la science, la nouvelle de cette grande et belle entreprise, due à l'initiative d'un de nos compatriotes.

Voilà pourquoi ils s'associent de leurs vœux et de leurs espérances à son succès et à sa prompte exécution.

Nous donnerons dans un prochain article quelques détails de nature à intéresser le lecteur sur les essais faits dans l'antiquité pour la jonction des deux mers, et sur le plan des nouveaux travaux qui doivent enfin réaliser cette grande et utile conception.

L. C. M.



SOUVENIRS RELIGIEUX

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

Dieu me fit une grande grâce en plaçant mon entrée sérieuse dans la vie au moment où deux faits catholiques d'une portée incalculable, commencés depuis plusieurs années déjà, bouleversaient la jeunesse de Paris et imprimaient au cœur même de la France un mouvement qui devait s'étendre au monde entier : je veux parler de la société de Saint-Vincent de Paul et des conférences de Notre-Dame.

Tandis que la société de Saint-Vincent de Paul, fondée dans une chambre haute du quartier latin par quelques jeunes étudiants catholiques, gagnait d'âme en âme, de ville en ville, de nation même en nation, et battait partout en brèche le respect humain en présentant aux incrédules et aux railleurs la religion sous le manteau sacré de la charité, les conférences de Notre-Dame achevaient de renvers r ce grand ennemi de tout bien, en rapprenant aux jeunes générations le chemin si longtemps oublié de l'église : l'éloquence complétait l'œuvre de la charité.

C'était une nouveauté hardie que l'établissement de conférences prêchées exclusivement pour des hommes, dans la cathédrale de Paris, en l'an de grâce 1835. Quand on apprit qu'un moine tonsuré, et ne cachant point sa tonsure, vêtu d'une robe de laine blanche qu'il montrait avec une égale tranquillité à ses amis et à ses ennemis, allait paraître dans la chaire de Notre-Dame, on s'étonna d'abord; les uns sourirent, les autres tremblèrent. Les libres penseurs se demandaient s'il était bien vrai que dans un siècle de lumière et de liberté, après Voltaire, après les conquêtes de 89, après la révolution de Juillet, un moine osât paraître en public, à Notre-Dame, avec ses vêtements de religieux, comme un esclave qui étalerait sans pudeur les insignes de sa servitude. Et quel moine encore! Un fils de ce farouche saint Dominique, que tous les historiens conjurés contre l'Église et la vérité représentaient depuis un siècle comme l'inventeur fanatique de l'Inquisition, comme le bourreau des malheureux albigeois! Évidemment c'en était fait de la liberté si elle existait pour des gens de cette espèce!

Les chrétiens timides, et leur nombre, hélas! était grand alors, comme il l'est et le sera toujours, n'envisageaient qu'avec effroi cette tentative, qu'ils traitaient d'audacieuse et d'insensée. Ils disaient qu'en voulant aller trop vite on compromettait l'avenir religieux de la France et que l'Église tout entière payerait bientôt l'imprudence de quelques-uns de ses enfants. Les pauvres gens s'imaginaient de bonne foi, à force de se l'entendre répéter, que l'Église catholique est hors la loi commune de liberté, et que c'était par une insigne tolérance digne à jamais de leur gratitude, qu'un gouvernement libéral la laissait vivre tant bien que mal, protégeait la personne de ses prêtres, presque comme s'ils étaient des citoyens ordinaires, et empêchait, sauf les exceptions, le pillage et la profanation de ses temples.

Malgré ces murmures et ces frissons, le scandale s'accomplit. Le moine dominicain parut dans la chaire au milieu d'un immense auditoire, auditoire étrange, bigarré de mille opinions, tel que l'antique cathédrale n'en avait sans doute jamais vu dans ses murs, depuis les jours de Philippe-Auguste qui la bâtit, jusqu'au siècle présent qui faillit la détruire. Il y avait de tout dans cette foule : des incrédules, des voltairiens qui venaient railler et siffler peut-être; des indifférents et des curieux qui, flairant un scandale, étaient accourus là comme au spectacle émouvant d'une première représentation; des chrétiens enfin remplis de mille émotions contradictoires, d'espérance, de juste orgueil et de crainte. Le prédicateur savait tout cela, mais il était calme et maître de lui, parce qu'il connaissait sa puissance, la puissance du génie et de la vérité, la puissance de Dieu lui-même, qui ne fait jamais défaut à ses humbles et fidèles serviteurs. Il ouvrit la bouche, il parla une heure entière au milieu d'un silence et d'une émotion toujours croissants; et quand il eut cessé, le silence et l'immobilité durèrent encore quelques mi-

nutes; l'auditoire était vaincu, subjugué, la cause était gagnée; l'orateur avait conquis plus que le silence de la défaite, le respect de l'admiration. De ce jour, l'œuvre immense des conférences de Notre-Dame était fondée.

Quand je vins à mon tour m'asseoir à ce banquet divin de l'éloquence chrétienne et prendre ma part de ces joies pures et profondes de l'intelligence et de la foi, la victoire était gagnée depuis longtemps déjà, et l'éloquent dominicain régnait en maître sur son auditoire charmé. Et quel auditoire, mon Dieu! L'immense nef de la cathédrale n'y suffisait pas; les bas côtés mêmes étaient assiégés de jeunes gens, qui, pour mieux entendre et pour entrevoir au moins le visage ou les gestes du prédicateur, montaient sur les balustrades, escaladaient les piliers des colonnes, et formaient à l'œil comme des vagues plus élevées au milieu d'un océan de têtes humaines! Jamais je n'oublierai l'émotion qui me remua jusqu'au fond du cœur chaque fois qu'il me fut donné d'assister à ces grandes solennités de la foi catholique. Quel frémissement quand l'éloquent dominicain apparaissait dans la chaire de vérité!



Le R. P. Lacordaire, de l'ordre des Frères prêcheurs.

Puis, quel silence profond! Comme nous buvions à longs traits toutes ses paroles, comme nous dévorions ses gestes du regard, comme nous étions tous suspendus à ses lèvres si puissantes et si douces, d'où le miel découlait, d'où jaillissait l'éclair, d'où la lumière et la charité s'épanchaient sur nous comme d'un foyer divin! Alors, tous les cœurs, toutes les âmes, étaient unis et confondus dans une seule âme, dans l'âme de l'apôtre qui nous parlait si magnifiquement de nos immortelles destinées; tous comprenaient et justifiaient cette admirable définition de l'éloquence, donnée par le grand orateur lui-même : « L'éloquence est l'âme humaine, c'est l'âme rompant toutes les digues de la chair, quittant le sein qui la porte et se jetant à corps perdu dans l'âme d'autrui! » Oui, c'était bien son âme qui passait dans la nôtre et qui pour un moment nous emportait dans les régions divines du saint amour et de la vérité!

O conférences, grandes et chères conférences de Notre-Dame, qui tîntes ma jeunesse captive sous la parole de Dieu, je ne vous oublierai jamais! Jamais je n'oublierai ces tressaillements qui couraient d'un bout à l'autre de l'immense auditoire, ces émotions qui nous forçaient de nous soulever à demi sur nos bancs, où nous retombions comme épuisés d'admiration! Non, il n'est point de plaisirs sensuels, il n'est point de passions assouvies, il n'est point de jouissances rassasiées, qui soient comparables à ces joies célestes de l'âme

chrétienne, buvant à longs traits dans un vase d'or pur la lumière et la vérité !

Ces émotions s'accrurent encore quand la Révolution de 1848 eut entassé les ruines autour de nous, ruines du trône et de bien des fortunes particulières, que d'autres ruines plus profondes, celles de la société elle-même, semblaient devoir suivre bientôt. Alors la parole de l'homme de Dieu devint plus puissante, plus pénétrante encore; il semblait que toutes les émotions du dehors étaient passées dans son cœur et qu'elles retombaient sur l'auditoire de toute la hauteur de son éloquence. Jours terribles à traverser, mais qui laissaient dans l'âme d'ineffaçables souvenirs, où l'on sortait des ébranlements intérieurs de Notre-Dame pour retrouver les ébranlements de la place publique, où la grande voix du prédicateur était accompagnée du bruit émouvant du rappel et parvenait à le dominer!

C'est alors, c'est dans ces jours d'angoisse et de ténèbres où le présent paraît sans avenir et le jour même sans lendemain, où l'on sent trembler le sol sous ses pieds, où les bruits lugubres du dehors réveillent dans le fond du cœur je ne sais quels échos de tristesse et de



Le R. P. de Ravignan, de la Compagnie de Jésus.

mort; oui, c'est alors que l'on comprend et que l'on aime davantage cette religion divine, refuge de toutes les illusions brisées et consolatrice de toutes les douleurs. C'est alors qu'on accourt avec plus d'empressement sous les voûtes séculaires des cathédrales qui ont vu passer tant de douleurs aujourd'hui muettes, tant de révolutions aujourd'hui oubliées! C'est alors qu'on embrasse avec un amour plus attendri la croix sanglante du Sauveur, cette croix qui demeure debout et immuable au milieu des bouleversements du monde, et qu'on écoute avec un cœur tout ouvert les promesses éternelles de Celui qui a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point! » Il en est des douleurs publiques comme des douleurs privées : elles ébranlent les sociétés et les cœurs, elles les déchirent, mais, en les déchirant, elles ouvrent un passage à Dieu, qui entre en vainqueur par leurs plaies saignantes. Malheur aux individus, malheur aux peuples qui résistent à ce dernier effort de la tendresse et de la miséricorde divines! Quand Dieu a frappé pour pacifier et convertir et quand il a frappé en vain, il ne lui reste plus qu'à frapper pour punir.

Les conférences du célèbre dominicain n'avaient point seules le privilége d'attirer la foule à Notre-Dame, et de remuer profondément les cœurs. Un autre prédicateur, un autre religieux, un autre prêtre de Jésus-Christ partagea longtemps avec lui la fatigue et la gloire de cet admirable apostolat. Fondateur comme

lui des conférences de Notre-Dame, il enseigna d'abord pendant le carême et reçut l'heureuse inspiration de faire suivre ses conférences d'une retraite pendant la semaine sainte. Plus tard, quand il se fut épuisé par excès de dévouement et de charité, il dut renoncer aux conférences pour se consacrer tout entier à l'œuvre non moins importante de la retraite.

Tous les soirs de la sainte semaine, il réunissait une immense multitude d'auditeurs sous les grandes voûtes de Notre-Dame, et le disciple de saint Ignace achevait l'œuvre commencée par le disciple de saint Dominique. La foule n'était pas moins nombreuse, l'attention moins grande, ni l'émotion moins profonde. Avant que l'apôtre eût ouvert la bouche, son attitude simple et recueillie, son visage où l'austérité était tempérée d'une céleste douceur, le regard plein de désir et d'amour qu'il promenait sur son auditoire, avaient déjà fait pour lui le plus admirable des sermons. L'autorité avec laquelle il faisait le signe de la croix, la force immense de conviction qui animait tous ses gestes, qui remplissait toutes ses paroles, la grandeur de ses pensées, la majesté de son discours et surtout la charité ardente qui dominait tout le reste, lui donnaient une puissance de conversion à laquelle peu d'âmes pouvaient se soustraire. On voyait l'amour qui le dévorait intérieurement, cet amour de Dieu et des hommes plus fort que la mort elle-même, palpiter dans son cœur, s'en échapper comme un torrent de feu et s'épancher sur toutes ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. On sentait, sans qu'il le dît, que pour la moindre de ces âmes, il eût donné sa vie avec joie; là était le secret de sa force et de son succès. On l'aimait, on aimait le Dieu qui sait mettre un tel amour, un tel dévouement dans le cœur naturellement si froid et si égoïste de l'homme, et quand on aime, tout est dit! On pleurait, on détestait ses fautes, on assiégeait le confessionnal où le saint prêtre demeurait chaque soir, quelquefois bien avant dans la nuit, tant était grande la foule des pénitents, et c'est ainsi que le royaume de Dieu allait chaque jour grandissant au milieu de nous.

Je me rappellerai toujours avec émotion celles de ces retraites bénies où il me fut donné d'assister, une surtout où j'entrai tiède, hésitant entre le bien et le mal, et d'où je sortis plein des plus saintes résolutions. Rien ne peut donner une idée de l'aspect imposant de cette immense assemblée d'hommes, éclairés par la lumière incertaine des lampes, gardant un profond silence, puis se levant tous à la fois et entonnant ensemble, avant le commencement du sermon, le psaume *Miserere*, avec la puissance de trois mille voix d'hommes, de trois mille âmes de chrétiens unies dans un même sentiment de repentir, d'adoration et d'amour. Lors de cette retraite dont je parle, le vendredi-saint, quand, après le chant du *Stabat*, le prédicateur, la voix déjà toute brisée par la fatigue des jours précédents, nous retraça la Passion du Sauveur, quand avec une éloquence sublime il nous montra le Verbe éternel, l'Agneau de Dieu, Jésus-Christ, notre frère, notre maître et notre victime, trahi, souffleté, flagellé, se tordant comme un ver et voyant sa chair voler en lambeaux sous le fouet des bourreaux; puis, quand se dressant avec un geste terrible il s'écria : « Et maintenant, allez, aimez et caressez encore votre chair, si vous l'osez, mais ne dites plus que vous êtes chrétiens! » je sentis et tout l'auditoire le sentit comme moi un frisson traverser mon âme; mon cœur se fondit de repentir et d'amour, et ce moment céleste où j'aimai Dieu plus ardemment peut-être que je ne l'avais jamais aimé, m'est resté présent comme un de mes plus chers souvenirs.

Et cependant, dans ces jours à jamais bénis où le sang de Jésus-Christ semble avoir une vertu plus agissante sur les cœurs, les voûtes de Notre-Dame furent témoins d'un spectacle plus grand, d'une émotion plus profonde encore. Je veux parler de la communion pascale qui suit la retraite de la semaine sainte. Cette solennité religieuse est désormais établie, consacrée, passée dans les habitudes et les mœurs des chrétiens à Paris; elle se renouvelle tous les ans avec une splendeur et une beauté vraiment célestes; mais rien ne peut donner une idée de l'impression immense qu'elle fit aux enfants de l'Église comme à ses ennemis quand elle eut lieu pour la première fois.

Ce fut toute une révélation, la révélation de la vie religieuse au dix-neuvième siècle, de l'inépuisable fécondité de l'Église, de la résurrection de la foi dans tous les rangs de la société en France. A partir de ce moment, on sut, et il ne fut plus permis d'ignorer, que le catholicisme n'était pas une de ces vieilleries bonnes à mettre de côté, une de ces religions qui ont fait leur temps et avec lesquelles les esprits éclairés et les hommes d'État ne se donnent même plus la peine de compter. Il n'avait pas manqué d'écrivains et de philosophes pour l'écrire, de gens de toute espèce pour le croire. On le disait, on l'imprimait publiquement; on l'enseignait dans les colléges, on racontait comment les dogmes finissent; bien plus, on racontait leur mort et leurs funérailles : les détails, les circonstances, tout y était : évidemment on y avait assisté. Le christianisme était fini et avec lui toute religion, car on lui faisait l'honneur d'avouer qu'après lui il n'y avait plus de religion possible; on lui donnait des regrets parfois sincères, on répandait même des larmes et des fleurs sur sa tombe; tout cela se faisait publiquement, sérieusement; et tous ces gens gradés, décorés, largement défrayés par le budget, philosophes, hommes d'État, politiques habiles, gens d'esprit pour la plupart, jouaient à l'enterrement de l'Église avec un tel air de conviction, qu'on se prenait vraiment à se demander s'ils n'étaient pas de bonne foi!

Il est vrai qu'on y apportait des ménagements; on n'y allait pas avec brutalité, comme des gens sans éducation qui manquent d'égards pour la faiblesse et la décrépitude, ou comme des gens sans traitements et sans places qui n'ont nul souci des positions acquises et des faits accomplis : on n'était pas logique comme les socialistes ont voulu l'être depuis. On reconnaissait que si la religion chrétienne était morte et bien morte pour les classes éclairées de la société, il fallait la laisser vivre encore pour le peuple et pour les femmes, je ne dis pas pour les enfants, à en juger par l'enseignement philosophique que leur donnait l'Univer-

sité. Le temps viendrait sans doute où l'émancipation des esprits gagnerait de proche en proche avec les progrès des lumières et des mœurs, et c'était le devoir suprême des gouvernements de guider avec douceur et prudence ce grand mouvement, de dégager peu à peu le peuple des langes usés de la foi pour l'élever aux pures clartés de la philosophie. Cependant on reconnaissait généralement que le moment n'était pas venu, que les esprits n'étaient peut-être pas assez éclairés, les mœurs assez pures, et que la religion, le catéchisme et la confession, étaient encore nécessaires pour empêcher les femmes d'abandonner leurs maris et leurs ménages, les enfants du peuple de mépriser et d'insulter leurs parents, et les pauvres, qui font les dix-neuf vingtièmes de la population, de se ruer sur les riches, de les assassiner pour les voler et de renverser le gouvernement pour se mettre à sa place.

On faisait donc la part du feu, ou plutôt des ténèbres; on abandonnait au christianisme les femmes, les pauvres, les gens du peuple, les petits, en un mot, toutes les âmes viles de la société; mais on gardait pour soi, pour la philosophie, pour la lumière, tous les gens comme il faut, depuis les sommets sociaux jusqu'à la petite bourgeoisie : c'était là l'arche sainte que l'Église ne devait pas toucher, le camp de la raison pure où l'on prétendait et où l'on croyait régner sans partage. Et c'est au milieu de ces aveuglements, de ces prétentions plus puériles encore qu'odieuses, que resplendit tout à coup le grand événement des conférences de Notre-Dame, de la retraite et de la communion générale!

Si les voltairiens et les universitaires pâlirent, si, à un étage inférieur de l'intelligence, les esprits forts de boutique et les apôtres de cabaret frémirent d'indignation et éclatèrent en murmures contre les jésuites et le gouvernement qui laissait s'accomplir de pareils scandales en plein dix-neuvième siècle, les catholiques sentirent leur âme inondée de joie à la vue du magnifique spectacle qu'offrit ce jour-là l'église de Notre-Dame. Dès sept heures du matin, la nef de l'immense métropole était remplie d'hommes graves, recueillis, silencieux, se laissant guider, placer, ranger à côté les uns des autres par les prêtres de la cathédrale, comme de petits enfants qui vont faire leur première communion; et qui sait en effet si, dans cette foule de chrétiens, il n'y en avait pas un grand nombre pour lesquels cette communion pascale devait être la première?

Dans cette immense multitude, tous les rangs, toutes les classes, toutes les professions, étaient représentés et confondus. On y voyait l'élève de l'École polytechnique agenouillé près de l'élève de l'École normale, vainqueurs l'un du respect humain, l'autre des piéges d'une fausse philosophie. Le militaire, général ou simple simple soldat, l'étudiant, le député, l'homme d'État et l'obscur journalier, priaient à côté l'un de l'autre, tous unis dans une même pensée d'adoration, dans un même sentiment de charité ardente pour ce Dieu dont l'amour engendre, purifie et renferme tous les amours! Et, quand le prodige éternellement subsistant de la miséricorde de Dieu se fut accompli, quand toutes ces lèvres eurent reçu la sainte hostie, quand Jésus-Christ habita dans tous ces cœurs, quand tous ces fronts jeunes ou vieux se furent inclinés sur le pavé de la cathédrale, succombant en quelque sorte sous le poids de la bonté divine, dites-le, ô mon Dieu! ce spectacle ne vous sembla-t-il pas digne de votre éternelle majesté? n'émut-il pas doucement votre cœur paternel, et n'attira-t-il pas les regards ravis de vos anges? Ah! sans doute, les grandes voûtes de Notre-Dame durent en tressaillir d'allégresse, et ce jour acheva d'effacer les dernières souillures qu'avaient laissées dans la vieille métropole le délire et les ignominies de la Terreur.

C'est ainsi que les catholiques se comptèrent et se montrèrent non-seulement à Dieu et aux anges, non-seulement à leurs frères étonnés et ravis de se trouver tant de frères qu'ils ne connaissaient pas, mais encore à ces philosophes puérils qui chantaient depuis si longtemps les funérailles de l'Église. Comme cet ancien qui, pour toute réponse, marcha devant un philosophe qui niait le mouvement, ils répondirent aux oraisons funèbres de leurs ennemis en faisant acte de vie. De ce jour, la lutte du bien contre le mal se poursuivit avec une ardeur et une confiance toutes nouvelles, les chrétiens timides reprirent courage, la foi et l'espérance s'affermirent dans bien des âmes, et le respect humain, cette grande plaie des faibles et cette lâcheté même des courageux, reçut un coup mortel dont il ne s'est pas relevé depuis. De ce jour, il fut constaté que la religion n'était pas à l'usage seulement des femmes et des ignorants, mais à l'usage de tout le monde, et la démonstration a toujours été en grandissant depuis. Puisse ce mouvement béni qui ramène les âmes de l'erreur à la vérité continuer, avec l'aide de Dieu, à grandir encore et toujours! Puisse-t-il finir par envelopper ceux-là mêmes qu'il épouvante d'abord et dont plusieurs se sont déjà rendus à la lumière de la foi et à la chaleur de l'éternelle charité! A. de Ségur.

LA PRIÈRE DE JEANNE[1]

Il m'en souvient toujours : c'était à la moisson,
A deux pas de la maisonnette
Posée au coin d'un champ comme un nid d'alouette,
D'où s'envolait ma rustique chanson.
Les fléaux des batteurs résonnaient en cadence,
Bruit chéri de la ferme et préféré cent fois,
Bon Mathurin, à ton hautbois
Menant les vieux même à la danse.
Le chien, au coin de l'aire, oubliant les troupeaux,
Folâtrait dans la paille éblouissante et chaude,
Tandis que sur la grange un essaim de moineaux
Guettait l'instant de la maraude.
Les hommes, les oiseaux, tout paraissait joyeux
Devant ces beaux épis aux tiges vigoureuses;
Mais la gaieté surtout rayonnait dans les yeux

[1] Cette pièce, que nous devons à l'obligeance de M. Hippolyte Violeau, est extraite d'un volume de *Paraboles* et de *Légendes*, actuellement sous presse.

De la bru du cordier, travaillant de son mieux
Au premier rang des moissonneuses.
Bientôt sous les pommiers on servit le repas.
Jeanne riait toujours. « Pourquoi tant d'allégresse,
Jeanne? la sueur de vos bras
D'un autre augmente la richesse,
Et de la pauvreté ne vous préserve pas.
Votre époux est aveugle; un brin d'herbe qui pousse
Est plus que vos enfants assuré de soutien.
Serait-ce une chose si douce
De n'avoir à compter sur rien? »
Ainsi je plaignais cette femme,
Qui ne m'entendait pas, bien qu'au même moment,
Interrogée ailleurs, elle montrât comment
La sérénité de son âme
Ne manquait jamais d'aliment.
« — Mes amis, disait-elle, il faut que je l'avoue,
J'avais peur autrefois; on souffre en commençant;
Et l'aîné des petits a trouvé sur ma joue
Plus d'une larme en m'embrassant.
Si je priais tout bas, ma faiblesse était grande;
Je voulais en ce monde un facile chemin,
Avec le pain du jour celui du lendemain
Dont Jésus au *Pater* écarte la demande.
Dieu n'exauçait point mes désirs;
Je ne l'invoquai plus : ce fut comme un orage
Qui dessécha mon cœur. La dernière à l'ouvrage
On me vit arriver; mes plaintes, mes soupirs,
Alanguissaient mes bras en brisant mon courage.
Je mourais... De la source isolez un ruisseau,
Il va bientôt tarir : ma vie ingrate, folle,
Rebelle à la prière, à la foi du berceau,
Était ce ruisseau qu'on isole.
Le ciel vint à mon aide. Il arriva qu'un soir,
Revenant au logis, malade, désolée,
Au milieu du chemin j'eus besoin de m'asseoir
Au pied d'une croix mutilée.
Ce calvaire outragé réveilla ma ferveur :
Comment, disait la voix sortant de ces ruines,
Comment sans honte, sans rougeur,
Demander une vie exempte de malheur
A Jésus couronné d'épines!... —
Le reproche était juste; un instant, à genoux,
J'accusai ma faiblesse, et, de larmes baignée,
Sans plus songer aux biens dont le monde est jaloux :
— Donnez-moi, m'écriai-je, une âme résignée! —
Le Seigneur m'entendit cette fois; sa pitié
Au don que j'implorais ajouta l'espérance;
Et la santé revint, et, depuis, la souffrance
Pour nous s'allégea de moitié.
J'ai la paix, j'ai l'espoir; maintenant peu m'importe
Que le fardeau soit lourd et le chemin mauvais!
Le bon Dieu m'a dit : Va! J'obéis et je vais,
Sûre de son appui si la charge est trop forte.
Mon secret, le voilà, mes amis; la gaieté
Vient surtout d'une âme soumise. — »

Cœurs droits, de bonne volonté,
En attendant le ciel, — les anges l'ont chanté —
Sur la terre, à jamais, la paix vous est promise.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LA DIVINE LITURGIE

FRAGMENT DES PEINTURES MURALES DE M. ROMAIN CAZES A BAGNÈRES-DE-LUCHON

Nous engageons nos lecteurs à se reporter aux explications qui accompagnaient, dans la livraison de janvier, le premier fragment des peintures murales de M. Romain Cazes. Le fragment que nous donnons aujourd'hui appartient également à cette remarquable composition qui, sous le titre de la *Divine Liturgie*, décore l'hémicycle de l'église de Luchon. — C'est la procession du sacrifice mystique.

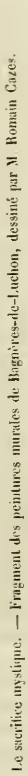
Tandis que, dans la procession du sacrifice sanglant, les Anges portaient les instruments de la Passion et la divine victime elle-même, sous la forme de l'Agneau, ici les Anges s'avancent, tenant en main les emblèmes, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les instruments de la Messe.

La procession du sacrifice mystique s'ouvre par deux thuriféraires aux robes étoilées, un crucigère et deux porteurs de flambeaux. L'épître et l'évangile, la mitre et les habits sacerdotaux, sont ensuite portés par quatre Anges marchant deux à deux, comme de l'autre côté. De même que l'intérêt tout à l'heure était attiré sur l'Agneau, il s'arrête ici sur un Ange habillé en prêtre : de riches ornements le revêtent; son visage brille d'un éclat plus qu'angélique; il tient avec un respect plein d'amour le calice et l'hostie, ce qui bientôt va devenir le sang et le corps d'un Dieu. Deux figures, portant l'une le pain bénit, en souvenir des agapes de la primitive Église, l'autre les burettes destinées aux ablutions, terminent cette chrétienne *théorie*.

Je n'imagine pas d'étude plus attachante pour quiconque aime Jésus-Christ et son Eglise que celle de l'art chrétien, soit que l'on veuille remonter dans son passé, soit que l'on cherche à en apprécier les manifestations contemporaines.

Si donc nos lecteurs sont intéressés par ce premier essai, dont les peintures de Luchon nous ont fourni la matière, nous ferons de temps à autre quelque excursion dans ce vaste et curieux domaine. Je serais bien étonné si nous n'y trouvions pas la confirmation de cette vérité, qui devrait être élémentaire, à savoir, que l'art chrétien ne s'élèvera jamais à toute sa hauteur que lorsqu'il sera pratiqué par des chrétiens, — par des hommes qui demandent leurs inspirations à Dieu lui-même, et n'ont point oublié la belle devise que, dans les chambres vaticanes, Raphaël donnait à la poésie (la poésie et l'art, ce n'est qu'une même chose) : *Numine afflatur*.

EUGÈNE DE MARGERIE.



Le sacrifice mystique. — Fragment des peintures murales de Bagnères-de-Luchon, dessiné par M. Romain Cazes.

FAUTE D'UN SOU DEVENU RICHE

I

A quelques pas de la place Maubert est située la rue des *Anglais*, habitée jadis presque tout entière par les écoliers de la Grande-Bretagne, que la célébrité de l'université de Paris attirait dans cette ville : voilà l'origine de son nom. Ce quartier présente l'aspect le plus misérable : il est le refuge de toutes les infortunes humaines. L'habit noir râpé y coudoie le bourgeron en lambeaux, qui, du reste, à quelques exceptions près, est l'uniforme de cette population vouée à un labeur de tous les instants, ou à tous les vices, pour ne pas dire à tous les crimes. Mais hâtons-nous de quitter ce recoin de Paris, humide et sale, qui ne connaît guère le soleil que de nom, et où l'âme se sent tout à coup saisie comme d'un froid mortel. Suivons ce jeune homme au visage pâle et amaigri, qui, sortant d'une des plus noires allées de la rue des Anglais, gagne le quai Montebello par la rue Colbert.

Ce n'est pas un passant vulgaire, c'est un drame qui marche devant nous : ces vêtements déguenillés respirent le dénûment le plus complet ; un violent désespoir éclate dans ces yeux éteints, qui parfois se rallument et éclairent d'une façon sinistre cette figure creusée par la douleur et la détresse. C'est à cette lumière vive, mais bientôt disparue, que l'on reconnaît un jeune homme dans un corps aussi flétri.

Il continue son chemin avec une précipitation nerveuse, d'un pas chancelant et les cheveux en désordre. Les gens qui pratiquent la raillerie pour économiser leur bourse disent, avec un sourire cruel : « Il est ivre... » Hélas ! s'il chancelle, c'est de faim. Il a épuisé toutes ses ressources, et n'a pris depuis deux jours qu'une chétive nourriture.

Il va toujours droit devant lui, suivant le cours de la Seine. Lorsqu'il arrive en face de l'Institut, il entend une voix enfantine qui lui demande l'aumône. Son premier mouvement est de porter la main dans la poche de son gilet : il oublie sa propre misère. O bonheur inespéré ! par un hasard providentiel, un pauvre sou se trouve au fond de cette poche, où il semble avoir été mis en réserve pour l'accomplissement d'une bonne œuvre, et d'où il coule aussitôt dans la main de la petite mendiante.

— Merci, mon Dieu, de m'avoir accordé cette suprême consolation ! s'écrie le malheureux artiste ; car l'arrangement de ces cheveux et la coupe de ces vêtements dénoncent ce qu'on nomme vulgairement un rapin.

Et de se précipiter sur le pont des Arts... L'invalide commis au péage lui barre le chemin.

— Votre sou ? lui crie-t-il.

Le pauvre jeune homme le regarde d'un œil égaré : il ne sait comment lever cette difficulté à laquelle il n'a pas songé. C'est en vain qu'il fouille toutes ses poches ; elles sont affreusement vides. Pourtant il faut passer : il l'a résolu ! Ce n'est pas une velléité, c'est une volonté de fer qui le pousse. Il essaye donc, par un mouvement convulsif, de se frayer un passage ; mais force lui est de rétrograder. Des promeneurs s'amassent à l'entrée du pont, curieux de savoir le mot de cette énigme vivante. Un vieillard arrête la main de son fils, qui allait glisser un sou dans celle de l'artiste.

— Garde-t'en bien ! lui dit-il, — à moins que tu ne désires augmenter le nombre des hôtes de la Morgue. Je lis dans ces yeux effarés le terrible mot *suicide*.

L'artiste s'échappe bientôt de ce groupe, et s'éloigne en toute hâte dans la direction du pont Royal.

— O fatalité ! s'écrie-t-il, être tout à la fois trop pauvre pour vivre et trop pauvre pour mourir !

L'infirmité humaine éclate de tous côtés. On sait que le suicide touche plus ou moins à la folie ; comme elle, il se renferme souvent dans le cercle d'une idée fixe. Un homme a résolu de se donner la mort d'une certaine façon ou dans un certain lieu : il arrive, ainsi que dans le cas présent, la Providence permet qu'il ne peut accomplir son projet selon le plan tracé ; c'en est assez pour que ce projet n'ait pas de suite.

Louis Berville (c'est le nom que nous donnerons au jeune artiste) côtoie la Seine ; il la regarde couler d'un œil indifférent : elle ne lui faisait envie qu'au pont des Arts, dont, heureusement pour lui, le péage n'était pas encore supprimé ; car cette histoire remonte à l'année 1835. — Voyez à quoi tient la vie !

Il marche, marche comme un homme impatient d'arriver... — Où ? nul ne peut le savoir, il l'ignore lui-même. Enfin il s'arrête à l'extrémité du pont Royal.

Huit heures viennent de sonner à l'horloge des Tuileries. Il fait une de ces soirées splendides que Dieu nous donne comme compensation des journées brûlantes. On a souvent reproché aux Parisiens d'aller chercher bien loin de beaux points de vue, quand il s'en trouve de magnifiques au cœur de Paris même. J'ai entendu des voyageurs, voyageurs au long cours, s'exclamer d'admiration, sur le quai d'Orsay, à l'aspect du riche panorama qui se déroule devant les yeux, embrassant la Seine, le palais et le jardin des Tuileries, la place de la Concorde et les Champs-Élysées, que couronne si majestueusement le gigantesque arc de triomphe de l'Étoile. En quel lieu du monde trouver autant de merveilles réunies ?

II

Louis Berville est en extase. La brise du soir a rafraîchi et rasséréné son front. Il ne se souvient plus de ses haillons ; il ne voit que les splendeurs de la nature. Le soleil couchant dore l'arc de triomphe et lui sert comme d'auréole : ses rayons, arrivant à Louis

tamisés par les peupliers qui bordent la Seine près du pont Royal, forment un rideau de verdure des plus pittoresques.

L'artiste, vivement impressionné, reste longtemps livré à une muette contemplation. Il finit par traduire au dehors l'enthousiasme fiévreux que ce tableau lui fait éprouver.

— Que c'est beau! que c'est grand! s'écrie-t-il; et toutes ces magnificences, les heureux du jour peuvent seuls en jouir. Elles sont pour moi le fruit défendu: hâtons-nous de nous en délecter, car demain il ne sera plus temps. Encore un jour de retard... Ce devait être aujourd'hui... Aujourd'hui! moi, si jeune, si plein de vie, mourir! mourir, lorsque mon âme neuve et avide s'ouvre à toutes les nobles émotions, aspirant le *beau* comme la bouche aspire l'air! Ah! de même que Chénier, il me sera permis de dire, au moment suprême, en me frappant la tête: « J'avais pourtant quelque chose là! »

— Non, cela ne vous sera pas permis, car vous vivrez, et vous aurez le temps de faire sortir de votre cerveau tous les trésors qu'il renferme.

L'interlocuteur n'était autre que le vieux soldat du pont des Arts, qui, sa faction finie, avait, tout en regagnant l'hôtel des Invalides, suivi Berville, dont la jeunesse et le désespoir semblaient l'intéresser vivement. Il avait entendu une grande partie du monologue que nous venons de transcrire, et, par une secrète intuition, sans savoir quel était le genre de vocation de Louis, mais flairant une nature d'élite, il lui avait prédit le succès. Ce vieux débris de l'Empire était doué d'une figure martialement accentuée, et encadrée par des cheveux et une barbe de la plus éclatante blancheur. Le père Jean tirait parti de sa physionomie: c'était un des *modèles* en vogue.

— Jeune homme, dit-il après un moment de silence, si vous voulez bien vous confier à moi, qui pourrais être votre grand-père, vous verrez que je suis encore bon à autre chose qu'à vous empêcher de mourir. Venez; mais permettez que je vous donne le bras, car voilà tantôt soixante-dix-huit ans que je marche, et je finis par être un peu fatigué... Ah! une idée! si nous allions nous asseoir dans le cabinet du marchand de vin qui est à deux pas, nous pourrions jaser commodément et tranquillement.

Louis Berville suivait comme un automate plutôt qu'il ne soutenait le père Jean, qui, du reste, exagérait sa lassitude par un sentiment de délicatesse facile à comprendre. Il soupçonnait la faim sous ce visage décharné.

— Tiens, c'est drôle, dit-il une fois qu'ils furent assis, je me sens des tiraillements... Ah! ma foi, tant pis, il vous faudra faire comme moi, je n'aime pas à manger seul... Une vieille habitude, que voulez-vous? quand on a été gâté si longtemps par l'Empereur, qui vous faisait manger quelquefois une centaine de mille hommes ensemble... dame! on devient difficile, on n'aime pas à se trouver à table, face à face avec soi seul. Donc c'est entendu; nous allons, comme on dit, casser une croûte... sans façon, quoi! A votre santé! jeune homme, ou plutôt à vos succès futurs!

Et, ce disant, il heurta son verre contre le verre de Louis Berville, qui le tendait machinalement, mais qui n'eut pas plutôt mouillé ses lèvres, qu'il sortit, comme par enchantement, de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé.

— Ah! ah! s'écria l'invalide, cela vous réveille de vous parler de l'avenir... A propos, vous êtes artiste, mais dans quel genre?

— Je suis peintre, répondit Louis.

— Peintre? tant mieux; j'en connais un qui est bon comme le bon... vin, et qui, en ce moment, a besoin d'un élève de mérite pour lui donner un coup de main dans une chapelle qu'il a à peindre. Voilà votre affaire toute trouvée.

— Oui, si j'avais du mérite.

— Bah! on ne trompe pas un vieux routier comme moi... Je suis de la partie, puisque je *pose*, et j'ai lu dans vos yeux que vous avez du talent. Tenez, n'allons point par trente-six chemins, pas plus tard que demain matin, si vous voulez venir me prendre à la porte de l'hôtel, je vous conduirai chez le peintre en question, et je suis sûr d'avance que vous serez bien reçu, présenté par moi; car je ne suis pas un de ces modèles terre à terre qui ne songent qu'à faire métier et marchandises de leur *facies*, comme on dit; non, quand je pose, je me pénètre de l'intention de l'artiste, je ne suis plus le père Jean, le débris de la grande armée; je suis saint Étienne, Clovis, ce qu'on veut enfin. Aussi, sans me vanter, on a pour moi quelque estime; et je suis certain d'obtenir bientôt la vôtre, jeune homme.

— Oh! si ce n'était déjà fait, s'écria Louis avec effusion, je serais un bien grand misérable: je serais tout à la fois sans pain et... sans cœur!

Et il étreignit chaleureusement la main de l'invalide.

Le père Jean était radieux: il voyait le carmin de la jeunesse qui reparaissait sur ses joues naguère terreuses; le repas d'ailleurs fut modeste, il fut tel que le comportaient la bourse du vieux soldat et la santé affaiblie du pauvre artiste, qui regagna sa mansarde d'un pas calme et l'espoir dans l'âme.

Le lendemain il n'eut garde de manquer au rendez-vous; il s'y rendit avant l'heure fixée.

— Ah! ah! dit l'invalide en l'apercevant, c'est bien! vous ne m'avez pas fait *poser*, quoique modèle.

Ils prirent gaiement le chemin de l'atelier de M. D....., qui était situé non loin de la barrière Blanche. La course étant fort longue, il fallut s'arrêter en route pour prendre quelque repos; et, comme la veille, on finit par une petite collation. Louis admirait les innocents et généreux artifices du vieux soldat et se sentait pour lui une affection toute filiale.

Le repas terminé, ils ne marchèrent plus, ils volèrent. Le cœur de Berville battait bien fort lorsque s'ouvrit la porte de l'atelier de M. D..., une des gloires de notre époque.

— Ah! vous voilà, père Jean, dit l'illustre artiste; cela se trouve à merveille, car j'allais vous envoyer chercher...

— Bravo! s'écria l'invalide, je l'avais deviné, et quelque chose encore...

— Quoi donc?

— J'ai deviné de plus que vous me remercieriez un jour...

— De quoi, père Jean?

— Mon Dieu! je vais vous le dire en un mot : vous avez besoin d'un jeune homme de talent... vous êtes servi!

— Ah! ah! s'écria M. D....., qui n'avait pas d'abord aperçu Louis et qui le salua avec son exquise urbanité.

— Monsieur, dit le jeune homme, je ne me présente pas comme tel; le père Jean est un flatteur, ajouta-t-il en souriant; il peut s'appliquer à lui-même le vers du grand poëte :

Je n'ai jamais flatté que l'infortune.

— Il est bien facile, repartit avec bienveillance M. D....., de voir s'il dit vrai. Allons, si vous le voulez, mettez-vous aussitôt à l'œuvre. Voilà une toile toute blanche, je la livre aux fantaisies de votre imagination. Prenez vos aises, du reste; je ne regarderai que lorsque vous m'y convierez, dans quinze jours, dans un mois, quand vous le jugerez bon enfin.

Louis Berville, après avoir exprimé toute sa gratitude à M. D....., prit la rude main du vieux soldat et la baisa avec un respect affectueux, comme il eût baisé celle de sa mère, et en y laissant la trace de deux grosses larmes. L'invalide pleurait aussi; car, sous prétexte de se moucher, il tira son madras constellé de grains de tabac et se le passa sur les yeux. L'émotion gagna M. D....., qui, pour terminer cette scène éloquente, quoique muette, s'écria :

— Eh! eh! père Jean, je vous attends.

Le *modèle* alla prendre la pose indiquée, et Louis Berville gagna son chevalet.

. . . .

Un mois après, la toile blanche était devenue une œuvre remarquable.

Cinq ans plus tard, Louis Berville (dont nous taisons le véritable nom) épousait la fille unique de M. D..... Il est aujourd'hui un de nos peintres d'histoire les plus distingués; et le père Jean en éprouve une telle joie, que, pour être longtemps, bien longtemps, témoin des triomphes de son fils (c'est ainsi qu'il appelle Louis), il veut dépasser l'âge de Mathusalem.

Et voilà comment, après un acte charitable, *faute d'un sou* on peut *devenir riche*.

L. DE VOIVREUIL.

VIE CATHOLIQUE A GENÈVE

Genève fut un des foyers de la révolte religieuse qui scinda si fatalement l'Europe catholique au seizième siècle. Calvin, protégé par les armes de Berne, sut profiter des agitations politiques et réussit à y établir son joug doctrinal. Les évêques qui jadis avaient doté la cité de ses franchises et l'avaient fait vivre de sa vie municipale prirent tristement le chemin de l'exil; le clergé et les religieux qui y imprimèrent le mouvement des sciences et de l'industrie furent proscrits; et depuis lors, pendant deux siècles et demi, les églises devinrent les temples du protestantisme, la vérité catholique n'y avait pas même une chaire isolée, ni l'eucharistie un autel obscur. Les chefs de la réforme lui donnèrent une sorte de suprématie religieuse; ils voulurent la fonder comme le centre du protestantisme, en l'illustrant du nom de *Rome protestante*. De l'Écosse, de la France, de la Hollande, de la Prusse, les protestants venaient à Genève s'inspirer des traditions de Calvin et y chercher ses souvenirs. Des lois sévères empêchaient la plus humble manifestation du culte catholique, même dans le sanctuaire domestique; des remparts protégeaient la ville de tout agrandissement; tout était combiné par la force et l'habileté humaines pour en faire une cité à jamais protestante.

L'exercice du culte catholique, aboli dans Genève l'an 1535 par une ordonnance des syndics, sous date du 27 août, n'y fut rétabli qu'en exécution du concordat du pape Pie VII avec le gouvernement français, qui occupait alors Genève.

Dans cet intervalle de 266 ans, Genève montra la plus forte et la plus constante opposition, même à la célébration du saint sacrifice de la messe dans des oratoires particuliers. L'on en trouve une preuve remarquable dans un ouvrage intitulé : *Fragments biographiques et historiques, extraits des registres du conseil d'État de la république de Genève*, de 1535 à 1792.

En 1679, le résident de France prévint le gouvernement qu'il était dans le cas de faire établir une chapelle dans son hôtel, pour y faire célébrer la sainte messe. Cette communication jeta l'alarme dans le conseil d'État de la république. Dans la séance du 8 novembre, même année, « noble Jean Pictet propose que l'État entretienne un carrosse à M. le résident de France, pour qu'il puisse aller à la messe hors de la ville. » Noble J. A. Lullin et noble J. L. Calandrini « offrent le premier vingt pistoles, et le second quinze, pour une souscription à cet effet. »

Dans la séance du 4 janvier 1680, il fut déclaré : « Comme nous avons dégénéré de la vertu et modestie de nos pères, Notre-Seigneur a levé la verge pour nous réveiller de notre assoupissement, en permettant que le résident du roi très-chrétien ait introduit en son hôtel l'exercice de la religion catholique romaine, » etc.

Dans la séance du 25 janvier 1681 : « Si l'établissement d'un résident de France dans cette ville est un témoignage de la protection de Sa Majesté et une marque de l'honneur dont elle favorise les États souverains, il n'est pas douteux que l'introduction si surprenante de l'exercice de la religion romaine dans son hôtel a causé parmi nous une grande frayeur et consternation. »

En 1799, de concert avec M. l'abbé Neyre, décédé, supérieur du grand séminaire d'Annecy, à la faveur d'une *bonnace* qui régnait en France pour l'exercice de la religion, M. Vuarin ouvrit une chapelle, pour la fête de Noël, dans une maison de la rue de la Croix-d'Or, n° 30, près la place du Molard. Les catholiques domiciliés dans Genève, et les habitants des campagnes qui venaient en ville les jours de dimanche et de fêtes, pour louer leur industrie, se rendaient avec empressement et en foule au service divin. L'enceinte de l'oratoire étant assez restreinte, ils se plaçaient dans la montée et jusque sur la place du Molard, pour entendre la messe.

Après quelques mois, le chef de famille protestant qui avait loué une partie de son appartement se laissa intimider par des menaces ou séduire par des promesses : il pria les catholiques de chercher un autre local.



Église de l'Immaculée Conception, à Genève.

Ils transportèrent leur tabernacle au bout de la rue de la Croix-d'Or, dans une allée dite la *Tête-Noire*. Nous ne pûmes pas y faire une longue station. Le concours des fidèles devenant plus considérable, on prit l'alarme et on provoqua contre la chapelle une émeute populaire, le 3 juillet 1800, dans laquelle M. Neyre fut exposé à perdre la vie au moment où il allait célébrer la sainte messe. Le préfet et la force militaire durent intervenir pour arrêter les suites de ce mouvement. Les provocateurs, pour animer le peuple, avaient répandu d'absurdes calomnies.

Cependant, le préfet exigea que la chapelle fût entièrement dépouillée et fermée; et, pour les soustraire à tout danger, il invita M. Neyre et M. Vuarin à s'absenter de la ville pendant quelque temps.

Ils revinrent au bout de quelques semaines et ils louèrent un nouveau local, d'abord au rez-de-chaussée de la maison Grenus, près de la descente qui conduit aux Barrières, ensuite un peu plus bas, immédiatement au-dessus de l'escalier, enfin au plain-pied de la cour du manége, où nous restâmes jusqu'à l'ouverture de l'église de Saint-Germain, en 1803.

L'église de Saint-Germain fut, au seizième siècle, la première livrée au culte protestant; la Providence a voulu qu'au début du dix-neuvième siècle elle fût réconciliée la première et rendue à son antique destination, le jour de la Toussaint 1803, par Mgr Paget, évêque de Genève, qui, sur la demande du Souverain Pontife, venait de donner sa démission pour faciliter l'exécution du Concordat de 1801.

On ne doit pas omettre de rappeler ici que l'on retrouva et que l'on replaça à la porte de l'église l'ancien bénitier de marbre, en forme de coquille, qui existait avant l'apostasie de Genève. Dès les premiers

coups de marteau que les maçons eurent donné, ils s'aperçurent d'un vide; dès qu'ils l'eurent déblayé, ils présentèrent le bénitier qui reprit sa place.

M. le curé Lacoste, mort naguère grand vicaire de Dijon, bénit les deux cloches qui avaient été fondues en 1626, et leur imposa, à l'une et à l'autre, le nom de Saint-Germain. Cette cérémonie eut lieu le 15 octobre 1803. Le dimanche suivant, 16 octobre, il fit la bénédiction solennelle de l'église, et y célébra l'office divin.

Depuis lors ni les luttes, ni les tribulations ne manquèrent à ce petit troupeau, qui devait grandir sous la houlette d'un vigilant pasteur. M. Vuarin, d'immortel souvenir, resta trente-huit ans le chef infatigable de cette paroisse, où tout est prodige depuis un demi-siècle. Il refusa les premières dignités de l'Église, et il resta jusqu'à la mort à son poste de dévouement. Sans autre ressource que la charité catholique, malgré de nombreux obstacles, il put créer des écoles où les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de Saint-Vincent de Paul donnent aux enfants catholiques la piété et l'instruction, un hôpital où toutes les souffrances retrouvent le dévouement des sœurs de la charité.

Monseigneur Marilley, aujourd'hui l'évêque exilé, fut choisi pour porter le glorieux héritage de M. Vuarin; la persécution le frappa; c'est ainsi que Dieu le préparait d'avance aux grandes épreuves de son épiscopat.

Aujourd'hui cette paroisse qui, il y a un demi-siècle, comptait à peine 400 âmes, présente presque 15,000 catholiques. Une pauvre et étroite église, aux trois quarts trop petite, et qui à peine peut contenir 900 fidèles, et encore avec de continuelles souffrances, voilà sa seule ressource.

Les protestants, au nombre de 20,000, ont plusieurs temples spacieux dont la plupart ont été autrefois des sanctuaires de la vraie foi.

Il est donc urgent qu'une nouvelle église catholique s'élève à Genève, pour offrir aux âmes si exposées la facilité de la vie catholique; il est urgent qu'une église s'élève pour que nos frères séparés puissent entendre les prédications de la foi, admirer les splendeurs de notre culte et comprendre que là seulement est la vérité et la vie!

Au commencement du dix-septième siècle, Genève eut peur; elle se crut menacée dans son protestantisme. Les armes du duc de Savoie et surtout la conversion de Chablais, obtenue par les prières, la parole et le dévouement de saint François de Sales, effrayèrent les gardiens de la cité. Ils firent un appel à l'Europe protestante, et tous les pays réformés apportèrent leur concours à une œuvre d'embastillement de la ville de Genève. Des remparts furent élevés autour de son enceinte, portant les noms des peuples donataires : de la Hesse, de la Hollande, etc. Ces fortifications sont tombées sous le coup du libéralisme, qui ne veut pas faire de cette ville une petite cité calviniste, mais qui veut l'ouvrir à tous les progrès de l'industrie.

Après des luttes sans nombre, les catholiques obtinrent, sur ces remparts abattus, un terrain pour y élever une église nouvelle, et, par une attention providentielle, Dieu leur fit accorder la *batterie royale du roi de Prusse*. Ce souverain protestant ne songeait pas, il y a deux siècles, que sur ses travaux s'élèverait l'église de l'Immaculée Conception; qu'à l'heure même où Rome prononcerait ce doux et consolant décret dogmatique, la Rome protestante offrirait aux yeux de tous un monument réparateur qui serait un acte de foi à l'Immaculée Conception.

Saint François de Sales, cet aimable et saint évêque de Genève, n'a jamais eu la consolation de célébrer la sainte messe dans sa ville épiscopale; il ambitionnait ce bonheur, et il disait : *S'il m'était donné de célébrer le saint sacrifice à Genève, il me semble que je la convertirais!*

Ses prières ne sont pas étrangères à ce résultat glorieux. Les ouvriers catholiques sont venus prendre leur part à cette construction; et sans salaire ils ont travaillé, montrant aux regards étonnés de l'erreur comme un lointain reflet de l'enthousiasme du moyen âge!

Grâce à la noble générosité de Pie IX qui a su tirer, de sa pauvreté et de son exil, une offrande qu'il remit à M. Dunoyer, curé de Genève; grâce à la coopération des catholiques de France, et surtout des conférences de Saint-Vincent de Paul, l'église est aux deux tiers construite. Les secours viendront pour son achèvement; les prêtres qui l'ont commencée avec la confiance en Dieu comptent sur sa bénédiction et sur la charité catholique.

Elle est en style ogival, et le plan est dû à M. Grigny, l'architecte intelligent et chrétien de la chapelle des dames du Saint-Sacrement à Arras.

Le protestantisme qui s'agite en Europe redoute la vie catholique qui se développe à Genève; il cherche à séduire les pauvres par la tentation des secours donnés en prime à l'apostasie.

La religion, ce lien sacré qui lie la conscience à Dieu, qui est le résultat d'une conviction sérieuse, le fruit de la persuasion et de la grâce, ce refuge où l'homme s'abrite contre ses tristesses, trouve de la force contre ses défaillances; la foi, ce sanctuaire inviolable et inaccessible aux motifs humains; la foi et la religion, ces grandes choses que Dieu a daigné donner à l'humanité pour la conduire et la consoler, s'abaissent jusqu'à n'être plus qu'une marchandise dont l'or dispose à son gré.

Les catholiques résistent; ils luttent avec leur pauvreté et leur foi; les discussions sont vives et douloureuses. Ils désirent l'heure de la pacification, de l'union des âmes dans la charité sans perdre le trésor de la vérité!

L'abbé G. Mermillod,
Miss. apostol., vicaire de Genève

DERNIER ÉPISODE DU SIÉGE DE LYON, EN 1793

S'il est une époque digne d'étude, c'est assurément la période révolutionnaire, où tout fut bouleversé, détruit et remis en question; où les luttes sanglantes, les persécutions odieuses, enfantèrent les plus sublimes dévouements.

Le siége de Lyon est l'un des principaux épisodes de ces temps si riches en grandes figures et en actions héroïques. Ce fut alors que l'on vit avec étonnement la plus grande ville du royaume après la capitale mettre la Montagne *hors la loi*, la Montagne qui avait créé ce menaçant anathème pour s'en faire une arme contre tous, puis répondre à la force par la force et soutenir avec résolution une lutte acharnée contre une armée nombreuse qui se recrutait sans cesse.

Cependant, pour les braves Lyonnais fidèles à la foi de leurs pères, les jours mauvais étaient venus. Que pouvaient, après soixante-trois jours d'un siége énergique, sept mille jeunes gens contre une armée de cent mille hommes? Se rendre à la merci d'un vainqueur ivre de vengeance? Ils préférèrent se confier à la garde de leur épée et à celle de Dieu...

Soumise à la décision d'un conseil de guerre présidé par le général en chef comte de Précy, la question de la sortie fut adoptée à la majorité. La nuit qui précéda cette résolution extrême fut affreuse. De toutes parts dans la ville on ne rencontrait que des visages d'hommes tristes, exprimant la souffrance et le désespoir. On voyait aussi des femmes non moins affligées, marchant en silence, pleurant tout bas et dévorant leurs larmes pour ne point affaiblir chez leurs frères ou chez leurs maris la force morale dont ils avaient un si grand besoin dans ce moment suprême. Les bataillons lyonnais avaient reçu l'ordre, à minuit, d'abandonner leurs postes pour se rendre au parc de la Claire, lieu choisi pour la concentration des troupes. La sortie devait avoir lieu à cinq heures du matin. Il en était trois alors; le temps était froid et pluvieux. Les cavaliers se rendaient isolément au lieu du rendez-vous; l'infanterie les suivait par petits détachements; quelques pièces de canon prenaient la même direction, sous le commandement de leurs chefs respectifs. Les officiers avaient quitté leurs uniformes, leurs insignes et leurs décorations. A peine les reconnaissait-on à travers le brouillard d'octobre qui couvrait la ville. Sur le passage de ces braves, on voyait des enfants et des vieillards, venus, eux aussi, pour donner ou recevoir le baiser d'un suprême adieu. La principale cour de la maison de la Claire commençait à s'encombrer d'hommes et de chevaux; cependant le rassemblement ne s'opérait qu'avec lenteur. Le général de Précy, dont le mâle courage ne s'était pas démenti un seul instant, avait établi une batterie sur le pont de pierre, et avait fait couper le pont de bateaux sur la Saône; il se trouvait en ce moment à l'entrée du faubourg de Serin pour y recevoir les divers détachements qui devaient y passer; il ne rejoignit les débris de son armée qu'à cinq heures.

Pendant ce temps, une cinquantaine d'hommes, officiers ou soldats, s'étaient réunis dans une vaste cave de la place Croix-Paquêt, pieux refuge qui, pendant tout le siége, avait servi à l'exercice du culte catholique. Ces braves, dont la plupart portaient de glorieuses cicatrices, se trouvaient là pour entendre la sainte messe. Un prêtre, soldat volontaire lui-même, devait officier. Il avait quitté son uniforme de cavalier pour célébrer les divins mystères sur un autel improvisé avec des tambours.

C'était un beau et touchant spectacle que celui de ces jeunes hommes, les uns hauts et debout sur leurs armes, les autres courbés sous la main du ministre du ciel: tous fiers, mais résignés, tous implorant avec ferveur le Dieu des batailles, le Dieu qui fait les forts et les martyrs. Un profond recueillement régnait parmi ces groupes d'hommes, et si parfois la voix du prêtre se trouvait interrompue, c'était par des prières murmurées avec ferveur. L'autel était éclairé par des cierges de cire jaune, et une lampe appendue comme en un tombeau à la voûte de la cave répandait de sinistres clartés; on eût dit l'office des morts, et ce le fut pour le plus grand nombre des braves qui semblaient assister ainsi à leur propre service. Le moment de l'élévation fut solennel; celui de la sainte communion fut sublime. Plusieurs chefs, le général de Virieu entre autres, et la plupart des soldats, communièrent avec des sentiments d'amour et de foi.

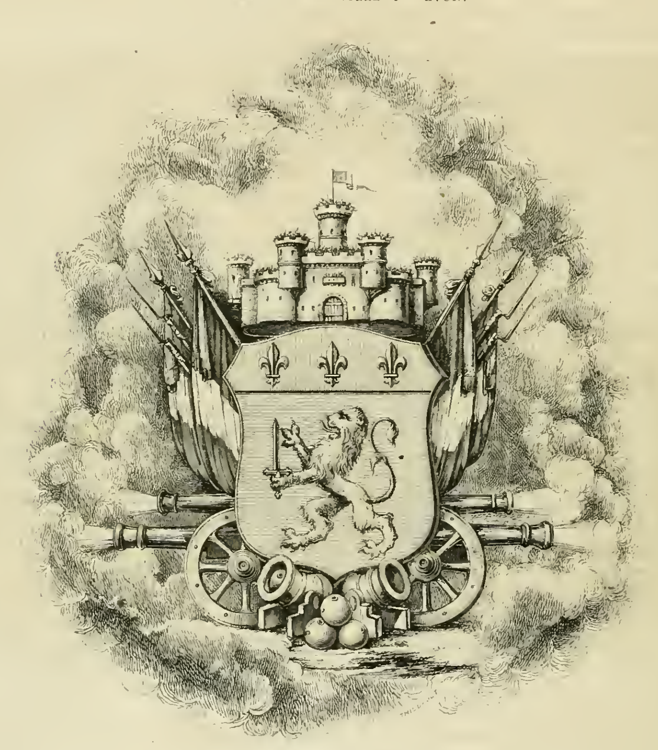
Quelques instants après, lorsque cette colonne d'élite rejoignit le gros de l'armée, le général en chef s'occupait de réorganiser ses troupes, comptant lui-même les hommes, formant les compagnies, nommant les officiers, composant son avant-garde, son centre et son corps d'arrière-garde. Ces dispositions prirent du temps; le jour déjà commençait à poindre, et les troupes de la Croix-Rousse et du quartier Saint-Georges n'arrivaient pas. Elles parurent enfin; il était six heures et demie. Les soldats, impatients, attendaient le signal, lorsqu'un obus parti du château de la Duchère vint frapper un grenadier et atteignit mortellement une femme et un enfant qu'on avait assis sur un caisson. Ce funeste événement sembla de mauvais augure à quelques-uns. Cependant le général en chef, se portant devant le front de sa petite armée, composée de sept cents hommes seulement, leur adressa ces paroles, magnifique harangue digne d'eux et de lui :

« Soldats! malgré le sort des combats, qui nous est contraire, je suis content de vous, et je désire que vous le soyez de moi... » Sa voix fut aussitôt interrompue par le cri de : Vive le général de Précy! Il reprit : « Vous avez fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver votre malheureuse ville. Il n'a pas dépendu de moi qu'elle ne soit à cette heure libre et triomphante; mais il dépend de nous

que nous la revoyions un jour heureuse et prospère. Soldats ! souvenez-vous que vous êtes Lyonnais, c'est-à-dire les fils des braves et des martyrs; souvenez-vous aussi que la force existe dans la discipline et dans l'union. Je ne vous en dis pas davantage. Je compte sur vous; comptez sur votre général : entre vous et lui, c'est à la vie et à la mort... Vive Lyon! vive la France! » — Vive Lyon! vive la France! répéta l'armée tout entière, et, s'ébranlant, elle s'avança sur le chemin de son calvaire.

Il était sept heures; un brouillard des plus intenses continuait à jeter son froid linceul de brume sur la malheureuse cité abandonnée par l'élite de ses enfants; cent vingt cavaliers et une compagnie de chasseurs formaient l'avant-garde sous les ordres du général Rhimberg; le centre, flanqué de femmes et de vieillards fugitifs, comptait trois cents hommes armés. Le général de Précy, assisté d'un excellent officier nommé Burtin de la Rivière, en prit le commandement. Les troupes de la Croix-Rousse et de la porte Saint-Georges, au

ARMES DE LA VILLE DE LYON.



Suis le lyon qui ne mords point,
Sinon quand l'ennemi me poind.

nombre de deux cents combattants, marchaient à l'arrière-garde, sous les ordres du général de Virieu. Quatre pièces de canon, chargées à mitraille, protégeaient la tête et la queue de la colonne. C'est avec cette poignée de combattants que le général en chef se proposait de gagner les montagnes de la Suisse par celles du Jura, qu'il comptait atteindre en passant la Saône au-dessus de Trévoux. Ce projet était audacieux autant que difficile, car, pour l'exécuter, Précy devait percer l'épée à la main les remparts de baïonnettes dont la ville et ses environs étaient entourés.

Parmi les chefs supérieurs qui n'avaient pu le suivre dans sa mauvaise fortune, il regrettait surtout l'absence du colonel de Chenelette, l'un des meilleurs officiers de l'armée française et l'héritier d'une noble famille dont le nom a toujours été le synonyme de l'honneur et de la fidélité.

Le second corps de l'armée lyonnaise avait à peine débouché par la place de Vaise, qu'il se trouva tout à coup foudroyé par le feu de cinq batteries. Le général Burtin de la Rivière, atteint par un boulet de quatre à l'aine gauche, tomba sans vie de cheval. Un mouvement d'hésitation se manifestant alors dans les rangs, de Précy le maîtrisa et parvint même à culbuter les ennemis qui lui barraient le passage. Il put dès lors continuer sa marche sur Saint-Rambert en s'engageant

dans un chemin fort encaissé. Sa cavalerie le rejoignit près de Saint-Rambert, après avoir essuyé un feu très-vif près de l'île Barbe. Cependant les troupes commandées par le général de Virieu n'arrivaient point; les pensées les plus sinistres commençaient à circuler dans les rangs; elles ne tardèrent pas à se réaliser : une dizaine de chasseurs à cheval, rejoignant l'armée près du village de Saint-Cyr, annoncèrent que l'arrière-garde, arrêtée par l'explosion d'un caisson, avait été coupée au pont de la Roche-Cardon, et refoulée mutilée sur le point du départ. Le général de Virieu fut tué en cette affaire; sa dernière parole fut une pieuse invocation : « Mon Dieu! » s'écria-t-il en se sentant mortellement frappé.

L'avant-garde et le centre, ne formant plus qu'un seul corps, purent traverser sans obstacle le village de Saint-Cyr. L'armée se crut alors sauvée; le chemin devint plus étroit, moins frayé, ses pentes se montraient plus rapides à mesure qu'on avançait; en raison même de ces difficultés, on se vit obligé d'abandonner les pièces de canon après les avoir enclouées.

Bientôt après, dans une direction sud-ouest et sur un mamelon éloigné, le général de Précy vit se déployer plusieurs escadrons de hussards, chargés sans



Messe de sortie. — Page 71. H. Flandrin.

doute de surveiller et d'attaquer au besoin la colonne lyonnaise. La route alors semblait impraticable; les pelotons se trouvaient rompus à chaque instant par les inégalités du terrain. Aussi, craignant d'être surpris dans cette marche périlleuse, de Précy demanda quarante hommes de bonne volonté pour surveiller et arrêter l'ennemi s'il se décidait à prendre l'offensive. Cinquante grenadiers répondirent à l'appel. — Ce n'est pas trop, dit le général, et il leur donna l'ordre de ne rejoindre la colonne que lorsqu'ils jugeraient qu'elle devrait avoir atteint le versant nord de la montagne à mi-côte de laquelle on s'avançait. Cette manœuvre s'exécuta sans être inquiétée par la cavalerie ennemie. De Précy pensait qu'elle avait reçu l'ordre de rétrograder, lorsque plusieurs de ses éclaireurs se présentèrent inopinément au détour d'un chemin faisant front à sa colonne. Il y en eut deux de tués, et les autres s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Les Lyonnais continuaient à s'avancer avec rapidité, lorsque, vers une heure, ils se trouvèrent en face d'un gros d'infanterie soutenue par du canon.

Le général gagna précipitamment les hauteurs, et rangea son armée en bataille, pendant que l'ennemi cherchait à l'entamer à coups de canon; en même temps, il aperçut un corps considérable de cavalerie gardant la rive gauche de la Saône. L'espérance de traverser cette rivière se trouvant ainsi déçue, il dut renoncer au projet de gagner la Suisse. Il ne songea plus qu'à se jeter dans des lieux d'un accès difficile, s'arrêtant de préférence à la pensée d'occuper les montagnes du Forez, où le bon esprit des paysans pourrait au besoin lui procurer des voies de retraite et de salut. Il fit aussitôt ses préparatifs en conséquence.

Les hauteurs où il se trouvait sur le point d'être attaqué sont situées entre les villages de Collonges et de Poleymieux; un terrain d'une nature accidentée et

coupé de ravins le séparait de ce dernier village, auquel deux routes conduisaient : l'une, escarpée et praticable seulement pour des hommes à pied; l'autre, moins directe, mais plus facile. Précy s'engagea dans la première avec son infanterie; la cavalerie prit la seconde. L'infanterie seule parvint à Poleymieux; la cavalerie, battue, dispersée par des troupes supérieures en nombre, se vit obligée de se débander. A l'exception de quelques cavaliers qui purent rejoindre l'armée, tous les autres furent massacrés ou faits prisonniers. Les troupes, harassées, souffraient de la soif et de la faim. De Précy les établit dans la cour même du château, dont les murs noircis par le feu conservaient encore les traces de la sinistre journée du 26 juin 1791, terminée par un horrible festin de chair humaine. Les habitants de Poleymieux témoignèrent empressement et bienveillance aux Lyonnais, pour effacer sans doute un odieux souvenir. Après une halte de deux heures, la direction que l'armée devait prendre devint l'objet d'une discussion vive et animée. Le plus grand nombre des soldats conjurèrent le général de les conduire sur les bords de la Saône : « Nous saurons traverser cette rivière, disaient-ils, ses eaux fussent-elles des flots de flamme, et ses rives fussent-elles défendues par des murailles de feu. » Le général leur répondit : « La malheureuse issue d'un siége où la fortune des combats a trahi la justice et le droit ne m'ont point rendu indigne du commandement que vous m'avez confié. Tant que j'aurai dix hommes debout à mes côtés, et une goutte de sang au cœur, je le conserverai. Avant vous, j'ai pensé à la Suisse et au passage de la Saône, qui nous y conduirait si des obstacles supérieurs à la puissance humaine ne devaient point entraver votre valeur. Soldats! la mort sans aucune chance de salut est sur les bords que vous désirez... Mais les montagnes du Forez et le salut peut-être se trouvent devant vous. Choisissez... »

Ces paroles, corroborées par des considérations d'un ordre supérieur, prévalurent dans l'esprit de la majorité; mais les dissidents, au nombre de cent cinquante hommes, persistant dans leur résolution, opérèrent aussitôt leur séparation. Ils se portèrent résolûment sur les rives de la Saône, où la mort les attendait, ainsi que le leur avait dit le général. En effet, accueillis de tous côtés par les troupes de la Convention et par les paysans, ceux-ci excités par l'appât d'un butin facile, ils furent tous massacrés ou faits prisonniers avant la fin de la journée.

La position de l'armée devenait à chaque instant plus critique. Privée de cavalerie et de canons, réduite à un petit nombre d'hommes, elle n'avait plus qu'une espérance, celle de succomber avec gloire; cependant, relevée par les paroles et surtout par l'exemple de son chef, elle se remit en route au cri de : Vive le général de Précy ! Le général avait pour guide un beau vieillard de soixante-dix ans, qui se désolait sur le sort de son fils, soldat volontaire enfermé dans Lyon pour la défense de cette ville. Depuis un mois, il n'en avait aucune nouvelle. L'armée traversa la grande route de Lyon au-dessous d'Anse, et se porta rapidement sur le village de Chasselay, d'où, après un engagement heureux avec une patrouille de hussards, elle gagna la plaine. Après une halte d'une heure, elle dirigea sa marche précipitée sur les montagnes voisines, dont on apercevait les crêtes couronnées de bois.

Le général était en vue de Morancey, lorsque le tocsin se fit entendre pour la première fois : comme il n'y avait pas d'autre chemin, de Précy fit ses dispositions pour emporter ce bourg; mais un fermier qu'il rencontra promit de changer les dispositions hostiles des paysans. En effet, le tocsin cessa devant ses paroles conciliantes, et les Lyonnais trouvèrent des hôtes généreux là où ils avaient cru trouver des ennemis à combattre. Il était neuf heures du soir quand la colonne traversa le village d'Alix; la nuit était noire et brumeuse. Le général hésita s'il devait y passer la nuit; mais la crainte d'être surpris et la difficulté d'organiser un camp avec des hommes fatigués le déterminèrent à continuer sa marche : il était onze heures lorsqu'il atteignit les bois d'Alix. Là, ses troupes lui déclarèrent qu'elles ne feraient pas un pas de plus... Il était excessivement fatigué lui-même, car il marchait à pied comme ses soldats, voulant, disait-il, partager jusqu'à la fin leurs périls et leurs privations. Il consentit donc à bivaquer la nuit sous les arbres de la forêt.

ALPHONSE BALLEYDIER.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE

GOFFINÉ

INSTRUCTIONS CATHOLIQUES POUR LA SANCTIFICATION DES DIMANCHES ET FÊTES [1]

Fénelon a dit : *Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'Évangile;* j'oserai ajouter, pour compléter cette belle pensée, *et qu'ils nous font aimer l'Église.* Oui, point d'Église, point d'Évangile; pour goûter la parole de Dieu, il faut aimer l'Église, ses belles cérémonies, sa sublime liturgie. Le livre donc qui nous les ferait aimer et qui nous apprendrait l'Évangile, serait sans contredit le meilleur livre. — En voyant la foule affamée de nos cérémonies se presser

[1] Paris. — Charles Douniol, libraire.

dans nos églises, je me suis dit souvent : « Qui donnera à ces pauvres âmes l'intelligence de ce qui frappe les sens? Il me semble que leur esprit cherche quelque chose de spirituel dans ces pompes du culte, qu'il a besoin de s'identifier au mystère d'amour, car tout est amour dans l'Église de Jésus-Christ. Mais qui ouvrira l'esprit? qui pénétrera par là jusqu'au fond du cœur? Plusieurs ont un livre qui contient les paroles que prononce le ministre du Seigneur; mais ils sont là comme l'eunuque de la reine d'Éthiopie sur son char, qui lisait sans les comprendre les paroles du prophète Isaïe. »

Eh bien! je viens leur annoncer une bonne nouvelle, c'est-à-dire un bon livre, qui leur découvrira à la fois le sens de l'Écriture comme Philippe à l'Éthiopien, et le sens des prières et des cérémonies liturgiques. Pendant que tant d'écrivains se mettent l'esprit à la peine pour nous faire de nouveaux livres, un bon P. capucin du canton de Fribourg s'est donné pour mission, lui qui n'est pas homme de lettres, de faire connaître à tout ce qui parle français le livre de piété le plus populaire de l'Allemagne catholique, aussi répandu dans ce pays que l'*Imitation*. Il s'est associé pour cette noble tâche un religieux plus lettré que lui, qui en a fait la traduction, et le curé de Neuchâtel, homme apostolique, qui l'a édité. Si chacun est récompensé dans la mesure du bien qu'auront produit ses œuvres, combien glorieuse sera la couronne de ce bon capucin et celle de ses deux associés! Depuis deux siècles que l'ouvrage de *Goffiné* est connu en Allemagne, que d'âmes n'a-t-il pas sauvées ou préservées de l'erreur! Voici un fait : Dans cette terre en quelque sorte classique du protestantisme, partout où ce livre est devenu populaire, l'hérésie n'a pu pénétrer.

Les instructions de *Goffiné*, qui manquent entièrement chez nous, embrassent à la fois le dogme, la morale et la liturgie. Elles sont riches en belles pensées autant qu'en sentiments affectueux, pleines de l'Écriture sainte et d'extraits des Pères, d'une théologie simple et élevée, d'un style clair, facile et quelquefois magnifique. Là où il se pourrait parfois rencontrer de l'obscurité, l'auteur a eu soin de se mettre à la portée des plus petites intelligences, c'est-à-dire des petits enfants. Son instruction est par demandes et réponses, dans le style clair du catéchisme. Lisez, par exemple, en tête de la fête de la Dédicace, son instruction sur la liturgie. Il ne se peut rien de plus simple, de plus lucide, et cependant de plus substantiel et de plus profond. Qu'on en juge par cette définition de la liturgie : « Qu'est-ce que la liturgie? — La liturgie, c'est l'ensemble des cérémonies employées dans le service divin. Le mot liturgie veut dire action par excellence, parce que le service divin est l'œuvre la plus noble que nous puissions faire, puisqu'elle nous met en rapport avec Dieu. »

Depuis deux ans que ce livre est connu à Paris, ce sont les ecclésiastiques qui l'ont tout d'abord acheté pour eux, et l'ont ensuite recommandé aux fidèles. « Nous ne doutons pas, nous disait dans les commencements un des vicaires généraux de Paris, que les quarante mille curés de France n'achètent tous ce livre, qui contient de la bonne doctrine et non pas des phrases. Nous n'avons rien de semblable dans notre littérature. » A ces paroles d'un homme éminent par son savoir, nous pouvons aujourd'hui ajouter une autorité plus grande, le suffrage même de Monseigneur l'Archevêque de Paris, qui a daigné écrire à M. le curé de Neuchâtel pour l'encourager dans la propagation en France de cet excellent ouvrage. Nous voudrions pouvoir citer ici la belle lettre que monseigneur d'Orléans a aussi adressée dans le même but à ce vénérable ecclésiastique, et rapporter tant d'autres approbations dont l'ouvrage est revêtu.

Pour terminer, disons que quelques catholiques, hommes de zèle et de cœur, comprenant le bienfait immense de la diffusion de ce livre, surtout dans les classes pauvres, qui manquent encore plus de la nourriture de l'esprit que de celle du corps, ont résolu de seconder les efforts de l'éditeur, de faire avec ce volume comme une œuvre biblique catholique. Afin d'en réduire le prix, une édition populaire en caractères clichés a été exécutée. Puis M. le curé de Neuchâtel vient d'écrire à tous les évêques de France pour mettre le livre et l'œuvre sous leur patronage. Nous ne doutons pas, d'après les suffrages qui lui sont déjà parvenus, que tous les prélats n'accueillent favorablement la propagation des instructions catholiques de Goffiné.

Nous nous réservons de revenir sur ce sujet, comme aussi d'initier le lecteur dans la renaissance du culte catholique à Neuchâtel (Suisse), et dans ses progrès, qui sont dus surtout au zèle apostolique du curé actuel de Neuchâtel, le vénérable M. de Stœcklin. G.

CAUSERIE

Je m'étais promis, chers lecteurs, d'être plaisant aujourd'hui, pour compenser la gravité de notre dernier entretien. — Et voici que j'ai un monde de choses sérieuses ou touchantes à vous raconter; si bien qu'il m'est impossible de trouver, au moins en commençant, le plus petit mot pour rire... Cela viendra peut-être.

I

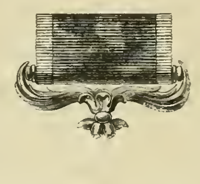
Le premier fait qui se présente à nous, dans l'ordre religieux, est la neuvaine de Sainte-Geneviève. — Il y a bientôt quatorze siècles que les habitants de Paris s'honorent d'avoir pour patronne cette humble fille

des champs, presque contemporaine des origines de notre histoire, cette enfant qui fut bénie par saint Germain d'Auxerre, cette bergère dont les prières détournèrent de nos murs *Attila, le fléau de Dieu*, comme plus tard une autre bergère devait, par ses armes, et ses prières aussi, délivrer le sol français de la domination étrangère. — Tous les ans, des extrémités de la grande ville et de tous les points de sa banlieue, des pèlerins arrivent, par centaines de mille, visiter le tombeau de la sainte et la châsse qui contient ses reliques. Cette année, leur nombre s'est élevé à plus de deux cent mille. — N'est-ce pas une chose bien consolante pour notre foi, de penser que la sainteté, c'est-à-dire la religion portée à son expression la plus haute, est ainsi en possession d'attirer, depuis des siècles, à une gardeuse de moutons, des hommages tels que les héros les plus populaires et les plus récents n'en ont jamais obtenu de semblables?

Paris a vu encore, depuis notre dernière causerie, la consécration de deux sanctuaires : — l'église de Saint-Martin, rue des Marais; c'est le premier temple élevé à Paris sous l'invocation de ce grand saint, et l'une de ces nouvelles paroisses qui sont destinées à faire un si grand bien aux laborieuses populations des faubourgs; — et la chapelle, à peine achevée, de l'Oratoire. C'était un beau spectacle que cette sainte fraternité des ordres religieux, accueillant avec tant de sympathie la résurrection de la famille des Philippe de Néri, des Bérulle et des Condren. Le P. Pététôt au milieu de ses pieux et savants disciples, le P. de Ravignan prêchant sur l'esprit de sacrifice, le P. Hermann tenant l'orgue, quels exemples vivants de sainteté! Que Dieu accorde à toutes ces familles religieuses beaucoup d'âmes semblables à ces âmes de feu!

A propos du P. Hermann, qui appartient, on le sait, à l'ordre du Carmel, tous les journaux ont répété une nouvelle intéressante. Le juif converti, le grand artiste transformé en un humble moine, construit une église dans cette charmante petite sous-préfecture de Bagnères-de-Bigorre que connaissent si bien tous les touristes des Pyrénées. Et cette église sera couverte de fresques... par qui? par Horace Vernet, qui






Médaille de la campagne de Crimée, distribuée aux troupes françaises au nom de la reine d'Angleterre.

a fait le *portrait du frère Philippe* et la *Messe au désert;* par Horace Vernet, l'ami des trappistes de Staoueli, en même tems qu'il est le premier et le plus populaire de nos peintres de batailles. — Cette alliance des arts et de l'Église, cette palette à la fois militaire et religieuse, cela n'a-t-il pas quelque chose de touchant? Et, malgré ces prétendus symptômes alarmants de recrudescence voltairienne que l'on se plaît à signaler parmi nous, n'y a-t-il pas là un immense progrès? Il y a trente ans, il y a dix ans seulement, aurait-on vu pareille chose? *Un carme*, grand Dieu! mais pour tout lettré, pour tout artiste, comme pour tout commis voyageur ou tout lecteur du *Constitutionnel*, c'était presque plus ridicule qu'un jésuite!

Le Carmel nous conduit tout naturellement à Jérusalem, où se passait dernièrement un fait que notre *revue du mois* ne saurait négliger. — Un de nos compatriotes, le docteur Thévenin, a pris l'habit religieux chez les franciscains de la Terre-Sainte. Avec lui, son jeune fils, âgé de huit ans, revêtait aussi (provisoirement, bien entendu) la robe de bure de Saint-François. C'était comme un *enfant de troupe* de cette sainte milice à qui est confiée la garde du divin tombeau. Présente à ce double sacrifice, madame Thévenin est, aussitôt après, repartie pour la France, où elle doit prendre le voile dans un couvent de la Visitation. Plusieurs des enfants de M. et madame Thévenin sont déjà prêtres ou religieuses. — Le monde peut rire de cette famille qui se disperse ainsi, pour s'attacher plus étroitement à Dieu. Nous sommes heureux, quant à nous, de revoir au moins un exemple de ces pieuses ruptures de la société conjugale, si fréquentes dans les âges de foi.

Traversons les mers, et venons partager la joie de nos frères de Genève pour le retour, si longtemps attendu, de leur évêque, — joie bien courte, puisque, le lendemain du jour où monseigneur Marilley faisait entendre sa voix dans l'enceinte trop étroite de l'église catholique, un contre-ordre, qui, on a lieu de l'espérer, ne sera que provisoire, est venu de nouveau lui interdire le territoire genevois. La France, avons-nous besoin de le dire? a été fière d'accueillir une fois encore le prélat exilé.

II

Deux cérémonies, touchantes au plus haut degré, se sont accomplies à Nîmes et à Angoulême.

Au collége de l'Assomption, à Nîmes, dans cette institution que dirige, avec tant de talent et de succès,

M. l'abbé d'Alzon, tous les élèves, dont plusieurs se destinent à la carrière des armes, ont vu le général de Gardarens de Boisse heureux d'offrir à la sainte Vierge, patronne de la maison, le legs que lui avait destiné, avant de mourir, le pieux général comte de Sparre. A l'heure du salut, le général de Gardarens s'est levé, portant sur un coussin de soie blanche le collier de pierreries offert par le comte de Sparre, et, avec une attitude pleine de respect, il a gravi lentement les degrés de l'autel. Puis, après la bénédiction, toute cette chrétienne et studieuse jeunesse s'est réunie dans la salle des exercices, et a recueilli de la bouche du général de Gardarens quelques-unes de ces nobles paroles dont l'écho retentit dans toute une vie :

« Si, après que les balles m'ont percé de part en part, dit-il, la Providence a voulu que j'en pusse guérir, si je ne fume pas aujourd'hui, comme tant d'autres, la terre d'Afrique, je l'attribue à ce que je n'ai



L'abbé René-François Rohrbacher, né à Langatte, diocèse de Nancy, le 27 septembre 1789, mort à Paris, au séminaire du Saint-Esprit, le 17 janvier 1856.

jamais manqué une seule fois, avant d'aller au combat, d'élever mon âme à Dieu. »

Et, comme des applaudissements unanimes accueillaient ce mouvement d'une mâle et chrétienne éloquence : « Oui, a repris le général, aimez toujours votre Dieu, et foulez aux pieds le respect humain. Restez chrétiens. C'est parce que la France et son armée sont chrétiennes, que Dieu nous aime et nous protége visiblement. »

A Angoulême, la Conférence de Saint-Vincent de Paul, dont le général de Pontevès avait été membre, faisait dire une messe pour le repos de l'âme de ce vaillant officier, tué devant Sébastopol. Monseigneur d'Angoulême lui-même prononçait l'oraison funèbre. Chacun voudra lire ce discours où les plus nobles sentiments sont exprimés dans un langage d'une grandeur et d'une simplicité admirables. Rien de plus propre à faire comprendre la dignité de l'état militaire, quand l'esprit chrétien, l'animant de son souffle, en fait une véritable vocation religieuse. Rien de plus capable, en même temps, de faire aimer ce brave et pieux général, dont la touchante charité rappelle quelques-uns des traits les plus émouvants de cet admirable éloge du général Drouot par le P. Lacordaire.

III

Parmi les vides qui, depuis notre dernière causerie, se sont faits dans les rangs catholiquess, il convient de signaler : *Monseigueur Robin, évêque de Bayeux; — le très-révérend évêque de Liverpool; — l'abbé Montès*, fort connu, il y a quelques années, à Paris comme aumônier des prisons; — le pieux et savant *abbé Rohrbacher*, auteur de l'*Histoire universelle de l'Eglise*, et dont les derniers moments ont montré à ceux qui avaient le bonheur d'y assister comment meurent les saints; alors même qu'on eût dit que la raison l'avait tout à fait abandonné, ses préoccupations étaient toutes d'un prêtre que dévore le zèle des âmes. *M. de Lamennais s'est-il confessé avant de mourir?* demandait-il avec insistance.

Souvent la religion retrouve à leur dernière heure ceux qui, pendant leur vie, lui ont été le plus infidèles. C'est ainsi que le poëte et professeur *Adam Mickiewitz*, naguère l'allié de MM. Michelet et Quinet dans leur croisade impie, s'est souvenu en mourant qu'il était le compatriote des saint Casimir et des Jean Sobiesky, et est mort comme un bon catholique. — Un artiste illustre n'a point, hélas! donné cette joie à ses amis chrétiens, et le caractère païen des obsèques de David d'Angers a rappelé les tristes funérailles de l'abbé de Lamennais.

IV

Comment ne dirions-nous rien des missions, au sujet desquelles, depuis un mois, plus d'un fait digne de remarque a été signalé par l'une ou l'autre des mille voix de la presse.

En Chine, M. l'abbé Jacquemin vient enfin d'être mis en liberté, après avoir passé six mois dans un cachot étroit et infect, où, sans sa constitution vigoureuse, surtout sans la grâce de Dieu, il aurait dû mourir mille fois.

D'excellentes nouvelles sont parvenues en France au sujet des efforts tentés à Ana (île de la Chaîne, Océanie), par les missionnaires de Piepus, pour civiliser les insulaires à l'aide du christianisme.

A Jérusalem, les religieuses de Saint-Joseph et de Notre-Dame-de-Nazareth se livrent avec un zèle admirable à deux œuvres très-appréciées des musulmans, les écoles et l'hôpital. Le gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha lui-même, visite ces bonnes sœurs et les aide de sa bourse.

Du reste, les regards de l'Europe sont, plus que jamais, tournés vers les lieux saints. De nouvelles caravanes s'organisent, et même on assure qu'au printemps prochain le sexe pieux veut tenter aussi ce pèlerinage par excellence. Des dames allemandes auront eu l'honneur de mettre les premières à exécution ce courageux projet. Elles trouveront certainement en France de nombreuses imitatrices.

Ne quittons pas l'Orient avant d'avoir dit un mot de la destitution du patriarche Anthymos (le patriarche schismatique grec de Constantinople), de la demande qui a précédé et obtenu cette destitution, et des symptômes de démoralisation profonde, — ce n'est pas assez dire, — de dissolution, qui apparaissent au sein de l'Église grecque. La forte atmosphère du catholicisme pourrait seule rendre à cette malheureuse Église la considération et la vie qui l'abandonnent en même temps. — De grands événements se préparent. Dieu veuille en faire sortir la lumière pour tous nos frères égarés, et fermer enfin cette plaie du schisme qui, depuis Photius, va s'élargissant tous les jours!

V

En passant des faits religieux aux faits historiques, nous trouvons tout prêt de nous : — la distribution faite à nos troupes par le duc de Cambridge, au nom de la reine d'Angleterre, de la médaille instituée en commémoration des campagnes de Crimée; — puis l'investiture de l'ordre du Bain, accordée, également au nom de la reine d'Angleterre, aux principaux de nos officiers généraux qui ont pris part à la guerre d'Orient; — puis surtout la *paix*, dont l'espérance paraît si assurée, et qui sera certainement une des plus glorieuses que la France ait jamais signées.

D'autres événements d'une grande importance s'accomplissent *au bout du monde*. C'est cette guerre de Chine qui, depuis plus d'un an, laisse la victoire indécise entre la dynastie tartare actuellement régnante et les rebelles, qui prétendent restaurer un gouvernement véritablement chinois. Les massacres de part et d'autre sont horribles. Mais ce qui est plus horrible encore, — et bien digne de cette civilisation raffinée, à laquelle manque l'arome du christianisme, et qui n'est au fond que corruption, — c'est l'institution légale du suicide, ce sont ces établissements officiels où les citoyens condamnés à la peine capitale sont admis, à l'effet de se donner la mort à eux-mêmes, et d'éviter ainsi l'ignominie d'un supplice public.

Il convient de parler aussi d'un fait qui se représente aujourd'hui, après s'être produit plus d'une fois depuis un siècle, pour la plus grande joie des amateurs de calembours : la prise d'Hérat par le schah... de Perse, — et de l'importance considérable qu'acquiert, à l'autre extrémité de l'Inde, le vaste empire des Birmans. Comme Français et comme catholiques, nous ne saurions être indifférents à cet accroissement d'importance, qui est surtout l'œuvre d'un de nos compatriotes, le général d'Orgoni. — Après avoir combattu en Vendée, puis en Portugal, le capitaine d'Orgoni se livra tout entier à son goût pour les voyages et les entreprises aventureuses. Quelque temps colon à l'île Bourbon, puis voyageur intrépide dans l'Afrique centrale et dans les divers districts de l'Indoustan, il fit mieux que de suivre l'exemple du pauvre comte de Raousset-Boulbon, et de ramasser quelques centaines de *condottieri* pour guerroyer au hasard. Placé par l'empereur des Birmans à la tête de son armée, il devint peu à peu ce que le général Allard était à Caboul, l'organisateur militaire et civil de ce pays à moitié barbare. Sa puissance fut immense à la cour d'Ava; elle résista même à une absence assez pro-

longée qu'il fit pour venir en France. — Et ce qui nous touche le plus, c'est qu'il paraît vouloir fonder sur le catholicisme la grandeur de son pays adoptif. Placée presque sur les frontières de l'empire chinois, la Birmanie va devenir comme une zone de refuge pour nos missionnaires, si souvent persécutés dans l'*empire du milieu*. Déjà un prêtre franc-comtois écrit qu'il va quitter la Chine pour se mettre à la tête d'une mission qui se fonde à Ava.

VI

Le chapitre des découvertes ne manque pas d'importance depuis un mois.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par les astres. Une petite planète, située dans la constellation de l'*Ecrevisse*, a été découverte par M. Chacornac, de l'observatoire de Paris. Malheureusement les télescopes de nos alliés l'avaient découverte en même temps; et le prix d'astronomie, fondé par M. de Montyon, a dû être réparti *ex æquo* entre la France, l'Angleterre, et même, si j'ai bonne mémoire, un troisième copartageant.

A la Martinique, en faisant une fouille, on a trouvé, à une grande profondeur, des poteries qui, d'après les calculs des journalistes du lieu, feraient remonter la création de l'homme à des myriades d'années. Nous engageons pourtant les bons chrétiens à ne point trembler pour Moïse, et les impies à ne pas triompher trop tôt. — Qu'ils relisent, dans les *Etudes philosophiques sur le Christianisme* de M. Nicolas, l'histoire du Zodiaque de Denderah; il remontait, disait-on d'abord, à une antiquité triple ou quadruple de celle admise par le récit mosaïque; — constatation faite par une science plus avancée, et de l'aveu de tous les savants, aujourd'hui, quelque incroyants qu'ils puissent être d'ailleurs, — il remonte tout bonnement aux temps de Néron ou de Trajan.

En fait de découvertes, on informe tous ceux qui tiennent à avoir vu le Vésuve autrement qu'en image, qu'ils aient à se hâter de partir pour Naples. Car on assure que le volcan a déjà singulièrement changé de forme et diminué de grosseur, et que d'ici à peu il aura disparu. — Un beau matin, les habitants de *Castellamare* et de *Torre-del-Greco* se frotteront les yeux en se réveillant. *Dormé-je? ou veillé-je?* s'écrieront-ils... Le Vésuve sera devenu un lac.

Je vous fais grâce de deux ou trois très-jolis vols, du récit de chasses fabuleuses dont les journaux de ce mois sont pleins, d'un empoisonnement par le miel, — pauvre *miel*, antithèse et rime obligée de *fiel*, on ne te croyait pas cette noirceur! — de l'histoire de quelques pies éloquentes, qui pourraient bien n'être que des *canards*, et de l'Angleterre divisée en Palméristes et Antipalméristes, à l'occasion du procès de *W. Palmer, esquire, faussaire et empoisonneur;* comme il y a quelques années, en France, la politique avait fait trêve, pour laisser le champ libre aux débats des Lafargistes et des Antilafargistes; au point que les maîtresses de maison qui voulaient avoir la paix à leur table ou dans leur salon, ajoutaient à leurs invitations : *Nota bene. — On ne parlera pas de madame Lafarge.* — Je passe donc tout cela sous silence, et j'arrive aux deux grosses questions du jour, la question des chiens et la question des catégories.

VII

On sait qu'à la date fatale du 15 janvier, tous les propriétaires de chiens devaient avoir fait la déclaration de ces animaux, sous peine de payer double, en cas de déclaration inexacte (par exemple, si vous déclarez comme *chien de garde* ce bel épagneul anglais, sous prétexte que c'est le chien de votre garde, — ou cette jolie levrette, parce que, de sa voix glapissante, elle écarte la nuit les voleurs de votre logis, — et sous peine, en cas de non déclaration, de payer triple.

Dans la nuit du 14 au 15, Paris était plein de chiens abandonnés et cherchant un maître. On raconte une foule de traits touchants et qui montrent que la compassion vit encore dans le cœur des Parisiens. Plusieurs de ces bêtes errantes (je parle des chiens) ont été recueillies par des cœurs généreux, jaloux de les arracher au crochet de l'impitoyable chiffonnier. Mais on raconte aussi plus d'une histoire qui vient confirmer la profonde philosophie de cette vieille caricature : *Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.*

« .... Le 16, au matin, on découvrit, dans le canal Saint-Martin, le cadavre d'un superbe caniche blanc. Un ruban, attaché à son cou, portait l'autobiographie suivante : « Je répondais au nom de Fidèle. « Mes maîtres étaient pauvres, mais bons. J'avais, « hélas! un appétit formidable, et jamais ils ne me « laissèrent manquer de pain. Quand vint cette fatale « loi, qui devait porter la désolation parmi la race ca- « nine, je compris que mes maîtres, hors d'état de « payer la taxe, n'auraient jamais le courage de me « vendre, encore moins de me perdre. Je me décidai « à me noyer. — Comme je ne sais pas écrire, j'ai « prié le carlin de l'écrivain public de rédiger cette « note. Je désire surtout que l'on n'accuse pas de ma « mort mes chers maîtres. » Cette histoire m'a été racontée par un de mes amis, qui sort de Charenton. Mais il en est sorti si bien portant, que je croirais commettre un jugement téméraire en élevant le plus léger doute sur la valeur de son témoignage.

La question de la boucherie continue à désespérer les ménagères, qui se trouvent complétement déroutées par les quatre catégories, — et à exercer le génie des garçons bouchers. On assure que les patrons accordent une prime à ceux de leurs *employés* qui savent, par une *coupe* habile, produire le plus grand nombre de morceaux composés comme suit : au centre, un os énorme; à la surface, beaucoup de graisse et un peu de viande. Ces morceaux de choix ressemblent à certains terroirs où le roc, presque à fleur de terre, est recouvert d'une couche très-mince d'*humus*. — On assure que plus d'une maîtresse de maison aux abois est à la veille d'adopter la viande de cheval. L'hippophagie a des chances sérieuses parmi nous !

De la boucherie au *bœuf gras*, aux *bœufs gras*, pour

être vrai, il n'y a qu'un pas. — « Un éclat inaccoutumé, disait la feuille officielle, sera donné cette année à cette cérémonie. » — Le compte rendu en est tout entier dans ces vers imités de Boileau :

Neuf chevaux attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris trois grands bœufs indolents.

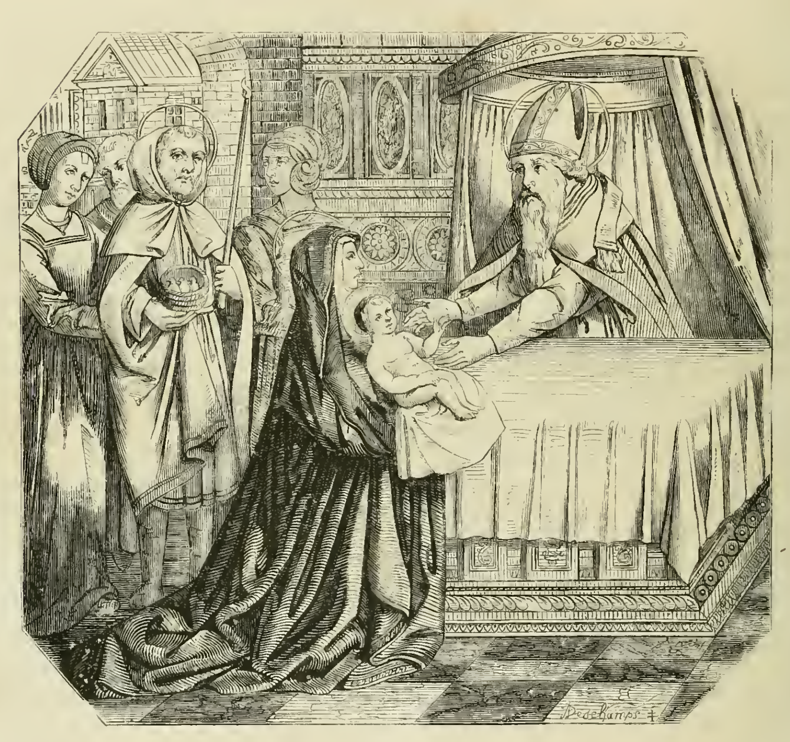
Le vers dirait, sans gêner la mesure, *six grands bœufs*, si l'on eût réussi à en mettre deux par char, comme on le désirait : « Mais ces animaux n'ont pas voulu se prêter à cet arrangement. »

Excusez, chers lecteurs, la bigarrure de cette causerie. Je ne sais si la première partie peut prétendre au titre de *mulier formosa*. Mais je suis bien sûr que la seconde *desinit in piscem*. Car nous voici au *mercredi des cendres*.

EUG. DE MARGERIE.

6 février 1856.

FETE DU MOIS : 2 FÉVRIER



LA PRÉSENTATION,

Dessin de MM. Ch. de Linas et A. Deschamps, d'après une miniature du douzième siècle.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la deuxième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 12 février 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

QUELQUES CATACOMBES PAIENNES

Connaissez-vous rien de plus plaisant que l'enthousiasme de Voltaire et de sa secte pour les Chinois? Ce pauvre dix-huitième siècle avait à son usage une foule de petites opinions toutes prêtes et toutes servies à point, que ses fidèles dévoraient sans trop regarder ce qu'on leur présentait. C'était ce qu'on appelait élever l'intelligence et détruire les préjugés. Peu importait que le plat fût bien accommodé : quand le chef de cuisine se reposait de ses fatigues, il avait à son service tout un monde de gâte-sauces en sous-ordre, façonnés à son image, qui arrangeaient le mets à leur manière. C'était toujours excellent pour ce bon public qui ne demandait qu'à être empoisonné; le plus affreux morceau de vache enragée lui paraissait un succulent *roastbeef*. C'est une belle chose que la confiance, et ce n'était pas la peine, il faut l'avouer, de tant crier contre la crédulité de ceux qui ont foi dans l'Église et dans l'Évangile.



Forteresse anglaise de Dowlatabad (Indostan central).

Il serait bien habile, celui qui aurait le courage et la patience de relever la masse d'erreurs historiques et scientifiques seulement (sans parler des aberrations philosophiques) de ce siècle ennemi des *préjugés*, qui ont fait dire avec tant de raison à de Maistre que « l'histoire est devenue depuis plusieurs siècles une grande conspiration contre la vérité. »

Il était convenu, par exemple, que les Maures auraient fait le bonheur de l'Espagne, que les protestants auraient régénéré la France, que les Chinois devraient servir de modèle à l'Europe : tout cela, bien entendu, revenait à dire que le salut du monde était entre les mains des philosophes. On sait comment ils s'y sont pris quand ils ont pu appliquer leurs grands mots de tolérance et de liberté.

Les contrées païennes, en particulier, excitaient leur admiration, et ils avaient pour elles une prédilection marquée. C'était là qu'il fallait aller chercher le type du *vrai*, du *beau* et du *bien*. L'*Esprit des Lois* fait en Chine et au Thibet de perpétuelles excursions; depuis les *Lettres persanes* jusqu'à l'*Orphelin de la Chine*, c'était un concert de Mogol, de Japon, d'Indostan; de brames, de fakirs, de dervis, à assourdir un honnête homme. Il n'est pas jusqu'à ce bon la Fontaine (dont, par parenthèse, nous ne conseillons pas de laisser les *Fables* mêmes entre les mains des enfants sans les épurer) qui n'ait cru devoir mettre les dervis au-dessus des moines dans une petite pièce tout embaumée d'un parfum de fromage de Hollande.

On nous faisait à grands coups d'épithètes des tragédies déclamatoires où on lisait sur la Chine des vers aussi beaux que ceux-ci :

> De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
> Une religion de tout temps *épurée*,
> De cent siècles de gloire une suite *avérée*.

. . . . . Nous étions dans une paix profonde
Et les législateurs et l'exemple du monde;
. . . . . Par nos lois l'univers fut instruit.
. . . .
. . . . . Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation. . . . .
. . . . Malgré moi je l'admire
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers [1]...
. . . .
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance.
De leurs voisins soumis, heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête *et régnant par les mœurs* [2].
. . . .
Cet empire. . . . .
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments. . . . .

En voilà assez! même pour les admirateurs de la grande littérature.

Nous ne voulons pas contester que les vases de Chine et du Japon soient une belle chose et surtout éminemment utile; que les cachemires de l'Inde aient leur mérite; encore moins qu'il y aurait eu avantage pour le monde à ce que messieurs les philosophes se fissent *fakirs* et imitassent l'immobilité de ces solitaires si vénérables et si instruits, au lieu d'être barons de la Brède ou seigneurs de Ferney; mais nous croyons pouvoir mettre en doute les talents prodigieux de ce peuple « auquel, comme le remarque de Maistre, les Jésuites ont appris à faire des almanachs, » et la grande moralité des nations qui nourrissent leurs pourceaux avec la chair vivante de leurs enfants; singulière manière, on en conviendra, de fonder un empire

... Sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice.

Un des précédents numéros du *Magasin* a parlé à ses lecteurs des catacombes chrétiennes; il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de les faire entrer pour quelques instants dans certaines catacombes païennes, fort curieuses au point de vue de l'art, fort peu vénérables, ce nous semble, au point de vue du culte et de la tradition.

Dans l'Indostan central, non loin de la fameuse forteresse de Dowlatabad, dont nous donnons ici la gravure, se trouvent les remarquables excavations d'Ellora.

C'est là que nous voulons descendre, après avoir dit un mot bien court du pays où elles sont situées.

Cette partie de l'Inde, bien qu'elle soit possédée par les Anglais depuis bientôt un siècle, n'a guère pris les allures européennes. Les conquérants se sont plutôt occupés d'exploiter ce pays que de le civiliser. Tandis que nos prêtres catholiques font des efforts surnaturels pour arracher ces peuples malheureux aux ténèbres qui les entourent et aux vices qui les subjuguent, nous ne ferons pas entrer en ligne de compte les tentatives des sociétés bibliques, envoyant dans ces contrées leurs commis de librairie, avec femmes et enfants, le tout fort grassement rétribué. Depuis le 2 mai 1804 que la Société biblique a été fondée à Londres, elle a sans doute donné à un grand nombre de ces *most honourable* familles le plaisir de faire un voyage d'agrément dans les Indes; mais nous doutons fort que les Bibles répandues en dialectes *tamoul*, *maleyam* ou *canara* aient fait produire des merveilles au *libre examen* des Hindous, aient épuré leurs cœurs, élevé leurs intelligences. On sait même que nos missionnaires sont convaincus que les textes sacrés, y compris une partie de ceux du Nouveau Testament, sont souvent fort dangereux à mettre entre les mains des Indiens au point de vue de leur foi et de leurs progrès dans la vérité. Un d'eux écrivait à ce sujet, en 1827 :

« Il y a environ vingt-huit ans, je prêchai, un dimanche, à la congrégation rassemblée, un sermon dans la langue *tamoule*, sur l'origine divine de la religion chrétienne. Entre autres raisonnements pour prouver mon sujet, j'insistai sur la faiblesse intrinsèque et l'insuffisance des moyens employés dans l'établissement de cette religion, généralement haïe et persécutée partout, entièrement dépourvue de tout appui humain, et laissée à ses propres ressources au milieu de toutes sortes de contradictions. Je répétai différentes fois, en traitant ce sujet, que la religion chrétienne avait eu pour fondateur *un pauvre paysan de Galilée, le fils d'un humble charpentier*, qui prit pour ses assistants douze personnes de basse extraction, douze pêcheurs ignorants et sans étude. Ces mots, *le fils d'un charpentier* et *douze pêcheurs*, plusieurs fois répétés, offensèrent les oreilles de mon auditoire, entièrement composé de chrétiens indigènes; et le sermon ne fut pas plutôt fini, que trois ou quatre principaux d'entre eux vinrent me trouver pour me dire, d'assez mauvaise humeur, que toute la congrégation avait été scandalisée de m'entendre appliquer à Jésus-Christ la qualification de *fils de charpentier* et à ses apôtres celle de *pêcheurs;* que je ne devais pas ignorer que la tribu des charpentiers et celle des pêcheurs étaient deux des plus viles et des plus méprisées dans le pays; qu'il ne convenait pas d'attribuer à l'auteur divin de notre religion et à ses apôtres une origine si basse et si abjecte; que si les païens qui viennent quelquefois à leurs assemblées religieuses par des motifs de curiosité avaient été présents, les mots de *charpentier* et de *pêcheurs* les auraient certainement scandalisés et confirmés dans le mépris et la haine qu'ils entretiennent envers notre religion. Finalement, ils me conseillèrent, s'il m'arrivait, dans la suite, de mentionner dans mes sermons l'origine du Rédempteur ou de ses apôtres, de ne pas manquer de dire que les uns et les autres étaient nés dans la tribu des *kchatrys* ou rois, et de ne jamais parler de leur profession vile. »

N'y a-t-il pas bien des Européens qui, entendant les orateurs sacrés, sont un peu Indiens sous ce rapport, c'est-à-dire dans leur manière de les juger et dans les reproches qu'ils leur adressent sur l'application qu'ils font des livres saints?

La mythologie des Indiens, on le sait, n'est pas fort claire : on en peut dire autant de leur chronologie et de leur histoire. Parmi tant de conquérants divers qui ont ravagé ces pays, nous ne pouvons, jusqu'à la domi-

[1] *Bis repetita*..... Quand on dit de bonnes choses, on ne saurait les dire trop souvent.

[2] On voit que le grand Voltaire n'était pas difficile en fait de *mœurs*.

nation européenne, qu'indiquer des jalons fort éloignés les uns des autres : Alexandre le Grand; puis Mahmoud de Ghifni, en l'an 1000 de l'ère chrétienne; Cuttub, chef de la dynastie des Patans, en 1205; Tamerlan, encore un des protégés du seigneur de Ferney, bien mieux jugé, ce nous semble, par ce poëte persan dont nous plaçons ici l'opinion. Jouant avec lui et plusieurs courtisans à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux :

— Je vous estime trente aspres, dit-il à Tamerlan qui était alors dans le bain.

— Comment, répondit celui-ci, mais la serviette dont je m'essuie en ce moment les vaut à elle seule!

— C'est aussi en comptant la serviette que je vous estime ce prix-là, reprit le poëte.

Grâce à ces ténèbres, en entrant dans les excavations d'Ellora nous devons dire d'abord que la science n'a pas plus pu en découvrir l'origine que les traditions religieuses des Indiens n'ont pu parvenir à l'interpréter.

Nous ne nous arrêterons pas à tous ces restes, également confus pour ce qui est du domaine de l'histoire et de la religion; nous pénétrerons seulement *en touriste* dans trois de ces temples les mieux conservés et les plus pittoresques : le temple de *Kylas*, le *Rameswar* et le *Dher Warra*.

Celui de *Kylas* est, sans contredit, le plus magnifique; on l'a appelé le *Paradis des dieux*, et certainement il est aussi beau que les dieux de l'Inde pouvaient le désirer. Sa hauteur est de cent pieds, et la circonférence du temple central seul est de plus de cent soixante-dix mètres. La façade, la porte, les galeries et colonnades extérieures, la cour et tous les étages du monument principal sont surchargés d'une profusion de sculptures de tous genres, dont l'antiquaire et le brahmine sont inhabiles à expliquer le sens. L'histoire de la mythologie des Hindous s'y trouve, assure-t-on, tout entière, et ce n'est pas chose facile, on le comprend, de classer chaque dieu dans sa case, comme fait le collectionneur de papillons pour ces innocents coléoptères. Depuis le fameux dieu et taureau *Nundi*, dont le temple occupe le centre, jusqu'aux groupes de femmes aux formes les plus délicates et les plus finement sculptées, tout cela habite le paradis, tout cela est dieu ou déesse, sans en excepter poissons, oiseaux, insectes ou reptiles. Il y a des éléphants gigantesques et des obélisques de toutes dimensions; mais, hélas! il n'y a plus que l'artiste qui vienne voir ces choses : les Indiens eux-mêmes dédaignent aujourd'hui ce temple superbe, creusé dans le granit rouge de la montagne et dont on prétend pourtant que l'origine est due à un pouvoir surnaturel. Le *Paradis des dieux* n'est plus occupé que par quelques misérables *fakirs*, objets de mépris ou d'indifférence pour leurs coreligionnaires mêmes, triste sort pour des fidèles si bien en cour auprès des philosophes.

Ce qu'il y a de plus curieux dans le *Rameswar* est un groupe de squelettes qui a donné naissance à plus d'une discussion. Nous ne parlons pas du compartiment de ce temple où les dieux et déesses sont représentés se livrant à toute espèce de jeux, que nous n'appellerions pas précisément en Europe des *jeux innocents;* il paraît que les dieux de l'Inde ont grand besoin de s'égayer, et ils profitent de ce qu'ils n'ont pas à côté d'eux d'agents de police prêts à les modérer et à les amener sur les bancs de la *police correctionnelle*. Le groupe des squelettes est digne de fixer l'attention. Son histoire est des plus obscures. Il y a sur lui deux versions principales, celle des brahmines et celle des savants.

Les brahmines racontent qu'une famille, qui voulait apparemment se modeler sur les dieux du compartiment voisin et qui n'était pas assez riche pour organiser d'aussi belles fêtes, se glissa dans le temple pour en dérober les trésors, mais que les dieux, désireux sans doute de garder pour eux et les richesses et les plaisirs, firent tomber sur cette malheureuse famille la voûte du temple, qui, sans les écraser, les priva de tout mouvement; de sorte que ces infortunés périrent dans la faim et les privations, dévorant leurs propres membres, et que leurs corps furent réduits à l'état où on les voit aujourd'hui.

Les savants disent que ces squelettes sont des corps de victimes destinées à être sacrifiées dans une fête à laquelle devaient assister les espèces de prêtresses appelées *Now Ratrée*, et que la figure du milieu est celle du père, qui vend sa femme et ses enfants à cette intention.

Quoi qu'il en soit de ces deux histoires, à peu près aussi édifiantes l'une que l'autre, ce lieu est maintenant totalement abandonné, ses dieux n'inspirent plus aux Indiens ni crainte ni respect; les pauvres brahmines qui les fréquentent encore font eux-mêmes assez bon marché des traditions qui s'y rattachent et ne s'intéressent guère qu'à la pièce de monnaie que leur donnent les Européens qui viennent visiter ces curiosités.

Le troisième *lieu sacré* dont nous voulons parler à nos lecteurs est le *Dher Warra*, ancien temple de Boodh, ainsi nommé parce qu'il était réservé aux cérémonies religieuses des *Dhairs*, race abjecte avec laquelle les autres Indiens ne voulaient pas se confondre. Nouvel exemple des sentiments de charité, de fraternité, d'égalité qui règnent parmi les païens, même dans ce qui regarde leurs rapports avec la Divinité. C'est une vaste caverne longue de cent pieds et large de quarante, dont la voûte est supportée par une grande quantité de piliers. Les *Dhairs* y ont été remplacés aujourd'hui par les bestiaux et les insectes. Les ordures des uns, les piqûres des autres font de ce *lieu sacré* un repaire impur dont les Européens ont hâte de sortir et où les brahmines même refusent d'entrer, persuadés qu'il y a une honte réelle à faire une excursion dans cet asile du plus vénéré de leurs dieux.

Nous pourrions encore parler du *Bisma-Kurm*, non moins curieux, mais peut-être plus honteux encore que les trois autres temples dont nous avons essayé de donner une idée. On a appelé les sculptures qu'il contient « diaboliques et horribles à voir. » Les Européens ont nommé ce temple la *cave du charpentier*. Mais nous ne savons trop pourquoi nous pensons que nos lecteurs en ont assez de ces descriptions, et nous nous hâtons de sortir avec eux de ces excavations mystérieuses.

Ce qui nous frappe surtout quand nous parcourons



Intérieur de Dehr Warra, caveaux d'Ellora. — Page 87.



Groupe de squelettes de Rameswar, caveaux d'Ellora. — Page 85.

ces restes du polythéisme, c'est l'absence de vénération de la part d'un peuple que l'on dit si attaché à ses traditions. Nous voyons des monuments remarquables, produits de longs travaux, entièrement délaissés maintenant; ni prêtres ni fidèles ne viennent y adorer leurs dieux, et les uns et les autres ont également oublié le sens qui s'y rapporte et le culte qui y était célébré. Les sanctuaires de notre divine religion ont tous leur histoire; la croyance des siècles a gardé soigneusement les traditions pieuses qui leur ont donné naissance, et

nos catacombes, premiers temples du christianisme, sont certainement un des asiles les plus connus dans chacune de ses parties, les plus définis et les plus respectés. Chaque ossement des martyrs, chaque goutte de leur sang, chaque emblème ou chaque instrument de leur culte a été pieusement recueilli, et leur antiquité ne sert qu'à les rendre plus vénérables et à témoigner d'une manière irrécusable de la pureté et de la perpétuité de nos dogmes, de nos rites et de notre foi.

Les fragments qui nous restent, au contraire, du culte célébré dans les catacombes païennes, rappellent tous des faits criminels ou honteux. Les quelques histoires confuses et obscures qui nous sont racontées n'ont rien qui excite ni l'admiration ni le respect; elles sont empreintes de ce cachet de ténèbres, principal caractère de tous les rites païens dont les grands sanctuaires ont toujours été fermés à la foule ignorante et méprisée.



Grand temple de Kylas. — Page 85.

Est-ce là l'idéal de nos apôtres des lumières? J'avoue que le Parthénon ne produira jamais en moi autant d'émotions que Saint-Pierre de Rome ou que la cathédrale de Cologne, et que j'aurai la faiblesse de me promener insensible ou dégoûté dans les catacombes païennes d'Ellora, et de me prosterner attendri et priant dans les catacombes chrétiennes de Saint-Calixte ou de Sainte-Agnès.

Antonin d'Indy.



L'OEUVRE DE L'OBSERVATION DU REPOS DU DIMANCHE

En mettant sous les yeux de nos lecteurs de longs extraits du compte rendu annuel de l'œuvre pour l'*Observation du repos du dimanche*, nous avons un double but : c'est de les tenir au courant du mouvement d'une œuvre si intéressante, si capitale pour le salut de la France, et de les engager, par suite, à s'y associer. Combien de chrétiens l'ignorent encore complétement ou du moins la connaissent mal! Nous voudrions aussi les exciter à contribuer à la diffusion du Bulletin de cette œuvre, appelé l'*Observateur du dimanche*. Ce recueil paraît tous les mois, en livraison de 32 pages, et ne coûte que la somme modique de 3 fr. par an. On lui reproche quelquefois d'être monotone, par suite même de sa spécialité; mais la violation du dimanche est si universelle, elle est tellement entrée dans les mœurs, elle tient à tant d'habitudes, qu'on a besoin de revoir à époques fixes et périodiques les mêmes arguments, les mêmes conseils, les mêmes exemples, pour s'affermir, non pas dans ses convictions théoriques, mais dans ses résolutions pratiques. Ce ne sera que lorsque les catho-

liques le voudront et donneront franchement l'exemple, que la question du dimanche fera tous les progrès qu'elle peut faire, et ils ne surmonteront bien les difficultés qui se présentent ici, et qui résultent de l'état des choses, que lorsque leurs convictions seront inébranlablement assises. V. Méniolle.

Dans la séance du comité de l'association de Paris, du 14 décembre dernier, le président, M. d'Olivier, a rendu le compte suivant de l'œuvre et de ses progrès pendant l'année 1855 :

« Messieurs et chers confrères,

« Nous sommes dans l'usage, à la fin de chaque année, de jeter un coup d'œil sur les travaux accomplis de notre œuvre, afin de nous rendre compte de ses progrès et de nous encourager à lui en faire produire de nouveaux.

« L'événement le plus considérable de cette année a été sans contredit la précieuse approbation que le Souverain Pontife a daigné accorder à notre œuvre, en lui ouvrant les trésors des faveurs spirituelles de l'Église. Nous reçûmes le bref qui les contient avec un profond respect et une grande joie. Nous, ouvriers d'un jour, nous passerons; mais l'œuvre, marquée de cet indélébile sceau, restera.

« Après cette grande faveur, nous avons à vous signaler plusieurs associations nouvelles qui ont été fondées dans le courant de cette année.

« Et d'abord, nous mentionnerons les associations de Poitiers et de Tours, des plus anciennes parmi celles précédemment fondées, mais qui, par omission de notre part, ne figuraient pas sur le compte rendu de l'année passée. Nous ajouterons, pour cette année, les associations des diocèses de Gap, — de Limoges, — de Rodez, — de Saint-Brieuc, — de Coutances, — de Reims, — de Nîmes — des villes d'Alais, — de Dieppe, — de Châteauroux.

« Si nous voulons entrer dans le fond des choses et nous rendre compte de la manière dont ces associations et celles qui les ont précédées ont fonctionné, nous sommes obligé de reconnaître qu'elles n'ont pas toutes fait d'égaux progrès, que quelques-unes sont demeurées stationnaires, et que d'autres, à peine fondées, se sont en quelque sorte éteintes.

« Nous avons dû en rechercher les causes; nous les avons expliquées dans l'*Observateur du dimanche*, nous les énumérerons ici brièvement.

« La première, c'est qu'en général notre œuvre n'a pas été bien comprise; on a cru qu'elle consistait à faire des démarches et des efforts incessants auprès des marchands et des ouvriers afin de les déterminer à suspendre leurs travaux le dimanche. Sans doute c'est bien là la fin de l'œuvre, mais on ne commence pas une œuvre par la fin. Il fallait s'adresser d'abord à ceux qui achètent, à ceux qui commandent les travaux; ils sont la cheville ouvrière de l'œuvre : tant que nous n'aurons pas ceux-ci, nous n'aurons rien. Nous aurions beau chercher à arrêter avec la main une machine, nous n'y parviendrions pas, tant que nous n'aurions pas arrêté la force qui met la machine en mouvement.

« Une fois engagées dans cette voie défectueuse, il y a une autre cause qui a porté un coup mortel à quelques associations : leurs membres, poussés par un zèle trop ardent, ont froissé les ouvriers et les marchands, dont les intérêts se sont trouvés compromis par leurs démarches trop précipitées; dès lors l'œuvre, loin d'avancer, a reculé.

« Nous ne saurions trop insister sur ce point, qu'il faut que l'œuvre commence par les acheteurs. Il faut ici que l'on abandonne encore une illusion. On se figure qu'il est facile de les avoir avec soi, de les enrôler dans nos associations. Rien n'est plus difficile. Ils observent, pour eux-mêmes, s'ils sont chrétiens, le dimanche; mais ils n'en sont pas encore au point de faire tout ce qu'il dépend d'eux afin que les autres observent ce repos. Ils n'en sont pas encore au point de s'observer assez afin de n'être pas une occasion pour les autres de le violer. Si nos associations leur imposent une petite gêne, ou leur occasionnent une perte insignifiante, ils ne veulent pas en faire partie. On veut bien que le repos du dimanche soit observé, on lève les mains au ciel afin que cet heureux temps arrive; mais faire quelque chose pour contribuer à cette arrivée, c'est à quoi un petit nombre consent.

« La masse des travailleurs même est généralement mieux disposée en faveur du repos du dimanche que ne le sont les acheteurs, sans doute parce qu'elle en connaît mieux le prix après les occupations d'une laborieuse semaine; quelle qu'en soit la cause, elle est plus portée qu'eux à faire des sacrifices pour y parvenir, mais sans leur concours, elle ne le peut. On l'a bien vu dans les tentatives qui ont été faites, il y a peu de temps à Paris, pour constituer l'œuvre sans leur participation; elles ont complétement échoué, malgré le zèle très-grand qu'on y a déployé. De semblables essais avaient aussi été tentés auparavant en beaucoup d'autres lieux et n'avaient pas mieux réussi.

« Nous vous montrons, messieurs, les difficultés, ce n'est pas pour vous décourager, mais c'est afin que, sachant où elles sont, vous ne vous étonniez pas de les rencontrer et vous cherchiez à les surmonter.

« Nous devons chercher à attirer à nous un puissant auxiliaire qui, jusqu'à cette heure, a peu fait pour l'œuvre du dimanche et qui pourtant peut beaucoup. Ce sont les dames; excepté dans quelques villes, comme à Poitiers et à Tours, excepté aussi l'action isolée de quelques-unes, elles ne se sont pas encore mises à l'œuvre; il y a des idées qui germent avec lenteur dans les esprits. Les dames, très-bonnes chrétiennes pour observer, en ce qui les touche, le dimanche, ne se rendent pas encore compte de la grandeur du service qu'elles rendraient en contribuant à étendre ce repos. Du jour que leur action nous sera acquise, notre œuvre y gagnera beaucoup.

« Je vous ai, messieurs, sommairement exposé les causes qui ont empêché nos associations de faire des progrès; je m'empresse d'ajouter que, si les associations n'ont pas marché, l'œuvre ne s'est pas arrêtée. L'action individuelle a fait plus que l'action en commun, l'idée n'a pas cessé de faire son chemin; de partout on s'est dit : Oui, il est bon d'observer le dimanche. Cha-

cun, plus ou moins, réfléchit sur ce sujet, et il est rare que le résultat de la réflexion ne soit pas en notre faveur, en principe d'abord; mais une fois que le principe est admis, la pratique, pour plusieurs, ne tarde pas à suivre.

« Un des résultats les plus considérables produits par l'action individuelle, a été la mesure prise, cette année, par la compagnie du chemin de fer d'Orléans, qui a assuré la liberté du dimanche à la majeure partie de son immense personnel qui en était privé. Ces dispositions sont de la plus haute importance : il en résulte que, sur 9,021 employés, 3,926 ont la liberté complète du dimanche, 4,460 ont une liberté partielle et 1,035 seulement continuent à en être quelquefois privés.

« Nous avons proposé aux autres compagnies de chemins de fer l'imitation de ce qu'avait accompli la compagnie d'Orléans; notre tâche était facile, point d'objections possibles, puisque ce qui avait été fait sur une des plus grandes lignes avec succès et sans inconvénient pour le service, pouvait s'appliquer partout ailleurs. Nous savons que NN. SS. les évêques dont les diocèses sont traversés par ces diverses lignes ont fait des démarches actives pour arriver à ce résultat. Nous faisons des vœux afin qu'elles ne demeurent pas infructueuses.

« En continuant à vous signaler les résultats de l'action individuelle, nous vous citerons les avoués d'Agen, — de Chinon, — de Narbonne, — d'Angoulême, qui ont déclaré à leurs clients que leurs études demeureraient fermées le dimanche. MM. les avocats d'Angoulême et de Narbonne ont pris une pareille détermination.

« MM. les notaires de Narbonne et de Dijon en ont aussi pris une semblable. Plusieurs corporations de marchands, notamment les quincailliers de Lyon, — de Besançon, — beaucoup de débitants d'Annonay, ont pris entre eux la résolution, quelle que fût l'insistance des acheteurs, de ne pas se livrer à la vente le dimanche.

« Nous voyons dans tous ces cas toujours percer les efforts de l'action individuelle pour s'affranchir de la chaîne du travail du dimanche.

« Le maire de la ville de Saint-Maximin a pris un arrêté pour faire observer le repos du dimanche dans sa commune, conformément aux prescriptions de la loi du 18 novembre 1814.

« La Cour de cassation, constante dans sa juridiction, a décidé, par un nouvel arrêt rendu le 28 juillet dernier, que la loi de 1814 était toujours en vigueur, et cela *quand bien même il ne serait intervenu aucun arrêté administratif pour en réclamer l'exécution.*

« Enfin, à Paris, si les travaux de construction n'ont pas gagné sous le rapport de la suspension le dimanche, ce qui tient en grande partie aux immenses travaux qui sont exécutés pour l'amélioration de la voie publique et qu'on a pris l'habitude de regarder comme urgents, les magasins n'ont pas ralenti leur mouvement de fermeture, c'est au point qu'ils ont devancé notre action; plusieurs de ceux qui ferment nouvellement ne sont pas encore inscrits sur nos listes; nous avons donc, avant de pousser à nouveau l'œuvre, à nous mettre à leur niveau.

« Le corps des ingénieurs contient plusieurs vaillants soldats du dimanche, nous les connaissons, nous les estimons, nous les aimons. Ce qui vaut bien mieux, Dieu les connaît. Ils contribuent puissamment à répandre la pratique de ce repos sur les nombreux et importants ateliers dont la direction leur est confiée.

« La statistique nous a fourni un chiffre précieux sur la tendance de la classe ouvrière, à Paris, pour observer le dimanche.

« On sait que, pendant l'Exposition universelle, l'entrée au prix réduit de 20 centimes avait lieu le dimanche; la compagnie jugea à propos de la transférer au lundi, dans la pensée, peut-être, qu'elle serait fréquentée par un plus grand nombre d'ouvriers : heureusement elle se trompa dans son calcul. En empruntant au *Moniteur* le chiffre des visiteurs pendant les jours d'entrée à prix réduit, d'abord le dimanche, puis le lundi le plus rapproché, nous trouvons que le dimanche il entra dans le *Palais de l'industrie* 108,000 visit.
et le lundi. 87,000

différence. . . . 21,000 visit.

« D'où est provenue cette diminution subite de 21,000 visiteurs? Sans doute, il importait peu aux gens de loisir qui ont voulu profiter de l'entrée à 20 centimes que ce fût le dimanche ou le lundi que cette faveur leur fût offerte, ce n'est certainement pas eux qui ont fait défaut à la visite du lundi; ce sont les travailleurs, c'est-à-dire les ouvriers, les contre-maîtres, les commis, les chefs de magasins, qui ont été empêchés le lundi, et qui ne l'auraient pas été le dimanche.

« Il y a là certainement un symptôme marqué en faveur du retour à l'observation du dimanche et en même temps une protestation contre le chômage du lundi. Nous ajoutons que ce sont les ouvriers eux-mêmes qui ont demandé, par les mêmes considérations que nous faisons valoir, que l'entrée à prix réduit fût remise au dimanche.

« L'œuvre donc marche toujours, le souffle de Dieu la pousse; il ne dépend que de nous d'accélérer ce mouvement, si nous avons à cœur de participer à ses mérites. . . . . »

NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

La piété des fidèles a depuis longtemps élevé à saint Vincent de Paul un grand nombre d'oratoires, de chapelles et même d'églises considérables; partout où il a marqué son passage, on s'est efforcé d'en garder les

traces par quelque monument pieux, et la reconnaissance publique ne s'est pas encore lassée; mais il manquait à saint Vincent de Paul un souvenir digne de lui au lieu même de sa naissance. Ce n'était pas oubli pourtant, car saint Vincent de Paul n'a jamais cessé d'être populaire dans son pauvre pays, et la modeste maison qui l'a vu naître, le chêne sous lequel il s'abritait, ont toujours été l'objet d'une vénération générale;



Ancienne chapelle élevée sur le lieu où naquit saint Vincent de Paul, au village du Pouy, près Dax (Landes).

un oratoire bien humble, bien petit, avait même été élevé sur l'emplacement primitif de la cabane du Saint, qu'on avait transportée de quelques pas. Si on n'avait pas fait plus, c'était seulement difficulté des temps et manque de ressources dans un pays dont la seule richesse est la gloire d'avoir donné naissance à saint Vincent de Paul.

Aujourd'hui, grâce au zèle de Monseigneur l'Évêque

Maison habitée par saint Vincent de Paul. — Église qui remplace l'ancienne chapelle. — Arbre sous lequel se reposait le saint.

d'Aire, au concours empressé de MM. les Lazaristes, cette lacune va être comblée. Une grande chapelle, on pourrait presque dire une église véritable, s'élève à la place de l'oratoire primitif et un établissement charitable important est projeté auprès de l'église. N'est-ce pas rendre à ce charitable père des pauvres le plus beau et le plus touchant hommage?

La pose de la première pierre de la chapelle de Saint-Vincent de Paul a eu lieu le 6 août 1851. Elle a été faite avec la plus grande solennité. Monseigneur de Lannéluc, Évêque d'Aire, présidait la cérémonie. A côté de lui se trouvait M. Étienne, Supérieur général des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, successeur direct de saint Vincent de Paul. Le préfet

des Landes, toutes les autorités, toutes les personnes charitables du département y étaient accourus; on y remarquait avec intérêt l'un des parents de saint Vincent de Paul, M. Dufort-Badets. Tous voulaient ainsi honorer l'apôtre de la charité et le héros chrétien qui a arraché tant de malheureux à la mort, tant d'âmes abattues au désespoir, à l'immoralité et à l'irréligion.

Quelques détails, pour terminer, sur l'église en voie de construction, et dont nous donnons ici le dessin, dû à l'obligeance de M. Gallois, son habile architecte.

Le style qui a été choisi de préférence est celui du seizième siècle, qui a vu naître saint Vincent de Paul. Il y avait là en quelque sorte une question de convenance qui a paru décisive.

L'église a la forme d'une croix latine. Elle se compose d'une nef sans bas côtés, d'un transept formant les bras de la croix et d'une abside circulaire. Le tout pouvant contenir plus de quatre cents personnes.

La façade principale se compose de quatre pilastres d'ordre dorique, reposant sur de hauts piédestaux et couronnés par un entablement complet. Cet entablement sera surmonté d'un fronton circulaire brisé. Entre les pilastres se trouvera une grande arcade renfermant la porte d'entrée, laquelle sera surmontée d'un grand bas-relief rappelant un des actes principaux de la vie du saint. Une grande statue de saint Vincent de Paul couronnera l'entablement.

Au centre de la croix formée par la chapelle s'élèvera une coupole assez haute et d'un joli effet.

Les travaux ne sont encore parvenus qu'à la hauteur des corniches, c'est-à-dire qu'il y a encore à faire toute la couverture, la coupole, les sculptures intérieures et extérieures. Quelque économie qu'on y porte, ces travaux demandent encore au moins soixante mille francs.

En face de tant de riches monuments qui s'élèvent partout en France, en face du développement si inouï de la richesse et du luxe, ces soixante mille francs manqueraient-ils à la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul? Ce serait méconnaître le cœur généreux de la France que de le croire. AD. BAUDON.

DERNIER ÉPISODE DU SIÈGE DE LYON, EN 1793

(SUITE[1])



Le général de Précy et son état-major.

Le lendemain, de grand matin, l'armée se remit en marche et se dirigea sur la petite ville du Bois-d'Oing; elle l'atteignit à la pointe du jour. On aurait dit que l'arrivée de la colonne était attendue sur ce point; car, sur le plateau nord de la ville, un nombreux rassemblement de paysans achevait des apprêts d'approvisionnements qui furent mis à la disposition des Lyonnais, avec les apparences de la plus cordiale hospitalité.

[1] Voir la livraison de février, page 71.

Ceux-ci, s'arrêtant au commandement de halte, formèrent leurs armes en faisceaux et se mirent en mesure de reposer leurs forces épuisées par des marches forcées et par d'immenses efforts.

Le maire de la commune se trouvait au milieu de ses administrés; c'était un brave homme, nommé Pin, qui avait l'habitude d'aller toutes les semaines à Lyon pour satisfaire aux besoins de son négoce. Tandis que les Lyonnais et les habitants du Bois-d'Oingt fraternisaient le verre à la main, Pin reconnut parmi les Lyonnais un jeune homme, commis d'une maison de commerce avec laquelle il avait eu avant le siége de fréquentes relations d'affaires. L'attirant aussitôt à l'écart : « Malheureux! que faites-vous là? lui dit-il; vous êtes perdu : fuyez au plus tôt. Des troupes nombreuses sont envoyées à votre poursuite; nous les attendons d'un instant à l'autre; le déjeuner que nous vous offrons n'est qu'un moyen prescrit pour retarder votre marche... Il n'y a pas une minute à perdre... Je voudrais vous sauver tous, pauvres jeunes gens; mais je ne peux que vous sauver seul en vous offrant un abri dans ma maison; venez. » Le jeune homme refusa cette offre généreuse, disant qu'étant lié d'intime affection avec deux autres jeunes gens, il ne voulait point se séparer de leur mauvaise fortune; il était décidé à n'accepter l'offre de salut qu'on lui proposait qu'autant qu'elle comprendrait ses deux compagnons. Pin finit par consentir à cet arrangement; le jeune homme prévint aussitôt ses deux amis, et put, sans exciter le moindre ombrage, annoncer au général le perfide mouvement préparé contre l'armée fugitive. Sur l'avis qu'il venait de recevoir, de Précy fit immédiatement circuler dans les rangs l'ordre de surveiller les faisceaux d'armes et de se tenir prêts au premier signal. Il ne tarda pas à le donner, car un bruit lointain et confus l'avertissait de l'approche de l'ennemi. Il était neuf heures du matin. La colonne lyonnaise avait à peine fait quelques pas en avant, qu'un roulement de tambours se fit entendre, dominé par des vociférations de mort. Au même instant les paysans, changeant de rôle, s'étaient transformés en agresseurs et s'apprêtaient à s'élancer sur les Lyonnais au cri de : Mort aux muscadins! Un moment de plus, ceux-ci eussent été forcés de disputer aux paysans leurs armes rangées en faisceaux; car alors ils virent se déployer sur le plateau qu'ils venaient d'abandonner plusieurs escadrons de dragons et de hussards.

La colonne se trouvait dans un bas-fond, position désavantageuse pour repousser une attaque qui semblait imminente. Le général s'élança au pas de course vers une position meilleure; les paysans, prenant ce mouvement pour une déroute, se précipitèrent sur les Lyonnais : mais de Précy fit aussitôt faire halte et front à sa colonne, qui, par un quart de conversion ayant la gauche pour pivot, se trouva subitement en face de l'ennemi. Cette simple démonstration, soutenue par quelques coups de fusil, suffit pour le disperser. La colonne, remise au port d'armes, put continuer sa marche et reprendre sa direction première.

Il était évident que l'on serait bientôt atteint, car les troupes de la Convention s'étaient ébranlées de leur côté, et, d'après leur supériorité numérique, on ne pouvait se faire illusion sur le péril de l'attaque. Le tocsin sonnait à tous les clochers; le tambour, se mêlant au tocsin, retentissait dans toutes les communes. Des masses armées occupaient les collines voisines. Cependant les Lyonnais, décidés à vendre chèrement leur vie, s'avançaient toujours : balayant et repoussant devant eux tout ce qui cherchait à obstruer leur passage, ils s'engageaient de plus en plus dans un pays accidenté qui leur aurait permis de contre-balancer l'infériorité du nombre par le choix des positions, si, derrière chaque buisson et chaque fossé, il ne se fût pas trouvé des hommes embusqués et prêts à faire feu. Les coups de fusil de ces tirailleurs invisibles firent éprouver des pertes sensibles aux troupes fugitives. Les paysans laissaient passer la tête et le centre de la colonne, pour tirer à loisir, en toute sécurité, sur l'arrière-garde. Lorsqu'ils avaient abattu un certain nombre d'hommes, ils se disputaient leurs dépouilles, puis ils faisaient un circuit pour s'embusquer de nouveau et recommencer la même manœuvre. Les troupes de ligne cherchèrent vainement a empêcher ces actes de barbarie : du moins elles plaignirent les victimes, si elles ne purent les sauver.

Ainsi poursuivi, le général parvint à gagner le village de Bagnoles, abandonné en partie à son approche; il y resta près d'une heure pour faire donner à ses hommes, au poids de l'or, du pain et du vin. Ce fut là que, cédant aux pressantes sollicitations de ses compagnons d'armes, il consentit à quitter ses épaulettes, seul indice qu'il eût conservé de son grade. D'après un commun avis, il changea son nom contre le titre de capitaine Antoine, et il fut convenu que le général de Précy avait été tué.

A quelque distance de Bagnoles, un nombreux rassemblement de gardes nationales, de femmes, d'enfants, grossi par la population des communes voisines, se porta sur les derrières de la colonne lyonnaise en jetant des cris sauvages. Les gardes nationales, commandés par un vieillard de haute stature, un ancien militaire, s'emparèrent aussitôt du pont de la rivière de Chessy pour couper la route d'Amplepuis, pendant que les paysans, cachés derrière les haies, tiraient à coup sûr et sans danger.

Le tocsin sonnait toujours, le rassemblement grossissait à vue d'œil; comme un torrent débordé, il descendait, en grondant, des montagnes voisines. De Précy, envisageant de sang-froid la gravité de la situation, fit serrer les rangs, et, au pas de course, il dirigea sa marche sur les bois de Saint-Romain, pressé et poursuivi en queue et sur les flancs. Dans l'espace de cinq minutes, il reçut deux balles, l'une dans son chapeau, l'autre dans son habit. Il marchait sur deux colonnes et quelquefois en bataille pour arrêter l'ennemi; le plus souvent il s'avançait à vol d'oiseau et cela à chaque fois que la nature du terrain le lui permettait. Le tocsin du village de Saint-Verand redoublant à son approche, l'armée réclama l'ordre de se porter sur le village pour le détruire. Les soldats étaient exaspérés de se voir traqués comme des bêtes fauves et assassinés lâchement, sans gloire et sans

vengeance : « Vengeons nos frères morts, s'écriaient-ils; vengeons-nous nous-mêmes, général, et point de quartier, faisons comme l'ennemi; répondons au tocsin par l'incendie; laissons derrière nous une trace de sang et de feu. » Le général eut mille peines à les empêcher de se porter sur Saint-Verand et à leur faire comprendre que le moindre retard pouvait les perdre, en donnant aux troupes parties de Lyon le temps de les investir.

Il continua donc sa route en cherchant à traverser la grossière route de Lyon à Roanne pour éviter Tarare. Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre autographe du général de Précy. « Le tocsin nous poursuivait partout; les rassemblements augmentaient à chaque instant; nous étions fusillés avec une férocité telle et un si grand acharnement, qu'on aurait pu croire que l'on chassait des bêtes féroces, et certes nous étions bien loin de justifier l'idée que l'on avait de nous, car je puis jurer sur mon honneur que depuis Lyon jusqu'à Saint-Romain, et quoique nous fussions exténués de fatigue et de faim, pas un d'entre nous ne s'est permis de prendre un raisin, un seul fruit. J'ai vu tomber plusieurs paysans entre nos mains; j'en ai même arrêté un qui me lançait un coup de fourche, mais aucun n'a été maltraité, aucun n'a été blessé. Ces malheureux étaient si fortement prévenus contre nous, que nulle conduite n'aurait pu les faire revenir. Si j'avais voulu, j'aurais fait beaucoup de mal; je ne l'ai pas fait et je m'en applaudis, car les hommes de bien me jugeront un jour. Les scélérats qui ont tant calomnié les magnanimes Lyonnais n'ont pu se faire leurs imitateurs. D'un côté, il y avait des assassins; de l'autre, des héros chrétiens et des soldats martyrs. »

Cette protestation n'a pas besoin de commentaire.

La colonne lyonnaise s'avançait ainsi, toujours poursuivie et perdant à chaque pas des hommes par le feu de l'ennemi ou par la fatigue d'une marche forcée.

La cavalerie ennemie, divisée en deux corps, se montrait par moment prête à charger les flancs de l'armée lyonnaise. Le plan des chefs qui poursuivaient la retraite consistait évidemment à harceler la colonne pour opérer en détail sa ruine complète. Que pouvait le courage contre une semblable tactique? Les rangs des Lyonnais s'éclaircissaient d'heure en heure, décimés qu'ils étaient par deux graves inconvénients, la fatigue et une soif ardente. L'eau manquait partout. Aussi voyait-on souvent des hommes, ne pouvant plus se mouvoir, tomber dans le découragement, résister à toutes les sollicitations et rester en arrière.

Sur ces entrefaites, les Lyonnais atteignirent la grande route à une demi-lieue de Pont-Charrat; il était trois heures. On découvrit à une petite distance les bois de Saint-Romain, et, plus près encore, la petite rivière de Tarare; le général n'avait plus autour de lui que cent dix hommes. Pendant que ces braves prenaient un peu de repos, leur chef infatigable, accompagné de son aide-de-camp George Reyssié, officier d'un grand mérite, se porta en avant pour reconnaître la position des lieux; il aperçut bientôt, à six cents pas de lui, un escadron de hussards et un fort détachement de dragons qui se formaient en bataille; un peu plus loin, sur sa droite, quatre à cinq mille hommes prenaient également position; six mille fantassins se déployaient sur sa gauche; enfin toutes les hauteurs au-dessus des bois de Saint-Romain étaient occupées par des masses de paysans armés. Pour résister à ces forces, évaluées au nombre de vingt mille combattants, de Precy n'avait, ainsi que nous l'avons dit, que cent dix hommes exténués de soif et de faim, étendus à terre, sans force et sans espérance. S'ils eussent été attaqués en ce moment, nul doute qu'ils eussent tous péri infailliblement. Le général le leur fit observer, les suppliant, les menaçant même pour les faire lever.

« Soldats, leur disait-il, vous n'êtes donc plus mes héroïques Lyonnais! Je ne suis plus votre général, puisque vous ne reconnaissez plus ma voix et mon autorité. Eh bien, périsse le capitaine Antoine, car le général de Precy ne veut pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Que les braves qui veulent aujourd'hui mourir avec moi se lèvent et me suivent; la mort du soldat est devant nous, mais le ciel des martyrs est sur nos têtes, il va s'ouvrir pour nous. » A ces mots, prononcés avec énergie, les cent dix hommes se lèvent et s'écrient : « En avant, général; nous sommes prêts à vous suivre à la mort. »

« A la gloire, mes enfants! » reprit de Precy, et le front rayonnant, il ajouta : Je suis heureux, puisque j'ai retrouvé mes nobles compagnons d'armes; nous ne succomberons pas sans gloire; la postérité va commencer pour nous. »

Le village d'Ancy paraissant abandonné, le général s'y porta avec rapidité et le traversa sans obstacles, pour longer ensuite les haies touffues qui pouvaient le protéger contre les charges de la cavalerie ennemie, manœuvrant de manière à lui couper le chemin des bois. Au détour d'un chemin creux, il se trouva tout à coup en face des dragons et des hussards rangés en bataille sur une petite esplanade, qu'il devait nécessairement franchir pour arriver au bois.

« Courage, mes enfants! » s'écrie le général lyonnais, et, formant sa petite troupe en bataille, il se met à la tête du premier peloton et s'élance avec intrépidité sur l'ennemi, dont il essuie une première décharge. Quelques hommes tombent; les rangs se resserrent et s'avancent toujours, brisant tout ce qui s'oppose à leur passage. Les paysans accourent pour appuyer la cavalerie, qui se retire, entraînée sans doute par un noble sentiment d'admiration, à la vue de ces quelques héros luttant avec le courage du désespoir un contre deux cents... On entendit même quelques cris de « Vivent les Lyonnais! » Ces cris, arrachés à la générosité des soldats français, ne trouvèrent aucun écho dans le cœur des paysans, qui y répondirent par ceux de : « Mort aux muscadins. »

« Ainsi, — continue le général de Précy, en terminant la lettre dont nous avons déjà cité un fragment, — ainsi le Lyonnais couronna, par l'action la plus intrépide, la gloire dont il s'était couvert pendant le siége; ainsi, tant qu'il lui resta un reste de force, il sut en imposer à l'ennemi; mais ce dernier effort avait complétement

épuisé ses forces, et je touche au moment le plus affreux de ma vie. Arrivé au bois de Saint-Romain, je voulais faire halte; je m'étais arrêté derrière un ravin d'où je pouvais me défendre et gagner du temps pour prendre un peu de repos; mais, hélas! mes compagnons d'armes ne voyaient de salut pour eux que sur les hauteurs. Ils voulaient les gagner; je dus céder à leur désir.

Le point où l'on se trouvait était assez découvert : le crêt de Saint-Romain de Popée se présentait au sud et à peu de distance; c'était un monticule isolé. Son versant nord, qu'on avait en vue, était en partie couvert d'épais taillis, coupés de larges clairières; la colonne lyonnaise, réduite à quatre-vingt-deux combattants, s'y dirigea, poursuivie par plus de vingt mille hommes.

Ceux-ci n'osèrent cependant pas attaquer de vive force les Lyonnais, qui leur en imposaient encore, car tous ceux qui pouvaient se tenir debout, formés par pelotons, faisaient un feu meurtrier sur les assaillants. Cent cinquante hussards débouchèrent en bas du bois. De Précy défendit qu'on tirât sur eux, car ils s'écriaient : « Rendez-vous, vaillants soldats; nous admirons votre courage, mais il est inutile; rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal. » Se rendre en ce moment, c'était livrer le général; les Lyonnais répondirent : « Nous saurons mourir, mais nous ne nous rendrons pas. » Alors Reyssié s'approcha d'un paysan qu'il vit sans armes, et, faisant luire à ses yeux une pincée d'or, il le pria de lui apporter une cruche de vin; le paysan courut-la lui chercher.

Le moment où les Lyonnais parvinrent au crêt de Saint-Romain de Popée fut solennel. « Nous voici donc arrivés à notre calvaire, s'écria le général de Précy; comme le Christ Notre-Seigneur Dieu, nous avons versé du sang sur le chemin de notre mort; comme le Christ, nous avons porté notre croix; soyons fiers de cette ressemblance, soldats : elle est pour nous le gage infaillible d'une vie meilleure. Dans quelques instants, nous en aurons fini avec les choses de la terre; préparons-nous en soldats chrétiens à recevoir la couronne que le Dieu des armées promet aux forts et vaillants. » Disant ainsi, le général mit un genou en terre pour prier; ses compagnons d'armes l'imitèrent, un seul homme resta debout; c'était un prêtre, le même qui avait célébré la messe funèbre dans la nuit qui précéda la sortie. « Je vous bénis, dit-il, en étendant ses mains sur les groupes agenouillés; je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Et il ajouta : « En face de la mort, le soldat, ministre du Dieu de paix, redevient prêtre. Pardonnez-moi, Seigneur, mon Dieu, si les mains de votre indigne ministre ont répandu le sang de mes frères égarés; que le mien versé goutte à goutte me serve d'expiation. » Les soldats se relevèrent ensuite, et, résignés devant le présent qui leur échappait, ils se montrèrent pleins d'espérance devant l'avenir qui allait commencer pour eux. Écoutons une fois encore le récit de la fin de ce drame héroïque, écrit par le général lui-même :

« Tout était perdu! je n'en pouvais douter, et cependant j'éprouvais une indicible jouissance en cet instant suprême; cette jouissance, il est vrai, déchira plus affreusement mon âme que la plus atroce souffrance; mais je recevais une dernière preuve de mes héroïques Lyonnais. Reyssié, Smith et plusieurs autres me supplièrent de me séparer d'eux. « Jamais, leur ré-« pondis-je; votre sort sera le mien... » Ils ajoutèrent, pour me décider, que ma présence ne pouvait que leur être fatale en leur ôtant les moyens de capituler. Ils insistèrent tellement que je ne puis résister à leurs prières. J'ai peu vu autant de valeur réunie à autant de sensibilité. J'allai encore placer quelques postes, lorsque Smith, venant à moi, me dit : « Quit-« tez-nous, général; il n'y a pas un instant à perdre; « seule votre disparition, peut nous sauver; votre pré-« sence parmi nous ne peut qu'aggraver notre triste « sort... Partez. » Je me décidai enfin, et, après des adieux déchirants, je me jetai dans les bois, à quinze pas au plus de mon dernier poste. Mais, au même instant, je vis revenir Smith. Il me dit qu'il y avait encore espoir de capituler. Dans ce cas je lui fis promettre de me rejoindre avec Reyssié et Audras. Il me laissa son manteau et une provision de chocolat. »

La détermination que venait de prendre le général, malgré son désir de rester parmi les siens, ne devait pas les sauver. Un quart d'heure après, un officier supérieur de hussards accompagné de son ordonnance, tous deux à pied, se présenta à portée de fusil, indiquant par signes qu'il venait pour parlementer. L'aide de camp Reyssié descendit à sa rencontre. L'officier supérieur, admirant le courage énergique du petit nombre des Lyonnais, s'exprime en termes honorables pour eux; puis, abordant la mission dont on l'avait chargé, il propose une capitulation avantageuse, glorieuse même, pour tous les chefs et pour tous les soldats, à l'exception d'un seul, celle du général en chef. « Cette exception, répondit Reyssié, nous déshonorerait; elle est inacceptable.

— Vous désirez donc mourir? répliqua l'officier de hussards.

— Mille fois plutôt que de commettre une lâcheté.

— Ce ne serait point une action honteuse, mais une nécessité.

— Que nous repoussons.

— Des hommes comme vous ne doivent pas mourir encore. Nous vous offrons la vie sauve; vous conserverez vos armes; ceux d'entre vous qui voudront servir la République recevront, dans nos rangs, un grade supérieur au leur, et les autres pourront se retirer libres, en toute sécurité, là où bon leur semblera.

— Cette générosité vous honore, colonel.

— Elle est juste et digne de vous... Maintenant livrez-moi votre général, et vous êtes tous sauvés. »

Cette proposition fut accueillie de la part des Lyonnais par un silence, interrompu bientôt par Reyssié.

« Le silence de mes frères d'armes, dit-il, vous indique assez qu'au prix d'une lâcheté la capitulation devient impossible. Il n'est pas un seul de nous, sachez-le bien, colonel, qui voudrait acheter sa vie par une action infâme; car nous serions infâmes si nous vous livrions le brave général, que d'ailleurs nous

avons perdu, s'il n'a eu le bonheur d'échapper à votre poursuite.

— De Precy n'est donc plus parmi vous? répliqua l'officier parlementaire.

— Plus, depuis une demi-heure, répondit Reyssié, et, montrant du doigt le cheval du général, il ajouta : — En voici la preuve. » Le parlementaire n'acceptant pas cette explication, il s'éleva une violente altercation entre les deux officiers.

« De Precy est parmi vous, dit le colonel...

— Vous vous trompez, colonel, répliqua Reyssié!

— J'en suis sûr.

— Vous vous trompez, vous dis-je.

— Je le connais.

— Où donc est-il, alors?

— Devant moi; car le général des rebelles, c'est toi.

— Tu en as menti, s'écrie Reyssié; je ne suis que son aide de camp; » et prévenant le colonel, qui allait lui passer son épée à travers le corps, il lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

Cet acte imprévu devint le signal de l'attaque : les hussards, exaspérés par la mort d'un de leurs chefs,



Le colonel Chenelette. (Voir la livraison de février, page 72.)

s'élancèrent sur le crêt de Saint-Romain de Popée. Le combat devint bientôt une boucherie plutôt qu'un combat; quelques Lyonnais parvinrent à briser à coup de sabres les barricades de cadavres que la mort avait jetés sur leur passage et furent assez heureux pour trouver de généreux abris dans les campagnes voisines.

Telle fut la dernière période du siége de Lyon. Commencé le 8 août 1793 et terminé le 9 octobre, ce siége mémorable a duré soixante-deux jours. L'assiégeant a consommé devant cette ville, fortifiée à la hâte et défendue par le courage de sept mille jeunes gens, vingt-sept mille six cents bombes, quarante-quatre mille boulets, quatre-vingt mille sept cents obus, huit cent vingt-neuf mille cartouches et trois cent milliers de poudre brûlée par cent-trente bouches à feu de différents calibres.

Alphonse Balleydier.

PIE IX ET LE TROUPIER FRANÇAIS

Si la guerre d'Orient a fait briller d'un nouvel éclat l'intrépidité du soldat français sur les champs de bataille et sa patience inaltérable au milieu des plus rudes fatigues, elle n'a pas moins servi à mettre en relief la vivacité de ses sentiments religieux. La curieuse anecdote qui suit, et dont nous garantissons l'authenticité, en est elle-même une nouvelle preuve.

Il y a quelques mois, un soldat de l'armée d'Orient, écrivant à un des soldats de l'armée française en garnison à Rome, lui faisait le tableau le plus triste des privations et des fatigues qu'ils enduraient, des dangers auxquels ils étaient exposés et des ravages que les maladies et les boulets russes faisaient dans leurs rangs; et il terminait sa lettre en lui recommandant de porter, sans délai, au Pape lui-même *une messe* pour la conservation de l'armée française.

Fidèle à la recommandation de son ami, le correspondant de Rome se rend dès le lendemain même au Vatican, et prie le premier garde qui se présente à lui de le conduire auprès du souverain pontife.

« Mais, mon brave, lui répond le garde, avez-vous obtenu préalablement une audience? — Tout cela, reprend le soldat, est bon pour les grands seigneurs; mais avec un simple troupier il n'y a pas tant de cérémonies à faire. »

Le garde ne voulait point transiger sur le cérémonial; le soldat, de son côté, paraissait si peu disposé à s'y soumettre, qu'il fallut le conduire chez le prélat introducteur. Là, mêmes observations d'une part et mêmes instances de l'autre. Enfin, désespérant d'avoir raison de l'opiniâtreté de l'impatient visiteur, le prélat va l'annoncer à Sa Sainteté. Comme on le pense bien, la curiosité de Pie IX fut vivement excitée par la qualité et le sans-gêne du personnage en question. Tant est que le soldat fut immédiatement introduit, et l'étiquette du Vatican mise de côté.

Arrivé en face de Sa Sainteté, notre homme s'arrête droit comme un pieu; puis, après lui avoir fait le salut militaire en portant la main au front, il lui adresse les paroles suivantes, dans la même forme que s'il eût parlé au lieutenant de sa compagnie : « *Mon Pape*, voici une lettre d'un camarade de la Crimée qui vous concerne; veuillez en prendre lecture et me dire ce qu'il faudra lui répondre. » En même temps il tendait au souverain pontife, d'une main la lettre de son ami, et de l'autre quelques pièces de monnaie. Le Pape prend la lettre, et après l'avoir lue, il la restitue au soldat, en lui disant : « Mon ami, ma messe de demain a une destination invariable, mais après-demain, sans faute, j'en dirai une avec plaisir pour cette grande armée française. Toutefois j'y mets une condition, c'est que vous viendrez y assister et que vous vous disposerez à y recevoir la sainte communion. Quant à la rétribution que vous offrez, gardez-la pour boire à la santé de vos braves frères d'armes. — Ça suffit, *mon Pape*, répond notre visiteur; je vais de ce pas me préparer à faire une petite revue avec l'aumônier du régiment, et après-demain, à l'heure dite, je serai au poste. » Là-dessus, il porte de nouveau la main au front, fait un demi-tour à droite et se retire, laissant Sa Sainteté charmée de cette *rondeur* militaire.

En effet, le surlendemain, ce soldat, aussi bon chrétien qu'ami dévoué, assistait à la messe du souverain pontife et avait le bonheur de communier de sa main.

Quelque singulière que paraisse cette anecdote, nous répétons que nous en garantissons l'authenticité. Elle nous a été rapportée par une personne aussi digne de foi que bien informée, tout récemment arrivée de Rome. (*Courrier des Alpes.*)

CANTICUM

Nous empruntons le cantique qui suit à un ouvrage dont la première partie vient de paraître[1]. Elle contient cent cantiques à quatre voix sur un choix de mélodies anciennes et modernes, soit populaires, soit des meilleurs maîtres, parmi lesquels on voit figurer les noms de Mozart, Méhul, Pleyel, Beethoven, Haydn, Hændel, Borniauteski, etc.

La pensée de ce recueil a été inspirée par le désir de restaurer le chant de nos églises, en substituant à des airs profanes, dont l'origine éveille des souvenirs fort déplacés dans le lieu saint, des mélodies que le goût approuve et que leur caractère religieux mette en harmonie avec les paroles qu'elles accompagnent.
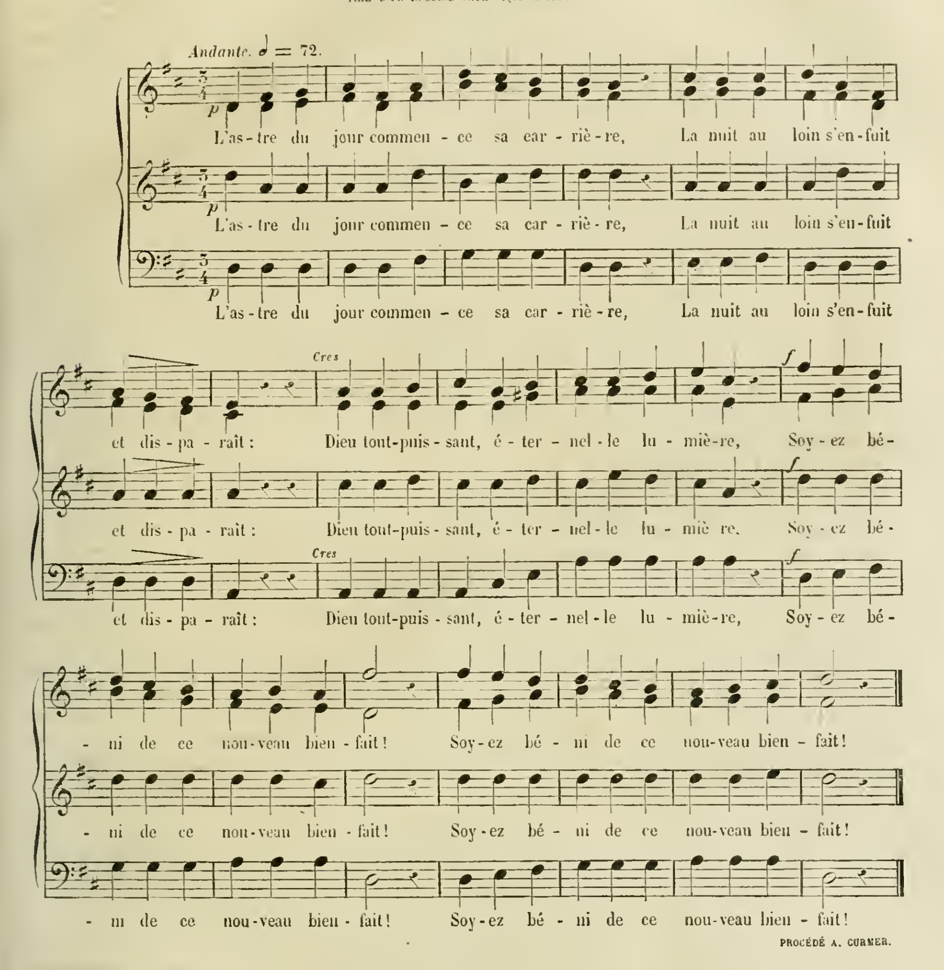
Ce choix était sans doute délicat et difficile : il exigeait à la fois un sentiment profond du caractère du chant religieux, un goût exercé et des connaissances musicales fort étendues. Ces qualités se sont trouvées heureusement réunies dans deux pieux et savants prêtres auxquels la musique religieuse doit déjà plus d'un service. Nommer MM. les abbés Fichet et Neyrat, maîtres de chapelle de la Primatiale et de Saint-Bonaventure, à Lyon, c'est proclamer que le recueil a été fait avec l'autorité, la science et les précautions désirables, et qu'il contribuera efficacement aux améliorations que l'on sent partout le besoin d'introduire dans le choix des paroles et des airs de cantiques que l'on chante dans nos églises.

L. C. M.

[1] *Canticum*, recueil de cent cantiques à quatre voix, à l'usage des paroisses, des familles chrétiennes, des écoles chorales et des maisons d'éducation. 1 vol. gr. in-8°. A Lyon, Étienne Chouet, libraire-éditeur; à Paris, Pélagaud et Comp., rue des Saints-Pères.

LE COEUR SACRÉ DE JÉSUS

TIRÉ D'UN RECUEIL CATHOLIQUE ALLEMAND



PROCÉDÉ A. CURMER.

L'astre du jour commence sa carrière,
La nuit au loin s'enfuit et disparaît;
Dieu tout-puissant, éternelle lumière,
Soyez béni de ce nouveau bienfait!

Nous l'avouons, hélas! par nos offenses
Nous méritons de périr sans retour:
Mais vous daignez, pour fléchir vos vengeances,
Au repentir donner encor ce jour.

Que vous offrir, ô Dieu! pour satisfaire
A votre amour tant de fois outragé?
Ah! recevez les pleurs d'un cœur sincère
Que le remords et la grâce ont changé.

Nous consacrons à votre saint service
Tous les instants de ce jour précieux;
Guidez nos pas loin des routes du vice,
Dans le sentier qui nous conduit aux cieux.

Versez sur nous vos grâces salutaires,
Sanctifiez nos vœux et nos désirs,
Tous nos projets, nos œuvres, nos prières,
Nos biens, nos maux, nos travaux, nos soupirs.

Nous commençons ce jour sous vos auspices,
Daignez, Seigneur, en protéger le cours;
Nous ne marchons qu'au bord des précipices,
Tout notre espoir est dans votre secours.

De toutes parts l'ennemi nous assiége,
Ah! défendez la porte de nos sens;
Veillez sur nous, et détournez le piége
Qu'il veut dresser à vos faibles enfants.

Le monde, au loin, de ses fausses maximes
Fait circuler les poisons corrupteurs;
Pénétrez-nous de vos leçons sublimes,
Pour résister à ses discours trompeurs.

Contre l'esprit la chair, hélas! conspire,
Tous ses penchants nous éloignent du ciel.
Rendez, Seigneur, à l'esprit son empire,
Et terrassez son ennemi cruel.

Dieu de bonté, faites régner sans cesse
Dans notre cœur l'ardente charité,
Dans notre esprit la divine sagesse,
Dans nos discours la sainte vérité.

Que votre loi soit nos seules délices,
Que notre cœur, épris de ses attraits,
De chaque jour consacre les prémices,
En vous jurant de les suivre à jamais.

Louange, gloire, amour, honneur, hommage,
A vous, profonde et sainte Trinité;
Que votre nom soit chanté d'âge en âge,
Et dans le temps et dans l'éternité!

UN DÉPART DE MISSIONNAIRES

Paris, cette ville du contraste et du vertige, cette université des sept péchés capitaux, Paris renferme aussi des colléges d'apôtres et des séminaires de martyrs. A côté de ces magasins, de ces théâtres, dans le pêle-mêle de ces maisons où le blasphème seul se souvient de Dieu, au milieu de ces écoles d'affaires, d'ambition et de plaisir, Paris contient aussi des maisons de missionnaires, des écoles d'apostolat catholique, où l'art que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, et je dis trop peu; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours! Il fait une guerre sans trêve et sans fin contre un ennemi immortel, qu'il va chercher au sein de son empire, qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat, il faut que le missionnaire se dépouille de tout, comme le lutteur antique, ou plutôt comme l'homme qui, pour passer un torrent, laisse ses vêtements sur le rivage où il ne reviendra jamais. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair : il la quitte, il ne lui appartient plus, et selon toute apparence il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux : il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie : il ira sur une terre lointaine et sauvage, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale; où l'homme même, bien souvent, n'a plus rien des hommes qu'il a connus, sauf leurs vices les plus grossiers et leurs misères les plus accablantes.

Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opérera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour : il devra mourir à lui-même; non-seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'âme. Le missionnaire, la plupart du temps, n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel, du moins permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens cachés, épars sur un immense territoire, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers les périls dont l'entourent sans relâche trois sortes d'ennemis, le climat, les bêtes féroces, et les plus cruels de tous, les hommes. Si Dieu le garde malgré tout et lui impose, au milieu de tant d'amertumes, la cruelle épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénûment éternel et quasi infini, dans ces privations terribles; et chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur du corps et ces ardeurs premières de l'âme qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur même au pain de l'exil. Languissant et courbé, il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse et qui souvent n'ont pas fleuri! Il portera dans son âme ce deuil immense qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de l'Homme-Dieu : le deuil du père qui a enfanté des fils ingrats! Contemplant ce peuple toujours infidèle; énumérant en ses souvenirs les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas! les apostasies, et, pour tout dire, le sang de Jésus devenu presque infécond par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il entendra dans son cœur un lamentable écho de cet éternel gémissement des envoyés de Dieu : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[1]. Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès leur aurore : *Dies mei sicut umbra declinaverunt : et ego sicut fœnum arui*[2]. Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue, une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours; et trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau.

Telle est la vie du missionnaire. Suivant la nature, elle est effrayante et incompréhensible, et c'est trop peu de l'appeler une longue et lente et formidable mort. Qui nous expliquera pourquoi il se trouve toujours des hommes pour se consumer dans ce terrible et obscur sacrifice; des hommes qui désirent cette vie, qui la cherchent, qui l'ont rêvée dès l'enfance, au milieu des caresses de la famille, et qui, cachant à leur mère ce grand dessein, mais le nourrissant toujours, obtiennent des hommes à force de volonté, de Dieu à force de prières, qu'il soit accompli? Ah! c'est le secret du ciel et le plus noble mystère de l'âme humaine. Il y a eu toujours, il existe encore, il y aura jusqu'à la fin, des hommes de sacrifice, des cœurs saints et sacrés, illuminés intérieurement d'une clarté divine, qui, les yeux tournés vers Jésus, sauront parfaitement ce que la foule des autres peut à peine comprendre. *In lumine tuo videbimus lumen*[3]. A la lumière de Dieu, ils devinent les joies de cette vie d'immolation pour Dieu; ils y aspirent, ils les goûtent, ils veulent s'en abreuver, et le monde n'a point de chaînes de fleurs qui les empêchent de courir à ces nobles fers. Au lendemain du

[1] Jerem. v, 9
[2] Ps. CI.
[3] Ps. XXXV, 10.



Adieux de quatre jeunes Prêtres dans la chapelle du Séminaire des Missions étrangères, le 25 janvier 1856.

Golgotha, lorsque les juifs lapidaient le premier confesseur, lui, les yeux au ciel et le visage rayonnant, il s'écriait : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu ! » Eh bien, il ne faut pas chercher davantage. Aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, l'attrait de la vie apostolique est là. C'est la vie qui ressemble le plus à celle de l'homme-Dieu, et dès lors celle où il se communique davantage. Comment des hommes peuvent-ils abandonner leur famille, leur patrie, rompre leur cœur, renoncer à toute ambition, abandonner toute gloire humaine, chercher le long martyre d'une vie vouée à toutes les privations, et dont les prisons, les tortures et les bourreaux paraissent les moindres et les plus supportables accidents? C'est qu'à travers les mille angoisses de cette vie, ils vont à la conquête des âmes; c'est qu'ils annoncent Jésus-Christ et le font connaître; c'est que, quelle que soit l'aridité du sol, la bonne semence n'y est jamais complétement stérile; c'est enfin qu'ils emportent leur Christ sur la poitrine et qu'ils le voient dans les cieux. Du fond des cachots, du haut des bûchers, du milieu des prétoires et des tortures, au sein des vastes solitudes, dans les ombres de la nuit, parmi les périls de la mer, voilà leur consolation et leur force : *Ecce video cœlos apertos, et Filium stantem a dexteris Dei* [1].

Et voilà pourquoi il y a des écoles de martyrs dans Paris même, et pourquoi elles sont toutes remplies.

Entrons dans une de ces maisons, que nous ferons mieux connaître un jour. Celle-ci est ancienne. C'est le Séminaire des Missions étrangères, fondé il y a deux siècles, et qui, fermé par la Révolution, s'est relevé plus florissant. Tertullien disait aux persécuteurs de l'Église naissante : *Sang des martyrs, semence de chrétiens;* ouvrez les yeux et voyez. Ici ont frappé la flèche du sauvage, le fouet et la hache du mandarin, le couperet du révolutionnaire; ici ont triomphé la torche et le marteau. Les murs sont rebâtis, le jardin est plein de fleurs, il n'y a point de vides dans la maison, la foi brûle les cœurs, l'allégresse y règne. Deux sources inépuisables sont ouvertes ici. La force brutale peut toujours les fermer un moment, elle ne peut les tarir. L'une est la chapelle, l'humble temple du Dieu vivant où l'on immole tous les jours la victime qui ôte les péchés du monde; l'autre est un lieu que l'on appelle la *chambre des martyrs*, où l'on garde les reliques vénérables des membres de la communauté qui ont confessé Dieu au milieu des supplices et par la perte de la vie. Là sont les glaives qui les ont frappés, les instruments de torture qu'ils ont portés, les cordes qui ont lié leurs mains, les fouets qui ont déchiré leur chair, les linges teints de leur sang, quelques restes de leurs habits, quelques débris précieux de leurs ossements, qui seront si glorieux au dernier jour, et qui probablement, dès ce bas monde, ont tressailli à la vue du Fils de Dieu. Toutes les lèvres ici ont baisé ces vénérables trésors, et dans tous les cœurs ils ont allumé un feu qui ne s'éteindra pas.

Le 23 janvier dernier, c'était fête au séminaire des Missions étrangères. Quatre jeunes prêtres devaient partir le lendemain, et l'on faisait le soir la cérémonie des adieux. A cette fête on admet les amis des missionnaires partants, et ceux de leurs parents qui peuvent la subir. Lorsque nous arrivâmes, vers huit heures, la fête était déjà commencée. La communauté entourait une statue de la sainte Vierge élevée dans le jardin sous un humble dôme de treillages. On chantait *Magnificat*, et nous entendîmes ces mots : *Beatam me dicent omnes generationes*. Tous les chrétiens, tous ceux qui ont le bonheur de mêler les paroles et les chants de l'Église aux actions de leur vie, savent quel sens profond et touchant ces accents inspirés reçoivent toujours de la circonstance où l'on est, et quelle lumière ils portent dans l'âme. *Beatam me dicent omnes generationes!* De quel flot de délices, en ce moment solennel, cette parole a dû réjouir des âmes appelées à porter aux extrémités du monde le nom et la gloire de Marie, pour qu'en effet toutes les générations la proclament bienheureuse! Ils étaient là debout, comme déjà en route, ces bons anges de la vérité sainte, chargés de la miséricorde de Dieu, et qui vont vers les peuples endormis à l'ombre de la mort, pour leur donner Marie et Jésus : *Esurientes implevit bonis!*

Après *Magnificat*, l'*Ave maris stella*, et l'on vint à la chapelle. Ils quittèrent ce jardin sanctifié par tant de prières; ce lieu de délassements et de repos, où ils ont passé quelques courtes années dans l'apprentissage d'une vie qui n'aura plus ni délassements ni repos. L'étroite enceinte de la chapelle était remplie. Pas de pompe; pas d'ornements à l'autel, d'une pauvreté tout apostolique. Point de splendeur non plus dans l'auditoire. Les amis et les parents des missionnaires n'appartiennent guère au grand monde. On y voyait des soldats, des domestiques, des gens de travail et de petite condition, des frères de la Doctrine chrétienne, quelques prêtres. Un vénérable prélat, monseigneur de Bonnechose, évêque d'Évreux, hôte passager de cette maison qu'il aime, avait voulu apporter là le tribut de ses vœux et de ses bénédictions.

On fit la prière et les exercices du soir, suivant les usages de la communauté. Cette prière est la prière ordinaire, si simple et toujours sublime, mais éclatante ici de soudaines clartés. Prière pour les bienfaiteurs, prière pour les ennemis, prière pour les pauvres, les prisonniers, les affligés, les *voyageurs*, les malades, les agonisants et tous ceux qui sont dans l'oppression et dans la douleur; prière pour les défunts; examen de conscience... ô beautés de la vie chrétienne! Après la prière on indiqua le point de méditation sur l'évangile du lendemain. Par une de ces rencontres dont je parlais tout à l'heure, cet évangile était la parabole des ouvriers que le père de famille envoie à sa vigne : *Et dixit illis : Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis* [1]. Il suffit d'indiquer ces lumières, on voit tout aussitôt les immenses horizons qu'elles remplissent. *Allez à ma vigne!* Depuis dix-huit siècles cette parole a poussé les hérauts de l'Évangile sur tous les chemins de la terre; elle y a fait planter l'arbre de vie aux fruits éternels.

Quand ces prières furent terminées, la cérémonie

[1] *Act.*, VII, 55

[1] Matth., XX.

des adieux commença. Le vénérable supérieur de la communauté, M. l'abbé Albrand, adressa une courte allocution aux jeunes missionnaires qui allaient partir. C'était moins lui qui parlait que les livres sacrés dont il empruntait le langage simple et profond.

Il leur dit ce qu'ils auraient à faire, les ennemis qu'ils avaient à vaincre. Quels ennemis? Le monde, l'enfer et vous- mêmes : l'enfer, à qui vous voulez arracher le monde; le monde, qui ne veut-pas être délivré; vous-mêmes, qui ne pouvez triompher de l'enfer et du monde que par une continuelle victoire sur vous, sur vos sens, sur la vanité des pensées humaines, sur l'excès des fatigues, sur le désir du repos, sur les besoins de vos corps et sur ceux de vos cœurs! Le monde vous traitera de fous, et vous l'êtes en effet, *Stulti propter Christum*, l'enfer vous tendra des piéges; et le monde vous regardera comme des séditieux. Vous serez repoussés, battus de verges, emprisonnés; vous serez mis sur la croix... Heureux ceux d'entre vous qui partageront tous les opprobres du divin Maître, et qui, comme lui, attachés sur l'instrument du supplice, pourront prier comme lui pour leurs bourreaux: *Expandi manus meas ad Dominum!*

Il y a donc des hommes qui peuvent tenir un pareil langage, et d'autres qui peuvent l'entendre! et ce ne sont pas des formes de rhétorique arrangées à plaisir, c'est la vérité toute simple et toute pure! Ils sont là; ils iront ainsi, ils souffriront et mourront ainsi; et l'unique sentiment qui soit dans leur cœur est un sentiment d'immense et joyeuse reconnaissance pour Celui qui les appelle à cette vie et qui leur promet cette mort.

Les missionnaires se placèrent ensuite debout devant l'autel. Ils étaient quatre, M. Féron, M. Métayer, M. Guillon, M. Rousseille. Tous quatre jeunes; je ne sais si le plus âgé a vingt-cinq ans. Une joie surabondante rayonnait à travers la modestie de leur attitude et de leurs visages. M. Rousseille est destiné pour Hong-Kong, M. Métayer pour un autre point de la Chine, M. Guillon pour la Cochinchine, M. Féron pour la Corée. Ces deux dernières missions sont des plus dures et des plus périlleuses, la Corée surtout. La persécution y est active et sanglante. M. Féron nous a confié que dès l'âge le plus tendre il avait aspiré à cette terre qui dévore ses apôtres. Il n'a su que peu de jours avant le départ qu'elle lui serait accordée; car les missionnaires ne choisissent pas le théâtre de leurs travaux : ils vont où leurs supérieurs les envoient. C'est avec une sorte d'ivresse qu'il nous a dit : « Je vais en Corée! J'espère y pénétrer en moins de trois ans! » Car la Corée est défendue par une muraille bien autrement gardée que la célèbre et fabuleuse muraille de la Chine. Il faut une résolution et une patience à toute épreuve pour aborder ce théâtre de mort; et l'un des missionnaires qui s'y trouvent en ce moment, n'y a pu entrer qu'après une attente de dix années.

Ils étaient donc là, devant l'autel, victimes heureuses et pures. Le chœur chantait ces belles paroles qui appartiennent à la fois à la loi ancienne et à la loi nouvelle, et que saint Paul, l'apôtre des nations, a prises des prophètes Isaïe et Nahum : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona*[1]! Et, pendant ce chant, les missionnaires d'abord, et ensuite tous les assistants, venaient baiser à genoux ces pieds heureux qui porteront au loin la bonne nouvelle du Seigneur.

M. Lavergne a parfaitement saisi la scène; mais ni la plume ni le crayon n'en peuvent rendre l'impression profonde et auguste.

J'assistais un soir, il y a quelques années, à cette touchante cérémonie. C'était, je me le rappelle, en plein carnaval. Non loin de la maison des missionnaires, j'avais vu les masques se presser à la porte d'un bal public. Au milieu du bruit des équipages, la rue retentissait de cris avinés. Ce soir-là, ils étaient sept qui devaient partir. Nous leur baisions les pieds, et les clameurs de la rue ajoutaient, s'il est possible, au sentiment de vénération avec lequel nos lèvres se posaient sur ces pieds où la boue allait devenir une parure plus brillante et plus précieuse que l'or. Tout à coup un vieillard, mêlé aux autres assistants, s'avança, marchant avec peine. L'un des supérieurs de la communauté, revenu des missions, où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle et fit faiblir les voix qui chantaient. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard s'avançait lentement. Arrivé à l'autel, il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Mais le vieillard s'agenouilla, ou plutôt se prosterna; il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme, qui pâlissait; il y pressa son front et ses cheveux blancs; et enfin il laissa échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs, et que je ne me rappellerai jamais sans me sentir pâlir comme je vis en ce moment pâlir son fils. Et ce fils était le second que cet Abraham sacrifié donnait ainsi à Dieu, et il ne lui en restait point d'autre.

On aida le vieillard à se relever. Il baisa encore les pieds des deux missionnaires qui suivaient son cher fils, et il revint à sa place, pendant que le chœur, un moment interrompu, entonnait le psaume *Laudate pueri Dominum*.

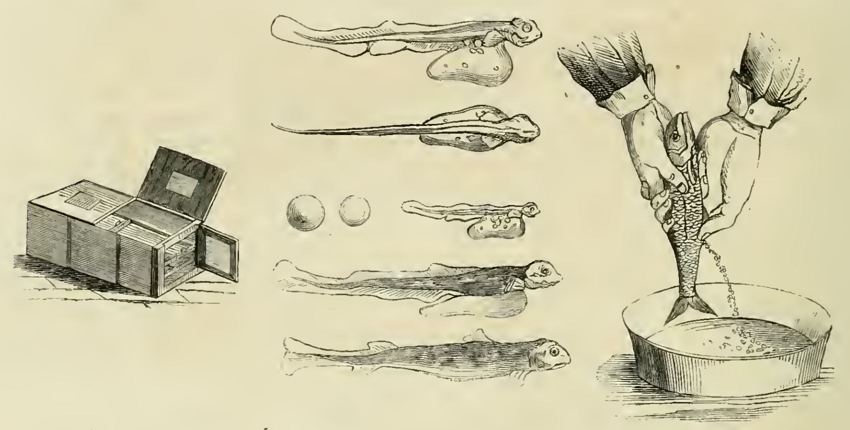
[1] *Rom*.. x, 55

Louis Veuillot.

LA PISCICULTURE

L'homme, dans l'état réellement civilisé, devrait se faire une loi invariable de ne rien consommer, c'est-à-dire détruire, qu'il ne puisse, à volonté, reproduire par le travail. Nous blâmons le sauvage qui coupe l'arbre par le pied pour en avoir le fruit, parce qu'il y aura toujours assez d'arbres; nous usons cependant encore en mainte occasion de procédés presque aussi sauvages; mais la nécessité, ce grand maître en toutes choses, nous ramène forcément à la loi de notre état social; elle nous contraint à tout demander au travail.

Bien qu'il se fasse en Europe une prodigieuse consommation de poisson, les peuples européens ne s'en étaient guère occupés que pour réglementer la manière de le détruire, lorsque l'attention a été appelée, à une époque très-rapprochée de la nôtre, sur la possibilité de tirer de grandes ressources alimentaires de la production artificielle et régulière du poisson : de là est née la *pisciculture*, branche nouvelle d'industrie dont l'alimentation publique peut espérer de grands avantages. D'une part, l'accroissement incessant de la population, de l'autre, une série d'années de cherté des vivres dont on ne peut préciser le terme, ne permettent pas dè laisser tomber dans l'oubli des tentatives déjà couronnées d'éclatants succès; ces circonstances donnent une importance vitale à tout ce qui peut augmenter la somme des aliments offerts à la consommation.



Boite de Dom Pinchon. — États divers des jeunes Poissons. — Manière d'extraire les œufs et la laitance.

C'est d'ailleurs une erreur de croire que le poisson soit un aliment moins sain et moins substantiel que tout autre; il y a dans la Vénétie, sur les bords de l'Adriatique, tout un canton dont la petite ville de Commachio est le centre, et dont la population, de temps immémorial, vit à peu près exclusivement de poisson; cette population est aussi robuste que celles des environs qui suivent un autre régime; elle n'est pas plus qu'elles sujette aux maladies et aux infirmités.

La pisciculture n'est assurément pas une chose nouvelle dans le sens de cette expression; l'antiquité païenne l'a connue, et, chose très-remarquable, au quatorzième siècle, en plein moyen âge, un religieux de l'abbaye de Réome, dom Pinchon, faisait multiplier artificiellement plusieurs espèces de poissons par des procédés fort ingénieux; l'espace nous manque pour les décrire; disons seulement qu'ils offraient une analogie remarquable avec les moyens perfectionnés remis actuellement en usage.

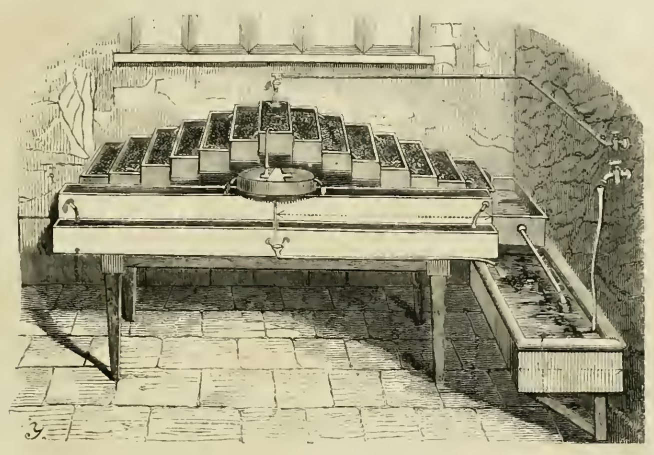
Vers le milieu du dix-huitième siècle, la pisciculture, comme l'attestent les travaux de Jacobi, fut pratiquée en Allemagne avec grand succès, surtout dans le Hanovre; les appareils employés étaient identiques avec ceux de Dom Pinchon, sans qu'on puisse dire si les contemporains de Jacobi en avaient eu connaissance.

Tout cela était à peu près oublié, ainsi que les essais heureux renouvelés en 1820 dans la Côte-d'Or, lorsque la diminution rapide des meilleures espèces de poissons appela l'attention des naturalistes à la fois sur trois points de l'Europe : en France, en Angleterre et en Suisse. Sans entrer dans le détail des causes qui ont si cruellement dépeuplé les eaux de ces pays essentiellement industriels, il suffira de rappeler, sur les moindres cours d'eau, la multiplication des usines, et, sur les cours d'eau navigables, le redoublement d'activité de la navigation à vapeur.

Quelques travaux sérieux, particulièrement ceux d'Agassiz de Genève, avaient ouvert la voie, et déjà plusieurs rivières d'Écosse avaient été repeuplées de

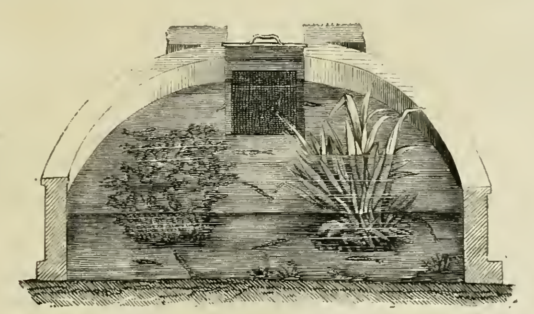
saumons et de truites obtenus par la fécondation artificielle, lorsqu'un simple pêcheur du département de l'Ain, Remy, sans instruction théorique, sans connaissance aucune des travaux de ses devanciers, sans ressources pécuniaires personnelles ni secours étrangers, entreprit et réalisa le premier de grandes applications de la fécondation artificielle du poisson, et mérita d'être considéré en France comme le fondateur de la pisciculture. Ses premiers essais, dans lesquels il fut secondé plus tard par Gébrin, son compatriote, de la même condition que lui, remontent à 1842.

« Pendant plus de six mois, dit un rapport de



Appareil d'éclosion employé par M. Coste au Collége de France.

MM. Detzem et Berthot, Gébrin et Remy n'ont eu qu'une idée fixe : découvrir comment les poissons se reproduisent. Ils se mettaient alternativement en faction pendant les longues heures du jour et de la nuit, par des temps rigoureux; ils s'étendaient le long des bords qu'ils avaient d'avance étudiés, s'appuyant sur les mains, le cou tendu, la tête en surplomb, observant le silence le plus absolu, l'immobilité la plus complète,



Coupe de la piscine du Collége de France.

et ils regardaient. C'est ainsi qu'on trouve les choses simples; il faut du génie : le génie, c'est la patience et le travail. »

Grâce au retentissement des travaux et des succès en pisciculture des deux pêcheurs de la Bresse, si la pisciculture n'existait pas encore, elle allait exister; elle était, comme on dit en métaphysique, en puissance d'être. L'un de ses plus zélés promoteurs fut M. Coste, professeur au collége de France. La pisciculture doit aussi beaucoup aux efforts persévérants et aux applications sur une grande échelle exécutées par M. Millet, inspecteur des forêts. Aujourd'hui son avenir est assuré; elle existe de fait, et nul ne peut dire jusqu'où s'étendra le bien qu'elle est appelée à produire. Prenons un aperçu de ses procédés.

La reproduction de tous les poissons a lieu d'une manière uniforme. Chaque année les femelles, d'une incroyable fécondité, déposent, dans les lieux favorables à leur conservation, leurs œufs en nombre prodigieux; les mâles, qui les suivent, déposent leur laitance sur ces œufs, qui, au bout d'un temps variable pour chaque espèce, éclosent et donnent naissance à des myriades de jeunes poissons. Si de nombreuses espèces voraces n'avaient pour fonction d'en limiter le

nombre avant qu'ils aient atteint un certain développement, les eaux des fleuves et celles du vaste Océan ne seraient, si cette expression est permise, qu'une purée de poissons ; la place leur manquerait. On en jugera par quelques chiffres d'une irrécusable authenticité :

La carpe, le poisson le mieux doué sous ce rapport, peut donner de 262,000 à 344,000 œufs, et presque tous viennent à bien; la perche en a de 282,000 à 380,000; l'esturgeon, près de 8 millions; la morue, près de 9 millions; le hareng, 40 à 50,000. On a calculé que si chaque œuf de hareng produisait un poisson et que l'Océan couvrît toute la surface du globe, en huit ans il serait entièrement comblé par ce seul poisson.

L'instinct de prévoyance des poissons par rapport à leur postérité est très-limité; la seule preuve que les femelles en donnent consiste à choisir, pour déposer leurs œufs, les places où elles semblent savoir qu'ils auront le plus de chances d'éclore, et où les jeunes poissons trouveront le plus de ressources pour se nourrir. Si vous enfermez un poisson femelle, d'une espèce quelconque, dans une eau dont le fond ne lui offre pas d'emplacement convenable pour la ponte, elle retient ses œufs, ils se corrompent dans son corps, et elle se laisse mourir plutôt que de pondre là où elle sait que ses œufs seraient perdus.

Pour procéder à la fécondation artificielle, on pêche, dans la saison de la ponte, des poissons des deux sexes de l'espèce qu'on se propose de multiplier; on les garde quelques jours dans un vivier, et l'on a soin, de temps à autre, de les prendre avec précaution pour leur presser doucement le ventre ; si les œufs ou la laitance sortent sans peine, ont dit qu'ils sont mûrs ; le moment est venu d'opérer la fécondation artificielle avec la certitude d'un bon résultat.

On voit, sur la gravure ci-contre, de quelle manière les mains doivent saisir le poisson pour faire sortir les œufs. Ils sont reçus dans un vase dont la nature est à peu près indifférente; il importe seulement que le fond en soit plat et que l'eau qu'il contient soit très-pure. La laitance d'un seul mâle peut suffire à féconder les œufs de plusieurs femelles ; la dose n'est pas fixe ; l'eau dans laquelle la laitance se dissout à mesure qu'elle tombe doit avoir la couleur et la demi-opacité du lait coupé de moitié d'eau ; c'est la seule indication à suivre à cet égard.

L'œuf fécondé grossit et modifie un peu sa forme ; puis, après une période d'incubation variable pour chaque espèce, les jeunes poissons éclosent. D'abord, ils ne ressemblent guère à des poissons ; ce sont des êtres informes portant une énorme bosse sous le ventre; c'est leur sac aux provisions ; tant qu'ils vivent en absorbant le contenu de ce sac, ils grossissent et ne mangent pas. Ils passent par tous les états que notre gravure représente pour de jeunes saumons. Le dernier de la série a perdu totalement son sac ; c'est un jeune saumoneau qui va commencer à chercher sa nourriture.

C'est une période fort critique pour les œufs fécondés, que celle qui doit s'écouler entre la fécondation et l'éclosion. La boîte qui figure dans notre gravure et dont on voit l'intérieur est celle que le religieux dom Pinchon avait inventée et qu'on a remise en honneur de nos jours avec quelques modifications. Ses parois sont garnies de plusieurs étages de tasseaux sur lesquels reposent plusieurs rangs de claies composées de baguettes de verre ; on y dépose les œufs fécondés en attendant l'éclosion. Les deux extrémités, dont une est représentée ouverte pour en montrer la disposition intérieure, sont garnies de toiles métalliques fines, ainsi qu'une portion de chacun des deux compartiments du couvercle, qui s'ouvre à charnière. Avec cette boîte, on peut, et c'est son principal avantage, opérer en pleine rivière, pourvu que l'eau n'en soit pas trouble ; on obtient autant d'éclosions que de toute autre manière.

La gravure suivante représente l'appareil d'éclosion employé par M. Coste au Collége de France ; on voit qu'il consiste en une série de petits bassins dont chacun contient une petite claie ajustée à quelques centimètres au-dessous de son orifice, et sur laquelle reposent les œufs fécondés. L'inspection de la gravure suffit pour comprendre comment, au moyen d'ouvertures convenablement ménagées, le filet d'eau continu arrivant du dehors dans le premier de ces bassins, parcourt toute la série et place les œufs dans les mêmes conditions que s'ils étaient déposés sur un fond de sable dans une eau courante.

La température nécessaire à l'éclosion des œufs de poissons est en général assez basse ; elle varie pour chaque espèce en raison de l'époque de l'année à laquelle s'accomplit sa multiplication naturelle. Les petits éclos n'ont besoin de nourriture qu'au bout d'un temps toujours assez long ; ce temps est de vingt jours pour le brochet, vingt-huit jours pour la truite et quarante-deux jours pour le saumon.

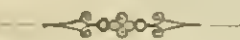
Parvenus à cette phase de leur existence, les poissons artificiellement obtenus prennent le nom d'*alvin*, et peuvent être employés au repeuplement des eaux qui ne contiennent pas d'espèces voraces; car les poissons n'échappent pas à la loi générale : les gros mangent les petits. Il importe donc de ne les lâcher en liberté dans les eaux où ils doivent rencontrer des ennemis que quand ils sont en état de se dérober à leurs poursuites, ou de se défendre.

On les nourrit, dans cet intervalle, dans des *piscines* où ils vivent et grossissent aussi bien qu'en liberté, pourvu que l'eau soit suffisamment renouvelée et qu'on leur distribue une nourriture appropriée à leurs besoins. La viande maigre de bœuf, hachée, séchée et pulvérisée, est l'aliment qui paraît convenir le mieux à la plupart des jeunes poissons. On peut aussi les nourrir de jeunes poissons de peu de valeur qui produisent beaucoup. C'est ainsi, par exemple, que l'ablette est multipliée artificiellement, à très-peu de frais, pour servir de nourriture aux jeunes saumons et aux jeunes truites, jusqu'à ce que ces poissons précieux soient devenus assez forts pour pouvoir être lâchés, sans danger pour eux, dans les cours d'eau qu'ils doivent repeupler.

Notre dernière gravure représente une coupe de la piscine du Collége de France, où des truites et des sau-

mons sont élevés et nourris au sortir de l'appareil d'éclosion jusqu'au degré de développement qu'ils doivent avoir pour être utilisés comme *alvin* pour le repeuplement.

Le moment n'est pas éloigné où, grâce à la pisciculture, les poissons les plus nourrissants et les plus délicats, élevés artificiellement, paraîtront sur les marchés à des prix accessibles à toutes les classes de consommateurs. Là ne se borneront pas ses bienfaits; des réservoirs communiquant avec la mer seront artificiellement peuplés des meilleures espèces de poissons qui vivent dans l'eau salée; encore quelques progrès, et c'est par centaines de millions qu'il faudra compter les produits d'une industrie qui, dès à présent, commence à se faire sa place parmi les branches les plus utiles du travail intelligent et productif. A. YSABEAU.



UNE CROSSE D'HONNEUR ET UN ANNEAU PASTORAL

MONSEIGNEUR DE VICARI, ARCHEVÊQUE DE FRIBOURG, ET MONSEIGNEUR BLUM, ÉVÊQUE DE LIMBOURG

On connaît les démêlés qui existent, depuis 1853, entre monseigneur Hermann de Vicari, Archevêque de Fribourg, dans le grand-duché de Bade, et le gouvernement protestant de ce pays. Pour mettre terme à des empiétements qui datent de loin et qui tendaient à placer entièrement le domaine spirituel dans les mains de l'État, le vénérable Archevêque a dû s'armer de toute la vigueur apostolique. Le gouvernement, de son côté, cédant à de déplorables conseils, a employé sans ménagements les ressources d'une police tracassière et d'une législation oppressive. Il a obtenu le concours empressé d'une armée de fonctionnaires, la plupart révolutionnaires de 1848, aujourd'hui ardents à seconder les passions du pouvoir qu'ils ont trahi. D'une part, l'Archevêque a dû retirer les pouvoirs spirituels à certains prêtres qui ont séparé leur cause de la sienne, c'est-à-dire de celle de l'Église. De l'autre, le gouvernement a suspendu de leurs emplois, de leurs bénéfices, et même jeté en prison un grand nombre d'ecclésiastiques qui ont eu le saint courage d'obéir à leur évêque et de laïques qui lui sont restés fidèles; l'archevêque, enfin, a été retenu prisonnier dans son palais. Ce conflit, maintenant un peu apaisé, dure néanmoins encore et durera longtemps. Quant au résultat, il ne saurait être douteux. Le sentiment du devoir, la conscience catholique, luttent contre la force : c'est la force qui sera vaincue.

Pour donner à monseigneur de Vicari le moyen d'assister les prêtres ruinés par la privation injuste de leurs bénéfices, et les fidèles qui ont été destitués ou à qui l'on a imposé des amendes, une souscription a été ouverte dans différents journaux. En même temps, plusieurs de nos évêques envoyaient directement leurs offrandes et leurs adresses au vénérable confesseur de la foi. Cette généreuse assistance, dont l'exemple a été donné dans l'Église des temps primitifs, n'était nécessaire ni à la vertu éprouvée de monseigneur de Vicari ni au courage des catholiques du pays de Bade; mais elle a pu adoucir beaucoup de nobles souffrances.

La souscription recueillie au bureau du journal l'*Univers* s'est élevée à quarante mille francs, malgré les grandes nécessités et les grandes misères de l'année qui vient de finir. La charité de nos prêtres, si pauvres et qui répandent tant d'aumônes, en a fourni la plus grande partie. Les offrandes ont été transmises aussitôt à monseigneur de Vicari pour être employées suivant les intentions des donateurs.

Un envoi a aussi été fait à monseigneur P.-J. Blum, évêque de Limbourg (duché de Nassau), qui avait eu à livrer les mêmes combats et qui était dans la même situation.

Cependant les rédacteurs de l'*Univers* ont cru avec raison qu'ils feraient une chose agréable aux souscripteurs en réservant une faible partie de la souscription pour donner à monseigneur de Vicari et à monseigneur Blum quelque objet qui restât comme un souvenir de leur courage et de la vénération qu'ils ont inspirée. On s'est arrêté à une crosse pour monseigneur l'archevêque de Fribourg, et à un anneau pour son digne suffragant monseigneur l'évêque de Limbourg.

Ce double travail a été confié à M. Émile Froment-Meurice, qui marche avec talent sur les traces de son père, le célèbre orfévre de la ville de Paris.

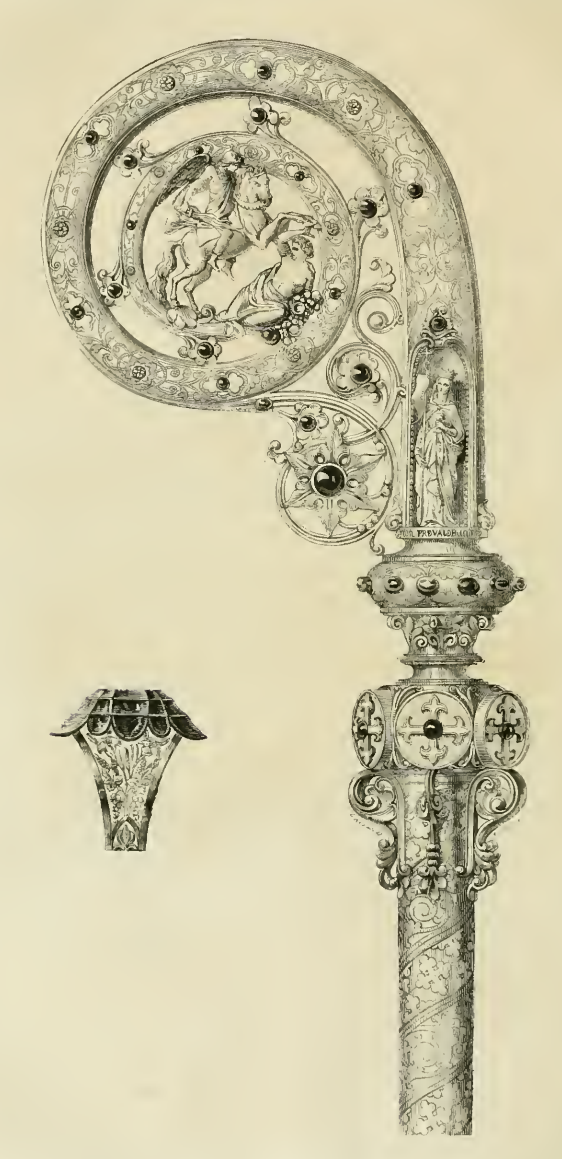
La crosse, dans le style du douzième siècle, est en argent doré, émaillée de bleu, blanc, vert, rouge et noir, et ornée de perles, de grenats et d'aigues-marines.

Sur le bâton, dans une frise byzantine en relief, s'enroulent cette dédicace : *A monseigneur de Vicari les catholiques de France. M.D.CCC.LV;* et cette devise, la même qui a été offerte en pareille occasion à monseigneur Franzoni, archevêque de Turin : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.* Les nœuds du bâton sont ornés de pierreries comme le haut de la crosse.

Dans la seconde courbure de la crosse, un groupe en argent oxydé représente Héliodore renversé à terre par l'ange qui vient de le chasser du temple, et laissant échapper les trésors qu'il y a dérobés[1]. A la nais-

[1] Ce groupe a été dessiné par M. L.-J. Hallez, un de nos artistes chrétiens les plus savants, et dont nous espérons faire connaître un jour à nos lecteurs les délicieuses compositions.

sance de la courbure, au-dessus du dernier nœud, dans deux niches pratiquées sur chaque face, sont placées, en avant une statuette représentant l'Église avec l'étendard de la foi, en arrière, une statuette représentant saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et martyr pour la défense des droits de son siége.



Crosse d'honneur offerte par les catholiques de France à monseigneur de Vicari, Archevêque de Fribourg, en Brisgau ;
Anneau pastoral offert à Monseigneur Blum, Évêque de Limbourg.
Orfévrerie de M. Émile Froment-Meurice.

Au-dessous de chaque statuette est émaillée la légende *Non prævalebunt*.

L'anneau est dans le goût du quinzième siècle. Une grosse améthyste en forme le chaton ; huit petites améthystes taillées l'encadrent et sont serties dans des marges d'or dont le dessous est émaillé en noir peint de blanc. L'anneau même est formé par une guirlande à jour en or mat, d'un travail exquis, composé de lis,

d'épis de blé et de vigne. Dans l'intérieur de cette guirlande est gravée la dédicace : *Les catholiques de France à monseigneur P.-J. Blum.* 1855.

Notre dessin donnera une idée de l'élégante composition de l'artiste; mais ce qu'il ne peut rendre, c'est l'éclat riche et harmonieux de cet or, de ces émaux, de ces pierreries, si heureusement mêlés à l'exquise délicatesse des lignes, à l'abondance et à la finesse des sculptures. Partout où elle a été vue, en Allemagne comme en France, la crosse de monseigneur l'Archevêque de Fribourg a reçu les éloges des connaisseurs les plus sévères, tant sous le rapport de la conception, qui en fait un véritable petit poëme religieux, que sous le rapport de l'exécution, où elle ne laisse rien à désirer. Les journaux allemands l'ont évaluée à douze ou quinze mille francs. Il s'en faut de beaucoup, on le pense bien, qu'elle ait coûté ce prix.

La crosse destinée à monseigneur de Vicari lui a été remise, le 18 février dernier, par une députation des souscripteurs, composée de M. E.-A. Segretain, député,



Monseigneur Hermann de Vicari, Archevêque de Fribourg, en Brisgau, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

maire de Laval, de M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, et de M. Eugène Veuillot, frère de ce dernier, et l'un de ses collaborateurs. Ces messieurs ont été présentés au vénérable Archevêque par monseigneur l'Évêque de Strasbourg, qui jouit, en Allemagne comme en France, d'une considération méritée par de longs travaux et d'admirables vertus. Une circonstance peu connue parmi nous semblait appeler tout particulièrement monseigneur l'Évêque de Strasbourg au rôle bienveillant qu'il a daigné remplir en cette occasion. Il a consacré lui-même une longue période de sa jeunesse et de sa vie aux travaux de la presse catholique. Avec l'évêque actuel de Spire et l'illustre cardinal Geissel, archevêque de Cologne, il rédigeait le *Catholique* de Spire, feuille remplie de dévouement, de science et de courage, et qui fut un des plus puissants instruments de la renaissance catholique en Allemagne.

M. Louis Veuillot, en remettant la crosse à monseigneur de Vicari, lui a adressé quelques paroles pleines de convenance et de respect. Le saint vieillard, qui porte admirablement ses quatre-vingt-quatre ans, lui a répondu avec ce mélange d'énergie et de bonté qui est le trait distinctif de son beau caractère. Sa physionomie, comme son langage, exprimait sa joie et sa reconnaissance « envers cette grande France, qui mérite que Dieu se serve d'elle pour accomplir ses grands et salutaires desseins. »

L'anneau destiné à monseigneur Blum lui a été transmis par monseigneur de Vicari, entre les mains de qui la députation l'avait déposé.

V. Méniolle.

LE MAITRE DE MUSIQUE

Aunay, 15 novembre 185...

Je suis allé ce matin me promener dans les bois. J'étais sombre comme Novembre, et je subissais, malgré moi, l'influence de cette température froide et pénétrante, de ce paysage voilé par la brume et tristement embelli par le givre, des feuilles tombées qu'entraînait une bise amère, du soleil absent, des oiseaux muets et des fleurs disparues.

J'allais m'abandonner à cette vague mélancolie qui, pour les âmes que la foi n'a point fortement trempées, est le pire écueil de la solitude. — Dieu, voulant me retenir sur cette pente fâcheuse, permit que ma tristesse prît un cours précis et régulier; je me mis à repasser dans mon souvenir toutes les âmes que depuis quelques années mon âme avait perdues.

« Où est ce compagnon de mon enfance qui promettait de fournir, côte à côte avec moi, une longue et brillante carrière, et que le vent d'automne emportait avant qu'il eût quinze ans?

« Où est cette bonne et aimable aïeule qui m'a si longtemps bercé sur ses genoux, dont je me promettais d'entourer de tendresse et de soins les vieux jours, et qu'un accident imprévu a enlevée en quelques heures?

« Où est ma sœur, le soleil de notre maison, disparu au moment où ses rayons allaient donner tout leur éclat et toute leur chaleur?

« Où est ma mère, qui devait présider à toute ma vie, et ne me quitter qu'en bénissant les enfants de mes enfants; ma mère, que le ciel a réclamée toute jeune, et dont je ne puis partager même le souvenir avec ma femme et mes filles?

« Où est cet ami, entrevu et goûté seulement pendant quelques années, mais auquel des liens si forts me tenaient attaché, que, lorsque la mort est venue les rompre, il s'est fait dans mon cœur un déchirement inouï?... »

Le souvenir de cet ami donna soudain, et pour la seconde fois, une nouvelle direction à mes pensées. — De sombres qu'elles étaient, elles devinrent riantes. — Et cela devait être. Jamais la mémoire de Paul Lecostois n'avait manqué d'exercer sur mon âme une influence souverainement rassérénante. Car la sérénité avait été l'état constant et comme naturel de mon ami. C'est grâce à cette disposition, puisée au cœur même du Christianisme, que cet excellent homme avait non-seulement atteint une si haute vertu, mais encore avait su être toujours heureux, dans tant de circonstances où il aurait pu, où, humainement parlant, il aurait dû être si malheureux!...

Me voici donc refaisant la vie de mon cher Paul, le dernier peut-être de mes amis par ordre de date, mais le premier certainement par le charme chrétien qu'il répandit sur les deux années que nous avons passées ensemble, et par l'effet salutaire que sa seule pensée, chaque fois qu'elle vient à traverser mon esprit, produit sur mes pensées et mes actions.

Vous aurez, ami lecteur, le résultat de ces méditations. Car, à peine rentré, j'ai pris la plume, pensant que ce qui venait de me faire tant de bien pourrait être utile à d'autres.

Permettez-moi seulement une réflexion avant d'entrer en matière.

Je me suis toujours dit que, si j'écrivais un roman, je voudrais me tenir à une égale distance de deux excès que je considère comme le Charybde et la Scylla des conteurs et des moralistes. — Présenter, avec la plupart des écrivains religieux du dernier siècle, la vertu comme toujours persécutée, le vice comme toujours triomphant, n'est-ce pas détourner de l'un et porter à l'autre les natures faibles, auxquelles ne suffit point la perspective des rémunérations de l'autre vie? — S'étendre au contraire, comme le font plus volontiers les plumes pieuses de nos jours, sur les récompenses même temporelles qui ne manquent jamais à la pratique des vertus chrétiennes, n'est-ce pas s'exposer à faire des promesses que les événements ne tiendront pas?

La vérité, c'est que les événements matériels sont à peu près les mêmes pour tout le monde, et que, s'il y a des malheurs dont la vertu préserve, il en est auxquels la conscience expose.

Mais, à côté des événements matériels envisagés d'une manière abstraite, il y a l'effet de ces événements sur chacun de nous; — et cet effet, combien ne varie-t-il pas selon nos dispositions intérieures!

Or il appartient à la Religion chrétienne, cette grande éducatrice des âmes, de modifier profondément ces dispositions. Et c'est en ce sens que l'on peut dire que la vertu donne la véritable recette du bonheur, en plaçant l'âme dans cette ferme assiette d'où ni l'effervescence des passions ni les coups de la fortune ne la sauraient déloger.

C'est en ce sens aussi que la vie de mon ami Paul Lecostois me paraît digne d'être racontée, et surtout d'être imitée.

I

L'enfance et la jeunesse de Paul furent heureuses, d'un bonheur complet et souverainement enviable, parce que c'était le vrai bonheur des chrétiens. — Dieu rarement accorde, même à ceux qu'il aime le plus, de longues années d'une semblable félicité. Mais il semble que, si le bonheur fait quelque part un séjour plus prolongé, ce soit dans ces intérieurs bien modestes où la simplicité, en même temps qu'elle rehausse les autres jouissances, leur sert, pour ainsi dire, de sauvegarde. — Et même, lorsque cette période bénie est écoulée, lorsque les peines diverses de la vie sont venues ap-

prendre au chrétien que les joies, même les plus pures, ne sauraient être durables ici-bas, il reste comme un parfum de ces joies évanouies. C'est un des fruits précieux de la religion que, tandis que l'incroyant voit s'évanouir avec désespoir des douceurs qu'il avait accueillies sans reconnaissance, le chrétien jouit encore par le souvenir des jours sereins qui ne sont plus, en même temps que sa foi robuste lui enseigne à savourer les joies plus mâles de l'épreuve.

* *

La famille de Paul habitait une petite ville que nous appellerons Beaulieu; c'est une modeste sous-préfecture qui partage, avec quatre ou cinq autres en France, le privilége d'être ville épiscopale.

M. Lecostois père, homme d'un esprit distingué, avait été réduit, par des revers de fortune, à accepter les fonctions d'organiste de la cathédrale. Un autre, au souvenir du rang élevé qu'avaient tenu les siens dans la province, eût cru faire beaucoup en se résignant à cette déchéance. Le père de Paul fit mieux : il accepta ce modeste emploi avec joie et reconnaissance. Il s'estimait surtout heureux de sa position lorsqu'il la comparait à ce qu'il avait failli lui préférer : une place dans quelque bureau à Paris.

Beaulieu, au moins, ne présentait pas cette triste anomalie d'un organiste croyant à peine à Dieu et point du tout à l'Église. Les âmes des fidèles y gagnaient doublement. Car le moyen que celui qui sait qu'il remplit le ministère des anges, que Dieu l'écoute lorsque de son instrument s'échappent des sons qui parlent pour l'Église, le moyen qu'il ne fasse point passer dans ses doigts son âme tout entière? A égalité de mérite, son jeu sera certainement pour la piété des fidèles un accompagnement et une incitation bien plus efficaces que les effets les plus magiques,—mais d'une magie purement humaine, — produits par un artiste indifférent. J'ajoute que ces mêmes fidèles savaient tous quel saint homme tenait l'orgue aux offices, et qu'ils éprouvaient, en l'écoutant, quelque chose de ce qu'ils eussent ressenti, si David ou sainte Cécile eût accompagné ou dirigé leurs chants.

Outre qu'il était artiste, M. Lecostois était un homme lettré. Ou plutôt ce n'est qu'une même chose; et celui qui, sans avoir, sinon une connaissance approfondie, du moins le goût et l'intelligence des lettres, croit être digne du nom d'artiste, se trompe grossièrement. S'il arrive à quelque habileté d'exécution, il n'atteindra jamais ni cette hauteur ni cette profondeur où se cachent, confiés pour ainsi dire à la garde des grands génies de l'humanité, ces trésors de poésie, dont les arts ne sont que l'une des manifestations.

II

M. Lecostois fit lui-même l'éducation de son fils.— Entreprise par un tel père, aidé par une mère pieuse et intelligente, l'éducation domestique est sans contredit la première de toutes, et Paul, toute sa vie, en a gardé l'empreinte. La famille, les arts, les lettres, les pauvres, auxquels l'organiste accordait une large part dans son superflu, — un superflu qu'il savait découvrir là où d'autres eussent à peine trouvé le nécessaire; — voilà ce que Paul apprit à aimer de bonne heure, en voyant son père et sa mère professer et pratiquer cet amour avec un dévouement et une ardeur sans pareils. Surtout il aima Dieu, Dieu, la source et la fin de tous les amours permis, Dieu, qui en est aussi la garantie et comme le gardien. — En effet, tandis que pour tant d'âmes bien nées d'ailleurs, mais qui manquent de principes, la famille devient trop souvent une affection bien fade, et les pauvres une affection bien gênante ; tandis que les lettres et les arts perdent de leur charme ou ne le conservent qu'en prenant un éclat factice et une saveur exagérée, — Dieu est l'arome qui conserve à toutes ces choses leur agrément, en conservant à l'âme qui les goûte sa candeur et sa simplicité.

III

Beaulieu est une ville où toute une famille vit à l'aise avec trois mille livres de rente. Telle était précisément la fortune des Lecostois. Mille francs d'appointements comme organiste de la cathédrale, mille francs de rente sur l'État, seul débris sauvé d'une fortune jadis immense, mille francs que se faisait M. Lecostois en donnant dans la ville des leçons de piano et de violon ; voilà quelle était, en y ajoutant la petite maison de la place Notre-Dame, la fortune de la famille ; — fortune plus que suffisante, puisqu'elle fournissait encore à un budget des pauvres qui eût fait rougir plus d'un richard de l'endroit, si l'humilité de l'organiste n'eût jeté sur ses charités le voile le plus épais.

Pour peu que vous ayez traversé Beaulieu, vous devez avoir remarqué la petite maison où s'écoulèrent les premières années de Paul. Presque adossée à la cathédrale, conservant dans sa tourelle, dans ses fenêtres en croix, dans la couleur de ses pierres noircies par le temps, dans quelques sculptures grossières et une inscription où l'on déchiffre la date de 1450, conservant un lien étroit de parenté avec la vieille cathédrale, c'était bien la maison d'un artiste. Une certaine élégance simple tempérait au dedans ce que la façade pouvait avoir de trop sévère. Des fleurs sur la cheminée, des livres ouverts sur les tables, des instruments de musique groupés sans prétention et avec une grâce toute naturelle, quelques dessins où paraissaient bien plutôt l'esprit et le cœur d'un amateur de talent que le faire brillant et les beautés de convention des artistes en vogue ; par-dessus tout, un intérieur d'où la paix n'avait jamais fui, où habitaient les plus pures affections, inspirées et dominées toujours par la grande affection qui fait la vie des chrétiens ; — tel était le logis des Lecostois, méprisé des gros bourgeois, qui n'y trouvaient ni siéges confortables, ni lustres éblouissants, ni pendules où l'or a remplacé le bon goût, ni surtout ces merveilles du tapissier, qui font l'orgueil et devraient faire la honte de tant de maîtresses de maison; — tel était cet humble toit sous lequel on ne pouvait pénétrer sans l'aimer, sans aimer ceux qui l'habitaient, sans bénir Celui qui, avec si peu d'éléments apparents

de bonheur, savait répandre sur ces trois êtres ignorés une félicité si parfaite.

A la maison était joint un petit jardin, terminé par une terrasse, d'où l'œil suivait avec amour une belle rivière serpentant à travers de riches prairies...

Quand il parlait de ses premières années, quand il revoyait par la pensée les répétitions à la cathédrale, après quelque lecture ou quelque trio d'Haydn, le salon de famille où se faisait la prière du soir, et les études sous la tonnelle, et les promenades sur la terrasse, prolongées quelquefois jusqu'aux remparts, pour mieux jouir de la vue du soleil couchant; — quand ces souvenirs envahissaient son âme, des larmes montaient à ses yeux, et, si nous étions ensemble, il me prenait les mains, et m'engageait à bénir avec lui le bon Dieu des joies de ses premières années.

IV

Sous un maître comme son père, Paul dut faire de rapides progrès dans la musique, pour laquelle il avait d'ailleurs d'admirables dispositions. C'était encore presque un enfant, qu'il suppléait déjà M. Lecostois aux offices de la cathédrale. Ses petits doigts se promenaient avec délices sur les claviers sonores, et c'était pour sa jeune piété un bonheur sérieux, un acte de dévotion bien plus encore qu'une étude ou une distraction, d'accompagner le *Tantum ergo*, ou, pendant l'Élévation, de chercher dans sa mémoire, et surtout dans son cœur, les accents les mieux appropriés aux mystères sublimes qui s'accomplissaient sur l'autel.

Paul aussi hérita du talent de son père sur le violon; — ou plutôt il le dépassa. Nourri dans le commerce des maîtres, doué d'ailleurs, outre les qualités qui font l'habile exécutant, d'une riche imagination, d'une âme forte et tendre où les sentiments élevés et délicats trouvaient un sûr écho, sentant bouillonner au dedans de lui, non pas ces aspirations vagues et indéfinies ou ces effervescences sensuelles qui aboutissent à une musique dépourvue de sens ou trop pourvue d'un sens grossier; — mais bien comme un sentiment de l'infini, un désir et un besoin de s'élever sans cesse par les beautés de l'art vers Celui qui est la source de toute beauté; — Paul, avec ces dispositions, vivant d'ailleurs dans ce calme de la vie de famille et presque de la vie champêtre si favorable aux âmes pures et aux esprits profonds, Paul était en germe, à cinq ans, un artiste distingué; — à douze ans, il commençait à produire de charmantes fleurs; — à vingt ans, il fut en pleine maturité. — Et l'ambition qu'eut alors son père de l'envoyer à Paris, pour s'y faire une position digne de son talent, n'avait vraiment rien de bien excessif.

V

Paul, pourtant ne réussit point à Paris. — Fut-ce à cause de ses principes? Je n'oserais le dire, de peur de trop effaroucher les artistes chrétiens, qui ont si grand besoin d'être encouragés.

Pourtant il est bien clair, — et de quoi servirait-il de le dissimuler? — qu'à un certain point de vue (je ne dis pas au point de vue du talent, mais au point de vue du succès) les chrétiens, les vrais chrétiens, ceux qui le sont foncièrement et avant tout, ont une sorte d'infériorité vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas. — Les chrétiens ne font jamais les choses malhonnêtes. Parmi les choses mêmes que le monde trouve toutes simples et toutes naturelles, combien devant lesquelles les chrétiens reculent sans hésiter; car elles blessent des vertus que le monde ne connaît pas, qu'il traite de faiblesses, l'humilité par exemple. — Or n'est-il pas certain que trop souvent c'est par des moyens malhonnêtes, par des moyens interdits au chrétien fidèle, que le succès s'enlève? — A mérite égal, celui qui ne voit que le but arrivera donc plus vite que cet autre qui se préoccupe des moyens et de leur plus ou moins de légitimité.

Et puis, n'est-il pas évident que, tout en s'aidant pour que le ciel l'aide, le chrétien, qui vise à quelque chose de mieux et de plus durable que cette vie, ne saurait mettre à poursuivre le succès la même âpreté que cet homme du monde qui ne convoite que l'argent ou que la gloire?

Il faut que les chrétiens en prennent leur parti. Sans doute le soleil luit pour tout le monde, et le nécessaire de la vie ne manquera pas davantage aux amis de Dieu qu'à ceux qui sont ses ennemis ou ceux de l'Église. — Mais, quant à l'éclat, quant aux couronnes humaines, quant aux trompettes de la renommée, à tout ce qui n'est que la vanité de la vie, Dieu en sèvre le plus souvent ceux qu'il aime. Si pourtant il accorde tout cela de temps à autre à ceux dont il sait que ces fumées ne tourneront pas la tête, ce n'est pas pour eux que leur est départi ce périlleux privilége. C'est *ad majorem Dei gloriam*, et pour que l'on ne s'imagine pas que le Christianisme, cette source de toute grandeur, soit jamais pour ceux qui le professent une cause d'incapacité.

Paul, avec ce grand sens chrétien qu'il tenait de son père, comprit bien vite cette vérité. Il se dit qu'après tout la seule gloire véritable, c'était la gloire de Dieu; que, quant à sa gloire à lui, Paul, c'était une grâce sans doute qu'elle lui fût refusée en cette vie, et que, puisqu'il avait à Beaulieu une position médiocre, mais assurée et qui suffisait largement à ses goûts modestes, le mieux était de retourner à Beaulieu.

Son père se faisait vieux et conservait tout juste assez de force pour remplir ses fonctions d'organiste. Paul arriverait à temps pour se charger des leçons de piano, de violon ou d'accompagnement, et empêcher quelque nouveau venu de recueillir cette portion considérable de son patrimoine. — Sa rentrée à Beaulieu aurait d'ailleurs cet avantage que le budget de la famille cesserait d'être grevé des dépenses que Paul faisait à Paris, et qui avaient toujours dépassé de beaucoup le peu d'argent qu'il y gagnait.

Il dit donc courageusement adieu à ses rêves de fortune et de gloire, et revint dans sa ville natale, pour y vivre et y mourir *professore di musica*.

EUG. DE MARGERIE

(La suite au prochain numéro.)

ENTRÉE DE HENRI DE NAVARRE A CASTRES

La ville de Castres, qui compte aujourd'hui plus de vingt mille habitants, était autrefois le siége d'un bon évêché, enclavé et absorbé aujourd'hui dans l'archidiocèse d'Albi. Sa population, peu importante pendant la révolution qui a clos le dernier siècle, s'est, depuis quelques années, plus que doublée. Ville fidèle, Castres n'admit pas l'effroyable hérésie des Albigeois, ces socialistes du treizième siècle, et, pour ne pas être leur proie, elle se donna à Simon de Montfort, le défenseur vaillant de l'Église catholique. Montfort en fit une bonne place forte; et, en 1317, le pape Jean XXII la dota d'un évêché.

C'était une petite principauté qu'on appelait le comté de Castres, qui comptait soixante-dix-neuf paroisses, et qui ne fut réunie à la couronne qu'au commencement du seizième siècle.

Mais le regret de certaines immunités dont Castres jouissait quand son évêque était aussi son seigneur fit



que les Castrais oublièrent leur fidélité passée devant la levée de boucliers des huguenots, qui agitaient le Languedoc. Ils se rendirent à eux, abattirent leurs églises, chassèrent leur évêque, ruinèrent de fond en comble le palais épiscopal, se constituèrent en république et firent de leur ville un des plus forts remparts du calvinisme.

C'était, du reste, le plan des réformés de constituer la France en république fédérée, et, si le coup d'État, tout politique, de la Saint-Barthélemy ne les eût pas si rudement arrêtés le 24 août 1572, ils enlevaient Charles IX le 1er septembre suivant, et proclamaient la république à Paris.

Lorsque Henri IV n'était encore que Henri de Navarre, il fut reçu dans cette ville de Castres avec les honneurs dus à l'un des chefs de la réforme. Malgré les idées républicaines, qui ont toujours été si superficielles en France, qu'elles n'ont *jamais pu en amener les mœurs et les formes*, on attendait Henri de Navarre à la porte de la ville avec un dais, et les magistrats ou consuls, à son approche, s'étaient mis à genoux pour lui offrir les clefs de la cité sur un plat d'argent.

Le roi de Navarre, qui se regardait déjà comme le souverain de la France, quoiqu'il n'eût pas conquis encore ce trône disputé, n'était pas content, dans son intérieur, de l'empressement avec lequel les Castrais s'étaient posés en républicains; de plus, il mourait de faim. Cependant on ouvrait les portes toutes grandes et le dais s'approchait. Le magistrat qui présentait les clefs ouvrit la bouche; après avoir salué, il commença en ces termes une harangue qui menaçait d'être longue :

« Sire (car son titre de roi de Navarre exigeait qu'on lui parlât ainsi), lorsque Annibal, après avoir gagné la bataille de Cannes... »

Aussitôt Henri, interrompant l'orateur, fit cette réponse connue :

« Mon camarade, Annibal avait dîné, et la faim nous presse d'en faire autant. »

Sur quoi il piqua son cheval et s'élança dans la ville,

laissant derrière lui le dais, le plat aux clefs et les magistrats, qui, s'il faut en croire les mémoires du temps, loin de se formaliser de cette façon d'agir, se trouvèrent charmés d'une si franche gasconnade.

Si nous étions chargé de faire l'histoire de Castres, nous aurions dit, en commençant, qu'une abbaye fondée au septième siècle fut le berceau de cette ville, qui ne paraît guère dans l'histoire qu'à propos des faits que nous avons cités. Nous ajouterions, en finissant, qu'en 1595, Henri IV, en vertu de l'édit de Nantes, établit, pour administrer le pays de Castres, une chambre mi-partie de huguenots et mi-partie de catholiques, et que cette institution singulière subsista jusqu'à la révocation de cet édit. Nous pourrions dire encore que Castres n'abandonna que sous Louis XIII ses prétentions républicaines, auxquelles, il est probable, elle ne songe guère aujourd'hui. J. C.

On lit dans la *Revue des Bibliothèques* d'Avignon :

« Il résulte du rapport présenté, le 11 novembre 1855, à la Société protestante des livres religieux à Toulouse, que cette Société a imprimé, depuis le rapport du 5 mars 1854 jusqu'au 1er octobre 1855 (environ 19 mois), 200,500 volumes, qui sont composés de 78 ouvrages différents. Il s'était imprimé, en 1854 (14 mois), 133,000 volumes; dans les années précédentes : 1,393,392; total depuis la fondation : 1,726,892 volumes répandus par une Société établie dans une ville de province. Nous livrons ces chiffres aux réflexions des catholiques, qui s'étonnent que nous fassions si souvent appel à leur zèle et à leur bourse, quand nous poursuivons notre idée d'active propagande des bons livres. — Terris. »

CAUSERIE

Publier la chronique de février le 25 du mois de mars!... C'est un peu tard, n'est-ce pas? Que voulez-vous? l'usage et les illustrations de notre recueil exigent ce retard, et je n'en retrace pas moins, chers lecteurs, ce résumé de mes nouvelles le 4 mars de l'an de grâce 1856.

Cela soit dit, une fois pour toutes, et j'entre en matière sans autres préambules.

I

Le lendemain du mardi gras, la cérémonie des Cendres réunissait des foules pressées dans les églises de Paris. Puisse le lugubre *Memento* nous avoir préparé des Pâques joyeuses !

Le Paris catholique, d'ailleurs, semble nous promettre de fêter comme il convient ces glorieuses solennités. Les prédicateurs sont fort entourés. Je dois ici une mention spéciale aux conférences sur le Progrès du R. P. Félix... Le Progrès! quelle chose magnifique dans le Christ et dans l'Église! mais quel mot profané par les rationalistes, parleurs diserts ou fameux écrivains! Il appartient surtout à la parole évangélique de rétablir la signification chrétienne d'un terme dont les ignorants et les habiles abusent.

On a beau faire, pourtant, on a beau dénaturer les mots et les choses, partout le *vrai progrès* se propage; chaque nouveau mois en apporte une preuve nouvelle, et je puis vous annoncer des faits bien consolants.

Monseigneur du Mans a établi la liturgie romaine dans son diocèse.

Monseigneur Rossat installait dernièrement à Benoite-Vaux, en Lorraine, les clercs réguliers, réformés par le B. Fourrier de Matignon.

Monseigneur de Marseille a consacré, par une lettre pastorale, la piété de la vieille cité phocéenne, dans la translation des restes mortels du vénérable Gault. Félicitons Marseille de cette ardeur chrétienne qui la rend si jalouse de prouver aux nombreux marchands qui abordent à son rivage qu'elle est croyante avant tout.

Bonnes nouvelles des contrées étrangères. La Turquie adopte franchement la liberté pour le christianisme. Le jour approche où les fils du prophète pourront se convertir sans danger pour leur fortune et leur vie.

Les évêques d'Autriche se réuniront le deuxième dimanche après Pâques pour s'entendre avec l'autorité temporelle sur l'application du concordat. — Dans les États-Unis, les écoles des filles de Notre-Dame de Namur fleurissent à Cincinnati et aux alentours. — Dans le royaume de Siam, nos missionnaires ont été complimentés officiellement par le premier ministre; les missionnaires protestants, au contraire, ont été vertement blâmés, pour leurs intrigues politiques, par le représentant de Sa Majesté Siamoise.

II

Monseigneur Jordany a été consacré évêque de Fréjus dans l'église de Saint-Sulpice. Un auditoire choisi et ému se pressait dans la vieille enceinte. On a prétendu quelquefois que Paris n'est pas catholique. Ceux qui l'affirment devraient bien assister, quand ce ne serait que par curiosité simple, aux cérémonies de notre culte dans les basiliques de la capitale de la France.

Oui, Dieu merci, la foi est toujours vivace ici comme dans nos provinces.

La mort de la bonne sœur Rosalie, en effet, a mis en relief tout ce que la population de Paris conserve encore de séve chrétienne. Là-bas, dans le faubourg

Saint-Marceau, dans cette patrie de la misère et du labeur, c'était, sur le passage du pauvre char funèbre, à la vue de l'humble croix qui précédait ce serviteur de la mort, aux chants graves et tristes des prêtres, c'était une émotion pleine de larmes et de prières. Le nom seul de l'héroïque fille de saint Vincent rappelle sa glorieuse histoire. Le *Magasin catholique* vous en a donné plus haut un abrégé avec son portrait.

III

Je termine ma chronique religieuse par la queue de poisson d'Horace.

Il n'y a pas de lumière sans ombre, de progrès sans luttes; cela est dans les desseins de Dieu, et la raison en est simple : la vue de l'ennemi maintient dans la vigilance... Mais quelquefois ces luttes sont comiques et fort amusantes.

On connaît les prétendues conquêtes du protestantisme dans la paroisse du Fresnois. Il se trouve en définitive que, au jour de son plus grand triomphe, la réforme a compté treize adeptes dans cette bourgade. Mauvais nombre! Ce petit scandale a été triste et curieux à la fois; triste, car il s'agit du protestantisme qui cherche à se propager sur la terre catholique de France; curieux, car il s'agit d'un ministre qui se vante. Du moins, celui-ci y a gagné une collecte importante. La scène se passe à Genève et dans le nord. Elle aurait été mieux placée sur les bords de la Garonne.

O calamité! ô douleur! ô crime! l'Espagne, qui a confisqué les biens des moines, rétablit l'inquisition avec ses horreurs! A cette nouvelle, le dix-neuvième siècle a reculé plein d'épouvante; et, à la lecture de la complainte qui a dévoilé la persécution, moi, qui suis un peu du moyen âge, j'ai frémi et j'ai eu le cauchemar... Je me suis cru transporté dans la patrie de Gonzalve. J'escaladais une sombre forteresse toute hérissée de créneaux, de canons à la Paixhans et de moines faisant bonne garde, avec des carabines Minié, sur les remparts. Je parvins sans encombre jusqu'au donjon, où un vénérable vieillard gisait sur une botte de paille entre une cruche d'eau bourbeuse et un morceau de pain dur comme un biscuit de deux ans de mer. « Que me veux-tu? fit le vieillard. — Te sauver, répondis-je avec émotion, infortunée victime d'une inquisition barbare. — Non, répliqua-t-il en secouant sa tête blanche, les fils de la liberté savent souffrir le martyre. J'ai nié l'immaculée conception de la Vierge, je la nierai s'il le faut jusque dans les flammes. Seulement, veuille être mon messager auprès de mes amis de France et leur remettre cette missive. » Je saisis en tremblant la lettre qu'il me tendait et je me disposai à sortir de ce repaire odieux; mais je fus moins heureux que dans ma première tentative. Les sentinelles m'aperçurent, les flèches et les balles sifflèrent à mes oreilles, et je me précipitai dans les fossés du castel. Cette secousse me réveilla fort à propos, car, si je ne m'étais noyé, j'allais être brûlé ou pendu, ce qui doit être très-fatigant, même en songe... Je tenais à la main un journal catholique qui me rassura complétement sur le *vénérable* contempteur du dogme défini par Rome. C'est un vieillard maniaque qui boit, mange et dort très-librement, envoie ses lettres par la poste comme vous et moi; et la complainte dont j'ai parlé est tout simplement une mascarade hypocrite au profit des bonnes œuvres de la maçonnerie française. O tartufes!

Cela me mène naturellement à vous dire que le carnaval a rendu son dernier soupir le jeudi de la mi-carême. Les blanchisseuses de Paris ont fait à peu près tous les frais de la cérémonie avec leurs chars peu suspendus et décorés *ad hoc*. Si tout s'est borné là, c'est assez innocent; peut-être que le grave Bellarmin ne ferait qu'en sourire. Un peu de ridicule et beaucoup de rhume, voilà le résultat le plus clair de ces exhibitions grotesques.

IV

J'ai peu de bons livres à vous recommander aujourd'hui.

La librairie Vivès, rue Cassette, 23, a mis en vente la *Croix et l'Épée*. C'est la France chevaleresque et croyante rajeunie par la bravoure et la foi de notre jeune armée d'Orient. Lisez ce livre dans vos dernières soirées d'hiver.

Parlerai-je des *Ouvriers européens* de M. Le Play? Ils se résument ainsi : liberté absolue de tester et de faire des substitutions. La *Revue des Deux Mondes* les critique pour cette conclusion. Celle-ci, en effet, équivaut à cette autre : Rétablissez la grande propriété en France.

Ces débats dépassent ma compétence de chroniqueur. C'est aux agronomes de décider eux-mêmes la question.

V

L'Académie de Reims a mis au concours la monographie de la cathédrale de cette ville et l'iconographie de son intérieur. Si j'avais l'honneur d'être d'une académie quelconque, je féliciterais sincèrement celle de Reims de cette patriotique mesure, et j'engagerais ses sœurs à suivre cet intelligent exemple. L'histoire de l'art national est intimement liée à l'histoire de nos provinces, et nous n'aurons une bonne histoire de France qu'après la publication de nos chroniques provinciales.

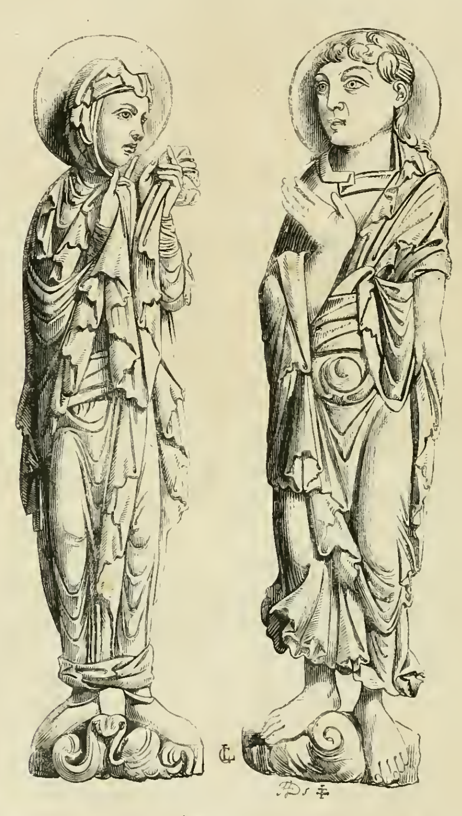
L'État a pris récemment une résolution qui tend efficacement à ce but. Il se propose de publier les monuments de notre littérature en partant de ses origines. Cette publication se fera par séries, comprenant chacune les œuvres de même nature, les légendes, les poëmes, etc. Une observation sur ce dernier point. N'aurait-il pas mieux valu suivre l'ordre chronologique? mettre côte à côte les productions d'une même époque? Cette apparente confusion serait une image frappante de son temps; ce serait l'histoire littéraire de chaque siècle; et il deviendrait facile alors de vérifier par la comparaison ce qu'était la littérature française dans son principe, d'où elle vient, comment elle s'est transformée, et si, en se transformant, elle a développé sa nature ou menti à son origine. Bien des questions, il me semble, seraient résolues par cela seul.

J'aborde un sujet qui me plaît, et il faut que je l'abandonne! Plaignez le pauvre chroniqueur, contraint de mesurer sa causerie au lit de Procuste de quatre colonnes... et je vous souhaite la paix, chers lecteurs. Je n'ose vous dire, en effet, que les plénipotentiaires commencent à peine leurs travaux : vous en saurez le 25 mars plus long que moi sur ce point délicat. Je me consolerai sans peine de cet anachronisme, si ma chronique trouve la France aussi joyeusement illuminée pour la paix qu'elle l'était naguère pour la victoire de Sébastopol.

Élie Berton.



FÊTE DU MOIS : 25 MARS



L'ANNONCIATION

Ivoires du douzième siècle; dessin de MM. Ch. de Linas et A. Deschamps.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la troisième livraison du Magasin Catholique pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 6 mars 1856. † P.-L., Év. d'Arras, de Boulogne et de St-Omer.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



La Sancta Scala.

SAINTE-ANNE D'AURAY

LA FOI BRETONNE. — NOTRE-DAME DE BETHLÉEM.

En l'année 1622, sur les confins de la haute et basse Bretagne, à trois lieues de Vannes et une lieue d'Auray, au hameau de *Ker-Anna*, ou village d'Anne, situé sur la paroisse de Pluncret, au milieu de landes et de marécages, vivait un brave paysan nommé Yves Nicolazic. Nicolazic, alors âgé de quarante-trois ans, cultivait un petit bien dit le *Bocenno;* il était de pauvre famille, et lui-même était pauvre. Son cœur était pur, son âme honnête et droite, son esprit bon et simple. Plein de piété, comme il avait la foi qui aplanit les montagnes et comble les vallées, aux pieds de sainte Anne, l'auguste mère de la divine Vierge Marie, sa prière avait la candeur et la force de la prière des Anges.

Or, il arriva que Nicolazic fut témoin d'événements étranges. Une fois, au milieu de la nuit, il s'éveilla en sursaut, et voilà que, dans sa chambre, à ses yeux étonnés parut une lumière tenue par une main mystérieuse. Quelques semaines après, un jour de dimanche, Nicolazic se promenait dans son champ du *Bocenno;* car le dimanche, selon la douce loi de Dieu, Nicolazic ne travaillait pas, mais se reposait dans la prière et la promenade; il se promenait donc lorsqu'il aperçut de nouveau la lumière mystérieuse. A quelque temps de là, au déclin du jour, il allait chercher ses bœufs dans la prairie pour les rentrer à l'étable. Au milieu du chemin, les bœufs s'arrêtèrent; Nicolazic les fouetta, mais en vain. Il renouvela l'effort de l'aiguillon, et les bœufs obstinés n'avancèrent pas davantage. Nicolazic céda, et, sans jurer, car jamais il ne jurait, il se résigna à prendre une autre route. Le lendemain, accompagné de Leroux, son beau-frère, il revenait encore de sa prairie, lorsque ses bœufs, au même endroit, près de la fontaine, s'arrêtèrent de nouveau. Nicolazic cherchait à voir et à comprendre. Au moment où il approchait de la fontaine, il aperçut sous le feuillage une dame auguste, inondée de lumières et vêtue d'une robe éclatante. Nicolazic, troublé, prit la fuite. A quelques pas de là, revenu de son émotion, il se retourna pour contempler : tout avait disparu.

Nicolazic était désolé. L'auguste visiteuse eut compassion de lui, et bientôt daigna faire à ses yeux de nombreuses apparitions. Elle se présentait tantôt près de la

fontaine solitaire, tantôt dans le bois ou la prairie, quelquefois sur le chemin, souvent dans la grange ou la chaumière; et toujours, vêtue de blanc, assise dans un nuage d'azur et de feu, elle semblait de plus en plus majestueuse et bienveillante. Longtemps, lors de ses apparitions, elle garda le silence. Nicolazic aspirait à l'entendre. Un jour, c'était le 27 juillet 1624, Nicolazic priait, retiré dans une grange; la dame vénérée lui apparut et parla :

« Yves Nicolazic, dit-elle, ne crains pas : je suis Anne, mère de Marie. Autrefois, au milieu du Bocenno, ton champ, il y avait une chapelle célèbre, la première que la Bretagne ait élevée en mon honneur; détruite depuis neuf cent vingt-quatre ans et six mois. Je désire que, par tes soins, cette chapelle soit rebâtie; Dieu le veut! Par la grâce du Seigneur, souverain maître de toutes choses, je manifesterai ici ma puissance et ma bonté. Ce lieu sera une terre de miracles; va le dire à ton pasteur. »

La voix que Nicolazic avait entendue était pleine des harmonies du ciel; elle l'avait plongé dans l'extase d'un bonheur indicible. Il demeura d'abord anéanti dans l'enivrement de cette félicité céleste; puis il voulut répondre : mais sainte Anne avait disparu. Nicolazic ne songea plus qu'à obéir. Il se rendit chez dom Sylvestre Rodüez, curé de Pluncret : dom Rodüez l'écouta un peu et le plaisanta beaucoup. Il le prit pour un homme à cerveau enflammé et l'envoya prendre l'air. Nicolazic espérait être plus heureux près de dom Jean Thominec, vicaire de la paroisse; mais, à l'exemple de dom Sylvestre, dom Jean se moqua plus qu'il n'entendit.

Et cependant il semblait bien au bon Nicolazic qu'il ne se trompait pas. Chaque jour les apparitions se renouvelaient; chaque jour les indications devenaient plus précises, les instances plus formelles, les sollicitations plus pressantes; chaque jour les espérances étaient encouragées par des promesses plus prodigieuses. Tantôt, à ses yeux, des étoiles sans nombre semblaient se rassembler et tomber en pluie sur le Bocenno; tantôt elles paraissaient se réunir en gerbes et former des flambeaux ardents; et soudain Nicolazic, transporté de sa maison dans son champ, se trouvait jeté au milieu de toutes ces lumières étincelantes, qui l'inondaient sans le blesser; il entendait aussi des accords ravissants, des mélodies inconnues aux hommes; il se croyait au sein du chœur des anges, et savourait des délices dont les cieux ont seuls le secret. Dans cet état de vie, Nicolazic, entraîné par les vocations intimes de son âme, s'arma de courage et retourna chez le curé dom Sylvestre Rodüez et chez le vicaire dom Jean Thominec. Ceux-ci, ennuyés de ses récits, fatigués de sa folle persistance, irrités de sa ténacité opiniâtre, ne se bornèrent pas à rire; ils lui adressèrent de sévères avertissements, le blâmèrent avec rigueur et le menacèrent, s'il demeurait endurci dans ses illusion, de le punir.

Nicolazic, atterré, sortit. La peine saturait son âme. Lorsqu'il fut dans la campagne, il ne put contenir sa douleur, et se prit à pleurer. Il ne savait plus que penser, dire et faire. Heureusement, sur le chemin il rencontra M. de Kermadio-Lescouët, un bon et pieux seigneur, envoyé de Dieu. Nicolazic lui confia l'affliction de son cœur, et M. de Kermadio-Lescouët, le consolant avec tendresse, lui conseilla de se disposer de plus en plus, par le jeûne, la prière et la méditation, à connaître la sainte volonté de Dieu. Humble et soumis, Nicolazic obéit encore; il obéit toujours. Il jeûna, pria, médita; et sainte Anne parut. Elle manifesta la volonté de Dieu en déclarant au pauvre paysan qu'il devait aussitôt commencer la chapelle en l'honneur de sainte-Anne. Cette fois, Nicolazic n'attendit pas pour répondre, et, transporté par l'amour et le désir d'obéir, s'écria : « Mais vous-même, ma bonne maîtresse, faites donc quelque miracle qui prouve à M. le curé, à M. le vicaire et à tout le monde votre volonté au sujet de la chapelle. — Nicolazic, dit sainte Anne, je suis contente de toi. Prends confiance; selon ton désir il sera fait. Le moment approche; les miracles vont se multiplier, et nul ne doutera plus. »

En effet, les temps sont venus. Le vendredi 6 mars 1625, sainte Anne apparaît à Guillemette Leroux, femme de Nicolazic, et dépose en ses mains douze quarts d'écus, gage des promesses qui vont s'accomplir. Le lendemain 7 mars, au milieu de la nuit du samedi au dimanche, Nicolazic se réveille. Sa chambre resplendit de lumières; sainte Anne est présente; elle parle et ordonne : « Nicolazic, dit-elle, lève-toi et suis le flambeau que tu vois. » Nicolazic s'empresse; en toute hâte il se dispose et court chercher ses voisins : Leroux, son beau-frère; Julien Lezulet, dit Alanigo; Jean Tanguy, Jacques Lucas et François le Bloënec. Lorsqu'ils sont réunis, ils suivent le rayon céleste qui les conduit dans le Bocenno. Tout à coup ce rayon s'arrête; trois fois il s'élève vers le ciel et trois fois s'abaisse vers la terre, où il s'enfouit. Aussitôt, au lieu où il a disparu, Nicolazic et ses compagnons fouillent le sol, et, après quelques minutes de travail, trouvent une antique statue de bois, grossièrement façonnée, à l'effigie de sainte Anne. Alors ils comprennent, ils admirent et ils pleurent; ils tombent à genoux et se répandent en prières pleines d'amour; ils ont entrevu l'avenir qui se prépare.

Après les premiers moments de douce émotion et de tendre reconnaissance, la statue fut pieusement placée sur le gazon, à l'ombre de la ramée, et Nicolazic joyeux courut au village pour annoncer la bonne nouvelle. Le bruit de l'événement merveilleux se répandit de façon prodigieuse, et la foule accourut. Jean le Bloënec, heureusement inspiré, apporta près de la statue un escabeau de chêne sur lequel il plaça un vase d'étain destiné à recevoir les offrandes. Tous ceux qui se présentaient, et ils étaient nombreux, s'agenouillaient sur le pré, vénéraient l'antique image, invoquaient la sainte, et, après la prière, déposaient dévotement une aumône.

Cependant monseigneur de Rosmadec, évêque de Vannes, avait été informé de tout ce qui se passait. Tant d'événements extraordinaires avaient frappé son esprit. A la fois attentif et prudent, il chargea une commission, composée de prêtres d'élite et de notables gentilshommes de la province, de procéder à une enquête et de préparer un rapport. En attendant le résultat des

investigations, on dressa une cabane de feuillage. Sous une voûte de verdure, Nicolazic, à l'aide d'un coffre pris dans sa maison et recouvert d'un linge blanc, forma une sorte d'autel, et sur cet autel, élevé au milieu des champs, plaça la statue enveloppée d'un voile.

Pendant que la sainte image reposait ainsi sous son humble toit de verdure, dans l'oratoire de genêt, la commission d'enquête commençait avec soin et suivait avec zèle la mission sérieuse dont elle avait été investie. Elle interrogea d'abord Nicolazic, et tout d'abord elle fut frappée de l'ingénuité, de la droiture, de la conviction et de la force de ses réponses. Elle consulta ensuite les personnages les plus graves et les mieux informés. Elle rassembla les faits, les examina, les discuta, les pesa avec le soin le plus scrupuleux. Les paroles furent si frappantes, les faits si éclatants, les renseignements, dans leur ensemble, si précis, que la commission, rendant hommage à l'évidence, déclara qu'il y avait lieu de répondre aux sollicitations de Nicolazic, ainsi qu'aux instances des populations, unanimes à réclamer l'érection du monument en l'honneur de sainte Anne. En conséquence, au commencement de juillet 1625, par décret de l'évêque, fut autorisée la fondation d'une chapelle sous l'invocation de sainte Anne, et la fête solennelle pour la pose de la première pierre fut fixée au 25 du même mois. En ce moment, les aumônes recueillies par Nicolazic s'élevaient déjà à dix-huit cents écus.

Ce fut une joie de se préparer à la grande date du 25; le mouvement fut général et l'élan généreux. Tous se mirent à l'œuvre : les uns charriaient les matériaux, les autres travaillaient la pierre ou le bois; ceux-ci apportaient des peintures, ceux-là des vases et des fleurs; chacun, à l'envi, rivalisait d'activité, de zèle et d'amour. Dès le 24 juillet, veille de la fête, les pèlerins, groupés par familles, hameaux ou paroisses, arrivèrent en grand nombre. Vers le soir, messire Ambroise, révérend père capucin, fit, dans l'idiome breton, une allocution fort touchante; l'instruction fut suivie du chant solennel des litanies de sainte Anne. Après l'office de vigile, les confessionnaux furent encombrés, et, quand la nuit fut venue, les pèlerins, au nombre de trente mille, se répandirent aux environs, dans le champ et sur la lande, où ils bivaquèrent avec un ordre et un recueillement admirables. On eût dit les tribus d'Israël, le peuple de Dieu, campé dans le désert autour de l'arche sainte.

Le lendemain, 25 juillet, était le beau jour attendu. A la multitude, accourue dès le 24, une multitude nouvelle vint se joindre; on ne put la compter. A onze heures il y eut la messe; à deux heures, sermon en bon français, par le révérend père Gilles, de l'ordre des révérendissimes Capucins; à trois heures, pose solennelle de la première pierre. La fête fut magnifique; elle fut surtout admirablement recueillie, pieuse, fervente, pleine du sentiment des bénédictions déjà obtenues, gage des bénédictions réservées à l'avenir. Elle surabonda des joies chrétiennes et laissa de longs souvenirs d'amour à ceux qui y assistèrent, à leurs neveux et arrière-neveux.

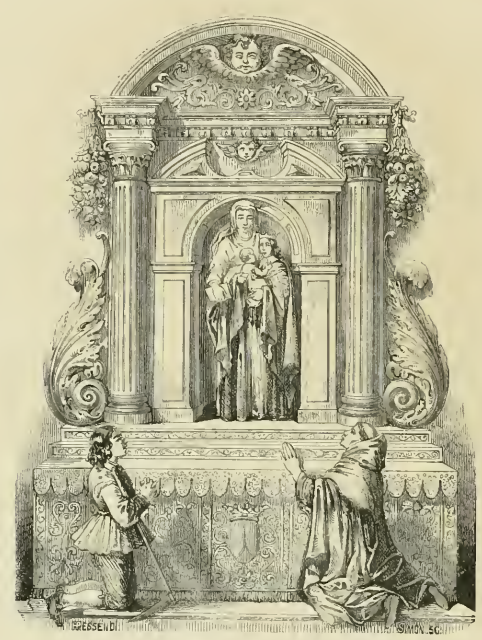
Au lendemain de la fête, les travaux commencèrent. Nos pères furent alors témoins d'un spectacle bien édifiant. Leur foi seule pouvait le donner. Les pèlerins, venus de tous pays, se faisaient ouvriers volontaires. Le premier jour, ils priaient; le second, ils travaillaient, et le troisième ils s'en retournaient; et dans ce concours de chacun à l'œuvre de tous, il n'y avait pas de trouble, de confusion et de désordre; pas d'embarras dans les charrois, pas d'encombrement dans les ateliers, pas d'emplois inutiles de temps, de matériaux et de forces. Nicolazic, l'humble et pauvre Nicolazic, dont le cœur ne suffit pas à contenir sa joie et son bonheur, préside à toutes les opérations. Chaque mot de sa bouche est un ordre, un règlement, une loi sacrée. Lorsqu'il parle, jamais une hésitation, encore moins un murmure. Bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, c'est lui qui, ordonnant toutes choses, rassemble les aumônes, surveille les ouvriers, dirige les travaux, tient les comptes, justifie des dépenses avec une probité sainte et une intelligence surprenante. Les ouvriers pèlerins foulent son champ sans réserve, étouffent ses semences, écrasent ses moissons; mais que lui importe, pourvu que sainte Anne, sa bonne maîtresse, soit honorée davantage, beaucoup et toujours?

La chapelle, et, mieux encore, l'église, entreprise dans des proportions étendues, fut placée au milieu d'un vaste préau et entourée de galeries se terminant par la *Scala Sancta;* la *Scala Sancta* est un monument élevé où l'on a dressé un autel exposé en plein air, sur lequel, à certains jours, le prêtre officie, et, dans ce cas, quinze à vingt mille fidèles peuvent assister ensemble aux divins mystères. Les travaux furent poussés avec une grande activité. Aussi, le 4 juillet 1628, trois ans après la pose mémorable de la première pierre, la chapelle, quoique non achevée, put être bénie; et ce fut, dans les landes de Ker-Anna, l'occasion d'une autre fête magnifique. Bientôt M. le sénéchal d'Auray, Philippe Cadio, donna libéralement le terrain pour élever un monastère. Le monastère fut bâti, et les Carmes réformés, de l'observance de Rennes, y furent installés. Préposés à la garde du saint lieu, ils servirent jour et nuit Dieu et sainte Anne; ils virent se multiplier en ce séjour vénéré la rosée du ciel et les bénédictions de la terre.

Qui pourrait dire le nombre des pèlerins qui se pressent à Sainte-Anne? Les uns viennent solitaires, pour être plus recueilllis, et ils trouvent la multitude qui arrive à toutes les heures, par toutes les directions; les autres, pour donner à leur pèlerinage l'éclat d'une manifestation, rassemblent au départ leurs parents et leurs amis. Ici, c'est un brave matelot, un vieux loup de mer, qui, surpris par la tempête, jeté contre les récifs, tombé au sein des flots, et au nom de sainte Anne merveilleusement soutenu sur l'abîme, vient, tête et pied nus, déposer sa prière, tribut de reconnaissance, dans le cœur de l'auguste protectrice. Là, c'est une dame de haut parage, une femme délicate qui, à trente ou quarante lieues du village de Ker-Anna, descend de sa voiture et s'avance à pied, suivie de son équipage. Entre l'humble matelot et la dame illustre, il y a des familles entières qui suivent la même route, mais lentement; car elles portent le petit enfant et

traînent le bon vieillard. Aussi loin que les tours de Sainte-Anne sont aperçues, le recueillement et la ferveur sont plus sensibles; on approche, le chapelet à la main; on débouche sur la place des Châtaigniers, et, après une halte à la fontaine, on entre dans la chapelle; la physionomie de tous est la même : chacun porte sur le visage l'empreinte de la joie du cœur et de l'esprit.

En 1629, les habitants de Guélon, près Grandville, en Normandie, se désolaient d'une longue sécheresse, présage de famine; ils intercédèrent sainte Anne; et la pluie du ciel, désaltérant la terre, sauva leurs moissons. En 1634, à vingt-cinq lieues de Ker-Anna, à Pont-l'Abbé, une maladie contagieuse ravage la ville et la plonge dans la consternation. Ceux qui ont pu jusqu'alors échapper au fléau font vœu de se rendre à Sainte-Anne, et aussitôt le fléau cesse. Que l'on ne s'étonne donc pas si, chaque année, la paroisse de l'Ile-Dieu, tout entière, fait soixante lieues pour accomplir son pèlerinage. C'est surtout aux fêtes de principale dévotion à sainte Anne, telles que les fêtes de la Vierge sainte, de sainte Anne, de saint Michel et de saint Louis, que les hameaux, les bourgs et les cités accourent au rendez-vous commun. Parfois alors le nombre des pèlerins, dès la veille de la férie, s'élève à quatre-vingt mille et au delà, et quatre-vingts religieux,



La châsse de sainte Anne.

délégués par les couvents voisins, ne suffisent pas à régler tous les comptes de conscience. Le soir, sur la place des Châtaigniers, on dresse des tentes avec des toiles de navire; mais les tentes ne peuvent abriter qu'une partie des pèlerins, et beaucoup d'entre eux campent à ciel ouvert, sur la lande et la bruyère. Les habitants de chaque pays, se reconnaissant au costume, se forment en groupes; dans chaque groupe, les femmes occupent le centre, et autour d'elles, à distance convenable, les hommes dessinent un cercle. Durant la nuit, les religieux veillent à maintenir l'ordre le plus saint. Munis de larges torches, ils passent et repassent à travers les groupes semés dans la plaine. Pour faciliter le recueillement, ils entonnent les hymnes pieuses. Les chants sont alternés : les hommes répondent aux femmes, les groupes aux groupes; mille sons doux et graves se croisent dans les airs et se perdent en échos lointains; les beautés de la nuit ajoutent aux beautés de la scène. Et le lendemain les âmes, pleines des impressions divines, sont admirablement préparées à la fête qui est venue. On a vu, en un seul jour, quarante mille pèlerins gravir et descendre les escaliers qui conduisent à l'autel de la Scala Sancta pour s'asseoir à la table du Dieu des élus et participer au banquet des anges.

Yves Nicolazic, témoin de ces grandes choses, ne cessait cependant de s'humilier dans son âme. A chaque heure du jour, il répétait : « Seigneur, ce n'est pas moi qui ai fait tout cela, c'est vous; que la gloire soit pour vous seul. » Mais les pèlerins savaient qu'il avait été l'instrument des desseins providentiels; ils voulaient le voir, lui parler, entendre de sa bouche le récit merveilleux des événements survenus avant, pendant et après l'érection de l'église; ils le comblaient d'égards, d'hommages et de respects. Pour se soustraire à cette sorte d'ovations qui effrayaient sa sainte

humilité, Nicolazic se retira dans une petite métairie qu'il possédait à Pluncret, à une demi-lieue de Ker-Anna. Là, il partagea sa vie entre la prière et le travail des champs; toutefois il venait fréquemment visiter sa bonne maîtresse, et, lorsqu'il paraissait au monastère, c'était fête chez les religieux, qui le recevaient dans une cellule réservée et le traitaient comme le fils aîné de la famille.

Vingt ans s'écoulèrent ainsi. Un jour, c'était le 8 mai 1645, Nicolazic tomba malade; il avait alors soixante-trois ans. Aussitôt les religieux, à l'aide d'un brancard, le firent transporter dans leur infirmerie. Les soins dont ils l'entourèrent étaient mêlés de larmes de reconnaissance, de crainte et de tendresse. Après six jours de maladie, la crise devint très-sérieuse. Nicolazic reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'une grande piété et parut tomber en agonie. Tout à coup il se réveille; son visage est plein de joie, ses yeux se fixent, et il s'écrie : « *Voici la sainte Vierge, voici madame sainte Anne, ma bonne maîtresse!* » Alors, comme si une dernière preuve était nécessaire, un prêtre, tenant dans ses bras la statue miraculeuse trouvée dans le champ du Bocenno, s'approche du lit du moribond, et lui dit : « Nicolazic, vous allez paraître devant Dieu; confirmez-vous ce que tant de fois vous avez déclaré? — Oui, » répond Nicolazic avec énergie. Le prêtre reprend : « A cette heure suprême, avez-vous encore confiance en sainte Anne, et êtes-vous heureux de voir son image à vos pieds? — Oui, » dit Nicolazic avec une exaltation rayonnante de foi et d'amour; et il expira.



La fontaine.

C'était le 14 mai 1645. Le corps de Nicolazic fut déposé dans l'église de Ker-Anna, devant le pilier qui sépare l'autel de la sainte Vierge de l'autel de sainte Anne, à peu près à l'endroit où fut retrouvée la vieille image.

PAUL DE CAUX.

(*La suite prochainement.*)

PROGRÈS DU CATHOLICISME EN RUSSIE

On apprendra avec intérêt les détails suivants, donnés par la *Gazette ecclésiastique protestante*, sur les progrès du Catholicisme dans la Lithuanie, province russe :

« Une des raisons pour lesquelles le Catholicisme s'étend de plus en plus en Lithuanie, c'est l'idée que s'est faite le peuple de l'Église évangélique que les moyens de salut de l'Église Catholique sont plus puis-

sants que ceux de son Église. Quelque étrange que la chose puisse paraître, c'est un fait que les protestants ont souvent, dans différentes circonstances de la vie, recours aux trésors spirituels conservés par l'Église Romaine.

« Il y a quelque temps, une enfant de sept ans, fille d'une luthérienne craignant Dieu, était dangereusement malade. Paralysée par tout le corps, son mal, qui durait depuis longtemps, paraissait sans remède. Les efforts du médecin, les prières ferventes de sa mère, rien n'aidait. Il lui vint la pensée de s'adresser au prêtre catholique de Trangowski, espérant obtenir de cette Église l'assistance qu'elle demandait si ardemment; semblable à la Cananéenne, elle le faisait sans savoir pourquoi, poussée intérieurement par la même pensée : « Ce Jésus de Nazareth est celui qui doit venir au secours de ma pauvre enfant. » Malgré l'opposition qu'elle rencontre de la part de sa famille, elle amène sa fille à l'église mentionnée plus haut, se prosterne devant l'autel, fait son offrande, prie avec ferveur pour obtenir la guérison de la petite, et, chose remarquable! quelques jours après, l'enfant était tout à fait rétabli.

« Rapportons encore un autre fait : Dans le village de B***, vivait un fervent évangélique. Tranquille et paisible, il travaillait, priait, lisait la Bible et était respecté par tout le monde. Ayant rapporté des campagnes qu'il avait faites comme militaire le germe d'une maladie douloureuse qui lui causait chaque jour des souffrances de plus en plus atroces, il commença par noter et méditer particulièrement les passages de la Bible qui avaient rapport au pouvoir du démon sur les hommes et aux maux qu'il leur occasionne. Bientôt il acquit la conviction que lui aussi était maltraité par l'esprit malin. Plus le mal devint intense, plus aussi son impatience augmenta, ainsi que sa colère contre le démon, qu'il prétendait voir dans sa chambre et à ses côtés; mais il se sentait trop faible pour s'en délivrer par ses propres forces. Il n'avait pas non plus grande confiance en son confesseur, et aucun ministre de l'Église évangélique ne lui en inspirait davantage. Il s'adressa donc à un prêtre catholique, qu'il fit venir d'un endroit éloigné de plusieurs lieues de celui qu'il habitait. Ce prêtre répondit à son appel, et parvint à bannir le démon et à rendre au malade le calme et une tranquillité parfaite, qui dura jusqu'à sa mort.

« On conçoit que les faits de ce genre n'arrivent guère à la connaissance de nos ministres protestants; mais il est évident qu'ils doivent agir puissamment sur l'imagination du peuple, et faire apparaître comme dans une brillante auréole une Église qui a en son pouvoir la vertu de bénir l'âme et de guérir le corps. »

(*Précis historiques.*)

OBSERVATIONS CURIEUSES FAITES PAR UN AÉRONAUTE

Cette ascension aérostatique, faite, en 1854, à Pétersbourg, par M. Georges Elliott, est racontée avec les détails curieux qui suivent :

L'aéronaute était arrivé à 3,000 pieds au-dessus du sol, lorsque, ayant jeté par-dessus bord environ cinq livres de lest, il vit son ballon s'élever avec une rapidité extraordinaire. Les spectateurs qui en suivaient la marche avec attention crurent un instant qu'il venait de crever; mais, contre leur attente, au lieu de tomber au milieu d'eux, il disparut bientôt derrière les nuages. Cependant M. Elliott se trouva bientôt enfermé dans les vapeurs comme dans un vaste globe en verre dépoli. Sur la paroi opposée aux rayons du soleil, il vit se dessiner l'ombre gigantesque de son ballon.

A moitié distance, entre cette ombre et l'endroit où il se trouvait, il ne tarda pas à distinguer un second ballon, exactement semblable au sien, et monté par un sosie. Si l'aéronaute faisait un mouvement, un geste quelconque, l'image se reproduisait scrupuleusement; il avançait vers un côté du vaste bocal où ils se trouvaient circonscrits, l'autre semblait s'attacher à ses pas, et les deux ballons naviguaient de conserve dans l'espace, comme deux navires attachés l'un à l'autre auraient pu le faire en pleine mer.

Sur ces entrefaites, M. Elliott se débarrassa d'une nouvelle partie du lest de son aérostat et s'élança au-dessus des nuages. Il s'attendait à voir son compagnon le suivre avec sa fidélité ordinaire, mais, à son grand étonnement, ce fut le lest de ce dernier qui monta, tandis que le ballon descendit vers la terre. Une fois exposé directement aux rayons du soleil, sous la protection des nuages, l'aéronaute éprouva une chaleur d'autant plus remarquable, qu'à la hauteur de 24,000 pieds, à laquelle il était arrivé, il est plus ordinaire de trembler de froid que d'être couvert de sueur.

Au bout d'un instant, cette haute température lui devint si incommode, qu'il se hâta d'ouvrir la soupape pour redescendre vers les régions plus froides. En effet, il n'eut pas plutôt mis entre lui et le soleil une couche de nuages, qu'il se sentit dans un milieu plus tempéré; continuant de descendre, il ne tarda pas à avoir aussi froid qu'il avait eu chaud quelques minutes auparavant. En rentrant dans la région des nues, M. Elliott retrouva son compagnon aérien, au point où il l'avait laissé; mais, lorsqu'une fois encore il ouvrit la soupape pour regagner la terre, il vit ce sosie remonter vers le soleil et disparaître peu à peu, lui et tout son attirail fantastique.

M. Elliott faisait en ce moment sa cent et unième ascension, et pourtant ce fut pour la première fois qu'il remarqua le singulier effet d'optique que nous venons de décrire d'après une communication, qui en a été faite à l'Académie royale de Bruxelles.

LE CAIRE

Le Caire, la plus ancienne ville du monde, puisqu'elle reconnaît pour son fondateur Mizraïm, fils de Cham et petit-fils de Noé (et les Arabes lui donnent encore le nom de Mizraïm, qu'ils estropient un peu); le Caire, capitale de l'Égypte et l'une des plus grandes cités de la domination ottomane, est admirablement situé sur la rive orientale du Nil. Il s'y fait un grand commerce, et les Européens, Français, Italiens, Espagnols, ont là des établissements et des comptoirs importants. La civilisation, qui s'implante enfin à Constantinople, arrivera aussi dans la vieille Égypte, et le projet que le Sultan annonce de doter ses peuples d'un code de lois mettra fin, dans ce pays si fréquemment opprimé, à la justice arbitraire des pachas.

En attendant, il y a déjà au Caire de l'aisance et de la splendeur. Si ses rues sont étroites, à la manière de l'Asie, si ses maisons n'ont pas d'apparence au dehors, leur intérieur est commode et, en général, très-orné.

Mais tout n'est pas sombre et resserré à l'orientale dans la grande ville du Caire. L'affluence des étrangers que l'appât du gain a conduits là lui amène peu à peu les aspects européens. Beaucoup de ses maisons sont maintenant bâties en pierre, et tous les voyageurs reconnaissent qu'il y a plus d'architecture au Caire qu'à Constantinople.

On compte aujourd'hui 300,000 habitants au Caire. Toutefois une ville si importante n'a qu'une place remarquable; les autres sont des carrefours. Cette place est celle de l'Ezbekieh; c'est la promenade ou le rendez-vous des vingt ou trente nations qui habitent le Caire; on y entend parler toutes les langues. Les maisons qui l'encadrent ont généralement un aspect européen. L'une des plus remarquables par ses vastes dimensions est l'hôtel d'*Orient*, où descendent tous les enfants de l'Europe.

« C'est chose singulière, dit M. Marmier, que l'aspect intérieur de cet hôtel au départ et à l'arrivée des bateaux à vapeur de Suez et d'Alexandrie. La cour est pleine de chevaux, de chameaux et de bagages de toutes sortes. La table d'hôte, allongée jusqu'aux deux extrémités de la salle, est occupée par une double rangée d'individus qui arrivent de toutes les parties du monde. Celui-ci vient en droite ligne des rives du Gange; celui-là, de l'Adriatique; votre voisin de gauche parle des découvertes qu'il a faites à Bagdad; votre voisin de droite s'est passionné pour les ruines de Thèbes. C'est un mélange incroyable de narrations scientifiques, d'observations commerciales, d'aventures romanesques, d'élans enthousiastes ou de cris de déception, et un Capharnaüm de tous les dialectes du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. »

A cette description du plus grand hôtel du Caire, ajoutons d'un autre voyageur, M. Adalbert de Beaumont, une brillante esquisse de la vieille cité :

« Bien souvent, dit-il, je suis venu me reposer sur quelque terrasse, au sommet de quelque minaret, pour chercher à comprendre le plan de cette curieuse ville, qui compte 412 mosquées et tombeaux, 500 minarets, 300 citernes, 60 bains, 34 fontaines, 140 écoles publiques, 11 ou 12 bazars, 1265 okels ou caravansérails, 71 portes principales, sans parler de celles qui ferment à chaque instant les petites rues, et 1,170 cafés. Mais ce qu'aucune peinture, aucune description ne m'avaient fait soupçonner, c'étaient ces bassins intérieurs, entourés de verdure, et que, de mon poste élevé, je voyais briller au soleil comme une goutte de rosée dans une touffe d'herbe. Le voisinage des mosquées m'indiquait approximativement leur situation : je m'empressai donc de courir à la recherche de cette bonne fortune artistique. A force de questionner, je parvins, à travers des jardins d'orangers, de bananiers et de jasmins, sur les bords d'un de ces lacs enchantés. C'était le *Birket-el-Fil*, le lac de l'Hippopotame. On lui donna ce nom à la suite d'une crue subite du Nil, qui avait entraîné plusieurs de ces habitants du Sennaar jusque dans la basse Égypte; l'un d'eux, après avoir ravagé en une seule nuit tous les jardins environnants, fut tué dans ce lac, en dépit d'une longue et terrible défense.

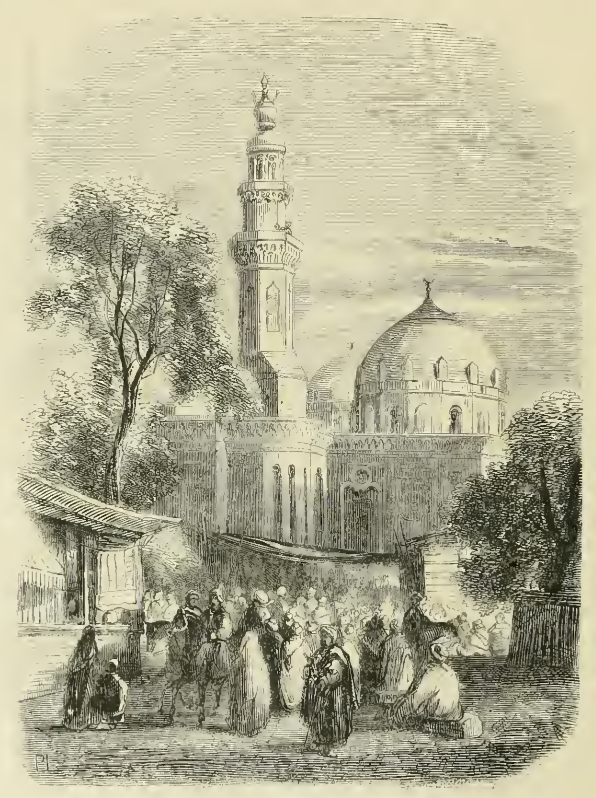
« C'est un aspect enchanteur que celui de ces lacs, bordés de jardins et de kiosques où viennent se reposer les riches propriétaires des maisons voisines. Aucune rue, aucun chemin n'y aboutissent, et, pour les voir, il faut y pénétrer par les habitations; aussi sont-ils entièrement ignorés des voyageurs et même de la plupart des habitants. Le hasard seul me les fit presque tous découvrir. Une fois, entre autres, en me promenant dans un jardin célèbre par ses fleurs, j'aperçus, à travers les grillages des murailles, le lac le plus charmant qu'on puisse imaginer. On le nomme *Birket-el-Ginnah*, le lac de la Fée. Il est entouré de maisons, de jardins et de ces jolis kiosques à arcs arabes complétement recouverts par un rideau de *dolichos* à fleurs violettes, véritable mousse grimpante qui tapisse tout de son épais tissu, et pend en élégants festons jusque dans l'eau, où elle cherche à s'abreuver. L'ibis écarlate, le flammant rosé et la poule de Pharaon, blanche comme la neige, s'ébattent sur la surface tranquille de ces réservoirs, où ils trouvent en abondance les fruits d'eau et les poissons qu'ils préfèrent. »

Une charmante description des ravissants jardins du Caire suit le riant tableau qu'on vient de lire. Mais nous avons hâte d'arriver aux mosquées. Le Caire en possède près de quatre cents, dont trente au moins sont très-remarquables. Les mosquées, en turc *mesdjids* (lieu de prière), sont, comme on sait, les temples des musulmans. C'est là qu'on prêche le vendredi, jour férié des sectateurs de Mahomet. C'est du haut

des minarets, qui s'élancent au-dessus de chaque mosquée, que le muezzin ou crieur sacré, l'un des ministres inférieurs du culte, annonce l'heure de la prière. Castellan, dans son livre aussi curieux que savant, des *Mœurs et usages des Ottomans*, rapporte ainsi l'origine de cette cérémonie :

« Les disciples de Mahomet s'assemblèrent un jour pour délibérer sur les moyens d'annoncer au public les heures de la prière. On proposa successivement les drapeaux, les cloches, les trompettes et les feux pour signaux; mais ces moyens furent rejetés, parce qu'on ne voulait point imiter les chrétiens, les juifs ou les Indiens, et on se sépara sans rien conclure. Pendant la nuit, Abdallah, l'un d'eux, eut une vision. Un être céleste, vêtu de vert, lui dit : « Je vais te montrer com« ment vous devez remplir ce devoir important de votre « culte. » Aussitôt il monta sur le toit de la maison, et il fit l'annonce à haute voix, avec les paroles mêmes dont on s'est toujours servi depuis.

« A son réveil, Abdallah vint exposer sa vision à



La mosquée d'Hassan.

Mahomet, qui autorisa sur-le-champ un autre de ses disciples à s'acquitter, sur le toit même de la maison, de l'office de muezzin.

« Voici les paroles révélées :

« Dieu est le très-haut. J'atteste qu'il n'y a point « d'autre Dieu que Dieu. J'atteste que Mahomet est le « prophète de Dieu. Venez à la prière; venez au temple « du salut. Dieu est grand! Il n'y a point d'autre Dieu « que Dieu. »

« A la prière du matin, qui doit se dire avant le lever du soleil, le muezzin ajoute : « La prière est pré« férable au sommeil. »

« Le muezzin répète son annonce plusieurs fois de suite du haut de son minaret; il est debout, les yeux fermés, les mains ouvertes et élevées, les pouces dans les oreilles et le visage tourné vers la Mecque.

« L'office de muezzin ne peut être rempli ni par une femme, ni par un fou, ni par un homme ivre, ni par un vieillard décrépit. Les muezzins excellent ordinairement dans la mélodie, et le son agréable de leur chant a quelque chose de grand et de majestueux. »

Mais n'allons pas plus loin dans ces détails, qui, depuis notre alliance d'Orient, ont plus d'intérêt qu'autrefois. Nous y reviendrons.

Les plus remarquables peut-être des mosquées du Caire sont la mosquée d'Hassan, la mosquée des Fleurs, toutes deux splendides, et la mosquée d'Amrou, que les pachas s'occupent de restaurer.

Parmi les autres curiosités du Caire, on visite la maison qui logea le général Bonaparte dans l'expédition d'Égypte, et devant laquelle Kléber fut assassiné. Mais il y a aussi des antiquités célèbres. Premièrement, un puits de structure singulière, qui attire au château les regards des curieux; on le nomme le puits de Joseph. On dit qu'une tradition conservée d'âge en âge a transmis aux habitants la certitude qu'ils devaient ce puits, le seul qu'il y ait dans le pays, à l'illustre patriarche dont le nom est toujours vénéré en Égypte. Il est à deux étages, extrêmement profond, et taillé dans le roc vif. On attribue à Saladin l'escalier de cent vingt marches qui descend au premier réservoir. Les marches de cet escalier sont si douces, que les bœufs employés à tirer l'eau au moyen d'une roue le montent et le descendent facilement tous les jours.

On voit aussi, près de là, les greniers de Joseph. Ce sont d'immenses cours carrées, entièrement découvertes, où le grain n'est abrité que de paillassons; ce qui suffit dans un pays où il ne pleut pas.



La mosquée des Fleurs.

Mais, avant de tomber au pouvoir des musulmans, le Caire a été une ville chrétienne. On y voit encore, dans l'église Malacca, la plus belle que les Coptes possèdent en Égypte, une image de la Sainte Vierge, qui, dit-on, a parlé à saint Éphrem. Près de là est l'église de Sainte-Barbe, qui croit posséder le corps de cette vierge illustre.

Les Coptes disent, d'après une tradition non interrompue, que la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus ont habité quelque temps, dans la fuite en Égypte, une grotte qui se trouve sous l'église de Saint-Serge; et l'on y montre une pierre révérée, sur laquelle on rapporte que la Vierge immaculée lavait les langes du divin Enfant.

Enfin, dans le vieux quartier ruiné, qu'on appelle la Babylone du Nil, on trouve encore, dédiée à la Sainte Vierge, une autre église chrétienne, la première, dit-on, que l'on ait bâtie au Caire. On ajoute que saint Marc y a prêché, et que c'est de cette église que parle saint Pierre à la fin de sa première épître.

Puisse cette grande ville du Caire, qui, pendant sept cents ans, a été chrétienne, et qui a toujours été pour les Chrétiens un peu moins intolérante que les autres centres de l'Islam, voir la foi de Jésus-Christ reprendre dans ses murs sa liberté généreuse! Alors elle recevra véritablement la civilisation, qui ne fleurit qu'à l'ombre de la croix. J. C.

LE MAITRE DE MUSIQUE

SUITE ·

VI

Si passionné que l'on soit pour son art, tout n'est pas roses dans le professorat musical, ou, du moins, toutes les roses y sont garnies d'épines. Peut-être même les épines sont-elles d'autant plus douloureuses, que l'on regarde davantage le côté artistique de la profession, et que l'on ne peut point s'amener à la considérer et à l'exploiter prosaïquement comme un simple métier.

Entendre, tant que dure le jour, estropier par de petites filles maussades ou de grandes filles prétentieuses les chefs-d'œuvre des maîtres que l'on chérit ; — devoir se plier aux caprices des parents qui veulent faire jouer à leurs *demoiselles* des quadrilles et des polkas ; — lorsque, par hasard, on découvre chez quelque enfant une étincelle de feu sacré, voir cette flamme s'éteindre peu à peu dans l'épaisse atmosphère qui l'environne ; — avoir les oreilles blessées sans cesse, non-seulement par les fausses notes et les contre-sens des jeunes virtuoses, mais par la stupide admiration des auditeurs, qui, à propos des plus grands génies comme à propos des moindres croque-notes adoptés par la *fashion*, répètent sur tous les tons l'arrêt du campagnard de Boileau :

A mon gré le Corneille est joli quelquefois!

— perdre chaque année ses meilleures élèves par le mariage, soit qu'elles épousent un mari qui poursuit d'une haine égale la musique et la poésie, soit que le peu de goût qu'elles avaient à la chose cède sans résistance aux séductions de la vanité, à l'amour du monde et de la toilette : — voilà quelques-uns des nombreux déboires du métier. — Je ne dis rien des blessures de l'amour-propre, de ces belles dames qui vous reçoivent un peu moins gracieusement qu'elles n'accueilleraient un commis de magasin, et font signe à leurs visiteurs de ne pas se lever quand vous entrez, en ajoutant, assez haut pour que vous l'entendiez : *Ne vous dérangez point ; ce n'est qu'un maître!*

Croyez-vous qu'à cause de ces petites misères et de bien d'autres, Paul se posât en victime, au moins en face de lui-même, et passât l'intervalle de ses leçons à maudire la fortune, — la fortune qui, au lieu des palmes académiques qu'il méritait si bien, l'envoyait végéter obscurément dans une ville de province?

Bien loin de là, il avait pour principe qu'il faut prendre le temps comme il vient, et les élèves telles que la nature et l'éducation les ont faites ; — qu'il n'est point d'ailleurs de terrain si ingrat sur lequel une culture consciencieuse ne réussisse à faire germer quelques plantes utiles. — Il étudiait donc les aptitudes de chacune des jeunes intelligences qui lui étaient confiées, et s'attachait à développer : ici, une exécution brillante et qui pût réjouir, fût-ce par de prosaïques contredanses, des oreilles honnêtes, mais peu musicales ; — là, le vrai sentiment du beau et un amour de l'art si bien entré dans le vif de l'âme, qu'il devait résister à toutes les influences extérieures, et, pour le reste de la vie, fournir un antidote infaillible, sinon contre les chagrins, du moins contre l'ennui ; — ailleurs, rien peut-être au point de vue de la musique, mais quelque chose de mieux encore. Voyez-vous cette petite pensionnaire, qui grandit dans un milieu tout imprégné d'impiété, d'indifférence, de vanité, d'oubli des choses éternelles? Elle a peu de goût pour les arts, et son maître de piano ne fera jamais d'elle une musicienne. Qui sait s'il ne va pas être choisi de Dieu pour faire d'elle une chrétienne, en déposant dans ce jeune cœur un germe qui, fécondé par la grâce, produira la curiosité, puis le goût, puis l'amour, puis enfin, peut-être, l'héroïsme de la religion? Et tout cela sera le fruit d'une parole qui semble dite au hasard, d'une simple observation pleine de l'esprit chrétien et d'autant plus efficace, que l'enfant (qui se serait tenue en garde contre un prêtre) n'attendait rien de semblable de cette espèce de don Alonzo.

En se plaçant à ce point de vue supérieur, en adoptant cette idée si raisonnable et si chrétienne, qu'il se rencontre, en chaque chose, un bien à faire ; que l'on a vraiment la charge de toute âme avec laquelle on se trouve en contact, pour quelque cause que ce soit ; que des obscurs efforts du dernier de ses serviteurs Dieu peut tirer un jour des merveilles de conversion ou d'édification, — il n'y a point d'état prosaïque. Et tout épris qu'il fût de son art, tout sensible, comme artiste, aux petites déceptions que nous avons indiquées, comme chrétien il les oubliait ; il se sentait emporté à mille lieues au-dessus de semblables misères ; il savourait presque les fausses notes des élèves et les pauvretés des parents, quand il voyait au bout de tout cela, outre la volonté de Dieu accomplie, outre un supplice salutaire infligé à sa sensualité de musicien, le moyen de faire un peu de bien à quelques âmes.

VII

D'ailleurs, les leçons achevées, Paul rentrait sous le toit paternel ; et, après un repas où le plaisir de se retrouver semblait de jour en jour plus vif, commençaient les trios de famille. — J'ai entendu souvent Paul raconter avec enthousiasme ces fêtes de chaque soir ; j'y ai pris part moi-même quelquefois comme auditeur ; et je crains vraiment d'affaiblir, par de froides et ternes paroles, le lumineux souvenir que j'en ai conservé. La musique était comme un lien de plus entre ces trois êtres déjà, si étroitement unis, comme une langue nouvelle plus riche et plus harmonieuse que les langues qui se parlent, plus capable surtout de traduire ce sentiment de l'infini qui travaille, si simples et si

naïves qu'elles soient, les âmes vraiment chrétiennes.

Un soir j'entrai dans le salon, pendant qu'on jouait un *andante* d'Haydn. Ils l'avaient dit tant de fois, qu'ils le redisaient sans musique, et même sans autre lumière que les pâles clartés du crépuscule et de la lune qui se levait. Plongés tout entiers et comme absorbés dans l'œuvre qu'ils exécutaient, dans ce génie si profond, si simple, si serein, si religieux, si bien approprié au caractère de cette famille d'or, ils ne me virent ni ne m'entendirent. Je m'assis dans un fauteuil, et demeurai caché sous l'ombre du grand bahut. — Je ne distinguais aucun de leurs visages. Et pourtant, dans les notes fermes et sonores, mais douces et tendres du piano; — dans les sons de la basse, plus hardis sans être moins pleins d'exquise sensibilité; — dans ce chant du violon, si suave et si jeune, en si parfait accord avec les deux autres instruments, qu'il dominait cependant, comme s'il était destiné à leur survivre; — dans ces voix si harmonieusement mêlées, si intimement liées les unes aux autres, sans rien perdre de leur individualité, — je voyais, j'entendais et la mère et le père et le fils.

Somme toute, la vie de Paul lui plaisait. Il aimait mieux passer la journée à entendre estropier ses maîtres favoris (il la passait du moins avec eux), que de languir dans un bureau à aligner des chiffres, à copier des lettres, ou même à composer des rapports.

D'ailleurs, quel est l'état, si attrayant que vous le choisissiez, où l'on vive de l'idéal? L'avocat, pour une ou deux affaires où s'agitent des questions d'un ordre élevé, des intérêts d'une grande importance, prête cent fois son talent à de misérables contestations entre un locataire et un propriétaire, entre des voisins qui se disputent à propos d'un arbre ou d'un mur. Le professeur enseigne Virgile ou Homère à des écoliers qui soupirent après les beautés littéraires de l'Odéon, ou les émotions chorégraphiques de la *Closerie des lilas*. Le mathématicien construit des trottoirs et pave des rues. L'officier passe de garnison en garnison, retrouvant partout l'ennui de l'exercice et les charmantes distractions du cigare, du billard et de l'absinthe.

Malgré les déboires que nous avons dits, Paul était donc dans la voie commune. — Il trouvait d'ailleurs dans cette culture journalière et désintéressée des arts, que nous avons aussi cherché à esquisser, une compensation qui manque à beaucoup d'autres. — Surtout la pensée supérieure qui le dominait lui était un préservatif assuré contre le dégoût ou le découragement.

VIII

Ceux qui ne puisent la force d'âme qu'aux sources humaines n'ont d'ordinaire en partage que l'une ou l'autre de ces deux sortes de courage : celui qui accepte avec résignation les menues épreuves dont se compose la vie; celui qui accomplit avec un grand cœur et par un hardi déchirement les plus héroïques sacrifices. — Le vrai chrétien réunit ces deux sortes de courage; — et Paul, après avoir porté bravement, et presque sans se douter de sa vertu, le poids d'une position médiocre et laborieuse, eut un jour à lutter contre l'assaut violent et inattendu de la passion, d'une passion d'autant plus vive, qu'elle s'attaquait à un cœur plus neuf, et qu'aucun des excès si fréquents à la jeunesse ne l'avait blasé sur les premiers mouvements du cœur.

Avant d'aller à Paris, et alors qu'il suppléait seulement son père, Paul avait eu parmi ses élèves une enfant de dix ans, Alice Desrosiers, la fille du notaire. Il lui avait le premier placé les doigts sur le piano. En deux ans, elle fit des progrès remarquables... Puis elle perdit sa mère, et son père la mit au couvent.

L'histoire de cette mise au couvent avait fait grand bruit dans tout Beaulieu. M. Desrosiers était à la tête du parti libéral; il lisait le *Constitutionnel*, et le commentait avec éloquence à la *Chambre littéraire*, et dans les réunions électorales qui se tenaient chez M. Gally, le juge. Il associait dans son enthousiasme et ses regrets les conquêtes de 89 et le régime impérial; grand ennemi, cela va sans dire, de la *congrégation*, et grand admirateur de cette héroïque jeunesse des écoles, qui ne craignait pas de protester par ses pétards libres-penseurs contre les prédications des missionnaires ou les processions du saint Sacrement. Membre du conseil général en attendant qu'il fût député, M. Desrosiers était un des hommes puissants du département. Il fournissait un argument de plus à l'appui de cette vérité, vieille comme le monde, que ce n'est pas toujours aux caractères les plus élevés qu'appartiennent le crédit et l'influence, mais souvent à des natures extrêmement vulgaires, assez privées d'esprit et de finesse pour épouser les grossiers préjugés de la multitude, ou, ce qui est pis, assez dépourvues de sens moral pour feindre de croire ce qu'elles savent être faux et d'estimer ce qu'elles méprisent.

Nous ne parlerons de madame Desrosiers que *pour mémoire*. Sauf qu'elle allait à la messe et qu'elle faisait ses pâques, sa religion ressemblait, à s'y méprendre, à l'irréligion de son mari. Elle avait la même ignorance des principes et surtout de l'esprit du Christianisme, la même haine du *parti prêtre*, la même terreur des jésuites, la même adoration pour les fétiches du parti libéral, — le tout à l'état d'écho, bien entendu; car madame Desrosiers était une femme d'une rare médiocrité, une femme que la religion seule, mais une religion sérieuse et bien sentie, eût un peu relevée, en la plaçant dans un ordre d'idées supérieur à celui auquel, malgré toute son intelligence, se bornaient les vues et les affections du notaire libéral.

Cependant Alice accomplissait sa douzième année, et l'on conçoit quel déplorable milieu la maison paternelle allait offrir à l'éducation religieuse de la pauvre fille, lorsque madame Desrosiers mourut.

Dieu, qui tire le bien du mal, permit que la perte de sa mère et l'amour-propre de son père fussent pour Alice le double point de départ d'une éducation aussi complétement chrétienne qu'eût été radicalement hostile à la religion celle que ses parents auraient pu lui donner.

Privée de sa mère, Alice dut être mise en pension. Et les esprits forts de Beaulieu se réjouirent en pen-

sant que la plus riche héritière du département allait donner un nouveau lustre à *l'établissement des demoiselles Aubry*, fondé depuis quelques années pour faire concurrence au couvent de la Visitation.

Il n'en fut rien cependant. M. Desrosiers méprisait cordialement un grand nombre de ceux qui marchaient sous son drapeau politique; et, tout en disant pis que pendre de la noblesse, il la considérait au fond et l'enviait de toute son âme. Au lieu donc de placer Alice avec les petites bourgeoises chez mesdemoiselles Aubry, il eut la vanité de la faire entrer chez les Visitandines, avec les filles de l'aristocratie locale.

Toutes stupéfaites de voir celui dont elles savaient l'aversion déterminée pour toutes les choses de Dieu leur confier son enfant, les bonnes religieuses virent en cela une disposition secrète de la Providence, qui fait servir même les passions des méchants au bien de ses élus; *omnia propter electos*.

Alice ne put vivre avec les aimables filles de Saint-François de Sales sans devenir chrétienne d'abord, puis pieuse. Quand, à dix-huit ans, elle rentra sous le toit paternel, c'était un ange.

IX

Alice avait une âme aimante et dont l'ardeur touchait à l'exaltation. — Sans l'intervention bienfaisante de la Religion, elle se fût consumée dans un lent désespoir, mourant de ce chagrin un peu vague, qui, au dire d'un romancier, obsède et finit par tuer toutes les grandes âmes condamnées à vivre dans une petite ville. — Le malheureux! comme si les charmes austères du devoir, les ressources inépuisables de la Religion, les joies de l'amitié, le sanctuaire de la famille, où tant de bonheur se peut abriter, comme si tout cela n'existait qu'au milieu du tumulte des grandes villes ou dans la poétique solitude des champs, et que les petites sous-préfectures en fussent forcément déshéritées! — Ou bien, se livrant, pour accidenter sa vie, à la lecture des romans contemporains, Alice fût devenue, en réalité peut-être, à coup sûr en imagination et en désir, une héroïne à la George Sand.

Fort heureusement la Religion vint donner à cette exaltation sa véritable voie; la Religion vint lui montrer combien le bonheur est indépendant du milieu dans lequel on se trouve, et que dans les plus obscures bourgades, aussi bien que sur les théâtres les plus brillants, abondent les occasions d'une vie utile selon Dieu, désirable par conséquent et douce à l'âme du vrai chrétien.

Alice avait appris au couvent à agir en toutes choses pour Dieu; à voir, à chercher Dieu partout. C'est Lui qu'elle admirait dans les beautés de la nature ou dans les merveilleuses productions de l'art; Lui qu'elle servait en obéissant avec un tendre empressement aux moindres désirs de son père; Lui qu'elle priait partout et toujours, au milieu des plus bruyantes distractions comme dans le silence de sa petite chambre; Lui qu'elle implorait, souvent avec des larmes et des sanglots, toujours avec un recueillement et une ferveur admirables, pour toutes les âmes qu'elle voyait éloignées de la vérité, pour l'âme de son père d'abord. — Idolâtrée par ce père, elle profitait de son influence sur lui pour le pousser à d'abondantes et intelligentes aumônes, espérant bien que tôt ou tard la charité le ramènerait à la foi.

Une douceur incomparable, une simplicité d'enfant, la grâce qui gagne les cœurs et la cordialité qui les retient, toutes ces petites vertus que le bon évêque de Genève affectionnait tant, formaient l'aimable et assidu cortége d'Alice. Belle, spirituelle, riche, remplie de talents de toute sorte, elle était seule ou à ignorer ces avantages, ou à en faire peu de cas, prenant soin toujours de renvoyer à Dieu les éloges dont chacun l'accablait. — Tout Beaulieu, sans que personne s'en rendît compte, regardait avec une véritable stupéfaction cette jeune fille, à qui sa beauté n'avait jamais donné de coquetterie, ni la fortune de son père le moindre orgueil, ni son esprit le désir de briller aux dépens du prochain, en maniant avec grâce (et elle y eût excellé) l'arme perfide de la moquerie, ni son instruction variée l'envie, sinon d'en faire parade, du moins de s'en faire honneur.

X

J'ai dit que Paul avait donné quelques leçons à Alice, avant qu'elle entrât au couvent. Ces leçons furent continuées avec intelligence par une religieuse qui avait été dans le monde, et dont Alice fut bien vite la meilleure élève.

Quand Alice revint chez son père, elle avait un talent remarquable. On décida qu'il fallait lui donner un maître d'accompagnement.

Il n'y en avait pas deux à Beaulieu. A moins de prendre le ménétrier du faubourg, Paul Lecostois était le seul violon de la ville. Il fut donc appelé.

Il s'en réjouit d'abord comme artiste et en toute simplicité. Il se rappelait les rares dispositions d'Alice; il connaissait de réputation la bonne sœur qui enseignait le piano à la Visitation, et qui disait bien haut, avec un mélange charmant d'amour-propre et d'humilité, qu'elle avait formé en Alice une élève *dont elle n'était pas digne de tourner les pages*..

Lorsque Paul entendit Alice pour la première fois, il fut ravi. C'était bien là l'élève telle qu'il l'avait rêvée, unissant à une grande habileté d'exécution beaucoup d'esprit et un grand cœur, deux choses sans lesquelles ne se rencontre jamais cette troisième, qui fait surtout l'artiste : le vrai sentiment de l'art.

Aussi les duos furent-ils parfaits. Il était difficile de savoir lequel des deux enseignait l'autre; — et, lorsque Paul hasardait quelque explication sur le caractère du morceau qu'ils venaient d'exécuter, il s'apercevait bien vite qu'elle l'avait saisi mieux que lui; que là où il avait seulement soulevé un coin du rideau derrière lequel se cachait la pensée de l'auteur, le voile tout entier était levé pour elle. Après que ses doigts avaient traduit à leur manière les sentiments auxquels ce voile transparent ajoute un charme de plus, sa voix, à son tour, redisant avec des paroles enflammées ce qu'elle avait deviné de la pensée du maître, faisait jaillir, aux

yeux éblouis de Paul, comme une gerbe de lumière et de poésie; il se demandait où cette enfant avait puisé un sens si profond et si délicat de ces mystères, à côté desquels tant de profanes, — que le monde prend pour des initiés parce qu'ils sont du métier, — passent tous les jours, sans se douter seulement qu'il y a là quelque chose qu'ils ne comprennent pas. . . . .

XI

Paul admira cette rare et riche nature. — Mais l'admiration purement spéculative n'est guère possible de la part d'un jeune homme de vingt-cinq ans pour une jeune fille de dix-huit. Paul vit donc tout de suite (et, pour voir cela dans son cœur, il n'était pas besoin d'une grande perspicacité) qu'il y avait là un grand danger pour lui, un de ces dangers que l'on ne peut vaincre, comme les théologiens l'enseignent, que par la fuite.

Les leçons étaient à peine commencées depuis un mois, lorsque arriva une fête à laquelle Paul avait l'habitude de communier. Il alla donc trouver son confesseur, s'expliqua franchement avec lui des sentiments qu'il voyait poindre au fond de son âme pour mademoiselle Desrosiers. Le confesseur lui répéta tout haut ce que sa conscience lui disait tout bas : qu'il fallait se retirer, au plus tôt et sans rien dire.

Je demande la permission d'ouvrir ici une parenthèse, et de faire remarquer, contrairement à M. Michelet, les bons effets de la confession pour le repos des familles.

A la place de Paul, un homme sans principes eût cherché à séduire, sinon à enlever Alice.

Un homme honorable et généreux eût peut-être sacrifié son amour à l'honneur de celle qu'il aimait; — non pas, cependant, sans avoir demandé ou sans avoir saisi un moment d'entretien, dans lequel il eût avoué ses sentiments, se fût passé maintes tirades contre l'injustice de la société qui empêche l'union de deux âmes si bien faites l'une pour l'autre; puis il eût sollicité quelque rose pour la mettre sur son cœur ; il eût dit qu'il partait, mais que sa vie était brisée, que jamais il n'en aimerait une autre, etc., etc.

A supposer même que cet homme généreux eût affaire à une jeune fille candide chez laquelle ces accents passionnés n'éveillassent aucun funeste écho, il eût troublé cette innocence, il eût rendu Alice malheureuse d'un malheur dont elle se trouvait être la cause innocente; — il l'eût peut-être dégoûtée d'avance, par ce début romanesque, de l'avenir honorable, mais calme et monotone, qui s'ouvrait devant elle.

Paul ne fit ni ne dit rien de semblable. Il alla trouver M. Desrosiers, lui exposa (ce qui était la vérité) qu'il n'avait plus rien à apprendre à sa fille. M. Desrosiers admira le désintéressement de Paul, qui sacrifiait ainsi ses cachets. On ne sut jamais qu'il avait sacrifié bien autre chose. — Et Paul, jusqu'à son mariage, ne vit plus Alice que par hasard et de loin...

Dirai-je que ce jour-là, en rentrant chez lui après avoir donné une leçon de piano à une petite bourgeoise bien ridicule, et joué du violon avec le chef des bureaux de la sous-préfecture, un vrai béotien; dirai-je que Paul, en rentrant chez lui, n'eut pas le cœur gros?

Non, certes, je ne le dirai pas; car je craindrais de mentir. — Mais, s'il avait le cœur gros, il avait la conscience en paix. Pouvait-il agir autrement qu'il n'avait agi ? S'il eût persisté à donner des leçons à mademoiselle Desrosiers, tout en goûtant des douceurs chaque jour plus dangereuses, il eût eu l'âme bourrelée de remords. — Et pour le chrétien, le repos de la conscience est une chose si capitale, et la conscience elle-même est devenue d'une si exquise sensibilité, que tout vaut mieux que de s'exposer aux reproches, aux morsures peut-être, de cette Némésis intérieure.

« Mais n'aurais-je pas pu essayer de faire partager mon amour à Alice, puis d'arracher à la tendresse de son père le consentement à notre mariage? » se disait, à la surface de sa conscience, le pauvre Paul. Mon éducation vaut la sienne. Sans doute mon père n'est qu'un organiste, mais mon grand-père était conseiller au parlement; — et si M. Desrosiers est notaire, chacun sait que son père était fripier. Quant aux principes, où en trouver qui soient en plus parfaite harmonie que ceux d'Alice et les miens? »

Puis, du fond ou du très-fond de sa conscience, Paul se répondait à lui-même : « Mais tu sais bien que le fripier a disparu derrière le notaire, aussi bien que le haut magistrat derrière le maître de musique, — et que jamais le riche Desrosiers ne consentirait à donner sa fille, sa fille dont la dot dépassera deux cent mille francs, à un petit professeur qui court le cachet, quels que fussent d'ailleurs les vertus, les talents ou les ancêtres dudit professeur. — Continuer à la voir, certain que j'étais de ne la pouvoir épouser, c'était nous exposer, moi certainement, elle peut-être, à des regrets, sinon à des remords. »

Au bout de peu de temps, Paul eut reprit sa sérénité.

« Tu ne l'aimais donc pas? » lui disait Pierre Chalumet, le clerc de notaire, son unique confident, en le voyant se consoler si vite.

« Oh ! que je l'aurais bien aimée ! » répondit Paul avec un soupir où l'on sentait la douleur d'un bien entrevu et que l'on ne doit jamais posséder. — Puis, il reprit : « Mais, puisque je ne pouvais pas l'aimer sans offenser Dieu, j'aimais bien mieux n'y plus penser. Celui que j'aime par-dessus tout, c'est Dieu. — Et je lui demande de faire que je n'aime jamais personne à son détriment ! »

Puis il parla d'autre chose...

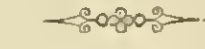
Une âme à demi courageuse se fût complue dans son malheur, eût aimé à s'en repaître, à vivre de souvenirs, eût tout fait, en un mot, pour perdre le fruit de sa difficile victoire. — Paul, au contraire, cherchait à se persuader qu'il n'était pas si malheureux ; qu'au point de vue de la réalisation possible d'un mariage, il eût autant valu pour lui être amoureux d'une archiduchesse ; que fuir les tourments d'une conscience coupable (ne fût-ce que coupable d'imprudence), ce n'est jamais un malheur, mais un devoir et un bonheur.

La victoire de sa foi le consola de la déconvenue de sa tendre passion. — Et encore, chez Paul chrétien,

cette passion n'avait pas pris le développement soudain qu'elle eût pris chez un autre. Le chrétien est habitué à veiller sur ses impressions. Dès qu'il s'aperçoit qu'il peut y avoir un danger au fond de quelque sentiment, il se tient sur ses gardes. Lorsqu'il faut rompre, le déchirement est moindre.

EUG. DE MARGERIE.

(*La fin au prochain numéro.*)



LES AÉROLITHES

On donne assez généralement le nom d'aérolithes ou bolides à certaines masses de matières minérales plus ou moins grandes qui se précipitent des régions élevées du ciel à la surface de la terre, avec un ensemble assez constant de phénomènes lumineux et de détonation... Ces corps météorites paraissent le plus souvent enflammés; ils se meuvent dans le ciel avec une extrême rapidité, et ont une grandeur apparente assez considérable pour ne point être confondus avec des étoiles. On croit avoir reconnu qu'ils se montrent quelquefois à des distances beaucoup plus éloignées que les limites de l'atmosphère. Dans leurs mouvements, nous dit Ruiz, ils semblent lancer des étincelles, et laissent quelquefois derrière eux une queue brillante qui paraît être de la flamme retenue par la résistance de l'air : peut-être même cette traînée lumineuse est-elle due à l'illusion que produit à la vue la rapidité du mouvement de ces corps enflammés. Souvent le bolide disparaît sans que l'on ait remarqué d'autres phénomènes; mais quelquefois on entend une ou plusieurs fortes détonations pareilles à des coups de canon. Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt le détail des circonstances remarquables qui accompagnèrent la chute d'un aérolithe dans la commune de la Baffe, le 13 septembre 1822; ce récit est extrait d'un rapport adressé à cette époque à l'Académie des Sciences par le préfet du département des Vosges.

Le 13 septembre, vers quatre heures du matin, un orage s'éleva sur l'horizon du département, du côté de l'ouest-sud-ouest. L'air était calme, sec et éminemment électrique : les nuages étaient hauts, leurs formes menaçantes, leur direction variable; ils n'étaient point réunis en grandes masses, mais groupés çà et là de la manière la plus pittoresque; ils obstruaient tout le midi et le couchant; l'orient seul restait libre; mais bientôt son azur s'obscurcit; jamais l'aspect du ciel n'avait été plus sinistre qu'au soleil levant.

Les éclairs étaient d'une fréquence et d'une vivacité peu communes; plusieurs offraient les coruscations les plus brillantes, et telles que chacun les remarqua comme un fait extraordinaire : un grand nombre se dirigeait vers la terre par des lignes brisées plus ou moins obliques. Le bruit du tonnerre était singulier; entendues de loin, les détonations étaient brusques, peu prolongées, et se répétaient à des intervalles très-courts. On eût dit le bruit lointain du canon; entendus de près, les coups les plus forts se bornaient à un sifflement analogue à celui des fusées d'artifice, entrecoupé de déchirements et de craquements, et terminé par une succession de pétards, comme un feu de peloton mal exécuté.

A sept heures du matin, cet orage était parvenu sur la commune de Baffe, canton d'Épinal, à deux petites lieues à l'est de cette ville. Les faits généraux que nous venons de décrire y furent remarqués comme partout ailleurs ; mais en voici d'autres particuliers à cette localité et beaucoup plus dignes de l'attention des savants.

Les habitants restés dans leurs foyers, et bien mieux encore ceux répandus en grand nombre dans la campagne, entendirent tout à coup dans le ciel, et non sans un grand étonnement, un bruit analogue à celui d'une voiture neuve ou mal graissée, qui descendrait avec vitesse le long d'un chemin raboteux et couvert de cailloux : sa direction était du sud-ouest au nord-est, comme celle de l'orage, et dans un plan incliné à l'horizon, sa durée fut de sept minutes au moins ; sa force augmenta à mesure que le météore approchait, et parvint enfin à une intensité effrayante. Il a été entendu non-seulement des habitants de Baffe, mais aussi dans les communes environnantes; il était très-distinct du bruit du tonnerre, qui pendant le même temps grondait en différents points du ciel.

Le nommé Nicolas Étienne, ancien militaire et aujourd'hui cultivateur à la Baffe, revenait alors de Bocellet, avec sa voiture vide attelée de bœufs; parvenu à un quart de lieue du village, et entendant, malgré le bruit de sa voiture, ces roulements étranges se diriger sur lui, il crut prudent de s'arrêter. Il dit avoir entendu alors un cliquetis analogue à celui d'un grand nombre de bouteilles que l'on briserait, mêlé au bruit principal qu'il compare à celui d'un obus, puis une explosion sourde et profonde au moment où le météore frappa la terre. Il assure aussi avoir vu ce météore s'éclater à l'instant du choc, et plusieurs débris se diriger exclusivement du côté opposé à celui d'où venait l'orage. Mais l'aérolithe lui même, encore en l'air, échappa à sa vue, sans doute à raison de sa grande vitesse. Il assure aussi que l'explosion ne fut ni accompagnée ni immédiatement précédée d'éclairs ni d'aucune autre apparence lumineuse.

Remis de sa frayeur, Étienne descendit de sa voiture, alla visiter le lieu de l'explosion, situé sur le chemin même et à douze pas au plus en avant de la tête de ses bœufs; il y trouva un trou rond pratiqué dans le pavé : les parois en étaient enfumés; le fond conte-

nait les débris d'une masse de pierre noircie à sa surface extérieure, grise en dedans, grenue, friable, parsemée de points brillants et de filets ferrugineux à l'état métallique, déprimée à sa surface inférieure, irrégulièrement arrondie dans les autres points, autant du moins que l'on en peut juger par la juxtaposition des morceaux qui restaient; car un grand nombre avait jailli dans les champs voisins. Il pense que le volume total de cet aérolithe pouvait être comparé à celui d'un boulet de six; il n'osait y toucher dans la crainte de se brûler; mais, l'ayant mouillé, il n'éprouva qu'une chaleur très-supportable.

Le moment de l'apparition de ce phénomène fut celui où le front de l'orage arriva au zénith, tout resplendissant de feux électriques. Le tonnerre avait grondé avant, et il gronda après avec la plus grande force, quoique souvent d'une manière insolite. La pluie qui commençait à tomber devint plus violente; Étienne ramassa ces pierres de foudre (c'est ainsi qu'il les appelle), remonta sur sa voiture et se hâta de regagner sa maison.

Vingt cultivateurs qui travaillaient dans le voisinage à la récolte des regains ont entendu, comme Étienne, les roulements raboteux et retentissants dont ils suivaient fort bien la direction; ils ont tremblé à l'explosion finale, qui leur a paru envelopper un de leurs concitoyens les plus estimables : ramenés comme lui à la maison, et par l'intérêt qu'ils lui portaient, et par la violence de l'ouragan, tous, grands et petits, se sont empressés d'aller le féliciter d'avoir échappé au péril, et d'examiner les objets qui lui étaient venus des régions éthérées. La plupart en ont pris des échantillons, en sorte qu'il ne lui en restait plus qu'un, dont, à notre arrivée, il s'est empressé de faire hommage à M. le préfet.

Nous nous sommes fait conduire sur le point précis ou le météore est tombé : c'est au milieu d'une plaine assez vaste, ouverte du côté du midi, entièrement cultivée, sans aucun arbre ni même de buissons. Nous avons reconnu que la nature du sol était sablonneuse, comme dans tous les environs, et qu'il n'y avait que des grés et des cailloux roulés, sans aucunes autres pierres. Il est constant aussi que l'air est resté calme pendant toute la durée de l'orage; ainsi la pierre en question n'a pu être transportée là par une trombe......

Les différents phénomènes qui précèdent ou accompagnent l'apparition des aérolithes sont presque toujours les mêmes. Les bolides en général possèdent, en arrivant sur la terre, une température très-élevée, attribuée à la rapidité de leur chute; leur volume est extrêmement variable, il en est de très-petits et de très grands : on en cite même un de 200 mètres de longueur. Leurs formes sont irrégulières et ne présentent aucun caractère particulier, sauf l'usure de leurs arêtes et de leurs angles. A l'extérieur les bolites sont généralement couverts d'une écorce noire, quelquefois terne, d'autres fois luisante comme un vernis; l'intérieur est toujours terne, d'un gris plus ou moins foncé, rarement uni, souvent veiné ou tacheté de différentes manières. Leur texture est ordinairement grenue; parfois les grains sont très-adhérents et comme fondus l'un dans l'autre; d'autres fois ils sont très distincts et se séparent facilement. Les substances que renferment ces pierres sont nombreuses, on y aperçoit très souvent des parcelles de fer, on a cru aussi y voir de petits cristaux de pyroxène et de labradorite. La composition chimique de ces météores est très-variable; leur élément le plus constant et le plus abondant est la silice, qui forme ordinairement plus du tiers de leurs poids. On peut ensuite citer le fer, qui constitue quelquefois près d'un autre tiers, et qui se présente tantôt à l'état métallique, tantôt à l'état d'oxyde. On y trouve aussi de l'alumine, de la magnésie, de la chaux, de l'oxyde de manganèse, du nikel, du chrome ou de l'oxyde de chrome, du soufre, de la soude, de la potasse, du cuivre, du carbone; mais ces principes n'y sont pas constants, les derniers surtout ne s'y montrent que très rarement et en petite quantité.

La chute toute récente d'un aérolithe dans la commune de Molinghem (Pas-de-Calais) nous a permis d'en étudier la nature; cet événement remarquable est arrivé le 16 mars 1854, vers cinq heures du soir, au moment où un nuage d'électricité s'étendait sur cette commune. Un éclair sillonna la nue sans bruit de tonnerre, et l'on vit avec étonnement tomber un météore lumineux dans la cour de M. Bernard, entrepreneur de chemins vicinaux; c'était un aérolithe. Cette pierre, assez lourde, conservait un reste de chaleur quand M. Bernard la ramassa : elle est noire comme la roche basaltique et d'une longueur d'environ quinze centimètres; sa forme est prismatique, obtuse à sa base, pointue à l'une des extrémités, évidée et creuse dans l'intérieur, et assez semblable à une conque auriculaire. Un petit fragment a été brisé, et l'on reconnut que l'intérieur contenait une substance minérale verte, et striée d'un métal ayant beaucoup de similitude avec le cuivre argentifère.

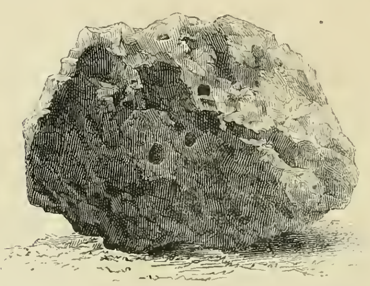
Il serait bien difficile d'expliquer l'origine des bolites; leur existence néanmoins a donné lieu à plusieurs hypothèses plus ou moins vraisemblables. Quelques savants ont attribué l'existence de ces corps à des volcans terrestres; mais une pareille supposition ne paraît pas soutenable lorsqu'on observe que les aérolithes tombent dans des lieux extrêmement éloignés des contrées volcaniques, qu'ils diffèrent de tous les produits volcaniques connus, et qu'il est impossible de supposer que des objets aussi lourds parcourent horizontalement l'atmosphère par des temps calmes et clairs comme ceux qui règnent souvent quand on voit passer les bolides. D'autres savants ont supposé que les aérolithes étaient des fragments de comètes. Plusieurs autres ont pensé qu'ils sont produits par les volcans dont la lune est couverte, et ils ont calculé qu'un corps lancé de cette planète avec une vitesse quintuple de celle d'un boulet de canon pouvait parvenir à un point de l'espace où l'attraction de la terre serait prépondérante à celle de la lune; de sorte que ce corps, au lieu de retomber sur la lune, serait donc entraîné et attiré vers la terre, et acquerrait dans sa chute une rapidité qui, combinée avec la résistance de l'air, développerait une chaleur suffisante pour produire l'état d'inflammation dans lequel se trouvent ces météores lorsqu'ils approchent de notre globe. D'autres encore ont fait

d'autres hypothèses; mais plusieurs nous paraissent tellement absurdes et opposées aux principes de la saine doctrine, que nous ne croyons pas devoir les énoncer ici : aussi, pour ce qui nous concerne, quelque peu fondée que puisse paraître à certains savants l'opinion de ceux qui nous font venir des volcans de la lune les aérolithes qui apparaissent de temps en temps au milieu de nous, nous la partageons néanmoins, d'autant plus volontiers qu'elle nous paraît tout à la fois ingénieuse, raisonnable, et, sous certains rapports, presque concluante, lorsqu'on pense d'un côté à la force de projection que doivent donner aux objets vomis par les volcans de la lune la faiblesse d'attraction de ce satellite, eu égard à sa grandeur, et l'absence d'atmosphère que les astronomes ont cru y reconnaître, et de l'autre, la force d'attraction bien plus grande que la terre doit exercer sur ces objets, eu égard à la grandeur de ses proportions.

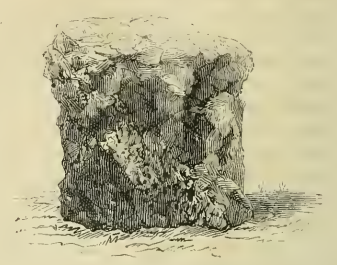
Aux chutes de bolides dont nous avons parlé, nous citerons encore quelques-unes de celles qui ont été accompagnées de circonstances plus remarquables.

Le 7 janvier 1700, on aperçut près de la Hogue, en Normandie, une heure avant le jour, un feu si éclatant, qu'il éclipsait complétement la lumière de la lune. Les habitants des deux villages, étonnés d'une clarté si vive, accoururent sur les places, pensant qu'un incendie violent venait d'éclater; mais ils aperçurent bientôt le phénomène traversant rapidement l'atmosphère; il présentait l'aspect d'un arbre de feu d'une taille gigantesque.

Le jour brillait depuis une heure, quand ce météore vint s'abattre dans la mer avec un bruit si affreux, que les maisons de ces deux villages en tremblèrent : pourtant, bravant leur terreur, les plus courageux des habitants suivirent le phénomène, qui offrit alors le spectacle d'un vaisseau embrasé et brûlant au milieu des eaux. Dans sa terreur, la population ne douta pas que la fin du monde ne fût prochaine.



N° 1. — Masse de fer météorique pesant 591 kil., découverte en 1828, par M. Brard, à Caille, près de Grasse (Var); tombée du ciel à une époque inconnue.



N° 2. — Aérolithe tombé à Juvinas, canton d'Entraigues, arrond. de Privas (Ardèche), le 5 juin 1821. Il pesait 92 kil. avant d'avoir été rompu par les travailleurs. Il pèse encore 42 kil.

Ces faits sont beaucoup plus fréquents en Italie. A Bologne, le 31 mars 1676, un bolide parcourut environ cent soixante milles dans l'espace d'une minute, et traversa la mer Adriatique, comme s'il fût venu de Dalmatie. Dans tous les endroits au-dessus desquels il passa, on entendit une sorte de craquement, occasionné sans doute par la rapidité avec laquelle il divisait la masse d'air qui lui opposait résistance. A la hauteur de Livourne, il produisit un bruit semblable à la décharge de plusieurs coups de canon.

Un phénomène du même genre eut lieu à Paris le 17 juillet 1771. Vers 10 heures du soir, le ciel étant parfaitement serein, quelques nuages seulement bordant l'horizon, on vit paraître au nord-ouest une masse de feu, semblable à une grosse étoile tombante qui, s'accroissant sensiblement, parut bientôt sous la forme d'un globe traînant derrière lui une longue queue de fumée. Après que ce globe eut traversé une partie du ciel, son mouvement parut se ralentir. Des flots de lumière jaillirent de son sein; sa blancheur éblouissait les yeux, ainsi que le ferait l'éclat du métal en fusion. La tête du phénomène paraissait environnée de flammèches de feu, dont les unes semblaient attachées au globe, les autres s'en échappaient; et sa queue, bordée de rouge, étincelait des couleurs de l'arc-en-ciel. Le météore devint stationnaire et prit la forme d'une poire; on remarquait dans son milieu des espèces de bouillonnements d'où s'échappait une épaisse fumée. Enfin, lorsqu'il eut sans doute épuisé la force qui l'avait mis en mouvement, il éclata en répandant un grand nombre de paillettes lumineuses, semblables aux *brillants* des feux d'artifice.

Deux minutes après, on entendit à Paris un bruit semblable à un violent coup de tonnerre. En même temps l'air éprouva une forte commotion qui fit trembler les vitres et les meubles, particulièrement dans les édifices élevés, tels que l'Observatoire.

Ce météore avait pris naissance au-dessus des côtes d'Angleterre, il se dirigea vers le Havre; ses dimensions étaient énormes, il traversa le ciel, vint vers Paris, et finit par éclater dans les environs de Melun, à 9 lieues seulement d'élévation.

Voici comment les savants expliquent le bruit qui accompagne souvent ces météores et l'explosion qui les termine.

Ces globes de feu, disent-ils, dans la rapidité de leur course, non seulement déplacent un grand volume d'air, mais encore ils le décomposent, ils le brûlent, pour ainsi dire; de plus, ils rencontrent dans l'atmosphère une certaine quantité d'humidité, que le calorique réduit subitement en vapeur; de là l'espèce de petillement qu'ils font entendre sur leur passage. Mais

bientôt les gaz qui composent l'enveloppe de ces météores, dilatés eux-mêmes par l'action du feu, n'offrent plus qu'une résistance trop faible à la force d'expansion des matières qui remplissent le globe; alors l'enveloppe s'ouvre, le bolide éclate et produit dans l'air une commotion plus ou moins forte. En général, dit M. E. B. dans un travail dont nous avons cité des extraits, le jeu de nos canons et certaines pièces d'artifice imitent assez bien les effets de ces grands météores, qui, sur ce point, n'offrent plus rien que de naturel à l'œil du savant, mais que l'ignorance a longtemps regardés comme l'annonce d'une catastrophe prochaine.

LE LOUVRE ET LES TUILERIES



Nouvelles constructions du Louvre. — Pavillon nord de la place Napoléon.

Dans un premier article, nous avons exposé ce qu'était, pris à vol d'oiseau, l'ensemble du Louvre et des Tuileries; nous avons recherché si ces deux palais répondaient bien à l'idéal qu'on est tenté de se former du premier des palais de la France. Enfin, en regard du nouveau Louvre, nous avons placé l'ancien, que nous nous sommes efforcé de faire revivre dans une description fidèle.

Il nous reste à compléter notre étude.

[1] Voir la livraison de décembre 1855

L'ancien Louvre avait plusieurs jardins, un pour l'appartement du Roi, un pour celui de la Reine : un troisième, le plus vaste, s'étendait le long de la rue Froimanteau, et portait le nom de *parc*.

Alors les jardins ne se composaient pas seulement d'un mélange agréable de parterres, de bosquets et de pièces d'eau; on y cultivait des fleurs, des légumes, des arbres à fruit, et ils intéressaient surtout au point de vue de la cuisine et de l'office. Unis aux basses-

cours, ils nous rappellent qu'autrefois les rois de France étaient de grands propriétaires, tirant de bon nombre de métairies, où ils séjournaient de temps en temps, la meilleure part des revenus de la couronne. Il en résultait des rapports plus ou moins directs entre le prince et les hommes attachés à la glèbe, rapports qui le mettaient en état de connaître leurs besoins et les moyens à prendre pour leur rendre la vie facile et leur faire aimer la terre qu'ils cultivaient. Les *Capitulaires*, les *Établissements* de saint Louis, les ordonnances royales, les recueils de coutumes et de priviléges, les rôles d'amendes, fournissent des indications précieuses qui permettent d'apprécier les effets de ce rapprochement entre les habitants des campagnes et la royauté. Dans leurs fiefs, les hauts barons imitaient naturellement la conduite du prince. Ainsi, d'un bout de la France à l'autre, l'exercice du pouvoir était favorable aux intérêts de l'agriculture, qui étaient au fond ceux des possesseurs du sol. Le royaume n'était lui-même qu'une sorte de vaste domaine dont le Roi prenait soin à peu près comme des siens propres. Mais insensiblement cet état de choses changea. Les manoirs, qui n'avaient été d'abord que des maisons de campagne fortifiées, furent transformés en palais ornés d'étoffes précieuses, de tableaux et de statues, chefs-d'œuvre de l'art. Le prince désormais n'eut guère de rapports qu'avec les artistes et les producteurs éminents d'objets de luxe. Tout point de contact cessa entre lui et le laboureur. Henri IV est peut-être le dernier de nos souverains qui lui ait accordé un souvenir et une pensée d'affection. La royauté déclinait. Elle ne fut plus l'institution qui représentait et protégeait le mieux les fils du pays et qui par conséquent s'était attiré leur attachement. Les grands se modelèrent sur le prince. Le faste et l'ostentation remplacèrent l'économie et l'austère dignité. Bientôt la recherche des aises de la vie devint le but principal de la plupart de ceux qui appartenaient à l'aristocratie, et, les plaisirs honnêtes ne leur suffisant plus, ils entamèrent leur patrimoine pour se livrer à la débauche. La gêne pécuniaire à laquelle ils arrivèrent par cette voie les conduisit à pressurer leurs tenanciers. Ceux-ci, sous le joug d'intendants durs et voleurs, apprirent à ne plus aimer ni estimer leurs patrons. De progrès en progrès, la soif des jouissances et l'insuffisance des ressources lancèrent beaucoup de personnes, et jusqu'à des dignitaires de l'État, dans des spéculations qui ne leur rapportèrent que déceptions et que ruine. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans de plus longs détails. On comprend qu'avec une société aussi souffrante les faiseurs d'utopies durent avoir beau jeu. On finit par demander à des changements politiques le terme d'un malaise qui était le résultat du débordement du vice. Dieu, dont une foule de beaux esprits niaient l'existence, permit la Révolution de 1789.

La royauté française s'est relevée; mais les changements opérés dans la société l'ont laissée à peu près sans entourage et sans escorte. Jadis trop étroits, les palais qu'elle habitait se sont trouvés beaucoup trop vastes, et, pour peupler leurs salles désertes, il fallut les changer en musées.

Telle est aujourd'hui la destination du Louvre. Une importante collection des dieux, des sarcophages, des inscriptions, des manuscrits, des vases de l'Égypte, de Ninive, de Babylone, de l'Étrurie, de la Grèce, y est abritée. On y rencontre la statue de presque tous les empereurs romains.

Le curieux qui pénètre dans les salles où sont réunis les maîtres du peuple-roi s'étonne en apercevant des fronts bas, des yeux d'où semble jaillir le feu des passions brutales, des traits empreints le plus souvent de nous ne savons quel caractère ignoble qui fait frémir et rêver. On songe aux descendants des Cincinnatus, des Fabius et des Scipions, race sérieuse, fière, énergique, digne de commander au monde, mais qui en vint à mettre ses puissantes facultés au service de tous les appétits sensuels, et qui mérita d'être soumise au sceptre de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla, d'Héliogabale. Les révoltantes nudités qui blessent le regard, quand on le porte sur les héros et les dieux honorés par la Rome des Césars, les productions d'art auxquelles elle attachait du prix, effrayent la pensée : elles rappellent des désordres et des ignominies incomparables; elles sont le plus saisissant commentaire de certaines pages de Tacite, de Juvénal, de Suétone, de Lucien.

La partie du musée dont nous nous occupons raconte les croyances, les mœurs, les destinées des nations disparues. La plupart d'entre elles y sont représentées par des œuvres parlantes, et nous ne connaissons rien de plus éloquemment indiscret que tel ou tel de ces monuments. Néanmoins ce n'est pas uniquement à l'observateur éclairé qu'ils ont quelque chose à dire. Quand, au milieu d'une nuit noire, orageuse, illuminée à coups pressés d'éclairs étincelants et sinistres, l'ange du mal parcourt d'un battement de ses ailes les salles en question, et d'où ne le chasse alors aucun front marqué du signe de la croix, quel langage ne lui tiennent pas ces derniers vestiges de sa souveraineté? Sous l'enveloppe de ce chat de bronze, à la mine cruelle et sarcastique, il a vu se prosterner devant lui les populations du bord du Nil; les théophanies de la Grèce lui ont offert leurs hommages, au pied de ces statues de Jupiter et de Vénus; Rome lui rendait un culte en recherchant les créations d'un ciseau conduit par la passion en délire. Mais actuellement, semblables à des rameaux séparés du tronc, ces simulacres sont sans force, et le Fils de l'homme tient les clefs de l'abîme au fond duquel le prince des ténèbres exerce toute sa puissance.

Au sortir de la galerie des antiques, on éprouve le désir d'aborder une atmosphère moins corrompue. Il suffit pour cela de gagner le salon carré et les premières travées de la grande galerie des tableaux. Là se trouvent, presque sans mélange, les œuvres de la civilisation chrétienne, et celles-là ne choquent pas le regard; elles ne souillent pas l'imagination. On les contemple avec délices ; on se plaît à plonger son âme dans les idées qu'elles éveillent, comme on se plairait en été, après un voyage par des chemins boueux et fatigants, à plonger son corps dans une eau limpide, fraîche et parfumée.

Disons un mot de la floraison des inspirations chrétiennes sur une terre qui ne s'était ouverte jusque-là qu'aux inspirations païennes.

Il s'est rencontré une école d'artistes qui n'a pu se résoudre à demander à la nature le modèle de ses têtes de Christ et de Vierge. La beauté humaine, fût-ce celle d'un visage rayonnant de vertu, lui sembla devoir être fort inférieure à la beauté du Verbe fait homme, et à celle de sa mère exempte de toute tache de péché. Elle recueillit donc de la tradition, en interrogeant les fresques et les mosaïques des catacombes, deux types admirables, rendus là le plus souvent avec inhabileté, mais dignes de féconder les conceptions du génie. Ses membres les prirent pour sujet d'étude, et chacun d'eux les reproduisit selon le caractère de son talent, la vivacité de sa foi et les révélations accordées à ses prières : la *Vierge aux deux saintes* du Pérugin, et la *Belle jardinière* de Raphaël, seraient les deux perles de l'écrin qu'on formerait en réunissant les trésors que leur doit le Louvre. En général, on reconnaît leur pinceau à l'expression de douceur et de force, et au caractère de pureté surnaturelle qu'ils ont su conserver aux saints.

Vers le commencement du seizième siècle, cette école comptait sous sa bannière la presque totalité des artistes occidentaux ; mais bientôt elle vit des maîtres habiles méconnaître sa doctrine et se séparer d'elle, d'abord en imitant, puis en copiant la nature, sans s'inquiéter du sentiment chrétien. La divergence de voie commença par l'introduction, dans les tableaux de piété, de quelques illustres contemporains au nombre des personnages de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Puis ces figures d'intrus, désignées par le caprice de l'acheteur, et le plus souvent choisies dans sa famille, ne concoururent aucunement à l'action, mais furent intercalées comme de purs hors-d'œuvre, assistant avec une stoïque indifférence aux scènes les plus intéressantes et les plus pathétiques. Enfin on donna, soit à un patriarche, soit à un apôtre, soit à tout autre saint, les traits d'un protecteur ou d'un ami. De cette innovation à l'altération des types sacrés du Christ et de la Vierge il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut fait. L'abus alla même si loin que certains peintres ne craignirent pas de mettre sur l'autel, en guise de madone, l'objet d'une passion plus que profane.

L'admiration dont s'éprit le seizième siècle pour les statues et les bas-reliefs de l'antiquité exhumés du sol de la campagne romaine acheva de jeter l'art dans une direction antichrétienne.

Le peintre, aussi bien que le sculpteur, affubla les vierges invoquées par l'Église et jusqu'à la Mère de Dieu d'un costume bizarre qui les faisait ressembler à des courtisanes. Ils traitèrent de préférence les sujets qui, comme le martyre de saint Sébastien, s'accordaient avec la reproduction du nu. Petit à petit les sujets de piété furent abandonnés, ou peu s'en fallut, et l'on s'attacha à la représentation des dieux et des simples mortels avec tous les charmes de la nudité [1].

Les traditions chrétiennes ne se perdirent pourtant pas entièrement. Elles changèrent de patrie; elles subirent quelques modifications; mais, en suivant dans les grands musées les galeries de l'art moderne, on ne cesse de remarquer leur action. Vous les voyez se montrer çà et là, durant un laps de temps plus ou moins long, à peu près comme le ruisseau qui coule à travers un terrain dévasté, qui disparaît sous des débris et reparaît bientôt, sans que ses eaux aient beaucoup perdu de leur transparence.

Nous le disons avec peine, il est peu d'édifices où l'art et les traditions païennes s'étalent plus fièrement qu'au Louvre et aux Tuilleries. On éprouve le besoin de hausser les épaules quand on aperçoit aux plafonds, ou sur les panneaux des boiseries de ce dernier palais, *Apollon chez Thétis*, *Clytie métamorphosée en tournesol*, l'*Éducation d'Achille*, allusion ridicule à l'éducation de Louis XIV, *Mars faisant le tour de la terre*, etc. Ajoutez à cela des tapisseries des Gobelins qui représentent *Pâris poursuivant Hélène*, *Zeuxis choisissant ses modèles parmi les plus belles femmes de la Grèce;* des bustes d'empereurs romains, la statue du Silence, celle de Mnémosyne, etc. L'histoire du Catholicisme ne fournit-elle pas des scènes qui valent les fictions d'Homère ou d'Hésiode, et les annales de la France manquent-elles de faits qui puissent nous intéresser autant que les légendes de l'histoire ancienne, dont les artistes font d'ordinaire le prétexte à de scandaleuses licences? Pourquoi aller mendier les gloires et les hontes du passé d'autrui, comme si nous dations d'hier et que nous n'eussions pas nous-mêmes de passé? Croit-on que, pour un Français, le buste d'Auguste l'emporte sur celui de Clovis, et la statue de Néron, de Commode ou de Domitien, sur celles de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de saint Louis ou de Charles V? On s'indigne lorsqu'on rencontre, dans le jardin des Tuileries, ces dieux, ces déesses, ces héros qui ne portent aucun vêtement? Pourquoi contraindre à subir un tel spectacle nos mères, nos femmes et nos sœurs, chastes comme il convient à des chrétiennes, gardées par des anges, et protégées du haut du ciel par les Cécile, les Agathe, les Félicité, ces glorieuses et saintes martyres? Elles s'enveloppent de vigilance, elles s'arment d'austérité, elles fuient l'apparence de la moindre pensée impure, et l'on semble avoir pris à tâche de faire, d'une promenade où elles viennent respirer et se délasser, une sorte de mauvais lieu! De quel droit blesse-t-on leur sens intime et les force-t-on de baisser les yeux?

En somme, le Louvre, les Tuileries et les édifices neufs qui les complètent, en les réunissant, forment un ensemble extraordinaire surtout au point de vue de l'étendue. De la place du Louvre au fond du jardin des Tuileries, il y a près d'un kilomètre et demi de distance. Seuls, les bâtiments alignés bout à bout occuperaient un espace de plus de deux mille cinq cents mètres, et si l'on découpait leurs murs intérieurs et extérieurs, sculptés, historiés, couverts d'arabesques au dehors, de tableaux et de riches tentures au dedans, en pans de dix pieds de hauteur, on obtiendrait un développement qui dépasserait celui du mur d'enceinte de Paris.

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : *De la poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*, par A. F. Rio.

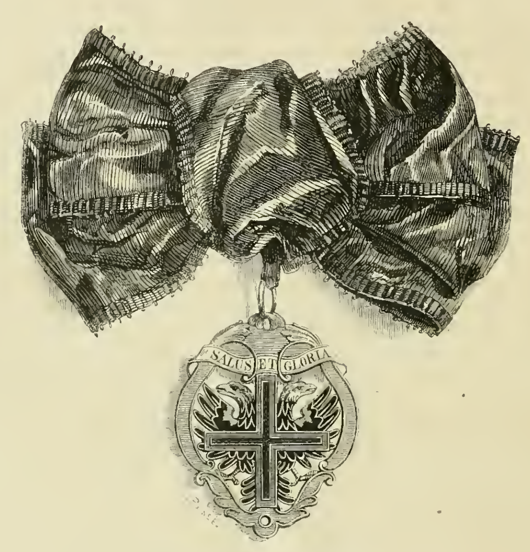
Dans cet immense palais, il n'est pas d'appartement, pas de salles où ne se trouvent des objets précieux, des objets qui ont fait naître ou qui inspireront des pensées instructives, spirituelles, fortes, profondes, saisissantes, et pourtant parmi ces pensées on en compterait peu de plus utiles que celles qu'expriment les vers suivants d'un vieux poëte :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

A. Poinsel.

L'ORDRE DE LA SAINTE CROIX



Décoration de l'ordre de la Croix.

Cet ordre très-noble, dont les insignes viennent d'être remis par M. le comte de Buol à l'impératrice Eugénie, a été fondé, en 1668, par la pieuse épouse de l'empereur Léopold Ier, en l'honneur de la sainte croix et à l'occasion d'un crucifix vénéré, qui resta complétement intact à travers un incendie survenu au palais impérial. Les insignes de l'ordre se composent d'une croix émaillée de bleu, appliquée sur l'aigle à deux têtes, surmontée d'une bande émaillée de blanc et portant la légende *Salus et gloria*. Le ruban est en soie noire moirée.

Cet ordre n'est conféré, d'ordinaire, qu'aux fêtes de la découverte ou de l'exaltation de la sainte croix ; il n'est donné qu'aux dames de la plus haute noblesse; il est porté aujourd'hui par vingt-cinq princesses, toutes de maisons régnantes. La grande maîtresse est l'impératrice douairière Marie-Caroline, veuve de François Ier, élevée à cette dignité lors de son avénement au trône; elle en conserve le titre et les attributions toute sa vie.

LES PLÉNIPOTENTIAIRES AU CONGRÈS DE PARIS

J'ai un ami qui habite quelque part un petit appartement mansardé. Pour y arriver, il suffit de franchir cent trente-sept marches, dont les dernières ressemblent à des échelons, tant elles s'étagent perpendiculairement les unes au-dessus des autres. Toutes les jambes ne feraient pas de cette ascension une partie de plaisir;

mais, Dieu merci! les miennes sont bonnes, et elles peuvent affronter impunément un pareil exercice. Aussi je le leur permets plusieurs fois par mois; car, il faut que je le déclare, mon ami mérite une visite, et ses quatre chambrettes aussi. Celles-ci sont rangées en file, et la dernière est un cabinet de travail, où peu de personnes peuvent se vanter d'avoir pénétré.

Devant les fenêtres, et de plain-pied avec elles, s'étend une large terrasse dont l'extrémité est occupée par un modeste observatoire communiquant avec le cabinet de travail.

Benoît, — c'est le seul nom que je donne à mon ami, et deux circonstances ont attaché un charme profond à cette habitude, le charme du souvenir : nous avons fait nos études en même temps au même collége, et nous sommes nés presque porte à porte à l'entrée d'un hameau du Poitou; seulement sa porte était plus belle que la mienne; elle était en chêne épais, bardée de curieuses arabesques en fer et surmontée d'un écusson du treizième siècle, le seul reste, ou peu s'en faut, d'une fortune qui avait été magnifique; — Benoît donc aime l'astronomie avec passion, et il lui arrive souvent de passer une partie de la nuit à suivre dans le ciel immense la marche silencieuse des astres.

De la terrasse sur laquelle je vous ai introduit, on embrasse naturellement un vaste horizon; mais il n'est pas formé, comme presque partout à Paris, de plans inclinés couverts de tuiles ou d'ardoises, et portant, en guise d'arbres, des cheminées et des tuyaux de poêle. Il s'étend demi-circulairement, et met sous les yeux du spectateur les coteaux semés de villas de Passy, de Meudon, de Saint-Cloud, le cours de la Seine, les Champs-Élysées et même le ministère des affaires étrangères.

Or, par un des beaux et chauds après-midi dont mars dernier ne s'est pas montré trop avare, j'étais à la fenêtre du cabinet de travail de Benoît, et je contemplais les lointains vaporeux que je viens d'indiquer. Benoît, lui, se promenait sur le devant de la terrasse, arrosant les pots de rhododendrons, d'azaléas, d'oreilles d'ours, de jacinthes et de girollées qui la garnissent et parfument l'air qu'on y respire. Tout à coup je le vis placer au-dessus de ses yeux une main étendue horizontalement, afin d'intercepter les rayons du soleil, qui l'empêchaient de distinguer quelque objet, puis entrer rapidement dans l'observatoire, y prendre deux excellentes lunettes d'approche montées sur des trépieds, les orienter, mettre deux tabourets à leur portée, et enfin venir à moi en souriant : « On parle beaucoup, me dit-il, des conférences ouvertes pour le rétablissement de la paix, et nul ne sait encore quel en sera le résultat; mais je puis vous faire assister de l'œil à un entr'acte des séances. » Et il me conduisit au *belveder* qu'il avait préparé.

Les fenêtres du grand salon du ministère des affaires étrangères étaient ouvertes, et les douze plénipotentiaires m'apparurent disséminés en groupes.

Benoît s'assit à mon côté.

— Des quatre plénipotentiaires qui se trouvent debout au-dessous du portrait de Napoléon III, reprit-il, celui dont le visage sévère s'encadre d'une forêt de cheveux blancs est le comte Orloff, aide de camp de l'empereur de Russie. Vis-à-vis de lui se tient le président du congrès, comte Walewski, notre ministre des affaires étrangères, qui se distingue par sa jeunesse et ses manières noblement gracieuses. Il a pour voisin le baron de Brunow, reconnaissable à sa tête arrondie et à son front chauve, et pour collègue le comte de Bourqueney, qui complète ce quadrille diplomatique.

— Ne pourriez-vous me faire connaître les antécédents de ces personnages?

— Oui, sommairement.

Le comte Walewski est né, en 1810, au château de Walewice, en Pologne, d'une branche de la vieille famille italienne des Colonna, qui a joué dans l'histoire un grand et presque toujours un glorieux rôle.

En 1810, la Pologne avait uni ses destinées à celles de Napoléon Ier, et le comte Walewski vit son enfance s'écouler à Paris. Quelque temps après les événements de 1815, il fut conduit à Genève, où il reçut, dit un publiciste français, *une de ces fortes éducations maintenant si rares, qui développent le cœur et l'intelligence.* De là, il passa en Pologne, d'où il s'échappa pour venir être témoin de la Révolution de juillet 1830. Alors il reçut du général Sébastiani, ministre des affaires étrangères, des instructions à communiquer aux chefs du gouvernement polonais, et il défendit courageusement sa patrie l'épée à la main. Après la chute de Varsovie, il repassa à Paris, se fit naturaliser Français, entra dans l'armée et fut successivement officier d'ordonnance du maréchal Gérard, capitaine dans la légion étrangère, aux chasseurs d'Afrique et au 4e de hussards. Mais bientôt il renonça à la carrière militaire pour prendre la direction du *Messager des Chambres* et publier plusieurs brochures, parmi lesquelles on remarque celle où il établissait les avantages qui naîtraient d'une alliance entre l'Angleterre et la France, si cette alliance avait pour but d'assurer l'indépendance et l'équilibre des nations. M. Thiers le chargea de faire consentir le pacha d'Égypte à arrêter l'armée d'Ibrahim, qui marchait sur Constantinople. Cette mission eut un plein succès. M. Guizot envoya M. Walewski à Buénos-Ayres en qualité de plénipotentiaire; le président de la République en fit un ambassadeur à Florence, à Naples et à Londres, d'où l'Empereur l'a rappelé pour lui confier le poste de ministre des affaires étrangères après la démission de M. Drouin de Lhuys.

Le comte de Bourqueney est issu d'une famille parlementaire de la Franche-Comté. Il entra dans la carrière diplomatique presque aussitôt après avoir quitté les bancs du collége. Attaché d'abord à la légation de France aux États-Unis, il devint secrétaire d'ambassade à Londres, sous M. de Chateaubriand; il épousa le ressentiment de cet écrivain, tombé en disgrâce, et prit position avec lui, dans les colonnes du *Journal des Débats*, pour combattre la Restauration. Envoyé à Londres en 1834, M. de Bourqueney participa aux négociations qui consacrèrent l'indépendance de la Belgique. En 1841, il signa comme plénipotentiaire le traité qui fit rentrer la France dans le concert européen, et ne quitta l'Angleterre que pour aller occuper

l'ambassade de France à Constantinople. La Révolution de février l'y surprit. Alors il rentra dans la vie privée; mais il en fut tiré, en mars 1853, pour remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire à Vienne.

Si, par leur passé, le comte Walewski et M. de Bourqueney représentent d'une manière très-satisfaisante la France moderne, le comte Orloff est le représentant le plus convenable et le plus fidèle que puisse avoir la Russie. Il appartient à l'une des plus grandes et des plus anciennes familles de cet empire, et il a servi sa patrie sur les champs de bataille et dans de grandes négociations. Il reçut sept blessures à la bataille de Borodino, et, après la campagne de Paris, il fut nommé commandant de la garde à cheval, à la tête de laquelle il rendit un service signalé à l'empereur Nicolas. Vous n'ignorez pas qu'à la mort d'Alexandre Ier un parti voulut porter au trône le grand-duc Constantin. Les troupes échelonnées devant le palais d'Hiver faisaient entendre des cris séditieux, et les conjurés avaient pénétré dans les appartements intérieurs du palais d'Hiver, quand le comte Orloff accourut conduisant son corps de cavalerie, sauva la vie du czar, fondit sur les insurgés et les contraignit à se soumettre. En 1828, il fit la campagne de Turquie avec le grade de général de division. Les services qu'il rendit comme diplomate ne sont pas inférieurs à ceux qu'il rendit comme militaire. Il contribua puissamment à la conclusion du traité d'Andrinople, au succès des négociations qui amenèrent la reconnaissance de l'indépendance de la Belgique, et au maintien de l'étrange aberration qui s'empara du sultan Mahmoud lorsque, en 1833, ce prince appela une flotte et une armée russes à protéger Constantinople contre l'armée d'Ibrahim et le prétendu mauvais vouloir des grandes puissances européennes. Le résultat des habiles manœuvres du comte Orloff, en cette occasion, fut le traité d'Unkiar-Skélessy, qui fermait le détroit des Dardanelles aux vaisseaux de guerre des autres nations. Dans ces derniers temps, il eut le courage de blâmer la mission du prince Menschikoff et l'invasion des principautés.

Comblé d'honneurs et de pouvoir par l'empereur Nicolas, le comte Orloff fut l'auteur de l'heureux mariage d'Alexandre II, et ce dernier souverain lui a continué toute l'affection que lui portait son père. Il est aide de camp général et commandant de la maison militaire de l'empereur, inspecteur général de l'administration de son pays, et comme tel, il a libre accès près de son maître à toutes les heures du jour et de la nuit.

Le baron de Brunow, le second des plénipotentiaires russes, naquit à Dresde, d'une famille courlandaise, c'est-à-dire allemande. Il est l'un des meilleurs diplomates qu'ait la Russie, la nation qui passe pour la plus habile de l'Europe dans cette partie. Il fut attaché fort jeune à la chancellerie du comte de Nesselrode, qu'il accompagna au congrès de Vérone. Il seconda, à Constantinople, à Londres et à la Haye les négociations du comte Orloff, fut nommé directeur de la division politique au ministère des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire de Russie à Stuttgard et envoyé extraordinaire à Londres, où il joua M. Guizot, alors notre ambassadeur près du cabinet de Saint-James, et fit mettre la France hors du concert européen. Ayant essayé, comme le comte Orloff, de détourner l'empereur Nicolas de l'invasion des principautés, il tomba en disgrâce, et ne fut employé de nouveau que par l'empereur actuel.

— Apprenez-moi, Benoît, dis-je alors à mon ami, quels sont les trois plénipotentiaires qui se trouvent en ce moment au fond du salon, l'un assis, les deux autres debout près de lui et comme lui faisant la cour.

— Rien qu'à son air un peu froid et à sa tenue un peu roide, quoique d'une noblesse souveraine, on reconnaît, dans celui qui vous semble le principal personnage de ce groupe, l'un des membres les plus distingués de la haute aristocratie anglaise, lord Clarendon, chef du *Foreign-Office*. Le diplomate qui s'appuie sur un bras du canapé en s'inclinant légèrement pour l'entretenir, et dont les traits, un peu gros, dénotent une fermeté poussée jusqu'à la roideur, est le comte de Cavour, qu'escorte le marquis de Villamarina, ambassadeur du roi Victor Emmanuel près du cabinet des Tuileries.

— Il est vraiment fort amusant de passer ainsi en revue l'élite des ministres influents de l'Europe. Nous les voyons si bien et ils s'en doutent si peu! Mais continuez votre office de *cicerone*. Je crains qu'avant que vous ayez fini le rideau ne tombe sur la scène inattendue dont nous sommes les témoins, et je ne m'en consolerais pas.

— La vie du comte de Clarendon n'offre aucun de ces actes qui excitent au plus haut point l'intérêt. J'en dirai autant de celle de lord Cowley, que vous apercevez près de la grande table de travail, où il consulte des documents et une carte de géographie. L'Angleterre a échappé jusqu'ici aux révolutions qui, depuis un demi-siècle, ont bouleversé tout le continent. Aucun de ses hommes d'État n'a eu à sauver l'ordre social au milieu d'un cataclysme, ou à le rétablir après un naufrage.

Georges Villiers, comte de Clarendon et pair d'Angleterre, cadet des maisons de Jersey et de Hyde, a été attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg presque au sortir de l'université d'Oxford. Ensuite il est devenu premier commissaire de l'excise [1], puis ambassadeur en Espagne durant la lutte entre don Carlos et l'anarchie révolutionnaire, entre Narvaez et Espartero; enfin, lord du sceau privé, vice-roi d'Irlande et ministre des affaires étrangères.

Henry Wellesley, baron Cowley, est fils du propre frère du duc de Wellington, et a commencé sa carrière diplomatique par être attaché d'ambassade à Vienne. Quelque temps après, il devint secrétaire d'ambassade à Constantinople, sous lord Stratford Canning, puis plénipotentiaire près de la confédération germanique, et enfin, en 1852, successeur de lord Normanby comme ambassadeur d'Angleterre en France.

Autant le passé des deux plénipotentiaires anglais a été calme, autant celui du comte de Cavour a vu de luttes et d'orages. Depuis 1848, le gouvernement pié-

[1] Impôt mis sur la bière, le cidre, l'huile, etc.

montais suit une voie hérissée d'épines. De la campagne entreprise par lui contre l'Autriche est née une dette qui est allée s'augmentant, malgré tous les efforts faits pour l'amoindrir, soit en supprimant plusieurs ordres religieux et en réunissant leurs revenus à ceux de l'État, soit en dénaturant les biens ecclésiastiques. Ces mesures ont été précédées de l'exil de l'archevêque de Turin et de l'archevêque de Cagliari : elles ont été suivies de protestations de la part du saint-siége et d'excommunications.

Fils d'un père qui s'était enrichi par d'heureuses spéculations et qui a commencé la noblesse de sa race en obtenant du roi Charles-Albert le titre de comte, M. de Cavour est entré dans la carrière politique par la création du journal le *Risorgimento*. Élu député en 1849, il s'est placé à la tête des progressistes modérés; et est devenu ministre du commerce et de l'agriculture, puis des finances. Dans un moment où il était provisoirement chargé de la direction des affaires étrangères, il a engagé son pays dans la coalition qui vient d'arrêter l'extension demesurée de la Russie.

Le marquis de Villamarina doit le jour à un ancien ministre de la guerre et de la marine du Piémont; il a servi dans les rangs de l'armée sarde et a conquis tous ses grades à la pointe de l'épée. Il était déjà colonel quand il fut envoyé avec une mission à Florence, d'où il est passé à Paris en qualité d'ambassadeur.

Tournez maintenant vos regards vers la petite table où viennent écrire les plénipotentiaires qui veulent s'isoler pour prendre des notes ou faire leur courrier, vous y verrez un homme déjà âgé et remarquable par un certain air de calme et de fermeté : c'est le comte Buol Shauenstein, chambellan et conseiller intime de l'empereur d'Autriche, premier ministre, etc...

Sa famille, originaire du pays des Grisons, a toujours occupé, en Autriche, une haute position militaire ou diplomatique. Le comte Buol, lui, a eu le bonheur de pouvoir se former aux affaires, à l'école de son père, président de la confédération germanique. De 1816 à 1828, il a été, soit attaché, soit secrétaire d'ambassade près de plusieurs cours d'Allemagne, à la Haye, à Paris et à Londres, où il se rencontra, coïncidence singulière! avec le comte de Bourqueney et le prince Gortschakoff, tous deux aussi secrétaires d'ambassade, et qui devaient, comme le comte Buol, représenter leurs cours en qualité de plénipotentiaires aux conférences de Vienne. En 1848, le comte Buol était ambassadeur à Turin, où il montra une rare décision. En 1850, il secondait le prince de Schwarzenberg dans les négociations qui terminèrent les différends élevés entre la Prusse et l'Autriche et, en 1852, il lui succédait au poste de ministre des affaires étrangères. Là, il eut à lutter contre l'entourage du jeune empereur François II et contre les caresses et les menaces de la Russie; mais il fit prévaloir la politique à la fois profondément nationale et catholique que l'Autriche a mise en pratique depuis quelques années.

Le collègue du comte Buol au congrès de Paris est le baron de Hubner, que vous apercevez se promenant seul, passant et repassant devant les fenêtres du salon. C'est le plus jeune des plénipotentiaires chrétiens réunis sous nos yeux; mais ce n'est pas celui dont la carrière est la moins bien remplie et la moins glorieuse. Après avoir été attaché à l'ambassade du comte d'Appony près du cabinet des Tuileries et à la chancellerie du prince de Metternich, qui l'honorait d'une bienveillance particulière, il fut chargé de la direction de la correspondance de l'archiduc Regnier, vice-roi de Lombardie. C'était en 1848. Les provinces et les royaumes qui composent l'empire d'Autriche se disjoignaient violemment, et bientôt le drapeau de l'indépendance italienne flotta à Milan. M. de Hubner fut saisi, gardé comme otage et enfin échangé. Mais, dans la capitale même de l'empire, il retrouva plus terrible l'insurrection, à laquelle il venait d'échapper. A Milan, c'était la révolte d'une nation conquise; à Vienne, c'était la guerre civile. Le courageux diplomate franchit les barricades et les lignes des insurgés pour venir se mettre à la disposition du prince de Schwarzenberg, cerné avec quelques troupes dans les jardins de son palais. Celui-ci l'envoya à l'Empereur, et M. de Hubner eut à refaire, au milieu des plus grands dangers, le chemin qu'il avait déjà fait. Il accompagna la famille impériale dans la retraite qu'elle fit à Ollmutz, à la tête de cinq mille hommes de troupes fidèles; il y fut nommé directeur des affaires étrangères, et il rédigea les proclamations et les manifestes qui parurent à cette époque, surtout l'acte d'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère en faveur de l'archiduc François-Joseph, aujourd'hui régnant. En mars 1849, il fut nommé ambassadeur à Paris.

Benoît se tut. Je me tournai vers lui :

— N'oubliez pas, lui dis-je, les plénipotentiaires ottomans. Ils sont le plus directement intéressés à l'heureuse issue du différend qui s'est vidé à coups de canon sous les murs de Sébastopol, et qui, je l'espère, va se clore entièrement à Paris.

— Je pensais, me répondit-il, au bonheur qu'a un souverain de rencontrer des serviteurs aussi intelligents, aussi intègres et aussi dévoués que le sont MM. de Buol et de Hubner.

Et il poursuivit en ces termes ses renseignements :

Méhémet-Emin-Ali-Pacha, grand vizir, et Méhemmed-Djémil-Bey, tous deux fort reconnaissables au riche fez qui couvre leur tête, occupent en ce moment les deux fauteuils qui sont au coin de la fenêtre la plus rapprochée de la cheminée. Ils paraissent s'entretenir à voix basse.

Ali-Pacha est plus âgé que son collègue, et se distingue par un visage plus maigre et par un air de douceur et de rêverie qui plaît. Il naquit, en 1815, d'une modeste famille dont il fait l'honneur et la joie, et il est parti des bureaux de la chancellerie de Reschid-Pacha pour arriver au faîte de la puissance. Passionné pour l'étude, il se livra d'abord à la culture des lettres arabes et persanes, et devint un orientaliste profond et un écrivain élégant. Plus tard, il s'appliqua avec succès à acquérir la connaissance de la langue française et des sciences de l'Occident. Les grandeurs ne l'ont ni ébloui ni changé, et le luxe des livres, si rare en Turquie, est le seul qu'il se permette. Lorsque le sul-



Les Plénipotentiaires du Congrès de Paris. — 1856.



Les Plénipotentiaires du Congrès de Paris. — 1856.

tan Mahmoud se fut résolu, contre les usages de l'empire, à avoir des envoyés permanents en Europe, Ali-Pacha fut attaché successivement aux ambassades de Paris, de Londres et de Vienne. En 1848, il fut accrédité lui-même près du cabinet de Saint-James en qualité d'ambassadeur. A son retour, il fut nommé ministre des affaires étrangères, muchir ou maréchal, enfin grand vizir et président du conseil du Tanzimat, chargé d'élaborer les réformes que comporte la situation de la Turquie.

Méhemmed-Djémil-Bey est fils de Reschid-Pacha, le grand réformateur de la Turquie, et, dès l'âge de neuf ans, il a été élevé, en Europe, sous les yeux de son père, alors ambassadeur à Paris et à Londres. Il est par conséquent familier avec la langue et les mœurs de ces deux nations. Il fut initié à la politique et aux affaires par son père lui-même; il a épousé la sœur du beau-frère du sultan, est devenu le deuxième secrétaire de Sa Hautesse, et n'a quitté cette position de confiance que pour revenir à Paris, en qualité d'ambassadeur. Djémil-Bey n'a que trente ans.

— Êtes-vous satisfait, mon ami? me dit Benoît en se tournant vers moi. Aussi bien je crois que nous allons être privés de la vue dont nous jouissions. Les plénipotentiaires prennent place autour de la grande table des séances, et les fenêtres ne vont sans doute pas tarder à se fermer.

— Je le serais tout à fait si vous vouliez me faire connaître ce que vous pensez de l'état actuel de la question d'Orient. Je sais que vous avez étudié à fond l'histoire et que, versé dans la connaissance des Pères de l'Église et des grands théologiens du moyen âge, vous avez des principes de politique qui sont loin d'être communs, mais dont l'expérience m'a fait reconnaître la justesse.

Benoît se leva, me prit le bras et me conduisit dans son cabinet de travail. Là, il résuma brièvement ce que les succès des alliés leur avaient fait obtenir, et surtout ce que la force des choses semblait devoir produire en Orient d'ici à quelques années. L'horizon qu'il mit sous mes yeux était à la fois grandiose et consolant; mais il recélait toutefois dans ses profondeurs de formidables mystères.

— Au moins, lui dis-je après avoir quelque temps rêvé aux derniers aperçus qu'il m'avait soumis, au moins la paix actuelle sera pour la France une ère de grandeur et de prospérité. Le commerce, l'agriculture, les arts, vont fleurir à la fois parmi nous.

— Gardez-vous de confondre trop facilement la prospérité d'une nation avec le luxe qu'elle déploie. Je souhaite à mon pays toutes les joies de la paix, mais je redoute pour lui les résultats d'un trop grand luxe. L'exagération des dépenses est aussi l'exagération des besoins. Traitez-moi de moraliste arriéré, si cela vous convient, mais j'aimerais à voir restreindre ceux-ci, dût-on restreindre aussi celui-là. Mes ancêtres, pardonnez-moi ce souvenir, mes ancêtres valaient mieux que moi, et cependant ils se contentaient de siéges de bois, pareils à ceux qui meublent ce cabinet. Mais la vie qu'ils menaient publiquement, je ne puis la mener qu'en secret. Si les autres pièces de mon appartement ne se ressentaient un peu plus du *confort* actuel, je passerais pour un original, synonyme poli de fou, et je devrais vivre à peu près en dehors de la société. Il n'en est pas moins vrai qu'en me restreignant comme je l'ai fait j'ai conservé du moins la pensée de la valeur de l'austérité, et je ne suis pas obligé de refuser de tendre la main à un pauvre.

Le luxe, dit-on, fait aller le travail, et il vaut mieux entretenir l'ouvrier en le maintenant dans une vie laborieuse qu'en l'habituant à trop compter sur les secours de la charité. On peut atteindre le premier but sans se briser contre l'écueil que l'on signale, et d'ailleurs les secours de la charité ont des avantages auxquels on ne pense pas assez. Ils attendrissent le cœur du malheureux et n'excitent pas sa cupidité. Voilà peut-être pourquoi certaines gens les blâment si amèrement et les proscrivent...

Je remuais ce matin même toutes ces idées dans ma tête quand mes regards sont tombés sur ma vieille Bible. Savez-vous quel passage a frappé mes regards? Je puis vous le faire lire, car elle est encore ouverte là, aux pieds du crucifix qui nous enseigne la nécessité d'être humbles, purs, sobres, modestes, si nous voulons avoir la paix du chrétien.

Voici le passage dont me parlait Benoît :

« Leurs enfants sont comme de jeunes arbres; leurs filles s'élèvent comme des oliviers, ornées comme les autels d'un temple. Leurs greniers sont pleins, ils regorgent de fruits; leurs brebis fécondes sortent en foule de leurs étables. Leurs troupeaux croissent dans l'abondance; on ne voit dans leurs murs ni crevasses ni brèches; on n'entend pas les cris de l'émeute sur leurs places publiques. Et ils ont dit : « Heureux le « peuple qui jouit de ces biens! » Heureux seulement le peuple dont le Seigneur est le Dieu! (Ps. CXLIII, 12-15.)

P[ul]-Caumont.

MARCIE

HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

I.

LE TRIOMPHE.

> En ce jour la gloire de Jacob sera obscurcie; son éclat aura disparu.
> ISAÏE, XVII.

La plus belle aube d'un jour d'été se levait sur les collines qui entourent Rome à l'Orient, et colorait des nuances de l'ambre et de la rose le faîte des temples et les blanches colonnades des palais. Les ombres se dissipaient dans la ville que les goûts d'artiste de Néron avait rendue si belle. Le peuple s'éveillait, et la foule, en habits de fête, commençait à affluer dans les rues et sur les places publiques; elle se dirigeait comme un torrent impétueux, grossi des mille affluents que lui versaient sans cesse les rues et les carrefours, vers le *territoire du triomphe*, situé non loin du mont Vatican. Cette plaine fameuse dans les annales de Rome et chère à l'orgueil romain, cette plaine, qui avait été le théâtre des humiliations du genre humain, allait servir de scène à un nouveau triomphe plus éclatant peut-être que tous ceux dont les tables d'airain du Capitole gardaient la mémoire. Titus, fils de Vespasien, vainqueur de Jérusalem et de la Judée, allait, par délibération du sénat, recevoir les honneurs du triomphe, et le peuple, avide de spectacle, accourait au-devant du vainqueur, qui traînait à sa suite la Judée captive et qui apportait à Jupiter Capitolin les dépouilles de ce Dieu des Hébreux, de ce Dieu jaloux qui voulait être uniquement servi, uniquement adoré.

Déjà les légions, vêtues de tuniques de soie et couronnées de lauriers, s'étaient réunies en bel ordre aux portes de la ville; les pères conscrits, rassemblés dans le portique d'Octavie, avaient été présidés par Vespasien et par Titus; un repas avait été offert aux deux princes devant la porte triomphale; ils avaient immolé une victime afin de se rendre les dieux favorables. L'heure était venue, et le somptueux cortége se mit en marche aux acclamations de milliers de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient représentées toutes les nations de la terre, convoquées, semblait-il, par un secret dessein, à un de ces grands spectacles qui n'apparaissent qu'une fois dans l'histoire du monde.

En tête du cortége marchaient des légionnaires vêtus de tuniques de pourpre et qui portaient les insignes de la richesse romaine: les dépouilles des nations vaincues autrefois. Là se voyaient les statues enlevées aux temples et aux bocages de la Grèce, les ouvrages merveilleux des anciens artistes, les vases d'or et de bronze, les meubles d'ivoire, les diadèmes des rois de l'Asie, les riches étoffes tissues aux bords du Gange, les tiares des prêtres de l'Égypte, les urnes des banquets, les coupes des sacrifices, les colliers des femmes, les armes des guerriers. C'était un fleuve d'or et de pierreries; mais qui dira ce que ce fleuve, alimenté par le monde opprimé, recélait de larmes? Après les trésors, venaient les statues des dieux, en or, en argent, en bronze, en ivoire; on les comptait par centaines, et toutes d'un travail exquis et d'une merveilleuse grandeur. Quand ces simulacres furent passés, on vit s'avancer les animaux étrangers et venus à grands frais des contrées les plus lointaines: le chameau, le zèbre, le dromadaire, l'éléphant portant sur son dos une housse de pourpre et une tour dorée; quand cette armée aux formes étranges eut défilé, on vit la triste multitude des prisonniers. Innombrables étaient ces descendants humiliés des douze tribus, qui marchaient, la tête baissée, sous les regards curieux de la foule, et dont les chaînes rendaient un sinistre bruissement. Cette longue file de misérables s'écoula et laissa voir les images des villes conquises portées sur les épaules fléchissantes des soldats. Là se voyaient Jérusalem, la ville sainte, avec son temple unique, le palais de David et le tombeau des rois; Bethléem, la ville pastorale; Joppé, la cité maritime; Ascalon et Gaza, Galaad, la ville de Jephté, Damas, la perle de l'Orient, Gaza, célèbre dans les annales des Hébreux, et tant d'autres villes, autrefois le paisible héritage des fils d'Abraham, aujourd'hui écrasées sous les pieds des conquérants romains. Les splendides images de ces cités veuves de leur peuple passaient comme dans un songe rapide, et, après elles, venaient les dépouilles opimes enlevées à Jérusalem et à la Judée. Vingt-cinq statues d'airain, représentant Abraham, Sara et les rois de la maison de David, précédaient les objets sacrés ravis au temple de Sion et portés sur de riches brancards par des légionnaires couronnés de lauriers. La table des pains de proposition, les trompettes du jubilé, les voiles du temple, le chandelier d'or à sept branches, attiraient l'attention de la foule par leur forme étrangère; le Livre de la Loi, porté seul sur un magnifique brancard, fermait cette partie du cortége.

A ces aspects éblouissants succédait avec art un spectacle plus sombre. Simon, fils de Gioras, le principal chef des Juifs pendant le siége de Jérusalem, suivait les trophées ravis à son temple et à sa patrie; il était vêtu d'une robe noire et chargé de chaînes, et, après avoir orné le triomphe des vainqueurs, il devait, selon l'ancien usage, subir le dernier supplice. Cette voie triomphale était pour lui le chemin de la mort.

Les statues de la Victoire, en ivoire et en or, précédaient les chars des triomphateurs. Le premier était monté par Vespasien, le second par Titus. Ce dernier, se conformant à la coutume antique, avait revêtu le costume de Jupiter, le dieu de la terre. Il portait la tunique du roi de l'Olympe, de pourpre brodée d'or; ses

bras étaient ornés de bracelets militaires, une couronne de lauriers ceignait son front; d'une main il tenait la palme de la victoire, de l'autre un sceptre surmonté d'un aigle. Quatre chevaux blancs, d'une beauté sans égale, traînaient son char de bronze doré, orné de pierres précieuses; des citoyens, couronnés d'oliviers, vêtus de toges blanches, marchaient à pied près des chevaux qu'ils menaient par des rênes dorées. Derrière le triomphateur, sur les degrés du char, était l'esclave chargé de lui dire : *César, souviens-toi que tu es homme!*

Au milieu des enivrements surhumains du triomphe, Titus semblait n'avoir pas besoin de ce sévère avertissement, car son front restait calme, son regard modeste; et, pensif, il semblait se rappeler, parmi les acclamations populaires, qu'en triomphant de Jérusalem et de la race condamnée de Juda, il n'avait été que l'instrument d'une divinité vengeresse [1].

A côté de Titus marchait Domitien son frère, magnifiquement vêtu et monté sur un cheval de Numidie.

L'armée suivait le char, et faisait retentir les airs de chants de victoire entremêlés de quelques traits satiriques contre son général. Ce fastueux cortége suivit les bords du Tibre, gagna le Vélabre, longea le grand cirque, passa entre le Cœlius et le Palatin, descendit la voie Sacrée, arriva sur le Forum, qu'il parcourut sur toute sa longueur, et se dirigea vers le Capitole, où se terminait sa marche. Les chants, les cris de joie, les salves d'acclamations, dont les Romains avaient le secret, ne cessèrent point de saluer le vainqueur jusqu'à ce que son char fût arrivé au pied du Capitole; mais alors un grand silence se fit dans la multitude; tous les yeux se fixèrent sur Simon. La dernière heure du chef des Juifs avait sonné. Les licteurs le firent sortir des rangs et l'entraînèrent vers la droite du Forum où il fut battu de verges; puis, tout couvert de sang, on le précipita dans la prison Mamertine, où le bourreau l'attendait. Quand le malheureux eut cessé de vivre, les confecteurs lui passèrent une corde au cou, traînèrent son cadavre sur les degrés des Gémonies et le jetèrent dans le Tibre

Pendant cette exécution, Titus s'avançait lentement vers le temple de Jupiter Capitolin. La nuit était presque venue, les esclaves amenèrent quarante éléphants chargés de lampadaires et de candélabres, et le cortége continua sa route à la lueur de mille flambeaux. Arrivé sur la plate-forme, le triomphateur descendit de son char et monta à genoux les degrés du temple qu'avaient monté avant lui les Pompée, les César et les Germanicus. Il entra dans le superbe édifice, dont les portes étaient ornées des armes des vaincus; et il attendit. Un licteur parut, s'approcha de lui et prononça le mot fatal qui annonçait la mort de Simon : *Actum est. C'est fini.* A ce mot, l'assemblée fit retentir le temple de ses longs applaudissements et Titus pénétra dans le sanctuaire du maître de l'Olympe, où il fit à haute voix la prière suivante :

[1] Titus, frappé des signes mystérieux qui avaient accompagné la destruction de Jérusalem, répétait qu'il n'était pas le vainqueur, qu'il n'était qu'un faible instrument de la vengeance divine. (Voir Flavien Josèphe et Bossuet.)

« Jupiter, très-bon et très-grand, Junon, reine des immortels, et vous tous, dieux et déesses, habitants et gardiens de ce temple, je vous rends grâces, avec la joie la plus vive, de ce que vous avez bien voulu permettre qu'aujourd'hui, qu'à cette heure, la République romaine se trouvât conservée et sa prospérité augmentée par mes mains; daignez, je vous en supplie, continuer à lui demeurer propice, à la protéger, à veiller sur sa conservation. »

Alors il s'approcha de la statue de Jupiter, sur les genoux de laquelle il déposa une branche de laurier; puis, ôtant sa couronne, il la dédia au dieu avec une partie du butin. Les sacrificateurs amenèrent les victimes; Titus immola lui-même un bœuf; les prêtres achevèrent les sacrifices et la journée se termina par un splendide banquet que les triomphateurs offrirent au sénat et à leurs amis dans le Capitole, sous les portiques mêmes du temple.

La foule, rassasiée de spectacles, s'écoula en entr'ouvrant ses anneaux onduleux pour frayer un passage aux chars des patriciens et des dames romaines.

Sortant un des derniers de l'enceinte du Forum, un magnifique quadrige, attelé de quatre chevaux noirs et précédé de douze licteurs qui portaient les faisceaux, attira l'attention et le respect de la multitude. Sur ce char étaient assises cinq femmes voilées et vêtues de blanc. Le peuple les reconnaissait et saluait en elles, avec vénération, les vestales, les prêtresses de la chaste déesse, les gardiennes du palladium de l'empire. Elles retournaient vers le temple, et, arrivées sous le portique, après s'être saluées en silence, elles rentrèrent dans la partie de l'édifice qui leur était assignée pour demeure.

II

LA VESTALE.

Ta louange se trouve dans la bouche des petits.

Psaume VIII.

La plus jeune des prêtresse, Marcia-Sulpitia, de l'antique race des Sulpitius, après avoir reçu les soins attentifs de ses esclaves qui l'avaient délivrée du poids importun de ses bijoux, de ses ornements, de ses bandelettes, s'était assise auprès d'une fenêtre et respirait, pensive, la fraîcheur embaumée de la nuit. Ses yeux erraient tour à tour du bois sacré de Vesta, dont elle distinguait les massifs profonds et calmes, aux cieux tranquilles et constellés d'étoiles tremblantes; son oreille écoutait le murmure sonore des pins, le cri de la cigale dans la campagne prochaine, et, par intervalles, les modulations d'un oiseau caché sous le feuillage. Sa pensée se reportait aux spectacles de la journée, et le cortége éblouissant et tumultueux passait encore dans les rêves de son imagination. Mais, quoique l'heure fût avancée, Marcie ne veillait pas seule. Léa, son affranchie fidèle, l'avait attendue, et seule était restée lorsque les esclaves s'était retirées. Léa était d'un grand âge, de nombreux hivers avaient amassé la neige sur les croupes du mont Soracte depuis qu'un maître l'avait amenée, jeune es-

clave déjà veuve, pour donner son lait à l'aïeule de Marcie; elle avait vieilli dans la maison de ses maîtres, et, quoiqu'ils lui eussent rendu la liberté, elle avait gardé pour eux une chaîne volontaire de dévouement et d'affection. Elle avait servi et l'aïeule de Marcie et sa mère, et elle avait suivi la jeune prêtresse lorsque le grand pontife était venu l'enlever à sa famille pour la consacrer aux autels de Vesta [1].

Léa chérissait sa maîtresse et n'aimait qu'elle; elle vivait isolée de la foule brillante des affranchis, qui se seraient raillés peut-être de cette figure austère et simple où l'on voyait revivre le désintéressement et la fidélité des anciens jours. Pleine de sollicitude pour sa fille, elle s'assit auprès d'elle et la regarda avec une tendre et maternelle attention. La jeune prêtresse leva les yeux et dit :

— C'était un beau spectacle, mère, le plus beau peut-être qu'ait vu le Forum depuis longtemps..... Tu as vu des triomphes, Léa?

— Oui, répondit l'affranchie en secouant la tête et en cherchant dans sa mémoire... Oui, j'ai vu Germanicus triomphant des nations barbares du Nord, peu de temps avant que d'aller mourir en Orient; il rapportait à Rome les aigles que Varus avait laissées autrefois aux mains d'Arminius. J'ai vu Caïus Caligula, triomphant, sans avoir fait la guerre, d'ennemis qu'il n'avait pas vaincus, et traînant à sa suite des Gaulois dont on avait teint les cheveux pour leur donner la longue et fauve crinière des Germains. J'ai vu Néron; il n'était vainqueur, lui, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Bretons, comme le grand Jules; il était, on le proclamait ainsi dans les rues, vainqueur d'Olympie, vainqueur des jeux pythiens. On l'appelait le nouvel Apollon, car seul, dans tous les siècles, il avait vaincu à tous les jeux! Ah! c'était un beau triomphe!

—C'était un triomphe dérisoire, dit fièrement la jeune Romaine. Mais celui de Titus retraçait en effet des nations soumises, des villes prises d'assaut, des campagnes courbées sous la loi du vainqueur. La Judée captive était liée à son char, et pourtant, Léa, ce noble spectacle, qui aurait dû ravir de joie le cœur d'une Romaine, m'a laissée froide, insensible... Je ressentais même de la pitié pour ces misérables vaincus! Ah! je le crains, le sang généreux de nos pères a dégénéré en moi; la férocité romaine [2], dont nos mères se faisaient honneur, me répugne; je ne puis voir des spectacles de sang, et quand au cirque mes compagnes tournent le pouce vers le gladiateur mourant, je frémis, je tremble, je ferme les yeux, et je voudrais racheter d'un haut prix la vie de cet esclave qui meurt pour nous amuser!

— Ma fille bien-aimée, bénissez le ciel, qui a mis dans votre cœur la clémence, le plus beau trésor d'une femme.

— Et cette nation, continua la jeune fille pensive, cette nation, autrefois illustre, dont Vespasianus et Titus ont triomphé, va donc disparaître de la face de la terre!

— Pourtant, dit Léa avec un regard profond, c'est à cette nation que l'empire du monde est promis.

— Que dis-tu là? L'empire du monde est aux fils de Romulus!

— Ma fille, tu ignores donc les mystérieux oracles des dieux de ton pays?

— Que veux-tu dire?

— Écoute ce que souvent, lorsque je nourrissais ton aïeule, j'ai entendu répéter à son père, ton glorieux ancêtre, qui, tu le sais, avait vécu dans l'intimité de César Auguste. Or voici ce qu'il racontait : « Auguste, inquiet des destinées de l'empire, ne voyant autour de lui, dans sa propre famille, que vices et corruption, alla consulter l'oracle d'Apollon Palatin pour connaître quel serait son successeur. Il offre une hécatombe, mais en vain, le dieu ne répond pas. Le sacrifice recommence, le dieu reste muet. Pressé de nouveau, Apollon rend enfin cet oracle : « *Un en-*
« *fant hébreux, Dieu lui-même et maître des dieux, me*
« *force à quitter la place et à rentrer tristement dans*
« *l'enfer. Désormais, retire-toi donc sans réponse de*
« *mes autels.* »

« Frappé d'étonnement, Auguste voulut interroger la sibylle de Tibur; la vierge, plus éclairée que les autres mortels sur les secrets desseins du ciel, lui conseilla de jeûner trois jours. César obéit, et, le troisième jour, il vit les cieux ouverts, et, sur un autel, une jeune Vierge d'une grande beauté, tenant un petit enfant entre ses bras. Une voix disait : « *C'est ici l'autel du*
« *Fils de Dieu.* » Auguste se prosterna et adora l'enfant divin; puis, au Capitole, il fit ériger un autel portant cette inscription : *Autel du premier-né de Dieu.* »

— Et cet enfant divin, qui doit régner sur le monde, est-il né? Vit-il encore parmi les mortels, ou bien les siècles futurs seront-ils favorisés de sa présence?

— Il est né! ma fille, reprit Léa, et un prodige a, dans Rome même, attesté sa naissance. Le jour où l'enfant hébreu naquit, une source d'huile jaillit et coula avec tant d'abondance, qu'elle descendit jusqu'au Tibre. C'était au lieu appelé *Taberna meritoria*. Tout Rome a vu ce fait, tout Rome l'a admiré; mais César Auguste et ses confidents en connaissaient seuls la signification mystérieuse [1].

— Mais cet enfant, ce merveilleux enfant, qui sans doute a inspiré à Virgile, le doux poëte, des vers dictés par les muses elles-mêmes, mais obscurs et mystérieux comme les paroles des sibylles, cet enfant, qu'est-il devenu!

— Très-douce fille, il a vécu, il a enseigné une doctrine céleste, et puis des méchants l'ont fait mourir sur une croix.

[1] Le grand pontife choisissait parmi les jeunes filles de race patricienne celles qu'on consacrait aux autels de Vesta; dignité environnée de périls et qu'aucune famille n'aurait recherchée. Voici la formule qu'il employait : « Amata, je te prends pour être ma vestale, pour avoir soin des choses sacrées, et, en ta qualité et de ton droit de vestale, veiller pour le peuple romain et ses quirites; que cela s'accomplisse suivant les lois divines, et que tout soit dans la prospérité »

[2] Cette expression était une louange chez les Romains.

[1] Ce fait, ainsi que celui de l'autel élevé par l'empereur Auguste, est attesté par toute l'antiquité chrétienne et par les monuments qui, à Rome, consacrent ces deux souvenirs.

— Sur une croix! le supplice des esclaves! Et ce règne qui lui fut promis n'est donc qu'une chimère?

— Il règne par sa parole et par sa loi.

— Et qui donc les enseigne?

Et la jeune prêtresse, dans l'attitude d'une curiosité avide, le menton appuyé sur sa main, comme cette belle statue de Polymnie que l'antiquité nous a léguée, interrogeait des yeux le visage intelligent et simple de l'affranchie.

— Écoutez, ma fille, reprit celle-ci. C'était sous le règne de Claude; un étranger arriva à Rome. Il était pauvre et vieux; il ne connaissait ni les lettres ni l'éloquence humaine; il avait jusque-là gagné sa vie en faisant le métier de pêcheur sur les lacs de la Galilée, son pays; cet homme venait enseigner à Rome, la conquérante et la superbe, la loi d'un Dieu mort sur une croix entre deux voleurs; il enseignait une doctrine qui semblait une folie, car elle ruinait tous les vices auxquels on a élevé des temples dans cette grande ville; il prétendait, lui pauvre, ignorant, inconnu, faire régner cette doctrine, non-seulement à Rome, mais dans tout l'univers et pour tous les siècles... Qu'auraient dit les Romains, les courtisans de César, si cet homme leur avait exposé ses projets?

— Oh! Léa, les Romains auraient ri.

— Et pourtant, cet homme a exécuté ce qu'il voulait! Il a enseigné la doctrine de son maître, et il a trouvé des auditeurs; il a prêché la charité, l'humilité, le renoncement aux biens de la terre, et il a trouvé des disciples! Il est mort, mais sa parole vit, elle agit sur les cœurs, elle remuera le monde!

— Ce pêcheur est mort?

— Oui, Marcie, lui et son compagnon, Paul, qui avait prêché le Dieu mort sur la croix aux sages d'Athènes et de Corinthe. Le persécuteur du genre humain, Néron, les a fait périr: Pierre, le pêcheur, a été crucifié sur le Janicule; Paul a péri par le glaive... Mais déjà d'autres martyrs avaient confessé la foi... Dis-moi, ma fille, ne te souviens-tu pas d'un horrible récit qui a frappé tes oreilles, alors que tu étais enfant encore, et qu'on t'élevait dans ce temple?

— Au temps de Néron, les récits affreux étaient chose coutumière.

— Quand l'incendie de Rome eut rendu Néron odieux au peuple, il voulut sacrifier une victime à la fureur populaire. Les disciples de Pierre et de Paul furent accusés de maléfices; on leur attribua le sinistre événement qui avait réduit Rome en cendres, pendant que Néron, joyeux, en habit d'histrion, chantait des vers au son de la lyre, et contemplait, du haut d'une tour, les flammes dévorantes. On prit ces hommes innocents et on les livra aux supplices: Néron avait prêté ses jardins à ce spectacle[1] dont s'amusait le peuple-roi; les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient livrés à des chiens furieux; d'autres furent mis en croix comme leur divin Maître; d'autres, sur un pal qui leur traversait la gorge, revêtus de résine, de cire, de papyrus, quand vint la nuit, furent allumés pour servir de flambeaux. A la lueur de ces flambeaux vivants, on voyait Néron, en habit de cocher, conduire son char et se mêler au peuple. Ces hommes qui mouraient pour leur foi, flambeaux qui jetaient une si vive lumière, ces hommes, ma fille, étaient des chrétiens!

— Et toi aussi, Léa, tu es chrétienne! s'écria la jeune prêtresse effrayée.

L'affranchie inclina la tête, et, montrant le soleil qui se levait à l'horizon, elle dit avec ferveur:

— Puisse le jour de la lumière et de la vérité se lever pour toi, fille bien-aimée; que je le voie, et j'aurai assez vécu!

III

PRAXÈDE.

> Je réponds à des peuples qui naguères ne m'interrogeaient pas; des peuples qui ne me cherchaient pas m'ont trouvé.
>
> ISAÏE, LXV.

A la suite de cet entretien, la jeune vestale demeura pensive. Élevée, dès son enfance, dans le collége des prêtresses, Marcie ne connaissait que les rites des dieux, l'ordre des sacrifices et les livres des jours anciens, les poëtes de la Grèce, les orateurs et les écrivains du siècle d'Auguste, dont on avait nourri sa jeune intelligence. Elle avait vécu à l'écart, et elle était plus familière avec la Rome des consuls qu'avec les temps où elle vivait. Ses devoirs, si austères qu'ils parussent, ne lui pesaient pas; mais, en invoquant la déesse, en entretenant le feu sacré sur l'autel, en s'immisçant aux hymnes de ses compagnes, Marcie ressentait au fond du cœur une tristesse amère, un vide profond, abîme qui allait tous les jours se creusant davantage. L'orgueilleuse chasteté des vestales, les honneurs qui leur étaient prodigués, et qui remontaient aux plus imposants souvenirs de la république, cette dignité suprême, redoutée et enviée à la fois, ne contentait pas son cœur: les jouissances de l'orgueil ne suffisent pas à l'âme avide d'amour et de vérité, et cette jeune fille, consacrée dès ses premiers ans aux autels de Vesta, privée de sa famille, sans affection sur la terre, sans appui, sans protecteurs dans les cieux, ressentait dans tout son être la tristesse fatale qui alors pesait sur le monde. Sa pensée timide ne sondait pas les mystères des dieux; elle n'osait douter, mais elle ne pouvait croire, elle ne pouvait se confier, et son âme tremblante invoquait la lumière sans savoir encore qu'elle fût dans les ténèbres, et la vérité sans savoir qu'elle fût dans l'erreur. De toute sa famille, il ne lui restait plus qu'un frère, Sévérus-Sulpicius, qu'elle aimait tendrement, mais qu'elle voyait peu; car il était absorbé par les plaisirs de Rome, et, quelques-uns le disaient, par de ténébreuses intrigues. Seule et pleine de tristesse, Marcie regardait l'avenir avec effroi; elle craignait de longs jours uniformes et sombres qui devaient conduire sa jeunesse sans affection à sa vieillesse sans maternité, et qui devait abou-

[1] Sur les jardins de Néron s'élève aujourd'hui la basilique de Saint-Pierre.

tir, abîme fatal, à une mort sans espérance et sans consolation.

Un jour, pénétrée de ces pensées, elle relisait dans Virgile l'églogue de Pollion, et elle répétait avec une inexprimable mélancolie les beaux vers inspirés par une muse mystérieuse :

« Le dernier âge prédit par la sibylle de Cumes est arrivé. Le grand ordre des siècles recommence. Voici venir la Vierge et le règne de Saturne. Une race nouvelle descend du haut des cieux !

« A l'enfant qui va naître pour clore le siècle de fer et rouvrir au monde l'âge d'or, sois favorable, ô chaste Lucine ! Déjà règne ton frère Apollon. C'est sous ton consulat, Pollion, que naîtra la gloire de son siècle et que les grands mois vont commencer leur cours; c'est sous tes auspices que les dernières traces de nos crimes vont disparaître et délivrer l'univers d'une éternelle frayeur...

« Le temps approche : prépare-toi aux honneurs suprêmes, enfant chéri des dieux, noble rejeton du grand Jupiter. Vois : la vaste machine du monde penche sur son axe pour applaudir ! La terre, la mer et les cieux en tressaillent dans leurs profondeurs ! Tout se réjouit à l'arrivée du grand siècle !... »

— Ah ! s'il vivait, cet enfant que chantait Virgile et dont me parle Léa, il me dirigerait, il m'éclairerait ! se dit Marcie; où donc est-il ? où est ce règne de lumière et de justice, ce grand siècle promis au monde ?

Elle fut interrompue par une esclave qui lui annonça que Praxède, une de ses parentes, désirait la voir et l'attendait dans les jardins qui entouraient le temple. Heureuse d'être distraite de ses pensées, Marcie alla recevoir son amie. Elle traversa un petit bois d'oliviers, et elle vit de loin Praxède, assise sous un groupe de platanes qui ombrageaient une belle et limpide fontaine. Elles s'abordèrent avec une affection grave et un peu contenue, car la politesse romaine réprimait, même dans les plus intimes liaisons, une familiarité trop démonstrative. Praxède prit la main de la jeune prêtresse, et elles s'assirent ensemble auprès de la conque de marbre où l'eau, brillante au soleil, retombait avec un murmure harmonieux. Praxède gardait le silence et semblait triste, quoique toujours calme :

— Douce Praxède, dit enfin Marcie, qu'il y a longtemps qu'un jour favorable ne t'a envoyée vers nous ! Tu sais pourtant que je t'aime intimement, ainsi que ta sœur, la noble Pudentienne. Mais ce n'est pas la maladie qui t'a empêchée de venir me voir, car tu es plus belle que jamais, tu parais si calme ! Il semble, oui, il semble, en te voyant, que tu vives, non dans cette Rome bruyante, mais au séjour des ombres heureuses, dans les Champs-Élyséens.

— Il est vrai, répondit Praxède en rougissant et en cachant à demi sous son voile ses beaux traits qui semblaient craindre le regard, il est vrai, je suis en paix... Mais toi, Marcie, ta vie innocente ne doit pas te laisser de tristesse ?

— Amie, j'ignore moi-même ce qui se passe au fond de mon cœur... Mais parlons de toi : sont-ce les dieux qui te donnent cette enviable paix ? Pourtant je ne t'ai jamais vue aux pieds de leurs autels ! Jamais tu n'es venue offrir de sacrifices à Vesta; parfois, dans les grandes solennités, j'ai visité les temples de Pallas et de Junon, je ne t'y ai pas rencontrée ?

— En effet, répondit Praxède avec douceur; je ne vais pas dans les temples.

— Hélas ! dit la jeune fille, se souvenant des leçons qu'on avait données à son enfance, les dieux de l'empire sont abandonnés ! On ne vient plus aux vénérables autels de nos ancêtres; mais on suit les prêtres de Cybèle dans leurs courses farouches; on vénère les prêtres d'Isis; on adore Anubis, à la tête de chien, ou la déesse Astarté, dont Néron, le parricide, s'était fait le grand-prêtre. L'empire s'en va, puisque les dieux s'en vont !

— Hélas ! Marcie, les dieux de nos ancêtres, dont tu évoques le souvenir, et les dieux étrangers que les Romains adorent aujourd'hui, que sont-ils, si ce n'est des vices divinisés et placés sur les autels ?

— Tu blasphèmes, s'écria Marcie, et qu'est donc la chaste Vesta ? n'est-elle pas toute-puissante pour ceux qui sont fidèles à la servir ? Nos annales ne nous citent-elles pas la vestale Émilie, qui avait laissé éteindre le feu sacré, et qui, en présence de ses compagnes et du collége des pontifes, invoqua la déesse qu'elle avait servie avec un cœur chaste et des mains pures et en reçut un secours céleste ? Émilie déchira un pan de sa robe de lin, le jeta sur l'autel, et on le vit s'enflammer aussitôt et briller d'une vive lumière, quoique les cendres mêmes du feu fussent refroidies depuis longtemps. Une autre prêtresse de Vesta, Tuccia, accusée d'avoir enfreint ses vœux, s'adressa fièrement à la déesse, et lui dit :

« Si j'ai toujours approché de tes autels avec des mains innocentes, accorde-moi de remplir ce crible d'eau du Tibre et de le porter jusque dans ton temple ! »

Elle descendit au fleuve, puisa de l'eau avec un crible, traversa le Forum au milieu d'un peuple nombreux, revint jusqu'au seuil du temple de Vesta, et là, elle répandit son crible encore plein aux pieds des pontifes [1], qui proclamèrent son innocence. Dis, Praxède, ne vois-tu pas là l'intervention d'une divinité puissante ?

Marcie avait parlé du ton d'une personne qui cherche à se convaincre elle-même. Praxède l'écouta tranquillement et répondit avec un sourire :

— Je vois là surtout l'habileté des pontifes qui voulaient faire échapper une victime à la honte et au dernier supplice. N'as-tu jamais ouï raconter les prodiges d'adresse des prêtres d'Égypte, et ne se pourrait-il pas que les pontifes indulgents d'Émilie et de Tuccia eussent emprunté quelques secrets aux prêtres d'Osiris ? Je crois plus à leurs talents qu'à la puissance de tes dieux. Et toi-même, Marcie, lorsque tu lis dans les fastes de ta maison que la race des Sulpitius descend de Jupiter et de Pasiphaé [2], crois-tu que tes ancêtres doivent leur origine à l'union coupable d'un dieu et d'une mortelle ?

[1] Ces deux traits sont racontés par Tite-Live.

[2] L'opinion romaine sur la race des Sulpitius était que cette famille descendait de Jupiter et de Pasiphaé.

— Hélas! je ne sais ce que je crois, répondit Marcie avec abattement.

— Mais je sais, moi, quel Dieu cherche ton cœur pour s'en rendre maître. Un jour, tu le connaîtras, ce Dieu puissant, et ton cœur, qu'aucun amour n'a profané, sera tout à lui!

— Ce Dieu, c'est le tien, s'écria Marcie; quel est-il donc?

— Tu le sauras, répondit Praxède, et, vierge, tu connaîtras cette reine des vierges; tu la chériras comme ta mère et ton modèle... Oui, je l'espère, nos secrets te seront un jour révélés.

— Tes discours sont mystérieux, et pourtant ils me charment. Mais quand viendra ce jour?

— Il est prochain, peut-être; car le malheur aussi est proche de nous. Dis-moi, chère Marcie, as-tu des nouvelles de ton frère Sévérus?

— Aucune. Depuis longtemps il n'est venu au temple. Mais tu me regardes tristement; lui serait-il arrivé quelque malheur?

— J'étais venu ici pour te prévenir et te consoler, et le Seigneur a donné un autre cours à nos paroles. Douce Marcie, fortifie ton cœur: Ce frère que tu aimes, Sévérus, est accusé de conspiration contre l'empereur, et demain le sénat doit délibérer sur son sort.

Marcie pâlit comme si le doigt de la mort l'eût touchée; et, défaillante, elle se laissa tomber sur l'épaule de Praxède, qui s'efforçait de la ranimer par des paroles douces et consolantes.

— Mon frère! dit-elle enfin, mon frère! unique objet que je chérisse sur la terre; me seras-tu donc enlevé? Oh! Praxède, ne puis-je rien espérer de la clémence de Vespasien?

— Hélas! sa clémence! Souviens-toi de Sabinus et de sa noble épouse! Rome antique l'eût placée dans l'Olympe; Vespasien la fit mourir sous la hache du licteur. Bon et sage dans les rapports ordinaires de la vie, il est inflexible lorsque son autorité a paru menacée.

— Mon frère! répéta encore Marcie; si jeune, si beau, si aimable! Ah! j'irai implorer l'empereur! j'humilierai à ses pieds les bandelettes sacrées! il me rendra mon unique frère!

— Mon père et mes frères, Novatus et Timothée, ont agi pour Sévérus auprès des sénateurs, leurs parents et leurs amis; mais, hélas! on craint de déplaire à l'empereur! les souvenirs de Néron sont encore si proches de nous!

— Que puis-je espérer? que dois-je craindre? dit la malheureuse prêtresse. Où me réfugier?

— Auprès de nous! répondit Praxède en la pressant dans ses bras; mon Dieu est le Dieu des malheureux; tu viendras à lui, et tu comprendras qu'il sait essuyer toutes les larmes et consoler toutes les douleurs. Lève les yeux, Marcie, vers le Dieu des chrétiens!

MATHILDE TARWELD.

(*La suite prochainement.*)

ANDRÉ BRAVE-TOUT[1]

I

Non loin du pont de Clay, l'une des sept merveilles du Dauphiné et au pied de ces montagnes aux cimes bleues si pittoresques, si chères aux artistes, André trouva son berceau en l'an de grâce 1804, par un joyeux jour de mardi-gras. Son père, sans être riche, jouissait d'une aisance au niveau de ses besoins. Une maison blanche construite dans un verger comme un nid de fauvette dans un bosquet, tout à côté une ferme, plus loin des champs qui devaient leur fertilité de chaque année à une culture modèle, quatre chevaux ou mulets de labour dans les écuries, une douzaine de génisses dans les étables et quelques bonnes actions industrielles en portefeuille constituaient la fortune de la famille d'André, famille honorable et respectée dans tout le pays.

Parfait honnête homme au point de vue du monde, bon chrétien, même au point de vue théorique, mais indifférent par habitude plutôt que par système aux pratiques de la religion, le père d'André avait pour compagne une femme pieuse qu'il appelait l'ange gardien de la maison. Madame Clotilde Rambaud pouvait en effet passer pour un ange sur la terre, car son âme d'élite semblait être le sanctuaire de toutes les vertus.

Épouse fidèle, bonne mère, excellente femme de ménage, Clotilde était l'orgueil et la joie de la maison, de même que Georges, son fils aîné, et le petit André était la joie et l'orgueil de son cœur de mère.

Chaque jour le père Rambaud s'appliquait à développer les forces physiques de ses enfants pour en faire des hommes solides et vigoureux; chaque jour aussi la mère de famille cherchait à former leur caractère pour en faire des hommes vertueux et de bons chrétiens. Quand le père, retiré jeune encore du service de la marine, avait captivé par d'intéressantes histoires maritimes la curieuse attention de ses enfants et leur avait dit qu'il n'y avait pas au monde de plus bel état que celui de marin, la mère complétait ses récits en prouvant avec l'éloquence logique des faits que les bons chrétiens faisaient les bons marins. Si, pour donner plus de force à son assertion, elle en

[1] Cette nouvelle est la primeur d'un livre fort intéressant que l'auteur doit publier dans les premiers jours du mois de mai, sous le titre de *Veillées maritimes*, chez l'éditeur Vermot, quai des Augustins, 55.



Un soir, la réunion, au Café-d'Orient, était plus nombreuse que de coutume. — Page 151

TABLEAU DE M. ALEXANDRE DUBUISSON, GRAVÉ PAR M. W. MEASON.

appelait à l'opinion de son mari, celui-ci affirmait que les marins étaient les meilleurs chrétiens, attendu que rien au monde comme la vue de la mer ne pouvait donner aux hommes l'idée de la grandeur et de l'immensité de Dieu. « Celui dont l'âme pure peut se présenter sans crainte devant Dieu, disait madame Rambaud, celui-là ne redoute pas la mort, souvent même il la bénit *avec amour*. La véritable force, le vrai courage se trouvent toujours dans la paix d'une bonne conscience. Qu'en penses-tu, Rambaud ?

— Je pense que tu as raison : si parfois l'on trouve un homme brave parmi des mécréants, autrement dit des *propres à rien*, on ne rencontre jamais un homme lâche parmi les croyants en Dieu. J'ai connu un matelot dont les lèvres ne s'ouvraient jamais que pour blasphémer Dieu ; eh bien, cet homme, que les camarades redoutaient en raison de sa force physique et de son caractère agressif, était plus faible par le cœur qu'un enfant en nourrice; il relevait dédaigneusement le front devant une croix, mais il le courbait en pâlissant devant le sifflement d'un boulet passant dans les cordages... A Navarin, surpris par une indisposition subite, il abandonna trois fois en une heure son poste de combat, en laissant derrière lui des traces nauséabondes de son peu de courage. Si dans ce moment un coup de mitraille l'avait emporté, il ne serait pas mort en odeur de sainteté, je vous assure.

« Depuis ce moment, les camarades, le mettant à la quarantaine de leur estime, lui ont donné pour sobriquet un nom illustré par Molière dans son *Malade imaginaire*.

« A la même bataille de Navarin, un jeune enseigne, que les anciens appelaient *poule mouillée de sacristie*, se comporta comme un lion : au plus fort de la bataille, il recherchait de préférence les postes les plus périlleux. Dès le premier coup de canon il s'était agenouillé sur le pont, mais il s'était relevé brave comme un Jean-Bart... Le secret de l'héroïsme se trouve souvent dans une prière. »

— Le secret de la vertu s'y trouve toujours, ajoutait madame Rambaud... Prions donc, mes enfants, prions Dieu, prions son auguste Mère, l'étoile des marins et des petits enfants... Alors, joignant leurs mains devant un crucifix orné d'un rameau bénit, elle terminait ainsi ces causeries intimes, qui avaient ordinairement lieu le soir. Après ce pieux exercice, les enfants, fatigués par les jeux de la journée, demandaient au sommeil des forces pour les jeux du lendemain; madame Clotilde lisait pour son mari un chapitre de l'histoire de la marine française, pour elle un chapitre de la Vie des saints. Le marin retraité les écoutait tous les deux avec une égale attention, en fumant tour à tour un brûle-gueule ou une vieille pipe culottée.

La nature des enfants est comme celle du sol, plus ou moins apte à recevoir l'épi qui produit la moisson fertile, la parole qui féconde les jeunes âmes pour le bien. Georges, âgé de dix ans, tressaillait aux pieux enseignements de sa mère; André bondissait aux récits guerriers de son père. Le premier, d'un caractère doux et laborieux, annonçait qu'il serait un jour le calque parfait de la pieuse femme qui avait su trouver le chemin de son cœur; le second, âgé de huit ans, et d'une nature ardente, impétueuse, révélait par des instincts opposés à ceux de son frère le rôle turbulent et dominateur qu'il chercherait à jouer dans la vie. Georges, appliqué et studieux, était l'orgueil du maître d'école, qui le citait pour modèle à tous et pour tout. André, faisant l'école buissonnière du matin au soir, était la terreur de tout le canton. D'un courage et d'une force surtout peu commune à son âge, il se livrait avec passion aux exercices du corps plutôt qu'à ceux de l'esprit. Les nids d'oiseaux n'étaient jamais assez mystérieusement et assez haut placés dans les arbres pour qu'il ne parvînt à les dénicher; les fruits des vergers en automne, les œufs frais des poulaillers au printemps, les poules mêmes des voisins en toute saison, excitant ses instincts de conquête, devenaient souvent sa propriété, par ce qu'il appelait le droit de la ruse et de la rapine... Inaccessible à la crainte du châtiment, il subissait avec un stoïcisme lacédémonien les corrections, toutes les fois que, surpris en flagrant délit, il devenait à son tour la propriété accidentelle du plus fort. Tour à tour rossant les uns, battu par les autres, surnommé par tous ses camarades Brave-Tout, André se faisait cependant aimer et pardonner par les qualités de son cœur, dominant toujours les écarts de sa tête, et par la finesse de son esprit fertile en expédients.

Un jour qu'il avait fait une razzia en règle dans le poulailler d'une voisine, et que celle-ci le menaçait de la colère de son mari:

— Ce n'est pas moi qui ai pris vos poules, ma commère, lui dit-il.

— Comment, mauvais petit garnement, lui répliqua celle-ci, ce n'est pas toi ?

— Non, ce n'est pas moi !

— C'est peut-être la grise, notre ânesse !

— Vous l'avez dit, c'est elle... et je puis vous le prouver par-devant témoins... Le désirez-vous ?

— Je l'exige.

— Eh bien, venez avec moi... Alors, accompagné de quelques personnes choisies pour servir d'arbitres au différend, il les conduisit auprès d'une vieille tour où souvent, disait-on, un sorcier venait rendre ses oracles...

L'endroit se prêtait admirablement aux sortiléges... Arrivé là, le jeune maraudeur, se recueillant, s'écria:

— Au nom de la vérité, sorcier, je t'évoque; réponds-moi. Qui a pris les poules de la mère Jelagobe; est-ce moi ou l'ânesse?... Une voix mystérieuse répondit aussitôt: L'ânesse...

L'épreuve fut renouvelée trois fois avec le même succès, au grand ébahissement de gens naïfs prenant au sérieux le son d'un écho pour la voix d'un sorcier réputé depuis longtemps dans tout le pays. Quelques mois après, André se réconcilia complétement avec la mère Jelagobe en sauvant, au péril de sa vie, l'enfant unique de cette femme, la petite Louise, tombée accidentellement dans les eaux rapides du Drac.

Un jour, André Brave-Tout venait d'atteindre sa quatorzième année, il alla trouver son père et sa mère et leur dit, avec une gravité qui ne lui était pas ordi-

naire: « Vous savez, mes chers parents, combien je vous aime et combien je suis heureux près de vous! Depuis ma naissance votre tendresse a pourvu à mes besoins de chaque jour. Vous m'avez chauffé quand j'avais froid, vous m'avez nourri quand j'avais faim, vous avez essuyé avec vos lèvres mes larmes quand je pleurais... Vous m'avez appris, vous, ma bonne mère, que j'avais été créé et mis au monde pour aimer et servir Dieu; vous m'avez appris, vous, mon bon père, que j'avais été mis sur la terre pour aimer et servir mon pays... »

— Mais, triple sabord! où diable veux-tu en venir avec ce préambule de Jérémie? s'écria le père Rambaud en débourrant sa pipe, tandis que sa femme dérobait avec le coin de son mouchoir une larme égarée sur les bords de sa paupière.

— Je veux en venir là ou j'aurais dû commencer sans phrases, car je le vois, je n'ai pas été créé et mis au monde pour faire un *savantas*, comme dit notre magister; je veux en venir à vous dire que, malgré tout l'amour que j'ai pour vous, je suis dans l'intention de vous dire adieu et à revoir.

— Comment, André, tu voudrais nous quitter? lui dit madame Rambaud avec un son de voix qui exprimait un reproche.

— Oui, ma mère, à seule fin de mettre en pratique les enseignements du vertueux auteur de mes jours, je veux servir mon pays sur les vaisseaux du roi.

— Mais, mon enfant, tu n'as pas l'âge, tu es trop jeune encore.

—Pierre Chalumeau, le garçon de notre voisin, est plus jeune que moi, et cependant il y a deux ans qu'il a l'honneur d'être mousse à bord du *Labrador*. Je serai mousse comme Pierre.

— Pierre qui roule n'amasse pas mousse, fit le père Rambaud, heureux de placer ainsi un mauvais jeu de mots entre la satisfaction que lui faisait éprouver la résolution de son fils et le désir secret de le garder auprès de lui.

—Vaisseau qui roule, répliqua l'enfant, amasse profit et gloire... Ne m'avez-vous pas dit, père, que le bâton d'amiral se trouvait souvent dans la ceinture rouge du simple matelot.

— Il est ambitieux, le petit...

— De faire comme son père a fait, de bien servir son pays...

— Ainsi tu veux nous quitter?...

— Pour revenir plus digne de vous... j'aime mieux être un bon matelot sur mer qu'un mauvais *propre à rien* sur le plancher des vaches, comme disent les camarades.

André répondit avec fermeté à toutes les objections qui lui furent faites, et il finit par obtenir un consentement conforme à ses désirs et dont par avance au besoin il était décidé à se passer. En cherchant dans ses souvenirs les noms de ses anciens compagnons d'armes, le père Rambaud se rappela celui du capitaine de port de Toulon, avec lequel il avait eu d'étroites relations d'amitié; il pensa avec raison que cet officier pourrait servir de protecteur et de conseil à son fils. Rassuré sur ce point, il consacra les quelques jours qu'André devait rester au pays à donner au futur marin les premières notions du métier qui a procuré Jean Bart et Duquesne à la France.

La soirée qui précéda le départ d'André fut grave et solennelle; toute la famille se trouvant réunie autour du foyer, le père Rambaud dit à son fils :

« Dans quelques heures tu seras loin de nous; mais notre pensée t'accompagnera partout et toujours : Dieu veuille, mon enfant, que la tienne ne se sépare jamais de la nôtre. Dans toutes les épreuves qui te sont réservées, n'oublie jamais ton titre de Français, et rappelle-toi avant toute chose ta qualité de chrétien. Si moins souvent que ta tendre mère j'ai prononcé devant toi le nom de l'arbitre suprême de nos destinées, c'est que je savais par ma propre expérience toute la puissance d'une voix de mère parlant de Dieu à ses enfants... Cette voix-là, vois-tu! a des ressorts qui ne meurent jamais dans les âmes honnêtes... cette voix ondulant à travers les erreurs et les agitations de la vie se réveille toujours infaillible à l'heure de la mort... Sois donc avant tout bon chrétien, car, en étant bon chrétien, tu seras bon Français, bon marin, bon fils, bon camarade. Soumis à la discipline, et tu le seras d'autant plus, que tu seras fidèle aux commandements de Dieu, honore et respecte tes chefs, sois conciliant et bon pour tes égaux, sois juste et doux pour tes inférieurs. Courageux dans le péril, humble dans le succès, n'abuse dans aucun cas de tes forces ou de ta supériorité. La force soutient le droit, mais elle ne le constitue pas. Ne soumets jamais ta conscience et ta raison à la crainte du respect humain; le respect humain est le courage des sots et des poltrons... Lorsque sur le pont de ton navire tu rencontreras devant toi des religieuses ou des prêtres, découvre religieusement ton front devant ces saintes femmes et devant ces hommes pieux, comme devant l'expression la plus parfaite de la vertu et du dévouement. Ne ris jamais de la raillerie qui surgirait sur leur passage; la raillerie est l'arme des lâches, l'approbation même secrète de la raillerie devient complice de la lâcheté... Si on les insultait en ta présence... »

— Double sabord! s'écria l'enfant en serrant les poings, je penserai à ma mère, et alors malheur aux insulteurs!...

« — Très-bien! André, répliqua le père, mais *rengaine* ta juste indignation, car ces outrages de mauvais goût et d'une autre époque ne se trouvent plus guère aujourd'hui que dans les tartines filandreuses de quelques feuilles révolutionnaires et philosophiques : Le bon sens du peuple en a fait justice... Plus qu'un mot, mon enfant... écoute bien... Dans toutes les circonstances de ta vie, qu'elles soient heureuses ou tristes, souviens-toi que la croix est une boussole qui conduit infailliblement au port du salut tout homme qui, possédant au cœur la loi de Dieu et l'amour du prochain, nage à pleine voile dans les eaux de l'honneur et de la vertu... »

Le lendemain matin, André Brave-Tout, nanti d'une lettre de recommandation pour le capitaine de port de Toulon, et d'une ceinture où sa bonne mère avait glissé dix pièces d'or toutes neuves, quitta, le cœur

joyeux, mais les yeux humides, la maisonnette blanche témoin des jeux de son enfance, le clocher de son village qui plus d'une fois lui fit retourner la tête, les jeunes camarades que si souvent il avait rossés et qui lui firent les honneurs de la conduite jusqu'au rondeau du magnifique cours qui sert à la fois de grande route et de promenade à la ville de Grenoble.

Trois jours après, il contracta à Toulon, dans les mains du capitaine de port, qui le reçut comme son fils, un engagement de deux ans, dans la marine militaire.

II

Il y avait six semaines que le *Cacique*, à bord duquel André s'était embarqué, se trouvait sur la rade, quand le capitaine de ce bâtiment reçut l'ordre de transporter des troupes au Sénégal et de croiser ensuite sur la route des navires de l'Inde. André vit arborer avec enthousiasme le pavillon de partance et ne fut pas le moins empressé à mettre l'ancre à pic, à border, à hisser les huniers et les perroquets. Il était au début de sa première campagne.

Poussé rapidement par une forte brise de nord-ouest, le *Cacique*, glissant sur les flots comme une hirondelle dans les airs, contourna bientôt le cap Sépet, se dirigeant vers le détroit de Gibraltar. Le soleil brillait dans toutes ses splendeurs, le front d'André Brave-Tout rayonnait de joie, il n'aurait pas changé sa position de simple mousse contre celle de Rothschild au moment où, se trouvant dans le cercle sans bornes formé par la mer, il n'aperçut plus que les nuages fantastiques du ciel glissant sur sa tête et les flots verdâtres de la Méditerranée ondulant sous ses pieds.

Six mois de navigation suffirent au jeune volontaire pour former sa nature indépendante et impétueuse au rude métier des gens de mer. Mauvaise tête toujours, mais excellent cœur, il s'était courbé sans trop de résistance sous le joug sévère de la discipline. Il était si bien d'ailleurs dans sa vocation, qu'il captivait chaque jour davantage l'affection de ses chefs par son zèle et son aptitude à exécuter toutes les manœuvres qui lui étaient ordonnées. Lorsqu'au coup de sifflet du commandant, il s'élançait dans les cordages, on aurait dit un écureuil voltigeant dans les branches d'un mélèze. Nul mieux que lui ne savait ouvrir une voile au vent et nager dans une embarcation.

A quinze ans, neuf mois à peine après son embarquement, André avait tellement changé, que sa mère n'aurait pas reconnu, dans un robuste garçon aux épaules carrées, au teint hâlé par le soleil et la brise de la mer, l'enfant au teint rose et blanc et aux cheveux blonds, qui faisait son orgueil et sa joie. Ce fut un bien beau jour pour Brave-Tout que celui où, de mousse passant novice, il écrivit à son père ces quelques lignes :

« Cher père,

« Ton petit André est enfin aujourd'hui presque un homme : je suis novice, pas *trop piqué des vers*, si j'en crois les camarades. Fidèle à tes conseils, à tes exemples, à tes leçons, j'ai su mériter l'estime de mes chefs, l'amitié de mes compagnons et la satisfaction de ma conscience : je ne boude pas à la besogne et ne *rechigne* jamais à la peine. Depuis un mois j'ai quitté le *Cacique* pour le *Suffren*, beau vaisseau de 90 canons. Nous avons à bord un vénérable ecclésiastique qui est bon comme le bon pain quotidien du bon Dieu. Il se nomme C... et me fait l'effet d'un crâne marin. Je l'ai vu en un jour de tempête aussi calme que le curé de notre village à l'autel un jour de Pâques. Véritable saint Jean-Bouche-d'or par la parole, c'est un Vincent de Paul par la charité : rien ne peut se comparer à son dévouement pour soigner les malades, quand une épidémie se déclare à bord d'un bâtiment. Si ce n'était sa noble et mâle figure, à laquelle il ne manque qu'une paire de moustaches, on prendrait volontiers sa robe noire pour celle d'une sœur de charité. Sa vue seule quand elle se repose sur moi, me rappelle les pieux enseignements de ma mère; c'est te prouver que je n'ai point oublié ce que tu m'as dit, la veille de mon départ, à savoir que les bons chrétiens faisaient les bons marins. Adieu, mon cher père, j'embrasse sur tes deux joues les lèvres de ma bonne mère et celles de mon frère Georges.

« Ton fils bien tendrement respectueux,

« André,

« *Novice à bord du* Suffren. »

André n'aurait pas signé plus triomphalement pour son propre compte les noms de Ruyter, Tromp ou Tourville, que ce simple titre de novice.

Deux ans plus tard, le joyeux enfant des montagnes du Dauphiné était devenu un homme au grand complet; les gens de mer mûrissent vite dans les orages et les tempêtes. Plus d'une fois sa pensée, franchissant les espaces du temps et des lieux, s'était reportée au modeste village qui avait abrité son enfance, et chaque fois, à travers cette pensée, s'était glissé le désir de le revoir; mais André, avec l'âge, avait pris de l'ambition. « Je ne reviendrai au pays, avait-il dit au capitaine qui l'avait embarqué, que lorsque je porterai *une bonne note sur ma poitrine*, une note attachée à un bout de ruban quelconque, n'importe la nuance, les belles et bonnes actions s'appliquent indistinctement à toutes les couleurs. » Pour obtenir plus tôt cette récompense que, dans son style imagé, il appelait encore le *bon point de l'honneur*, il aurait bien désiré une bonne guerre maritime; mais l'Europe, fatiguée des longues luttes de l'Empire, jouissait alors d'une paix profonde; de ses rameaux pacifiques l'olivier ombrageait les vaisseaux de la France. Triste, mais non découragé, il commençait à ne plus espérer l'occasion de signaler son courage, lorsqu'une occasion imprévue vint exaucer son vœu le plus cher.

Un jour, et par la plus affreuse tempête à laquelle il eût assisté depuis son embarquement, le canon de détresse se fit entendre au loin, et bientôt après le vaisseau qu'il montait aperçut dans le plus imminent péril un navire russe démâté et rasé comme un ponton. Le canon d'alarme continuait à gronder comme une voix de deuil. La mer était si mauvaise, que tout

moyen de sauvetage semblait impossible. André contemplait avec une vive émotion cette scène sinistre, qui menaçait à chaque instant de se dénouer par une perdition corps et biens. « Mon capitaine, dit-il au commandant du bord, qui, de son côté, suivait avec anxiété les phases de ce drame maritime, capitaine, laisserons-nous donc périr ces braves gens-là sans leur porter le moindre secours? » Le capitaine se contenta de lui montrer les montagnes de vagues qui battaient avec fureur les flancs du navire. Les coups de canon devenaient de plus en plus rapides et précipités... et à travers ces sourdes détonations, au milieu du mugissement des flots et du sifflement des cordages, on entendait les cris de l'équipage russe qui implorait miséricorde. « La chaloupe à la mer, s'écria le capitaine français, et vingt hommes de bonne volonté! » Cinquante marins se présentèrent à cet appel de salut auquel André Brave-Tout répondit le premier. « Vous êtes un brave jeune homme, lui dit le capitaine : prenez vingt-cinq hommes et partez à la garde de Dieu. — A la garde de Dieu! » répéta André. Et, suivi de vingt-cinq hommes dévoués, il s'élança dans la chaloupe qui venait de mettre le cap sur le bâtiment en détresse. La tempête alors était à son apogée; on eût dit que l'Océan, jaloux des victimes qu'on cherchait à lui enlever, redoublait de fureur pour engloutir dans une perte commune l'équipage russe et ses libérateurs. La chaloupe du sauvetage disparut bientôt aux regards de l'équipage français, réuni sur le pont dans l'attente d'une catastrophe... le canon de détresse avait cessé de se faire entendre. André se trouvait alors par le travers du navire en perdition. Ce moment était suprême : « Enfants, s'écria le brave novice, invoquez avec moi la sainte Vierge, mère des matelots, je connais une prière qu'elle n'écouta jamais sans l'exaucer; » et, d'une voix ferme, il prononça le *Memorare* répété à voix basse par ses généreux compagnons. Un instant après, une amarre vigoureusement lancée du haut du pont du bâtiment russe, réunit sans danger les deux bords et devint une ancre de salut pour les malheureux condamnés à une mort certaine. L'équipage français accueillit avec de vives acclamations le retour de la chaloupe, et le capitaine pressa sur sa poitrine le brave André, dont le courage et l'habileté venaient de sauver soixante hommes. Parmi les personnes sauvées se trouvait un officier supérieur russe, appartenant à l'une des premières familles de l'empire moscovite... Le même jour, André vit son nom cité à l'ordre et inscrit sur les registres du bord. Trois mois après, il reçut du gouvernement français, pour récompense de sa belle conduite, une médaille d'or de première classe. Voici en quels termes il annonça cette heureuse nouvelle à sa famille:

« Mon cher père,

« Enfin je porte sur ma poitrine la *bonne note* que je désirais tant!.. Le nom de ton fils a été cité à l'ordre du jour, et le roi des Français m'a donné une médaille d'or pour avoir sauvé l'équipage d'un trois-mâts russe. Je dois cette bonne fortune à la sainte Vierge, que j'ai invoquée à l'heure du danger... Ma mère a raison : on n'invoque jamais en vain cette puissante protectrice des marins. Je lui dois la vie de soixante hommes et l'honneur de m'être signalé par une action qui a redoublé pour moi l'estime de mes chefs et l'affection de mes camarades. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser tous, ce que je fais aujourd'hui mentalement, d'un cœur aimant et bien respectueux.

« Ton fils, André. »

Tandis que le vent de la fortune soufflait ainsi dans les voiles de notre jeune marin, le Seigneur, dont les vues sont impénétrables, éprouvait sa famille, si heureuse jusqu'à ce jour. Une épizootie avait amené le vide dans les étables de la ferme, un sinistre commercial frappant l'une des premières maisons de banque de la ville de Grenoble, où le père Rambaud avait placé une partie de sa fortune, avait diminué de plus de moitié ses revenus. Depuis deux années les récoltes étaient à peu près nulles. Une longue maladie, qui avait mis madame Rambaud à deux doigts de la tombe, avait absorbé la plus grande partie des ressources pécuniaires. Enfin, pour surcroît d'infortune, la loi de la conscription militaire appelait sous les drapeaux de la France Georges, l'unique soutien de cette famille désolée.

Ce fut sur ces entrefaites qu'André Brave-Tout, devenu presque un grand homme aux yeux prévenus de ses parents, revint au pays. La joie de son retour fut immense; elle fit oublier un instant même les tristesses du foyer domestique. André donna le premier l'exemple du courage et de la résignation.

— Rassurez-vous, mon père, lui dit-il, je suis jeune, fort et vigoureux; je suis venu pour vous embrasser et pour vous demander l'autorisation de m'engager comme matelot... Cette autorisation devient à cette heure une nécessité; je préviendrai l'appel de la classe de mon frère, et Georges pourra de cette manière rester près de vous. En son nom je servirai la France pour mon propre compte; tout le monde y gagnera... Ainsi c'est convenu, n'en parlons plus.

Le père Rambaud ne put répondre à son fils que par ses larmes. Le jour qui suivit cette scène trouva la famille dans la désolation... Inquiet et pâle, le père Rambaud se promenait à grands pas dans sa chambre, suivant avec anxiété du regard, sur le cadran d'une vieille horloge, les aiguilles qui marquaient les heures.

— Qu'avez-vous donc, père? lui dit André; on dirait en vérité que le feu est à la soute aux poudres, et que notre cambuse va sauter.

— Tu ne dis que trop vrai, mon enfant, répondit le père, notre pauvre maison est en danger.

— Mais je suis là, moi, s'écria avec fierté André. Et montrant la médaille d'or qui décorait sa poitrine, il ajouta : Je me connais en sauvetage... je sauverai la cambuse, quoi qu'il arrive.

— Non, mon enfant, car le courage et la force n'ont aucune puissance pour prévenir le danger qui la menace.

— Il est donc accompli?

— Irréparable.

— C'est ce que nous verrons, mille sabords!

Au même instant un coup frappé violemment à la porte, interrompant ce dialogue, fit tressaillir le père Rambaud, dont le visage prit aussitôt une teinte livide...

— Qui frappe ainsi? demanda André.

— Le danger dont je t'ai parlé, mon pauvre enfant.

— Eh bien, mille sabords! je vais lui ouvrir pour le recevoir moi-même...

Et, se dirigeant vers la porte, André l'ouvrit brusquement à un grand homme sec, maigre, au teint bilieux, et tenant à la main un rouleau de papier.

— Que voulez-vous, monsieur? lui dit André.

— Exécuter un ordre... Pardonnez-moi tout ce qu'il a de pénible et de douloureux pour moi...

— Pas de phrases, monsieur, parlons peu, mais parlons bien. De quoi s'agit-il?

— D'une saisie par acte de justice.

— D'une saisie, mille caronades! vous êtes donc corsaire?

— Je suis huissier.

— C'est tout un...

— Monsieur! s'écria l'huissier en prenant un ton de dignité.

— Allons, mon bon homme, ne vous fâchez pas. Montrez-moi votre *lettre de cachet*, et faites votre métier.

— Mon devoir, monsieur...

Disant ainsi, il déploya lentement ses titres timbrés, et commença à faire l'inventaire de la maison saisie au sujet d'un billet échu et protesté.

Dès que cette opération fut terminée, et au moment où l'officier civil qui, du reste, et sans jeu de mots, avait été fort poli, s'apprêtait à se retirer, André, le retenant par la basque de son habit, lui dit :

— Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me dire à combien se monte le chiffon de papier qui nous a procuré l'honneur de votre matinale visite?

— Capital, intérêts et frais, il se monte à la somme de sept cent cinquante-sept francs quatre-vingt-dix centimes.

— Excusez du peu, il paraît que le papier est plus cher sur le *plancher des vaches* que sur le pont d'un vaisseau : n'importe, j'ai une proposition honnête à vous faire.

— Laquelle?

— De changer, papier contre papier, *troc* pour *troc*; ça vous va-t-il?

— Cela dépend ..

— Puis, pour intérêt de la chose et à propos de papiers plus ou moins bons, je vous conterai une histoire, simple histoire pour rire; cela vous va-t-il?

— Voyons d'abord vos papiers.

— C'est juste, répondit André. Fouillant alors dans une vaste poche de sa grande vareuse, il en sortit une espèce de blague en cuir racorni, qu'il avait l'orgueilleuse prétention d'appeler son portefeuille; dans l'inventaire de cette blague, il y avait, parmi tous les ustensiles indispensables au fumeur, une poche mystérieuse que Brave-Tout déploya pour en tirer un carré de papier jaune comme du papier à cigarette; ce papier-là, dit-il, se fabrique à la Banque de France, et il a cours partout... cela vous va-t-il?

A la vue du chiffre qui représentait la valeur de mille francs, l'huissier, grimaçant un sourire, compta sur la table une somme de deux cent quarante-deux francs dix centimes et répondit :

— Jeune homme, nous sommes quittes.

— Pas encore, mon brave huissier, répliqua André, car je vous dois une histoire que j'ai apprise à bord du *Suffren*.

— C'est juste, une histoire de papier.

— La voici : Un jour, une *mauvaise pratique*, échappée du bagne de Toulon sans doute, fut sommée de montrer ses papiers à un digne gendarme né en Bretagne. Cette pratique avait pris le nom d'une des plus illustres familles de l'Armorique, mais au lieu d'écrire Kersabiec par un K, il l'avait écrit par un Q. Le gendarme, qui était fort lettré sur l'ortographe des noms de son pays, empoigna mon homme, en lui disant: De votre Q faites un K, et vos papiers vous serviront... voilà... Maintenant, digne huissier, vous pouvez vous retirer, nous sommes quittes.

Le père Rambaud, impassible témoin de cette scène saisissante, se jeta au cou de son fils, lui disant :

— C'est bien, André: tu es un brave jeune homme; je suis fier de toi.

III

Rien au monde ne porte bonheur comme une bonne action qui se revêt surtout du cachet de la piété filiale. Le retour d'André au pays rapporta le bonheur et la prospérité au sein de sa famille si cruellement éprouvée. Le jour même de son départ pour Toulon, où il se rendait afin de s'engager comme matelot en remplacement de son frère, soumis à la loi de la conscription, le père Rambaud, succédant au maître d'école récemment décédé, entra dans l'exercice de ses fonctions. Cette modeste dignité devait améliorer sa position, modifiée déjà par l'offre généreuse d'une somme de cinq cents francs prélevée sur les économies de son fils André. Celui-ci, heureux et plus fier d'avoir été le sauveur de sa famille que de la *bonne note* qu'il portait sur sa poitrine, signa son engagement de matelot et fut désigné pour faire partie de l'escadre française ralliée sous les murs de Sébastopol. Comme tous ses camarades, il fit bravement son devoir et se signala dans toutes les positions difficiles par un sang-froid constamment au niveau de son courage. Tandis que, dans les tranchées où la marine avait été conviée à jouer un rôle actif, il soutenait dignement l'honneur du pavillon français arboré sur la terre ferme, sa bonne mère, complétement rétablie, priait pour lui; Georges, devenu le bras droit de la famille, fertilisait de ses sueurs la moisson des champs, et son père, adoré des gens du village, se faisait la gazette des événements du jour. Chaque soir, dans un cabaret pompeusement illustré du nom de *Café d'Orient*, il se réunissait aux autorités du pays. Là, devant M. le maire, devant le marguillier et le vétérinaire, au milieu d'un groupe d'agriculteurs, dont la

blouse bleue faisait contraste à l'uniforme de quelques jeunes soldats en congé, il lisait avec accentuation le journal qui mentionnait les exploits de notre vaillante armée. Ces lectures, écoutées avec une attention recueillie par ces natures simples et si patriotiques des montagnes du Dauphiné, étaient colorées par la fumée des pipes allumées à la cendre chaude du foyer et arrosées par le gros vin bleu du cru. Un escabeau boiteux ou le bout d'un banc en bois de noyer, poli par le frottement des pantalons de velours, servait de chaise au lecteur, dont les récits étaient toujours accompagnés de salutaires réflexions. Un soir [1], la réunion au café d'Orient était plus nombreuse que de coutume : les gros bonnets du pays s'y étaient rendus pour fêter l'arrivée d'un zouave, revenu au pays pour cause de convalescence, et pour assister à la lecture d'une lettre que M. le curé venait de recevoir du théâtre de la guerre : tous les habitués du café, le père Rambaud lui-même, en ignoraient le contenu; aussi aurait-on entendu le vol d'une mouche lorsque le maître d'école, prenant ses lunettes, commença ainsi la lecture impatiemment désirée :

« Monsieur le curé,

« Je viens d'assister à une bataille qui, de l'avis des anciens, a rappelé les plus beaux jours de l'Empire. La victoire d'Inkermann n'a rien à envier aux gloires d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram. De part et d'autre l'on s'est battu avec un acharnement digne des demi-dieux dont vous m'avez raconté l'histoire quand vous m'appreniez à lire le grec dans Homère; il faudrait une plume de Tite-Live pour raconter la série des actes héroïques qui ont signalé cette sanglante journée. L'on s'est battu corps à corps à l'arme blanche, avec des blocs de rochers même, comme les héros de l'*Iliade*. J'ai vu des fossés pleins de sang et des collines de cadavres. Le Russe a été magnifique, l'Anglais sublime, le Français a vaincu. La France sera contente de nous... Le Dauphiné n'aura pas à se plaindre de ses enfants, car les *pays* se sont comportés comme de vrais lions. François Montfouilloux a sauvé la vie à son capitaine, Pierre Desiles a sauvé la vie à Montfouilloux; Déjardin a reçu la médaille militaire sur le terrain même; mais celui *de chez nous*, qui s'est le plus distingué, c'est... c'est... » Oh! mon Dieu! que vois-je! s'écria le père Rambaud en suspendant sa lecture : le nom de mon fils; mon Dieu, soyez béni! Mais, accoutumé à maîtriser son émotion, il continua: « c'est André Rambaud, dit Brave-Tout : Surpris avec une soixantaine d'hommes dans une tranchée où il était de service depuis dix heures, attaqué par deux cents Russes, repoussé d'abord, mais revenant à la charge, il a puissamment concouru à sauver sa batterie prise et reprise deux fois... toujours au poste le plus périlleux, il a fait prisonnier, de sa propre main, l'officier supérieur qui commandait la colonne ennemie. On raconte à ce sujet une chose tellement merveilleuse, qu'en raison de son invraisemblance je n'ose vous la mentionner. Jérôme Patourel a été tué par un boulet de canon... les camarades me chargent de vous prier de dire une messe pour le repos de son âme. Nous nous chargeons de le venger crânement. C'est dans cette espérance que je suis, monsieur le curé,

« Votre ancien servant de messe et, à cette heure, servant une batterie dont les ennemis pourraient vous dire des nouvelles s'ils savaient écrire le français.

« Antoine Sirant. »

Le père Rambaud eut à peine achevé cette lettre, que, se dérobant aux félicitations de ses auditeurs, il courut annoncer à sa famille les nouveaux exploits d'André. Presque tous les habitués du café d'Orient se grisèrent ce soir-là en buvant patriotiquement à la santé des braves d'Inkermann; un seul, parmi eux, resta sobre par le dépit d'avoir manqué une si belle fête que celle de la bataille. Ce fut le zouave, enviant presque les horions reçus et donnés par ses frères d'armes.

. . . .

La joie de la famille Rambaud fut singulièrement surexcitée par la réticence d'Antoine Sirant à l'endroit d'André ; que pouvait être la chose merveilleuse qu'en raison de son invraisemblance il ne voulait point mentionner? Dans l'état des choses, c'était un problème difficile à résoudre... une énigme qui aurait défié la sagacité d'Œdipe. — La famille Rambaud, après en avoir cherché vainement le mot, laissa sagement au temps le soin de l'expliquer. Le temps ne se fit pas attendre.

IV

Un jour, à la fin de décembre 1855, un étranger de distinction se présenta à la porte de la maison Rambaud, et demanda à parler confidentiellement au chef de la famille. Le père Rambaud l'introduisit aussitôt dans la salle à manger, la seule pièce qui fût vigoureusement chauffée... puis, l'ayant prié de s'asseoir dans un fauteuil qui avait dû servir à son grand-père, il lui demanda l'objet de sa visite.

— Je suis venu vous voir, monsieur, lui répondit l'étranger, pour deux motifs; le premier, pour serrer la main du père d'un homme de cœur; le second, pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance.

— Dans le premier cas, soyez le bienvenu, monsieur, répliqua le père Rambaud, ma main sera fière de serrer la main d'une personne qui parle au cœur du père en honorant ainsi le nom du fils.

— Dans le second cas, fit à son tour l'étranger, vous m'aiderez à m'acquitter envers votre fils qui, deux fois, m'a sauvé la vie : la première fois, sur mer, à bord d'un navire qui périssait corps et biens; la seconde fois, à Inkermann, où, fait prisonnier par lui-même, j'allais succomber sous les baïonnettes de ses frères d'armes. A la suite d'un échange qui vient d'être fait entre des prisonniers russes et des prisonniers français, j'ai obtenu l'autorisation de rentrer en Russie: je n'ai pas voulu quitter le sol hospitalier de la France sans m'ac-

[1] M. Dubuisson (Alexandre) a supérieurement reproduit sur la toile la scène que nous allons décrire. L'atelier de cet habile peintre est situé rue des Bassins, 20 (Champs-Élysées); nous la recommandons aux véritables amateurs de bonne peinture.

quitter, je vous le répète, d'une dette que je considère comme sacrée. Voici cinquante mille francs, monsieur, que je vous prie d'accepter pour les conserver à monsieur votre fils.

Le premier mouvement du père Rambaud fut de repousser la main qui lui présentait une liasse de billets de banque; mais l'étranger insista avec tant d'éloquence et donna de si bonnes raisons, que le père Rambaud put accepter, sans porter la moindre atteinte à la dignité de son fils et à la sienne propre.

Cet événement produisit une grande sensation dans le pays, où la famille d'André s'était acquis, par des vertus héréditaires, l'estime et l'affection de tous. André est toujours au service de la France, mais ses camarades, transposant son surnom de Brave-Tout, ne l'appellent plus que le Tout-Brave.

Alphonse Balleydier.

LA SOEUR ROSALIE

Quand une âme sainte quitte ce monde, il y a joie dans le ciel et tristesse sur la terre ; mais si cette âme, étroitement unie à Dieu, était douée d'une intelligence supérieure ; si son cœur était assez grand pour vouloir travailler au soulagement de toutes les souffrances ; si elle a su multiplier les bonnes œuvres autour d'elle ; si elle a répandu au loin les bienfaits de son zèle ; si sa vie rappelle l'héroïque dévouement de saint Vincent de Paul ; si son nom est devenu en quelque sorte synonyme de *charité;* oh ! alors, sa disparition est mise à juste titre au rang des calamités publiques, et chacun déplore une perte qui ne sera pas réparée, un vide qui ne sera pas comblé ! Telles ont été la vie et la mort de sœur Rosalie, supérieure des Filles de la Charité de la paroisse Saint-Médard, à Paris.

Sœur Rosalie, originaire du pays de Gex, appartenait à une pieuse famille qui a l'honneur de compter parmi ses membres le vénérable évêque d'Annecy. Elle avait quatorze ans quand elle entra au noviciat de son ordre. Ce noviciat à peine terminé, elle fut placée dans la maison du faubourg Saint-Marceau dont elle ne devait plus sortir. Elle y est restée plus d'un demi-siècle, persévérant dans les exercices et les labeurs de la plus ardente charité. Le Seigneur l'a rappelée à lui le 7 février 1856, lorsqu'elle venait d'entrer dans sa soixante-dixième année.

Une plume, digne de ce privilége, racontera l'histoire d'une vie si précieuse aux pauvres, si glorieuse pour la religion ; mais cette histoire ne dira qu'une partie des œuvres de la sœur Rosalie : le plus grand nombre demeurera caché aux hommes, sous le regard du divin Rémunérateur.

Sœur Rosalie aimait, avant tout, les pauvres et les ouvriers de son malheureux quartier ; placés autour d'elle, ils avaient été plus directement confiés à sa sollicitude. Aussi, quand on signalait leurs défauts et leurs vices, elle en était attristée et les défendait avec la chaleur d'une mère excusant ses enfants. Elle invoquait leur misère, leur ignorance, les perfides entraînements dont ils étaient victimes, et répétait souvent : « Je vous en prie, ne les accusez pas : si je n'étais soutenue par la grâce, je serais peut-être pire que les plus égarés d'entre eux. » Puis, par les ressources si multipliées de son zèle, elle travaillait incessamment à les secourir, à les consoler et à les améliorer. Les œuvres fondées sous son impulsion, dans le faubourg Saint-Marceau, témoignent assez de son infatigable dévouement.

Sa charité douce, aimable, pleine de charmes, était universelle. Elle se renouvelait dans la fréquentation des sacrements ; elle s'appuyait sur la pratique constante du renoncement et de l'humilité. On se sentait attiré vers la sœur Rosalie comme par un aimant irrésistible ; aussi savait-elle s'attacher de nombreux auxiliaires. Indépendamment de ses compagnes, de ses filles bien-aimées, si complétement associées à ses œuvres, de nobles dames, des jeunes gens, des hommes mûrs, des chrétiens obscurs, appelés à briller d'un grand éclat au jour de l'éternité, des pauvres mêmes, animés par son exemple de l'esprit d'abnégation et de l'amour du sacrifice, tous venaient, de différents quartiers de Paris, écrire ses lettres, assister ses indigents, consoler ses malades, recueillir ses conseils et se soumettre à sa charitable direction. Parmi les noms, honorés de sa confiance, qui se pressent dans notre souvenir, nous en citerons un, particulièrement cher à la religion ; c'est celui du marquis de Valdegamas. Ce catholique éminent avait pour la sœur Rosalie un respect plein d'attachement ; il l'appelait sa *directrice* et son *guide;* il comptait au nombre de ses meilleures journées celle où il avait eu le bonheur de lui être présenté ; et, à partir de ce jour jusqu'à sa dernière maladie, il alla exactement, chaque semaine, du fond du faubourg Saint-Honoré à la rue de l'Épée-de-Bois, pour voir la bonne mère, visiter ses pauvres et recueillir ses conseils. Rien ne la touchait comme le bien qu'on venait faire à son quartier. Aussi témoignait-elle au marquis de Valdegamas une vive gratitude : elle fut la dernière personne admise à l'assister avant son départ pour un monde meilleur.

Que d'incrédules n'a-t-elle pas employés à la réalisation de ses charitables desseins ! La misère de leur âme lui inspirait une profonde compassion ; elle les exhortait à mériter par l'aumône le don incomparable de la foi, et sa voix savait trouver le chemin de leur cœur ; plusieurs lui doivent le bonheur d'être à Dieu. Qu'il

nous soit permis de rappeler à cet égard quelques traits de sa puissante et ingénieuse charité.

Un médecin célèbre lui disait un jour : « Ma sœur, je ne crois à rien, si ce n'est en vous. — Eh bien, reprit-elle, prouvez-moi votre confiance en suivant mon conseil : Prenez, dès ce jour, la résolution de faire aux pauvres beaucoup d'aumônes. » Le médecin le promit et resta fidèle à son engagement. Jamais il ne répondit par un refus aux demandes de la sœur Rosalie. Plusieurs fois, pendant les rigueurs de l'hiver, il lui arriva d'entrer dans la maison de la charité, couvert d'un double vêtement, et d'en sortir avec une seule redingote : il avait donné la meilleure et la plus chaude à un vieillard transi de froid.

Aucune épreuve n'échappait à l'infatigable sollicitude de la chère sœur. Un jour, un commissaire de police de son quartier se vit menacé d'une émeute, pour avoir maladroitement exécuté certaines mesures désagréables à la population. Déjà la foule se portait vers sa demeure et se disposait à lui faire un mauvais parti. Il s'était barricadé dans sa maison, et, comme le flot montait sans cesse, il commençait à se décourager. Il reculait devant l'emploi de la force publique; ce moyen pouvait exaspérer les esprits et compromettre



Marie-Jeanne Rendu, en religion sœur Rosalie.

son avenir. Une inspiration lui vient : c'est d'adresser, par un émissaire fidèle, une supplique à la sœur Rosalie afin d'obtenir son intervention. La bonne sœur arrive en toute hâte, fait entendre aux mécontents le langage de la raison, du dévouement ; et tel est l'ascendant de son crédit, qu'elle parvient à apaiser les haines, à calmer les fureurs et à dissiper l'attroupement. Cet important service inspira au commissaire un zèle soutenu pour le soulagement des nombreuses misères dont il était environné.

A quelques années de distance, un vieillard, d'une position élevée, allait mourir. Ses facultés étaient affaiblies par l'âge; il avait accordé à une femme, chargée de le soigner, une confiance dont elle était indigne. Sœur Rosalie le visite, l'exhorte à la patience, à la résignation, à l'amour de la justice et de la charité. Ses paroles inspirent au moribond le courage de lui demander un entretien particulier; et, quand il est seul avec elle, il lui déclare posséder une fortune de plusieurs centaines de mille francs renfermés dans un portefeuille, caché derrière la boiserie de sa chambre; il lui désigne la place où sont enfouies ses richesses, lui recommande de prélever une aumône destinée à obtenir les prières, les bénédictions des pauvres, et la prie de se charger de ces importantes valeurs, pour les soustraire à l'avidité de son entourage et les remettre à son neveu, son héritier légitime.

Un avare vivait seul, avec son or et son argent, se refusant les dépenses les plus urgentes ; il ne se fiait à personne et tremblait sans cesse pour ses trésors cachés dans tous ses meubles et jusque sous les tuiles de son toit. Il tombe malade; la sœur Rosalie le soigne, le touche par sa bonté, et parvient à exercer sur sa volonté une si heureuse influence, qu'elle décide son ava-

rice à faire désormais la part de la charité. L'homme, rendu à la santé, n'oublia pas les promesses du malade. De temps à autre, sœur Rosalie venait le visiter, et obtenait des secours pour ses chers pauvres. Un jour, elle eut une requête exceptionnelle à lui présenter. Il s'agissait de sauver d'une ruine prochaine une famille digne d'intérêt; c'était un ménage composé d'un charretier honnête homme et d'une femme chrétienne, ancienne élève de la sœur Rosalie. Cette femme, docile aux leçons de l'école, élevait ses nombreux enfants dans l'amour du Seigneur, et travaillait avec persévérance à la conversion de son mari. Elle n'épargnait ni ses prières, ni ses bonnes paroles, ni ses communions. Elle avait déjà triomphé de plusieurs préjugés et se croyait à la veille de consommer la conquête de cette âme, lorsqu'un accident imprévu parut devoir éloigner, pour longtemps encore, la réalisation de ses vœux. En une nuit, le charretier perdit ses deux chevaux, son unique fortune, le gagne-pain de sa famille! Son irritation fut extrême; il alla jusqu'à reprocher à sa compagne sa résignation et sa piété! La pauvre femme, tout en larmes, accourt près de la bonne mère et lui expose sa détresse. Sœur Rosalie la calme, la console, lui dit de repasser le lendemain. Dans l'intervalle des deux visites, elle va trouver son avare, lui parle de ses protégés et le touche assez pour obtenir deux mille francs destinés à l'acquisition de deux chevaux, bien préférables à ceux qui venaient de mourir. La joie remplaça la tristesse dans le ménage du charretier, l'action de grâce suivit de près, et la reconnaissance détermina la conversion si désirée.

Toutes les misères s'adressaient à la charité de la sœur Rosalie. Non-seulement on venait à elle des divers quartiers de Paris, mais encore on lui écrivait des différentes parties de la France et même de l'étranger. Presque toujours elle réussissait à soulager, à rendre service, à consoler. Il y avait dans son cœur et dans son esprit d'inépuisables richesses. Son intelligence des besoins du pauvre suppléait aux trésors matériels et obtenait les secours nécessaires. Sa prodigieuse activité suffisait à tout. Elle recevait chaque jour plusieurs centaines de personnes; la dernière venue obtenait, comme la première, le plus gracieux accueil. Rien n'altérait sa patience ni sa douceur.

Les œuvres de charité naissantes ou éprouvées invoquaient ses conseils, sollicitaient sa direction; elle ne manquait à aucune; toutes la bénissaient. Parmi les œuvres générales, nous pourrions citer celles des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de la visite des hôpitaux, des pauvres malades secourus à domicile, des petites sœurs, l'asile des orphelines de Ménilmontant; mais une nomenclature aussi incomplète aurait le tort de mal correspondre aux sentiments de reconnaissance universellement ressentis pour sa généreuse assistance.

Tant de bienfaits répandus, tant de vertus pratiquées expliquent la vivacité des regrets et de la douleur publique, à la nouvelle de la mort de la sœur Rosalie. Ce déplorable événement était à peine connu, et déjà la foule venait visiter ses restes mortels, exposés dans la petite chapelle de la maison. Son visage était empreint d'un indicible reflet de paix et de sérénité. Chacun voulait le contempler; chacun faisait toucher un chapelet, une médaille, une pieuse image.

Le jour des obsèques, les rues signalées pour le passage du cortége, les fenêtres mêmes furent encombrées par une population recueillie, respectueuse, émue. La paroisse eût été dix fois trop petite pour la contenir. Le cortége, composé de hauts fonctionnaires publics et de représentants de toutes les classes de la société, fit un long détour pour se rendre de la maison à l'église, afin de répondre aux vœux des habitants, désireux de prier une dernière fois, au passage du cercueil de leur bienfaitrice et de leur mère. Ce cercueil était déposé, suivant la volonté de la sœur Rosalie, sur le corbillard des pauvres. Toutefois l'imposante cérémonie ressemblait moins à un convoi funèbre qu'à une translation de saintes reliques; et, suivant l'auteur d'une intéressante notice, tant d'honneurs spontanément prodigués à la mémoire de cette grande servante des pauvres étaient sans doute une faible image des honneurs rendus par l'assemblée des anges et par la multitude des élus à l'âme heureuse qu'ils introduisaient dans la gloire.

Le comte DE LAMBEL.

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS

Je me trouvais l'autre jour à l'église, auprès d'une pauvre femme qui priait avec ferveur. Agenouillée sur les dalles, elle tenait un enfant de quelques mois qui souriait naïvement à la foule et laissait parfois échapper des exclamations un peu bruyantes, à la vue des fleurs et des lumières qui, ce jour-là, resplendissaient dans la maison du Seigneur. Sur la plainte d'une bourgeoise endimanchée, dont cette voix enfantine troublait sans doute les méditations, un suisse vint renvoyer assez brutalement la pauvre femme, qui se leva et sortit sans mot dire, laissant sa prière inachevée, et après avoir jeté sur le tabernacle un regard de tristesse et de résignation. Ce suisse exécutait sans doute une consigne, et, bien qu'à mon sens il eût pu le faire avec un peu plus de politesse, je ne viens point lui adresser de reproches. Me sera-t-il seulement permis, à cette occasion, d'exprimer un vœu, ou plutôt de demander à tout le monde, à ceux qui hantent les églises

comme à ceux qui en font la police, d'avoir un peu d'indulgence pour le bruit que peuvent y faire les petits enfants?

Il faut que chacun prie à l'église, au moins le dimanche, — tel est le précepte. Comment veut-on qu'il puisse être observé par les pauvres mères, si on leur ferme l'entrée du saint lieu, sous prétexte que leurs enfants, — qu'elles ne peuvent cependant pas laisser à la porte, — troublent l'assistance?

Il me semble, à moi, que ces petits êtres, qui sont ici-bas les anges visibles du bon Dieu, sont chez eux, — bien plus que nous tous, — quand ils se trouvent dans la demeure de Celui qui a dit : *Laissez approcher les petits enfants.*

Et puis leur douce et joyeuse voix est-elle donc si inopportune et si provocante aux distractions? N'est-ce pas le seul bruit, au contraire, comme a dit un poëte,

Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures?

Pour mon compte, je l'avoue, en entendant la voix d'un petit enfant s'élever tout à coup au milieu d'un religieux silence, j'éprouve moins de scandale ou de distractions qu'en présence d'une femme qui étale ses grâces minaudières sur sa chaise de velours, ou d'un bedeau qui frappe lourdement de sa canne le pavé du saint lieu.

G. Cadoudal.

A QUOI SERVENT LES MOINES

Il nous manque sur cette question, qui joue un si grand rôle dans notre histoire, un livre spécial qui redresse les écrivains borgnes de la secte des menteurs, et qui réduise au néant les préjugés et les préventions semées dans les masses par des écrivailleurs intéressés. Nous entendons par là ceux qui, comme Mosheim, qui possédait deux abbayes, ont voulu démontrer que les moines étaient inutiles et dangereux; mais celui-là était protestant, et il a pu juger les moines sur les patrons de la Réforme. Les catholiques égarés, et qui couvrent leur égarement du manteau troué de la philosophie, n'ont pas cette excuse; et il est remarquable qu'en attaquant les moines ils dépassent et les protestants et, ce qui n'est pas moins singulier, Voltaire, leur chef de file, que nous pouvons citer ici :

« Ce fut longtemps, dit Voltaire, une consolation pour le genre humain, qu'il y eût des asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir l'oppression. Il y eut des siècles où presque tout ce qui n'était pas seigneur de château était esclave; on échappait, dans la douceur des cloîtres, à la tyrannie et à la guerre...

« Les bénédictins cultivaient la terre, chantaient les louanges de Dieu, vivaient sobrement, étaient hospitaliers, et leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité des temps de barbarie...

« On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans le cloître de grandes vertus. Il n'est guère encore de monastères qui ne renferment des âmes admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont plu à rechercher les désordres et les vices dont furent souillés quelquefois les asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, que les grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle...

« Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages; que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres; il fallait bénir les frères de la Charité et ceux de la Rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste...

« Il faut convenir, malgré tout ce que l'on a dit contre leurs abus, qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminents en science et en vertu...

« Les chartreux, malgré leurs richesses, sont consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière et à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit vient à peine jusqu'à eux, et ne connaissant les souverains que par les prières où leurs noms sont insérés...

« Les instituts consacrés au soulagement des pauvres et au service des malades ont été les moins brillants et ne sont pas les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse...

« Il est une autre congrégation plus héroïque, car ce nom convient aux trinitaires de la Rédemption des captifs ; ces religieux se consacrent depuis cinq siècles à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils emploient, à payer les rançons des esclaves, leurs revenus et les aumônes qu'ils recueillent et qu'ils portent eux-mêmes en Afrique. On ne peut se plaindre de tels instituts[1]. »

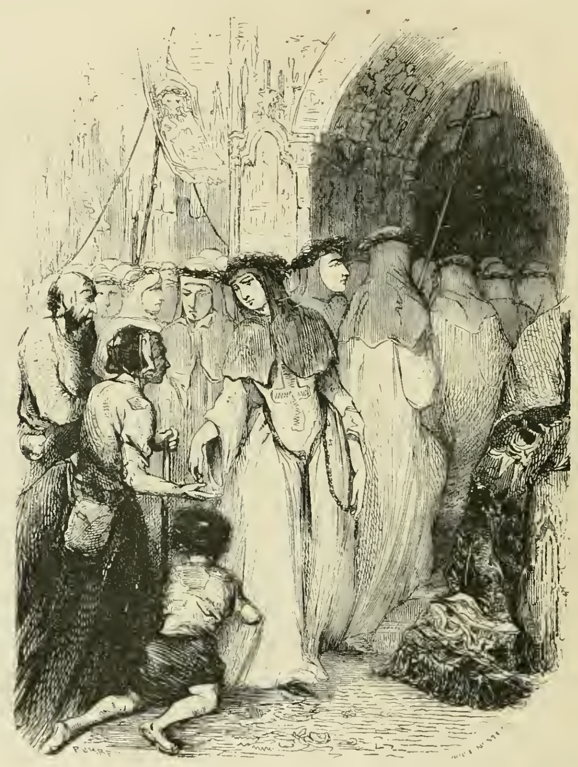
Il faut que ces vérités, exposées d'une manière si décolorée, soient de la plus extrême évidence, pour avoir contraint l'un des esprits les plus hostiles à la religion de les admettre. S'il a été dépassé depuis par la queue hurlante de ses séides, les événements ont démenti, pour toute intelligence qui veut comprendre,

[1] Essais sur l'Histoire générale; Questions sur l'Encyclopédie, etc

les attaques dirigées contre les moines. On a crié beaucoup contre les ordres mendiants qui, de leurs aumônes, comme les autres moines de leurs revenus, nourrissaient les pauvres ; on a prétendu que la suppression des couvents détruirait le paupérisme ; et depuis les spoliations de Henri VIII jusqu'à nos jours les faits sont venus prouver le contraire.

Un journal portugais, la *Nation*, qui s'imprime à Lisbonne, racontait tout récemment que les réformateurs qui avaient supprimé les monastères en Portugal donnaient pour raison que « les moines, par leur zèle à secourir les indigents, ne faisaient qu'encourager la paresse et la mendicité, au préjudice de la richesse nationale et de la dignité humaine. » Paroles qui ont fait commettre beaucoup d'indignités. « En supprimant les couvents, disaient ces grands économistes, nous réussirons à extirper la mendicité, et les classes souffrantes pourront obtenir un degré de bien-être qu'elles n'ont pas connu jusqu'à présent. »

« Or, suivant la table de population dressée en 1786



Les sœurs de la Passion.

et les autres documents auxquels il faut avoir égard, on peut établir qu'avant le projet de désamortissement des biens monastiques on comptait en Portugal trente-deux mille quatre cent quatre-vingt-sept pauvres et seize cent soixante-treize mendiants. Aujourd'hui, suivant les calculs d'une feuille semi-officielle du gouvernement portugais, ces chiffres se sont si largement accrus, qu'à la fin de 1853 le nombre des indigents s'élevait à deux cent cinquante-cinq mille quatre cent soixante et celui des mendiants à cinq mille quatre-vingt-douze. »

La même feuille ajoute que, de 1834, époque de la mesure prise contre les moines, jusqu'à 1852, le nombre des propriétaires, en Portugal, a diminué de près d'un tiers. On en comptait cent vingt-quatre mille en 1834, réduits à soixante-seize mille huit cent quatre-vingts en 1852, sans doute parce que les acquéreurs de biens ecclésiastiques n'avaient pas eu plus de bonheur en Portugal que les Anglais qui, sous Henri VIII, avaient acheté les dépouilles des moines de la Grande-Bretagne.

Nous ne citerons pourtant de ces pillards que Henri VIII lui-même; et nous emprunterons ce peu de lignes à un petit ouvrage publié par la Société de Saint-Victor : *Les biens de l'Église, comment on met la main dessus et ce qui s'ensuit.* Les curieux peuvent lire là l'histoire, écrite par un anglican, du sort fâcheux qui s'attacha à tous les acquéreurs des biens monastiques.

« Henri VIII avait trouvé dans les coffres de son père

des sommes immenses. Ce roi avare lui avait laissé plus de deux millions de livres sterling (cinquante millions de francs, qui représentaient alors plus de trois cents millions d'aujourd'hui). Le produit des biens des monastères, qu'il s'appropria, lui rapporta au moins quatre fois au delà des revenus de la couronne, sans y comprendre l'argent monnayé, les vases sacrés en très-grand nombre, les pierreries et tous les *ex voto* tirés des dépouilles des chapelles. On ne comprend pas comment cet océan de richesses s'épuisa en si peu d'années et dans un temps de paix. Il est hors de doute que la malédiction de Dieu s'appesantit sur toutes ces déprédations, lorsqu'on réfléchit que, quatre ans après que Henri eut détruit et dépouillé trois cent soixante-seize grandes maisons religieuses et fait rentrer toute leur substance dans ses caisses, il se trouva tellement à sec, que le parlement, vaincu par ses importunités, dut lui abandonner, dans son trente et unième statut, les



Ils nourrissaient les pauvres.

monastères qui restaient encore, au nombre de six cent quarante-cinq. Cette autre ressource sacrilége fut épuisée en moins d'une année. Il fallut alors lui accorder les revenus considérables des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; et, après l'invasion de mille vingt et un monastères, de quatre-vingt-dix colléges, de cent dix-huit hôpitaux religieux, de deux mille trois cent soixante-quatorze églises et chapelles, dont les fonds, les rentes, les épargnes et les meubles montaient à une somme incalculable, il vit de nouveau la fin de ses richesses et ses trésors épuisés. »

Le lecteur peut, comme nous l'avons dit, voir dans le petit livre cité plus haut comment s'éteignirent déplorablement les familles qui osèrent acquérir ces biens ou qui en héritèrent.

Les moines conjuraient donc le paupérisme, loin de l'amener. Tous les pauvres avaient en eux des pères. Les religieuses élevaient les enfants des pauvres, soignaient et secouraient leurs malades, et nourrissaient les indigents. La duchesse de Mercœur avait fondé et richement doté à Paris un couvent de capucines. L'Estoile, dans son journal de Henri IV, dit que ces saintes filles, dont la règle était des plus austères, portèrent le nom de *Sœurs de la Passion*, et qu'on les voyait aux processions avec une croix sur la poitrine et une couronne d'épines sur la tête. Elles vivaient de légumes et

de pain, et distribuaient aux pauvres leurs grands revenus.

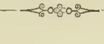
Les religieux de la Trappe mènent encore la vie des moines de la Thébaïde. Ils défrichent les terres incultes, et, sur un sol qui n'avait jamais produit que des ronces, ils trouvent, dans leurs travaux bénis de Dieu, les moyens de nourrir des légions de pauvres.

Enfin les moines ont formé notre agriculture, bâti nos vieilles cathédrales, conservé le trésor des sciences, civilisé les barbares, porté le nom chrétien et la foi, par leurs missions, dans les pays sauvages, encouragé et cultivé tous les arts. Il y eut même au moyen âge un institut de moines qu'on appelait les frères pontifes, parce qu'ils se consacraient à la construction des ponts et à la réparation des grands chemins.

Les gouvernements qui ont repoussé les moines n'ont pu les remplacer que très-imparfaitement, par des établissements ou corps constitués, qui coûtent des millions à l'État, et qui sont loin de diminuer le paupérisme.

Sur cette importante question, que nous ne faisons qu'effleurer, on nous fait espérer un ouvrage qui, traité par l'un des éminents écrivains de l'*Univers*, ne peut manquer d'ouvrir bien des yeux, que la cataracte philosophique tient fermés.

Collin de Plancy.



CAUSERIE

Des morts bien regrettés, voilà ce que je trouve en tête de mes notes; et, à leurs dernières lignes, le canon qui gronde joyeusement, Paris qui s'illumine, le Champ de Mars qui étincelle pour célébrer la naissance du prince impérial et l'avénement de cette paix que je vous souhaitais, chers lecteurs, en terminant ma causerie dernière.

Puis, entre ce deuil et cette joie, des faits touchants ou curieux, la fête de l'association des Mères, les pâques de Notre-Dame, etc.; que sais-je encore? Tel est, à vol d'oiseau, le panorama d'événements, variés comme la vie humaine, que déroule le mois de mars, le premier mois de la saison nouvelle, avec son ciel émaillé de fleurs fraîches écloses et ses prés constellés d'étoiles printanières.

La vie n'est que le *songe d'une ombre*, a dit énergiquement Pindare... Je ne puis m'empêcher de réfléchir à cette parole païenne, malgré la nature qui se fait belle, malgré les réjouissances publiques dont les bruits éclatants résonnent; car la mort a moissonné trop largement dans nos rangs ces derniers jours.

I

J'épuise d'abord mes nouvelles funèbres.

Les cruelles épreuves qui ont accueilli nos soldats sur les rives du Bosphore se renouvellent. Nos frères meurent là-bas en grand nombre, mais ils meurent comme des saints. On dirait que Dieu se hâte de féconder le vieil Orient par le trépas des fils des croisés. Que de beaux exemples ils donnent au monde, ces enfants obscurs de nos plaines et de nos montagnes! Je choisis entre mille : « Laissez-moi, ma sœur, disait un pauvre troupier à une fille de Saint-Vincent qui voulait glisser du jus de citron entre ses lèvres mourantes, je ne veux plus que Jésus crucifié!... » Les héroïques sœurs de la Charité ne sont point épargnées; huit sont mortes, quarante sont malades. Nos aumôniers payent largement leur tribut. Ils ne sont plus que sept sur la brèche. MM. Huré, de Reinach, Delcros, Rupert, ont succombé tour à tour.

Celui-ci exerçait humblement le saint ministère en Lorraine, lorsque son zèle l'appela en Crimée. M. le colonel de Taxi, dans un style antique, a rendu un complet hommage à son dévouement sacerdotal. Ses forces, épuisées depuis longtemps, se seraient renouvelées peut-être avec des soins; l'intrépide prêtre s'est refusé ces soins pour se donner tout entier à ses chers malades. Une seule chose le préoccupait, le sort de ses paysans lorrains. Revenir parmi eux, se consacrer de nouveau, sa mission accomplie, à l'œuvre de leur salut, c'était toute son ambition. Il priera pour ses anciens paroissiens et pour nos soldats au ciel.

Le zèle qu'a montré l'abbé Rupert, tous ses confrères le montrent à l'envi. Un volume n'énumérerait pas les industries ingénieuses qu'ils ont mises en œuvre pour gagner nos troupiers. Celles de l'abbé Parabère, qui s'est fait accepter surtout de nos Africains, sont historiques. Dire qu'on l'a surnommé le *zouave* des aumôniers, c'est le résumer d'un mot seul. Nobles efforts! Dieu les bénit.

Tandis que les uns, parmi nos braves, meurent saintement, ceux qui survivent se préparent dignement à mourir. Le *Jemmapes* offrait dernièrement un magnifique spectacle. Vingt-huit mousses y recevaient la communion pascale. Des maîtres se pressaient avec eux à la table sainte. Puis, cette intrépide jeunesse reçut le sacrement de la confirmation, et les bonnes sœurs de Saint-Vincent lui offrirent un modeste banquet où elles la servirent elles-mêmes. *La croix et l'épée!* en vérité, c'était bien un livre à faire.

II

En Amérique, un autre enfant de la France, un prêtre encore, a péri, victime de son zèle apostolique, sous les glaces du fleuve Saint-Laurent. M. l'abbé Moncoq avait obtenu à grand'peine, de monseigneur

de Bayeux, l'autorisation de s'embarquer pour le nouveau monde. J'eus le bonheur de lui serrer la main, dans sa verte Normandie, quelques jours avant son départ pour le Canada, et j'ai appris sa mort il y a quelques semaines. C'était un tout jeune homme, et son trépas tragique, la nuit, entre les glaçons que charriait le grand fleuve, quand il revenait d'administrer un infirme abandonné au loin, a eu des retentissements douloureux dans tout le diocèse de Toronto.

III

Étrange nature, nature aimée surtout de Dieu, que cette nature française, que je retrouve sur tous les rivages, sur tous les chemins du monde, tantôt faisant l'œuvre des martyrs, tantôt renouvelant les exploits des Godefroid, des Cortès et des Colomb!

On dit qu'une expédition se prépare pour découvrir les sources du Nil. Cette expédition est française. J'ai lu dans un ancien que les habitants de l'Éthiopie n'aiment pas le soleil: « A ces peuples noirs il ne faut que la nuit noire. » Si les Éthiopiens sont aussi rebelles à la civilisation qu'au soleil, je les plains de toute mon âme, car je les vois aux prises, d'une part, avec nos caravanes en quête du Nil, et, de l'autre, avec nos missionnaires, qui se préparent à forcer les steppes africains et à tracer à leur manière un autre canal de Suez. Vous avez appris, en effet, la fondation des *Missions d'Afrique* par monseigneur Marion Brésillac. La maison mère sera établie en France.

C'est encore un *Franc*, un véritable chevalier, M. le général d'Orgoni, qui se propose de faire refleurir le christianisme dans la patrie de la perle et de l'ivoire, au Pégu, en Birmanie. L'empereur Mendok-Men en a fait son généralissime, et l'illustre aventurier ne cache point ses ambitions catholiques. La compagnie des Indes voit la chose de mauvais œil, et avise... En attendant, l'empereur du Pégu envoie en France une magnifique ambassade.

IV

J'en profite pour y rentrer, chers lecteurs.

Le vrai monde est encore tout ému, à Paris, de la communion pascale des hommes, dans la basilique de Notre-Dame. Plus de sept mille y ont reçu leur Dieu. Saint-Roch et Saint-Sulpice se sont distingués au second rang. Le P. Félix, le P. Lavigne et M. Combalot sont, il est vrai, nos prédicateurs à nous les hommes... Je les ai entendus tous les trois, et je ne sais lequel me plaît davantage. S'il me fallait toutefois caractériser leur genre, je dirais : le P. Lavigne, avec ses élans d'apôtre, est bon surtout pour convertir; le P. Félix, avec sa science ordonnée et limpide, est bon surtout pour instruire; et M. Combalot, avec son imagination toujours verte, toujours jeune, toujours pleine de verve et d'imprévu, est bon surtout pour charmer. Cela ne veut pas dire que les PP. Félix et Lavigne ne savent pas charmer, et que M. Combalot ne sait pas instruire; on me comprend. Je parlais tout à l'heure du printemps: le pré s'émaille aujourd'hui de fleurs diverses, la primevère n'est pas le bouton d'or; l'une et l'autre ont leur beauté propre, et chacun d'eux concourt à la beauté de l'ensemble... Il en est ainsi dans le jardin de Dieu : chacun possède son talent, chacun le fait valoir, en se complétant, si je puis dire, par d'intelligents emprunts faits à l'entour.

V

Je retourne la médaille.

Les feuilles publiques vous ont appris la naissance du prince impérial. Pie IX et la reine de Suède seront le parrain et la marraine. Vous savez encore que la paix a été signée le dimanche de *Quasimodo*... Avez-vous remarqué que l'évangile de ce jour est l'évangile de la paix? Ce rapprochement est frappant. Vous n'ignorez point la revue du Champ de Mars, les illuminations splendides dont Paris s'est constellé dans ces circonstances solennelles... Vieilles nouvelles déjà. Je passe.

A quoi? à des détails intimes, à des portraitures, au comte Orloff, à milord Clarendon, etc., etc.? Mon Dieu, non; je ne vaux rien pour ces jolies choses qui font la réputation de mes confrères, et je les leur abandonne. Ils ont là du pain cuit au moins jusqu'à la Trinité prochaine.

VI

Je passe à ma chronique bibliographique.

Je vous recommande les *Lettres sur la piété* de M. E. de Margerie. Elles s'adressent aux jeunes gens... Que ceux-ci se rassurent, la piété de M. de Margerie n'est pas morose; c'est la piété qui convient aux gens du monde, mais c'est une piété sans faiblesse, elle ne se contente pas des apparences, j'en conviens. Je recommande son livre aux mères de famille, à ces pieuses mères qu'une pensée touchante réunissait le jour de Saint-Joseph, sous la houlette de monseigneur de Paris, dans la chapelle de Notre-Dame de Sion. Elles se sont associées pour assurer le salut de leurs enfants, et elles se recrutent partout, sur tous les échelons de la société; la maternité ne reconnait pas, dans leurs œuvres, les exigences de la naissance et de la position; toutes les mères sont appelées à procurer le succès qu'elle poursuit. Le Saint-Père a récemment érigé cette association en archiconfrérie... C'est donc à ces pieuses mères que je recommande les *Lettres sur la piété*, car c'est à elles surtout qu'il appartient de les donner pour *vade mecum* à leurs fils.

Je suis en retard avec le *Plan divin* de M. Nicolas, et je ne puis pourtant en dire qu'un mot seul; je crains d'être long, et j'aime si peu les coupures! Heureusement que le vénérable Olier me fournit une image qui symbolise parfaitement son œuvre, fille de la dévotion à Marie immaculée. L'Esprit de Dieu, selon le fondateur de Saint-Sulpice, descendit sur la Vierge d'abord, puis se répandit sur les apôtres sous la forme traditionnelle. Quelle gracieuse et touchante figure du rôle de Marie

dans la rédemption humaine! Elle symbolise, je le répète, tout le livre de M. Nicolas.

J'abandonne aux délassements de mes jeunes lecteurs l'*Emilia Paula* de M. l'abbé Bareille. Emilia Paula est une jeune Romaine attirée d'une part par les charmes de la cour, — c'était pourtant la cour du cruel Néron, — et, de l'autre, par les attraits sévères des catacombes. Vous voyez d'ici le drame; la plume de M. Bareille l'a retracé comme il convient[1].

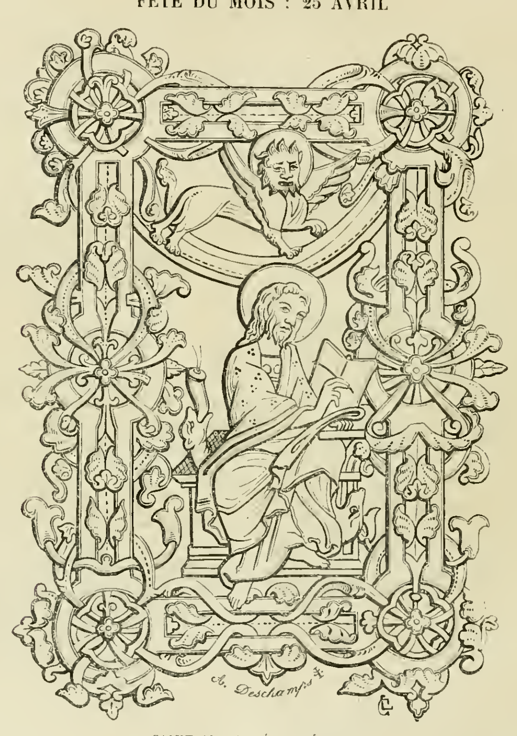
[1] Chez Vivès, rue Cassette, 23.

Le beau sujet que l'Académie de Besançon a mis au concours! *Causes de l'émigration des paysans à la ville, effets désastreux de cette émigration!* Quel thème pour un homme de talent, de cœur, d'observation et de loisir! Cette réunion de qualités nécessaires pour le bien développer m'effraye; décidément je ne serai pas du concours. Pardon de ce *moi* malencontreux. . et au plaisir de *recauser* avec vous, chers lecteurs!

ÉLIE BERTON.



FÊTE DU MOIS : 25 AVRIL



SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE.

Dessin de MM. Ch. de Linas et Aug. Deschamps, d'après un manuscrit du treizième siècle de la bibliothèque de Lille.

ERRATUM. — La gravure qui termine la livraison de février reproduit une miniature du quinzième siècle et non du douzième.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la quatrième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 8 avril 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



L'église.

SAINTE-ANNE D'AURAY

NOTRE-DAME DE BETHLÉEM. — SUITE

Les hommes, instruments de Dieu, s'en vont; mais les œuvres qu'ils accomplissent en son nom leur survivent. Bien plus, elles se développent, consacrées chaque jour par de nouvelles merveilles. En 1673, au moment de partir pour la guerre de Hollande, quarante-deux marins de la bourgade d'Arzon, presqu'île du Morbihan, canton de Sarzeau, firent un pèlerinage à Sainte-Anne et se placèrent sous sa haute protection, Le 7 juin de la même année, le navire sur lequel ils étaient montés se trouva engagé dans un combat terrible. Le massacre fut tel, que l'équipage presque tout entier, à l'exception des quarante-deux marins arzonnais, qui tous furent sains et saufs, succomba dans le carnage. Au retour de la guerre, les Arzonnais reconnaissants se gardèrent bien d'oublier sainte Anne; ils vinrent de nouveau s'agenouiller au pied de ses autels et chantèrent un touchant cantique composé pour la circonstance. Nous reproduisons scrupuleusement ce cantique dans sa naïve teneur, qui révèle d'une façon admirable l'énergie simple et mâle de la foi des marins d'Arzon :

ANTISTROPHE

Sainte mère de Marie,
Par un miraculeux sort,
Vous nous conservez la vie
Dans le danger de la mort.

Avec actions de grâce,
Nous venons en ce saint lieu
Honorer en cette place
La sainte aïeule de Dieu.

Sainte mère de Marie, etc.

Nous avons été de bande
Quarante et deux Arzonnois,
A la guerre de Hollande,
Pour le plus grand de nos rois.

Sainte mère de Marie, etc.

Ce peuple de notre côte
Vint ici à grand concours,
Les fêtes de Pentecôte,
Implorer votre secours

Sainte mère de Marie, etc.

Pendant que l'ordre nous mande
Qu'il nous fallait faire état
De voguer vers la Hollande,
Pour leur livrer le combat.

Sainte mère de Marie, etc.

Ce fut de juin le septième,
Mil six cent septante et trois,
Que le combat fut extrême
De nous et des Hollandois.

Sainte mère de Marie, etc.

Les boulets comme la grêle
Passaient parmi nos vaisseaux,
Brisant mâts, cordages, voile,
Et mettant tout en lambeaux.

Sainte mère de Marie, etc.

La merveille est toute sûre
Que pas un homme d'Arzon
Ne reçut la moindre injure
De mousquet ni de canon.

Sainte mère de Marie, etc.

Un d'Arzon changeant de place,
Un boulet vint à passer,
Brisant de celui la face
Qui venait de s'y placer.

Sainte mère de Marie, etc.

L'Arzonnois, la sauvant belle,
Eut l'épaule et les deux yeux
Tout couverts de la cervelle
De ce pauvre malheureux.

Sainte mère de Marie, etc.

De Jésus la sainte aïeule,
Par un bienfait singulier,
Nous connaissons que vous seule
Nous gardiez en ce danger.

Sainte mère de Marie, etc.

Par humble reconnaissance,
Nous fléchissons les genoux,
Adorant votre puissance,
Qui a paru envers nous.

Sainte mère de Marie, etc.

Recevez toutes nos classes,
Pour tout le temps à venir;
Sous l'asile de vos grâces,
Nul ne pourra mal finir.

Sainte mère de Marie, etc.

Ainsi chantèrent, en 1673, les marins d'Arzon. Ainsi chantent encore aujourd'hui les habitants de cette bourgade. Chaque année, le 7 juin, jour de la terrible bataille contre les *Hollandois*, les *Arzonnois*, arrière-petits-fils des *quarante et deux* qui, *la sauvant belle* dans le *combat extrême* livré *pour le plus grand de nos rois*, ne reçurent *la moindre injure de mousquet ni de canon*, retournent à Sainte-Anne *honorer en cette place la sainte Aïeule de Dieu*, et, comme leurs pères, chantent le *Cantique d'Arzon*, dont l'air si caractéristique est transmis de générations en générations. Hélas! pourquoi faut-il maintenant redire des faits qui doivent assombrir ces doux souvenirs?

Aux siècles de la sagesse dans la foi ont succédé les années de folie dans l'impiété. La Révolution de 93 est venue. Dans son criminel délire, elle a renversé les autels, vendu les églises, chassé les prêtres du Seigneur, dépossédé les plus légitimes propriétaires; elle a poussé la fureur jusqu'à l'incendie et au massacre. L'église de Sainte-Anne eut de même à subir l'outrage et l'iniquité. Les dons précieux, les diamants, tous les trésors dus à la piété des fidèles, furent pillés dans ce temps de vol général. La statue miraculeuse fut un instant sauvée; mais ensuite on la jeta dans un magasin, d'où on la tira bientôt pour la livrer aux flammes. Il arriva heureusement qu'un habitant de Vannes, courageux comme un Breton chrétien, parvint à sauver une partie considérable de la tête. Quant à l'église elle-même, sous la permission de la divine providence, elle tomba dans le domaine privé de personnes pieuses. Et les jours de douleur que l'on traversait alors semblèrent faits encore pour ajouter à la force et à la gloire de la foi. Les visites à Sainte-Anne résistèrent à l'épreuve. Les pèlerins profitaient des nuits les plus sombres. Formés en petits groupes, ils venaient en silence, non plus comme autrefois pour se réjouir en fêtes, mais pour pleurer sur les malheurs de la religion et de la patrie. Plus les hommes étaient méchants, plus était puissant le soupir vers le Dieu de bonté infinie. A la pâle lueur d'une lampe, quelquefois même dans l'ombre pleine, on se répandait en larmes d'amour et en supplications d'espérance.

Dieu a toujours entendu la prière. S'il est quelque chose qui dépasse sa justice infinie, c'est son infinie bonté. Donc, par la grâce souveraine de sa miséricorde, les orages s'apaisèrent, les temps devinrent plus calmes et plus doux. La religion put rouvrir ses temples, et les chrétiens retourner à l'exercice de leur culte bien-aimé. C'est dire qu'aussitôt les pèlerinages à Sainte-Anne recommencèrent. Dans toute la Bretagne, surtout dans le midi, on vit chaque année, par un beau jour de printemps ou d'été, les habitants de chaque paroisse, au son de la cloche, se rassembler dès l'aurore. La fête, toujours la même, semble toujours nouvelle. Les femmes, les enfants, les vieillards, vêtus de leurs costumes de dimanche, si élégamment variés, se mettent en route. La croix ouvre et guide la marche. La bannière des saints patrons et le drapeau de la commune l'entourent pour lui rendre hommage. Le clergé entonne les hymnes sacrées, les cantiques du temps, les litanies des saints, et surtout celles à la gloire de sainte Anne : *Aïeule du Christ, Mère de la Vierge Marie, Epouse de Joachim, Belle-Mère de Joseph;* à la gloire de sainte Anne, *Montagne d'Oreb, Racine de*

Jessé, *Arbre de vie*, *Vigne de fécondité*, etc.; et, tout le long du chemin, on chante et on prie. A l'église Sainte-Anne, que desservent aujourd'hui les prêtres directeurs du petit séminaire du diocèse de Vannes, on accomplit tous les actes inspirés par la piété la plus fervente. Que de générations ont passé en ce saint lieu dans la foi, l'amour et l'espérance! Là, que de peines ont été assoupies, de fautes pardonnées, de consolations acquises, de grâces obtenues! Là, selon les expressions d'un vieil auteur traduisant les paroles évangéliques, les boiteux et les perclus ont *cheminé*, les muets ont parlé, les aveugles ont été *illuminés*, les malades *guaris*, les naufragés miraculeusement secourus, les fiévreux *rafraîchis*, les morts ressuscités. Sur cette terre de miracles, on peut s'écrier avec le patriarche : En vérité, le Seigneur est ici : que ce lieu est sacré; c'est la *maison de Dieu* et la *porte du ciel!*

Les Bretons le savent bien. Mais il ne leur suffit pas de visiter la *maison de Dieu*, *porte du ciel*. Par tout leur pays, si franchement chrétien, dans chaque église, une chapelle, presque toujours la plus riche, est consacrée à sainte Anne. A Nantes, à l'entrée du port sur la Loire, au sommet de larges escaliers, hauts de cent vingt-cinq marches, on lui a élevé, dans de grandes proportions, une superbe statue. La sainte regarde la ville, les campagnes et le port, qui déroulent à ses pieds un magnifique spectacle. Elle a le bras droit levé et la main étendue pour protéger et bénir. De la main gauche, elle tient la Vierge enfant, qui, déjà mère du monde, a l'attitude puissante de la prière et l'expression de l'amour triomphant. Sur le piédestal, on lit cette inscription :

SAINTE ANNE,
PATRONNE DES BRETONS,
PROTÉGE TOUJOURS NOS MATELOTS ET NOS NAVIRES.

A Tours, dans une petite chapelle de la cathédrale, un bijou auquel, selon l'heureuse expression du roi Henri IV, il ne manque qu'un écrin, on retrouve, sur un petit modèle, la reproduction de la statue érigée par la cité nantaise. Au pied de la petite statue, on lit ces seuls mots : *Ex voto*. Ce qui veut dire : J'ai cru, j'ai demandé, j'ai obtenu; honneur et gloire, souvenir et reconnaissance *à la bonne Maîtresse de Nicolazic, à la patronne de la Bretagne, à madame sainte Anne!*

La foi chrétienne a conservé, chez les nobles enfants de la Bretagne, la beauté physique, la dignité morale, le sentiment du respect dû à soi-même et aux autres, la fidélité au devoir sous ses formes sans nombre. Combien ils sont consolants à voir dans leurs habitudes régulières et humbles! Durant la semaine, sans effort et sans trouble, ils travaillent; le vendredi et le samedi, avec une simplicité exemplaire, ils observent la loi du jeûne et de l'abstinence; le dimanche, selon les traditions de leurs aïeux qu'ils légueront à leurs fils, ils vont à l'église et la remplissent. Les hommes se pressent à droite, les femmes à gauche; tous ils croient, aiment et prient. Et que l'on ne dise pas que chez eux ces saintes coutumes soient superstition, ignorance, pure habitude. Il y a quelques mois, un humble touriste s'arrêtait à Sainte-Anne pour payer son modeste tribut de vénération à la reine du lieu. Dans un moment de repos dérobé à la prière, il parcourait le hameau. A la porte d'une pauvre chaumine, il aperçoit un enfant souffreteux et infirme. Il s'approche de cet enfant et le caresse avec compassion. Un vieux paysan, assis dans la chambrée, se lève et se dirige vers l'étranger, qu'il salue. La conversation s'engage.

— Cet enfant paraît tout maladif, dit le touriste.

— Oui, bon monsieur, répond le paysan.

— Eh bien, continue le voyageur, plein de sa foi puisée dans la prière, vous êtes ici sur la terre par excellence pour obtenir une guérison; priez sainte Anne!

— Ah! monsieur, dit le paysan, sainte Anne assurément est bonne et puissante; mais elle ne peut pas, elle ne doit pas guérir tout le monde; autrement, il n'y aurait plus ni mort ni maladie, et ce n'est pas dans les desseins du bon Dieu.

Le pèlerin voyageur se retira confondu, touché jusqu'aux larmes, se rappelant les paroles du Dieu sauveur : « En vérité, je vous le dis, nulle part, dans tout Israël, je n'ai vu tant de foi. » Et si, maintenant, il nous est permis d'ajouter quelque chose, que ce soit pour nous écrier du plus profond de notre âme, dans un élan d'amour pour Dieu et pour la patrie : Il faudrait que la France entière fût bretonne!

Nous avons commencé par une pieuse légende à la gloire de sainte Anne, mère de la Vierge immaculée; terminons par une pieuse légende à la gloire de Marie, fille immaculée de sainte Anne. L'une et l'autre, dans notre cœur et sous notre plume, seront un acte sincère de foi et d'amour.

Au temps des croisades, un riche seigneur, nommé Garo, avait quitté son castel pour aller guerroyer en terre sainte. Dans un jour de combat, victime de l'ardeur qui l'entraînait, il fut fait prisonnier ainsi que son servant d'armes. Un soir, on les enferma tous deux dans une espèce de coffre en bois d'où, le lendemain, on devait les tirer pour leur faire subir l'affreux supplice du *pal*. Comme on le pense bien, la nuit se passa sans sommeil. Pour se préparer à mourir, le chevalier et son serviteur ne cessèrent d'invoquer Marie. Mais déjà le jour commence à poindre, la lumière pénètre par les fissures du coffre; à la pensée du supplice horrible qui les attend, les nobles guerriers, malgré leur courage, ne peuvent s'empêcher de frémir et d'avoir peur. L'écuyer, plus agité encore que son maître, applique l'œil contre le trou de la serrure, et voilà que tout à coup il s'écrie :

— Seigneur, chose étrange! j'aperçois la campagne, et l'on dirait la nôtre!

— Ami, dit le chevalier, tais-toi, ne me rappelle pas tout ce que j'aime; oublions la Bretagne et préparons-nous à mourir; l'heure du *pal* est arrivée.

Mais l'écuyer n'écoute pas son maître; il regarde encore, et reprend avec plus d'énergie :

— Seigneur, je ne me trompe pas; c'est votre terre du Garo que j'aperçois.

Au souvenir de son vieux manoir qu'il ne reverra pas, le chevalier laisse échapper une larme.

— Maître, dit l'écuyer, ne pleurez pas; on accourt pour nous délivrer.

— Enfant que tu es, répond le chevalier, ce sont les bourreaux du soudan qui viennent accomplir leur œuvre de mort. Allons, mon ami, courage; embrassons-nous, et disons adieu à la vie.

— Oui, mon noble maître, embrassons-nous et saluons l'avenir; car nous allons être rendus à la vie et à la liberté!

L'écuyer ne se trompait pas. Les prières à la madone protectrice avaient été entendues. Par l'effet d'une puissance mystérieuse, le coffre où le seigneur Garo et son serviteur fidèle, à la veille du supplice, se trouvaient captifs, avait été transporté subitement des plaines de la Palestine dans les landes de la Bretagne. Aux premières lueurs du matin, des paysannes, portant le lait, l'aperçurent dans la prairie. Surprises, effrayées de cette étrange chose, elles coururent prévenir madame du Garo. La châtelaine, escortée de nombreuses suivantes et de sa levrette, arriva en toute hâte. Elle seule eut le courage de porter la main sur le coffre mystérieux et de l'ouvrir. O surprise! ô joie! ô triomphe! la châtelaine a rendu la vie et la liberté au chevalier Garo, son seigneur et maître. Tout le pays fut témoin de cet événement merveilleux. Pour en perpétuer le souvenir, le seigneur Garo fit élever, à une lieue de Vannes, à deux lieues de Sainte-Anne, une petite chapelle sous le nom de *Notre-Dame de Bethléem*. Cette chapelle existe encore, et, sur l'un de ses murs trop dénudés est appendu un vieux tableau qui rappelle les faits de la charmante légende dont nous avons tâché de reproduire l'émouvant épisode. La scène retracée par le peintre est celle de l'ouverture du coffre. On lit dans le regard, l'attitude, la physionomie de tous les personnages, les sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance qui remplissent tous les cœurs; et ces sentiments, cher lecteur, ce sont les miens et les vôtres.

PAUL DE CAUX.

LE MAITRE DE MUSIQUE

(SUITE ET FIN.)

XII

Paul reprit sa vie habituelle. — Cet incident, le premier qui eût troublé la marche paisible de ses années, n'était rien à côté de celui qui allait suivre. Dieu lui réservait cette épreuve qu'un amour heureux lui dût apporter de bien plus cuisants et de bien plus durables chagrins qu'un amour malheureux.

Paul avait une cousine qui était tout le contre-pied d'Alice. Tandis que celle-ci n'avait que du mépris ou de l'indifférence pour les richesses, les douceurs et les vanités du monde, — Olympe, à qui manquaient toutes ces choses, les désirait avec une indicible ardeur. Enfant gâtée, ambitieuse, d'un mauvais caractère, elle était un exemple frappant de l'immense importance des petites vertus qu'elle n'avait pas, et de l'insuffisance des grandes qui dormaient oisives en un coin de son âme, attendant l'occasion de se montrer. À l'heure du danger, ni la générosité ni le dévouement ne lui eussent fait défaut; mais elle n'apportait dans le commerce habituel de la vie ni douceur, ni indulgence, ni humeur serviable, ni sérénité. Au milieu de tous les raffinements du luxe, Alice, dont le cœur demeurait détaché de ces misères, était vraiment pauvre d'esprit. Olympe, au contraire, dans une position modeste, également éloignée des extrêmes privations de la misère et des embarras et des séductions de la richesse, ayant sous la main tous les charmes et tous les avantages de la médiocrité, Olympe était riche d'esprit, riche dans le sens cruel qui mérita les malédictions du Sauveur. Car on s'attache plus encore aux biens de ce monde par le désir que par la possession. — Au lieu de faire de son esprit un agrément pour ceux dont elle était entourée, Olympe le tournait en instrument de médisance ou de raillerie. Bref, quoiqu'elle fût intelligente, d'une charmante figure, chrétienne au fond, bonne même par-dessous cette âpre surface, bien que mille raisons de convenance en fissent la femme indiquée de Paul, Paul s'était bien promis de mourir garçon plutôt que de jamais épouser sa belle cousine.

Cependant le père d'Olympe tomba gravement malade. Trois mois durant, on la vit le soigner avec un admirable dévouement. Il sembla, pendant tout ce temps, que cette âme fût transformée. Plus une seule de ces paroles aigres où s'exhalaient jadis son ambition et ses rêves envieux; pas un seul coup d'œil à la glace; une indifférence absolue pour deux choses auxquelles jadis elle tenait si fort: ses aises et son propre sens; une égalité d'humeur incroyable, et qui, certes, eût guéri son pauvre père, si son pauvre père eût pu être guéri.

Paul fut d'autant plus ravi de l'explosion de ces vertus, qu'elles avaient été plus cachées jusqu'alors. Peut-être aussi ne fut-il point insensible à cette beauté, qui devenait mille fois plus touchante au milieu des pleurs, et alors qu'Olympe, au lieu de chercher à la faire valoir, l'oubliait complétement.

Olympe aussi fut reconnaissante des visites de Paul, — de l'assidue compagnie qu'il tenait à son père, écoutant avec un intérêt qui ne se démentit jamais l'éternel récit des mêmes campagnes, — de l'attention délicate qu'il mettait à rechercher dans toute sa musique les morceaux les plus propres à endormir les douleurs du pauvre malade.

Ils s'aimèrent; — et, lorsque le père d'Olympe eut succombé à son mal, lorsque Paul vit sa cousine condamnée à l'isolement, reléguée forcément, si elle ne se mariait, auprès d'une vieille parente, voltairienne et méchante, Paul oublia l'Olympe d'autrefois, pour ne voir que la généreuse garde-malade d'hier, l'intéres-

sante orpheline d'aujourd'hui. — Il se dit qu'il l'épouserait.

La tante de Paul, une sainte fille de cinquante ans, et qui avait consacré sa vie à Dieu, aux pauvres et à son frère, M. Lecostois, alla demeurer chez Olympe, pour que celle-ci ne fût point obligée de quitter Beaulieu. Six mois après, Olympe était la femme de Paul.

Le chagrin et le bonheur firent taire pendant quelque temps ces mauvaises qualités qui avaient jadis rendu proverbiale dans tout le pays la fâcheuse humeur d'Olympe. — Paul se félicitait, et triomphait de ses amis, qui avaient tout fait pour le détourner d'épouser sa cousine.

Tout à coup, et je ne sais à quelle occasion, sans occasion peut-être, cette humeur fâcheuse se réveilla plus aigre et plus cassante, plus anguleuse et plus hérissée que jamais. Il semblait même que, sans s'en rendre compte, Olympe tînt à honneur de s'acquitter envers ceux qui l'entouraient et qui avaient droit à ses colères et à ses bouderies; elle avait à leur solder un inconcevable arriéré de six mois.

Olympe aimait beaucoup son mari; mais elle était comme tant d'autres qui veulent bien mourir pour les gens qu'ils aiment, et qui ne savent pas vivre pour eux. — Poitrinaire condamné, ou partant pour l'exil, Paul eût trouvé dans sa femme un dévouement incomparable. Mais, si par malheur il eût guéri ou qu'il fût rentré dans sa patrie, Olympe, elle, fût rentrée dans son caractère, et n'eût pas su sacrifier un moment d'impatience, une velléité de mauvaise humeur, le plaisir d'une parole hautaine et blessante, à ce mari qu'elle aimait tendrement, pour lequel elle eût été heureuse de sacrifier sa vie ou sa santé.

Paul vit avec douleur, avec effroi, ce retour à un passé qu'il avait cru oublié. Fidèle à ses habitudes de raison et de calme, il se mit à faire le bilan de sa situation. « Je n'aurai jamais, se dit-il, le bonheur intérieur complet, tel que je l'avais rêvé. Cet accord parfait entre deux âmes, qui fait que toute cause de dispute ou seulement de dissentiment disparaît entre elles, puisque ce qui plaît à l'une plaît forcément, et par cela même, à l'autre; — cette paix à laquelle j'aspirais, ce calme d'un cœur qui sait que le cœur qu'il aime sera demain pour lui ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il était hier, non-seulement fidèle et dévoué aux grands devoirs que l'on ne saurait méconnaître sans crime, mais encore ingénieux pour chercher dans les plus petites choses la parole aimable, le geste affectueux, la démarche cordiale, pour retirer du sentier de son ami la moindre pierre ou le plus petit obstacle; — ce bonheur de tous les instants, la joie de retrouver dans celle qui m'est chère par-dessus toutes les créatures cet inaltérable sourire de l'âme que je veux toujours lui offrir : tout cela, c'est un rêve auquel il faut dire adieu.

« Le caractère de ma femme sera l'épreuve constante de ma vie. Mais il dépend de moi de rendre ce purgatoire plus supportable chaque jour, ou de le changer au contraire en un insupportable enfer. Si je m'impatiente, si je résiste, si quelquefois je jette sur ces emportements, qui éclatent soudain comme un incendie, l'huile d'un calme affecté ou d'une douceur exaspérante, si seulement je me conduis au hasard en tout ceci, je risque fort de transformer mon bonheur négatif en un malheur très-positif, et, en même temps que j'altérerai, à mon grand préjudice, le calme de mon âme, de compromettre pour jamais le repos de ma maison. »

Ces réflexions, il les mit en pratique avec un sang-froid et une suite que j'admire encore quand j'y songe. Il étudia sa femme. Il sut quand il était bon de céder à ses humeurs, quand une petite résistance l'irritait moins qu'une retraite sans coup férir. Il prit sur lui de ne tenir à son opinion que pour les choses qui intéressaient la conscience; pour le reste, son sacrifice fut complet; et, du jour où il fut fait, il cessa d'être pénible. — Quand le cœur souffre véritablement, qu'importent les blessures de l'amour-propre? ou plutôt, la plupart de ces blessures ne sont-elles pas purement imaginaires? Et comment eussent-elles été ressenties par une âme aussi humble et aussi raisonnable que celle de Paul?

Olympe avait, nous l'avons dit, du cœur et de l'esprit. Quelquefois elle se sentait pénétrée d'admiration pour la bonté de son mari, pour son inaltérable douceur, pour le soin délicat qu'il prenait de paraître ne point s'apercevoir de ses violences ou de ses caprices. Il y avait alors des moments où la bonté native d'Olympe l'emportait sur tout le reste; elle éclatait en sanglots, et, se jetant au cou de Paul, elle lui demandait pardon de l'amertume qu'elle apportait dans sa vie. — Paul savait bien que ces moments seraient courts et bientôt suivis d'une reprise d'hostilités. Ils suffisaient cependant à le rendre parfaitement heureux, à remplir son cœur de plus d'indulgence encore pour la pauvre Olympe. — En toutes choses, Paul savait se contenter de peu, précieuse ressource pour être heureux.

XIII

C'est vers cette époque qu'étant envoyé en garnison à Beaulieu, je fis la connaissance de Paul.

Un vendredi, à l'hôtel des *Trois Pots d'or*, je demandai à l'hôtesse de me servir un dîner maigre.

« C'est facile, me dit-elle, il y a M. Lecostois, le musicien, qui fait toujours maigre. » (La femme et les enfants de Paul étant, par grand extraordinaire, à la campagne chez des amis, Paul avait trouvé plus simple et plus économique de renverser la marmite, et de manger au *cabaret*, comme on dit en Bretagne.)

On nous donna donc une petite table pour nous deux. — Ainsi rapprochés sans aucune préméditation de notre part, nous engageâmes la conversation avec une sympathie qui, avant la fin du dîner, était devenue de l'amitié.

Dieu et l'Église n'étaient pas nos seules affections communes. J'aimais beaucoup la musique; je pris des leçons de violon, pour avoir occasion d'être plus souvent avec Paul, de l'entendre causer de son art, ce qu'il faisait avec une grâce exquise et un charme que j'ai rarement rencontré aussi puissant, aussi exempt de tout alliage de prétention ou de personnalité.

Dieu permit, et je l'en remercie, que je devinsse pour Paul une joie que ses tribulations domestiques lui rendaient plus sensible, et qui fut dans sa vie, entre les épreuves qu'il avait éprouvées et celles qui l'attendaient encore, comme une oasis au milieu du désert.

Quant à moi, je m'édifiais sans cesse auprès de lui, et j'ai retiré, des deux années que j'ai passées dans son intimité, des leçons que je cherche tous les jours à mettre en pratique.

J'aimais surtout à lui entendre développer sa théorie du bonheur.

« Je ressemble, me disait-il, à ces hommes qu'une faible complexion oblige à *vivre de régime*, mais qui d'ailleurs ne souffrent point ou souffrent très-peu. Ce sont, en somme, je ne dis pas les plus heureux des hommes, mais les plus heureux des malades. Mon bonheur a la santé délicate, et je ne la maintiens qu'à force de soins. Sans doute j'aimerais mieux qu'il eût un de ces tempéraments robustes qui permettent, je ne dis pas les excès, mais un usage libre et confiant de toutes les choses honnêtes et agréables. J'aimerais mieux respirer mon bonheur à pleine poitrine, en vivre et m'y plonger, que d'être obligé de l'entretenir comme une chaleur artificielle, d'y veiller comme à une flamme qui menace sans cesse de s'éteindre. Je préférerais le *beau fixe* à un temps incertain qui fait craindre toujours *pluie ou vent*, ou même *tempête*. — Mais, après tout, je n'ai pas le choix, et, si je me compare à tant d'autres qui sont vraiment ou se rendent malheureux, combien, en raisonnant la chose, je me trouve heureux !

« Mon seul vrai chagrin vient de ma pauvre femme, ou plutôt de son humeur inégale. Mais, au fond, ma femme est bonne; elle m'aime. Je l'aime beaucoup. Que de ménages, en apparence plus unis que le nôtre, et qui n'en pourraient dire autant!

« D'ailleurs, le chrétien a-t-il besoin d'être parfaitement heureux? Un petit aiguillon qui, dans les choses les plus douces, nous rappelle sans cesse que la suprême douceur est ailleurs qu'ici-bas, n'est-ce pas une grâce, au point de vue de la foi? — Et à quoi nous servirait la foi, si nous nous placions toujours en dehors d'elle pour juger de nos intérêts?

« Être assez bien en route pour ne pas désirer arriver, cela peut convenir à celui qui voyage pour voyager. — Quant à ceux qui voyagent pour arriver, il n'est pas mauvais, ce me semble, que la route leur fasse un peu désirer le terme. »

La vie de Paul s'écoulait ainsi doucement, mais d'une douceur chèrement achetée, et dans une sorte de paix armée. — Paul avait perdu son père et sa mère, et était devenu organiste en titre de la cathédrale. Il élevait ses enfants avec peine, mais il y arrivait. — Sa maison ne connaissait pas le luxe, à peine le *confort*, un mot qu'il détestait d'ailleurs presque autant que la chose, qui lui semblait réveiller une idée aussi antichrétienne que possible. Dieu lui avait donné le strict nécessaire; ce strict nécessaire lui suffisait, lui plaisait même, et avait, pour cette forte nature, une sorte de saveur sévère qu'il n'eût point trouvée dans les molles satisfactions du luxe et de la vanité. Si quelquefois il eût voulu être plus riche, c'était uniquement pour sa femme, à qui le *brillant* plaisait tant.

Sans doute, dans ses rêves, il se représentait à vingt-cinq ans, ayant épousé une femme douce, Alice, par exemple, vivant dans l'abondance, y cultivant à loisir les arts et les lettres, menant la vie de propriétaire, et voyant s'ouvrir devant ses enfants de joyeuses perspectives de fortune et de gloire. Peut-être même quelquefois rêva-t-il de paletots plus chauds, et d'un vin plus généreux que les petits vins du cru dont il faisait son ordinaire. Mais, — sauf l'article de la femme douce, Paul souffrait de l'absence de tout ce que je viens d'énumérer, comme je souffre, moi, de ne pas avoir une voiture ou un château sur les bords du Rhin. Ce que Dieu lui refusait, Paul l'avait toujours considéré comme du superflu. Et, si l'on rêve quelquefois au superflu, jamais l'absence du superflu n'a fait souffrir un homme raisonnable.

XIV

Cependant les épreuves croissaient en intensité avec le courage et la résignation de Paul; et ce courage et cette résignation se développaient à leur tour dans de telles proportions, que les plus cruelles douleurs semblaient toujours apporter avec elles leur baume secret. — Il perdit un de ses enfants. Paul trouva dans la mort édifiante de ce petit ange de quoi se consoler et bénir encore la Providence. — Un autre de ses fils, à peine sorti de l'adolescence, tourna mal. L'enfant d'un tel père donna dans de déplorables désordres. La sérénité de Paul eut plus de peine à résister à ce coup; elle y résista cependant. Paul voulut conserver à son âme toutes ses forces, afin de prier pour ce fils égaré. Lorsque le malheureux enfant mourut, dans un hôpital en Algérie, les prières de son père avaient touché le ciel, et, à sa dernière heure, un prêtre vint le réconcilier avec Dieu.

Paul fut à la veille de tomber dans la misère. Un mal dont les musiciens ne sont pas plus à l'abri que d'autres, mais dont ils souffrent davantage, l'atteignit, un *mal d'aventure*. Trois doigts de sa main gauche y restèrent. Comment jouer de l'orgue après cela? C'étaient donc mille francs de perdus sur un revenu de trois mille.

Paul s'occupa tranquillement à réduire le train déjà si modeste de sa maison. La bougie fut remplacée par de la chandelle, la piquette locale par de l'eau claire. — Aux bruyantes désolations de sa femme en présence de cette décadence, il n'avait qu'une réponse : « Que veux-tu, ma bonne amie, quand les revenus diminuent, il faut bien rogner les dépenses. — Mais, en nous retirant un peu d'argent, Dieu nous envoie quelque chose de bien plus précieux, une occasion de le glorifier par notre résignation. Perdrons-nous ce mérite, qu'il nous est si facile d'acquérir? D'ailleurs, nous ne sommes plus que quatre personnes à la maison. Il nous reste deux mille francs de rente. Avec cela, on ne meurt pas de faim à Beaulieu. »

Quant à lui, le calme de son âme ne fut pas un seul instant troublé. Tous ceux qui le rencontraient avec ce

front serein, et qui savaient ses épreuves, s'écriaient : « En voilà un qui a *de la philosophie!* » C'est *de la religion* qu'il eût fallu dire.

Pourtant il avait un chagrin : dans ses réductions, il avait été obligé d'atteindre le budget des pauvres.

Il s'en consolait à grand'peine, lorsqu'on vint lui annoncer qu'on était parvenu à le faire nommer sous-bibliothécaire de la ville.

Ce fut avec une véritable joie d'enfant qu'il apprit cette nouvelle. Il aimait les livres presque autant que la musique. — Il aurait d'ailleurs presque pu combiner ces deux affections et jouer du violon dans les salles de la bibliothèque, tant elles étaient solitaires.

XV

Comme toutes les âmes sereines, Paul aimait la solitude. Et cependant son zèle pour le bien le poussait souvent dans la société, dont ses talents et son inaltérable bonne humeur faisaient les délices. Mais la solitude avait évidemment ses préférences, la solitude où l'on trouve Dieu, la suprême société, où l'on se retrouve soi-même et ses propres pensées. Pourquoi les fuit-on d'ordinaire, sinon parce qu'on les sent oiseuses ou coupables?

Cette joie de la solitude, Paul la goûta sans mélange dans sa bibliothèque. Le bibliothécaire en titre, d'ailleurs presque toujours retenu chez lui par la goutte, était muet comme une tanche. A peine arrivé, il s'installait dans son fauteuil, sans répondre que par signes aux politesses de Paul. — Celui-ci n'avait garde de s'en plaindre. Le silence, cette autre vertu monastique, Paul était heureux de la pratiquer sous ces voûtes, ancien réfectoire des Dominicains, à côté de cette armée de volumes formée des débris de toutes les bibliothèques des couvents de la ville.

Vraiment un peintre ou un moraliste eussent trouvé un charmant sujet d'étude dans ce personnage intéressant à tant de titres, — par la mâle et douce beauté de ses traits, — par l'inaltérable paix qui de son cœur rayonnait sur son visage, — par toutes les épreuves qu'il continuait de traverser avec une si imperturbable sérénité, — par cette expression de sa physionomie, dans laquelle se fondaient harmonieusement la simplicité d'un enfant qui ignore la vie et la sage expérience du vieillard qui en a pesé toutes les vanités dans une juste balance. — Sans doute il avait avec cela un grain d'originalité, mais d'une originalité qui ne faisait que lui donner un charme de plus; originalité d'ailleurs qui ne nuisait à personne, qui résidait plutôt encore peut-être dans les dispositions de ceux qui l'observaient et ne pouvaient admirer, sans un peu d'ébahissement, cette égalité d'humeur et cette *indifférence* des saints, à laquelle nous sommes si peu habitués. L'originalité de Paul, c'était celle du *Socrate chrétien*, de cet homme qui sait demander à la religion non-seulement ses dogmes, sans lesquels l'esprit languit faute de nourriture, non-seulement ses préceptes pour marcher droit sur la terre et vers le ciel, non-seulement ses consolations puissantes dans les grandes épreuves de la vie, — mais qui sait creuser jusqu'à ces profondeurs où sont déposés, pour ceux-là seuls qui ont le courage de les y aller chercher, des trésors de force, de résignation, de joie, de sagesse, — tout un régime de vie par lequel nous faisons de notre existence entière une amoureuse application de nos croyances et un hymne d'amour pour Celui de qui nous tenons tant de biens.

Paul se promenait pendant des heures dans sa bibliothèque, tenant quelque livre à la main, plus souvent aimant à relire le livre de ses pensées, un livre qui n'avait rien de triste, malgré la monotonie de son passé, malgré les sombres perspectives de l'avenir. Pour Paul, n'y avait-il pas en toute chose des motifs de glorifier et de remercier Dieu?

Il se chantait quelquefois à lui-même les symphonies de ses maîtres chéris, avec un ravissement qui éclatait sur son visage. — D'autres fois, l'élan de sa reconnaissance pour Dieu, le feu de ses prières, la joie que lui causait le retour d'une âme à laquelle il avait coopéré, tout simplement la méditation de quelques-uns des grands mystères du christianisme, cette source inépuisable d'émotion pour les âmes vraiment chrétiennes, et qui ne tarit sitôt pour nous que parce que nous ne sommes le plus souvent chrétiens que de nom; — tout cela suffisait à lui faire une musique intérieure, un concert joyeux qui ne s'interrompait guère tant que duraient les journées.

Sans doute, encore une fois, dans ces longues méditations, le rêve se glissait de temps à autre et faisait apparaître à l'esprit de Paul ces jouissances dont il devait être à jamais sevré : la campagne dorée par les derniers feux du soleil, les bords majestueux de l'Océan, les voyages dans de lointains et curieux pays, Rome surtout, qu'il eût si bien goûtée, lui littérateur, artiste et chrétien... Mais ce rêve était bien vite repoussé comme une pensée mauvaise. Paul voyait la vie si pleine que la Providence lui avait faite, surtout ces loisirs lettrés dont il jouissait tant; il était heureux; — ses actions de grâce montaient vers le ciel. Et il ne comprenait pas que ses amis lui parlassent de sa résignation.

XVI

Paul avait dit souvent en toute simplicité qu'il ne répugnerait pas à mourir à l'hôpital, qu'on y était vraiment très-bien. Je crois que c'était, au fond du cœur, son vœu le plus cher. Ç'a été celui de tant de saints!

Dieu l'exauça. — L'année dernière, le choléra sévissait dans Beaulieu. Paul, dès qu'il avait un moment de loisir, était au chevet des malades pour les soigner et tourner vers Dieu leurs dernières pensées. Il demanda même un congé d'un mois, et en profita pour faire élection de domicile à l'hôpital.

Le nombre des conversions dont il fut ainsi l'instrument est prodigieux... Il tomba malade à son tour, et si soudainement, qu'il ne put être transporté chez lui. Il fallut l'installer dans un lit, que venait de quitter, pour la couche suprême, un ouvrier de la ville, fameux par son impiété, mais qui n'avait pu tenir devant la charité enflammée de Paul, et qui, grâce à lui, était mort comme un saint.

Paul était prêt depuis longtemps; et une mort subite n'eût laissé sur son salut aucune inquiétude à ses amis. — Il eut cependant le temps de se préparer encore.

Sa courte maladie ne fut qu'un hymne de joie; il expira en prononçant ces paroles, qu'il avait toujours tant aimées : *Gaudeamus in Domino semper.*

EUGÈNE DE MARGERIE.



LES CROISADES — LEUR INFLUENCE

Les chevaliers français font serment de se croiser.

I

Au signal donné dans le concile de Clermont, tous les historiens rapportent qu'on vit une multitude de gentilshommes, sous le commandement de leurs princes, partir pour la terre sainte. Ils vont rejoindre les étendards de Godefroi de Bouillon, de Baudouin et de Tancrède. *Dieu le veut! Dieu le veut!* C'était le cri de la conscience générale. En effet, il n'était guère de châtelain qui n'eût à se reprocher quelque cas de despotisme et d'exaction, quelque abus de la puissance militaire ou judiciaire dont chacun d'eux était revêtu; et le Christianisme fit naître le besoin d'une expiation égale à la grandeur des iniquités. Cette apostrophe éloquente d'Urbain II, dans l'assemblée de Clermont : « Soldats de l'enfer, devenez les soldats de Dieu! » résume l'esprit de ce vaste ébranlement.

De tous les points du monde chrétien surgissent des soldats pour la délivrance de la terre sainte. Un souffle commun, irrésistible, a comme soulevé toutes les populations à la fois; le trouble, la confusion, l'indiscipline; règnent dans la foule innombrable des croisés. Dans leur marche, que de désordres, que d'erreurs, que de pertes et de tumulte! Ce n'est que le petit nom-

bre qui touche enfin le sol de la Palestine; mais ce sont les plus dignes et les plus vaillants. Alors ils sentent, pour achever leur entreprise, la nécessité de se soumettre à un chef plein de gloire et d'expérience. Poussés en avant par la détermination la plus libre qui fût jamais, ils confèrent à Godefroi de Bouillon la direction d'une liberté qu'ils n'abjurent point; et le cri : *Dieu le veut!* qui retentissait au départ, ils le répètent avec la même énergie dans les rangs de l'armée disciplinée par l'homme extraordinaire qu'ils se sont donné pour chef.

La seconde croisade, prêchée par saint Bernard, en 1146, eut partout du retentissement. Le bruit des miracles du saint et de ses prédications ne laissant aucun doute sur le succès, tous voulaient partir; des femmes mêmes prirent les armes. Louis le Jeune reçut la croix des mains de saint Bernard. L'Allemagne, où il alla prêcher, fut animée du même esprit, et l'empereur



Baudouin de Flandre couronné empereur de Constantinople.

Conrad III suivit l'exemple du roi de France. La plupart des seigneurs se croisèrent avec la même ardeur.

Sous le règne de Philippe-Auguste, le vainqueur de Bouvines et l'un de nos plus grands rois, lorsque la troisième croisade fut décidée, les seigneurs de Champagne, conduits par leur comte Henri II, à qui dix-huit cents fiefs rendaient hommage-lige, prirent la croix et partirent. Ils n'étaient pas revenus de la terre sainte, lorsque, sous le règne du même roi Philippe-Auguste, une quatrième croisade fut prêchée par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. Celle-ci est surtout remarquable par la prise de Constantinople. Dirigée contre les musulmans, cette croisade atteignit les Grecs, qui pourtant étaient chrétiens, mais schismatiques; des causes purement politiques amenèrent ce résultat.

C'est dans le langage naïf de Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne et de Rouménie, et témoin oculaire, qu'il faut lire le récit complet de la quatrième croisade, dont il a été l'historien, et où se place l'événement de la prise de Constantinople.

« L'an mil cent quatre-vingt-dix-huit après l'incar-
« nation de notre Sauveur Jésus-Christ, au temps du
« pape Innocent III, de Philippe-Auguste, roi de
« France, IIe de ce nom, et de Richard, roi d'Angle-

« terre, il y eut un saint homme en France, appellé « Foulques de Neuilly, prêtre, curé du même lieu. » Ce fut lui qui détermina, par son zèle, Thibaut, comte de Champagne, et, à son exemple, bon nombre de seigneurs et gentilshommes, à prendre la croix pour reconquérir la terre sainte. On envoya des ambassadeurs à Venise, la puissance maritime d'alors, pour traiter des moyens du transport. Des arrangements furent pris, dans lesquels, comme on pense bien, les intérêts de la puissance marchande ne furent pas oubliés. On convint « qu'à la Saint-Jean de l'an de salut MCC et II, « les barons françois et les pellerins se devroient trou- « ver à Venise, où l'on leur tiendroit des vaisseaux tous « prêts. » Thibaut étant mort, quelques divisions survenues parmi les croisés furent cause qu'ils prirent des routes différentes, et qu'il n'arriva à Venise qu'un nombre insuffisant pour tenir les accords faits avec cette ville. Afin d'achever de s'acquitter, les croisés, sur la demande du doge Henri Dandolo, consentirent à reconquérir, pour le compte de la république, la ville de Zara, en Esclavonie, que le roi de Hongrie leur avait ôtée. Le doge alors prit lui-même la croix et plusieurs des siens avec lui.

« En ce temps, il y auoit un empereur à Constantino- « ple, nommé Isaac, ayant un frère appelé Alexis, qu'il « avoit racheté d'entre les mains des Sarazins. Cet Alexis « se saisit de l'empereur, son frère, auquel il fait cre- « ver les yeux, et se constitue empereur en son lieu par « la déloyauté que vous voyez. Il le tint longtemps en « prison, et vn sien fils qui étoit aussi nommé Alexis. »

Ce fils parvient à s'échapper, va trouver les croisés, qui hivernaient à Zara, dont ils s'étaient emparés, et il obtient d'eux qu'ils entreprendront de délivrer son père et de le rétablir sur son trône, moyennant quoi, il leur promettait deux cent mille marcs d'argent, des vivres pour tout le camp, et du renfort pour aller en Palestine. Après des dissentiments, qui se renouvelaient en toute occasion parmi les croisés, ce parti fut accepté, et ainsi se trouve encore changé l'ordre de l'expédition.

On se rendit donc à Constantinople, d'où l'usurpateur Alexis fut obligé de s'éloigner. L'empereur Isaac, qui avait eu les yeux crevés, fut tiré de prison et ratifia les promesses faites par son fils, lequel ne tarda pas à être couronné empereur. Mais, malgré les services qu'ils avaient reçus des croisés, l'empereur Alexis et son père ne se pressaient guère de remplir leurs engagements, et une rupture éclata bientôt entre les Français et les Grecs. Sur ces entrefaites, un de ceux-ci, appelé Murzulle, s'empare de l'empereur Alexis pendant son sommeil, le jette en prison et se fait couronner à Sainte-Sophie Le vieil empereur Isaac ne survécut point à ce nouveau désastre; son fils mourut étranglé dans sa prison.

Les croisés se mirent en devoir d'assiéger la ville, et s'en partagèrent la conquête avant qu'elle fût faite. On convint d'élire empereur celui qui serait le plus capable de régir l'État : il devait avoir le quart de tout ce qui serait conquis; le reste appartiendrait par égale moitié aux Français et aux Vénitiens.

Après un assaut malheureux, les croisés intrépides prirent la ville, le 12 avril 1204. Il y eut un grand massacre des Grecs; le tyran Murzulle, qui eût pu se défendre, ne songea qu'à fuir. « Les vainqueurs ga- « gnèrent infiniment en or et argent, pierreries, draps « de soie et fourrures exquises de martes, zibelines, « loups-cerviers, hermines et petits gris, linge, tapisse- « ries, et autres semblables précieux meubles; tellement « que jamais ne fut vu nulle part un si riche saccage- « ment; et tous en général se logèrent au large comme « il leur plut, tant les pellerins françois que les véni- « tiens, y ayant du logis de reste. » Gauthier et Jean de Brienne étaient au nombre des combattants et des vainqueurs.

Les Français, maîtres de Constantinople, fondèrent ce qu'on appela l'empire des Latins, et Baudouin de Flandres fut élu empereur latin de Constantinople.

II

Les croisades influèrent de prime abord sur la servitude. Le serf, en se croisant, cessait de demeurer attaché à la glèbe, où il ne recueillait qu'une faible partie du fruit de ses travaux. La détermination spontanée qui l'entraînait en Asie lui tenait lieu d'affranchissement légal.

Les communes prirent alors de grands développements. Les seigneurs, manquant d'argent pour leur saint voyage, cédèrent aux villes de nombreuses possessions. Non contents d'aliéner leurs biens-fonds, les seigneurs les plus puissants offrirent des coutumes, des priviléges, des franchises, aux villes, qui se hâtèrent de profiter d'une conjoncture si favorable à leur prospérité. Quelques seigneurs firent même gratuitement ces concessions pour mériter la faveur du ciel par des œuvres charitables.

C'est aussi l'époque de l'affaiblissement du système féodal. Les ventes que faisaient ces guerriers, avant d'entreprendre le voyage de Jérusalem, diminuèrent le nombre des fiefs, qui, réunis entre les mains de nouveaux possesseurs, s'éteignaient souvent par la confusion des hommages. Nos rois profitèrent de ces circonstances pour acheter des seigneurs beaucoup de terres qui furent réunies à la couronne.

Alors aussi on vit décroître l'autorité et la considération des justices seigneuriales; leur nombre fut réduit en proportion des fiefs. En plusieurs cas, on eut le droit d'appeler aux juges royaux des sentences rendues par les officiers des seigneurs.

On peut dater des croisades l'établissement d'une marine française. Philippe-Auguste, à son retour de la terre sainte, forma une flotte nationale. Antérieurement les flottes françaises ne se composaient que de bâtiments étrangers loués pour un certain temps.

Pendant leur séjour en Orient, les croisés apprirent à connaître les arts, les sciences, l'industrie et les inventions qui servent à l'agrément de la vie En entrant à Constantinople, ils furent émerveillés à la vue de ses palais, de ses dômes resplendissants de dorures, des statues, des fontaines jaillissantes, des obélisques qui ornaient les places publiques, du luxe, de la magnificence qui régnaient dans cette capitale et qui formaient

un contraste si frappant avec nos villes, que l'on pouvait appeler alors des villes de boue. Les relations commerciales s'établirent et furent une source de richesses et de jouissances pour les peuples de l'Occident.

Aucune époque du moyen âge ne présente un si grand nombre d'historiens que la période des croisades; et les écrivains de ces expéditions ne furent pas seulement des moines, des chapelains, étrangers à la guerre et aux combats : jusque-là, tels avaient été les seuls écrivains. On distingue dans le nombre de ces historiens deux des plus nobles et des plus vaillants chevaliers français, tous deux de la Champagne : l'un, Ville-Hardouin, qui nous a raconté l'exploit de ces vingt mille croisés qui enlevèrent d'assaut Constantinople, gardé par quatre cent mille hommes; l'autre, le sire de Joinville, le commensal et l'ami chéri de son roi, qui par son récit nous associe, pour ainsi dire, à la vie de saint Louis : tout occupé de représenter les vertus de son maître, ce loyal chevalier se fait aimer lui-même.

L'architecture appelée gothique parvint alors à sa perfection. On vit paraître les plus admirables constructions qu'elle ait enfantées : on éleva la tour inclinée de Pise, la tour si haute et si délicate de Strasbourg; on jeta les fondements de la cathédrale-d'Amiens, chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance; la Sainte-Chapelle de Paris, moins vaste et d'une forme aussi légère, fut le plus bel ouvrage de l'architecte favori dont saint Louis se fit accompagner dans ses voyages en Asie; le chœur de Beauvais, le portail de Reims, l'église de Saint-Ouen à Rouen, dont l'ensemble est parfait; en un mot, nos belles cathédrales du Nord, qui, en général, datent de cette époque. N'oublions pas de citer ici, comme l'œuvre de ce temps, l'église de Saint-Urbain de Troyes, d'un style encore plus léger et plus hardi que la Sainte-Chapelle de Paris. A la vue de tels monuments et de beaucoup d'autres du même genre que nous pourrions citer, et dont les bonnes gens du moyen âge que nous qualifions de barbares nous ont laissé de si éclatants modèles, on est forcé de reconnaître que, avec les formes carrées, la pesanteur et l'austère monotonie des ordres grecs, il est impossible d'obtenir des effets aussi imposants, de réunir au degré nécessaire de solidité ce svelte qui charme l'œil, qui enchante, qui ravit, qui étonne, et ferait croire un instant qu'un souffle peut emporter ces édifices aériens, qui semblent ne rester en place que par quelque vertu surnaturelle.

Dans la construction des monuments chrétiens, le style ogival forme ce que l'on appelle improprement l'architecture gothique. Puisque ce mot a prévalu, nous l'emploierons. Et pourquoi a-t-il prévalu? C'est que, lors de la grande révolution qui, au quinzième siècle, s'opéra dans les arts en Italie, les artistes et les historiens de cette époque étaient habitués à considérer comme barbares toutes les productions artistiques du moyen âge. Ils les disaient importées par les peuplades du Nord, et ils crurent, on ne sait par quelle raison, pouvoir attribuer plus particulièrement aux Goths, qui habitaient les bords de la Baltique, l'invention de cette forme d'architecture, adoptée pendant quatre ou cinq siècles par toute l'Église latine en Occident, et qui ne put jamais se naturaliser complétement sur le sol italien. De là le nom de gothique, employé bientôt en Europe dans la même acception qu'il l'avait été en Italie.

Et pourtant, la forme de l'ogive existe depuis la plus haute antiquité; on la retrouve dans les plus anciens monuments de l'Inde et dans ceux de la Perse; on en voit des exemples en Grèce et dans plusieurs tombeaux de l'Asie Mineure; on la rencontre en Égypte, aussi bien que dans les constructions pélasgiques du Latium et dans les anciens monuments du Mexique. L'architecture ogivale est chrétienne, et c'est à Byzance (Constantinople) qu'elle a commencé de s'affranchir pour se transformer et se répandre de là dans toute l'Europe.

En résumé, les croisades, ces grandes irruptions où l'Europe sembla s'affaisser sur l'Asie, ces expéditions lointaines et gigantesques, dont la première a commencé sous Philippe I[er], et dont la huitième et dernière s'est terminée sous saint Louis, occupent dans notre histoire une période de cent soixante-six ans, et cette période est féconde en grands événements et en grands caractères. Les noms de Godefroi de Bouillon, de Baudouin, de Raymond, de Hugues le Grand, de Bohémond, de Coucy, de Brienne, de Joinville, de Tancrède, de Montmorency, ces noms, immortalisés par la poésie et l'histoire, rappellent encore à notre admiration ce que la noblesse française eut jamais de plus illustre et l'esprit chevaleresque de plus héroïque. Ces courses lointaines ont apporté de l'Orient les germes abondants d'une culture nouvelle et plus étendue, et naturalisé parmi nous le goût du commerce, de l'industrie, des arts et des sciences. Enfin, au nombre des salutaires effets des croisades, il faut ajouter l'abaissement des grands vassaux, l'affermissement de l'autorité royale et l'affranchissement du peuple des villes et des campagnes.

Tels sont les résultats de ces entreprises, que des auteurs prévenus ou passionnés ont nommées souvent le fléau du moyen âge; mais tout homme impartial ne ratifiera pas ce jugement, et, à ses yeux, le bien permanent produit par ces expéditions l'emporte de beaucoup sur les maux dont elles furent accompagnées, maux dont les plus fâcheux sont d'ailleurs communs à toute guerre en général [1].

[1] Nous empruntons ce morceau d'histoire à un remarquable ouvrage qui réclame sa place dans toute bibliothèque sérieuse, l'*Histoire des comtes de Brienne*, qui jouent un si grand rôle dans nos annales, par M. Bourgeois, ancien condisciple de Napoléon I[er] à l'École militaire de Brienne.

VOLTAIRE HISTORIEN

Voltaire, qui, à trente-deux ans, comme le remarquent ses biographes, avait été deux fois renvoyé de Hollande, chassé de chez son père, mis deux fois à la Bastille, bâtonné par des valets dont il avait insulté le maître, exilé de Paris, exilé de France, après avoir vu quelques-uns de ses funestes ouvrages brûlés par la main du bourreau ; Voltaire, à cinquante ans, menait encore une vie vagabonde, laissant partout, en bro-



Voltaire au café Procope.

chures ou en corps de volumes, en fragments ou en pamphlets, des écrits qu'il reniait ou reconnaissait suivant les occasions. Il avait occupé des logements dans tous les quartiers de Paris, habité quinze provinces, stationné dans quatre ou cinq pays étrangers, souvent sous des noms d'emprunts. Tout à la fois audacieux jusqu'à l'impudence et inquiet jusqu'à la pusillanimité, il était pourtant devenu riche, non par ses ouvrages, mais par ses spéculations dans les grains, dans les armes, dans les agiotages, et aussi dans les complaisances effrontées de sa plume. Les Anglais avaient richement payé la scandaleuse glorification de leur reine Élisabeth dans sa *Henriade*, et l'effroyable avilissement de l'héroïque Jeanne d'Arc dans un ignoble poëme qui sera toujours un crime odieux. Sa menteuse *Histoire de Pierre le Grand* lui vaudra plus tard, outre une prime de cent mille roubles, le privilége d'entrer ses navires en franchise dans les ports russes.

Mais ce n'est pas ici le lieu de résumer sa vie; nous ne voulons parler que de son rôle d'historien.

Il quitta Lunéville, en 1748, pour venir à Paris. On allait jouer sa tragédie de *Sémiramis*, que devaient accueillir des parodies de tout genre. Il entra donc un soir au café Procope, où se réunissaient, en même temps que les comédiens, ceux des littérateurs de ce temps-là qui s'occupaient d'actualités ou de critiques

dans leurs publications hebdomadaires ou mensuelles, et quelquefois dans de petits pamphlets.

— Vous refaites donc aussi l'histoire? lui dit Fréron. Vous avez découvert sans doute des documents inconnus avant vous?

— A quel propos l'apostrophe? répliqua Voltaire, qui, au moment où l'on préparait une première représentation, voulait peut-être ménager le rigide Aristarque.

— Mais à propos de votre manière d'habiller nos vieilles annales. Vous dites, dans un fragment de vous qu'on nous a lu, que Théodose le Grand a fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique; tous les historiens qui ont exposé le fait avant vous n'en comptent que sept mille. Sans consulter Sozomène, qu'il vous est permis de ne pas connaître, vous pourriez lire Fléchier.

— Un évêque a sa manière, et j'ai la mienne. L'histoire est une muse.

— Pour vous, intervint Saint-Foix, elle est encore païenne. Car vous présentez Trajan comme un philosophe tolérant, qui n'a jamais persécuté les chrétiens; et, si vous prenez la peine de lire la CII[e] lettre de Pline, vous verrez que des multitudes de chrétiens ont subi le martyre avec son autorisation et par son ordre. Il est vrai que Néron a droit aussi à votre indulgence, et, plus que cela, à votre éloge. Lisez donc Tacite; et, avant de livrer nos martyrs à votre muse, lisez leurs actes authentiques dans Ruinart.

— Votre muse fait des contes, reprit Fréron. Vos récits sont, à la véritable histoire, ce que le *Virgile travesti* de Scarron est à l'*Enéide*. Ce genre vous convient; mais ne vous donnez pas comme historien,



L'histoire est une muse.

quand on trouve dans chacune de vos pages plus de menteries que de phrases. Vous maltraitez les croisades, que votre esprit de Satan ne peut pas comprendre. Vous dites que quand les Latins, en 1204, prirent Constantinople, ce fut la première fois que cette ville fut saccagée. Mais Alexis Comnène l'avait saccagée un siècle auparavant; et, plus anciennement encore, Constantin Copronyme, l'ayant prise, y avait tout mis à feu et à sang. Vous défendez les Sarrasins en abîmant les chrétiens.

Vous avez dit quelquefois que pour écrire l'histoire il faut n'avoir ni religion ni patrie.

— Eh bien, riposta Voltaire, qui commençait à ne plus se contenir, il est possible que je n'aie ni l'une ni l'autre. L'histoire est une muse. Je laisse aux bénédictins et aux gens qui compilent les recherches que demandent les savants et les cuistres. Pour moi, il me suffit d'amuser les lecteurs, et j'écris pour les Français, à qui il faut plus d'historiettes que d'histoire. Je les sers dans leur goût.

— A la bonne heure, dit Saint-Foix. Mais, si vous n'avez ni religion ni patrie, du moins soyez impartial. Ne poursuivez pas de votre haine la religion qui vous a donné son baptême, et n'avilissez pas le pays qui a encore la bonhomie d'être fier de vous.

En ce moment, Piron, qui suivait les répétitions de la pièce nouvelle, entra en chantant :

Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis?*
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis?

Voltaire, furieux de cette facétie, qu'il connaissait déjà, tourna les talons et sortit.

Mais il fut repris bientôt par des critiques mieux assis encore, qui relevèrent, à son grand chagrin, les mille et une faussetés flagrantes de ses récits.

Nous y reviendrons, — ce n'est ici qu'un préambule.

COLLIN DE PLANCY.

LA MONTRE ET L'HORLOGER

FABLE

Un horloger avait dans sa boutique
Une montre, hélas! sans valeur,
Car les ressorts usés et le cadran antique
N'avaient jamais pu trouver d'acheteur.
« Je ne veux point d'argent qui dorme,
Dit notre homme en l'examinant :
Voyons; peut-être en la changeant de forme
Me vaudra-t-elle du comptant. »
Il entreprend soudain l'ouvrage;
Avec grand soin déguise les défauts,
Et, grâce à l'art qu'il sait mettre en usage,
Donne à l'objet des traits nouveaux.
Le cadran, fait à neuf et de forme élégante,
Rajeunit sa caducité;
Quant au ressort, tant pis s'il est gâté,
Il suffit qu'on admire une forme charmante :
Tout bijou, dans ce cas, est bientôt acheté.

Cet horloger raisonnait en grand maître.
Combien de fois, dans la société,
Par des dehors charmants n'est-on pas enchanté!
Que de mérites faux qu'on n'apprend à connaître
Qu'en éprouvant leur nullité!

LE RACHAT DES CAPTIFS

C'est avec justice que les chrétiens appellent l'Église leur mère; elle est leur mère, puisque, épouse de Jésus-Christ, elle les enfante sur les fonts sacrés du baptême et les rend enfants de Dieu, héritiers de la gloire éternelle; elle est leur mère, puisqu'elle a toutes les tendresses, toute la vigilance de la maternité, et que jamais le soupir, la plainte, si lointaine qu'elle fût, d'un de ses fils, ne l'a trouvée insensible. Quelle est la souffrance pour laquelle cette mère admirable n'ait eu des consolations? quelle est la misère qui n'ait trouvé un refuge dans ses bras? quel est l'opprimé dont elle n'ait soutenu les droits? quelle est l'infortune qui ne l'ait vue en tout temps secourable? Elle a communiqué à ses enfants les plus chers, à ceux qui sont le plus intimement unis à sa personne, le feu divin de la charité dont elle est consumée. Comme saint Jean, couché sur la poitrine de Jésus, et puisant à leur source les secrets de l'amour, les prêtres, les religieux, les vierges, première postérité de l'Église, aînés de la maison du Seigneur, sont pénétrés de cette ardeur compatissante, de ce zèle ingénieux qui sait trouver un baume pour toutes les plaies, un adoucissement pour toutes les infortunes. Il serait impossible d'énumérer ici les œuvres charitables auxquelles le christianisme a donné naissance; ce serait vouloir compter les étoiles du ciel ou les grains de sable des rivages, et, depuis les sept diacres de l'église de Jérusalem, institués pour distribuer les aumônes des fidèles, jusqu'à la petite sœur des pauvres du dix-neuvième siècle, la précieuse tradition de la charité n'a pas été un instant interrompue; ce soleil levé sur l'horizon chrétien n'a pas souffert d'éclipse; ce foyer qui projette au loin sa vivifiante chaleur ne s'est pas amorti depuis dix-huit cents ans.

Parmi les misères qui, dès l'origine du Christianisme, excitèrent au plus haut point le zèle et la compassion de l'Église, on doit compter la situation des chrétiens captifs chez les infidèles, et menacés chaque jour ou dans leur foi ou dans leur vie. De tous temps, l'Église a eu, pour cette partie malheureuse de son troupeau, des regards et des sollicitudes de mère; des saints, tels que saint Paulin de Nole, s'offraient eux-mêmes en esclavage pour délivrer leurs frères; les moines de Lérins rachetaient souvent des captifs, et quelquefois aussi des négociants vénitiens ou génois payaient, sur bons gages, la rançon des croisés détenus en prison; mais ils étaient sûrs de rentrer dans leurs avances, et ce n'était pas là la charité. Ainsi Bernard de Castelbajac avait engagé sa bannière à un marchand pisan; celui-là savait que le noble seigneur la retirerait avec empressement.

Quand les progrès de l'islamisme eurent créé aux nations chrétiennes des ennemis dont la haine vigilante ne s'endormait pas, quand les plus belles provinces de l'Espagne, quand les côtes de l'Afrique et de l'Asie furent livrées à la domination des fils du prophète, quand les voyageurs et les pèlerins chrétiens se vendirent comme un vil bétail sur les marchés de Tunis et de Fez, alors la rédemption des captifs devint le souci de l'Église, et la charité catholique revêtit une nouvelle forme pour aller au secours de cette nouvelle infortune. La Providence fit surgir des saints animés de la flamme du dévouement et de la foi; ils vinrent au moment voulu, comme les étoiles dociles dont parle le prophète, qui, à la parole du Créateur, accourent du fond des espaces, et disent : *Me voici!*

Saint Pierre Nolasque fut un de ces hommes héroïques dont la charité alla jusqu'à l'entier sacrifice de lui-même. Il méritait que Bossuet lui appliquât les paroles de saint Paul : *Il s'est donné lui-même pour nous*, car il donna tout aux pauvres captifs, ses talents, ses forces, sa vie, et il fonda pour eux une milice qui, durant sept cents ans, fut l'héritière de sa pensée et de son abnégation. Ce saint appartient à la France. Il était né dans un bourg du Lauraguais, appelé le Mas-des-Saintes-Puelles, à une lieue de Castelnaudary. Il était issu d'une famille noble; et, jeune encore, il suivit Simon de Montfort dans la croisade contre les Albigeois. Pierre d'Aragon, que sa faiblesse avait entraîné

dans le parti des hérétiques, confia cependant à la loyauté et à la prudence de Simon de Montfort l'enfance de son fils unique, et le vaillant chevalier, l'homme de foi digne d'un semblable dépôt, remit à Pierre Nolasque l'éducation de cet enfant, qui devait régner un jour. Il suivit son élève dans l'Aragon : c'était là que l'attendaient les desseins de Dieu. Au milieu des devoirs austères de son état, tout préoccupé du royal enfant qu'il élevait pour Dieu, pour l'Église et pour les peuples, une pensée le poursuivait : — celle des chrétiens captifs chez les Maures, dont chaque jour, sur cette terre d'Espagne, en partie envahie par les infidèles, il entendait raconter et déplorer les malheurs. Il résolut de consacrer tous ses biens à leur délivrance; mais, au moment où il allait exécuter ce dessein, la sainte Vierge lui apparut et lui dit que Dieu voulait qu'il fondât un nouvel ordre, dont les religieux s'engageraient par vœu à s'employer au rachat des captifs. Saint Raymond de Pennafort, chanoine de Barcelone, et Jacques, roi d'Aragon, élève de Nolasque, eurent la même vision durant la même nuit. Ces hommes, élus de Dieu, se communiquèrent leurs pensées et se confièrent les avertissements qu'ils avaient reçus du ciel, et l'ordre de *Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs* fut fondé.

Il se composait, dans l'origine, de prêtres et de chevaliers, qui s'engageaient tous, par les vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, et, de plus, par un vœu particulier, d'engager leurs personnes et de demeurer en esclavage, s'il le fallait, pour la délivrance des captifs. Ces religieux s'employèrent d'abord à racheter quelques esclaves, et ne sortaient pas des terres assujetties à des princes chrétiens. Mais Pierre Nolasque leur représenta que, pour accomplir le vœu prononcé devant les saints autels, ils devaient aller chez les infidèles délivrer leurs frères de la cruelle servitude de leurs ennemis, et se donner eux-mêmes au besoin pour le rachat de ces pauvres esclaves. Le premier il partit, et mérita ce glorieux titre de *rédempteur*, que depuis on donna aux religieux chargés de ces saintes négociations. Il fit deux voyages, l'un au royaume de Valence, l'autre à Grenade, et il racheta aux Maures jusqu'à quatre cents esclaves chrétiens, qu'il eut la joie, bien digne de son âme, de rendre à leur patrie et à leur famille.

Les rois maures avaient traité le saint avec la courtoisie chevaleresque dont leur cœur était alors le modèle, et ce n'était pas chez eux que le disciple de Jésus-Christ pouvait trouver la croix et les souffrances qu'il recherchait avec ardeur. Il laissa à ses frères ces missions douces et faciles, et il choisit l'Afrique pour son partage. Les corsaires barbaresques furent moins traitables, en effet, que les brillants rivaux des rois d'Aragon et de Castille. Là, le rédempteur des captifs suivit de près le Rédempteur du genre humain; il eut part à ses chaînes, à ses humiliations... « O grâce de la Rédemption ! s'écrie Bossuet [1], que vous opérez dans son âme ! il a un cœur de Jésus, qui n'a de vie et de liberté que pour la rédemption de ses frères... Prisonnier entre les mains des pirates, pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais, et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse égaler sa joie, et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature, la captivité à la grâce, et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité, et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont, et, pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort, qu'il est toujours prêt à l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves... Telles sont les délices de Pierre Nolasque. Telle est la joie du Dieu rédempteur. Écoutez le divin apôtre : *Il a enduré la croix, s'étant proposé une grande joie.* » (Héb.)

Cette page admirable explique le caractère et la mission de saint Pierre Nolasque; elle explique aussi le succès de son œuvre, car, dans l'Église, parmi les disciples de Jésus-Christ, le dévouement est contagieux, et jamais encore la voix d'un saint appelant aux combats du Seigneur les hommes de bonne volonté n'est demeurée sans écho parmi les âmes généreuses. La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, envoyèrent des fils à Pierre Nolasque et des rédempteurs aux pauvres esclaves; saint Louis, dont le grand cœur embrassait toutes les œuvres pieuses, se lia d'affection avec le fondateur de la Merci, et l'invita à l'accompagner en terre sainte. Ce voyage souriait à la foi et à la charité de Pierre Nolasque, mais le ciel ne lui permit pas de l'accomplir, car son pèlerinage terrestre approchait de son terme, et il allait voir bientôt la véritable Jérusalem, la cité de Dieu, dont les saints sont les pierres vivantes et précieuses. Accablé par l'âge, consumé de travaux et d'austérités, le charitable père des pauvres captifs mourut la nuit de Noël de l'an 1256. Il fut enterré dans la sépulture commune des religieux; mais, quatre-vingts ans après, par ordre du pape Benoît XII, on exhuma son corps, qui fut trouvé revêtu de l'habit des chevaliers de son ordre. Il portait au côté sa longue épée. Le bruit des miracles qui s'accomplirent auprès de ses reliques et les intercessions des religieux de Notre-Dame de la Merci portèrent le pape Urbain VIII à le canoniser en l'an 1628. Alexandre VII fit insérer son nom dans le martyrologe romain, et, à la prière de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, Clément X ordonna qu'on ferait son office double comme celui des autres fondateurs d'ordres.

L'œuvre de saint Pierre-Nolasque subsista. Son ordre donna à l'Église plusieurs saints canonisés et des bienheureux, dont quelques-uns, fidèles à leurs engagements, sont restés entre les mains des infidèles pour racheter un plus grand nombre de captifs, et pour évangéliser ceux qui demeuraient dans les chaînes. De ce nombre fut saint Raymond Nonnat, qui demeura huit mois en captivité, pendant lesquels il souffrit mille tortures; mais aucune souffrance, aucune menace, ne purent l'empêcher de prêcher Jésus-Christ, jusqu'à ce que les Barbaresques lui percèrent les deux lèvres avec

[1] Panégyrique de saint Pierre Nolasque

un fer chaud et lui mirent un cadenas à la bouche pour l'empêcher de parler. Saint Pierre Paschal, évêque de Jaën, ayant employé tous ses biens au soulagement des pauvres et au rachat des captifs, n'ayant plus rien à donner que lui-même, partit pour l'Afrique, afin de consoler et de fortifier ceux qu'il ne pouvait plus racheter. Il fut chargé de fers et accablé d'outrages; le peuple de son diocèse rassembla une forte somme pour sa rançon; mais, au lieu de l'employer à acheter sa liberté, il la consacra au rachat de plusieurs femmes captives et de leurs petits enfants, et il demeura aux mains des infidèles, qui lui procurèrent la couronne du martyr en l'an 1300.

Tels furent les commencements du saint ordre de la Merci, et, pendant sept siècles, les rédempteurs furent fidèles à leur généreuse mission. On les vit, en Europe, recueillir des aumônes, en Afrique, en Asie, traiter du rachat des captifs, les consoler dans leurs prisons, les



Captifs rachetés par les moines de l'abbaye de Lérins.

évangéliser au péril de leur vie, accepter l'esclavage pour leur donner la liberté, et conserver et conquérir, par l'oblation d'eux-mêmes, des âmes à leur divin Maître. L'humilité la plus grande accompagnait ces actes héroïques : quand le navire des rédempteurs rentrait dans le port, quand les petits enfants venaient orner de chaînes de fleurs les mains des captifs qui ne portaient plus d'autres entraves, quand on suspendait leurs fers aux murs de l'église prochaine, quand les familles, éperdues de joie, embrassaient le fils, l'époux, le père retrouvé, alors, l'humble auteur de tant de félicité, le pauvre père de la Merci se dérobait dans la foule, retournait dans son monastère, et allait, au pied de l'autel, confesser dans la sincérité de son âme qu'il n'était qu'un serviteur inutile.

La Révolution a aboli en France l'ordre de Notre-Dame de la Merci et celui des Trinitaires, fondé dans le même dessein, par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois [1]; la conquête d'Alger, en détruisant le nid

[1] On peut lire, au Bréviaire romain, dans les belles légendes de ces deux saints, les visions miraculeuses qui les déterminèrent, à l'époque de saint Pierre Nolasque, à s'occuper aussi du rachat des captifs. Ils fondèrent l'ordre des Mathurins. Une de ces visions est reproduite dans la gravure qui termine cette livraison.

de ces *rois de la mer*, qui avaient résisté à Charles-Quint et bravé Louis XIV, rendit l'office des rédempteurs désormais moins nécessaire. Cependant, comme dans l'Église aucune pensée utile ne demeure sans fruit, l'œuvre du rachat des esclaves existe encore; ce sont des femmes, des vierges consacrées à Dieu, qui la pratiquent aujourd'hui. Les dames du Bon-Pasteur d'Angers, dont la maison est le refuge de tant de misères et de tant d'infortunes, au moyen des aumônes qu'on leur confie, rachètent, sur les marchés de l'Égypte et de Tunis, les petites esclaves nègres exposées en vente. Ces enfants infortunées reçoivent le double bienfait de la liberté et de la foi; elles échappent à la tyrannie des hommes et à la tyrannie du démon; elles entrent dans la grande famille chrétienne, elles deviennent filles de l'Église, titre glorieux qui consolait sainte Thérèse à son lit de mort, elles, ces pauvres créatures, qui, la veille, traversaient le désert sous les



Bernard de Castelbajac rachetant sa bannière.

coups de fouet d'un maître, et que l'on exposait au marché sur le rang des bêtes de somme ! Cette belle œuvre, où se perpétue, où s'agrandit peut-être la féconde pensée des Pierre Nolasque et des Félix de Valois, cette œuvre si profondément catholique, n'est pas assez connue; l'on ne sait pas assez qu'avec cinquante à soixante francs on peut acheter au Caire une pauvre petite esclave, une orpheline délaissée, et la doter, par les mains des dames du Bon-Pasteur, d'une éducation chrétienne et d'un sort paisible, car les religieuses n'abandonnent pas les enfants qu'elles ont rachetées et enfantées à la foi.

Voilà une des œuvres accomplies par l'Église où se manifestent sa charité, sa vigilance, sa dilection. Elle est le tabernacle de Dieu avec les hommes, et rien ne fait mieux comprendre l'incommensurable profondeur des miséricordes divines que la contemplation des œuvres de l'Église, marquées au double sceau de la grandeur et de la bonté, et faites à la gloire du Dieu très-bon et très-grand !

E. Ribecour.

MARCIE

HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

(SUITE)

IV

SÉVÉRUS.

Le lendemain, à l'heure où les ombres de la nuit descendent, Marcie, seule dans le temple, agenouillée devant l'autel, faisait retentir de ses sanglots étouffants les voûtes séculaires. Son frère n'était plus : condamné par le sénat, il n'avait pas attendu que les licteurs vinssent exécuter l'arrêt; il s'était ouvert les veines dans son bain, et on l'avait trouvé mort au fond de la cuve de porphyre. Sa sœur le pleurait avec des larmes que rien ne pouvait consoler; tantôt elle l'appelait avec tendresse, tantôt elle accusait les dieux qui avaient tranché si vite le cours de cette jeune vie; tantôt elle invoquait d'une voix timide le Dieu inconnu qui, on le lui avait dit, soulageait toutes les douleurs. Ses fonctions de prêtresse la retenaient auprès de l'autel; heureuse, en sa solitude, que Léa même, sa fidèle affranchie, ne pouvait partager, elle s'abreuvait de pleurs et d'amertume. Mais, au milieu même de sa douleur, elle veillait, attentive, sur le feu sacré, dont les flammes, légères et bleuâtres, illuminaient le temple; elle y jetait le bois résineux, les essences odorantes; alors la flamme petillait et jaillissait jusqu'aux chapiteaux des colonnes, en éclairant les tranquilles profondeurs du parvis.

La nuit était déjà avancée dans son cours; la lune jetait à travers le dôme du temple sa blanche clarté; Marcie, épuisée par les pleurs, était affaissée contre l'autel, lorsqu'un pas furtif résonna sous les voûtes de marbre et de cèdre. Elle leva la tête : un homme de haute taille s'avançait vers elle; arrivé à peu de distance de l'autel, il laissa tomber la chlamyde militaire dont il se couvrait le visage. Elle frémit et s'écria :

— Ombre de Sévérus, que me veux-tu ?

— Ma sœur, dit le jeune homme à voix basse et en s'approchant les bras ouverts pour l'embrasser, ma sœur, ne tremble pas, c'est moi, c'est ton frère !

— Tu vis ! tu m'es rendu ! Vespasien s'est laissé fléchir ! ô mon frère chéri !

Et elle l'étreignit sur son sein avec un transport de joie.

— Je vis, dit-il, mais pour toi seulement. Je n'ai pas invoqué la clémence de Vespasien, car je n'avais rien à en attendre; mais je n'ai pas voulu subir son arrêt. Un jeune esclave, mort la veille, a été placé, les veines ouvertes, dans mon bain, et, à l'heure qu'il est, son cadavre, sous mon nom, est jeté aux gémonies, et les flots du Tibre l'emportent vers Ostie. Mort pour tous, je vis pour toi et pour un affranchi dévoué, et je quitte Rome pour aller chercher une contrée où je puisse exister en paix.

— Hélas ! dit-elle, où iras-tu ? la puissance romaine s'étend partout !

— Je me déguiserai, je fuirai, s'il le faut, aux extrémités du monde, aux bords du Gange, ou dans les contrées glacées du Nord. N'importe! je suis jeune, je veux vivre ! J'ai quitté sans peine les palais et les richesses de nos ancêtres, mais je ne veux pas quitter la vie parce qu'un tyran l'ordonne ! Je vivrai !

Marcie pleurait; elle était ramenée à sa douleur, puisqu'elle allait le perdre encore une fois et que d'incessants périls allaient entourer cette tête si chère.

— Ma sœur, reprit-il, j'ai voulu te revoir et te dire un dernier, un éternel adieu; mais l'heure est venue, je dois partir; il faut que j'aie quitté Rome avant que l'aube ait paru à l'Orient, et que je vogue vers les contrées étrangères avant que le soleil soit couché sur les flots. Tout est préparé; invoque pour moi tes dieux, puisque tu crois aux dieux; pour moi, comme les anciens philosophes, je vais chercher la sagesse à sa source, aux régions de l'aurore, d'où la lumière et les sciences nous sont venues ! Adieu, sœur chérie, adieu ! que toutes les prospérités soient sur ta tête !

Elle s'attacha à lui et le suivit jusque sous le portique, avec des mots pleins de tendresse et des sanglots déchirants. Là, Sévérus la pressa encore une fois sur sa poitrine; il la tint longtemps embrassée, et puis il s'éloigna dans l'ombre de la nuit.

Elle rentra dans le temple : il était sombre, et aucune clarté ne jaillissait de l'autel. Le feu était éteint. Épouvantée, désespérée, la malheureuse prêtresse tomba sur le marbre, et un long évanouissement l'enleva au sentiment de ses périls et de ses douleurs.

V

LA CONDAMNATION.

Trois jours après, le collége des pontifes était rassemblé dans une des salles les plus reculées du temple; les prêtresses de Vesta étaient assises derrière les prêtres et les flamines, voilées et enveloppées de leurs blancs vêtements; silencieuses et tristes, elles dirigeaient leurs regards affligés vers celle qui n'était plus placée dans leurs rangs, vers Marcie, qui comparaissait, accusée, devant ce tribunal redoutable. Elle ne portait plus la robe blanche bordée de pourpre, le voile, les bandelettes des vestales; couverte d'une tunique noire comme d'un linceul, ses longs cheveux flottants sur ses épaules, ses pieds nus, à la mode des esclaves, elle attendait, avec une fierté calme et résignée, que le grand prêtre l'interrogeât. Il prit enfin la parole et dit :

— Délégué par Flavius-Vespasianus, souverain pontife, empereur, trois fois consul, censeur, je t'accuse,

toi, Marcie-Sulpicia, d'avoir violé tes vœux, et je réclame contre toi la peine dont nos anciennes lois punissent l'infamie.

Marcie ne répondit pas. Le pontife reprit avec une certaine véhémence :

— Peux-tu nier qu'il y a trois jours, au moment où la mort de ton frère aurait dû te remplir de deuil, on ne t'ait vue, sous le portique de ce temple auguste, entre les bras d'un homme que tu accablais de caresses? Au même instant, le feu s'est éteint sur l'autel : la déesse, par cette marque sensible de sa colère, a puni sa prêtresse infidèle et l'a dévouée aux dieux infernaux! Qu'as-tu à répondre?

— Hélas! rien! soupira à demi-voix l'accusée.

Le silence était si profond, que ce mot, à peine articulé, retentit à chaque oreille attentive; les pontifes prirent un air plus sévère; les vestales gémirent sur le sort de leur compagne.

— Tu ne nies pas ce dont on t'accuse?

— Je ne nie rien.

A ce mot, la grande prêtresse, la vénérable Occia [1], poussa un sanglot étouffé; elle tendit les bras vers Marcie, qu'elle avait reçue enfant des mains de sa famille, et s'écria :

— O ma fille! n'as-tu rien à dire?

— Rien, répondit Marcie en baissant vers la terre ses yeux, qui, dans ce moment terrible, resplendissaient d'une fierté virginale.

Elle n'ajouta rien, car elle craignait qu'un mot, une protestation d'innocence, ne vinssent révéler à ses juges l'existence de son frère, et que la mort suspendue sur sa tête ne se détournât et n'allât menacer une vie qu'elle estimait plus que la sienne. Elle voulait mourir, selon l'expression d'un ancien, *pleine d'un invincible silence*. Les pontifes se consultèrent à voix basse; enfin le grand prêtre reprit la parole :

— Marcie, tes juges t'annoncent par ma voix ton irrévocable sentence. Nous t'épargnons les tortures réservées à celles qui ont laissé éteindre le feu sacré; mais, vestale infidèle, tu subiras le supplice réservé à celles qui ont enfreint leurs vœux et mis en péril, par leur parjure, les destinées de la patrie. Avant une heure, tu subiras ton sort. Allez, licteurs, et exécutez la sentence!

Marcie pâlit; une sueur froide se répandit sur son front, et, une frayeur instinctive trahissant sa volonté, elle courut se réfugier aux genoux d'Occia, qui l'étreignit avec douleur. Mais, sur un signe du grand pontife, les licteurs détachèrent la condamnée des faibles bras qui ne pouvaient la défendre, et Marcie, entraînée au milieu des gardes, disparut pour jamais aux yeux de ses compagnes.

VI

LA MORT.

La ville entière était rassemblée auprès de la porte Salaria et attendait, avec un mélange de curiosité, de compassion et de terreur, le funèbre cortége de la vestale condamnée. On s'entretenait à voix basse de ce funeste événement; on plaignait la jeune prêtresse qu'on avait vue aux fêtes de l'amphithéâtre, et qui était si jeune, si belle, et issue d'une race si antique et si noble. L'approche du cortége funéraire mit fin à tous les entretiens et répandit dans les âmes une impression profonde d'horreur et de pitié. C'était, au milieu des pompes de la Rome impériale, comme une apparition du génie farouche des Sabins et des anciens dieux du Latium, que ce châtiment mystérieux et terrible réservé à la vierge infidèle, que ce cortége funèbre d'une vivante, que l'on emmenait, pleine de vie et de jours, vers le caveau sépulcral où la loi impitoyable allait l'enfermer pour jamais. La procession funèbre conduisant un cadavre au bûcher était mille fois moins lugubre, et le mort, étendu sur sa dernière couche, entouré de ses parents en pleurs et des images vénérées des aïeux, passait sous les yeux de la foule avec une sérénité majestueuse, car le combat de la vie avait cessé, tandis qu'il existait tout entier, avec ses angoisses et ses terreurs, pour la victime entraînée vivante vers son sépulcre.

Le cortége traversa le *Forum*, le *Comitium*, et se dirigea lentement par la voie *Salaria* vers le *Champ-Scélérat*. La condamnée était enfermée dans une litière, dont les parois matelassées ne laissaient parvenir aux oreilles des spectateurs ni les cris, ni les supplications; et les appels suprêmes du désespoir expiraient contre les planches de cette bière, sourde comme le tombeau. Des licteurs, des flamines, entouraient et précédaient la litière; mais aucun parent, aucun ami, ne suivait la triste Marcie jusqu'au lieu de ses dernières souffrances. Sa race était éteinte, et les malheurs de sa maison avaient fait déserter l'amitié elle-même.

Lorsque, arrivée au *Champ-Scélérat*, la litière s'ouvrit, Marcie jeta autour d'elle un long regard, qui ne rencontra nul regard ami; elle baissa ses yeux vers la terre. Au milieu du champ du supplice s'ouvrait un caveau souterrain dans lequel on descendait à l'aide d'une échelle. Ce gouffre sombre et béant était sa dernière demeure. Le flamine lui montra l'échelle d'un geste impérieux : elle y posa le pied sans résistance; mais, quand le bourreau public, qui l'avait suivie, voulut l'aider à descendre, elle le repoussa avec dignité, et, tirant de son doigt un anneau d'or, dernier reste de ses anciennes parures, elle le lui donna en disant :

— Ne me touche pas!

Il se recula avec un respect involontaire, et elle descendit sans hésitation et sans accorder même un dernier regard à cet horizon splendide, à ce ciel bleu et pur qui semblait plein de promesses de vie et de liberté.

Dès qu'elle fut arrivée au fond du caveau, des esclaves retirèrent l'échelle et comblèrent promptement l'excavation qui menait au sépulcre, égalisant le terrain; car la vestale coupable ne devait laisser aucune trace sur la terre, ni parmi les vivants, ni parmi les morts. Le peuple regarda, et, lorsque le sol fut uni, lorsqu'on ne put plus reconnaître la place où avait disparu Marcie, la foule s'écoula lentement.

[1] Occia, dit Tacite, présida pendant cinquante-sept ans le collége des Vestales avec une éminente vertu.

Une force surhumaine, qu'elle devait à sa fierté et à son innocence, avait soutenu Marcie; mais, lorsqu'elle se vit enfermée dans sa prison éternelle, lorsque tout bruit de la terre eut cessé, lorsqu'elle fut seule en présence de son sort, une affreuse terreur la saisit. Elle recula jusqu'au fond du caveau et jeta autour d'elle des regards épouvantés. Ce sépulcre, creusé dans la ponzzolane, formait une voûte arquée, large et longue de quelques pieds. Un petit lit était dressé contre le mur; à côté de cette couche de mort brûlait une lampe sépulcrale; sur une table de pierre se trouvaient une coupe d'eau, une coupe de lait, un pain, et un vase d'huile, provisions d'un jour pour la malheureuse condamnée à cette prison sans terme. Son regard embrassa ces tristes objets, tandis que sa pensée embrassait l'horrible supplice auquel elle était réservée, et, se cachant le visage dans ses mains, elle tomba sur sa couche; des cris, des sanglots, frappèrent les voûtes muettes, et, pendant de longues heures, le désespoir terrassa l'âme de la malheureuse prêtresse.

Enfin la nature vaincue succomba; un lourd sommeil ferma les yeux de Marcie, et des songes, sortis de la porte de corne, des songes pleins de terreur et de funèbres images planèrent autour de son chevet. Elle dormit longtemps; mais vers l'heure où l'aube se levait sur les sept collines, la fièvre qui l'agitait disparut, ses membres se détendirent dans un plus doux repos, le tranquille sommeil, que rien ne peut ravir à l'innocence, inclina son front sur la couche mortuaire, et des visions radieuses s'élevèrent devant ses yeux.

Il lui sembla que, sous cette voûte sombre, éclatait soudain une vive et douce lumière; des parfums répandaient dans l'air une suavité inexprimable, et un être, plus beau mille fois que les dieux dont Phidias a taillé l'image dans le marbre, planait légèrement au-dessus de sa couche et abaissait sur elle un bienveillant regard.

— Ne crains rien, murmurait-il, tu es sous ma garde; dès le berceau tu me fus confiée, et je ne t'abandonne pas! Espère et crois!

Cette image souriante et noble disparut, mais d'autres formes charmantes vinrent se pencher sur le lit où Marcie dormait si doucement. C'étaient des jeunes filles, dont le pur et beau visage ne respirait qu'amour et bonté; des robes, plus blanches que les premières neiges de l'Apennin, tombaient jusqu'à leurs pieds; des fleurs, telles qu'aucun jardin de la terre n'en a vu fleurir, ornaient leur chevelure; elles portaient de la main droite une palme enlacée de lis, et, de la gauche, chose étrange! elles tenaient un glaive, une flèche ou quelque autre instrument de mort. La première portait un dard, et guidait par une laisse d'or un lion soumis; elle s'inclina vers Marcie, et lui dit :

— Je suis Thécla, je prie pour toi! Espère et crois!

La seconde, qui semblait à peine sortir de l'enfance, et dont la petite main portait un glaive, dit à son tour avec un ineffable sourire :

— Je suis Prisca, ne crains rien! Espère et crois!

— Je suis Faustine, dit la troisième, qui portait des tenailles; je vis en Dieu! Espère et crois!

Elles passaient et se perdaient dans l'ombre; mais on entendait encore au loin leurs chants harmonieux et le murmure des harpes d'or qui pendaient à leur ceinture. Marcie étendit les bras pour les retenir, et ce mouvement la réveilla. Elle jeta les yeux autour d'elle : le cachot n'était plus éclairé par une lumière merveilleuse, les parfums ne flottaient plus dans l'air, et la lampe, prête à s'éteindre, petillait avec un bruit sinistre. Pourtant, l'âme de Marcie était relevée et raffermie; elle se leva de sa couche, tomba à genoux, et, après une longue méditation, elle éleva ses mains jointes vers le ciel, et dit :

— O Dieu inconnu! dont Léa et Praxède m'ont parlé, si vous êtes, si vous abaissez sur les misérables mortels un regard de bonté, ayez pitié de moi, orpheline et mourante! Ma vie touche à sa fin, les mystères de la mort m'attendent... O Dieu protecteur! sauvez mon frère et protégez-moi!

La lampe s'éteignit; Marcie resta à genoux. Peu à peu, une défaillance profonde s'empara d'elle; elle fléchit et tomba sur le sol humide du caveau mortuaire.

VII

RÉSURRECTION.

Lorsque Marcie rouvrit les yeux, elle crut que son rêve durait encore, car elle entendait au loin des chants pleins de douceur, une odeur suave parfumait l'air, et sur elles étaient penchées des figures tendres et inquiètes qui, pour mieux la consoler sans doute, avaient emprunté les traits chéris de Léa et de Praxède. La jeune fille laissa retomber ses paupières fatiguées, et dit à demi voix :

— C'est un rêve! je vis donc encore?

— Amie, dit une voix pleine d'affection, ce n'est pas un rêve. Tu vis et tu vivras de longs jours... regarde autour de toi!

— Ma fille chérie! dit Léa, regarde-moi! Te croyais-tu donc abandonnée?

Marcie se souleva avec égarement et regarda autour d'elle : elle était couchée sur des coussins; Praxède et Léa, à genoux auprès d'elle, la soutenaient entre leurs bras; elle se trouvait au fond d'une galerie basse, humide, éclairée par des lampes et assez semblable au sépulcre où naguère elle avait cru mourir. Ses idées se confondaient; elle ne pouvait plus distinguer la réalité du rêve, quand elle entendit distinctement non loin d'elle une voix qui, sur un mode élevé, dit ces paroles :

« Je me suis endormi dans la mort, et je me suis
« levé, parce que le Seigneur a pris soin de moi. »

Une autre voix répondit :

« Jésus-Christ est ressuscité des morts, alleluia! La
« mort a été détruite dans sa victoire, alleluia! O mort!
« où est ta victoire? ô mort! où est ton aiguillon? al-
« leluia! Jésus-Christ est ressuscité [1]! »

— Grand Dieu! où suis-je? répéta Marcie.

— Parmi les chrétiens, sœur chérie, répondit

[1] Office du jour de Pâques.

Praxède, et Jésus, qui est ressuscité des morts, t'a sauvée des mains des méchants. Maintenant ne parle plus, tu es trop faible et trop malade; nous allons te faire transporter chez mon père, et là tu vivras, cachée à tous les regards, avec la mère Léa et Pudentienne et moi, qui t'aimons comme des sœurs.

Marcie ne put répondre; elle serra tendrement les mains de ses deux protectrices et se laissa docilement envelopper d'un manteau de laine et d'un long voile; elle prit des mains de Léa un breuvage fortifiant et appuya sa tête sur l'épaule de la fidèle affranchie. Alors un vieillard, dont les traits portaient l'empreinte de la bénignité, la prit dans ses bras, l'appuya sur sa poitrine et porta ce léger fardeau jusqu'en haut de l'escalier des catacombes. La litière de Praxède se trouvait à peu de distance, cachée dans des vignobles; on y déposa Marcie, et elle fut conduite, dans le mystère et à la faveur des ténèbres, jusqu'au palais Pudens, près du mont Viminal.

On la porta au fond de l'appartement le plus reculé, et on la déposa sur un lit; elle dormait toujours. Léa, Praxède et Pudentienne veillaient, inquiètes, auprès d'elle, car son sommeil était plein de fièvre et d'angoisses; et, en effet, pendant de longs jours la jeune prêtresse, arrachée à la mort par un miracle de l'amitié, fut encore disputée à la maladie par les soins et les prières de celles dont elle était aimée. Bien des semaines se passèrent avant qu'elle pût reprendre possession de la vie qui lui était rendue, et pendant bien des nuits et bien des jours on invoqua pour elle le secours de la Vierge Mère, et la main pieuse de Léa alluma des lampes aux tombeaux des martyrs, afin que les puissants amis de Dieu invoquassent Celui qui a rendu la vie à Lazare, et dont les entrailles furent émues à la vue des pleurs de la veuve de Naïm.

La bonté du Seigneur exauça ces prières si pures; Marcie revint par degrés à la santé; le flambeau de la vie, si violemment secoué, recommença à briller d'une tranquille lumière; elle put faire quelques pas dans sa chambre, puis descendre dans les jardins solitaires, et errer, appuyée sur le bras d'une de ses amies, sous les ombrages des platanes et des citronniers. Pendant longtemps elle parut craindre de revenir sur le passé, si plein de mystères et de terreurs; il semblait que sa pensée, encore faible, ne pût regarder au-dessus de cet abîme sans un vertige mortel; mais enfin, un jour, elle prit les mains de ses amies, les pressa sur son cœur, et leur dit d'une voix émue, et une faible rougeur teignit ses joues pâles :

— Je vous dois la vie, je le sais... Condamnée à périr, vous m'avez sauvée; mais cette existence que vous m'avez rendue serait sans valeur à mes yeux si je ne pouvais me justifier du crime dont on m'a accusée. Léa, ma mère, et vous, mes sœurs chéries, je n'étais point coupable du crime pour lequel j'allais mourir; mes mains étaient pures et mon cœur innocent, et je suis restée digne de franchir les portes de ce temple érigé à la Vertu et à l'Honneur par nos rigides ancêtres. Écoutez-moi, je puis confier à celles qui tiennent ma vie entre leurs mains un secret mille fois plus cher...

Elle leur révéla en peu de mots son entrevue avec Sévérus. Ses amies pleuraient et l'embrassaient, et à leurs larmes se joignaient des prières ardentes pour le frère et la sœur, tous deux condamnés et tous deux sauvés de la mort par une main toute-puissante.

— Maintenant, mes sœurs, reprit Marcie avec un sourire qui n'avait pas encore paru sur ses lèvres, révélez-moi par quels moyens mystérieux vous m'avez sauvée. Quel dieu est venu à mon aide? Est-ce Orphée qui a charmé pour moi le maître des enfers? est-ce le jeune Persée qui m'a ravie à une si cruelle mort? Parlez, de quels moyens votre amitié s'est-elle servie?

— Oublie les fables vaines, répondit Praxède avec une ineffable douceur, et reconnais, Marcie, le Dieu puissant qui t'a délivrée par les mains de ses serviteurs. C'est le Dieu des chrétiens, le Dieu unique, le vrai Dieu!

Léa et Pudentienne courbèrent la tête dans un sentiment d'adoration; Marcie, attentive, écoutait. Praxède continua :

— Lorsque ta fidèle Léa, qu'on avait séparée de toi, vint nous apprendre le sort cruel auquel on t'avait condamnée, une même pensée unit nos cœurs, celle de ta délivrance; et nous conçûmes le plan qui a réussi. Tu sauras que, depuis que Néron a persécuté notre foi, nous nous sommes réfugiés, pour adorer librement notre Dieu, dans le sein de la terre, au fond de ces carrières, de ces catacombes, d'où Rome a tiré ses superbes monuments. C'est là que nous offrons à Dieu, par les mains de nos prêtres, le divin sacrifice, c'est là que nous nous fortifions par la prière et les exhortations d'une charité mutuelle, c'est là enfin que nous ensevelissons nos morts, c'est là que tous nous espérons attendre dans le Seigneur la bienheureuse résurrection. Or une de ces carrières, appartenant à notre famille, s'étendait sous la voie Salaria [1] et touchait au lieu où tu devais être ensevelie vivante. Nos mesures furent prises; un vieux serviteur de notre maison, notre frère dans la foi, le pieux Sextus, qui a pour mission d'ouvrir dans la catacombe Salaria les sépulcres de nos frères, fut averti par nous; il creusa la terre dans la direction de ton caveau : ses efforts furent couronnés de succès; il parvint jusqu'à toi, je le suivis, et nous te trouvâmes, presque sans vie, étendue près de ta lampe éteinte et de la coupe d'eau renversée...

Marcie frémit à ces mots et cacha sa tête sur l'épaule de son amie.

— Tu sais le reste, reprit Praxède. Maintenant, bien-aimée sœur, ta vie est assurée, car les chrétiens qui connaissent ton secret ne le trahiront pas. Tu vivras ici avec nous, comme nous, cachée aux regards et à la curiosité des hommes. Le travail, la lecture, la prière, occupent nos instants... et qui sait si un jour tu ne prieras pas avec nous, si notre Dieu ne sera pas ton Dieu?

Marcie leva ses yeux pensifs sur Praxède, et lui dit :

— Tu me parleras de ce Dieu puissant, tu me diras comment tu l'as connu, et tes paroles tomberont dans une oreille attentive et docile.

— Je te le promets, dit Praxède avec joie.

[1] Historique.

VIII

LES CHRÉTIENS.

Praxède tint la promesse qu'elle avait faite à Marcie; peu à peu, dans leurs entretiens, elle leva les voiles qui couvraient l'intelligence de la jeune païenne. Elle lui exposa la vérité chrétienne dans sa pure et sublime lumière; aux fables du paganisme elle opposa les récits de la vérité; elle lui dit et la création, l'œuvre immortelle des six jours, et la félicité première, et la première chute, et la promesse du Rédempteur faite aux auteurs du genre humain. Elle lui raconta la vie des premiers hommes, le déluge, dont la Fable elle-même avait conservé une image affaiblie, les patriarches, voyageurs sur la terre, mais conservant toujours le souvenir de leur Créateur et la promesse faite à leur race; elle raconta l'esclavage du peuple de Dieu; Moïse, le libérateur, délivrant ses frères de la servitude d'Égypte; la loi donnée sur le mont Sinaï, le peuple d'Israël habitant les fertiles campagnes de la Judée, la terre de lait et de miel que le Seigneur lui avait donnée, et gouvernée d'abord par des juges et puis par des rois. Elle lui montra David, le roi pasteur et prophète, chantant sur la harpe les chants de l'avenir et célébrant en termes magnifiques ce Fils, ce Seigneur des seigneurs, qui devait naître de lui, et dont il était à la fois l'aïeul et le serviteur.

Elle déroula le majestueux récit des prophéties, en en faisant ressortir l'accomplissement merveilleux et véridique; elle montra le sceptre sorti de la maison de Juda, les semaines de Daniel révolues, et le Fils de Dieu naissant d'une vierge dans l'étable de Bethléem. L'âme de Marcie semblait suspendue aux lèvres de son amie; des larmes baignaient ses joues en entendant ces récits de l'Évangile, ces divines pages de la divine églogue que Marcie autrefois *repassait dans son cœur*. Praxède acheva le merveilleux récit; elle dit la vie du Sauveur, *qui passait en faisant le bien;* elle dit les miracles de son amour, elle lut dans le volume sacré ses paroles de bénédiction, et elle arriva enfin au moment de la passion et de la mort. Elle lut à Marcie le rapide et simple récit de l'Évangile, et, lorsqu'elle eut fini, lorsque le volume divin se fut replié sous les mains tremblantes de la lectrice, la jeune païenne s'écria comme le centurion :

— Celui-là était le fils de Dieu !

Elles tombèrent à genoux et prièrent ensemble, l'une ce Jésus bien-aimé, son époux et son Maître, qu'elle connaissait et chérissait depuis son enfance, l'autre, cette sagesse éternelle qui commençait à luire à ses yeux. Marcie répétait dans son cœur :

— Vrai Dieu, faites que je vous connaisse et que je vous aime!

— Eh bien, lui dit enfin Praxède, le Dieu inconnu parle-t-il à ton cœur? Ta raison incline-t-elle vers la doctrine de notre divin Maître?

— Je ne sais ce qui se passe en moi, répondit Marcie, les larmes aux yeux et en serrant la main de son amie; mais, à ce nom de Jésus que tu profères avec tant d'amour, tout mon cœur vibre et tressaille, une tendresse que je n'ai jamais connue s'émeut en mon âme; j'aime Celui qui aimait tant les hommes, qui leur faisait tant de bien et qui en a reçu tant de maux; j'aime le Sage dont les paroles sont plus simples et plus grandes que la philosophie de Socrate et que l'éloquence de Platon; j'aime ce Juste, si ferme dans les douleurs, si grand dans l'adversité, et, lorsqu'il répond à son juge, en face de la mort, qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant, je m'incline, j'adore et je crois!

— O ma sœur! ma vraie sœur! s'écria Praxède, tu aimes et tu crois! tu es chrétienne! Écoute maintenant ce que tu peux espérer, car ton Dieu est ressuscité d'entre les morts, il t'a précédée dans le ciel, où il est allé te préparer une demeure, pourvu que tu sois fidèle à la loi. Écoute.

Elle reprit son récit et raconta la résurrection du Seigneur, la fondation de l'Église par la triple confession de Pierre, l'Ascension du divin Rédempteur, le silence et le recueillement du Cénacle, l'Esprit d'en haut descendant sur les Apôtres, et la première prédication de l'Évangile faite à haute voix au milieu de la ville déicide. Elle montra les disciples de Jésus, sans or, sans argent, mais riches des dons célestes; elle dit les merveilles de leur parole, l'éclat de leurs miracles et leur patience sublime parmi les outrages et les supplices. Elle dit la prière féconde d'Étienne, enfantant à la foi Paul, le cruel persécuteur; elle le peignit sur le chemin de Damas, terrassé par ce Jésus qu'il persécutait, accablé par la majesté du Très-Haut, et disant humblement : « Que voulez-vous que je fasse? »

— Ce que Dieu voulait de lui, continua Praxède avec chaleur, c'était le salut des Gentils, de nos pères, ô Marcie! pendant tant de siècles prosternés devant les idoles muettes, simulacres des vices et des démons! Jésus de Nazareth envoya Paul vers les nations assises à l'ombre de la mort; il porta, vaisseau d'élection, la parole sainte aux Grecs, la nation polie et savante; aux Romains, le peuple victorieux, aux barbares, aux grands, aux petits, aux esclaves, aux rois, car tous sont appelés, car nul n'est exclu, et le sein de l'Église et le royaume du ciel sont ouverts à toute créature! Jésus n'a paru qu'en Judée, mais sa parole vibra jusqu'aux confins de la terre! Remarque, ma sœur, les admirables desseins de notre Dieu et les merveilleux ressorts par lesquels la Providence gouverne les hommes et les empires : elle a donné aux Romains la puissance terrestre; les contrées les plus lointaines ont subi la loi de leurs armes; César a fait voler ses aigles sur les grèves de l'Armorique et aux îles de la Bretagne; Drusus et Germanicus ont conquis ces plaines et ces forêts arrosées par l'Escaut et par le Rhin; nous dominons l'Asie; l'Afrique nous est soumise... Mais sais-tu pour qui ont travaillé ces fiers conquérants? Sais-tu à quel général invisible obéissaient ces légions valeureuses? Ils ont travaillé pour Jésus-Christ; la main du Dieu véritable traçait aux Scipions et aux Césars la voie où ils devaient marcher; éclaireurs de la foi, ils ont frayé le chemin où nos apôtres volent à la conquête des âmes! Déjà l'Évangile a été publié des bords du Gange jusqu'aux mers glacées du Nord. Vois-tu, Marcie, vois-

tu la marche rapide des envoyés du Seigneur? *Ils sont vites comme l'aigle et forts comme les lions*[1]. Thomas, dépassant et le fabuleux Bacchus et l'orgueilleux Alexandre, porte la bonne nouvelle dans l'Inde, mère des sciences; Paul et Barnabé évangélisent la Grèce et ses îles riantes, Rome et l'Italie tout entière; le pêcheur de Tibériade fonde son trône pacifique au sein de la ville éternelle; Jacques répand la semence de la foi dans l'Ibérie; André annonce son divin Maître à la Scythie et à l'antique Colchide; Simon le révèle à l'Égypte, et Jude à la Perse et à l'Arabie; leurs disciples, enflammés de ce feu que Jésus est venu répandre sur la terre, ont conquis au Dieu véritable une partie des Gaules : *Nous ne sommes que d'hier*, et déjà, partout, nous comptons des frères! Paul, dans ses Épîtres, saluait les fidèles de la maison de César, et nous, dans la famille même des empereurs, parmi les plus proches parents de Vespasien, de Titus et de Domitien, nous saluons des frères et des sœurs en Jésus-Christ, n'ayant qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême!

— Quel monde inconnu tes paroles me révèlent! répondit Marcie en élevant vers le ciel ses yeux pensifs. Il me semble que, pendant de longues années, j'ai marché dans les ténèbres, que j'ai vécu enfermée dans une noire caverne, et que, tout à coup, la splendide lumière des cieux est venue réjouir mes regards! Mais l'œil humain est trop faible pour ces divines clartés, et mes yeux éblouis se baissent devant ces vérités, jour lumineux, rayon céleste, que tes paroles ont fait sortir de l'ombre. Je ne puis comprendre ton Dieu plein d'amour, et les merveilles de sa miséricorde me remplissent à la fois de terreur et de tendresse.

— N'essaye pas de comprendre ce qui ne saurait être compris par un esprit mortel; crois, aime, espère... La foi, ô sœur! te révélera ce que tu peux espérer, ce que tu dois aimer : c'est assez pour cette vie! Quand la mort aura tiré le rideau qui nous sépare de l'éternelle vérité, de l'éternelle beauté, de l'éternel amour, alors la foi et l'espérance, vertus terrestres, ne seront plus nécessaires, mais la charité allumera en toi ses flammes inextinguibles, tu aimeras et tu seras aimée, et l'*Agneau, te conduisant aux sources d'eaux vives, séchera les larmes de tes yeux*.

— Et, pour arriver à ce bonheur que tu dépeins, que faut-il?

— Croire, et recevoir le baptême!

— Ah! s'écria Marcie, je le demanderai à genoux! Mais toi-même, Praxède, qui t'a instruite dans ces divins mystères? Est-ce ce maître Paul dont tu m'as lu les paroles éloquentes?

— Non, répondit Praxède; notre famille heureuse et bénie a reçu l'Évangile de la bouche même du chef des apôtres, du fondateur de l'Église, de celui à qui Jésus-Christ a confié les clefs du royaume céleste. Vois-tu, Marcie, ce palais, ces jardins, ces galeries? Oh! que dans peu de temps cette maison antique paraîtra belle à tes yeux! Elle a servi d'asile à Simon-Pierre; c'est ici que, pour la première fois, dans la vaste enceinte de cette ville consacrée à tous les dieux, c'est-à-dire à tous les vices, le Dieu unique en trois personnes a été annoncé à quelques cœurs fidèles; c'est ici que, pour la première fois, on a rompu le pain mystérieux, gage de la vie future; c'est ici que notre pontife, avant la persécution et le martyre, a consacré de ses mains vénérables les prêtres qui doivent à jamais perpétuer le sacerdoce de Melchisédech! C'est ici, je le dis avec orgueil, la maison paternelle des chrétiens, et, depuis trois générations, Dieu est servi et adoré dans cette demeure.

Voyant que Marcie attachait sur elle un regard curieux et attentif, Praxède continua :

— C'est mon aïeul Punicus Pudens qui fit la rencontre de Pierre le pêcheur. Il fut frappé de la sagesse et de la majesté qui respiraient en ses discours, et, dans le désir de puiser plus largement à ces sources de la haute philosophie dont il était avide, il invita le pauvre voyageur de Galilée à venir habiter chez lui... Ainsi les patriarches autrefois recevaient, sans le savoir, des envoyés célestes dans leur demeure. Pierre accepta l'hospitalité de mon aïeul; il fut accueilli par Priscille, femme de Pudens, avec le respect dû à la vieillesse; mais bientôt une vénération plus profonde s'empara des deux époux : ils adorèrent le Dieu que Pierre leur faisait connaître, et, prosternés devant le pauvre étranger, ils bénirent en lui la dignité la plus haute qui soit sur la terre. Les premiers, dans Rome, ils reçurent le baptême; leur fils et leur belle-fille, Pudens et Sabinella, mon père et ma mère à jamais bénis, s'unirent à eux dans la confession de leur foi, et nous, heureux enfants d'une race privilégiée, nous avons sucé avec le lait l'amour de Jésus-Christ. Mes frères, Novatus et Timothée, sont prêtres du Seigneur, et dignes, j'ose l'espérer, de ce grand ministère; Pudentienne et moi, consacrées à Dieu par des vœux volontaires, nous tâchons de plaire à notre époux céleste en servant les pauvres, en instruisant les petits, et nous attendons en paix la mort, dût-elle venir prompte et sanglante sur les ailes du martyre!

— Tu ne craindrais pas les supplices?

— Quelle question dans ta bouche, sœur bien-aimée, toi qui as su affronter une horrible mort pour l'amour d'un frère! et je ne la braverais pas pour l'amour d'un Dieu! Je ne suis qu'une femme, faible contre la mort, impatiente contre la douleur, je ne puis rien par moi-même, *mais je puis tout en Celui qui me fortifie*, et, si la grâce du Très-Haut me soutient, ni les lions ni les bûchers ne me feront peur!

— Tu crois donc que la persécution pourrait recommencer?

— Je le pense : Dieu veut que son Église soit éprouvée, et longtemps encore la barque de Pierre sera ballottée parmi les tempêtes. Un sang pur et généreux doit laver cette terre souillée par tant d'abominations avant que la nouvelle Jérusalem, parée comme une épouse pour son époux, s'y élève à la vue de tous les peuples. Nous serons appelées, peut-être, pierres vivantes, à grandir ce glorieux édifice. Si nous étions conviées au martyre, ma sœur, tu ne reculerais pas!

— Ton Dieu m'aiderait, dit Marcie avec une humble confiance. Jésus, le divin Héros, serait mon ap-

[1] *Rois*, liv. II, ch. Ier.

pui, et ces vierges que j'ai vues dans mon rêve, Thécla, Prisca, Faustine, ne prieraient-elles pas pour nous?

— Elles ont prié, elles prient, elles préparent pour toi la robe blanche du baptême, et qui sait? la robe empourprée du martyre!

MATHILDE TARWELD.

(*La suite au numéro prochain.*)



COMMENT PARVINT GUILLAUME LE TACITURNE



Un épisode de la foule française à Anvers.

Si on étudiait un peu le personnel des révolutions, on y remarquerait la justification de ce proverbe, que *les honneurs changent les mœurs;* c'est-à-dire que l'ambition, ce grand rameau de l'orgueil, fait quelquefois d'un homme, qui aurait pu rester honnête, un renégat, un apostat, un traître, un parjure, flétrissures réelles, que les dignités couvrent d'oripeaux, mais qu'elles n'effacent point.

Guillaume de Nassau, surnommé le Taciturne, à cause de sa discrétion éprouvée, était né en 1533 à Dillenburg; il montrait de si heureuses dispositions, que Charles-Quint, voulant l'enlever à la contagion de la réforme, devant laquelle sa famille hésitait, l'emmena à sa cour et le fit élever parmi ses pages. Il fut si content de lui, que, tout enfant qu'il était, il ne l'éloignait jamais de sa personne, même lorsqu'il traitait des plus importantes affaires et lorsqu'il recevait les ambassadeurs.

Ce jeune prince avait douze ans lorsqu'il hérita de la principauté d'Orange, dont il prit le titre; et il continua à se montrer si dévoué et si ferme catholique, que Charles-Quint ne pouvait se passer de lui et ne cessait de le combler de faveurs. Ce fut lui qu'il choisit, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans, pour porter à son frère Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer, et pour négocier sa reconnaissance auprès des électeurs de l'empire. Il le nomma en même temps généralissime de ses armées et gouverneur de Hollande, de Zélande et de Frise. Philippe II, qui succéda à Charles-Quint, en recevant les serments de fidélité et d'hommage de Guillaume, le maintint dans tous ses titres et dignités, le traita avec

a plus haute distinction, le combla de bienfaits et de marques d'estime, et crut qu'il pouvait compter sur lui.

Mais Guillaume, dès lors, avait ses plans secrets. Il se rendit dans son gouvernement, où s'introduisaient



Le traité d'Utrech.

les réformés. On dit qu'il était éloquent et qu'il savait également remuer, par des motifs qui les entraînaient, les nobles, les moines, les protestants et le peuple. Il s'occupa donc habilement de se faire des partisans dé-



La suite tumultueuse du duc d'Alençon dans les cabarets du Rygdyk.

voués, et s'appuya sans bruit sur les réformés, à qui il traça leur ligne de conduite, qui consistait à ne pas froisser d'abord les catholiques et à ne négliger aucun moyen de rendre Philippe II odieux aux masses. Toutes les plus malicieuses calomnies se répandirent alors contre ce monarque, dont ce n'est pas ici le lieu

d'exposer les torts. Les germes d'une révolution étant semés partout dans les Pays-Bas, les troubles commencèrent bientôt; et, pendant plusieurs années, ce ne fut que batailles meurtrières dont nous passerons le récit. Nous remarquerons seulement que, dans ces luttes sanglantes, si Guillaume continua à se montrer habile diplomate, sa conduite permit de constater qu'il n'était ni guerrier ni capitaine.

Il ne s'était occupé pendant vingt ans qu'à susciter partout des ennemis à Philippe II, en Hollande, en Belgique, en France, en Allemagne. Il avait détaché de ce prince les Pays-Bas septentrionaux, un à un, et il travaillait avec persévérance à maintenir en révolution les provinces belges. Il les avait alliées pour cela avec l'Angleterre.

Les armées alors étaient composées d'aventuriers de toutes nations, que ne désignait aucun nom de patrie. On ne connaissait plus que deux distinctions, les protestants, dits en France les huguenots, et, en Belgique, les gueux; et, de l'autre côté, les catholiques. Aussi tous les pays voisins des troubles avaient leurs partisans parmi les révoltés.

A la fin de 1576, Philippe II envoyait, pour pacifier les Pays-Bas, avec le titre de gouverneur général, son frère, don Juan d'Autriche, en même temps qu'une portion des États offrait le pays à l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II, que d'autres demandaient un chef à la reine Élisabeth, et qu'un dernier parti appelait de France le duc d'Alençon, frère de Henri III. Guillaume de Nassau fit déclarer, à Gand, don Juan d'Autriche ennemi de la patrie, fit admettre Mathias, et se constitua son lieutenant général.

Mathias était arrivé en 1577; peu après, le duc d'Alençon entrait dans le pays, annonçant qu'il allait épouser la reine d'Angleterre, et amenant une armée de Normands, d'Anglais et de Lorrains, mêlés de Suisses et d'Allemands de toutes nations.

Don Juan mourut le 1er octobre 1578, du pourpre, selon les uns, de poison, suivant d'autres, laissant, pour soutenir la cause catholique, Alexandre Farnèse, prince de Parme, homme enfin habile et brave. L'archiduc Mathias, rebuté, s'en retourna en Allemagne. Guillaume profita de la circonstance pour convoquer dans Utrecht les États de la Hollande et de la Frise, de la Zélande, d'Utrecht, de Groningue, de l'Over-Yssel et de la Gueldre. Là, il se déclara protestant, ce qu'on savait déjà; il fit signer aux représentants des provinces un acte d'union, où le protestantisme était solennellement adopté, avec tolérance cependant pour les Catholiques. Ce traité, appelé l'union d'Utrecht, et signé le 29 janvier 1579, constituait la république des Provinces-Unies. Gand, Anvers, Ypres et Bruges, s'y rallièrent un peu plus tard. Les provinces wallones, le Hainaut, l'Artois et le midi des Flandres firent alors aussi leur union, qu'on a appelée le traité d'Arras, parce qu'il fut signé dans cette ville le 25 mai de la même année. On y adoptait exclusivement la religion catholique.

La guerre entre les deux partis redevint aussitôt plus ardente. Au commencement de 1580, Guillaume de Nassau convoqua à Anvers une assemblée où il proposa ouvertement la déchéance de Philippe II, qui fut prononcée. A la nouvelle d'un coup si hardi, Philippe II mit à prix la tête de Guillaume. Le duc d'Alençon, qui s'était éloigné, revint le 1er mars 1581 avec une nombreuse troupe d'aventuriers; par un traité secret fait avec Sainte-Aldegonde, il se contentait de la souveraineté des Pays-Bas méridionaux, et prenait l'obligation de laisser à Guillaume, prince d'Orange, la souveraineté de la Hollande et des provinces septentrionales, dont il ne se réservait que l'hommage féodal. Guillaume se fit donc proclamer souverain à la Haye, le 24 juillet 1581, et, deux jours après, on renversa toutes les statues de Philippe II, et on décréta que son image serait proscrite dorénavant sur les monnaies.

Cependant le duc d'Alençon, joué par la reine Élisabeth, qui ne lui avait promis de l'épouser que pour l'empêcher de contracter mariage avec la fille de Philippe II, avait reçu de l'Angleterre une troupe de soldats et une escorte de lords. Il entra avec pompe à Anvers; il y fut solennellement inauguré duc de Brabant le 19 février 1582, et le prince de Nassau et d'Orange fut le premier qui lui fit hommage.

Mais bientôt le duc d'Alençon ne trouva plus suffisante l'autorité dont il jouissait en Belgique. Il devait, selon son serment, respecter tous les priviléges du pays, convoquer au moins une fois l'an les états généraux, protéger également les réformés et les catholiques, résider dans les provinces belges, vivre avec les Français dans une alliance perpétuelle, sans chercher jamais à incorporer la moindre partie du pays à la France, et ne se marier que du consentement des États.

Élevé à la cour de France, où le souverain était plus dégagé, encouragé par sa suite turbulente, qui, dans les cabarets du Rygdyck, discrètement inspirée, dit-on, par Guillaume, proclamait la nécessité d'un pouvoir absolu, à cause des circonstances, le duc d'Alençon se décida à un coup d'État, dont le jour fut fixé au 16 janvier 1583.

Ce jour-là, il dîna à dix heures du matin, annonçant qu'il devait aller passer en revue un corps de troupes campé à Borgerhout. Il y avait autour de lui quelques bataillons de ses quatre mille Suisses. Trois cents cavaliers, détachés du camp, le joignirent, sous prétexte de venir à sa rencontre, comme il traversait le deuxième pont-levis. Là, un désordre supposé arrêta la marche. Le seigneur de Rochepot cria qu'il avait la jambe cassée; c'était le signal convenu. Tous ceux qui accompagnaient le duc rentrèrent en ville, se saisirent de la porte de Borgerhout et allèrent par les remparts lever les herses des autres portes. Le camp s'était mis en mouvement; le canon menaçait la ville, où les gens du duc d'Alençon criaient un peu trop tôt : « Ville gagnée ! » Les bourgeois d'Anvers comprirent vite la trahison; ils tendirent les chaînes, barricadèrent les rues, et tirèrent par les fenêtres. Au bout d'une heure, toute la ville était sur la défensive; les femmes lançaient des meubles; les enfants, des pierres et des briques; les ouvriers se jetaient dans la mêlée avec ceux des outils de leur métier qu'ils avaient à la main. Un boulanger, sortant

nu de sa cave, tua d'un coup de sa pelle à four un cavalier suisse. Ceux qui avaient eu le temps d'aller chercher leurs fusils les chargeaient, à défaut de balles, avec des pièces de monnaie qu'ils tordaient entre leurs dents. Les gens du duc d'Alençon s'enfuirent comme ils purent; deux mille, dit-on, y périrent; le duc quitta honteusement le pays; il avait les écrouelles, et il s'en alla mourir à Château-Thierry.

Guillaume de Nassau n'avait plus de concurrent que le duc de Parme. Il entrevoyait le jour où les dix-sept provinces des Pays-Bas le salueraient leur prince, lorsque, dix-huit mois après l'échauffourée que nous venons de raconter, et que les historiens flamands appellent la foule française, quoique les Français fussent là en extrême minorité, Guillaume fut tué à Delft (le 10 juillet 1584) par Balthasar Gérard, funeste genre de mort qui a terminé la vie de beaucoup d'apostats.

Y.

LA CROIX DU FAUBOURG SAINT-AUGUSTIN, A CADIX

RÉCIT LÉGENDAIRE

Il n'y a pas bien longtemps encore, on pouvait voir au centre du faubourg Saint-Augustin, à Cadix, une petite croix en bronze doré, mais terni par l'haleine de ce terrible destructeur qui a nom le temps.

Sur le piédestal de cette croix, d'une simplicité toute chrétienne, on lisait ces mots gravés en espagnol :

JUSQU'ICI, MÈRE SAINTE.

Aujourd'hui, avec cette fièvre de démolition qui s'est emparée du siècle, la croix et le piédestal ont disparu.

Et l'on appelle cela le progrès!

Triste chose qu'un progrès qui enlève ainsi les vieux monuments de la foi de nos pères pour obtenir l'alignement d'une rue! Avec le progrès s'en vont les vieilles légendes, les histoires que les aïeules se plaisaient à conter pendant les soirées hivernales. On ne peut plus reporter sa pensée dans le passé, ni commencer un de ces récits fantastiques où la foi naïve se mêlait au luxe des imaginations et des inventions populaires par ces mots qui captivaient immédiatement un auditoire enfantin et avide de merveilleux : *Mes enfants, un jour il existait*... ou bien : *Il y a bien longtemps, bien longtemps*...

Et pourtant que d'enseignements instructifs et moraux dans ces vieux pans de murs qui semblaient défier les années, dans ces modestes croix que la mousse et le lierre tapissaient, comme pour les protéger des insultes d'un iconoclaste!

Bien souvent j'étais passé devant la croix du faubourg Saint-Augustin, cherchant dans ma tête quelle pouvait être la pensée ou l'allusion renfermée dans les caractères gravés sur le piédestal.

Le *jusqu'ici* m'avait frappé tout d'abord. Il y avait évidemment dans ce mot un fait mémorable, un miracle peut-être!

Je résolus d'éclaircir mes doutes.

J'avisai, par hasard, un plat à barbe en fer-blanc au centre duquel le peintre s'était plu à tracer en sautoir, avec un noir d'ébène qui vous saisissait la vue, un peigne et un fer à friser.

J'avais devant moi une boutique de Figaro.

Qui dit Figaro dit nouvelliste, bavard. Depuis que Beaumarchais les a mis à la mode, les barbiers sont devenus des chroniques vivantes; ils savent le passé, tout aussi bien que les commérages du quartier et les actualités du monde entier.

Certes, j'aurais joué de malheur si mon Figaro n'avait pas su me renseigner. Du reste, ce sont gens à inventer plutôt que de rester court.

Heureusement le mien était au courant de ce que je lui demandais.

— Seigneur, me dit-il, il y a des années et des années de ça, enfin on ne sait plus juste à quelle époque; car ma grand'mère le tenait de sa grand'mère, qui le tenait...

— De sa grand'mère! lui dis-je en souriant, mais impatienté de ses détours. Très-bien! venons au fait.

— Donc, reprit le barbier, pour en revenir au fait, il y a bien longtemps de cela, un soir, la mer était houleuse, mais houleuse comme jamais on ne la verra, seigneur; les vagues, à ce qu'on dit, s'élevaient droites comme des montagnes et brillaient d'une lueur phosphorescente en se frangeant d'écume. Parfois on aurait cru entendre comme un roulement funèbre de tambours, et le bruit croissait et dégénérait en véritable tonnerre. Parfois on aurait dit que des milliers de cymbales s'entre-choquaient.

Tout le monde était dans l'épouvante. Jamais, au grand jamais, pareil phénomène ne s'était présenté.

Au-dessous des maisons, au sein de la terre, on entendait un bruit sourd, comme si la mer minait la ville.

D'heure en heure, les vagues qui se ruaient, grosses de fureur, contre les fortifications de la ville, montaient, montaient toujours, et menaçaient d'engloutir Cadix.

On s'abordait avec cette question qui dépeignait l'anxiété des habitants :

— Eh bien?

Et l'interrogé, qui venait des remparts, répondait avec une tristesse désespérante :

— La mer monte toujours!

Comme vous devez le comprendre, seigneur, personne ne dormait dans Cadix. Les hommes veillaient, les femmes et les enfants priaient.

Quelques-uns même, plus prudents ou plus peureux, avaient quitté la ville.

Ceux qui étaient restés étaient agités de pensées diverses. Les uns parlaient de la fin du monde et d'un nouveau déluge; les autres prétendaient que, vers les cinq heures du jour la mer rentrerait dans son lit, parce qu'alors la lune ne pourrait plus exercer son influence.

Mais les uns et les autres divaguaient; car, à coup sûr, ce soir-là, il y avait une révolution dans les éléments. Ce n'était pas une tempête, seigneur, c'était quelque chose d'inouï, d'étrange et de miraculeux. Le ciel, à ce que racontait ma grand'mère, n'avait jamais été aussi pur ni aussi étoilé, et dans les airs il n'y avait pas un souffle de vent.

— Mais, dis-je en interrompant mon loquace Figaro, ce que vous me débitez là a tout l'air d'une ballade ou d'un conte; et puis quel rapport cela a-t-il avec la croix du faubourg Saint-Augustin?

— C'est si peu un conte, me répondit le barbier, que tout ce que je vous dis est précisément ce qui fait l'histoire de la croix, comme Votre Seigneurie pourra s'en convaincre si elle daigne m'écouter quelques instants encore.

— Parlez.

Ma chronique continua :

— Il n'y avait pas un souffle de vent, et pourtant les flots étaient furieux ainsi que dans les plus forts ouragans.

Vers les quatre heures du matin, à l'aube, la mer parut s'apaiser, du moins elle cessa de monter.

Cette heureuse nouvelle parcourut la ville avec la rapidité de l'éclair et vint faire renaître un peu de calme. On se livra au repos avec plus de confiance et chacun était persuadé que le danger était passé.

Mais, à cinq heures, la mer franchit le parapet des remparts avec une force et une rapidité qui tenaient du prodige, et, avant que l'on se fût réveillé, elle commençait son œuvre de destruction.

L'on dit que le feu est terrible, seigneur, mais l'eau est plus terrible encore. En un clin d'œil, les remparts qui servent de digues contre l'envahissement de la mer avaient été enlevés, dispersés, fondus, engloutis.

L'eau montait toujours.

Elle circulait dans les rues, se ruant et se cabrant. A chaque carrefour il y avait un remous.

Les habitants éplorés, à ce bruit insolite, voulurent sortir, mais ils restèrent frappés de stupeur en rencontrant la mer dans leurs maisons.

Alors ce ne fut plus qu'un grand cri d'épouvante et de désespoir dans toute la ville. Mais ce cri se perdit dans le bruit autrement imposant et formidable de la mer;

Car elle montait toujours.

Bientôt on vit surnager des meubles. Les animaux eux-mêmes, les chiens, hurlaient comme à l'approche de la mort, tant cette inondation avait un caractère étrange.

A coup sûr, c'était un fléau de Dieu envoyé en punition de la méchanceté des hommes.

Les habitants étaient tous montés sur les terrasses, à moitié nus, et tendaient vers le ciel des bras désespérés.

Mais la mer montait toujours.

Les maisons s'écroulaient, et, parmi les débris qui surnageaient, les malheureux qui priaient et pleuraient sur les terrasses pouvaient voir surnager ou le cadavre d'un ami ou le corps d'un enfant enveloppé de langes. Et tout cela passait et repassait suivant le caprice des flots, qui semblaient s'en amuser comme d'autant de jouets.

Mentalement chacun se prédisait une pareille fin, car la mer montait, montait toujours.

En ce moment, du quartier élevé de la ville, que les flots avaient respecté, du couvent des carmes déchaussés, sortit une longue procession.

Les carmes étaient pieds nus et portaient le cilice. Ils chantaient les litanies de la Vierge.

A leur tête se trouvait le prieur, vénérable vieillard, qui, depuis, est mort en odeur de sainteté.

Le prieur tenait à la main un étendard de la Vierge.

A cette vue, tout le monde sur les terrasses se mit à genoux, et, à chacune des divines perfections de la mère de Dieu entonnées par la procession, les habitants répondaient avec une ferveur d'autant plus sincère que le danger était imminent.

Et cette voix, qui résumait des milliers de voix, était une véritable lamentation.

Jamais le *Priez pour nous* de la consolatrice des affligés n'avait été prononcé avec autant de larmes et de désespoir.

La procession avança.

Mais l'eau, plus furibonde, vint au-devant d'elle; bientôt elle atteignit le genou des pères, qui allaient avec un héroïsme surhumain au-devant de l'élément dévastateur.

La mer montait et avançait toujours.

C'est alors que le prieur, saisi d'une inspiration divine, le regard au ciel, prononça, avec une voix pleine d'une majesté religieuse, ces paroles que vous avez lues sur le piédestal de la croix : « Jusqu'ici, mère sainte. »

Et, en disant ces paroles, il planta dans le sol l'étendard de la Vierge.

Toute la procession s'était agenouillée dans l'eau et priait. Seul, le prieur, avec cette conviction immense, cette assurance que donne une foi vive et pure, resta debout, attendant l'intercession de la Divinité.

Il y eut comme un temps d'arrêt dans l'envahissement de la mer.

Puis, avec un murmure effrayant, la mer s'éleva en frémissant au-devant de l'étendard, et se rejeta en arrière en blanchissant de colère.

Une force invisible la repoussait; les flots qui venaient de la rade rétrogradaient avec un mouvement respectueux.

Le prieur fit un pas, la main droite étendue sur les flots et tenant l'étendard de la main gauche.

L'élément recula.

A chaque pas que faisait le saint, l'eau se relevait et faisait un vide.

Le saint homme arriva jusqu'à l'endroit où se trouvaient naguère les fortifications, toujours précédé de la mer, qui cédait devant l'image de la Vierge.

Là, la Méditerranée s'amoncela comme une mon-

tagne gigantesque, tourbillonna dans les airs en forme de trombe, puis s'affaissa soudainement avec un roulement et un fracas formidables, et rentra dans son lit, qu'elle sillonna de larges bandes d'écume blanche.

Le danger avait cessé. La Vierge venait d'opérer un miracle.

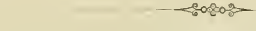
C'est en mémoire de ce fait, seigneur, poursuivit le barbier, qu'on avait érigé dans le faubourg Saint-Augustin, à l'endroit même où le prieur avait fait le premier pas en invoquant la divine Mère, cette croix que vous aviez remarquée.

— Mais, lui dis-je, pourquoi l'a-t-on enlevée? Il me semble qu'un pareil monument devrait se transmettre d'âge en âge comme une précieuse relique.

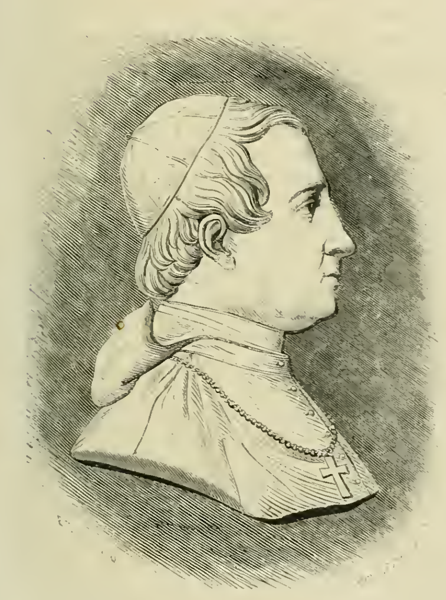
— Vous avez parfaitement raison, seigneur; mais que voulez-vous?... Les révolutions ne respectent rien; elles s'en prennent aux hommes comme aux monuments. Il est vrai que plus tard on remplaça la croix par une petite madone, que l'on plaça dans une niche faite dans une maison du faubourg Saint-Augustin; mais, depuis quelques années, la statuette commémorative a disparu à son tour.

— Par suite d'une révolution encore?

— Non, repartit le barbier; cette fois-ci c'était par suite des plans proposés par les ingénieurs et les architectes de la ville. On devait rectifier le faubourg Saint-Augustin. La maison et la statuette gênaient, on a enlevé l'une et l'autre. Aujourd'hui, ajouta sentencieusement le figaro, les architectes sont comme les révolutions, ils détruisent. ÉDOUARD SALVAIRE.



LAVAL — L'ÉLECTION D'UN ÉVÊQUE





Monseigneur Zacconi, nonce du Saint-Siége.



Monseigneur Wicart, premier évêque de Laval.

Nous sommes aujourd'hui sous le règne des grands faits en tout genre; le voyageur qui écrit ceci quittait Paris il y a dix ans. La France, alors tout occupée des jouissances matérielles, dormait sur ses autres intérêts, ne songeant plus à reprendre sa place d'honneur parmi les nations, oubliant les choses de l'âme, ne s'avisant pas de réveiller ses instincts glorieux, favorisant la licence et fronçant le sourcil devant les aspirations de la liberté chrétienne, la seule vraie. En dix ans, comme tout a changé! La France est redevenue la fille aînée de l'Église et en même temps la reine des nations. Ses armées, sa marine, ses conseils, ont en tout et partout relevé noblement le nom français. Une exposition universelle a fait éclater la splendeur de ses arts et de son industrie. D'habiles et immenses mesures assainissent ses villes en les embellissant. La religion, qui a recouvré sa liberté et sa place au soleil, fait fuir devant sa douce lumière les éléments de sauvagerie qui nous envahissaient, et poursuit sa mission généreuse de civilisation. Un écrivain, qui a quelque autorité, stygmatisant le siècle dernier du titre qu'il mérite : siècle des démolisseurs, appelait notre époque

le siècle de la réparation. Tout justifie ce nom, plein de hautes espérances. Tout se reconstitue parmi nous. Le premier Empire avait relevé l'épiscopat. Mais les membres augustes de ce corps vénéré, qui a construit la France, étaient jusqu'ici trop peu nombreux pour l'immense fardeau qui leur est imposé. La France du passé, moins peuplée d'un tiers, avait cent quarante prélats. Ces vides importants se rempliront, nous en avons l'espoir. Déjà un nouvel évêché vient d'être créé à Laval. On a lu, dans les journaux catholiques, les précieux détails des belles cérémonies qui érigent un siége épiscopal. Cette érection a été faite, au nom du souverain pontife, par son nonce en France, monseigneur Zacconi, archevêque de Nicée; et le premier évêque de Laval est monseigneur Wicart, précédemment évêque de Fréjus, où son départ a causé tant de regrets. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en donnant ici les portraits de ces deux éminents prélats.

CAUSERIE

Mes projets sont tombés dans l'eau... Je comptais, amis lecteurs, visiter avec vous le vieux Paris dans le parcours du boulevard de Sébastopol, interroger ces ignobles masures, faire parler ces tortueuses ruelles, tout étonnées aujourd'hui de se chauffer au soleil... Je comptais encore causer de l'entreprise Mirès, des prodiges qu'elle promet à Marseille; je voulais même les critiquer un peu, car je connais cette vieille fille de la Phocide... Mais voici que le mois de mai, le mois de notre Vierge, a poussé dès avril ses premières fleurs, et la disette de faits, qui allait me lancer joyeusement dans le domaine du fantaisiste, s'est transformée soudain en une moisson odorante qui ferait de cette causerie un bouquet tout charmant, si celui qui le compose était plus habile.

I

Je vous transporte donc en Cafrérie, sans autre transition.

La Cafrérie est peu aimée de la nature et des géographes. Mais les êtres dégradés qui la peuplent ont des âmes qui valent la mort du Christ, et l'Église chérit ces pauvres âmes à l'égal des nôtres... Entendez-vous ces chants qui résonnent, et voyez-vous, là-haut sur la colline, cette cabane surmontée d'une croix? C'est la première basilique du catholicisme chez les Cafres, c'est l'hymne sainte entonnée par des prêtres de France sur cette terre du démon, et ces prêtres, ce sont des Oblats de Marie qui prennent possession du sol au nom du Christ et de sa Mère. Les Cafres s'étonnent, admirent les vêtements sacerdotaux, la célébration de nos mystères... Mais ils s'effrayent de notre morale...

L'évêque anglican de Natal s'inquiète assez peu des efforts des Oblats. Ce milord possède une bonne sinécure, une maison confortable, une famille florissante. Je ne sais quelles religieuses de sa secte sont accourues de leurs îles pour donner des soins aux *enfants de bonne maison* de la contrée. Rien non plus ne manque à ces dames. Elles chevauchent par les champs, dans leurs nombreux loisirs, comme il convient à des miss bien apprises... Cela n'effraye pas les Cafres, j'en suis sûr. Heureusement que les Oblats ont pour eux Marie et la grâce qui arracha le vieux monde aux prestiges des hérésies et des idoles.

II

Il y a loin de la Cafrérie à la Lorraine; veuillez, je vous prie, faire ce voyage avec moi d'une seule traite, et gravissons ensemble cette noble montagne, la montagne de Sion, sanctuaire depuis huit siècles du culte des Lorrains à la Vierge de Bethléem. Et, tout en gravissant, lisons le rapport si simple, si docte et si élégant à la fois du père Soulier, un Oblat encore, à monseigneur de Nancy, sur cette dévotion antique.

Ce furent d'abord les pauvres et les éprouvés qui visitèrent la Reine de la montagne. Puis les nobles, les ducs, lui fournirent une cour assidue : les Vaudemons se distinguèrent entre tous par leurs pieux empressements. Aussi de son temple, d'où le regard plongeait au delà des Vosges lontaines, Marie a-t-elle protégé toujours cette région contre les erreurs des hérétiques... C'est de l'histoire.

Il s'agit aujourd'hui d'élever sur le célèbre sommet une statue colossale à la Vierge conçue sans souillure. De là le rapport dont je parle, et la décision favorable prise par monseigneur de Nancy... Si le père Soulier lit ces lignes, qu'il se souvienne, aux pieds de la Madone, des jours d'autrefois. Il n'a pas oublié sans doute ses anciens émules, ni Tulle, ni notre illustre évêque.

Je ne puis quitter les Oblats sans remarquer qu'ils possèdent (Fourvières et Roc-Amadour excepté) les plus illustres sanctuaires de la Vierge en France : Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame du Laus, etc. Quel avenir promet à une congrégation, si jeune encore, le titre d'IMMACULÉE que Pie IX a décerné solennellement, après elle, à Marie, aux acclamations de l'Église entière!

III

Voulez-vous descendre avec moi vers le Midi, chers lecteurs? Saluez en passant Notre-Dame du Puy dans ses splendeurs nouvelles, Notre-Dame de Fourvières... Là-bas, sur votre gauche, Notre-Dame de l'Osier fleurit dans les forêts de la sauvage Isère, et plus loin, sur

la droite, Notre-Dame de Lumière, au bord du Limergue, le *joli ruisseau*... Nous arrivons à l'ancienne capitale de la catholicité aux jours de Clément VII. Avignon ne trouve rien de mieux, pour orner la tour de Notre-Dame des Doms, que d'y placer une statue de la Vierge immaculée, au-dessus des statues de saint Pierre, de saint Agricol, de saint Symphorien et de saint Didier, ses quatre gardiens célestes.

Un appel est fait aux artistes pour mener ce projet à bonne fin. Je désire ardemment que ce soit un Français qui remporte la palme. C'est bien assez que nous ayons été battus par les Anglais au concours pour l'érection de Notre-Dame de la Treille, un antique sanctuaire encore que Lille va rajeunir avec des magnificences dignes de Marie. Six archevêques ou évêques en posaient dernièrement la première pierre, et l'église s'achèvera sur les plans de deux Anglais, les vainqueurs du tournoi... Tant mieux pour Notre-Dame de la Treille, puisque les plans de ces messieurs sont les meilleurs, mais tant pis pour nos artistes de France.

IV

Je cueille la dernière fleur de mon bouquet sur la tombe du colonel Dupuys, et je la dépose, avec sa croix de commandeur, aux pieds de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer.

Dupuys, colonel au 57e, avait professé toute sa vie la dévotion la plus tendre pour la Vierge. Ses économies de soldat, il les consacrait surtout à l'embellissement de ses autels. Il est mort, le 8 septembre, jour de la Nativité, devant Sébastopol, de la mort des guerriers, en léguant sa croix de commandeur à Notre-Dame de Boulogne. Ses dépouilles mortelles ont reçu les derniers honneurs, dans ce sanctuaire tant aimé, au milieu des empressements de sa cité natale.

V

Je vous disais bien que mai avait poussé dès avril ses premières fleurs...

Outre les faits qui précèdent, les événements saillants, dans la même sphère, sont le décret solennel du sultan sur les chrétiens, l'établissement de la liturgie romaine à Paris, la fondation de séminaires américains à Rome, et l'assemblée générale des conférences de Saint-Vincent de Paul, de la Rochelle et de Poitiers, dans le palais épiscopal de monseigneur d'Angoulême. La charité a fait tous les frais de cette dernière réunion. Puis, sur le soir, s'abandonnant aux charmes de ses souvenirs, — il arrivait de la ville éternelle, — monseigneur Coussaut a fait un portrait saisissant du *pauvre* de Rome, cet autre *lazzarone* qui demande l'aumône en se drapant dans ses haillons.

J'honore le pauvre qui *sait* demander le pain qu'on refuse de lui faire gagner à la sueur de son front, et j'estime ses délicatesses et ses fiertés; mais je déteste le métier. Les conférences de Saint-Vincent de Paul ne sauraient trop rechercher le premier et se défier du second. Qu'elles méditent l'allocution de monseigneur d'Angoulême.

VI

Paulo minora canamus. Traduction libre : venons au profane.

Enfin la paix est conclue! Vous avez lu dans tous ses détails le traité qui la proclame. Vous avez pesé, apprécié toutes les conversations échangées dans le Congrès, et vous n'attendez rien de votre chroniqueur sur un chapitre qui ne le regarde pas.

On pavoise, on embellit déjà Notre-Dame pour le baptême du prince impérial... Ce baptême sera peut-être un fait accompli quand vous recevrez cette chronique, chers lecteurs.

VII

Venons au profane, venons aux *Contemplations* de M. Victor Hugo.

Je ne veux pas dénigrer son beau talent, je ne sais pas nier le soleil. Je le constate, au contraire, même dans le livre, très-incorrect d'ailleurs, littérairement parlant, que je vous signale.

Mais je déplore les hallucinations de cet esprit possédé par l'orgueil, le déisme vaporeux, le sensualisme sans frein, l'outrecuidance du moi qui se personnifient dans ce livre... J'en reparlerai plus tard.

Un concert de louanges s'est élevé, bien entendu, autour de l'œuvre nouvelle. Quel spectacle offre notre monde littéraire au bon sens qui le considère avec attention! « C'est un Encelade, un Prométhée, un Titan, » disait M. de Lamartine en parlant de M. Victor Hugo. Pauvre M. de Lamartine! Et si le *grand*, le *gigantesque* Victor, comme un autre génie appelle Hugo, cédant au sarcasme que l'exil inspire, disait de M. de Lamartine : « C'est un Sisyphe, un Tentale? » En vérité, il manque un chapitre aux dialogues des morts, et, si le malin Lucien revenait sur terre, il se remettrait à l'œuvre.

ÉLIE BERTON.

OEUVRE DES ÉCOLES DE L'ORIENT

La guerre vient d'ouvrir l'Orient à la civilisation de l'Europe; et le sultan lui-même, par le décret qui a rendu la liberté civile et religieuse aux chrétiens de ses États, met les peuples alliés en demeure d'achever leur œuvre en l'aidant à régénérer l'empire qu'ils ont sauvé. Une Société s'est fondée, qui, réunissant des hommes

de tout ordre, depuis le maréchal de France jusqu'au simple étudiant, a voulu prendre sa part de ce grand ouvrage par les moyens les plus élémentaires et les plus pratiques, en fondant des écoles. Ce n'est pas une expérience à faire. L'œuvre est commencée déjà par nos frères de la doctrine chrétienne et par nos sœurs de charité. A Constantinople, à Salonique, à Smyrne, au mont Liban, etc., des écoles sont établies qui reçoivent non-seulement les enfants catholiques, mais les grecs, les juifs, les musulmans eux-mêmes, accomplissant par la charité la parole de saint Paul : « Plus de Grec ni de Juif, plus de Scythe ni de Barbare... » Mais il faut soutenir ces écoles, les agrandir, les multiplier, et c'est là le but que l'on propose. Si le soldat qui a donné son sang comme les héros de nos croisades, si l'écolier qui voyait avec tant d'émulation et d'impatience des noms, naguère inscrits auprès du sien dans les luttes pacifiques de nos colléges, figurer parmi ceux des plus braves dans les bulletins de l'honneur et de la victoire, si les mères, si les sœurs (car notre œuvre s'occupe aussi des femmes et s'adresse aux femmes), si tous ceux, enfin, dont le cœur a battu au récit des souffrances et de la gloire de nos armées veulent répondre à notre appel, le bien acquis au prix de tant de sacrifices sera conservé, étendu, affermi à jamais.

C'est à cette œuvre, qui doit développer dans la paix les heureux fruits obtenus de la guerre et perpétuer en Orient l'action dévouée de la France, que l'on est prié de concourir, soit comme associé, moyennant une souscription de dix francs au moins, soit comme bienfaiteur par une offrande, quelque petite qu'elle puisse être.

Les souscriptions et les offrandes sont reçues chez M. Vaton, trésorier de l'Œuvre, rue du Bac, n° 50. — Le contre-amiral Mathieu est président de l'Œuvre. Président d'honneur, Son Excellence M. le maréchal Bosquet.



FÊTE DU MOIS : 18 MAI. — LA TRINITÉ.



Vision de saint Félix de Valois et de saint Jean de Matha.



APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la cinquième livraison du Magasin Catholique pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 mai 1856. † P.-L., Év. d'Arras, de Boulogne et de St-Omer.

PARIS — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LES BATCHI-BOUZOUCKS.

On a fait quelque bruit, dans la dernière guerre, des Batchi-Bouzoucks, de leurs excès, de leur sauvage ardeur. C'était un corps franc, comme les Cosaques irréguliers des Czars, comme les Ribaux du moyen-âge, comme les compagnies infernales à diverses époques,—ramassis de gens de sac et de corde, qui n'ont d'utile que leur audace féroce; qui traitent leur pays même comme le pays ennemi, et qu'on licencie aussitôt qu'on le peut. Ces sortes de hordes ont rendu quelques services sanglants, compensés par tant de brigandages, que l'on en compreud enfin le danger, et qu'on les licencie dès qu'on le peut.

MARCIE

HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

(SUITE)

IX

LES DEUX PEUPLES.

Reçue au nombre des catéchumènes, Marcie fut dès lors initiée à une vie nouvelle, qu'elle ne soupçonnait pas, à la vie chrétienne, qui accomplissait dans l'ombre ses œuvres merveilleuses, et qui, selon l'éloquente expression d'un écrivain de nos jours[1], *faisait le siége de Rome païenne*, en l'entourant d'une circonvallation de prière, de dévouement et de pénitence. La Rome brillante des Césars, la seule que Marcie eût jusqu'alors connue, s'agitait au grand jour; les patriciens passaient leur vie aux bains, au gymnase, au Forum; les femmes, entourées de leurs esclaves, épuisaient le luxe de la toilette et les recherches de la mode, aussi variable alors que de nos jours; les banquets somptueux se prolongeaient jusqu'à l'aube, entremêlés des jeux des mimes, des danses efféminées et des combats de gladiateurs, qui servaient d'intermèdes aux repas. La fantaisie des riches suivait son cours ordinaire; comme autrefois, les clients faméliques assiégeaient dès l'aurore la porte des patrons opulents; les esclaves des villes et la tourbe des affranchis suivaient leur maître et épiaient ses caprices; les pauvres esclaves de la campagne portaient le poids du jour et de la chaleur, et, sous le fouet du gardien, cultivaient une terre avare de moissons. Comme autrefois, le peuple courait aux distributions de pain et aux spectacles, et n'avait d'autre inquiétude que de savoir si les blés étaient arrivés de Sicile et les lions d'Afrique. Les basiliques retentissaient de la clameur du barreau; les écoles, des déclamations des rhéteurs; les temples comptaient des adorateurs et des sacrifices; le sénat siégeait; l'empereur avait autour de lui une cour nombreuse; de nouveaux monuments embellissaient la ville antique; un amphithéâtre, plus beau que celui de Néron, s'élevait près du mont Esquilin; la défaite de Jérusalem était éternisée par un arc triomphal; rien enfin n'était changé dans Rome, ni les plaisirs ni les affaires, et pourtant un élément étranger, introduit dans la société païenne, allait la dissoudre, et bâtir, sur la poussière de cet impur et vieil édifice, une cité nouvelle d'immortelle durée. On était à la veille d'une grande chose; la Babylone assise sur les sept collines, la reine des nations, portant le triple sceau de la magnificence, de la servitude et de la mort, allait bientôt tomber, et l'œil inspiré de quelque pauvre chrétien voyait déjà s'élever les murs de la Rome nouvelle, qui devait régner sur le monde par la vérité, la justice et l'amour.

[1] L'abbé Gerbet. *Esquisse de Rome chrétienne.*

Ils étaient partout, les chrétiens. Mêlés à toutes les classes, depuis la famille impériale jusqu'aux esclaves, toute la société devait ressentir l'ébranlement causé par leurs doctrines et leurs exemples. Ils vivaient de la vie ordinaire, ne s'abstenant que des plaisirs ou des affaires où le péché aurait pu se rencontrer; ils étaient soldats, tribuns, sénateurs, jurisconsultes, médecins, ouvriers, esclaves, chacun gardant et chérissant la condition où Dieu l'avait mis. Mais, fidèles à leur loi, fidèles à la charité, ils vivifiaient la société même qui les persécutait, et, dans le silence de leurs œuvres journalières ou dans l'éclat de leurs confessions sanglantes, ils conquéraient et Rome, et l'empire, et le monde. Marcie fut initiée à cette vie des chrétiens, à côté desquels elle avait vécu, et qu'elle ne connaissait pas. Elle ne sortait point du palais de Pudens; mais elle voyait là toute l'Église, et, comparant les deux Romes, les deux peuples, elle sentait grandir son amour, et sa foi naissante jeter de plus profondes racines.

Elle habitait, avec Praxède, Pudentienne et Léa, la partie du palais réservée aux femmes. Dès l'aube, ses compagnes se levaient de leur couche, et, après avoir revêtu les habits simples et sans ornements, qu'elles préféraient aux plus somptueuses parures, elles priaient, les yeux levés au ciel, les mains étendues et le visage tourné vers l'Orient. Marcie goûtait des délices inexprimables à répéter avec elles la prière du Seigneur, qu'elles lui avaient apprise, et à entendre les voix pures de ses amies, la voix brisée de vieillesse de la fidèle Léa, se mêler pour chanter les louanges de Dieu. Elle écoutait, et son âme s'élevait vers ce Dieu dont on disait des choses si merveilleuses, et qui l'avait sauvée afin qu'elle fût toute à lui. Après la prière, les chrétiens se rendaient dans une autre aile du palais où Marcie n'avait pas encore pénétré; elle savait seulement que là résidait le grand pontife du Christ, que le sacrifice saint et redoutable des chrétiens s'accomplissait en ces lieux[1], et elle désirait de toute son âme le bienheureux moment où, lavée par les eaux du baptême, elle aussi pourrait participer à ces mystères augustes. Au retour de ses amies, elles se réunissaient dans le gynécée, et là elles travaillaient des mains, et un doux entretien hâtait le cours des heures. Ces travaux, auxquels se livraient les jeunes chrétiennes, et que Marcie apprenait à leurs côtés, étaient ceux

[1] Historique. La maison de Pudens fut, en partie, convertie en église, et elle a servi de demeure aux premiers successeurs de saint Pierre.

de la femme forte, dont on lui avait lu le portrait dicté par le Saint-Esprit; Praxède, sa sœur, Léa, les femmes attachées à leur service, filaient la laine et le lin; de ces étoffes qu'elles avaient filées, elles faisaient des robes et des tuniques, des vêtements d'enfants et des langes pour les nouveau-nés; et Marcie, qui connaissait la destination de ces humbles travaux, pensait en elle-même à l'histoire de Tabithe, qu'elle avait lue aux *Actes des apôtres*, et à ces vêtements qu'elle faisait de ses mains pour les orphelins et les veuves. Parfois, Pudentienne, dont la voix était belle et mélodieuse, chantait des cantiques sacrés, composés par un des frères, par Clément, qui venait d'arriver au souverain pontificat; Praxède lisait l'histoire de Joseph, ou celle de Tobie, ou l'une des lettres écrites par saint Paul aux églises qu'il avait fondées. Les heures passaient rapidement; au milieu du jour, on s'asseyait à une table abondante et frugale. Pudentienne, étant la plus âgée, faisait le signe de la croix sur les viandes, sur le vin et sur l'eau, et invoquait les bénédictions célestes par ces paroles :

— O vous qui donnez la nourriture à tout ce qui respire, faites-nous la grâce d'user saintement de ces mets que votre miséricorde nous a préparés. Vous avez dit, ô mon Dieu! que quand vos disciples boiraient quelque liqueur empoisonnée, ils n'en ressentiraient aucun mal, pourvu qu'ils aient soin d'invoquer votre nom, car vous êtes infiniment bon et infiniment puissant; ôtez donc de cette nourriture tout ce qui pourrait nuire au corps et à l'âme de vos enfants [1]!

Avant et après le repas, on lisait quelques passages de l'Écriture sainte, et, dès qu'on se levait de table, les vierges allaient jouir des ombrages du jardin et de la fraîcheur de ces belles retraites qu'arrosaient des fontaines au murmure harmonieux. Les dieux de l'Olympe n'habitaient plus ces bocages, ces allées verdoyantes, ces prairies semées de narcisses; mais, dans une grotte reculée, et dont l'entrée était voilée par un épais manteau de lierre, la main de Novatus avait peint à fresque, sur un bloc de rocher, la figure de la Vierge Marie tenant entre ses bras son divin Fils. Les traits de Marie étaient beaux et calmes; elle pressait sur sa poitrine le céleste Enfant, qui jouait avec le bord de son manteau; l'art grec, l'art romain lui-même auraient dédaigné cette image; mais, si imparfaite qu'elle fût, elle exprimait un sentiment, elle révélait des pensées que le ciseau de Phidias et le pinceau d'Apelles n'avaient pas devinées. Marcie chérissait ce lieu solitaire; elle aimait cette Vierge, plus pure que le soleil, veritable Vesta, véritable Reine et Mère des vierges, et c'était à ses pieds que la jeune fille aimait à méditer des mystères si nouveaux pour elle et pourtant si chers à son cœur. Elle aimait à lire les mots inscrits au bas du tableau : *Voici une Vierge qui concevra et portera un Fils; son nom sera Emmanuel;* elle suspendait aux rochers les fleurs qu'elle avait cueillies et tressées en guirlandes, et sa voix essayait de moduler quelques chants harmonieux à la louange de Marie. Ses compagnes venaient la chercher dans cette retraite favorite, car l'après-dînée était consacrée à des œuvres saintes auxquelles la jeune néophyte s'associait avec un étonnement attendri.

Une des parties de cette vaste demeure avait été disposée par Pudens, l'hôte de saint Pierre, pour y loger d'autres étrangers, bannis jusqu'alors de la société romaine. Des vieillards, des veuves avancées en âge trouvaient là une durable et généreuse hospitalité; les malades, les esclaves abandonnés par des maîtres ingrats au gré d'Esculape, dans une île du Tibre, étaient recueillis dans les salles du palais patricien, et y recevaient les soins les plus tendres et les plus respectueux. Praxède et Pudentienne servaient ces pauvres, images de leur souverain Maître, et ce spectacle, auquel Marcie assistait tous les jours, aurait suffi à lui démontrer la divinité de la nouvelle religion. Là s'établissait la démarcation profonde entre les deux peuples. Ce pauvre que Rome ne comptait pour rien, cet esclave qui n'avait échappé que par hasard aux viviers de Pollion, à la croix toujours debout sur le mont Esquilin; cet infirme qu'un maître savant et bien appris avait, selon les conseils de Caton, revendu parce qu'il était vieux, ces malheureux êtres, méprisés, foulés aux pieds, les chrétiens les recherchent, les chrétiens les aiment, les chrétiens les servent; pour les chrétiens leur misère même est un titre; elle les rend respectables et sacrés... Hier, dans cette ville immense, à la porte de ces palais magnifiques, ils auraient sollicité inutilement un verre d'eau; aujourd'hui, un de ces palais s'ouvre, les reçoit comme des hôtes chéris; des mains patriciennes les servent, et de nobles filles, des jeunes hommes, l'honneur du patriciat romain, les appellent des doux noms de frère et de sœur. Marcie n'avait pas vu cet étonnant spectacle sans surprise et sans admiration; elle ne se lassait pas de voir Praxède et Pudentienne servant les vieillards et les infirmes; elle contemplait avec attendrissement les visages vénérables et reposés de ces malheureux, qui vivaient en paix leurs derniers jours dans la maison de Dieu; et, comme elle avait lu dans l'Évangile que *quiconque recevra un de ces petits au nom de Jésus recevra Jésus lui-même*, elle s'efforçait aussi, guidée par Léa, de servir les pauvres; et elle goûtait une grande joie lorsque ses compagnes la priaient de les aider à panser une plaie, à soutenir les pas de quelque infirme, ou lorsqu'on la chargeait, elle, humble néophyte, de lire une page des saints Évangiles à un pauvre malade.

Elle rencontrait, dans ces salles destinées aux indigents, quelques-unes des plus nobles vierges et des plus illustres matrones de l'Église naissante. Praxède les lui nommait, car Marcie avait vécu à l'écart, et elle ne connaissait pas ces nobles femmes et n'en était pas connue.

[1] Cette prière nous a été conservée par Origène

— Vois-tu, lui disait Praxède, cette jeune fille, grande, belle et d'un aspect si noble, qui lave les pieds à la pauvre vieille esclave recueillie hier, c'est Flavia Domitilla, nièce de Titus et de Domitien. Elle a été convertie à la foi par les leçons de deux affranchis de son père, Achillée et Nérée; elle a eu l'inexprimable bonheur d'attirer à Jésus-Christ sa mère, Plantille; elle l'a vue mourir saintement, et seule, dégagée de tous liens terrestres, elle ne vit plus que pour Jésus et les pauvres de Jésus.

— Pourquoi porte-t-elle un voile noir sur ses cheveux sans ornements?

— Parce qu'elle s'est consacrée à Dieu d'une manière spéciale, en faisant le vœu d'une éternelle chasteté... La première d'entre nous, elle a fait publiquement cette promesse glorieuse de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ; mais que d'autres la suivront dans cette carrière! *Ses compagnes vous seront présentées, ô prince*[1]!

— Et cette matrone, si digne et si sévère, dont les cheveux blanchis couronnent noblement le front majestueux, qui donc est-elle?

— C'est l'illustre Lucine, celle qui a eu la gloire de recueillir les restes de l'apôtre saint Paul et de les ensevelir de ses mains dans sa catacombe. Cette femme a bravé Néron, devant qui l'univers tremblait.

— Le courage et la fierté romaine brillent dans ses yeux; mais quelle charité s'y mêle! Vois, Praxède, avec quelle bonté elle parle à ce vieillard infirme!

— Elle est notre modèle, elle nous devance toutes dans le chemin de la charité. Vois-tu cette vierge plus avancée en âge que Flavia et plus jeune que Lucine, qui aide la bonne Léa à préparer un cordial pour nos malades? elle aussi est issue d'une race noble et ancienne; elle se nomme Martine, elle possède une fortune immense; ses biens s'étendent surtout en Sicile et en Asie; mais ils sont le patrimoine des pauvres, à qui elle les distribue avec une générosité sans égale. Éloquente, zélée, elle emploie tous les dons qu'elle a reçus de Dieu à conquérir les âmes, et le rang de diaconesse qu'elle occupe dans l'Église n'est qu'un juste hommage rendu à ses éclatants services. Oh! que de brebis elle a amenées au bercail du bon Pasteur! Éprise de l'amour de son Dieu, elle soupire après le martyre; elle n'a qu'une envie, celle de mourir pour Jésus-Christ! Et qui sait, ajouta Praxède en élevant au ciel un regard inspiré, si un jour, quand la croix du Calvaire sera arborée sur le Capitole, qui sait si Rome n'élèvera pas des autels à cette vierge intrépide[2]?

Ces paroles retentissaient dans le cœur de Marcie et enflammaient sa foi. Les œuvres admirables des chrétiens achevaient la conquête de cette âme que la grâce avait subjuguée : longtemps elle avait cherché dans les écrits des philosophes les définitions de la vertu; elle la voyait enfin dans la réalité de la vie, et elle chérissait de plus en plus une doctrine qui faisait croître, au sein de l'humilité, les vertus les plus héroïques, et mettait à la portée de tous, par d'immortelles promesses et de radieuses espérances, des sacrifices dont le moindre eût fait fléchir l'orgueil d'un stoïque. Avec quelle ardeur elle désirait prendre place dans l'armée des soldats de Jésus-Christ! Elle franchit rapidement les degrés qui menaient au baptême : de simple catéchumène, elle devint *auditrice*, elle assista aux instructions religieuses des prêtres: de là, elle passa dans les rangs des *prosternés*, c'est-à-dire de ceux qui assistaient, à genoux, à une partie des prières liturgiques; on lui annonça enfin qu'elle était *élue*, c'est-à-dire disposée au baptême; et, dans la joie et le recueillement de son âme, elle se prépara, par la prière et l'étude de la religion, à faire partie du troupeau sacré de Jésus-Christ.

X

LE BAPTÊME.

Le règne de Vespasien était pour les chrétiens une ère pacifique, pendant laquelle ils osaient célébrer les mystères sans les cacher dans les ténèbres des Catacombes. L'église ou *titre* du Pasteur, fondée dans la maison de Pudens, avait donc revêtu ses ornements de fête, et les frères s'y trouvaient réunis quand la jeune catéchumène arriva, conduite par ses amies fidèles, et suivie par un chœur nombreux de vierges consacrées au Seigneur. Les yeux et l'âme de Marcie furent également ravis lorsqu'elle franchit le seuil de l'église, et elle sentit que, selon l'expression de l'Écriture, *la gloire du Seigneur remplissait son temple*. Et pourtant, combien cet humble sanctuaire, consacré au Dieu vivant, était loin d'égaler les magnificences des temples dédiés aux démons par les peuples abusés! On n'y voyait ni les trophées des nations vaincues, comme dans le temple de Jupiter Capitolin, ni les productions les plus exquises du ciseau, comme dans le Panthéon d'Agrippa; ni des colonnes de jaspe et d'albâtre, comme dans le temple de Vénus à Rome; la salle antique du palais de Pudens, formée de blocs de travertin, éclairée par de rares fenêtres, n'avait ni splendeur, ni beauté; ses proportions étaient humbles et ses décorations modestes. Mais au fond de l'abside, sur le siége qui avait servi à saint Pierre[1] était assis son successeur, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, entouré du collége des prêtres et des diacres; mais, au milieu du sanctuaire s'élevait, sur les ossements d'un martyr, l'autel où la Victime pacifique allait descendre; mais dans la nef on voyait un puits au fond duquel, Marcie ne l'ignorait pas, reposaient les restes de trois mille martyrs immolés sous Néron[2], et en présence de cet impo-

[1] Psaume 44

[2] Sainte Martine est invoquée comme une des protectrices de Rome. Après une vie de zèle et de charité, elle subit d'horribles tourments, et mourut dans la confession de Jésus-Christ.

[1] Le siége qui a servi à saint Pierre, et qui provenait probablement du mobilier de la maison de Pudens, est conservé dans la sacristie du Vatican.

[2] Ces détails sont historiques.

sant congrès des vivants et des morts, réunis pour rendre témoignage à la vérité, sous les yeux de ce pontife et de ces prêtres, dépositaires des biens de l'âme et de la parole d'éternelle vérité, près des cendres à peine refroidies de ces hommes morts dans les supplices et dont le sang avait rendu témoignage à la foi, près de cet autel où la justice et la miséricorde se rencontrent et se donnent le baiser de paix, l'âme de Marcie fut fortement ébranlée, et elle sentit, comme autrefois Moïse, *que ce lieu était grand et terrible et que Dieu était là !*

La sainte cérémonie du baptême commença. Martine, en sa qualité de diaconesse, conduisit Marcie au pied du trône pontifical. Elle demeura, tremblante d'émotion et les yeux baissés, jusqu'à ce que la voix de Clément, s'élevant dans l'universel silence, lui dit :

— Ma fille, que demandez-vous ?

— Je demande la grâce du saint baptême.

— Êtes-vous instruite des mystères de notre sainte religion ?

— Mon père, je le suis.

— Vous croyez en un seul Dieu tout-puissant et créateur de toutes choses ?

— J'y crois.

— Vous croyez que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu comme son Père, s'est fait homme pour nous sauver; qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité ?

— Je le crois !

— Vous croyez en l'Esprit saint, amour du Père et du Fils, sanctificateur de nos âmes? vous croyez en la sainte Trinité, trois personnes ne faisant qu'un même Dieu ?

— Père saint, j'y crois !

Déjà, selon l'ancienne discipline de l'Église, la néophyte avait, l'avant-veille et la veille, renoncé publiquement à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, si visibles au sein de la société païenne; elle avait reçu l'*Ephpheta* ou attouchement des oreilles et des narines. Le troisième jour, et le plus solennel, était consacré à la cérémonie propre du baptême. On renouvela les exorcismes, les signes de croix, les génuflexions, les souffles mystérieux sur la néophyte, et enfin on la conduisit vers les fonts baptismaux ; autour d'elle, des vierges portaient des flambeaux et jetaient des fleurs sous ses pas ; le chœur chantait le psaume : *Comme un cerf altéré soupire après les eaux vives, ainsi mon âme est altérée de vous, Seigneur!* Ce fut aux accents du roi-prophète, qui peignent si bien les désirs d'une âme qui cherche son Dieu, que Marcie sentit couler sur son front les eaux vivifiantes qui effacent la sentence de notre condamnation. Elle se releva tenant en main le flambeau mystique, emblème de sa foi, et elle fut prendre sa place parmi les chrétiens, auxquels elle venait d'être associée. Son cœur débordait d'une joie céleste; elle levait sur ses amies, sur celles qui l'avaient deux fois sauvée des ténèbres de la mort, des regards reconnaissants et timides, et, prosternée pendant l'oblation du saint sacrifice, elle remercia Dieu avec larmes de la vie et de la lumière du corps qu'il lui avait rendues, de la vie et de la lumière de l'âme qu'il lui avait données.

Immédiatement après le baptême, la nouvelle chrétienne reçut la confirmation, et puis, enfant nouveau-né à l'Église, elle fut admise à la table du Seigneur et nourrie du Pain des anges. Une félicité si grande l'accablait, et quand les fidèles se furent retirés, elle se laissa emmener par Praxède comme dans l'égarement heureux d'un songe. Et, lorsque son amie se hasarda à l'interroger, elle répondit :

— Oh! combien j'ai prié pour toi, ma sœur, pour Léa, pour vous tous, et surtout pour mon frère, afin que Dieu lui accorde le même bonheur! Morts tous les deux à la terre, que du moins nous vivions pour Lui !

XI

LA PERSÉCUTION.

Vespasien avait payé le tribut à la nature et cédé le trône à Titus. Celui-ci, après un règne de deux années, qui suffit à l'illustrer, parce qu'il montra combien il y a de gloire à être bon, succomba, jeune encore, et Domitien, son frère, lui succéda. Dès ce jour, les chrétiens se sentirent menacés, et quoique les premières années de ce règne ne furent employées qu'à une guerre malheureuse contre les Daces; quoique leur paix ne fût pas encore troublée, les fidèles, par tout l'empire, se préparaient au combat. Le péril était, non dans les événements, mais dans le caractère du prince, et cette tempête, quelque temps suspendue, ne tarda pas à éclater. L'édit de persécution fut proclamé et affiché par tout l'empire [1]; les juges sur leurs tribunaux, n'eurent pas de plus noble mission que de rechercher et de condamner des innocents; les échafauds se relevèrent, les bûchers furent rallumés, le prétoire se remplit de ces instruments de torture, ingénieuses créations de la cruauté la plus raffinée; les sombres cavernes du cirque retentirent des hurlements des animaux sauvages et de ces cris plus farouches encore : *Les chrétiens aux lions!*

On vit, comme aux jours de Néron, digne prédécesseur de Domitien, *les pompes du supplice, le fer, le feu, les chevalets, les bêtes féroces lancées contre un homme, le pal qui traverse le cou et sort par la bouche, la tunique tissée et revêtue de tout ce qui peut servir d'aliment à la flamme, le glaive qui vient rouvrir les blessures à demi fermées et faire couler un sang nouveau par des plaies devenues des cicatrices*; et on vit aussi, comme autrefois, *la victime calme, souriant, et souriant de bon cœur, regardant ses entrailles à découvert, et contemplant ses souffran-*

[1] Domitien est le premier empereur qui ait publié un édit formel contre les chrétiens. Son édit portait que quiconque n'adorerait pas les dieux de la cité romaine, serait par là même coupable du crime de lèse-majesté.

ces de haut; car, comment souffrirait-il celui pour qui la mort est une espérance[1] ?

Le païen qui écrivait ces mots avait compris un des secrets du martyre, et les fils des victimes de Néron, ayant la même foi et la même espérance, furent dignes de leurs pères. Douze ans de paix n'avaient fait qu'affermir leurs vertus, et à l'école de la charité, ils s'étaient rendus dignes de la couronne du martyre.

Marcie, elle aussi, auprès de ses compagnes, avait passé dans la retraite les années qui s'étaient écoulées depuis son baptême jusqu'à la persécution; la prière, le travail, les bonnes œuvres, la sainte amitié de ses sœurs, avaient rendu heureux et calmes ces jours semblables entre eux, et quand l'orage se leva sur l'Église, elle aussi se trouva préparée. Elle partagea les austères devoirs que s'étaient imposés les filles de Pudens, qui, dès la première persécution de Néron, s'étaient signalées par leur zèle et leur respect pour les restes sanctifiés des martyrs. Ces femmes timides, habituées à la retraite, à la chaste solitude de leur palais, devenaient intrépides et bravaient tous les périls pour rendre les honneurs de la sépulture aux saints amis du Christ. Dès que la nuit était venue, elles sortaient avec Marcie, et, suivies de leurs serviteurs, elles parcouraient ce grand champ de bataille où se livraient chaque jour les combats du Seigneur; elles allaient sur les places publiques, au cirque, dans les prétoires dont l'or leur ouvrait les portes, en tous les lieux enfin où la barbarie païenne avait trouvé des âmes invincibles dans des corps mortels; là, elles dérobaient à la voracité des chiens les cadavres abandonnés; elles essuyaient le sang encore humide sur les dalles; elles recueillaient, près des bûchers, les ossements à demi consumés; un char de paysan recevait ces glorieuses dépouilles, on les cachait sous des fruits, sous des sacs de blé, et on les conduisait à la demeure de Pudens.

Les prêtres du Seigneur, et particulièrement Novatus et Timothée, recevaient avec le plus religieux respect les restes mutilés de leurs frères. On commença par les déposer dans le puits creusé au milieu de l'église du Pasteur, et les vierges exprimaient, dans une partie réservée de ce puits, des éponges imprégnées de ce sang généreux versé pour Dieu et qu'elles avaient recueilli au lieu du supplice[2]. Mais, la persécution grandissant de plus en plus, les chrétiens rouvrirent les Catacombes pour y cacher à la fois les vivants et les morts.

[1] Sénèque, *Lettres*.

[2] Dans l'église de sainte Prudentienne, autrefois l'église du Pasteur, on voit le puits dans lequel la famille de Pudens *entreposait* les corps des martyrs. Dans l'église de sainte Praxède, un tableau de Jules Romain représente les filles de Pudens recueillant avec des éponges le sang des martyrs et le faisait couler dans un puits. Une belle statue représente sainte Praxède, à genoux, sur l'orifice du puits, pressant une éponge entre ses mains. Au bas de l'église, on voit une longue table de marbre, portant cette inscription : *Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède.*

Une nuit, les deux sœurs et leur inséparable compagne sortirent du palais et se rendirent vers le *Forum Tauri*, lieu où se réunissaient les banquiers et les marchands de la ville de Rome. Un éclatant sacrifice s'y était accompli le matin, et elles le savaient. La nuit était tranquille dans les cieux qui déployaient leur pavillon d'étoiles. Mais des rumeurs sinistres parcouraient la ville, car c'était l'heure des fêtes, des banquets et de ces plaisirs criminels *qui faisaient pâlir la lune*, selon l'expression d'un historien. Les vierges glissaient le long des palais d'où l'on entendait sortir, comme des bouffées d'orage, des cris, des clameurs, de longs éclats de rire; il s'y mêlait parfois les gémissements d'un esclave dont le fouet et le fer rouge châtiaient la maladresse. Quelques convives, la couronne du festin sur la tête, regagnaient en chancelant leur demeure. Les vierges, à leur vue, se reculaient dans l'ombre, et puis poursuivaient leur route en priant. Elles arrivèrent enfin au Forum : il était désert. La lune l'éclairait de sa clarté pure et limpide, et laissait voir, sur les dalles de marbre deux formes immobiles.

— Mes sœurs, voilà les martyres! dit Pudentienne d'une voix basse et respectueuse.

Elles s'approchèrent : deux corps étaient étendus sur la terre, deux corps de femmes noyés dans le sang sorti par ruisseaux de leurs innombrables blessures. Praxède, à genoux, étancha ce sang précieux qui inondait le parvis, pendant que Marcie et Pudentienne, avec les soins les plus religieux, retournaient les cadavres et les déposaient sur un grand linceul qu'elles avaient apporté. Elles virent alors que les deux martyres étaient des jeunes filles qui avaient atteint à peine le printemps de la vie. Elles étaient belles sous la pâleur du trépas; aucune souffrance ne se lisait sur leurs fronts paisibles, leurs yeux semblaient fermés dans un doux repos et leurs traits angéliques n'avaient subi ni les outrages du supplice, ni les angoisses de la mort. Mais leurs corps, affreusement déchirés, disaient quel combat elles avaient soutenu et de quelle gloire elles s'étaient couronnées.

— Qui étaient-elles? demanda Marcie à voix basse.

— Elles étaient sœurs, répondit Pudentienne, et se nommaient Bibiane et Démétrie; et, comme le saint pontife Clément, comme le préfet de Rome, Flavius Clemens, notre frère; comme Flavia-Domitilla, notre sœur, elles appartenaient à la famille de Domitien. Mais elles étaient chrétiennes, et le sang des princes a coulé, ce matin, à torrents, sous les fouets plombés des bourreaux. C'est dans ce supplice qu'elles ont expiré.

Marcie dénouait en ce moment les mains liées de Bibiane; elle souleva ces mains, blanches et froides, et les porta à ses lèvres avec un saint transport. Les deux sœurs, victorieuses dans le même combat, reposaient l'une près de l'autre, sous les plis du linceul, comme elles dormaient, enfants, dans le même berceau. Les mains pieuses des trois vierges couvri-

rent leurs corps mutilés d'aromates et de fleurs; puis, les soulevant avec de tendres précautions, elles les portèrent sur le char rustique, cachèrent le précieux dépôt sous des gerbes de froment; un serviteur marcha à la tête des chevaux, et le cortége se dirigea vers la catacombe de Priscille.

Elles furent reçues à l'entrée du cimetière par les prêtres et les diacres; les corps sacrés furent posés sur des brancards richement ornés et portés par des vierges jusqu'à la crypte où l'on allait célébrer les saints mystères[1].

Le chœur chantait ces paroles sublimes :

« Les corps des saints reposent dans la paix, et leur nom vivra éternellement.

» Voici ceux qui sont venus de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.

» Vos serviteurs n'ont pas craint les coups des bourreaux; c'est pourquoi vous leur avez donné une place d'honneur dans le royaume de votre Père.

» Ils livrèrent leurs corps à la mort, plutôt que d'adorer les idoles; ils ont reçu la couronne et la palme de l'immortalité.

» Vous les avez couronnés d'honneur et de gloire, ô mon Dieu! et vous les avez établis sur les ouvrages de vos mains.

» Ils passèrent par l'eau et par le feu; vous les avez conduits au lieu du rafraîchissement; leur repos sera éternel.

» Les saints tressailliront dans la gloire.

» Ils se réjouiront dans leurs demeures.

» Les justes vivront éternellement.

» Et leur récompense est auprès du Seigneur.

» Le Seigneur garde tous leurs os.

» Et aucun d'eux ne sera brisé.

» Priez pour nous, saintes martyres,

» Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. »

Le cortége s'avança ainsi, parmi la clarté des lampes et la fumée balsamique qui montait des encensoirs. On arriva à la crypte, dont les murs de tuf n'avaient d'autre ornement que le portrait d'une femme en prières[2], et on déposa les corps saints au pied de l'autel. Le sacrifice non sanglant fut offert par la voix et les mains de Clément, évêque de Rome et chef de l'Église, et quand la victime sans tache fut immolée, quand les fidèles eurent reçu des mains du souverain pontife, le pain de vie, on porta, au chant de l'hymne :

Jesu, corona Virginum,

les dépouilles des deux martyres vers le lieu de leur déposition.

On avait creusé dans le mur une seule tombe, dans laquelle on coucha les sœurs pour le dernier sommeil; deux fioles renfermant leur sang, versé en témoignage de leur foi, furent scellées près de leurs têtes; une plaque de marbre ferma l'ouverture du sépulcre, et la main diligente du fossoyeur y grava aussitôt le nom des vierges, et la palme, emblème de leur victoire.

Lorsque la cérémonie fut terminée, pendant que les fidèles, aux douteuses lueurs de l'aube, gravissaient le roide escalier dont l'entrée se perdait dans les vignobles, Marcie examinait en silence ce cimetière, ce *dortoir* des chrétiens, dont ses compagnes l'avaient tant de fois entretenue. Elle n'avait pas revu les catacombes depuis le jour où les filles de Pudens l'avaient arrachée à une mort terrible, et la sainte horreur de ces souvenirs avait combattu en elle le désir de contempler des lieux si chers aux chrétiens. Pourtant, ce séjour sombre et mystérieux n'offrait rien que d'aimable; la mort y régnait, mais la mort couronnée d'espérance et radieuse d'immortalité! Sur ces tombes, déjà si nombreuses, elle ne voyait que des emblèmes de paix et d'amour : une colombe qui prend son vol; des cerfs altérés qui accourent à la fontaine de vie; le coq qui chante à l'homme endormi le réveil du jour éternel; un palmier s'élevant entre deux agneaux couchés; une branche d'olivier, symbole de paix; une palme, emblème de victoire. Les épitaphes charmaient la pensée; on lisait sur une tombe ces mots si doux : *Lazare, notre ami, dort;* ou bien, *Au martyr, la paix! Alexandre n'est pas mort, il vit au-dessus des astres.* Au centre d'une guirlande de roses, on voyait l'épitaphe d'un enfant : *Respectus, qui vécut cinq ans et huit mois, dort en paix.* Quelques tombes ne portaient que le monogramme du Christ ou le poisson mystérieux. Sur les murs on voyait quelques peintures, premiers essais de l'art chrétien : le bon Pasteur entouré de ses brebis; la Poule rassemblant ses petits sous ses ailes, et Marcie remarqua une esquisse, à peine tracée, qui représentait Jésus, sous les traits d'Orphée, tenant en main la lyre céleste et soumettant les cœurs farouches et emportés des hommes, figurés par les animaux des forêts, accourus dociles et caressants à ses pieds.

Ces douces images, répandues dans ce séjour de mort, témoignaient combien l'âme des fidèles était remplie de paix et d'innocence; pas une plainte, pas une menace : ces tombeaux ne parlaient que de joie et d'immortalité, et Marcie, en regardant ces emblèmes, en lisant ces épitaphes, sentit comme une source vive couler en son âme; source d'amour pour Dieu, de saints désirs pour la vraie patrie, et du fond de son cœur elle demanda au divin Maî

[1] Le lecteur sait que l'on trouve dans les catacombes non-seulement des galeries voûtées dont les côtés ont servi de sépulture, mais des salles qui forment de véritables églises, où l'on voit l'autel, les siéges des prêtres creusés dans le tuf, les siéges servant de confessionaux, etc., etc.

[2] On trouve dans la catacombe de sainte Priscille une figure d'*Orante* que l'on croit être le portrait de Priscille elle-même. Elle est richement vêtue, et ses traits expriment le calme et la dignité. Cette figure est debout près de trois tombes, placées les unes au-dessus des autres et creusées dans le mur. Les antiquaires pensent que ces tombeaux sont la sépulture de la famille Pudens, et que ce portrait est celui de l'épouse du sénateur.

tre, par l'intercession des bienheureux martyrs, la grâce de mourir pour lui.

Mais son heure n'était pas encore venue. La persécution sévissait de plus en plus ardente; les noms les plus chers à l'Église étaient inscrits chaque jour dans les sanglants dyptiques des martyrs. Le préfet de Rome, Flavius-Clémens, avait péri par le glaive; sa noble parente, Flavia-Domitilla, dépouillée de ses biens, venait d'être exilée à l'île Pontia; Martine, l'illustre diaconesse, avait confessé Jésus-Christ au milieu des plus affreuses tortures; Eustache, préfet de la cavalerie, le sénateur Julius, avaient succombé sous les verges des licteurs, et les chrétiens se redisaient, avec une terreur religieuse, que Jean, le disciple bien-aimé, avait pris part au calice du Seigneur. Amené d'Éphèse à Rome, le saint et doux vieillard avait été jeté dans une chaudière d'huile bouillante; mais le Dieu qui ordonna que les feux de la fournaise épargnassent les trois enfants hébreux, changea le brûlant liquide en un bain rafraîchissant. Saint Jean sortit vivant, sous les yeux du sénat, de cette cuve embrasée, et, envoyé ensuite à Pathmos, il y traça le livre mystérieux où Rome, ivre du sang des martyrs, a lu le sort qui l'attendait.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le supplice du saint évangéliste qui faisait l'entretien de l'Église, lorsque Praxède dit à Marcie :

— Voici que nous avons obtenu à prix d'or la permission d'entrer dans les prisons où sont renfermés nos bienheureux frères : veux-tu, chère sœur, m'y accompagner demain ?

— Oui, répondit Marcie, j'irai avec toi.

Mathilde Tarweld.

(*La fin ci-après, page 211.*)

LES ZÉGRIS ET LES ABENCERRAGES



« Aussitôt qu'un Abencerrage entrait, on le poignardait... »

Ces deux factions du royaume de Grenade, sous les rois maures, ont fait quelque bruit dans l'histoire et inspiré divers romans. Deux hommes célèbres, Florian avec sa grâce, Châteaubriand avec son génie, ont ranimé les scènes dramatiques de ce fragment d'histoire, qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici, sommairement exposé dans la simplicité des faits, et délivré de tout ornement fantastique.

Si vous allez à Grenade, vous y verrez encore, dans le quartier de l'Alhambra, le palais célèbre qui donne son nom à cette partie de la ville. Ce palais est double; car, après la conquête, Charles-Quint fit construire, en face de la somptueuse demeure des rois maures, que l'on croyait hantée par des esprits, un autre palais pour sa race. Mais ces constructions, quoique plus jeunes de deux siècles que l'Alhambra proprement dit, sont aujourd'hui beaucoup plus ruinées que le palais maure.

A travers les débris édifiés par Charles-Quint, on rencontre, de nos jours encore, de fastueuses devises à la gloire de cet empereur. Nous n'en citerons qu'une : Alexandre-le-Grand, à cheval, regardant avec dédain le globe du monde qu'il croyait avoir soumis, et au-dessous ces mots : *Unus non sufficit orbis*, UN MONDE NE LUI SUFFIT PAS.

On voit que les devises plus que flatteuses ont été inventées avant Louis XIV.

Au reste, ces inscriptions sont une imitation de ce qui se fait chez les Orientaux, avec cette différence pourtant, que les Maures, au lieu de vanteries personnelles, chargeaient leurs murailles de sentences et de maximes.

La construction du vieux palais, du palais maure de l'Alhambra, remonte à la première moitié du quatorzième siècle.

Depuis les portiques jusqu'au moindres compartiments de cette masse élégante, tout est curieusement travaillé, richement orné, et partout couvert d'inscriptions, dont plusieurs sont très belles et très éloquentes. Le marbre et le jaspe y brillent de toutes parts ; les peintures et les dorures étaient encore bien conservées il y a soixante ans. Toutes les cours sont ornées de fontaines de marbre.

Dans l'une de ces enceintes, on vous fera voir un splendide appartement que l'on appelle la *prison de la reine*. La reine dont il est question ici, était l'épouse d'Abou-Abdallah, que les historiens français appellent Boabdil, dernier roi maure de Grenade. Il y avait alors à Grenade, comme partout encore aujourd'hui, deux factions ou deux partis, les Zégris et les Abencerrages, qui tiraient leurs noms de deux familles puissantes. Les Zégris étaient, comme le vieux parti turc à Constantinople, partisans du vieux système et défenseurs de ses abus, quand même. Les Abencerrages, plus civilisés, se rapprochaient davantage des douces mœurs chrétiennes. Ils avaient la courtoisie de nos chevaliers, et c'est dans ce sens, à présent mal compris, qu'on les a dits galants, mot qui n'a conservé sa signification originelle que dans l'expression de galant homme.

La reine, plus éclairée que les femmes de l'Orient, penchait vers le Christianisme. Les Zégris, pour perdre les Abencerrages qu'elle protégeait, imaginèrent contre leurs rivaux une affreuse calomnie. Ils accusèrent la reine de conspirer avec eux pour détrôner Boabdil. Après quoi, ajoutaient-ils, l'un de ces jeunes seigneurs devait épouser la reine-veuve et occuper le trône.



COMBAT DES CHEVALIERS CHRÉTIENS CONTRE LES ZÉGRIS.

La trame était si astucieusement exposée, que Boadbil, sans chercher à vérifier un tel complot, fit enfermer la reine dans la prison dont nous venons de parler, et jura la mort de tous les Abencerrages.

Cette prison, au reste, était sans doute l'appartement ordinaire de la princesse, car rien dans le palais n'était aussi brillant et aussi agréable. On y remarque surtout un riche kiosque ou belvédère, que l'on appelle toujours la Toilette de la Reine ; le milieu du plancher est un beau marbre percé de plusieurs petits trous, au-dessous desquels on brûlait des parfums exquis, dont l'odeur embaumait tous les appartements.

Pendant que la princesse accusée étaient confinée là, Boabdil faisait venir les Abencerrages, un à un, dans celle des cours de l'Alhambra que l'on appelait Cour des Lions, à cause de douze figures de lions qui soutenaient un vaste bassin d'albâtre, où l'eau sans cesse jaillissait et rafraîchissait l'air,

Aussitôt que ces seigneurs entraient, on les bâillonnait, on les poignardait; on leur coupait ensuite la tête, et on jetait ces têtes dans le bassin.

Trente-cinq Abencerrages avaient déjà péri de cette manière, lorsque le peuple, on ne sait comment, apprit ce qui se passait. Les Abencerrages étaient aimés, Une révolte éclata aussitôt, ardente et furieuse. Les portes du palais furent brisées, le palais envahi ; et les masses procédèrent par le massacre de tous les Zégris qu'elles purent découvrir. Le roi, abandonné des siens, fut pris par les insurgés ; et il ne parvint à les calmer qu'en promettant, suivant les mœurs d'alors, le combat en champ-clos pour la justification ou la condamnation de la reine.

Les Zégris relevèrent le gant et soutinrent leur accusation. Mais il n'y avait plus d'Abencerrages à Grenade ; et leur rivaux étaient si redoutés, qu'aucun maure n'osait se lever pour défendre la pauvre reine. Elle allait donc succomber, quand des chevaliers chrétiens se présentèrent dans la lice, offrant de combattre les Zégris.

Mais comme les ennemis de la Reine étaient nombreux et que les bons chevaliers offraient autant de champions qu'ils voyaient d'accusateurs, on n'osa pas laisser entrer tant de braves ennemis dans la ville. Le combat eut donc lieu hors des murs de Grenade.

Les chevaliers chrétiens avaient amené quelques-uns de leurs serviteurs, qui se prirent de querelle avec les esclaves des Zégris, en sorte que le combat judiciaire devint bientôt une rude mêlée.

La vaillance espagnole soutint sa vieille gloire; les Zégris furent vaincus, et la Reine reconnue innocente.

Deux ans après, Grenade fut prise (1491), par la grande Isabelle. Boabdil, qui avait trouvé moyen de s'enfuir, gagna l'Afrique où il fut tué peu après en combattant contre le roi de Maroc. La reine de Grenade, conduite à Isabelle embrassa la foi chrétienne qu'elle aimait. On ajoute que, quelques mois plus tard, elle épousa un des chevaliers chrétiens qui avaient combattu pour elle.— Là s'arrête l'histoire.

JEANNE D'ARC EN CHAMPAGNE

Au commencement du quinzième siècle, la France, envahie par les Anglais, n'offrait plus qu'un vaste champ de carnage et de ruines; la divine Providence, qui veille avec amour à la conservation des nations catholiques, suscita tout à coup, pour sauver notre patrie, une jeune fille, une pauvre paysanne, Jeanne d'Arc, en qui la tendresse de la femme, l'inspiration de la sainte et le courage de l'héroïne brillaient du plus pur éclat.

Sur les frontières de la Champagne, dans un vallon plein de grâce et de fraîcheur, au village de Domremy, en 1409, naquit de Jacques d'Arc, et d'Isabelle Ramée, cette libératrice qui personnifia d'une manière si touchante et si sublime le sentiment national et religieux. Plusieurs historiens la regardent comme lorraine; ils ont été induits dans cette erreur par la circonscription nouvelle, qui a confondu dans les départements de la Meuse et des Vosges, formés de l'ancienne Lorraine, quelques portions limitrophes de la Champagne. D'après l'examen approfondi des documents les plus authentiques, il est évident que Jeanne d'Arc était champenoise. Ses parents tiraient leur origine de Cessonds, près Montier-en-Der, canton voisin de celui de Saint-Dizier; ils étaient allés se fixer à quelques lieues de Joinville, dans le hameau de Domremy-sur-Meuse, dépendant de la seigneurie de Vaucouleurs; ils n'avaient pas pour cela quitté la France ni la Champagne. Domremy, comme Vaucouleurs, appartenait au baillage de Chaumont-en-Bassigny, ainsi que l'attestent les anciennes chartes et les vieux registres conservés dans les archives de cette dernière ville. Dès l'année 1335, presque un siècle avant la naissance de notre humble guerrière, la seigneurie de Vaucouleurs, dans laquelle étaient compris Groux et Domremy, avait été achetée à Jean de Joinville par Philippe de Valois, en échange des prévôtés de Soudron et de Villeseneux; et en 1365, Charles V l'avait de nouveau unie à la couronne de France, et attachée au gouvernement de la Champagne. Il suffit de consulter toutes les cartes géographiques de l'ancienne France pour se convaincre de ce fait historique, qui restitue à notre province, une de ses plus intéressantes illustrations.

Dès ses plus tendres années, Jeanne d'Arc se livra aux occupations champêtres : elle conduisait le troupeau de son père au pâturage ; et là, au milieu de la verdure, des fleurs et du chant des oiseaux, sa bouche enfantine redisait au Créateur les prières qu'elle avait apprises sur les genoux de sa mère. La contrée qu'habitaient ses pieux et honnêtes parents n'offrait pas, il est vrai, un aspect grandiose comme les vallées des hautes Alpes, où le berger mène paître ses moutons sur la pente escarpée des rochers ; elle n'était pas non plus industrieuse et fréquentée comme les plaines que traversent de grandes rivières et qu'animent des routes de commerce ; mais calme, riante et féconde, entrecoupée de larges prairies, de sillons fertiles, de vergers et de coteaux verdoyants, elle présentait aux regards modestes de notre bergère l'image du travail béni du Ciel, et du repos trouvé dans la paix du cœur. Les eaux naissantes de la Meuse s'y promènent joyeusement et baignent, en passant, des hameaux, des villages, des chapelles solitaires et de vieux châteaux. Les restes d'antiques forêts couronnent encore le sommet des montagnes; et les grands chênes, muets témoins des générations écou-

lées, inclinent gravement, vers la vallée en fleurs, leur tête flétrie et ébranlée par les orages; de même que la vieillesse sérieuse et concentrée en elle-même, regarde la florissante jeunesse, qui ne sait rien encore des tempêtes de l'hiver ni des rigueurs de la mort.

Ces beautés de la nature élevaient l'âme tendre et pieuse de Jeanne d'Arc vers Celui qui revêt si richement le lis des champs, et qui nourrit avec une inépuisable libéralité les petits des oiseaux. On la voyait aller, chaque semaine, en pèlerinage à la petite chapelle de Notre-Dame de Vermont. Ce paisible ermitage, situé derrière le hameau, sur une colline, auprès d'une forêt druidique, paraît avoir été, comme beaucoup de nos fameuses solitudes, un de ces endroits mystérieux où nos ancêtres, à l'époque païenne, immolaient leurs victimes. Non loin de ce lieu de prière, coulait une source bienfaisante, où les fiévreux avaient coutume de venir boire. A côté de cette fontaine, se dressait un beau mai, connu sous le nom d'*Arbre des Fées*, parce que les vieillards prétendaient y avoir vu danser de longues figures blanches qui, toutes les fois qu'on s'approchait d'elles, s'évanouissaient dans l'air ou se perdaient dans la vapeur. Ses branches touffues, recourbées jusqu'à terre, formaient une large tente de feuillage, où la troupe joyeuse des jeunes gens venait des villages d'alentour danser, cueillir des fleurs, tresser des guirlandes et les suspendre gracieusement au tronc de l'arbre reverdi. Ce rendez-vous de fête et de plaisir était constamment une tradition du culte païen, que le Christianisme, dont l'influence réparatrice ennoblit et spiritualise tout ce qu'elle touche, a depuis converti en une pieuse et touchante solennité de mai.

Jeanne célébrait ce jour avec les autres enfants du village; mais sa plus douce récréation était de chanter des cantiques à la louange des saints; et, si quelquefois, elle ornait de fleurs le hêtre du Bois-Chenu, le plus souvent elle destinait ses couronnes les plus fraîches à Notre-Dame de Vermont. Quand l'hiver couvrait de neige la contrée, elle sortait en disant qu'elle allait cueillir un bouquet pour sa Dame bien-aimée. Chacun se moquait de la pieuse enfant; mais elle souriait doucement, s'acheminait à travers les sentiers de la campagne et revenait avec une abondante provision de violettes, de primevères et de boutons d'or.

Ses jeunes compagnes, interrogées plus tard sur ces circonstances merveilleuses, affirmèrent presque toutes que, quand la gentille Jeannette gardait ses brebis, les loups ne venaient jamais rôder autour du troupeau; s'ils sortaient de leurs tanières, elle n'avait qu'à marcher au devant d'eux avec sa houlette pour les faire rentrer dans la sombre profondeur des broussailles. La paix de son âme et la puissance de son amour s'étendaient, ce semble, sur les animaux les plus féroces, comme sur les plus inoffensifs. La chronique raconte que les petits chevreuils et les jeunes faons venaient en bondissant jouer à ses pieds. Quelque fauvette ou quelque autre gracieux habitant de l'air accourait à elle, dès qu'elle l'appelait, comme vers une compagne chérie, becquetait le pain émietté dans son giron, se posait sur son épaule, et là, chantait sa mélodieuse chansonnette, comme s'il eut été perché sur la plus haute branche des arbres de la forêt.

Que ceci soit un fait authentique ou une naïve légende imaginée par l'enthousiasme populaire pour Jeanne d'Arc, toujours est-il que la bergère champenoise se montrait miraculeusement choisie de Dieu. Sa jeune âme, aimante et sensible, souvent visitée par de célestes apparitions, devenait par degrés un foyer ardent et pur, où se concentraient toutes les angoisses et toutes les espérances de la malheureuse France, qui se débattait dans les transes de l'agonie. Depuis cinq ans, disait l'enfant du miracle, sainte Catherine, sainte Marguerite et l'archange Michel lui ordonnaient d'aller délivrer Orléans, et de mener le roi à Reims pour y être sacré. Ces voix mystérieuses, de plus en plus pressantes, retentissaient sans cesse à ses oreilles. Enfin elle alla découvrir son secret à Durand Louart, son oncle, honnête paysan qui demeurait entre Domremy et Vaucouleurs. On peut se figurer le branlement de tête incrédule avec lequel le bon homme accueillit les récits de sa nièce. Toutefois ils se rendirent tous deux auprès du capitaine de Baudricourt. C'était un de ces rudes guerriers qui contractaient quelque peu de la dureté du métal dans lequel ils habitaient, et qui comptaient bien plus sur une bonne dague que sur cent vierges inspirées.

« — Messire, lui dit Jeanne, sachez que mon Seigneur m'a depuis longtemps ordonné d'aller devers le gentil Dauphin, qui doit être, qui est et qui sera le seul et véritable roi de France, pour qu'il me baillât des gens d'armes; je leverai le siége d'Orléans, et mènerai le roi sacrer à Reims. » Le vieux soudard la croit en démence, la traite de folle, la repousse avec dérision, disant qu'il fallait la renvoyer à son père avec de bons soufflets, comme il aurait pu les donner lui-même avec son gantelet de fer.

« — Au nom du Ciel, reprend l'imperturbable bergère, vous remettez trop à m'octroyer; car aujourd'hui le gentil Dauphin a eu près d'Orléans un grave dommage, et il sera encore plus grave, si vous ne m'envoyez bientôt vers lui. »

C'était le jour même de la bataille de Rouvray-Saint-Denis, livrée à cent lieues de là, que la jeune fille tenait ce langage prophétique. Le sire de Baudricourt en reçut la nouvelle quelques jours après son entrevue avec Jeanne d'Arc. Frappé comme celui qui, dans l'ombre, se trouve atteint tout à coup d'un rayon de lumière, il appelle près de lui la jeune paysanne. A l'étonnement qu'il lui témoigne du vif désir qu'elle paraît éprouver de quitter sa famille, elle répond d'une voix modeste : « — J'aimerais mieux filer près de ma pauvre mère; mais, mon Seigneur le veut; il faut que je sois devers le gentil Dauphin avant la mi-carême, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. »

Le capitaine de Vaucouleurs est subjugué par cette admirable constance :

« — Va donc, lui dit-il, et advienne que pourra. »

Jeanne, courageuse et confiante, s'arracha aux embrassements de sa famille en pleurs, et partit en compagnie de Pierre d'Arc, son plus jeune frère, de deux chevaliers, d'un messager du roi, d'un écuyer et de deux valets. Tous s'émerveillaient de voir une jeune fille entreprendre ce long et périlleux voyage de cent cinquante lieues à travers les forêts et les fleuves, quand toutes les routes étaient occupées par les Anglais et les Bourguignons, par des bandes de brigands et de pillards. Il fallait marcher aussi furtivement que possible, suivre des sentiers écartés, se glisser à travers les bois, passer les rivières grossies par les pluies torrentielles de l'hiver, et prendre gîte dans les villages les plus obscurs. L'intrépide bergère arriva néanmoins sans obstacle à Chinon.

Charles VII ne possédait plus que ce petit coin de ses Etats, et pendant que la bonne Reine sa femme, s'échappait tous les matins pour aller prier Dieu, lui ne songeait qu'à ses chasses et à ses plaisirs. Auprès de ce roi qui perdait si follement un si beau royaume, les chroniques du temps disent que ses compagnons de festins et de désordres rougissaient quelquefois de lui et d'eux-mêmes, en touchant leur épée, qui sommeillait, pendant que la France était dévorée par l'ennemi.

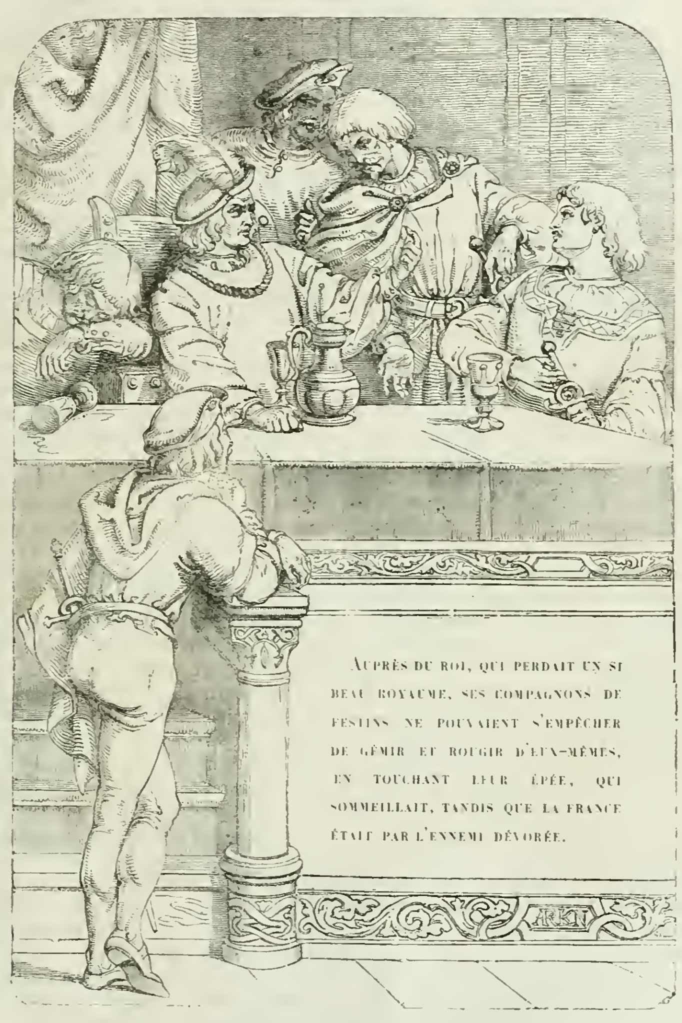
PENDANT QUE LA BONNE REINE S'ÉCHAPPAIT DE GRAND MATIN POUR ALLER PRIER DIEU, CHARLES NE SONGEAIT QU'À SES CHASSES ET À SES PLAISIRS.

L'histoire néanmoins l'a surnommé le victorieux, quoiqu'il n'ait jamais su vaincre lui-même.

Jeanne d'Arc arriva donc à Chinon; et vers le soir, elle fut introduite auprès du roi dans une salle magnifique, où se trouvaient assemblés les premiers dignitaires de la couronne. L'humble fille des champs, qui avait contemplé la figure rayonnante du prince de la milice céleste, apportait du secours à un prince de la terre qui chancelait sous le poids des humiliations. Elle se prosterna devant lui, selon l'usage, embrassa ses genoux, et d'une voix reprocheuse et douce : « — Noble roi, dit-elle, Dieu vous donne une heureuse vie. » « — Je ne suis point le roi, répondit Charles; le voici, ajouta-t-il en désignant un des assistants. » « — Au nom de Dieu, répliqua Jeanne sans se déconcerter, c'est vous qui êtes le roi, et pas un autre. » Un murmure d'étonnement courut par l'assemblée. Puis on la soumit à l'examen le plus sévère; mais on ne cessa de la trouver ferme dans sa foi, pure dans ses mœurs, ardente pour sa mission. Enfin, il lui fut permis de prendre les armes et les vêtements de guerrier, et de se mettre en marche pour secourir Orléans.

Quand Dieu veut se servir de quelqu'une de ses créatures pour accomplir sur le monde une œuvre de miséricorde et d'amour, il la pourvoit abondamment des qualités propres à cette mission; et si dans ce providentiel instrument, plusieurs qualités, contraires en apparence, s'harmonisent parfaitement, il devient manifeste que l'esprit divin l'anime, et que son souffle le fait agir. Ainsi Jeanne d'Arc devait, pour répondre à sa double vocation, montrer au milieu des magnificences de la cour la naïve simplicité d'une bergère, et conserver sous l'armure d'acier, dans le tumulte des camps, la douceur candide d'une jeune fille. Envoyée pour concourir avec des soldats dissolus à la délivrance de la patrie, il fallait qu'elle ne se laissât surpasser par aucun homme dans les vertus viriles; et cependant, comme messagère de la paix, elle devait ne pas répandre elle-même une goutte de sang. Aussi Jeanne d'Arc, intrépide et modeste,

belliqueuse sans cruauté, pacifique sans mollesse, ardente et réfléchie, sut-elle concilier, dans un ensemble harmonieux, le sentiment religieux et le sentiment patriotique; elle a présenté ici-bas, dans sa personnalité merveilleuse, ce double type du guerrier et de l'ange dont saint Michel peut être considéré comme le représentant dans le ciel. Ce n'est point sans raison que ce bienheureux chef de la milice céleste fut choisi pour préparer la jeune fille au glorieux rôle de libératrice de la France. Lui aussi, resté fidèle à son souverain, avait combattu vaillamment contre ses ennemis dans les hauteurs des cieux ; et



REPRODUCTION D'ANCIENNES GRAVURES.

maintenant il allumait dans le cœur de la jeune bergère son ardeur martiale, en même temps qu'il protégeait de ses blanches ailes son angélique virginité.

La renommée de cette sainte héroïne se répandit bientôt dans toutes les provinces du royaume. Les Anglais furent saisis de terreur ; la confiance passa dans le camp des Français ; Orléans tressaillit de joie, et attendit avec impatience la venue de sa libératrice. Elle arrive montée sur un grand coursier noir, et, tenant d'une main son étendard, sainte bannière semée de fleurs de lis, avec une figure du Christ, et ces mots mystiques : *Jesus, Maria !* Elle traverse sans obstacle les lignes des assiégeants. Elle est reçue dans Orléans au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie et d'espérance. Mais, se dérobant à ce triomphe pour en faire un hommage au Dieu des

armées, elle commande de célébrer les adorables mystères sur le champ de bataille, pour implorer la protection divine. Des vœux si ardents et si purs sont exaucés. En vain les ennemis, fiers de leurs victoires passées, se retranchent autour de la ville dans une enceinte de forteresses et de redoutes qui semblent inexpugnables. Dieu combat avec son héroïne; il n'est ni force dans les tours, ni expérience dans les capitaines, ni intrépidité dans les soldats, qui tienne devant elle. Cependant il reste encore aux Anglais un fort, le plus redoutable de tous; une journée presque entière d'efforts n'a pu les en chasser; même, Jeanne d'Arc est atteinte d'un trait qui lui fait une profonde blessure. Baignée dans son sang, elle tombe.

« — C'est de la gloire, dit-elle, et non du sang qui coule de ma plaie. » Ce mot sublime, en exprimant un noble mépris de la vie, ranime les courages abattus. L'intrépide guerrière arrache de ses mains le fer qui l'a percée, se relève, se met quelques minutes en prière, et vole à l'attaque plus impétueuse que jamais.

« — Glacidas! Glacidas! s'écrie-t-elle, rends-toi au Roi du ciel! » Le farouche capitaine, saisi d'effroi, veut se sauver avec les siens dans la forteresse; mais le pont, brisé par une bombe, se rompt sous le poids des fuyards; et le superbe Glacidas roule dans le fleuve avec ses soldats, en poussant des cris de désespoir et d'épouvante. Les Anglais, pleins de trouble et de colère, à la vue de ce désastre, lèvent le siége, abandonnent leurs canons et leurs bagages, et se retirent à Jargeau.

Dès le lendemain de cette éclatante victoire, Jeanne d'Arc se rendit à Tours, où résidait la cour royale, et engagea le gentil Dauphin à marcher sur Reims, la ville du sacre. Partir des bords de la Loire, à la tête d'une armée, brave sans doute, mais peu nombreuse, sans vivres et sans argent, et traverser quatre-vingts lieues de pays, au risque d'être inquiétée, assaillie, détruite même par des ennemis puissants, quelle périlleuse entreprise! Elle peut décider irrévocablement le sort du roi et de la France. Les plus audacieux comme les plus expérimentés d'entre les hommes d'État en sont effrayés. Jeanne seule est sans crainte: « — Je ne durerai qu'un an, dit-elle au roi, il me le faut bien employer. » Sa voix est écoutée comme celle du Ciel; et l'armée royale se met en marche le 28 juin 1429. Toutes les cités rebelles entre Loire et Seine, après une vive résistance, firent leur soumission.

On arriva sous les murs de Troyes, où, huit ans auparavant, avait été consommée l'odieuse transaction qui excluait à jamais du trône le roi Charles VII. L'abondance était dans la ville, et la disette au camp. Le peu de vivres qu'on y faisait parvenir se vendait à un prix si élevé, que les riches barons pouvaient seuls s'en procurer. Cinq à six mille hommes, durant une semaine, n'eurent pas un morceau de pain à manger. Les pauvres, exténués, pâles, erraient comme des spectres à travers la campagne, broyaient entre leurs mains les épis encore verts, et cherchaient à tromper plutôt qu'à satisfaire le besoin qui leur dévorait les entrailles. Ainsi le désespoir allait s'emparer des troupes affamées, lorsqu'on découvrit de vastes champs de fèves. Elles avaient été semées par le conseil de ce fameux Richard qui, dans ses sermons, avait dit d'un air inspiré: « — Semez, bonnes gens, semez fèves à foison; car celui qui doit les moissonner viendra bientôt. » Les bonnes gens de Troyes avaient pris à la lettre les paroles prophétiques du prédicateur; ils étaient allés ensemencer d'immenses champs de fèves dans les terres d'alentour.

Les fèves troyennes ne pouvaient offrir qu'une ressource momentanée. La faim ramena les conseils de la peur. Le roi, plus embarrassé que jamais, au lieu de parler à la cité rebelle avec le canon, l'énergique langage de la guerre, assembla les princes et les capitaines pour prendre leur avis. Mais les bons conseils étaient en cette circonstance aussi rares que le pain. Regnault de Chartres, archevêque de Reims, opposa, en qualité de chancelier du royaume, tous les dangers de la situation. « Le siége de Troyes présentait, selon lui, des difficultés insurmontables, parce que la ville et la forteresse étaient entourées de larges fossés, et munies de solides murailles, pourvues de munitions et de gens de guerre; et que les habitants, loin de paraître disposés à se soumettre, se montraient résolus à faire une opiniâtre résistance. On n'avait ni bombardes, ni canons, ni aucun attirail de siége pour battre les murs et donner l'assaut. »

Tous les suffrages se montraient favorables à ce discours du chancelier, quand Robert-le-Masson, sire de Trèves, vieil armagnac, et homme d'un sens profond, se leva pour parler à son tour. Ce grand feudataire, recommandable par sa longue expérience autant que par ses cheveux blancs, chevalier fidèle et dévoué, qui bravait les fatigues d'une expédition aventureuse, pour suivre son jeune suzerain et l'assister de ses lumières, dans une occasion décisive où il ne s'agissait de rien moins que de relever le trône chancelant, ou de s'envelir sous ses débris, représenta qu'il fallait envoyer quérir l'héroïque Pucelle: « Lorsque le roi entreprit ce voyage, continua l'orateur, ce n'est pas à cause de la grande puissance de gens d'armes qu'il pouvait avoir, ni à cause de l'argent qu'il avait pour payer, ni parce que cette expédition militaire semblait ne pas être au-dessus des forces humaines; mais, par l'influence de la Pucelle qui lui avait toujours dit qu'il allât se faire couronner à Reims, selon la volonté de Dieu. »

Le langage énergique du vieux chevalier ranimait la discussion, lorsque la jeune l'héroïne vint frapper à la porte de la salle où l'on tenait conseil. L'huissier l'introduisit auprès du roi qu'elle salua respectueusement; puis le chancelier lui expliqua comment l'assemblée se trouvait dans les perplexités les plus terribles. « —Serai-je crue de ce que je dirai, demanda Jeanne? » « — Si vous dites des choses utiles et raisonnables, répondit le roi, je vous croirai volontiers. » « — Noble Dauphin, reprit-elle alors, ordonnez à vos gens d'assiéger Troyes; car, au nom de Dieu, avant trois jours, je vous introduirai dans

la ville par force ou par amour. » « — Jeanne, répliqua le chancelier, qui serait certain de l'avoir dans six jours, il attendrait bien ; mais je ne sais si ce que vous dites est vrai. » « — Oui, répéta la libératrice d'Orléans, vous en serez maître demain. »

Le conseil fini, Jeanne d'Arc monte à cheval, prend sa bannière et conduit l'armée au pied des remparts de la ville rebelle. Les chevaliers, les écuyers et les archers apportent des fascines, des poutres, des portes, des débris de charpente pour combler les fossés et préparer l'assaut. L'héroïne encourageait les travailleurs par son exemple, les électrisait par ses discours, et dirigeait les travaux avec une si grande habileté, que Dunois lui-même déclara que : « Tant n'en auraient pu trois hommes de guerre des plus exercés et des plus fameux. » Le lendemain, les bourgeois infidèles, voyant près de leurs murailles la vierge envoyée de Dieu, sa bannière flottante à la main, sentirent peser sur leur cœur tout le poids de leur rébellion ; ils se rappelaient avec effroi comment la Pucelle avait miraculeusement délivré la fidèle cité d'Orléans, et quels rudes coups son épée avait portés aux Anglais envahisseurs de la France, et aux Français traîtres à leur patrie. Déjà, plongés dans la consternation, ils demandaient la paix à grands cris. Ils racontèrent eux-mêmes plus tard que, dès le moment où l'héroïque vierge avait pressé le roi d'ordonner l'assaut, ils avaient été saisis d'une terreur inexprimable. Les familles toute tremblantes s'étaient réfugiées en foule dans les églises, sous les voûtes du saint lieu, encore retentissantes des serments sacriléges qui, huit ans auparavant, avaient signalé leur illégitime dévoûment au monarque anglais, usurpateur du trône de Charlemagne et de saint Louis; là, dans le recueillement et la prière, ils avaient imploré la miséricorde divine pendant toute la nuit. Le matin même, où l'attaque devait commencer, il leur avait semblé voir voltiger autour de la bannière de la Pucelle, une multitude de papillons blancs; et, dans leur épouvante, ils avaient pris cette apparition pour un nouveau signe miraculeux, qui attestait la mission providentielle de Jeanne d'Arc.

L'évêque de la ville, Étienne de Givry, le bailli Jean de Dinteville, les capitaines de la garnison et les notables de la classe bourgeoise se rendirent avec une grande anxiété dans le camp, auprès du roi qu'ils avaient profondément blessé. Charles les accueillit avec bienveillance, et conclut avec eux un traité de paix et de réconciliation. La ville de Troyes se soumettait en toute humilité à son roi légitime, et les bourgeois repentants promettaient d'être à l'avenir ses bons et fidèles sujets. Le roi, de son côté, leur accordait l'oubli du passé, et permettait, en outre, aux Anglais et aux Bourguignons de se retirer avec tout ce qui leur appartenait. En reconnaissance de cette indulgence royale, qui dépassait de beaucoup les espérances des Troyens, ceux-ci préparèrent une belle fête pour la réception de Charles VII. Quand les ennemis évacuèrent la ville, ils voulurent emmener avec eux les prisonniers. Jeanne s'opposa à cette prétention ; et lorsque au moment du départ, les malheureux captifs parurent chargés de fers et plongés dans une morne douleur : « — Par mon Dieu, s'écria-t-elle, vous ne les emmènerez pas. » Un tel spectacle affligeait trop ce cœur si tendre et si généreux; et cette grande âme, pénétrée par un instinct sublime des principes éternels de la justice, se ployait difficilement au joug de ces lois tyranniques qui, en faisant des vaincus la propriété des vainqueurs, abaissaient les hommes au niveau de la brute. La querelle commençait à s'émouvoir; Charles la termina lui-même en payant la rançon de chaque prisonnier.

Le lendemain de ce grave incident, Charles VII fit son entrée solennelle dans l'antique cité des Thibaut. Jeanne, ardente à saisir toute occasion de rehausser l'éclat de cette royauté déchue, qu'elle relevait avec tant de peine, rangea elle-même les archers le long des rues jusqu'au parvis de la cathédrale, pour en former une haie d'honneur. Les bourgeois envoyèrent à sa rencontre frère Richard qui, raconte la chronique, ne sachant s'il devait considérer Jeanne comme une sainte ou comme une sorcière, approchait avec tremblement, faisait force signes de croix, et jetait l'eau bénite à foison. « — Approchez hardiment, lui dit en souriant la jeune guerrière, je ne m'envolerai pas. » Depuis ce jour, frère Richard se mit à la suite du roi; il chevauchait avec les gens d'armes, pour exhorter le peuple à se soumettre au gentil Dauphin. A cette nouvelle, les Parisiens perdirent de leur amour pour ce célèbre prédicateur ; plusieurs même, en haine de ses sermons, retournèrent à leurs anciennes habitudes, les hommes à leurs jeux de cartes et de dés, les femmes à leurs cornes et à leurs queues.

Charles VII entra dans Troyes en triomphateur. Près de lui, comme un ange tutélaire, marchait la Pucelle, montée sur un superbe coursier ; elle portait gracieusement son étendard. De l'élégante armure de l'héroïne et de ses bottes vermeilles jaillissaient des éclairs au mouvement cadencé de son palefroi, fier d'un si noble fardeau. Derrière et tout autour, s'avançaient les princes du royaume et les grands dignitaires de l'armée, tous richement vêtus, assis sur leurs chevaux de bataille et magnifiques à voir. Le brillant cortége pénétra sous les gothiques arceaux de Saint-Pierre, où Charles VII entendit la messe avec dévotion ; puis il reçut, au pied des autels, le serment d'hommage et de fidélité.

Dès le jour suivant, l'armée en belle ordonnance prit la route de Reims : cottes de mailles, cuirasses, dagues, brassards, lances et bassinets étincelaient au soleil; les trompettes jetaient au vent leurs joyeuses fanfares ; et la population tout entière, dans ses vivat répétés, portait jusqu'aux nues le nom de la Pucelle. On n'était resté que deux jours à Troyes, où l'héroïque vierge tint un enfant sur les fonts baptismaux.

Châlons-sur-Marne, ville la plus proche, se rendit sans combat. L'armée royale campait à quatre lieues de Reims sous les murs du château de Sept-Sceaux.

lorsque les capitaines anglais et bourguignons convoquèrent les bourgeois de Reims pour leur demander s'ils étaient résolus à soutenir l'assaut. La garnison forte et valeureuse était commandée par le sire de Châtillon-sur-Marne. On s'attendait à une résistance opiniâtre et sanglante. Mais le peuple rémois, s'étant soulevé, contraignit les troupes anglaises et bourguignonnes d'évacuer la ville. Une députation de notables, choisie dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux, vint déposer les clés aux pieds de Charles VII qui, moins heureux de vaincre que de pardonner, leur accorda l'oubli des insurrections passées. Le même jour, Regnault de Chartres, archevêque de Reims prit possession de son siége. Le Roi fit son entrée solennelle vers le soir; il se rendit à la cathédrale, entouré d'une foule immense.

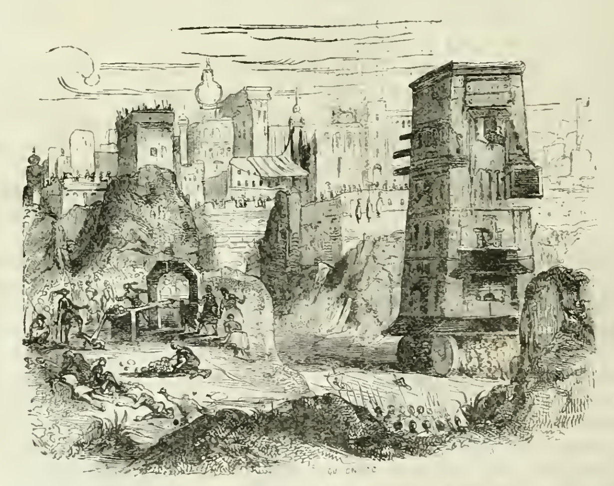
Parmi les puissants seigneurs et les illustres guerriers qui chevauchaient à ses côtés, tous les regards se fixaient sur la Pucelle, qui l'avait conduit dans la cité du couronnement, comme elle l'avait prédit. Jusqu'à l'époque du vandalisme révolutionnaire, la cathédrale de Reims conserva une ancienne tapisserie, représentant ce triomphe de Charles VII et de Jeanne d'Arc.

Placée près du monarque, dans ce temple antique, la contenance noble et modeste de la jeune guerrière prouvait qu'elle était loin de s'attribuer la gloire du succès. Cependant sa mission s'acheva, et le monarque couronné reçut l'huile sainte du sacre. Alors, comme au temps où elle priait pour combattre, Jeanne d'Arc mit un genou en terre, et supplia Charles VII de lui permettre de déposer les armes; elle ne sollicitait de celui à qui elle venait de donner une couronne, que la simple faveur de retourner dans sa chaumière. La nature parlait par la bouche de Jeanne; mais la politique n'était pas disposée à exaucer les vœux de sa tendresse filiale; et ce fut en vain qu'elle répéta, les larmes aux yeux : « — Gentil prince, ma mission est accomplie; rendez-moi à l'obscurité dont je ne suis sortie que par les ordres de Dieu. »

Jeanne, ne combattant plus que pour un roi de la terre, devait s'attendre à des revers et à des disgrâces. Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de rappeler toutes les infamies imaginées pour triompher de sa sagesse et de sa fermeté; les insidieux détours inventés pour surprendre sa candeur, offenser la chasteté de ses pensées; les cruelles souffrances qu'elle endura, et ces interrogatoires qui rendirent ses juges si odieusement célèbres; enfin, le silence impitoyable de la France, si douloureux pour elle pendant les tortures de sa longue captivité !... Jeanne d'Arc n'avait plus à opposer aux intrigues ténébreuses qu'une courageuse résignation; elle méritait les honneurs du triomphe, et une mort affreuse lui fut réservée. Des cœurs pleins de fiel, devenus les arbitres de sa destinée, trouvèrent trop généreux de lui accorder, pour le reste de son existence, une prison, des chaînes, l'eau amère de la douleur et le pain de l'angoisse, comme s'exprime l'histoire du temps.

ÉT. GEORGES.

DISPUTE DE PRIORITÉ



ATTAQUE DE JERUSALEM. — QUARTIER DE GODEFROI DE BOUILLON.

On rit un peu, dans certain opéra-comique, à une charge de M. Deschalumeaux. Il a émis une phrase qu'il croit spirituelle; on lui fait remarquer que Louis XIV a dit cela; il réplique : Reste à savoir qui l'a dit le premier; or M. Deschalumeaux vivait il n'y pas longtemps; et il est même possible qu'il ne soit pas mort.

Lorsqu'on vit passer ce vers, dans une tragédie de Lamotte :

Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.

ATTAQUE DE JÉRUSALEM. — QUARTIER DE RAIMBOLD D'ESTOURMEL.

[illegible] AILLÉ.

On lui objecta que ce vers était de Pierre Corneille; il s'écria : Ce vers est mon bien. Si Corneille l'a pris, je le lui reprends.

La même pensée a été exprimée dans une épigramme dont l'auteur est, si je ne me trompe, Le Laboureur. On trouvait qu'il s'appropriait sans façon un beau mot de l'antiquité, il répondit :

Votre antiquité, sur ma foi,
Est une plaisante donzelle.
Que ne venait-elle après moi,
J'aurais dit la chose avant elle.

On lit partout qu'un fanfaron se vantant devant Turenne de n'avoir jamais eu peur, l'illustre général lui dit : — Vous n'avez donc jamais mouché la chandelle avec les doigts?

Or, cette parole avait été dite dans les mêmes termes, un siècle auparavant, par Charles-Quint.

On parlait devant le même Charles-Quint, d'un très riche épicier de Gand ; et comme les jugements téméraires sont ceux qui se font le plus vite, on insinuait que les fraudes et les tromperies étaient la source d'une fortune si ronde, dans un commerce si humble en apparence. Ceci se passait à travers un bal : il était minuit. Le sage empereur, qui jugeait mieux les hommes, voulant éclairer les médisants, les emmena avec lui à la porte de l'épicier et frappa vivement. Le bourgeois de Gand sortit de son lit, mit la tête à la fenêtre et demanda ce qu'on lui voulait : — De la lumière pour rentrer chez moi, répondit Charles. Servez-moi une chandelle d'un denier. — A l'instant! répondit le bourgeois; il descendit en hâte, et remit gracieusement sa chandelle d'un denier. — Vous voyez, dit alors l'Empereur, à quoi cet honnête homme doit ses richesses : à l'activité et au travail.

Dans les anas dont on réveille le souvenir de Henri IV, on lui prête ce trait, parfaitement copié.

Nous citerions dans ce genre bon nombre d'anecdotes.

Dans un autre ordre de faits, on dispute également la priorité ou la possession. Les Lorrains réclament Jeanne d'Arc, qui était champenoise. Liége et Amiens se disputent Pierre l'Ermite. Le Brabant et le Boulonnais se disputent Godefroid de Bouillon, comme les vieilles cités de la Grèce se disputaient Homère. Ces sentiments tiennent à une vanité, excusable peut-être; c'est du patriotisme. Mais le patriotisme est quelquefois peu loyal.

On a vu, à la suite de batailles indécises, les deux peuples ennemis chanter le *Te Deum* et s'attribuer à la fois la victoire. On a vu bien des actions glorieuses faites par un seul homme, mais dont plusieurs ensemble se donnaient l'honneur. Ces observations nous sont inspirées par un trait, qui a beaucoup d'analogues, et que voici :

On lit, dans la Chronique de Godefroid de Bouillon, cette description de la prise de Jérusalem. C'était le trente-neuvième jour du siége.

« Plusieurs des tours qui avaient coûté aux assiégeants tant de peine et de travaux étaient brûlées et abattues. La tour de Godefroid, à moitié démantelée, menaçait ruine. Le théâtre des plus grands faits d'armes fut cette tour, qu'on avait solidement étayée. Godefroid s'y tenait debout, dirigeant tous les mouvements et lançant des javelots qui répandaient la mort. Derrière lui était élevée une croix d'or, dont l'aspect semblait redoubler la rage des Sarasins. Ils lui lançaient des pots de feu et des pierres énormes, qui ne purent la renverser.

» Le Tasse n'a pas introduit sans autorité des scènes de magie dans ses récits épiques de la *Jérusalem délivrée*. On lit dans Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la croisade, que les infidèles employaient fréquemment ces sinistres ressources contre les Chrétiens. Au moment grave où nous sommes, ils amenèrent sur les remparts deux magiciennes, qui avaient promis de détruire par leurs enchantements la croix d'or de Godefroid, qu'elles regardaient comme son talisman, et d'obliger ainsi les Francs à la retraite. Ces promesses ne leur furent pas heureuses; car au moment où elles faisaient leurs charmes, une pierre, lancée par une des catapultes de la tour de Godefroid, écrasa les deux sorcières et les livra, dit l'historien, à ces mêmes démons qu'elles invoquaient. »

L'avantage néanmoins semblait se maintenir du côté des Sarasins, lorsqu'on vit apparaître, au sommet des oliviers, un chevalier revêtu d'armes éclatantes. Il agite son bouclier blanc sur lequel étincellent trois étoiles; il montre Jérusalem de la pointe de sa flamboyante épée. Tous les soldats de la croix s'écrient que c'est saint Georges. Godefroid aussitôt, sentant que sa tour, qui avait pris feu à la base, allait s'écrouler, laisse tomber son énorme pont-levis sur la muraille et se précipite dans la ville, entre deux frères de Tournai, Ludolphe et Guillaume, qui le soutiennent. Eutache de Boulogne et tous les croisés suivent ces trois héros; et la ville est prise le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures...

Les historiens belges donnent donc à Ludolphe et à Guillaume, à ces seuls deux frères, l'honneur d'être entrés les premiers à Jérusalem; et Ordéric Vital, historien anglais, contemporain de la prise de Jérusalem, en son histoire, qui est traduite dans la collection Guizot, dit sciemment et formellement que celui qui entra le premier dans Jérusalem, le 15 juillet 1099, était Raimbold Creton, sire d'Estourmel, gentilhomme du Cambrésis.

Que devons-nous conclure de ces deux récits et de quelques autres qui ne s'accordent pas avec eux? — Que le gentilhomme du Cambrésis, les deux frères de Tournai et plusieurs autres sont entrés les premiers à Jérusalem, chacun de son côté peut-être. Il y a des moments providentiels où la victoire se décide, où chacun est victorieux, où ceux qui sont poussés au premier rang s'attribuent la plus grande part de la gloire, uniquement parce qu'ils se sont trouvés dans son courant.

Frédéric II, à la suite d'une bataille, déclara le plus brave un petit fifre qui, sans se porter en avant et sans jouer des bras, n'avait cessé, durant toute

l'affaire, de souffler dans son fifre, les airs les plus émouvants, au milieu de la mitraille et des balles.

Au reste le plus vaillant des guerriers n'est pas toujours celui qui entre le premier dans une place enlevée, mais plutôt celui qui se retire le dernier d'un poste périlleux. Et sans nuire, comme c'était l'idée des enfants de 89, à l'éclat de nos fastes militaires contemporains, nous devons reconnaître que notre histoire ancienne, ou antérieure aux commotions de la fin du dernier siècle, est riche outre mesure de traits éclatants qui prouvent que la brillante valeur des Français n'est ni un progrès, ni une innovation, mais un héritage; et puisque nous venons de transporter le lecteur au temps de ces croisades héroïques, splendeurs qui ont placé la France au premier rang dans toute l'Asie, citons un trait entre mille et dix mille, de ces campagnes de géants; c'est là de la vaillance. Nous l'empruntons à M. P. Roger, dans son curieux tableau de la noblesse de France aux croisades.

« La fin glorieuse de Jacquelin de Maillé, maréchal du Temple, a été décrite par Geoffroi Vinisand. La cavalerie de Saladin avait surpris Nazareth. Dès qu'on en eut la nouvelle, cent trente chevaliers du Temple, ou de l'ordre de l'Hôpital, suivis seulement de trois cents hommes de pied, accoururent pour sauver la ville. L'ennemi comptait sept mille cavaliers. Le Grand-Maître du Temple et deux chevaliers rentrèrent seuls à Jérusalem. Tous les autres avaient péri dans une lutte si inégale. On dit qu'ayant épuisé leurs flèches, ces chevaliers arrachaient de leurs corps celles dont ils étaient percés et les renvoyaient aux Sarasins. Resté seul debout au milieu des morts, Jacquelin de Maillé combattait encore. Son cheval finit par s'abattre. Couvert de blessures, la lance à la main, Jacquelin refusait de se rendre. Il tomba enfin percé de mille coups. On raconte qu'étonnés de tant de valeur, frappés d'admiration et de respect, les Sarrasins entourèrent le corps de Jacquelin de Maillé, les uns s'emparant de ses armes, les autres se partageant avec vénération les débris de ses vêtements et de son armure. »

D'un tel héroïsme, quand la mort le couronne, nul ne dispute la priorité.

MARCIE

HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME

(FIN)

XII

LA PRISON.

Dès la pointe du jour, les deux chrétiennes attendaient à la porte de la prison Mamertine. D'autres femmes attendaient comme elles : c'étaient les épouses, les filles des chrétiens renfermés dans ce terrible cachot, et des veuves, des diaconesses, qui venaient, selon le conseil de l'apôtre, *baiser les chaînes des saints*. Les portes s'ouvrirent enfin; les pieuses femmes furent introduites par le geôlier, et Marcie frémit en voyant cet affreux séjour, digne antichambre du supplice. Dans une vaste salle, où l'air et le jour étaient également rares, gisaient confondus des hommes, des femmes, à qui on ne pouvait imputer d'autre crime que leur foi. Tous étaient enchaînés, les uns à la muraille par une lourde chaîne de fer, les autres au sol par des anneaux scellés dans les dalles. Quelques-uns avaient déjà subi la torture, et leurs membres, couverts de plaies, n'avaient d'autre lit de repos que les dalles glacées ; c'était un lieu plein de douleurs et d'angoisses, et pourtant la paix y régnait; des paroles de bénédiction étaient sur toutes les lèvres, et, devinant le lever du jour, les confesseurs chantaient le cantique des trois enfants dans la fournaise, invitant toute la terre à bénir le Seigneur. L'hymne finissait quand les femmes entrèrent dans la prison; les épouses, les filles, les sœurs cherchèrent aussitôt, parmi les captifs, les objets de leur tendresse et de leur sollicitude; celles que la charité seule avait amenées s'empressèrent d'offrir aux prisonniers les secours qu'elles apportaient : c'était une nourriture meilleure, des vêtements plus chauds, des baumes et des linges pour panser leurs plaies ; elles rendaient elles-mêmes à ces captifs de Jésus-Christ, si heureux de leurs chaînes, les plus humbles services, et pendant que Praxède lavait les blessures d'un confesseur qui semblait épuisé par la perte de son sang, Marcie voulut rendre le même office à un prisonnier étroitement enchaîné, et dont les pieds étaient couverts de blessures. Elle s'agenouilla, et, d'une main légère, elle lava et banda ses plaies; mais pendant qu'elle se baissait, un mouvement dérangea son voile. Au même instant, le captif qu'elle servait poussa un cri :

— Marcie! s'écria-t-il, ma sœur, est-ce toi?

Elle leva les yeux, et sans dire un mot, elle jeta ses bras au cou du chrétien, en le baignant de ses larmes.

— Mon frère! dit-elle enfin, mon bien-aimé frère! perdu et retrouvé! Est-ce bien toi! toi ici ! toi chrétien !

— Ma sœur, dit-il, c'est moi, c'est Sévérus, indigne serviteur de Jésus-Christ. Et toi aussi, la grâce d'en haut t'a donc visitée?

— Oui, dit-elle, nous n'avons qu'une même foi ; mais plus heureux que moi, tu as eu la gloire de confesser notre Dieu... ô vaillant soldat de Jésus-Christ! laisse-moi baiser encore tes chaînes glorieuses !

— Ma sœur, reprit-il, prie pour moi, car dans une heure je serai conduit au tribunal du préteur. Prie pour moi afin que la grâce d'en haut m'assiste!

— O mon frère! dit-elle avec larmes, les prières de toute l'Église montent en ce moment pour toi vers le ciel; ces saints confesseurs, tes compagnons, invoqueront pour toi le Seigneur, et tu cueilleras cette palme à laquelle tu aspires...

— Et qui m'a été promise, dit-il. Écoute, ma sœur, par quels moyens Dieu m'a pris dans le siècle pour me placer dans le bercail de l'Église unique et véritable. Quand je te quittai, le navire qui me portait cingla vers la Syrie; déjà nous avions dépassé l'île de Chypre, déjà nous voyions à l'horizon, confondues avec les nuages, les neiges du mont Liban, lorsqu'une tempête épouvantable s'éleva, et notre vaisseau se brisa sur les écueils, au pied du mont Carmel. J'atteignis le rivage en nageant, mais épuisé de forces, perdant mon sang par une blessure que m'avait faite la saillie aiguë d'un rocher, je restai sans connaissance. Des solitaires qui habitaient les cavernes du Carmel me secoururent; pendant trente jours et trente nuits, ils me veillèrent comme l'eût fait le père le plus tendre: j'admirai leurs vertus: ils m'apprirent qu'ils étaient chrétiens. L'un d'eux, un vieillard, me parla de la doctrine de son maître, et je reconnus que j'avais trouvé cette sagesse que je voulais aller chercher aux extrémités de la terre. Ce qu'avait commencé la charité des solitaires, la lecture assidue de leur loi l'acheva, et quand je quittai le Carmel, j'étais déjà au nombre des catéchumènes. Le saint vieillard, en m'embrassant, me dit: « Sois fidèle, et ne perds pas la couronne qui t'est réservée... Heureux jeune homme, tu confesseras Jésus-Christ au sein de Rome même! » Je me retirai, selon le conseil qu'il m'avait donné, au Liban, dans une vallée charmante, située sur les flancs de cette forêt de cèdres, aussi ancienne que le monde, et qui a donné des lambris au temple de Salomon. Quelques familles chrétiennes habitaient non loin de moi: c'étaient de pauvres Juifs de Jérusalem, convertis par les apôtres, et qui, fidèles aux ordres de leur divin Maître, *avaient fui dans les montagnes lorsque l'abomination de la désolation avait paru dans le lieu saint*. Comme eux, je vécus de mon travail, en cultivant cette terre féconde qui, pour quelques jours de labeur, me donnait des fruits en abondance; et lorsque j'eus reçu le baptême, je me sentis heureux. Des années s'écoulèrent; j'avais oublié Rome et ma vie passée, tout, hormis toi, ma sœur, pour qui je priais à toute heure, quand la persécution arriva jusqu'à nous. On nous saisit et on nous embarqua pour Rome. Pendant quelques semaines, nous avons travaillé à l'achèvement du théâtre de Flavien[1]; il y a deux jours, on nous a tous jetés ici, en compagnie de l'architecte de ce grand monument, de notre frère Gaudentius, que tu vois là-bas[2], et, quelque misérable que paraisse notre sort aux yeux du monde, nous surabondons de joie en Jésus-Christ Notre-Seigneur!

Marcie et Praxède pleuraient en écoutant ces paroles, et suppliaient le Dieu de miséricorde d'achever son œuvre, et d'accorder au confesseur, à l'heure de son dernier combat, la grâce victorieuse, la sainte violence qui ravit le ciel. Le jour s'avançait; les prisonniers se préparaient à la mort par la prière et la confession de leurs fragilités à un prêtre qui se trouvait parmi eux. Le silence de l'attente régnait, quand la porte s'ouvrit et les licteurs parurent. On détacha les fers des chrétiens, et ils furent conduits au tribunal. Marcie et Praxède suivirent Sévérus.

XIII

LE DERNIER COMBAT.

Le préfet du prétoire siégeait sur son tribunal élevé, entouré des gardes et des officiers de justice. Deux greffiers étaient assis à ses pieds; le chevalet, les ongles de fer, les fouets, les tenailles, les cuves de poix ardente, disposés avec art, devaient frapper les yeux des accusés et imprimer la terreur dans leur esprit. Une statue de Jupiter était prête à recevoir leur encens, et les bourreaux prêts à punir leur résistance. Une foule de peuple, avide de spectacles, remplissait le prétoire.

Sévérus comparut le premier.

— Ton nom? dit le juge.

— Je suis chrétien, et je m'appelle Sévérus.

— Connais-tu l'édit?

— Je le connais.

— Obéis donc à l'auguste empereur, sacrifie quelques grains d'encens aux divinités de Rome, et aussitôt tu seras libre.

— Jamais!

— Réfléchis: tu es jeune; la jeunesse aime la vie et le plaisir; sacrifie, et tu seras comblé d'honneurs et de richesses.

— Jamais! dit encore Sévérus avec force.

— Le chevalet te rendra plus sage.

Et sur un signe, deux exécuteurs dépouillèrent le jeune homme, le lièrent sur le chevalet par les pieds et les mains, et lorsque le corps fut tendu, ils imprimèrent un mouvement aux roues autour desquelles s'enlaçaient les cordes qui retenaient les membres du confesseur: la souffrance fut cruelle, une rougeur subite empourpra jusqu'au front de Sévérus, mais il garda le silence.

— Veux-tu obéir? cria le juge.

— Non! répondit le martyr.

— Appliquez-lui les torches ardentes sur la poitrine, et ouvrez-lui les flancs avec les ongles de fer.

Les bourreaux obéirent; Sévérus gardait le silence et priait; Marcie, qui avait réussi à se glisser auprès de lui, priait aussi avec une inexprimable angoisse. Le sang coulait des flancs déchirés du martyr, et sa poitrine n'offrait qu'une plaie.

— Eh bien! le bienheureux, comment te trouves-tu? cria le juge avec ironie.

[1] Le Colysée.

[2] Il est prouvé maintenant que l'architecte du Colysée, Gaudentius, était chrétien et qu'il fut martyr.

— Bienheureux, en effet, car j'aime mon Dieu et je brave les tyrans.

— Ah! ce n'est pas assez! encore un tour de chevalet; ouvrez-lui les côtés et portez-y le feu avec des lames ardentes.

Les bourreaux s'empressèrent; le fer et le feu pénétrèrent dans les entrailles du martyr; il soupira.

— O mon frère! dit à haute voix Marcie, encore un moment, et du chevalet tu passeras dans le ciel... Vois les anges qui t'apportent la palme et la couronne...

— Je meurs, mais la mort m'est un gain! dit Sévérus. Me voici, Seigneur, car vous m'avez appelé!

Il expira, et sa sœur recueillit dans son voile les dernières gouttes de son sang. Le juge frémissait de rage.

— Quelle est cette folle, s'écria-t-il, qui ose me braver au pied de mon tribunal?

— Je suis la sœur du martyr! répondit Marcie, et je professe la même foi salutaire.

— Et tu iras le rejoindre avant que le monde soit plus vieux d'une heure. Êtes-vous tous chrétiens? dit-il en s'adressant aux confesseurs.

— Tous! s'écrièrent-ils.

— En ce cas, au théâtre de Flavien! Vous réjouirez le peuple romain par votre mort, et Gaudentius, que je reconnais là, pourra contempler les heureuses perspectives de son monument.

— Avant peu de siècles, juge aveugle, s'écria Gaudentius, ce monument sera consacré au vrai Dieu et honoré par la croix qui doit régner sur le monde!

Le soir du même jour, Praxède, qui, n'ayant point été désignée nominativement par le juge, n'avait pas été arrêtée, vint rendre les derniers devoirs aux saints martyrs. Avec Pudentienne et Novatus, elle entra dans le Colysée désert et silencieux. Les vastes galeries étaient vides; au fond des cavernes, les lions dormaient repus, et sur l'arène, où la lune répandait ses clartés d'opale, gisaient les cadavres et les restes mutilés des chrétiens. On reconnut Gaudentius à l'anneau qu'il portait au doigt; autour de lui étaient étendus les pauvres chrétiens de Syrie, obscurs martyrs dont les anges seuls connaissent les noms. Novatus et ses serviteurs recueillirent ces chères et précieuses dépouilles, pendant que Pudentienne et Praxède cherchaient leur compagne bien-aimée. Elles la trouvèrent enfin, non loin de la place où s'asseyaient les vestales : c'était là que Marcie était tombée, sous l'étreinte d'un léopard, en chantant d'une voix céleste une hymne que la mort seule avait interrompue. Elle n'était point défigurée; sa vie et son sang avaient fui par une seule blessure; chastement enveloppée dans son manteau, le front serein, les yeux clos, elle semblait dormir d'un doux sommeil. Ses amies couvrirent ce corps virginal de parfums et d'aromates, auxquels se mêlaient leurs larmes, et elles le portèrent à la catacombe de Priscille, où la jeune martyre fut déposée auprès de son frère. On lit encore de nos jours une épitaphe exprimée en ces mots :

ICI REPOSE MARCIA
DANS LE SOMMEIL DE PAIX
DÉPOSÉE LE III[e] JOUR DES NONES D'AVRIL.

Praxède et Pudentienne suivirent bientôt leur amie; elles succombèrent par le glaive, après avoir rendu à l'Église des services inestimables.

Saints martyrs de Jésus-Christ, priez pour nous!

MATHILDE TARWELD.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES. — CONGRÈS DE VIENNE.

Dans un récent mémorandum de M. le comte Cavour, ministre de la Sardaigne, et représentant ce pays au congrès de Paris, on lit cette singulière altération de l'histoire contemporaine :

« Au congrès de Vienne (1815), on hésita à replacer les Légations sous le gouvernement du Pape. Les hommes d'État qui y siégeaient, tout en étant préoccupés de la pensée de rétablir avant tout l'ancien ordre de choses, comprenaient toutefois qu'on y laisserait subsister un foyer de désordres au milieu de l'Italie. La difficulté du choix du souverain à doter de ces provinces, et les rivalités suscitées par le désir de les posséder, firent pencher la balance en faveur du Pape; et le cardinal Consalvi obtint, mais seulement après la bataille de Waterloo, une concession inespérée. »

Il est prodigieux que le premier ministre d'un pays qui croit marcher dans les voies de la civilisation et des lumières, se montre en face de toute l'Europe aussi ignorant des affaires de son temps. Nous ne nous occupons pas de son style; M. le comte Cavour, malgré son nom, n'est pas français. Il ne nous appartient pas non plus d'entrer dans le domaine de la politique. Nous nous bornons ici à rétablir des faits.

Les Catholiques n'étaient pas en majorité au congrès de Vienne; et la France, presque seule, insistait pour faire rendre au Pape les trois Légations de Bologne, Ferrare et Ravenne, où la Prusse, devenue très fière, voulait placer le roi de Saxe. Il était donc question de réduire le Pape à la possession de la seule ville de Rome.

Devant ces dispositions hostiles, le cardinal Consalvi cessa de prendre part aux conférences du congrès. Pendant que les diplomates s'étonnaient de le voir décidé à s'abstenir, et se renfermant mystérieusement chez lui, Dieu permit que Napoléon quittât l'île d'Elbe. Son arrivée à Paris effraya plus qu'on ne pense la haute assemblée qui refaisait la carte de l'Europe. On s'imagina que le cardinal Consalvi était dans le secret d'un tel événement; on comprit qu'appuyé du souverain Pontife, l'Empereur

doublait sa puissance morale ; on se hâta aussitôt de rendre au Pape ce qui appartenait depuis tant de siècles au Saint-Siége ; et cela, non pas à la fin de juin, mais au beau milieu d'avril, plus de deux mois avant Waterloo.

De plus, le congrès de Vienne, qui porte formellement à l'article 153 : « Le Saint-Siége rentrera en possession des Légations de Ravenne, de Bologne et de Ferrare, » avait terminé tous ses actes le premier juin ; il les rendit publics le 9 juin, et la bataille de Waterloo eut lieu le 18 juin.

Ajoutons que la bataille de Waterloo était si habilement combinée qu'elle devait être un triomphe. Les alliés le savaient à tel point, qu'ils furent surpris de leur bonheur ; et si la restitution *inespérée* n'eût pas été faite avant, il est évident que le congrès de Vienne ne l'eût pas accordée après.

Mais « l'homme s'agite, et c'est Dieu qui le mène. »

MŒURS AMÉRICAINES

Les États du Sud de l'Amérique ont ouvert récemment une souscription à l'effet d'offrir une canne d'honneur au sénateur Brooks, qui a failli tuer à coups de bâton un de ses collègues, M. Summer, sous le prétexte de défendre la cause de l'esclavage. Un journal américain vient de publier le texte des résolutions adoptées par les divers meetings qui ont voté d'enthousiasme cette canne d'honneur. Elles sont caractéristiques de l'état des esprits dans le Sud. Ainsi, à Martine's-Dépôt, dans la Caroline du Sud, le meeting approuve la résolution suivante : « Si les fanatiques du Nord persistent à se mêler de nos institutions, il convient que les membres du Sud leur répliquent avec le gutta-percha. »

La canne que le sénateur Brooks a brisée sur la tête du malheureux Summer était de gutta-percha.

Dans un autre meeting, à Clinton, la proposition que voici est votée par acclamation : « Attendu qu'en se servant d'arguments plus forts que les paroles, Brooks a convaincu nos frères du Nord du véritable esprit de chevalerie et de patriotisme du Sud, et qu'il a exprimé les sentiments unanimes de ses constituants, nous déclarons que c'est le devoir de tous d'imiter Brooks, chaque fois qu'il sera nécessaire. »

Bref, une canne superbe a été offerte au chevaleresque défenseur des institutions du Sud avec cette inscription menaçante pour les adversaires de l'esclavage : « *Servez-vous toujours d'arguments frappants,* attendu que tous les autres sont impuissants sur des esprits pervertis et une race dégénérée. »

LA CHASSE DE SAINTE URSULE

(1477)

I.

La nuit tombait froide, sombre, silencieuse, et la neige qui descendait avec lenteur, voilait d'un uniforme linceul les murs, les toits dentelés et le pavé tortueux de la ville de Bruges. Neuf heures venaient de sonner à la tour de l'Hôtel-de-Ville, et les cloches des églises et des monastères répétaient le signal du repos avec des voix argentines et sonores. Les rues étaient désertes, les maisons muettes et closes ; derrière les vitraux s'allumaient quelques lampes, étoiles terrestres qui révélaient les veilles du travail ou de la maladie. Mais, à part ces rares lueurs, ces dernières étincelles de vie, le plus morne repos semblait avoir pris possession de la ville. Pourtant à l'hospice Saint-Jean, on veillait encore ; deux religieux étaient assis auprès du foyer : l'un d'eux venait sans doute de rentrer après un long voyage, car son manteau de bure, saupoudré de neige, était jeté sur un escabeau, et il présentait à la flamme pétillante ses sandales humides, d'où s'exhalait une légère fumée.

Le plus âgé des deux moines prit la parole, et, s'adressant au voyageur, il lui dit :

— Ainsi, frère Jean, ces nouvelles sont vraies ?

— Hélas ! oui, bon frère Bruno. Les pèlerins de Cologne qui, les premiers, avaient parlé de ces bruits, n'avaient pas menti ; mais nous avions peine à croire à tant de désastres. Le duc de Bourgogne, malgré qu'il eût déposé toute la pompe et les insignes qui le faisaient remarquer aux batailles, vient d'être tué devant Nancy. Son armée est défaite ; les seigneurs, les capitaines qui suivaient la bannière de Charles, appelé ci-devant le Hardi, et aujourd'hui déjà le Téméraire, sont presque tous prisonniers du jeune duc de Lorraine. A tous les noms que je prononçais, les noms les plus fameux, les plus chers au peuple, on me répondait : — *Morts* ou bien *prisonniers*. Voilà, frère Bruno, voilà la fin de tant d'entreprises et de prouesses ! le roi de France doit un beau cierge à Monseigneur Saint-Denis !

— Et la pauvre princesse Marie, l'héritière de Bourgogne, en avez-vous ouï parler, frère Jean ?

— J'en ai ouï parler et je l'ai vue, à l'heure de vêpres, en sa chapelle... Elle avait le deuil sur le visage et sur les vêtements, et j'ai prié de bon cœur pour elle, à qui Dieu impose, si jeune, de si grands devoirs. La voilà duchesse de Bourgogne à l'âge où les autres filles sont encore en tutelle ! C'est grande pitié....

— Veuille le Seigneur lui donner la piété et la force comme au jeune David, et de sages conseillers comme à Joas.... Elle ne peut rien sans lui.

— Nous prierons tous pour elle, frère Bruno ;

c'est le devoir de l'Église, d'ailleurs, de prier pour les souverains. Mais que de réflexions j'ai faites, — en voyant si abattue cette maison de Bourgogne, jadis plus puissante que les maisons royales, cette maison qui a dicté des lois à la France, sa suzeraine, — en songeant à la mort misérable du duc Charles, ce fils du grand duc d'Occident, ce maître absolu des plus belles provinces de l'Europe, et qui, trois fois, a été vaincu, terrassé par les pauvres Suisses, un peuple de bergers, dont toutes les richesses n'équivalaient pas au prix des ceinturons de ses chevaliers! Eh bien! il a frémi au bruit de leurs troupes sauvages; il a fui deux fois devant des hordes de paysans indisciplinés! Nous avons déjà reçu la nouvelle des désastres de Morat et de Granson; mais aujourd'hui le malheur est complet, irréparable.... La veille du saint jour des Rois, le duc Charles, qui faisait le siége de Nancy, a été attaqué par les Suisses; la bataille fut courte, peu meurtrière, car l'armée bourguignonne, frappée d'épouvante, se débandait de toutes parts. Mais le surlendemain, le cadavre du malheureux prince fut retrouvé au bord d'un étang, nu, dépouillé, couvert de blessures et à demi rongé par les loups.

— Quel jugement terrible, ô Seigneur!

— Le Duc semblait le prévoir; la vue de son armée affaiblie, découragée, lui causait la plus noire tristesse; la trahison du comte de Campo-Basso, qui a déserté avec les troupes italiennes, lui porta un coup cruel; et puis il sentait que la main de Dieu était sur lui.... Le matin de la bataille, lorsqu'il mettait le pied à l'étrier, le lion doré qui formait le cimier de son casque se détacha, et tomba à ses pieds: « *C'est le signe de Dieu!* » dit-il tristement Et il ne voulut pas relever son cimier.

Quelques heures plus tard, il n'était plus....

Trois jours après, son cadavre défiguré, vaincu, était porté à Nancy, dans cette ville dont il avait juré de prendre possession avant le jour des Rois; et le peuple remarque qu'il est mort la veille de cette fête, et que dans cette cité, dont il voulait faire sa résidence, il ne possèdera éternellement qu'un tombeau....

— C'est le jugement d'en haut, mon bon frère Jean; je vous remercie de votre récit; il peut servir à la méditation des solitaires, qui, tels que nous, voient le monde de si loin, qu'il peut leur paraître attrayant parfois. Une telle chute, après une telle puissance, est une grande leçon. Mais n'entendez-vous rien?... Il me semble entendre une plainte, un gémissement.

— C'est le vent qui siffle dans les cloîtres, dit le frère Jean.

— Non, non, s'écria le père Bruno en se levant avec une vivacité juvénile, ce n'est pas le vent; c'est une voix humaine qui soupire à la porte de l'hospice.

— Il faut voir ce que c'est. Je cours demander les clés à Sa Révérence.

Et le frère Jean s'élança sur les marches de l'escalier, qui déroulait sa tortueuse spirale dans un coin du vestibule; il descendit aussitôt, portant un énorme trousseau de clés brillantes. Le père Bruno avait préparé une lanterne, et tous deux s'aidèrent à ôter les gonds et les barres qui assuraient la porte, et à faire tourner pesamment sa lourde masse garnie de clous. Un triste spectacle s'offrit à leurs regards: un homme, enveloppé d'un manteau de soldat, était à demi couché sur les marches de pierres, blanchies par la neige. Il leva ses yeux, où combattaient la mort et la vie, et dit d'une voix faible, pendant que le frère Jean le soulevait entre ses bras:

— Je suis un soldat de l'armée du duc Charles.... J'ai été blessé devant Nancy.... J'ai voulu, à peine convalescent, malgré ma faiblesse, revenir dans mon pays; mais le froid, la misère, la maladie....

Il ne put achever.

— Mon enfant, ne craignez rien, ne vous fatiguez pas à parler, dit le père Bruno; ne songez qu'à vous guérir, comme nous ne songerons qu'à vous soigner. Vous êtes à l'hospice de Saint-Jean de Bruges.

— Dieu soit loué! murmura le moribond.

II.

Quinze jours s'étaient écoulés. Le frère Jean Floreis était assis dans une petite cellule toute blanche et toute riante. Il lisait paisiblement un livre posé sur ses genoux, et levait de temps en temps un œil vigilent vers le lit où sommeillait un malade, dont la tête pâle se détachait sur les blancs oreillers, comme une sculpture d'ivoire posée sur un monceau de neige. Ce malade, si tendrement veillé, était le soldat de Nancy qui, dans une nuit de tempête, avait été recueilli, mourant, à l'hospice Saint-Jean. La charité l'avait retiré du sépulcre, et quoique la trace de ses souffrances passées se lût encore sur son front amaigri, sur ses joues creusées, sur ses mains d'une moite blancheur et sillonnées de veines bleuâtres, la vie affluait à son cœur, et ses membres se dilataient dans le frais repos de la convalescence. Tout ce qui l'environnait semblait créé pour ramener le calme dans un cerveau balloté par la fièvre. La sérénité n'aurait pas choisi d'autre palais que cette chambre, éclairée par une haute fenêtre qu'un lierre recouvrait en toute saison de sa brune verdure, rideau mobile qu'agitait le vent et que diaprait le soleil. Les murs de la cellule, modestement blanchis, étaient ornés de buis bénits, de quelques saintes images et même d'une palme desséchée, souvenir de quelque antique pèlerinage en Orient. Le lit, haut et moelleux, sous ses rideaux de serge, s'élevait au fond de la chambre, en face du foyer où brûlaient combinés le bois et la tourbe. A côté, une crédence offrait au malade les potions amères et cordiales; et près de ce petit meuble, chargé de ciselures, frère Jean, enfoncé dans un fauteuil, lisait avec recueillement les *Actes des Martyrs*. Il tournait lentement, avec mille soins, les feuillets de l'épais manuscrit; il évitait même le froissement de ses sandales sur les carreaux rouges et semés d'une couche de sable blanc comme le lait. Mais

enfin un soupir plus prolongé, un mouvement plus vif, l'avertit du réveil de son malade; et, déposant le volume sacré, frère Jean souleva le rideau, prit la main du soldat entre les siennes et lui demanda affectueusement de ses nouvelles.

— Je me sens ranimé, mon bon frère, le sommeil ressemble à cet élixir de vie dont parlent les alchimistes, et la bonne affection que vous me témoignez est un baume encore plus précieux. C'est à vous, après Dieu, que je devrai ma guérison. Votre voix amie me fait du bien.... Il y avait si longtemps qu'une parole de bonté n'était arrivée à mon oreille!

— Vous étiez donc malheureux à l'armée?

— Oh! oui, complètement malheureux! malheureux de mes propres souffrances, de celles des autres, de la brutale insouciance de mes compagnons, des vexations que la force impose à la faiblesse, de la misère de ces paysans pour lesquels notre passage ressemblait aux sept fléaux d'Égypte, de notre gloire qui coûtait tant de honte; malheureux de tout enfin, et n'aspirant, au milieu de la vie des camps, qu'à une retraite paisible et à des travaux ignorés.

— Il fallait entrer en religion, dit naïvement le frère Jean; vous vous seriez mis ainsi à l'abri du ban et de l'arrière-ban.

— Non, mon frère; j'avais une autre vocation.... mais, pourtant, si j'avais connu votre couvent, si beau, si recueilli, qui sait? le désir me serait venu et j'aurais fait les mêmes vœux que vous, frère Jean!

— Je ne me suis jamais repenti de ma résolution; et voilà vingt ans que je suis profès. Nous vivons en paix avec Dieu, en paix avec les hommes; rien ne nous manque. Aux grands jours, le Saint Père lui-même pourrait porter envie à notre chapelle.

— Avez-vous des tableaux? dit vivement le malade.

— Pas un seul, malheureusement, mais nous avons des reliques précieuses, et en grand nombre.

— Pas un tableau?

— Pas un. Cependant sainte Ursule, que nous vénérons particulièrement et dont nous conservons les restes bénits, mériterait bien qu'on retraçât son histoire, à l'aide de cette nouvelle méthode de peinture, inventée par les frères Van Eyck.

Le malade réfléchit un instant, et dit:

— Quelle est cette histoire?

— C'est une légende ancienne et authentique, et si vous êtes curieux de la connaître, je puis vous la conter; vous avez trop parlé, mon cher fils; mon récit vous forcera à garder le silence, et à reposer votre poitrine encore bien faible. Buvez un peu de ce vin vieux de Gascogne; reposez-vous sur vos coussins, pendant que je redirai de mon mieux l'histoire de notre sainte protectrice.

Le soldat s'accouda sur ses oreillers, et frère Jean commença son récit en ces termes.



SAINTE URSULE. — UN DES TABLEAUX DE LA CHASSE.

III.

« Dans les premières années du troisième siècle, époque barbare et farouche, où nos ancêtres dans la foi souffraient les persécutions des hommes, un des sept districts ou royaumes de l'Hibernie, appelée aujourd'hui Irlande, était gouverné par un homme selon le cœur de Dieu. Ce roi pieux et sage s'appelait Théonote. Le Ciel l'avait comblé de ses faveurs : converti dès son jeune âge à la foi chrétienne, il servait Dieu en gouvernant ses sujets avec justice

et charité. Sa femme était soumise et pieuse, et leur mariage avait été béni d'une fille, qui dès ses premiers ans parut éminemment favorisée du Ciel. Les païens de cette île racontaient que les fées avaient dansé autour du berceau d'Ursule, et lui avaient donné la beauté et les grâces ; les chrétiens disaient que les anges et la sainte Mère de Jésus, voyant d'un œil favorable le roi Théonote et son épouse, avaient versé sur leur enfant les trésors de la candeur et de la chasteté. Aucune ombre ne glissait sur cette onde limpide ; aucun nuage ne ternissait ce ciel pur et serein. Ursule, agréable à Dieu et aux hommes, croissait dans la retraite, comme un lis dont le parfum devait embaumer un jour le palais du Roi des rois.

» Le renom de la beauté et des grâces de la jeune vierge s'était répandu au loin, et le roi Théonote vit arriver un jour dans son palais, Conan, fils d'un roi voisin nommé Agrippinus, qui n'était connu des chrétiens que par les persécutions qu'il ne cessait de leur faire subir, et la haine qu'il semblait vouer au Dieu nouveau qui faisait oublier ses sanguinaires idoles. Le jeune prince venait demander Ursule en mariage. Mais la vierge bénie eut horreur de cette union, qui l'aurait liée à une famille teinte du précieux sang des fidèles de Jésus-Christ. Elle craignait cependant de déclarer son refus ; car la demande de Conan était appuyée par Agrippinus, et tous redoutaient ses armes victorieuses et les inexorables cruautés qui suivaient ses triomphes. Ursule, le cœur rempli d'angoisses, se prosterna aux pieds du crucifix, et pria longtemps l'Esprit d'en haut de la conduire et de l'éclairer. Elle s'endormit enfin d'un paisible sommeil et ce fut alors qu'elle entendit une voix qui lui disait d'aller dans un pays lointain et d'y attendre les volontés de Dieu. La jeune fille, à son réveil, déclara les ordres du Ciel, et ses parents s'empressèrent de les seconder. On prépara les navires, et les compagnes d'Ursule, choisies parmi les familles les plus nobles, se disposèrent à suivre la royale fugitive dans son mystérieux pèlerinage. Un grand nombre de vierges se prosternèrent aux pieds de leurs parents pour solliciter la bénédiction des adieux ; et toutes, belles, animées d'une sainte ferveur, s'embarquèrent sur les nefs dont les blancs pavillons offraient l'image de la croix, et dont les mâts et la proue étaient enlacés de guirlandes de trèfle et de verveine. Des jeunes hommes, pleins d'enthousiasme et liés par un vœu solennel de chasteté, leur servaient d'escorte et de défense ; des prêtres leur répétaient la parole de Dieu ; et ce fut au son des hymnes sacrées et des pieux cantiques que la flotte quitta le rivage de l'Irlande, suivie par les regards de tant de mères, qui, montées sur les rochers, le cœur plein d'anxiété, cherchaient à suivre sur les flots les enfants qu'elles ne devaient plus revoir.

La flotte, poussée par des souffles divins, guidée par une main invisible, s'avança, sans l'aide du gouvernail, vers l'embouchure du Rhin ; et, remontant le cours de ce fleuve, elle arriva devant Cologne, ville



LA SAINTE VIERGE. — UN DES TABLEAUX DE LA CHASSE.

riche et puissante, qui devait aux Romains l'éclat dont elle brillait entre toutes les cités de la Germanie. Les navires jetèrent l'ancre devant cette ville, et Ursule se crut arrivée au terme de son voyage. Mais une seconde vision lui apparut durant son sommeil, et la voix qu'elle avait déjà entendue lui annonça que la révélation de son sort l'attendait à Rome ; que ce serait des lèvres du souverain Pontife (alors obscur et

ignoré) qu'elle apprendrait ses futures destinées.

» Soumise comme le jeune Samuel aux inspirations divines, la princesse reprit le cours de son pèlerinage; la flotte remonta vers la source du Rhin; mais arrivées à Bâle, les jeunes voyageuses, suivies des prêtres et des chevaliers, quittèrent leurs navires et continuèrent leur route à pied vers l'Italie. Rien ne les arrêta, ni les sommets glacés, ni les rochers menaçants, ni les neiges entassées depuis des siècles, ni la gueule béante des précipices; et, surmontant tous les obstacles, elles arrivèrent enfin devant la cité reine, dont les pompeux édifices avaient de loin frappé leurs regards. Prosternées, elles rendirent grâces au Ciel et n'entrèrent qu'avec respect dans la ville consacrée, purifiée par l'holocauste de ces martyrs, qui avaient déjà des autels dans les froides régions où César lui-même n'avait pu pénétrer. Le vénérable Cyriaque, évêque de Rome [1] et successeur de saint Pierre, reçut la troupe errante avec un amour paternel; il pria avec elle et pour elle au sépulcre des apôtres; il la guida dans les catacombes, asile sacré où les vivants s'abritaient auprès des morts et demandaient un inviolable refuge à la paix des tombeaux; et, frappé aussi d'une vision prophétique, il annonça à Ursule qu'il repasserait les monts avec elle et qu'il la ramènerait aux bords du Rhin, où les palmes du martyre les attendaient tous deux. Les pèlerins, une seconde fois, franchirent les Alpes; et durant ce voyage, qui pour eux était le chemin de la mort, ils ne cessaient de s'entretenir des promesses divines, de se rappeler avec une généreuse émulation les noms de tant de confesseurs, morts victorieux au sein des tourments. Pressant leurs pas, ils arrivèrent bientôt à Bâle, et les vaisseaux, suivant le cours rapide du fleuve, les transportèrent devant les remparts de Cologne, qu'ils saluèrent comme un lieu de triomphe et de repos.

» En ce temps-là, régnait sur Rome, c'est-à-dire sur le monde entier, un soldat barbare, issu de ces tribus de Goths, qui plus tard anéantirent, par leurs belliqueuses irruptions, l'empire romain, faible, amolli, cassé de vieillesse. Maximin, favorisé par Alexandre-Sévère, avait payé ses bienfaits par l'assassinat, et s'était revêtu de la pourpre teinte dans le sang de son prédécesseur. L'empire frémissait à son nom; le sénat offrit des sacrifices afin qu'il demeurât éloigné de Rome; et les chrétiens voyaient en lui l'héritier des fureurs de Néron et de Domitien.

» En ce moment, Maximin avait planté ses aigles aux bords du Rhin, et les voyageurs de l'Irlande virent de loin les tentes alignées qui formaient un camp nombreux. A peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, qu'ils furent assaillis par une nuée de traits et de flèches; le martyre leur arrivait de la main des compagnons farouches de l'empereur; le vénérable Cyriaque tomba un des premiers, en confessant sa foi, Pontius et Vincentius, prêtres romains, furent frappés à ses côtés, les vierges furent immolées sur les cadavres fumants des prêtres et des chevaliers. Frappées par le glaive, elles reçurent avec joie le coup qui abrégeait leur pèlerinage et leur ouvrait les portes du ciel. Seule, Ursule échappa au massacre, mais elle endura mille fois le martyre, en voyant l'agonie de ses sœurs qui jonchaient le sol autour d'elle, comme les épis après une tempête. Elle fut traînée devant Maximin; ce barbare la regarda, et un amour rapide prit possession de son cœur : il lui montra d'un côté, les licteurs, et de l'aut e, l'autel du camp où les prêtres allaient offrir un sacrifice.

» Deviens ma femme, ou meurs! dit-il.

» Ursule sourit, s'arma du signe de la croix, et répondit :

» — Je suis prête à mourir!

» Aussitôt il donna le signal aux bourreaux, et la jeune vierge, le sein percé d'une javeline, passa aux ravissements éternels. Une de ses compagnes, la plus jeune, la plus faible, Cordula, qui sortait à peine de l'enfance, s'était cachée dans un des navires pour échapper aux meurtriers; mais à l'aspect du martyre d'Ursule, les vaines terreurs abandonnèrent son âme, et elle vint s'offrir, victime volontaire, aux coups des soldats de Maximin. Sa mort acheva cet holocauste.

» Telle est l'histoire d'Ursule et de ses compagnes, dont les restes sont encore vénérés dans la cathédrale de Cologne. »

Le malade demeura pensif et n'ajouta aucune réflexion à ce long récit.

— A quoi pensez-vous? dit enfin le moine.

— A cette légende. Vous avez raison, frère Jean, Un homme habile pourrait en tirer des choses merveilleuses. Ah! si le pouvoir m'avait été donné autant que la volonté!...

— Vous êtes donc peintre?

— Dans ma jeunesse, j'ai rêvé que j'aurais pu le devenir. Je n'avais de bonheur qu'à manier les pinceaux : mon cœur battait quand je voyais la foule attentive et recueillie devant une de ces toiles où les saintes s'épanouissent comme un lis en fleur; je n'entrais qu'avec respect dans l'atelier des maîtres, et je n'avais qu'un désir : c'était de pouvoir, comme eux, réaliser ma pensée, dans un langage immortel, accessible à tous, même aux plus ignorants, même aux plus simples, de traduire enfin pour tous les enfants de l'Église, les enseignements et les paraboles des divines écritures! Non, je ne connais point de gloire qui vaille celle-là, et je n'échangerais pas le pinceau créateur des frères Van Eyck, s'il était en ma puissance, contre le diadème ducal de B[illegible]gne!

Le malade s'étant animé en parlant ainsi, l'exaltation brillait dans ses yeux, la rougeur d'un fervent enthousiasme colorait ses joues, et ses mains frémissaient comme si elles eussent tenu un de ces pinceaux

[1] Nous n'avons pas besoin de faire remarquer un anachronisme ou une faute de copiste qui se rencontre dans la légende de sainte Ursule. Aucun pape du nom de Cyriaque n'a vécu sous le règne d'Alexandre-Sévère, ni sous celui de Maximin. Mais il se peut qu'on ait estropié ici le nom du pape Sirice qui vivait au temps des invasions des barbares sur le Rhin. Ensuite, les cardinaux que le peintre a placés dans son tableau sont d'une création beaucoup plus récente que le martyre des vierges irlandaises.

qui donnent la vie au passé et l'existence aux rêves fugitifs de l'imagination.

— A la manière dont vous parlez de votre art, dit le frère Jean, je ne doute point que vous ne marchiez sur les traces des nobles frères de Maëstricht, et si vous me permettiez....

— Quoi ? mon frère.

— De vous offrir les matériaux nécessaires à l'exécution d'un tableau, je croirais rendre service à un art qui attire tant de fidèles au pied des autels.

Le peintre regarda un instant le frère Jean, puis il répondit d'une voix émue :

— J'accepte, frère Jean, j'accepte; vous rouvrez la carrière qui s'était fermée devant moi, vous recréez mon avenir, soyez béni. Je suis peintre encore et le premier tableau du soldat de Charles-le-Téméraire sera consacré à la chapelle de votre hospice!

IV.

Plus d'une année s'était écoulée, et les premiers rayons du printemps égayaient les toits bruns de l'hôpital Saint-Jean. La cellule du peintre aspirait radieusement, par la fenêtre ouverte, les bouffées d'un air tiède et les scintillements du soleil, qui s'avançait dans un ciel de saphir. Le lierre recélait déjà des oiseaux chanteurs; et des bouquets de violettes embaumaient la petite chambre, en ce moment déserte et close. Enfin, la porte s'ouvrit, et le peintre, appuyé sur frère Jean, parut suivi de toute la communauté, qui se pressait dans cette étroite chambrette. Le vieux prieur, que ses infirmités confinaient ordinairement au fond de sa cellule s'avançait lui-même soutenu par deux novices.

Il s'adressa au peintre d'une voix cassée, et lui dit :

— Mon cher fils, montrez-nous votre ouvrage. Depuis longtemps, l'entrée de votre chambre n'est permise qu'au frère Jean, et si nous en croyons ses discours, vous nous cachez un travail qui doit réjouir mes pauvres yeux, si débiles qu'ils soient. Ne nous refusez pas plus longtemps le plaisir de vous admirer.

Le peintre était pâle et semblait indécis; mais frère Jean, s'avançant avec une joyeuse fierté, enleva un voile qui dérobait aux regards un objet assez volumineux, puis il se recula et prit la main de son ami, qu'il serra dans les siennes.

Un cri de surprise s'était élevé, auquel succéda le silence de la contemplation. L'œuvre du soldat apparaissait dans toute sa splendeur. C'était une châsse de bois sculpté, représentant une église gothique, ciselée avec un soin et une délicatesse inouïs. Trois scènes principales, peintes à l'huile, ornaient chacun des panneaux latéraux. La première représentait sainte Ursule arrivant à Cologne avec les jeunes irlandaises, compagnes de son pèlerinage. La seconde montrait le débarquement de la flotte à Bâle. Ursule descend sur le rivage, et suit le chemin des Alpes, dont les sommets neigeux blanchissent à l'horizon. Dans la troisième scène elle arrive à Rome; et, agenouillée à l'entrée d'une église, elle sollicite la bénédiction du Pontife. Des catéchumènes, émus par son pieux dévouement, reçoivent le baptême. Une autre scène les ramène à Bâle. La future martyre et ses courageuses sœurs se rembarquent pour descendre le Rhin; le Saint Père, associé à leurs périls et à leurs triomphes, est déjà assis sur le pont d'un des navires entre deux cardinaux, et les voiles s'enflent, poussées par un vent favorable qui seconde les désirs impatients des chrétiens voyageurs. A ce tableau calme et solennel succède une scène de carnage. La flotte est arrivée à Cologne, des soldats farouches couvrent le rivage, nombreux comme un essaim d'abeilles; et ils attaquent, par le glaive et les traits, les vierges prédestinées.

Elles tombent, les unes belles encore sous la pâleur du supplice, les autres exultant d'une sainte ferveur qui les transporte déjà dans les cieux. — Enfin la sixième scène montre Ursule devant Maximin; l'arrêt est prononcé, la flèche va partir.... La vie terrestre est finie.... La vie éternelle commence !... D'autres scènes embellissaient encore ce chef-d'œuvre, créé à la fois par la patience et par l'inspiration. Sur l'une des faces, l'on voyait Ursule, tenant à la main la flèche, instrument de son martyre et abritant sous son long manteau de pourpre, les jeunes vierges, ses compagnes. Sur la toiture, la sainte glorifiée est assise sur un trône d'or, et entourée d'un chœur d'anges, aux figures célestes, qui semblent répéter l'*Hosanna* triomphant, au son des instruments de musique.

Le silence régnait toujours, mais qu'il était expressif! Tous les moines, penchés vers la châsse merveilleuse, contemplaient avec extase cette œuvre si variée, ce poème si complet et si pur, ces vierges charmantes, fleurs du paradis, devinées par le peintre, ces scènes idéales et vraies où le ciel et la terre semblaient se confondre et se réunir. Enfin, le vieux prieur, en passant la main sur ses yeux, dit au peintre :

— Il manque une chose à votre tableau, mon cher fils....

— Quoi donc?

— Votre nom.

Le soldat s'avança, et dans la peinture encore grasse, il écrivit : *Jean Memling*.

La châsse, qui renferme une partie du bras de sainte Ursule, se voit encore à Bruges. On ignore où Memling a fini sa vie; on suppose qu'il mourut en Espagne; rien n'est certain sur sa biographie. On ne connaît de lui que ses admirables ouvrages, et leur gloire se répand sur un homme dont la vie modeste est inconnue, même à ses contemporains.

Ev. de Ribecour.

Jean Memling, que quelques biographes appellent aussi Hemling et Hemmelinck, était né à Damme, près de Bruges, en 1450. On ne sait rien en effet de l'histoire de sa vie, sinon les quelques circonstances qu'on vient de lire, fidèlement retracées dans le récit

qui précède. Il est un des premiers chefs de la peinture flamande. Outre sa *Châsse de sainte Ursule,* que l'on admire toujours à Bruges, il a peint aussi la *Châsse de saint Bertin,* qui appartient aujourd'hui au roi des Pays-Bas. On connaît encore de lui une *Adoration des Mages,* qui se trouve avec la châsse de sainte Ursule, à l'hôpital Saint-Jean de Bruges, un *Saint Christophe,* portant l'enfant Jésus; enfin les admirables miniatures d'un manuscrit qui fait partie du trésor de Saint-Marc à Venise.

On lui attribue quelques autres ouvrages dont l'authenticité est contestée.



CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, ALLANT, MORNE ET SANS CIMIER, A LA BATAILLE DE NANCY (page 217).

SOUVENIR DE JUIN 1848. — TABLEAU DE M. JULES RIGO.

Ceux qui fréquentent les expositions du Louvre se souviendront sans doute d'avoir vu, entouré d'applaudissements et de suffrages, un beau et bon tableau d'un modeste élève de Coignet, — M. Jules Rigo.

Ce tableau représentait, avec une vérité saisissante des faits et des lieux, et un sentiment profond, une de ces terribles scènes que les révolutions produisent et qui devraient arrêter les masses humaines devant l'idée de l'insurrection.

C'est la mort de l'archevêque de Paris, Mgr Affre, tué par une balle qu'un lâche et misérable bandit lui envoyait, au moment où il venait, la palme à la main et la poitrine découverte, apporter aux égarés des paroles de paix, de réconciliation et d'amour.

Les derniers mots du grand archevêque ne seront jamais oubliés. Il disait à ceux qui voulaient l'empêcher de traverser les barricades :

Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Il prophétisait.

Lorsqu'il vit couler son sang, il s'écria :

Mon Dieu ! que mon sang soit le dernier versé! — prière qui fut immédiatement exaucée. La mort qui décimait Paris s'arrêta devant l'horreur qu'inspira à tous ce meurtre effroyable.

Enfin, dans les derniers instants que les souffrances lui laissèrent, il ne cessa de répéter le *Parce, Domine, parce populo tuo.*

L'artiste a représenté l'auguste prélat, frappé à mort, emporté sur un brancard par les bras des deux partis, et soulevant les mains qui bénissent sur les insurgés, en qui il voyait aussi son troupeau.



LA MORT DE MONSEIGNEUR AFFRE.

POUR LES INONDÉS

J'ai des chants pour toutes les gloires,
Des larmes pour tous les malheurs.
C. DELAVIGNE.

I.

D'où vient ce bruit sinistre et ce bruit de sanglots ?
— C'est la voix du malheur, la voix des grandes eaux,
Dont la France est épouvantée...
Dieu se lève : — il appelle à lui tous les fléaux ;
Les inondations, la famine et ses maux
Vengent sa morale insultée !

La harpe du poète, en ces jours de douleur,
Pour l'infortune en deuil a les accents du cœur :
Et jamais elle n'abandonne
Les groupes désolés pleurant sur les débris,
Comme Israël, poussant de lamentables cris
Près des rives de Babylone.

II.

Seigneur, n'avions-nous pas assez de nos épreuves?
La guerre avait laissé dans nos murs tant de veuves,

Tant d'âmes qui saignent encor.. .
Et voilà que, brisant d'impuissantes barrières,
Les fleuves débordés, rués sur les chaumières,
Sèment la misère et la mort !

C'en est donc fait! le bras qui soutenait le monde
Se retire de nous.... A l'orgueilleux qui fonde
Son avenir sur le présent,
Dieu dit, comme autrefois, dans le buisson de flamme
Je suis celui qui suis! — Qui le nie en son âme
Tombera sous son bras pesant.

III.

Seigneur, votre droite est terrible!
Suspendez un courroux vengeur;
Voyez cette foule insensible,
Muette encore de stupeur;
Regardez ces enfants, victimes
De notre abandon, de nos crimes;
L'innocence plaide pour nous.
Pour les arracher à Sodôme
Vous avez dit : Que l'on me nomme
Dix justes. — Les trouveriez-vous?

Hier, dans les champs de la gloire,
Arrosés d'un sang généreux,
Avec l'hymne de la victoire
Le *Te Deum* montait aux cieux!
Maintenant, dans les basiliques,
Du pied de l'autel aux portiques,
Le peuple à genoux a pleuré....
Et l'on entend avec ses larmes
Le cri de nos grandes alarmes :
Miserere! miserere!

Seigneur, nous savons que la terre,
En ces jours aux crimes livrés,
Secoua le joug salutaire
De vos commandements sacrés;
Nous savons que sa folle ivresse
Jette l'insulte à la détresse,
Brise les tables de la loi;
Dieu puissant, éternel, auguste,
Oui, ce que vous faites est juste!
Nous le confessons pleins d'effroi. ..

Mais au désert, quand les reptiles
Mettaient aux portes de la mort
Les Hébreux aux cœurs indociles,
Qui regrettaient l'Egypte encor;
Pour les guérir de la blessure,
Où le venin de la morsure
S'infiltrait dans le sang glacé,
On éleva, touchant emblème,
La croix, que vous prîtes vous-même,
Et la croix sauvait le blessé!

Oh! que cette croix, phare immense
Dont les clartés baignent les cieux,
Eclaire les cœurs en demence,
Et corrige les vicieux;
Que, confessant votre doctrine,
L'impie en frappant sa poitrine
Se range enfin à notre foi;
Sur les ruines qu'il s'écrie,
Non pas : — Malheur à la Patrie!
Mais, « malheur! oui, malheur à moi! »

Oui, notre race est criminelle,
Et nous allons de mal en mal,
Offrir un encens infidèle
Aux autels honteux de Baal;
L'orgueil, le lucre, l'égoïsme
Ont ramené le sybarisme;
Le frein du devoir est rompu;
Loin de tourner les yeux vers Rome,
Nous avons regardé Sodôme,
Et notre esprit s'est corrompu!

Pour nous relever de la chute,
Que faire et qu'offrir aujourd'hui?
Comme avec Jacob, l'ange lutte,
Qui vaincra de nous ou de lui?
Ah! pour conjurer la colère
Qui s'étend sur la France entière,
Nous invoquons la charité!
La charité crucifiée
Qui, chaque jour sacrifiée,
Renaît dans la Divinité!

Pour louer Dieu de notre gloire,
Le bénir de notre grandeur,
Dans le casque de la victoire
Nous quêterons pour le malheur.
Pour obtenir que le ciel donne
A l'héritier de la couronne
Les biens que son père a semés,
Nous offrirons à l'indigence
Le tribut de reconnaissance
De tous ses Français bien-aimés.

Espérance! — Chantez, ma lyre;
Demandez, l'on vous donnera;
Dieu veille au salut de l'Empire,
Et sa droite le soutiendra.
Il nous aime, s'il nous châtie ...
Sa main ne s'est appesantie
Que pour nous rapprocher de lui;
Ne frappons pas deux fois la pierre :
Faisons jaillir d'une prière
Un fleuve d'aumône aujourd'hui.

Donnons! — mais donnons sans mesure;
Dieu pardonnera nos forfaits;
L'homme avare inventa l'usure,
Et Dieu centuple les bienfaits!
Une aumône divinisée
Retombe en céleste rosée
Et rafraîchit le bienfaiteur;
Pour mesure du sacrifice,
Comptons, dans l'éternel calice,
Les gouttes de sang du Sauveur!

M. David.

CAUSERIE

I.

Christianisons l'art, sur tous les terrains, sous toutes les formes; cet art que le paganisme corrompit autrefois, que l'immoralité dévergonde aujourd'hui; purifions-le à la flamme divine; et parce qu'il est défiguré, ne le méconnaissons pas, ne le nions point; nettoyons cette écurie d'Augias; ce n'est pas, après tout, un travail d'Hercule.

Je pensais à cela, en feuilletant une brochure mignonne qui m'arrivait de Villeneuve, dans l'Aveyron. M. le Directeur du collége de cette petite ville travaille à un théâtre classique, et Monseigneur de Rhodez, le R. P. Lacordaire, etc., l'ont honoré de leurs encouragements. Je le constate volontiers, d'autant plus qu'après des noms pareils, je puis bien dire que la chose est bonne en elle-même... Tout dépend de la manière dont sera résolu le problème. Mais je suis mal organisé pour apprécier, comme elle le mérite, la pièce en question. En deux mots, je suis dépaysé dans cette leçon de morale, donnée aux jeunes filles coquettes, sous une allégorie païenne. Les Grâces y jouent le rôle des démons tentateurs, et Minerve celui de la protectrice céleste qui triomphe; hélas! j'aimerais mieux le diable en personne. Que M. le Principal me le pardonne, je manque du sens qui goûte ces jolies choses d'autrefois. Depuis que j'ai eu le désagrément de mettre le nez dans le grec et le latin, je ne puis sentir Jupiter ni sa *clique* olympienne; la gentille Aurore, avec ses *doigts de rose*, m'agace singulièrement les nerfs; les Grâces m'assomment, et Minerve elle-même, Minerve la sage, c'est tout au plus si je la supporte en peinture...Honni soit qui mal y pense.

Je me déclare donc incompétent à notre honorable abonné; cela prouve contre moi, cela ne saurait en rien amoindrir son œuvre : c'est ma réponse à son aimable lettre d'envoi.

II.

Le pèlerinage annuel des paroisses de Paris au calvaire de Montmartre a inauguré le mois de mai.

Ce pèlerinage me plaît entre tous : j'aime à y voir une expiation de la croisade sacrilége qui se déchaîna, après la révolution de juillet, contre l'œuvre de la mission de 1829. Le calvaire de Montmartre est un des rares débris qui ont échappé à cette fureur infâme, dont les ravages s'étendirent aux plus lointaines bourgades. Je me souviens encore d'avoir vu celui de ma petite ville natale. Des hommes, des riches, recrutèrent, à force de menaces, un certain nombre d'artisans pour abattre le bois sacré. Ils assistèrent, tête nue, avec le respect dérisoire des soldats chez Pilate, à ce nouveau déicide, et osèrent bien accompagner le Christ jusqu'à l'église, en chantant *Vive Jésus, vive sa croix*.! C'était l'*Ave, rex*, du prétoire. Notre vénérable curé les attendait sur le seuil de l'église, entouré de ses prêtres et de la majeure partie de ses paroissiens en pleurs. Il leur défendit énergiquement l'entrée du saint temple, ordonna à leurs valets de céder la place aux ouvriers chrétiens qui avaient répondu en grand nombre à son appel, et ceux-ci introduisirent la croix dans l'église et la replantèrent en chantant ce touchant cantique : *Au sang qu'un Dieu va répandre*.

III.

Puis sont venus les exercices du mois de Marie, et successivement la célébration de la première communion dans nos diverses paroisses. Je me suis contenté des exercices de Saint-Augustin, mon église paroissiale, et j'ai borné la scène de mes observations à l'étroit espace où la pauvrette étouffe entre une caserne, un marché, et la rue si peu poétique de la Pépinière.

La première communion a réuni quatre cent cinquante enfants. Avant le renouvellement des vœux du baptême, M. le curé est monté en chaire. Sa voix, d'abord, résonna à mes oreilles comme l'écho d'une émotion profonde, de je ne sais quelle terreur secrète mal contenue. Et je ne sais pourquoi je pensai soudain à ceux qui participèrent avec moi au premier banquet eucharistique, pourquoi je les cherchai dans le monde où j'aperçus le plus grand nombre vivant comme s'il n'y avait pas de Dieu... M. le curé de Saint-Augustin pensait-il à l'avenir, au milieu de ces jeunes communiants? Redoutait-il les funestes naufrages? pleurait-il en lui-même sur les brebis courant à leur perte? Je le crus, je crus découvrir des sanglots dans sa voix ébranlée, les sanglots du pasteur qui sent le poids de la responsabilité des âmes.

Puisque je suis en veine de critique, je demande, à propos de la première communion, la licence de présenter quelques observations très humbles.

Pourquoi cette coutume de promener, le jour même de cette fête, les jeunes enfants à travers la ville, de distraction en distraction, de visite en visite? Le soir de la communion de Saint-Sulpice, j'ai aperçu des robes blanches portées par de charmantes créatures qui riaient innocemment aux lazzis de Guignol. Guinol était en verve. Il fit successivement danser un essaim d'avocats, ce qui était inconvenant, malgré les travers de l'espèce; puis une troupe de capucins, ce qui était simplement un sacrilége.... Croit-on qu'un peu de retraite ce jour-là ne serait pas de circonstance?

IV.

Maintenant, en vertu de quelle association d'idées coordonnerai-je les faits qui se pressent en tumulte.

Ce sont, hélas! les inondations qui dévastent la France. Un grand évêque ose dire à son troupeau qu'elles sont une punition du Ciel, une punition de la profanation du dimanche : aussitôt ces théologiens cocasses qui se sont produits dernièrement dans la démocratie française, s'émeuvent et tonnent contre

le pontife. Puis les philosophes s'en mêlent.

On n'a pas besoin de Dieu dans ce bas monde ; la science suffit à tout, ou du moins saura bientôt y suffire. Or, choses curieuses, cette science attribuait naguère, il y a quarante ans à peu près, les sécheresses qui survinrent, au déboisement de la France, et voici qu'aujourd'hui elle attribue précisément à cette même cause les inondations présentes ! L'imprudente a oublié ses affirmations du passé, et M. Suttinguer a eu la malice de les lui rappeler dans la *Gazette de France* : quoi de plus épouvantable encore et de plus ridicule tout ensemble ?

V.

Je ne suffirais pas à décrire l'ornementation de Notre-Dame pour le baptême du Prince impérial. Toute la France l'admirera prochainement dans l'une de nos gravures. Nous vous en parlerons alors, ainsi que des illuminations parisiennes, dont un déluge de revues et de journaux vous ont donné déjà la description. Il ne me reste qu'un mot à écrire, pour le moment : tout était magnifique.

ELIE BERTON.

FÊTE DU MOIS : 24 JUIN. — SAINT JEAN-BAPTISTE. — BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR.



DESSEIN DE MM. CH. DE LINAS ET A. DESCHAMPS, D'APRÈS UNE CHASUBLE BRODÉE DU XVI[e] SIÈCLE.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la sixième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 juin 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, — TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. J. COLLIN, IMPRIMEUR.

LE PREMIER DRAPEAU CONQUIS A LA BATAILLE DE L'ALMA



Qui donc n'a pas lu les émouvants détails de la bataille de l'Alma, de cette héroïque victoire qui a si glorieusement couronné la généreuse carrière du maréchal Saint-Arnaud? Triomphateur le 19 septembre, il allait, dix jours après, rendre son âme à Dieu. Cruellement malade, et sans illusion sur sa fin prochaine, il était resté douze heures à cheval dans cette grande journée, et c'est à ce dévouement magnanime qu'on a dû peut-être la promptitude d'un si heureux succès. Chaque fantassin français, placé dans la vallée au bord de l'Alma, avait contre lui cinq russes postés, de l'autre côté, sur des

hauteurs dites inabordables, et qu'il fallait escalader après avoir franchi la rivière. Les Russes étaient si sûrs de leur position imprenable, que Menschikoff écrivait à son maître : « Avant le coucher du soleil, j'aurai rejeté les alliés dans la mer ; » et qu'il reçut à coups de cravache l'officier qui venait lui annoncer l'ascension du général Bosquet sur son plateau. Ce coup hardi s'exécutait, pendant que les zouaves du 1er régiment, ayant franchi l'Alma sous la mitraille ennemie, et posé leurs sacs à terre, escaladaient, au signal donné, la formidable croupe de rochers du haut desquels les Russes les foudroyaient sans les arrêter d'un pas. Ces braves des braves, que le général Raglan appelait des lions, atteignent le sommet des rochers granitiques, se jettent sur les Russes, les mettent en déroute; et ce fut l'un d'eux qui, ayant pris le premier drapeau russe, s'éleva sur les épaules de ses compagnons, et le tint déployé en face de l'ennemi, pendant plus d'un quart d'heure, sans recevoir une balle.

Ce conquérant du premier drapeau, dont nous regrettons de ne pouvoir citer le nom, était resté vivant de cette bataille ardente. — Il fut tué le dernier jour du siége de Sébastopol.

LAURENCE

I.

LA FEMME DE CHAMBRE.

— Je n'y puis plus tenir ! c'est trop fort ! elle me fera mourir à la peine !

Cette exclamation, dont l'accent annonçait un mélange de colère et de douleur, était proféré par une femme d'un certain âge, modestement vêtue, qui paraissait une femme de chambre de bonne maison. Une jeune fille, qui travaillait près d'une fenêtre, se leva, tout inquiète, et en s'écriant : — Mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai ? ce que j'ai tous les jours ! Yseult méconnaît mes services ; elle est dure, dédaigneuse avec moi, moi, sa nourrice !

— Mais, maman, maman, mademoiselle vous aime bien, vous le savez. Nous avons de bons maîtres !...

— Je viens de la coiffer ; elle ne m'a pas adressé une parole... J'ai voulu lui faire dire un petit mot d'amitié, elle ne m'a pas écoutée... Seulement, comme je sortais, le cœur gros, elle m'a rappelée, en me disant : Madame Lefebvre, j'aurais besoin de ma robe de crêpe pour ce soir ; dites à Laurence de me l'apporter...

— La voici... je mets le dernier nœud... Mais, maman, je ne vois pas ce qui a pu vous affliger...

— Tout, vous dis-je. Ne suis-je pas sa nourrice? ne devrait-elle pas m'aimer, me caresser ?... Elle ne pense pas à moi ! jamais !

— Mais, chère mère, répondit la jeune fille en se mettant à genoux auprès de la femme de chambre, dont les soupirs et les sanglots trahissaient une douleur trop longtemps contenue, je ne me suis jamais aperçue que mademoiselle Yseult ait manqué aux égards qu'elle vous doit ; et, dans tous les cas, elle n'est que votre fille de lait... et moi, je suis votre fille ; je vous aime... vous êtes tout pour moi, et si vous ne vous plaisiez plus auprès de madame la comtesse, eh bien, nous pourrions aller ailleurs... je travaillerais, vous ne manqueriez de rien, et rien ne me manquera tant que je serai avec vous.

Pendant qu'elle parlait ainsi, avec une voix émue et douce, la femme de chambre attachait un long regard sur cette belle tête inclinée sur sa poitrine. Mais dans ce regard il n'y avait ni chaleur, ni tendresse; l'âme en était absente, l'âme errait ailleurs... Elle se dégagea doucement des mains de Laurence, se leva et lui dit : — Vous ne pouvez comprendre ce que c'est que la tendresse d'une nourrice pour l'enfant qu'elle a bercé sur ses genoux et nourri de son lait... personne ne le sait ! Ah ! si Yseult voulait !...

Elle se tut ; Laurence se rassit en soupirant et acheva d'arranger la robe de crêpe rose. Lorsque le dernier nœud fut posé, elle regarda sa mère et dit timidement :

— Je vais la porter à mademoiselle.

— Non, dit madame Lefebvre, donnez-la, moi j'irai!

Elle regarda la robe avec attention, ôta soigneusement les derniers fils de soie rose attachés à l'étoffe, releva les volants, et sortit d'un air empressé.

Laurence se rassit à sa place accoutumée, prit un autre ouvrage; mais elle ne put piquer l'aiguille, ses yeux se remplissaient de larmes, son cœur débordait, et le front dans les mains, elle répétait du fond de son âme :

— Mon Dieu ! pourquoi ma mère ne m'aime-t-elle pas? Ah ! si elle m'aimait comme elle aime Yseult ? je suis sa fille, moi, elle m'a nourrie aussi, et elle ne pense pas à moi !

Ces mots révélaient la pensée continuelle, l'incessant chagrin de Laurence. Elle n'avait d'autres parents que sa mère, et elle l'aimait avec toute la force du devoir, toute la chaleur d'une âme expansive et jeune. Elle éprouvait aussi une vive affection pour Yseult de Bréhat, sa sœur de lait, la compagne de ses jeux d'enfance, et une respectueuse et tendre reconnaissance pour le comte et la comtesse de Bréhat, ses maîtres et ses protecteurs. Ses affections pures et ses pensées innocentes ne sortaient pas de ce petit cercle, son univers, et elle ne demandait rien de plus à la vie que l'amour de sa mère et la constante bien-

veillance d'Yseult et de ses parents. Mais madame Lefebvre ne paraissait nullement comprendre le cœur et la tendresse de sa fille ; sombre, soucieuse, inquiète, elle ne semblait préoccupée que du service d'Yseult à laquelle elle était spécialement attachée ; un sourire, un mot, un regard de cette jeune fille suffisaient à la troubler, et bouleversaient de concert son âme et ses traits, et peu à peu, l'exigence et les orages de cette étrange affection avaient lassé jusqu'à celle qui en était l'objet. Laurence, elle, se fût estimée heureuse d'obtenir la moindre part de cet amour que sa mère épanchait sur une autre, mais ses aspirations étaient vaines. Sa mère se montrait toujours avec elle froide et silencieuse, sans expansion et sans caresses, et il semblait même que les baisers de sa fille n'éveillassent en son cœur qu'un sentiment inexplicable et pénible. Repoussée ainsi de la seule âme qu'elle eût choisie pour refuge, Laurence s'était fait une vie à part, vie de travail, de prière, de réflexion ; son âme s'était agrandie et fortifiée dans la solitude, et quoiqu'elle n'eût pas reçu beaucoup d'instruction, son esprit s'était éclairé par la lecture assidue et répétée de quelques bons livres, et dans ce commerce habituel avec Dieu et avec les beaux génies qui ont honoré le monde, elle était devenue capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices.

II.

LA MORT.

Plusieurs mois s'étaient écoulés. L'hôtel de Bréhat était silencieux ; une seule fenêtre était éclairée : c'était celle de la chambre de madame Lefebvre, malade depuis six semaines, et dont l'état ne laissait plus d'espoir. Laurence veillait à son chevet; inquiète, désolée, elle tenait ses yeux fixés sur le pâle visage de sa mère, qui, en ce moment, paraissait légèrement assoupie. Mais les soucis inquiets qui avaient pesé sur sa vie veillaient encore en elle; ses sourcils froncés, sa bouche contractée, les gouttes de sueur qui roulaient sur ses tempes amaigries, décelaient et la souffrance physique et les tortures morales. Elle ne goûtait pas de repos dans le repos même, et Laurence contemplait, avec une douleur mêlée de quelque effroi, ce front mourant où se peignaient encore tant d'orages.

Enfin, quelques mouvements convulsifs annoncèrent le réveil, et une sourde plainte montra que la malade était rentrée en pleine possession de ses douleurs.

— O mon Dieu ! soupira-t-elle, que je souffre ! j'ai le feu dans les entrailles ! Et Yseult ! où est-elle ?

Laurence s'approcha timidement, tenant en main une tasse avec une potion calmante ;

— Laisse-moi ! dit la mère, cela ne me fera pas de bien... C'est Yseult qu'il me faudrait ! Ah ! si Yseult était ici !

— Ma mère, vous savez bien que mademoiselle est en Italie. . tâchez de vous guérir bien vite pour la recevoir à son retour...

— Me guérir ! guérirai-je ?

A cette question, les larmes de Laurence coulèrent sans qu'elle pût les retenir, et elles portèrent une lueur soudaine dans l'esprit de sa mère.

— Je vais mourir ! je dois mourir ! le moment est venu ! mourir et paraître devant Dieu...

Elle répéta plusieurs fois ces paroles avec une indicible expression d'épouvante ; ses traits se décomposaient, ses yeux erraient autour du lit, effrayés et hagards, et s'arrêtant enfin sur Laurence à genoux, la mourante lui dit : — Je ne puis parler, je ne le puis pas.... mais apportez-moi la boîte noire....

Laurence obéit machinalement. La boîte noire était un coffret en cuir, qui avait servi autrefois de nécessaire, et que fermait une fine serrure dont la clé ne quittait jamais la poche ou le chevet de madame Lefebvre. Elle la prit avec effort sous son oreiller, ouvrit d'une main tremblante le petit coffret et en tira un papier jauni.

— Lisez ! dit-elle à Laurence, vous devez...

Elle ne put achever et perdit connaissance. Laurence appela les autres femmes de la maison ; les moyens les plus énergiques furent employés, et longtemps sans succès ; enfin à des convulsions spasmodiques succéda un complet accablement qui ressemblait au sommeil ou à la mort. Le médecin dit à Laurence, dont les regards désolés l'interrogeaient :

— Lorsque votre mère sortira de cet état de stupeur, ses heures seront comptées, et si elle avait quelque affaire à régler, il faudrait y songer...

Il sortit, et Laurence demeura seule auprès de ce lit d'agonie. Longtemps elle pleura et pria ; mais enfin sa mémoire lui rappela ce papier dont sa mère voulait lui faire prendre connaissance ; et, poussée par le désir de lui obéir une dernière fois, elle se mit à chercher la boîte noire. Elle la trouva sur le lit même où elle était restée, elle prit le papier... il renfermait quelques lignes écrites en caractères incertains et vacillants, mais que Laurence reconnut toutefois : c'était l'écriture de son père.

A Monsieur le comte et à Madame la comtesse de Bréhat.

Mes chers et respectables maîtres.

Au moment de mourir, ma conscience me force à vous faire un aveu bien terrible pour moi. Yseult n'est pas votre fille, mais la nôtre ; Laurence est votre véritable enfant. Ma femme, profitant de votre long voyage en Bretagne à l'époque où elle nourrissait ces deux enfants, et d'une certaine ressemblance entre les petites filles, a substitué notre fille à la vôtre, dans le dessein de la rendre riche et heureuse. J'ai cédé, j'ai péché par faiblesse; mais ce crime m'a rendu misérable entre les misérables. J'écris au moins cette attestation à mon lit de mort, et je conjure ma femme de vous la remettre et de réparer notre commune

faute. Pardonnez, mes très chers maîtres, à un malheureux criminel, et n'abandonnez pas son enfant que vous avez si longtemps appelée votre fille. Je jure devant Dieu que j'ai dit la vérité.

PHILIPPE LEFEBVRE.

Laurence avait lu d'un seul regard; palpitante, hors d'elle-même, elle s'écria : — Serait-ce vrai ! Quoi ! j'aurais un tel père et une telle mère ! Je pourrais être aimée ! Mais est-ce vrai ! est-ce vraisemblable ? ma mère m'aurait trompée! mais qui est ma mère !

Ses idées se perdaient; tous les sentiments de son âme étaient bouleversés ; un mouvement confus l'entraînait déjà vers ce père et cette mère que l'on venait de désigner à son amour, et les souvenirs de toute une vie, les habitudes impérieuses du cœur la ramenaient vers cette malheureuse femme, à qui elle avait pendant si longtemps voué un culte filial.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en son angoisse, éclairez-moi ! dirigez-moi !

Un sourd gémissement répondit à sa prière; madame Lefebvre était sortie de son sommeil ; ses yeux où se concentrait un reste de vie étaient fixés sur le papier que Laurence tenait encore, et des plaintes inarticulées sortaient de sa poitrine.

— Vous avez lu ! dit-elle enfin.

Laurence s'élança vers elle, et s'écria : — Cette lettre dit-elle la vérité ?

— La vérité, comme Dieu est au ciel ! répondit la mourante, qui retomba terrifiée par ce suprême aveu. La marque que vous portez à l'épaule vous fera reconnaître de votre mère.

Laurence ne put parler ; elle était accablée par cette révélation, et son âme généreuse se déchirait à la vue du crime et de l'humiliation de celle que pendant vingt ans elle avait vénérée comme sa mère.

Madame Lefebvre reprit la parole d'une voix défaillante :

— Qu'allez-vous faire ? Vous chasserez Yseult ! elle sera pauvre, abandonnée ! Ma faute, mes chagrins n'auront servi à rien : Dieu n'est pas juste !

— Oh ! s'écria Laurence en se penchant vers elle et en la serrant dans ses bras, ne parlez pas ainsi ! Ne craignez rien pour Yseult; mais songez à vous-même, réconciliez-vous avec Dieu! il est prêt à vous pardonner! Permettez que je fasse venir un prêtre... ah ! ne me refusez pas !

— Non, répondit la mourante, je ne puis pas penser à Dieu, je ne puis penser qu'à ma fille ! Oh ! pourquoi ai-je parlé ! que ne suis-je morte avec mon secret !

— Dieu ne l'a pas voulu ! dit Laurence d'une voix grave; il a voulu que vous reçussiez son pardon et le mien. Ma mère, hélas ! je ne saurais vous donner un autre nom ! ne repoussez pas la miséricorde du Seigneur !

Elle parlait ainsi, les mains jointes et les yeux inondés de pleurs, semblable à un ange de paix auprès de ce lit de désespoir et d'agonie. Mais elle n'obtenait rien : les violentes passions qui avaient agité madame Lefebvre pendant sa vie, troublaient ses derniers instants. Son amour maternel que rien n'avait satisfait, l'envie, l'ambition auxquelles elle avait immolé sa conscience, voilaient à ses yeux et le jugement de Dieu et la redoutable et prochaine éternité.

— O mon Dieu ! se dit Laurence, faut-il qu'elle meure ainsi !

En soupirant ces mots, ses yeux rencontrèrent le crucifix, cette touchante image du sacrifice de soi-même, et une voix secrète agita toutes les fibres de son âme. Elle obéit à ce divin et mystérieux ascendant, et se rapprochant de la mourante, dont les dernières forces s'épuisaient dans cette lutte terrible, elle lui dit :

— Ma mère, soyez en paix! Yseult ne sera pas dépouillée. Je garderai un éternel silence sur ce que vous venez de me révéler ; je le jure sur ce crucifix !

— Vous feriez cela !

— Oui, je vous le répète; mais réconciliez-vous avec Dieu !

— Ah ! Laurence, dit la mourante vaincue, je ne puis plus que vous obéir. Guidez-moi vers le bon Dieu ! Vous êtes un ange et moi une misérable...

Quelque jours après, madame Lefebvre, absoute de ses fautes, purifiée par la grâce et la force mystérieuse des sacrements, expirait en paix dans les bras de Laurence, en murmurant le nom d'Yseult.

La jeune fille voulut veiller seule auprès du cadavre. Elle pria longtemps; puis elle s'assit et considéra en silence ce visage sur lequel la mort avait étendu son calme sévère, et elle se dit :

— Dors en paix ; je tiendrai ma promesse, et ta fille gardera ces biens, cette famille que tu lui as achetés si cher ! O mon père ! ô ma mère ! vous ne saurez jamais quel douloureux sacrifice j'ai accompli ! Je mourrai sans qu'on sache combien j'ai aimé, combien j'ai souffert ! Grand Dieu ! je vous offre les combats de mon cœur pour elle, afin qu'elle soit en paix ; pour eux, afin qu'ils vivent longtemps heureux, avec leur fille, avec leur Yseult !

III.

LE COMBAT.

Indécise sur son avenir, Laurence n'avait pas quitté l'hôtel de Bréhat ; elle désirait avant tout, elle désirait avec passion revoir ses parents, embrasser Yseult, qu'elle aimait comme on aime ceux à qui l'on se sacrifie, et elle remettait à plus tard ses dernières résolutions. L'automne s'écoula, et aux premiers jours de novembre, la famille revint d'Italie. Laurence éclata en sanglots, lorsque la bonne madame de Bréhat, attendrie à la vue de ses habits de deuil, la serra dans ses bras, en répétant :

— Pauvre Laurence !

Le comte lui prit la main, et lui dit : — Mon en-

fant, vous ne nous quitterez pas ! nous veillerons sur vous ! Yseult l'embrassa de bon cœur, en donnant quelques larmes au souvenir de sa nourrice, et aucun sentiment d'amertume ne troubla pour Laurence la joie profonde et mélancolique de ce premier instant.

Elle reprit ses occupations habituelles, et elle y trouva quelque douceur. Servir ses parents ne lui coûtait pas ; elle goûtait une satisfaction pure à les combler de prévenances, à travailler pour eux, à aller au-devant de leurs désirs ! Un mot d'amitié la payait de ses soins, et pendant quelques semaines, elle crut qu'il suffirait à son bonheur de voir ceux qu'elle aimait, et d'entrer pour quelque chose dans l'édifice de leur bien-être et de leur félicité intérieure.

Hormis les moments qu'elle passait auprès de la comtesse et d'Yseult, elle vivait seule, éloignée du contact des autres domestiques. Peu à peu cette solitude permanente lui fit sentir son poids : la solitude n'est bonne qu'avec Dieu, et le veuvage du cœur n'est supportable que lorsqu'on a mis ses amours et ses joies dans le ciel. Dès que les eaux amères de l'isolement eurent pénétré son âme, elle passa de tristes journées, elle pleura pendant de longs soirs, en se voyant seule, toujours seule, et en se représentant Yseult entre ses parents, comblée par eux d'amour et de témoignages d'affection ; elle regardait, de la fenêtre de sa petite chambre, les fenêtres brillamment éclairées du salon de famille ; elle entendait de loin les accords du piano, la voix légère d'Yseult ; quelquefois, un éclat de rire arrivait jusqu'à son oreille, et une secrète jalousie transperçait son cœur.

— Oh ! si je pouvais parler ! se disait-elle ; je ne chasserais pas Yseult, mais je prendrais place à côté d'elle ! je pourrais être aimée aussi !

Ces pensées la poursuivaient partout, et les moindres circonstances les rendaient plus âpres et plus pénibles. Un soir, Yseult la fit demander ; elle allait au bal, et elle désirait que Laurence, qui avait de l'adresse et du goût, l'aidât à sa toilette. Laurence dénoua les longs cheveux de sa sœur de lait et se mit à les arranger avec soin. De temps en temps elle jetait un coup d'œil vers l'immense glace devant laquelle Yseult était assise, afin de mieux juger de son ouvrage. Mais peu à peu son attention et ses regards furent attirés par un autre objet. Au mur de la chambre à coucher, derrière elle, s'élevait un grand portrait, qui se reflétait aussi dans la glace avec une magie singulière. Ce portrait, peint par Mignard, représentait une des aïeules du comte de Bréhat, qui avait été dame de la duchesse de Bourgogne. Elle portait le costume sévère et magnifique du siècle de Louis XIV, qui relevait encore sa beauté délicate et fière. Laurence voyait cette image, que l'art du peintre avait rendue vivante, placée entre elle et Yseult, et pour la première fois, elle fut frappée de la ressemblance de ses traits avec ceux de la dame d'honneur. C'était le même profil fin et régulier, les mêmes sourcils noirs, fléchis par une courbe insensible, les mêmes yeux bruns et veloutés, la même expression de dignité sereine. Yseult, blonde aux yeux noirs, était très jolie ; mais elle n'avait pas cette pureté, cette grandeur qui éclataient au front de son aïeule, et qui venaient, noble héritage, se peindre sur le modeste visage de Laurence...

— C'est mon aïeule ; je suis de même race ! se dit la jeune fille, et un orgueil involontaire fit bouillonner son sang.

— Mon Dieu ! Laurence, vous êtes bien maladroite aujourd'hui ! regardez cette tresse ! dit Yseult avec plus de vivacité que de coutume.

Laurence rougit, se contint et acheva son ouvrage sans détourner les yeux vers le dangereux portrait. La comtesse entra et dit gaiement à Yseult :

— Je viens te voir dans ta gloire... et elle l'embrassa tendrement. Tu es très bien... cette robe te va à merveille... ta robe n'est presque pas décolletée ?... non, c'est très bien, tu pourrais cependant, si tu le voulais, suivre la mode en ses écarts ; car ton signe de naissance est bien effacé aujourd'hui.

Laurence tressaillit. La comtesse continua : — Viens, ma chère enfant, ton père nous attend ; nous aurons, je l'espère, une agréable soirée. Prends ton éventail, tes gants... partons...

Et elles sortirent sans dire un mot à Laurence, oubliant probablement que Laurence était là. Le cœur percé de mille traits, elle courut vers sa chambre comme vers un lieu de refuge, et là elle s'abandonna à toute sa douleur. Elle pleura à la fois le rang, la fortune, les affections de famille, tout ce qu'elle avait perdu ; elle pleura sa solitude éternelle, son avenir désolé, et elle sentit que ses forces défaillaient dans cette lutte de tous les jours, et que le secret qu'elle portait en son sein l'accablait de son poids. Ses larmes tarirent enfin, comme chez les enfants, par leur excès même, et elle essaya de se calmer par une pieuse lecture. Elle ouvrit la *Vie des Saints* en suivant l'ordre accoutumé des jours : or, on était au 15 janvier, et le signet marquait la vie de saint Jean Calybite.

Laurence dévora ces pages singulières et touchantes, où elle trouva des rapports avec sa propre destinée. Jean était fils d'un patrice de Constantinople ; dans un âge encore tendre, il s'enfuit au désert et y vécut longtemps de la vie érémitique ; mais le désir de revoir ses parents le pressait ardemment ; il quitta sa solitude, et revint, caché sous des haillons, s'asseoir au seuil du palais paternel. Ses parents ne le reconnurent pas et accordèrent à ce pauvre étranger la permission d'habiter un petit réduit pratiqué sous l'escalier, et chaque jour ils lui faisaient porter des aliments de leur table. Jean vécut là plusieurs années dans la prière et la mortification : il ne s'accordait qu'une seule joie, celle de voir de loin ses parents, lorsqu'ils traversaient le vestibule de leur opulente demeure. Il tomba malade, et connut que sa dernière heure approchait ; alors il appela un des serviteurs et lui remit un livre d'évangiles richement relié, seul trésor qu'il eût conservé dans sa pauvreté volontaire, en le priant de le porter à la dame de la maison, et

de lui dire que le pauvre étranger la remerciait et se recommandait à ses prières. A peine la dame eut-elle vu le précieux manuscrit, qu'elle s'écria : — J'en ai donné un pareil à mon fils Jean ! et elle perdit connaissance. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle courut avec son mari à la cellule de l'étranger, et tous deux reconnurent, trop tard, leur fils en ce pauvre mourant. Il leur tendit les mains ; ils le couvrirent de baisers et de larmes, et il expira, joyeux, entre leurs bras.

Les parents convertirent leur maison en une magnifique église, et beaucoup de miracles s'y accomplirent sur le tombeau du saint solitaire.

— Ah ? je n'aurais pas ce courage ! se dit Laurence : et d'ailleurs le bienheureux Jean ne voyait pas sa place remplie par un autre au foyer paternel !

Elle réfléchit longtemps, et il lui parut que la solitude, l'entière séparation du monde pouvaient seules mettre un terme à ses combats, garantir sa promesse, et convenir à sa position difficile et bizarre. Dès cet instant, sa résolution fut arrêtée. Calme, décidée, elle prit dans le coffret noir la lettre de son père, la brûla avec soin, et après avoir anéanti cette preuve de sa naissance, après avoir fait ce nouveau sacrifice à sa conscience et à la religion du serment, elle s'endormit en paix.

IV.

DIX ANS APRÈS.

— Ma sœur Saint-Jean, on vous demande auprès d'une malade ; notre mère supérieure vous donne obédience pour y aller. La voiture est à la porte.

— J'y vais, ma sœur.

— La sœur garde-malade se leva aussitôt, quitta son ouvrage, et sortit de sa petite cellule, qui n'avait d'autre ornement que deux gravures, représentant, l'une, Notre-Dame de Bon-Secours ; l'autre, saint Jean Calybite[1], mourant entre les bras de sa mère. Elle descendit l'escalier et monta dans la voiture qu'une famille inquiète avait envoyée au-devant d'elle.

Personnne n'aurait reconnu, après dix années, la belle Laurence dans cette religieuse, si pâle sous les saints bandeaux, si flétrie par les veilles, les fatigues et les nobles labeurs de la charité. La beauté de l'âme seule rayonnait encore sur ses traits altérés. Depuis dix ans, dévouée, infatigable, elle avait prodigué aux malades de toutes les classes ses soins, ses forces, sa vie ; ses jours et ses nuits s'étaient passés à calmer des souffrances, à veiller les agonies des étrangers. Sans famille sur la terre, elle s'en était faite une de tout ce qui souffrait ; personne ne se souvenait de Laurence, mais les pauvres et les riches de Paris connaissaient la sœur Saint-Jean, la garde-malade, la sœur de Bon-Secours.

Elle roulait entre ses doigts les grains de son rosaire, pendant que la voiture se dirigeait au trot de deux chevaux vers la rue Saint-Dominique. Une porte cochère s'ouvrit, la voiture entra dans une cour sablée, et s'arrêta devant un large perron.... Sœur Saint-Jean leva les yeux et devint plus pâle que de coutume.... Elle avait reconnu l'hôtel de Bréhat.

— Oh ! ma chère sœur, dit une vieille femme de charge qui paraissait fort triste, venez vite, madame est au plus mal.

Ces paroles retentirent au cœur de la religieuse :

— C'est madame la comtesse ? dit-elle d'une voix tremblante en montant l'escalier.

— Oui, ma chère sœur... une attaque d'apoplexie... et sa fille, madame de Volsberg n'est pas ici ; elle est à Vienne, dans la famille de son mari. M. le comte est seul... quelle douleur, mon Dieu !

Sœur Saint-Jean se soutenait à peine ; ce fut d'un pas chancelant qu'elle entra dans la chambre si bien connue... Un triste spectacle s'offrit à ses regards : sur le lit reposait la comtesse, les yeux fermés, le teint pâle et violacé ; la vie semblait presque éteinte en elle ; ses mains seules, errantes sur la couverture, annonçaient que la dernière lutte n'était pas finie. Le comte, assis au chevet du lit, regardait sa femme avec une attention douloureuse, et des larmes se succédaient sur ses joues ridées, larmes de vieillard, sortant d'un cœur profondément désolé. Sur la table de nuit étaient épars des flacons, des sels, des remèdes dorénavant inutiles. Au fond de la chambre s'élevait un autel improvisé, qui avait servi à l'administration des sacrements ; car la malade, frappée d'un coup subit et mortel, avait reçu presque à la fois les premiers soins de l'art et les derniers secours de la religion. Laurence embrassa d'un coup d'œil cet affligeant tableau, et par un mouvement prompt, elle vint se mettre à genoux au pied du lit. Le comte la regarda, et la reconnut aussitôt :

— Eh quoi ! mon enfant, dit-il, c'est vous !

Ce mot d'affection, *mon enfant*, la remua jusqu'au fond des entrailles ; elle prit la main de son père, la baisa en la mouillant de pleurs :

— Vous la pleurez ! dit-elle, elle est si bonne ; elle vous aimait bien... et ma pauvre Yseult qui n'est pas ici...

L'attendrissement du vieillard redoubla au souvenir de sa fille. La sœur Saint-Jean avait pris une des mains de la mourante, elle la baisait aussi, en priant avec une ferveur ardente... Une joie amère remplissait son cœur, en se voyant seule entre son père et sa mère, leur donnant les témoignages d'amour d'une fille tendre et respectueuse.

— O mon Dieu ! se disait-elle, vous m'aviez réservé cette heure ! soyez béni, vous qui avez préparé une telle consolation à mon sacrifice.

La nuit suprême s'écoula ainsi ; vers le matin, madame de Bréhat mourut paisiblement entre les bras de son mari, et suivie jusqu'au ciel par les ardentes prières de sa fille. Sœur Saint-Jean lui rendit les derniers devoirs, et seule avec celle qui lui avait

[1] Calybite vient d'un mot grec qui veut dire *petite loge*.

donné la vie, elle put alors l'embrasser en liberté, pour la première et la dernière fois.

Lorsque tout fut fini, lorsqu'elle fut prête à quitter l'hôtel de Bréhat, appelée ailleurs par l'impérieux devoir de l'obéissance et de la charité, elle alla prendre congé du comte et se mit à genoux devant lui, en disant :

— Monsieur... mon protecteur... mon père... donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction...

— Mon enfant, répondit-il étonné, ce n'est pas à moi à vous bénir... vous êtes une âme sainte, agréable à Dieu... mais puisque vous le voulez, que les vœux d'un vieillard vous soient favorables !

Elle s'inclina sous la main paternelle, et quitta le comte qu'elle pensait ne plus revoir. Mais elle se trompait. Un attrait inexplicable ramena vers elle le vieillard, qui, privé de sa femme et de sa fille, avait besoin d'appui et d'affection ; il chercha à revoir celle avec qui il avait partagé les angoisses d'une funèbre nuit ; bientôt il ne put se passer de sa présence et de ses soins. Il allait la voir, il lui confiait ses aumônes, il lui parlait d'Yseult ; elle le regardait, le consolait et lui parlait du ciel ; il l'appelait toujours sa fille, elle osait quelquefois l'appeler son père, et, sans que jamais elle eût trahi son secret, elle goûta le bonheur d'être la dernière joie, la suprême félicité de ce père bien-aimé. Alors elle n'eut plus rien à envier à Yseult, et tous les jours elle bénit Dieu qui lui a donné la double couronne d'une vie sans tache et d'un grand sacrifice.

Eveline de Ribecour.

CAUSES DES INONDATIONS

Nous empruntons à une savante revue, intitulée Réforme Agricole, quelques enseignements de M. Nérée-Boubée, enseignements, dont nous espérons que l'importance sera comprise, sur la question palpitante qui occupe aujourd'hui tous les esprits :

« Les matières minérales fertilisantes appartiennent presque toutes aux roches cristallines des terrains granitiques et aux roches éruptives, dont l'origine et la composition sont absolument les mêmes.

» Ces roches, qui contiennent les éléments indispensables de la fertilité des terres, ne se trouvent dans leur état normal et originaire qu'à de grandes profondeurs sous le sol.

» Pour les ramener à la surface du globe et les répandre ensuite sur la terre, la providence a introduit dans son système général de lois et moyens physiques immuables, d'abord les soulèvements de montagnes et les éruptions volcaniques, pour élever à de grandes hauteurs sur le globe ces matières minérales indispensables à la fertilité des terres, et ensuite les cours d'eaux, qui sont une conséquence des montagnes, et qui partent de ces massifs rocheux pour entraîner au loin et répandre dans les vallées, à l'état de limon, de sables et de galets, ces *détritus*, débris précieux, fertilisants, débris qui sont les amendements naturels les plus fécondants et les plus durables.

» Or, les simples cours d'eau qui descendent des montagnes et qui viennent offrir à l'homme, sur la terre entière, le double bienfait de l'irrigation si nécessaire aux plantes et du transport de ces amendements naturels, ne pourraient cependant pas suffire à entretenir la fertilité sur d'assez grandes étendues de terrains.

» De grands débordements, à époques éloignées, étaient nécessaires pour féconder par les mêmes dépôts une large zone de terrains tout le long des fleuves.

» L'inondation est donc, on le voit, un bienfait de la nature ; c'est le moyen le plus simple qu'elle puisse employer, dans l'ensemble des conditions auxquelles notre globe est soumis, pour répandre au loin et sur de vastes surfaces, les amendements indispensables qui doivent entretenir ou renouveler la fertilité des sols.

» Si l'inondation est désastreuse, si ce bienfait de la providence nous apparaît comme un fléau, comme une calamité, c'est que l'homme imprévoyant, ne prenant aucun souci d'observer et de reconnaître les lois de la nature, se met sans cesse en opposition avec ces lois, sans s'inquiéter d'harmoniser ses besoins, ses travaux, ses entreprises avec le cadre et les limites que lui tracent et lui imposent les conditions naturelles dans lesquelles il se trouve placé ; conditions auxquelles il ne lui est jamais permis de se soustraire.

» Si l'homme avait complètement observé et reconnu le régime naturel des eaux et les lois qui président à leur distribution, à leur écoulement et à leur accumulation à la surface du globe, il en aurait déduit une règle de conduite toute différente de celle qui est généralement suivie à cet égard.

» Il saurait que les eaux, descendant des montagnes pour féconder le sol, doivent, pour remplir le but de la nature, être affectées de préférence et avant tout autre emploi, à des irrigations nombreuses et multipliées ; qu'ainsi il doit tendre surtout à dériver les cours d'eau à droite et à gauche, pour multiplier les surfaces arrosées, surfaces qui seront également amendées à leur tour lorsque ces eaux, grossies et bourbeuses, leur apporteront leur tribut de sables et de limons fécondants.

» Il comprendrait qu'il doit laisser exclusivement à la culture ces terres qui sont spécialement destinées par le Créateur à être maintenues dans un état perpétuel de fertilité extrême.

» Il comprendrait que tout détournement fait au

mépris de cette affectation spéciale est une faute grave, une opposition aux lois naturelles, qui peut, qui doit tôt ou tard occasionner un conflit, et dans lequel la nature sera certainement victorieuse.

» Il saurait, en un mot, que la meilleure règle de conduite à suivre est d'agir en toutes choses en harmonie avec les lois naturelles, parce qu'alors on obtient toujours de bons et faciles résultats ; tandis que si l'on opère à l'encontre des lois et des phénomènes de la nature, on est victime, tôt ou tard, d'une conduite qui ne peut être considérée que comme ignorance ou folie.

» Et toutefois, que faisons-nous généralement?

» Nous élevons des maisons, des usines, des villages, des villes, des routes, des chemins de fer sur des points où les sables et les galets, laissés par des inondations antérieures, nous préviennent parfaitement que des inondations analogues devront survenir tôt ou tard.

» En un mot, soit ignorance, soit inadvertance, nous nous jetons dans le lit du fleuve corps et biens.

» Quand le fleuve vient à remplir son lit, peut-il arrêter ses flots pour ne pas nous engloutir et nous perdre? Doit-il respecter nos maisons, nos ouvrages, parce que nous aurons consacré beaucoup de temps et beaucoup de frais à les construire? Nullement; et ces eaux, qui ne sont aussi tumultueuses que parce que, les chassant de toutes parts autant qu'il nous est possible, nous les concentrons toutes ensembles dans le fond de la vallée ; ces eaux, qui ne sont grandes et rapides que pour féconder nos terres, pour charrier sur tous les points des galets et des sables précieux ; ces eaux détruisent naturellement tout ce qui s'oppose à leur libre parcours et à l'accomplissement de leur mission providentielle.

» On voit que ce serait folie de compter sur l'endiguement des rivières, sur le drainage des fleuves et des chemins de fer, non-seulement parce que ces travaux sont à peu près impraticables, mais parce qu'une fois achevés ils ne serviraient encore à rien ; car à chaque inondation, les digues seraient rompues et emportées sur mille points, et les drains obstrués à peu près partout.

» Bien plus, de telles entreprises, si elles étaient praticables d'une manière efficace et durable, seraient alors désastreuses; car dans un avenir peu éloigné, les terres les plus fécondes des vallées, celles qui nourrissent particulièrement l'homme et les animaux, et qui ne doivent leur extrême fertilité qu'à ces grandes inondations éminemment fécondantes, seraient bientôt épuisées, usées, et rentreraient alors dans la classe ordinaire des terres qui ne sont un peu productives qu'à force d'engrais et de rudes labeurs.

» Au lieu donc de chercher, comme on commence à le faire aujourd'hui, à chasser toutes les eaux, à les éviter, à les écouler sous le sol ; au lieu de songer même à les écouler par dessous les fleuves; en un mot, au lieu de porter à l'excès l'emploi du drainage, moyen d'assainissement précieux dans beaucoup de cas, mais dangereux et nuisible toutes les fois qu'il n'est pas absolument indispensable, on devrait songer et songer très sérieusement à organiser un vaste système d'irrigation et de fertilisation naturelle des terres. C'est le seul remède à opposer au danger des inondations, et au danger non moins certain de l'engouement et de l'abus du drainage. »

ARBRES EXTRAORDINAIRES

Dans une forêt appelée Redwoods, dit le *Sacramento-Union*, près de la baie de la Trinité, à vingt-cinq ou trente milles environ de l'embouchure de la rivière Klamath, région peu explorée jusqu'à ce jour, on a découvert, depuis 1851, plusieurs arbres d'une dimension extraordinaire, particulièrement remarqués des mineurs qui ont exploité dans le voisinage. Le plus gros de ces arbres est situé sur *Eel Creek* (ruisseau de l'Anguille); il a, à deux pieds au-dessus de sa base, l'incroyable circonférence de cent vingt pieds. Un autre arbre, situé dans les environs de la Trinité, entre les camps de l'Elk et Redwoods, a été trouvé abattu et a fourni pendant trois semaines, en 1851, un abri contre les pluies à dix-sept personnes, et à dix-neuf charges de mules. Un troisième arbre, et un quatrième d'une grosseur extraordinaire, sont long de deux cent quatre-vingt-pieds.

UN PUITS ARTÉSIEN DANS LE SAHARA

Le Sahara, ce nom qui signifie par excellence le désert, est appliqué comme nom propre au désert le plus immense sans doute qui soit sur la terre connue. Il couvre presque toute la partie septentrionale de l'Afrique. Borné au nord par la chaîne de l'Atlas, dont les dernières ramifications viennent s'y perdre, à l'est par la chaîne qui borde les rivages orientaux du Nil, au midi par la Sénégambie, à l'ouest par l'Océan atlantique, il s'étend sur une longueur de plus de onze cents lieues, et sur une largeur de trois cent cinquante. Sa surface est une plaine de sables arides, où les moindres inégalités sont peu fréquentes. La végétation s'y borne à quelques rares palmiers, et à quelques arbustes épineux.

Quand viennent les grands vents, ils soulèvent et entraînent le sable sur leur passage, et engloutissent souvent des caravanes entières.

On croit que le Sahara n'est que le bassin dessé-

ché d'une mer, qu'une violente convulsion de la nature a refoulée.

Après les lions, la panthère, les grands serpents et l'autruche, le Sahara n'est fréquenté que par des tribus nomades, qui appartiennent aux races des Bédouins et des Berbères. Ses bords contiennent quelques bourgades, Arguin, Portendyck, Saint-Cyprien, Rio do Ouro. On cite aussi dans l'intérieur Agably, Ghat, et quelques autres hameaux. Mais dans ces dures solitudes, qu'aucun fleuve ne traverse,



UN OASIS DANS LE SAHARA.



JEUX DES BÉDOUINS.

les habitations ne se trouvent qu'aux lieux où quelque source d'eau réveille la nature. Ces sortes d'îles, au milieu d'un océan de sable, s'appellent des oasis.

Or, ces sources, qui amènent la fraîcheur, la verdure et la vie dans ces plages mortes, sont si peu nombreuses, qu'il faut ordinairement plusieurs journées de chemin pour franchir les distances qui les séparent. Mais l'industrie, dans son activité inépuisable, entreprend aujourd'hui l'exploitation de ce grand territoire ; et tout récemment la maison Dé-

gousé et Laurent a envoyé là un de ses ingénieurs, M. Jus, pour donner à ce sol déplorable l'eau qui est, avec l'air, le premier besoin. Un puits artésien a été entrepris le premier mai, dans l'Oued-Rir, près de Sidy-Rached; le succès a couronné les espérances; après quarante jours et quarante nuits d'un travail suivi sans interruption, par une chaleur de quarante-six degrés, l'eau a jailli le 9 juin, à trois heures après midi; et le puits artésien donne à grands flots une eau très claire et très bonne, qui va produire une rivière, fertiliser la contrée, et faire naître à vue d'œil d'autres oasis, où les palmiers verdoyants, les jardins cultivés, les fleurs et les fruits, contrasteront avec le sable qui les entoure.

Puissent d'autres travaux semer partout les mêmes résultats, dans ce désert, qui changera vite d'aspect. Ce sont là des conquêtes qui ne font pleurer personne.

Les Bédouins ont célébré par des jeux le succès de l'Oued-Rir.

LE GÉNIE DE NAPOLÉON EN FACE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I.

Dernièrement il y avait en France un homme qui, par sa grandeur, dominait tous ses contemporains, comme la colonne de la place Vendôme domine les barreaux de fer de la grille qui l'entoure : ce n'est pas peu dire. Sa large poitrine vivait de gloire comme la nôtre vit d'air. Un jour il se plaignit de n'avoir pas assez de cet air-là (de gloire) dans l'empire français, et il dit à ses généraux : « J'étouffe resserré entre le Rhin et vos Pyrénées, allons respirer l'air frais du Nord ; » et il partit ; et sur un geste de son bras, six cent mille hommes, et quels hommes! nos pères en étaient, se levèrent et partirent avec lui. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque il n'y avait en Europe que deux personnes qui eussent le privilége de voyager en chemin de fer, Napoléon et la Victoire. Ils allaient donc vite et bien, ne se quittant pas ; les stations étaient des batailles, on glissait de l'une à l'autre comme par enchantement, et en un clin d'œil Napoléon et la Victoire descendirent à Moscou.

O puissance d'un homme qui a pour exécuter ses ordres six cent mille guerriers français!

Mais, ô faiblesse, ô impuissance d'un homme, même quand il a six cent mille guerriers français pour exécuter ses ordres !

Une année s'écoule à peine, et des Cosaques, partis des bords du Don, passant sur les corps de nos soldats enveloppés d'un linceul de neige, venaient abreuver leurs chevaux dans les eaux de la Seine ; et un Kalmouk, entré aux Tuileries, se servant de son ignoble pique comme d'un grattoir, effaçait de la carte du monde le mot *empire français*, qui y tenait une si glorieuse place.

Et Napoléon vaincu et ses aigles blessées se traînaient vers l'exil.

Un jour, oubliant chute et blessures, Napoléon et ses aigles reprennent leur vol vers la France ; mais tout à coup une effroyable tempête les emporte à travers l'Océan. Heureux encore s'ils rencontrent au milieu des mers un rocher aride pour s'y reposer en attendant la mort !

Voilà, amis lecteurs, ce que le plus grand homme de notre siècle, à la tête de la plus grande nation, avec les plus puissants moyens, a pu faire de durable, de solide en ce monde.

Vous avez vu son ouvrage, maintenant écoutez sa parole.

II.

Ce maître de l'Europe, ce fondateur d'Empire, ce législateur, debout sur son rocher de Sainte-Hélène, aimait à promener sa pensée sur le théâtre du monde, où lui-même avait joué un rôle si prodigieux. Il contemplait son siècle et les siècles passés, son œuvre et les œuvres des plus grands hommes de l'histoire. Il pesait la force, la valeur de chacun d'eux, et comparait ensemble la puissance de leur génie.

Un matin, ayant ouvert l'Évangile, selon sa coutume dans les longs jours de son exil [1], il lut ces paroles du Sauveur : « Voici que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera condamné à mort, flagellé, crucifié : et c'est quand j'aurai été élevé de terre que j'attirerai tout à moi. »

Lui, conquérant tombé de son vivant, méditait avec enthousiasme les victoires que Jésus-Christ s'est promis de remporter après sa mort. Lui, grand capitaine, à jamais séparé de sa vieille garde, mesurait, dans l'impuissance de son isolement, toute la distance qu'il y a des vainqueurs à la tête de leurs armées, à ce vainqueur qui commence par monter à la croix et descendre au sépulcre, avant d'entreprendre la conquête du monde et d'y établir partout, jus-

[1] Napoléon disait : « L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer, ce que l'on éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance, qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le toucha avec respect). Je ne me lasse point de le lire, et tous les jours avec le même plaisir. »

(*Sentiment de Napoléon*, ch. VI.)

que dans vos campagnes, sa puissante et humble Église.

Plein de ces pensées, il demande à un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'est que le fondateur de l'Église catholique. Le soldat s'en excuse; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde, pour s'occuper de cette question : « Quoi! reprit douloureusement l'Empereur, tu as été baptisé dans l'Église catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'est que Jésus-Christ, le divin fondateur de l'Église catholique. Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » Puis, racontant avec les accents d'une inimitable éloquence, l'établissement de l'Église, ses combats, sa marche à travers les siècles et les royaumes, son invincible fermeté dans son apparente faiblesse et ses continuels triomphes contre ses ennemis : « Ce n'est, continue l'Empereur, ni un jour, ni une bataille qui en ont décidé : c'est une longue guerre de trois cents ans; et dans cette guerre, tous les rois et toutes les forces de la terre se trouvent d'un côté, et de l'autre, je ne vois pas d'armée, mais une énergie mystérieuse, quelques hommes disséminés çà et là dans toutes les parties du globe, n'ayant d'autre signe de ralliement qu'une foi commune dans le mystère de la Croix; le sang coule pendant trois siècles, partout ce sont eux qui triomphent, et dans ce triomphe de l'Église tout est au-dessus des forces de l'homme. »

III.

A ces mots, le soldat, illustre lui-même dans la guerre, accoutumé sur les champs de bataille à suivre les inspirations de l'Empereur, crut pouvoir, sur le terrain de la discussion religieuse, résister à Napoléon, célébrant les miraculeuses conquêtes de l'Église catholique.

« Dans ces conquêtes, répondit-il, je ne vois que le pouvoir du génie qui envahit le monde par l'intelligence, comme ont fait tant de conquérants, Alexandre, César, comme vous, Sire, avez fait avec l'épée. »

« Vous parlez, reprit Napoléon, de César, d'Alexandre et de leurs conquêtes, mais combien d'années l'empire de César a-t-il duré ? combien de temps l'enthousiasme des soldats s'est-il soutenu ? Ils ont joui de ces hommages un jour, une heure, le temps de leur commandement et au plus de leur vie.

» Jésus-Christ attend tout de sa mort, et c'est après sa mort qu'il fonde son Église, encore vivante aujourd'hui sous nos yeux. Concevez-vous un mort qui a des soldats sans solde et sans espérance pour ce monde-ci, et leur inspire une persévérance que dix-huit siècles de combats n'ont ni affaiblie ni lassée. J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi, mais il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, une parole de moi. Maintenant que je suis à Sainte-Hélène... maintenant que je suis cloué sur ce roc, pense-t-on à moi? Est-il un soldat qui se remue pour moi en Europe? Hélas ! mes armées m'oublient tout vivant.... Je meurs avant le temps, et bientôt mon cadavre sera rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers[1]...

» Voilà la destinée du grand Napoléon ! Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers ! Quelle différence entre mon empire évanoui et la conquête du monde par le Christianisme et le perpétuel miracle du progrès de la foi et du gouvernement de l'Église ! Les peuples passent, les trônes croulent, l'Église demeure !

» Quelle est donc la force qui fait tenir debout cette Église assaillie par l'océan furieux de la colère et du mépris du siècle? Quel est le bras, depuis dix-huit cents ans, qui a préservé cette Église de tant d'orages qui ont menacé de l'engloutir ? »

L'Empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence : Si vous ne comprenez pas, reprit l'Empereur, que Jésus-Christ est Dieu, et l'Église son ouvrage; eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général[2] !

Quand donc, amis lecteurs, une parole impie viendra troubler votre foi en l'Église catholique, dans la-

[1] La mort de l'Empereur arriva le 5 mai 1821. *Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine.* Telles sont les premières paroles du testament de Napoléon, et ses derniers actes ont parfaitement répondu à cette solennelle profession de foi.

Dès le 20 avril, l'Empereur s'était confessé et avait reçu l'Extrême-Onction; la nature seule de la maladie, dit l'historien Norvins, et des vomissements continuels s'étaient opposés au désir de l'Empereur de recevoir le saint Viatique. — Le 29 avril les vomissements cessent, aussitôt l'Empereur fait dresser un autel dans sa chambre, et reçoit des mains de l'abbé Vignali, avec le sentiment de la plus vive foi, le sacrement de l'Eucharistie. Quand le général Montholon parut le matin, sur les quatre heures, dans la chambre du malade, Napoléon lui dit avec émotion ces touchantes paroles : *Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs, je vous souhaite à votre mort le même bonheur.* — Le 3 mai, avant-veille de sa mort, il prononça ces belles paroles : *Je suis en paix avec le genre humain.* Ce même jour il reçut une seconde fois la communion, et l'abbé Vignali, resté seul avec le malade, annonça en revenant qu'il avait administré le saint Viatique à l'Empereur.

Napoléon mourut donc chrétien, pénitent, réconcilié avec Dieu et les hommes, recevant avec foi et humilité son Sauveur, et disant à M. de Montholon ces paroles qu'il semble adresser à tous les mortels : Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs, je vous souhaite à votre mort le même bonheur.

[2] Le général Bertrand a compris la grande parole de Napoléon, car à son lit de mort, cet illustre maréchal de l'Empire manifesta avec une majestueuse simplicité ses convictions profondes. Il voit le prêtre venir pour lui parler de Dieu, et lui témoigner la part sincère qu'il prend à ses souffrances. « *Monsieur le curé, répond aussitôt le général, il faut me confesser.*

Paroles de foi, qui attestent l'adhésion de l'esprit aux obligations qu'elle impose; paroles de repentir qui invoquent une miséricorde nécessaire après les fautes échappées à la fragilité humaine ; paroles d'amour qui montrent combien l'idée de la bonté infinie qui purifie et qui pardonne, lui était douce et familière ; enfin, paroles du chrétien par lesquelles il cherchait la gloire pure, le bonheur éternel dans le sein de Dieu, qui mieux que nous sait récompenser la fidélité courageuse. (*Discours prononcé à l'inauguration de la statue du général Bertrand à Châteauroux.*)

quelle vous avez été baptisés, n'ayez pas peur, n'ayez pas peur! Que le beau diseur soit garçon d'écurie, bourgeois ou académicien, n'ayez pas peur; mais regardez-le en face, et, lui montrant le clocher de votre église, dites-lui : Un jour Napoléon, du haut de son rocher de Sainte-Hélène, contempla le ciel, la terre et les mers ; il considéra les empires, les institutions, les grands hommes et leurs créations; puis s'étant profondément recueilli, il s'est écrié d'une voix qui a ému l'univers :

LES PEUPLES PASSENT! LES TRÔNES CROULENT! L'ÉGLISE DEMEURE!!!

MÉTHIVIER, CURÉ D'OLIVET.

LE PARRAIN D'OCCASION

Il y a environ quinze ans, par un des plus courts jours de l'année, un dimanche, une voiture de maître stationnait au petit portail de la cathédrale d'Arras. Depuis une demi-heure le cocher murmurait d'impatience et de froid.

— On est bien long, disait-il, à baptiser un enfant.

— C'est que, dit le sacristain, qui sortait de l'église, le parrain n'est pas arrivé, et je cours jusqu'à la voiture de Paris, qui doit nous l'amener.

La diligence était en retard et le sacristain revint rendre compte de cet incident au prêtre et au père de l'enfant. Il commençait à se faire tard; on parla de remettre le baptême au lendemain.

— Mon enfant est entré dans l'église, dit le père, je veux qu'il en sorte avec le sacrement qu'il vient y recevoir. — Trouvez-moi un parrain, n'importe qui, pourvu qu'il soit honnête homme et bon chrétien.

Le portail qui fait face à la rue des Lombards était ouvert, et un jeune homme de vingt à vingt-un ans entrait dans l'église.

— Voilà notre homme, dit le sacristain, c'est le fils d'un honnête ouvrier.

— Approchez, mon ami, dit le père, au jeune homme étonné. Voici votre commère. Il lui désignait une belle jeune fille de douze ans.

Le jeune homme comprit ce dont il était question; le prêtre commença alors son ministère sacré. A peine avait-il terminé, que des pas d'homme se font entendre dans l'église, et l'on voit le commissionnaire de la diligence amenant un personnage de bonne mine qui portait à sa boutonnière le ruban rouge. C'était le parrain attendu. La voiture qui l'amenait à Arras, s'était brisée en chemin.

— Il est bien temps, dit le père, en lui serrant la main.

— Que veux-tu, mon ami; c'est quatre-vingts lieues que j'aurai faites, je ne dis pas en vain, puisque j'ai la joie de te revoir.

— Je ne pouvais pas, reprit le père, faire passer la nuit dans l'église à M. le curé et à mon enfant, par le froid qu'il fait. De plus, il eût été inconvenant que mon enfant sortît de l'église sans être chrétien, le fils d'un enfant de la Bretagne.

Cependant la cérémonie étant terminée, le parrain voulut se retirer.

— Non pas, lui dit le père; vous allez reconduire votre filleul et votre commère; vous allez nous accompagner. — Je veux vous présenter à ma femme.

Alors l'élégante voiture conduisit le parrain, la marraine, l'enfant, à l'un des beaux hôtels de la place opulente dite place de la basse ville. Un repas splendide était préparé. Le jeune ouvrier reçut les honneurs qu'il méritait, comme parrain. Avant qu'il prît congé, on obtint de lui la promesse de venir voir souvent son filleul. Mais ces relations ne durèrent pas longtemps. Comme le père appartenait à une administration militaire, il fut bientôt appelé dans une ville du midi. Le départ ne se fit pas sans adieux.

A partir de ce jour, le parrain d'occasion n'entendit plus parler de son filleul, ni de sa famille; il n'osa même chercher à s'en informer.

Quelques années après, un des plus grands établissements d'Arras vint à décheoir; sa chute se faisait pressentir, et un grand nombre d'ouvriers se virent congédiés; les plus prévoyants avaient pris l'avance et s'étaient procuré du travail à l'étranger.

Alors notre jeune homme, habile fondeur en métaux, partit pour la capitale, et se plaça chez un fabricant de bronze, où il se fit remarquer par sa bonne conduite. Un an après, il se maria avec une jeune personne d'Arras, dont les parents habitaient Paris depuis plusieurs années.

La secousse de 1848 vint encore retirer le travail à presque toute la classe ouvrière. En même temps les prédications insensées des révolutionnaires faisaient de l'ouvrier l'ennemi du maître et du riche. On a vu les conséquences de ces menées. Si les hommes des clubs avaient porté à la classes des travailleurs le vif intérêt qu'ils affichaient, ils lui auraient enseigné le calme et la modération. Il en fut autrement, et la misère devint si grande à Paris, que le gouvernement recruta force colons pour l'Algérie. Ce fut en novembre 1848 qu'eut lieu le départ. Les meilleurs et les plus courageux ouvriers se voyaient en quelque sorte forcés de quitter la France. Le jeune parrain d'Arras fut de ce nombre. Une foule inaccoutumée se pressait sur le quai de la grève, où parents et amis se faisaient leurs adieux.

Le père et la mère de sa femme l'accompagnèrent du quai de la grève au port.

— A la grâce de Dieu, dit-il en sanglottant. Ce furent les seules paroles qu'il prononça en les quittant.

Quelque temps après, le bateau à vapeur de Toulon débarquait à Alger les deux jeunes mariés. Tous deux

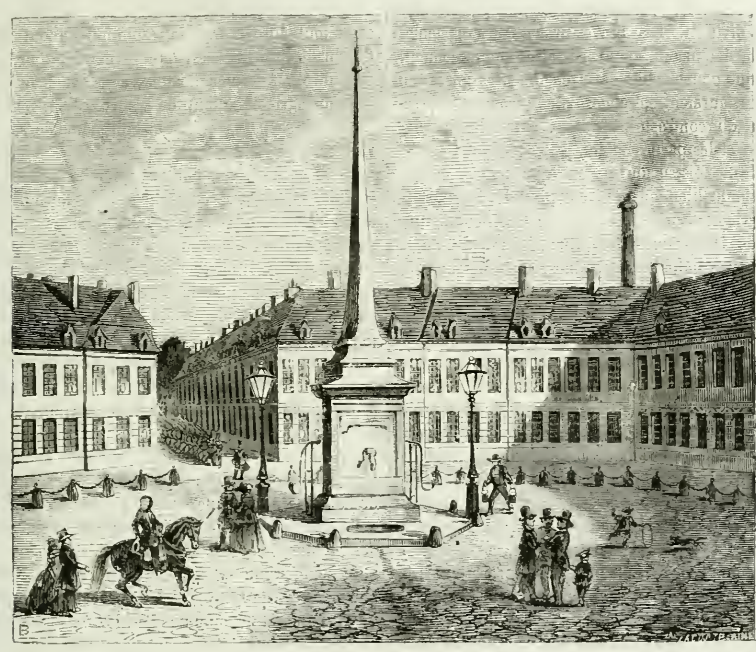
se présentèrent à l'intendance pour obtenir la permission d'aller habiter Constantine. Le jeune homme fut frappé de la physionomie du chef des bureaux, et s'empressa de demander son nom. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que cet employé supérieur était celui, dont il avait tenu le fils sur les fonts dans la cathédrale d'Arras.

Prenant alors la main de sa femme, il lui dit :

— Femme, en quittant la France, nous avons remis à Dieu le soin de notre existence; Dieu nous exauce aujourd'hui, voici notre protecteur. Il montrait le chef des bureaux.

Dix minutes après, les portes du salon étaient ouvertes au jeune ouvrier. On sait que les enfants de la Bretagne n'oublient jamais le moindre service.

— Vous ne quitterez pas Alger, dit l'honnête breton, vous demeurerez chez moi, jusqu'au moment où je vous aurai procuré une position avantageuse et honorable. J'ai eu besoin de vous ; vous m'avez obligé; la providence me procure le bonheur de vous être utile à mon tour, je l'en remercie.



PLACE DE LA VILLE BASSE A ARRAS.

L'on voit maintenant dans une des plus belles rues d'Alger. dans celle qui conduit de l'hôtel du gouverneur au port, une superbe boutique de marchand de bronzes; c'est celle du parrain artésien. Il rend tous les jours grâces à Dieu de l'avoir conduit il y a quinze ans dans la cathédrale d'Arras. Il regrette seulement que le sacristain n'ait pas vécu assez longtemps pour apprendre que c'était à lui d'abord qu'il devait l'origine de son bonheur.

EXPOSITION AGRICOLE UNIVERSELLE DE 1856

C'est un grand événement pour l'agriculture du monde civilisé, que le concours universel de 1856. On peut dire que la partie agricole de l'Exposition universelle de 1855 n'était rien en comparaison du spectacle que nous venons d'avoir sous les yeux. Personne ne s'attendait à l'empressement réellement extraordinaire que les producteurs de tous les points du monde, plus ou moins civilisé, ont mis à envoyer à cette fête du travail agricole ce que leur sol peut donner de plus beau et de meilleur. Outre le contingent fourni par l'Europe, représentée dans ses plus grandes comme dans ses moindres puissances, il en est venu en quantités importantes et en magnifiques échantillons, des diverses parties de l'Afrique française, de la Turquie d'Asie, des États-Unis, du Mexique même, et l'on peut dire qu'il s'en est fallu de bien peu que le visiteur sérieux n'eût sous les yeux la réunion complète de tout ce que la terre accorde

au travail intelligent, de tous les animaux qui secondent l'homme dans la tâche de cultiver le sol, et de tous les instruments inventés pour rendre cette tâche moins pénible et plus productive.

A nos yeux pourtant, il faut le dire, ce n'est encore là qu'un début, très brillant, il est vrai, mais incomplet, comme doit l'être tout début. Pour que la leçon fut complète, il eût fallu que le jury fût en mesure d'admettre le médiocre, et même au besoin, le mauvais, à côté du bon et du parfait dans chaque division. Les braves travailleurs agricoles venus là de partout, pour s'éclairer mutuellement, autant que pour disputer les récompenses mises au concours, auraient été encore plus vivement impressionnés du contraste saisissant entre les parties brillantes et les parties faibles de l'Exposition.

C'est cette fois surtout qu'on a pu se former une idée juste du bien que peuvent produire les expositions agricoles, organisées comme le concours universel de 1856, dans des proportions dignes de la première des industries humaines. Bien des gens qui consomment les produits du sol, sans trop s'embarrasser de savoir comment le travail du laboureur fait sortir l'abondance du sein de notre mère commune, la terre, se sont sentis surpris et charmés, à la vue de tous ces produits, de tous ces bestiaux, de tous ces instruments, attestant l'activité de tant de bras et de tant d'intelligences. L'homme le moins religieux s'est involontairement rappelé l'axiome : Qui travaille prie, *qui laborat, orat*. Et puis, c'était quelque chose de remarquable que cet ensemble de figures étrangères, de costumes pittoresques, ces Suisses et ces Tyroliens à côté de leurs vaches, ces Écossais près de leurs beaux bœufs noirs sans cornes, ces Italiens avec leurs buffles, ces Saxons avec leurs brebis, ces Hongrois accompagnant leurs taureaux gris-cendrés, aux cornes immenses : réunion sans précédents dans les annales du monde agricole.

Pour la première fois aussi, un concours purement agricole, appelait une foule nombreuse composée en majorité de gens totalement étrangers à l'industrie rurale, attirés à leur insu à une solennité qu'en d'autres temps, sous l'empire d'autres circonstances, ils auraient évité comme une source de dégoût et d'ennui. Plus que jamais, en effet, le vent souffle à l'agriculture; l'insuffisance de la production préoccupe tout le monde; les questions d'estomac dominent toutes les autres, et nul ne peut rester indifférent à la marche de cette branche du travail humain qui doit résoudre le problème de l'abondance et du prix modéré des denrées agricoles, problème difficile qu'il faut pourtant bien résoudre, sous peine de mourir de faim. On est donc venu en foule au concours agricole universel ; de même que dans les exposants, tous les peuples, à peu d'exceptions près, étaient représentés, toutes les classes de la société avaient leurs représentants parmi les visiteurs.

Pour ceux que la curiosité seule conduisait au palais de l'Industrie, transformé en un vaste jardin, aussi riche dans sa spécialité, que l'Exposition agricole dans la sienne, ces légumes, ces fruits, ces fleurs et ces végétaux, dorénavant empruntés à toute la Flore du globe, formaient, avec les bestiaux et les machines agricoles, le plus gracieux contraste. On s'y délassait avec délices ; mais il faut le proclamer à l'éloge de la foule, après un moment de repos au milieu des fleurs, on retournait aux instruments, aux animaux, aux produits agricoles; aucune partie de l'Exposition ne restait privée de visiteurs ; bien peu d'entre ceux qui y sont entrés, en sont sortis sans avoir tout entrevu, avec la résolution de tout revoir. Ce qui le prouve, c'est que le dernier jour, pour ainsi dire, au dernier moment, nous avons vu à l'exposition agricole autant de visiteurs pris dans tous les rangs sociaux, qu'à l'instant même de son ouverture.

Nous ne pouvons, dans ce premier article, que traduire rapidement, en tâchant de les faire partager à nos lecteurs, nos premières impressions sur l'ensemble, sauf à revenir sur les détails. Sans ces loges si nombreuses, si bien tenues, si bien peuplées surtout, jamais nous n'aurions pu nous former une idée exacte de l'incroyable variété de modifications subies par la race bovine, sous l'influence des conditions diverses de climat et de nourriture qui ont agi sur elle, dans toutes les contrées du monde habitable où elle a accompagné l'homme. La vache primitive, telle qu'elle a dû venir d'Asie, avec les Celtes, nos ancêtres, cette vache de petite taille, si alerte, si sobre, si bonne laitière, si bien appropriée à l'agriculture de la vieille Armorique, où elle s'est maintenue sans altération, avait pour voisine l'énorme vache suisse des plantureuses vallées de l'Helvétie, la plus éloignée peut-être du type primitif de l'espèce bovine. Même contraste entre les brebis de Pologne et de Champagne, et les moutons Dishley ou Pouthdown, sortes de phénomènes, ayant, il est vrai, une tête et des pieds, mais si peu de l'une et des autres que c'est presque comme s'ils n'en avaient pas.

Le nombre et la variété des instruments aratoires et des machines à l'usage de l'industrie rurale, ne nous ont pas paru moins saisissants. Et pourtant, en rendant toute justice au talent des mécaniciens, constructeurs de ces machines, que de choses informes, grossières, contraires aux lois du bon sens ! Quelle dépense énorme de force pour des effets lentement et péniblement obtenus ! Encore le jury avait-il dû rejeter sans aucun doute, bien des objets de cette division, qui, s'il eût été possible de les y admettre, auraient parlé plus haut encore de la nécessité urgente pour la science appliquée de donner enfin de meilleurs instruments de travail à la plus nécessaire des industries. Nous nous demandions en passant une première fois en revue toute cette lourde ferraille, pourquoi les prodiges de la mécanique industrielle n'ont pas leur équivalent dans la mécanique agricole ? La raison dominante de ce fait déplorable est évidente : l'agriculture n'est pas assez riche pour faire les frais d'un matériel plus perfectionné. Puis, si ce matériel s'improvisait en même

temps que les capitaux prendraient, comme ils y sont poussés par la force des choses, leur débouché vers l'exploitation du sol, il resterait à faire l'éducation des populations rurales, pour les mettre à même d'utiliser des moyens de travail moins imparfaits. Un paysan toscan, disait au célèbre agronome Ridolfi : « J'ai acheté votre charrue dont on disait merveille; je n'ai fait avec elle que des labours pitoyables! » « — Je le crois, répondit Ridolfi; c'est qu'en achetant cette excellente charrue, vous n'avez pas acheté en même temps le talent de vous en servir. »

Toutes les améliorations agricoles doivent marcher de front; il faut y travailler sans relâche; la voie est ouverte, et la partie mécanique de l'Exposition, si elle témoigne de l'état encore bien arriéré de plusieurs branches essentielles de la mécanique agricole, témoigne aussi des plus louables efforts faits dans le sens du véritable progrès, par plusieurs hommes de talent.

Ne dédaignons pas la partie accessoire de l'exposition agricole, celle qui réunissait les oiseaux de basse-cours. Une bonne poule ne mange pas plus qu'une mauvaise; toutes nos volailles laissent énormément à désirer; bien des canards asthmatiques, bien des poulets poitrinaires, sont livrés à la consommation, à des prix exorbitants, alors que pour des prix accessibles à toutes les classes de consommateurs, on pourrait produire d'excellentes volailles, en s'appliquant à n'élever que les races perfectionnées, largement représentées à l'Exposition, et en leur accordant les soins qu'on leur refuse le plus souvent.

Quant à la masse des collections de produits agricoles groupées dans les galeries où leur ensemble offrait le plus consolant coup d'œil, nous avons pris un plaisir des plus instructifs à les parcourir pendant des heures, chacun des jours de l'Exposition, et nous sommes assurés de n'avoir pas vu avec assez de détail tout ce qui méritait d'être étudié. Dans une suite d'artistes, nous tenterons de donner une idée juste de toutes ces merveilles à nos lecteurs.

A. Ysabeau.

NAVIRE MONSTRE

Nous empruntons au journal du Havre les curieux détails qui suivent, et qui ne peuvent manquer d'intéresser tout lecteur.

« Les voyageurs remontant ou descendant la Tamise, ont pu remarquer depuis dix-huit mois, à l'extrémité sud de l'île des Chiens, une construction gigantesque s'élevant avec lenteur, mais progressant continuellement et dessinant ses lignes grandioses en forme navale. Ce n'étaient d'abord que des jalons coupant perpendiculairement l'horizon; plus tard, de vastes feuilles de fer, assez épaisses et assez larges pour servir de boucliers aux dieux géants de la Scandinavie, garnissaient çà et là les intervalles entre ces jalons; enfin, un beau jour ce fut une muraille métallique qui s'éleva sur une longueur de 700 pieds anglais.

» Interrogez les habitants du pays, les ouvriers même, sur cette construction cyclopéenne, tous vous feront la même réponse : c'est le géant des mers!

» La *Revue britannique,* dans sa livraison de mai 1856, a donné de nouveaux et curieux détails, sur ce colosse, destiné, comme on l'a déjà dit, à naviguer dans l'Inde et dans l'Australie; son véritable nom est *Grand-Oriental.* Il est construit en fer, d'après un système nouveau qu'il ne saurait être question de développer ici, mais qui est entièrement digne de l'attention des gens de l'art, et réunit à une finesse extrême dans les formes une solidité puissante.

» Ce navire a 692 pieds anglais de longueur. Sa largeur est de 83 pieds, ou de 114 y compris ses tambours de roues, et ses roues elles-mêmes ont 56 pieds de diamètre. Trois propulseurs différents. sont affectés à mettre en mouvement cette machine énorme : les roues, l'hélice et la voile. Quatre chaudières sont consacrées aux machines qui feront fonctionner les roues, et leur puissance nominative est de 1,000 chevaux.

» L'hélice obtient pour elle six chaudières, les plus grandes qui aient jamais été construites, et qui produisent une force de vapeur de 1,600 chevaux. La force réelle des machines réunies sera de 3,000 chevaux. L'hélice et les roues fonctionnent simultanément, et on calcule que le navire marchant à la vapeur aura une vitesse de 15 à 16 nœuds.

» Par une singularité que nous ne cherchons pas à expliquer, le *Grand-Oriental* sera muni de sept mâts. Son équipage sera de 400 hommes, ce qui peut paraître peu de chose pour une pareille masse; mais il faut observer qu'une grande partie de la besogne s'effectuera à l'aide de la vapeur. Quatre machines auxiliaires sont destinées à lever les ancres, à hisser les voiles, à faire jouer les pompes, etc.

» La grandeur de ce navire a nécessité une autre innovation intéressante. La distance est trop considérable pour que la voix du capitaine puisse parvenir à l'homme à la barre, au mécanicien. Ces communications auront lieu au moyen des signaux d'un télégraphe électrique.

» Le *Grand-Oriental* portera, indépendamment de l'énorme quantité de charbon qui lui est nécessaire, plus de 5,000 tonneaux de marchandise; il aura 800 chambres pour passagers de première classe, et beaucoup de places pour passagers de deuxième et troisième classes. On espère réduire la durée du voyage aux Indes à 32 ou 33 jours, et à l'Australie à 33 ou 36 jours.

» Il faut prévoir le cas d'un accident survenu à ce colosse; il emporte comme chaloupes deux bateaux à vapeur, à hélice, de 90 pieds de long, sur lesquels les voyageurs trouveraient un asile, si le besoin s'en faisait sentir.

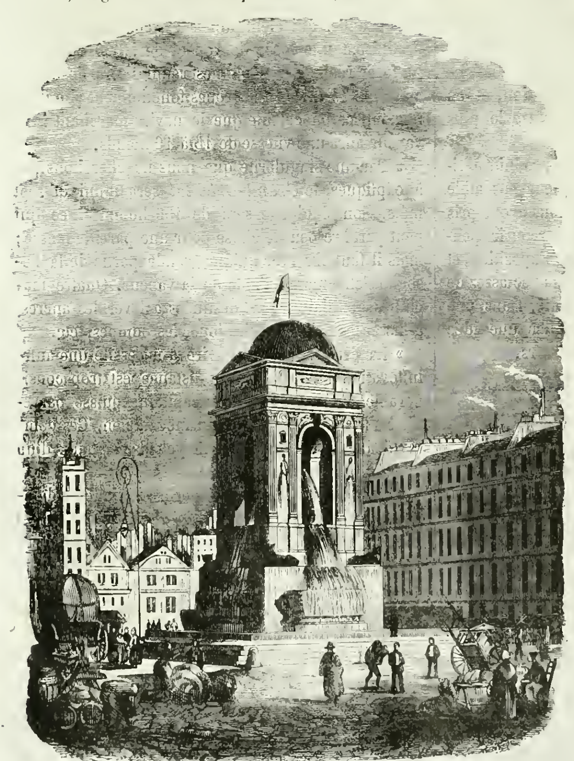
L'ANCIEN PARIS.

Les archéologues et beaucoup d'amateurs intelligents du passé, regrettent vivement les caprices du progrès, qui est surtout habile à détruire; et ils ont raison. Mais ce n'est pas précisément le progrès qui détruit; c'est l'esprit révolutionnaire qui a toujours ses prétextes. Ainsi les réformés, qui n'étaient rien autre chose que des rebelles, ont détruit bien plus encore que les niveleurs de 1793, qui ont pourtant laissé un si effrayant catalogue de ruines, et qui, à la vérité, n'ont pas fait tout le mal qu'ils avaient en germe dans le cœur. Ainsi, Notre-Dame de Paris a été mise en vente; et en 1793, l'homme qui eût pu réunir 240,000 francs en numéraire, eut emporté cette splendeur de Paris; car on ne vendait alors que pour démolir. — Ces gens-là avaient fait de la Sainte-Chapelle un magasin de vieux papiers, et d'autres nobles édifices des greniers à foin.

Mais le temps détruit aussi; et il ne faut pas non plus, comme les archéologues passionnés, regretter tout ce qui s'en va, quelqu'en soit la forme. Vous avez pu voir chez un de ces amateurs de ce qui n'est plus, une pierre informe qu'il admirait comme la ruine d'un torse de grand prix; ce n'était qu'un grès de Fontainebleau, dont certaine ondulation pouvait représenter un peu la forme d'une hanche, au-dessus de laquelle, en s'écarquillant l'œil une heure, on voyait trouble, il est vrai, quelque chose qui pouvait avoir l'air d'une côte. — D'autres ont pris des écuelles plates d'Auvergne pour des plats funéraire, et s'en sont amourachés. D'autres s'extasient devant de vieilles vilaines statues ou statuettes, qui n'ont d'autre recommandation qu'une tête anormale ou des mains en pattes de grenouilles.

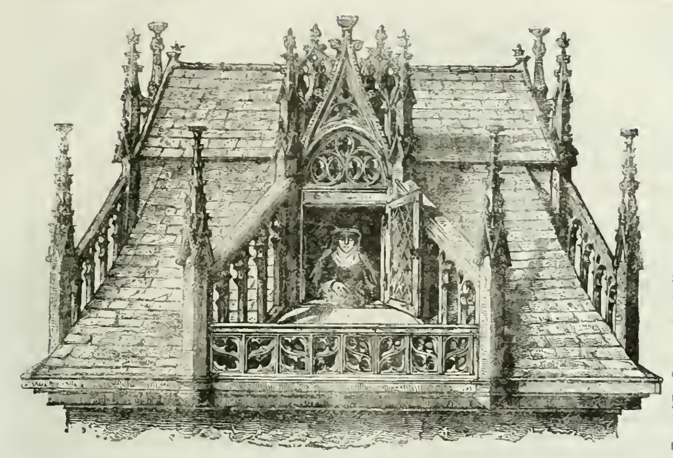


UN QUAI DE PARIS AU XVe SIÈCLE



LA FONTAINE DES INNOCENTS.

Il est permis de choyer le passé dans les arts, mais quand les arts y sont présents, quand les objets qu'on recherche ont un autre mérite que la décrépitude. Ainsi la tour de Nesle a disparu, pour faire place à un monument, aujourd'hui l'Institut qui, s'il est beau est une beauté bien froide. Mais cette tour n'avait rien qui



UN COMBLE DE L'HOTEL DE NESLE.

excuse les regrets dont l'honorent quelques antiquaires. Elle pouvait être pittoresque, vue de loin ; mais assurément ellefa isait moins bon effet, en ses pierres verdâtres, qu'en gravure léchée. Ce qu'on peut regretter, c'est le beau comble à balcon qui faisait partie, non de la tour, mais de l'hôtel de Nesle.

Cet amour du passé quand même, a été amplement exploité par M. Victor Hugo, dans un livre dont on eût bien ri, si son style admirable ne l'eût protégé. Le roman de *Notre-Dame de Paris* n'est d'un bout à l'autre qu'une manière de gageure forcée, où l'on épuise un grand talent à la défense du laid, depuis le hideux Quasimodo et l'effroyable Cour des Miracles, jusqu'aux bouges infects et aux flaques vertes d'eaux croupissantes, autour desquelles grouillent les sales enfants des mauvais garçons.

Tout en regrettant que Paris, avec ses voies alignées, larges et saines, tende à prendre la forme prosaïque d'un vaste damier, les héraults de l'art pour l'art ne nous feront pas pleurer la suppression de la rue des Fèves, de la rue des Mauvaises-Paroles, des rues de la Truanderie, de cent autres ruelles où l'on ne passait qu'à peine deux de front, où l'air contagieux et corrompu décimait les

COUR DES MIRACLES.

populations, où le soleil ne pénétrait jamais; et nous bénirons toujours ceux qui enfin rendent Paris à la salubrité et à la lumière. De nos jours surtout, ce qu'on détruit ne peut inspirer de regrets; ce qui mérite quelque suffrage est conservé, restauré, embelli : témoin la tour Saint-Jacques, témoin aussi cet autre monument d'un autre genre, la fontaine des Innocents [1], dont l'ignoble entourage va disparaître enfin, pour faire place à des constructions que leur utilité ne doit pas dispenser de cette élégance adhérente aujourd'hui à nos mœurs redevenues polies. La Saint-Chapelle a repris toute sa grâce; le Louvre s'achève avec le goût le plus parfait; de nouvelles églises, comme Sainte-Clotilde, vont remplacer celles que les Vandales ont détruites, dans cette affreuse invasion qui a clos le dernier siècle. Si nous n'avons plus de Cour des Miracles, où les gueux, les faux mendiants, les Bohémiens et leur famille fauve, qui n'a jamais produit d'Esmeraldas, viennent déposer leurs plaies supposées et troubler le quartier de leurs orgies et de leurs désordres, si nos quais ne sont plus formés de buissons fangeux, échancrés de petites anses où se cachent les ravageurs et les pêcheurs nocturnes; — si la plupart de nos rues ne sont plus des coupe-gorge, ne gémissons pas sur tout cela.

Paris est ancien. Plus d'un siècle avant notre ère, c'était déjà une cité importante. Les savants de l'académie celtique ont prétendu que son nom était celte, et qu'on l'expliquait par ce fait que le pays des parisiens était la frontière des Sénonais. Le mot parr ou barr signifiait limite, d'où est venu le mot barrière; ils ajoutent que celles de nos villes placées dans les mêmes conditions leur doivent pareillement les noms qu'elles portent : Bar-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Ornain, Barr en Alsace, etc. De cette

[1] Cette fontaine, construite en 1550 sur les dessins de Pierre Lescot, et ornée de sculptures par Jean Goujon, n'avait pas dans l'origine la forme qu'elle offre maintenant. Composée alors seulement de trois arcades, elle occupait l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fers, développant en ligne droite deux de ses arcades sur cette dernière rue, et la troisième en retour sur la rue Saint-Denis. Dans cet espace, elle remplaçait une ancienne fontaine qui existait dès le treizième siècle. Chacune de ses arcades, comprise dans la hauteur d'un ordre de pilastres composites, avec piédestal, entablement et attique, était couronnée d'un fronton, et le tout s'élevait sur un soubassement d'où l'eau s'échappait par de petits mascarons. Cinq figures de naïades occupaient les intervalles des pilastres, et six bas-reliefs ornaient les frontons et les entablements.

Lorsque la démolition de l'église et des charniers des Innocents eut été achevée, et que l'on eut converti leur emplacement en un marché public, on sentit aussitôt la nécessité de décorer d'un monument la nudité de cette place immense. — La destination du lieu indiquait que ce monument devait être une fontaine, et l'on regrettait que celle des Innocents, reléguée à l'une de ses extrémités, n'offrît pas dans sa construction un ensemble qui la rendît propre à cette décoration. L'irrégularité de sa forme semblait y opposer en effet des obstacles invincibles, lorsqu'une inspiration heureuse rendit tout à coup facile ce qui d'abord avait paru impraticable. M. Six, architecte, eut la gloire de résoudre ce problème abandonné par mille autres : il proposa au baron de Breteuil, alors ministre de Paris, d'oser changer la forme primitive de cette fontaine, et de la reconstruire au centre de la place, sans faire aucun changement à sa décoration, mais en ajoutant seulement une quatrième face aux trois premières, et en faisant du tout un carré parfait.

Ce moyen, à la fois simple, ingénieux et économique, dont le résultat était d'isoler, sous un aspect peut-être encore plus élégant, un monument conçu dans son origine sur un plan si différent, fut accueilli avec empressement, et valut une récompense à son inventeur. Sous la direction de M. Poyet, alors architecte de la ville, et de MM. Legrand et Molinos, architectes des monuments publics, la fontaine fut démontée, transportée et reconstruite, sans que la sculpture eût éprouvé la moindre altération. M. Pajou, chargé de l'exécution des bas-reliefs et des trois figures qui devaient décorer la nouvelle façade, sut imiter le style de son modèle, de manière à mériter des éloges. Les lions du soubassement et les autres ornements furent partagés entre MM. l'Huilier, Mézières et Daujon. Le monument offrit alors, dans son nouvel ensemble, un quadrilatère surmonté d'une coupole recouverte en cuivre, et formée en écailles de poisson : le tout, posé sur un socle et des gradins de dix pieds de hauteur, présenta une élévation totale de quarante-deux pieds et demi.

Ce chef-d'œuvre, l'honneur de l'école française, et comparable peut-être aux plus belles productions de l'antiquité, n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur, même par des gens de l'art. Dans le siècle dernier, un architecte célèbre (Jacques François Blondel) trouvait qu'il n'avait pas le caractère mâle qui convenait à une fontaine; que les ornements trop riches et trop recherchés dont il est couvert étaient une faute contre le goût et les convenances. Plus éclairés aujourd'hui sur les vrais principes de la belle architecture, les connaisseurs admirent au contraire avec quel discernement exquis les deux grands artistes ont su allier, dans leur ouvrage, la simplicité de l'ensemble à la richesse des détails, étaler avec une sage retenue, et dans une harmonie parfaite, ce que l'architecture a de plus brillant, ce que la sculpture peut offrir de plus élégant et de plus gracieux. Ce n'était pas trop de tout le luxe corinthien pour accompagner ces bas-reliefs incomparables dans lesquels Jean Goujon semble s'être surpassé lui-même. C'est là surtout que l'on peut voir ce qu'était le talent de cet homme extraordinaire, qu'on a comparé au Corrége pour la grâce de ses productions, et qui certainement l'emportait de beaucoup sur lui pour la noblesse du style et la pureté du dessin. Ici la finesse des contours, la souplesse des mouvements, l'heureux agencement des draperies sous lesquelles le nu se développe avec le sentiment le plus délicat, tout rappelle la naïveté et la perfection de l'antique, dont Goujon a été, depuis la renaissance des arts, le plus excellent imitateur; et nous ne craignons point d'être accusés d'exagération, en donnant à ces bas-reliefs le premier rang parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture moderne.

Cette merveille de l'art excita, dès son origine, une vive et profonde admiration. Cependant nous ferons remarquer comme une singularité assez frappante, qu'elle ne put inspirer au principal poète latin du dix-septième siècle, chargé d'en faire l'éloge, qu'une pensée froide et absurde, renfermée dans un distique qu'on ne laissa pas de graver sur le soubassement. Au milieu de tant de grâces et de perfections, Santeuil ne fut saisi que de la vérité avec laquelle le sculpteur avait rendu les eaux, qui cependant sont d'une imitation très médiocre, par la raison qu'il est impossible à la sculpture de les imiter; et cette impression bizarre lui fit composer ces deux vers, qui ne le sont guère moins :

Quos duros cernis simulatos marmore fluctus,
Hujus nympha loci credidit esse suos.

Dans les petites tables placées au-dessous des impostes, on lit ces mots : *Fontium Nymphis.*

Cet édifice, dont l'entretien avait été fort négligé, fut réparé dans l'année 1708. Vers 1741, on se proposa de le restaurer une seconde fois; mais comme cette restauration aurait altéré la beauté de la sculpture, que les entrepreneurs avaient imaginé de faire regratter, on fit heureusement jeter à bas les échafauds avant que cette opération barbare eût été commencée; et il fut décidé que l'on conserverait à la postérité ce magnifique ouvrage dans toute sa pureté.

SAINT-VICTOR, *tableau de Paris.*

étymologie ont pris aussi leur nom les barons ou gardiens des frontières. — Mais d'autres savants croient que le nom de Paris ou plutôt des parisiens, nation gauloise, car cette capitale, bâtie dans une île inondée, s'appelait proprement Lutèce et ne s'est appelée Paris que plus tard ; ils croient que dans la langue nationale, Paris signifiait cité d'Isis. Le mot *Par* nous ayant donné paroisse, qui autrefois était le nom général des agglomérations, auxquelles on a donné depuis le nom de communes.

Dans tous les cas, il nous reste peu de monuments du Paris visité par Jules César ; et ce peu qui nous reste, à savoir, les idoles et autres débris de sculpture gauloise trouvées dans les fouilles de Notre-Dame, ainsi que quelques monuments druidiques, comme les monolithes qui ont donné leur nom à la rue Pierre-Levée, et d'autres antiquailles qu'on ne voit nulle part, ce peu aurait mérité peut-être l'honneur d'être conservé dans un musée spécial ; et aucun local n'eût mieux convenu à cette destination, que les ruines du palais des Thermes[1]. Mais nos pères, au dernier siècle surtout, étaient peu soigneux du passé, et c'est sur eux que doivent tomber les reproches

[1] Voici l'article que M. de Saint-Victor a consacré au palais des Thermes, dans son beau tableau de Paris :

Dans la rue de la Harpe, et un peu en deçà des Mathurins, au fond de la cour d'une vieille maison qui avait autrefois pour enseigne une croix de fer, on trouve le monument le plus ancien de Paris, reste d'un vaste édifice élevé du temps des Romains, et connu sous le nom de *palais des Thermes*. On ne sait pas précisément par qui ni en quel temps il fut bâti ; mais il est certain que Julien l'Apostat y a demeuré, et qu'il y faisait son séjour lorsqu'il fut proclamé empereur. Ce fut aussi quelquefois l'habitation de nos Rois de la première et de la seconde race ; et sa dégradation ne commença sans doute que lorsqu'ils eurent transféré leur résidence dans la cité, et fait bâtir à la pointe de l'île le vaste bâtiment connu sous le nom de *Palais*. Les Thermes furent alors appelés le *Vieux Palais*.

Ce fragment d'édifice est presque carré, si l'on en excepte l'avant-salle qui précède la grande pièce. En face de l'entrée est une grande niche circulaire, accompagnée de deux autres, plus petites, moins profondes et quadrangulaires. De chaque côté les murs latéraux présentent un enfoncement dont on ignore l'objet. La salle, dont la hauteur est de quarante pieds au-dessus du sol actuel de la rue de la Harpe, se prolonge dans une dimension de cinquante-huit pieds de long sur cinquante-six de large. Elle est percée de quatre croisées, dont deux sont bouchées ; la troisième ne l'est qu'à moitié ; et la quatrième, ouverte en forme d'arcade, y introduit une belle lumière : celle-ci est pratiquée en face de l'entrée, au-dessus de la grande niche, et précisément sous le cintre de la voûte. Cette partie de l'édifice, comme dans presque tous les thermes de Rome, est faite en voûte d'arête, genre de couverture peu dispendieux et de la plus grande solidité, parce que toutes les poussées y sont divisées, et que par conséquent il ne s'y opère aucun travail.

Si quelque chose pouvait le démontrer, ce serait sans doute la durée extraordinaire de cette construction, quoique tout semble concourir à sa ruine. On n'apprendra point sans étonnement que, depuis un grand nombre d'années, un jardin avait été pratiqué et existait encore, il y a peu de temps, sur la voûte de cette salle. Un petit chemin pavé, d'environ trois pieds, était pratiqué dans tout son pourtour, et l'on avait chargé le milieu d'une couche de terre végétale de trois à quatre pieds d'épaisseur environ, portant à nu sur les reins de la voûte d'arête dont nous venons de parler. Ainsi cette voûte recevait continuellement les eaux pluviales et celles de l'arrosement journalier des légumes, arbres, arbustes, cultivés en pleine terre sur sa surface extérieure, et n'en paraissait point altérée. Cependant elle n'est composée que d'un blocage de briques et de moellons, liés entre eux par un mortier composé de chaux et de sable de Paris.

Aux quatre angles de la salle, on voit encore des débris de chapiteaux faits en forme de poupes de navire, lesquels servaient sans doute de couronnement à des pilastres qui ont été détruits.

La construction des murs de cet édifice se compose de six rangées de moellons, formant des bandes, que séparent les unes des autres quatre rangées de briques, qui chacune ont un pouce à quinze lignes seulement d'épaisseur. Les joints pratiqués entre ces briques sont également d'un pouce de largeur, de manière que les quatre briques forment avec eux une épaisseur de huit pouces. Deux rangs de briques avec les moellons placés au milieu occupent un espace d'environ quatre pieds six pouces. Les moellons ont de quatre à cinq pouces de hauteur.

Ce genre de construction était habituellement celui des Romains ; et on le retrouve dans un grand nombre d'édifices, à Rome et dans toute l'Italie. Ce modèle, que le temps a respecté au milieu de Paris, y est malheureusement trop peu connu et mériterait d'être imité. Il nous offre la solution de ce problème que s'étaient proposé les architectes de l'antiquité, de faire de grands et solides édifices avec des matériaux communs et de peu de valeur : c'est ce qu'on ne sait plus faire aujourd'hui.

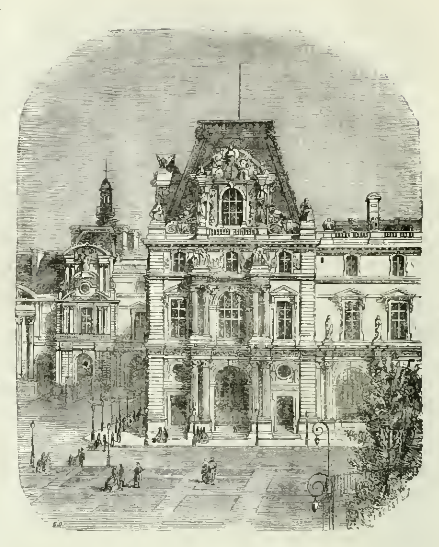
Les murs de cette salle étaient recouverts d'une couche de stuc qui avait trois, quatre et même cinq pouces d'épaisseur. On en voit encore quelques débris : le reste paraît avoir cédé plutôt à la main des hommes qu'aux ravages du temps.

Quelle place occupait dans l'ensemble des Thermes de Julien cette belle salle que nous venons de décrire? c'est ce qu'il n'est pas facile de décider, en la voyant ainsi séparée de l'immense édifice dont elle faisait partie. Les thermes des anciens se composaient d'une multitude de pièces, qui toutes n'étaient point destinées à l'usage des bains ; et, pour assigner à celle-ci son emploi précis, il faudrait la considérer dans son rapport avec de semblables pièces des thermes de Rome ; il faudrait surtout rétablir, sur les indications des fondations et des ruines adjacentes, l'ensemble approximatif des salles contiguës. Le plan des Thermes n'existe dans aucun des grands ouvrages qui ont traité de cette partie des monuments antiques : la première restitution s'en trouve dans le deuxième volume des Antiquités de la France par M. Clérisseau ; et l'idée qu'il en donne est assez satisfaisante, sans qu'on puisse toutefois s'assurer que ce soit là le véritable plan.

Sous l'édifice que nous décrivons, on a découvert un double rang en hauteur de caves en berceau, ou plutôt de larges conduits de neuf pieds dans toutes leurs dimensions. Il y avait ainsi trois berceaux parallèles, séparés par des murs de quatre pieds d'épaisseur et se communiquant par des portes de trois à quatre pieds de large. Le premier rang de ces voûtes se trouve à dix pieds au-dessous du sol ; on y descend par quinze marches. Le second rang est dix pieds plus bas. Quant à la longueur de ces routes souterraines, elle est inconnue, et l'on ne pénètre pas au-delà de quatre-vingt six pieds, à cause des décombres qui en interceptent l'issue. Les voûtes en sont composées de briques, de pierres plates et de blocages à bains de mortier ; la construction des murs est en petits moellons durs de six pouces de long sur quatre pouces d'épaisseur ; le mortier introduit dans les joints a depuis six lignes jusqu'à un pouce.

« Quand on pense, dit un habile architecte, M. Legrand, avec quelle avidité on recueille les moindres renseignements sur des ruines lointaines, avec quel empressement on dessine de toutes parts des débris de constructions romaines, moins curieux et moins bien conservés que celui dont nous parlons, il y a lieu de s'étonner du peu de soin qu'on a apporté jusqu'à présent, soit à la conservation de ce monument, soit à sa publication. Plusieurs projets avaient été présentés à ce sujet avant la révolution : le gouvernement paraissait disposé à faire un choix parmi ces projets, lorsque nos troubles civils vinrent tout arrêter. Il serait à souhaiter que l'attention se portât de nouveau sur ce précieux débris, et qu'un édifice riche en souvenirs, fécond en leçons de tous genres pour l'art de bâtir, fût enfin désobstrué dans ses abords, fouillé dans ses fondations, et soustrait aux agents destructeurs qui de toutes parts travaillent à sa ruine. »

qu'on nous fait de ce chef. Ils eussent volontiers daté nos origines de l'ère de Voltaire. Les hommes de 93 marchaient si bien dans cette voie, que tout ce qui les avait précédés, devait disparaître devant eux. Ce palais des Thermes, le plus ancien édifice de Paris, existait déjà, selon l'opinion la plus commune, lorsque Julien, proconsul des Gaules, depuis empereur, vint l'habiter en l'an 357; Clovis, de 509 à 511 y tint sa cour. Ce fut la demeure royale de la première race, de la seconde et des premiers monarques de la troisième. Sous Louis VII, vers le milieu du douzième siècle, on l'appelait le Vieux Palais. Insensiblement abandonné, il conservait encore en 1544 les vestiges de l'aqueduc qui amenait là les eaux d'Arcueil. Au commencement de la seconde restauration, il était occupé depuis trente-cinq ans par un tonnelier. Il n'en reste debout qu'une salle fort élevée, voûtée en ogive, et qui peut donner une idée de la grandeur passée de cet édifice. Eh bien, en 1816, la voûte de cette salle, que probablement on n'avait pu briser, soutenait un jardin... Ce ne fut que plusieurs années après, qu'un peu de honte, tard venue, poussa les parisiens à réclamer contre tant d'indignités. On déblaya cette voûte romaine; on mit au-dessus un toit de grange; et ce fut tout. — Ne vous semble-t-il pas qu'un gouvernement, où l'on



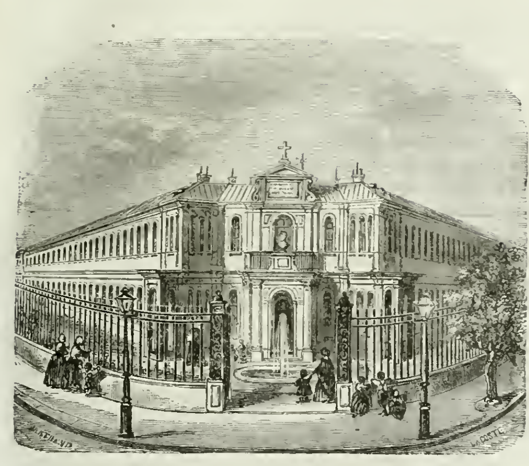
PAVILLON DE ROHAN, ACHÈVEMENT DU LOUVRE, SUR LA PLACE NAPOLÉON III.



LA TOUR DE NESLE.

prend à cœur enfin nos souvenirs, pourrait restaurer cette salle où tant de siècles ont passé, et en faire le musée des antiques de Paris? Elle deviendrait un des ornements vénérés de ce boulevard au nom héroïque, qui va jeter la vie à pleins bords dans les quartiers si longtemps délaissés de la rive droite.

Le palais des Thermes avait de grandes dépendances. L'hôtel Cluny fut bâti sur une partie de ses ruines, en 1505, par Jacques d'Amboise, abbé de Cluny. Cette merveille de l'art gothique, où les moines, expulsés par les bandits de 1793, ont eu



MAISON D'ÉDUCATION DES JEUNES OUVRIÈRES, FONDÉE PAR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

pour successeurs des comédiens et des clubs, car la section de Marat y tint ses séances; habité ensuite par une population de relieurs, de cordonniers et de gens de tout état, il devait enfin, sous prétexte d'alignement, reculer, c'est-à-dire disparaître, quand un cœur national, M. Dusommerard, l'acheta et en fit un musée du moyen-âge. Qu'il nous soit permis de citer ici les notes que M. Paul Lagarde a consacrées à ce monument, dans sa monographie du quartier de la Sorbonne[1].

« Précieuse relique du passé, échappée aux sauvages mutilations du vandalisme moderne, l'hôtel de Cluny est adossé aux Thermes, restes du palais de Julien. — Ce fac-similé du style moyen-âge, ce merveilleux échantillon de l'art au quinzième siècle, s'est conservé jusqu'à nos jours aussi intact que s'il sortait d'un musée. Il résume en lui seul trois âges de l'architecture; romain par la base, élevé et décoré par les dernières inspirations de l'art gothique, il a été terminé sous la gracieuse influence du style de la Renaissance. L'édifice tout entier repose sur des fondements pétris de ce ciment qui a survécu peuple-roi, et a conquis, lui aussi, l'ambitieux surnom d'éternel, masse agatifiée de six ou huit mètres d'épaisseur, qui rappelle les monuments égyptiens taillés d'un seul bloc dans les immenses carrières de la chaîne lybique. C'est sur ce rocher que le moine, l'artiste, le poète catholique a brodé et découpé les gracieuses fantaisies, les inspirations célestes de la pensée, fière d'avoir enfin trouvé son symbole. Le caractère des arts à cette époque se trouve heureusement formulé par cette expression de madame de Staël, en parlant d'une vieille basilique. — C'est, dit-elle, la prière fixée.

Il serait difficile d'accuser d'une manière à la fois plus exacte et plus poétique, la tendance des hommes d'alors à traduire le *sursum corda* que le prêtre prononce avant de chanter la préface.



UNE RUINE DU TEMPLE AU XVI[e] SIÈCLE.

[1] Les rues de Paris; Paris ancien et moderne, origines, monuments, mœurs, chroniques et traditions, par l'élite de la littérature contemporaine, sous la direction de M. Louis Lurine, publié par Kugermann. Tome II, page 258.

« Il est impossible, avec les idées étroites qu'on se forme d'une collection créée par les deniers et les soins d'un simple particulier, d'imaginer les richesses du musée Dusommerard. Meubles, bronzes, marbres, bijoux, armes, tableaux, étoffes, manuscrits, vitraux, porcelaines, émaux, faïences, tout le moyen-âge est là. »

A travers ces richesses, que l'État a eu le bon sens d'acquérir, et qui dote Paris et la France du musée de Cluny, M. Paul Lagarde consacre à l'échiquier du roi saint Louis quelques lignes curieuses.

« Les cases et les pièces de cet échiquier sont en cristal de roche, et montées en argent doré. La bordure d'encadrement est creuse et renferme de petites figurines en bois sculpté, représentant des tournois; sous le parquetage sont des fleurs en argent, découpées et dorées; le dessous et le pourtour extérieur sont couverts d'appliques en argent repoussé. Cet échiquier, précieux à cause de sa date et de son bel état de conservation est décrit dans l'inventaire des joyaux de la couronne, imprimé en 1791, par ordre de l'Assemblée constituante, et il est mentionné comme ayant été donné au roi par le *vieux Lamontagne*. Les commissaires sans-culotte, chargés de procéder à l'inventaire, auront cru, dans leur ignorance, devoir sacrifier la particule du Vieux *de* la Montagne aux principes d'égalité dont ils étaient les apôtres si intelligents. — Ce jeu a été apporté aux Tuileries sous la Restauration; une de ces pièces fut égarée; et alors Louis XVIII en fit don à M. le baron de Ville-d'Avray, qui le vendit 1200 fr. à M. Dusommerard. »

On voit que l'esprit conservateur, mais conservateur intelligent, honore enfin notre époque. Non-seulement on respecte aujourd'hui, dans les choses du passé, tout ce qui a, sous quelque rapport, une valeur un peu réelle. Mais on restaure avec goût, avec foi, avec convenance, avec une sérieuse étude du style et de l'époque, tout ce que le temps ou la frénésie humaine, plus stupide que le temps, a mutilé. Ainsi, nous le répétons, la tour Saint-Jacques, sauf le regret de l'église dont elle était le solide étendard, est aujourd'hui, au point de vue de l'art, plus belle que jamais. On a rétabli l'horloge curieuse qui a donné son nom à la tour du Palais. On a rendu à la Sainte-Chapelle tout le lustre qu'elle avait reçu de saint Louis. Toutes les églises secouent leur poussière et cicatrisent leurs plaies. On en bâtit de nouvelles qui ferment la bouche aux détracteurs du temps présent, et prouvent que rien n'est perdu (sinon, hélas! les ardeurs saintes de la foi), dans l'art et les secrets du moyen-âge.

Dans les constructions qui occupent nos architectes, ce n'est plus le goût grec, ni le goût romain qui asservit les idées. Il s'est formé un goût national, qui produit sans copier, qui s'harmonise avec grâce aux écoles diverses et qui ne se laisse écraser ni par la gothique, ni par la renaissance, ni par le style Louis XIV, ni même par les caprices qui ont suivi ce grand règne, mais qui se prête à tout avec talent. On le voit aux splendides constructions qui achèvent enfin le Louvre; aux édifices nouveaux de tout genre; et nos architectes mériteraient des éloges plus complets encore, s'ils osaient sacrifier un peu moins à la truelle, faire des halles aérées, et bâtir des hôpitaux qui ressemblassent un peu moins à des prisons.

Baron DE NILINSE.

DES CHANTS RELIGIEUX

M. l'abbé Bleuse a publié à ce propos, dans l'*Univers*, un article très remarquable dont nous empruntons quelques paragraphes :

«On exécute dans les églises des cantiques destinés aux exercices de l'Avent, du Carême, du mois de Marie, des retraites, des catéchismes, des confréries, etc.; mais on n'y entend guère aujourd'hui des airs de cantiques vraiment anciens et parfaitement pieux. C'est une perte funeste à la religion que celle des airs d'autrefois, airs si naïfs, si simples, si conformes au plain-chant, qui ont si souvent porté les âmes à la pénitence ou à la joie chrétienne.

»La musique des cantiques modernes a une double origine. L'une, en usage dans beaucoup de catéchismes et d'écoles, est presque entièrement tirée d'opéras comiques, de vaudevilles, de chants révolutionnaires, de chansons quelquefois obscènes du dernier siècle et des premières années du siècle présent.

» Ces airs sont des séductions pour la jeunesse des catéchismes, pour les jeunes filles des confréries, pour toutes les personnes qui, plus engagées dans le monde, ont fréquenté les théâtres. Ces airs profanent les âmes et la maison de Dieu. Ils sont réprouvés par la conscience publique et par les canons qui ont traité du chant sacré.

» L'autre musique des cantiques est toute récente. Nous n'avons qu'un mot à en dire. Ce sont des airs de romances, plus convenables dans les salons que dans les sanctuaires de Jésus et de Marie.

»Quant à la musique proprement dite, exécutée dans nos églises, elle est trop souvent sans mélodie, sans harmonie, sans rhythme, sans caractère même profane. Parmi les auteurs de cette pauvre musique, il faut distinguer ceux qui ont consacré leurs loisirs à l'Eglise, parce qu'ils n'ont pas pu trouver accès ailleurs et faire publier même une romance; et ceux qui ont travaillé pour un but pieux, mais sans études, sans instinct musical, sans direction, et en dehors de toutes les bonnes traditions du passé. Il est bien à désirer de voir disparaître ces compositions insignifiantes et nulles, qui n'engendrent qu'ennui et dégoût.

»On exécute encore la musique de jeunes composi-

teurs qui ont employé toutes les ressources de la composition et de l'instrumentation modernes. Nous sommes fort peu admirateurs de ces nouveaux essais, dont en général les fidèles se scandalisent. Comment pourrait-il en être autrement? Cette musique est composée par des jeunes gens qui ont étudié exclusivement, au Conservatoire et ailleurs, la musique dramatique, qui se proposent de passer de l'Eglise au théâtre, qui abordent la critique bienveillante des fidèles avant de s'exposer aux sifflets du parterre. L'on ne doit pas être étonné que les messes et les motets soient conçus d'une manière assez élastique pour être transportés plus tard sur la scène, à moins qu'ils n'en aient été déjà tirés en entier.

» On exécute souvent la musique dramatique des grands maîtres, adaptée aux graves et saintes paroles de la liturgie : on fait ainsi entendre dans nos églises de grands opéras, de petits opéras, des opéras comiques, des ballets, etc. Ces airs, propres à exalter les concupiscences dont parle saint Jean, deviennent des messes et des motets. Pour ne citer que deux exemples entre mille : les *Noces de Figaro* ont exprimé les douleurs de Marie au pied de la croix ; le *Don Juan* de Mozart a célébré le triomphe du Saint-Sacrement.

»Nous ne voulons pas décrire ici les effets produits par cette musique sensuelle et passionnée, qui rappelle à l'imagination et aux sens de funestes souvenirs et de dangereuses impressions. Nous nous contentons de signaler ce monstrueux assemblage du sacré et du profane.

» L'on exécute enfin quelquefois la musique religieuse des grands maîtres, à grand orchestre et avec toutes les ressources de l'instrumentation moderne. Il faut honorer, aimer ces grands maîtres et les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont légués. Néanmoins, dans nos églises et pour nos fêtes religieuses, nous préférons à leurs compositions savantes nos vieux plains-chants grégoriens. Nous allons justifier cette préférence.

» Une musique véritablement religieuse doit posséder quelques caractères particuliers. Nous pourrions en énumérer beaucoup ; pour nous borner, nous nous contenterons des suivants : Elle doit pouvoir être entendue avec netteté dans l'enceinte qui lui est assignée; elle doit être d'une exécution facile, afin de devenir populaire ; elle doit enfin produire de grands et magnifiques effets, et exprimer avec vérité et simplicité les sentiments religieux.

»Tels sont les caractères du plain-chant grégorien : la musique même des plus grands maîtres est bien loin de les réaliser. Le plain-chant est susceptible d'être entendu partout, sans moyens extraordinaires, sans masses chorales, non-seulement dans nos églises, mais encore sur nos places publiques. L'expérience en a été faite bien des fois sur la place de la Concorde, et l'on en sait le succès. Quel ne serait-il pas, si l'on employait toutes les ressources chorales des villes, si le peuple entier prenait part à ces chants liturgiques !

» Mais telle n'a pas été jusqu'ici la destinée de la musique moderne. Si nos plains-chants d'église peuvent être comparés à de hautes montagnes, dont le regard embrasse de loin le groupe majestueux, la musique moderne ressemble, au contraire, à une petite pierre précieuse, richement taillée, admirablement enchâssée, qu'il faut voir de près. Cette musique, variée à l'infini, propre à produire des effets agréables dans une salle de concerts, est nulle dans nos vastes églises et surtout en plein vent. Il ne faut pas en être étonné; l'acoustique d'une cathédrale gothique n'est pas celle d'un salon d'harmonie; leurs échos diffèrent comme leurs auditeurs; il arrive toujours que la voûte et les chapelles répètent des accords passés, tandis que le chœur en attaque d'autres, mélange de sons qui produit une confusion déplorable. »

LE GARDIEN DU PHARE

Ma grand'mère avait été élevée chez les *Dames Anglaises* de Bruges, et elle gardait le plus doux souvenir de ce religieux asile, où ses premières années s'étaient si paisiblement écoulées. Elle nous parlait volontiers de ses compagnes, de ses jeunes amies, que les courants divers de la vie avaient entraînées au loin; et des religieuses, dont elle savait les noms, dont elle conservait l'image, et dont la piété, la candeur, la simplicité, avaient laissé en son âme une pure et sainte impression. Elles étaient toutes d'origine étrangères; écossaises, anglaises, irlandaises ; la plupart d'entre elles étaient nobles et descendaient de ces familles jacobites, persécutées pour leur antique fidélité à la foi et au roi de leurs pères. Chassées de leur pays et dispersées enFrance et dans les Pays-Bas, ces pauvres filles, dont les aïeux et les frères avaient combattu pour la cause des Stuart, s'étaient bâti, sur un sol hospitalier, le temple et les cloîtres qui leur tenaient lieu de patrie : et là, ces colombes fugitives priaient pour la contrée chérie qu'elles ne devaient plus revoir. Elles élevaient avec soin les enfants qu'on leur confiait, et savaient s'en faire aimer.

Arrivée à un âge avancé, ma grand'mère nous montrait avec émotion de petites bagatelles, des présents gracieux et sans valeur qui lui avaient été donnés par ses maîtresses. C'étaient des découpures, une pelote, un portefeuille à aiguilles, un petit dessin, trésors enfantins que nous convoitions des yeux, sans oser les demander. Nous croyions les connaître tous, mais un jour, elle nous montra, dans son grand livre d'*Heures*, une belle image que nous n'avions jamais vue. C'était une merveille d'art et de patience,

telle que les couvents seuls peuvent en produire. Sur du parchemin, une main habile avait peint la figure de Marie-Madeleine pénitente : les mains, les pieds nus avaient été tracés également au pinceau; mais les vêtements, les brouissailles, les rochers étaient brodés avec des soies dont les nuances vives avaient conservé leur première fraîcheur. Dessin et broderie n'avaient point d'envers, et se trouvaient reproduits des deux côtés du parchemin, avec une perfection dont les broderies des beaux châles de crêpe de Chine peuvent seules donner l'idée.

— Oh! que c'est beau !

— Bonne maman, d'où vient cette image?

— Est-ce une religieuse qui vous a donné cela?

Ces exclamations partirent à la fois de la bouche de mes cousines et de la mienne. Notre grand'mère regardait l'image d'un air pensif ; elle dit à la fin :

— Pauvre sœur Madeleine! oui, mes enfants, cette image me vient de mon cher couvent, et elle m'a été donnée par une jeune sœur qui avait eu une histoire bien triste !...

— Une histoire! bonne maman, contez-la nous! vous ne nous avez jamais parlé de sœur Madeleine....

— Non?... pourtant je l'aimais beaucoup, et j'ai été fidèle à son souvenir et à la prière qu'elle a écrite au bas de cette image. Voyez : *Priez pour la pauvre Madeleine.*

Quand je l'ai connue, elle était bien jeune, elle avait dû être fort belle; mais elle semblait triste et maladive. Tout le monde l'aimait, car elle était d'une douceur et d'une piété incomparables, mais elle n'était douce que pour les autres; pour elle-même, sa rigueur, ses austérités n'étaient bornées que par l'obéissance. Elle parlait fort peu, et priait sans cesse ; et quand nous la voyions se promener dans les cloîtres ou dans les allées du jardin, les mains jointes sur son scapulaire, les yeux baissés, de l'air d'une personne fortement appliquée à une pensée intérieure, nous n'osions la déranger. Elle passait une partie des nuits à la chapelle, et lorsque le temps semblait orageux, quand les vents de l'équinoxe sifflaient dans les longs corridors, sœur Madeleine obtenait de veiller la nuit entière devant le Saint-Sacrement, pour les pauvres marins en détresse. L'idée des périls que l'on court sur l'océan semblait la poursuivre; quelquefois, quand elle donnait des leçons de broderie ou de couture (car elle excellait dans ces travaux à l'aiguille), elle nous disait:



EDWARD.

— Mes enfants, prions pour les pauvres gens qui sont en péril!... Saluons l'Étoile de la mer!... Et nous priions avec elle; mais elle, à ses prières, mêlait des larmes.

Sa santé déclinait, mais elle ne se plaignait point; elle continuait à rechercher les travaux les plus rudes, les plus rebutants, et à demander des permissions extraordinaires pour veiller et faire pénitence. Son unique récréation, c'était de s'asseoir un instant au jardin, près d'une grotte en pierres et en coquillages, dédiée à sainte Marie-Madeleine, sa patronne. De là, elle voyait le soir le soleil couchant; elle interrompait son travail pour regarder l'horizon enflammé, les nuages d'or et d'incarnat, et en contemplant ces pompes du soir, il semblait qu'elle saluât les prémices d'une meilleure vie.

J'allais souvent m'asseoir auprès d'elle; elle me

souriait doucement, me disait quelques mots et retombait dans son silence habituel.

Un soir nous regardions ensemble les nuées d'un rouge sombre; elle me dit tout à coup :

— Voilà le vent qui se lève : il fera mauvais temps en mer cette nuit....

— Ma sœur, lui dis-je, vous êtes bien préoccupée de la mer!

Elle pâlit et joignit les mains, en s'écriant:

— Comment ne le serais-je pas!

Et je fus effrayée, car des larmes qui semblaient déborder d'un cœur trop plein, inondèrent tout à coup son visage.

— Ma sœur, m'écriai-je, qu'ai-je dit? hélas! je vous ai fait de la peine! vous pleurez!

Et je baisais ses mains tremblantes en la suppliant de me pardonner.

— Mon enfant, répondit-elle enfin, vous n'avez fait aucun mal et je n'ai rien à vous pardonner; c'est moi seule qui suis coupable, et le nom, le souvenir de la mer réveillent en moi la mémoire de mes fautes.

— Vos fautes! vous, ma sœur!

— Oui, mes fautes... de grandes fautes qui ont engendré de cruels malheurs... Ecoutez, Charlotte, vous êtes femme, vous êtes gaie, peut-être, irréfléchie : je veux vous dire mon histoire, afin que vous compreniez quelles peuvent être les conséquences de cette irréflexion présomptueuse, si familière à la jeunesse et dont le Seigneur m'a si sévèrement punie. Écoutez-moi :



« J'entendis encore ses pas et le bruit d'un corps qui se jetait dans les flots..., »

Elle parut recueillir ses forces, leva les yeux au ciel, et reprit d'une voix basse :

« Je suis née bien loin d'ici, sur la côte occidentale de l'Angleterre, dans une contrée belle et sauvage, où l'on n'entend que le mugissement de la mer, où l'on ne voit que les rochers gris, dressés comme une barrière entre la terre et les flots. Ma famille était pauvre et obscure, mais elle était catholique d'ancienne souche. A cause de notre religion, nous vivions à l'écart de nos voisins; notre cercle était bien étroit; mais dans cet isolement, nous nous aimions davantage et nous nous trouvions heureux. Ma pauvre mère, qui manquait u foyer de famille, était morte en me mettant au monde; mon père était pilote; il s'éloignait fréquemment de la maison, et m'y laissait sous la garde d'une vieille cousine, qui m'aimait beaucoup, et qui m'avait appris à prier Dieu, à lire et à travailler. Nous n'avions de proche parent qu'un neveu de ma mère, Edward; lui aussi m'aimait, et mon père lui promit que je serais sa femme quand j'aurais dix-neuf ans. Il devait alors venir demeurer avec nous et remplacer mon père, qui vieillissait dans son emploi de pilote. J'étais tranquille, heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas; je n'avais qu'un souci : c'était l'éloignement fréquent de mon père et d'Edward; l'un s'absentait pour piloter les navires jusqu'à la rade de... L'autre, en attendant notre mariage, habitait, avec son vieil oncle, le phare qui se dressait au milieu de la mer, presque en face de notre maison. Ce phare était quelque chose d'effrayant! Le jour, on le voyait comme une colonne de granit, bâtie sur un îlot de rochers arides, contre lesquels la mer se précipitait avec fureur; la nuit on ne voyait rien que son œil flamboyant, ouvert dans les nuages... Je n'aimais pas le phare, car je savais combien le pauvre Edward s'y attristait, seul avec son oncle.

vieillard morose et triste, et n'ayant d'autre occupation que de veiller sur les rouages qui faisaient monter l'huile jusqu'à la flamme du fanal. Mais Edward ne se doutait pas que je prenais intérêt à son sort et à sa solitude, car j'étais légère, moqueuse, et je me jouais sans réflexion des sentiments de son âme. Quelquefois, il doutait de mon affection ; je prenais plaisir à l'inquiéter, je recherchais la société de nos voisins, je sortais aux heures où il devait venir nous voir; en un mot, j'excitais sa jalousie, je me faisais un jeu de sa peine et j'agissais sans droiture et sans loyauté. Il me manquait une mère pour me conduire et m'éclairer; le phare qui brillait sur les vagues et qui indiquait les écueils aux matelots, ne luisait pas dans mon cœur.

» Un jour, en présence d'Ewacd, une de nos voisines m'invita à aller le lendemain passer la soirée chez elle; elle voulait me montrer les curiosités que son fils avait rapportées des Indes, et je devais souper avec toute la famille. Lorsqu'elle fut partie, Edward me supplia de n'y pas aller; je badinai, je ne lui promis rien et il partit pour son rocher, triste et soucieux.

» Le lendemain, vers midi, mon père s'embarqua pour aller à la rencontre d'un navire qu'on avait signalé; il m'embrassa tendrement avant de partir, puis, il revint sur ses pas pour m'embrasser encore, et me dit :

» — Dans quinze jours, Nancy, tu épouseras ton cousin, et je ne te quitterai plus. Adieu, mon enfant chéri !

» Je l'embrassai, inquiète et le cœur serré, et longtemps je suivis sa barque sur les vagues. On était à l'équinoxe d'automne, et le temps variait plusieurs fois dans la journée. Dans l'après-dînée, le vent se leva, et la mer, couverte au loin d'écume, ressemblait à un champ de neige qu'aucun pas n'avait foulé.

» Je ne sortis point, et après une courte veillée, ma cousine se retira dans sa chambre. J'allai dans la mienne, je priai pour mon père qui ne devait rentrer qu'à la fin de la nuit; je regardai longtemps le phare, dont les yeux de feu flamboyaient au milieu d'un ciel sinistre; et comme je n'avais pas envie de dormir, je me mis à mon rouet, en pensant aux absents et en me reprochant d'avoir laissé partir Edward sans le rassurer. La vieille horloge venait de sonner onze heures, lorsqu'un singulier bruit attira mon attention. Il semblait qu'on eût jeté du sable sur ma fenêtre. J'y courus, je l'ouvris, et une voix bien connue prononça mon nom.

» — Mon cousin ! Edward ! m'écriai-je ; est-ce vous ? Comment cela se peut-il !

» — Pardonnez-moi, Nancy, répondit Edward, je n'avais pas l'esprit en paix, il m'était impossible de rester là-bas... Je voulais savoir si vous étiez allée chez les Ellis... Mon oncle dormait profondément, j'ai quitté le phare, je me suis jeté à la nage.... Je suis arrivé... Dieu soit béni ! je vous ai trouvée !

« Un profond repentir transperça mon cœur. C'était pour moi qu'il avait manqué à ses devoirs, quitté ce fanal dont la garde lui était confiée; ma légèreté était cause de sa faute : il m'eût été si facile de le rassurer !

» — Oh ! Edward, dis-je avec douleur, qu'avez-vous fait?

» — J'étais fou, répondit-il tristement, pardonnez-moi, j'ai douté de vous ! J'ai quitté mon poste, j'aurais franchi les flammes, s'il l'avait fallu, pour savoir où vous étiez ce soir.

» Je ne l'écoutais plus : un invincible effroi tenait mes yeux attachés sur le phare. Son feu, si brillant d'ordinaire, pâlissait de seconde en seconde, il lutta, défaillit et mourut.... Une obscurité soudaine se répandit sur les flots, et un cri d'angoisse mortelle s'échappa de mon sein.

» — Le phare ! m'écriai-je.

» Edward se retourna : une sourde exclamation sortit de ses lèvres :

» — Misérable que je suis ! s'écria-t-il ; il est éteint, et par ma faute ! J'y cours, adieu, Nancy !

» Et j'entendis ses pas s'éloigner dans la nuit.

» — Edward ! lui dis-je, où allez-vous?

» — Je retourne à mon poste, répondit-il, adieu, Nancy, adieu !

» J'entendis encore ses pas, et le bruit d'un corps qui se jetait dans les flots. J'étais tombée à genoux... Je n'osais lever la tête, je n'entendais rien que le vent et les mugissements de la mer soulevée. Combien de temps s'écoula-t-il ainsi ? je l'ignore... Des heures? des minutes? je n'en sais rien; mais ces moments pesèrent sur moi comme des siècles de torture. Quand enfin je me hasardai à regarder dans la direction du phare, je ne vis aucune lueur, tout était sombre, sur la terre, sur la mer et dans les cieux... Il n'était pas arrivé !

» Le vent devenait de plus en plus violent; j'entendais, sans les voir, les vagues qui se brisaient, avec des bruits rauques et sinistres, contre les écueils qui rendaient ce rivage si dangereux ; je regardais toujours, comme si j'avais pu percer les voiles qui cachaient l'horizon, quand soudain, je vis au milieu des flots, une petite lumière tremblante... Le son d'une cloche parvint en même temps à mon oreille... Je reconnus, à n'en pouvoir douter, la lumière et le signal d'alarme d'un navire en péril, et le souvenir de mon père me passa par le cœur comme une flèche. La lumière se rapprochait rapidement; elle volait sur les vagues, tantôt disparaissant entre leurs profondes vallées, tantôt brillant sur leurs crêtes écumantes. La cloche ne sonnait plus.... Je criai... je pleurai... personne ne m'entendit.... Ma vieille cousine était sourde, et notre maison, bâtie sur les rochers, était fort éloignée du village.... Le navire se rapprochait avec une effroyable vitesse.... Je ne distinguais ni son pont, ni ses mâts.... Je ne voyais que sa lumière tremblante.... Évidemment ceux qui le montaient ne connaissaient pas cette côte dangereuse, ou bien égarés par l'extinction du phare, ne se croyaient pas si près des écueils sur lesquels ils allaient se jeter....

Mon père était là, peut-être, et je ne pouvais rien ! Tout à coup, poussée par une rafale, la lumière passa devant mes yeux.... J'entendis un choc, des cris désespérés que la voix de la mer ne parvint pas à surmonter.... Le navire venait d'échouer sur les brisants, au pied même de notre demeure.... Ce choc retentit dans mon cœur et dans mon cerveau.... Je crus voir mon père et mon fiancé, qui, du milieu des vagues, tendaient les bras vers moi ; je voulus aller à leur secours et je tombai évanouie.

» Quand je revins à moi, j'étais couchée sur mon lit; ma cousine et une femme de nos amies me regardaient d'un air affligé. Dans la pièce voisine, on entendait un bruit de voix et de coups de marteau. J'étendis la main, j'attirai ma cousine vers moi, et je la suppliai de me dire ce qui était arrivé. Elle mit le doigt sur sa bouche, m'embrassa et se rassit, en cachant son visage dans son mouchoir. Je retombai épuisée sur mon oreiller, je n'avais pas la force de parler, mais j'écoutais avec une étrange attention les rumeurs qui partaient de la chambre voisine. Les coups de marteau avaient cessé ; on entendait une seule voix qui parlait d'un ton soutenu, comme celle d'un homme qui lit ou qui prie.... Puis le silence se fit; quelques minutes s'écoulèrent, et un grand bruit de pas se fit entendre sous la fenêtre, comme si une foule nombreuse y eût passé ! Toute mon attention, toute ma vie étaient concentrées sur ce bruit, et avant qu'on eût pu m'arrêter, je m'étais levée, enveloppée de ma couverture, et je courais vers la fenêtre.... Un coup d'œil m'apprit tout.... Deux cercueils, portés par des marins, précédés par un prêtre catholique et suivis par les matelots et les pêcheurs de la côte, descendaient le rocher et se dirigeaient vers le cimetière ; Edward et mon père n'étaient plus ! l'impitoyable mer m'avait tout ravi....

» On avait trouvé, je l'appris plus tard, le corps de mon malheureux père parmi les débris du navire qu'il pilotait, et qui était venu se briser sur les écueils de la côte. Mon père avait rencontré la mort la plus cruelle, au pied de sa demeure, et persque sous les yeux de son enfant. Les restes du pauvre Edward avaient été apportés par la mer, à une grande distance du village, et ses traits portaient l'empreinte d'une lutte obstinée contre une mort affreuse... Personne ne s'expliquait cette catastrophe, car personne n'avait remarqué que le phare se fût éteint; on l'avait vu briller pendant les premières heures de la soirée, et tous les habitants de la côte étaient prêts à affirmer qu'ils l'avaient vu brûler pendant la nuit entière. On crut généralement qu'Edward, entendant les signaux de détresse du navire, s'était jeté à la mer pour lui porter secours et qu'il avait trouvé la mort dans ce mouvement généreux.

» Seule, je savais la vérité.... Je serais morte de désespoir, si la miséricorde de Dieu n'était venue à mon aide, et ne m'avait indiqué la voie de la pénitence et du repentir. Guidée par le prêtre qui me connaissait depuis mon enfance, je résolus de me faire religieuse; je vins frapper à la porte de cette maison, et j'y fus admise, malgré mon indignité. Je vis ici parmi des anges, pauvre misérable que je suis.... Mais en quelque lieu que je me trouve, à la prière, au travail, pendant les veilles, sur mon lit, dans mes rêves, le souvenir de la mer me poursuit, et l'image de ceux qui ne sont plus est devant mes yeux. Peut-être ne tarderai-je pas à les revoir.... Et peut-être les prières de mes sœurs en Jésus-Christ obtiendront grâce devant la justice éternelle pour cette pauvre pécheresse.... »

Elle se tut un instant, et reprit d'une voix altérée :

— Vous voyez, mon enfant, où m'a conduite la légèreté, l'étourderie, et le vain désir de surexciter des sentiments qui, sérieux et calmes, auraient dû suffire à mon bonheur... Soyez plus sage et plus heureuse que moi....

A ces mots, elle se leva et regagna le cloître à pas lents. A la porte de sa cellule, elle m'embrassa et me dit :

— Priez pour la pauvre Madeleine....

Je ne la revis plus ; ses souffrances habituelles devinrent une maladie, d'abord grave, puis mortelle. Elle mourut dans une paix profonde, une paix céleste qui annonçait l'étroite union de cette âme éprouvée avec son Dieu. Après sa mort, on me remit de sa part cette image qu'elle avait brodée, et sur laquelle sa main défaillante avait tracé quelques mots.... Voilà, mes enfants, l'histoire de sœur Madeleine.

M. F.

LES DÉBUTS DES RÉFORMATEURS STRASBOURGEOIS, ZELL, CAPITO ET BUTZER,

TIRÉ DES MONUMENTS CONTEMPORAINS.

Les premiers écrits de Luther avaient été lus à Strasbourg avec une avide curiosité. Cependant ce ne fut qu'en 1521, après la diète de Worms, que la prétendue Réforme commença à prendre pied dans la ville.

Quelques membres du clergé donnèrent, comme partout en Allemagne, le signal de l'apostasie dans la capitale de l'Alsace. Le frère Tillman de Lyn, prédicateur des Carmes, Pierre Wickgramm, qui remplissait les mêmes fonctions au Dôme, et Matthieu Zell, curé de la chapelle de Saint-Laurent à la cathédrale[1], s'insurgèrent les premiers. Tillmann et Wickgramm furent destitués ; Zell, soutenu par les magistrats locaux et par le comte Sigismond de Hohenlohe, doyen du grand chapitre, eut de plus heureuses chances et se maintint dans sa place. — Sturm, dans

[1] La chapelle de Saint-Laurent, à la cathédrale, formait une paroisse.

son *Antipapus*, le qualifie d'orateur populaire, mais illettré ; Butzer, tout en lui reconnaissant les qualités de père de la réforme et d'apôtre de Strasbourg, l'appelle un pauvre petit esprit [1].

En effet Zell, quoiqu'il eût pris à Erfuth le grade de magister, était fort ignare ; mais, à défaut de la science, il était doué d'une loquacité extraordinaire et de beaucoup de cynisme.

Il commença à expliquer à ses paroissiens l'épître de saint Paul aux Romains.

« Conformément à la tactique employée par Luther, il remplissait ses sermons d'invectives contre le Pape et les ecclésiastiques; il attribuait les vices de quelques-uns des membres du clergé, d'abord au corps en général, puis à l'Église catholique elle-même, qu'il accusait d'être la protectrice de toutes les turpitudes et de toutes les abominations, et l'ennemie acharnée de la pure parole de Dieu [2]. »

On comprend l'effet que de semblables enseignements, répétés chaque jour, produisirent sur la population.

Beaucoup de bourgeois et d'artisans, — étonnés d'abord des expressions de l'orateur, — écoutèrent bientôt, avec une sorte de joie brutale, les invectives dont il accablait tout ce qu'ils avaient respecté jadis. Le peuple se laisse pousser facilement à fouler aux pieds ce qu'il vient d'encenser. Plus Zell devenait véhément, plus aussi la foule charmée déclarait sa doctrine conforme à l'Évangile. — Bientôt tout ce qui portait, à Strasbourg, le costume clérical, se vit exposé aux insultes de la populace. Plusieurs fanatiques se mirent à répéter les leçons du prédicateur, les uns dans de petits écrits qu'ils répandaient à profusion, les autres dans des sermons qu'ils improvisaient aux coins des rues et des places publiques.

Cependant l'évêque Guillaume de Honstein, informé de ce qui se passait à Strasbourg [3], fit écrire aux chanoines du grand chapitre par son chancelier. Il leur ordonnait d'imposer silence au curé de Saint-Laurent, qui était en même temps pénitencier de la cathédrale, et de lui appliquer l'édit de Worms s'il refusait d'obéir [4].

Les séniors et députés du grand chœur essayèrent d'arrêter le désordre, en faisant, en leur qualité de patrons et de curés primitifs, un règlement par lequel il fut enjoint à Zell de ne plus prêcher avant d'être convenu avec eux du sujet de son sermon [5]. Le novateur ne tint pas compte de cette ordonnance, et, voyant que son auditoire augmentait de jour en jour, il quitta, sans en demander l'autorisation, la chapelle paroissiale de Saint-Laurent et monta à la chaire de la cathédrale.

L'affluence fut alors plus grande encore que de coutume [1] ; la foule accourait là comme à un spectacle ; elle riait, elle battait des mains à chaque nouveau trait lancé contre le Pape, le clergé et l'Église par maître Matthieu ; celui-ci, assuré de la faveur populaire, redoublait d'audace, affirmait que rien au monde ne le ferait reculer ; que, s'il était hérétique, la Bible l'était également ; que tout ce qu'il avançait était conforme aux saintes Écritures, et que si on pouvait le réfuter par les Écritures, il consentait d'avance à être brûlé vif.

Le grand chœur munit d'un cadenas la chaire de la cathédrale pour empêcher l'orateur d'y remonter. Mais les menuisiers du voisinage en fabriquèrent une autre en bois (21 juillet 1522), et, toutes les fois que Zell voulait prêcher, les bourgeois portaient cette chaire dans la nef principale, et la plaçaient en face de la chaire de pierre.

« Après le sermon, on la remportait processionnellement, pour narguer le clergé et pour l'empêcher de la détruire [2]. »

Les membres du grand chapitre et du grand chœur essayèrent encore d'intervenir; mais, voyant que Zell ne tenait aucun compte de leurs ordres, ils demandèrent, à plusieurs reprises, aux chefs de la ville, de forcer cet homme dangereux à s'éloigner.

L'évêque s'en mêla une seconde fois. Son chancelier fut chargé de représenter aux magistrats de Strasbourg (2 août 1522) que, malgré la condamnation prononcée contre les doctrines de Luther, on continuait, dans la ville, à livrer les saintes Écritures à l'interprétation de chacun, et à détruire ainsi l'unité de la foi chrétienne; qu'en conséquence, l'évêque était décidé à agir contre les coupables, et qu'il priait le sénat de ne pas leur permettre de se faire un parti dans la bourgeoisie et de répandre davantage leurs détestables principes [3].

Le magistrat répondit à Guillaume de Honstein qu'on ne l'empêcherait pas d'exercer ses droits épiscopaux, « pourvu que cela eût lieu d'une manière légale et sans recourir à la violence.... »

Après cette assurance banale, il ajoutait une phrase significative destinée à prouver au prélat qu'il ne devait pas compter sur la coopération de la magistrature lorsqu'il s'agirait de prendre des mesures répressives.

« L'évêque est prié, disait le sénat [4], de vouloir bien ordonner à ses chanoines et à ses prêtres de livrer les chaires à des prédicateurs pieux, instruits, annonçant la *pure parole de Dieu* et la *vraie doctrine de l'Évangile et des Apôtres.* » On sait ce que signifiaient ces expressions dans le langage du jour.

Quant au grand chœur, le sénat lui fit savoir que, tant que Zell prêcherait d'une façon *parfaitement conforme aux Écritures*, il serait protégé tout autant

[1] Lettre à Blauwer, 16 novembre 1533.

[2] *Monum argent.*, mss. t. I, p. 10.

[3] Les évêques de Strasbourg résidaient alors à Saverne.

[4] Cet édit condamnait formellement Luther et ses adhérents.

[5] *Archives du grand chœur.*

[1] Wencker, *Chron.*, mss., t. II, part. II, fol. 26. — Speckle, coll. mss. t. II, fol. 124, verso. — *Monum. argent.*, mss., t. II, p. 3.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

que les chapitres eux-mêmes. On insinua même à ces derniers que la ville leur retirerait sa protection, s'ils ne laissaient l'orateur en repos et libre de poursuivre la voie qu'il avait choisie.

Faisons remarquer ici qu'à peine née, la réforme, ce prétendu acte d'émancipation de l'esprit humain, remplace, par l'action d'un pouvoir illégitime, celle de l'autorité divinement établie pour gouverner l'Église.

Dès l'an de grâce 1522, les sénateurs de Strasbourg tranchent les questions religieuses, se posent en organes du Saint-Esprit, et jugent si une doctrine est ou n'est pas conforme aux saintes Écritures et à la pure parole de Dieu.

La situation resta la même jusqu'au commencement de l'année 1523. Alors enfin, le promoteur Gervais Sopher [1] proposa contre Zell vingt-quatre articles de plainte, les remit à Jacques de Gotesheim, vicaire du prince-évêque, et conclut en déclarant qu'aux termes des Canons, maître Matthieu avait mérité d'être dépouillé de ses dignités ecclésiastiques et livré au bras séculier. Les vingt-quatre articles accusaient le curé de Saint-Laurent : d'avoir soutenu en chaire les hérésies de Luther, condamnées par le Pape ; d'exciter les laïques contre le clergé ; d'avancer dans ses sermons une foule de propositions hétérodoxes ; de pousser au renversement de toute hiérarchie, en prodiguant l'insulte au Pape et à l'ordre épiscopal ; de qualifier de bulles manichéennes les bulles papales, les indulgences, décrets, statuts, etc., et d'avoir soutenu un fanatique nommé Karsthans, lequel excitait le peuple à courir sus aux membres du clergé pour les assommer.

Zell ne fut ni ébranlé ni effrayé de la série des accusations portées contre lui. Il y répondit par une apologie qu'il adressa, en latin, à l'évêque, aux chapitres et au sénat, et qu'il fit imprimer en langue allemande pour la répandre dans le public. Cette apologie reprenait chacun des vingt-quatre articles ; le novateur y répondait en faisant usage des armes que l'arsenal luthérien lui avait rendues familières, et, à défaut de raisons, il se répandait en invectives contre le Pape et le clergé. Toutefois il niait absolument les rapports qu'on l'accusait d'avoir eus avec Karsthans.

On juge, d'après les dispositions des amis de la nouveauté, de l'impression que produisit à Strasbourg l'apologie de Zell. Les paroissiens de Saint-Laurent affichèrent divers placards dans lesquels ils déclaraient, en termes excessivement menaçants pour le clergé, qu'ils ne souffriraient pas qu'on leur enlevât leur curé. L'évêque s'adressa de nouveau au sénat et lui demanda de protéger les employés épiscopaux contre la violence ; le sénat répondit [2] : « qu'il veillerait au maintien de la paix publique; mais que, pour parvenir à une fin si désirable, il fallait conserver ses fonctions à Zell, et lui permettre d'annoncer dorénavant encore la pure parole de Dieu aux fidèles. »

[1] Wencker, *loc. cit.* — Speckle, coll., t. II, fol. 103. — Trausch., *Chron.*, mss., t. II, part. II. fol. 70 *et seq.* — *Archives de Strasbourg.* — Ce Sopher apostasia lui-même en 1525 pour se marier.

[2] *Ibid.*

Le magistrat eut soin aussi de faire savoir à maître Matthieu [1] : « qu'il serait soutenu et protégé tant qu'il continuerait à prêcher, *raillamment* et *sans crainte*, cette pure parole. » Et l'on renouvela la menace de retirer au grand chœur et au chapitre la protection de la ville, s'ils forçaient Zell à s'éloigner.

Il y eut de longs et inutiles pourparlers entre l'évêque et la ville. Maître Matthieu continua à exercer les fonctions de curé ; l'autorité temporelle s'était emparée des droits épiscopaux, et elle en usait sans daigner prendre le moindre ménagement.

La bourgeoisie, favorable au *nouvel Évangile*, ayant réussi à maintenir Zell, fit une nouvelle tentative qui fut également couronnée de succès, Les délégués du sénat enjoignirent au grand chœur de rouvrir la chaire de la cathédrale, le grand chœur dut y consentir ; il pria seulement le prédicateur d'abréger un peu ses sermons, afin de ne plus troubler a l'avenir la célébration de l'office, des heures et des vêpres.

L'apostat opposa un fier refus à cette humble requête, disant [2] : — « que leurs Grâces les chanoines trouveraient moyen de remédier à l'inconvénient dont ils se plaignaient, et que, quant à lui, il continuerait à prêcher la vraie et pure parole de Dieu au pauvre peuple, auquel elle était, d'ailleurs, si maigrement distribuée. »

L'attitude prise par Zell et l'appui que lui donnaient les chefs de la République, augmentèrent l'audace des amis de la prétendue réforme à Strasbourg ; — mais la portion très nombreuse de la population qui tenait à la religion de ses pères commençait, d'autre part, à témoigner beaucoup d'irritation et de mécontentement. Les lettres du savant Beatus Rhenanus, qui se trouvait alors dans la ville, peignent la situation comme très critique et faisant craindre des mouvements populaires.

L'agitation était extrême ; les questions religieuses, seules à l'ordre du jour, faisaient le thème de toutes les conversations. Chacun croyait devoir s'en mêler ; une foule de laïques, pleins de zèle pour le *pur Évangile*, s'empressaient d'écrire et d'exciter la bourgeoisie à persévérer dans l'œuvre si glorieusement entreprise. Le plus mince écolier se sentait appelé à contribuer au renversement du trône de l'antechrist, et livrait ses élucubrations à la presse. Strasbourg était inondée de pamphlets.

Sur ces entrefaites, le parti de la éforme acquit d'importants auxiliaires dans la capitale de l'Alsace.

Le célèbre Wolgang Fabrice Koepfel [3], plus connu sous son nom latinisé de Capito, y arriva dans le cours de l'année 1523.

Capito, l'une des grandes célébrité de la réforme, était né en 1478 à Haguenau, où son père exerçait

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.* — *Archives du grand chœur,*

[3] *Koepfel*, mot patois allemand signifiant *petite tête*

l'état de maréchal-ferrant. Il avait étudié successivement, à Fribourg et à Bâle, la médecine, la jurisprudence et la théologie, et avait pris le grade de docteur dans les trois facultés.

En 1512, Capito fut nommé chanoine de Bruchsal ; en 1515, il devint professeur de théologie et prédicateur de la cathédrale de Bâle. Il était en rapports suivis avec Érasme et les autres principaux savants de l'époque. Ses lettres nous apprennent [1] que, dès le temps où il se trouvait à Bruchsal, il avait cessé de croire au dogme de la transsusbstantiation, et qu'avant la levée de boucliers du réformateur de Wittemberg « il avait formé, de concert avec Zwingli, le projet de renverser le Pape. »

Il écrivit à Luther, le 18 février 1519, pour le féliciter de ses succès et pour lui offrir ses services : « Tu as des amis probes, puissants et savants en Suisse, le long du Rhin, et jusque dans le voisinage de la mer, lui dit-il. Lorsque le cardinal de Sion et d'autres encore ont été informés des dangers que tu cours, ils ont offert de pourvoir à ton entretien, et de trouver un lieu ou tu pourrais à ton choix te tenir caché ou paraître en public. Ils m'avaient déjà remis de l'argent pour te le faire parvenir en secret ; mais ce soir nous avons appris une joyeuse nouvelle : Luther vit et ne cessera pas de vivre de sitôt. Une lettre du duc au cardinal nous a donné ces détails, et nous voyons que tu n'as plus besoin de notre assistance. Toutefois nous sommes prêts à te rendre tous les services d'amitié qui sont en notre pouvoir [2]. »

Capito avait espéré que la ville de Bâle serait une des premières à se déclarer ouvertement *pour l'Évangile*, et qu'alors le rôle de réformateur en chef de la localité et la haute position qui en eût été la conséquence lui seraient nécessairement dévolus. Mais les magistrats de la ville hésitaient, et, d'une autre part, un poste brillant et avantageux était offert au docteur Fabrice. L'archevêque Albert de Mayence lui proposait la place de conseiller ecclésiastique et de chancelier à sa cour. Capito s'empressa, en conséquence, de revêtir de nouveau *la livrée de l'antechrist* et de partir pour la résidence du prince électeur.

La plupart des historiens protestants affirment que ce fut par amour pour la pure parole de Dieu, et afin d'avoir l'occasion de travailler à son extension. Il est vrai que, dans le secret de son cœur il continua à incliner vers la doctrine nouvelle, et qu'il en protégea le progrès, grâce à la confiance extrême qu'avait en lui l'archevêque Albert, prélat très ignorant et fort pauvre théologien ; mais cela ne l'empêcha pas de courtiser en même temps l'empereur, pour en recevoir des lettres de noblesse, et le Pape, afin d'en obtenir des honneurs ecclésiastiques. Il passa de la sorte plusieurs années, en ayant soin de ne se compromettre vis-à-vis de personne.

Érasme de Rotterdam s'était enfin prononcé nettement contre les novateurs. Dans une lettre adressée à ce savant en 1523 [1], Capito le prie encore de vouloir bien le rappler au souvenir du Pape et du nonce Chieregati ; il se plaint des ennemis qu'il s'attire par *son attachement à l'Église ;* il dit que les luthériens l'attaquent et le décrient dans d'infâmes libelles ; enfin il ajoute d'un ton lamentable que, malgré *tout ce qu'il a eu à souffrir pour la cause catholique*, on voulait, à Rome, le priver de sa prébende.

» Qui se souciera désormais de rester fidèle à l'Eglise romaine, s'écrie-t il douloureusement, si c'est ainsi qu'elle entend récompenser Capito de trois années de peines et de souffrances ? »

Peu de temps après, le docteur Fabrice se vit en effet dans la nécessité de quitter sa prébende de Mayenne, mais sans que Rome fût pour rien dans cette détermination. L'archevêque Albert avait dû se prononcer contre la levée de boucliers de François de Sickingen [2]. La débâcle du chevalier et de sa bande mit fin aux intrigues des amis de la nouveauté à la cour électorale et à l'influence qu'ils y exerçaient.

Capito se trouvait à la diète de Nuremberg au moment où se passaient ces événements ; il eut peur de retourner à Mayence, car il savait que plusieurs prélats et chanoines avaient pénétré ses intrigues. Il demanda et obtint un congé de plusieurs mois, et se rendit à Strasbourg. Lorsqu'il s'y vit casé avec un avenir assuré, il envoya sa démission définitive à son ancien seigneur.

Capito avait été nommé, en 1521, prévôt du Chapitre de Saint-Tomas à la place du défunt, Fabrice de Reichshoffen. Le pape Léon X lui avait accordé ce poste important, à la demande de l'archevêque de Mayence [3]. Peu après son arrivée à Strasbourg, le 8 juillet 1523, Capito se fit prudemment recevoir bourgeois de la ville, afin, comme il l'avouait dans les épanchements de l'intimité, de ne pas se voir en danger de perdre sa prébende par une destitution, en sa qualité d'ami de la pure parole de Dieu.

Ayant réglé ainsi ses affaires, il jeta le masque, et ne parla plus jamais de son *attachement* à l'ancienne Église, ni *des peines et des souffrances* qu'il endurait pour l'amour de la foi catholique.

Le docteur Fabrice devint promptement l'idole des partisans de la prétendue réforme à Strasbourg. Le 4 août, le sénat lui fit demander de prêcher à la cathédrale, et lui promit d'aplanir les difficultés qui pourraient s'élever à ce sujet avec le grand chapitre. En même temps, les chanoines de Saint-Thomas cherchaient à le faire expulser de leur collégiale ; mais Capito s'empressa de réclamer la protection des magistrats. Les pères conscrits strasbourgeois, déjà complètement au fait des droits et des devoirs résul-

[1] Gerdes, *Hist. evang.*, t. I, p. 113.
[2] Op. Luther, *Walch*, xv, 833

[1] Lettres de Capito à Erasme. — Hess. *Leben de Erasmus*, II, 556-561.

[2] Le chevalier de Sickingen avait attaque, à la tête de la noblesse des contrées voisines, l'électeur-archevêque de Trèves, et voulait detruire toutes les principautés ecclésiastiques.

[3] *Monum. argent.*, mss., t. II, p. 345.

tant de leur qualité d'*ordinaires* du lieu, accueillirent gracieusement la supplique, et débutèrent au chapitre de Saint-Thomas quatre sénateurs chargés de lui déclarer[1]: « Que les magistrats ne souffriraient pas qu'on privât le prévôt de ses droits, et qu'ils engageaient très sérieusement les chanoines à ne rien faire de contraire *à la justice*.

Appuyé de la sorte, Capito conserva sa prévôté, malgré l'opposition de l'évêque et d'une partie du chapitre de Saint-Thomas; il mit autant de fougue que Zell lui-même à attaquer l'Église catholique, ses dogmes, sa discipline et sa hiérarchie.

Au commencement du mois de juin de cette même année 1523, on vit arriver également à Strasbourg un homme dont l'influence devait l'emporter encore sur celle de Capito, et dont le nom est très célèbre dans l'histoire générale de la réforme. Il venait en fugitif, en fort pauvre équipage, et traînait à sa suite une ex-nonne dont il avait fait sa femme.

Cet homme était le célèbre Martin Butzer. Fils d'un baquetier né à Schélestatz en 1491, il avait fait de brillantes études à l'école de sa ville natale. Lorsqu'il les eut terminées, son grand père lui ordonna de choisir entre un métier et l'Ordre de Saint-Dominique.

Butzer préféra ce dernier parti. Après une année de noviciat, il prononça ses vœux. Il déclara par la suite qu'il y avait été poussé par le désir de continuer à étudier, et par la crainte de se damner en rentrant dans le monde, et *qu'ainsi c'était le désespoir qui l'avait fait moine*.

Butzer s'est efforcé plus tard de justifier son apostasie, en faisant, dans plusieurs de ses écrits[2] une peinture déplorable du genre de vie auquel il avait été condamné dans l'intérieur du couvent, et des obstacles sans nombre qu'on y opposait à son amour pour la science. Mais il arrange mal sa fable, car il résulte de ces mêmes écrits, que le Prieur du monastère, lui reconnaissant beaucoup d'esprit, de mémoire et de facilité, l'envoya à Steldelberg pour lui faire faire un cours complet de Théologie. Il y prit les grades de bachelier et de maître des études. Voulant favoriser plus encore un sujet de si haute espérance, le Prieur l'autorisa à aller achever ses cours à Mayence où il reçut la prêtrise. Ses supérieurs le rappelant ensuite Steldelberg, et il y exerça les fonctions de professeur.

Ce fut alors qu'il commença à donner dans la nouveauté, et à s'efforcer d'y entraîner les jeunes gens confiés à ses soins. Au lieu de leur faire lire Thomes *l'Aqueux (Thomas von Wasserbourg*, c'est ainsi que Butzer nomme saint Thomas d'Aquin — « Au lieu de leur faire perdre leur temps à de semblables sottises, — dit-il, [3] je leur enseignais le grec et les classiques latins. » — Les sympathies de Butzer pour les hommes qui s'étaient révoltés contre l'Eglise

[1] *Monum. argent., loc. cit.*

[2] Butzer Virant Wortaug 1523. Butzer Rechtvirfigung. 1543

[3] Ibid.

se manifestaient de jour en jour davantage. Elles éclatèrent surtout à l'occasion d'une dispute publique que Luther eut au couvent des Augustins à Steldelberg, le 26 avril 1518, et à laquelle notre héros assista.

Un historien protestant[1] s'exprime dans les termes suivants au sujet de cette conférence: « Le hardi Augustin se révèle avec toute sa force et sa puissance au Dominicain écrasé; le savoir du premier excite la stupéfaction du second; c'est pour lui une chose entièrement nouvelle d'entendre un homme estimant Pétronne, Augustin[2], les écrivains de ces temps éloignés et les connaissant mieux que Scott et les scholastiques; — un homme qui par son éloquence la noblesse de sa tenue (la noblesse de la tenue de Luther!) et la puissance de ses objections entraîne l'admiration générale. — Et ce même homme *daigne* avoir le lendemain un entretien confidentiel avec Butzer, entretien qui a lieu sans la présence d'un tiers, et dans lequel ils célèbrent un repas, où les instructions les plus sublimes sont servies au lieu de viandes matérielles! »

Les deux interlocuteurs se séparèrent ravis l'un de l'autre[3].

Toutefois cette admiration réciproque n'empêcha pas que quelques années plus tard, le docteur Martin traitât Butzer d'*homme déloyal*, d'*hypocrite* et de *Bavard de Strasbourg*, et que Butzer de son côté ne parlât avec tout aussi peu de respect de l'auguste personnage qui l'avait invité à son merveilleux banquet.

Pour le moment, l'entraînement du jeune dominicain allait croissant; on en trouve l'expression dans celle de ces lettres qui datent de cette époque. Il qualifie de têtes faibles les savants de Louvain, de Cologne, de Cambridge et d'Oxford qui sont opposés à Luther; il déplore leur *inconcevable stupidité*; — il réprime la vive horreur que lui inspire le décret rendu par la diète de Worms contre le docteur Martin.

En 1520, Butzer fut nommé chapelain du comte Palatin Frédéric, et se rendit en cette qualité à Spyre. Frédéric et sa cour étaient alors partisans de Luther et de *son Evangile*. En acceptant ce poste nouveau, Butzer rompait les liens extérieurs qui l'attachaient encore à l'Ordre de Saint-Dominique. Stochstraten et Cunty Collin d'Ulm portèrent une accusation contre lui aux Légats pontificaux qui se trouvaient à la diète de Worms. Inquiet des suites que pourrait avoir cette affaire, Butzer fit agir de son côté ses nombreux amis. Grâce à leur intervention il obtint du Pape, dit-on, l'autorisation de déposer le froc.

(La suite prochainement.)

[1] Jung Beitrage zut gaschichte dw Reform. p. 110

[2] La citation n'est pas heureuse, mais elle est à l'adresse des Protestants, et ne manque pas de produire sur eux un certain effet. Les écrits de saint Augustin ont été défigurés, mutilés et mal interprétés par Luther.

[3] Lettres de Luther, ap. de Welte I. 412.

LE BAPTÊME DU PRINCE IMPÉRIAL

Tout le monde a lu, dans tous les journaux et surtout dans le *Moniteur*, les magnifiques détails de la grande fête nationale amenée par le baptême du fils de l'Empereur. Si nous l'appelons fête nationale par excellence, c'est qu'elle a été un splendide hommage, rendu partout avec le plus grand éclat, à cette Religion catholique qui circule dans le sang français, et qui seule mettra toujours la France à la tête des nations. Le prince est né au milieu des conférences de la paix, — de cette paix qui a été signée le dimanche de Quasimodo, appelée autrefois à cause de son évangile, le dimanche de la paix, — a été accueilli comme le précurseur de cette paix tant désirée.



SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL PATRIZI,
LÉGAT *A LATERE* DU PAPE PIE IX.

Une heure après sa naissance, la bénédiction souveraine du vicaire de Jésus-Christ lui était, à la demande de son père, apportée par l'électricité.

Le Pape était le parrain de cet auguste enfant. La vieille basilique de Notre-Dame, cette maison de Dieu, devait le recevoir, lui et les vœux de son baptême. On l'avait ornée et parée comme pour une de ces fêtes universelles qui viennent quelquefois dans un siècle. Les saints engagements du baptême allaient être prononcés par la bouche la plus vénérée ; et le saint Père, pour cette pompe, était représenté par ce qui le touchait de plus près, son légat *a latere*, venu de son côté, comme une part de lui-même.

Autour de ce prince de l'Église, l'Empereur qui voit dans son fils un chrétien avant d'y voir un successeur, avait voulu que les vœux du baptême fussent entendus et recueillis par l'église dignement représentée par tout l'épiscopat. Nos quatre-vingts



BAPTÊME DU PRINCE IMPÉRIAL, A NOTRE-DAME, LE 14 JUIN 1856.

évêques, cette belle et sainte phalange, à laquelle les gouvernements trembleurs qui sont tombés ne permettaient pas de se voir, étaient réunis là tous, avec leurs frères étrangers, comme en un concile, où il ne fallait que témoigner, dans une joie sainte, que le Christ vit, que le Christ règne, que le Christ a l'empire, puisque le souverain aux heureuses mains duquel la France régénérée a remis ses destins, reconnaît et proclame que la première sauve-garde des nationalités et des trônes est la bénédiction du pontife suprême.

A côté de ces princes de l'Église, brillaient les autres puissances : l'armée qui est la force, la magistrature, qui est le droit, comme l'Église est la justice, la liberté et la vie.

Nous ne parlerons pas des élans de chaude sympathie et des assentiments donnés amplement partout à cette fête, des splendeurs qui l'ont animée, des illuminations qui ont éclaté dans les plus humbles demeures, de ces joies immenses que les populations n'oublient pas.

Que Dieu bénisse la nation qui, au milieu de ses écarts, l'honore et l'aime si vivement. Cette nation peut avoir ses épreuves, mais elle ne périra point[1].

J.

PRISCA

I.

C'était sous le règne de Claude. Le soir tombait sur la campagne romaine, tout enivrée de la fête des Vendanges; la grande ville était déjà plongée dans l'ombre et preludait aux plaisirs de la nuit, aux longs festins, aux danses, aux jeux, qui, chez les Romains opulents, terminaient la journée. Deux hommes descendaient le flanc du mont Celius, et passant devant le temple de Diane, devant la fontaine des Faunes, devant le temple de la Liberté, qui portait, gravé sur ses murs le code pénal des vestales infidèles, ils arrivèrent à un vaste palais qui semblait plongé dans un profond repos.

L'esclave, assis près de la loge du molosse, ouvrit, au signal que donnèrent les visiteurs; et un vieil affranchi, reconnaissable à son bonnet phrygien, les conduisit dans l'intérieur de la maison.

— Ma fille Prisca est-elle seule? dit le plus âgé des deux étrangers.

— Priscilla est avec elle, répondit l'affranchi.

— C'est bien, Aquila; précède-nous.

Ils traversèrent une vaste galerie, faiblement éclairée, où d'anciennes images consulaires, des faisceaux, des trophées d'armes, annonçaient le haut rang de ceux qui occupaient cette demeure. Au bout de la galerie, se trouvait une porte en bois de citronnier. Aquila l'ouvrit et introduisit les deux visiteurs dans le gynécée de Prisca.

Cette chambre, assez vaste, n'avait aucun ornement; la mode romaine n'y avait introduit ni les sculptures de la Grèce, ni les tentures de l'Asie, ni les meubles d'ivoire, ni les vases de cristal, d'or ou de bronze, dépouilles du monde vaincu, dont les femmes romaines décoraient leurs maisons. La simplicité des jours antiques respirait dans cette modeste chambre, où la jeune et belle Prisca filait une quenouille chargée de lin, assise à côté de sa nourrice Priscilla.

Telle était Lucrèce autrefois, plus belle, parmi les travaux du gynécée, que les femmes de Rome au milieu de la splendeur des fêtes. — C'était Lucrèce, mais Lucrèce plus jeune, plus humble et plus douce...

Aussitôt que Prisca eût reconnu l'un des deux visiteurs, elle s'avança vers lui, le salua avec respect, disant : — Est-ce vous, Antoninus, ami de mon père? qui me vaut le bien de votre visite à une heure aussi avancée?

— Ma fille, dit le consul, en passant la main sur le voile et les cheveux de Prisca, j'avais à te faire une communication importante. J'ai attendu que la nuit fût venue, que les curieux et les délateurs fussent assis au banquet du soir, avant que de me présenter devant toi, avec l'ami que je t'amène.

A ces mots, Prisca leva les yeux sur l'homme qui accompagnait son tuteur. Celui-là ne portait point la toge romaine; il n'avait aucun des insignes qui annonçaient à la société antique l'homme noble et libre; et cependant une hauteur voisine du dédain respirait dans sa contenance. Cet homme n'était ni sénateur, ni consul, ni chevalier : il était quelque chose de plus puissant que tout cela,

— Tu reconnais Narcisse, ma fille?

Elle inclina la tête.

— Narcisse est un ami; nous pouvons parler en sûreté, poursuivit Antoninus.

Ils s'assirent; Priscilla se tint à l'écart, couvrant d'un regard maternel sa fille bien-aimée. Le consul prit la parole d'une voix caressante, et en jouant avec le voile de Prisca : — Tu sais, ma fille, lui dit-il, combien tu m'es chère, et combien, depuis ton enfance, j'ai veillé avec soin à ton éducation et à tes plaisirs.

Lorsque à la mort de ton père, tué glorieusement dans les guerres de Germanie, le sénat t'adopta, voyant en toi une orpheline du peuple romain, et que, comme ton proche parent, l'ami de ton père, issu ainsi que toi de la race Hafferii, il me nomma

[1] Le portrait du légat *a latere*, que nous donnons à l'entrée de ces notes rapides, est la reproduction de la belle photographie de M. Gustave Legray, dont l'établissement, boulevard des Capucines, 35, est honoré aujourd'hui des plus illustres patronages.

ton tuteur, j'en jure par les dieux, je voulus être pour toi un véritable père. Je soignai ta fortune, je te donnai des esclaves, précepteurs, grammairiens, historiens, poëtes, achetés à grands frais sur les marchés de la Grèce; je mis à la tête de ta maison, Aquila et Priscilla, fidèles et précieuses affranchies; je t'environnai, enfin, de sollicitude et de soins; mais ma tâche ne sera remplie que lorsque je t'aurai honorablement mariée, et que j'aurai remis à un noble époux le trésor qui me fut confié à moi-même. Tu as atteint l'âge où se marient les filles de ton rang, et je viens te proposer une alliance qui surpasse mes désirs et mes espérances. Écoute, ma fille, ce que Narcisse veut te dire.

— Messaline n'est plus, dit l'affranchi de Claude, et c'est la main de César que je viens proposer à la noble Prisca. Pallas soutient Agrippine; Calist met en avant Lollia-Paulina; mais que Prisca se montre, et elle n'aura point de rivales...

— Entends-tu, ma fille, le trône, l'empire!... Claude est vieux; avant peu d'années il ira rejoindre les dieux; les droits de Britannicus sont effacés par les crimes de sa mère : ton fils règnera... Remercie Narcisse, ma fille, et promets-lui ta reconnaissance et ton appui.

Il parlait, mais la jeune fille ne l'entendait plus. Une vive rougeur couvrait son visage; une indignation secrète faisait étinceler ses yeux; mais ce sentiment n'éclata point; après quelques instants de silence, elle répondit d'une voix très calme : — Je remercie Narcisse et vous-même, Antoninus... mais je ne veux pas me marier.

— Que dites-vous, ma fille? s'écria le consul au comble de l'étonnement; quel propos d'enfant est-ce là? C'est un badinage indigne d'une fille de votre rang.

— Seigneur, répondit-elle, ce n'est point un badinage; c'est l'expression de ma pensée la plus intime et de ma plus ferme détermination; je ne me marierai point.

— César vous déplait-il? Mais... César est bien vieux! dit Narcisse de sa voix insinuante.

— Si j'épousais César, je respecterais en lui la vieillesse et le trône, et je ne spéculerais point, Narcisse, sur la mort de mon époux. Mais jamais ni Claude, ni nul autre, romain ou barbare, n'aura de droits sur ma personne. Je suis née de race libre, et nul ne forcera ma volonté.

Antoninus était devenu pourpre de fureur.

— Savez-vous bien, malheureuse, qui foulez aux pieds votre fortune et celle de votre famille, savez-vous bien à quels soupçons pourraient donner lieu vos refus insensés?....

A ces mots, Priscilla tressaillit et sa main laissa tomber le fuseau. Prisca était demeurée calme; ses yeux baissés regardaient un petit anneau d'argent qu'elle portait au doigt, et dont le chaton offrait gravé, un agneau portant une bannière; elle leva enfin les yeux sur son tuteur, qui semblait attendre une réponse. Il poursuivit : — Déjà le bruit en a circulé : On vous a soupçonnée d'avoir admis dans votre maison une superstition étrangère, et d'avoir peut-être vous-même prêté l'oreille aux vains discours d'un misérable juif, un pêcheur ou un faiseur de tentes... que sais-je? On a remarqué que jamais vous n'assistiez aux fêtes ni aux sacrifices; on s'en étonnait, mais on ne pouvait croire qu'une fille noble, une romaine eût abjuré les dieux de ses ancêtres, pour adorer un homme crucifié entre deux voleurs!

— On pouvait le croire, Antoninus, car cela est : je suis chrétienne!

Le consul recula presque à ces mots; elle poursuivit à son tour, avec une énergie concentrée :

— Je suis chrétienne, j'ai engagé ma foi à Jésus-Christ, l'époux des vierges, et voilà pourquoi, Antoninus, voilà pourquoi, Narcisse, je ne puis ni ne veux épouser César.

— Mais, fille insensée, savez-vous bien qu'il existe des lois contre ceux qui abjurent le culte des dieux de la patrie?

Prisca sourit à ces mots, et Priscilla courant vers elle, l'étreignit dans ses bras comme pour la défendre.

— Que crains-tu? lui dit à demi-voix la jeune fille : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; car*, le Maître l'a dit, *le royaume des cieux est à eux*.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Narcisse disait à l'oreille d'Antoninus :

— Elle est coupable... Un décret de Claude pourrait la faire mourir.., Elle est très riche; j'obtiendrai que ses biens vous soient adjugés... la race des impies ne doit pas vivre...

— Elle est bien jeune! elle est bien belle! dit Antoninus avec pitié.

— Mais si riche! Vos dettes seraient payees... D'ailleurs, la livrer aux juge, c'est faire acte de bon citoyen...

— Ma fille, reprit Antoninus en se rapprochant, ne vous perdez pas : oubliez cette philosophie farouche qui ne vous enseigne que le mépris du monde et de ses biens; prenez possession du monde et de ses joies; acceptez l'alliance de Claude et sacrifiez aux dieux de l'empire.

— Jamais!

— Votre famille vous demande ce bienfait; je vous le demande, moi qui ai pris soin de votre enfance.

— L'ordre de mon Dieu m'est plus sacré que le vôtre, Antoninus, n'en riez pas, car je n'ai qu'une seule réponse : — Je suis chrétienne!

— Et devant le juge, au milieu des tourments, malheureuse Prisca, parlerez-vous encore ainsi?

— Je l'espère, avec la grâce du Seigneur; *je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en Celui qui me fortifie!*

— Vous déshonorez votre famille, la noble race dont vous êtes issue; il est juste de vous livrer aux lois de l'empire, qui punissent les impies et les prévaricateurs!

— Faites-le, seigneur, et je prierai le vrai Dieu qu'il vous bénisse et vous éclaire!

Antoninus hésitait encore; mais les insinuations de Narcisse, mais la perspective de cette grande fortune livrée entre ses mains, entraînèrent le romain cupide et dissipateur : il sortit, et Narcisse le suivit, après avoir jeté sur Prisca un regard ironique et cruel. Un quart d'heure après, les gardes du Prétoire occupaient le palais consulaire, et la jeune chrétienne était captive dans la maison de ses ancêtres.

II.

Quelques jours plus tard, un spectacle à la fois déchirant et sublime se passait dans le temple d'Apollon, au milieu de la tourbe des juges et des sacrificateurs. Une jeune fille, une enfant était attachée au chevalet; le juge la pressait de questions :

— Est-ce le pêcheur Pierre ou Céphas qui vous a donné le signe de la nouvelle religion? — Dans quelle maison avez-vous reçu ses enseignements? — Sont-ce vos affranchies Aquila et Priscilla, qui vous ont détournée de la religion de vos ancêtres? Répondez un mot, et la colère de César se tournera contre ceux qui vous ont poussée à ces excès... Répondez!

Mais nulle parole ne sortait des lèvres de la vierge martyre. Heureuse de souffrir, elle ne voulait attirer la persécution, ni sur le saint apôtre, son père dans la foi, ni sur la famille de Pudens [1] où elle avait reçu les premières notions du Christianisme, ni sur les dévoués serviteurs qui, éclairés eux-mêmes des lumières de l'Évangile, avaient apporté à leur jeune maîtresse ce précieux présent; elle se taisait, héroïque en son silence et au milieu de ses douleurs :

— Si vous ne voulez parler, reprit le juge, sacrifiez, ma fille, jetez un grain d'encens sur ce brasier qui fume aux pieds d'Apollon, et vous serez délivrée!

— Jamais! répondit la faible voix de Prisca, jamais.

— Vous souffrez, vos membres délicats sont brisés par ces tortures; ayez pitié de votre jeunesse et de votre beauté; sacrifiez!

— Jamais!

Les tortures redoublèrent; les fouets, le feu, les torches embrasées, l'huile bouillante furent employés tour à tour... Prisca souriait au milieu des tourments, comme si elle eût vu les anges autour du chevalet, lui apporter, de la part du céleste Époux, cette couronne immortelle où les lis de la virginité se mêlent aux roses empourprées du martyre. Les païens ne pouvaient supporter l'éclat de son regard; ce front candide leur apparaissait terrible, comme si Dieu l'eût environné déjà de cette majesté suprême, qui au dernier des jours, terrassera ses persécuteurs en présence de leurs victimes.

— C'est assez, dit enfin un des juges; rendons la sentence!

La sentence fut exécutée sur le chemin d'Ostie : la tête de Prisca tomba sous le glaive. Sa courte et innocente vie fut couronnée par le martyre, et l'Église catholique l'honore comme la première vierge martyre de l'Occident. La Rome des Césars n'est plus, mais depuis quinze siècles les fidèles visitent l'antique sanctuaire bâti sur la maison de Prisca, révèrent ses reliques précieuses, et s'encouragent au combat de la vie par le souvenir des vertus de cette enfant.

MATHILDE TARWELD.

L'INSURRECTION DU 10 AOUT 1792 [2]

Où étaient.... *les dangers de la patrie?* A l'intérieur, ce n'était pas la contre-révolution, mais la Révolution même qui faisait grandir les périls par ses persécutions religieuses, par ses outrages continus à la royauté et la destruction de ses prérogatives, par ce despotisme de l'anarchie qu'elle encourageait et fortifiait chaque jour avec ses lâches complaisances. A l'extérieur, elle avait jeté le gant à l'Europe, et l'Europe l'avait relevé; l'Autriche avait entraîné la Prusse à se décider contre la France. Les électorats allemands nourrissaient contre nous des haines plus ou moins franches. La Russie écoutait l'émigration et n'attendait, pour la seconder de ses armes, que le moment où elle se croirait sûre d'avoir asservi la Pologne. L'Espagne était incertaine; l'Angleterre, sous un masque de neutralité, cachait ses aversions antifrançaises et attendait son heure. Le Pape, doux et conciliant, ne s'armait pas comme souverain contre une révolution qui le voulait renverser; mais comme pontife il avait dû la combattre. Les autres gouvernements de l'Italie, attachés à l'Autriche, et plus ou moins gouvernés par elle, ne séparaient pas, dans leurs rapports avec nous, leur politique de la sienne. Ils pouvaient, au premier jour, lui donner des troupes. Il n'y avait que la Suède et le Danemarck dont la neutralité fût certaine. C'est ainsi qu'en trois années la Révolution avait réussi, par ses folies, à dissoudre

[1] Voyez sur la famille de Pudens, notre précédent récit : *Marcie*.

[2] Ce fragment remarquable est extrait d'une histoire de la Révolution, depuis 1789 jusqu'au Consulat, qui sera prochainement mise au jour, et fera suite à l'histoire de France, publiée par la Société de Saint-Victor. Elle aura un intérêt nouveau, et par la vivacité des peintures et des scènes dramatiques, et par la logique des principes suivant lesquels les faits se sont découlés. Elle ne sera ni trop volumineuse pour fatiguer l'attention impatiente du lecteur, ni trop courte de manière à resserrer les faits dans un cadre où ils perdraient leur grandeur, leur couleur et leur enseignement. Elle formera deux volumes in-8°.

les alliances que la monarchie avait créées, à s'isoler en Europe, et à s'estimer heureuse de n'avoir contre elle, pour le moment, que les armes de deux puissances, en pressentant pour un prochain avenir l'hostilité déclarée des autres. Mais dans la pensée du Jacobinisme, les dangers réels ou prétendus de la Patrie, n'étaient qu'un levier pour soulever les masses, et emporter dans une émeute suprême la royauté.

Pour ce dernier coup de main, l'on exécuta, malgré le *veto* du Roi, le décret sur le camp de Paris. Les mémoires de madame Roland et de Barbaroux, établissent à ne pouvoir en douter, que cette émeute eut pour auteurs les Girondins. Marseille était alors, dit Lantard, la sentine d'une grande portion du globe, l'écume des criminels vomis des prisons de Gênes, du Piémont, de la Sicile, de toute l'Italie enfin, de l'Espagne, de l'Archipel, de la Barbarie; or les Girondins, observe Barbaroux, celui-là même qui dirigea la première troupe de Marseillais expédiés à Paris le 4 février 1792, les Girondins écrivirent à Marseille d'envoyer sur Paris 600 hommes qui *sussent mourir*, et Marseille les envoya. Ils arrivèrent le 30 juillet, par le faubourg Saint-Antoine, où ils furent accueillis comme des libérateurs. Barbaroux et Fournier l'Américain les reçurent à Charenton, et Santerre leur donna un repas aux Champs-Élysées, le jour même de leur entrée. A la suite des libations copieuses, ces bandits blessèrent ou tuèrent une vingtaine de gardes nationaux qui faisaient un modeste repas; ils emmenèrent leurs prisonniers en face de 4,000 hommes armés de fusils et de canons, qui restèrent l'arme au bras, comme pétrifiés, et l'on vit dès lors qu'ils étaient maîtres à Paris. Le 11 juillet, cette bande de brigands reçut de la mairie, qui l'avait obtenue de l'Assemblée, une paie de trente sous par jour, et elle effraya les rues de la ville en faisant retentir l'hymne farouche des Marseillais[1].

La déclaration de la *patrie en danger* avait mis en émoi tous les corps délibérants; il était naturel que cette mesure s'étendît aux quarante-huit sections de la capitale. Elle fut votée le 25 juillet, et le 26 il y eut en France 80,000 clubs en permanence. Toutefois les Girondins, qui donnaient à l'anarchie cette formidable organisation, ne voulaient pas encore la république. Entraînés ou séduits par la faction d'Orléans, dont Laclos et Sillery étaient toujours les agents principaux, ils avaient jeté dans le public, par l'organe de Pétion, l'idée de la déchéance du Roi et de l'élévation du duc d'Orléans au trône. Leur politique était à double face : s'imposer à Louis s'ils le pouvaient, ou, s'il ne cédait pas, le renverser par l'insurrection, et élever le duc d'Orléans, pour gouverner, non pas avec lui, mais par lui. Mais cette politique insidieuse n'était pas celle des clubs. Ils ne comprenaient pas que les Girondins, leurs alliés du moment, fissent des phrases contre la royauté, et en conservassent le simulacre aux Tuileries : aussi le 4 août, les deux sections des Gravilliers et de Mauconseil dirent nettement qu'elles ne reconnaissaient plus Louis XVI pour le roi des Français.

Or, voici que l'orage qui doit emporter le trône, se condense sur tous les points de Paris. Les Marseillais et tous les fédérés effraient la ville de cris sauvages. Le ban et l'arrière-ban des scélérats viennent prêter leurs bras au parti de l'action; toute la cité est pleine de ces bruits vagues et de ces sinistres pressentiments qui annoncent les grandes chutes; c'est au point que les Girondins eux-mêmes s'alarment.

Et la royauté, quelle résistance opposera-t-elle? où sont les conseillers intelligents, les soldats fidèles, les nationaux dévoués? On a vu que la garde personnelle de Louis avait été licenciée et recomposée par un décret. Le 25 juillet, sur la motion de l'évêque constitutionnel Fauchet, la terrasse des Feuillants, qui était, pour ainsi dire, la clé des Tuileries, avait été mise sous la police immédiate de l'Assemblée; quant aux forces militaires qui restaient à la monarchie, les voici : 1200 gendarmes, gagnés par les clubs, occupaient le Louvre, le Palais-Royal, l'Hôtel-de-Ville et le quai d'Orsay, ou bien étaient consignés au château, et soutenus par douze pièces de canon. La garde nationale, qui n'obéissait plus à un seul chef, mais à des commandants successifs, qu'on avait d'ailleurs *épurés* dans un sens démagogique, et dont l'artillerie était notoirement amie des clubs, occupait divers postes aux Tuileries et au Pont-Tournant, fortifiait le poste de l'Hôtel-de-Ville et gardait le Pont-Neuf; elle comptait 2,400 hommes; 950 soldats qui composaient le régiment des gardes suisses, protégeaient les appartements et les galeries du château; enfin 200 gentilshommes d'un dévouement à toute épreuve formaient deux compagnies : l'une pour défendre l'antichambre du Roi, l'autre pour veiller à la porte de la Reine.

A ce petit nombre de soldats, dont la plupart étaient peu sûrs, l'insurrection opposait des ressources puissantes. Le club des Cordeliers où les Marseillais s'étaient établis, était le centre d'action. A droite, le faubourg Saint-Antoine, aux ordre de Santerre, devait aller sur le Carrousel; à gauche, le faubourg Saint-Marceau, commandé par Westermann, marcherait par le Pont-Royal. Danton passionnait le mouvement avec ses fureurs. D'une activité dévorante, il répétait son mot de prédilection : *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.* Marat et Robespierre l'assistaient dans l'ombre, avec un fanatisme qui se cachait jusqu'à l'heure des dépouilles; ni l'un ni l'autre ne parut dans la bataille, ils se blottirent dans leurs caves. Mais Marat enflammait l'émeute par ses proclamations, et Robespierre, puissant aux Jacobins, dirigeait tout, sans laisser nulle part une signature ou la trace d'une démarche. Marat fut le pamphlétaire, Robespierre l'organisa-

[1] Ce fut après la déclaration de guerre du 20 avril 1792, qu'un officier du génie, d'un caractère doux, Rouget de l'Isle composa la *Marseillaise*, paroles et musique, à Strasbourg où il était en garnison. Le chant de cet hymne, dont les vers sont déclamatoires, est empreint du sombre génie de la Révolution.

teur, Danton le tribun de la journée du 10 août.

C'était le 10 au matin. Les conjurés envahissent les églises et sonnent le tocsin dans soixante clochers; la ville se remplit d'épouvante. Vers quatre heures, une nouvelle municipalité insurrectionnelle est établie à l'Hôtel-de-Ville. On ne conserve que deux membres de l'ancienne administration : le maire Pétion, et Manuel, procureur général de la commune, tous deux dans le complot. La première pensée de ces nouveaux-venus c'est d'exécuter Mandat, qui commande en chef les seize bataillons de la garde nationale; la commune le fait demander, l'interroge, le condamne à la prison de l'Abbaye, sous prétexte qu'il a battu le rappel sans l'ordre de Pétion, et à peine a-t-il dépassé le perron de l'Hôtel-de-Ville qu'un coup de pistolet le renverse; des piques et des sabres l'achèvent, et le cadavre est jeté dans la Seine. A la place de Mandat, le conspirateur Santerre est nommé chef de la garde nationale. Quant à Pétion, qui, en sa qualité de maire, dispose de toutes les troupes, il se rend à l'Assemblée; il déclare qu'il a pris toutes les mesures de sûreté publique qu'exige la gravité du moment; puis il se retire à la mairie, pour se faire garder par quatre cents hommes qui ont l'air de le consigner, et jouer ainsi la comédie, en abandonnant à l'émeute la place publique et les Tuileries.

Au Château, toute la famille royale est déjà debout; elle écoute épouvantée le tocsin. Le Roi donne des ordres avec tranquillité; la Reine dévore ses pleurs; ses paupières sont rouges, son cœur se gonfle d'indignation et de fierté, mais sa force d'âme domine son émotion. La sœur du Roi, Madame Elisabeth, est sereine; elle ouvre une fenêtre, regarde avec mélancolie le ciel qui s'embrase à l'orient, et elle dit à la Reine :« Ma sœur, venez donc voir l'aurore. » C'était, hélas ! le dernier soleil qui se levait sur la royauté.

Cependant Louis XVI n'a pas un instant à perdre; et il hésite entre le combat et la résignation. Marie-Antoinette le presse de protéger son trône avec son épée; mais il manque, à l'instant décisif, de ce courage d'action qui est la force des situations extrêmes. Quand déjà l'émeute roule ses bandes autour du Carrousel, il descend du château, parcourt à pied, le chapeau sous le bras, les rangs de ses défenseurs, au lieu de faire à cheval une revue imposante, et d'électriser les troupes de son regard et de sa parole, comme l'eussent fait Philippe-Auguste, saint Louis, ou Louis XIV. Cette froideur le perdit.

A six heures (toujours le matin), Westermann entraîna Santerre qui balançait encore et se mit en marche vers le Pont-Royal. Le bataillon qui devait en garder le passage s'enfuit, à peu près sans combat. Les officiers de la gendarmerie du Louvre, ne pouvant compter sur elle, lui ordonnèrent de se replier sur le Palais-Royal, et la foule arriva sans résistance jusqu'auprès des Tuileries. Alors les canonniers, dans les cours du château, déchargèrent leurs pièces en l'air, refusant de tirer sur le peuple, et les bataillons de la garde nationale passèrent à l'ennemi, aux cris répétés de : Vive la Nation !

Rœderer, qui avait de la probité, mais un caractère faible et timide, dit alors au Roi : « Votre Majesté n'a pas cinq minutes à perdre, elle n'a de salut que dans l'Assemblée Nationale. « La Reine s'indigna et répondit : « Monsieur, il y a ici des forces; il s'agit de savoir qui l'emportera, du Roi et de la Constitution, ou de la faction. » Certes, avec quelque audace, le Roi escorté de ses braves et faisant une charge à fond sur la populace, aurait pu s'ouvrir un passage. Mais il préféra le conseil de Rœderer. Il se rendit donc à la salle du manége, n'ayant pour cortége que de faibles détachements. Près de l'allée des Feuillants, il observa tristement le deuil anticipé de la nature, qui semblait prophétiser le sien : « Voilà bien des feuilles, dit-il, elles tombent de bonne heure cette année. » Le Dauphin suivait, sans rien comprendre à ces choses au-dessus de son âge; la Reine était calme. En arrivant à l'Assemblée, le Roi prononça ces simples paroles :

« — Je suis venu ici pour éviter un grand crime; je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous. »

« — Sire, répondit le président Vergniaud, avec une jactance qui simulait le courage, vous pouvez compter sur la fermeté de l'Assemblée Nationale; ses membres ont *juré de mourir en soutenant les droits du peuple et les autorités constituées.* »

Tristes paroles.

Le Roi et sa famille furent placés dans la loge d'un journaliste, et l'Assemblée députa au peuple vingt de ses membres pour le contenir. Il était un peu plus de huit heures, quand les fédérés marseillais et brestois se présentèrent aux grilles des cours des Tuileries. La grille de la cour royale leur fut ouverte par le portier du roi, et les Suisses, ne se voyant pas assez nombreux, abandonnèrent six pièces de canon, et allèrent occuper les galeries et les fenêtres du château. Les Marseillais se répandirent dans la cour, agitant leurs chapeaux en l'air, et criant aux Suisses *de fraterniser* avec eux. Alors une scène atroce devint le signal de la guerre civile. Sous le vestibule, quelques insurgés saisirent une sentinelle suisse et la tuèrent. Ils entraînèrent ensuite quatre autres soldats avec des crochets de fer et les mirent en pièces. Un tambour des grenadiers de la section de Henri IV (dit Maton de Varennes, contemporain des événements), arracha le cœur d'un de ces soldats et le mâcha avec la joie d'une bête fauve. Les Suisses, révoltés de cette barbarie, firent un feu de peloton; un chef d'insurgés tira un coup de pistolet vers les fenêtres, et les Suisses y répondirent par un feu roulant. En un instant la tourbe des insurgés prit la fuite, et les cours furent vidées; la cour principale était jonchée de morts, de fusils, de piques et de bonnets; voilà ce que firent moins de 200 Suisses avec la rapidité de la foudre. Tout à coup, le comte d'Hervilly vint de l'Assemblée; il apportait l'ordre écrit du Roi de ne pas continuer le feu.

« — Il faut, dit-il aux Suisses, vous porter à l'Assemblée. »

Ces braves s'imaginèrent qu'ils allaient enlever le Roi ; ils protégèrent leur retraite avec deux pièces de canon, traversèrent au milieu d'une grêle de balles la terrasse des Feuillants et le Pont-Royal, arrivèrent à l'entrée de la salle, et reçurent l'ordre de poser les armes et de se retirer aux casernes. Ils se désarmèrent, les larmes dans les yeux et la rage dans le cœur. Les soldats furent ensuite conduits dans l'église des Feuillants, et les officiers dans une sorte de cave dont on avait fait un bureau de l'Assemblée. Le château fut ainsi livré sans défense aux brigands et à la populace; ce ne fut plus un combat, mais un massacre : déjà, vers huit heures du matin, avant le départ de la famille royale, vingt-deux grenadiers de la garde nationale avaient été assassinés, sans que l'Assemblée Nationale, aussi tremblante qu'elle était factieuse, eût rien fait pour les sauver. Dans cette tuerie, La Théroigne de Méricourt, fille chétive et épuisée de débauches, s'était signalée comme au 6 octobre. Les têtes furent placées, suivant l'usage, au bout des piques, et promenées dans la ville. Ce cortége, soulevant un tourbillon de poussière et poussant des cris sauvages, s'arrêta devant la porte de l'Assemblée ; il montra ces têtes pâles et sanglantes et menaça les députés.

Tandis que ce carnage finissait, celui des Tuileries commençait : les Marseillais s'y précipitèrent en criant : « La victoire est à nous ; » et après eux, une foule ignoble et sanguinaire inonda le château, depuis le faîte jusqu'aux caves, altérée de sang et de vin. C'était une fureur sans nom, quelque chose comme une vision de l'enfer. On tua d'abord soldats, domestiques et valets; tout fut frappé. Après les hommes et les femmes, on tua les bêtes. On vola ensuite : bijoux, argenterie, linges et assignats, tout fut pris ; puis on brisa les meubles, les glaces et on les jeta par les fenêtres. La plume se refuse à tout décrire. Moins abominable était le sac des villes par les Vandales. On livra dix-sept Suisses au feu des cheminées : le cœur de l'un d'eux fut mis à l'eau-de-vie et mangé. On massacrait, dit Barbaroux dans ses *Mémoires*, on massacrait dans les appartements, sur les toits, dans les caves, les Suisses armés ou désarmés, les chevaliers, les valets, tous ceux qui peuplaient le château. On traquait les fuyards habillés de rouge dans le jardin, dans les Champs-Élysées, dans le bois, dans les bassins et partout. Des femmes perdues prenaient les robes de la Reine, et l'une d'elles se coucha dans son lit. Les bandits de Fournier se ruèrent dans les caves, et s'enivrèrent d'alcool. Des monstres, c'est Maton de Varennes qui l'atteste, dévorèrent des lambeaux palpitants de chair humaine.

Ceux qui échappèrent, en petit nombre, furent massacrés dans les rues, dans les prisons ou sur l'échafaud. Les deux cents gentilshommes et les Suisses qui restaient au château s'ouvrirent un chemin, firent des charges héroïques et tombèrent presque tous sous la fusillade ou la mitraille. Les dames de la Reine, et des enfants de France furent préservées ; il y eut d'autres dames que la pitié des tueurs sauva : « Elles s'étaient précipitées aux pieds des assassins et avaient saisi leurs sabres, dit Mme Campan. »

« — Que faites-vous là-haut ? cria une voix du bas de l'escalier? » — L'horrible Marseillais qui allait me massacrer répondit un *heim ?* dont le son ne sortira jamais de ma mémoire. L'autre voix répliqua ce seul mot : « *On ne tue pas les femmes.* » J'étais à genoux ; mon bourreau me lâcha, et me dit : « Lève-toi, coquine, la nation te fait grâce. » A midi le feu de la mitraille cessa; mais on pilla et on tua tout le jour et une partie de la nuit.

Pendant quatorze ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1806, la façade du château porta les cicatrices des boulets, et au-dessus de la porte d'une clôture en planches, cette inscription fut placée : « Le 10 août, la royauté fut abolie, elle ne se relèvera jamais. » Cette inscription disparut, avant même l'établissement de l'Empire.

Pendant ces attentats qui dépassent toute indignation, la foule ahurie avait mis le feu aux bâtiments situés entre les trois cours, et qui les séparaient du Carrousel. Ces bâtiments furent consumés ; on en déblaya les ruines, et les trois cours n'en firent plus qu'une, séparée du Carrousel par la cloison en planches dont nous venons de parler.

Telle fut la révolution que les Girondins et les Jacobins avaient voulue, et dont l'Assemblée paya *légalement* les frais au taux de 100,000 fr. Ceux du 14 juillet, des 5 et 6 octobre s'étaient élevés à 1,105,884 francs, onze sous et huit deniers [1]. C'était la liste civile du peuple souverain. Par cette souveraineté des faubourgs, les Girondins s'étaient délivrés de celle qui les gênait; ils rentrèrent au pouvoir sur les épaules de l'insurrection encore sanglante; mais Danton, le héros du club des Cordeliers, y fut porté avec eux par *un boulet de canon*, comme il dit lui-même ; il y monta, et leur prit sur-le-champ ce qu'ils croyaient tenir. Jamais la peine n'atteignit plus vite le crime.

GEORGES GANDY.

AUGUSTIN THIERRY.

Nous enregistrons toujours avec joie, les conquêtes de l'Église notre mère, conquêtes qui sauvent et n'oppriment jamais, qui assurent le bonheur de l'autre vie en faisant le bonheur de celle-ci, et sèment des fleurs sur le passage.

Tout ceux qui sont quelque peu au courant de ce qui s'écrit de nos jours, connaissent certainemen M. Augustin Thierry, l'une des vives lumières de notre histoire nationale. Mais on regrettait, dans un esprit si droit et si lucide, dans une âme si généreuse, une certaine hostilité contre l'Église Catholi-

[1] Compte général de toutes les opérations faites à l'Hôtel-de-Ville de Paris, tant en recettes qu'en dépenses, depuis le 13 juillet 1789 jusqu'au 21 janvier 1793.

que, *qu'il ne connaissait pas*. C'est le malheur de notre temps, que cette ignorance, une des plaies de notre éducation, où l'on enseigne trop souvent *par surcroît* ce qui est la seule science *nécessaire*.

Tout le monde sait aussi que les savantes et dignes critiques qui ont éclairé les livres de M. Thierry n'ont pas soulevé en lui les étroites révoltes de l'orgueil; qu'il a de bonne foi regretté ses erreurs, et voulu les reparer en cherchant la lumière dans les régions qu'on lui ouvrait. Ce noble essor d'humilité lui a mérité les grâces que Dieu accorde si volontiers aux cœurs simples et bons; et c'est pour nous un bonheur d'insérer ici la lettre du savant père Gratry, à monseigneur l'archevêque de Paris, sur les derniers moments de cette puissance intellectuelle de notre âge. Cette lettre, dont on comprendra facilement tout l'intérêt, a été publiée par le *Correspondant*, à qui nous l'empruntons. Elle ne saurait être trop répandue :

Paris, ce 23 juin 1856.

Monseigneur,

Je dois à votre sollicitude pastorale, sur les derniers moments de M. Augustin Thierry, quelques détails qui compléteront ceux qu'a déjà donnés M. le curé de Saint-Sulpice dans sa touchante allocution.

Vous connaissiez, Monseigneur, les dispositions de M. Augustin Thierry, et j'avais eu l'honneur de vous rapporter cette parole : « Je suis un rationaliste fatigué [1] : je veux entrer dans le sein de l'Eglise, à l'autorité de laquelle je me soumets. » Peu de jours après, en présence de M. le curé de Saint-Sulpice et de deux autres personnes, M. Augustin Thierry, me prenant la main, nous dit d'un ton à la fois ému et souriant : « Monsieur le curé, je vous prends à témoin qu'aujourd'hui j'institue et installe monsieur l'abbé comme mon directeur de conscience. C'est lui maintenant qui répondra de moi. »

Profondément touché de cette parole, j'eus avec M. Augustin Thierry de fréquents entretiens, qui m'ont révélé la beauté de cette âme. Dans les derniers temps surtout, je voyais croître son zèle pour la vérité, son entière soumission à l'Eglise [2] et son désir continuel et empressé de terminer la correction de ses ouvrages. Malheureusement il finit par y apporter une sorte de précipitation violente, qui paraît avoir été en grande partie cause de sa mort.

Voici, du reste, Monseigneur, le résumé du dernier entretien que j'ai eu avec M. Augustin Thierry. C'était huit jours avant sa mort. Il n'y avait chez lui que Mme la princesse B... et moi. Il parla presque seul pendant environ une demi-heure, avec une fermeté, une précision et une animation extraordinaires. « Quelques personnes, disait-il, ne comprennent pas ce qui se passe ni d'où viennent ces nombreux retours à l'Eglise Catholique, malgré tant d'objections et de difficultés. Cela est très simple : c'est que le Catholicisme est la vérité. C'est la vraie religion du genre humain. Les objections prétendues philosophiques ne sont point philosophiques ; au contraire, toute la vraie philosophie de tous les temps et de tous les lieux se trouve dans la doctrine catholique. Toute la vérité s'y concentre, et l'on est dans le faux à mesure que l'on s'en éloigne. C'est pourquoi le luthéranisme vaut moins que l'anglicanisme, le calvinisme moins que le luthéranisme, l'unitarisme moins que le calvinisme, et ainsi de suite. Quant à la difficulté que l'on tire aujourd'hui de l'état actuel du journalisme religieux, je ne vois pas pourquoi l'on s'y arrête. Un homme raisonnable peut-il rendre l'Eglise responsable de toutes les polémiques qui s'élèvent dans son sein entre particuliers ? — D'autres s'effraient beaucoup de ce mouvement de centralisation qui s'opère dans l'Eglise, et de cette continuelle et plus intime relation de tous les membres avec le chef. Mais cette tendance me paraît être le mouvement providentiel de l'histoire ; et c'est d'ailleurs une conséquence naturelle de l'unité croissante du globe. L'unité de liturgie, par exemple, est un détail de ce grand mouvement. D'ailleurs, l'union croissante n'étouffera pas la liberté. — D'aucun côté je ne vois aucune bonne raison contre la religion catholique. S'il s'agit des préceptes de l'Eglise, tout y est bon, raisonnable, salutaire, tout, jusqu'aux moindres pratiques : l'on ne peut en omettre aucune sans avoir à le regretter. On a tort d'hésiter. Il faut arriver là. La véritable philosophie, la vraie sagesse pratique y conduiront de plus en plus. » Il ajouta sur les personnes et les choses plusieurs détails que je supprime.

Je signalerai cependant ce qu'il nous disait sur Channing, à propos de l'unitarisme. Tout en rendant justice, assez faiblement selon moi, au mérite personnel de Channing, il repoussait, avec une grande sévérité et une sorte d'indignation, sa tentative de religion sans dogme et sans Eglise, n'y voyant qu'un pas rétrograde, une mauvaise entreprise, mais par bonheur absolument impuissante.

Trois jours après cet entretien, M. Augustin Thierry fut pris de ce subit engourdissement dans lequel il s'est endormi. C'est dans cet état que je le trouvai. Il n'avait plus qu'une vague connaissance de ce qui se passait autour de lui. Pendant une grande partie de la journée, je restai près du malade et de son bien digne frère, M. Amédée Thierry. J'attendais un moment lucide pour parler à notre cher mourant. Mais ce moment ne venant pas, j'eus la pensée d'amener

[1] Le mot est cité littéralement, mais il n'avait, en aucune sorte, le sens étroit qu'on pourrait vouloir lui donner. Augustin Thierry n'a jamais abdiqué sa raison pour entrer dans le sein de l'Eglise; mais, ce qui est fort différent, il a repoussé le rationalisme, et cela par science et raison.

[2] Par exemple, pendant les quelques mois de discussions publiques qui précédèrent la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, M. Thierry me manifestait sur ce point la plus grande inquiétude et la plus vive opposition. Après la proclamation, il me dit ces paroles : « Maintenant l'Eglise a prononcé ; je me soumets à son autorité. » Quant au mode de définition, que d'abord il trouvait *inconstitutionnel*, il m'avoua, après réflexion, qu'il y avait dans l'histoire de l'Eglise d'autres exemples.

près du malade le P. Pététot, qui a tant d'expérience du lit de mort. Le P. Pététot resta seul avec M. Thierry, et pendant que nous étions en prières dans la chambre voisine, il lui suggéra les actes de foi, de contrition, d'espérance et d'amour de Dieu, puis lui donna l'absolution. Ensuite, M. le curé de Saint-Sulpice vint lui administrer l'Extrême-Onction. Très agité avant la venue du curé, le malade parut très calme pendant la cérémonie. Il n'est mort que le surlendemain, 22 mai.

Grâce à Dieu, l'homme excellent que nous regrettons est mort visiblement dans le sein de l'Eglise Catholique.

Parti de l'incrédulité, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, l'étude sincère des hommes et de l'histoire lui avait depuis fort longtemps appris que l'incrédulité n'explique pas le monde, et que la force vive qui mène le genre humain, c'est la Religion. La Religion, — l'histoire le lui montrait encore, — ne pouvait être que le Christianisme. Mais son esprit, s'élevant par degrés de l'erreur à la vérité, crut voir d'abord dans le protestantisme la pure doctrine de l'Evangile. C'est alors qu'il chercha la lumière à Genève. « En ce temps, ce sont ses propres expressions, je ne me doutais pas de l'histoire de l'Eglise. Lorsque j'y eus jeté les yeux, je vis clairement que le protestantisme ne pouvait être la religion fondée par Jésus-Christ. Le protestantisme et l'histoire sont entièrement incompatibles. Le système protestant a été forcé de construire à son usage une histoire fictive. Je m'étonne qu'on se maintienne encore sur un pareil terrain. Comment ne voit-on pas que le Catholicisme se retrouve tout entier dans les quatre premiers siècles?»

Un autre jour, et tout récemment, il disait à l'un



AUGUSTIN THIERRY

des Pères de l'Oratoire, M. Perraud : « On soutient parfois, et c'est un préjugé que j'ai longtemps partagé, que la doctrine de l'Eglise s'est formée de pièces et de morceaux. Comme cela est faux ! Quelle admirable unité ! Comme l'examen des textes renverse cette erreur ! »

C'est ainsi que cette intelligence droite et forte déchirait peu à peu la ceinture de ténèbres que son siècle lui avait faite. Mais Dieu lui réservait d'autres épreuves qui devaient développer encore la force et la beauté de son âme. Dieu a voulu envelopper pendant trente ans cette lumineuse intelligence dans les ténèbres matérielles, et cette énergique volonté dans un corps sans mouvement. Et l'âme, dans cette prison et sous cette chaîne, a continué son travail et sa persévérante recherche de Dieu et de sa vérité. Quel exemple pour tous les esprits et toutes les âmes à qui leur corps est un obstacle ! Absolument aveugle, entièrement paralysé, au lieu de s'abandonner et de s'engourdir, il veillait, méditait, écoutait et dictait, et avec quel éclat et quelle verve ! Il réglait et disciplinait sa vie sous l'inflexible exactitude d'une règle presque religieuse. Ainsi, entre autres details, tous les dimanches, à heure fixe, l'un des Pères de l'Oratoire venait lui dire l'office du jour, ce à quoi il tenait singulièrement.

Par tant d'efforts, et par la grâce de Dieu, cette âme profonde, énergique et sensible, avançait toujours, et parvenait enfin, non plus seulement à l'affirmation théorique de la vérité générale de nos dogmes, mais à la volonté formelle de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, mais à la ferme résolution de vivre de sa vie et de ses sacrements, et d'effacer dans ses écrits tout ce qui pouvait être contraire à la foi.

l'Eglise et au respect qui lui est dû. Ceci, du reste, Monseigneur, est conforme à ce qu'il vous en a écrit lui-même, comme vous avez bien voulu me l'apprendre. « Je veux, me disait-il, corriger tout ce que j'ai pu, quoique de bien bonne foi, écrire contre la vérité, dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me souviens et m'encourage parfois, dans ma fatigue et mes insomnies, par cette pensée : *Je suis un ouvrier de Dieu.* Ne répétez pourtant pas ce mot, ajouta-t-il dans sa délicate modestie, ce serait prétentieux. Je ne dis cela qu'à vous. » Ce généreux esprit, si humble et en même temps si fort, poursuivait ainsi sa marche et sa lutte, sans abattement comme sans orgueil, croyant et voulant travailler en présence de Dieu et par obéissance à Dieu.

Si je ne me trompe, cet exemple sera historique. Il sera salutaire. Il relèvera plus d'un espoir. Il guérira plus d'un aveuglement.

Mais Dieu, sans doute, a voulu abréger les souffrances de son héroïque ouvrier, et, après tant d'épreuves, l'a recueilli, je l'espère, dans son sein, au moment même où il s'est trouvé mûr pour la vie éternelle.

Tel est, Monseigneur, le témoignage que, pour ma part, j'avais à rendre à cette noble mémoire. Je le confie à votre cœur de père, et vous demande, pour cette âme, qui vous aimait si respectueusement, toutes vos bénédictions et toute la force de vos prières.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur, le fils très humble et très obéissant,

A. Gratry,

Prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception.

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE ROME ET DE CONSTANTINOPLE

En présence des efforts tentés par les ennemis de l'Eglise pour contraindre Rome à subir les innovations qui troublent d'autres Etats, on ne peut s'empêcher de rappeler les essais funestes de Joseph II, qui, voulant faire le bonheur de ses peuples malgré eux, leur ôta leurs usages pour leur donner les siens et les révolta. Il est probable que les esprits forts qui veulent *policer* Rome, arriveraient à des résultats pareils. En attendant, nous ne résistons pas au plaisir de citer ici quelques fragments de l'admirable lettre pastorale, où monseigneur Parisis présente, *de visu*, la situation actuelle du peuple romain, et répond aux habiles qui la décrient, dans le but que l'on connaît :

« Il semblerait, à les entendre, que ce gouvernement pontifical, dont ils sont forcés de reconnaître l'incomparable supériorité en tout ce qui touche à la constitution divine de l'Eglise, n'est pour les choses de la vie présente qu'un composé d'inintelligence et de désordres, tellement que les peuples des Etats du Saint-Siége seraient dans une situation affligeante pour l'humanité, et appelleraient avec impatience de profondes réformes.

» Quoique l'Église puisse à la rigueur, comme société des Enfants de Dieu, demeurer étrangère à ces débats, puisque la mission qu'a divinement reçue son Chef suprême de paître les agneaux et les brebis, ne s'étend qu'indirectement à la conduite de ses sujets comme souverain temporel ; toutefois, comme il est bien évident, au fond, que c'est surtout le souverain pasteur des âmes qu'on attaque dans ces déclamations violentes contre des institutions en apparence purement civiles ; que c'est surtout l'ordre spirituel que l'on voudrait bouleverser en diminuant ou en supprimant la force visible, et l'indépendance personnelle de Celui qui en est le centre et la base, nous avons voulu étudier sur les lieux-mêmes cette question sociale, et nous rendre compte de cette situation si décriée. Maintenant nous remplirons envers vous un véritable devoir de pasteur, et nous resterons certainement dans les limites de notre saint ministère, en vous donnant de ce côté des renseignements et des appréciations qui consoleront vos cœurs chrétiens, et vous mettront en garde contre les ruses nouvelles des ennemis de Dieu.

» Nous pouvons donc vous affirmer, comme l'ayant vu de nos yeux, que ces attaques sont injustes et ces reproches mensongers ; que ceux qui se les permettent, quand ils ne sont pas les échos irréfléchis de la malveillance, ce qui arrive le plus souvent, sont ou aveuglés par leurs préventions, ou trompés par des apparences dont ils ne se sont pas rendu compte.

» Le peuple de Rome est certainement un des plus heureux du monde entier. Sous la main calme et douce d'un gouvernement auquel on ne pourrait reprocher que d'être trop paternel, tandis que partout ailleurs les esprits s'abaissent et se matérialisent, Rome continue à cultiver les lettres, les sciences et les arts avec une sérénité, une application et un succès, qui seraient impossibles sans le bien-être de chacun et la sécurité de tous.

» Etranger aux besoins factices des sociétés modernes, sage et tempérant pour les besoins réels de la vie, le peuple de Rome est toujours le même, parce qu'il est content de son sort ; et malgré les influences partout ailleurs irrésistibles des étrangers nombreux, riches, puissants, séduisants, qui viennent visiter la ville sainte, il ne change rien ni à la frugalité de ses repas, ni à la simplicité de ses vêtements, ni à la

modération de ses désirs, ni à l'antique uniformité de ses usages.

» Il compte relativement beaucoup moins de pauvres que nous, et ses pauvres sont incomparablement moins misérables que les nôtres, parce qu'il les soulage autrement. Quoi que l'on dise de nos jours, il préfère la charité libre à la bienfaisance officielle: il tolère la mendicité, il l'honore même; mais il n'a rien à craindre du paupérisme; il ne le soupçonne même pas.

» A Rome, aucun pauvre ne s'imagine avoir un droit quelconque à l'assistance. Le pauvre y demande toujours avec douceur; il insiste quelquefois; mais il se montre toujours reconnaissant du peu qu'on lui donne; il est bien sûr de recevoir toujours autant qu'il lui faudra, parce qu'il croit à celui qui nourrit les petits des oiseaux, et qui revêt le lis des champs.

» A Rome, les goûts privés sont très simples et très bornés; mais les goûts publics sont grands, généreux, splendides. Et c'est là ce qui, dans tous les siècles, a marqué le caractère élevé des nations. On se plaint quelquefois de ne pas trouver à Rome certaines aisances personnelles; hélas! le plus souvent on devrait plutôt se plaindre des fausses nécessités que l'on s'est faites. Le peuple romain ne les a pas, parce qu'il vit de la vie publique beaucoup plus que de la vie privée. Pour lui-même, c'est toujours assez; mais pour ses fêtes, pour ses monuments, et surtout pour ses temples, ce n'est jamais trop. Bien loin de porter un œil d'envie à la magnificence de ses princes et de leurs palais, à la dignité officielle de ses cardinaux et de leurs équipages, à la pompe majestueuse et plus que royale dont on environne le Souverain Pontife, il en est heureux et fier, et si l'on en retranchait quoi que ce soit, il s'en plaindrait hautement, parce que, d'une part, il a le sentiment profond de la hiérarchie sociale; parce que, d'autre part, il regarde toute cette magnificence comme son bien, et toute cette pompe comme sa gloire. C'est sans doute quelque reste du peuple-roi, mais dégagé des duretés farouches de l'orgueil païen, et modifié par la douceur, par l'humilité, par l'abnégation de l'Evangile et par les saintes préoccupations du salut éternel.

» Car, en dernier lieu, malgré le mélange continuel de tant de voyageurs incroyants, malgré les influences perverses de tant d'impies conjurés, malgré le travail des révolutions, helas! et les triomphes momentanés de l'anarchie, le peuple de Rome s'est conservé au fond admirablement catholique. Il est bien vrai que les démonstrations de sa foi, nécessairement en rapport avec la vivacité de son tempérament, sont quelquefois assez difficilement comprises par le sérieux, d'ailleurs fort respectable, de nos habitudes religieuses; mais il n'en est pas moins certain que les pensées de l'ordre surnaturel, si rares aujourd'hui parmi nous dans le commerce de la vie, règnent à Rome instinctivement et comme naturellement partout. Elles ne se montrent pas seulement dans les dévotions populaires et dans les oblations spontanées pour les magnificences du culte divin; elles font partie des mœurs publiques comme de la vie privée; elles entrent sans cesse dans toutes les conversations même familières et profanes, et toujours elles y sont comme dans leur domaine; elles surnagent avec toute leur énergie dans le débordement des passions, et comme jamais elles ne sont contestées, elles entretiennent alors le remords et ramènent au repentir; enfin, elles vivent surtout au sein des familles, elles y sont honorées comme dans un sanctuaire, et lors même que la misère y a introduit quelque dégradation, alors encore elles rendent fréquents et presque habituels des sentiments héroïques et des paroles sublimes.

» Ah! disons-le sans amertume, mais aussi sans déguisement, c'est bien pour tout cela que les ennemis de Dieu voudraient introduire des innovations dans les Etats du Saint-Siége. Ils sentent que la Papauté siégeant indépendante au sein d'une population douce, calme, heureuse et toute catholique, tire de cette situation une force toute particulière pour le gouvernement de l'Eglise universelle. Ils chercheraient à faire décheoir le Saint-Père comme souverain, dans l'espoir de lui lier ensuite les mains comme pasteur. Non, non, ce ne sont pas les abus qui les inquiètent, ni l'amour de l'humanité qui les inspire. Ils ont prouvé assez de fois qu'ils font bon marché du bonheur des peuples; et quant aux abus, ils en seraient plutôt réjouis qu'attristés, car les abus servent de prétexte à leurs attaques. C'est pour cela qu'ils en voient partout, afin de s'autoriser à tout bouleverser. C'est pour cela qu'entre autres ils insistent avec tant d'acharnement pour que les administrations, comme ils le disent, soient sécularisées, afin d'avoir un jour le droit de demander pourquoi une armée de laïques chargée des intérêts temporels d'un peuple serait plus longtemps commandée par un prêtre.

» C'en est assez, pour vous faire sommairement comprendre combien sont injustes, combien sont insensées ou coupables les attaques que l'on ose se permettre contre le pouvoir temporel du Saint-Père, et combien sont criminelles les agitations que l'on s'efforce d'y provoquer. »

A ces renseignements, si positifs, si vrais, si sincères, dus à une bouche si auguste, ajoutons ce que récemment un homme, bien placé pour juger sainement l'état actuel de Constantinople, écrivait au *Moniteur* :

« Depuis quelque temps plusieurs journaux d'Europe rendent compte, d'une manière très inexacte et même très malveillante, de la situation des choses en Turquie. Ils donnent à certains faits une importance qu'ils n'ont pas, et s'attachent à représenter l'empire ottoman comme étant dans l'état le plus alarmant.

» Parmi d'autres faits, ils ont raconté qu'à Nicomédie trois régiments anglais avaient dû charger les musulmans pour sauver les chrétiens, et s'emparer des autorités, afin de les envoyer à Constantinople. Il n'y a pas, suivant les autorités turques, un mot de

vrai dans ce récit, et voici comment elles rendent compte des faits qui leur sont reprochés :

» A Naplouse, un missionnaire anglais tue dans la rue, d'un coup de fusil, un pauvre mendiant qui, pour lui demander l'aumône, avait pris la bride de son cheval. La population, indignée de cette violence, se soulève. Peut-on, de bonne foi, voir là de la haine contre les chrétiens?

» A Marash, un Livournais, chargé de faire des achats par un agent anglais, adresse des injures en plein tribunal à un juge. Poursuivi par la populace, il s'enferme, et, de sa fenêtre, tue et blesse plusieurs personnes. Peut-on rendre responsable la nation turque de ces désordres?

» Dernièrement, près des Dardanelles, un dervish, avec toute sa famille, a été garrotté, maltraité et pillé par des Grecs. Faudrait-il, pour ce fait, faire peser sur toute la nation grecque l'odieux d'un pareil attentat?

» Dans une rixe, un matelot blessa un soldat tunisien. Les camarades du soldat blessé saisirent aussitôt un matelot grec, qu'ils prenaient pour le coupable, et, en route, un officier le tua d'un coup de sabre et prit la fuite. Le gouvernement turc, dès qu'il eut connaissance de ces faits, s'empressa de rendre responsable le général commandant les Tunisiens, et le somma de livrer l'officier coupable. Il retint, dans le seul but de faire rendre justice, quatre mille Tunisiens, et supporta tous les frais de leur entretien.

» Si l'on veut bien considérer que la concentration de toutes les troupes sur le théâtre de la guerre a laissé, pendant deux ans, les provinces dégarnies de force armée, on devra certainement s'étonner qu'il n'y ait pas eu plus de désordres. Maintenant que les troupes regagnent leurs garnisons, que le Sultan, dans sa sollicitude pour le maintien de l'ordre, fait partout organiser des corps de gendarmerie sous la direction d'officiers français, le Gouvernement sera plus maître de la situation, et l'on ne saurait mettre en doute qu'il ne consacre tous ses efforts à faire respecter les nouvelles lois. »

Mais l'école philosophique suit la voie que lui ont tracée ses chefs de file :

» Mentez, mentez, mentez ; il en reste toujours quelque chose. »

UN OUVROIR ÉCLOS D'UN ŒUF [1]

Dans une petite ville qu'il nous est interdit de nommer, et où il n'y a qu'une seule paroisse, l'usage s'était établi, parmi les enfants, de faire, après la première communion, une collecte entre tous ceux qui participaient pour la première fois à la grâce de ce sacrement, afin d'offrir un présent à l'église pour la décoration de la chapelle de la Sainte Vierge.

Il se trouva, une année, dans cette circonstance solennelle, une petite fille, nommée Marie, qui avait donné, pendant tout le temps des instructions du cathéchisme, l'exemple le plus édifiant de piété, d'attention, de recueillement, mais qui, ne possédant rien, pas même un pauvre sou, ne put laisser tomber qu'une larme dans la bourse que lui présentait, comme aux autres, sa jeune compagne chargée de faire la quête.

Marie n'avait plus de père; sa mère infirme donnait l'eau bénite à la porte de l'église, et ne possédait d'autre revenu que les quelques aumônes qu'elle pouvait recevoir des fidèles. Cette situation explique assez leur dénûment.

Cependant Marie ressentit un profond chagrin de n'avoir pu rien mettre dans la bourse. Son chagrin ne provenait d'aucun sentiment d'orgueil blessé; elle avait pour cela trop de piété et de véritable humilité. Mais elle aimait son Dieu sauveur, elle rendait dans son cœur un tendre culte à la Sainte Vierge, sa chère patronne, et elle avait pleuré de ne pouvoir contribuer avec les autres à faire une offrande à sa chapelle, où elle venait avec tant de bonheur et de confiance faire sa fervente prière.

Mais comme Marie avait du courage, de la patience et de la volonté, elle se consola en prenant la résolution de parvenir à faire, elle-même et toute seule, un présent à la bonne Vierge. Voici ce qui arriva :

Le lendemain de la première communion, une bonne fermière avait apporté à la donneuse d'eau bénite un œuf fraîchement pondu par une de ses poules. La pauvre femme donna cet œuf à sa fille, en lui disant de le faire cuire et de le manger pour son dîner. Alors Marie, tenant l'œuf dans sa main, se mit à réfléchir en le considérant, puis elle sourit doucement; et après avoir remercié sa mère, au lieu de faire cuire l'œuf, elle courut chez la fermière, et la pria de le faire couver et de lui réserver le petit poulet qui en sortirait. La fermière y consentit.

Le petit poulet qui sortit de l'œuf, fut une petite poulette. Cette petite poulette devint grande et pondit des œufs à son tour. Marie en fit manger quelques-uns à sa mère, en vendit d'autres, dont elle réserva le produit avec grand soin, et en fit couver quatre par sa poule. Ceux-ci donnèrent un poulet et trois poules ; ces poules donnèrent de nouveaux œufs et encore des poulets. La fermière ne savait pas ce que proje-

[1] Nous empruntons ce charmant récit à un admirable ouvrage de M. Laurent de Jussieu (*Leçons et Exemples de morale chretienne.*) Ce livre, édité avec soin par Dezobry, Magdeleine et Cie, efface complètement le pâle recueil de P. L. Bérenger, si répandu autrefois sous le titre de la *Morale en Action*. Ce dernier n'était qu'une compilation religiosiste, mais l'ouvrage de M. de Jussieu est un livre ; il ne s'effacera pas ; et tous les âges le liront avec bonheur.

tait Marie ; mais elle l'aidait de bon cœur et en souriant, dans son petit trafic. Bref, au bout d'un certain temps, Marie avait amassé près de vingt francs, et elle les compléta en vendant à quelqu'un quatre jolis poulets bien vivants qui lui restaient. Elle était alors arrivée à son but, qu'assurément personne ne soupçonnait.

Avec ses vingt francs dans sa poche, Marie se rend chez le plus beau marchand de cristaux et de porcelaines qu'il y eût dans la ville. Elle lui demande deux vases garnis de bouquets, tout ce qu'on peut avoir de mieux en ce genre pour la somme de vingt francs qu'elle étale devant lui.

Le marchand, étonné de voir cette somme en la possession de la pauvre petite fille, la questionne naturellement sur la manière dont elle a pu se la procurer. Marie, qui n'avait pas prévu cette scrupuleuse enquête, rougit d'abord et se trouble un peu. Mais ne songeant seulement pas à dire autre chose que la vérité, elle avoue tout au marchand, en le priant de lui garder le secret. Celui-ci, vivement touché et intéressé, prend la petite main de Marie, et lui dit avec émotion : « Non-seulement je garderai votre secret, ma pauvre petite, mais je veux vous aider à faire un bon marché. » Et en effet, il lui donne, pour les vingt francs, deux superbes vases garnis de fleurs, qui en valaient bien le double.

Marie, toute rayonnante de joie, prend les deux vases, les cache de son mieux et court à l'église. C'était le soir, il faisait déjà assez sombre, l'église était complètement déserte. Marie, le cœur bondissant, va se mettre à genoux devant l'autel de la Vierge, la supplie, dans une prière d'ange, d'agréer son humble offrande, de veiller sur elle, de la préserver du mal, et de la rendre bonne; puis elle dépose ses deux vases sur l'autel, et se retire comme furtivement.

Le lendemain matin, le curé en parcourant l'église, fut fort étonné de trouver ce beau présent sur l'autel de la Vierge; il fait venir le sacristain, et demande qui a apporté ces vases. Le sacristain, non moins surpris, n'a vu personne, si ce n'est la petite Marie qui est entrée la veille au soir dans l'église pour faire sa prière, mais qui, pour sûr, ne peut pas être l'auteur de cette riche offrande.

Le curé, qui ne manquait pas de pénétration, réfléchit un moment ; puis, après avoir dit la messe, il prend son chapeau et sa canne, et se dirige vers la demeure de la pauvre donneuse d'eau bénite. Il rencontre en chemin la petite Marie. Celle-ci, qui ordinairement venait à lui avec empressement pour le saluer, quand il passait, chercha cette fois à l'éviter : il l'appela, et elle s'avança avec docilité, mais avec embarras.

« Bonjour, Marie, lui dit le curé ; conte-moi ce que tu as fait hier soir. » La pauvre enfant rougit jusqu'aux yeux, et garda le silence, car elle ne savait ni ne voulait mentir; mais elle se mit à pleurer. Le bon curé se hâta de la rassurer, en reprenant : « N'aie pas de chagrin, ma pauvre petite, et n'aie pas peur de moi. Je sais ce que tu as fait hier, et je suis bien sûr maintenant que c'est toi qui as apporté les vases à la bonne Sainte Vierge ; mais conte-moi comment tu as pu lui offrir un si beau présent. »

L'enfant, sincère et naïve, raconta tout au digne prêtre, qui fut touché jusqu'aux larmes, et de l'intention, et de l'action, et de la manière dont elles étaient dites. « Tu es une bonne et pieuse enfant, Marie, lui dit-il avec tendresse. Demain je dirai la messe pour ta mère et pour toi, à l'autel de la Sainte Vierge. » Marie pleura encore, en entendant ces paroles; mais cette fois ce fut de joie et de reconnaissance.

Le lendemain, le curé fit ce qu'il avait promis ; mais il ne se borna pas à cela, car le dimanche suivant, après l'évangile, à la grand'messe, étant monté en chaire pour faire l'instruction, comme il en avait coutume, il raconta toute l'histoire de la petite Marie. La simple enfant, en entendant cela, alla se cacher derrière un gros pilier, où on l'aperçut à genoux, prosternée et fondant en larmes. Toutes les personnes qui étaient dans l'église furent doucement édifiées et attendries par ce touchant récit : et ce jour-là, au sortir de la messe, la pauvre donneuse d'eau bénite reçut d'abondantes aumônes.

Or, parmi les personnes qui avaient assisté à la grand'messe et à l'instruction de M. le curé, se trouvait une dame, d'un âge déjà avancé, qui jouissait d'une fortune très supérieure à ses propres besoins, et qui l'employait à faire beaucoup de bien. Cette dame charitable était sans famille, et vivait seule avec deux servantes. Ayant appris, par le récit du curé, ce qu'avait fait la petite Marie, elle fut saisie pour cette enfant d'un vif intérêt; elle la fit venir et lui dit : « Marie, tu es une brave enfant, j'ai confiance en toi, et je voudrais t'avoir près de moi pour m'aider dans les petites charités que le bon Dieu m'a donné les moyens de faire. Je n'ai pourtant pas la pensée de te séparer de ta mère qui doit avoir besoin de tes soins. Vois-tu dans la cour ce petit bâtiment qui n'est pas habité ? si vous le vouliez toutes les deux, vous pourriez vous y établir et y demeurer ; vous n'auriez pas de loyer à payer, et vous y trouveriez encore quelques autres profits. Je me fais vieille, je suis souvent indisposée, et je ne peux pas toujours aller, comme je le voudrais, visiter certaines personnes que je sais dans la peine. Tu ferais ces visites à ma place, tu me dirais ce que tu aurais vu, ce qui est nécessaire à ces pauvres gens, et ce que je puis faire pour les aider; et mes petits secours passeraient par tes mains pour arriver jusqu'à eux. Je suis sûre que cela leur serait encore meilleur ainsi, parce que tu y ajouterais ta bonne grâce enfantine, tes douces paroles de compassion, et tes prières au bon Dieu et à ta patronne. Et moi je serais bien tranquille, bien contente d'être ainsi aidée par toi. Va proposer cela à ta mère, et reviens me dire si elle et toi, vous consentez à me rendre ce service. — Ce service ! s'écria Marie, en se mettant à genoux, et en baisant respectueusement la main de la dame ; ce service ! Ah madame, laissez-

moi dire ce bienfait, cette grâce! Je vais chercher ma mère, pour qu'elle vienne avec moi se mettre à à genoux devant vous, et baiser vos généreuses mains... » Et la pauvre enfant était si émue, que ses paroles étaient entrecoupées, et qu'en se relevant elle pouvait à peine se soutenir sur ses jambes tremblantes.

Les choses furent faites comme la dame avait dit; la mère et la fille vinrent s'établir dans le petit bâtiment, où elles ne manquèrent plus d'aucune chose nécessaire à la vie. Marie devint le ministre des charités de la bonne dame; et comme celle-ci l'avait prévu, il semblait aux pauvres que ses consolations et ses aumônes leur fussent apportées par un petit ange du ciel. Ces douces fonctions toutefois laissaient à Marie le temps de travailler pour subvenir aux besoins de ma mère et aux siens, afin d'être le moins possible à charge à la charitable dame, et de ne pas recevoir de sa part, pour elles-mêmes, ce que Marie regardait comme la propriété sacrée des pauvres. Elle devint une très habile ouvriàre, et on avait tant d'affection pour elle, qu'elle ne pouvait jamais manquer d'ouvrage.

La dame, après quelques années, tomba malade. Est-il nécessaire de dire les soins et le tendre dévouement de Marie pour sa bienfaitrice? Celle-ci succomba. Elle avait fait un testament, par lequel elle constituait une rente destinée à continuer ses secours aux pauvres, en chargeant Marie de l'honorable mission de les administrer; et elle laissait à cette jeune fille, en toute propriété, une part considérable de sa fortune.

Voilà donc Marie devenue riche, si elle l'avait voulu. Elle accepta cette succession, parce que cela ne faisait tort à aucun héritier naturel; mais elle ne l'accepta que pour l'employer à une bonne œuvre. Se réservant à peine le nécessaire, pour le cas où la maladie et les infirmités viendraient un jour mettre obstacle à son travail, elle consacra tout le reste à fonder, sous l'invocation de sa sainte et chère patronne qui l'avait toujours protégée et inspirée, un ouvroir pour les jeunes filles pauvres. Elle en garda la direction, et en fit un modèle parmi les établissements de ce genre; il existe toujours, et il est l'objet de l'admiration et de l'édification de toutes les personnes qui le visitent.

En profitant pour elle-même de cette fortune qui lui était arrivée, la délicate et pieuse jeune fille aurait cru flétrir toutes les bonnes intentions qu'elle avait eues jusqu'à ce moment; elle aurait cru aussi dérober aux malheureux un bien qui leur appartenait légitimement. Mais en faisant ce qu'elle a fait, elle a acquis, si jeune encore, des biens plus grands et plus précieux : la satisfaction de sa conscience, d'abord; de plus, l'estime, la vénération de tous ceux qui la connaissent, le respect, l'affection, la reconnaissance des infortunés; enfin, la bénédiction et les grâces du Seigneur, et après tout cela sans doute, une place dans le ciel, auprès de sa céleste patronne.

LAURENT DE JUSSIEU.

DÉVOTION PRATIQUE A LA VIERGE IMMACULÉE

I.

Plusieurs millions d'associés aux archiconfréries érigées en l'honneur de la Sainte Vierge, répandus dans le monde entier, témoignent de la popularité de cette dévotion, et de la confiance des Catholiques de tout âge, de tout rang et de tout sexe, en la dispensatrice de toutes les grâces.

Sa médaille reposait sur la poitrine des braves qui ont élevé si haut la bannière de la France en Orient. Notre patrie est encore le centre de cette nouvelle institution, comme elle l'est de l'œuvre de la Propagation de la Foi, de celle de la Sainte-Enfance, des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et de plusieurs ordres et tiers-ordres religieux.

La France jouit en ce moment du bienfait de la paix, dont le rétablissement inespéré est le fruit des promesses annoncées par de saintes âmes, comme conséquence de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Nous laisserons-nous endormir par les douceurs d'une longue paix, et oublierons-nous que la cessation des fléaux qui ont signalé la colère divine sur des nations coupables, depuis quelques années, n'empêchera point la continuation de la lutte entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la vertu et les vices? L'Église sur la terre cessera-t-elle d'être militante? nous ne le pensons pas: et là où des persécutions violentes, telles que nous en voyons s'exercer en Espagne, en Piémont, en Suisse, en Amérique et ailleurs, ne font courir aucun danger aux fidèles adorateurs du vrai Dieu, n'avons-nous pas à combattre les vices dégradants, le mépris des lois divines et des préceptes de la loi évangélique, ainsi que la froide indifférence qui tarit la source des vertus, et rend l'homme indigne de ses hautes destinées.

Si l'on jette un regard investigateur sur l'état moral des diverses classes de la société, on est consolé par le mouvement de retour à la foi religieuse, qui se manifeste dans l'armée et dans les rangs élevés de la société.

Mais on est forcé de reconnaître, en examinant ce qui se passe dans les degrés les plus inférieurs de l'échelle sociale, qu'il y a encore là un mal profond, et d'autant plus redoutable, qu'il affecte une majorité immense, puisque les classes ouvrières comptent plus de 30 millions d'âmes.

C'est là que le zèle des vrais chrétiens doit s'exercer ; c'est là qu'il faut porter la guerre contre le mal. On y trouvera, avec l'indifférence presque générale pour la pratique des devoirs religieux, la haine de l'autorité, le mépris des lois conservatrices de la famille et de la propriété, une déplorable tendance à se livrer aux perfides suggestions du socialisme, et à s'enrôler dans les sociétés secrètes, qui tiennent de nombreuses populations sous le pouvoir de chefs inconnus.

Il y a donc là une lutte à soutenir, lutte toute de persuasion et de charité, mais dont les résultats seront plus glorieux et plus durables que ceux des plus brillantes victoires obtenues par les armes.

Ces réflexions nous conduisent à chercher, dans la dévotion si heureusement populaire de la Sainte Vierge, et dans ses nombreux et dévoués serviteurs, les éléments d'une vaste et puissante institution, destinée à combattre les vices qui dégradent tant de populations, à les ramener à la pratique des devoirs, à réformer leurs mœurs, et à les retenir sous l'empire salutaire de la religion de Jésus-Christ.

La pensée d'une semblable réforme serait faite pour effrayer l'imagination, si l'exécution restait dépendante des moyens humains. En considérant non pas les guérisons miraculeuses qui soulagent les corps, mais les nombreuses conversions bien plus miraculeuses encore, opérées par le simple contact d'une médaille bénite, nous aurons une pleine et inaltérable foi dans la miséricordieuse puissance de la divine protectrice de la France, et nous conserverons l'espoir de ramener à la foi et aux bonnes mœurs la jeunesse principalement des classes ouvrières, à l'aide de très simples pratiques, préparées et sanctifiées par la prière.

C'est ce que nous appellerons Dévotion pratique des serviteurs de Marie.

Nous avons dit plus haut que le nombre en est immense : chaque diocèse en compte 30,000 et plus; on a pu juger de l'ardeur des populations pour son culte, dans les démonstrations enthousiastes auxquelles elles se sont livrées l'an dernier, à l'occasion des fêtes que la proclamation du dogme de la Conception Immaculée a inspirées; on peut en juger encore par l'affluence des pèlerins auprès de tous les sanctuaires où s'est conservée la tradition des faveurs obtenues par son intercession

C'est en nous appuyant sur ces heureuses dispositions que nous osons présenter le plan de l'institution projetée.

Rien à changer aux engagements personnels contractés par les congréganistes affiliés. Nous ajouterions seulement la résolution d'user de leur influence et de leur position sociale, pour attirer à l'auguste Marie de nouveaux serviteurs, choisis par préférence parmi les enfants, à l'époque de leur première communion.

Entrons dans le détail des moyens d'action.

Le soir du jour de la première communion, tous les enfants terminent cette auguste solennité par un acte solennel de consécration à la Sainte Vierge.

Le fait est accompli; il s'agit d'en maintenir les conséquences.

Si on se borne à cet acte de dévotion, et si on laisse l'enfant livré à lui-même, il est à craindre que l'indifférence des parents, et le contact avec des compagnons corrompus, ne laissent bientôt s'évanouir le souvenir des engagements contractés. La plupart même de ces enfants, ceux dont les familles ne sont pas bien solidement chrétiennes, n'ont reçu de leurs pasteurs qu'une instruction superficielle, et l'expérience prouve, malheureusement, qu'au bout de quelques mois, il reste peu de traces de leurs meilleures résolutions.

Que faire pour remédier à ce fatal entraînement? Il est à désirer que chaque congréganiste adulte, et affermi dans sa dévotion, adopte un enfant chaque année, le jour de sa première communion, et s'en constitue l'ange gardien.

Cette pieuse pratique n'est pas nouvelle; elle est très répandue en Bretagne; et nous l'avons trouvée établie, depuis longtemps, dans des villages de Picardie....

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

La première édition des *Lettres à un jeune homme sur la Piété*, par M. E. de Margerie (tirée à 2,000 exemplaires) s'est écoulée en moins de dix mois. Ce succès est dû à l'opportunité du livre, qui arrive à son heure, comme tout ce qui doit produire ses résultats. Il est dû aussi à un plan merveilleusement complet de la matière qu'il traite, à un style clair, pur et précis, et aux convictions de l'auteur qui se peint dans ce qu'il décrit. Rien de mieux ne peut être donné aux jeunes hommes qui achèvent leurs études, qui n'ont encore perdu ni leurs pieux instincts, ni leur habitude de travail. Il sera leur guide et les sauvera, en les charmant, des mille dangers que le monde va leur offrir.

Nous empruntons à une lettre pleine de détails sur le retour de notre armée d'Orient, quelques petits faits bons à conserver. Elle est datée de Crimée :

« Il est impossible de dépeindre l'impression qu'en partant nous laissons sur l'esprit de la population indigène, chez laquelle les souvenirs restent et se transmettent d'âge en âge. « Il faut être l'ami de Dieu au ciel, disait un mullah à un de nos généraux, et celui des Français sur la terre ! » Ce mot, dans la langue colorée de l'Orient, peint bien le degré d'admiration que nous avons inspiré.

» Voici un autre mot tout aussi caractérisque, qui mérite d'être rapporté. Un vieux Tartare regardait

embarquer nos troupes et paraissait plongé dans ses réflexions ; un officier de marine lui fit demander par l'interprète à quoi il pensait : « Je pense, en vous voyant tous, répondit le Tartare, que ce n'est pas la première fois qu'une armée entre en Crimée, mais que c'est la première fois qu'elle en sort. » Et le vieux Tartare, dans sa naïveté, avait raison. Les armées russes qui ont opéré en Crimée, celles de Lascy, de Munich, de Dolgorouki, de Potemkin, quoique victorieuses, ont péri les unes après les autres, décimées par toutes les causes de destruction, parce que le pays présente, pour les opérations des grandes armées, des difficultés naturelles et innombrables.

« En quittant le pays que nous occupions, et où, malgré les nécessités de la guerre, nous n'avons commis aucun de ces excès qui signalent trop souvent le passage des armées, nous laissons de grands travaux qui resteront ; de magnifiques routes, des villages militaires, un port de commerce excellent, Kamiesch, entièrement créé par nous, avec des magasins, des quais, des cales de radoub, des chaussées et toutes les machines en usage en France pour le chargement et le déchargement des navires. »

FÊTES DU MOIS : 25 JUILLET. — SAINT JACQUES LE MAJEUR.



APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer :

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la septième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 juillet 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.

LES BLESSÉS DE SÉBASTOPOL



UN ANGLAIS, UN PIÉMONTAIS, UN FRANÇAIS, UN MARIN DE BREST.

> Un des biens qu'a produits la plus juste des guerres,
> C'est de nous rappeler que nous sommes tous frères.
>
> DES MAHIS.

Quelques-uns des blessés de Sébastopol restaient encore au grand hôpital de Constantinople. Redevenus bien portants enfin, malgré leurs blessures que les soins maternels des sœurs avaient cicatrisées, ils attendaient leur embarquement et occupaient leurs loisirs à lire ou les livres que leur avait généreusement envoyés le vénérable abbé Mullois, ou quelques journaux qui leur retraçaient les périls qu'ils avaient courus, et les actions d'éclat dont ils avaient été les acteurs ou les témoins, et les paroles remarquables de la nouvelle grande armée. Ils parcouraient surtout avec le plus d'empressement et de charme, l'histoire populaire de la guerre d'Orient, admirable mosaïque ingénieusement édifiée, où le soldat n'est jamais ou-

blié, où lui-même fait l'historien après avoir fait le héros. C'est en effet une heureuse et spirituelle idée d'avoir encadré dans ce grand récit, riche de tant d'intérêt, une guirlande curieuse de lettres de soldats, qui mêlent à tous les faits leur manière de voir, et font de ce livre national une lecture qui sera toujours avidement recherchée.

Or, dans la cour de l'hôpital, un anglais, un français, un piémontais, se trouvaient réunis avec un marin de Brest, tous quatre mutilés des bras ou des jambes. L'anglais se mit à lire le chapitre XII de la première partie de l'histoire populaire; lorsqu'il eut accentué le moins mal possible le passage qui suit :

« Un simple soldat allait porter la soupe aux camarades qui travaillaient dans la tranchée devant Sébastopol ; il traversait cet espace sans cesse labouré par les boulets russes; et il s'en allait tranquillement portant ses soupes dans de petites gamelles de fer-blanc, empilées les unes sur les autres. Arrive une bombe; elle éclate et jette notre pauvre soldat et sa soupe sur le carreau. Il se relève sanglant et meurtri ; mais il est beaucoup plus inquiet du sort de sa soupe que de sa propre personne. Il constate donc le dégât; et il se trouve en définitive qu'elle a beaucoup moins de mal que lui-même. Pendant ce temps-là arrive un officier qui avait vu de loin la chute du soldat. — Dans quel état vous voici, mon pauvre garçon, lui dit-il ; allez vite vous faire panser à l'ambulance. — Et les autres? répond le brave militaire, les autres qui sont là-bas et qui attendent la soupe! Il s'en alla porter sa soupe, et revint ensuite à l'ambulance se faire panser... »

Le blessé français, qui avait rougi pendant cette lecture, s'écria : — Mais c'est ma lettre! Comment! je suis imprimé!... Le vénérable abbé Mullois est un digne homme, et je ne m'étonne pas que l'Empereur l'ait fait son premier chapelain...

L'anglais admirait les sympathies du clergé français pour le soldat. Par un singulier hasard, il se trouvait à Sedan, les premiers jours d'août, avec son compagnon d'hôpital, le soldat français mutilé du bras gauche, qui s'en retournait en Alsace. Les deux blessés voulurent assister au service funèbre qui se célébrait à Sedan pour les morts au champ d'honneur du 73e régiment de ligne, dont les survivants venaient d'entrer dans cette ville, et d'y recevoir une glorieuse réception. Là nos deux braves entendirent la belle allocution de M. l'abbé Tourneur aux triomphateurs de la Crimée; et ils reconnurent que l'union de l'armée et du clergé est dans le cœur de tous nos prêtres.

Nous citerons quelques-unes de ces nobles paroles qui méritent assurément d'être conservées :

« L'Eglise Catholique, dépositaire ici-bas de l'éternelle vérité, a toujours béni le soldat chrétien, et honoré d'une manière toute spéciale la glorieuse profession des armes.

» Ne voyez-vous pas sur ses autels un saint Maurice, un saint Victor, un saint Louis, ce guerrier magnanime qu'elle vous propose pour protecteur et pour modèle? N'est-ce pas un pape, un pape français, Urbain II, notre compatriote, né à Châtillon, dans le diocèse de Reims, qui le premier criait : Aux armes! et enseignait, il y a neuf siècles, aux armées de la France, le chemin de l'Orient, que vous avez si glorieusement retrouvé?

» Non, non, votre noble profession n'est point étrangère à l'Eglise! A ses yeux, rien de plus beau, rien de plus glorieux, rien de plus sacré que la mission du soldat ; car, à ses yeux, le prêtre et le soldat sont frères ; leurs positions, leurs missions sont pour ainsi dire les mêmes; le sacerdoce est une milice, et la milice un sacerdoce.

» Dans la société, le prêtre est distingué des autres citoyens par un uniforme à part ; il a sa hiérarchie, ses lois, sa discipline, — et le soldat aussi. — Le prêtre, par devoir, doit une obéissance aveugle à ses chefs, — et le soldat aussi. — Au prêtre on dit : Quittez, après trente ans de travaux, le séjour qui vous plaît et où vous faites le bien : les besoins du service, la volonté de vos chefs et la gloire de Dieu le demandent, — et il le quitte, et le soldat aussi. — Pour être plus prêt à se dévouer, plus prompt dans son obéissance, le prêtre a renoncé aux liens du sang et de la famille, — et le soldat aussi. — Le soldat se donne sans réverve à la patrie; il est toujours prêt à s'immoler et à verser son sang ; — et nous pouvons le dire aujourd'hui plus haut que jamais, le prêtre aussi ; et non-seulement à l'ambulance, à l'hôpital, au milieu du typhus et du choléra ; mais j'en appelle à vos souvenirs, sous les balles et la mitraille, et gravissant, sur un canon, les plateaux de l'Alma.

» Oui, pour l'Église, le prêtre et le soldat sont frères; frères par la discipline, frères par l'uniforme, frères par l'obéissance, frères par le dévouement, frères par la vie et par la mort! Aussi, soyez béni, noble Empereur, qui avez voulu que l'autel du sacrifice s'élevât au milieu du camp pour le prêtre, quand l'heure du sacrifice allait sonner pour le soldat! Grâce à vous, la sainte victime qui combattit, vainquit et mourut pour sauver le monde par son sang, est venue se reposer sous le dais ondoyant de nos drapeaux ; et le prêtre et la sœur de charité ont pu avec bonheur accompagner leur frère le soldat, l'enfant de la France comme eux, quand l'obéissance l'envoyait très loin s'offrir à la mort pour son pays absent; ils ont pu mêler leur prière à sa prière, et mourir heureux en environnant sa dernière heure de miséricorde et de pardon. Toutes les mères, les sœurs de ces soldats vous ont béni, parce qu'elles sentaient que leurs enfants ne seraient point abandonnés par la religion, et qu'en mourant dans ses bras ils vivraient pour le Ciel. Moins heureux que nos frères, nous n'avons pu vous accompagner en face de l'ennemi. Du moins, qu'il nous soit permis de vous accueillir au retour, comme ils vous auraient accueillis eux-mêmes, et en bénissant Dieu du succès de vos armes, de la gloire qu'il nous a donnée par vous; qu'il daigne accorder à vos frères l'éternelle récompense et vous la garder à vous-mêmes, en vous donnant de vivre et de mourir chrétiens. »

GUELFES ET GIBELINS

I.

LES FIANCÉS.

C'était au fond de l'un des plus beaux palais de l'antique ville de Bologne.

Dans une chambre dont les poutres et les lambris de cyprès répandaient une odeur aromatique, une jeune fille assise dans l'embrâsure d'une fenêtre, et penchée sur un métier, s'occupait à broder avec une merveilleuse habileté, un tissu de lin très fin et presque transparent. Elle semblait animée d'une gaieté douce, et des *canzoni,* modulées à demi, décelaient la joie innocente de son âme. Sans être belle, Léonore pouvait plaire par l'expression noble et calme de son visage, par la bonté parfaite qu'exprimaient ses yeux, et l'on pouvait déjà présager, dans la vierge modeste, la femme et la mère dévouée et vigilante.

Elle travaillait seule depuis longtemps, et sa voix murmurait doucement l'*Hymne au Soleil*, dont un pauvre de Jésus-Christ, François d'Assise, venait de doter l'Italie, lorsque sa porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme que Léonore salua d'un sourire et d'un signe de tête affectueux. Il alla vers elle, et resta debout, en silence, auprès du métier; sa figure était animée et sombre, comme s'il eût soutenu une lutte intérieure trop forte pour sa volonté. Enfin, il étendit la main vers le tissu que brodait la jeune fille, et lui dit d'une voix mal assurée, qui contrastait avec l'insignifiance de la question :

— Que faites-vous donc là, cousine?

Elle leva les yeux et, le regardant avec douceur :

— Vous le voyez, Lothario, je brode un voile.

— Pour vous? demanda-t-il brusquement.

— Oui, pour moi, pour...

Elle n'acheva point, et son regard timide se baissa. Lothario garda un instant le silence; puis, comme un homme qui a pris une résolution subite, et qui craint de n'oser l'exécuter, s'il tarde ou s'il hésite, il reprit :

— Léonore, je voudrais vous parler... Puissiez-vous m'entendre sans colère! Vous êtes bonne, je vous aime comme une sœur pleine d'indulgence et de tendresse, mais...

Il s'interrompit; elle l'écoutait assise, les yeux baissés, tranquille en apparence, et recueillie comme toujours. Il continua d'une voix moins ferme :

On nous a fiancés l'un à l'autre, avant que nous connussions la valeur de l'engagement qu'on nous faisait prendre, et...

Il hésita encore; Léonore était devenue pâle; sa main qui jouait avec l'aiguille tremblait un peu; elle voulut parler, sa voix expira sur ses lèvres; mais se raffermissant aussitôt, elle dit avec douceur :

— Et cet engagement, Lothario, vous ne désirez pas le remplir : c'est là ce que vous vouliez me dire, n'est-ce pas?

— Léonore, reprit-il vivement ému, ne vous offensez pas! Je sais tout ce que vous méritez d'affection; le cœur où vous régnerez ne devra pas admettre une autre image, et c'est parce que je ne puis plus vous offrir cet attachement unique, que j'ai mieux aimé vous parler franchement aujourd'hui.

— Vous avez bien agi, mon cousin, et je vous en remercie, lui dit Léonore d'un ton d'affection. Si, d'après le désir de votre père, mon bon oncle, j'avais reçu votre foi à l'autel, j'aurais tout fait pour vous rendre heureux : c'eût été mon devoir et ma joie... Dieu en a disposé autrement : que sa sainte volonté soit faite! Mais si je renonce sans peine aux droits d'une fiancée, je n'abdique pas ceux d'une sœur. Vous aimez, Lothario! Dites-moi quelle est celle que vous aimez?

— Vous ne connaissez que son nom, Léonore; la jeune fille que j'aime, que je désire épouser, se nomme Béatrix Franzoni.

Ce nom parut résonner à l'oreille de Léonore comme un glas sinistre. Elle leva sur son cousin un regard consterné, et lui dit à voix basse :

— Béatrix Franzoni! la fille d'un Gibelin! ô pauvre Lothario!

— Que voulez-vous? répondit-il avec tristesse, que voulez-vous, cousine? Le cœur, pour s'engager, ne discute pas les opinions politiques.

— Mais votre père ne consentira jamais, lui, fidèle soutien du siége de saint Pierre, à s'allier à un soldat des Hohenstauffen, cette race détestée!

— Béatrix est innocente des actions de son père, en admettant que ses actions soient un crime.

— O Lothario! souvenez-vous du mal que les Hohenstauffen et leurs adhérents ont fait à l'Italie! Le Saint-Siége opprimé, les vicaires de Jésus-Christ humiliés par une Puissance temporelle, les peuples foulés aux pieds, la religion méconnue, les mœurs avilies... Voilà, je l'ai entendu dire aux vieillards, voilà le mal qu'ont fait parmi nous les princes de la maison de Souabe.

— Mais Béatrix! qu'a-t-elle fait? quel est son crime? s'écria le jeune homme avec impatience.

— Elle porte un nom abhorré par votre père. Jamais il ne consentira à cette union!

— Jamais je n'aurai d'autre femme que Béatrix! s'écria l'impétueux Lothario.

Ce mot alla au cœur de Léonore; mais elle se contraignit et dit à son cousin :

— Ce soir, Lothario, vos premiers liens seront rompus... vous serez libre!

II.

LA RUPTURE.

Une heure après, dans le cabinet du père de Lothario, le noble Bentivoglio, Léonore se tenait agenouillée à côté du fauteuil que le vieillard venait de quitter, et qu'il semblait avoir repoussé avec violence. Il se promenait dans la chambre, le visage sombre, les sourcils froncés, tandis que Léonore, pâle, immobile, semblait une vivante image de la douleur et de la résignation. Son oncle se rapprocha d'elle, et lui dit brusquement :

— M'apprendrez-vous, ma nièce, le motif de cette rupture ?

— Je n'ai nulle envie de me marier ; je ne ressens pour Lothario qu'une amitié de parente, de sœur.

— Eh ! qu'importe ? Mon fils vous déplaît-il ? Avez-vous remarqué en lui quelque défaut qui vous donne de l'inquiétude ?

— Je ne vois rien que d'estimable en mon cousin ; mais de grâce, mon cher oncle, renoncez à ce projet de notre enfance. Permettez que je reprenne ma liberté, et que mon cousin conserve la sienne... Nous serons tous heureux...

Sa voix faiblit à ce dernier mot. Le vieillard secoua la tête, et murmura :

— Les temps changent et deviennent pires; jadis enfants et pupilles obéissaient à la volonté des pères et des tuteurs... Aujourd'hui, ils nous imposent leur vouloir. Au surplus, ma nièce, votre père vous a laissé de trop grands biens pour que je puisse ici contraindre votre inclination, et vous forcer à entrer dans ma famille. Si vous étiez pauvre, je saurais ce que j'aurais à faire... mais je n'obligerai jamais l'opulente héritière à accepter la main de mon fils... donc, vous êtes libre.



UNE SCÈNE DES GUERRES DES GIBELINS.

A ce mot, le cœur de la jeune fille parut se briser; ses sanglots, longtemps contenus, éclatèrent; elle pleura amèrement, la tête appuyée contre le fauteuil. Le vieillard la regarda étonné ; enfin, il lui dit doucement :

— Léonore, qu'avez-vous ? Parlez-moi avec confiance. Regrettez-vous les paroles que vous venez de prononcer? Désirez-vous contracter un autre engagement? Parlez ! qu'avez-vous ?

— Rien ! répondit-elle précipitamment ; rien, mon oncle... Vos paroles me semblaient amères, elles m'ont fait peine... Mais maintenant, je suis contente, heureuse... Je veux rester libre, et si je puis, comme autrefois, vous rendre des soins de fille, je serai très satisfaite...

Le comte Bentivoglio secoua la tête, et d'un ton grave, il dit :

— Léonore, une fille ne devrait pas avoir de secrets pour son père !

III.

LOTHARIO.

A dater de ce jour, les parents et les amis de la famille Bentivoglio furent discrètement avertis que l'union si longtemps projetée venait de se rompre. On plaignait Lothario, qui perdait une épouse aimable et riche ; on blâmait Léonore, qui refusait, par un caprice inexplicable, la main de son plus proche parent, de son ami d'enfance, du fils de ceux qui lui avaient tenu lieu de père et de mère, et qui l'avaient si tendrement aimée. Sa résolution servit de

texte à mille propos divers, et presque tous offensants; les uns croyaient qu'elle rejetait Lothario, parce qu'il ne possédait que les débris d'une ancienne fortune noblement sacrifiée à la cause des Souverains-Pontifes; d'autres affirmaient à voix basse et d'un air indigné, que la jeune fille avait choisi un autre fiancé dans le parti des Gibelins; qu'elle allait s'allier aux anciens ennemis de sa race, et abdiquer des convictions cimentées par le sang de ses belliqueux ancêtres; les plus indulgents l'accusaient de caprice, de vanité, et la jeune fille n'avait personne pour la défendre contre ce sourd murmure qui s'élevait contre elle; personne! pas même celui à qui elle s'était sacrifiée!

Lorsque, l'âme oppressée par ses chagrins secrets, par la froideur du vieux Bentivoglio, par le blâme public dont on ne lui épargnait pas les amers témoignages, elle sentait le besoin de trouver auprès d'elle un cœur ami, confident de ses peines, la pauvre Léonore quittait la chambre morne et triste où elle travaillait entourée de ses femmes, et se rendait, suivie de sa nourrice, à la vieille église de Saint-Paul, dans la chapelle sépulcrale des Bentivoglio, dédiée au saint pape Damase; là, elle s'agenouillait près du tombeau où, peu de mois auparavant, on avait déposé sa mère adoptive, la mère de Lothario. Là, et seulement là, devant les saints tabernacles, près du cercueil où dormait un cœur qui l'avait tendrement chérie, la pauvre fille trouvait refuge et consolation, là elle pouvait dire : — Mon Dieu! vous connaissez le fond de mon cœur, et vous savez si je suis orgueilleuse et avare! Ma mère, vous savez si le



UNE SCÈNE DES GUERRES DES GIBELINS.

bonheur de votre fils m'a coûté cher! Protecteur des orphelins, ayez donc pitié de moi! Et vous, ma mère, priez pour moi, priez pour votre fils, priez... pour Béatrix!

Les faux jugements, les soupçons injurieux du monde, l'eussent trouvée moins sensible, si, trop souvent, son père adoptif n'eût paru y ajouter foi. Un jour même, après l'avoir interrogée sur ses projets d'avenir, et voyant qu'il ne recevait d'elle que des réponses évasives, il lui dit avec une froideur sévère :

— Agissez comme vous l'entendrez, Léonore; mais souvenez-vous qu'il est une chose qui élèverait une barrière éternelle entre nous, une chose que je ne pourrais pardonner, et qui attirerait les justes vengeances du Ciel : c'est une alliance avec un Gibelin!

Léonore baissa les yeux en rougissant comme une coupable; Lothario qui était présent, pâlit; il aurait voulu parler, mais le courroux et l'indignation que cette seule pensée avait fait monter au front de son père, le glacèrent; il se tut, renfermant dans son sein le fatal secret dont sa cousine était la confidente et la victime. Cependant, son père paraissait redoubler pour lui de tendresse; il dépouillait l'austérité de son caractère pour lui donner des témoignages de confiance et d'estime; il semblait vouloir le consoler

du refus de Léonore, de la perte d'une fortune brillante, et il se prépara à célébrer par une fête le jour où son fils atteignait l'âge de sa majorité. Un grand banquet réunit en effet, dans le palais des Bentivoglio, tous les seigneurs guelfes de Bologne; et du fond de son oratoire, où, en ce jour de fête et de joie, elle s'était tristement retirée, Léonore entendait le bruit des voix et la gaieté bruyante des convives.

Ce flot d'allégresse expansive ne venait jusqu'à elle que pour redoubler son trouble intérieur; il lui semblait qu'un grand malheur menaçait cette maison si joyeuse, et que la fête du jour serait suivie d'un sombre lendemain. Vers le soir, elle voulut descendre dans son jardin particulier où elle cultivait quelques fleurs pour la Madone, et quelques plantes médicinales pour les pauvres; elle traversait à pas légers une longue galerie tapissée d'armures, que le soleil couchant faisait étinceler, lorsqu'une porte s'ouvrit, et Lothario parut devant elle, pâle, agité, comme un homme prêt à prendre une décision de vie ou de mort.

— Lothario, s'écria-t-elle, vous quittez vos convives?

— Oui, répondit-il avec précipitation, il le faut... il le faut... Bonsoir, Léonore; adieu! adieu! ma bonne cousine, ne m'oubliez pas!

En disant ces mots entrecoupés, il baisa la main de Léonore et s'éloigna rapidement... Elle voulut le rappeler... il ne l'entendit pas, et la lourde porte de la galerie, retombant sur lui, le déroba aux yeux de sa cousine. Inquiète, elle aurait voulu parler à Lothario, le forcer à s'expliquer; mais elle n'osa hasarder une démarche, dans cette maison remplie d'étrangers, livrée à l'animation d'un long et joyeux banquet. Elle rentra chez elle et pria longtemps... Puis, le silence de la nuit, le calme qui régnait dans la maison la rassurant peu à peu, elle s'endormit paisiblement.

La matinée était avancée, et les songes confus qui précèdent le réveil, flottaient dans l'esprit de Léonore, lorsqu'elle s'entendit appeler par une voix haute et troublée. Elle s'éveilla soudain; sa nourrice était devant elle, l'air à la fois surpris et épouvanté.

— Oh! madame! oh! ma chère enfant! s'écria-t-elle, levez-vous! monseigneur vous demande!

Léonore, surprise, inquiète, se leva, s'enveloppa d'une longue robe blanche, rattacha avec une épingle d'or les tresses flottantes de ses cheveux, et courut vers le cabinet de son tuteur.

Le vieillard était assis dans une attitude forcée de calme et de raideur; il tenait à la main une lettre dépliée, mais cette main tremblait, et des gouttes de sueur mouillaient ses cheveux blancs.

— Lisez! dit-il à Léonore en lui tendant le billet.

Elle obéit.

« Monseigneur et père,

» Quand vous trouverez ce billet, j'aurai quitté votre maison, et je n'oserai pas y rentrer si vous ne m'y rappelez vous-même. J'aime la fille d'un Gibelin, d'un homme que vous avez considéré comme votre ennemi personnel; je ne puis espérer votre sanction pour ce mariage d'où dépend mon bonheur, et profitant de la liberté que me donnent mon âge et les lois, je m'unis cette nuit à la femme que j'ai choisie, à Béatrix Franzoni. Pardonnez-moi, mon père! pardonnez-moi! ne permettez pas que les divisions qui troublent l'Italie, se placent entre vous et votre fils; daignez recevoir à vos pieds votre fils unique et la seule compagne qu'il puisse aimer. Je supplie ma bonne cousine Léonore d'intercéder pour moi, et je me recommande à votre amour et à votre indulgence.

» Lothario B. »

— Grand Dieu! s'écria Léonore avec douleur, il est parti!

— Il est parti, répondit Bentivoglio avec une froide fureur; il est parti, le fils désobéissant, le sujet rebelle; il est allé s'unir aux oppresseurs de l'Italie, et, avant peu, je n'en doute pas, il servira sous les bannières de Souabe; il portera la guerre au sein de sa patrie; il pousuivra de son épée insolente les fidèles soldats du vicaire de Jésus-Christ! Il est parti, il a quitté la maison de son père, mais, je le jure, cette maison ne le recevra ni vivant, ni mort : ses jours seront décimés, son héritage donné à d'autres... car la malédiction de son père est sur lui.

Léonore, effrayée par ces paroles, s'était jetée aux pieds de son oncle, et ne pouvant parler, elle les tenait embrassés avec une ardeur suppliante. Il se dégagea violemment, et lui dit d'un ton plein d'amertume et de reproches :

— Et pourtant, si vous aviez consenti à devenir sa femme, tout ceci ne serait point arrivé!

C'en était trop pour le cœur brisé de la pauvre jeune fille... elle tomba évanouie.

IV.

MORT.

Une longue et bienfaisante maladie fit perdre à Léonore le sentiment de ses peines; dans les situations intolérables de l'âme, la douleur physique est un bien, un soulagement salutaire qui détend l'arc prêt à se rompre. Cependant, avec la santé, Léonore revint au souvenir des chagrins dont sa famille était abreuvée; elle vit son oncle plus morne et plus sombre que jamais, dans sa maison désormais solitaire; elle apprit, par les discours de ses femmes, que Lothario, la nuit de sa fuite, avait épousé, en la chapelle des Frères-Prêcheurs, Béatrix Franzoni, et qu'il était allé avec elle à Modène, ville qui faisait partie des États soumis à Frédéric II.

Comme son père l'avait prévu, le fils désobéissant n'avait pas tardé à devenir sujet rebelle, et l'on apprit bientôt que Lothario, après avoir fait un serment d'allégeance à l'Empereur, occupait un commandement important dans l'armée qui s'apprêtait à

marcher contre le Saint-Siége. Cette dernière et fatale nouvelle fit déborder la coupe de la colère de Bentivoglio : il renouvela d'une manière solennelle la malédiction prononcée contre son fils ; il raya son nom de la généalogie de sa famille ; il fit détruire ou brûler tous les objets qui avaient été à son usage ; armes, vêtements, meubles, livres, furent jetés au bûcher ; le nom de Lothario ne fut plus prononcé dans la maison dont il avait fait si longtemps les délices ; seule, Léonore garda le triste souvenir du compagnon de son enfance, et pria pour lui le Dieu qui pardonne au pécheur, et qui reçoit dans les bras de sa miséricorde infinie, le fils prodigue et repentant.

Ces guerres funestes, qui depuis un siècle et demi, ensanglantaient l'Italie, devaient leur première origine à la donation que fit de tous ses biens au Saint-Siége, la comtesse Mathilde d'Este. C'était sous le pontificat de Grégoire VII, ce grand cœur, ce noble génie, qui lutta au nom du Christianisme et de la civilisation contre la force brutale, représentée par l'empereur d'Allemagne, Henri IV, qui aurait voulu imposer à l'Epouse de Jésus-Christ le joug des princes temporels, et la faire céder au gré de leurs passions. Mathilde, âme dévouée et fière, prit une grande part à ces luttes, et pour affermir le pouvoir des Souverains Pontifes, elle leur légua ses vastes domaines, dont le patrimoine de saint Pierre ne conserve aujourd'hui qu'une faible partie. Henri, seigneur suzerain de Mathilde, crut voir dans cette donation une violation des droits de l'Empire ; il déclara la guerre au Saint-Siége, assiégea Rome et s'en empara après une longue résistance. Grégoire VII mourut à Salerne, exilé de sa ville pontificale, et répétant à ses derniers moments : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil.* Henri IV, sur qui la main de Dieu s'était appesantie, mourut à Liége, banni de l'Empire, poursuivi par ses fils ingrats, et abandonné de tous ceux qui avaient été les serviteurs de sa fortune. Mais sa mort ne mit point fin à ces dissensions. Henri V, son fils, poursuivit la guerre contre l'Église ; les Papes continuèrent à protéger la liberté italique ; la guerre devint plus redoutable que jamais sous l'empereur Frédéric Barberousse : l'indépendance du Saint-Siége, l'indépendance de l'Italie, semblaient menacées par un prince dont l'Europe admirait les talents, la valeur, l'indomptable énergie ; pourtant, cette grande Puissance fut abaissée devant un vieillard ; cette force redoutable plia ; cette ambition sans rivale vint échouer aux pieds d'un prêtre, qui n'avait d'autres armes que la mansuétude de Jésus-Christ. Frédéric, vaincu par les Milanais (1162), demanda la paix et la réconciliation au pape Alexandre III, qui, glorifiant Dieu, s'écria en recevant les actions de grâce des villes d'Italie, pacifiées et délivrées : *Le Seigneur a voulu qu'un vieillard et un prêtre triomphât, sans combattre, d'un empereur puissant et terrible !* Frédéric, devenu l'appui de l'Eglise, l'espoir de la croisade, périt, comme on le sait, en traversant le Cydnus, laissant la mémoire d'un prince qui avait su trouver plus de grandeur dans l'humilité de sa défaite que dans la pompe de ses plus éclatantes victoires. Henri VI, son fils, lui succéda, et périt jeune, après un règne plein de tyrannie et de cruautés. Frédéric II, son héritier, encore au berceau, eut pour tuteur le pape Innocent III, qui le fit élever avec la tendresse et les soins vigilants d'un père, se flattant sans doute d'inspirer à ce prince-enfant le respect et l'amour de l'Eglise, qui l'abritait dans son sein maternel. Mais l'esprit de révolte, que ses ancêtres lui avaient légué avec leur sang, prévalut sur les souvenirs reconnaissants de la jeunesse, et lui aussi, pupille et fils de l'Eglise, se tourna contre sa mère. La guerre reprit avec fureur ; les factions divisaient l'Italie ; les Guelfes soutenaient l'indépendance du Saint-Siége et la liberté de la Péninsule ; les Gibelins, partisans de l'Empire, cherchaient à faire dominer la couronne impériale sur toute l'Italie, et à enlever aux Souverains Pontifes l'autorité et la puissance qui, entre leurs mains, servaient surtout à la défense des opprimés. Chaque jour les partis en venaient aux mains ; l'on ne pouvait prévoir le terme de ces funestes divisions, quand, dans toute la Lombardie, une ligue formidable se forma contre Frédéric. Ce prince possédait à un degré éminent les qualités brillantes et chevaleresques particulières à la maison de Souabe ; mais, en un siècle de foi, il affichait l'indifférence religieuse la plus complète, et il n'avait pas rougi d'apporter au sein de l'austère Allemagne et de la pieuse Italie, les mœurs corrompues de l'Orient. Ces deux griefs avaient éloigné de lui les peuples qu'auraient conquis peut-être les grâces de sa figure, les charmes de son esprit et l'attrait d'un caractère ouvert et libéral. Lothario avait subi l'ascendant de ce prince, auquel se joignirent les séductions exercées par les parents de Béatrix. Les larmes de Léonore coulèrent sur cette défection ; elle pleurait devant Dieu l'Italien oublieux de l'Italie, le sujet rebelle à son prince, le catholique armé contre l'Église ; et de tous les chagrins que lui avaient causés Béatrix et Lothario, c'était le seul qu'elle eut peine à leur pardonner.

Mais bientôt à ces douleurs silencieuses, vint se joindre une inquiétude dévorante. L'armée impériale était entrée en Lombardie, et chaque jour les deux partis se livraient des combats meurtriers dont les détails pénétraient dans la solitude du palais Bentivoglio. Le vieillard les écoutait avec une impassible froideur, ne faisant jamais qu'une seule question : — Les Guelfes ont-ils le dessus ? — ne puisant de joie ou de tristesse que dans les victoires ou les défaites de sa cause. Léonore, elle, épiait les noms des blessés et des morts dont on faisait la lugubre énumération ; elle ne se rassurait que lorsque le nom du compagnon de son enfance n'avait pas résonné à son oreille, et même alors elle se disait : — Il n'a pas succombé dans le combat d'hier, mais sera-t-il épargné aujourd'hui ! Saints anges, défendez-le, sauvez son âme ! qu'il ne périsse pas banni du sein de l'Eglise, et sous le poids de ses terribles anathèmes !

Un jour d'hiver, quand la pluie et le vent fouettaient les vitres, mêlés à de sourds roulements de tonnerre, Léonore était assise auprès de son oncle, dans la grande salle du palais; pour distraire le vieillard, en proie à de sombres préoccupations, elle lui avait proposé une partie d'échecs, et tous deux, absorbés en apparence par le jeu, les yeux fixés sur les pions, se livraient à leurs pensées, et sans se les communiquer, ces pensées se rencontraient... Ils levèrent les yeux d'un commun accord : la portière venait d'être soulevée par une main discrète, et debout, au seuil de la porte, se tenait un religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, bien reconnaissable à sa robe de bure, serrée par une corde, à sa tête rasée et à ses pieds nus. Sa physionomie et sa contenance étaient graves et tristes.

— Entrez, mon frère, dit Bentivoglio, et dites-moi ce que vous me voulez.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous! répondit le frère en s'avançant.

— *Amen!* Que demandez-vous?

— Je suis chargé d'un triste message... puisse la grâce du Seigneur adoucir mes paroles.

Une faible rougeur monta aux joues du vieillard, comme s'il eût subi une lutte intérieure; Léonore, au contraire, avait pâli.

— Parlez, mon frère, reprit-il, parlez sans crainte; il n'est plus de tristes nouvelles pour moi.

— Apprenez donc, Seigneur, que l'armée impériale et les troupes de la ligue lombarde se sont rencontrées hier à Sondrio, et que le seigneur Lothario, votre fils, a péri, mortellement frappé d'une flèche.

— La ligue a-t-elle triomphé?

— Oui, Seigneur.

— Tout est bien alors... Apprenez, mon frère, que depuis longtemps je n'avais plus de fils... Ma maison s'est consolée de sa perte; mais jamais elle ne se consolera de son déshonneur.

— Dieu pardonne, Seigneur, et vous ne pardonneriez pas?

— Pas de pardon pour le traître; pas de pardon pour l'ingrat!

— Je me retire, Seigneur; il ne convient pas au ministère de paix dont je suis revêtu, d'ouïr de telles paroles. Je prierai pour votre fils... et pour vous.

Le religieux sortit lentement; au moment où il traversait la galerie, Léonore, les yeux remplis de larmes, le rejoignit et s'écria :

— Mon père, ne s'est-il pas réconcilié avec Dieu à sa dernière heure? L'avez-vous vu? Est-il mort seul, abandonné?...

— Non, ma fille, non; la divine Providence m'avait amené auprès de lui, sur ce champ de bataille où, mes frères et moi, nous allions à la recherche des âmes : Lothario est mort entre mes bras, repentant, absous, réconcilié; il est mort en implorant le pardon de son père, et en recommandant sa veuve et son fils orphelin, à la bonté d'une de ses parentes, qu'il nommait Léonore... Est-ce vous, madame?

— C'est moi, répondit-elle en pleurant avec moins d'amertume; c'est moi, et je promets entre vos mains, mon père, d'accomplir le dernier vœu de Lothario!

V.

LA VEUVE.

Deux années s'étaient écoulées; leurs longues et mornes journées avaient passé, plus graves, plus austères que jamais, sous les voûtes du palais Bentivoglio. Le temps, la maladie, les chagrins, avaient laissé leurs traces au front de Léonore, et assombri les grâces de sa jeunesse; mais l'épreuve de la vie n'avait fait qu'augmenter la douceur et l'indulgente bonté de son âme. Elle avait fait en secret mille démarches pour découvrir la demeure de Béatrix; ses efforts étaient restés sans résultats, et Léonore, à bout de recherches, n'osait espérer que la veuve de Lothario eût survécu à son malheureux époux. Elle les recommandait tous les jours au Ciel, et elle sentait le poids de l'isolement retomber chaque jour plus pesant sur son cœur. La prière et les soins qu'elle donnait à son oncle remplissaient sa vie, et, fidèle à ses habitudes d'autrefois, elle allait, dans ses heures de tristesse, se réfugier à l'église de Saint-Paul; là, près des tombeaux de ses ancêtres, elle priait plus calme et avec un plus entier détachement d'elle-même.

Un soir, elle était restée dans le saint lieu plus longtemps que de coutume; l'ombre enveloppait la vaste église, et seule, une lampe, donnée par un des aïeux de Léonore, jetait une pâle lueur dans la chapelle sépulcrale. Léonore sortait à pas lents, obéissant à l'appel d'un vieux prêtre qui se disposait à fermer les portes de l'église, lorsque près du tombeau de la mère de Lothario, elle crut voir une femme agenouillée et penchée sur les pieds de marbre de la statue qui ornait ce sépulcre. Poussée par un mouvement de curiosité, elle s'approcha et dit à voix basse à cette femme :

— On va fermer les portes!

L'étrangère se releva, et Léonore vit qu'elle tenait par la main, et presque caché sous sa mante noir, un petit garçon en deuil comme sa mère.

— Que faisiez-vous là, ma chère dame et sœur? dit Léonore d'un ton affectueux, remarquant l'aspect pauvre et triste de l'inconnue et de son fils; cette chapelle est celle des Bentivoglio; si vous avez besoin de leur appui, ils seraient heureux de vous l'accorder.

—Vous vous trompez! répondit la jeune femme en secouant la tête; vous vous trompez! Les Bentivoglio me repousseraient du seuil de leur palais; cette chapelle ouverte à tous, est la seule de leurs demeures où je puisse librement pénétrer et pleurer sans contrainte... Et pourtant, moi aussi, je porte le nom de Bentivoglio!

— Grand Dieu! qui êtes-vous? s'écria Léonore en attirant l'inconnue sous le rayon de la lampe...

Elle la regarda: c'était une femme toute jeune dont le deuil des veuves rehaussait la mélancolique beauté.

— Béatrix! s'écria Léonore; Béatrix, est-ce bien vous?

Béatrix aussi l'avait reconnue, et pleine d'émotion, elle serrait les mains tremblantes de Léonore; elles sortirent ensemble de l'église.

— C'est vous! dit encore Léonore, et cet enfant?

— C'est le mien! c'est le sien! répondit Béatrix en élevant son fils dans ses bras. Léonore le regarda attentivement aux dernières lueurs du crépuscule, et soupira. Ce petit garçon ressemblait à Lothario enfant, il rappelait à la mémoire de Léonore les jours de sa jeunesse, les projets de bonheur, les espérances flétries et les malheurs irréparables de sa maison.

— C'est donc là, dit-elle, le dernier rejeton des Bentivoglio!

— Oui, mais un rejeton banni, méconnu, croissant dans l'ombre et dans la pauvreté!

— Vous êtes pauvre! vous souffrez! dit Léonore; hélas! ma sœur! pourquoi vous êtes-vous si longtemps dérobée à mes recherches? Depuis deux ans, vous êtes ma seule pensée, et vous, vous n'avez pas songé à réclamer une part de mon amitié!

— Pardonnez-moi; je savais par Lothario combien vous êtes bonne; mais je n'ai pas osé me présenter devant ce sévère vieillard, ennemi de ma race, qui a maudit son fils, parce qu'il s'était uni à moi. J'ai craint d'appeler sur cet enfant la malédiction qui a pesé sur son père. Oh! pourquoi Lothario m'a-t-il aimée! Pourquoi, jeune, ignorant le monde, pressée par mon tuteur qui voulait donner un nouveau soldat à la maison de Souabe, pourquoi ai-je accepté sa main? Il vivrait, et une autre plus heureuse lui eût donné un fils, héritier des droits de ses ancêtres!



LA BATAILLE DE SONDRIO.

— Toutes deux pleuraient; Léonore dit enfin :

— Voulez-vous me confier votre enfant, et permettre qu'il repose cette nuit sous le toit des Bentivoglio? Je tenterai une démarche, et si Dieu me seconde, le fils de Lothario rentrera dans ses droits.

— Disposez de mon Jacopo, répondit Béatrix prenant l'enfant à moitié endormi, et le déposant entre les bras de Léonore; vous êtes sa seconde mère.

— Je vous reverrai demain, dit Léonore en l'embrassant; mais vous, où demeurez-vous?

— Ici, près de l'église... J'éprouve une triste consolation à venir prier là, près des tombeaux des ancêtres de mon époux... Lui seul est banni de ce lieu de repos, mais il me semble que son esprit visite le lieu où sa femme prie et où sa mère repose... Mais, adieu, à demain!

Elle embrassa encore l'enfant assoupi, et toutes deux, quittant le porche à l'ombre duquel elles s'étaient cachées, regagnèrent leurs demeures.

VI.

L'ORPHELIN.

Léonore rentra au palais sans être aperçue; elle fit dresser un petit lit dans sa chambre et y coucha l'enfant, qui dormait d'un sommeil doux et profond; en le tenant dans ses bras, en voyant sa tête brune appuyée sur son épaule, en l'entendant au milieu de son sommeil murmurer d'une voix endormie :

— Bonsoir, ma mère! Léonore soupira et se dit :

— Pourquoi n'est-ce pas mon enfant?

Mais une pensée plus haute fit taire ce mouvement d'involontaire jalousie, et elle reprit :

— Il n'est pas mon fils, mais je serai sa mère : béni soit Dieu qui l'a voulu ainsi!

Elle ne se coucha point; elle passa la nuit à prier et à veiller sur l'enfant. Lorsque le jour se leva, elle le baisa doucement au front, et le petit Jacopo, s'éveillant aussitôt, lui jeta les bras au cou en disant :

— Bonjour, bonjour, ma mère!

Mais en tournant les yeux autour de lui, il s'aperçut qu'il était dans une maison étrangère, entre les bras d'une femme inconnue, et les larmes faciles de l'enfance inondèrent ses joues.

— Ne pleure pas, cher enfant, dit Léonore en lui donnant des gâteaux et des fruits, ne pleure pas, tu reverras ta mère aujourd'hui.

— L'enfant, apaisé par ces caresses, se laissa lever et habiller; lorsqu'il fut vêtu, Léonore lui fit joindre les mains, et répéter avec elle :

— Mon Dieu! ayez pitié de nous! assistez-nous!

Puis elle sortit avec lui de la chambre, Jacopo, insouciant, Léonore, émue et tremblante.

Elle arriva à la chambre de son oncle, où les infirmités le retenaient souvent, et où elle lui prodiguait les soins d'une fille tendre et pieuse. Elle ouvrit la porte d'une main timide; le vieillard dormait encore sous ses longs rideaux de soie; elle prit le petit Jacopo, le posa sur le lit de son aïeul, en lui faisant signe de garder le silence; puis elle se retira dans l'oratoire voisin, qui n'était séparé de la chambre que par une portière. Quelques minutes, siècle d'anxiété, s'écoulèrent; son nom, prononcé par une voix impérieuse, l'appela dans la chambre de son oncle. Les courtines du lit étaient soulevées; le vieillard appuyé sur son chevet, regardait Jacopo, qui paraissait plus surpris qu'épouvanté, et dit brusquement à Léonore :

— Quel est cet enfant?

Elle se laissa tomber à genoux devant le lit, et entourant Jacopo d'un de ses bras, elle dit :

— Mon oncle, pouvez-vous le regarder? Regardez-le, et voyez s'il n'est pas la vivante image de...

— Le vieillard frémit; il regarda l'enfant appuyé sur l'épaule de Léonore; une profonde émotion se lisait sur ses traits austères; cependant il dit froidement :

— C'est donc lui!

— C'est votre petit-fils, l'enfant de votre fils unique, mort loin de vous, tué à la fleur de ses ans, sur un champ de bataille; au nom du Dieu des miséricordes, mon oncle, ne rejetez pas ce pauvre orphelin!

— Qu'il aille rejoindre sa mère, les parents de sa mère, et le prince excommmunié pour lequel son père a donné sa vie!...

— O mon oncle, quelle triste raillerie! Sa mère est pauvre et vit du travail de ses mains; ses parents sont morts; Frédéric est au fond de l'Allemagne; il ne reste à cet innocent que vous, vous son aïeul, son père; le rejeterez-vous? Il est le légitime héritier de votre nom; le condamnerez-vous à l'obscurité et à l'abandon?

Bentivoglio ne répondit pas; Léonore saisit sa main et la baisa en pleurant :

— Si, ajouta-t-elle, vous ne voulez pas céder à la tendresse paternelle, à l'innocence, au malheur de ce pauvre enfant, cédez du moins à la prière de celle que vous nommez votre fille... J'aimais Lothario, mon père, je l'aimais comme l'époux que vous m'aviez désigné, et lorsqu'il nous a quittés, j'ai souffert autant que vous, plus que vous... C'est au nom de mes souffrances, que je vous supplie d'adopter cet enfant et sa mère; c'est là le seul remède que vous puissiez apporter à une blessure qui saigne encore, et que jusqu'ici Dieu seul connaissait.

Léonore avait vaincu; le vieillard prit l'enfant dans ses bras, le baisa au front et le bénit; des larmes sillonnaient ses joues et il disait :

— Que n'ai-je pu ainsi bénir son père! O ma généreuse fille, vous m'avez appris à pardonner!

Le même soir, Béatrix fut reçue dans la maison de son beau-père comme une fille, comme une sœur bien-aimée, et sa cousine s'effaça presque pour lui laisser la première place dans cette maison dont Jacopo devenait l'héritier.

Léonore ne se maria jamais; cependant elle fut mère par le cœur, car l'enfant de Lothario était devenu son fils!

MATHILDE TARWELD

LA LÉGENDE DE CESSON

J'avais admiré, l'avant-veille, la belle procession de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Guingamp; et, encore sous le charme de l'hospitalité la plus cordiale, je venais de quitter, sur la route de Pontrieux, le digne fils de mes aimables hôtes. Tandis que ce dernier s'éloignait derrière moi, je marchais avec assez de lenteur, m'arrêtant de temps à autre pour le suivre des yeux jusqu'au moment où il disparut, caché par un détour du chemin. J'avais à peine remarqué un homme de fort bonne mine, quoique pauvrement

vêtu, qui s'avançait, un attirail de vitrier sur le dos : cet homme, en me voyant ralentir la marche, regarda en arrière, crut que je l'attendais pour lui demander quelques renseignements sur le pays; et, pressant le pas, il se trouva bientôt à mes côtés.

« — Vous voyagez par ici, pour la première fois, dit-il, sans attendre mes questions? Je connais assez bien la campagne que vous allez traverser; et si, comme je le suppose, vous êtes dans l'embarras, parlez, me voilà prêt à vous répondre. »

La méprise fut vite expliquée ; toutefois, si la route de Guingamp à Pontrieux n'avait rien qui m'engageât à prendre un guide, la bonne volonté de l'ouvrier campagnard me parut trop sincère pour ne pas chercher à en tirer profit. Nous cheminâmes ensemble une heure ; et, durant ce temps, mon compagnon de route, dont l'élocution n'était pas sans charme, bien qu'il employât une foule de mots oubliés et qu'on retrouve dans les villages de la partie française des Côtes-du-Nord, m'entretint de plusieurs usages de Quintin, de Lamballe, des environs de Saint-Brieuc, et me raconta deux ou trois légendes. Une de celles-ci excita vivement mon intérêt. Je voudrais, en me la rappelant pour vous, ne pas supprimer entièrement ces mots vieillis, qui, suivant moi, donnaient à la légende de Cesson une grâce toute particulière.

Le vitrier commença à peu près ainsi :

« — Vous connaissez la ville de Saint-Brieuc, et vous avez visité comme moi la tour de Cesson. Cette tour, minée après les guerres de la Ligue, et partagée du haut en bas par le milieu, domine le port du Legué; et quoiqu'elle se soit écroulée par moitié, grâce à cette fente énorme, occasionnée par la mine, il est probable que l'autre moitié restera debout bien du temps encore, pour abriter les corneilles à qui ces vieilles ruines conviennent toujours. A peu de distance du Cap, où s'élève cette masse de pierres, on trouve huit à dix chaumières, et une église bien laide et bien pauvre qui portent aussi le nom de Cesson. C'est justement là que je voulais vous conduire, devant l'église et le cimetière, droit à la ferme de Vincent Guénoc.

Guénoc était un courageux laboureur, toujours le premier aux champs, et qui, à force de coups de pelle et de pioche, avait économisé pour la dot de sa fille deux cents beaux écus. On disait bien dans le pays que les yeux bleus de Jacquemine valaient au moins l'argent de son père; mais c'étaient là des paroles oiseuses, les jeunes gens d'alors, comme ceux d'à présent, ne s'énamourant guère qu'à bonne enseigne, et tenant qu'une bourse de cuir bien enflée avance beaucoup plus vite un mariage que les œillades les plus mignonnes. Les économies du bonhomme Guénoc entraient donc pour une bonne part dans l'empressement qui se faisait autour de la jeune fille ; mais celle-ci ne s'en inquiétait mie, trop jeunette pour songer sérieusement au mariage, et trouvant encore son plaisir à jouer aux noix avec ses compagnes ou à voir les ébats des petits oiseaux jasant et chantant devant sa fenêtre, dans la haie du cimetière. Parmi les garçons de la paroisse, un seul lui convenait de bonne amitié : c'était Lormel, le fils d'une pauvre veuve, et celui-là ne lui avait jamais dit de ces mots qui font voir qu'un homme est pris à la ratière, et qu'il n'est plus dans son bon sens. Cependant ce n'est pas toujours le plus beau joueur de langue qui aime le mieux, et la preuve, c'est que Lormel, qui ne soufflait mot de muguetteries, chérissait grandement la petite Jacquemine. « — Nous ne possédons, ma mère et moi, se disait-il, que notre chaumière et un misérable champ, et c'est trop peu pour la fille au père Guénoc. Mais Jacquemine n'a que dix-sept ans ; je suis jeune, robuste, hardi au travail, et dans trois ou quatre ans, en me louant à la journée aux fermiers du village, je pourrai gagner aussi quelque argent qui me permettra de parler. Quelle joie de tenir la main de Jacquemine dans la mienne au pied de l'autel de la Sainte Vierge, et ensuite de la ramener à mon chez moi devant tout le monde! Courage, mon gars! ne te laisse pas endormir en oisiveté, et souviens-toi que tout bon lot dans la vie doit coûter gros. »

Il s'excitait ainsi au travail, le brave garçon, et c'était plaisir de le voir faucher un pré, couper l'orge et le seigle, réparer une clôture, tant il le faisait d'un air joyeux. Plus d'une fois Guénoc l'avait employé pour le labour, la moisson ou le bon entretien de quelque talus, et Lormel travaillait justement chez le bonhomme à l'époque où le premier malheur arriva. Un matin, le feu prit à la chaumière de la veuve, et comme il n'y avait personne au logis et que l'habitation était isolée, le secours vint trop tard, et tout fut brûlé, nippes, meubles et maison. C'était une grande calamité, d'autant plus que la vieille femme pensa devenir folle, et qu'elle assura préférer encore demeurer exposée à tous les vents et à toutes les pluies au milieu des ruines incendiées, que d'aller habiter ailleurs. Il fallut, pour la décider à chercher un abri momentané dans une ferme voisine, que son fils lui promît formellement de trouver un moyen de reconstruire la chaumière et de l'y ramener bientôt. Ce moyen, ce fut Guénoc qui l'offrit :

« Mon ami, dit-il au jeune homme, je prends de l'âge, et je commence à sentir que l'aide d'un garçon de ferme me soulagerait beaucoup. Dans un coin de l'armoire, j'ai quelques écus qui étaient destinés à la dot de ma fille : jure-moi, sur ta part de paradis, que tu me serviras fidèlement durant cinq années au moins, et je te donne d'avance cinq années de gages. »

Ces propositions étaient ce qui pouvait arriver de mieux à Lormel dans la circonstance, et cependant il ne les accepta qu'à travers de gros sanglots. Cinq années pour réparer le désastre de deux ou trois heures ! Cinq années sans rien gagner pour cette entrée en ménage, son plus cher et peut-être son unique désir ! Combien de temps faudrait-il après cela pour grossir un peu son pécule ? M. le curé raconte l'histoire de Jacob qui, pour obtenir Rachel, s'arrangea de servir sept ans, et puis encore sept ans, Laban son beau-père ; mais les hommes de ce temps-là n'avaient

pas notre courte vie, et cent cinquante ans d'existence leur paraissaient un petit nombre de jours. Le pauvre Lormel se résigna pourtant, car il était bon fils; mais à mesure que la chaumière se relevait et prenait un air de restauration, il sentait que ses espérances, auparavant douces comme lait, s'étaient changées tout à coup pour lui en médecine amère. Souventes fois, la fille de son maître se plaignit à lui de sa taciturnité et lui en demanda la cause, tant qu'à la fin, et se trouvant apparemment dans un de ces jours où la langue est plus parleuse que de coutume, Lormel n'y tint plus, et révéla tout son secret. Jacquemine ne fit point la fâchée, la dépiteuse; seulement, comme elle était bien convaincue aussi que sans un peu d'argent on ne l'obtiendrait jamais de son père, elle exhorta le jeune homme à prendre patience, ajoutant, pour lui donner du cœur et pour le consoler, qu'elle le préférait à Gros-Jean, à Nicolas, à Pierre, et qu'autant d'années qu'il faudrait l'attendre, elle l'attendrait. Lormel se montra bien reconnaissant et fort réjoui; et, néanmoins, après qu'il fut convenu et arrêté qu'il serait au bout d'un temps le mari de Jacquemine, il lui parut plus que jamais que les jours marchaient à petites reposades, comme des vieillards.

Trois ans s'écoulèrent, la chaumière était rebâtie depuis longtemps; mais la vieille mère qui l'habitait se ressentait encore du saisissement qu'elle avait eu le jour de l'incendie, et, au lieu de dormir comme autrefois, elle passait les nuits en frayeur. A peine au lit, elle croyait entendre au grenier le pétillement d'un fagot qui brûle, et alors, prenant sa lanterne, elle grimpait l'échelle à belles enjambées, au risque de se casser vingt fois le cou. Ses yeux voyaient partout des clartés qui n'existaient pas : elle ne voulait souffrir personne avec elle dans sa maison, de peur qu'une autre ne veillât pas assez au foyer. Ce n'était pas tout à fait une maladie que cela ; c'était une manie, un brin de folie peut-être.

Il arriva donc qu'une nuit, la bonne femme, étant malade et pouvant à peine remuer ses vieilles jambes, crut entendre encore le bruit qui la tourmentait si souvent. Chacun a sa destinée, Monsieur! — La veuve se jeta comme elle put hors de son lit, alluma sa lanterne, se cramponna à l'échelle, et après deux ou trois chutes peut-être (car tout ceci n'est que probabilités et supposition), elle parvint au grenier où tout était bien paisible, hormis quelques bêtes rongeuses grignotant je ne sais quoi sous un tas de lin. La vieille fureta partout et voulut ensuite redescendre; mais, soit qu'elle donnât de la tête dans une poutre, soit fatigue et faiblesse naturelle, toujours est-il que la bonne femme tomba de nouveau, et que la lanterne ouverte roula d'un autre côté. Bientôt on put entendre réellement le pétillement de quelque chose qui brûlait : le lin était en feu, et puis le plancher, et puis tout le reste; et c'est quand la chaumière n'était plus qu'une fournaise, que Lormel accourut sur le lieu du sinistre, accompagné de Guénoc et de quelques voisins. Le pauvre malheureux demandait sa mère à grands cris, et ne la voyant pas, il se précipita au milieu des flammes. Son dévouement ne servit à rien : la mère ne reparut jamais, et, le feu éteint, on ne retrouva de Lormel lui-même qu'un cadavre méconnaissable. Ce fut un deuil général dans la paroisse de Cesson, et le lendemain de l'incendie, quand le mort fut porté au cimetière, tout le monde sanglottait; on eût dit que chacun avait perdu son fils ou le meilleur de ses amis.

Jacquemine pleurait encore plus que les autres, et bien qu'elle respectât beaucoup son père, elle faillit éclater en gros reproches contre lui, lorsqu'elle l'entendit, au retour de l'église, s'apitoyer bien plus sur la perte de ses avances que sur celle du pauvre garçon : « — Il m'avait juré sur sa part de paradis qu'il me servirait loyalement cinq années, disait le vieux ladre, et voilà cependant que je suis récompensé d'une bonne action par la perte de deux années de beaux gages!... J'espère, ajoutait cet homme ignare et pécunieux, que Dieu ne tiendra pas rigueur à Lormel pour sa promesse, et pourtant, en bonne conscience, peut-on jouer ainsi sa vie quand on laisse après soi de pareilles dettes! »

Oui, Monsieur, il osait prononcer tout haut ces détestables paroles, comme si les gens qui calculent si bien les bonnes et les mauvaises chances avant que d'exposer leur vie, n'avaient pas une pierre à la place du cœur! Jacquemine pensait là-dessus comme moi, et la honte que lui causaient les regrets de son père comptait pour un quart dans ses larmes. La nuit qui suivit l'enterrage, la jeune fille ne se coucha point : « Ah! disait-elle au milieu de ses gémissements et les yeux fixés sur la tombe de Lormel qu'elle voyait de sa fenêtre, pourquoi mon père pleure-t-il aussi fort les deux années de gage, qu'il lui faudra payer à un autre garçon? N'est-ce pas sur l'argent qu'il me destinait que ces avances ont été prises? et qu'ai-je besoin de dot à présent? »

En se parlant ainsi, elle aperçut tout à coup, à la clarté de la lune, un homme qui sortait du cimetière, et qui se dirigeait lentement vers la ferme. Jacquemine ne pouvait en croire ses yeux : c'étaient les traits, la tournure, les habits même de Lormel. Partagée entre la peur et le désir de voir au moins la ressemblance de celui qu'elle aimait, la jeune fille entr'ouvrit la fenêtre, et alors une voix douce, impossible à méconnaître, l'appela trois fois par son nom. La fille de Guénoc croyait comme nous tous aux *intersignes*, à ces avertissements du bon Dieu annonçant la mort; elle pensa que cette apparition venait la préparer elle-même à quitter ce monde; et n'attendant plus aucun bonheur de la vie, elle se réjouit dans son cœur.

« — Jacquemine! répéta pour la quatrième fois la voix de Lormel, viens m'ouvrir la porte. Ne vois-tu pas à l'horizon une petite clarté? C'est le jour à son commencement : ouvre-moi! tu sais bien que l'ouvrage presse à la ferme.

« — Oh! mon ami, s'écria Jacquemine, est-ce bien vous que j'entends? Hier, je croyais avoir pleuré

toutes les larmes de mon cœur, et cette nuit encore, je n'ai cessé de sanglotter en pensant à vous. D'où venez vous, ô mon bien-aimé? Quel est cet homme qu'on a pris pour vous, et que j'ai vu déposer dans la dernière fosse ?

« — Priez pour cet homme sans me demander son nom, répondit Lormel, et ne vous enquêtez pas d'où je viens; car ce que j'ai vu, je ne puis le dire. Votre père n'aura pas à regretter la bonne action qu'il a faite; je viens le servir deux années encore, comme je l'ai promis : là est toute ma réponse, Jacquemine; ouvrez-moi la porte et ne me questionnez plus.

Ce ne fut pas un petit étonnement pour Guénoc, lorsque sa fille entra dans sa chambre et lui dit que Lormel était à la porte. Ne sachant trop s'il devait descendre aussi pour ouvrir, ou s'il ne ferait pas mieux de prendre la porte de derrière et de fuir à longue course, il suivit néanmoins Jacquemine, et il put se convaincre à son tour que Lormel était bien là, portant les mêmes habits qu'il avait au moment où il s'élança dans les flammes, et qui pourtant ne laissaient voir aucune trace du feu. Le fermier ne put se défendre de questionner à son tour; mais Lormel lui répondit ce qu'il avait déjà répondu à la jeune fille, ce qu'il répondit ensuite à toute la paroisse : Ne m'interrogez pas sur ce que mon retour peut avoir d'extraordinaire, et si vous m'aimez, réjouissez-vous seulement de me voir.



JACQUEMINE.

Et Lormel se remit au labourage, aux semailles, à la moisson, travaillant comme auparavant, et mieux encore et plus vite : il était toujours bon et amiteux pour la fille de son maître, mais il se taisait maintenant sur les projets de mariage; et, le dimanche, au lieu de rechercher comme devant, la compagnie de Jacquemine, il s'en allait tout seul au pied de la tour de Cesson, et là, le front dans sa main, les yeux levés vers le ciel, il passait les heures à prier, à chanter les louanges du bon Dieu, et en grande mélancolie. Jacquemine souffrait de ce changement, d'autant plus que Lormel était meilleur que jamais, et que ses traits déjà fort beaux avaient pris, depuis son retour, une apparence toute céleste. Quelquefois elle le suivait à la tour et s'accoudant sur quelques débris, la tête couverte de son tablier pour cacher ses larmes, elle l'écoutait dévotieusement, tandis qu'il parlait de ce monde invisible où nous irons tous, et des joies promises aux âmes tranquilles qui aiment bien le Seigneur. Un soir pourtant Jacquemine ne put réprimer une plainte qui lui pesait : elle rappela ce que Lormel lui répétait si volontiers à une autre époque, et ce fut alors que le jeune homme revint pour la première fois avec elle sur leurs songeries de ménage.

« — Crois-tu, lui dit-il d'une voix plus tendre que celle du rossignol quand il chante à l'orée d'un bois, crois-tu que nous trouverions réellement la félicité dans cette vie chétive qui n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ? Les songeries de l'homme ne sont autre chose que fausses persuasions, qui se dissipent

comme fumée. Nous voulions être mari et femme pour nous appuyer l'un sur l'autre, pour goûter la paix ensemble, pour entendre autour de nous de chères petites voix se disputer nos caresses, pour vieillir en voyant de beaux enfantelets devenir hommes de bien. Hélas ! avons-nous pensé que le mariage n'aurait pas aussi ses tribulations, et qu'il suffirait de nous donner la main pour écarter de nous toutes les peines ?... Ne sens-tu pas en toi, Jacquemine, le besoin d'une tendresse infinie, d'une tendresse ardente, pure, égale ; d'une tendresse que ni toi ni moi ne pourrions donner que par éclairs, bien que nous la réclamerions éternellement tous les deux ? A ce vide qui restera toujours dans ton cœur, parce qu'il ne dépend de personne de le combler, ajoute ces mécomptes inévitables dans l'union de deux êtres imparfaits, ces mécomptes plus cuisants au cœur foulé et maltraité que piqûres d'abeilles. Ce que je dis des époux, je le dis mêmement de l'enfançon, qui a aussi sa méchante humeur; car l'esprit du mal se glisse jusque dans le berceau, et telle qui attendait de sa maternité joie et honneur n'en retire que honte et tristesse. N'est-ce rien encore que les maladies, plus fréquentes là où la famille est plus nombreuse, les yeux qui se ferment, les membres qui se glacent; les corps qui se raidissent dans les bras d'un père ou d'une mère, condamnés peut-être à huit ou dix agonies avant de mourir ? Et puis, celui-là que tu choisirais pour soutien dans ce monde calamiteux, qui t'assure que la mort ne le saisirait pas d'un bond à l'entrée de la route, te rejetant sans merci à ton premier isolement, devenu par comparaison beaucoup plus lourd à traîner ? Combien, en voulant cheminer plus commodément dans la vie, ont cru qu'ils allaient ôter l'épine de leur pied, et, au contraire, l'ont enfoncée plus avant ! Croire qu'on peut atteindre ici-bas le suprême bonheur en prenant telle ou telle démination, c'est vouloir que la vanité ne soit point vaine, la misère misérable. Ah ! Jacquemine ! plutôt que de nous perdre tout entiers dans ces affections infirmes qui ne se font trop souvent connaître que par l'âpreté de la douleur, cherchons un amour toujours heureux, toujours aimable, un foyer de tendresse éternelle, et non une de ces flammes volages qui vont brûletant çà et là ! — Dieu, le ciel, la joie dans l'éternité, voilà les aspirations qui ont remplacé les désirs que tu me rappelles. Que n'avons-nous tous les deux les ailes du goëland qui vole devant nous ! Au lieu de caresser les vagues comme lui, au lieu d'errer sur la grève en rasant les galets et le sable, quel bonheur d'élever notre vol au-dessus du soleil, et d'entrevoir, fût-ce même de bien loin encore, les portes du Paradis, et les légions d'anges qui les gardent ! »

Jacquemine écoutait d'abord ces paroles, le cœur gros de soupirs ; mais peu à peu ses larmes cessèrent de couler, la piété du jeune homme enflammant la sienne. Durant plusieurs mois, il est vrai, comme ces fleurs qui se resserrent et se tiennent closes dès que le soleil se cache, Jacquemine n'avait de ces pensées de haute vertu qu'en la présence de Lormel, et, lorsqu'il n'était plus là, son âme se refermait languissante. Cependant un temps arriva où la jeune fille avait si bravement marché dans la perfection, que son père étant venu à mourir, elle remit d'elle-même à Lormel le reste de sa dette, qui était bien encore de six bons mois de travail, et qu'elle lui demanda pour toute fortune de la conduire à Guingamp au couvent des Térésiennes. Lormel n'avait garde de dire non, et, un beau matin, ils partirent ensemble dans la carriole.

Le jour tirait à sa fin, lorsqu'ils arrivèrent à la ville et que la bonne femme de tourière les introduisit dans le parloir. La supérieure parut bientôt à la grille : Jacquemine lui dit sa volonté ; et, quand tout fut bien réglé entre elles, la fille de Guénoc se tourna courageusement vers son ami pour lui adresser un dernier adieu. Pendant la route elle n'avait pu se défendre de remarquer l'éclat extraordinaire des yeux de Lormel et l'expression séraphique de son sourire ; mais que devint-elle en apercevant dans le demi-jour du parloir, à la place du beau valet de ferme, un jeune homme portant une robe flottante, les épaules revêtues de larges ailes blanches, tout semblable enfin dans sa merveilleuse figure au portrait des anges du ciel !

« — Ma sœur, dit l'ange d'un accent mélodieux et que le flûteur le plus habile n'imitera jamais, Lormel est mort depuis dix-huit mois, et comme il avait fait à votre père une promesse formelle, sans condition, oubliant que la mort pouvait le surprendre, il a fallu que son ange gardien vînt remplir ses engagements pour le délivrer des peines du purgatoire. Sous les traits de celui que vous étiez accoutumée à chérir, j'ai voulu aussi vous guérir d'un amour qui ne pouvait plus être heureux, en vous montrant l'amour divin comme seul désirable. Maintenant je retourne aux pieds du Très-Haut, et j'y conduis votre ami. Ayez bon courage, ma sœur : la route du ciel est ouverte pour tous ; il ne tient qu'à vous de nous y rejoindre. »

La douce voix se tut, et l'on n'entendit plus qu'un frémissement d'ailes. Les deux femmes étaient tombées à genoux, et quand elles relevèrent la tête, il ne restait de l'ange qu'un parfum de giroflées, violettes ou fleurs du Paradis d'une plus agréable senteur. Jacquemine passa dans ce couvent de longues années couronnées par une mort très sainte. On conserva longtemps, dans le parloir des Térésiennes, un petit tableau représentant l'ange gardien et la jeune fille agenouillée devant lui. A dire vrai, je n'ai pas vu ce tableau ; mais j'ai ouï dire que le grand oncle de mon grand père l'a tenu souventes fois entre ses mains, et j'espère que vous ne m'en demanderez pas davantage. »

Je n'en demandai pas davantage, en effet, ne voulant en aucune façon discuter le plus ou moins de vraisemblance d'une légende qui m'avait paru poétique et touchante. Quand l'ouvrier eut pris un chemin de traverse à la sortie du bourg de Squiffiec, et que je me trouvai seul sur la route, je cherchai pourtant à m'expliquer les croyances populaires qui m'avaient frappé dans son récit. Les histoires d'âmes en

peine, retenues en purgatoire jusqu'à l'entière exécution d'une promesse imprudente, abondent en Bretagne, et les habitants du pays semblent se les rappeler, lorsqu'ils ne font pas un projet, ne prennent pas un engagement sans ajouter cette condition essentielle : — Si je suis encore de ce monde ! — Quant à l'ange gardien prenant quelquefois la place et les traits de la personne qu'il fut chargé de protéger ici-bas, j'aurais supposé cette croyance particulière au diocèse de Saint-Brieuc, si l'on n'en trouvait des traces dans plusieurs auteurs anciens, et même dans le Nouveau Testament. Pour ne citer que l'exemple le plus respectable, je parlerai seulement de cette jeune fille accourant prévenir les disciples réunis dans la maison de Marie, mère de Jean, que Pierre, miraculeusement délivré de sa prison, était à la porte :

« Mais eux lui dirent : Vous avez perdu l'esprit. » Elle assurait que c'était lui. Et ils disaient : C'est » son ange. »

Les disciples croyaient donc que l'ange pouvait par sa ressemblance avec l'apôtre avoir trompé les yeux de la jeune fille. Au surplus, il est inutile d'insister sur la généralité ou l'antiquité de telle ou telle tradition merveilleuse, l'essentiel pour une légende, c'est de n'éveiller dans le cœur que des sentiments pieux, dans l'esprit que des pensées saines et louables. L'histoire de Lormel me paraît remplir ces conditions : il sera toujours bon de rappeler qu'on ne saurait mettre trop de prudence dans une promesse, et que nous avons tous à nos côtés un céleste ami, toujours occupé de nous, toujours prêt à nous venir en aide.

Hippolyte Violeau.

LE FROID DANS LE VIDE.

Voici, d'après l'*Ausland*, les observations d'un chimiste anglais sur les effets supposés du froid dans le vide :

« A chaque mille anglais que nous nous éloignons de la surface de la terre, la température s'abaisse de 5 degrés (Fahrenheit). A une distance de 45 milles, l'atmosphère nous abandonne, et nous voilà dans un espace vide, dont la température peut s'évaluer à 225 degrés au-dessous de zéro. Nous ne pouvons avoir qu'une idée confuse du froid existant sous cette latitude. Au cercle polaire, on a observé des froids de 40 à 60 degrés. Le plus grand froid que la chimie puisse produire est de 150 degrés au-dessous de zéro. A cette température, l'acide carbonique se durcit comme la neige. Si l'on y touche, on se fait des ampoules aux mains, comme si c'étaient des charbons ardents. Le mercure gèle à 40 degrés au-dessous de zéro ; on peut alors le traiter comme d'autres métaux, et l'étendre en lames qui, plongées dans l'eau, se fondent comme de la glace.

« Il est certain que tous les liquides et tous les gaz que nous connaissons deviendraient solides dans la région qui s'étend au delà de notre atmosphère. Le gaz qui éclaire nos rues deviendrait comme de la cire ; l'huile serait dure comme la pierre ; l'esprit-de-vin, qu'il a été jusqu'à présent impossible de congeler, se changerait en un cristal transparent ; l'hydrogène s'épaissirait et aurait l'air d'un métal ; on pourrait travailler le beurre comme on travaille l'ivoire ; et ces huiles imperceptibles, qui donnent aux fleurs leur parfum, il faudrait d'abord les dégeler pour que notre odorat pût en percevoir la sensation. »

LE CHATEAU DE LAGARAYE.

Ce n'est plus qu'une belle ruine, que l'on peut voir encore non loin de Dinan, dans le département des Côtes-du-Nord ; et il en ressort une grande leçon.

Le propriétaire de ce château, au dernier siècle, était le comte Claude Toussaint-Marot de Lagaraye, né à Rennes en 1675. Après avoir débuté dans la vie sous l'habit de mousquetaire, il épousa à Nantes la gracieuse mademoiselle de La Motte-Piquet, changea dès lors l'uniforme pour la robe, et entra dans la magistrature. Mais sa grande fortune, ses grâces et son esprit qui le faisaient rechercher partout, son entraînement vers les plaisirs, ne s'alliant pas avec la gravité d'un magistrat, il se défit de sa charge de conseiller au parlement de Bretagne, et vint habiter, avec sa jeune et brillante épouse, son château de Lagaraye. Il y tint bientôt une espèce de cour, donnant successivement des concerts, des spectacles, des carrousels et des fêtes de tout genre, où il réunissait toute la noblesse du pays.

Emporté dans ce tourbillon, monsieur et madame de Lagaraye n'avaient plus le temps de s'arrêter aux pensées sérieuses. Ils ne demandaient à la vie que ses fêtes.

Mais Dieu voulait les ramener à lui. Un premier malheur les frappa. Dans une partie de chasse, madame de Lagaraye fit une chute qui mit sa vie en danger. Elle était à peine guérie, qu'une maladie grave de la sœur de son mari vint imposer un nouvel arrêt aux parties de plaisir ; le troisième coup de rappel, fut la mort de son beau-frère, M. de Pont-Briant.

La douleur du comte de Lagaraye, à cette perte, fut démesurée. Il ne pouvait se séparer de son frère bien-aimé. A travers ses larmes et ses sanglots, frappé du calme d'un bon religieux qui priait près du mort, il s'écria :

— Ah ! mon père, que vous êtes heureux de ne plus aimer rien sur la terre !

— Vous vous trompez, mon fils, répondit le religieux, d'une voix émue. J'aime ceux qui souffrent. Mais je me soumets aux volontés de Dieu ; et à chaque coup qu'il frappe, je courbe la tête avec résignation.

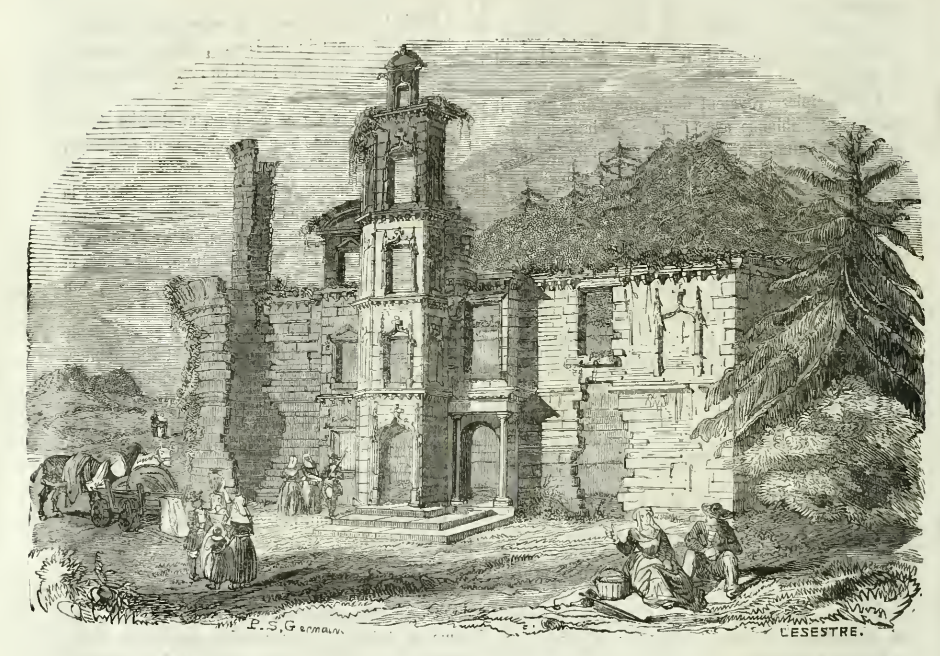
Cette réponse saisit M. de Lagaraye. Il resta plusieurs jours silencieux et pensif. Puis enfin, il déclara à sa femme que la mort de M. de Pont-Briant l'avait éclairé.

— J'ai compris, ajouta-t-il, que la vie n'est qu'un prêt de la part de Dieu, et que nous devons le faire fructifier, au lieu de le dissiper en vaines jouissances; jusqu'ici je n'ai vécu que pour moi; je veux désormais vivre pour les autres.

La comtesse poussa un cri de joie, et se jetant dans les bras de son mari :

— Oh! mon ami, remercions Dieu, dit-elle, car vous venez de décider ce qui, depuis longtemps, me préoccupe. Livrons-nous sans retard à ce Dieu si bon, qui nous a tant aimés, et qui nous appelle à lui par la voix des pauvres.

Dès lors, le château de Lagaraye devint un hospice. Le comte avait destiné à la demeure des pauvres, dit un de ses historiens, les bâtiments consacrés auparavant à ses plaisirs. « Il fit arranger le grand et beau corps de logis qui est l'avant-cour du château, y disposa différentes salles, et fit construire au bout une chapelle pour la commodité des malades. Le chenil était un vaste local derrière le château; il fut changé en laboratoire de pharmacie et de chimie. Un chirurgien en chef fut attaché à l'établissement,



LE CHATEAU DE LAGARAYE.

et quatre autres chirurgiens logeaient au château, pour en visiter sans cesse les malades et ceux des environs. »

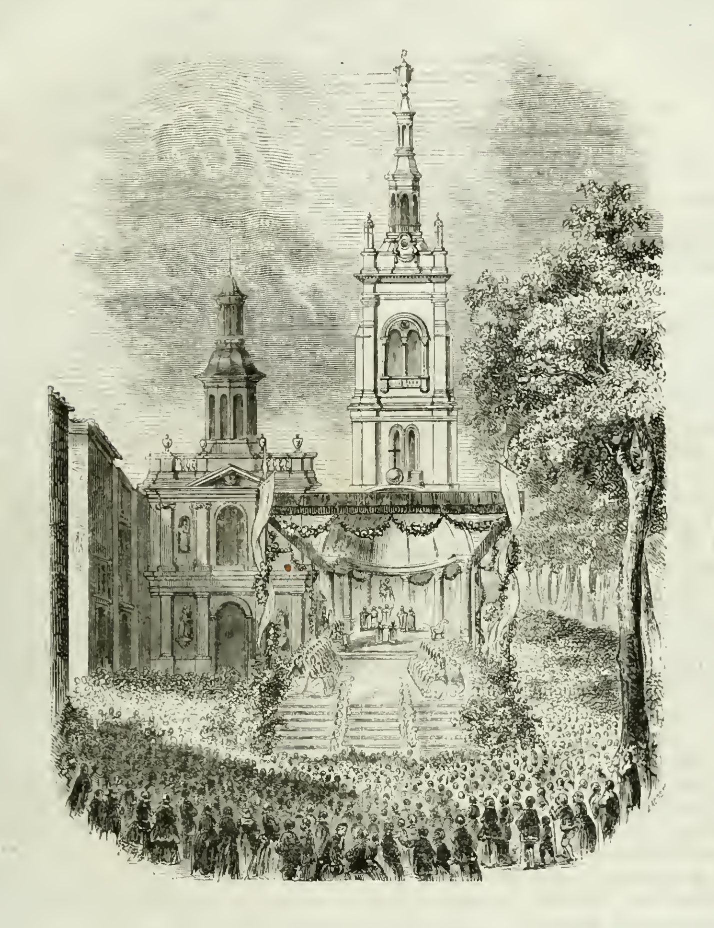
En même temps qu'ils soignaient les malades, les deux époux établissaient des retraites pour les vieillards, des écoles pour les enfants. Ils fondèrent à Dinan un hospice d'incurables, dont la direction fut confiée à mademoiselle Collin de Van-Lambert, élève de madame de Lagaraye; toute la Bretagne fut enrichie d'œuvres de ce genre. « On a de la peine à comprendre, dit M. Audiffret, que la fortune et le zèle d'un simple particulier aient pu suffire à l'entretien et à la surveillance d'un si grand nombre d'institutions.

« La liste en serait trop longue pour la transcrire. Prisonniers, incurables, petites écoles, maisons d'éducation pour les filles, hôpitaux, ses fondations pieuses embrassèrent tout et s'étendirent jusqu'à Paris, où il ouvrit deux retraites, l'une à Saint-Sauveur, l'autre à Saint-Benoît. »

Le comte de Lagaraye mourut en 1755, âgé de quatre-vingts ans, et voulut être enterré au milieu de ses pauvres, dans le cimetière de Taden, où sa pieuse épouse le rejoignit deux ans après [1].

[1] Les *Époux Charitables* ou la vie du comte et de la comtesse de Lagaraye, par l'abbé Carron. — Mosaïque de l'Ouest, première année, page 113.

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE VERDELAIS



Le 2 juillet dernier, une magnifique cérémonie a eu lieu, dans l'une des plus délicieuses vallées qui avoisinent la Garonne, aux environs de Bordeaux. C'était le couronnement de Notre-Dame de Verdelais, jadis *Viridi Luco*, ainsi nommée à cause de la fraîcheur des ombrages d'un bois sacré, au milieu duquel avait été élevé un sanctuaire à Marie. L'antique forêt n'existe plus, mais on voit encore à la droite d'une blanche et élégante campanille, qui vient de sortir de terre comme par enchantement, un bouquet d'arbres séculaires, témoins de la ferveur de nos pères, et surtout de l'inépuisable bonté de la Vierge miraculeuse.

Une estrade élevée, appuyée contre le mur du clocher, supportait un vaste dôme enrichi d'or et de velours cramoisi. C'était là qu'allait se dérouler, en présence de 30 mille personnes, l'un des plus émouvants spectacles qu'il soit donné à l'œil de l'homme de contempler sur la terre. Neuf heures ont sonné. Aussitôt le canon retentit, les cloches sonnent à toute volée ; la musique fait entendre ses fanfares les plus éclatantes. Un frémissement indicible parcourt en un instant la foule des pieux fidèles, accourus à cette fête, de tous les points du département et de la province. Le cortége paraît. Après la croix, cet invariable étendard du Catholicisme, se rangent sur deux files quatre ou cinq cents prêtres, en habit de chœur. Puis, s'avance majestueusement, sur les épaules des vétérans du sacerdoce, la très sainte image de Notre-Dame de Verdelais, dont les traits noircis par le temps rappellent à la mémoire cette parole de l'Epouse du Cantique : *Nigra sum sed formosa*. Huit évêques, coiffés de la mitre, s'échelonnent successivement à la suite de la statue vénérée : ce sont

NN. SS. d'Avignon, de Nevers, d'Agen, de Saint-Flour, d'Angoulême, de Beauvais, de Gap et de Périgueux, entourés chacun de ses assistants; Son Eminence le Cardinal-archevêque de Bordeaux ferme la marche; il est revêtu du grand manteau rouge et de la barette romaine. Deux couronnes d'or massif, rehaussées d'une ceinture de rubis, d'émeraudes et de topazes, reposent sur des coussins de velours. C'est un royal cadeau envoyé par Pie IX à la célèbre Madone de Verdelais... Le moment est venu où la Reine du ciel va recevoir de ses serviteurs le plus beau de tous les hommages. Son éminence le Cardinal a pris la plus petite des deux couronnes, et il l'a posée sur la tête de l'enfant Jésus; tous les prélats joignent leur main à la sienne, et forment ainsi comme une seconde couronne, vivante et radieuse, autour de la divine image; le même tableau se renouvelle sur l'auguste front de la Vierge Mère. Le manteau dont elle est revêtue est en parfaite harmonie avec les cercles d'or si habilement ciselés qui ceignent sa tête et celle du Fils de Dieu. C'est une sorte de chappe, dont le riche tissu semble près de se rompre sous le poids des arabesques et des fleurs d'or qui en décorent la surface. On ne peut rien imaginer de plus beau et de plus délicatement brodé.

Après le couronnement, la vierge est placée sur un piédestal qui domine l'autel, et l'on commence le saint sacrifice de la messe. Le plus profond recueillement n'a cessé de régner pendant la célébration des divins mystères.

A l'évangile, monseigneur de Nevers s'est avancé sur le bord de l'estrade et là, fixant et promenant ses regards sur cet immense auditoire, qui se déployait devant lui comme les flots de la mer par un temps calme, il a, d'une voix profonde et sonore, commenté ce texte de l'Écriture : *Habebitis hunc diem celeberrimum.* Son éloquence, surexcitée par un si émouvant sujet, a eu le don de charmer ceux qui l'entendaient, et de captiver, par l'expression des gestes, ceux-là mêmes qui, placés à une trop grande distance, ne pouvaient le suivre que des yeux. Il a, dans sa péroraison, provoqué l'assentiment de son auditoire par les cris de vive Marie! Vive Notre-Dame de Verdelais! Vive notre Reine? auxquels le peuple et le clergé ont répondu avec enthousiasme.

Dans l'après-midi, les prélats sont allés bénir un calvaire qui vient d'être établi sur le coteau de Verdelais, au point le plus élevé du diocèse. Du pied de la croix, on aperçoit l'immense vallée de la Garonne, récemment dévastée par sept inondations successives. C'était le lieu d'implorer la pitié du Tout-Puissant, et de lui offrir des prières expiatoires. C'est ce qu'a fait son éminence le Cardinal qui, monté sur le socle de pierre de la croix, à deux mètres au-dessus du sol, semblait placé entre le ciel et la terre, pour intercéder en faveur de son troupeau désolé et pénitent.

Cette heureuse journée, cette journée mémorable a été favorisée par un temps exceptionnel. Une tente naturelle, formée par une couche non interrompue de nuages, a tempéré les ardeurs si redoutées du soleil, et rendu inutile la gigantesque toile qui avait été suspendue au-dessus de nos têtes. Le soir, de ravissantes illuminations ont prolongé la fête et accompagné les regards des voyageurs qui s'éloignaient à grande vitesse dans d'interminables convois. On remarquait surtout, sur la rive droite du fleuve, un château féodal, dont les créneaux et les tourelles, bordés d'une ligne de feu, se détachaient comme un palais fantastique sur le fond obscur de la nuit.

Ajoutons qu'aucune description ne pourra donner une idée des sentiments qui faisaient battre tous les cœurs. Qui saurait dire la joie douce, les pieuses larmes, les aspirations ardentes de tous ceux qui doivent à Notre-Dame de Vervelais la vie du corps ou celle de l'âme, des grâces précieuses de guérison ou de conversion pour eux ou pour leur famille, la consolation dans la tristesse, le salut dans le danger, l'espérance jusque dans l'agonie, et qui assistaient au triomphe de leur mère, de leur bienfaitrice et de leur souveraine. Qui pourrait peindre ce mélange de reconnaissance et de bonheur? Ceux-là seuls, sans doute, et ils étaient nombreux, qui ont éprouvé par eux-mêmes les bienfaits miraculeux de la vierge vénérée. Mais ces choses ne se racontent pas, elles se sentent; au ciel seulement il n'y aura plus de secrets. Aussi, dans le ciel, la gloire de Notre-Dame de Verdelais sera-t-elle plus belle, parce que tous ses prodiges nous seront révélés, et qu'ils nous apparaîtront tous à la fois. Quel immense concert de louanges s'élèvera alors de tous les points de la Jérusalem céleste! Notre-Dame de Verdelais sera de nouveau couronnée, non plus en présence d'une génération, mais par toutes les générations qui se sont succédées à son ombre et qui ont puisé la santé et la paix dans les eaux vives de son sanctuaire, et l'on entendra ce que les échos de la terre avaient autrefois redit au ciel : Vive Marie! Vive Notre-Dame de Verdelais! Vive notre Reine!

***

Nous croyons devoir ajouter à ces détails, l'historique rapide du sanctuaire de Verdelais. Nous l'empruntons textuellement au beau mandement de l'éminentissime cardinal Donnet, publié pour annoncer le couronnement.

« Dès les temps les plus anciens, les fidèles étaient dans l'usage d'élever au Dieu vivant des autels sous le vocable de Marie. Ici, sur cette terre que nous foulons, couverte alors d'une immense forêt, nos aïeux bâtirent une chapelle qu'ils appelèrent Notre-Dame-du-Luc, du mot latin *lucus*, bois sacré. Plus tard, on nomma ce lieu, devenu déjà un pèlerinage célèbre, Notre-Dame de Viridi Luco, dont l'idiome populaire fit, par un changement dont nous avons de nombreux exemples, Notre-Dame de Verdelais.

» Au milieu du douzième siècle, vers l'an 1160, à la place de l'humble oratoire s'élevèrent une église et un monastère, dont la direction fut confiée aux religieux de Grandmont. Ils s'y multiplièrent dans la paix, livrés à l'étude et à la prière, jusque vers l'an-

nées 1295, époque fatale, où le mariage d'Éléonore de Guienne avec le roi d'Angleterre alluma une de ces guerres longues et cruelles dont le pays fut si longtemps le théâtre et toujours la victime. Le sanctuaire de Notre-Dame, privé de ses fidèles gardiens, ne put échapper au désastre. Mais, en 1307, il sortit de ses ruines fumantes, grâce à une pieuse femme, Assalide, dame de Puy-Paulin et de Castelnau, captalesse de Buch et unique héritière des vastes domaines de Pierre de Bordeaux. Unie au sire de Grailly, vicomte de Bénauge, elle inspira à son époux une sainte émulation de piété et de munificence, et tous deux enrichirent à l'envi ce sanctuaire, auquel étaient réservées de bien plus grandes épreuves.

» En effet, de 1327 à 1377, il fut attaqué, pris, repris tour à tour par les Anglais et par les Français, pillé, presque réduit en cendres. Les religieux, pour soustraire aux profanations l'image vénérée qui avait rendu ce lieu si célèbre, l'ensevelirent dans une forêt, où elle serait restée à jamais oubliée, sans un événement extraordinaire, que nous trouvons consigné dans les annales du temps et que nous voulons rapporter ici.

» Isabelle, comtesse de Foix, n'ayant pas d'enfants, fit vœu de bâtir un temple à la gloire de Marie et de consacrer un de ses fils au service des autels, si le Ciel lui accordait le bonheur d'être mère. Quelques années après, entourée de cinq enfants encore jeunes, comme elle revenait de son fief de Langon à son château de Livrac, par la vallée de Verdelais, la mule qu'elle montait s'arrêta tout à coup : surprise, la noble dame descend et fait lever une pierre; on trouve l'antique statue, objet de tant d'honneurs, et que les religieux avaient enfouie dans le sein de la terre avant leur dispersion. On bâtit une nouvelle église et un nouveau monastère, où fut consacré à Marie un des fils d'Isabelle, connu dans l'histoire sous le nom de Pierre de Foix, ou du bon légat, aussi illustre par ses talents et sa piété que par l'éclat de sa naissance.

» Nous ne suivrons pas dans tous ses détails l'histoire de ce sanctuaire célèbre; il faudrait faire l'histoire de la Guienne, dont il partagea toutes les destinées.

» En 1562, le temple de Marie fut pillé, dévasté et presque anéanti; mais à quelques jours de là Monluc châtiait ses profanateurs dans les plaines de Targon.

» Le cardinal de Sourdis, de glorieuse mémoire, ne tarda pas à rendre à Notre-Dame de Verdelais son ancienne splendeur. Il y plaça les Célestins, dont le zèle ranima bientôt la foi des peuples; ceux-ci reprirent insensiblement le chemin de la sainte chapelle. La joie et la douleur, l'espérance et la crainte, la reconnaissance surtout, les y conduisirent en grand nombre jusqu'aux jours néfastes de 93. Alors, les religieux disparaissent; les portes du sanctuaire sont fermées : Il y a peine de mort pour celui qui ose croire en Dieu et prier sa sainte Mère... »

Mais si le dix-huitième siècle a été le siècle des démolisseurs, celui où nous vivons aura la gloire d'être appelé le siècle de la réparation.

Malheureusement, hélas! ce qu'on élève en dix ans peut se détruire en un jour; et cent ans ne relèveront pas ce qu'a renversé une seule des dix dernières années du dernier siècle.

LES FEMMES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

MADAME DE MAURE ET QUELQUES AUTRES

C'est à la publication des Historiettes de Tallemant des Réaux, souvent si intéressantes, si elles n'étaient pas bien plus souvent encore crues, scandaleuses et cyniques, comme il convient à un vieil huguenot, que l'on peut attribuer le mouvement qui a porté quelques-uns de nos écrivains à ranimer devant nous les personnages qui ont, sous Louis XIII, commencé l'élégante société du règne de Louis XIV. M. Paul de Musset, un des premiers, a entamé ce filon des mines de l'histoire; et il s'est borné à conter, avec les agréments de son grand esprit. M. Cousin, venu plus tard, a voulu trouver, dans ces railleurs esprits de la Fronde, parmi les femmes surtout, les précurseurs de sa philosophie.

Parce que beaucoup de femmes, la plupart distinguées, ont brillé à cette époque, comme au reste dans tous les temps, lorsque à la suite d'une bonne éducation elles ont occasion de paraître au grand jour; — parce que quelques-unes de ces femmes sont un peu sorties de ce rôle d'intérieur, de piété, de bienveillance et de charité, dont les mœurs chrétiennes les honorent, rôle qui fait leur dignité et leur force; — parce qu'une d'entre elles, la duchesse de Montpensier, s'est mise à la tête des troupes, dans les guerres de la Fronde, comme mademoiselle de Rieux, pour une plus glorieuse cause, dans l'insurrection de la Vendée; — parce que plusieurs d'entre elles ont écrit des lettres charmantes, où la raison est assez souvent débordée par un peu de malice; — parce que quelquefois, dans ces correspondances intimes, la causticité n'a pas assez respecté des personnages que leur position semblait devoir mettre à l'abri du sarcasme, — il s'ensuit que ces femmes pouvaient avoir de la vanité, manquer à l'occasion de charité, être par instants évaporées; il ne s'ensuit pas qu'elles fussent le moins du monde philosophes.

Elles avaient trop d'esprit pour cela.

J'entends de cet esprit vrai, de cet esprit gaulois ou franc, qui fait la plus brillante part de gloire du siècle de Louis XIV, et non de cet esprit endiablé, allant par soubresauts, suant à chaque saillie, recherchant l'imprévu, ne visant qu'à l'effet, qui a éclaté dans le dernier siècle, et dont la queue, ample et trouée, traîne encore si largement dans le nôtre.

Ces femmes d'ailleurs avaient été solidement élevées, dans des couvents où l'on ne déraisonnait pas.

Mais c'est justement les femmes du grand monde, les plus malicieuses et les plus caustiques, que recherche M. Cousin; il croit sans doute que ce vice du cœur qui voit volontiers tout mal, ou qui ne cherche que ce qu'on peut blâmer, vice qui déteint sur l'esprit de la plupart des critiques de profession; il croit sans doute que cette humeur malveillante mène à la philosophie. Elle mène à offenser Dieu et le prochain. Quand le cœur est chrétien, il arrête l'essor de la malice campée dans la tête; il s'efface devant les redoutables questions où la philosophie moderne ne craint pas de se basarder, sans pouvoir rien résoudre.

Madame de Maure était une demoiselle d'Attichy, près de Compiègne. Elle avait épousé le comte de Maure, cadet du marquis de Mortemart, de la maison de Rochechouart. Voici ce qu'on lit de ce ménage dans les Historiettes de Tallemant:

« Avec soixante mille livres de rente et pas un enfant, ils n'ont jamais un quart d'écu. Le comte se faisait toujours de sottes affaires, et faisait enrager ses juges et ses arbitres; car ce qu'il conçoit n'entre jamais dans la cervelle d'un autre. Il a de l'esprit pourtant; et elle aussi en a beaucoup. Mais quelquefois elle est naïve et donne dans le panneau tout comme une autre. L'abbé de la Victoire, qui l'appelle la folle, lui fit accroire une fois qu'on avait fait M. Conrart, qui est huguenot, marguillier de Saint-Merry. — Regardez, disait-elle; sa grande réputation, sa grande probité, ont fait passer par-dessus sa religion.



LA SERVANTE CHASSÉE PARCE QU'ELLE NE PARLE PAS LE FRANÇAIS DE VAUGELAS.

Ce ne sont là que des singularités, comme celles que raconte le spirituel auteur de *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle*, de quelques grandes dames d'alors. Nous ne citerons que la comtesse d'Eslignac, qui ne voulait ni chiens, ni chats autour d'elle, qui n'entrait pas dans un salon, si elle y apercevait un chat, et reculait troublée devant le carrosse de ses nobles amies, si elle y voyait un épagneul. C'est qu'elle avait une horrible peur des puces enragées, croyant que la rage pouvait se communiquer à ces agiles insectes, et se transmettre par leur intermédiaire.

Elle avait, comme madame de Maure, grande sollicitude de sa santé; et si son médecin ne lui eût pas prescrit une hygiène émaillée d'une foule de petites prescriptions, du reste inoffensives, il eût perdu sa confiance. Ainsi son déjeuner consistait en une tasse de chocolat, précédée et suivie d'un verre d'eau. Un jour que, par distraction, elle avait oublié le verre d'eau préliminaire, elle se rappela ce manquement en buvant l'autre; elle en fut si troublée, qu'elle fit appeler en hâte son docteur. — Rassurez-vous, lui dit le médecin; mais prenez de suite un lavement; tout sera

réparé; votre tasse de chocolat se trouvera dans son état habituel, entre deux eaux.

Ces fantaisies n'empêchaient pas la comtesse d'Esclignac, ni la comtesse de Maure d'être des chrétiennes.

Il y avait, dans la haute société du dix-septième siècle, autant d'excentricités et plus encore que dans le monde où nous vivons. Molière les a peintes; et si on trouve dans ses écrits des travers plus exagérés que ceux qui se dessinent sous nos yeux, c'est qu'il y avait alors des caractères plus tranchés. Il a peint ce qu'il voyait. Madame de Grignan se reconnaissait dans l'une de ses précieuses ridicules. *M. le président, qui ne voulait pas qu'on le jouât*, pouvait se dire qu'il était lui-même un des modèles du Tartuffe, qui ne peignait que les jansénistes. Toutes les paroles mystiques de ce rôle sont prises d'un factum des filles de Port-Royal.

C'est une dame des amies de madame de Sablé et de madame de Maure, que Molière a copiée dans cette scène où deux précieuses chassent leur servante, parce qu'elle ne parle pas le français de Vaugelas.

Les mémoires du temps vous citeront plus d'un bel esprit en jupons, qui rompit ménage avec son mari, sur ce grief que l'honnête homme préférait un bon pot-au-feu à un madrigal.

Ces femmes faisaient alors volontiers de ces folies



LA MÈRE IMAGINA UN STRATAGÈME....

que de nos jours on appelle des farces. Madame Cornuel avait épousé un veuf, qui l'avait remarquée, le jour de l'enterrement de sa première femme. Un mois après son mariage, comme son mari Cornuel, un peu fatigué, s'était couché de bonne heure, elle fit semblant d'aller dehors à une assemblée du voisinage. Elle s'habilla comme on représente les âmes qui reviennent; puis à minuit, entendant son mari ronfler, elle vint tirer les rideaux de son lit, lui fit des reproches sur son ingratitude, comme si elle eût été l'âme de sa première femme, et, après l'avoir fort troublé, se mit à rire comme une folle.

Une autre amie de ces dames avait une fille à marier, laquelle s'était passionnée pour un jeune seigneur, riche et bien fait, mais de mœurs fort dérangées. Les jeunes filles ont le travers de s'effrayer peu de ces égarements. Une vanité singulière leur persuade qu'elles fixeront un cœur volage; et leur orgueil s'en flatte. Mais l'expérience prouve tous les jours qu'elles se trompent, sans pour cela les corriger. Or, la mère imagina un stratagème, qui a fourni à Molière une autre scène. La mère de la jeune fille en question, connaissant le caractère de sa fille, sentait que la raison ne serait pas écoutée; un jour donc que le beau poursuivant devait se trouver dans une grande réunion avec elle, cette mère ingénieuse aposta deux inconnues, parfaitement stylées, qui envahirent la salle, l'une après l'autre, amenant chacune une troupe d'enfants, qui réclamaient comme leur père ce gentilhomme, que les deux femmes appelaient leur mari. Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette scène. Mais le jeune seigneur fut expulsé comme bigame, et

la vaniteuse demoiselle ne put jamais depuis entendre parler de lui.

Avec ces hardiesses, nous dirons plus, avec des mœurs que les scandales de la cour semblaient protéger, ces femmes étaient chrétiennes, imparfaites sans doute, mais incapables de philosophie, comme on l'entend à présent. On les élevait dans une atmosphère toute catholique. Les mémoires du temps citent bien des traits qui appuient cette vérité. La petite Montausier, quand son grand-père mourut, n'avait que sept à huit ans et se sentait fort touchée de voir sa grand'maman si triste. — « Consolez-vous, lui disait-elle, ma grand'maman ; Dieu le veut ainsi. Ne voulez-vous pas ce que Dieu veut ? »

D'elle-même, elle s'avisa de faire dire des messes pour lui.

« Oh ! lui dit sa gouvernante, si votre grand-papa, qui vous aimait tant, savait cela ! — Eh ! ne le sait-il pas, répondit l'enfant, puisqu'il est devant Dieu. »

C'est Tallemant des Réaux qui rapporte ces charmantes paroles, et il ajoute, en faisant le portrait de cette enfant : « C'est dommage qu'elle ait les yeux de travers ; car elle a la raison bien droite.... »

Revenons à M. Cousin. Nous ne voyons pas trop pourquoi, en raison de quelques bizarreries, les philosophes réclament pour eux ces dames du grand siècle, à moins qu'ils ne comprennent qu'il faut être en quelques points timbré, frappé, toqué d'un grain de folie pour être philosophe.

Dans une notice, écrite avec un grand charme sur madame de Maure, et publiée récemment dans *l'Univers*, M. Léon Aubineau a parfaitement exposé les travers d'esprit de cette dame et les petits soins qu'elle prenait de sa santé. Son amie était madame de Sablé, avec qui elle entretenait un tel commerce littéraire que, quoiqu'elles vécussent dans la même maison à la Place-Royale, et qu'elles fussent grandes amies, elles passaient souvent quinze jours sans se faire visite en personnes. Mais elles s'écrivaient tous les jours et à toute occasion. M. Jules Janin, dans sa monographie de la Place-Royale, dit que la marquise de Sablé et la comtesse de Maure étaient deux frileuses, qui *se visitaient chaque jour par écrit.* « Un jour cependant, ajoute-t-il, la comtesse de Maure était (ou se croyait) si malade, que la marquise de Sablé se décida à descendre l'escalier. » Mais pour cette course de vingt pas, en lieu clos et bien abrité, deux domestiques portaient au-dessus de sa tête le baldaquin du lit de sa cuisinière.

M. Léon Aubineau établit, pièces en main, contre l'apologie de M. Cousin, *à qui vont particulièrement certaines folies*, que la comtesse de Maure était une femme d'esprit, d'un esprit fin, mordant, sans abandon ; qu'elle mettait son mérite à être fière et difficile à contenter ; qu'elle eut par là peu de crédit dans le monde, et que son caractère justifie le peu de sympathie qu'Anne d'Autriche ressentait pour elle. Mais il établit aussi qu'elle était chrétienne, malgré ses défauts ; qu'elle se garda des excès de ses amies et resta opposée à toutes les doctrines jansénistes. Il cite un billet des dernières semaines de sa vie qui prouve sa résignation complète à la volonté de Dieu, et ne permet pas de croire qu'elle soit morte avec cette piété *modérée* que lui prête M. Cousin, mais avec les sentiments d'ardent repentir qui ont signalé la mort d'un autre esprit caustique et mordant, mais illustre à d'autres titres : Jean Racine.

Baron de Nilinse.

REDRESSEMENTS HISTORIQUES.

LES ENVAHISSEMENTS DE NAPOLÉON

On a, depuis quarante ans, jugé bien légèrement la campagne de Russie et ces désastres de 1812 qui donnaient tant de fierté à l'empereur Nicolas. Les politiques de café et les diplomates de comptoir ont longtemps traité d'étourderie et de coup de tête la tentative colossale de Napoléon Ier. Bien des gens encore se figurent que l'illustre Empereur n'entreprenait cette guerre que dans des vues envahissantes ; ils lui attribuent ce projet de monarchie universelle que le czar Pierre Ier et ses successeurs ont repris en sous-œuvre, et qui était, dit-on, un rêve de Charles-Quint. Mais la lumière se fait tous les jours ; et sur cette question si grave, nous croyons à propos de citer deux passages des *Souvenirs* de M. le baron de Ladoucette, préfet de la Roër, sous le premier Empire. Le lecteur intelligent en tirera les conséquences.

« Au mois de novembre 1811, l'Empereur venait de Hollande avec Marie-Louise ; je lui remis plusieurs mémoires qui, le jour même, furent expédiés aux divers ministres : il en conserva trois d'une grande importance.

» Le premier traitait de la Russie. J'y exposais les plaintes du commerce contre l'ukase qui prohibait la vente et même *le transit* des étoffes sortant des ateliers du Continent. Un État indépendant a droit de prendre envers les neutres, et même à l'égard de ses alliés, les mesures qu'il juge nécessaires à la prospérité de ses propres manufactures. Sous ce point de vue, on ne pouvait réclamer contre une partie de l'ukase, quoique, d'après des renseignement précis, la Russie n'eût pas ses magasins suffisamment garnis, qu'elle fût de longtemps hors d'état de fabriquer ce qu'exigeait sa consommation, et que, dès lors, la mesure eût pour objet, ou du moins pour résultat de s'approvisionner avec les produits de la Grande-Bretagne, et de se soustraire au système continental, sur lequel nous ne pensons pas devoir élever ici une discussion. Afin de particulariser la question, la draperie du pays entre Rhin et Meuse, passait dans la Perse et la Chine, en traversant l'empire du Czar : on pouvait bien l'assujettir à des formes sévères, à des droits considérables ; mais en interdire le transit, c'était commettre un acte hostile, contre lequel les chambres de commerce m'avaient prié de réclamer

près de l'Empereur. Nos manufacturiers se plaignaient aussi de ce que la loi permettait aux négociants russes de ne pas rembourser le capital d'une dette, lorsqu'ils pouvaient en servir les intérêts. Napoléon promit de faire adresser à la Russie des représentations énergiques; » et comme le remarque l'habile administrateur que nous citons, les besoins du commerce furent une des causes de la guerre de Russie.

« Mon second mémoire, poursuit M. le baron de Ladoucette, concernait le désir manifesté par le grand duché de Berg, d'être réuni à l'Empire français, ou, en d'autres termes, d'être affranchi de la surveillance des douanes, qui empêchaient les nombreux fabricants de cette contrée de vendre leurs produits en France, en Italie, en Espagne, qui les décidaient à venir en foule s'établir dans le département de la Roër. « Je ne doute pas, disais-je à l'Em» pereur, qu'à Dusseldorf on ne se détermine à payer » avec des millions une décision favorable; mais le » Rhin est la limite de la France. Après vous, peut-» être sous votre règne, la fortune contraire peut ra» mener nos drapeaux sur ses rives, et il importe que » la France proprement dite reste en possession de » toutes les branches d'industrie qui peuvent la vivi» fier.

« L'idée d'un revers de fortune fut écoutée de sang-froid par Napoléon, à l'apogée de sa gloire, et les offres les plus éblouissantes ne purent le déterminer à prononcer la réunion du grand duché de Berg. Du reste, il voulut tellement maintenir ce pays dans son intégrité que, bien qu'il me chargeât ensuite d'une mission qui avait pour but de créer dans Vesel beaucoup d'établissements propres à en faire une ville de second ordre, et le chef-lieu d'un arrondissement de cent cinquante mille âmes, de la rive droite du Rhin, qu'on aurait pu réunir à la population de la Roër, il refusa d'étendre la circonscription de cette place sur le territoire d'un seul village du grand duché de Berg. Une telle conduite ne montre-t-elle pas que Napoléon n'avait point, dans sa fortune, la téméraire et ridicule confiance qui lui a été si gratuitement attribuée? Ajoutons que, loin d'avoir cette ardeur envahissante que lui ont prêtée les historiens inférieurs, il savait résister non-seulement aux tentations, mais aux plus vives instances qui auraient séduit tout autre que cette grande âme. »

LE FOSSOYEUR

Dans une petite ville du pays de Kent, où se trouve une vieille abbaye, vivait un homme qui remplissait les fonctions de sonneur et de fossoyeur. Gabriel Grub, c'était son nom, avait un caractère triste et rêveur, que sa profession ne faisait que rembrunir. Sans parents, sans amis, il n'avait de compagne que sa bêche, de promenade que le cimetière. Défiant et morose, il haïssait les hommes et les fuyait; car souvent on lui marchandait, à lui, le prix d'une fosse; souvent il voyait des veuves inconsolables se remarier, des héritiers pleurer d'un œil et rire de l'autre.

Gabriel Grub voyait tout cela; mais ce qu'il ne voyait pas, c'est la douleur muette et cachée de la mère, de l'épouse, que la mort a frappée dans ses plus chères affections : ce qu'il ne voyait point, c'est le désespoir de la jeune fille, isolée dans un monde qui pour elle n'a plus d'avenir. Ce qu'il ne voyait point, c'est la sombre mélancolie du père qui s'était fait une idole que la mort a brisée.

Gabriel Grub ne croyait pas à l'amitié; car jamais une main n'avait serré la sienne avec affection. Semblable à une bête fauve en face de sa proie, un mouvement convulsif contractait ses lèvres quand il jetait la dernière pelletée de terre sur un corps que ses pieds pouvaient fouler.

Les habitants le regardaient avec une sorte de terreur; ils savaient que la cloche des baptêmes lui paraissait moins douce à sonner que celle des enterrements.

Un soir de veille de Noel, un peu avant la brune, Gabriel prit sa bêche, sa lanterne, et se dirigea vers le cimetière où il y avait une fosse à creuser.

Il était, ce jour-là, plus triste, plus rêveur que de coutume, car il régnait partout un air de fête; et il n'était pas d'artisan qui n'eût sa réunion de famille, son repas d'amitié. Lui seul s'éloignait des plaisirs pour aller creuser une fosse; au lieu des chants joyeux, il n'entendait que le cri fauve de la chouette; au lieu de danses, que le bruit monotone de sa bêche.

Dans ces dispositions, il traversa la ville, et vit par les croisées les vives flammes des cheminées. Il entendit les éclats de rire; il sentit le parfum des fourneaux; et toutes ces choses lui donnaient une haine plus profonde pour le monde.

Un groupe d'enfants courait-il à la rencontre d'un autre groupe, Gabriel souriait en serrant plus fortement sa bêche contre sa poitrine; il pensait que la mort lui enverrait peut-être quelques-unes de ces jeunes vies, et son cœur en éprouvait une cruelle joie.

Il continuait sa route dans cette triste pensée, répondant avec brusquerie aux saluts qu'on lui faisait. Bientôt il arriva au sentier isolé qui conduisait au cimetière, et qu'on appelait le *Sentier des Morts*. Les habitants de la ville fréquentaient rarement ce lieu; aussi Gabriel Grub fut-il surpris d'y entendre la voix d'un enfant qui chantait un noel.

Cet enfant allait rejoindre d'autres camarades, et pour se donner courage il chantait. Ce chant contrastait avec la disposition d'esprit de Gabriel Grub, et lui arrivait amer comme une raillerie; aussi, dans

son dépit, il se cacha, attendit au passage le petit chanteur, le poussa dans un coin et le frappa, heureux de pouvoir troubler au moins une joie. Il continua ensuite sa marche et entra dans le cimetière dont il referma la porte sur lui. Là, il ôta son habit, posa sa lanterne, descendit dans la fosse à demi creusée, et y travailla avec ardeur pendant près d'une heure. La gelée avait durci la terre, la bêche creusait lentement; mais absorbé dans ses rêveries, Gabriel ne compta ni le temps, ni la peine. Seulement, pour se réchauffer il approchait fréquemment de ses lèvres une bouteille garnie d'osier, qu'il avait eu soin de remplir avant de sortir.

— Ah! ah! dit-il enfin en s'asseyant sur une tombe, quand il eut avancé sa besogne; c'est une belle étrenne, qu'une fosse pour le jour de Noel.

— Ah! ah! répéta une voix tout près de lui.

Alarmé, Gabriel se retourna; tout était calme et silencieux; mais la neige tombait par flocons, semblable à un vaste linceul couvrant des milliers de cadavres. Gabriel se sentit effrayé. Pas un son ne frappant son oreille, il se persuada que l'écho avait seul répété ses accents; mais une voix rauque s'écria :

— Gabriel Grub, ce n'est pas l'écho qui t'a répondu.

Le fossoyeur tressaillit et vit un être étrange assis vis-à-vis de lui sur un tombeau. Ses jambes étaient longues et croisées, ses bras minces et nerveux, son corps couvert d'écailles. Drapé dans un manteau bizarre, ce personnage était coiffé d'un chapeau pointu surmonté d'une seule plume. Il semblait assis là depuis des siècles.

— Qui vous amène ici la veille de Noel? demanda-t-il au fossoyeur.

— Seigneur, j'y suis venu creuser une fosse.

— Qui ose entrer dans un cimetière à pareil jour?

— *Gabriel Grub! Gabriel Grub!* dirent en chœur un grand nombre de voix.

Gabriel regarda autour de lui et ne vit rien.

— Qu'avez-vous dans cette bouteille? reprit le diable.

— De l'eau-de-vie de Hollande.

— Qui est-ce qui boit de l'eau-de-vie dans un cimetière, la veille de Noel?

— *Gabriel Grub! Gabriel Grub!* répétèrent les voix.

Le diable sourit.

— Voici notre proie, fils de Satan, dit-il.

Au même instant, le fossoyeur entendit des chants avec accompagnement d'orgue. Plus le son approchait, plus il s'affaiblissait; enfin, emporté par le vent, il alla mourir au loin.

— Seigneur, ne voulez-vous pas me permettre de finir ma fosse? demanda Gabriel hors de lui-même et se soutenant à peine.

— Qui est-ce qui creuse des fosses, et y prend plaisir une veille de Noel?

Le chœur répéta :

— *Gabriel Grub! Gabriel Grub!*

— Mes amis vous appellent, Gabriel. Il y a longtemps que nous vous connaissons, maître, qui traversez la ville en regardant de mauvais œil ceux qui se réjouissent. Il y a longtemps que nous vous connaissons, rêveur qui frappez un pauvre enfant qui chante.

Et le démon fit entendre un rire perçant que les échos répétèrent; puis il leva les jambes en l'air, se tint sur le haut de la tombe, à l'extrémité de son chapeau pointu, et, d'un bond, s'élança près du fossoyeur, aux pieds duquel il s'assit à la manière des tailleurs.

— Je crois être obligé de vous quitter, seigneur.

— Nous quitter? Ah! ah! Gabriel Grub!

Et comme le diable riait, le fossoyeur vit tout à coup l'église illuminée, et il entendit les orgues jouer.

Une troupe de démons sortit du porche et entra dans le cimetière en gambadant sur les tombeaux. Gabriel pensa que le premier diable était le premier danseur de la troupe; car, tandis que les autres restaient terre à terre, lui enjambait à plaisir les tombes les plus élevées et les franchissait avec une incroyable légèreté. Peu à peu, la danse s'anima davantage, les orgues jouèrent prestissimo, et la ronde passa avec une telle rapidité devant le fossoyeur, que la tête lui en tourna; ses jambes tremblèrent, et il tomba privé de sentiment.

Quand il eut repris ses sens, il se trouva dans une espèce de grande taverne pleine de démons, au milieu desquels se trouvait, sur un siége élevé, le grand voltigeur du cimetière.

— Allons, dit-il, en se tournant vers sa cour, montrez à cet homme quelques-uns des tableaux de notre grand magasin.

Au même instant, un nuage qui cachait le fond de la caverne se dissipa, et laissa voir à sa place un riche paysage.

Dans un sentier ombragé, de jeunes gens passaient en folâtrant.

— Regarde, Gabriel, dit le diable; vois comme ils passent fièrement devant ce groupe attentif à les suivre de l'œil; ces deux vies sont désormais confondues.

Grub baissa les yeux.

— Et tu te trouves malheureux dans le monde! dit le diable, qui avant que Gabriel eût pu répondre, leva une de ses jambes flexibles et lui en appliqua un coup violent sur les épaules, ce que les diablotins imitèrent selon l'habitude des courtisans.

Le nuage disparut une seconde fois.

Dans une pièce proprement meublée, un jeune homme et une jeune femme, travaillaient près du berceau d'un jeune enfant. Un cri, un seul se fit entendre, et la mère prit son fils qui sourit en lui faisant un collier de ses petits bras.

Le père quitta un moment son ouvrage, regarda l'enfant, et, l'ayant pris à son tour, il le fit sauter sur ses genoux; puis lui prêta l'appui d'un seul doigt pour essayer ses premiers pas.

Gabriel soupira.

— Et tu te trouves malheureux dans ce monde! répéta encore le diable, dont la jambe tomba de nouveau sur les épaules de Gabriel.

Le nuage s'éleva.

Cette fois, le jeune couple avait vieilli; le petit enfant, devenu grand, était l'aîné d'une nombreuse famille d'artisans. Chacun remplissait laborieusement sa tâche, et tous les produits, mis en commun, faisaient la richesse de la famille.

Sa mère, dont la vue s'était affaiblie, filait, tandis que sa petite-fille lisait à ses côtés.

Le père, assis dans un grand fauteuil, donnait des conseils à celui-ci, encourageait celui-là, et les rendait heureux; mais toutes choses passent, et la vieillesse finit par amener le deuil.



LE FOSSOYEUR.

— Mes enfants, dit le chef de famille, qui a bien vécu craint peu de mourir. La religion a toujours été le guide de ma vie, elle est aujourd'hui ma consolation; en elle sont toutes mes espérances, les derniers devoirs que j'en ai remplis vis-à-vis d'elle, m'en sont un sûr garant... je puis maintenant mourir en paix... Ouvrez cette fenêtre, placez mon fauteuil tout près; je veux encore une fois voir le soleil dorer nos coteaux. Approchez-moi ces fleurs, leur parfum m'est doux. Toi, Marie, donne-moi ta main, je t'attendrai là-haut... Mes enfants, restez là tous devant moi.

Le vieillard leva les mains pour bénir; elles retombèrent pesantes.

Gabriel pleurait : mais ses larmes étaient douces.

— Et tu es malheureux dans le monde! répéta encore le démon, qui, le saisissant cette fois, le lança avec force dans l'espace.

En tombant, le fossoyeur se réveilla; il était dans

le cimetière, à la même place, où, la veille, il s'était endormi. Ses membres, raides et glacés, ne lui permirent pas d'abord de se mouvoir ; mais peu à peu il reprit ses sens et se promit bien de mettre à profit les leçons qu'il avait reçues dans ce songe.

A deux ans de là, en effet, Gabriel Grub n'était plus le triste croque-mort, le rêveur du cimetière; mais un ardent travailleur, un homme qu'animait une ardente charité, un père de famille qui avait su comprendre la vie.

LES DÉBUTS DES RÉFORMATEURS STRASBOURGEOIS, ZELL, CAPITO ET BUTZER,

TIRÉ DES MONUMENTS CONTEMPORAINS.

(FIN.)

Dans ces circonstances critiques, l'amour passionné des Wissembourgeois pour le pur Evangile subit une notable diminution. Ils craignirent de se mettre sur les bras de puissants ennemis; les magistrats prièrent les excommuniés de vouloir bien s'éloigner de leurs murs, au moins pour quelque temps. Motherer, Butzer et sa compagne durent se soumettre. Ils quittèrent à petit bruit, par une belle nuit de la fin de mai 1523, la ville qu'ils avaient empoisonnée de leurs fausses doctrines. — Deux jours plus tard ils arrivaient à Strasbourg; Butzer dit, dans une lettre à Zwingli, qu'il manquait absolument de ressource, *summâ tenuitate uxor partui proxima.*

L'official de l'Evêque s'adressa aussitôt au Magistrat, pour en obtenir l'arrestation de Butzer en sa qualité de prêtre excommunié et marié. Le dominicain, effrayé des dangers qu'il courait, songeait à se retirer en Suisse; mais Matthieu Zell le prit sous sa protection, et lui assura ainsi la bienveillance de la portion de la bourgeoisie dont il était l'oracle.

Peu de jours après (15 juin) Guillaume de Honstein adressa une lettre au Sénat. — Le Prélat y rappelait que le nommé Martin Butzer avait été excommunié par l'Evêque de Spyre, pour avoir provoqué des désordres par ses prédications hérétiques et pour avoir enlevé une religieuse. Guillaume finissait en priant les chefs de la République de ne pas accorder leur protection à un homme aussi taré et de l'expulser de la ville.

Les faits reprochés à Butzer étaient de notoriété publique; cependant les magistrats résolurent de l'entendre, avant de prendre un parti à son égard. Ils chargèrent le Stettmestre Egenolff Roeder et l'ancien Ammeistre Kniebis de lui communiquer la lettre de l'Evêque; Butzer demanda et obtint la permission d'y répondre par une apologie écrite qu'il remit au Sénat le 22 juin [1].

Dans cette apologie il déclare d'abord que pour se justifier, il présentera le résumé de sa vie et de sa doctrine. — J'ai toujours cherché la lumière, dit-il, jamais je ne l'ai redoutée; mais j'ai été méconnu et calomnié par les ennemis du saint Evangile. Après ce préambule il entre en matière. Quant à l'accusation d'hérésie, il déclare « que sans doute Sa Grâce

1 Wencker Chon. Ms., t. II, fol. 28 verso. Frausch. Ms., t. II, p. 2, fol. 70.

l'évêque a été mal informé, parce qu'il peut s'assurer que, conformément à sa vocation, il a toujours travaillé au bien du prochain, en l'instruisant dans la *vraie et pure foi*, selon la mesure des dons que Dieu lui a départis [1]. Il est prêt à se soumettre aux châtiments les plus terribles, si on peut lui prouver le contraire.

Pour ce qui est de son mariage, il soutient qu'il n'est pas coupable, parce qu'il a violé un simple *règlement humain*, et que la loi divine permet à chacun d'entrer dans ce saint état. Il avoue que son épouse a été religieuse pendant vingt-deux ans; mais il ne l'a pas enlevée, dit-il; c'est elle qui l'a prié de l'emmener, parce qu'elle n'avait pas la vocation du cloître, et que sa famille, poussée par des motifs d'intérêt, avait employé la ruse pour l'y faire entrer.

Il touche enfin la question de l'excommunication, et déclare que la sentence n'a jamais été formellement et légalement prononcée; qu'ainsi on ne saurait le considérer comme excommunié.

Butzer en terminant, se place avec sa femme sous la protection de la République de Strasbourg.

Son père le baquetier, qui depuis plusieurs années s'était fait recevoir bourgeois de la ville, l'avait accompagné au Sénat. Le vieillard prit la parole, pour supplier l'assemblée « d'empêcher qu'on ne fît violence à son fils, et de le maintenir en jouissance de ses droits et de la parole de Dieu. » Le magistrat accueillit la requête, envoya l'apologie de Butzer à l'Evêque à Saverne, et déclara au Prélat » que les Autorités de la République manqueraient au premier de leurs devoirs, en retirant leur protection au fils d'un bourgeois [2]. »

A partir de ce temps, Butzer eut les coudées franches; fort de l'appui du Sénat il ne tint aucun compte des défenses de Guillaume de Honstein. Il commença à prêcher d'abord dans la maison de son ami Zell et à la chapelle de Saint-Laurent, puis dans la grande nef de la cathédrale, en dépit des réclamations du chapitre. Le grand chœur ferma de nouveau la chaire, les menuisiers rapportèrent la stalle

1 Butzer suit ici la tactique de tous les novateurs de l'époque. Il affirme qu'il a instruit le prochain dans la *vraie et pure foi;* mais il ne reconnaît d'autre juge de cette foi que lui-même.

2 Wencker. F. II, p. II, f. 28.

de bois qu'ils avaient fabriquée dans le temps pour Maître Matthieu. Celui-ci et Butzer prêchèrent alors à tour de rôle, chacun pendant sa semaine, dans l'Eglise Métropolitaine[1].

L'ex-dominicain eut beaucoup de succès à Spyre. Il parlait dans le sens qui plaisait à son auditoire, et fidèle à la tactique recommandée par Luther, il déclamait contre le Clergé catholique et représentait les prêtres, comme des esprits de mensonge, des apôtres de l'antechrist, des ennemis de notre N. S. et de l'Evangile, des prédicateurs du démon, comme les plus dangereux des hypocrites, et les tueurs d'âmes les plus acharnés qui eussent jamais désolé le monde[2]. — De semblables paroles devaient produire un merveilleux effet dans une cour déjà tout inondée des nouvelles lumières, et elles avaient d'autant plus de succès, qu'au dire des contemporains, Butzer avait une grande habitude de la chaire, la parole facile, le débit heureux, beaucoup de lecture et une mémoire prodigieuse.

Toutefois, sa position dans le grand monde lui déplaisait, et souvent il en gémissait dans des lettres adressées à ses intimes, notamment à Zwingli et à Hutten. Ce dernier engagea François de Sickengen[3] à offrir à Butzer la cure alors vacante de Landstuhl, petite ville dépendante des domaines du chevalier. Butzer accepta et s'empressa de se rendre à son nouveau poste. Ces choses se passaient au mois de mai 1522. Peu après son arrivée, l'apostat ajouta un titre de gloire à tous ceux qui lui ont mérité depuis trois siècles les éloges de l'hérésie. Il applique dans le sens le plus large les leçons que Luther avait données dans son fameux *savon sur le mariage ;* — il aida une nonne appelée Elisabeth Pallasz[4], à s'échapper du couvent de Landstuhl et l'épousa[5].

Mais les joies de la lune de miel du moine et de la religieuse furent cruellement troublées. Sickingen et ses alliés avaient envahi, sous le plus futile prétexte, les États de l'Archevêque électeur de Trèves. — Repoussé et mis au ban de l'Empire le 10 octobre 1522, le chevalier dut se retirer dans ses propres domaines, et s'y préparer à une résistance désespérée, mais inutile. Butzer voyant avancer l'orage quitta prudemment sa cure de Landstuhl, et se rendit à Wissembourg en Alsace.

Cette petite ville était alors déjà très éprise des nouveautés. La Réforme y avait suivi la même marche qu'à Strasbourg. Wissembourg avait eu son Matthieu Zell, en la personne de Henri Motherer, curé apostat de l'église de Saint-Jean. Cet homme avait secoué le joug du chapitre, et était en haute faveur auprès de la bourgeoisie ; mais ne se sentant pas doué de l'éloquence nécessaire pour achever d'entraîner les masses, il réclamait l'assistance d'un *prédicateur évangélique.* Butzer arrivait à souhait ; il offrit ses services pour six mois, et fut accueilli avec transport. Un ex-moine ayant déjà fait un certain bruit dans le monde, et traînant à sa suite une ex-religieuse, donnait par là même toutes les garanties désirables de la *pureté* de sa doctrine. Butzer monta en chaire ; sa parole eut le retentissement sur lequel avait compté son patron.

Dans une lettre adressée à Zwingli[1], il se vante d'avoir obtenu de si étonnants résultats de sa prédication, « qu'à Wissembourg, il n'était pas une femme qui, habile à la main, ne fût en état de réfuter les prêtres catholiques et de les réduire au silence. »

Il est vrai que, dans une autre épître, adressée à Hector Lange, il nous met à même d'apprécier à leur juste valeur ces prodigieux succès. Il y dit que *l'Evangile* est parfaitement reçu à Wissembourg, mais il signale avec douleur la préférence marquée de son public pour les sermons incendiaires et l'influence terrible que les discours de cette nature exercent sur le peuple. « Beaucoup d'individus, ajoute-t-il, sont prêts à recourir à la violence, et à reprendre à main armée les biens dont les prêtres se sont emparés jadis par astuce, et quelque prudence que nous y mettions, *nous échappons difficilement à l'accusation de prêcher l'insurrection.* »

Cette accusation eût été d'autant plus fondée quant à Butzer, qu'à Wissembourg, il s'efforçait tout comme à Spyre et à Landstuhl, de calomnier le Clergé, et de persuader aux populations qu'elles gémissaient depuis dix siècles, sous la tyrannie des prêtres ; — il en résultait que ces mêmes populations, animées de la haine la plus violente envers tout ce qui portait le froc ou la soutane, étaient disposées à infliger les plus terribles châtiments à leurs prétendus oppresseurs.

Quoi qu'il en soit, Butzer ne jouit pas longtemps de son triomphe. Sickingen, vaincu et mis au ban de l'Empire, venait de mourir à Landstuhl. L'armée qui avait défait le chevalier, se trouvait dans le voisinage de Wissembourg et menaçait la ville ; l'Evêque de Spyre lançait une sentence d'excommunication contre le curé de Saint-Jean et son prédicateur.

Le Sénat se montra satisfait de ces arrangements ; le 17 août, il prit un arrêté de la teneur suivante[2] : « Butzer et d'autres encore, ayant *déclaré* qu'ils prêchent uniquement l'Évangile et la doctrine apostolique, et qu'ils sont tout disposés à justifier leur enseignement, si on leur permet de continuer à prêcher, au cas où des plaintes seraient encore portées contre eux, on leur procurerait des moyens de défense. — Toujours on donnera raison à ceux qui auront raison, on punira ceux qui auront tort, et ainsi tous les désordres seront évités. »

[1] Monum. Argent. F. II. p. 28

[2] Doellenger. La Réforme. II. 21.

[3] Ceci se passait avant la débâcle du chevalier.

[4] D'autres la nomment Labenfils ; elle avait fait profession 12 ans auparavant. Adam in vit. théol. p. 102.

[5] Cette femme le rendit père de treize enfants et mourut enfin de la peste. Butzer se remaria deux fois.

[1] Elle est datée de Strasbourg du 9 juin 1523. Ap. Hottinger, *Histoire Ecclésiastique,* sex. 16. P. II. p. 407.

[2] Jung. op. cit., t. II, p. 130.

La faveur publique se porta avec une égale vivacité sur les nouveaux prédicants. Zell, esprit superficiel et passionné, continua à être l'homme du peuple, grâce à ses violentes sorties contre le clergé, le Pape et l'Église Catholique. Butzer devint, avec Capito, le favori des classes plus relevées. Le Dominicain était tout aussi fougeux que Zell ; mais à ce mérite, il joignait celui d'une érudition peu commune. Le savant Dollinger estime que, par l'étendue des connaissances et la portée de l'intelligence, il était supérieur à Zwingli, à Mélanchton, à Luther lui-même; toutefois il ajoute que Butzer manquait absolument de fixité dans le caractère, et qu'il était incapable d'avoir des convictions arrêtées. Sa conduite postérieure prouve la vérité de cette assertion. Lorsque Butzer chercha, vers la fin de sa carrière, à procurer une apparence d'unité à ce qu'on nomme l'église protestante, et il a été dominé par la seule pensée de trouver des expressions ambiguës et des tournures de phrases propres à donner satisfaction, *quant à la forme*, aux opinions les plus divergentes ; jamais il n'a songé à établir la concorde *sur le fonds* des questions. Sa théologie, pour nous servir encore de l'expression de l'auteur que nous citons, *était toute équivoque et diplomatique.*

La protection accordée par le sénat aux apôtres qui venaient de surgir à Strasbourg, l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'évêque de les punir, ou même de leur imposer silence ; — et l'enthousiasme qu'ils avaient inspiré à la populace, servirent de stimulant à tout ce qu'il y avait de corrompu et de relâché dans les clergés séculiers et réguliers. Les mauvais prêtres, les moines infidèles se déclarèrent à leur tour pour la réforme, et commencèrent à prêcher au peuple le *nouvel* Évangile. Et afin d'inaugurer dignement l'ère de la liberté chrétienne, ils s'empressèrent de proclamer la rupture de leurs vœux, et de se marier. Les uns épousèrent d'anciennes servantes ; les autres des filles d'artisans ou de bourgeois. — Pour couronner l'œuvre, ils publièrent une apologie de leur conduite. Ils y disaient « que depuis longtemps ils avaient le désir de se marier, et que la crainte de scandaliser les esprits faibles les avait seule arrêtés. Mais, ajoutaient-ils, l'arrivée de notre bien-aimé frère en Jésus-Christ, Butzer, et de sa *pudibonde matrone* (sic), nous a ouvert les yeux ; nous avons compris que nous ne devions pas ménager les hypocrites, qu'il fallait nous déclarer ouvertement contre la grande prostituée de Babylone, nous conformer à la loi divine, et qu'en entrant dans le saint état du mariage, *nous crachions joyeusement à la face de l'antechrist.* Alors nous n'avons pas hésité. »

L'apologie fut reçue avec enthousiasme par les amis de la *pure parole* à Strasbourg, et les scènes dont cette malheureuse ville devint le théâtre, prouvèrent que la population avait parfaitement saisi les enseignements de ses nouveaux guides spirituels.

Vicomte DE BUSSIERRE.

CHANT POPULAIRE DE L'INDE

L'ÉLÉPHANT D'HUMMAIOUM

Si vos affaires vous appellent dans l'Inde anglaise d'ici à quelques années, ce vaste empire, plus grand et plus florissant que ne le fut jamais celui des souverains longtemps connus en Europe sous le titre de *Grands-Mogols*, vous offrira toutes sortes de facilités pour voyager parfaitement à votre aise, sans sortir de vos habitudes ; l'Inde aura son réseau de chemins de fer ; celui de Calcutta à Bombay est en voie d'exécution ; plusieurs sections en sont inaugurées, à la grande stupéfaction de la population indigène, qui néanmoins trouve fort commode de s'en servir. En attendant l'achèvement de ces voies ferrées qui, grâce aux capitaux britanniques, seront rapidement terminées, vous trouverez, sur les grandes routes de l'Indoustan, des palanquins avec des relais de porteurs de distance en distance, mode de transport fort ancien, mais qui n'est nullement à dédaigner. Pour peu que vous soyez versé dans la connaissance de l'Indoustan vulgaire, vous prêterez l'oreille, pour charmer l'ennui de la route, au chant monotone des porteurs de palanquins, lesquels ont la mémoire ornée de toute sorte de traditions en vers, qui se chantent sur une espèce de récitatif, dans le genre de la complainte du Juif-Errant. Il y a là toute une littérature sans noms d'auteurs, dont miss Clare a pris soin de recueillir de curieux fragments dans son histoire de l'Inde. L'une des plus populaires de ces complaintes est celle de *Vandyah*, l'éléphant favori de l'empereur Mongol Hummaïoum.

Avant de donner à nos lecteurs la traduction libre de ce chant populaire, empreint d'une poésie toute locale, rappelons les faits essentiels à connaître pour la rendre intelligible. L'éléphant a été de tout temps employé dans l'Inde comme machine de guerre, quelquefois redoutable à ceux qui s'en servent plus encore qu'à leurs adversaires. Les souverains recherchant pour leur usage personnel les plus grands et les plus forts de ces animaux qui, lorsqu'ils ont été réduits jeunes en captivité (car ils ne multiplient pas en esclavage, et ne sont point par conséquent *domestiques* dans le vrai sens de cette expression), s'attachent comme des chiens à leur maître, et comprennent toutes ses paroles. On les habitue à poser dans la main le bout de leur trompe, pour exprimer qu'ils ont compris, et qu'ils sont prêts à obéir.

L'empereur Mongol Hummaïoum, souvent éprouvé

par les vicissitudes de la fortune, ayant été deux fois détrôné et deux fois remis en possession de ses États, avait élevé un éléphant de taille colossale, qu'il avait nommé *Vandyah*, (montagne); une amitié dévouée et réciproque unissait Vindyah, l'éléphant, à Hummaïoum, le puissant souverain de l'empire Mongol dans l'Indoustan. Ce qui précède suffira comme introduction à ce que nous pouvons nommer la *ballade* de l'éléphant d'Hummaïoum; nous la transcrivons sans en altérer la naïveté, telle que la chantent les porteurs de palanquins, sur la route très fréquentée qui suit la vallée du Gange, entre Patna et Bénarès.

« Il fuit pour la seconde fois devant ses ennemis victorieux, le grand empereur Hummaïoum, le descendant de Baber; il fuit de toute la vitesse des jambes de son fidèle éléphant Vandyah, qui l'emporte à travers la plaine, lui, sa femme et son enfant qui n'est pas né.

» Le voilà sur la rive de l'Indus. On aperçoit à l'horizon le nuage de poussière soulevé par les pas des coursiers qui portent ses ennemis; trois autres éléphants lui restaient; mais il ne veut se fier qu'à Vandyah pour passer le fleuve; il ne confiera qu'à Vandyah son salut et celui de sa femme et de son enfant qui n'est pas né.

» Pourtant, les trois autres éléphants sont sans blessures, et Vandyah, criblé de coups de javelots en défendant son maître dans la mêlée, a laissé derrière lui de longues traces de son sang généreux; mais il se sent encore plein de force; il pose le bout de sa



HONNEURS RENDUS DANS L'INDE A L'ÉLÉPHANT DU PRINCE.

trompe dans la main d'Hummaïoum, et son regard qui parle, dit à son ami : Je te sauverai, toi, ta femme et ton enfant qui n'est pas né.

» Vandyah s'élance dans les ondes de l'Indus grossi par les pluies; sa puissante poitrine fend les flots comme un roc vivant, et l'empereur Hummaïoum lui crie de sa voix aimée : Courage, Vandyah! sauve ton ami, avec sa femme et son enfant qui n'est pas né.

» Alors il a dépassé le courant, ses pieds sentent la terre; il s'arrête pour respirer, et l'onde irritée se brise contre ses jambes massives comme contre autant de piliers de granit; puis il reprend sa marche, car il ne nage plus, et rend grâce au Ciel dans sa pensée; il va mourir, mais il aura sauvé son ami et sa femme et son enfant qui n'est pas né.

» Il sort enfin des eaux du fleuve; et déjà les ombres de la mort voilent son regard; il s'agenouille pour mettre à terre son précieux fardeau, et dit dans sa pensée : O Brahma, tu as refusé la parole au pauvre Vandyah; s'il pouvait parler, il te dirait : Merci, car je meurs en sauvant mon ami, et sa femme, et son enfant qui n'est pas né.

» Alors, une dernière fois, les yeux fermés pour ne plus se rouvrir, Vandyah cherche du bout de sa trompe la main de son ami; il la rencontre, la presse d'une dernière et douce étreinte, et meurt, comme il l'avait demandé au Ciel, après avoir sauvé, au prix de sa vie, son ami, et sa femme, et son enfant qui n'est pas né. »

Telle est la ballade de l'éléphant Vandyah, qui n'est point, comme le lecteur pourrait le croire, une pure fiction sans réalité historique. Hummaïoum, rentré plus tard dans ses Etats, fit élever sur le bord de l'Indus,

à la place même où mourut Vandyah, un obélisque en pierre qui subsiste encore; les Anglais ont respecté ce monument. Les touristes qui savent l'indoustani et le tartare, peuvent lire dans ces deux langues, sur deux des faces de l'obélisque, le récit abrégé du fait poétisé dans la ballade, qui donne une idée assez juste de ce genre de poésies populaires répandues dans toutes les classes de la population indigène de la presqu'île de l'Inde.

A. YSABEAU.

ÉLOGE DE SAINT VINCENT DE PAUL, PAR LE CARDINAL WISEMAN

Le 22 juillet dernier, dans la vaste cour de l'hôpital de Vichy, tenu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, plus de deux mille auditeurs, parmi lesquels on voyait beaucoup de personnages de distinction, étaient rassemblés pour entendre S. Em. le cardinal Wiseman, qui avait cédé, en cette occasion, à de puissantes sollicitations. Il avait été dressé un petit autel, au pied duquel étaient groupés deux évêques, des vicaires-généraux et près de quatre-vingts ecclésiastiques de divers diocèses. La sympathie et le silence ajoutaient au cachet de cette réunion, formée d'auditeurs venus de tous les points de l'Europe.

A six heures et demie, Son Eminence est arrivée, précédée d'un de ses vicaires-généraux et de son chapelain; elle s'est placée devant l'autel improvisé, d'où elle a adressé à ce nombreux auditoire un magnifique discours en français, dont nous ne pouvons malheureusement présenter que quelques traits principaux.

Prenant pour texte ces paroles de l'Ecclésiastique: *Ces hommes sont des hommes de miséricorde dont les œuvres n'ont pas failli,* le cardinal Wiseman a annoncé qu'il allait parler de saint Vincent de Paul, envisagé dans ses œuvres chrétiennes et comme réformateur de la société moderne.

Alors le prélat a jeté un vaste coup d'œil sur les apôtres, sur les saints qui, dans l'ancienne loi, ont accompli des œuvres durables et des œuvres de miséricorde.

Poursuivant sa route à travers les siècles, il a trouvé un homme, un saint qui brille entre tous par des qualités qu'on ne retrouve dans un aucun autre; c'est saint Vincent de Paul, qui nous représente la charité du Christ se répandant dans le monde, charité sans bornes et la vertu même de la miséricorde.

Quand saint Vincent de Paul parut, il semblait cependant que pas un cri d'humanité ne fût resté sans réponse; il semblait qu'il n'y avait plus de place pour un nouveau bienfaiteur.

A Rome, en Espagne, en Italie, des hommes formés à l'école du Christianisme, des saints avaient fait beaucoup pour les malades, pour les enfants, pour les orphelins; mais Vincent de Paul viendra glaner encore après toutes ces œuvres héroïques de la charité; il trouvera toujours à faire où les autres avaient fini.

Il y avait un gouffre creusé par la civilisation; il y avait des bagnes qui recevaient ces êtres dont la féroce énergie était un danger public; c'était un abîme qui engloutissait des hommes sans sympathie aucune de leurs semblables, abîme d'iniquité et de désespoir.

Eh bien! le cœur généreux de Vincent de Paul va se dévouer à cette œuvre; il est entré dans ces hommes désespérés; il a baisé leurs chaînes; il les a convertis; il a reporté dans leurs cœurs toutes les sympathies humaines; et d'hommes affreusement abrutis il en a fait des chrétiens rachetés par le sang de Jésus-Christ, et il a fondé un institut qui a duré jusqu'à nos jours.

Gloire à saint Vincent de Paul! il a reçu et donné tous les enseignements, car il avait la puissance de la grâce; il a bien compris les pensées du Christianisme sur la femme comme fille, épouse et mère; il a reconnu que le cœur de la femme était le plus précieux don fait à l'humanité, et il a fondé l'institut des filles de Saint-Vincent-de-Paul, qui, à toutes les tendresses de leur sexe, joignent toute l'énergie du nôtre; ce sont elles qui, en franchissant les mers, furent les premières à faire bénir le nom du Christ chez les populations musulmanes.

Sauver les malades dans un incendie et se dérober à leur reconnaissance, c'est beau sans doute; mais s'agenouiller sur un champ de bataille pour y consoler des mourants, mais, panser sous le feu de l'ennemi, un soldat blessé, c'est là le plus grand miracle de la grâce, et vous les reconnaissez toutes aujourd'hui, ces saintes sœurs à leur costume aimé du soldat.

Par une matinée froide de l'hiver, le vieux Vincent de Paul entend, dans les rues de Paris, les cris d'enfants abandonnés; il accourt, il les prend, les caresse, les réchauffe dans les plis de son manteau, et, plein de joie et d'amour, remplace auprès de ces créatures oubliées, leurs mères dénaturées.

L'amour d'une mère n'est-il pas le plus grand de tous? Eh bien! Vincent de Paul a tout le cœur et toute la tendresse d'une mère. Il a donc poussé l'élan de la miséricorde et l'amour de son semblable au-delà de toutes bornes connues jusqu'à ce jour.

Que serait-ce, poursuit le cardinal Wiseman, si je voulais parler ici de toutes les œuvres qu'il a fondées? C'est encore aujourd'hui un arbre toujours couvert de ses plus belles fleurs; et partout transplanté il laisse tomber des semences fertiles et qui fleurissent partout avec la même vigueur. Vous pouvez vous en convaincre ici même, vous tous qui

venez chercher la santé aux sources dont Dieu a enrichi ces lieux.

Si des dames, réunies dans un salon, s'occupent de travailler pour les pauvres, au lieu d'y causer de spectacles; si des jeunes gens, qui auraient été des désœuvrés peut-être dangereux à la société, ont formé ces belles conférences de Saint-Vincent-de-Paul, n'est-ce pas à ce grand saint qu'on le doit? Il a donc été le véritable apôtre, le véritable réformateur de la société moderne. Et l'Œuvre de la Propagation de la Foi aurait-elle pu être fondée ailleurs que dans sa patrie? L'Œuvre de la Sainte-Enfance ne fait-elle pas sur les rives étrangères ce que Vincent de Paul a fait dans les rues de Paris? Et qui sait s'il ne se trouvera pas, parmi ces enfants recueillis dans une jonque de la Chine, un autre Moïse qui sauvera son peuple?

Ici nous voudrions pouvoir reproduire textuellement la belle péroraison de l'illustre prélat.

« C'est un prêtre étranger qui vient vous le dire, s'est-il écrié; soyez reconnaissants du succès dont le Dieu des armées vous a récemment comblés; soyez fiers du génie de votre nation; mais n'oubliez pas que saint Vincent de Paul a jeté sur votre patrie un reflet plus éclatant encore de foi et de lumière; il a fait aimer votre pays des ennemis même du Catholicisme, et il a fait dans la société la révolution la plus heureuse et la plus tranquille qu'on ait encore vue.

» Il est possible que vos vaisseaux, chargés de vos riches produits, portent partout le nom et la grandeur de la France; mais, croyez-le bien, le nom de saint Vincent de Paul les portera plus loin encore, et ses missionnaires iront chez les peuples que vos canons ne peuvent atteindre.

» Charité, miséricorde, voilà l'oriflamme de la France; la charité illimitée de Jésus-Christ vous a été révélée par saint Vincent de Paul et pratiquée par lui-même. »

Telle est l'analyse déflorée d'un beau discours religieusement écouté. Le prélat s'exprimait en français, d'une voix sonore; et si parfois il y avait quelque hésitation dans sa parole, c'est que l'orateur faisait un effort pour faire passer dans la langue française une expression empreinte du génie anglais; mais jamais la pensée n'a hésité une seconde.

Il y avait même un certain charme dans cette accentuation anglaise, dans ces images neuves et vives de l'esprit britannique, traduites par leur auteur même dans notre langue avec leur originalité native; on reconnaissait à chaque parole de l'orateur, à son animation, un des hommes les plus savants de l'Angleterre, le grand lutteur de la foi catholique, frappé à Rome même du rayon de la vérité divine.

Et. Milliet.

DÉVOTION A LA VIERGE IMMACULÉE

(SUITE.)

II.

On n'est pas serviteur dévoué de Marie, si on n'est animé du désir de travailler à propager son culte, c'est-à-dire à contribuer, dans la mesure des grâces que l'on a reçues, à la gloire de son Fils et à la sanctification de quelques âmes.

Si donc on admet, comme principe de cette Dévotion pratique, l'adoption spirituelle des enfants qui se consacrent à son service, le jour de leur première communion, entrons dans quelques détails sur les moyens d'exécution.

Les dévots à Marie, comme la société civile, se partagent en deux classes, les pauvres et les riches.

En méditant l'Evangile, nous n'y trouvons point de trace de ce troisième état de classe intermédiaire. Jésus-Christ ne parle jamais que de riches et de pauvres; arrêtons-nous à cette division.

Les pauvres sont ceux qui vivent du travail de leurs mains: les riches sont ceux qui ne sont plus astreints à ce travail journalier, mais qui, obligés néanmoins, comme les premiers, de satisfaire à la loi universelle du travail, devront substituer à celui du corps, celui de l'esprit.

Ainsi, la loi s'accomplit pour les premiers par le travail corporel, et pour les seconds, par le travail intellectuel.

Chacun des serviteurs de Marie, appartient à l'une de ces deux grandes divisions sociales: nous examinerons ce que comporte la position de l'une et de l'autre, dans le développement pratique de la dévotion que nous avons à cœur d'étudier.

Tous ceux qui vivent du produit de leur travail, ouvriers de toutes les professions, domestiques, employés, etc., n'ont qu'un enfant à adopter à chaque première communion qui s'accomplit dans leur paroisse: en bien des cas, ils ne renouvelleront cette adoption que lorsque le premier admis n'aura plus besoin de leur patronage, ou s'en sera rendu indigne par sa conduite, puisqu'en ce cas, le protecteur ou la protectrice n'aura qu'à prier pour la conversion de l'enfant prodigue, et attendre son retour.

Nous avons dit que la dévotion à la Sainte Vierge est tout naturellement accueillie par les enfants du peuple, et que leur consécration à son service s'accomplit le soir même du jour de la première communion; elle termine cette grande solennité.

Le congréganiste de la première catégorie n'a qu'une chose à faire, choisir l'enfant de son sexe avec lequel il a plus de rapport, de parenté, de profession, d'amitié ou de voisinage. Dès le lendemain du jour de sa consécration, il l'attirera, quelquefois par de petits cadeaux, le plus habituellement par des témoignages d'intérêt, auquel un enfant, traité parfois durement dans sa propre famille, est toujours sensible.

Le patron l'entretiendra dans une pratique courte et simple de dévotion envers la Vierge immaculée; il serait excellent de l'habituer à réciter, ne serait-ce qu'un seul *Ave Maria*, en souvenir de sa consécration.

C'est ordinairement l'époque où les familles cherchent à placer leurs enfants en apprentissage.

Le rôle de protecteur grandit : s'il lui est possible d'intervenir, il s'efforcera de trouver un maître chrétien, ou qui permette du moins à ses ouvriers de l'être ; et après avoir obtenu de ce dernier la promesse de laisser son apprenti libre de sanctifier le dimanche, il exigera de celui-ci qu'il vienne le voir le dimanche ; il se fera rendre compte de l'emploi de la semaine ; il le conduira quelquefois lui-même aux offices paroissiaux, le fera admettre dans les établissements de récréations honnêtes qui se fondent de toutes parts, ou le réunira à quelques bons jeunes gens de son âge, pour le détourner de la société des mauvais.

En remplissant ainsi l'office d'ange gardien, et en persévérant à maintenir l'enfant dans l'usage de recourir chaque jour à la protection de Marie, en lui faisant porter sa médaille, en lui racontant les prodiges de protection qui ont signalé sa puissance, même au milieu des batailles, en frappant ainsi une jeune imagination, à l'âge où les plus rudes tentations vont l'assaillir, il réussira souvent à arracher une victime au démon, et à conserver un serviteur à Celle qui a écrasé la tête du serpent.

Voilà comment, sans dépenser un écu, le congréganiste pauvre peut accomplir son vœu de prosélitisme, et travailler efficacement à la réforme morale de la classe ouvrière ; car, c'est aujourd'hui la plus malade, la plus exposée aux mauvais entraînements, et la plus difficile à ramener, si on l'abandonne à elle-même, sans appui, sans conseils et sans direction.

(*Sera continué.*)

FÊTES DU MOIS : 16 AOUT. — SAINT ROCH



APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer ;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la huitième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 août 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.



S. EM. MGR LE CARDINAL MORLOT, AVEC SON CLERGÉ, DANS LES INONDATIONS DE LA LOIRE.

Dessin de M. JULES RIGO. Gravure de M. AMÉDÉE ROUSSEAU.

LES INONDATIONS

Les désastres qui ont si rapidement dévasté plusieurs de nos provinces, dans les beaux mois de mai et de juin, se sont étendus sur une si vaste échelle, qu'ils auront leur place sinistre dans l'histoire de l'année 1856.

Des orages, des trombes d'eau et de grêle, des pluies diluviennes dominant presque partout les plaines du ciel, furent les précurseurs, dans la dernière moitié de mai, de la révolte de nos fleuves, qui bientôt sortirent de leur lit. Le Rhône déborda le 30 mai ; et aussitôt, à Lyon, plusieurs des rues et des places devinrent des lacs et des cours d'eau. Le Doubs, se jetant dans la Saône à Verdun, l'avait gonflée outre mesure; elle apportait au Rhône ses ondes frémissantes; et le 31 mai, la moitié de la grande agglomération lyonnaise n'était plus habitable. La digue de la Tête-d'Or était rompue, le chemin de ronde des Brotteaux emporté, la principale rue de Guillotière était un fleuve. Un grand nombre de maisons, bâties en pisé, s'ébranlaient et croulaient. Les habitants éperdus s'enfuyaient devant le flot qui emportait leurs maisons et qui les gagnait de vitesse; et, de si vastes malheurs n'ayant pas été prévus, les secours n'étaient pas organisés.

On a lu dans les journaux les dévouements héroïques du clergé, de l'armée et d'un glorieux nombre de citoyens généreux, qui improvisèrent partout des moyens de sauvetage.

L'Empereur, le lendemain 1er juin, apprit ces sombres nouvelles. Il partit à l'heure même au secours de tant d'infortunes. Le soir, il coucha à Dijon, et il arriva à Lyon le 2 juin à dix heures et demie ; il fit distribuer sur-le-champ 25,000 francs aux victimes; et à onze heures il était à cheval sur le théâtre des ravages. Pendant trois longues heures, il parcourut tous les lieux inondés, traversant des nappes d'eau et des courants où son cheval était plongé jusqu'au poitrail. Les yeux gonflés de larmes, au milieu de ces familles désolées qui, dès qu'il prenait terre, se pressaient autour de lui, il les consolait, pendant que, par son ordre, le général Niel, qui ne le quittait pas, tirait d'un sac de cuir pendu à l'arçon de sa selle, des poignées de pièces d'or, qu'il distribuait aux malheureux.

A travers ces actes, que payaient la reconnaissance et l'enthousiasme universels, il se produisait des traits qui honorent la pauvreté honnête, c'est-à-dire chrétienne. Une bonne vieille de la Guillotière, avide de voir l'Empereur, s'était approchée de son cheval, et sans avoir rien demandé venait de recevoir trois pièces d'or. Comme elle regardait ces belles pièces neuves, un ouvrier lui dit :

— L'Empereur vous prend pour une inondée.

— En ce cas, répondit-elle, ce secours n'est pas pour moi, car, Dieu merci ! notre maison est debout. Et elle remit les trois pièces d'or à trois victimes de l'inondation.

On sait quels larges et prompts secours l'Empereur donna aux Lyonnais. Après avoir soulagé et ranimé cette grande cité, il alla consoler les autres centres frappés du même fléau, Vienne, Condrieux, Tain, Tournon, Valence, Avignon, où l'archevêque le reçut par ce peu de belles paroles : « Sire, vous avez été le sauveur de la patrie; aujourd'hui vous vous en montrez le père.

« Votre génie a relevé la France à la hauteur de ses destinées; la charité qui vous fait accourir près de nous, prompte comme le fléau qui couvre de désolation notre cité et nos campagnes, vous élève un trône dans le cœur des malheureux.

» La première leçon que vous donnez à votre fils, est une leçon de chrétien. Elle descendra sur son berceau comme une féconde bénédiction; et la France, au milieu des plus grandes épreuves, ne cessera de porter de douces espérances dans l'avenir le plus reculé. »

L'Empereur pressa les mains de l'archevêque, le remercia avec effusion; puis, accompagné du prélat, du maire et d'un seul rameur, on le vit, dans une frêle embarcation, parcourir les rues les plus petites et les plus pauvres, pour diriger partout le sauvetage et les secours.

Il voulut, malgré le défaut de chemin, visiter Tarascon. Lorsqu'il se trouva devant l'énorme nappe d'eau, qui s'étendait jusqu'à Arles, il joignit les mains, comme le racontait une vieille femme, et ne dit que ces mots : Oh ! mon Dieu !

Il était séparé de Tarascon par une lieue d'eau, croisée de mille courants, hérissée d'arbres dont on ne voyait que les têtes, de crêtes de maisonnettes et de granges, qui formaient partout des écueils. L'Empereur traversa cette route périlleuse dans un petit batelet, seul avec le batelier.

Après avoir soulagé et consolé Tarascon, Montélimar, Lapalud, Orange, il entrait à Arles à sept heures du soir. Là, il visita les lieux dévastés, distribua des secours, des encouragements et des récompenses; il dut songer enfin à prendre quelque repos. Mais dès le point du jour, le 4 juin, il était debout, parcourant la ville et les campagnes atteintes du fléau. Puis il reprit la route d'Avignon, où il rentra à dix heures; il arriva à Lyon à cinq heures, partout reçu avec effusion; et le lendemain, 5 juin, à sept heures du matin, il était à Paris, non pour réparer tant de fatigues dans un repos nécessaire, mais pour entreprendre, dès le jour suivant, un autre pèlerinage non moins pénible.

La Loire avait produit de plus vastes ruines encore et de plus grandes scènes de désolation que le Rhône. Grossie par les pluies, elle avait débuté au

commencement de mai par des inondations partielles. Puis, rentrée dans son lit, elle avait perfidement rassuré ses riverains. Mais l'Allier, débordant le 30 mai, ravagea le Bourbonnais et le Puy-de-Dôme; le 31 il tombait dans la Loire; le 1er juin, Orléans était dans l'eau; les ponts étaient emportés, le chemin de fer rompu en plusieurs lieux, et ses plus beaux viaducs entraînés.

Devant Jargeau, la Loire avait fait à sa levée une brèche d'un quart de lieue; et, par sept grandes percées, les flots bondissaient en cascades torrentielles. Au bout d'une heure la ville de Jargeau est détruite; ses trois mille habitants fuient sans asile.

Reproduisons ici le tableau que publia, deux jours après, le *Moniteur du Loiret*.

« Allez voir Jargeau! Cette ville malheureuse offre le plus effroyable spectacle que l'œil humain puisse contempler, les plus affreux tableaux de destruction par lesquels la charité puisse être apitoyée! — Comme une autre ville dont parle l'Ecriture, c'est l'abomination de la désolation! Tous les ravages que Saint-Marceau, Olivet, les environs d'Orléans peuvent offrir au regard, ne sont rien auprès de cette grande catastrophe de Jargeau, qui donne le dernier terme de ce que peuvent accomplir et entasser de malheurs la puissance et la fureur terrible des eaux!

» Près de quatre-vingts maisons ont disparu dans Jargeau, et celles qui n'ont pas été emportées sont tellement minées, affouillées, lézardées, qu'elles ne sauraient offrir un sûr abri à leurs habitants. Tous les quartiers de la Croix-Rouge, de la Croix-Saint-Fiacre, de la Croix-des-Barres, de la Raguenelle, etc., sont dévastés. Dans les ruines des maisons éventrées qui subsistent, on voit avec terreur les murs percés de larges trous par lesquels les habitants passaient d'une maison dans l'autre à mesure qu'elles s'écroulaient sous la violence des eaux. On remarque aussi sur les toits des ouvertures pratiquées à la hâte pour appeler du secours!

» Il y a des endroits où l'eau a rasé jusqu'à cent pieds de maisons d'un seul coup, et il semble qu'après avoir ainsi abattu tant d'habitations, l'élément destructeur se soit acharné avec une passion sauvage sur les débris. — Les poutres, en effet, sont brisées, les pressoirs affreusement bouleversés, les troncs d'arbres tordus et mêlés aux décombres, le terrain fouillé et si profondément raviné, que d'immenses flaques d'eau, n'ayant pas moins de quinze à vingt pieds de profondeur, s'étendent là où se dressait hier une rangée d'habitations; des lacs infects à la place de quartiers laborieux; c'est comme une image amoindrie et un ressouvenir lointain de la Sodôme antique!

» Ces lieux désolés semblaient hier plus navrants encore par le soleil éclatant qui dorait leurs ruines. Sur ces pans de murs inclinés, dans ces gîtes croulants et tout ouverts, on voyait de pauvres femmes rechercher le reste de leur avoir dispersé. — Sur le sol, de misérables hardes, accrochées à des débris de meubles, séchaient tristement.

» Tous ces malheureux n'ont plus rien, ni asile, ni linge, ni pain. — Mais ce qui les désole surtout, c'est l'aspect effrayant de leurs campagnes. Tous ces terrains, qui valaient plus de 30 francs la perche, sont perdus. Une immense étendue est recouverte d'une épaisse couche de sable, vaste linceul sous lequel sont ensevelies de belles et riches récoltes. Jamais, nous ont dit ces pauvres cultivateurs, jamais les blés n'avaient été plus beaux, jamais la vigne plus pleine de promesses. — Aujourd'hui, tout est ensablé à perte de vue. Il y a de nombreux monticules de sable de deux à trois mètres de haut, et les ingénieurs ont eu beaucoup de peine, sous ces couches épaisses, à retrouver la route de Sully à Orléans. Il a fallu, pour la découvrir, se livrer à des fouilles profondes, comme s'il se fût agi de retrouver les traces d'une vieille voie romaine.

» Tout le pays est, en effet, complètement méconnaissable, et les habitants de Jargeau eux-mêmes ont peine, dans ce chaos, à retrouver l'emplacement de certaines maisons disparues.

» Ce sable, alluvion de mort que la Loire roule avec abondance dans ses flots et dont elle a couvert tant de terrains, n'est malheureusement pas un simple dépôt qu'elle a fait sur le sol. Fin et pénétrant, il a été roulé avec la terre, pétri avec elle et mélangé à ce point avec sa substance, qu'il faudra, comme on l'a vu à Amboise après 1846, plusieurs années d'incessants efforts pour rendre ces champs dévastés à la culture.

» L'eau de la Loire avait une telle force destructive dans le limon qu'elle traînait avec elle, que tout ce qu'elle a touché, blés, vignes, etc., est frappé de mort. Les pommes de terre sont perdues; elles ont gardé une odeur *sui generis*, et nous avons vu de pauvres gens, qui venaient d'en déterrer quelques-unes et de les laver, nous dire que les porcs eux-mêmes n'en voulaient pas.

» Quant à l'odeur vaseuse et marécageuse qui s'exhale de ces lieux, elle est insupportable, et dans la saison où nous sommes, elle commande de conseiller de grandes précautions... »

Les dévastations suivent le cours du fleuve, et toute la vallée de la Loire est perdue. A Tours, les rues sont des fleuves où l'on ne peut plus aller qu'en bateau; les environs sont des mers tumultueuses. Pourtant rien n'avait été négligé pour préserver la belle cité de saint Martin. Des efforts surhumains avaient renforcé les levées, et (c'est le tableau que représente notre gravure,) on vit avec admiration le vénérable cardinal Morlot, archevêque de Tours, travailler lui-même, la pioche à la main, avec son clergé parmi les sauveteurs, à consolider les digues.

Mais que peuvent les puissances humaines contre les éléments? Lorsque Dieu les déchaîne, il n'y a qu'une force qui parvienne à neutraliser leurs fureurs; et cette force est la prière. En France malheureusement, l'immense majorité ne comprend pas ce fait, ou plutôt l'a trop oublié, surtout dans les classes industrielles.

Un livre qui mérite d'avoir place dans toutes les bibliothèques [1], a soigneusement recueilli tous les détails de ces grandes catastrophes; nous en citerons quelques passages à propos de Tours :

« Sauf le quartier Est de la cité, que les travaux promptement et habilement dirigés purent préserver jusqu'au bout, le fléau est maître de toute la ville de Tours et de sa banlieue. La grande rue Royale est devenue un vaste canal, sillonné incessamment par les barques envoyées au secours des malheureux que la crainte ou l'impuissance a retenus dans leurs maisons. Les quartiers animés et si populeux de l'embarcadère et du mail, les rues de Paris et de Bordeaux, centres du commerce et de l'opulence, sont dans l'eau jusqu'au premier étage. La plaine est transformée en un vaste lac, coupée seulement par la chaussée de Grammont; là viennent échouer les épaves de la dévastation, des meubles, des charpentes, des marchandises de toute espèce.

» Après trois journées d'angoisses et de luttes contre le terrible fléau, les autorités de Tours songèrent, comme celles d'Orléans, aux victimes des environs. Des marins, montés sur un vieux vapeur hors de service et sur de nombreuses barques, courent au secours des habitants de la plaine. Là il y a des désastres épouvantables. Dans bien des endroits les mariniers sont obligés de percer les habitations pour délivrer les habitants. Une de ces maisons, inondée jusqu'au plancher, contenait plusieurs familles réfugiées sous les combles; on y comptait six enfants en bas âge, dont un âgé de neuf jours. La maison étant fort élevée, ce ne fut qu'à grand'peine qu'on put trouver une échelle assez longue pour atteindre les réfugiés et les descendre dans la barque...



L'EMPEREUR VISITANT LES ENVIRONS DE TOURS.

» Au moment de la rupture de la levée de Mont-Louis, M. de la Taille, inspecteur du chemin de fer, accompagné de deux ingénieurs, fut surpris dans un convoi par l'irruption du fléau. La locomotive battait l'eau de ses roues, comme les aubes d'un bateau à vapeur. Devant eux l'édifice de la gare s'effondrait, l'eau montait toujours; le conducteur ne trouva de refuge que sur le dôme de la machine. Impossible d'avancer ni de reculer, il fallut passer la nuit dans cette affreuse situation. Heureux encore que la masse de 40,000 kilogrammes qui les portait put résister au torrent. Ce ne fut qu'à trois heures du matin qu'ils furent aperçus, et une barque vint à leurs secours...

» La catastrophe de Brehemont, et de la Chapelle-Blanche, est une des plus terribles de cette contrée si cruellement ravagée. Ainsi qu'à Jargeau, la Chapelle-Blanche a vu emporter toutes ses habitations, sauf trois maisons et l'église. Le notaire de la commune a perdu toutes les minutes de son étude et 25 mille francs déposés dans sa caisse. Le torrent a labouré le cimetière et entraîné les sépultures avec le sol; on a retrouvé des cadavres dans les arbres!... »

Mais arrivons à Angers, où furent submergées les riches ardoisières de Trelazé, de Laporée et des Grands-Carreaux, et empruntons à l'*Union de l'Ouest* la peinture d'une de ces cruelles scènes :

« La Porée fut comblée la première; les eaux gagnèrent ensuite l'Ermitage, enfin elles arrivèrent jusqu'au pied des buttes qui entourent les Grands-Carreaux.

» Là, en face des obstacles accumulés par la science et le dévouement, elles semblèrent redoubler de rage, s'élevèrent avec une rapidité prodigieuse, et bientôt la foule, qui garnissait les autres bords de l'immense ouverture, fut saisie d'une horrible admi-

[1] Le *Fléau de Dieu* ou les Inondations de 1856, par un catholique, In-18, chez Vivès, à Paris.

ration à la vue de ce fleuve furieux qui, surmontant la dernière crête des remparts qu'on lui opposait, décrivit une courbe immense et s'engouffra dans l'abîme, en broyant comme paille les quartiers de roc qui dépassaient les parois, et en retentissant comme le plus formidable des tonnerres.

» Il a suffi de quelques instants pour remplir jusqu'aux bords de ce gouffre de deux cents pieds, large comme le Champ-de-Mars et profond comme une cathédrale est haute, pour anéantir cette œuvre merveilleuse, fruit de tant de labeurs et de sollicitude. Au bruit de la chute d'une cataracte telle que n'en a jamais vue même le Nouveau Monde, se mêlaient des sifflements lugubres et comme désespérés. Ils venaient du puits des galeries, dont la porte de communication avec la carrière avait été réduite en poussière au premier contact du fleuve dans sa chute. Le sol oscilla comme par un tremblement de terre, quand le torrent s'engouffra dans les galeries avec une sorte de joie furieuse, et tous les spectateurs épouvantés se retirèrent à la hâte, car ce n'était plus que folie de braver ces convulsions de la nature et ces éléments déchaînés.

» On se retirait, mais le cœur navré, en racontant les épisodes désolants de la catastrophe qui arrache le travail à des milliers de braves ouvriers, dont les derniers efforts, pour vaincre un ennemi invincible, ont été admirables.

» On se lamentait sur la ruine, au moins momentanée, de la carrière des Grands-Carreaux, l'orgueil de nos perreyeurs, que les étrangers visitaient avec tant d'intérêt. — A la nouvelle de l'immersion de ces chantiers d'une magnifique exploitation, il n'y a eu qu'un cri dans notre ville, celui d'une



L'EMPEREUR VISITANT LES INONDÉS DU RHONE.

sincère affliction et d'une profonde sympathie pour nos carrières, dont nous étions si fiers à juste titre, car cette industrie traditionnelle, la plus considérable de notre pays, est intimement liée aux sentiments angevins. »

Après ces descriptions, revenons à l'Empereur, qui, le lendemain de son retour d'un voyage si pénible, va visiter cet autre théâtre de tant de malheurs. Il arriva à Orléans à onze heures, examina les lieux dévastés, distribua un premier secours de 20,000 fr. aux victimes du désastre, et partit à midi et demi pour Blois, où sa présence fut accueillie comme partout avec le plus tendre enthousiasme. Il ne put gagner Tours qu'en voiture de poste; le chemin de fer était rompu. Il dut parcourir en bateau les divers quartiers de la ville; et ce ne fut qu'après avoir tout rassuré, qu'il vint coucher le 8 juin à Saint-Cloud, pour repartir le lendemain au secours d'Angers. Il n'avait pu s'y rendre par Tours, car toutes les communications étaient anéanties par les débordements. Après une station d'une heure au Mans, il se rendait à Angers en chaise de poste. « A peine arrivé, dit l'historien que nous citions plus haut, il parcourait déjà en bateau les parties inondées et se rendait aux Ardoisières dont nous venons de parler. Une foule immense d'ouvriers, de femmes et d'enfants groupés sur les hauteurs, sanglottaient le cri de : Vive l'Empereur! que répétaient toutes les bouches. Ces ouvriers, naguères égarés, reconnaissaient et acclamaient comme leur meilleur ami celui qui bravait le danger pour les secourir et les consoler. L'Empereur, après leur avoir laissé des marques de sa munificence et les avoir encouragés par de bonnes paroles, se sépara d'eux au milieu des bénédictions universelles.

» D'Angers, il se rendit à Nantes, où, arrivé le 11, il se mit immédiatement à visiter les lieux ravagés par l'inondation. Les sentiments de la population

nantaise se manifestèrent également par les acclamations les plus chaleureuses.

» L'Empereur décora de sa main quelques-unes des personnes qui s'étaient le plus signalées par leur courage et leur dévouement.

» A Nantes comme à Angers, il donna sur sa cassette particulière des sommes considérables pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux.

» Les sommes ainsi distribuées par Sa Majesté dans sa visite aux inondés du Rhône et de la Loire, se sont élevées à plus de six cent mille francs.

» Le jour même, 11 juin, il revenait de nouveau à Saint-Cloud, et sa santé avait parfaitement soutenu les fatigues de ces voyages précipités.

» Ce grand exemple, donné si soudainement et dû à l'élan tout spontané d'un grand cœur, a produit de dignes conséquences. Il a suscité un mouvement de généreuse sympathie qui fait affluer l'argent de toutes les bourses en France et en Europe. Les petits comme les grands, les souverains comme les peuples, tous veulent soulager pour leur part ces immenses misères; les populations inondées sentent leur courage renaître, et le désespoir qui les accablait a fait place à une énergie inespérée, sous les regards sympathiques de l'Europe, qui les encourage à la suite de l'Empereur.

» Un homme très connu par ses opinions révolutionnaires, et partant hostile au gouvernement actuel, témoigne lui-même éloquemment de ce fait dans une lettre adressée à un de ses amis politiques, où il lui dit :

» Tu connais mes opinions politiques ; elles n'ont » jamais varié et ne varieront jamais; mais je n'ai » pu m'empêcher d'admirer *cet homme-là*. Je l'ai vu » s'embarquer au milieu d'une mer courroucée, dans » une coquille de noix sur laquelle je n'aurais osé » me risquer pour sauver ma propre maison. »

» Voici, à notre sens, un trait qui ne peint pas moins éloquemment l'affection sérieuse et intelligente que l'Empereur s'est acquise au sein des masses.

» A la quête qui eut lieu pour les inondés, dans l'église de Lons-le-Saulnier, une bonne dame, après avoir donné une somme beaucoup plus forte que ses faibles ressources ne semblaient le lui permettre, dit aux personnes chargées de la quête : « Ah ! messieurs, il est arrivé bien des malheurs cette » année; mais nous sommes bien heureux tout de » même d'avoir un Empereur comme nous l'avons. » Puis, s'adressant à l'ecclésiastique qui accompagnait les quêteurs, et lui remettant une pièce de deux francs : « Tenez, monsieur l'abbé, dit-elle, voilà » pour dire une messe à l'intention de l'Empereur, » de l'Impératrice et du Prince impérial, afin que » Dieu les protége et conserve leurs jours ! »

» La messe a été dite selon l'intention de la généreuse donatrice; mais l'*obole de la veuve* est allée grossir la collecte des inondés, plus agréable à Dieu mille fois que d'immenses trésors.

» L'Empereur, qui embrasse dans sa paternelle sollicitude toutes les populations affligées, aurait désiré les assister toutes de sa présence aussi bien que de ses libéralités. Mais l'étendue des contrées ravagées ne l'a pas permis. Il les en a dédommagées en leur envoyant en son nom des personnages honorés de sa confiance et dépositaires de sa pensée. C'est ainsi que M. Rouher, ministre des travaux publics et de l'agriculture, a parcouru toutes les contrées ravagées par l'Isère, et M. le général de Beville, son aide-de-camp, les départements de l'Indre et du Cher. Partout où l'inondation a sévi, l'Empereur a voulu que son action personnelle fût présente à toutes les victimes, pour qu'elles sentissent que leur souverain est leur père plus que jamais aux jours d'affliction, et que toutes ont un égal droit à son affection et à ses secours. »

Les nobles inspirations de l'Empereur avaient été spontanément secondées par le clergé de toutes nos provinces. A Lyon et dans tous les centres désolés, les palais de nos évêques, les presbytères et toutes les maisons religieuses se sont transformés en refuges pour les inondés. Des quêtes ont été faites partout; les souscriptions ouvertes par l'Empereur ont amené des millions. La prière dans toutes les églises, amollissait les cœurs; et les pays étrangers, poussés par le doigt de Dieu, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Turquie même et les contrées barbares envoyaient des secours nombreux aux victimes du fléau, qui venait de reculer.

Puisse la France comprendre, à tant de leçons qu'elle reçoit, que Dieu règne, et aussi qu'il gouverne; et qu'il n'est pas sage de l'oublier !

TOBIE LAYSTAL, LE PHILANTHROPE.

Le *New Boston's Chronicle* contient le singulier récit qu'on va lire :

« Un homme qui s'était rendu célèbre dans toute l'Amérique par sa philanthropie, le docteur Tobie Laystall, qui passait pour avoir appartenu à la secte des quakers, vient de mourir, à Boston, dans sa soixante-dix-huitième année. Il y avait vingt ans à peu près que le docteur, venu on ne sait d'où, s'était établi parmi nous. Le confortable de son intérieur, sa manière de vivre, et surtout la profusion de ses aumônes, annonçaient une fortune des plus considérables, bien que personne n'eût pu dire précisément d'où lui venaient ses ressources. Toujours est-il que le docteur Tobie Laystall jouissait d'une très grande considération, et qu'il était cité partout comme un modèle de bonté, de désintéressement et de vertu. Les suffrages de ses concitoyens étaient même allés le chercher sans qu'il les eût sollicités ; mais il avait refusé de siéger au parlement, ne voulant pas, disait-il, que les malheureux eussent à souffrir pendant qu'il se consacrerait aux affaires de l'Union.

» Le fait est qu'on ne pourrait dire qu'un pauvre se soit jamais adressé vainement au docteur, et ce

n'était pas par de stériles aumônes qu'il venait au secours de l'infortune ; c'était par des dons considérables, faits à titre d'avances, et qui, le plus souvent, lui furent scrupuleusement restitués par ses débiteurs, desquels il n'exigeait aucun titre. Au reste, il n'attendait pas qu'on vînt le trouver pour répandre ses bienfaits ; et de même qu'un chasseur cherche à suivre le gibier à la trace, de même il se mettait à la piste des malheureux pour leur fournir les moyens d'améliorer leur sort.

» Le docteur Tobie Laystall s'absentait régulièrement de Boston pendant quatre ou cinq mois de l'année, pour visiter, disait-on, les prisons et pénitentiers de l'Union, et y laisser des témoignages de son humanité. Plusieurs condamnés lui durent même leur liberté, que le gouvernement s'empressa d'accorder aux sollicitations d'un homme trop célèbre par sa bienfaisance pour qu'on pût lui refuser des grâces de cette nature.

» La mort du docteur Tobie Laystall a été pour notre cité un sujet de consternation, et l'on ne se souvient pas d'avoir vu jamais une telle affluence d'assistants au convoi d'un simple citoyen : nous pouvons dire, sans exagération, que la population tout entière, sans distinction de classes ni de rang, suivait tristement le cercueil du philanthrope.

» Mais ce qui est singulier, c'est que, le soir même de l'inhumation du docteur Tobie, le bruit courait que la ville de Boston, que l'Union, avaient été l'objet d'une mystification étonnante, que le soi-disant philanthrope était un particulier affilié à des assassins et à des voleurs, et qu'on en aurait la preuve dès le lendemain, quand on lirait publiquement le testament du défunt, remis à M. Folding le scrivener (notaire) par le docteur lui-même, lequel avait exigé que ce testament fût rendu public.

» Malheureusement pour la réputation de philanthropie du docteur Tobie Laystall, les aveux qu'il laisse dans ce testament confirment à peu près les bruits qui circulaient sur sa tombe à peine fermée. Il déclare avec la franchise la plus audacieuse, qu'il était en accointance *(familiarity)* avec une société de *free-booters*, flibustiers qui avaient fait serment de dépouiller les riches du superflu, et de distribuer ce superflu aux déshérités de la fortune ; que lui, Tobie Laystall, était le dispensateur de ces libéralités, et qu'il osait soutenir que réparer de cette manière les torts de la Providence, c'était avoir acquis des droits à la reconnaissance des gens que n'aveugle point un féroce égoïsme. Il est grandement à craindre que cette étrange doctrine ne rencontre des partisans parmi les individus qui trouveraient plus aisé de s'emparer du superflu des riches que de se créer des ressources par le travail et l'honnêteté. »

MOURIR DE JOIE.

Le marquis de Worcester se promenait un jour près des ruines d'une célèbre abbaye ; on lui amena une femme âgée de cent ans, qui se souvenait d'avoir vu les religieux, lorsque la Religion Catholique florissait encore en Angleterre. Cette femme témoigna le regret qu'elle éprouvait, depuis soixante ans, de ne pouvoir plus assister au service divin, ajoutant qu'elle avait toujours continué à faire les exercices de la Religion Catholique, sans le secours d'un prêtre, persuadée qu'il n'y en avait plus en Angleterre.

— Mais, lui dit le marquis, pourquoi n'avez-vous pas changé de religion avec tout le royaume ?

— J'ai attendu, répondit-elle, pour voir si ce peuple qui avait embrassé la nouvelle religion, serait devenu meilleur qu'auparavant, et j'ai vu qu'il devenait au contraire de plus en plus méchant, que la charité se refroidissait de plus en plus ; j'ai donc conservé la Religion Catholique, et j'espère y vivre jusqu'à ma dernière heure.

Les voisins protestants de cette bonne femme assurèrent que rien n'avait pu ébranler sa constance ; elle allait souvent dans l'église catholique à demi ruinée ; elle y disait son chapelet, et y faisait de longues prières.

— Je vous mènerai, lui dit le marquis, dans mon château ; vous y trouverez un prêtre, et vous pourrez entendre la messe tous les jours.

A cette promesse inespérée, cette femme vénérable fut si transportée de joie, qu'elle en mourut avant la fin de la journée.

Le marquis de Worcester s'écria en apprenant sa mort édifiante :

— Si elle est morte de joie de pouvoir enfin servir Dieu, quelle joie n'a-t-elle pas ressentie en entrant dans le lieu où toujours elle servira Dieu sans crainte de mourir !

(Apophtegmes du marquis de Worcester, 17.)

QUELQUES NOTES SUR LA CHASSE

On a écrit bien des livres sur la chasse, cette longue fête de l'automne ; et il serait curieux d'étudier un tel sujet sous ses aspects divers, dans le présent et dans le passé, dans nos climats et sous d'autres soleils.

Un petit livre, publié à Paris chez I
et intitulé : *Essai historique et léga*
a traité ou plutôt effleuré cette va
quelque soin, mais pourtant avec
chasseur ou d'un ami de la chass

…e
et le
ce cruel
… Il fait là un
esclave.
…asse utile et pé-

(…ra continué.)

du reste est connu de tout le monde, que la chasse est très ancienne; que les premiers peuples ont chassé; on y trouve cités, Nemrod, Esaü, Ismaël, et l'auteur ne fait pas remarquer que ces chasseurs puissants n'étaient pas trop les favoris de Dieu.

On y indique un passage de Pline, qui suppose que, la chasse faisant des guerriers, ces guerriers, devenus des conquérants, se sont faits souverains; et qu'ainsi la chasse a donné naissance aux États monarchiques. Peu de faits avérés appuieraient cette supposition; mais la chasse, en endurcissant les cœurs, a fait des guerroyeurs farouches, qui ont pu soumettre par la peur quelques peuplades. Elle a fait souvent des chefs de bandits, et cette passion fait aujourd'hui encore des braconniers et des contrebandiers.

On dit aussi que tous les peuples sauvages sont chasseurs; et c'est vrai. Mais tous ceux de nos lecteurs qui aujourd'hui sortent de la confédération des niais, en reconnaissant l'évidente unité de l'espèce humaine, reconnaissent aussi qu'il n'y a pas de peuples sauvages primitifs; et que les agglomérations d'hommes déchus, que nous appelons les sauvages, sont des restes de tribus châtiées ou maudites; comme les dix tribus d'Israël, qui ont disparu de l'histoire, pour des attentats contre Dieu que la sainte Écriture ne nomme pas. Et si le retour à Dieu, qui signale les jours où nous sommes, ne nous eût pas arrêtés, la philosophie allemande, désormais tombée dans les sabots, nous eut jetés à notre tour dans l'état sauvage.

Alors, comme les sauvages, nous eussions dû vi-



LA CHASSE A L'HOMME.

vre de la chasse; et quand cette ressource animale se fut appauvrie, nous eussions vécu, comme certains caffres, de la chasse à l'homme, qui se fait encore aujourd'hui, et qui se ferait partout dans le Nouveau Monde, si Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas envoyé là ses missionnaires.

Nous parlerons plus longuement un autre jour de la chasse à l'homme, par des troupes qui se disent civilisées, c'est-à-dire de la traite des noirs. Revenons à la chasse proprement dite.

p. La chasse est donc ancienne. Les Gaulois, nos » de l.s, et surtout les Germains, étaient grands chas- » Dieu les ,vivaient en partie de leur chasse. Mais cha- » La messe asait guère que dans ses domaines; les reuse donatrice;es autres possesseurs de terres; — et grossir la collecte qui se cédait rarement. Du moins on mille fois que d'im'exemples avant les temps modernes.

» L'Empereur, qque cite l'*Essai historique et légal sur la Chasse* est consigné dans le recueil des Ordonnances. Ce sont des lettres de 1357 et de 1364, par lesquelles les rois Jean et Charles V accordent aux habitants de Revel, dans le pays de Toulouse, la permission d'aller chasser *jour et nuit* en tout temps, avec des chiens et des domestiques, dans la forêt de Vaure, pour y prendre sangliers, cerfs, chevreuils, loups, renards, lièvres, lapins et autres bêtes. Ce privilége, orné de quelques accessoires, est payé au roi cent cinquante florins d'or, suivis d'une redevance annuelle de dix sous; et les concessionnaires, pour surcroît, doivent au maître des eaux et forêts du pays de Toulouse la tête avec trois doigts du cou de tout sanglier qu'ils prendront, et la moitié du quartier de derrière des cerfs et des chevreuils.

En ces temps-là, on chassait surtout ce qu'on appelle la grosse bête: les Germains et les Francs avaient à peu près dépeuplé le pays des taureaux

sauvages ; on pourchassait donc surtout les sangliers.

Les chasses du nord sont encore, comme alors, des chasses périlleuses. Il y a des bêtes sauvages dans tous les pays mal peuplés. La chasse à l'ours en Norwége, la chasse au lion en Algérie, sont des chasses pleines de dangers. La découverte de la poudre et l'usage du fusil qui vise si juste, ne sont pas des sécurités complètes. On manque la bête, ou si on l'atteint, sa fourrure épaisse lui fait l'office d'un bouclier; la balle glisse, et alors c'est quelquefois une lutte corps à corps. Aussi les Norwégiens, presque toujours, attaquent l'ours avec des piques, des épieux et des haches. Celui qui a découvert sa tanière, marche en avant, le fait sortir; il est bientôt secondé par ses camarades embusqués; et le combat plus ou moins long, plus ou moins acharné, se termine par la mort de l'ours, dont la chair et la peau ont leur prix.

C'est peut-être un reste, non de sauvagerie, mais



LA CHASSE A L'OURS

de barbarie, qui nous maintient dans l'idée que la chasse est honorable et glorieuse. On ne voit pas en quoi il y a honneur ou gloire à tuer ou à détruire. On prétend que la chasse est une image de la guerre; oui, la chasse aux loups, la chasse utile. Mais un chasseur qui, entouré de chiens et de traqueurs, s'en va dans un canton plus peuplé que sa basse-cour, tire cinq cents coups de fusil, et s'en revient tout glorieux d'avoir abattu cinq cents pauvres bêtes effarouchées, lapins, lièvres, qu'on a ramenés devant lui, vous fait-il l'effet d'un guerrier? Si cette boucherie est une image de la guerre, c'est une image bien laide d'un tableau qui peut avoir de l'éclat, mais qui est toujours déplorable.

On comprend donc qu'un homme chasse pour vivre, qu'un autre qui n'a pas d'autre talent, chasse pour vendre son gibier; mais qu'un bourgeois de mœurs polies s'en aille, le harnais sur le dos et le fusil sur l'épaule, chasser pour se donner ce cruel plaisir, c'est ce qui n'est guère logique. Il fait là un jeu d'enfant cruel ou une besogne d'esclave.

Exceptons encore une fois la chasse utile et périlleuse.

(Sera continué.)

LA MAISON DE LA VEUVE

Pauvre paysanne des bords de la Saône, Léone avait perdu père et mère, frères et sœurs, avant quinze ans; un tuteur infidèle dissipa son petit héritage, et sa chaumière se trouva fermée quand elle revint un soir, de son champ vendu. Elle partit pour Lyon; la grande ville l'éblouit; elle erra dans ses rues sans se ressouvenir du parti pris; et à l'heure du couvre-feu, elle resta sans asile, au coin de la place de l'Hôtel-de-Ville, dont les sculptures, vieilles et noires, lui semblaient bien tristes en comparaison des riants villages de la Saône, de son village et de l'église, toute blanche et rouge, qui s'était élevée en même temps qu'elle. La faim commençait à se faire sentir; mais elle ne prenait grand souci ni de son souper, ni de son gîte; car le bon prêtre de sa paroisse, en la bénissant au moment du départ, lui avait dit : — Allez en paix, ma fille, et que votre cœur ne soit jamais ému des maux dont vous serez menacée; Celui qui a donné aux oiseaux les moyens d'aller d'un monde à l'autre, quand ils sont chassés de leur patrie par les frimas, vous donnera toujours, si vous restez confiante et fidèle, les moyens d'échapper au danger.

Elle attendait donc patiemment ces moyens, lorsqu'un bourgeois d'une quarantaine d'années, enveloppé dans une large houppelande, traversa la place et s'arrêta, étonné de voir une si belle fille calme et tranquille, à pareille heure et en cet endroit : — Qu'allez-vous faire? lui demanda-t-il, après l'avoir interrogée sur les circonstances qui l'avaient amenée là.

— Attendre, répondit-elle, que quelqu'un veuille bien se charger de moi; je suis forte et laborieuse; loin d'être à charge à la famille qui me recueillera, j'aiderai à son travail; je filerai ses habits; je fanerai ses herbes.

Le bourgeois sourit.

— Mais nous n'avons ici, dit-il, ni herbe à faner, ni lin à filer; ce sont d'autres travaux qui nous sont nécessaires.

— Je les ferai, quels qu'ils soient, répondit-elle résolûment; j'ai bon pied, bon œil et bon bras; et l'on disait au village, que Léone était la plus adroite fille des environs.

Tant d'assurance et de bonne volonté décidèrent le marchand :

— Suivez-moi, reprit-il; et si vous êtes telle que vous me semblez être, c'est une famille que vous allez retrouver.

L'homme qui parlait ainsi, était maître Fleury Corbet, orfèvre, rue Saint-Pierre, ayant droit de bourgeoisie dès longtemps dans la ville, et voix délibérative aux conseils de la vaste cité. Il vivait seul, car un malheur arrivé dans sa famille, lui avait fait redouter le mariage à l'égal du péché; et pour se pardonner d'avoir déserté les devoirs de chef de famille, il était devenu un homme de Dieu, embrassant tous les devoirs de la charité, avec tant de zèle que, souvent parti avant le jour de sa demeure pour visiter les pauvres, il n'y rentrait que longtemps après le coucher du soleil. Cela n'empêchait point son établissement de prospérer; ses ouvriers avaient à cœur de bien seconder un tel maître; et si quelque apprenti flânait, les vingt-deux compagnons de l'atelier le corrigeaient sévèrement; car, diminuer les bénéfices de maître Fleury Corbet, n'était-ce pas diminuer le revenu des pauvres?

Lorsque, après un instant de marche silencieuse, le bourgeois frappa à la petite porte de la rue Saint-Pierre, ce fut une vieille femme, au visage respectable, qui ouvrit.

— Qu'amenez-vous là, Fleury? dit-elle avec humeur.

— Une pauvre créature sans gîte, nourrice, répondit-il; une fauvette qui ne reprendra pas son vol après avoir reçu la becquée, comme celle de l'an dernier; qui égayera de ses chants votre cuisine enfumée.

— Il n'est pas besoin de gaieté et de jeunesse ici, reprit la vieille, éclairant néanmoins avec sa petite lampe le long couloir; je n'aime à entendre d'autres bruits que les bénédictions des malheureux que vous soulagez.

— Eh bien! dit la jeune fille, en se jetant par un mouvement spontané dans les bras de la nourrice, écoutez les miennes; recevez-moi dans votre cœur, comme vous me recevez dans votre maison, et vous n'aurez pas à vous en repentir. Je soutiendrai votre vieillesse.

La nourrice haussa les épaules sans répondre; et maître Fleury dit :

— Allons, ma bonne Catherine, laissez-vous toucher; gardons cette pauvre enfant.

— Que fera-t-elle ici? à moins que vous n'ayez l'intention de la mettre à l'atelier.

— Pourquoi pas, dit-il? Aussi bien manquons-nous de brunisseuses dans la ville.

Ce disant, il fit signe à la belle maconnaise de s'asseoir en face de lui, à la table sur laquelle fumait déjà le souper; en même temps, il appela avec une clochette placée près de lui, les vingt-deux ouvriers qui se rangèrent respectueusement autour du maître, non sans jeter un regard curieux et admiratif sur l'étrangère. Cependant, avant la fin du repas, Catherine avait parlé un moment à l'oreille de Fleury; mais lui, sans tenir compte de ses remontrances, dit :

— Mes enfants, je crois avoir fait une bonne journée : voici une pauvre orpheline que j'ai ramenée au logis. Dame Catherine n'en veut pas pour sa cuisine; eh bien! qu'elle passe à votre atelier. Vous saurez

bien lui trouver de l'ouvrage; ce sera l'affaire de quelques jours que de lui apprendre à brunir l'or. Elle portera bonheur à vos travaux.

Et le maître sourit avec cette bonhomie familière de l'homme qui ne s'élève au-dessus de ses subordonnés que par la pensée du bien.

— Maître, dit l'un des ouvriers, je vous jure que l'orpheline n'aura pas à se plaindre de nous.

Durant cinq ans, l'atelier de maître Fleury Corbet marcha avec une telle activité, une telle régularité, qu'il n'eut qu'à dire chaque fois qu'il examinait la qualité et la quantité de l'ouvrage : — C'est bien.

Léone était devenue une très habile brunisseuse et un excellent contre-maître. Elle avait pris toutes les vertus de sa position ; la raison, la dignité lui étaient venues comme par enchantement. Si les compagnons avaient une peine, elle la consolait; s'ils faisaient une faute, ils se hâtaient de la lui confesser. Jamais une pensée d'amour ne monta de leur cœur à leur esprit, en présence de cette fille si belle qui passait sa vie avec eux. C'était pourtant à qui lui plairait le plus par sa conduite, à qui trouverait ce qui pouvait lui être agréable. Si un étranger pénétrait dans l'atelier de maître Corbet, il était frappé de sa propreté, de sa recherche. La place surtout où s'asseyait Léone, sorte de niche qui dominait l'atelier, était un chef-d'œuvre d'élégance et de grâce ; tapissée de mousse, revêtue de coquilles, de paillettes d'or et d'argent. Chaque lundi voyait se renouveler les guirlandes et les bouquets de fleurs rares et de fleurs des champs, que les ouvriers se plaisaient à cueillir pour elle dans les belles campagnes des environs de Lyon. Lorsque les travaux n'étaient pas bruyants, une prière s'élevait de toutes parts, prière à laquelle Léone faisait droit, en chantant de la voix la plus pure, la plus délicieusement timbrée, quelques cantiques ou des chansons du pays. Enfin, elle avait rendu la vie si douce, le travail si léger, que ceux des ouvriers qui n'avaient pas de famille, trouvaient que la journée du dimanche était bien lente à passer.

Léone avait franchi ses vingt ans, lorsque maître Fleury lui dit, au moment où elle rentrait de la messe le jour de saint Léonard :

— Avez-vous prié votre patron de vous donner un mari dans l'année, Léone? Et voyant qu'elle rougissait extrêmement, il ajouta : — Il n'y aurait pas de mal à cela, ma fille ; vous êtes d'âge à y songer, et j'y pense moi-même pour vous. Voyons, parlez avec confiance : Quel est celui des compagnons que votre cœur préférerait?

— Aucun, maître, répondit-elle nettement.

— Cependant, depuis que vous êtes ici, l'atelier s'est renouvelé en partie plusieurs fois ; et, parmi tant de jeunes gens, il n'est pas possible que vous n'en ayez bien distingué quelqu'un, que vous ayez eu les mêmes sentiments pour tous.

— Maître, il en est que j'ai aimés sévèrement, comme des enfants que j'avais besoin de reprendre ; d'autres avec abandon, comme des frères plus forts et meilleurs que moi.

— C'est là tout, dit-il en souriant ; vous n'avez pas aimé autrement?

— Je vous le jure.

— Néanmoins, ma fille, il est temps de prendre un parti. Dieu vous a confiée à moi; car, il ne faut pas croire que ce soit simplement le hasard qui m'a conduit, plutôt qu'un autre, près de l'orpheline abandonnée. Je dois fixer votre avenir, vous marier.

— Oh! maître, dit-elle, n'en faites rien, je suis si heureuse ainsi !

— Du moins, faut-il mettre ordre à nos affaires; vous avez beaucoup travaillé, sans demander jamais aucun salaire.

La jeune fille regarda le maître avec une sorte de douloureuse indignation.

— Eh! Jésus, dit-elle, en quoi donc vous ai-je déplu ? quelle faute ai-je commise, pour me faire rappeler rudement que je ne suis pas la fille de la maison, un enfant d'adoption, ainsi que vous me l'aviez promis, le jour où vous m'avez retirée du malheur ?

Fleury Corbet avait toujours inutilement combattu une sensibilité excessive, peu en harmonie avec la situation de vieux garçon qu'il s'était faite dans le monde. Aucune délicatesse du cœur ne pouvait lui échapper, et il se sentit tout attendri, en voyant la noble émotion de sa pupille.

— Vous vous trompez, Léone, dit-il; c'est par intérêt pour vous que je parle. Je ne suis pas pour toujours dans ce monde, mon enfant ; pendant ma dernière maladie, le médecin m'a même prévenu que je ne deviendrais pas vieux.

— Oh! maître, s'écria la jeune fille, ménagez-moi, ne me dites pas à la fois tant de cruelles choses ; le bon Dieu m'a pris mon père, ma mère, mes frères ; s'il me prenait tout absolument, jusqu'à vous, je ne sais pas si j'aurais encore la force de vivre.

Le bourgeois allait faiblir ; déjà il rassurait la pauvre ouvrière ; mais dame Catherine, qui avait écouté la conversation, silencieuse et immobile près du vaste foyer, intervint :

— Je vous le disais bien, Fleury, que vous faisiez faute en retirant cette enfant ! A présent voici des chagrins, des larmes; l'oiseau s'est si bien apprivoisé dans la volière, que l'on a beau ouvrir portes et fenêtres, il ne veut plus sortir.

— Et pourquoi le forcerions-nous à en sortir, nourrice, dit Fleury?

— Pourquoi ? reprit la vieille avec humeur, parce qu'il n'y est plus en sûreté; parce qu'il n'est ni bon ni honnête qu'il y reste ; parce que... parce que...

— Vous ne pouvez me souffrir, acheva Léone. Je suis pourtant bien inoffensive; et Dieu sait combien je vous aurais aimée, si vous aviez voulu me le permettre. Le maître dira que jamais je n'ai voulu me plaindre à lui de toutes vos tracasseries. Vous m'avez bien assez fait pleurer en secret, madame Catherine; ne me faites pas chasser d'ici, je vous en conjure.

Fleury sembla demander, par un regard sévère,

compte à la vieille femme de ce qu'elle avait fait à Léone à son insu. Mais elle avait une trop forte résolution pour se laisser ébranler par des reproches, des prières ou des larmes. Attachée à maître Corbet autant qu'à un fils, sa raison lui disait qu'il était nécessaire à son bonheur de le débarrasser de Léone; dès lors, rien ne pouvait lui coûter pour arriver à la bannir.

— Je n'ai été que trop faible, trop patiente, trop bonne, pensait-elle; car, tant que j'étais là, je sentais bien qu'il n'y avait rien de sérieux à craindre; mais quand je ne serai plus, que diraient donc les méchantes langues de voir au sage Fleury Corbet une gouvernante de cet âge et de ce minois? D'ailleurs la jeunesse n'est bonne à rien. Quand elle n'aurait plus peur de moi, elle amènerait la ruine ici; et il suffirait qu'il passât par l'atelier un compagnon mieux tourné que les autres, pour qu'elle abandonnât mon pauvre maître; et, qu'un soir, en rentrant il trouvât les clefs sous la porte et la maison vide. Aussi, répondit-elle avec assurance au regard du bourgeois, par ces paroles :

— Fleury, je ne vous ai pas donné ma sagesse avec mon lait; vous savez combien de maux vous eussiez évités, dans votre famille, en m'écoutant; écoutez-moi aujourd'hui; je me suis montrée bonne; j'ai attendu que cette fille sût son état, avant de parler. Maintenant elle n'a plus besoin de nous; il n'est pas un orfèvre de Lyon qui ne lui donnât bien à gagner trois francs par jour. C'est beaucoup pour une personne sobre et économe : elle est forte, elle est belle : il ne lui sera pas difficile de plaire à quelque honnête ouvrier. D'ailleurs, vous êtes trop juste pour ne pas lui faire une dot.



LÉONE ET CATHERINE D'ACCORD.

— Madame Catherine, interrompit Léone, je sens que je ne saurais servir un autre maître, et je mourrai, bien vrai, si on me chasse d'ici.

— Vous ne me quitterez point, mon enfant, dit maître Corbet, en faisant, pour la première fois, depuis les circonstances auxquelles il venait d'être fait allusion, acte d'autorité à l'encontre des conseils de Catherine; vous ne me quitterez point.

— Alors, maître, dit la vieille avec calme, c'est moi qui vous quitterai; dès ce soir, je passerai la Saône, que je n'ai pas traversée, depuis tantôt quarante-cinq ans que je suivis l'ouvrier qui vint me dire : « Ne pleurez plus votre fils mort, il vous en est né un autre qui attend de vous la force et la santé. Je remonterai vers mon village où je ne suis plus connue; je n'y resterai pas longtemps; et vous pleurerez, Fleury, vous pleurerez des larmes de repentir. Mais Dieu ni moi nous ne vous pardonnerons votre ingratitude. »

Le cœur de l'argentier fut profondément atteint.

— Bonne nourrice, dit-il, pourquoi me tourmentez-vous ainsi? est-il donc si difficile de mettre d'accord ce que je dois de gratitude à votre dévouement, et ce que je dois d'égards à la reconnaissance qu'a cette enfant de mes bienfaits? Vous m'avez souvent parlé de votre fin, que vous croyez prochaine, voudriez-vous me laisser tout seul dans le monde, sans main amie pour me soigner et me fermer les yeux? Ne serait-il pas mieux, nourrice, de préparer cette enfant à vous remplacer?

— Et j'y ai bien pensé, mon fils, dit Catherine; ma nièce que vous voyez venir ici, le dimanche, sera ce second moi-même. Elle est de ma famille, et bon sang ne peut mentir. D'ailleurs, veuve et sans enfants, ayant passé l'âge des tentations, elle vous conduira doucement vers l'autre monde, sans secousses, sans déplaisirs.

— Voyez l'état de cette pauvre fille, dit Fleury en montrant la brunisseuse tout en larmes, et ayez-en pitié. N'oubliez pas, d'ailleurs, que Dieu m'a donné charge d'elle en l'amenant dans ma maison, et si elle venait à être exposée par ma faute, il n'y aurait plus

pour moi de repos, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

En achevant, Fleury Corbet sortit pour ne pas entendre de réplique.

La vieille essuya deux larmes, et n'adressa pas un mot à Léone. Seulement, celle-ci comprit qu'elle faisait ses préparatifs de départ, mettant tout en état dans la maison. « Elle est vieille et je suis jeune, dit la jeune fille; elle a donné son lait à maître Fleury; et moi, hélas! j'ai tout reçu de lui, sans pouvoir rien lui donner; c'est à moi de céder; trop heureuse d'emporter le souvenir de la bonté de mon maître qui n'a point voulu me chasser, même pour conserver l'amitié de celle qu'il aime comme une mère. » Et la brave fille, montant en hâte les degrés qui conduisaient à sa petite chambre, fit un léger paquet de ses vêtements et de quelques objets qu'elle jugeait précieux parce qu'ils lui venaient de son protecteur; puis elle descendit, la conscience allégée, l'âme fortifiée par la pensée du devoir accompli. Remettant sa clé à la nourrice :

— « Adieu, dame Catherine, lui dit-elle, il ne sera point dit que les rameaux de la vieille vigne ont dû céder la place au jeune lierre; mourez ici, nourrice de mon maître, et parlez-lui de moi quelquefois, comme d'un être qui l'aime tendrement et qui ne veut que son bonheur. Je n'entrerai plus dans l'atelier; recevez mes adieux pour tous les compagnons. Ah! pourquoi n'avez-vous pu me faire place à ce foyer, d'aussi bon cœur qu'ils m'ont fait place à leur travail? Voulez-vous m'embrasser, madame Catherine, et me pardonner d'être restée si longtemps ici contre votre gré? »

La vieille la prit dans ses bras, laissa tomber quel-



« Je dois fixer votre avenir » (page 315).

ques larmes sur ses joues pâles, et lui dit : — Va, ma fille, que l'ange qui guida Tobie vers l'épouse que Dieu lui destinait, te guide, de même, vers un époux digne de toi. Va; et, si mes bénédictions peuvent te soustraire aux maux qui sont notre partage ici-bas, reçois-les; un jour, souviens-toi qu'il en a coûté à la vieille Catherine pour bannir l'agnèle du bercail.

— Merci de ces bonnes paroles, dit Léone, merci. Mais, pourquoi ne suis-je pas plus forte? le devoir ne devrait jamais faire pleurer, et, embrassant les murailles de la maison hospitalière, elle la quitta par un suprême effort. — Où vas-tu, cria la vieille, ébranlée au moment où elle disparaissait derrière l'angle de la rue St-Pierre? L'exilée se retourna; et, levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel, faisant un geste de résignation elle dit avec cette éloquence d'expression, bien autrement saisissante que celle du langage : « Où mon étoile me conduira. »

Le soir, autour de la table si longtemps égayée par la présence de Léone, une scène émouvante se passa.

— Maître, dit le chef d'atelier, en se levant respectueusement, la fille que vous nous aviez recommandé de respecter comme l'image de la vierge et le lis de l'atelier, a été jetée, le soir, dans la rue, comme une sale image ou une fleur souillée; nous demandons ce qu'elle a fait, afin que nos cœurs se retirent d'elle, si elle a démérité leur respect; et qu'ils s'en rapprochent si, au contraire, elle n'a fait que subir l'injustice.

— Non, mes enfants, dit Corbet, avec tristesse; Léone n'a commis aucune faute; et, mon cœur est affligé de son absence. Elle s'est éloignée, noblement, sans me prévenir, sans vous rien dire; la tête blonde s'est courbée devant les cheveux blancs. Léone s'est enfuie pour ne pas donner à Catherine le chagrin de manquer à sa parole ou de tenir un engagement imprudemment pris.

— Alors, maître, reprit l'ouvrier avec le même respect, ne soyez pas fâché si nous voulons la suivre. L'orfèvre de la place St-Jean demande des ouvriers, nous allons entrer dans sa boutique avec mademoiselle Léone, afin de lui rendre tout ce que nous pourrons de ce qu'elle a perdu.

— Hélas ! enfants, dit maître Fleury, en étouffant un soupir, qui sait où est Léone, à cette heure? comment retrouver ses traces dans Lyon ?

— Nous la retrouverons, maître, dirent tous les ouvriers.

— Non, mes amis, reprit Corbet ; quelque chose me dit que c'est moi qui la retrouverai, si elle doit être retrouvée. Achevez tranquillement votre souper ; et, lorsque Catherine rentrera, dites-lui que je suis sorti pour réparer sa faute.

Fleury marcha quelques moments incertain, regardant alternativement le ciel et les flots du Rhône, comme pour les consulter. Puis, tout à coup, sa pensée parut se fixer ; il se dirigea rapidement vers la place Saint-Jean, et entra dans la belle église pour y prier. Il n'y a pas beaucoup de basiliques du moyen-âge aussi mystérieuses que Saint-Jean de Lyon. Sous ses larges et hautes voûtes, la clarté ne pénètre jamais, qu'à demi ; et l'on peut dire, ainsi que l'on a dit de l'alhambra, que les génies l'ont peuplée d'harmonies. Mais les harmonies religieuses ont un caractère de grandeur que ne pouvaient avoir les magnificences du palais mauresque. La prière vient là, triste et émue, sur les lèvres ; c'est la prière des malheureux. Nul n'a prié à Saint-Jean, sans se sentir consolé. Il semble que ce soit le portique du céleste palais où se tient le Dieu qui a dit : « Venez tous à moi, vous qui avez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Corbet avait le cœur bien gros, en s'avançant vers le maître-autel ; son regard plongeait dans les chapelles latérales, bien qu'il n'eût aucun espoir d'y rencontrer celle qu'il cherchait. Tout à coup, il lui sembla que c'était une vision ; il aperçut Léone agenouillée sur les dalles, la tête penchée sur les mains jointes, dans l'attitude du plus profond accablement. Il s'arrêta, tourna les yeux vers le baptistère où il avait été fait chrétien ; et, après une courte prière mentale, il vint se mettre à genoux aux côtés de l'orpheline. Absorbée dans ses réflexions ou dans ses prières, elle n'entendit point son pas retentir sur le pavé de la chapelle ; et, lorsqu'il l'appela par son nom, elle tressaillit, comme si c'eût été une voix d'outre terre qu'elle entendait. — Mon enfant, dit l'orfèvre, bien bas, je viens vous prier de rentrer dans ma maison.

— C'est fini, maître, dit-elle ; je n'y rentrerai plus. Que penseraient de moi les ouvriers, s'ils me voyaient si peu fière ? Il n'y a que les filles perdues, capables de revenir aux lieux d'où elles furent chassées.

— Léone, dit Fleury avec gravité, vous avez, il est vrai, reçu une injure chez moi ; mais, je suis disposé à tout faire pour la réparer.

— Il n'est aucun moyen de l'effacer, maître.

Il y eut un moment de silence.

— Ma fille, reprit l'orfèvre d'une voix tremblante, je ne crois pas que Dieu m'ait amené deux fois vers vous pour que nous vivions séparés le reste de notre vie. C'est miracle si je vous ai retrouvé ; le soir, aurais-je été ainsi attiré vers une étrangère ?

— Mais, que voulez-vous que je réponde, maître ? que voulez-vous que je fasse ?

— Ah ! si je n'avais que vingt ans comme vous, Léone ? mais j'en ai plus de quarante-cinq ; je ne puis donc que répondre : ne résistez pas, ma fille, aux instances d'un père.

Elle le regarda tout effarée ; la voûte de l'église se serait subitement entr'ouverte pour lui laisser apercevoir un coin du ciel, qu'elle n'eût pas été plus surprise.

— Maître, s'écria-t-elle, c'est ici la maison de Dieu ; il vaudrait mieux être frappé de la foudre qu'y mentir.

A ce moment, un prêtre, sortant d'un confessional, vint à eux :

— On ne parle pas, dit-il, dans le temple sans péché.

— Pardon, mon père, dit Fleury en saisissant la main de Léone, qui venait, par son émotion, de lui révéler tous ses sentiments ; on parle dans l'église pour engager sa foi à la femme que Dieu vous a désignée.

— Dieu me pardonnera, n'est-ce pas, mon père? dit la jeune fille, qu'un tremblement nerveux avait saisi ; il me pardonnera d'avoir élevé mon cœur si haut.

— A l'heure même où il nous a réunis, reprit l'orfèvre, mon père, bénissez nos fiançailles.

Et passant l'anneau de sa mère, de son doigt à celui de l'orpheline, il lui dit :

— Aimez-moi comme elle aima son époux.

Ils sortirent lentement de l'église, et marchèrent rapidement vers la maison de la rue Saint-Pierre, sans échanger un mot, tant leur recueillement était profond. Comme cinq ans auparavant, et presque à la même heure, maître Fleury frappa à la petite porte cintrée que dame Catherine n'ouvrait jamais qu'après avoir examiné, à travers la grille d'un judas, la mine des arrivants. Elle l'ouvrit, ce soir-là, par un mouvement de colère, dont son nourrisson parut ne pas s'apercevoir. Prenant Léone par la main, il traversa la salle basse et dit aux ouvriers, qui étaient encore autour de la table :

— Mes enfants, saluez ma femme !

— Un cri de joie s'éleva de toutes les poitrines. Seule, Catherine hocha la tête, en disant : « La jeunesse sera toujours la jeunesse, Fleury ; c'est bien beau aujourd'hui ; mais dans dix ans ? Il ne faut compter que sur les fruits en pleine maturité ; de même pour les cœurs ; qui sait combien de bruines mauvaises, de gelées imprévues pourront nous emporter celui-ci ?

— Catherine, dit Léone, avec un accent qui frappa tout le monde, si vous vivez assez longtemps, vous verrez que ma jeunesse n'est qu'une force de plus

pour aimer ardemment celui à qui je suis heureuse d'avoir tant de belles années à consacrer.

Maître Fleury, embrassant sa nourrice, lui dit : — Je la connais, Catherine, elle ne changera pas. Quand je me suis senti faible vis-à-vis d'elle, j'ai voulu combattre son empire sur mon cœur; mais, à chaque lutte, ma conscience me criait : Malheur à celui qui manque de foi en l'amour d'une innocente créature.

Le mariage se fit, quelques jours après; et, tout le quartier Saint-Pierre fut en émoi; car maître Corbet voulut que les nombreux affligés qu'il avait assistés vinssent s'asseoir au banquet de ses noces. Léone était si jolie, et semblait si sage, si douce, si modeste dans sa nouvelle grandeur, qu'un concert de louanges célébra son élévation. Catherine, elle-même, vaincue par l'attitude de la fiancée, s'écria au moment où elle franchissait le seuil de la chambre nuptiale : — Pardonne-moi, ma fille; peut-être voulais-je t'éloigner, parce que je sentais que tu aimais mieux Fleury que je ne l'aimais moi-même; je ne pouvais me résigner à te reconnaître ce droit.

Pendant dix années, Léone fut une épouse parfaite, une de ces saintes femmes qui multiplient les ressources qui leur sont confiées pour faire le bien. Privée d'enfants, elle s'était fait une grande famille de tous les orphelins des environs. Active de cœur, elle réalisait les plus beaux rêves de la charité; forte d'esprit, elle soutenait l'esprit de maître Fleury Corbet, qui s'alanguissait sous l'influence de la maladie. Ses chants si doux s'élevaient encore, parfois, dans l'atelier, et empêchaient les compagnons, ses frères de travail, de s'apercevoir qu'ils vieillissaient. Catherine disait que ses soins seuls prolongeaient sa vie. La fortune s'agrandissait, la beauté de Léone se développait encore; et, plus d'un riche jeune homme du voisinage, voyant l'orfèvre dépérir, se promettait indiscrètement de recueillir le plus précieux de ses trésors, sa jeune et sainte femme.

Soit qu'un de ces propos fût revenu à maître Corbet, soit qu'un pressentiment jaloux amenât ces idées, à son agonie, regardant sa jeune femme en pleurs avec un regret et une tendresse inexprimable, il lui dit :

— Quand je ne serai plus, songe à moi quelquefois; et, si un autre te rend plus heureuse que je n'ai pu le faire, souviens-toi que c'est moi qui t'ai frayé les voies du bonheur; moi, qui le premier sus apprécier tout ce que tu valais.

— Fleury, dit la jeune femme, en se levant et étendant solennellement la main vers le grand Christ d'ivoire, suspendu au fond de la chambre nuptiale, je jure devant Dieu et son saint Evangile de ne plus franchir le seuil de cette chambre jusqu'au soir où l'on m'emportera au cimetière près de vous.

— Mais elle n'avait prêté ce serment qu'à un cadavre; aux premiers mots, son mari avait expiré. Elle tint, pourtant, au-delà de ses promesses.

On remarquait, il y a quelques années encore, dans la rue Saint-Pierre, une maison qui tombait de vétusté. La porte cintrée et les volets des fenêtres ne s'étaient pas ouverts, depuis soixante ans; on l'appelait la *Maison de la veuve*. Plus d'une jeune femme, en attendant sur le seuil de sa boutique son mari attardé, ou bien en subissant une injuste gronderie, levait les yeux vers cette demeure, comme pour chercher une force qui devait venir de l'intérieur. En effet, là se cachait à tous les regards la plus forte des femmes, la plus fidèle des épouses, Léone l'orpheline. Elle s'était ensevelie, vivante, dans une chambre sombre, dont les tapisseries et les lambris de chêne s'étaient usés plutôt que ses regrets. Nul ne pénétrait jusqu'à elle; en soixante ans elle n'avait pas prononcé cent mots autres que les prières pour les morts. De la maison voisine, on lui passait, par un guichet, ses repas, toujours semblables au dernier qu'elle avait fait avec son mari. Immobile dans le grand fauteuil de cuir où il avait l'habitude de s'asseoir; blanche, froide et belle, elle semblait la statue de la fidélité, taillée dans un beau marbre, par un grand artiste. Rien n'avait été renouvelé autour d'elle; pourtant, elle avait tenu à conserver sa grande fortune, afin qu'il ne fût pas dit que, craignant sa propre faiblesse, elle s'était mise dans l'impuissance de jouir largement de la vie. Ses armoires étaient pleines d'or; et, chaque année, l'homme chargé de sa confiance, venait lui dire, à travers le guichet, que ses pauvres avaient été bien soignés et sa fortune bien administrée.

Le jour où, avertie par l'absence de Léone, au guichet, à l'heure du repas, les voisins pénétrèrent dans cette noble tombe, la vieille femme s'était revêtue de son costume pittoresque de jeune fille : le corsage de velours, la guimpe et le petit chapeau qu'elle portait le jour où maître Fleury Corbet la recueillit lui donnaient un air de fête; sa main, presque diaphane, tenait un bouquet flétri et un polissoir. Ses lèvres pâles semblaient vouloir répondre à quelqu'un qui l'appelait; son front avait une extraordinaire majesté; et ses yeux, à demi fermés, semblaient chercher, dans l'ombre des tombeaux, l'ami vers lequel elle n'avait cessé de marcher depuis leur séparation.

Sur le dossier du fauteuil où la morte reposait, on lisait : « *La mort ne peut délier ceux que le Ciel a unis.* »

CÉSAR DUCORNET.

C'est une singulière illustration de notre âge que César Ducornet; et il y a lieu de s'étonner qu'une puissance intellectuelle si étrangement conformée n'ait pas fait plus de bruit parmi nous. Il est vrai que son passage sur la terre a eu lieu dans des années pleines de trop de mouvement.

Né en 1806, mort au mois d'avril dernier, Ducornet s'est vu lancé dans le monde à travers une cohue éclatante d'hommes et de faits qui envahissaient tout l'espace. L'Empire dans toute sa gloire, l'invasion de 1813, la Restauration, les cent jours, le règne agité de

Louis XVIII, le réveil des idées républicaines, la guerre d'Espagne, la guerre d'Alger, le gouvernement de juillet, ses émeutes, sa chute, la seconde république, le spectre du socialisme, la France relevée par une main providentielle ; et, parmi les faits si pressés, tant d'hommes brillants, dans la chaire, dans la presse, dans les arts, dans la tribune, tant de préoccupations politiques si vaines et si diverses pouvaient faire oublier un homme remarquable sous plusieurs points, mais dénué de tout patronage influent.

César Ducornet, fils d'un modeste cordonnier de Lille, était né sans bras. Au lieu de jambes, il avait, attachées au corps, deux tiges terminées par des pieds qui se terminaient par quatre doigts. La sage-femme qui le reçut était consternée. Mais il avait une jolie figure éveillée. Le père et la mère surtout l'accueillirent avec plus d'amour peut-être que s'il eût été complet. Il s'éleva facilement. Mais à mesure qu'il grandissait on s'inquiétait de l'état qu'il pourrait prendre, n'ayant pas de bras. On eût pu spéculer sur sa conformation et le montrer pour de l'argent comme on montrait à Paris une jeune femme sans jambes qui jouait du violon ; mais ses parents, tout pauvres qu'ils étaient, avaient une fierté chrétienne qui ne leur per-



CÉSAR DUCORNET.

mettait pas d'exposer un être humain comme on expose un veau à deux têtes. On remarqua donc qu'il se servait de ses pieds comme un autre de ses mains ; il jouait à la balle avec ses petits camarades ; il découpait des images avec des ciseaux, il traçait à la craie, sur le plancher, des figures correctes. On lui apprit à écrire et de son pied il eut bientôt ce qu'on appelle *une belle main*.

Il y a mieux ; ses cahiers d'écritures, qu'il ornait de dessins capricieux, mais spirituels, dévoilèrent en lui un artiste ; Watteau le fit recevoir à l'académie de peinture de Lille, et il fit de tels progrès qu'il remporta presque constamment tous les premiers prix. Il eut la grande médaille dans la classe du modèle vivant. Il exposa au Louvre et reçut la médaille d'or. Il a laissé un grand nombre de portraits estimés et beaucoup de tableaux auxquels on reconnaît un vrai mérite. Avec cela il vécut pauvre, malgré un travail constant. Le duc d'Angoulême lui avait accordé une pension de 1,200 francs, que le gouvernement de juillet supprima ; et il restait en province où les arts sont médiocrement payés.

C'était pourtant un artiste ; et plusieurs de ses toiles mériteraient les honneurs de la gravure.



DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE SAINT AYOUL, DESSIN DE M. DARGENT.

SAINT AYOUL. — 5 SEPTEMBRE

HISTOIRE, LÉGENDES, ARCHÉOLOGIE

Le 27 février, l'an 996, il y avait grande rumeur à Provins.

Toute la population de ce qu'on nomme aujourd'hui la ville haute, descendait le versant méridional de la montagne, et se portait au bois de châtaigniers, où s'élevait, au milieu d'une éclaircie, la chapelle placée sous le vocable de saint Médard.

— Miracle! miracle! criait la foule, qui semblait marcher sous la conduite d'un homme qu'elle entourait de respects. Et cependant, la veille encore, celui qui guidait les Provinois, était l'objet de la répugnance générale. Les âmes craintives s'en écartaient en se signant.

Comment se faisait-il que le paria de la veille fût le héros du lendemain?

La foule le disait. Il y avait eu miracle, et le miracle avait eu lieu en faveur de celui que suivaient les habitants de tout rang et de toute classe. Cet homme avait été guéri de cette maladie mystérieuse qu'on trouve décrite si souvent dans les chroniques du moyen-âge, sous le nom de *possession*.

Comment ce possédé avait-il subitement recouvré la santé? Il le disait à haute voix : Par l'influence des reliques de saint Ayoul.

Mais toutes les mémoires étaient en défaut. Personne ne se souvenait du saint; personne ne connaissait le lieu de sa sépulture.

Le possédé guidant la foule, la foule suivant curieusement le possédé, on arrive aux abords de la chapelle de saint Médard.

— C'est ici! dit, sans hésiter, le malade miraculeusement guéri. Et il désigne un coin de terre voilé par le feuillage, et où ne se montre pas trace de sépulture.

On se met à l'œuvre; c'est à qui soulèvera sa pelletée de terre. On fouille, on creuse; en un instant apparaît un de ces cercueils de pierre, dont l'usage s'était continué depuis l'époque gallo-romaine jusqu'aux temps carlovingiens.

Plus de doute, le possédé a dit vrai. Les assistants se découvrent et se prosternent.

Le lendemain, ce cercueil mystérieusement enfoui n'a plus seulement pour caution la parole d'un malade. L'archevêque de Sens, Séwin, son neveu Ydramant, l'archidiacre Léothéric, Winemanne, abbé de Saint-Remi de Sens, arrivent au val de Provins, accompagnés du Comte Palatin de Champagne, Étienne I[er] et de sa femme. La foule, grossie des populations du voisinage, est innombrable; une messe est célébrée pontificalement par l'archevêque qui découvre le tombeau. Puis des chants éclatent des profondeurs de la forêt.

Pendant trois jours, le corps du saint reste exposé à la vue du peuple. Les affligés, les croyants, les malades se succèdent, et le troisième jour le corps est enfermé dans une crypte construite comme par enchantement. Une statue en pierre de la Vierge est placée sur la fosse. Des séculiers sont établis gardiens du corps de saint Ayoul.

Disons maintenant comment les reliques du moine de Fleury-sur-Loire se trouvaient enfouies dans un endroit inconnu du val de Provins.

En l'année 845, sous le règne de Charles-le-Chauve, les Normands, dont Charlemagne avait prévu et déploré les ravages, désolaient la France. Ce n'étaient partout que meurtres, incendies et pillages. Les religieux de tous les monastères fuyaient devant ce fléau qui ne respectait rien.

Les bénédictins de Saint-Denis avaient quitté leur abbaye, emportant le corps de saint Denis leur patron;

Les religieux de Tours avaient enlevé secrètement le corps de saint Martin;

Les moines de Saint-Benoît-sur-Loire, les reliques de saint Ayoul.

Saint Denis avait eu les murailles de Nogent-sur-Seine pour abri;

Saint Martin avait été déposé à Auxerre;

Et quatre moines de Saint-Benoît-sur-Loire avaient enfoui secrètement, dans le val de Provins, le corps de saint Ayoul. Ils étaient morts successivement tous les quatre, sans rien révéler.

Tels sont les faits consignés dans les annales provinoises, dans les *Acta Sanctorum*, dans le *Spicilegium* d'Achery, et dans les annales bénédictines de Dom Mabillon.

De la tradition historique, remontons à la légende.

Elle débute par des précisions dont la valeur n'est pas discutable.

Ayoul était né à Blois, au commencement du septième siècle [1]. D'abord prévôt de Saint-Aignan d'Orléans, il se fit plus tard moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Sa vie exemplaire, sa science et sa douceur l'avaient rendu l'objet des prédilections de l'abbé.

Cependant les religieux de Saint-Benoît songeaient à sauver de l'oubli et de la destruction les reliques du fondateur de l'ordre, enfouies au milieu des ruines de cet illustre Mont-Cassin d'où 37,000 maisons bénédictines tirèrent leur origine. Ayoul fut chargé d'explorer les restes du monastère. Guidé par une *lumière céleste* [2] il découvrit les ossements de saint Benoît, et en rapporta une partie à l'abbaye de Fleury, qui prit, de ce jour, le nom de Saint-Benoît-sur-Loire.

Quelques années après, Ayoul ayant grandi en science et en sagesse fut regardé comme l'instrument prédestiné de la réforme que réclamaient les religieux

[1] Les Bollandistes fixent cette naissance à 630. — Voyez, *Vie de saint Ayoul* par M. Ruffier, bibl. de Provins.

[2] *Dum vero sic vigilat Aigulfus... conspicit eminus locum claro micantem etc. Acta Sanctorum septemb.* T. 1[er].

de Lérins près d'Antibes. Livrés à l'hérésie, vivant au milieu des désordres de tout genre, les religieux de Lérins étaient le scandale de toute la Provence. Grâce à Ayoul, la discipline est rétablie, les abus disparaissent, la foi chancelante se raffermit.

Ce n'est pas tout; le couvent du Mont-Arluc se relève de ses ruines et se repeuple de saintes filles.

Nous arrivons, à présent, aux traditions légendaires.

L'œuvre de l'abbé de Lérins n'avait pu s'accomplir sans difficultés. Si elle avait rencontré des esprits dociles, elle s'était heurtée aussi contre des résistances et des inimitiés.

Deux frères de Lérins, Arcadius et Columbus, — la légende a gardé leurs noms, — avaient juré la perte de l'abbé et la destruction de son œuvre. Ils vont dénoncer Ayoul au comte de Provence, et le représentent comme minant sourdement son autorité, sous l'humilité et la sainteté des dehors. Le Comte se laisse persuader et donne à Arcadius et à Columbus, une troupe de soldats, qui arrêtent Ayoul et trente-quatre des religieux qui lui sont dévoués. On les conduit en prison, et de la prison au rivage, où on les embarque avec l'intention de les abandonner sur une rive inhospitalière. Columbus, le moine indigne, se fait le patron du navire, car il ne veut confier à personne le soin de sa vengeance. Il donne ses instructions au pilote. Les voiles sont déployées au vent, les rameurs se courbent sur leurs bancs et le navire fend les ondes en laissant derrière lui les rives de la Provence.

On navigue sans relâche, pendant quarante jours et quarante nuits. Le pilote est sûr de sa route, le vent n'a pas cessé de souffler des côtes de France, et les rameurs se sont épuisés à la tâche. Dans les profondeurs bleuâtres de l'horizon, longtemps borné aux nuages du ciel et aux flots de la mer, une ligne brune se découpe et s'accentue. Puis des accidents de terrain se révèlent; on voit poindre des édifices, des arbres et des hommes; c'est la terre! Le navire glisse encore sur cette mer bleue, sous un ciel sans nuages où resplendit le soleil.....

C'est l'abbaye de Lérins qui apparaît aux yeux de l'équipage!

Les quarante jours de navigation, malgré la science du pilote, malgré la direction du vent et les efforts des rameurs, ont ramené Ayoul et ses compagnons au lieu d'où l'on voulait les éloigner.

Columbus ne veut pas reconnaître le doigt de Dieu. Il croit à une erreur accidentelle, et pour punir les religieux de la joie qu'il a vue se peindre dans leurs regards à l'aspect du monastère, pour ne plus avoir les oreilles importunées par leurs prières et leurs cantiques, il leur fait crever les yeux et couper la langue. Puis on se rembarque. Mais qu'arrive-t-il? De ces bouches mutilées sortent des voix harmonieuses, qui adressent au Ciel des cantiques d'actions de grâce. La navigation est reprise, mais cette fois de manière à éviter les erreurs; Columbus le croit du moins.

Et pourtant le navire aboutit encore au rivage de Lérins!

Le persécuteur d'Ayoul s'opiniâtre; il admet tout, plutôt que la volonté divine, et une troisième fois le navire reprend la mer. En route Columbus craint de voir apparaître comme un remords le clocher de l'abbaye de Lérins; hélant des pirates qui le croisent, il leur livre ses prisonniers, en donnant l'ordre de les égorger.

Les pirates conduisent les trente-cinq bénédictins dans l'île de Chypre et les massacrent.

C'était le 3 septembre 664 ou 675.

Un homme échappe à la mort. Ce religieux se nommait Briconne. Il parvient à revenir en Provence, et à rentrer au monastère de Lérins. Il raconte ce qui s'est passé, et désigne à ses frères, le lieu où reposent privées de sépulture, les victimes de la cruauté de Columbus. On envoie à la recherche des trente-quatre martyrs, dont les corps respectés par les bêtes féroces répandent au loin une odeur parfumée. Ils sont enlevés et conduits d'abord au couvent du Mont-Arluc, et du Mont-Arluc à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, où Ayoul est déposé à côté des ossements de saint Benoît. Des miracles s'accomplissent. Les restes de saint Ayoul deviennent le but d'une foule de pèlerinages, jusqu'à l'an 845 [1].

Nous venons de relater les renseignements transmis par l'histoire et les circonstances légendaires du martyre de l'abbé de Lérins, il nous faut compléter notre récit à un autre point de vue.

Un fait d'une immense signification résulta pour Provins de la découverte, dans la forêt du Val, des restes de saint Ayoul. La ville basse de Provins lui doit sa création.

A la fin du dixième siècle, les pèlerinages se multiplient; on vient des contrées les plus éloignées invoquer le martyr.

A Étienne II de Champagne a succédé son frère, Thibault, qui provoque la confirmation du couvent préposé à la garde des restes de saint Ayoul. Aux séculiers il veut substituer des réguliers, et il écrit à l'abbé du couvent de Montier-la-Celle, près de Troyes, pour qu'on envoie à Provins des bénédictins de cette maison célèbre. Trente moines se mettent en route sous la conduite de saint Robert, qui devait plus tard fonder la maison de Cîteaux.

A peine les réguliers sont-ils établis, que les donateurs surviennent. C'est d'abord l'archevêque de Sens, qui abandonne ses dîmes sur les églises de Provins; c'est surtout le comte Thibault, qui multiplie les concessions, en même temps qu'il bâtit le monastère et l'église.

Mais voici les pèlerins qui affluent plus que jamais. Provins ne suffit pas à les loger, il faut défricher la forêt, tracer des rues, bâtir des maisons; puis, pour répondre aux nécessités engendrées par l'accroissement de population et par la présence de tant d'étran-

[1] Les moines de Lérins prétendaient posséder les reliques de saint Ayoul, comme les Provinois. Des lettres de Pierre de Celle, écrites au moment de l'incendie de l'église Saint-Ayoul, les auteurs des *Acta Sanctorum*, Mabillon, etc, sont tous d'accord sur le fait de la translation des reliques à Provins.

gers, un palais est transformé en hôpital, et l'Hôtel-Dieu-Saint-Jacques s'élève aux abords du Donjon.

Voici le douzième siècle, voici Henri-le-Libéral ; la ville improvisée a pris racine dans le sol. Le commerce et l'industrie y fleurissent ; les foires y prospèrent, et le comte Henri, cédant à l'influence de ce miracle d'une ville créée par le seul prestige de la sainte auréole dont la mémoire du moine de Fleury est entourée, donne une charte, unique peut-être dans les fastes historiques du moyen-âge. En 1153 il abandonne aux religieux de saint Ayoul, pendant les sept premiers jours des foires, la justice haute et basse dans toute l'étendue de la ville et de la Châtellenie de Provins, sur les faits de brigandage, vol et homicide, sur les champions du jugement de Dieu, la vente, les amendes, et sur tous autres forfaits et choses justiciables [1].

La promptitude et l'équité qu'on trouvait dans cette juridiction, la faisaient rechercher par tout le monde.

Les siècles marchent, les comtes disparaissent, les rois de France subissent des fortunes diverses ; mais saint Ayoul grandit sans cesse, parce que sans cesse grandit l'esprit de charité dont sont animés les religieux qui peuplent le monastère. Ils fondent *la Maison-Dieu-Saint-Ayoul*, où l'on donnait à manger aux pauvres voyageurs ; ils réparent les désastres causés par un incendie presque contemporain de la fondation. Montier-la-Celle, la maison-mère, donne asile aux religieux, et la châsse du martyr de l'île de Chypre, conduite en France et en Angleterre, provoque, de la part des populations, des charités qui permettent de rebâtir, sur un plan plus étendu, le monastère et l'église.

De siècle en siècle, et d'événement en événement, on voit le couvent de Saint-Ayoul jouer un rôle considérable dans l'histoire de Provins.

L'église qui subsiste encore a été témoin des grandes manifestations religieuses contemporaines de Thibault Ier, le véritable fondateur de l'église prieurale. On nous permettra d'en donner rapidement la description.

Le centre des transsepts, dominé par un clocher carré, est une construction du onzième siècle, c'est-à-dire contemporaine de Thibault Ier. Toutes les autres parties de l'église appartiennent à la période de transition où finit le plein-cintre roman, où commence à s'élancer l'ogive. Des additions et des restaurations du seizième siècle et de la renaissance, se montrent çà et là, aux voûtes en bardeau qui ont remplacé les voûtes en pierre de la grande nef, au bas côté nord, à la partie retranchée comprise aujourd'hui dans les dépendances du quartier de cavalerie.

Le portail principal est un superbe débris de l'architecture ogivale à son aurore. Par malheur, il ne dépasse pas les arcs des voussoirs. La porte centrale, qui s'ébrase sur quatre retraites, est décorée de colonnes à socles et à chapiteaux continus, masquées par des statues en œuvre, nimbées. Des saxifrages, des dragons ailés, et des modillons décorent les parties supérieures des ébrasements, aux chapiteaux, aux impostes, aux astragales. Les gorges profondes qui se creusent au voussoir, renferment tout un peuple de symboles : *le Ciel et l'Enfer* personnifiés, *des anges et des docteurs, des chœurs de séraphins, des anges adorateurs, la parabole des Vierges Sages et des Vierges Folles.* Au tympan se présentent *la figure du Christ portant l'Evangile, la main mystérieuse* qui traduisait Dieu le père pour les artistes de cette grande époque ; *les Quatre Evangélistes : saint Matthieu, saint Jean, saint Marc* et *saint Luc,* accompagnés des quatre figures tétramorphes de *l'homme,* de *l'aigle,* du *lion,* du *bœuf.*

Cette grande porte, quoique rongée par la dent des années, quoique mutilée surtout par l'ignorance plus encore que par la passion, est tout un poëme écrit par le ciseau.

Les entrées secondaires sont dignes de l'entrée principale, qu'elles rappellent, par leurs décorations, par leur flore élégante et sévère.

A l'intérieur, se développe un *triforium* aveugle, formé par la succession d'arcs en plein-cintre marchant quatre par quatre de travée en travée ; c'est un legs du douzième siècle à la période ogivale naissante. Les tambours de colonnettes soudés à la maçonnerie des grandes piles ont, comme les colonnes du *triforium,* des chapiteaux à tailloirs exhaussés, à corbeilles enrichies de tous les feuillages que la sculpture empruntait à la nature pour en décorer les monuments.

Autrefois Saint-Ayoul avait des vitraux. La plupart provenaient de l'église Notre-Dame-du-Val, sa voisine. Parmi les plus curieux, on remarquait le supplice infligé aux trente-cinq religieux de Lérins, par les soldats de Columbus. Ce vitrail a été enlevé en 1805, avec dix-sept autres, par M. Lenoir, conservateur des monuments français.

De fort belles boiseries garnissent la partie qui sert de chœur à l'église actuelle. Elles viennent du couvent des Cordeliers de Provins, et furent rachetées par quelques paroissiens, lors de la vente des biens nationaux. Elles sont dues au ciseau de Pierre Blasset, d'Amiens, qui mourut, jeune encore, à cinquante-un ans, à Provins, son pays d'adoption (25 janvier 1663). Le rétable du chœur est l'œuvre capitale du sculpteur amiénois. Il forme avant-corps sur colonnes ; au-dessus, en amortissement, deux statues d'anges. A gauche et à droite, cercles de feuillages avec oves, volutes, vases à parfums godronnés. Au centre, un édicule composite [1].

Les biens de Saint-Ayoul étaient très-grands ; lorsque les couvents furent supprimés, la description des propriétés seules, sans compter les droits utiles et honorifiques purement et simplement supprimés, exigea quatre-vingt procès-verbaux.

La surface occupée par Saint-Ayoul, paroisse et

1 Cette juridiction, plusieurs fois consacrée, subsista jusqu'à la révolution.

1 Voyez *Monuments de Seine-et-Marne,* in-folio, en cours de publication, page 117.

abbaye, était immense, eu égard à l'importance de la ville basse qu'elle avait fait naître. On sentait que le monastère avait été la cause, et les constructions civiles l'effet. Les murs de clôture s'étendaient sur deux cent cinquante-deux toises (environ quatre cent cinq mètres) de longueur. La sous-préfecture, des écuries, des magasins et des cours sont à l'aise sur une partie seulement de l'ancienne surface.

Un détail nous semble devoir trouver sa place dans cette rapide description d'une fondation qui traversa glorieusement et utilement huit siècles. L'église était tout à la fois conventuelle et paroissiale. Le couvent avait en partage l'abside et les transsepts. Les nefs étaient abandonnées à la paroisse.

L'abside et les transsepts font aujourd'hui peine à voir. Les sept grandes fenêtres restaurées au quinzième siècle, et garnies encore de leurs meneaux en prismes, n'ont plus de vîtres. Des fourrages montent en s'amoncelant jusqu'aux voûtes, et laissent pendiller leurs herbages desséchés, par les jours qu'illuminaient les vitraux. Mais malgré la sécularisation de l'abbatiale, des constructions conventuelles, du chœur et des transsepts, malgré les ruines et les mutilations, on sent, on voit que le souffle d'une grande pensée a passé par là.

Si la forêt de châtaigniers est tombée sous la cognée, si des maisons se sont élevées, si la *Maison-Dieu* des pauvres voyageurs s'est ouverte, comme l'hôtel-Dieu et l'hôpital Saint-Jacques, c'est à ce cercueil de pierre, enfoui dans un taillis solitaire, qu'on le doit. Supprimez la translation mystérieuse de l'an 845, la découverte de 996, vous ne supprimez pas seulement deux faits, une histoire et une légende, mais encore une ville populeuse, riche, commerçante, où l'on venait de tous les coins de l'Europe; vous déchirez les meilleures pages de l'histoire de Provins, celles où s'inscrit la fondation de Notre-Dame-du-Val, du grand faubourg disparu de Fontenay-Saint-Brice; vous rayez de la chronique cet hôtel des Osches, hanté par les changeurs et les orfèvres, les moulins de Saint-Ayoul, de La Ruelle, du Temple, le quartier Changis, les halles, les marchés, les grands ateliers qui avaient étendu si loin la renommée du commerce de Provins. Que deviennent l'hôtel des Allemands, les maisons de Reims, les entrepôts de Bar-sur-Seine, d'Aurillac, de Toulouse, de Cambrai, du Cordouan, la grande et la petite Bretoche, en un mot, tout ce qui constitue la grande physionomie de la seconde capitale du Comté de Champagne? Tout disparaît avec les ossements du martyr de Lérins et de l'île de Chypre.

Il n'y a pas seulement, comme on le voit, dans l'histoire et la légende de Saint-Ayoul, à envisager l'aspect exclusivement religieux. Il ne faut pas isoler, de l'ensemble du grand mouvement matériel et moral, la figure de l'apôtre de Fleury-sur-Loire. Enfouis sous les ombres épaisses de la fôret du val de Provins, les ossements du martyr ont été le germe d'une grande et populeuse cité, comme les anciennes chapelles primitives sont devenues cathédrales, comme les cathédrales le noyau des grandes villes. Mettons de côté, si l'on veut, le magnifique spectacle de pèlerins arrivant par milliers, de toutes parts, pour demander à la prière une guérison ou une consolation, et venant les chercher au prix de fatigues et de dangers sans nombre, de privations et de misères; qu'on se borne à constater les effets, en même temps que la cause, on restera saisi de la grandeur des conséquences.

Certes, nous sommes loin de croire à la possibilité de faire revivre, avec sa physionomie, ses mœurs, ses habitudes, ses grandes qualités et ses défauts, cette époque si féconde du moyen-âge. Le temps a marché, les idées et les habitudes ont subi des transformations; des impossibilités matérielles se dessinent de toutes parts, pour prouver l'inanité des efforts qu'on tenterait dans cette voie. Chaque siècle a son rôle et sa tâche. Mais nous sommes de ceux qui croient qu'il y a beaucoup à emprunter au passé, à quelque point de vue qu'on se place. Le moyen-âge a des vêtements qui ne vont plus aux épaules modernes; mais sous le vêtement il y avait des idées, des sentiments, des instincts, dont l'application n'aurait rien d'étrange ni d'impossible.

L'association dans les anciens corps de métiers, le goût, la science, l'inspiration dans les arts, les pratiques puissantes qui caractérisaient l'agriculture, l'indépendance municipale et provinciale, la vie de famille, l'ardeur de la croyance et du dévouement, sont des leviers qu'on a trop raccourcis, dans l'intérêt de la société comme dans celui des individus. On commence à le sentir, et on réagit contre la réaction.

Ainsi, par cette seule légende de Saint-Ayoul, on voit comme une percée sur le passé. Et ce qui se passait en Brie se passait sur tous les points de la France et de l'Europe catholique : sciences, arts, industrie, commerce, tout naissait et s'abritait à l'ombre protectrice du culte et des idées chrétiennes. Que l'on affiche l'incrédulité ou que l'on croie; que l'on blâme ou que l'on approuve, les résultats sont debout, pour forcer chacun à admirer et à s'incliner.

Amédée Aufauvre.

Les grandes manifestations religieuses qui, au moyen-âge, ont honoré si hautement la tombe et les reliques de saint Ayoul, sont loin d'être tout à fait oubliées. Il y a encore de la foi dans l'honnête territoire de Provins. Tous les ans, le 3 septembre, on descend la vénérable effigie de saint Ayoul; et les pèlerins innombrables, après avoir vénéré ses reliques, vont tous baiser la statue sur les deux joues. Ces baisers entourent le visage du saint d'une atmosphère humide, à propos de quoi les bonnes gens disent que la figure du bon saint sue d'émotion. Du reste, malgré le matérialisme qui nous appesantit, on peut constater qu'il se fait là, tous les ans, des miracles. L'affluence énorme et constante des pèlerins en est la meilleure preuve.

(*Note de la rédaction.*)

DU REPOS DOMINICAL

Le dimanche est le jour du Seigneur. C'est là une vérité du premier ordre, un précepte fondamental, une loi générale et positive de l'ordre humain, tirée par Dieu même de l'essence de notre nature et dominant toute l'économie de la création. Dieu n'a pas besoin de ce jour, pas plus qu'il n'a besoin des prières, des adorations, de la grandeur morale et de la sainte liberté des hommes. L'homme seul a besoin de tout cela, et, sous ce rapport, il est très vrai de dire que le dimanche est surtout son jour; car il lui est réservé et donné pour faire trève à ses peines, et pour s'unir au souverain bien. Comme tout ce qui a été écrit, le précepte du dimanche a donc été écrit pour nous. Aussi, malheur aux peuples qui le négligent, aux hommes qui le méconnaissent, aux factions qui le haïssent. De ce dernier et exécrable sentiment naquit, il y a soixante ans, le calendrier républicain, chef-d'œuvre d'impiété et d'ineptie. A la place de la semaine, nous eûmes la décade; les jours et les mois changèrent de nom; la tradition et l'histoire furent bouleversées, par cette seule raison qu'on haïssait le dimanche et qu'on voulait l'effacer de la mémoire et de la vie des hommes. L'ineptie est honteuse à tous les points de vue. Décréter le repos décadaire, c'était violer une périodicité inhérente à la constitution divine des choses; désigner les mois par des mots empruntés à l'ordre des saisons dans la zône tempérée de l'hémisphère septentrional, c'était créer un almanach pour la France et pour ses voisins. L'impiété y descend aussi bas que peut descendre l'orgueil abruti quand il se tourne en mépris de Dieu : la nomenclature du règne végétal remplace les noms glorieux de l'Eglise triomphante; on donne pour patron à l'enfant qui vient de naître le légume ou l'arbre du jour : il s'appelle chou, navet, carotte, peuplier, selon l'occurence, en sorte que les régénérateurs de l'humanité, en voulant se moquer de Dieu et de son Eglise, aboutissent à constater, par les noms nouveaux dont ils font choix, qu'ils sont tombés au-dessous des bêtes. Rappellerons-nous leurs sans-culottides, leurs officiers de morale et les ouailles de ces dignes pasteurs, les tricoteuses des clubs et les furies de la guillotine? Disons seulement un seul trait de cette histoire : peu après que la Convention eut adopté le calendrier républicain, elle en envoyait l'auteur, le citoyen Romme, au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à l'échafaud.

Eh bien! n'allez pas supposer que ces passions soient éteintes et cette haine assouvie. Non, elles vivent et rugissent encore. Si les barricades socialistes du 4 décembre avaient triomphé à Paris, au lieu d'avoir une église de plus, il est à peu près certain que nous n'en n'aurions pas aujourd'hui une seule. On s'en vantait tout haut; on ne faisait pas un mystère du mot d'ordre, tant on était sûr de vaincre. On disait : Nous allons nous emparer de toutes les églises; nous en ferons des clubs et nous y prêcherons. Ainsi parle la révolution audacieuse et marchant droit à ses fins. La révolution honnête et modérée biaise et gauchit, mais ses longs détours vont au même but. Elle hait le dimanche aussi cordialement que le haïssent les législateurs du calendrier républicain; seulement elle préfère, pour l'abolir, l'hypocrisie à la violence. C'est donc attaquer la révolution et la combattre dans son principe même que de rendre un hommage public et légal au saint repos du dimanche[1].

ROUX-LAVERGNE.

MŒURS AMÉRICAINES.

Un journal du Mississipi, la *Bannière américaine*, qui est la propriété d'une femme, mistress Henriett Prewelt, vient de publier l'avis suivant :

« Nous avons le plaisir d'annoncer aux lecteurs de la *Bannière américaine* que M. John T. Smith, habile écrivain et Américain zélé, attaché depuis quatorze ans à la presse du Mississipi, vient d'être engagé pour soutenir dans notre journal la discussion politique pendant les élections. Quoique M. Smith soit un gentleman d'un caractère charmant et plein de courtoisie, il a déjà eu cinq duels, et chaque fois il a tué son homme. Il met au service de notre rédaction, indépendamment d'une masse d'arguments et de renseignements politiques, deux longues épées, un fusil Parson, deux révolvers à six coups et une collection remarquable de cannes et de triques, sans parler de deux jarrets d'acier. Nous demandons pour lui un accueil cordial dans le corps des écrivains politiques.

» *N. B.* Les cartels seront reçus à la rédaction, de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi. »

LA PÊCHE DE LA MORUE.

La pêche à la morue est certainement la plus amusante de toutes les pêches. On n'a pas idée de la stupidité et de la voracité de ce poisson, qu'on pêche à la ligne, et qui, au fond de l'eau, fait littéralement queue pour attendre son tour d'être pris. Le pêcheur de morue, quand ce poisson est abondant, n'a que le temps juste d'amorcer et de jeter sa ligne à l'eau, entraînée rapidement au fond par un lourd morceau de plomb, pour amener une morue suspendue à l'hameçon. La morue voisine prend alors dans l'eau la place de celle qu'on vient de pêcher, et semble attendre avec impatience, quoiqu'elle attende avec calme, le retour de la ligne pour se faire pêcher de même. Et ainsi de suite de toutes les morues jusqu'à la dernière, qui a vu successivement disparaître toutes ses compagnes aquatiques sans concevoir pour cela

[1] Comme curiosité assez rare, nous donnerons, dans la prochaine livraison, le calendrier du citoyen Romme.

le moindre soupçon. Quelquefois les pêcheurs de morue s'amusent à lâcher sur l'eau un de ces poissons qu'ils viennent de prendre, et se donnent le spectacle curieux des efforts que fait la morue pour plonger et gagner le fond de la mer, sans que jamais elle puisse y parvenir. Quand elle quitte les bas-fonds, où seulement elle peut vivre, et qu'on la force à remonter à la surface de l'eau, la morue se remplit d'air aussitôt et surnage malgré elle, comme une vessie soufflée, sans pouvoir redescendre au-delà de quelques pouces à fleur d'eau. Lorsqu'on a vu la morue se débattre ainsi quelque temps en essayant de plonger, il est toujours facile de la rattraper avec la main.

LE TITIEN

Le Titien est, de toute l'école lombarde, le peintre du génie le plus universel ; c'est aussi le plus grand coloriste de l'école italienne. Il excella également dans l'histoire, le paysage et le portrait.

Il naquit en 1477, à Cadore, dans le Frioul vénitien. L'ancienne famille dont il descendait avait pour nom Vecelli. — On ignore par quel motif il reçut ou prit celui de Titien, lequel ne fut adopté ni par son frère François, ni même par ses propres fils, Pomponio et Horatio. A peine âgé de dix ans, il fut envoyé à l'un de ses oncles, résidant à Venise. Là, il manifesta un goût si prononcé pour la peinture, que son oncle le plaça dans l'atelier de Gentile Bellini ; puis ensuite, sous la direction de Giovanni Bellini, son frère, dont le pinceau était plus délicat et plus correct. Cependant, le Titien fut redevable de sa future supériorité plutôt à l'émulation qui existait entre lui et son condisciple Giorgione, qu'aux enseignements de son maître. Lorsque Giorgione quitta l'école de Bellini, le Titien s'empressa de le fréquenter assidûment, afin d'étudier à fond sa manière. Mais Giorgione, s'apercevant des progrès accélérés de son émule et du but évident de ses visites, lui témoigna bientôt une certaine froideur, et plus tard lui interdit sa maison. Entre ces deux artistes illustres, la rivalité de gloire continua durant quelque temps. Enfin, en 1511, le Titien se trouva sans rival : Giorgione mourut, âgé seulement de 33 ans.

L'époque la plus brillante de la vie du Titien, date du patronage, ou mieux *de l'amitié* de Charles-Quint. Ce grand monarque s'est également honoré, par la constance de son affection pour le Titien, en dépit des efforts de l'envie et de l'intrigue.

Le Titien séjournait à Bologne, lorsque Charles-Quint y fit son entrée. Alors ils étaient l'un et l'autre à l'apogée de leur gloire. Il y avait à peine en Europe un seul personnage marquant, dont l'image ne fût pas retracée par l'habile pinceau du Titien. Passer à la postérité sous les couleurs brillantes de sa palette, semblait être le vœu d'une ambition générale, et comme un gage d'immortalité. Alonzo de Ferrare ; Frédéric Gonzague, duc de Mantoue ; François Marie, duc d'Urbain ; le marquis del Pasto, Pescara, Alva, François Sforza, Antoine de Leyva, Diégo de Mendoze, Ariosto, Arétin, Bembo, Fracastorio, Ferdinand, roi des Romains, et son fils Maximilien, tous deux couronnés empereurs plus tard, les papes Sixte IV, Jules II et Paul III, l'empereur Soliman, et la sultane Rosa, étaient au nombre des illustres personnages peints par le Titien.

L'Empereur posa devant lui à Bologne ; c'était en l'an 1530. Il se trouvait au milieu de sa vie, et d'un aspect majestueux, non dépourvu de grâce. Il fut très satisfait de son portrait ; et quoique son âme fût exempte d'une misérable vanité, il n'était pas totalement indifférent à certaines impressions analogues. En conséquence, il résolut de ne confier qu'au seul Titien la représentation de sa personne. Il aimait les arts, sans enthousiasme ; il appréciait leur puissance, mais sans être captivé par leurs charmes. A l'égard des hommes d'élite, il se montrait libéral sans familiarité. Bref, ses sentiments, sur ce point comme en toutes choses, tendaient uniformément à leur objet par des motifs raisonnés, ne cédant jamais aux élans impétueux d'un naturel ardent. — En conséquence, il donna mille écus d'or au Titien pour son portrait, suivant ainsi l'impulsion de sa générosité, égale à sa haute estime du talent de l'artiste. Pour un petit ouvrage il lui donna deux cents ducats ; et lorsque le Titien lui présenta un tableau de l'Annonciation, pour lequel ses compatriotes les Vénitiens ne lui avaient offert que deux cents écus, il lui en donna deux mille.

Il invita le Titien à visiter l'Espagne, et par des promesses, des instances répétées, il s'efforça de l'y décider. Jaloux d'enlever à son rival, François Ier, les palmes glorieuses des arts, aussi bien que celles des armes, il comprenait que le seul Titien pouvait lutter de mérite avec Léonard de Vinci. — Néanmoins, ce fut seulement en l'année 1548, que le Titien se rendit à l'invitation de l'Empereur. Depuis lors jusqu'en 1553, il résida en Espagne.

Dans cet intervalle, il produisit plusieurs ouvrages merveilleux et reçut des récompenses princières. Charles-Quint lui donna la clé de chambellan, l'ordre de Saint-Jacques ; et, en 1553, il le créa comte Palatin de l'Empire. Ces honneurs excitèrent la jalousie des nobles, en Allemagne et en Espagne. A leurs envieuses réclamations Charles répondit simplement « que son Empire, qui renfermait tant de nobles, ne » lui offrait qu'un seul Titien. » — L'artiste, qui se trouvait à quelque distance, occupé à peindre, enten-

dit ces paroles avec une intime satisfaction ; et, s'inclinant vers l'Empereur, il laissa tomber un de ses pinceaux. A l'instant le courtois monarque le ramassa et le remit au Titien, confondu à cette nouvelle marque de condescendance, à laquelle Charles ajouta : « que ce n'était pas trop d'un empereur pour servir » le Titien. »

Charles, non content d'accumuler ainsi les plus grands honneurs sur l'illustre peintre, lui donna d'ailleurs des témoignages solides de son affection, en lui faisant une pension considérable. Le Titien vécut longtemps, comblé d'honneurs et de richesses, qui lui permirent de recevoir les visites des cardinaux et des plus grands hommes de son siècle. Son humeur vive et joyeuse, l'affabilité de ses manières, toujours bienveillantes, jointes à son mérite, à ses vertus, faisaient partout chérir et respecter ce grand artiste. Heureusement doué d'une constitution robuste et vigoureuse, il conserva sans interruption cette belle santé jusqu'à l'année 1576 ; alors, frappé subitement de la peste, il expira, à l'âge avancé de 99 ans.

Le Titien dessinait beaucoup plus facilement et plus vite que Giorgione. Il excellait au même degré dans tous les genres. Il rendait la nature avec une exquise vérité. Sous sa main chaque objet prenait l'aspect le plus favorable. Son pinceau tendre et délicat peignait délicieusement les femmes et les enfants; ses figures d'hommes ne sont pas tout-à-fait



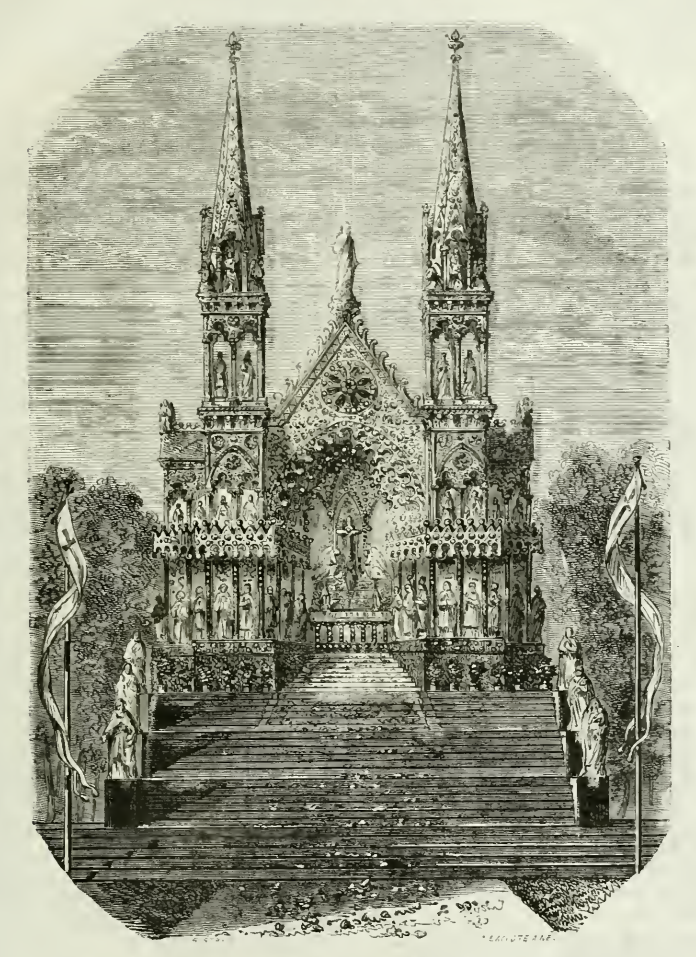
LE TITIEN.

aussi heureuses. Il possédait à un degré sublime la magie de la couleur. Quant au paysage, personne ne l'a surpassé. — On a cependant reproché à ce grand peintre, de n'avoir pas suffisamment étudié l'antique; de n'avoir pas assez caractérisé les passions; d'être, par fois, tombé dans la monotonie, et d'avoir à se reprocher plusieurs anachronismes.

Des deux fils du Titien, Pomponio Vecelli, l'aîné, embrassa l'état ecclésiastique, et il obtint un prompt avancement. Horatio Vecelli, le plus jeune, suivit la profession paternelle ; et son talent pour les portraits fut poussé si loin, qu'on distinguait à peine ses œuvres de celles de son père. Néanmoins, son opulence, jointe à une passion ridicule pour l'alchimie, lui fit négliger la peinture. Il mourut de la peste, comme son père, et dans la même année.

François Vecelli, frère du Titien, se dévoua d'abord à l'état militaire. Ensuite il vint à Venise, où il étudia la peinture, sous la direction fraternelle Il fit de grands progrès. Le Titien, redoutant un rival qui pourrait le surpasser, ou du moins l'égaler, entreprit de le détourner de cet art si noble, et il lui persuada de s'adonner aux affaires commerciales. En conséquence, François se mit à fabriquer des coffrets d'ivoire, ornés de figurines. Cependant, cela ne l'empêchait pas de peindre, dans l'occasion, le portrait d'un ami. Il parvint à un âge avancé, mais il mourut avant son frère.

LA FÊTE-DIEU A ANGERS EN 1856



REPOSOIR EN BUIS, EN ROSES ET EN MOUSSE, CONSTRUIT PAR M. HEULIN, ARCHITECTE.

La Fête-Dieu, qui est en réalité la fête du bien, du vrai et du beau, puisque Dieu est l'astre sublime d'où s'échappent ces trois vives clartés, a été célébrée cette année à Angers, avec une pompe et un ensemble qui font le plus grand honneur au goût ainsi qu'à la foi des habitants de cette antique cité.

Dès le matin, malgré un temps qui menaçait d'être peu favorable, toutes les rues par où la procession devait passer s'étaient métamorphosées, comme par enchantement, et, grâce à la magie des fleurs, la plupart d'entre elles offraient aux regards de la foule un choix de décorations pleines de détails ravissants.

Mais c'était surtout dans l'endroit, ombragé d'oriflammes, où l'auguste cortége devait stationner quelques instants, que toutes les merveilles de la poésie chrétienne s'étaient donné rendez-vous. Là, en effet, un reposoir d'une architecture aérienne, unique en grâce et en beauté, et comme la France, sans doute, n'en a point encore vu de pareil, enchantait l'imagination de tout le monde, par ses élégantes proportions et la noble hardiesse de son plan.

L'idée conçue et exécutée par un architecte, égal en habileté aux maîtres du moyen-âge, était pleine de grandeur et de simplicité. Avec des roses, de la mousse et du buis, au lieu de briques, de marbre et de granit, cet artiste, d'un goût exquis, avait jeté dans les airs un portique à rosace et deux flèches, qui en montant légèrement vers le ciel, semblaient vouloir fêter Dieu sous les auspices de la nature.

Plus on considérait cet édifice, appartenant par son

style à la belle et féconde époque du treizième siècle, où *l'élancement*, comme on sait, était en architecture la pierre angulaire de l'idéal, plus on sentait intérieurement la justesse de cette pensée de Vauvenargues : *La délicatesse vient essentiellement de l'âme*. De la base au sommet, l'esprit chrétien, en effet, dominait partout, et, ainsi qu'on a pu s'en convaincre maintes fois par l'examen des chefs-d'œuvre de l'art, les formes les plus gracieuses et les plus parfaites semblaient celles naïvement écloses sous la puissance de son souffle.

Trois parties principales concouraient simultanément à produire dans ce monument un ensemble de délicieux effets : les contreforts de côté et de face, avec leurs balustrades et leurs flèches, et le portail à ogive, servant, pour ainsi dire, de vestibule au sanctuaire. Une pépinière de colonnes en buis, entremêlées d'une multitude de statues, imitant la blancheur de l'albâtre, et échelonnées le long des contreforts et des flèches, sous des arcades de feuillage et de fleurs, ressemblait à une suite de jardins suspendus, habités par des esprits célestes, qui dans l'attitude de l'extase et de l'adoration, symbolisaient la couronne mystique du Dieu fait homme qu'ils environnaient.

Mais, *de quelles plantes*, pour parler le langage du Dante, *se composait donc cette guirlande divine*,

Di quai piante s'infiora
Questa ghirlanda...

dont chaque bienheureux fleuron étincelait comme un lis enchâssé dans un palais d'émeraudes ? Pour répondre à cette question, il faudrait, sans compter les anges, citer ici l'élite de l'humanité, c'est-à-dire tous les noms d'or du Christianisme. Ainsi les prophètes, les apôtres, les martyrs et les docteurs occupaient, chacun sous leurs couvre-chef, la place que leur assignait l'église, et là encore se révélait, de la manière la plus heureuse, l'admirable sagacité de l'architecte.

La construction des flèches excitait, de près comme de loin une admiration générale. Soit qu'on examinât les nervures des voûtes ou les arcatures des pignons, soit qu'on jetât les yeux sur les feuilles de lierre et les dents de scie, ornant les toitures et les galeries, partout, jusqu'aux panaches fleurdelisés du moyen-âge, qui leur servaient de couronnements, la beauté du travail était la même.

Après avoir admiré la légèreté merveilleuse et les gracieuses moulures des flèches, l'attention se portait naturellement sur le dessin et les ornements du portique, lumineux centre de l'édifice. Quatre rangs d'arcatures, formées de roses en garnissaient la délicieuse ogive, surmontée d'une grande rosace et d'un pignon décorés comme le portique avec une magnificence sans égale. Au-dessus du pignon et sur un support fleuronné, s'élevait entre les deux flèches et deux anges adorateurs, l'auguste image du Sauveur du monde, qui, par l'expression pleine de douceur et de majesté donnée à sa pose et à sa physionomie, semblait répondre à l'empressement des fidèles par des marques d'une bienveillance ineffable.

Le sanctuaire faisant suite au portique était en parfaite harmonie avec lui. De tous côtés, des roses et des étoiles d'or, semées avec une profusion inouïe sur un riche fond de couleur pourpre, produisaient un effet éblouissant, et encadraient admirablement l'autel, paré comme la saison des fleurs et éclatant comme le soleil.

A l'aspect de toutes ces merveilles qui ressemblaient, disait la foule, à une vision du paradis, et que n'oublieront pas de sitôt les âmes amoureuses des choses du ciel, on se rappelait involontairement l'exclamation de ces vieillards dont parle saint Odon, qui comparaient à une montagne d'or l'église de Saint-Martin-de-Tours, incrustée de ce métal et de marbre rouge, avant l'incendie qui la consuma.

Maintenant, si on voulait savoir de quelle utilité sont de pareils monuments, et en quoi ils sont de nature à être encouragés, il suffirait de jeter les yeux sur la société actuelle, pour se convaincre pleinement de leur opportunité. Que voyons-nous, en effet, aujourd'hui ? La préoccupation des intérêts matériels, absorbant presque entièrement toutes les facultés de l'homme. Il souffre, la plupart du temps, parce qu'il ignore ce qui rend heureux. Or, comme l'a dit Bossuet, si *mettre le bonheur où il faut est la source de tout le bien*, tandis que *la source de tout le mal est de le mettre où il ne faut pas*, il est évident que tout ce qui tend à éclairer l'homme à ce sujet doit être considéré par lui comme un immense bienfait. Cette vérité admise, quoi de plus propre à tourner les esprits vers Dieu, que les beautés de l'art chrétien, dans les splendeurs duquel la Providence permet que l'imagination ne se plonge jamais en vain ?

Leibnitz parle d'une *fleur de substance*, inhérente à l'individualité humaine et qu'on peut supposer immuable, malgré les transformations successives de la matière ; ne pourrait-on pas dire qu'il existe aussi dans l'homme une *fleur de sentiment*, cachée dans les profondeurs de son être, parmi des ruines de toutes sortes, et que la religion seule a le pouvoir de faire éclore ? Tant que cette fleur reste enfouie, l'homme, auquel il manque quelque chose, s'agite vainement pour être heureux ; mais une fois qu'elle a vu le jour et que l'âme exhale ses parfums, alors tous les biens qui l'accompagent arrivent en foule avec elle.

Loin donc de mettre en doute l'heureuse influence exercée par la pompe des cérémonies religieuses, et d'imiter ces esprits chagrins, effrayés du beau, comme les oiseaux de nuit le sont de la lumière, applaudissons, au contraire, à l'éclat de ces douces solennités qui nous rappellent Dieu et le ciel, rapprochent toutes les classes de la société, et les disposent, plus qu'on ne pense, à l'union.

Angers, comme on vient de le voir, si magnifique autrefois, le jour de la Fête-Dieu, semble vouloir continuer sa vieille gloire. Grâces en soient rendues à M. le Curé de la cathédrale, dont la générosité pleine de grandeur d'âme, a ému tant de cœurs dans cette circonstance ; grâces aussi à l'élite des personnes

pieuses qu'Angers renferme dans son sein, et qui ont exécuté avec autant de zèle que d'intelligence, aidées du concours précieux de M. l'abbé Gardais, l'admirable reposoir dû au talent si noble et si délicat de M. Heulin. Mais ici, je m'arrête... car si j'en disais davantage, M. Heulin, dont la modestie égale le désintéressement, m'imposerait silence avec ces paroles de Michel-Ange, qu'il est si digne de répéter : « C'est pour Dieu que je travaille ; je ne veux pas d'autre récompense. » ÉDOUARD LETONDAL.

LE SACRIFICE

Rien n'est plus frappant dans le monde que le sacrifice. Il est inexplicable, s'il n'a pas été révélé. On le retrouve partout sans exception, depuis Caïn et Abel. La terre est renouvelée par un déluge ; le sacrifice demeure. La société est divisée par la confusion des langues ; chaque fraction emporte le sacrifice. Les religions changent ; le sacrifice ne change pas. La corruption des mœurs ne peut l'atteindre ; la sagesse des philosophes le respecte ; l'alliance de Dieu le consacre solennellement. Il est inutile de citer des autorités sur un fait aussi patent ; les ruines de Rome, de la Grèce, de l'Égypte, de Ninive, du Mexique ; Homère, Virgile, la Bible, tout parle hautement du sacrifice. Et ce qui est plus frappant encore que son universalité, c'est la fréquence de ses actes : il est presque incessant sur chaque autel. C'est aussi la vénération qu'il inspire aux hommes : il est l'unique base sur laquelle reposent toutes les religions, — vaut autant dire toutes les lois politiques des peuples, car on n'avait pas encore conçu de constitutions sociales sans religion.

Le sacrifice était, jusqu'à Jésus-Christ, la confession permanente et solennelle d'un grand crime, qui nous vouait solidairement à la mort et que nous tendions à recheter. A la place de notre vie, nous offrions les aliments de notre vie : du blé, du vin, de l'huile, des animaux associés à nos labeurs et fournissant nos tables ; et nous versions du sang à la place du nôtre. Nous offrions beaucoup, et ce n'était pas assez ; toute la terre ne valait pas une âme ; l'ange ne pouvait la racheter ; il fallait qu'un Dieu mourût. La grande confession était encore une grande prière, une religieuse attente, une tragique figure.

Enfin, Dieu se fait homme pour mourir ; il meurt ; nous sommes sauvés, et le sacrifice change de face.

L'ombre fait place à la réalité ; l'attente, à l'action de grâces ; la terreur, à l'amour ; le sang, aux larmes ; et la confession d'un grand crime, à celle d'une grande rédemption.

Quant à la *répétition* de l'acte du sacrifice, quant à la *multitude* des victimes, elles deviennent l'une et l'autre plus considérables encore qu'auparavant.

D'abord, Jésus-Christ trouve son sacrifice si beau, qu'il veut le renouveler sur tous les autels, tous les jours et plusieurs fois par jour. Ensuite, comme en rachetant les hommes il se les est identifiés au point de ne former avec eux qu'un seul corps, il infiltre dans leurs veines l'amour du sacrifice, avec l'innocence nécessaire pour mériter en souffrant Et il arrive que sa *lente immolation*, qui avait duré trente-trois ans, et qui devait cesser devant la transformation du sépulcre, reprend son cours dans son corps mystique, formé de lui et de nous, pour durer autant que nous. Ainsi, le sacrifice, indépendamment de l'adorable Victime qui se multiplie, va avoir autant de victimes qu'il palpitera de cœurs chrétiens.

Il y a dans cette *grande* immolation des profondeurs que l'amour *passionné*, seul, peut sonder. Si en aimant *passionnément* il faut souffrir, on veut souffrir comme l'on aime, c'est-à-dire sans mesure. Or, Dieu, amour infini, devant nous racheter par la souffrance, ne pouvait manquer de souffrir sans mesure. Il aurait pu, dit saint Liguori d'après les Pères, nous sauver en mourant petit enfant avec les Innocents de Bethléem ; mais cette mesure de souffrances ne suffisait pas à son amour sans mesure ; il voulut grandir pour subir les amertumes d'une vie pleine, boire le calice jusqu'à la lie, mourir en croix après avoir beaucoup jeûné, prié, pleuré. Ainsi de nous, qu'il a pénétrés de sa vie ; selon nos forces, nous suivons ses traces, *pour accomplir ce qui manque à sa passion* [1].

C'est sous ce grand charme d'amour que se déroule toute l'histoire du Christianisme. On ne fuit plus la douleur comme autrefois, on l'aime, on la recherche avec ardeur, et on y goûte la béatitude que Jésus-Christ avait prédite. L'exil et la prison entendent des chants d'allégresse. La mort violente infligée pour la foi reçoit un nom qui réjouit l'Église. Paul de Tarse *surabonde de joie* au milieu de ses tribulations. La vierge des Castilles écrit sa fameuse devise : *Ou souffrir, ou mourir*. Et Magdeleine de Pazzi prie Dieu de la laisser longtemps sur la terre, parce qu'au paradis, dit-elle, on ne peut plus souffrir.

Les persécutions, jointes aux maux de la nature, étaient loin de pouvoir étancher la soif du sacrifice :

1 *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.* (Coloss., I, 24.)

on inventa, pour y suppléer, la mortification chrétienne, la pauvreté volontaire, l'obéissance aveugle, la chasteté angélique, et on se flagella, parce que Jésus-Christ avait été flagellé.

Ceux qui embrassèrent la réunion de ces sacrifices étaient des anges dont le monde n'était pas digne : ils s'enfuirent au désert. Quand le désert fut plein, ils se bâtirent des solitudes au milieu des terres habitées : telle fut l'origine des cloîtres.

A d'autres dévouements la vie des cloîtres ne suffisait pas. On construisit à la porte des cathédrales une étroite prison, dont la porte murée ne tombait que lorsque la pauvre sachette avait cessé de retirer, de dessus la margelle de sa petite fenêtre, le morceau de pain qu'une bonne âme y avait déposé. Tandis que dans les cloîtres eux-mêmes, tout peuplés de saintes victimes, il fallait des victimes spéciales, à Vienne en Dauphiné, on enfermait dans un cachot, pour le reste de ses jours, le religieux le plus parfait[1]. C'était une faveur !

Enfin, quelques âmes séraphiques, après avoir épuisé la série des mortifications et des souffrances, se plaignent à Dieu de ne pas souffrir assez, et Dieu leur envoie sa *véritable passion du Calvaire*, un *crucifiement* semblable au sien, l'IMPRESSION DES SACRÉS STIGMATES.

Ce n'est pas seulement dans ces existences à part qu'on rencontre le sacrifice; il est profondément gravé dans l'esprit des sociétés chrétiennes. Lorsqu'une mère éprouve la plus poignante des douleurs maternelles, la perte d'un fils, si cette mère est pauvre, elle va pleurer au pied d'un crucifix, en pensant que la première femme qui y pleura, pleurait un fils ; mais, si elle est noble dame, elle fait bâtir une chapelle, dont l'image tutélaire est une *Descente de croix*, une *Pitié*, comme on dit en Italie, c'est-à-dire l'image du plus grand sacrifice maternel. Qu'un jeune enfant soit dévoré par un mal affreux qui le mène lentement à la tombe, il est soigné avec un saint respect par ses proches ; ils ont deviné en lui une victime deux fois précieuse : à Rome, on l'eût jeté au Tibre. Sous la pensée du sacrifice, les maladies incurables sont vénérées : l'épilepsie reçoit le nom de *haut-mal ;* l'idiotisme, celui d'*innocence ;* la lèpre devient l'objet d'un culte formidable ; et, si la guerre ou la peste ravage des villes entières, on tremble, mais on ne murmure pas, parce qu'avec les coupables périssent des innocents, c'est-à-dire des victimes.

Concluons.

Le sacrifice, qui fut la base de toutes les religions anciennes, est bien aussi la base de la religion chrétienne, et partant un dogme universel, qui réunit tous les peuples, toutes les églises, tous les testaments. Si donc Luther a détruit le sacrifice, il a rompu non-seulement avec l'Église Catholique, mais avec tout le passé. Une telle rupture ne pouvait être inspirée que par l'enfer, où il n'y a point de sacrifice, parce qu'il n'y a point de rédemption.

1 *Voyage liturgique.*

Une autre idée nous frappe encore.

Voilà déjà six mille ans que l'humanité offre tous les jours d'innombrables victimes pour expier un seul péché, et voilà dix-huit siècles que le sacrifice d'un Dieu est renouvelé mille et mille fois par jour pour expier le même péché. Que ce péché est grand !... que notre âme est grande !... que le ciel est grand !

Arrêtons maintenant nos regards sur la plus belle victime de la nouvelle alliance.

Après Jésus-Christ, c'est le prêtre, autre Christ. Et, sous ce nom, il ne faut pas seulement comprendre le prêtre séculier, mais bien encore le religieux, qui a toujours au moins le sacerdoce de la pénitence et de la prière. Or, toute la vie du prêtre n'est qu'un sacrifice continuel. Les habits mêmes qui le couvrent témoignent d'une haute immolation. Vous le voyez vêtu de noir, comme ceux qui pleurent des trépassés; de violet, symbole de mélancolie; de rouge, couleur du sang; de brun, signe de l'oubli du monde ; ou de blanc, en l'honneur de cette virginité qui ne se soutient que par des sacrifices continuels. Au chœur, c'est une chasuble traversée d'une grande croix ; une dalmatique en forme de T, figure antique de la croix ; tout ce qui le touche, tout ce qui l'entoure est marqué d'une croix, pour lui rappeler sans cesse qu'il doit être crucifié.

Mais écoutez-le prier :

« J'arroserai mon lit de mes larmes. Mon âme refuse à se consoler. Des torrents d'iniquités m'ont bouleversé. Délivrez-moi, Seigneur, de mes œuvres sanguinaires. N'abandonnez pas mon âme à l'enfer. Je mêlais ma boisson à mes larmes. Mes larmes furent mon pain nuit et jour. »

Nous le demandons, sont-ce là des prières faites pour un cœur resté pur dès l'enfance ? Il semble couvert de crimes et bourrelé de remords. Pourquoi tant de désolation ? pourquoi craint-il l'enfer? pourquoi boit-il ses larmes ? — Pourquoi ! c'est qu'il s'est mis à la place des pécheurs ; il est victime.

Les psaumes ne sont pas faits pour les prophètes auxquels Dieu les inspira ; ils appartiennent à l'humanité tout entière. Ils sont les hauts cris de sa misère. Mais, dans un corps, il n'y a que le cœur qui gémit ; le prêtre est le cœur du monde.

Dans ce cœur, tous les crimes qui se commettent ont un retentissement et appellent une plainte. Une plainte ne ressemble pas plus à une autre, qu'un crime à un autre crime. Ces plaintes profondes épuisent les émotions de ce cœur, parce que le monde épuise la série des crimes. Elles recommencent sept fois le jour, parce que l'iniquité n'a point de fin.

Aussi tous les accents de la douleur sont exprimés dans les psaumes. C'est la plainte de l'orphelin : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo*[1] ; c'est l'effroi du petit enfant qui ne connaît que les bras de sa mère : *Adjura me, eripe me*[2]; c'est le cri de la pénitence :

1 Ainsi que le petit de l'hirondelle, je crierai. (Isa. XXXVIII, 14). Ce passage est tiré d'un cantique qui fait partie de l'Office.

2 Aidez-moi, délivrez-moi. (De plusieurs psaumes.)

Clamavi ad te[1]; c'en est le rugissement : *Rugiebam a gemitu cordis mei*[2]; c'en est la démence : *Laboravi clamans*[3]; c'est une émotion si vive qu'elle fond l'âme : *Effudi in me animam meam*[4], et la répand sur le pavé : *Adhæsit pavimento anima mea*[5]; ce sont, en un mot, toutes les voix lamentables du pécheur qui se sont emparées du prêtre.

Il serait facile de multiplier beaucoup de pareilles citations : ce qui vient d'être dit suffira pour faire comprendre que la grande prière de l'Église est bien dans l'esprit de l'universel sacrifice.

Maintenant, comparons le prêtre aux victimes antiques qu'il remplace; nous retrouvons en lui leurs plus beaux caractères.

Les animaux féroces étaient réputés indignes des autels; on n'immolait que ceux de mœurs douces, surtout les brebis et les agneaux : le prêtre est doux et humble de cœur. L'animal choisi pour être sacrifié était séparé du troupeau et consacré : le prêtre est séparé du monde et on lui impose les mains. La victime devait être sans souillure et sans défaut : le prêtre doit être *régulier* de corps et d'âme. Quelques poils coupés sur la tête de la victime étaient jetés au feu qui devait les consumer : à l'ordination du prêtre, quelques mèches de ses cheveux tombent sous les ciseaux d'or du pontife consécrateur, et dès ce moment il est voué à Dieu. La croyance confuse au divin Libérateur inspira des sacrifices tout à la fois barbares et touchants; on immola des enfants, des vierges, des rois et des vieillards; le prêtre réunit tous ces titres; enfant par la simplicité, vierge d'esprit et de corps, roi par la grandeur, par la sagesse il est vieillard, dit Alcuin, et il en porte le nom, *presbyter*. Mais toutes les anciennes victimes figuraient Jésus-Christ : le prêtre ressemble à cette adorable réalité; comme Jésus-Christ, il est victime et sacrificateur à la fois.

Et, comme toutes les victimes du monde, il est prêt à verser son sang sous la hache ou le glaive : le monde entier ne sait-il point qu'il ne craint pas le martyre? Non-seulement il est prêt à verser son sang, mais encore il le verse réellement chaque jour quand il pleure, que la guerre ou la paix règne. Les larmes, selon la remarque de Bossuet et de saint Augustin, sont bien du sang qui remonte du cœur, et coule ainsi transformé par les yeux[1]. L'anatomie démontre, en effet, que nous n'avons dans la tête aucun réservoir de larmes, et que, lorsque nous pleurons, c'est du sang artériel, chassé par le cœur dans les glandes lacrymales et transformé par elles, que nous répandons.

Après cela, demandera-t-on encore pourquoi le prêtre reste vierge?

Il connaît la loi commune, mais il obéit à de plus nobles destins. *Il a quitté son père et sa mère pour adhérer* au livre des sacrifices et former avec lui la plus grande harmonie du monde déchu et racheté : il n'est pas homme, il est victime, c'est pourquoi il est vierge.

Oui, les consolations doivent abonder dans ce cœur où abondent les passions du Christ[2].

L'abbé PRON[3].

1 J'ai crié vers vous. (De plusieurs psaumes)
2 Je rugissais à force de gémir. (*Ps.* XXXVII, 9.)
3 Je me suis lassé en criant. (*Ps.* LXVIII, 4)
4 J'ai répandu mon âme en moi. (*Ps.* LXI, 5.)
5 Mon âme s'est attachée au pavé. (*Ps.* CXVIII, 25.

1 La remarque de Bossuet dépasse les bornes d'une note : voici celle de saint Augustin : « De sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus, pro me tibi sacrificabatur, (Deus meus). » En français : « Nuit et jour, le *sang du cœur* de ma mère, *par ses larmes versé*, vous était sacrifié pour moi, (ô mon Dieu!) » (*Confess.*)

2 Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. (II. *Cor.* I, 5.)

3 Ce beau chapitre est extrait d'un des plus remarquables livres qui aient paru de notre temps, les *Harmonies sacrées* (dans les publications de la Société de Saint-Victor).

DÉVOTION PRATIQUE A LA VIERGE IMMACULÉE

(FIN.)

III.

Nous venons de tracer le plan de conduite des serviteurs de Marie, de la classe pauvre. Les riches, ayant plus reçu de la Providence et pouvant faire davantage, ont de plus grands devoirs à remplir, pour être fidèles à leur vocation.

Pour eux, l'adoption spirituelle d'un seul enfant ne suffit pas, puisqu'il est en leur pouvoir d'agir directement et bien plus puissamment sur dix, sur vingt et sur un plus grand nombre en certains cas. Ceci nous entraîne en d'autres développements.

La révolution, comprimée par un bras vigoureux, n'est ni morte, ni convertie : elle travaille sourdement et de mille manières à la perte des âmes.

Elle entretient dans les masses ignorantes le mépris des lois de l'Église; elle les éloigne des enseignements des pasteurs les plus vigilants, par le travail du dimanche; elle les attire dans ses lieux de débauche et de prostitution, et après avoir consommé la perte des mœurs et exalté la passion des jouissances sensuelles, elle leur inspire la haine de l'autorité et le désir de s'emparer violemment des biens de ceux qui en possèdent.

Il n'y a parmi les riches qu'une petite portion d'hommes qui connaissent le péril, et qui comprennent les moyens de le prévenir; ce sont les vrais

chrétiens; or, ceux-ci sont tous de fidèles serviteurs de Marie.

Examinons avec eux l'étendue de leur mission, et celle des moyens que la Dévotion pratique qu'ils professent leur fournit pour l'accomplir.

Nous n'avons pas besoin de leur rappeler que la loi universelle du travail leur est commune avec les pauvres; la seule différence, c'est que celui des pauvres est corporel, le leur est intellectuel.

Qu'est-ce que le travail intellectuel? — C'est la direction plus ou moins immédiate du premier; c'est le commandement direct ou indirect des masses de travailleurs.

L'homme riche, s'il est solidement chrétien, repousse l'oisiveté comme un vice où périt la vertu. Il use de sa liberté pour choisir un ordre d'occupation utile à la société générale, et qui lui soumette des serviteurs et des travailleurs. — Ce qui est une nécessité pour le plus grand nombre, — puisque, sans cela, leurs capitaux fonciers ou mobiliers demeureraient improductifs, et se dissiperaient avec le temps. Qu'il fasse tourner cette nécessité à la gloire de Dieu, à l'honneur de sa divine Mère, et à la sanctification des âmes que la Providence met sous sa garde; et l'ordre le plus admirable se rétablit et règne sans presque rencontrer de sérieux obstacles.

Nous remarquons avec effroi la mollesse et la lâcheté d'un trop grand nombre de propriétaires oisifs, qui, sous le prétexte de la difficulté de se faire servir et de corriger le désordre des ouvriers, abandonnent la gestion directe de leurs biens ruraux, les afferment le plus cher qu'ils peuvent, et vont en dépenser les revenus dans les capitales et les grandes villes, dans le sein du luxe, de l'oisiveté, sans prendre la moindre part au mouvement de la vie sociale.

Est-ce là l'ordre de Dieu? — Celui qui a lancé de si terribles menaces contre quelques paroles oiseuses, épargnera-t-il des existences aussi inutiles, nous dirons même aussi scandaleuses. Maîtres de l'avenir du monde, ils le laissent périr en leurs mains. Combien de raisons de trembler! et que deviendront-ils, si la Justice divine ouvrait encore les portes de l'abîme! Ne seraient-ils pas les premières victimes de tant de lâcheté et d'imprévoyance?

Les vrais serviteurs de Marie comprennent autrement le devoir et les besoins du temps: ils savent qu'un pays, civilisé primitivement par la religion, lorsqu'il est déchu de sa première grandeur par l'impiété et le mépris des lois divines, ne peut être restauré que par un retour franc et sincère aux principes qui l'ont affranchi de la barbarie.

Pleins de confiance dans la miséricordieuse bonté de la Protectrice de la France, frappés de la manifestation miraculeuse de sa constante intercession auprès de son Fils, pour désarmer sa justice et tarir la source des fléaux qui pèsent sur des générations coupables, ils s'attachent avec plus d'abandon à son culte; ils s'appliquent avec ardeur à multiplier les œuvres qui peuvent conserver la jeune génération pure de la corruption qui a perdu les autres; aussi, les voit-on à la tête des œuvres de patronage des écoles et des apprentis. On les voit fonder et administrer des asiles, des écoles chrétiennes, des maisons de refuge, des pénitenciers, des sociétés chrétiennes de secours mutuels, etc... Et dans toutes ces œuvres, se présente avec éclat, la dévotion la plus pratique à leur divine Médiatrice.

C'est donc en continuant ces œuvres, en les fondant partout, que s'accomplit, pour cette grande catégorie de serviteurs de Marie, la vocation de dévouement qui fait l'objet de ces pages.

Quelques mots suffiront pour en montrer une nouvelle et bien vaste application.

Si nous sommes parvenus à convaincre nos zélés confrères qu'au lieu de vivre dans un inutile isolement, le propriétaire aisé doit aller au-devant du progrès matériel, et y prendre une part active et directe dans le sens le plus chrétien, nous lui dirons : Vos pères ont fondé des monastères, d'où sont sorties ces corporations puissantes de travailleurs qui ont défriché le sol de la France, et l'ont couvert de monuments; suivez la même voie et ressuscitez les institutions du moyen-âge, non plus pour défricher, mais pour améliorer le sol de notre patrie, le tenir en rapport, par toutes ses productions, avec les besoins alimentaires d'une population toujours croissante, qui subit tous les quatre ou cinq ans les angoisses de la faim, qu'envahit le paupérisme, et que dévorent les maladies hideuses qui sont la suite du désordre des mœurs. Vous ne pouvez plus fonder des monastères, ni construire de vastes refuges pour les misères humaines; mais il n'est pas un propriétaire un peu aisé, qui ne puisse appliquer une chaumière et dix hectares de terre, à la fondation d'une petite corporation de dix à douze travailleurs de douze à treize ans, dont l'affiliation aux confréries de la Sainte Vierge serait le lien spirituel et temporel.

Chacun peut aisément apprécier les frais d'une semblable création; en bien des cas, la maison, qui en fait la principale dépense, existe sur les propriétés même du fondateur de la plus efficace des institutions pour la réforme des mœurs de la classe ouvrière.

Des faits concluants, et accomplis sur un assez grand nombre de points, démontrent que des œuvres de ce genre ne ruineraient personne.

En supposant que l'entretien en linge et vêtements reste à la charge des familles ou de bienfaiteurs particuliers, ce qui comporte une dépense annuelle de 60 francs, il ne faut pas être doué d'une bien grande habileté pour faire produire à de jeunes garçons de cet âge, par un travail modéré et approprié à leurs forces, mais journalier et continu, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance.

On peut mettre hors de compte les frais de maladie; car l'expérience a prouvé qu'à l'aide d'un

travail à l'air libre, et de mœurs pures, faciles à conserver dans ces petites communautés, par leur isolement, non-seulement les maladies régnantes y sont inconnues, mais celles qui proviennent de vices héréditaires y trouvent une guérison qui demeure impossible partout ailleurs.

Si donc, Dieu permettait que notre parole fût entendue de tous les propriétaires qui sont dévoués à Marie, et s'ils usaient de leur position personnelle pour former en son honneur, et pour son service, chacun une petite corporation de dix adolescents, vivant du produit du travail agricole, et rendant à leurs patrons toutes sortes de services, voici quels en seraient les résultats très prochains.

Il y a encore en France, cent mille propriétaires ruraux pouvant disposer de dix hectares et plus, de terres de toutes qualités. La plupart des hommes de cette classe, appartiennent personnellement à quelqu'une des congrégations érigées en l'honneur de la Vierge immaculée; ou du moins leurs femmes, leurs filles, ou leurs fils, quand ils ont été élevés en de bons colléges, professent avec plus ou moins de ferveur cette dévotion : qu'ils leur donnent le gouvernement de la petite corporation pour aliment de leur piété et de leur charité, il n'y a pas de meilleure école d'ordre public et d'économie sociale et domestique.

Or si, à dix élèves par corporation, ces cent mille fondateurs enlevaient ainsi un million de jeunes gens des classes ouvrières à la corruption qui les attend, dans le cercle actuel de leur apprentissage, quelle gloire pour Dieu et pour Marie! quelle abondante moisson préparée pour le ciel! Quelle puissance de résistance à toute tentative de désordre et de révolution!

Un million de jeunes prolétaires gouvernés par cent mille bienfaiteurs pieux et charitables, ce serait le paradis sur la terre. Et pour l'agriculture, quel progrès! Des foyers de lumières et d'améliorations partout; l'enseignement pratique appliqué aux besoins de chaque localité; la production des denrées alimentaires décuplée; les races de bestiaux perfectionnées, leur nombre triplé et quadruplé! Or, tout cela arriverait, puisque le succès est réalisé déjà sur un petit nombre de points.

Nous nous bornerons à présenter à l'attention des serviteurs de Marie l'idée fondamentale du développement pratique de leur dévotion. Si le moment marqué par Dieu pour la régénération de la classe des travailleurs était arrivé, si notre première pensée était accueillie avec quelque bienveillance, nous entrerions dans de nouveaux détails, et nous montrerions, *par des faits*, peu nombreux encore, mais concluants, combien d'applications sortiraient naturellement de la fondation de ces petites corporations chrétiennes de travailleurs, disséminées sur toute l'étendue du sol de la France, et montrant partout ce que peut, pour l'ordre et la sûreté du pays, la multiplication de ces réunions de bons jeunes gens donnant l'exemple de la soumission aux lois divines et humaines, et de la perfection du travail.

Après avoir entrepris de telles œuvres avec une vue de dévotion et de charité, les patrons de ces petites communautés seraient récompensés de leurs sacrifices par des avantages de l'ordre humain et matériel, tels que Dieu les donne si généreusement, par surcroît, à qui a commencé par rechercher sa gloire et la sanctification des âmes.

Le plus modeste édifice élevé à l'honneur de sa Mère, n'est-il pas l'objet des plus précieuses faveurs?

Courage donc, et persévérance dans la poursuite du bien; et l'auteur du mal sera vaincu.

UN MEMBRE DE L'ARCHICONFRÉRIE.

UNE TERRISSE.

Une *terrisse* est, dans le pays de Liége, un amas de schistes houillers provenant d'anciennes exploitations abandonnées. Vous en trouverez beaucoup, notamment à Seraing. Or, l'une de ces *terrisses* sert d'emplacement à plusieurs maisons appartenant au sieur Dawans, jardinier, rue Saint-Éloi. Une cour commune est ménagée entre les habitations. Eh bien! entrez dans cette cour, enfoncez votre canne à un pied de profondeur dans le sol, retirez-la, approchez une allumette de l'orifice du trou, et à l'instant vous verrez jaillir une grande flamme bleuâtre, qui durera jusqu'à ce qu'on l'éteigne en soufflant dessus. Faites un trou plus grand; mettez-y un tuyau de poêle, allumez à l'extrémité supérieure, et à l'instant vous aurez une énorme gerbe de flammes, de deux mètres de hauteur! Voilà ce que j'ai vu, ce que tout le monde a vu, ce que vous pouvez voir tous les jours.

Ce n'est pas tout. Dawans est un homme d'expédients : il a voulu utiliser sa trouvaille; il a construit un petit canal en briques à un pied sous le sol, partant de la cour et arrivant jusqu'à son foyer. Aujourd'hui, vous pouvez voir sa cheminée constamment remplie d'une énorme flamme, qui sert à chauffer ses appartements et à cuire sa soupe. Les voisins ont trouvé plus simple de creuser un petit trou dans la cour même, et de placer leurs marmites au-dessus, supportées par deux briques. Ils mettent le feu, et tout est dit. On peut voir tous les jours, en passant devant la cour, un bataillon de marmites et de pots, posés là, à terre, en plein air, et dont le contenu est en ébullition, sans que l'on s'aperçoive d'où ils reçoivent la chaleur, car, pendant le jour, la flamme n'est pas perceptible. On croirait que ces vases sont là pour refroidir.

Et cela dure depuis plus de *trois* ans!

Un Touriste.

LE BOUTON

Un bouton promettait la plus brillante fleur :
Que donna-t-il? hélas! La fleur la plus vulgaire.

Craignez pour vos enfants un début trop flatteur :
Au bouton bien souvent la fleur ne répond guère.

LE TORRENT ET LE RUISSEAU.

FABLE.

Avec un grand fracas, du sommet des montagnes
Tombait un torrent mugissant :
Un ruisseau près de là s'en allait doucement,
De ses tranquilles eaux fécondant les campagnes.
Et le torrent disait : « Pauvre ruisseau dormant,
Que je vous plains! tandis que bien loin à la ronde
On entend le bruit de mon onde,
Vous vous traînez languissamment
Et vous passez inconnu dans le monde. »

L'humble ruisseau répondit au torrent :
« Oui, je passe inconnu, mais votre eau vagabonde
Détruit, et la mienne féconde;
Je coule en une paix profonde,
Et tandis que, souillé par un limon impur,
Vous roulez votre eau jaunissante,
Le soleil d'or se mire en mon onde dormante,
Et du ciel en mon sein je reflète l'azur! »
Ainsi calmes et purs passent les jours du sage;
Le vent des passions n'en trouble pas le cours :
De la Divinité son cœur simple est l'image,
Semblable à l'onde du rivage,
Qui réfléchit l'éclat et la paix des beaux jours.

A. DE SÉGUR.

SAINTS DU MOIS : 3 SEPTEMBRE, SAINT AYOUL, (*voir page* 321); — 7 SEPTEMBRE, SAINTE REINE D'ALISE



SAINTE REINE D'ALISE

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la neuvième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 septembre 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.



SAINTE TANCHE. — 10 OCTOBRE

HISTOIRE, LÉGENDE, ARCHÉOLOGIE

La plaine d'Arcis-sur-Aube en Champagne, du côté de Châlons, a des tristesses d'aspect sans analogues. Ce n'est pas le paysage breton, âpre, sauvage, rocheux, où le druidisme a soulevé ses dolmens ; ce n'est pas davantage la profondeur sablonneuse, mais accidentée des landes du Gâtinais ; c'est une longue et large vallée sans fin qui, de toutes parts, attriste et fatigue les yeux lorsqu'on en sonde les profondeurs.

Malgré le labeur opiniâtre qui a fécondé ce sol maigre, l'homme n'a pu parvenir à modifier sa physionomie. Les conifères plantés çà et là ajoutent encore à la mélancolie du tableau. Dans ces champs de terre grise à reflets blanchâtres, des arbres étiolés grelottent au vent comme des enfants perdus de la végétation. De loin en loin, pourtant, de minces filets d'eau, encadrés dans une étroite marge de verdure, entrecoupent le plateau. Mais c'est un contraste qui rend l'aspect général plus saisissant.

Dans cette plaine se trouvent disséminés quelques villages, et dans leurs intervalles, il y a d'immenses solitudes, rarement troublées par le voyageur.

C'est dans un de ces endroits déserts, dans les champs qui s'éloignent de Lhuîtrelle, que sainte Tanche fit à sa vertu le sacrifice de sa vie.

La tradition légendaire est une des plus gracieuses et des plus poétiques que nous connaissions.

Dans la première moitié du septième siècle, vivait un riche laboureur établi aux environs d'Arcis. Ce laboureur avait une fille d'une beauté angélique et d'une rare perfection corporelle. Toutefois, cette beauté était le moindre des dons de la jeune fille. Elle était bonne, douce, patiente, humble et d'une profonde piété. Sans les devoirs qui la retenaient auprès de ses parents, elle se fût retirée dans un monastère. Mais il lui parut plus méritoire de subir les nécessités et les devoirs de sa condition, que de s'y soustraire; faute de pouvoir se consacrer à Dieu, elle se consacra aux œuvres qu'il commande. Jamais un pauvre ne tendit vainement la main à la jeune fille ; jamais un malade ne souffrit près d'elle, privé de ses consolations et de ses soins. Les serviteurs de son père la vénéraient ; les pauvres la chérissaient. Sainte Tanche était une sorte de déléguée de la Providence pour les malheureux, les orphelins, les malades, les voyageurs et les pauvres ; quand elle ne pouvait plus rien donner, elle avait encore de la compassion, des larmes et des consolations à offrir. Sa charité n'avait d'égale que sa modestie. Jamais sa main gauche ne sut ce qu'avait fait sa main droite. Sa foi et sa dévotion, sans cesser d'être austères, étaient toujours aimables. Le devoir semblait si facile quand on le lui voyait accomplir, que l'angélique jeune fille trouva de nombreuses imitatrices au milieu de celles dont elle était devenue l'exemple et le modèle.

Or, un jour de fête, un cousin du père de la vierge champenoise, et son parrain, invite ses parents à venir chez lui.

Le père et la mère partent. Ils viennent à Arcis, laissant la maison à la garde de leur enfant.

Leur hôte s'étonne de ne pas voir Tanche avec eux, et demande la raison de son absence. Vainement son père allègue des soins domestiques ; le parrain veut sur l'heure qu'on aille chercher sa filleule.

Alors un domestique monte à cheval, et quitte Arcis pour aller à l'habitation du parent de son maître.

En arrivant, il fait connaître l'objet de sa démarche, et selon ses ordres il presse la jeune fille de le suivre. La sainte hésite un instant, mais ne voulant pas résister aux désirs de son parrain, elle monte un des deux chevaux que conduit le valet, laissant derrière elle l'habitation paternelle, et s'abandonnant à son guide.

Dans un endroit isolé que les légendes nomment « la Beinne, » le valet, transporté par la beauté de celle qu'il accompagne, et poussé par une pensée infernale, oublie ce qu'il doit au rang de la jeune fille, à ses vertus, à ses propres devoirs ; il ose lui faire des propositions infâmes.

Rouge, confuse, indignée, Tanche essaie d'amener le misérable à de meilleurs sentiments. Mais le valet n'écoute rien ; malgré les paroles de la jeune fille, malgré sa conscience qui lui crie d'arrêter, il persiste, et des paroles il veut arriver aux violences.

En ce moment suprême, Tanche, éperdue, jette un regard de détresse autour d'elle. Ses yeux ne rencontrent que la solitude et l'immensité : la terre et le ciel. Mais si les hommes ne peuvent entendre ses cris et voir ses pleurs, Dieu peut tout. C'est à lui que la sainte jeune fille adresse mentalement sa prière.

— Faites, Seigneur, dit-elle, que j'échappe à toute souillure; reprenez en échange la vie que vous m'avez donnée.

Dieu entendit la prière et accepta le sacrifice. En effet, la frêle enfant résiste victorieusement à tous les efforts. L'agresseur veut la précipiter du haut de sa monture, mais Tanche l'a prévenu : elle saute à terre, et elle attend sans frayeur l'issue de la lutte. Chaque effort du valet pour la renverser est stérile. Les pieds de la jeune fille semblent rivés au sol ; ses mains ont une vigueur qui déconcerte l'assaillant. Ferme, inébranlable, elle rend toute tentative superflue. Exaspéré de son insuccès, le valet tire son épée et frappe du pommeau le beau visage de la sainte. Le sang coule et la victime tombe à genoux, invoquant l'intercession de la Vierge Marie. C'est alors

que l'assassin, désespérant de vaincre sa victime, lui tranche la tête et disparaît[1].

Comme saint Denis, frappé par ses bourreaux, sainte Tanche se relève et prend dans ses mains sa belle tête rayonnante de beauté; un ange, laissant derrière lui un sillon lumineux, arrive des profondeurs du ciel, et la conduit dans le val de Lhuître, au pied d'une aubépine, dont les blanches pétales, soudain écloses, se colorent d'un rose vermeil. C'est dans cet endroit que s'arrête et retombe, pour ne plus se relever, celle dont l'âme vient de remonter vers Dieu.

C'était le 10 octobre 637.

Mais le lieu est désert, hanté par des bêtes féroces et exploré par les oiseaux de proie; il faut une sépulture virginale à la vierge.

Tout à coup une légion d'anges illuminant les airs à leur passage, descendent du ciel au milieu du bruit de divines harmonies; la terre s'ouvre, et par leurs mains la jeune fille est ensevelie sous un gazon fleuri. Symbolique tombeau, cette fosse est protégée et fermée en un moment par un rempart d'églantiers couverts de roses, de prunelliers, de ronces et d'aubépines en fleurs, auxquels se marient des viornes, des clinatites et des liserons, odorant bosquet où viennent chanter les oiseaux, dans une saison où les fleurs cessent de fleurir et les oiseaux de chanter.

Mais poursuivons : la légende ne s'arrête pas là.

Il y a plusieurs années que sainte Tanche a disparu, et personne au monde ne sait ce qu'elle est devenue. Une nuit, et ainsi trois nuits de suite, un homme craignant Dieu la voit en songe dans son tombeau fleuri; une voix d'en haut lui recommande d'aller à sa recherche.

Cet homme s'adresse à un prêtre d'Arcis, qui lui fait éprouver la source de cette révélation, en lui imposant le jeûne et la prière.

La révélation et la vision reparaissent. Alors l'homme n'hésite plus; il attelle ses bœufs, et part accompagné du prêtre arcisien. En traversant le val de Lhuître, les bœufs s'arrêtent au pied d'un bocage : c'est celui de la vision. Leurs conducteurs fouillent la terre, découvrent le corps de la sainte, et le déposent sur leur chariot pour le conduire à Arcis. En traversant Lhuître, l'attelage s'arrête encore, et malgré l'aiguillon, il refuse toujours d'avancer. La nuit survient, les deux voyageurs surpris par le sommeil, se couchent après avoir planté l'aiguillon en terre. Durant la nuit, la sainte apparaît au milieu des arbustes et des fleurs; au point du jour, quand les voyageurs se lèvent, l'aiguillon a pris racine et poussé trois branches chargées de feuilles. La manifestation est certaine; la sainte ne veut pas quitter la contrée où s'est accompli son martyre. Son corps est alors déposé dans l'église de Lhuître, où il fait des miracles. Ces miracles amènent des malades de tous les pays, qui viennent implorer leur guérison.

Pendant de longues années, pendant des siècles, les pèlerinages se continuent, et l'aiguillon reverdi devient un orme qui sert d'abri aux passants et aux voyageurs.

Dans ce qui précède, nous avons suivi presque littéralement la tradition légendaire. Elle est assez riche, pour n'avoir pas besoin des artifices du style. Elle est comme on le voit, d'un symbolisme délicat et charmant, c'est la poésie de la vertu exprimée, de la façon la plus ingénieuse, en même temps qu'un récit de tradition partant d'une réalité incontestée.

La réputation de la vierge martyre était encore très grande au dix-huitième siècle; on venait à l'église de Lhuître des pays les plus éloignés, et le père Desguerrois, qui a longuement rapporté la légende de sainte Tanche, relate les miracles qu'on attribuait alors à la sainte.

Au quinzième siècle, les reliques que possédait Lhuître furent contestées par la commune d'Ile-sous-Ramerupt. En 1441, l'évêque de Troyes, Jean Léguisé, se rendit dans le pays, accompagné de son official et de son promoteur, et confirma la présence des reliques à la chapelle du Bouchet de Lhuître.

Le village de Lhuître, comme la ville basse de Provins, quoique à un degré moins prononcé, a dû son ancienne importance aux reliques que possédait son église. Les aveugles, les paralytiques, s'assemblèrent bien longtemps sur les rives de Lhuîtrelle. Les prisonniers avaient aussi une dévotion particulière à sainte Tanche. Voici comment le P. Desguerrois rapporte la tradition qui avait engendré cette dévotion :

« Un noble gentilhomme de Boulogne-la-Grâsse,
» dit-il, avait ouï parler des merveilles de sainte
» Tanche : étant pris par les infidèles, lié mains et
» pieds par ces bourreaux, avec un carcan qu'ils lui
» mirent autour du cou, il fut resserré dans les ténè-
» bres d'une profonde prison. Se voyant ainsi comme
» désespéré de tout humain confort, il eut recours à
» Dieu, lequel il supplia instamment par les mérites
» de sainte Tanche; à grand'peine s'était-il recom-
» mandé chaudement à elle et fini son oraison, que
» ses piéges se rompirent, ses chaînes se détachèrent
» et son carcan s'ouvrit. La porte des prisons ne lui
» fut point fermée, et se voyant en pleine liberté, aisé-
» ment se sauva, et vint rendre grâces à Dieu et à la
» sainte, de sa délivrance tant inopinée; ce que lui-
» même publiquement témoigna lui être arrivé. »

Un remarquable édifice s'élève encore à Lhuître, comme un témoignage de la vénération séculaire dont on a entouré la mémoire de la sainte. Chaque siècle y a apporté sa pierre. On en va apprécier la valeur par la description qui complète cet article.

Une tour carrée domine l'édifice et s'élève au centre des transsepts; c'est un legs du douzième siècle, contemporain de Philippe-Auguste. L'art roman y a tracé le plein-cintre que va détrôner l'ogive; des moulures diamantées, qui se relient d'angle en angle après avoir servi d'archivoltes, enveloppent les baies géminées des abat-sons.

[1] *Sainteté Chrétienne*, par Desguerrois, page 150.

Trois colonnettes mono-cylindriques en application partagent les baies : un ange, un fou et un homme armé d'un marteau font relief au chapiteau. Des modillons denticulés et taillés en bestiaires portent la corniche. Sur la corniche, un toit flanqué de quatre clochetons triangulaires.

Le treizième siècle se montre à son tour dans la construction. C'est à l'abside qu'il faut en chercher la trace, dans l'arcature qui se développe le long des murs. L'ogive s'y combine avec le plein-cintre.

A la fenêtre septentrionale du chœur, se ramifient des meneaux cylindriques, épanouis en trilobes et en quatre-feuilles à la pointe de l'ogive ; c'est l'architecture du treizième siècle qui règne là en maîtresse.

A la fenêtre méridionale, le quinzième siècle se manifeste par la présence des meneaux. Une rose à six pétales trilobées sur arcs en ogives et mélangées avec des quatre-feuilles et des trèfles, flamboie au sommet de la fenêtre.

Le portail méridional, en arc surbaissé, double sa baie sous voussoir, et montre son réseau flamboyant, partagé par une niche où se trouve, par une inspiration facile à comprendre, la statue de la *Mère des douleurs*.

Nous voici au portail. C'est élégant et c'est beau.

De chaque côté montent, de redans en redans, jusqu'à la base d'un pignon, deux contreforts engagés en œuvre, couverts au sommet, sur leur face externe, de clochetons à crochets ; dans les angles inférieurs internes, de pinacles appliqués, de triples clochetons et de couronnements triangulaires à crochets.

Sur la façade comprise entre les deux contreforts, s'inscrit un arc en accolade, semé de feuilles sur ses rampants et panaché au sommet par un pédicule végétal, qui vient se marier avec la riche sculpture appliquée au-dessus. Cette application est une des plus gracieuses et des plus riches sculptures qu'ait produites la fin du quinzième siècle.

Une arcature prismatique trilobée sous corniche ; au-dessus en façon de frise une succession de cercles évidés en trèfles, qui supporte un tore elliptique bordé de rinceaux et surmonté d'une crête lancéolée, telle est cette jolie décoration. Au-dessus vient encore un large cintre ogival dans lequel tourne une rose dont les serpentaux prismatiques, portés par un trumeau-pinacle, se trilobent de rayon en rayon.

Nous sommes au pignon.

De chaque côté de ses gables, un contrefort latéral se prolonge en clocheton fleuri et frontonné.

Le long des rampants, des feuilles à nervures grasses et à feuillages déchiquetés, se succèdent en crochets.

Au sommet, sur un piédestal, plane la figure de l'archange Michel terrassant le dragon.

Revenons à la porte, dont nous venons de signaler le riche encadrement.

Une base surhaussée oblique dans le mouvement biais de la voussure. C'est de là que montent les gorges creusées dans toute l'épaisseur de la voussure ; elles se brisent en se rencontrant, à la pointe de l'arc dont elles forment la décoration. C'est dans ce cadre que la baie et le tympan sont renfermés.

La baie est divisée en deux parties par un trumeau avançant sur l'angle, qui reproduit les motifs appliqués aux contreforts, mais dans de petites dimensions. Un arc surbaissé, semé de moulures et de filets qui encadrent la double entrée, sert de base au réseau à jour du tympan.

Ce réseau est commandé par une jolie niche à dais frontonné sous laquelle est abritée une statuette de la Vierge. A droite et à gauche, des meneaux en prisme, droits et contournés avec ornements trilobés.

A gauche du portail, une tourelle d'escalier construite sur un plan octogone.

A droite une petite porte dans le caractère de la grande.

Chaque contrefort, du portail à l'abside, est dominé par une aiguille sculptée, frontonnée et feuillagée.

L'intérieur de l'église n'est pas au-dessous de l'idée qu'en donne l'extérieur.

Des tambours de colonnettes fasciculées la supportent. Les voûtes sont en arête, excepté celles du centre de la croisée et du portail. Les nervures sont en croisées d'ogive. A l'entrée du sanctuaire, une inscription rappelle la sépulture d'Artus de Villart, seigneur de Lhuître, en partie, et qui mourut en 1610.

Un retable, une piscine et la cuve baptismale de la chapelle des fonts sont à signaler encore.

La cuve est à huit pans, décorée de colonnes entre lesquelles des figures d'évangélistes et d'apôtres sont sculptées sous une frise d'enroulements. Les figures ont pour appui, un soubassement à dessins chevronnés. Ce très rare objet d'art appartient à l'époque romano-ogivale de transition (fin du douzième siècle). Il est plus ancien et aussi curieux que la cuve baptismale de l'église Sainte-Croix de Provins [1].

Le retable appartient à la renaissance ; son exécution tendue et dramatique ne manque pas de style ; au milieu des défauts de la sculpture de cette époque, il y a d'éminentes qualités.

Le sujet de cette ronde bosse est la Passion. Des encadrements de pilastres formant portiques, des frises, des cintres, des frontons, des culs-de-lampe, partagent les scènes de ce beau retable, qui est arrivé jusqu'ici, sans subir de mutilations.

La piscine qu'on voit au bas-côté sud, est comme la cuve baptismale de l'époque transitoire du douzième au treizième siècle. Le trèfle, le trilobe et le plein-cintre s'y rencontrent dans un ensemble aussi rare qu'harmonieux. On ne trouve presque plus de piscines de cette date.

Par l'ensemble, comme par les détails on voit que l'église de Lhuître était riche et fréquentée [2]. Sa valeur

[1] La cuve de Provins, qui provient de l'abbaye de Saint-Jacques, avait été donnée en 1230 par Marguerite de Sergines. On y a représenté les cérémonies d'un baptême.

[2] L'église de Lhuître, longtemps méconnue, est classée parmi les monuments historiques. Elle a 49 mètres de long, 18 mètres de large à la nef ; la tour jusqu'à la croix mesure 38 mètres.

archéologique témoigne de la reconnaissance des pèlerins qui naguère venaient aux reliques de la jeune vierge, pour y chercher la guérison et la consolation.

Autrefois, il y avait deux chapelles construites sur le territoire de Lhuître, en l'honneur de sainte Tanche. La plus ancienne était en bois, et contemporaine de Charles VI. La seconde, qui renfermait le tombeau de la sainte était de pierre et d'une belle construction.

Selon la version du P. Desguerrois, le corps de sainte Tanche fut importé en Angleterre, sans cependant interrompre les pèlerinages. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Bénédictines de Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes avaient, dans leur monastère, le chef de sainte Tanche, renfermé dans un reliquaire d'argent. D'ailleurs, la confirmation des reliques de sainte Tanche, faite à la chapelle du Bouchet en 1441, prouve que les Anglais du temps de Charles VI n'avaient certainement emporté qu'une partie des ossements de la vierge martyre, honorée longtemps depuis dans la contrée.

Amédée Aufauvre.

CAUSERIE

15 octobre 1856.

Le couronnement de l'empereur Alexandre a reporté toutes les imaginations vers ce grand empire russe, qui nous préoccupait si différemment il y a un an à peine. En lisant le récit de ces fêtes, dont la magnificence orientale emprunte un nouveau charme par le contraste des habitudes et des mœurs du Nord, au sein desquelles se déploient tant de splendeurs, en admirant le puissant prestige de la royauté parmi ces peuples que l'abus de la civilisation n'a point encore gâtés; en voyant la Religion mêler ses pompes augustes aux joies nationales, et consacrer l'inauguration d'un pouvoir nouveau, les cœurs catholiques laissent tout naturellement échapper l'expression d'un amer regret. Pourquoi faut-il que le schisme de Constantinople, né sous le diadème de l'Empire d'Orient, au milieu des arguties d'un peuple dégénéré, fruit de l'ambition hypocrite et des intrigues de l'indigne Photius, soit devenu l'héritage des populations pleines d'énergie et d'avenir, de vigueur virile et de dévotion sincère, qui viennent de donner au monde le plus noble et le plus bel exemple d'amour pour leur souverain, et pour le Dieu de qui relèvent les empires !

Le Catholicisme a été glorieusement représenté à ces solennités où l'univers entier avait été convoqué. On ne peut lire sans attendrissement le trait de charité modeste et dévouée de l'illustre prélat que S. S. Pie IX avait envoyé à Moscou pour cette circonstance. « Le lendemain du bal donné par l'ambassade anglaise, dit un journal, un domestique des plus subalternes de la maison de lord Granville tomba tout à coup sérieusement malade dans la nuit. Le mal prit bientôt un caractère si alarmant, que le médecin, appelé en toute hâte, considéra son état comme désespéré. Averti de sa position, le malade, catholique de religion, demanda instamment le secours d'un prêtre. Lady Granville, comme on le sait, appartient elle-même à notre communion. Elle s'empressa de donner des ordres pour que l'on trouvât immédiatement un prêtre sachant l'anglais, chose difficile à Moscou. Ce ne fut qu'à la nonciature qu'on parvint à découvrir un ecclésiastique qui arrivait de Rome, et qui, malgré les fatigues d'un voyage long et précipité, s'empressa de se lever au milieu de la nuit et de courir à l'ambassade anglaise.

A sa vue, le pauvre malade jeta un cri de joie : « Enfin, dit-il, je pourrai donc me confesser avant de mourir ! » Le prêtre entendit sa confession, et ne se retira qu'après lui avoir donné toutes les consolations qu'il avait puisées dans son noble cœur.

» — Courage, mon ami, lui dit-il en le quittant, je reviendrai vous voir demain matin.

» Le lendemain, en effet, le prêtre revint dans la matinée. Le malade se trouvait hors de danger.

» Dans le même moment, lady Granville venait elle-même s'informer des nouvelles de son serviteur; elle aperçut le vénérable ecclésiastique assis au pied du lit. A sa vue, elle jette un cri de surprise :

» — Quoi ! c'est vous, monseigneur, s'écria-t-elle, vous-même qui avez daigné venir assister notre pauvre malade !

» — J'étais le seul prêtre, répondit celui-ci, qui sût l'anglais. J'en rends grâces à Dieu, puisque cette circonstance m'a permis de remplir cette nuit l'un des plus saints devoirs de mon ministère. »

Ce prêtre était monseigneur le prince Chigi, envoyé par Pie IX pour complimenter l'empereur Alexandre, au sujet de son couronnement. Merveilleuse puissance de la charité catholique, qui, sur une terre désolée par le schisme, réunissait près du lit d'un pauvre malade, le légat d'un Pape et l'ambassadrice d'un État protestant, fille dévouée du Saint-Siége! Puissent ces exemples de vertu germer sur le sol moscovite, et préparer le retour à l'unité, d'un peuple auquel il ne manque que cette seule véritable grandeur.

C'est sans doute un vœu de ce genre, mêlé à la reconnaissance de nos vaillants soldats de Crimée pour la protection dont l'auguste Marie a couvert leurs armes, qui vient d'inspirer la pensée de consacrer à la Sainte Vierge, une statue sous l'invocation de Notre-Dame d'Orient, dans la chapelle de l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains. Certes, ils se sont bien montrés les dignes fils des croisés, ces nobles enfants de la France, qui ont fait revivre en Orient les souvenirs de foi et de vaillance des anciens chevaliers. Le R. P. de Damas, l'un des héroïques apôtres de cette expédition, présidait la cérémonie de

Bourbonne-les-Bains, qui avait été fixée au 8 septembre, jour anniversaire de la prise de Sébastopol, l'un des plus beaux faits d'armes des temps modernes, et d'une campagne qui résume, à elle seule, toutes les grandeurs, toutes les souffrances et tous les courages. Il était beau de voir le saint prêtre, entouré d'une foule de blessés de notre armée d'Orient, frères d'armes de ceux que le fer, les boulets et les maladies ont moissonnés par milliers, et, dont au péril de sa vie, il avait recueilli les confidences suprêmes et béni les derniers moments ; il était beau de l'entendre rappeler, avec l'éloquence du cœur le plus ému, les scènes de valeur et de gloire, de piété et de foi, dont ils avaient été ensemble les témoins et les auteurs.

« Il y a un an aujourd'hui, s'est écrié l'orateur chrétien, que l'aurore de la fête de Marie se leva sur notre victoire ; les rayons du soleil éclairèrent les débris de la cité vaincue, et cette grande ville, reine de la mer Noire, comme une princesse en deuil assise sur des cendres, semblait pleurer sur ses ruines fumantes, sa grandeur disparue, et incliner son sceptre devant la gloire de la France.

» N'est-il pas bien consolant de retrouver la France au dix-neuvième siècle, l'épée de la France pieusement abaissée devant Celle qui s'appela *Notre-Dame*, dans la langue chevaleresque du moyen-âge ; de voir le nom de Marie inscrit encore en tête de nos victoires, comme aux jours glorieux de Lépante, où l'Europe catholique la salua du titre de « Secours des Chrétiens : *Auxilium Christianorum.* »

On a blâmé le goût des statues que chaque cité, chaque village même élève, depuis ces derniers temps, à tous les grands hommes. Ce n'est pas pourtant que nous n'ayons plus de héros qu'en pierre ou en marbre ; pourquoi donc jeter le ridicule sur cette tendance, et dire que notre siècle s'appellera dans l'histoire le siècle des statues ? On pourrait répondre : — Tant mieux. C'est qu'il est le siècle de la reconnaissance. Et ne voyez-vous pas que c'est relier le passé au présent ; que c'est fixer la tradition du génie, de la gloire, de la vertu ; que c'est doter notre patrie d'un musée grand comme son territoire, perpétuer le souvenir des bienfaits, élever la pensée et l'intelligence des masses, provoquer les sentiments d'une noble émulation, réveiller tous les instincts généreux et grands. On a tant fait depuis cent ans, pour briser la chaîne de la tradition et isoler la génération nouvelle de tout le passé, comme si le talent, la science, le mérite, la gloire ou le génie eussent été inconnus en France avant l'ère de la philosophie et des révolutions ! Il est vrai que les extrêmes se touchent. Je ne sais plus quel village des environs de Paris élevait récemment une statue à Galland, le traducteur des *Mille et une Nuits.* Il faut convenir que c'est découper en pierre ou en bronze une bien grande pauvreté ; la place publique du village en question ne s'est guère enrichie : mieux eût valu peut-être attendre une illustration plus réelle ; en conscience un père ne peut pas dire à ses enfants, en leur montrant la statue du traducteur des *Mille et une Nuits : Sic itur ad astra.*

Mais par exemple, qui n'applaudirait à la noble pensée qui vient d'inaugurer, dans la ville de Valenciennes, une statue en marbre à Froissart, ce chroniqueur tout empreint de notre vieille naïveté gauloise, dont nous devrions être aussi fiers que les Athéniens l'étaient de leur sel attique. En l'an de grâce 1350, quand cet enfant de Valenciennes écrivait ses récits pleins de charme et de *simplesse,* il ne songeait pas aux honneurs de la sculpture, qui viennent de lui être décernés. Cependant il portait haut la responsabilité de sa mission d'historien. Qui n'aimerait les graves et solennelles paroles inscrites au début de son livre ? « Affin que les honnorables emprinses et nobles adventures et faicts d'armes par les guerres de France et d'Angleterre soyent notablement enregistrez et mys en mémoire perpétuel, par quoy les preux ayent exemple d'eulx encouraiger en bien faisant, je vueil traicter et recorder hystoire de grant louenge. Mais avant que je la commence, je requiers au Sauveur de tout le monde, qui de néant créa toutes choses, qu'il vueille créer et mettre en moy sens et entendement si vertueux que je puisse continuer et persévérer en telle manière, pour tous nobles cueurs encourager et leurs monstrer exemple et matière d'honneur. » Sans rien ôter au mérite du traducteur des *Mille et une Nuits,* il y a des gens qui préfèrent ce style et ces histoires aux aventures les plus merveilleuses de Schéhérazade.

Il y a deux cent cinquante ans à peu près, dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes, qui fait actuellement partie du département de l'Ain, et qui appartenait alors à la province de la Bresse, un modeste curé se dévouait aux obscures fonctions de son saint ministère. Il passait les nuits près du chevet des malades, les journées à faire le catéchisme aux petits enfants, à servir les pauvres, à consoler les misères, à secourir les indigents. Il était le père de tous ceux qui n'avaient plus de père ; son cœur semblait assez grand pour embrasser toutes les infortunes, sa charité assez généreuse pour les soulager. A cette époque, son nom, connu seulement des malheureux, était ignoré dans le monde : depuis lors toutes les générations l'ont béni, comme celui du héros de la charité, c'est le nom illustre à jamais de saint Vincent-de-Paul. Le 29 septembre dernier, la ville de Châtillon-les-Dombes érigeait une statue en bronze à saint Vincent-de-Paul, au milieu de la place publique. Et maintenant, dans cette ville, que la présence d'un saint a illustrée, les mères diront à leurs enfants, en leur montrant les traits vénérés de Vincent-de-Paul : Il fut le père des orphelins, l'appui des délaissés, le soutien des vieillards, la providence de tous les désespérés. C'est lui qui a fondé ou renouvelé tous les hospices de France ; c'est lui qui a institué les Sœurs de la Charité. Nos pères furent bien heureux, car ils l'eurent quelque temps pour curé : pour nous, sa statue nous protége et du haut du ciel il continue à nous bénir.

Il serait bien insensible le cœur qui ne comprendrait pas ce qu'un pareil hommage renferme de touchant et d'élevé ; ce qu'il y a de noble et de consolant dans la présence ainsi perpétuée du Bon-Pasteur au milieu de ses enfants.

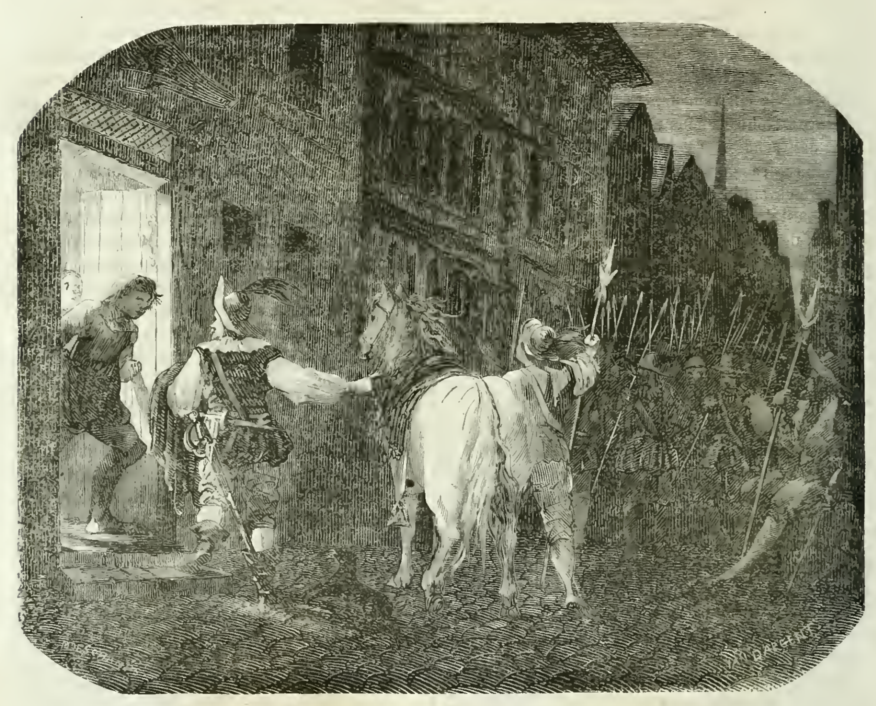
Laissons donc se continuer le mouvement qui porte la génération actuelle à se glorifier des grands hommes du passé ; c'est en préparer de nouveaux pour l'avenir. Laissons à chaque localité le droit d'être fière d'avoir fourni son illustration à la grande patrie, et d'avoir, elle aussi, sa page dans l'histoire.

J.-E. Darras.

L'ÉTOILE MYSTÉRIEUSE

Le récit, placé sous ce titre, est le résultat de la lecture d'un *Mémoire*, rédigé au commencement du XVII[e] siècle, par les religieux Franciscains de l'hôpital Saint-François-de-Vezins, en Anjou.

Les principaux détails du mémoire ont été scrupuleusement respectés. C'est donc plutôt un récit historique qu'une œuvre d'imagination. La singularité des incidents qu'un conteur eût hésité à imaginer dans l'intérêt de la vraisemblance, nous a paru nécessiter cette déclaration.



LA PATROUILLE DU GUET DE NUIT.

I. — LE COUVRE-FEU.

C'était par une nuit de septembre 1594.

Toute la cité de Londres était enveloppée dans les replis d'une de ces brumes grises, qui font du jour la nuit, et de la nuit le néant, dans la capitale de l'Angleterre. Pas une étoile n'avait pu transpercer de ses scintillations l'épaisseur cotonneuse de l'obscurité. — Le silence général n'était troublé que de loin en loin, par les brusqueries d'une violente rafale.

Au passage de la bourrasque, écho des tempêtes qui faisaient refluer sur la berge les eaux vitreuses de la Tamise, on entendait grésiller par ricochets, le long des toits, puis éclater sur le sol, avec le fracas sonore propre aux bruits nocturnes, les tuiles arrachées par le vent. Parfois c'était une enseigne, grinçante balançoire, dont la voix stridente jetait ses notes prolongées dans les murmures de la tourmente. A son tour un volet, errant sur des gonds criards, voltigeait en bruyante crecelle du mur au châssis, et du châssis au mur. Mais tous ces bruits accidentels, provoqués par les hasards du vent, se perdaient bientôt dans les puissantes et confuses clameurs de

la houle égarée parmi les méandres que formaient les rues de la cité.

Depuis longtemps le couvre-feu avait martelé ses notes impératives sur la robe sonore du beffroi de la tour de Londres. Aucune lumière n'était assez hardie pour braver les ordonnances. Les rues étaient désertes et traversées à leur entrée, à leur sortie, par les anneaux oblongs de leurs chaînes de sûreté. Tout dormait ou à peu près.

Cependant, vers le milieu d'une des petites rues perpendiculaires à la Tamise, une infraction, éclatante comme un défi, signalait ostensiblement une maison, dont l'extérieur offrait une de ces physionomies si curieuses, particulières aux constructions du XVIe siècle.

Au rez-de-chaussée, une boutique fermée de volets en feuilles à charnières, occupait du haut de deux marches tout le développement de la façade, sauf, toutefois, une porte de corridor, semée, comme les volets, de boulons symétriquement disposés. Un



SIM ET SON BOUQUET.

auvent prolongé, rayé sur les joints de baguettes en quart de rond, protégeait la boutique et abritait les passants.

A partir de la sablière, sur laquelle se profilait une élégante moulure, un revêtement d'ardoises découpées en écailles de poisson montait jusqu'au pignon. Sur une frise, ménagée au-dessous de la corniche, étaient inscrits ces mots :

Visita, Domine Jesu, habitationem hanc et omnes insidias inimicorum a longé repelle.

Les fenêtres jumelles du premier étage s'encadraient dans des pilastres à cannelures faisant bordure et galerie d'appui. Des figurines d'angelots en oraison, et dont les mains soutenaient des légendes, flottant en spirales, s'ajustaient dans la bordure. Au second étage une disposition analogue, mais moins décorée, complétait l'ensemble. Un double encorbellement faisait saillir étage sur étage. Chacun d'eux laissait voir, taillés en feuillages et en têtes grotesques, les bouts du solivage. Le poinçon du pignon,

largement sculpté, représentait, suspendu en cul-de-lampe, un groupe de saint Crépin et de saint Crépinien au moment où des soldats viennent arrêter les deux saints artisans. Chaque imposte, placée au-dessus des portes du rez-de-chaussée, laissait voir les mailles de plomb d'un vitrail en losange.

Cette maison, construite pendant le règne de Henri VIII, était comme une protestation matérielle contre les envahissements de la réforme. Implanté avec ses déchirements par Henri VIII, vers la fin de son règne, définitivement fondé par Edouard VI et consolidé par Elisabeth, le nouveau culte avait déjà fait sentir son influence sur les mœurs et sur les habitudes. En changeant de croyance, le peuple anglais avait perdu le sentiment de l'art, et obéi au système outré des luthériens de Genève; la rigidité presbytérienne, qui frappait les magnificences catholiques en ennemies, avait du même coup atteint au cœur l'art civil, qui puisait dans l'art religieux ses principaux éléments.

Le contraste que formaient avec cette maison, qui remontait à peine à soixante ans, les maisons voisines, bâties peu de temps avant la date à laquelle se place notre récit, marquait l'intervalle qui séparait l'époque catholique de l'avénement du protestantisme. Nues, froides, tristes à l'œil, ces maisons donnaient un relief particulier à l'habitation que nous venons de décrire.

Ajoutons un détail oublié. Au-dessus de la porte de la boutique se balançait une enseigne, décorée d'une botte enluminée de jaune, au-dessus de laquelle on lisait : A LA BOTTE-D'OR ; au-dessous : WILLIAMS GIRL SHOEMAKER (cordonnier).

Or, dans la nuit qui nous sert de début, le treillis plombé de l'imposte se dessinait en vigueur sous le rayonnement d'une lumière intérieure. Des marteaux frappaient des coups assourdis par le cuir, tandis que le cliquetis du fer des tranchets passait aigrement de la boutique au dehors. Maître Girl et ses compagnons travaillaient avec ardeur, malgré le couvre-feu, malgré l'heure avancée de la nuit.

Tout à coup, de l'extrémité de la rue aboutissant à la Tamise, un piétinement sourd et lointain se fit entendre; le bruit confus et indéfinissable d'abord, au milieu des bruissements de la tourmente, devint bientôt plus distinct : c'était un groupe d'une demi-douzaine de soldats, la salade en tête et la pertuisane à l'épaule, qui s'avançaient dans la rue.

— Oh ! oh ! fit l'un d'eux, qui semblait diriger la petite troupe, voici là-bas un bourgeois qui ne respecte guère les ordonnances du Prévôt; tant pis pour lui, foi de Parkinson, il saura ce qu'il en coûte de se frotter au *couvre-feu*.

— Peste soit du veilleur ! dit un des hommes de patrouille, en grommelant; il va prolonger notre promenade par un temps à ne pas mettre un presbytérien à la porte.

— Vous dites cela, Nicholson, objecta le sergent, parce que vous êtes anglican, ce qui fait votre éloge, mais aussi parce que vous aimez vos aises et la chaleur du poêle; le temps est frais, et la boue de la cité un peu épaisse, j'en conviens, mais vous savez !...

— Quoi ? répliqua le mécontent, en élevant le falot qui servait à guider la patrouille, pour voir, sur la figure de son chef, la fin de la phrase que le sergent avait laissée suspendue à dessein.

— Parbleu ! et notre part d'amende, que nous pouvons convertir en whisky ?

— C'est juste, répondit le porte-falot, rasséréné par la perspective d'un verre d'eau-de-vie de grain.

La patrouille continua d'avancer en silence.

Quelques minutes après, les manches des hallebardes exécutaient un roulement prolongé sur les volets du contrevenant.

— Qui va là ? répondit une voix de basse, dont l'émission n'était nullement nuancée par la frayeur qu'inspirait aux bourgeois la sévérité des ordonnances.

— Watchmen ! au nom de Sa Majesté la Reine, ouvrez !

— Passez, répondit la voix de l'interlocuteur du sergent; le guet n'a pas à faire ici.

L'accent net et vif qui caractérisait la réponse dénonçait un délinquant résolu.

Il y eut au dehors et au dedans un moment de silence.

Le sergent s'attendait à une de ces résistances assez communes à cette époque de fermentation politique et religieuse. Le bruit des voix, des marteaux, et le brouhaha propre aux ateliers en action, indiquaient une réunion assez nombreuse. La solidité de la clôture offrait d'ailleurs un obstacle sérieux à des gens mal armés.

Le sergent Parkinson réfléchit un instant avant de se décider à constater *de visu* le flagrant délit à ses risques et périls.

Il frappa de nouveau.

— Je répète ma sommation, dit-il de sa voix la plus majestueuse : Au nom de Sa Majesté la Reine, ouvrez !

Contre son attente, la même voix lui répondit d'un accent goguenard :

— Soit, puisque vous le voulez; mais tant pis pour vous.

Parkinson flaira une menace. Ses subordonnés eurent la même idée, car ils mirent instinctivement leurs pertuisanes en arrêt, pendant que le sergent portait la main à la garde de son épée.

La patrouille redoutait une de ces luttes où, soit dit en passant, le guet n'avait pas toujours le dessus.

Elle se trompait. La lumière continua à briller, et aucun bruit particulier ne se fit entendre. Seulement un gros verrou grinça et glissa dans ses garnitures : la porte s'ouvrit. Un rayon lumineux s'échappa par l'ouverture, se brisa en éclairs sur les fers de lance, et illumina les flaques d'eau qui couvraient de leurs découpures le sol de la rue.

Avec la gerbe de lumière sortit en chœur un formidable éclat de rire.

Le sergent offensé se redressa, et tortilla furieu-

sément sa moustache, en entrant suivi de ses soldats dans l'atelier du cordonnier. Ses yeux visaient au terrible.

Pourtant personne ne parut effrayé de ces symptômes.

— Où est le maître de céans ? dit Parkinson.

— Le maître ! c'est moi, dit un petit homme d'opulente encolure et de mine assez railleuse.

— Fort bien. Approchez, Nicholson, dit le sergent au porte-falot, qui tira de ses chausses un cahier maculé et une écritoire de corne.

— Ecrivez, Nicholson, et vous, cordonnier de belle humeur, répondez.

Nicholson s'appuya sur une table, Girl croisa ses bras, et donna à son visage une de ces expressions irritantes qui tiennent le milieu entre la moquerie et la gravité.

Le sergent était tout à fait hors de ses gonds.

— Vos noms, âge, qualité et profession ? dit-il en martelant les mots.

— Rien de plus facile, sergent ; toute la rue, tout le quartier, puis-je ajouter, connaît Williams Girl, le neveu du vieux James Girl, franc tenancier et électeur. Je suis maître en cordonnerie, garde de la communauté ; mon enseigne, à la *Botte-d'Or*, est connue de toute la noblesse de la cour, dont je chausse bon nombre de pieds. Ajoutez, si vous voulez, que je suis brigadier du guet-assis, qui contribue, avec le guet-royal, à la sûreté de la bonne ville de Londres.

— C'est bien, c'est bien, dit Parkinson d'un air détaché. Je n'ai pas besoin de toutes ces balivernes.

— Balivernes ! ce mot-là sent d'un mille les raisins trop verts ; d'autres trouvent que c'est quelque chose.

— Parmi les cordonniers, c'est possible : répliqua Parkinson.

— Parmi la noblesse, parmi les membres du Parlement, ne vous en déplaise, sergent, ajouta Girl, qui se trouvait trop au-dessus d'un watchman pour s'offenser de ses paroles. On compte avec les communautés nombreuses comme la nôtre ; nous ne chaussons pas seulement des pieds, nous donnons des voix.

— Peuh ! dit Parkinson en allongeant ses lèvres. Pour l'instant, maître Girl n'est qu'un vulgaire délinquant.

Un mouvement d'épaules et un sourire, son commentaire, furent la réponse du cordonnier.

— Un délinquant dans un cas fort grave, continua flegmatiquement le sergent.

Le sourire de Girl s'accentua et sembla se communiquer à toutes les figures de l'atelier.

— Il paraît que vous ne connaissez pas les règlements de police de la bonne ville de Londres ? continua le sergent.

— Pardon, on les a criés il y a deux jours, à son de trompe, dans tous les carrefours et dans toutes les rues de la cité ; en ma qualité de brigadier du guet-assis, je ne puis d'ailleurs les ignorer.

— A merveille ! donc, vous savez qu'il y a de l'amende.

— Je le sais.

— Une très forte amende.

Girl fit un signe de tête affirmatif.

— Et j'ajoute, quelques jours de prison.

— Trois jours, précisa le cordonnier en homme sûr de son fait, et du ton de quelqu'un que cela ne regarde pas.

— De sorte que le neveu de Girl, le franc tenancier, malgré son oncle, malgré sa qualité de garde, la noblesse des pieds de ses pratiques et son grade, ajouta le sergent, en grossissant ironiquement sa voix, ira ôter son bonnet au guichet de la Tour de Londres : Dam ! on ne plaisante pas avec le couvre-feu.

— Peuh ! fit à son tour maître Girl, en reprenant l'interjection dédaigneuse de Parkinson, pendant l'énonciation de ses titres.

— Monsieur le schérif vous dira cela en meilleurs termes, quand vous irez à son audience.

— J'en doute, fit d'un ton narquois le maître cordonnier.

— Et j'aurai l'honneur de vous signifier la chose.

— Quant à cela !...

— Eh bien ?

— Je suis sûr du contraire.

— Vous êtes vraiment le plus têtu des cordonniers.

— Non, et si j'étais moins révérencieux pour le corps des watchmen qui font ce qu'ils peuvent pour la sûreté de la ville, la patrouille de ce soir pourrait bien se repentir de ce qu'elle fait en ce moment.

— Maître, riposta le sergent offensé, je sais ce que peut excuser la mauvaise humeur, mais ne faites pas de menaces.

— Je ne menace point, je dis vrai. Pour le prouver, laissez-moi faire une question dans le genre de celles que vous m'avez adressées tout à l'heure.

— Qu'à cela ne tienne, je sais entendre la plaisanterie, continua Parkinson d'un ton radouci ; il faut passer quelque chose aux gens, quand ils sont bourgeois de Londres, de la communauté de Saint-Crépin, et surtout quand ils sont comme vous, du guet-assis.

— Ne riez pas, sergent, le guet-assis tient son bout comme le guet-royal, et nous sommes plus confrères que nous ne le paraissons. Mais il ne s'agit pas de cela, voyons ; depuis combien de temps commandez-vous dans le quartier ?

— Juste depuis huit jours.

— Et auparavant ?

— J'étais attaché au corps de garde de la Juiverie.

— Où les règlements sont rigoureux comme il convient à des maltôtiers, trompeurs-jurés des chrétiens, et marchands d'argent au denier cent.

— La loi et les règlements sont les mêmes pour tout le monde, maître Girl.

— Il y a des exceptions.

— Point, que je connaisse, en ce qui regarde le couvre-feu : j'ai été watchman dans Fleet-Street, où

sont des fourbisseurs, des tailleurs, des contrepointiers, des boutonniers, des chaussiers et vingt autres métiers.

— Vous croyez cela !

— J'en suis sûr.

— Vous en êtes sûr; eh bien ! avancez donc et lisez, ici, article 8 de ce tableau, ajouta Williams Girl en conduisant le sergent au fond de la salle, pendant qu'un apprenti détachait une chandelle suspendue près d'un globe servant de réflecteur. L'apprenti approcha la lumière d'une grande affiche.

Le doigt de maître Girl se plaça au commencement de l'article 8.

Le sergent lut à haute voix : ..... « Et en entretenant certaine permission déjà faite auxdits cordonniers de pouvoir veiller et ouvrer la nuit pour plus facilement servir et fournir d'ouvrage la seigneurie affluant, passant et repassant en la ville de Londres, et les manants, habitants et résidants en icelle : il est permis de rechef.... »

Le sergent avait graduellement baissé de ton en avançant dans sa lecture ; à ces mots : « *il est permis de rechef,* » on n'entendait plus qu'un murmure.

Maître Girl, de sa voix sonore, acheva tout haut la lecture :

« Il est permis de rechef et d'abondants que lesdits » cordonniers veilleront et pourront veiller et ouvrer » par nuit, — vous m'entendez, *par nuit*, — en » toute diligence et expédition, sans difficulté, voyez, » c'est imprimé, « *sans difficulté,* » — pour fournir » et servir d'ouvrage la seigneurie et le peuple dudit » Londres. »

— Et cela est signé Henri VIII, roi d'Angleterre, acheva Girl, en se croisant majestueusement les bras; qu'en pensez-vous?

Le sergent atterré n'osait plus se retourner du côté des watchmen, ni regarder les ouvriers dont les rires sournois bourdonnaient à ses oreilles.

Girl posait avec la majesté d'un membre du Parlement. Il eut cependant pitié de la triste figure du watchman.

— Touchez là, *Baillif*, dit-il, en secouant la main de Parkinson. Maître Girl ne peut vous en vouloir d'une ignorance bien excusable après tout. Vous voyez, ajouta-t-il, sans pouvoir se défendre d'une épigramme, qu'un cordonnier peut prétendre à être quelqu'un et quelque chose. Le disciple de saint Crépin pouvait faire laver la tête au sergent des watchmen; il a sa charte et ses priviléges. Sur ce, adieu, il faut qu'on se dépêche, et ce n'est pas trop du reste de la nuit pour contenter lord Lewis et Milady sa noble épouse.

La patrouille se retirait discrètement et sans souffler mot, en saluant le maître et ses compagnons, quand le piétinement d'un cheval retentit au dehors. Aussitôt, un cavalier de haute taille poussa la porte que le guet avait laissée entr'ouverte.

C'était un homme de bonne mine, brun, à l'œil vif, et dont les traits accentués, non moins qu'une légère balafre à la joue gauche auraient fait deviner la profession à défaut du costume. Il était coiffé d'un large feutre noir, empanaché d'une plume de même couleur ; son ample manteau gris laissait entrevoir un pourpoint de drap galonné d'or bruni par l'usage; il avait la main sur la poignée grillée d'une lourde épée de combat. Les hauts de chausses, de même nuance que le justaucorps, entraient dans les tiges de grosses bottes à entonnoir, où sonnaient des éperons d'argent. Une ceinture de soie servait de support à deux de ces pistolets à garnitures de cuivre, qu'on appelait des *demi-haques.*

Ce cavalier avait une bride passée à son bras gauche, et derrière lui se profilait la tête busquée d'un de ces vigoureux chevaux de bataille un peu lourds, mais offrant le relief de ces musculatures étoffées, dont Rubens et Van-der-Meulen ont si souvent reproduit les types.

Les soldats s'écartèrent en présentant leurs pertuisanes, car ils reconnaissaient, dans le nouveau-venu, un officier supérieur.

Maître Girl s'avança le bonnet à la main ; il avait distingué un gentilhomme.

— Que se passe-t-il ici? le guet ici! demanda l'officier d'un air surpris.

Bonhomme au fond. Girl ne voulut pas attirer une réprimande au sergent dont le regard se dirigeait d'un air de détresse du côté du cordonnier.

— Rien, mylord, dit-il. Il s'agissait d'un renseignement que souhaitait le guet. Il le possède, il s'en souviendra.

— C'est différent, répondit l'officier. Mais je venais pour autre chose, maître. Pouvez-vous me rendre un service?

— Mylord doit croire que je suis tout à ses ordres.

— Oh, il s'agit de peu de chose, c'est assez pourtant pour me mettre dans l'embarras. Chemin faisant, la sangle de ma selle s'est rompue, et je vais à pied quand il me faut toute la vitesse de mon cheval.

— Pardon, mylord, ceci n'est pas de mon domaine.

— Comment? coudre des points dans du cuir?

— C'est du métier des selliers et des éperonniers, quand il s'agit de l'équipage d'un cheval.

Le cavalier ne put cacher sa mauvaise humeur; il frappa du pied.

— Mais tout peut s'arranger, objecta Girl, Sa Grâce veut bien que je lui prête mon concours sans rétribution.

— Nullement, je ne voudrais pas abuser de votre obligeance.

— Impossible, alors mylord; les statuts défendent d'entreprendre sur les autres métiers; mais ils ne défendent pas de rendre service.

— Si c'est ainsi, mon brave, j'accepte.

Le cordonnier s'inclina. Il était heureux de concilier ses devoirs avec le plaisir d'obliger un personnage.

— Allons, Vezins, ceci te regarde. Il faut de la vivacité et de l'adresse, s'écria maître Girl.

Un jeune homme, dont la figure mâle et expressive contrastait avec les physionomies blondes et placides de ses camarades, se leva en prenant ses outils. Il avait le regard intelligent, résolu et la taille élancée.

L'officier parut envisager le jeune homme avec surprise.

— C'est bizarre !

Ces mots échappés à la bouche du gentilhomme furent entendus du cordonnier, qui crut devoir officieusement répondre.

— Sa Grâce remarque que Vezins porte un nom étranger.

— En effet, ce nom français... répliqua l'officier, qui parut satisfait de la prévenance de Girl.

— Vezins est hollandais ou quelque chose d'approchant.

L'étonnement du gentleman parut redoubler.

— Comment cela ?

— Rien de plus simple. Sa famille a quitté la France et s'est établie en Hollande.

— Il y a bien des choses à dire là-dessus. Aussi je me considère comme français, hasarda l'ouvrier.

— Vous voyez, mylord, c'est son idée fixe. Après tout je la comprends. Il vaut mieux être né dans ce beau pays que dans les bourbiers du Pays-Bas.

— Quoi qu'il en soit, continua Williams, Vezins est le seul ouvrier d'outre-mer employé dans la communauté.

— Vraiment ! répondit obligeamment le gentilhomme.

— Sans doute, reprit Girl, ravi d'avoir l'oreille d'un pareil auditeur. Cela fait des jaloux, car Vezins n'a pas son pareil pour la coupe et la bonne façon de l'assemblage.

— Maître ! objecta en rougissant l'ouvrier, vous exagérez le peu d'adresse que je possède.

— Du tout, et il faut qu'on sache ce qui est..... Mais pardon, mylord, ajouta le cordonnier, il vous importe peu de savoir cela.

— Et pourquoi ? j'aime cette vieille loyauté entretenue par l'esprit de corps et de hiérarchie ; est-ce qu'un chef ne doit pas à l'occasion justice et éloge au soldat ?

— Et s'il plaît à Dieu de disposer, selon ce que je propose, Vezins ne travaillera plus chez personne.

— Vous voulez confisquer son talent pour vous seul ?

Le gros cordonnier se mit à sourire malicieusement.

— Peut-être, mylord, peut-être.

— Et comment cela, maître ? répondit complaisamment le gentilhomme, sans que ses yeux quittassent le jeune compagnon. Evidemment, il se prêtait au dialogue pour se donner le temps d'examiner.

— Sa Grâce ne peut exiger que j'évente un secret qui est celui de deux autres personnes, répondit joyeusement maître Girl.

Le capitaine semblait réfléchir. Le respectueux silence qui régna dans l'atelier après l'objection du maître tira l'inconnu de sa rêverie.

— Ce serait un magnifique cavalier !... mais entre ce cordonnier, et... où diable ai-je la tête, avec ces idées saugrenues !

Et en voyant que tout le monde attendait, les yeux fixés sur lui :

— Allons, mon ami, dépêchons-nous, car il faudra que je regagne le temps perdu ; mes instants sont comptés.

Le sergent du guet-royal, voulant se mettre dans les bonnes grâces d'un supérieur, se hâta de saisir le falot des mains de Nicholson, son secrétaire, et s'avança dans la rue pour éclairer l'ouvrier, qui se mit rapidement à la besogne. En quelques minutes, l'artisan eut achevé son travail.

— Je parie, mon garçon, que vous avez donné dans l'œil au capitaine, dit le sergent, à l'oreille du compagnon. Il vous vise pour vous faire porter l'arquebuse dans sa compagnie.

— Un Français ne doit servir que sous les bannières de la France, sergent, répliqua Vezins d'un accent qui comportait une négation positive.

Un instant après, le gentleman était en selle. Il tira sa bourse et tendit à l'ouvrier un souverain d'or. Le jeune homme fit un mouvement en arrière.

— Sa Grâce, dit-il respectueusement, veut que je viole les statuts de la communauté, quand le maître les respecte ?

— Non, mon ami, car je ne prétends pas vous payer.

— Alors vous me permettrez, mylord, de ne pas garder pour moi une partie du prix que vous attachez à ce petit service.

— Qu'il en soit comme vous le désirez, mon ami, répliqua le cavalier, qui parut secrètement satisfait de la réponse. Il jeta le souverain aux watchmen, qui, loin d'avoir les scrupules de Williams et ceux de son compagnon, s'empressèrent de fouiller la boue pour ramasser la pièce.

L'acte de désintéressement du jeune ouvrier sembla frapper le gentilhomme, qui revint aux préoccupations qu'il avait d'abord écartées.

— Je ne pourrais désirer mieux, murmura-t-il en maintenant sa monture impatiente de partir, et en regardant encore le compagnon d'un air rempli de bienveillance.

— De la fierté, de la convenance, de la mine ! poursuivit mentalement l'officier ; c'est à voir.

— Dites-moi, jeune homme, reprit-il à haute voix, je tiens à retrouver celui qui m'a rendu ce bon office.

— Rien de plus facile, mylord, tout le quartier, et j'ajouterai, beaucoup de grands seigneurs comme vous connaissent la boutique de maître Williams Girl.

— Williams Girl ! répéta le cavalier comme pour mieux graver le nom dans sa mémoire.

— Cordonnier à l'enseigne de *la Botte-d'Or*.

— Très bien ; dites-lui qu'à compter de cette nuit il aura une pratique de plus.

Un signe de tête amical accompagna ces mots : le capitaine, piquant des deux, s'élança et disparut de toute la vitesse de son cheval dans les profondeurs de la rue.

Le guet-royal, enchanté de l'aubaine que lui valait ce petit incident, continua sa pâtrouille, le compagnon repoussa le verrou, et bientôt l'atelier reprit son activité, interrompue par les deux visites qu'il venait de recevoir.

Maître Girl, enchanté de la leçon qu'il avait donnée à la police, du bon office rendu à un grand seigneur, et de la nouvelle pratique qu'il allait avoir à chausser, prit texte de tout ce qui venait de se passer, pour démontrer les heureuses conséquences d'un loyal exercice de sa profession, et des priviléges dont elle jouissait.

II. — LA FAMILLE DU CORDONNIER.

Le lendemain matin, l'atelier de la *Botte-d'Or* avait un tout autre aspect que celui qu'il offrait pendant la nuit.

Le désordre causé par une besogne exceptionnelle et pressée avait tout à fait disparu ; le plancher, soigneusement lavé, était purgé des rognures, des débris de basane et d'étoffe qui le jonchaient. Les formes, les outils, les baquets, les grandes pièces de cuir mordues par les ciseaux, tout était rangé avec un soin méthodique. Les escabeaux des ouvriers s'alignaient sous les tablettes de travail, et, bien que la profession de cordonnier paraisse difficilement compatible avec cette propreté méticuleuse particulière aux habitants du Nord, l'atelier de maître Girl avait quelque chose de gai et d'avenant. Cet aspect était l'ouvrage de la maîtresse de la maison, mistriss Girl, qu'on appelait le plus ordinairement, comme le faisait son mari, Mistriss Assy.

La bonne dame mettait en ce moment la dernière main à la toilette de l'atelier, où tous les meubles, jusqu'aux escabeaux, étaient luisants comme si on en eût vernissé le bois. Elle semait libéralement du sable jaune, pour empêcher que les pieds des survenants ne vinssent dessiner leurs contours sur le plancher humide.

Dame Assy était une grassouillette personne, leste et vive, quoique replète, vêtue avec la simplicité étoffée qu'on ne trouve plus à notre époque, de soie tramée de coton, de lainage frelaté et d'affiquets de clinquants, qui donnent à la vanité besogneuse l'apparence d'un luxe acheté au prix du nécessaire. Au cou de la brave dame brillait une chaine d'or à gros maillons. Pendant qu'elle achevait de mettre en ordre l'atelier, et se mirait avec complaisance dans les résultats de sa propreté, derrière une longue table, élevée sur les serpentaux de pieds torses, venait s'asseoir une jeune fille que la femme du cordonnier couvait de l'œil tout en continuant sa tâche. Le regard de mistriss Assy était chargé de ce doux orgueil qui n'a jamais froissé personne, et dont les mères seules savent trouver la bienheureuse expression.

Toutefois, il faut le dire, la jeune fille légitimait ce sentiment. C'était la miniature de ce que la femme de Girl avait été dans sa jeunesse. Seulement, la vulgarité des traits de la mère avait disparu sans altérer la ressemblance. La bonne dame aimait d'ailleurs la beauté de sa fille, un peu en mémoire de celle qu'elle avait perdue, car elle se glorifiait de n'avoir apporté en dot à son mari qu'une jolie figure et des qualités qui valaient mieux qu'une grosse somme. A une époque où le cercle des unions se trouvait déterminé par des analogies de positions et par l'esprit de classe, l'ambition des *beaux mariages* et les exigences de ce qu'on appelle *une position*, avaient des proportions fort modestes. Il était alors facile de se marier quand on s'aimait. On comptait alors sévèrement après le mariage ; il était rare qu'on escomptât auparavant.

Girl avait épousé la fille d'un basanier, sans regarder à la dot, sachant bien que le principal avantage qu'il devait chercher était un second lui-même dans la conduite de ses affaires.

Susannah rappelait donc, comme nous venons de le dire, la jeunesse de sa mère. La finesse de son profil et ses traits délicats constituaient un ensemble distingué. Les yeux d'un bleu foncé, deux bluets des champs, comme disait son père, accentuaient et caractérisaient la blancheur hyperboréenne du visage. Mais autant la mère était grasse et ronde, autant la fille était élancée et élégante. Parmi les détails que permettait un coup d'œil donné à cette jolie personne, on remarquait de ces dents petites et blanches si rares dans les Trois-Royaumes. Les longs bandeaux renflés aux tempes, que formaient ses cheveux abondants, étaient d'un blond ferme et lumineux, ton de cendre à reflets de soie.

Susannah était l'orgueil de son père et de sa mère. Mais cette affection n'avait pas produit les tristes résultats qu'engendre l'orgueil paternel combiné avec l'orgueil personnel. Chez maître Girl on ne rêvait pour Susannah aucune de ces rares destinées dont l'amour-propre se prodigue de nos jours les trompeuses espérances. On ne comptait sur aucun des caprices de l'amour pour élever Susannah dans une sphère supérieure. Artisane, elle était prédestinée à un artisan. Aussi n'avait-on pas cherché, en lui donnant une éducation différente de celle qu'avaient reçue ses parents, à la diriger dans la voie périlleuse des aspirations indéfinies. Elle savait en revanche tout ce que pouvait souhaiter l'homme auquel on la destinait.

Malgré sa complexion délicate, Susannah était une ménagère aussi active, aussi méticuleuse que sa mère. Elle était initiée à toutes les exigences domestiques; et de plus, elle était fort habile dans les travaux de couture : c'était une des meilleures ouvrières de son père. Personne ne savait apporter dans ses travaux autant de perfection et de régularité. Susannah était plus fière des éloges accordés à ses solides qualités, que ne le sont aujourd'hui les jeunes filles de positions incertaines, mais riches de rêve-

ries, auxquelles un filet de voix, une pratique exagérée d'inutiles travaux de broderie font adresser des compliments ridicules. Tout se tient : l'habillement, les usages et l'éducation se ressentent infailliblement des idées courantes. A l'époque où se passent les événements que nous racontons, les lois somptuaires, conséquence logique de l'organisation sociale, préservaient au moins les fortunes et les familles d'artisans des sottises vaniteuses dont on voit trop souvent aujourd'hui les funestes suites.

Au reste, Susannah n'avait pas besoin du velours, du taffetas et de la soie, réservés par les ordonnances aux femmes nobles ou vivant noblement. Elle n'avait jamais eu la pensée d'exposer son père à l'amende de dix marcs d'argent, à laquelle la surveillance des notaires et des sergents exposait les délinquantes. Elle n'aspirait pas à la liberté de la coquetterie, liberté que maudissent souvent les pères et les maris, en voyant les extravagantes et ruineuses imitations qu'elle engendre.

Pendant que mistriss Girl donnait la dernière main à l'atelier, Susannah commençait l'application d'une broderie d'or sur des souliers verts, achevés dans la nuit, pour lady Léwis, dont son père avait laissé un peu glorieusement tomber le nom devant les soldats du guet.

Tout en s'appliquant à ce travail, elle jetait dans la rue des coups d'œil qui, pour être intermittents, n'en surveillaient pas moins exactement ce qui se passait. Bientôt Susannah fit un léger mouvement, baissa les yeux, et sentit courir sur son front une rougeur qui illumina les blancheurs de son teint d'une façon toute charmante.

Un jeune homme était arrêté contre le châssis maillé de plomb qui fermait la boutique. Il avait à la main une grosse touffe de roses qui, à défaut de la rareté, avaient le mérite d'être assorties avec goût. En voyant ce jeune homme, beau garçon, au teint vermeil, de bonnes façons, et qui paraissait aussi embarrassé de sa contenance que de son bouquet, mistriss Girl se prit à sourire malignement, et à regarder alternativement, d'un air goguenard, sa fille confuse et le jeune gars piteusement arrêté devant le châssis. Cependant, comme il en coûtait à sa bonté naturelle de prolonger ce double embarras, elle dirigea son plumeau du côté de la fenêtre.

— Eh bien, Sim, cria-t-elle au jeune homme, que faites-vous là sous verre! pourquoi n'entrez-vous pas dans la maison ?

— C'est que je ne savais pas, mistriss Girl, si je devais... si je pouvais...

— C'est bien, on sait de vos nouvelles. Susannah m'en a donné hier, sournois.

— Est-ce que cela vous désoblige, mistriss Assy?

— Nigaud que vous êtes, est-ce que je ne vous l'aurais pas déjà dit? Vous devez me connaître, Sim, je ne fais crédit à personne, et vous auriez déjà votre compte, si cela m'avait déplu.

— Alors vous n'êtes pas fâchée?

— Ils sont tous les mêmes, répondit en riant la bonne dame. Voyons, Susannah, puisqu'il ne me croit pas, parle-lui donc à ce Thomas en herbe.

— Mère!... fit en balbutiant et en rougissant de nouveau la fille de maître Girl.

— Elle aussi. Sont-ils amusants, sont-ils drôles, ces deux enfants-là! Il faut que je fasse la conversation à moi toute seule. Voyons, Sim, ajouta-t-elle, vous voulez donc que tout le quartier se moque de vous! Quand vous ferez le pot de fleurs ou la crédence devant nos plombs, ça n'avancera pas beaucoup vos affaires. Entrez, mon garçon, entrez, ajouta mistriss Assy en soulevant le loquet.

Tout désireux qu'il fût de s'approcher de Susannah, Sim trébucha et resta fiché au milieu de la boutique.

— Allez, que je ne vous gêne pas, dit la mère qui se divertissait de la confusion de sa fille et de la timidité du jeune homme.

— A propos, ajouta-t-elle, que je vous gronde.

— Et pourquoi, mistriss? répondit Sim d'un air effaré.

— Avec votre mine de n'y pas toucher, vous êtes un rusé, savez-vous? Ah! vous vous assurez des idées de la fille avant de vous inquiéter des volontés de la mère! Vous mériteriez bien, poursuivit-elle en tapotant sur la joue du jeune homme, que la boutique de la *Botte-d'Or* vous fût interdite.

— Je vous en fais mes excuses, mistriss, mais il m'avait semblé... j'avais remarqué.... puis voyez-vous, miss Susannah était seule à la boutique... vous comprenez bien, n'est-ce pas, dame Assy? conclut le jeune garçon avec autant de clarté qu'il en avait mis dans l'explication.

— Je vous le dis, Sim, on ne vous donnera jamais d'écheveau de fil à devider. D'abord, que faites-vous de ce gros bouquet ? Ce n'est pas que je sache la sainte Anne patronne des menuisiers et des imagiers; à moins que vous ne veuilliez imiter Mac-Grégory, qui a toujours des fleurs à sa boutonnière.

— Comme vous le tourmentez, mère! se hasarda à dire Susannah cramoisie, et d'un accent troublé qui donnait une nouvelle séduction à sa voix argentine.

— Voyez-vous le grand malheur! répliqua gaiement Assy; mais, puisqu'on l'exige, voyons, Sim, donnez votre bouquet.

Le tailleur d'images s'avança assez gauchement, et déposa ses fleurs sur la grande table qui servait de comptoir.

— Ah! je suis bien heureux, miss Susannah, se décida-t-il à dire avec un gros soupir pendant qu'Assy allait chercher un vase pour y planter le bouquet. Votre mère est une bien brave mère.

— Je vous l'avais dit, master Sim, le jour où vous m'avez déclaré ce que j'avais bien deviné. Elle avait souvent fait l'éloge de votre conduite et de votre talent. Oh! sans cela, je ne sais pas si j'aurais osé; pourtant, il me semble bien qu'elle se doutait de quelque chose, quand je lui ai raconté hier, en me couchant, que vous souhaitiez que je devinsse votre

femme, elle a secoué la tête, comme qui dirait: cela ne m'étonne pas.

— La brave femme!

— Parce qu'elle a été de votre avis, master Sim, que vous dites cela si chaudement, répliqua Susannah, à qui l'autorisation de sa mère commençait à donner un peu de liberté d'esprit, et partant un peu de malice.

— Vous savez, mes enfants, que tout n'est pas dit encore, quoique je sois de votre côté, dit la mère en apportant un pot de grès bleu à fleurs noires.

— Que voulez-vous dire, mistriss?

— Comment cela? demandèrent presque en même temps les deux amoureux avec inquiétude.

— Eh bien! et maître Williams Girl, donc?

— Vous vous entendez si bien ensemble, mère, fit la jeune fille d'un ton câlin.

— Cela sera comme ça chez nous: tout ce que voudra ma femme, je le voudrai.

— Propos d'amoureux et de solliciteur, répondit la mère. Si nous nous entendons si bien avec Williams, c'est que chacun aide à l'entente, et les aides sur ce point, — note ça, Susannah, — laissent prendre aux maris le double de ce qu'ils donnent. Mais Sim est un bon sujet; c'est un garçon habile dans son état de tailleur d'images, bon état encore, quoique leurs disputes, les lois, les presbytériens, que sais-je, aient déjà enlevé bien de l'ouvrage à ceux qui font des représentations de l'Écriture, de la Bible et des Saints.

— Oh! soyez tranquille, mistriss Assy, répliqua Sim avec vivacité. J'ai la ressource des palais, des châteaux, des hôtels où je taille la pierre et le bois en sujet de tout genre; et puis, ils ont beau faire, disputer sur ceci, sur cela, les anglicans ont le dessus sur ces presbytériens qui n'ont rien dans l'imagination que de la glace. Je vous le dis, ils ne sont pas bons à habiter les quatre murs d'une caverne, car la nature fait aussi des images. Or, voyez-vous, mistriss, les anglicans, avec leur air de braver notre saint-père le Pape, sont encore obligés de copier ses églises et de garder le plus qu'ils peuvent la ressemblance avec elles.

— Ce n'est pas pour vous faire de la peine, Sim, que j'ai parlé de la sorte, au contraire. A présent, je sais que répondre aux observations de Girl, s'il ne prend pas les choses du même côté que moi.

— Merci, mistriss, merci, dit avec effusion le jeune sculpteur en prenant les mains d'Assy, pendant que Susannah sautait à son cou.

— C'est bon, mes enfants, c'est bon, dit la brave femme, joyeuse de la joie de Susannah et de la gratitude de Sim. Je vous rends ce qu'on m'a prêté. Mais pas d'imprudence, laissez-moi faire. Voyons, Sim, allez vite, que maître Girl ne vous rencontre pas ici. Il y va de votre intérêt; une affaire bien engagée est une affaire à moitié gagnée. Williams est susceptible, et s'il croit que l'on a comploté sans lui, il est capable de refuser.

— Oh! alors, je me sauve, répondit Sim alarmé.

Cependant il avait de la peine à se décider, retenu qu'il était par la vue de Susannah. Mais, poussé par la main de dame Assy, il finit par quitter la boutique, non sans regarder plusieurs fois en arrière, et échanger des signes avec la blonde fille du cordonnier.

Mistriss Girl avait sagement pensé: il était grand temps que Sim quittât l'atelier, car il ne s'était pas écoulé cinq minutes que maître Girl rentrait chez lui, l'air moitié figue, moitié raisin, avec un sourire greffé sur une préoccupation. Il avait endossé son justaucorps des dimanches, mis des chausses neuves et coiffé un bicoquet de feutre.

Sous l'empire d'idées riantes, les deux femmes ne virent que l'aspect favorable à leurs projets.

— Par saint Guillaume, mon patron, dit Girl en rentrant, et en apercevant le bouquet de Sim, voilà des fleurs presque aussi belles que celles du parloir de milady de Maillé de la Tour-Landry.

Assy remercia le hasard qui lui fournissait une entrée en matière.

Susannah baissa la tête et redevint rose-vif; elle tremblotait d'anxiété.

— N'est-ce pas, Williams, qu'elles sont fraîches et bien assorties? dit Assy.

— Certes, et je ne m'étonne pas de les voir si bien dressées, du moment que Susannah y a mis la main.

— Eh bien voilà qui vous trompe, Susannah n'est pour rien dans cet arrangement.

— Je prétends que si, car les marchandes ne les choisissent pas si bien.

— Qui vous dit, Williams, qu'il soit question de marchandises? apprenez que c'est un cadeau.

— Ah! c'est un cadeau, fit curieusement Girl en regardant tour à tour sa femme et sa fille, d'une de nos connaissances ayant jardin, je parie, poursuivit le cordonnier d'un ton goguenard.

— Vous dites oui et non, blanc et noir à la fois, répliqua mistriss Assy, en comprenant le sens négatif de l'affirmation de son mari. Ce n'est pas ce que vous dites, c'est ce que vous pensez.

— Vous allez voir, dit le maître cordonnier en tirant un paquet de sa poche, et en accrochant son chapeau, que je vais avoir deviné.

Et s'approchant des fleurs, il en respira bruyamment le parfum.

— Hum! cela sent bon, ça flatte l'œil; c'est un vrai bouquet de miss....

(Sera continué.)

LE SAINT LUC DE GALLE.

Le saint Luc de Théodore Galle, dont nous donnons le fac-similé page 384, est une gravure bizarre, recherchée pour son originalité et devenue fort rare. Galle a représenté le saint avec les attributs qui en font le patron des peintres, et (ce qui est assez commun au commencement du dix-septième siècle) avec la figure, le costume et les meubles du syndic de l'Académie de peinture d'Anvers, qui était son ami.

HERNANDO DEL PULGAR, L'HOMME AUX EXPLOITS



VUE DE GRENADE.

Pendant le siége de Grenade, les cavaliers Maures venaient presque tous les jours porter des défis à la jeune chevalerie espagnole, et ces combats ressemblaient plutôt aux joûtes courtoises d'un tournoi, qu'à des rencontres entre ennemis. Ferdinand d'Aragon jugea à propos de les interdire à son armée, comme inutiles et parfois dangereuses.

Les Maures essayèrent alors par d'autres moyens de provoquer les Espagnols au combat. Ils s'avançaient quelquefois en troupes jusqu'aux lisières du camp, et y jetaient des djérids avec un écrit renfermant un insultant défi. Ces rodomontades irritèrent les jeunes chevaliers, et la défense expresse du Roi pouvait seule les contenir.

Parmi les cavaliers Maures, s'en trouvait un nommé Tarfe, connu de tous par sa force et son audace. Un jour, il s'approcha du camp espagnol, laissa ses compagnons en arrière, prit les devants, franchit les premières palissades, et s'avançant au galop de son léger coursier jusque vers la tente royale, il lança son

djérid, qui demeura fixé en terre. Les Espagnols se lancèrent à sa poursuite, mais en vain : il rentra sain et sauf dans Grenade. Le djérid portait un billet annonçant qu'il était destiné à la reine Isabelle.

Un jeune chevalier andaloux, nommé Hernando Perez del Pulgar, que l'on surnomma l'*homme aux exploits,* avait été témoin de cette insolence, et il voulut venger la reine Isabelle d'une manière digne d'elle. La nuit suivante, il sortit du camp avec quinze autres cavaliers, aussi vigoureux qu'intrépides, et, approchant de la ville avec précaution, il trouva une poterne ouverte sur le Darre; elle était gardée par des fantassins presque tous endormis. Il la força, et tandis que ses compagnons luttaient avec les gardes, Hernando donna de l'éperon à son cheval, et s'élança au grand galop dans la ville chérie des rois Maures.

Arrivé à la principale mosquée, il mit pied à terre, et s'étant agenouillé devant le portail, il déclara qu'il prenait possession de l'édifice au nom du Dieu Tout-Puissant, comme devant être consacré à son culte, sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Et en témoignage de ces paroles, il prit une tablette qu'il avait préparée et sur laquelle il avait tracés ces mots bénis : *Ave, Maria ;* il la cloua sur la porte de la mosquée, et il reprit le chemin de la poterne, avec quelques-uns de ses amis qui étaient venus le rejoindre.

On avait donné l'alarme ; les soldats s'assemblaient de tous côtés, et tout le monde s'étonnait de voir des cavaliers chrétiens parcourir librement la ville. Hernando continua son chemin à travers la foule, renversant les uns, tuant les autres ; il regagna la poterne et retourna au camp avec ses amis.

Le lendemain, la reine Isabelle voulut voir de plus près la ville de Grenade, si gracieusement assise au milieu de la Vega. Elle s'en approcha, escortée par une troupe nombreuse que commandait le marquis de Cadix, et contempla des hauteurs de Zubia, la magnifique cité qui allait devenir la conquête de ses armes et de ses prières. Les Grenadins avaient reconnu la Reine, ou ils l'avaient devinée ; tout à coup, une des portes de la ville s'ouvrit ; un cavalier Maure en sortait, armé de pied en cap et la visière baissée. A sa devise on reconnut Tarfe. Mais quelle fut l'indignation des chrétiens, quand ils virent attachée à la queue de son cheval et souillée de poussière cette tablette que Hernando avait la veille clouée à la porte de la mosquée !

Hernando n'était pas là, mais il avait un ami qui pouvait dire aussi :

Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis[1]...

Garcilasso de la Vega avait vu l'affront fait à la Mère de Dieu ; il baissa sa visière, saisit sa lance, courut sur l'infidèle, et après un combat acharné, couvert de sang et de blessures, ils tombèrent tous deux sur la poussière. Tarfe posa son genou sur la poitrine de l'Espagnol, et brandissant son poignard, il allait le frapper, lorsque Garcilasso lui perça le cœur d'un coup d'épée, à l'instant où il levait le bras.

Le vainqueur détacha la précieuse tablette, la fixa à la pointe de son épée et l'emporta en triomphe au milieu des acclamations de l'armée.

La mosquée dont Hernando avait pris possession au nom de Marie, fut, après la prise de Grenade, convertie en cathédrale. En souvenir de l'exploit de Hernando, Charles-Quint lui accorda, ainsi qu'à ses descendants, le droit d'être enterrés dans cette église et de s'y asseoir dans le chœur pendant les offices.

Le brave Hernando del Pulgar maniait la plume aussi bien que l'épée : il a laissé une histoire estimée de Gonzalve de Cordoue, dont il avait été l'un des compagnons d'armes.

Citons un autre beau trait de la guerre de Grenade, où la générosité ne brillait pas moins que la vaillance.

Le siége de Grenade, qui mit fin à la puissance des infidèles en Espagne, avait été précédé de longues hostilités, dans lesquelles brillèrent tour à tour la valeur et la prudence des Maures et des Castillans. Don Rodrigue, ponce de Léon, ce Marquis de Cadix, que ses contemporains comparaient au Cid, avait tenté, avec quelques troupes, une expédition contre la ville mauresque d'Alhama, et il avait réussi à s'en emparer. Ce succès jeta la désolation dans le cœur des Maures, car Alhama, ville forte, située sur un rocher presque inaccessible, était la clé de Grenade, et le vieux roi Muley ne négligea rien pour forcer les chrétiens à abandonner leur victoire. L'armée maure qu'il mit en campagne se porta sur Alhama ; et par un singulier jeu du sort, le marquis de Cadix se vit étroitement assiégé dans la ville qu'il venait de conquérir. Le danger devint pressant ; les Maures avaient réussi à détourner le cours des rivières, et les malheureux Espagnols périssaient de soif sur ces rochers dévorés du soleil. Les blessés expiraient dans les convulsions de la rage ; les soldats n'avaient plus la force de manier leurs armes ; l'énergie du marquis de Cadix les retenait seule, et les empêchait de se rendre à discrétion, et de vendre leur liberté et la ville, leur conquête, pour une goutte d'eau. Cependant, il parvint à faire connaître sa détresse à sa femme, et, dans l'imminence de ce danger, elle n'hésita point.

Il fallait un homme résolu, puissant, généreux, qui eût assez d'influence pour soulever le pays et le faire courir au secours de son mari ; elle fixa son choix sur don Juan de Guzman, duc de Medina-Sidonia, l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne. Une inimitié profonde séparait alors le duc et don Rodrigue ; mais la marquise, jugeant de la générosité de son ennemi par celle qui l'animait elle-même, s'adressa à lui avec confiance, et le résultat fit voir que les âmes nobles s'entendent toujours. A peine le duc eût-il reçu cet appel, qu'il déposa tout sentiment d'animosité, et résolut de voler lui-même au secours du marquis. Il rassembla ses vassaux et les chevaliers de son lignage, auxquels se joignirent ses amis ; et il partit en toute hâte de Séville pour Alhama. La

[1] La *Fille du Cid*, par Casimir Delavigne.

plus éclatante victoire couronna sa générosité; dans Alhama délivrée, il eut le bonheur d'embrasser le marquis de Cadix, qui lui jura une amitié fraternelle; et, dès ce jour, ils devinrent compagnons d'armes, et se lièrent de la plus étroite affection.

Le peuple de Grenade, à la nouvelle de la prise d'Alhama, s'était répandu par les rues, en poussant des exclamations de douleur. Le cri *Ay de mi, Alhama!* (*malheur à moi, Alhama!*) était sur toutes les bouches, et ce cri plaintif devint plus tard le refrain d'une romance que les Espagnols chantent encore de nos jours.

E. DE RIBECOUR.

MADEMOISELLE DE PIENNE

I. — LES ADIEUX.

Le prêtre venait de finir les dernières oraisons de la messe, et deux jeunes femmes sortaient, recueillies, de la gothique chapelle du château de Bordes, en Bourgogne. La plus âgée, quoiqu'elle comptât vingt ans à peine, portait un costume gracieux et sévère; une robe de laine bleu-foncé serrait sa taille souple; une fraise bien *godronnée* entourait son cou, et ses cheveux blonds se cachaient sous un escoffion de velours noir. Les clés et l'aumônière, suspendues à sa ceinture, annonçaient la dame du manoir, et la calme dignité d'une femme se mêlait en elle aux grâces riantes d'une jeune fille. Sa compagne, qui portait un costume de voyage, de couleur sombre, était belle et charmante; mais, aux yeux d'un observateur attentif, l'expression de sa physionomie aurait gâté la beauté de son visage, et il aurait deviné, sous ce voile de jeunesse et de gaieté, la vanité jalouse et la frivole indifférence de l'être qui n'aime que soi. La jeune femme, qui se nommait madame Louise de Bordes, tournait vers sa cousine, Jeanne de Pienne, un regard tendre et inquiet, pendant qu'elles s'avançaient en silence sous une longue avenue de tilleuls qui avoisinait la maison :

— C'en est donc fait! lui dit-elle enfin; tu pars... tu veux partir!

— Mon Dieu! Louise, n'ai-je pas raison? et si tu étais comme moi, libre et sans liens, refuserais-tu une pareille offre, l'offre d'une reine?

— Oui, tu seras fille d'honneur de Catherine de Médicis; tu iras à la cour, tu verras ces fêtes, ces joûtes, ces bals, dont ton beau-frère, le comte de Chabot, nous entretenait autrefois, et qui me semblaient, à moi, contes de fées... Mais seras-tu plus heureuse là-bas qu'ici?... C'est ici que tu dois vivre, auprès de nous, auprès de mon frère Charles, qui sera ton mari, et qui te fera ma sœur. Pourquoi veux-tu nous quitter? n'es-tu pas bien ici?

— Ici! répondit Jeanne en tournant un regard dédaigneux sur le calme paysage et sur le vieux manoir noyé dans les brumes du matin; est-ce vivre que d'être ici! Je n'ai point votre grande vertu, cousine, pour me contenter de ce que l'on trouve céans. Prier Dieu à la chapelle, visiter les pauvres et les manants, faire de la tapisserie, comme la reine d'Ithaque, dont le père chapelain nous lit la véridique et ennuyeuse histoire; jouer le soir aux échecs avec la douairière de Bordes, ne voir de monde qu'à la saint Hubert et aux bonnes fêtes de Noël, quand monsieur votre mari rassemble à sa table toute la gentilhommerie du voisinage, voilà de quoi se compose votre vie... Vous êtes contente; Dieu soit loué! Mais moi, je voudrais bien voir autre chose! et c'est avec grande joie que je m'en vais à Paris et à la cour.

Ces mots firent monter des larmes dans les yeux de Louise. Elle prit la main de son amie, et lui dit avec douceur :

— Jeanne, réfléchissez encore! c'est ici que vous devez vivre; et ce pays, cette famille, ne doivent-ils pas être aimables à vos yeux? Madame ma belle-mère, qui sera la vôtre, est une femme selon le cœur de Dieu, prudente, vertueuse, charitable; mon mari, vous le connaissez! Charles, à qui vous êtes accordée, est le plus loyal cœur de gentilhomme, et un chrétien; il vous chérit grandement, et voilà qu'il fait arranger son châtel de Pocé pour vous y recevoir... Mais si vous partez, reviendrez-vous?

— En doutez-vous, Louise? répondit Jeanne d'un ton froid. Je connais ce devoir où je suis engagée; mais je crois, sans crime, pouvoir passer quelques mois auprès de la Reine de France. J'y habiterai de la manière la plus honorable, chez ma sœur de Chabot...

Louise secoua doucement la tête; mais leur entretien fut interrompu par le son de la cloche du château, qui les appelait. Elles rentrèrent à la hâte : un coche, grand et lourd, attendait dans la cour, chargé de coffres et de bagages, et messire Philippe de Chabot gourmandait la paresse de sa jeune sœur, qu'il était venu quérir et qu'il menait à Paris.

Toute la famille de Bordes était réunie dans le vestibule. Jeanne, sans être troublée, s'approcha de la douairière, femme âgée et vénérable, et lui baisa la main; elle salua le comte, époux de Louise, embrassa encore sa compagne d'enfance, et s'approcha du carrosse. Charles de Bordes l'avait suivie, et la retenant un instant, il lui dit à voix basse :

— Mademoiselle, ne nous oubliez pas; revenez parmi nous! souvenez-vous que j'ai reçu votre foi.

— Je sais, monsieur, répondit-elle, d'un ton vif et sec, ce à quoi m'obligent les promesses de mon père.

Il ne répondit pas : elle monta légèrement en voiture, fit un dernier signe d'adieu à ses amis, et le lourd équipage, partant au trot, ébranla le vieux

pont-levis, et disparut au tournant de la route sinueuse.

— Reviendra-t-elle? dit Louise à sa mère, reviendra-t-elle jamais !

— Prions pour elle, ma fille, répondit la vieille dame; elle quitte le port pour la tempête... Prions!

II. — LA COUR DE HENRI II.

Jeanne de Pienne, de l'illustre maison d'Halluyns, qui, sous les ducs de Bourgogne de la maison de Valois, a joué un grand rôle à la guerre et dans les ambassades, et Louise, sa cousine germaine, avaient été élevées ensemble et s'aimaient tendrement. Elles étaient orphelines toutes deux, et promises, par leurs pères, Louise, au comte de Bordes, et Jeanne au vicomte Charles, frère de celui-ci. Aussitôt que le mariage de Louise fut conclu, elle obtint des deux familles, que Jeanne, son amie, sa parente, et bientôt sa sœur, quittât l'abbaye d'Avenay où elles avaient été élevées, et vînt habiter le château de Bordes, sous la tutelle de la comtesse douairière, dont la grande vertu inspirait un juste respect. Mais bientôt la jeune fille, ambitieuse et frivole, se lassa de cette vie qu'animaient seuls les devoirs les plus nobles et les sentiments les plus purs, et par le crédit de son beau-frère, le comte de Chabot, elle obtint une place de fille d'honneur auprès de la reine Catherine de Médicis. On a vu ses froids adieux à la famille qui l'avait adoptée; bientôt elle se trouva au comble de ses vœux, entourée des splendeurs de la cour des Valois, où la Renaissance avait amené à la fois le goût des arts, le charme des lettres et la facile politesse des mœurs.

Rien n'était alors plus brillant que cette cour où régnaient un roi, jeune encore, aux goûts chevaleresques, et une reine gracieuse, spirituelle, lettrée et ambitieuse de succès; où se pressaient les familles les plus illustres de la monarchie, les capitaines les plus distingués, les femmes les plus aimables. François de Guise et Condé, tous deux prédestinés à une mort fatale, s'y disputaient le pas, et recherchaient tous deux l'appui du connétable Anne de Montmorency, qui occupait le premier emploi militaire du royaume. Autour d'eux se groupaient ces chefs de croyances différentes, qui tous ont laissé un nom dans l'histoire : Blaise de Montluc, le hardi capitaine; Gaspar de Saulx-Tavannes, dont les *Mémoires* excitent encore aujourd'hui un vif intérêt; Agrippa d'Aubigné, le fidèle serviteur de Henri IV; La Noue, l'amiral de Coligny, Mornay, La Rochefoucauld et bien d'autres gentilshommes, dont les talents et la valeur, mis au service de la rébellion, devaient inspirer un jour à la France de si justes défiances.

Les femmes qui entouraient la jeune Reine ont vu, elles aussi, leurs noms survivre à leur beauté passagère ; là, brillait, dans la première fleur de la jeunesse, Marie Stuart, fiancée du Dauphin, reine d'Écosse et future reine de France ; Marguerite de Navarre étalait à côté d'elle l'éclat de ses charmes et de sa précoce intelligence; Élisabeth, la future épouse de Philippe II, y apparaissait belle et mélancolique ; Charlotte de La Trémouille, femme du prince de Condé, la duchesse de Nemours, petite-fille de François Ier ; la maréchale d'Aumont, et ses cinq filles, dont elle paraissait la sœur, la marquise de Rothelin, entouraient la Reine et les jeunes princesses, et le groupe charmant des filles d'honneur, choisies parmi les anciennes maisons et les jeunes beautés du royaume, ajoutait encore à la grâce des fêtes les plus splendides.

Mademoiselle de Pienne ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était l'objet des attentions d'un homme que distinguaient à la fois la naissance et les qualités du cœur. François de Montmorency, fils aîné du connétable, occupait le premier rang en France, après les Guise et les Condé, et ce fut lui qui offrit à Jeanne un hommage qui flatta son orgueil, et qu'elle encouragea par son silence.

Par quelle transition insensible en était-elle venue, après quelques mois de fêtes et de plaisirs, à oublier les solennelles promesses de son père, la foi donnée et reçue; à mépriser surtout l'affection de cette famille qui l'attendait, dont elle devait être la joie, et qui déjà lui donnait les noms sacrés de fille, de femme et de sœur? Elle seule aurait pu rendre compte du ravage que l'ambition avait opéré dans son âme : soif des richesses, amour du pouvoir, dégoût d'une vie modeste et cachée, orgueil dévorant, désirs insatiables qui occupaient ses jours, qui troublaient ses nuits, et faisaient passer sans cesse devant ses yeux les vaines images de la grandeur mondaine : tel avait été l'effet produit sur elle par le fol amour de Montmorency. Elle n'osa l'encourager hautement, mais son silence, sa réserve calculée, parlèrent et plaidèrent mieux la cause de son ambition que la coquetterie la plus raffinée. Le fils du connétable se crut aimé, et il voulut engager à Jeanne de Pienne son avenir et sa foi. Il signa donc une promesse de mariage et la remit à la fille d'honneur, qui la reçut avec les tressaillements d'une joie orgueilleuse, se voyant déjà, non plus l'humble châtelaine du manoir de Pocé, mais une des premières dames du royaume, élevée par le nom et le crédit de son époux, à un rang au-dessus duquel elle ne voyait que les princesses issues du sang royal.

Tout fut oublié; à peine la famille de Bordes laissa-t-elle dans l'esprit de Jeanne un faible souvenir; elle se promit seulement de les protéger, de les compter parmi les clients de sa nouvelle fortune, et dès lors elle se crut quitte envers eux. Louise et son mari, Charles et sa mère, ne furent plus pour la fiancée de Montmorency, que les objets d'une bienveillance dédaigneuse.

III. — LE CONNÉTABLE DE MONTMORENCY.

Cependant, le connétable ignorait ces projets, et, ambitieux, lui aussi, désirant l'agrandissement de sa maison, il manda le duc François à Écouen, afin de

lui communiquer une proposition du roi Henri, qui allait assurer à son fils la plus haute fortune et le premier rang dans l'État.

Le jeune homme obéit, et se rendit à la belle demeure où son père vivait en souverain. Arrivé à Écouen, il traversa les premières salles, remplies de gardes et de hallebardiers, les salons où se réunissaient les gentilshommes attachés à la personne du connétable, et il parvint jusqu'à l'oratoire reculé où le vieux capitaine se retirait souvent. Un page qui portait la livrée de la maison, rouge et or, souleva la portière, et le fiancé de Jeanne entra dans ce *retrait*, où brillait de tous côtés l'écusson de gueules à la croix d'or, cantonnée de seize alérions de même, armes de la puissante famille, et qu'ornaient les belles fresques du Primatice et les faïences de Bernard de Palissy, monuments d'art qui servaient de pavé.

Le connétable se promenait, un chapelet à la main, disant à haute voix le *Pater* et l'*Ave*, seules prières qu'il eût jamais sues, car le premier baron chrétien ne savait pas lire.

— Ça, approchez, François, dit-il d'un air assez amical, j'ai bonnes nouvelles à vous communiquer.

— Je suis prêt à vous entendre, monsieur, répondit son fils.

— J'ai vu le Roi, notre sire, et il m'a fort parlé de vous, qu'il aime, semble-t-il, grandement; et tout en biaisant, il est venu à me toucher mot de votre mariage : « Le duc a vingt-cinq ans, a-t-il dit, voilà qu'il est temps qu'il prenne femme. » Et alors, plus grave, il m'a fait une ouverture qui m'a charmé. Madame Diane[1] songe à se remarier; elle est fille de roi, veuve d'un prince, nièce du Souverain-Pontife, belle et en la fleur de ses ans, et c'est à vous, mon fils, qu'on a songé pour elle.

— A moi?

— Oui, beau-fils, et par là, devenu gendre du Roi, vous serez fort contre les Lorrains, dont les prétentions, je le dis tout net, m'offusquent fort. Le Roi attend notre réponse : vous la lui porterez vous-même; vous lui direz que je me recommande à ses bontés, et que l'alliance, par lui proposée, sera conclue à notre satisfaction ; vous saluerez aussi madame la Reine...

— Pardonnez, mon père, mais je ne saurais porter au Roi une telle réponse.

— Qu'est-ce que c'est?

— Je dis que je ne puis épouser madame Diane, à qui je souhaite mille prospérités, attendu que j'ai engagé ma parole et ma foi.

— Engagé votre foi! Vous auriez osé! Si vous dites vrai, vous, mon fils, vous vous en repentirez!

— Je dis vrai, monsieur; et quand je voudrais retirer ma parole, je ne le pourrais, attendu qu'elle est confirmée par ma signature, au bas d'une promesse de mariage, faite à la femme que j'ai choisie.

— Et quelle est cette femme, monsieur?

— Je crois vous devoir toute la vérité, mon père : cette femme est mademoiselle Jeanne de Pienne d'Halluyns.

— Et la sotte péronnelle a accepté votre promesse?

— Oui, monsieur, elle a bien voulu croire en ma parole et en mon affection.

Le connétable ne dit plus rien; il se promenait à grands pas; une colère concentrée gonflait ses muscles et faisait trembler son corps; il se tourna enfin vers son fils, et levant le doigt, il dit avec menace :

— J'aurai raison de vous deux!

IV. — L'EXIL.

Deux ou trois jours s'écoulèrent sans qu'aucune nouvelle parvînt à Jeanne; elle était tranquille et se flattait de voir réaliser, dans un avenir peu éloigné, ce beau rêve de grandeur, de pouvoir, de richesse qui souriait à son ambition. Duchesse de Montmorency! fille de ce vaillant connétable, vainqueur à Marignan, vaincu, mais glorieusement vaincu à Pavie, qui, fait prisonnier, emmené en Espagne, se rachète, revient en France, maintient la paix à l'intérieur, défend les frontières, gouverne enfin en l'absence du Roi captif; qui, plus tard, chassa de la Provence les armées de Charles-Quint; qui régnait à Chantilly, à Ecouen, avec le pouvoir de la féodalité et le luxe gracieux de la Renaissance; femme de l'héritier d'une si illustre race, quel avenir, quel espoir pour un cœur qui aurait dédaigné les plus riches dons du Ciel, si, cachés dans l'ombre, ils n'eussent pas ébloui les yeux des autres! Elle attendait donc, confiante en la foi de Montmorency, et oublieuse des premières promesses par lesquelles son père l'avait engagée.

Un matin, la reine Catherine la fit mander. Jeanne s'empressa, et fut accueillie par le sourire de sa maîtresse, qui la fit asseoir à ses pieds, promena sa main dans les boucles brunes de la jeune fille, et finit par lui dire d'un ton doux et flatteur :

— Ne croyez-vous pas, mignonne, qu'il serait séant que vous allassiez faire une petite retraite en quelque saint moutier, en quelque abbaye royale!

— Madame! s'écria Jeanne étonnée, je ne vous comprends pas!

— Oh! mignonne, votre perspicacité ordinaire vous fait donc défaut? Mais s'il en est besoin, je m'expliquerai. Il convient que vous vous absentiez de la cour, jusqu'à ce que soient arrangés vos différends avec un puissant seigneur; vous y reviendrez lorsque Rome aura décidé de votre sort, et la duchesse de Montmorency ou la demoiselle de Pienne seront également bienvenues à la cour de la reine Catherine.

— Rome, madame! Oserai-je solliciter de votre Majesté l'explication de ces paroles.

— Volontiers; je vous la donnerai, ma mie. Monsieur le connétable sollicite du Saint-Siége l'annulation de la promesse que son fils vous a faite.

— Et le duc? s'écria impétueusement mademoiselle de Pienne.

— Le duc résiste à son père. Mais en voilà assez

[1] Diane, légitimée de France, veuve d'Horace Farnèse.

à ce sujet; le carrosse doit être prêt, et l'on va vous conduire au lieu de votre destination.

— C'est donc une disgrâce, madame?

— Non, mais une mesure de convenance et de prudence.

Jeanne, atterrée, n'osa résister; elle suivit une des femmes de la Reine, qui la conduisit dans une cour, où l'attendait le carrosse déjà chargé de ses bagages et déjà occupé par sa femme de chambre. Jeanne monta dans la voiture, qui sortit aussitôt du vieux Louvre, escortée par quelques gardes écossais, et par deux exempts de la connétablie, qui l'accompagnèrent pendant tout le voyage.

Des sentiments confus remplissaient l'âme de la jeune fille; la crainte, l'orgueil blessé, une sourde colère et une espérance mêlée de remords, qu'évoquait surtout le souvenir de ces paroles de la Reine : « Le duc résiste à son père! »

On voyagea tout le jour, toute la soirée, et onze heures de la nuit sonnaient lorsque la voiture s'arrêta sous la voûte cintrée de l'abbaye de Gomer-Fontaine, dans le Vexin Français.

La tourière, les clés et une lanterne à la main, vint reconnaître les voyageurs; l'un des exempts lui remit une lettre scellée, alors elle dit à demi-voix :

— Si mademoiselle veut me suivre, je vais la conduire à Sa Révérence.

Jeanne mit pied à terre, et suivit la tourière, qui franchit la voûte, traversa une longue cour, laissa à droite un bâtiment neuf, destiné aux hôtes et ouvrit une porte aux larges ventaux sculptés. Jeanne la franchit après elle, et se trouva dans un long corridor voûté, dont les murailles étaient ornées de vieux portraits, représentant des religieuses dans le costume sévère de l'ordre de Saint-Benoît, entremêlés de quelques tableaux retraçant les faits de la vie des bienheureuses de la famille bénédictine, et de cartes géographiques, de plans tracés à la main, qui représentaient divers monastères de la filiation de Cluny. Mademoiselle de Pienne voulut parler, alors sœur Placidie lui dit à voix basse :

— La conversation est défendue par la règle, car nous avons franchi la porte de clôture; nous sommes dans les lieux réguliers, mais nous pouvons réciter le *De Profundis.*

Une vague terreur saisit à ces mots l'âme de la jeune fille; en se voyant exclue des hôtels, renfermée derrière l'inexorable clôture, elle se crut captive et livrée à la vengeance du puissant connétable. Poursuivie par ces pensées, elle hâtait sa marche; sœur Placidie l'arrêta enfin, ouvrit une nouvelle porte et dit :

— Sa Révérence vous attend ici.

Jeanne se trouva dans un cabinet faiblement éclairé, en présence d'une femme âgée, dont la physionomie vénérable était encore rehaussée par le costume monastique. Elle salua mademoiselle de Pienne avec douceur et lui dit :

— J'étais prévenue de votre arrivée, mademoiselle, et je vous attendais; le dessein de Sa Majesté, est que vous passiez en l'abbaye de Gomer-Fontaine le temps qui s'écoulera jusqu'à la décision du Saint-Siége en votre affaire : j'ose croire que vous ne serez pas malheureuse avec nous... Sœur Placidie va vous conduire en votre logement.

Jeanne se retira, et peu d'instants après se trouva installée dans une grande chambre aux meubles anciens, mais propres; quelques tableaux et quelques livres de piété en faisaient l'unique ornement. Elle eut alors le loisir de peser sa destinée, et dans cette nuit agitée et fiévreuse, le château de Bordes, si noble et si calme, les fêtes brillantes du Louvre, la royale alliance d'un Montmorency, les chances incertaines d'un avenir de splendeur ou d'humiliation, passèrent tour à tour sous ses yeux.

Un autre souvenir la frappa tout à coup : une jeune sœur de Charles de Bordes, nommée Agnès, poussée par une ardente vocation, avait fait profession, peu d'années auparavant, en l'abbaye de Gomer-Fontaine, et Jeanne allait rencontrer tous les jours, à toute heure, la fille et la sœur de ceux dont elle avait si lâchement trahi l'amitié.

Dès le lendemain, à la messe conventuelle, elle chercha sous les voiles noirs, à demi baissés, le doux visage d'Agnès de Bordes; mais elle ne put la reconnaître parmi les jeunes professes, presque toutes semblables de taille et de maintien. Elle la chercha encore, lorsque après sexte et none, les religieuses quittèrent le chœur; mais elle ne put parvenir à la distinguer d'avec ses sœurs, et elle ne voulut demander de renseignements à personne.

Quelques jours s'écoulèrent, paisibles en apparence, mais cruellement agités pour l'esprit de Jeanne; elle aurait préféré une décision fatale à ce morne silence, qui pesait sur elle comme la pierre d'un tombeau. Au bout de ce temps, on lui apporta ses bijoux qu'elle avait laissés à Paris, et en même temps une lettre qu'elle ouvrit précipitamment. Voici ce que cette lettre contenait :

« *A la demoiselle de Pienne.*

» Nous avons appris par la rumeur publique, que vous rompiez les engagements contractés avec mon fils. A notre tour nous reprenons notre parole. Puisse le ciel ne pas châtier votre déloyale action! C'est le vœu qu'en chrétienne je forme pour vous! »

Cette lettre était signée par la douairière de Bordes. Un autre papier s'échappa de l'enveloppe : il contenait ces lignes de la main de Louise :

« O Jeanne! qu'avez-vous fait? et dans quelles amertumes de cœur nous jetez-vous, nous qui vous aimions si chèrement! A la nouvelle de vos fiançailles avec M. de Montmorency, mon frère Charles a déclaré que la joie du monde était finie pour lui; il a sollicité la bénédiction de sa mère, et il est parti pour Marseille. Il compte trouver là une galère de la religion, et s'embarquer pour Malte... Je n'en dirai pas davantage... Sa mère en mourra; ce fils était sa joie. Notre repos est détruit par les fondements, car le malheur de Charles et la douleur de

notre mère nous navrent de tristesse. Et nous aurions pu être si heureux ! Adieu, Jeanne ; je ne puis plus vous nommer ma sœur, adieu !

» Louise de Bordes. »

Jeanne lut ces lettres avec une sorte d'épouvante ; elle vit alors clairement le mal qu'elle avait fait. Le bonheur d'un honnête homme, le repos d'une famille, les sentiments de la plus tendre amitié, elle avait tout immolé à un espoir ambitieux et mensonger. Sa faute lui apparut grave et redoutable ; dans une anxiété terrible, elle sortit de sa chambre, ces lettres à la main, et longtemps elle erra dans les cloîtres, les préaux solitaires, emportée par les réflexions et le trouble de son esprit. Elle s'arrêta enfin au jardin, et s'assit, accablée, sur un banc de pierre. Ses larmes coulèrent ; elle pleurait sur elle-même et sur ses premiers amis ; elle pleurait surtout l'orgueil froissé, car ces lettres l'humiliaient, car sa position actuelle l'inquiétait, et l'avenir ne se montrait que sous les plus sombres couleurs. Une main écarta tout à coup le feuillage des arbrisseaux ; une jeune religieuse parut, et dit d'une voix douce :
— Qui pleure là ?

Jeanne leva les yeux et poussa une faible exclamation ; elle avait reconnu celle qui l'interrogeait : Agnès de Bordes était devant elle et la regardait avec surprise et compassion.

— Qu'avez-vous, dit-elle, et qui êtes-vous ?

— Hélas ! répondit Jeanne poussée par un mouvement irrésistible ; je suis Jeanne de Pienne.

— La fiancée de mon frère ! s'écria la jeune religieuse en tendant les mains à Jeanne, et en faisant un mouvement pour l'embrasser.

Celle-ci, pâle de confusion, recula et dit :

— Je ne mérite pas vos bontés, Agnès... Lisez, lisez ces lettres !

Et elle les abandonna à la religieuse, qui y jeta les yeux et pâlit à son tour.

— Pauvre Charles ! s'écria-t-elle ; mon sacrifice a été inutile !

— Votre sacrifice ! Agnès, expliquez-vous !

— Vous le demandez ?... Eh bien ! sachez qu'aimant tendrement mon frère, et le voyant malheureux de sa position de cadet et du dessein de notre père qui le destinait à l'ordre de Malte, je me décidai à entrer moi-même en religion, abandonnant à Charles les terres et le manoir de Pocé, qu'une parente m'avait légués. Mes parents crurent à ma vocation ; je fis mes vœux en cette abbaye, et mon frère devint votre fiancé. Dieu m'a bénie ; je suis en paix... Mais mon frère, mon bien-aimé frère, pour qui j'ai tant prié, tant pleuré !

— Hélas ! Agnès, dit Jeanne en baissant la tête, pardonnez-moi, si vous le pouvez !

V. — L'ÉDIT DU ROI HENRI II.

Nous abrégerons le cours de ce récit historique. Jeanne, quoique accablée de chagrins et de remords, surtout en présence de la généreuse Agnès, persista cependant à attendre la décision du Saint-Siége. Le pape Paul IV portait alors la tiare et l'anneau du Pêcheur ; c'était un homme au cœur droit et ferme, qui, quelles que fussent les instances du connétable, appuyées de toute l'autorité du Roi de France, se refusa constamment à annuler une promesse de part et d'autre consentie de bonne foi. Ces nouvelles ranimaient les espérances de mademoiselle de Pienne, et l'étourdissaient sur ses justes remords. Peut-être croyait-elle toucher au terme de ses vœux, lorsqu'elle fut mandée un jour auprès de l'abbesse, où elle trouva réunis quelques prêtres et quelques hommes de loi.

Ceux-ci la saluèrent d'un air grave, et l'un d'eux, prenant la parole, dit :

— Monsieur le connétable de Montmorency a cru bon de faire signifier à la demoiselle de Pienne, le nouvel édit promulgué par le roi Henri, deuxième du nom. Lecture va en être donnée, afin que la dite demoiselle n'en ignore.

Un scribe se leva et lut un édit, enregistré la veille, et par lequel le Roi annulait les promesses de mariage consenties à l'insu des parents, et défendait rigoureusement les mariages secrets.

Jeanne, debout, écoutait cet arrêt de mort de toutes ses espérances.

— Le duc ? dit-elle enfin d'une voix faible.

— Le duc, répondit un prêtre, se soumettra, sujet, à son roi et seigneur ; fils, à son père ; mais il attend votre désistement.

— Il ne l'attendra pas longtemps ! s'écria Jeanne avec un reste de fierté et en prenant la plume.

Lorsqu'elle eut fini d'écrire, elle chercha le bras de l'abbesse, et lui dit :

— Allons à la chapelle !

Elles descendirent et ouvrirent la porte du sanctuaire.

Une seule religieuse était à genoux près de l'autel : elle ne priait pas, elle pleurait, et ses sanglots déchirants retentissaient sous les voûtes.

— Qu'est-ce encore ? dit Jeanne avec une secrète épouvante.

— Hélas ! ma sœur, répondit l'abbesse avec chagrin, c'est notre sœur de Bordes, qui pleure la mort de monsieur son frère, de l'ordre de Malte, tué en mer, à sa première caravane, dans un combat contre les Barbaresques. Que Dieu fasse paix à l'âme de ce pieux chevalier ! Madame leur mère est elle-même près de rendre le dernier soupir...

Jeanne ne put en entendre davantage ; elle s'évanouit[1]...

Mathilde Tarweld.

[1] Jeanne de Pienne, peu après, quitta l'abbaye de Gomer-Fontaine, et se réfugia, repentante, dans la maison des Filles-Dieu, à Paris.

EXPOSITION AGRICOLE. — LES BESTIAUX.



LE TAUREAU DE LA RACE D'ANGUS.

Il ne faut pas essayer de peindre l'impression produite par l'aspect de la réunion de bestiaux, formant passagèrement dans le palais de l'Industrie une sorte de musée temporaire des races d'animaux domestiques de l'Europe. On a dit que cet aspect avait impressionné même les indifférents : il n'y avait pas

d'indifférents. Pendant toute la durée de l'Exposition, trop courte au gré des visiteurs, dont le courant était sans cesse renouvelé, les mesures étaient si bien prises, que pas un accident, pas une panique, pas un seul moment de trouble et de confusion n'a été à déplorer; et pourtant, il y a eu des naissances en assez grand



LE TAUREAU DURHAM NORMAND.

nombre, des arrivages tardifs, des déplacements, des animaux vendus et marqués au chiffre des acquéreurs. Tout cela s'est accompli sans l'apparence d'un désordre. C'est là une leçon dont ont dû faire leur profit tous ceux qui, venus à l'Exposition pour s'instruire, seront plus tard chargés, dans leur localité,

de présider à un marché aux bestiaux de quelque importance. Souvent nous avons vu d'affreux désordres et des malheurs irréparables résulter de l'agglomération d'une masse de gros bétail; toujours les causes de ces paniques ont été pour nous évidentes et faciles à prévenir. Donner assez d'espace à chaque animal, en éloigner les insectes importuns, les préserver de la chaleur excessive, surtout du tumulte, des disputes et des cris presque continuels dans les foires aux bestiaux, enfin, veiller à ce que chaque bête soit attachée avec une solidité proportionnée à la force qu'elle peut avoir quand elle vient à s'effaroucher : c'est là un ensemble de moyens pratiques le plus souvent négligés; ils suffisent pour prévenir des accidents qui coûtent tous les ans en France la vie à plusieurs personnes : cela seul nous fait un devoir d'insister sur ce point. Il n'avait été pris au palais de l'Industrie aucune mesure d'ordre qui ne puisse être prise de même partout, et assurer le même résultat. Un plaisant a cru lancer un trait d'esprit en disant : « On fait poser le public devant messieurs les animaux; on leur paie un voyage d'agrément pour leur donner le plaisir de faire connaissance avec le monde élégant de la capitale. » Cette critique peut et doit être acceptée comme un éloge.

En réunissant toutes les races françaises de gros bétail d'un côté, toutes les races étrangères de l'autre, les ordonnateurs du concours agricole universel avaient facilité la comparaison; aux yeux de ceux qui ne voient dans un bœuf que des beefsteacks et des aloyaux, la comparaison n'était pas à l'avantage des races françaises. Dans les bœufs anglais, spécialement dans les Durham, les parties du corps de l'animal qui donnent les morceaux de choix, sont plus développées; la charpente osseuse, source du déchet à l'abattoir, est moins volumineuse; enfin, les animaux prêts pour la boucherie ont un aspect de jeunesse, annonçant qu'ils ont moins vécu, par conséquent moins consommé pour atteindre leur complète croissance, que nos bœufs des races du Charollais, du Nivernais ou du Poitou : cela est incontestable. Mais, les conditions économiques sous l'empire desquelles opèrent les éleveurs anglais, n'ont leur équivalent dans aucun pays d'élève en France. Un mot d'explication à ce sujet servira à mettre en lumière des faits probablement peu connus de la plus grande partie de nos lecteurs.

Nous ne rappellerons pas les travaux d'amélioration des races bovines et ovines, entrepris en Angleterre vers le milieu du dernier siècle par Robert Backwell, et menés à bonne fin par ses successeurs, les deux Collin; nous dirons seulement qu'en présence de l'énorme consommation de la viande dans la Grande-Bretagne, en présence surtout de la liberté du commerce des céréales dans les trois royaumes, les grands propriétaires du sol, qui tous en Angleterre s'occupent de la gestion de leurs domaines, et sont compétents en matière d'agriculture, ont substitué partout où il leur a été possible, la culture fourragère à celle des céréales, et l'élève en grand du bétail à la production des grains. Il n'entre pas dans notre sujet d'exposer les crimes, les misères, les souffrances sans nom imposées à l'humanité par cette substitution. Lord Bathurst a pu dire à la tribune britannique : « Il y a trois millions d'hommes de trop en Irlande. » Ce mot cruel n'a ému personne de colère ni d'indignation; depuis, trois millions d'êtres humains, nos coreligionnaires, ont émigré, ou sont morts de faim; ils sont morts, pour que les lords anglais, possesseurs du sol de l'Irlande, en obtinssent de plus gros revenus en changeant les champs en prairies, pour lesquelles il ne faut pas de main-d'œuvre, et où les bœufs se gardent tout seuls, s'engraissent tout seuls. Voilà à quel prix sont produits notamment ces admirables bestiaux noirs sans cornes, de la race d'Angus, la plus commune de nos jours en Irlande et en Ecosse, dont nous donnons un spécimen d'une perfection de formes irréprochable. Y a-t-il lieu pour la France d'envier ce magnifique bétail? On ne le croit pas. Regardez-les de près; ces bœufs sont tous *gentlemen* dans leur espèce; ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais travaillé. Ils se laisseront atteler, si vous voulez; ce sont des bêtes bien élevées, qui ne frappent ni du pied, ni de la corne. Mais essayez de leur faire traîner la charrue ou la charrette? Vous les tuerez plutôt. Les avantages de cette race ne sont donc que relatifs. Les vaches Durham, dont l'Exposition nous a montré d'admirables spécimens, ne sont que de médiocres laitières; mais leur viande vaut à peu près celle des bœufs de même race. Travaillez toujours les yeux tournés vers le marché, disait aux paysans Mathieu de Dombasle, le prince des agronomes contemporains. A Londres, il y a trente ans, les vingt-cinq à trente mille vaches laitières élevées en vue de fournir du lait aux habitants de cette capitale étaient toutes exclusivement des races de Hereford et de Devon, les meilleures laitières de la Grande-Bretagne; on les gardait tant qu'elles pouvaient donner des veaux et du lait; puis, leur viande étant coriace et détestable, elles étaient données plutôt que vendues aux bouchers des quartiers pauvres. Aujourd'hui, les vacheries des environs de Londres ne contiennent plus que des vaches Durham; elles donnent moins de lait que les Hereford et les Devon; mais, une fois leur lait épuisé, elles engraissent aisément, et sont revendues avec bénéfice. C'est donc l'application du précepte si plein de bon sens de notre grand agronome; celui qui se conforme aux conditions économiques qui le dominent, fait bien; celui qui dans des conditions économiques opposées veut faire de même, fait mal.

Une revue rapide du côté français de l'Exposition des bêtes à cornes rend pour nous cette vérité encore plus saillante. Les animaux de la race bretonne parlent hautement, par leur bon état d'entretien et par l'harmonie de leurs formes élégantes, des soins récents et intelligents dont cette race est l'objet. Les comices agricoles des départements de l'ancienne Bretagne ont résisté avec grande raison aux tentatives faites pour les engager à croiser cette race toute

primitive avec les Durham ; ils s'attachent à l'améliorer par le choix des meilleurs reproducteurs, mais sans croisement. C'est ainsi que le bœuf armoricain reste ce qu'il est depuis le jour où il vint dans les Gaules avec les Celtes nos ancêtres, sobre, agile, actif, travailleur infatigable malgré sa petite taille, conservant dans une vieillesse relative ses dents et son appétit, s'engraissant à *tout âge*, enfin, seul façonné pour produire de la viande dans un pays où sans cette race, il n'en existerait pas. Voici près d'eux les bœufs charollais à la robe Isabelle. Rappelez-vous, en voyant ces gros bœufs à l'air grave, annonçant un âge mûr, aux fortes jambes, au large poitrail, qu'avant d'être engraissés pour la boucherie, ils ont longuement et utilement travaillé. En voici d'autres de race croisée Durham-Normande, peu inférieurs aux Durham purs, pour la finesse des membres et la petitesse de la tête ; ce sont des bêtes élevées exclusivement en vue de la boucherie, dans les parties de la France dont les conditions économiques se rapprochent le plus de celles de la Grande-Bretagne. Ainsi, jugés au point de vue de leur destination, des besoins agricoles auxquels ils doivent satisfaire, les représentants de nos races bovines ne le cèdent en rien à ceux des races des Iles-Britanniques; pour qui a eu, comme nous, occasion de les observer, de les étudier à des époques diverses, toutes nos races bovines sont évidemment en progrès.

Dans la partie du palais occupée par les races bovines étrangères, les animaux les plus remarqués ont été les bœufs hongrois, aux cornes d'une longueur démesurée. Après le concours, deux de ces animaux ont été achetés par la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, où ils sont l'objet de l'admiration des curieux. Nous n'avons pu nous rendre compte des motifs pour lesquels des animaux privés de la faculté de reproduire leur race, ont été admis dans une collection scientifique où ils ne servent absolument à rien ; à moins qu'après les avoir convenablement engraissés, MM. les professeurs du Muséum ne tiennent à juger par eux-mêmes de la valeur gastronomique de leur viande.

Quant à la race ovine, toutes ses divisions, moins quelques-unes par exception, ont subi, depuis les premières années de ce siècle, une complète et radicale transformation. Nul ne prévoyait la prodigieuse facilité des communications, disons mieux, la suppression des distances par la vapeur et les chemins de fer, à l'époque des tentatives couronnées de succès pour naturaliser en France les moutons mérinos. Sous le premier Empire, ils furent l'objet d'une faveur universelle, justifiée par les bénéfices importants, résultant de leur propagation dans tous nos pays de plaines suffisamment fertiles. Mais tandis que le mérinos prenait possession de la plupart des fermes à moutons, en France, la Russie méridionale, elle aussi, se couvrait de millions de moutons mérinos, et à l'autre extrémité de notre planète, le continent australien élevait d'autres millions de bêtes ovines, originaires de la race anglaise de *Costwold*, née d'un croisement entre les bonnes races britanniques et les mérinos. De là, une révolution complète dans l'élève du mouton en Europe. La laine en est devenue le produit le moins important ; ce produit ne peut plus lutter contre les laines fines des pays où l'éleveur prend pour ses moutons des espaces illimités de pâturages, dont il ne paie pas un centime de loyer. Donc, l'éleveur européen a dû transformer les races ovines, et les rendre avant tout aptes à produire de la viande et de l'engrais, la laine devenant un produit accessoire dont le prix suit inévitablement une marche décroissante. C'est ce qui se voyait du premier coup d'œil dans la division de l'Exposition réservée aux moutons. On y remarquait de très belles toisons, assurément, surtout celles des moutons de la race *Mauchamps*, l'une des meilleures créations modernes dans cette branche de l'industrie rurale ; mais évidemment, l'ensemble des moutons exposés était élevé surtout en vue du gigot et de la côtelette.

La chèvre, cette vache du pauvre, était dignement représentée par des spécimens peu nombreux, mais du meilleur choix[1]. Les porcs, tout au rebours, brillaient plus par le nombre que par la perfection ; le jury avait admis, sans doute à titre de contraste, à côté des porcs anglais du Hampshire, des porcs chinois et de ceux du Tonquin, irréprochables sous tous les rapports, d'énormes et monstrueux animaux, portant autant d'os que de lard et de viande, ayant évidemment consommé deux fois la valeur vénale de leur individu en aliments de choix, pour arriver à un état exagéré d'engraissement[2].

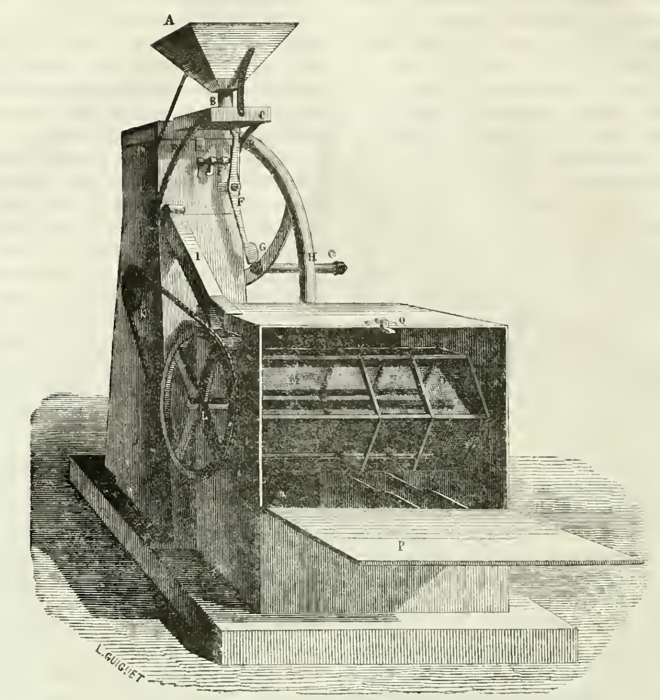
Nous regrettons de n'avoir pas un article entier à consacrer aux oiseaux de basse-cour. La tendance des races de poules à prendre plus ou moins de sang de la race anglaise de Dorking et des races indo-chinoises de la Cochinchine et de la Malaisie, est sensible, non-seulement au concours universel et aux concours partiels en France, mais dans la plupart des basses-cours bien tenues. A l'Exposition, parmi les animaux peu connus, mais destinés à devenir communs dans un avenir prochain, nous avons remarqué d'intéressantes familles de *colins* de la Californie, au plumage d'une incomparable élégance, la tête ornée d'une aigrette qui leur donne la plus gracieuse physionomie. On sait que la chair des colins est égale ou même supérieure à celle des perdrix d'Europe, dont les colins sont les très proches parents.

Abordons la partie mécanique de l'Exposition. Nous avons signalé dans un premier article[3] les efforts toujours louables bien que rarement heureux, tentés de nos jours pour doter l'agriculture d'un outillage plus intelligent que celui dont elle dispose aujourd'hui, plus rapproché de la perfection des instruments du travail industriel. Nous n'avons rien à dire ni des charrues qui depuis Dombasle et Grangé ont

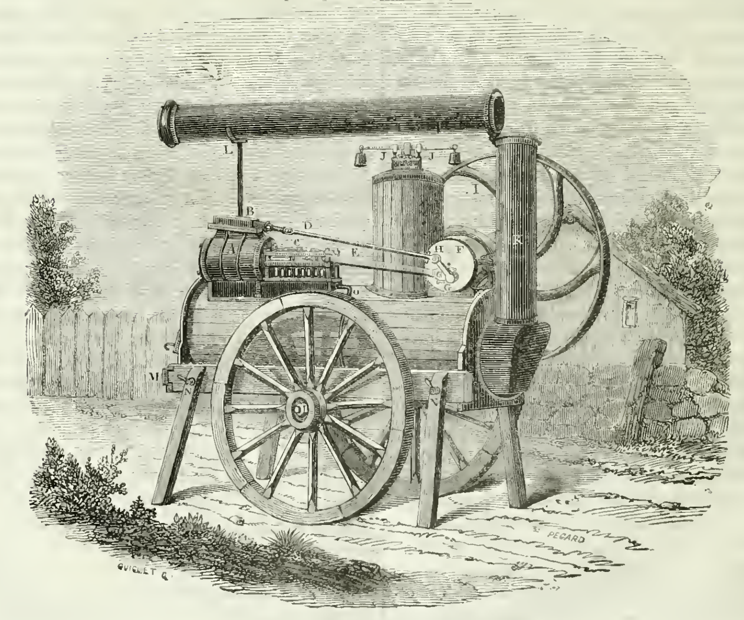
[1] Voir la planche, page 345.

[2] Voir la planche, page 344.

[3] Livraison de juillet.

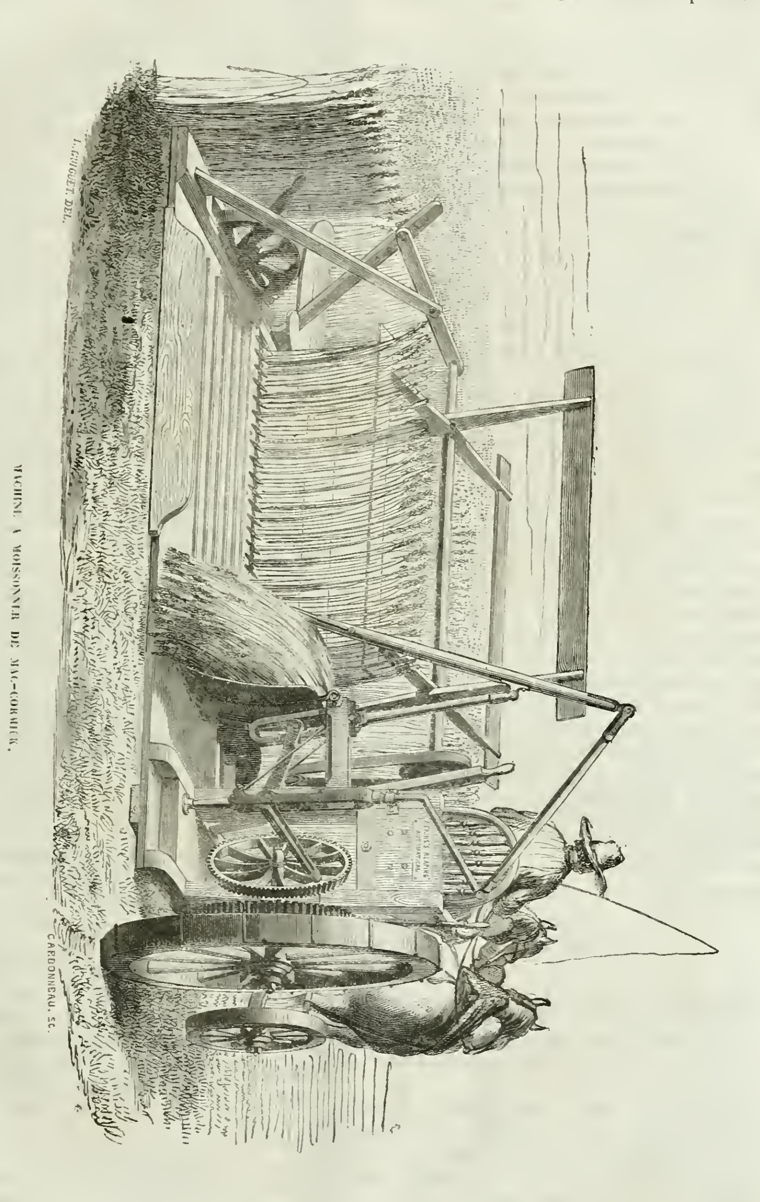


MOULIN A BRAS.



MACHINE LOCOMOBILE DE MM. LOTZ, DE NANTES.

très peu progressé, ni des hache-paille, coupe-racines et semoirs, restés compliqués, faciles à se détraquer, à peu près tels qu'ils étaient il y a vingt ans. Mais nous signalons l'heureuse apparition dans nos pays de grande culture, des machines à moissonner, depuis assez longtemps usitées dans l'Amérique du nord et dans les plaines fertiles de l'Europe orientale. L'une de celles qui, tout compensé, allient le plus d'avan-



MACHINE A MOISSONNER DE MAC-CORMICK.

tages à la moindre somme d'imperfections, est la machine américaine à moissonner de Mac-Cormick.

Dans les expériences auxquelles elle a été soumise, elle ne l'a cédé à aucune de ses rivales, ni pour la perfection, ni pour l'économie du travail exécuté.

Nous pensions, en examinant son mécanisme compréhensible à la première vue, qu'on pourrait faire

mieux encore, et puis qu'on aurait pu y penser un peu plus tôt. Il semble qu'on s'avise un peu tard de substituer quelque chose de plus rationnel à l'antique faucille de feue Cérès. Enfin, mieux vaut tard que jamais.

C'est encore à titre de nouveautés par rapport à la France, que nous signalons les machines locomobiles à vapeur[1], qui, se transportant elles-mêmes au besoin, peuvent mettre partout à la disposition de la grande culture, une force déterminée, capable de faire fonctionner la machine à battre, les tarares, les hache-paille et les moulins à concasser les grains ou à les réduire en farine. Parmi ces derniers, l'un des plus remarquables nous a paru être le moulin dont nous donnons la figure[2]. Quoique ce moulin soit à bras, et qu'il fonctionne avec peu de dépense de force, on peut, lorsqu'on dispose d'une machine locomobile à vapeur, utiliser sa force perdue pour mettre ce moulin en action, au moyen d'une simple courroie de renvoi.

Que le lecteur ne s'étonne pas si nous avons, dans cette rapide revue des parties les plus saillantes du concours agricole universel, quitté le ton éternellement louangeur de ceux qui en ont parlé avant nous. L'insuffisance de la production agricole frappe tous les esprits sérieux; si tous ceux qui écrivent sur l'agriculture s'accordent pour présenter ce qui est comme l'idéal de la perfection, qui donc songera à s'évertuer pour faire mieux et produire davantage? Il le faut cependant, sous peine de mourir de faim. Applaudissons donc sincèrement à ceux qui produisent avec intelligence, mais seulement autant qu'il le faut pour les encourager à ne rien négliger de ce qui, dans l'avenir le plus rapproché possible, doit mettre le prix des denrées agricoles en rapport permanent avec le taux des salaires, et proportionner la production aux besoins de la consommation. L'Exposition agricole du concours universel de 1856 aura largement contribué à hâter la solution de ce grave problème; nous sommes heureux de le reconnaître, tout en réservant notre admiration pour ce qui, parmi les objets exposés, nous a semblé réellement la mériter.

A. Ysabeau.

DISCOURS ADRESSÉ PAR BONAPARTE,

PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, AUX CURÉS DE LA VILLE DE MILAN, LE 5 JUIN 1800.

J'ai désiré de vous voir tous rassemblés ici, afin d'avoir la satisfaction de vous faire connaître par moi-même les sentiments qui m'animent au sujet de la Religion catholique, apostolique et romaine. Persuadé que cette Religion est la seule qui puisse procurer un bonheur véritable à une société bien ordonnée et affermir les bases d'un gouvernement, je vous assure que je m'appliquerai à la protéger et à la défendre dans tous les temps et par tous les moyens. A vous, ministres de cette Religion, qui est aussi la mienne, je déclare que j'envisagerai comme perturbateur du repos public et ennemi du bien commun, et que je saurai punir comme tel, de la manière la plus éclatante, et même, s'il le faut, de la peine de mort, quiconque fera la moindre insulte à notre commune religion, ou qui osera se permettre le plus léger outrage envers vos personnes sacrées.

Mon intention formelle est que la Religion chrétienne, apostolique et romaine, soit conservée dans son entier, qu'elle soit publiquement exercée et qu'elle jouisse de cet exercice public avec une liberté aussi pleine, aussi étendue, aussi inviolable, qu'à l'époque où j'entrai pour la première fois dans ces heureuses contrées. Tous les changements qui arrivèrent alors, principalement dans la discipline, se firent contre mon inclination et ma façon de penser. Simple agent d'un gouvernement qui ne se souciait en aucune sorte de la Religion Catholique, je ne pus alors empêcher tous les désordres qu'il voulait exciter à tout prix, à dessein de la renverser. Actuellement que je suis muni d'un plein pouvoir, je suis décidé à mettre en œuvre tous les moyens que je croirai les plus convenables pour assurer et garantir cette religion.

Les philosophes modernes se sont efforcés de persuader à la France que la Religion Catholique était l'implacable ennemie de tout système démocratique et de tout gouvernement républicain : de là cette cruelle persécution que la République française exerça contre la Religion et contre ses ministres ; de là toutes les horreurs auxquelles fut livré cet infortuné peuple. La diversité des opinions qui, à l'époque de la Révolution, régnait en France au sujet de la Religion, n'a pas été une des moindres sources de ces désordres. L'expérience a détrompé les Français, et les a convaincus que de toutes les religions il n'y en a pas qui s'adapte comme la Religion Catholique aux diverses formes de gouvernement, qui favorise davantage, en particulier, le gouvernement démocratique républicain, en établisse mieux les droits et jette plus de jour sur ses principes. Moi aussi je suis philosophe, et je sais que, dans une société, quelle qu'elle soit, nul homme ne saurait passer pour vertueux et juste s'il ne sait d'où il vient et où il va. La simple raison ne saurait nous fixer là-dessus ; sans la Religion, on marche continuellement dans les ténèbres ; et la Religion Catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines et infaillibles sur son principe et sa fin dernière. Nulle société ne peut exister sans morale ; il n'y a pas de morale sans religion, il n'y a donc que la Religion qui donne à l'Etat un appui ferme et durable. Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole : un vaisseau dans cet état ne peut ni s'assurer de sa route, ni espérer d'entrer au port ; une société sans religion, toujours agitée, perpétuellement ébranlée par le choc des passions les plus violentes éprouve en elle-même toutes les fureurs

[1] Moulin à bras; page 348, première planche.

[2] Machine locomobile de MM. Lotz, de Nantes, page 348, deuxième planche.

d'une guerre intestine qui la précipite dans un abîme de maux, et qui tôt ou tard entraîne infailliblement sa ruine.

La France, instruite par ses malheurs, a ouvert enfin les yeux ; elle a reconnu que la Religion Catholique était comme une ancre qui pouvait, seule, la fixer dans ses agitations et la sauver des efforts de la tempête ; elle l'a en conséquence rappelée dans son sein. Je ne puis pas disconvenir que je n'aie beaucoup contribué à cette belle œuvre. Je vous certifie qu'on a rouvert les églises en France, que la Religion Catholique y reprend son ancien éclat, et que le peuple voit avec respect ses pasteurs sacrés qui reviennent, pleins de zèle, au milieu de leurs troupeaux abandonnés.

Que la manière dont a été traité le Pape défunt ne vous inspire aucune crainte : Pie VI a dû en partie ses malheurs aux intrigues de ceux à qui il avait donné sa confiance, et en partie à la cruelle politique du Directoire. Quand je pourrai m'aboucher avec le nouveau Pape, j'espère que j'aurai le bonheur de lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer encore à l'entière réconciliation de la France avec le Chef de l'Eglise. Je n'ignore pas ce que vous avez souffert, tant dans vos personnes que dans vos biens ; vos personnes, encore une fois, seront sacrées à l'avenir, et respectées de tout le monde ; quant à vos biens, j'aurai soin de donner les ordres nécessaires pour qu'ils vous soient rendus, au moins en partie, et je ferai en sorte qu'on vous assure pour toujours des moyens d'exister honorablement.

Voilà ce que je voulais vous communiquer au sujet de la Religion chrétienne, catholique et romaine. Je désire que l'expression de ces sentiments reste gravée dans vos esprits, que vous mettiez en ordre ce que je viens de dire, et j'approuverai qu'on en fasse part au public par la voie de l'impression, afin que mes dispositions soient connues non-seulement en Italie et en France, mais encore dans toute l'Europe.

Signé : BONAPARTE.

(Extrait de l'*Almanach des Catholiques pour l'année* 1801, A Paris, 1801.)

LE LION ET LE MOUCHERON.

FABLE.

Quand vous vous croyez insulté,
N'allez pas recourir de suite à la vengeance ;
Suspendez au moins par prudence
Votre susceptibilité.

Un beau jour, par inadvertance,
Un moucheron s'était planté
Sur le nez d'un lion : voilà Sa Majesté
Dans une colère extrême,
Haletant, hors d'elle-même,
De sa queue à grands coups frappant de tout côté,
Sur ses oreilles, sur sa tête,
Pour mettre à mort l'indigne bête,
Qui de l'insulter a le front.
Voilà le malin moucheron,
Voyant cette guerre cruelle,
Sur ses gardes, méchant, se fâchant tout de bon,
Se plaçant pour se venger d'elle,
Tantôt dans ses nazeaux, tantôt sur sa prunelle,
Partout, et dans tous les endroits,
Où par sa pince il peut la prendre.
Le pauvre lion aux abois
Rugit, ne sait par où ni comment se défendre :
De rage il est près de tomber,
Réduit enfin, arrêtant sa vengeance,
De son vainqueur, pour ne pas succomber,
Il sollicite la clémence :
« Je sais, dit-il, d'un ton plein de bonté,
Que c'est par pure inadvertance,
Sans y penser, et sans méchanceté,
Que tu m'avais de la sorte insulté,
Pardonne mon extravagance. »
Le moucheron satisfait,
S'éloigne, laissant là, mécontent de lui-même,
Maître lion gémir sur son méfait.

Sachez souffrir : c'est un mauvais système
De prendre feu, de se fâcher pour rien :
Il est des gens qui trouvent le moyen,
Quelle que soit votre puissance,
Témoin ce chétif animal,
Quand vous voulez leur faire mal,
D'user sur vous d'une affreuse vengeance.

AMBOISE.

La Touraine si chère aux rois de France, depuis Clovis jusqu'à François Ier et ses fils, est aussi féconde en souvenirs historiques qu'en beautés pittoresques ; et l'érudit, l'antiquaire, l'archéologue la visitent avec autant de fruit et de plaisir que le simple touriste qui ne cherche qu'un beau ciel et de splendides paysages. La ville et le château d'Amboise réunissent ce double attrait des graves souvenirs et des riants aspects : les chroniqueurs en font remonter l'origine aux Romains, qui auraient construit en ce lieu une grosse tour, surmontée de la statue colossale de Mars. Une île voisine d'Amboise, au milieu de la Loire, fut témoin de l'entrevue d'Alaric, roi des Visigoths, avec Clovis dont il sollicitait l'alliance. Amboise vit les derniers moments de Louis XI ; c'est là qu'il mourut, après une vie orageuse, entre les bras d'un saint et en invoquant la Mère de Dieu. C'est là aussi qu'il avait institué l'ordre de Saint-Michel, si célèbre jusqu'à ce que l'ordre du Saint-Esprit, fondé par Henri III, vînt le détrôner. C'est à Amboise que Charles VIII, son fils, avait passé sa triste et solitaire jeunesse. Il conserva de l'affection pour ce séjour, peut-être parce qu'il y avait souffert ; et à son retour d'Italie, il forma le projet de reconstruire, sur un plan magnifique, le château d'Amboise ; mais sa

mort ne lui permit pas d'exécuter entièrement son dessein : il ne termina que les deux tours et la charmante chapelle gothique qui suffirait seule pour attirer les visiteurs.

L'art de la Renaissance n'a rien produit de plus gracieux que ce petit monument, hardiment posé sur le roc et revêtu d'une robe de broderies et de découpures. La chapelle est dédiée au patron de la chasse, à saint Hubert, et des ramures de cerfs formaient dans l'intérieur de capricieuses ogives.

Au château d'Amboise se lient inséparablement le nom de La Renaudie et le souvenir de la conspiration qu'il avait formée contre François II. Ce furent les débuts de la rébellion protestante en France, débuts malheureux, car ils avaient pour fauteur un homme perdu de dettes et de crimes.

Vulgaire Catilina, cherchant dans une conspiration un moyen de fortune, La Renaudie était un gentilhomme du Périgord, qui, ayant commis un faux en écriture, fut poursuivi juridiquement. Condamné au bannissement, il passa le temps de son exil à Genève, et il y devint une des conquêtes de la Réforme. L'esprit insinuant de ce conspirateur lui assura de l'empire sur les Français réfugiés en Suisse pour cause de religion : il avait de la vivacité, de la hardiesse, et il désirait avec ardeur effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. A force de résolution, d'intrigues et d'activité, il réussit à organiser un vaste complot dans lequel entrèrent plus de quinze cents gentilshommes, et dont le but était de renverser le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, et de s'emparer de la personne du jeune Roi. Amboise, où se trouvait la cour, était le lieu du rendez-vous ; les conjurés, venus de toutes les provinces, marchaient en armes sur cette ville ; mais un avocat, nommé Pierre d'Avenelle, chez lequel La Renaudie avait logé, surprit le secret de cette conspiration, qui mettait en péril la Religion et l'Etat en livrant le royaume des lis aux sectateurs de Calvin ; et devant le danger public, il n'hésita point : il révéla ce qu'il savait. Aussitôt, les plus énergiques mesures arrêtèrent la conjuration ; les conspirateurs, qui avaient cru surprendre les Guise, furent surpris eux-mêmes et arrêtés sur les chemins ; quelques-uns, parmi lesquels se trouvait La Renaudie, furent tués en se défendant. On apporta le corps de La Renaudie à Amboise, et il fut mis au gibet, avec ces mots : *Chef des rebelles.*

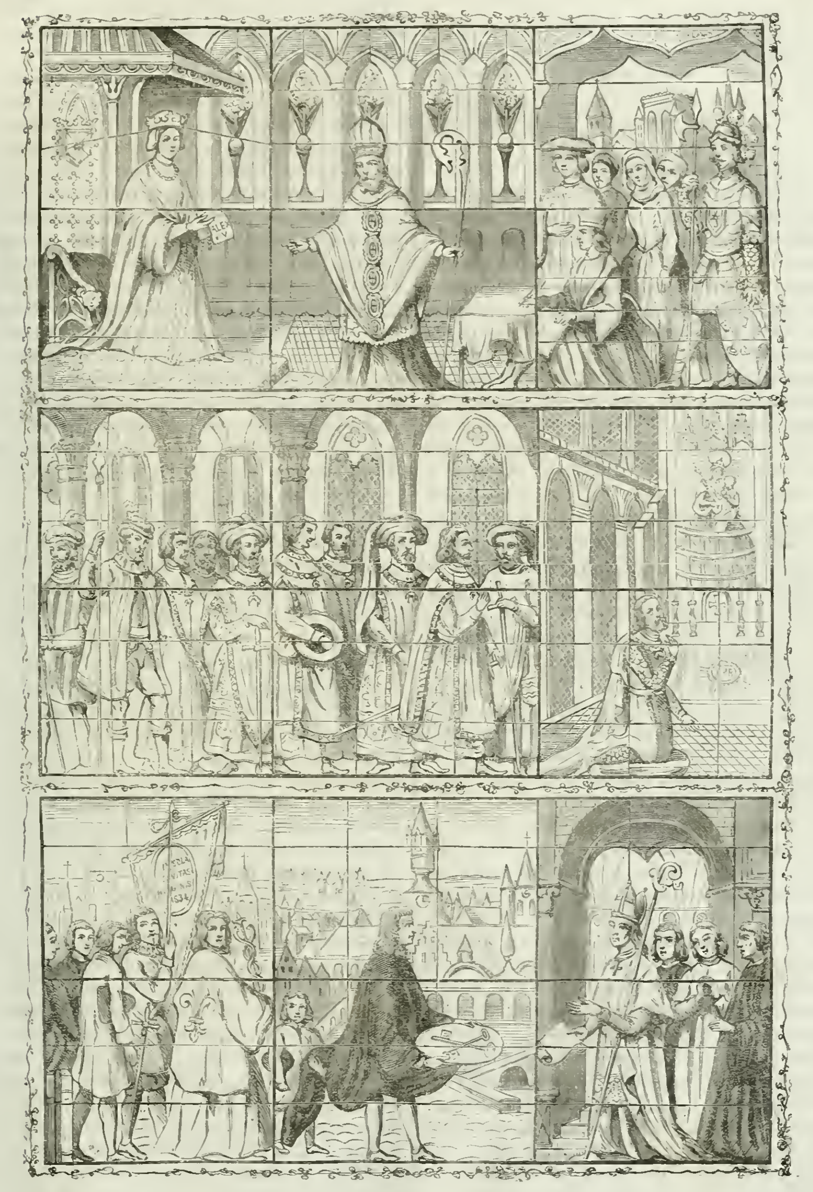


Le duc de Guise fut nommé lieutenant-général du royaume, et les chefs secrets, mais réels, de la conjuration, le prince de Condé et Coligny furent arrêtés à Orléans (15 novembre 1560). Ainsi se termina la *conjuration d'Amboise*, prélude de ces longues guerres intestines, que l'avénement de Henri IV suspendit pendant quelques années, qui reprirent avec une fureur nouvelle sous le règne de son fils, et que la politique sévère de Louis XIV parvint seule à étouffer.

Cette conjuration, qui faillit ôter le trône aux derniers Valois et donner pour chef à la France, ou le faible Condé, ou le cauteleux Coligny, est le dernier souvenir historique d'Amboise. De nos jours, le château a servi de résidence à Abd-el-Kader, et c'est là qu'un saint évêque, qui vient de mourir de la mort des justes, monseigneur Dupuch, a porté au captif africain les consolations de l'amitié, auxquelles son zèle aurait voulu ajouter les lumières et les hautes espérances de la Religion. Un petit cimetière, situé près du château, a reçu les restes des compagnons de l'Emir, morts pendant leur captivité.

VITRAUX DE NOTRE-DAME DE LA TREILLE, A LILLE.

PREMIÈRE VERRIÈRE.



Premier panneau. Marguerite, comtesse de Flandre, institue, en 1254, la confrérie de Notre-Dame de la Treille. — *Deuxième panneau.* Philippe-le-Bon, en 1435, consacre l'ordre de la Toison-d'Or et ses chevaliers à Notre-Dame de la Treille. — *Troisième panneau.* Le clergé, les magistrats et le peuple, en 1634, consacrent la ville de Lille à Notre-Dame de la Treille.

NOTRE-DAME DE LA TREILLE

La bonne ville de Lille, qui est incontestablement l'une des fidèles splendeurs de la France, a toujours eu pour la Sainte Vierge un tendre amour. Elle voit, dans ce culte si doux, une des causes de sa durable prospérité, et elle vénère Notre-Dame comme sa suzeraine bien-aimée.

A l'occasion du magnifique jubilé de Notre-Dame de la Treille en 1854, nous avons dit alors quelques mots du noble attachement des Lillois à la Reine du ciel et du monde, qu'ils saluent comme leur dame et souveraine. Aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs la première des trois curieuses verrières qui décorent depuis peu la chapelle de l'auguste patronne de Lille, en attendant la somptueuse église que la pieuse cité lui prépare. Chaque panneau, dans ces verrières, représente un fait historique, qui s'encadre dans le sommaire rapide que nous allons donner des annales de Notre-Dame de la Treille.

C'est une tradition chère aux Lillois que, sous le règne de Clotaire II, la Sainte Vierge apparut à la mère de Lyderic, et lui promit que cet enfant fonderait une ville dont elle serait la constante protectrice. Cette ville promise était Lille, qui s'éleva en effet par les soins de Lyderic. Baudouin IV, l'un de ses successeurs, l'entoura de murailles. Marie était honorée là, assise sur un trône, la couronne en tête, pressant l'Enfant Jésus sur son cœur, tenant le sceptre à la main droite, et déjà environnée de sa treille mystérieuse, où de pieux auteurs ont vu un symbole de la Conception Immaculée, le Jardin Fermé, la Fontaine Scellée du saint cantique. Baudouin V, qui mérita le beau surnom de Pieux, fonda la collégiale de Saint-Pierre, et y plaça avec grands honneurs l'image révérée de Notre-Dame de la Treille.

Nous ne pouvons rapporter ici les nombreux miracles constatés au sanctuaire de la sainte image; on les lira dans son intéressante histoire. Nous n'en citerons qu'un pour le moment, et ce n'est pas le moindre.

« Située à quatre lieues de Tournay, que l'on nommait, aux temps des troubles de la réforme, la Genève des Pays-Bas, à douze lieues de Gand, où les Catholiques, dans cette ville de cent mille habitants, n'avaient su garder que deux chapelles, à quelques pas du Brabant, où les gueux avaient détruit, *en huit jours*, quatre cents abbayes, églises et couvents, Lille, battue de tous côtés par les flots de l'hérésie, demeura ferme dans la foi de ses ancêtres, inébranlablement attachée au Saint-Siége et toujours constante à ses pratiques d'amour envers Marie[1].

» Qui donc la préserva de cet air contagieux, dont le souffle impur semblait s'arrêter au pied de ses remparts? » Sa patronne, celle qui a seule renversé toutes les hérésies[1].

Mais ne devançons pas davantage les événements reproduits à tous les yeux dans les verrières qui nous occupent. Le premier panneau est l'établissement de la confrérie de Notre-Dame de la Treille, instituée canoniquement en 1254, par le pape Alexandre IV, à la prière de Marguerite, comtesse de Flandre, et des chanoines de Saint-Pierre. Cette pieuse association existait déjà depuis longtemps; elle comptait parmi ses affiliés d'illustres pèlerins de Notre-Dame de la Treille : saint Thomas de Cantorbéry, saint Bernard, le pape Innocent II; elle y admit par la suite une phalange glorieuse d'augustes personnages, des princes de l'Eglise et des princes de la terre, empereurs et rois, comme on le verra; et ce qui honore encore grandement la bonne ville, aucune révolution n'interrompit l'union de prières de cette confrérie, qui, aujourd'hui, peut étaler fièrement, dans un énorme registre, la liste de ses membres, que l'on compte par cent mille.

Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, avait une vive dévotion à Notre-Dame de la Treille; il voulut, en 1435, tenir le premier chapitre de son ordre de la Toison-d'Or devant l'image auguste de la patronne des Lillois. Et c'est là qu'il consacra à la Vierge Immaculée son ordre et ses braves chevaliers.

A travers ces pompes et ces honneurs, tant de faits merveilleux, tant de secours inespérés favorisaient si constamment les Lillois, protégés par la Vierge sainte, que des copies de son image étaient partout, dans les rues, sur les places, dans les maisons, et que tout le monde voulait porter quelqu'une des médailles frappées en son nom. Une pieuse dame, en 1634, ayant décoré avec une pompe nouvelle l'autel de la chère image, une procession célébra ces hommages nouveaux rendus à Marie; elle fut suivie par un si grand concours, que le chapitre crut devoir en témoigner de la reconnaissance à l'auguste Mère de Dieu, et sur les instances de toute la population, le prévôt des chanoines proposa aux administrateurs de la cité de consacrer Lille à la Vierge de la Treille. Les magistrats et le peuple accueillirent avec enthousiasme cette bonne pensée. Une messe fut donc célébrée en très grande pompe à l'autel de la Sainte-Treille, le 28 octobre 1634. Les magistrats s'y rendirent en robes rouges et dans toute leur dignité, précédés du héraut de la ville, portant l'étendard de la consécration. A l'offertoire, ils déposèrent sur l'autel les clés de la ville, reconnaissant Notre-Dame de la Treille pour leur dame et maîtresse, pendant que le héraut remettait aux chanoines l'étendard où l'on

[1] *Histoire de Notre-Dame de la Treille*, par Mme Mathilde Froment, page 25.

[1] *Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* (Office de la Sainte Vierge.)

voyait l'image de la sainte suzeraine, abaissant les plus doux regards sur la ville de Lille, représentée en raccourci; et au-dessous de la riante vue de cette cité, on lisait en latin :

Les magistrats et le peuple consacrent Lille à Notre-Dame de la Treille, et l'habitant de la bonne cité pourra dire toujours en regardant Marie : — Voila notre espérance?

Baron DE NILINSE.

(*La suite prochainement.*)

LE MILLION DE L'USURIÈRE

M. Eugène de Margerie indiquait dernièrement aux écrivains chargés du feuilleton, dans les journaux qui tiennent à se respecter et à se faire respecter, une marche nouvelle et originale. Elle consisterait à contenter le goût général, à se faire tout à tous, en déposant dans des livres, dans de simples récits, d'une forme légère et piquante, l'appât qui doit faire connaître et aimer la vérité. Ce serait une méthode ingénieuse pour gagner des partisans à la cause de l'ordre et de la conservation. Mais il faudrait pour cela des plumes habiles et dévouées, se livrant à un tel essai avec une ardeur sincère. Du dévouement, on peut en trouver; de l'habileté, n'en n'a pas qui veut. Comme encouragement, M. E. de Margerie cite la belle parole de Platon : *Le combat est glorieux, et grande est l'espérance!* Sans avoir la prétention d'atteindre le but qu'il propose à notre ambition, essayons de raconter une *histoire contemporaine*, Le Dante nous fournira notre épigraphe (*l'Enfer*, chant XIX) :

L'or et l'argent, voilà les dieux que vous vous faites!
Vous damnez les païens; ils sont ce que vous êtes.

Il s'agit de l'amour de l'or et de l'argent, de l'avarice unie au génie de l'usure. Il y avait, cinquante ans en ça, non pas un roi et une reine, mais une vieille fille, ornée de huit lustres environ, passant ses nuits et ses jours à rêver aux moyens de devenir millionnaire. Elle se nommait Nannette Grandet : elle était née dans le département de la Gironde, sur la lisière des Landes qui ont pour chef-lieu Mont-de-Marsan, petite ville qu'on dirait entourée d'une corbeille de fleurs. Nannette ne savait ni lire ni écrire. Appartenant à une famille d'honnêtes cultivateurs, elle n'avait qu'un frère, Joseph Grandet, qui vivait en paix à la campagne. Nannette, à la mort de son père et de sa mère, avait pris la part de son héritage et s'était retirée à la ville, chef-lieu d'arrondissement de son pays natal. Joseph Grandet devenait le père de quatre enfants, deux garçons, Antoine et Pierre, et deux filles, Joséphine et Antoinette. Il fit étudier ses garçons qui, heureusement doués, se distinguèrent au lycée de Bordeaux et se créèrent une assez belle position. Les demoiselles épousèrent, vers leur dix-huitième année, Joséphine un avoué, et Antoinette un ingénieur.

Joséphine était devenue madame Duprat, et Antoinette madame Besse. Cette dernière n'eut point d'enfants; sa sœur aînée n'en eut qu'un, Armand Duprat. Antoine Grandet, lancé dans de grandes entreprises industrielles, prospéra et finit par s'allier à la famille d'un officier général; quant à Pierre, il prit pour femme une charmante villageoise, riche héritière d'un bourgeois agriculteur; ils eurent l'un et l'autre plusieurs enfants. Revenons à notre héroïne, Nannette Grandet; que faisait-elle pour réaliser ses rêves, pour assouvir sa maudite soif de l'or?

Elle avait commencé par prêter de l'argent aux revendeuses du marché aux légumes, aux fruits et à la volaille. Chaque matin arrivaient chez elle successivement, dans l'étroit corridor qui conduisait à son unique chambre, pièce humide, pavée de dalles en pierre et au rez-de-chaussée, une trentaine de femmes qui recevaient chacune un écu de six livres, et qui devaient rapporter le soir six francs. Or, l'écu de six livres ne valant que 5 fr. 80 c., elle retirait pour un jour, 20 c. d'intérêt sur son écu; en totalité une somme de 180 fr. lui rapportait par jour 6 fr. et par an 2,190 fr.! Ceci n'exigeait aucune tenue de livres; elle recevait elle-même l'argent, qu'elle mettait dans un sac, déposé sous son oreiller, ou pour parler plus exactement lui servant d'oreiller.

A ce genre d'usure elle en ajouta un nouveau. La petite ville qu'elle habitait s'est toujours distinguée par la voracité de ses usuriers, triste célébrité! Elle prêta sur gage à la petite semaine. Un père de famille venait déposer le seul objet de quelque valeur qui fût en sa possession, une montre, un habit, du linge; il recevait en échange une somme minime, et était obligé, sous peine de perdre le gage, de le retirer le dimanche, en remboursant la somme prêtée avec le quart en sus; ainsi il fallait rembourser 5 fr. au lieu de 4. A ce compte, 4 francs rapportaient par an 52 fr. On raconte que, la nuit venue, Nannette Grandet tirait les quatre ou cinq verrous qui défendaient sa porte, fermait les volets de sa fenêtre, garnie de barreaux de fer, et passait de longues heures à compter son argent, à le contempler, à le dévorer des yeux. Elle plongeait ses bras dans les pièces de monnaie, et elle couvrait de baisers l'or qu'elle avait amassé. Le bisaïeul de Nannette avait été trouvé mort étranglé par le couvercle de son coffre-fort, pendant qu'il était occupé, la nuit, à compter et à recompter ses écus.

En peu de temps Nannette Grandet fut riche, et d'autant plus riche que sa nourriture consistait en un

morceau de pain trempé dans de l'eau; que le mobilier de sa chambre se composait d'un simulacre de lit, de deux chaises et d'une armoire. Le prétendu lit n'était autre chose que quatre planches posées sur deux tréteaux, et surmontées d'une mauvaise paillasse. Jamais Nannette ne sortait de son logis que pour prendre l'air dans une cour de cinq mètres carrés, où étaient déposés des copeaux de bois de sapin, à l'extrémité du corridor qui aboutissait à sa chambre. Elle n'aimait rien au monde que l'or et l'argent; si Goerrès eût connu cette femme, nous la verrions certainement figurer dans sa mystique diabolique. Elle avait complètement oublié Dieu ; il n'y avait plus pour elle un seul souvenir d'innocence, de candeur et de foi dans le son des cloches du dimanche. Leur joyeux carillon, qui appelait les fidèles à l'église, qui les conviait à la prière, cette espérance de tous les instants, ce secours infaillible, qui les excitait à l'amour de Dieu, ce repos de toutes les heures, ne pouvait même suspendre l'espèce de brutale et matérielle extase dans laquelle elle tombait souvent à la vue de son or. Les enfants frémissaient en traversant la ruelle maudite où se trouvait sa demeure.

Et néanmoins on se rendait à son taudis, on venait lui demander de l'argent; et plus elle élevait le taux de ses usures, plus s'augmentait le nombre des emprunteurs ! Nannette Grandet vécut ainsi quarante ans ! Elle avait pris pour confident et pour secrétaire un homme taré, un huissier, et avait fini, aidée de ce misérable, par prêter des sommes immenses sur hypothèque. Elle eut son million ; elle l'avait voulu, elle l'eut ! et bien au-delà ! On fit tout ce qu'on put pour l'arracher à son déplorable état. Un curé, connu pour son zèle, pour sa piété ardente, vint plusieurs fois chez elle ; tout fut inutile.

Elle était octogénaire depuis quelques jours, lorsqu'on la trouva morte dans son lit. Le diable, dit-on, l'avait étouffée ; il était venu réclamer l'échéance d'un billet que l'usurière avait souscrit pour l'éternité. On porta son cadavre en terre non bénite, dans un coin du cimetière. — Que devint sa fortune?

Nannette Grandet n'avait jamais revu son frère, à partir du moment où elle avait quitté la maison paternelle, et la porte de sa demeure avait toujours été impitoyablement fermée à ses deux neveux et à ses deux nièces.

Trois ou quatre ans avant la mort de la *sorcière*, — elle n'était connue que sous ce nom dans toute la ville, — l'huissier avait lancé un ballon d'essai. Il avait fait courir le bruit d'un testament de Nannette en faveur de son neveu Antoine Grandet. Ce dernier jouissait dans tout le département et dans les départements voisins, notamment dans les Landes et dans les Basses-Pyrénées, d'une excellente réputation; ses affaires prospéraient; ses usines étaient renommées. Il était en relations suivies avec les premières maisons de Bordeaux, et il faisait un commerce considérable avec l'Espagne.

Suivi de sa pieuse femme, Antoine Grandet, toujours content, toujours bienveillant, toujours affectueux, allait visiter les réduits abjects où se cachait la misère, dans sa petite ville, chef-lieu d'arrondissement, et leur apporter la vision de la charité. Aussi était-il aimé et estimé de tout le monde ; il ne sortait de sa bouche que des paroles de douceur et d'affection. Il déclara bien haut qu'il refuserait net l'héritage de son horrible tante, qu'il ne voulait pas un centime d'une fortune destinée à porter malheur à ceux qui la posséderaient. Mais ses deux sœurs, Joséphine Duprat et Antoinette Besse, mordues au cœur par le serpent de la cupidité, traitèrent Antoine Grandet de bigot, d'hypocrite, de suppôt de la congrégation ; elles armèrent la calomnie ; rien ne put les arrêter. Une aimable et ravissante fille d'Antoine, Eugénie Grandet, ne fut pas même épargnée par la langue de ces vipères. Chaque soir elles se rendaient dans une rue déserte que leur frère devait traverser pour rentrer chez lui ; elles l'attendaient et l'accablaient des plus effroyables injures. Nous n'oserions répéter même le premier mot de l'ignoble vocabulaire qu'elles épuisaient contre lui et contre leur angélique nièce.

Antoine supportait ces outrages avec une patience à toute épreuve ; sa persévérance à n'opposer que la douceur à la brutalité de ses sœurs ne se démentit pas un seul instant. Souvent il ne les quittait qu'en laissant dans les mains de ces harpies, des lambeaux de ses vêtements. Mais il se disait avec une sublime résignation chrétienne : « Je les calmerai, je les apaiserai ; elles sauront que ce testament en ma faveur, imaginé par ce mauvais drôle d'huissier qui a ses raisons pour être mon ennemi, car il est l'ignoble complice de l'avarice insatiable de ma malheureuse tante, n'existe point. Je leur abandonnerai, à elles et à mon frère Pierre, tout l'héritage de Nannette. Dieu me garde d'en retenir un centime ; ce serait vouloir la ruine de mon Eugénie et de tous mes autres enfants. Bien volé porte toujours malheur. »

Dieu réservait à Antoine une fin tragique ; Dieu voulait le retirer promptement de ce monde, et lui donner la couronne réservée à ses vertus. Antoine Grandet fondait sur Eugénie de grandes espérances, dont, hélas ! il ne devait pas voir la réalisation. Eugénie aimait et était aimée. Un jeune officier d'état-major, aide-de-camp d'un général de brigade, détaché dans les Landes pour la levée de plans stratégiques, avait visité les usines d'Antoine Grandet, lui avait été présenté, et n'avait pas tardé à être reçu dans l'intimité de la famille. C'était un militaire instruit et franchement chrétien. Il avait réclamé comme sien un chapelet perdu dans une cour de l'école polytechnique, et personne n'avait osé tourner en ridicule sa foi si sincère et si loyale. Il se nommait Louis Dubuisson.

Antoine Grandet devait être insulté et frappé jusqu'à la fin par ses sœurs, véritables Euménides, et mourir victime de son dévouement fraternel. Le Jeudi-Saint de l'année 18..., Antoine, selon les usages de son pays, faisait la visite des églises. Ses deux

sœurs le suivaient de loin, et s'excitaient l'une et l'autre au plus horrible des forfaits; l'huissier avait la veille fait courir le bruit d'une indisposition subite de l'usurière, et avait affirmé par serment qu'Antoine Grandet était l'unique héritier de sa tante à laquelle, ajoutait-il, dans une visite tenue secrète, il avait promis d'accepter la succession, avec la charge de quelques legs insignifiants pour les hospices départementaux.

Leur frère avait prié au tombeau du Sauveur des hommes, dans l'église de la paroisse Saint-Jacques, et il se dirigeait par les promenades publiques vers l'église Saint-Pierre, lorsqu'il fut frappé à la région du cœur d'un coup de stylet par l'une des deux sœurs; on n'a jamais su laquelle, le frère ayant refusé de la dénoncer. Le crime avait été commis en plein jour; de nombreux témoins avaient vu Antoine baigné dans son sang, et l'avaient transporté chez lui; le procureur impérial dut informer.

Antoine Grandet ne pensa qu'à ses sœurs; il dit au médecin :

— Cicatrisez ma blessure; qu'elle soit fermée avant trois jours, pour que je puisse sortir, montrer que je suis guéri; je ne veux pas que Joséphine et Antoinette, mes sœurs infortunées, soient traînées en cour d'assises à Bordeaux.

— Mais vous en mourrez, si je vous écoute, répondait le docteur, et vos enfants veulent que vous viviez.

— N'importe! s'écriait Antoine, pourvu que je sauve mes sœurs!

Trois jours après, il comparaissait lui-même chez le juge d'instruction, déclarait ses sœurs coupables seulement d'un mouvement de vivacité, à la suite de discussions pénibles sur des affaires d'intérêt, s'accusait d'avoir été trop loin, d'avoir tout provoqué..... il voulait être le martyr du dévouement fraternel!

L'avoué Duprat et l'ingénieur Besse agissaient, de leur côté, auprès du juge d'instruction et auprès du procureur du roi, leurs amis intimes. Les pièces partaient pour la cour d'appel de Bordeaux, et la chambre des mises en accusation renvoyait, devant la police correctionnelle du tribunal de première instance de la sous-préfecture qu'elles habitaient, Joséphine Duprat et Antoinette Besse, nées Grandet, comme prévenues de sévices envers leur frère, sur la voie publique, à la suite d'une violente querelle. Antoine Grandet apprenait cette nouvelle avec joie, et se préparait à invoquer l'indulgence des juges, lorsqu'il fut subitement appelé avec sa femme et ses enfants à Biaritz, où sa blessure se rouvrit, et où il fit la mort la plus édifiante.

Après avoir accordé à Louis Dubuisson, qui l'avait accompagné, la main d'Eugénie, après avoir fait promettre à sa femme, à ses enfants et à celui qu'il venait d'adopter pour gendre, de répudier toute part dans l'héritage de *l'usurière* et de ne pas venger sa mort en poursuivant ses sœurs, après avoir fait constater par deux médecins qu'il allait succomber des suites d'un anévrisme, il prit le crucifix, l'inonda de ses larmes, y colla ses lèvres, et rendit le dernier soupir en disant :

— Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains, et je pardonne à mes sœurs; sauvez, Seigneur, ces infortunées!

La nouvelle de cette mort parvint à la sous-préfecture de l'arrondissement habité par Grandet, avant le jugement des deux sœurs. Un ami d'Antoine était parti pour Biaritz, où il avait essayé de faire déclarer que celui-ci était mort de la blessure reçue le Jeudi-Saint. Mais sa veuve, sa fille Eugénie et son futur mari, fidèles à la promesse faite au lit de mort, produisirent la déclaration authentique des médecins qui affirmaient l'anévrisme, et l'avoué et l'ingénieur obtinrent des juges qu'un rapport nouveau ne serait point adressé à la cour d'appel. Seulement, pour étouffer les cris de l'opinion, le tribunal correctionnel condamna Joséphine Duprat et Antoinette Besse, à *six mois d'emprisonnement!*

Elles furent détenues dans une chambre annexée aux bâtiments des prisons de leur ville natale, et elles eurent toute espèce de faveurs. Oh! justice humaine! L'ingénieur Besse se retira à Blaye, où sa femme, après l'expiration de sa peine, alla le rejoindre, et où, après une pénitence exemplaire, ils sont morts tous deux parfaitement ignorés.

Il paraît que Joséphine Duprat avait été la plus coupable; son châtiment fut plus grand. Pendant qu'elle était en prison, l'avoué, beau garçon s'il en fut, peu délicat en matière de mœurs, comme tous les esprit forts de la contrée, avait pris à son service une jeune et jolie servante dont la vanité causa la perte, car elle prêta l'oreille à de coupables séductions. L'avoué Duprat, Dieu le permettait pour essayer de lui ouvrir les yeux sur sa vie criminelle, faisait fortune; il était accablé de besogne; son étude regorgeait de clients. On l'accusait un peu d'être un véritable neveu de l'usurière. Quand sa femme rentra au logis, il fallut renvoyer la servante. La jalousie de Joséphine avait deviné les infidélités de son mari; elle sut se contenir. Mais elle épia l'avoué, le surprit, et le frappa avec une petite hache dont elle s'était armée. Duprat fut malade pendant quinze jours et succomba à *une fluxion de poitrine*, maudissant sa femme et toute la famille des Grandet. Sa veuve *inconsolable* fit élever sur sa tombe un magnifique mausolée avec cette inscription : « Augustin-Philippe Duprat, avoué près le tribunal de première instance, mort le 15 février 18..., dans la trente-neuvième année de son âge. *Il fut bon père et bon époux!!!* Priez pour lui. »

La veuve Duprat vendit la charge de son mari, plaça ses fonds à 6 pour cent, et se voua à l'éducation de son fils unique, Armand. C'était un beau jeune homme de seize ans, qui obtint à Bordeaux, avec mention honorable, le diplôme de bachelier ès-lettres, et qu'il fallait songer à envoyer à l'école de droit. Sa mère hésita longtemps entre Toulouse et Paris; elle avait de sinistres pressentiments; elle craignait de se séparer de son fils; les ombres sanglantes de son

frère et de son mari la poursuivaient sans cesse. Toulouse eut la préférence, malgré les sages avis d'un vieux négociant, qui ne furent point écoutés. Dans cette vieille ville de Toulouse, qui se glorifie d'avoir eu des annales avant même la grande expédition de Sigovèse, la foi catholique a jeté de profondes racines. Nous l'avons longtemps habitée, et nous y comptons de nombreux amis, recommandables par leur piété et par leur savoir. Nous l'aimons comme on aime la patrie, c'est le lieu de nos plus chers souvenirs, et cependant nous devons avouer que les mystères impurs des Vaudois et des Albigeois y ont laissé des empreintes parmi la jeunesse de ses écoles. Les étudiants venus de Pau, de Mont-de-Marsan, d'Agen, d'Auch, de Rodez, d'Alby, de Montauban, de Tarbes, de Carcassonne, de Perpignan, de Pamiers, de Foix, capitales subalternes, vassales de la glorieuse cité des Capitouls et de Clémence Isaure, se livrent avec frénésie aux plaisirs les plus dangereux, et fréquentent les cafés, les tripots et les estaminets autant et même plus que le cours des Pandectes de Justinien.

Armand Duprat était à peine inscrit à la Faculté de droit avec son cousin Isidore Grandet, fils aîné de Pierre Grandet, que l'*usurière* mourut. L'huissier lui avait arraché, quelques mois auparavant, un testament qui constituait Pierre Grandet légataire universel, et s'était fait assurer un magnifique cadeau de cinquante mille francs. Ce misérable ne jouit pas longtemps de cette somme, récompense de ses complaisances criminelles; il mourut frappé de la foudre, six mois après l'usurière. Les deux sœurs, Joséphine et Antoinette, n'eurent rien de cette fortune, qu'elles avaient tant convoitée, et dont le seul désir les avait poussées au meurtre.

Pierre Grandet accepta l'héritage maudit; il chercha à s'étourdir. Sa femme le suppliait d'employer le *million de la sorcière* en bonnes œuvres, en fondations pieuses; il tourna en ridicule les scrupules de sa compagne, méprisa ses sages conseils et afficha un luxe inouï dans sa localité. Mais sa prospérité fut de courte durée. Cet homme était un colosse; sa figure dure, couverte d'épais favoris, avait quelque chose de farouche. Une année ne s'était pas écoulée depuis la fatale succession, qu'il descendit un matin dans la rue, en chemise, et se mit à poursuivre, en poussant des cris sauvages, les femmes des marchands du voisinage. L'effroi fut général; plus de dix hommes accoururent au secours des fugitives, dont la terreur était au comble, et eurent beaucoup de peine à s'emparer de Pierre Grandet; il était fou furieux; il fallut l'enchaîner. Transporté dans la maison d'aliénés du département, aux environs de Bordeaux, il y mourut dans de véritables accès de rage chrysophage; il voulait manger de l'or; il ne pensait qu'à l'or. Son fils Isidore quitta la Faculté de Toulouse et vint dans son pays où, ayant acheté chevaux et équipage, il jouissait, en vrai sybarite, du million de l'usurière, et faisait enrager le sous-préfet qui ne pouvait lutter avec lui. Il avait néanmoins rapporté, des mauvais lieux qu'il avait fréquentés étant étudiant, des habitudes ignobles qui reprirent le dessus, et qui le perdirent, comme nous le verrons bientôt.

Armand Duprat, compagnon des désordres de son cousin Isidore Grandet, fut trouvé une nuit assommé dans la rue. On le rapporta mourant à sa mère; elle eut beau l'accabler de soins, appeler à grands frais des médecins de Bordeaux, la science fut impuissante.

Armand fut enterré à côté de son père dans le même monument, et l'inscription indique qu'il entrait à peine dans sa dix-neuvième année au moment de son affreuse mort. La veuve Duprat comprit enfin que Dieu la châtiait. Vêtue de longs habits de deuil, elle parcourait les rues comme une folle, implorant la pitié des passants. Après avoir réparé ses crimes autant que possible, elle est morte, il y a deux mois, laissant tout ce qui lui restait de fortune, pour bâtir un hospice et une chapelle dans le quartier qu'habitait son frère Antoine Grandet. Les enfants et la veuve de ce dernier vivent encore; ils sont du côté de Bayonne dans une magnifique propriété. Eugénie est devenue madame Louis Dubuisson, l'un des officiers d'état-major qui se sont le plus distingués en Crimée. Elle est avec son mari la providence de la contrée. La veuve, grâce à l'appui de son gendre et à la capacité de ses fils, a pu conserver les nombreuses usines fondées par son mari, et elle en retire des revenus considérables dont les pauvres ont une large part.

La mort d'Armand Duprat avait suspendu pour une semaine à peine les orgies quotidiennes d'Isidore Grandet. Il fréquentait un estaminet borgne avec tous les mauvais sujets de la ville. Chose dégoûtante à dire, mais qui n'est que trop vraie! Une nuit il fit le pari de boire de l'eau-de-vie d'Armagnac dans une botte où l'on avait déposé des sous. Il gagna son pari, acheva la nuit dans la crapule..., mais le lendemain il mourait empoisonné.

Qui a hérité du *million de l'usurière?* Nous l'ignorons. La mère d'Isidore, femme d'une vertu solide, se sera débarrassée de cet argent maudit, et l'aura dépensé en œuvres de charité. Cela doit être, car la série des malheurs produits par l'héritage de l'ususière a eu sa fin dans la mort d'Isidore Grandet.

Vous crierez à l'invraisemblance, à l'exagération; vous nous reprocherez une imagination féconde en lugubres péripéties. Eh bien! vous ne serez pas plus incrédules que nous ne l'avons été au récit de cette nouvelle réellement historique. C'est sur les lieux, dans le chef-lieu de l'arrondissement de X..., où nous avons passé quelques jours, en allant de Bordeaux à Mont-de-Marsan, que ce récit nous a été fait. Pour nous en prouver la véracité, on nous a conduit au cimetière, à un quart de lieue de la ville, et là nous avons vu les tombes des victimes du *million de l'usurière*; nous avons lu les inscriptions, et reconnu qu'on avait dit vrai.

Malheur à ceux qui possèdent une fortune mal acquise!

La civilisation au sein de laquelle nous vivons, civilisation qui a triomphé des ténèbres, aux grands applaudissements des amis des lumières, n'a pas per-

mis qu'avant la mort de Nannette Grandet, on pût s'assurer si elle était vraiment possédée ou non. Il est cependant à peu près certain que, par suite d'une intervention démoniaque, l'avarice peut établir des rapports intimes entre l'homme et les métaux. Quelle clarté n'eût pas jetée sur cette question une recherche exacte et minutieuse dans le cloaque de Nannette Grandet? Hélas! aucune démarche en ce sens n'a été faite. On a appliqué à la carcasse de l'usurière le proverbe : « Morte la bête, mort le venin. » Elle a été portée dans une fosse, où l'on s'est empressé de la recouvrir de terre. L'histoire d'une personne nommée Gertrude, fille de Fischer, bourgeois de Lubus, qui vivait au seizième siècle, prouve que l'amour de l'argent nous dispose quelquefois à recevoir les influences du démon. Gertrude n'avait qu'à prendre quelqu'un par son habit, ou par sa manche, ou par sa barbe, pour être sûre d'attraper toujours de l'argent ; puis elle le mettait aussitôt dans sa bouche, le mâchait et l'avalait, si on ne l'en empêchait. Plusieurs habitants de sa ville natale ont conservé longtemps des pièces de monnaie qui leur étaient venues d'elle. Son contemporain, le trop fameux docteur Martin Luther, fut consulté sur l'état de Gertrude. Il conseilla de la conduire au sermon et de prier Dieu pour elle. Les pasteurs protestants n'ayant rien pu pour la soulager, le père de Gertrude Fischer s'adressa à un prêtre catholique, qui reconnut en elle une véritable possession par le diable de l'avarice, et la délivra par l'exorcisme. Gertrude servit, après sa guérison, comme domestique, dans une maison où l'on n'eut qu'à se louer de sa conduite. Si Nannette Grandet avait été sérieusement examinée dès sa première jeunesse, une sage et pieuse direction eût empêché l'avarice de la disposer à la possession dont elle a été certainement la victime. Et nous n'aurions pas eu à écrire la lamentable histoire du *Million de l'Usurière*.

Voici comment Gertrude avait été séduite par le démon. Elle était tourmentée par le désir de posséder de l'or et de l'argent. Une nuit, elle entend pendant son sommeil une voix qui lui dit : — De grandes richesses te seront données ; lève-toi. Gertrude obéit et voit devant elle un homme qui lui dit :

— Si tu veux être mon esclave, tu posséderas tous mes trésors qui sont dans la terre. Elle avait eu l'imprudence de répondre, poussée par l'avarice :

— Qui que tu sois, tu es mon maître.

Tout à coup l'apparition avait pris une forme terrible, et Gertrude était possédée. L'histoire de cette fille offre des circonstances bizarres qu'il est inutile de raconter. Qu'on sache seulement qu'avant que le démon, chassé de son corps par les prières de l'Église, l'eût définitivement quittée, elle exerçait sur les métaux une attraction inimaginable.

Gardons-nous donc de l'avarice qui, corroborée par des influences sataniques, peut nous attirer le sort de Nannette Grandet et celui des héritiers de son infâme million.

A. David.

UN MISSIONNAIRE.

M. l'abbé Michel Moncoq, jeune prêtre du diocèse de Bayeux, missionnaire au Canada, revenant par une nuit très obscure de porter les derniers secours à un mourant, tomba dans la rivière Saint-Clair, où il périt. C'était le 1er janvier de la présente année 1856. On retrouva son corps le 23 juillet suivant, « une heure environ avant le coucher du soleil, au bord d'un quai, à Argœnach, un mille et demi au-dessous de la place où il était tombé. Ses habits étaient si pourris qu'ils s'en allaient en limon au seul toucher. — Le visage était intact, le nez un peu aplati, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, les mains blanches et les doigts très amaigris. — Quand on a découvert l'estomac, on a trouvé les chairs aussi vermeilles que si le corps eût été vivant. — Il avait au cou deux chapelets, son scapulaire et la custode pour le saint viatique. On a trouvé sous ses habits, du côté gauche, un petit portefeuille si pourri, qu'il n'y avait pas moyen de distinguer ce qu'il contenait. »

Nous devons ces détails à un autre missionnaire, M. l'abbé Raynel, qui les a écrits. Il ajoute :

« Aussitôt que le corps a été reconnu pour celui du révérend défunt, les catholiques canadiens d'Argœnach l'ont transporté dans son église de Baby's-Point, où il avait dit la sainte messe la dernière fois. Le vénérable corps y a été exposé depuis le 23 au soir jusqu'au 24, à une heure après midi; il ne laissait exhaler aucune odeur, quoiqu'il fût inanimé depuis six mois et vingt-trois jours... N'ayant pu trouver de prêtre pour faire la cérémonie funéraire, les catholiques des environs se sont réunis autour du corps pendant la journée du 24, ont fait de longues prières et lectures analogues à la circonstance, et ont enfin déposé les restes mortels de leur très regretté père dans le tombeau qu'ils lui avaient préparé dans l'église, sous l'autel, du côté de l'épître. »

ANCIEN PARIS.

LE GRAND ET LE PETIT-CHATELET.

Le Grand et le Petit-Châtelet sont deux illustrations historiques de haute importance dans l'histoire de l'ancien Paris, où le Grand-Châtelet surtout a été le théâtre de tant de drames. Comme tous les vieux monuments auxquels on ne peut prouver, pièces en main, la date exacte de leur apparition sur le sol, le Grand et le Petit-Châtelet ont fait remonter leur origine au-delà de l'ère chrétienne.

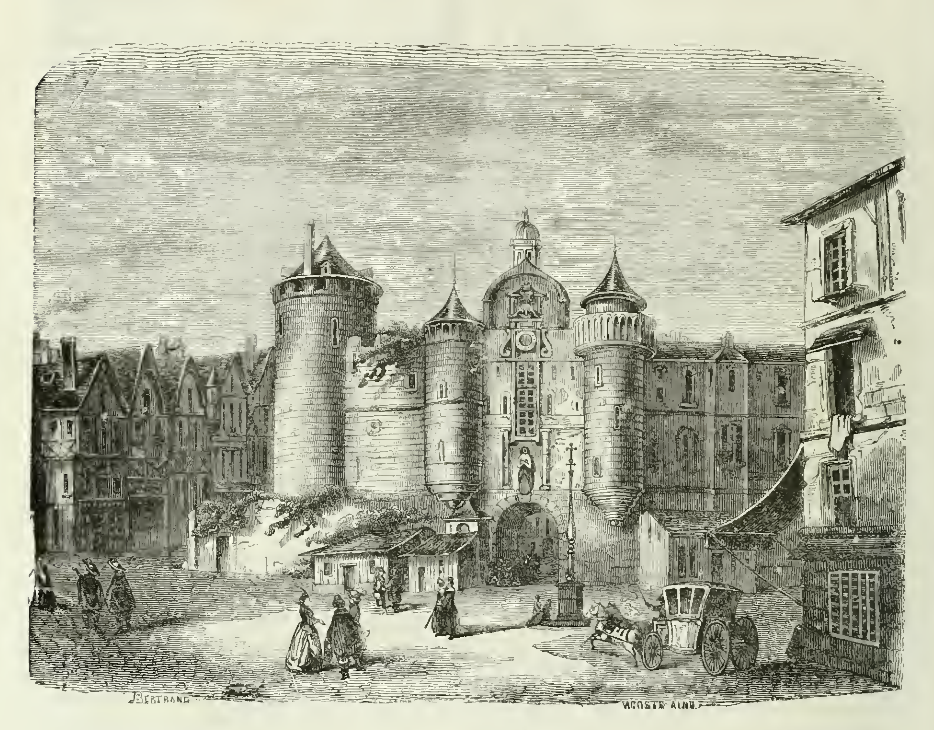
Le Grand-Châtelet prétendait avoir été fondé par Jules César. pour protéger, en qualité de forteresse, l'une des deux seules entrées que l'île des Parisiens eût alors, savoir le Pont-au-Change sur le bras droit de la Seine, et sur le bras gauche, le Petit-Pont.

A preuve de son dire, le Grand-Châtelet faisait observer qu'il n'avait jamais cessé d'occuper la tête du Pont-au-Change, appelé le Grand-Pont, avant que Louis VII, en 1141, y eût établi les changeurs. Il citait encore ce fait qu'en 886, sous le règne de Charles-le-Gros, lui, Grand-Châtelet, avait arrêté les Normands devant Paris.

Le Petit-Châtelet, de son côté, disait que, puisque César avait fortifié d'un château l'une des deux seules entrées de Paris, il avait dû logiquement fortifier aussi l'autre, et qu'en conséquence il se reconnaissait construction de Jules César.

Ces petites vanités ne manquaient pas de fondement. Il est certain que les deux portes de Paris furent fortifiées dès les temps les plus anciens. Mais ces deux bastions ne ressemblèrent longtemps en rien aux édifices du Grand et du Petit-Châtelet et à leurs attributions.

On ne trouve mention du second que dans un acte de l'an 1222, sous Philippe-Auguste.



LE GRAND-CHATELET.

On ne commence à remarquer l'importance du Grand-Châtelet que sous Louis VII. C'était là que le prévôt de Paris tenait sa juridiction, et recueillait les tributs qu'on payait à la couronne. Saint Louis donna une grande considération à l'office du prévôt et à la juridiction du Châtelet, en plaçant à ce poste un homme plein de sagesse et d'énergie (Etienne Boislève), qui rechercha les crimes avec vigilance, les punit avec sévérité, et maintint la tranquillité et la sûreté dans Paris.

On lit dans le grand coutumier de France, que « le prévôt de Paris, comme chef du Châtelet, représente au fait de la justice, la personne du Roi. » Il avait un sceau aux armes du Roi, gardé par un officier particulier, et au-dessus de son siége, un dais, prérogative qui n'appartenait qu'à son tribunal.

Saint Louis allait quelquefois rendre la justice lui-même sur ce siége.

Une juridiction aussi étendue et de si nombreuses prérogatives, firent de cette magistrature une des plus importantes du royaume ; et après la splendeur que lui avait donnée saint Louis, il n'y eut point de seigneur, quelque grand qu'il fût, qu'il crût un tel poste au-dessous de lui [1].

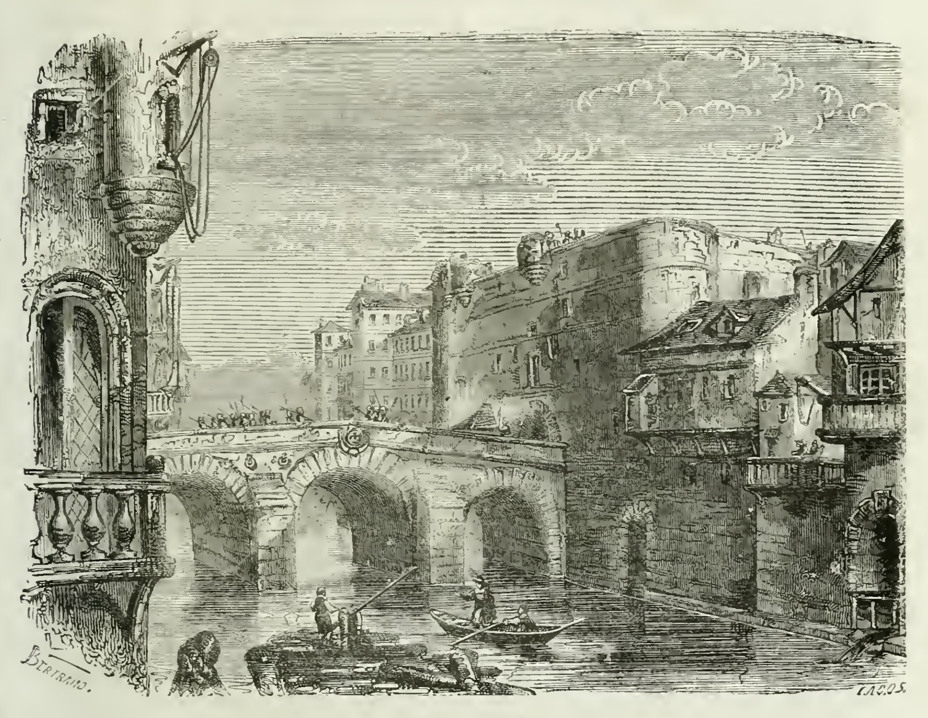
Quand les parlements, qui ne s'assemblaient d'abord qu'une ou deux fois l'année, pour juger des

[1] M. de Saint-Victor, *Tableau de Paris*.

causes extraordinaires, eurent envahi peu à peu la justice, les attributions du prévôt de Paris subirent des restrictions. Le Châtelet, comme les parlements, eut dès lors des factions dans les temps de troubles; ses prisons, aux jours de la ligue, servirent plus d'une fois les passions politiques.

Cependant, sous Louis XIV, le Châtelet de Paris était un corps puissant qui assistait aux grandes cérémonies, immédiatement après les cours supérieures et avant toutes les autres corporations.

Son personnel était immense; outre le prévôt de Paris, le procureur-général du parlement comme garde de la prévôté, le lieutenant civil, le lieutenant de police, le lieutenant criminel, les deux lieutenants particuliers, on y comptait cinquante-six conseillers, quatre avocats du Roi, un procureur du Roi, flanqué de huit substituts, le juge auditeur, le payeur de gages, soixante greffiers, cent treize notaires, quarante-six commissaires enquêteurs, deux cent trente-six procureurs, une foule d'huissiers à pied et à cheval, deux certificateurs des criées, un garde des décrets, un scelleur des sentences, un receveur des consignations, un receveur des amendes; et à la suite de cette armée d'officiers publics, des médecins, des chirurgiens, des matrones assermentées, des experts, les quatre compagnies du guet à cheval, du guet à pied, du prévôt de l'île, du lieutenant criminel de robe-courte, etc.



LE PETIT-CHATELET.

Tout cela a subsisté jusqu'à la révolution.

Les vastes bâtiments du Grand-Châtelet, menaçant ruine sur plusieurs points, Louis XIV le fit reconstruire dans de plus larges dimensions. C'est l'édifice que notre gravure représente.

Il fut élevé en 1684, et ne conserva que quelques-unes de ses tours, qu'on eut le bon esprit de respecter. — Ce monument qui occupait, et au-delà, toute la place du Grand Châtelet, fut démoli en 1802.

Si les idées de respect qui s'attachent aujourd'hui à nos édifices historiques, eussent eu cours alors, il est probable qu'on n'eût pas fait si complètement table rase.

Le Petit-Châtelet contenait quelques débris de constructions qui se rattachaient au palais des Thermes. C'était, dès le quinzième siècle, le logement du prévôt de Paris. Au dix-huitième siècle il était devenu prison. On l'abattit en 1782, et il a laissé peu de regrets.

LE BRACELET DE LA DUCHESSE DE CHAULIEU

A MA TANTE, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE L'ORDRE DE LA PRÉSENTATION

Je descendais l'autre jour la rue Bonaparte, lorsque, arrivé devant le numéro 16, je fus arrêté par la foule qui passait sous le portail du poste des sapeurs-pompiers. Je levai la tête, et je vis incrustée dans la façade et surmontée d'un drapeau tricolore une plaque de marbre noir portant cette inscription : MONT-DE-PIÉTÉ.

Le poste des sapeurs et le Mont-de-Piété ne sont qu'un. Ce bazar est une succursale du grand Mont-de-Piété, situé rue des Blancs-Manteaux.

Comme d'ordinaire la foule se rend partout où quelque chose l'attire, je suivis la foule de confiance, mu par un mobile cher aux parisiens, la curiosité. C'était l'heure de la vente des objets non dégagés. Le Mont-de-Piété est un théâtre où l'on peut trouver parfois de violentes émotions. Les quatre murailles nues de la salle... voilà le décor ; la lutte du travail et de la misère contre la rapacité des acheteurs, voilà l'action ; quant à l'auteur du drame, hélas ! c'est la faim !

On pénètre tout d'abord dans une petite cour presque carrée, d'un aspect aussi morne et aussi rigide qu'une perspective de fort ou de prison. Tout le long des murs du bâtiment s'ouvrent des fenêtres demi-voilées par des rideaux de lustrine verte, à l'instar des devantures de l'*office ex-change*. Derrière ces fenêtres, on aperçoit de temps en temps des têtes chenues aux nez en bec de corbin... ce sont les employés. De temps en temps aussi, on entend les accords de cette musique qui fait palpiter le cœur des malheureux... l'argent!

Ah ! si, nouvel Asmodée, l'on pouvait soulever en silence les voiles des misères cachées au Mont-de-Piété, que de sombres tableaux ne découvrirait-on pas ; que de drames intimes ne dénouerait-on pas sous vos yeux ?

Cette bague, que vous voyez enfouie dans un écrin jaunâtre, est peut-être l'anneau d'alliance d'une mère qui s'est séparée du souvenir le plus cher, un jour que ses enfants lui criaient : « Mère, du pain !»

Ce lit de noyer tout garni ne vous dit-il pas que celui qui l'a apporté n'avait plus de ressources, et que peut-être maintenant il couche sur la dure, se débattant sous les terribles étreintes de la mort !

Ce riche collier, ornement de la beauté, témoin de jours prospères, ne vous exprime-t-il pas, mieux que des volumes entiers, la vérité de l'adage : « La fortune est capricieuse et inconstante ! »

Tous les objets nécessaires à la vie humaine : linges, meubles, cuivres, ustensiles, outils, services de table, tous les objets de luxe ; bijoux, argenterie, pendules, cachemires, dentelles, colifichets, tout est englouti dans ces antres philanthropiques.

Le Mont-de-Piété est le chemin de la faim. Quand la misère, cette horrible marâtre, vous étreint dans ses serres, quand toutes les portes sont restées sourdes à votre voix, on va *là*... et l'on vous *prête* sur gages *la vie* pour quelques jours.

En entrant dans la cour, le bureau du contrôle et de l'opposition vous frappe les regards ; tout à côté, s'avance le petit dôme, insignifiant comme architecture, de la salle de vente. A gauche et derrière soi, se trouvent la huitième et la neuvième division des engagements.

Vis-à-vis la porte, dans la salle de vente, se tient sur une estrade le crieur public, qui étale sur un comptoir semi-circulaire les objets mis aux enchères.

A la gauche du crieur, se pavanent dans des fauteuils de vieux cuir deux scribes enregistreurs, deux bonnes têtes, empreintes de franchise et de loyauté ; chose digne de remarque.

La salle, petite, basse, reçoit le jour d'en haut, mais habilement tamisé afin de laisser dans un demi-jour chatoyant les objets mis aux enchères.

Je cherchai un angle, afin de mieux embrasser le tableau de la vente.

A côté de moi, une petite femme, courbée comme un cintre gothique, d'une figure toute ridée, mais avenante, vêtue plus que simplement, mais néanmoins avec cette propreté qui est le luxe du pauvre, sortait des labyrinthes d'un cabas rapiécé, un mouchoir à carreaux auquel l'usage et la lessive avaient enlevé les couleurs. Ce mouchoir était noué à l'un des bouts, et dans ce nœud, je jugeai par la forme qu'il y avait de l'argent.

La bonne femme dénoua le madras, sortit en effet l'argent, et se mit incontinent à compter et à recompter les pièces de cent sous.

J'ai, pensai-je, devant moi un de ces types de revendeuses à la toilette, toujours à la piste des ventes du Mont-de-Piété. Or, comme on le sait, la revendeuse à la toilette est la pire espèce des usuriers. Me livrant aux réflexions que faisait surgir dans ma cervelle cette triste remarque, je commençai à lui trouver un regard félon, une figure hideuse, un corps de harpie et des mains crochues.

— Madame, lui dis-je assez impertinemment, vous venez vous enrichir ici ?

La vieille me regarda d'un air surpris qui signifiait : Est-ce bien à moi que s'adresse votre question ?

Je hochai la tête en signe d'affirmation.

— Moi?... me dit-elle alors avec une voix de la plus ineffable douceur... Oh non !

— Comme je vous voyais compter votre argent, et comme on ne vient ici que pour acheter ou racheter, j'avais lieu de croire...

— Vous ne vous trompez qu'à demi, monsieur, je viens pour racheter.

Je me reprochai mentalement mes sottes suppositions; je poursuivis :

— L'objet que vous venez retirer doit être d'une assez grande valeur, à en juger par la somme que vous apportez ?

— Hélas! oui, monsieur... Voyez-vous là, sur le bureau du crieur, ce bracelet ?... C'est le mien.

Je regardai de nouveau mon interlocutrice pour m'assurer de son bon sens; la misère qui se trahissait ostensiblement sur ses vêtements et la richesse du bracelet, me semblaient difficiles à concilier. Mais son regard était si calme, le sourire qui accompagnait ses paroles était si mélancolique et si doux, que j'entrevis tout un drame entre la bonne vieille et le bracelet.

— Je comprends, monsieur, dit-elle en me regardant, tout ce que vous pensez.

— Vraiment?

— Oui; vous vous demandez comment il peut se faire que moi, si misérable, j'aie jamais eu en ma possession un semblable bijou ?

— C'est cela même.

— Je vais satisfaire votre curiosité, avec d'autant plus de plaisir que je vois par le nombre d'objets à mettre en vente avant le mien, que j'ai tout le loisir de vous raconter mon histoire et celle de mon bracelet. Cela m'aidera à abréger le temps et mon impatience.

— Monsieur, me dit-elle, vous avez devant vous une des descendantes des Montmorency, du côté maternel... Si je vous déclare mes titres, c'est tout simplement pour satisfaire un petit grain d'amour-propre, et afin de me relever à vos yeux.

Monseigneur le duc de Chaulieu, mon père, fut une des premières victimes de la révolution. La hache révolutionnaire m'enleva mon père; un an après, le chagrin, aussi puissant destructeur que la hache des bourreaux, emporta ma mère. A son lit de mort, la duchesse, en m'embrassant, me donna sa bénédiction et ce bracelet, seul vestige d'une splendeur à jamais ensevelie dans le cataclysme de 93.

Le jour du mariage de ma mère, ce bracelet se trouvait dans la corbeille de noces. Ma mère l'avait emporté sur la terre de proscription. C'était un souvenir de mon malheureux père. Or, vous ne l'ignorez point, monsieur, pour un cœur d'orpheline, le souvenir est une religion. Aussi je le conservai précieusement.

Mettant à profit mon éducation première, j'ai su tirer de mes aquarelles de quoi suffire à mon existence solitaire. Je n'ai jamais voulu unir mon nom à un autre, parce qu'une Chaulieu ne pouvait se mésallier, et parce qu'un noble n'aurait jamais daigné reconnaître dans une *ouvrière* une descendante des Montmorency. J'ai donc gardé mon nom avec ma pauvreté; la pauvreté, d'ailleurs, n'est pas une tache à un blason... C'est un relief, parce que la pauvreté est une vertu.

Malheureusement, il y a un an, je tombai malade. Mes économies y passèrent. Quand je me relevai, la maladie m'avait tellement affaiblie, qu'il me fut matériellement impossible de travailler.

Bientôt la faim avec son horrible cortége vint frapper à ma porte... Une voix incessante me cria aux oreilles : Vends ton bracelet... vends !

Je résistai, je pleurai et puis... j'engageai le bijou de ma mère; mais avant j'eus soin d'en détacher les rubis qui sont d'une grande valeur.

On me prêta cent francs. Il y eut juste de quoi payer mes dettes. Je me remis au travail afin de retirer mon gage le plus tôt possible. Mais le travail chômait souvent et les aquarelles se vendaient si peu !

Les jours passèrent et puis les mois, et je ne pus retirer mon bijou. Vainement je me privai de la douce habitude de priser, habitude contractée depuis quarante ans ; vainement je retranchai sur ma nourriture, sur mes habits, sur le nécessaire et sur le superflu.

. . . . Ah ! fit tout à coup la bonne vieille en se tournant vers le crieur, j'avais cru qu'on mettait mon bijou aux enchères!... Allons! c'était une frayeur hors de saison; je puis vous achever mon histoire...

A force d'économies et de privations de tous genres, continua-t-elle, à force d'entasser sous sur sous, je suis parvenue hier à ramasser 190 francs. Il était temps, car je me suis aperçue à la reconnaissance du Mont-de-Piété, qu'aujourd'hui on mettrait en vente le bracelet de ma mère. Fasse le bon Dieu que la somme soit suffisante !

La bonne petite vieille avait ses yeux pleins de larmes en finissant. Je l'admirai.

— Enfin! me dit-elle avec un sourire de satisfaction.

Le crieur, en effet, tenait sur l'index le précieux objet admirablement ouvragé.

— A cent francs le bracelet! cria-t-il d'une voix rauque et stridente, qui tenait le milieu entre le vagissement d'un soufflet éreinté et le cri d'un gond de porte mal huilé.

A cent un, murmura faiblement la fille du duc de Chaulieu, dont l'émotion se dessinait sur son visage pâle.

En ce moment, un petit homme à bésicles vertes, à la figure parcheminée, au nez vulturnin et rapace, aux lèvres imperceptibles, s'avança vers le bureau, examina attentivement le bracelet veuf de ses pierres précieuses, et d'une voix aussi glapissante que le flageolet du Pont-Royal, cria : A cent dix !

La duchesse de Chaulieu frémit; cent vingt, se hâta-t-elle de dire.

— Cent trente, riposta le vieux.

— Cent quarante, dit à son tour ma vieille amie.

— Hum ! murmura l'homme aux bésicles, vivement contrarié et en lançant un regard de serpent vers la pauvre duchesse... A cent cinquante, cria-t-il.

— A cent cinquante, à cent cinquante, répéta le fonctionnaire public en faisant décrire une courbe à son bras pour mieux faire voir la valeur de l'objet mis en vente.

— A cent soixante, dit d'une voix faible la duchesse de Chaulieu.

— A cent quatre-vingts, glapit l'impitoyable vieillard, en lui décochant derrière ses lunettes son regard de vipère.

La duchesse de Chaulieu fut saisie d'un tremblement douloureux. A cent quatre-vingt-cinq, balbutia-t-elle d'une voix presque inintelligible.

Le vieillard, profond physionomiste, comprit que s'était le va-tout de sa rivale, un cri de désespoir; il ouvrit une main prête à recevoir l'objet de sa convoitise en disant : Cent quatre-vingt dix!

La malheureuse femme appuya une main sur le cœur, et se retint à moi de l'autre. Elle ne pouvait plus surenchérir même d'un sou. Elle baissa tristement la tête en proie à une torture poignante. Son cœur se brisait de douleur. J'eus pitié d'elle, et toisant d'un regard de mépris le rapace vieillard aux bésicles, je criai : — A deux cents!

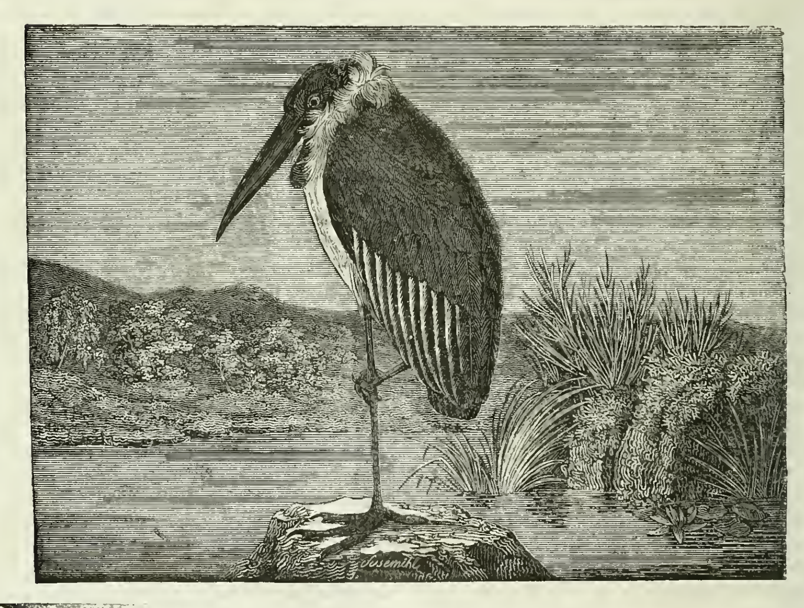
La duchesse de Chaulieu leva vers moi ses yeux humides. Il y avait tout un monde de reconnaissance dans son regard.

Le bracelet lui fut adjugé au grand mécontentement du petit monstre de vieux, qui me foudroyait derrière ses lunettes vertes.

Je glissai un napoléon dans la main de la duchesse et je m'esquivai au plus vite comme un larron, — heureux du plaisir que me procurait ma *belle action*, me dit en riant l'ami Géral, qui me recommanda le secret sur tout ce qu'il venait de me raconter.

EDOUARD SALVAIRE.

LES OISEAUX ÉTRANGERS. — LE GRAND MANCHOT. — LE MARABOU



LE MARABOU.

J'ai toujours trouvé le plus grand charme, dit un célèbre voyageur[1], à étudier les merveilles partout semées dans l'univers sous les pas de l'homme. Quadrupèdes, oiseaux, insectes, plantes, fleurs, tout m'intéresse au plus haut degré, tout captive mon attention.

Un jour, — c'était dans les régions de l'extrême-nord, — je fis soudain la rencontre d'un oiseau dont l'aspect me frappa vivement. J'avais pour guide un indigène qui pouvait peut-être m'en expliquer la nature et les mœurs; mais je désirais faire de plus près connaissance avec lui. Par bonheur, je m'aperçus qu'il se traînait avec peine; je me flattai de le prendre à la course, je m'élançai sur lui; en quelques instants je l'eus atteint et fait prisonnier; c'était un grand manchot.

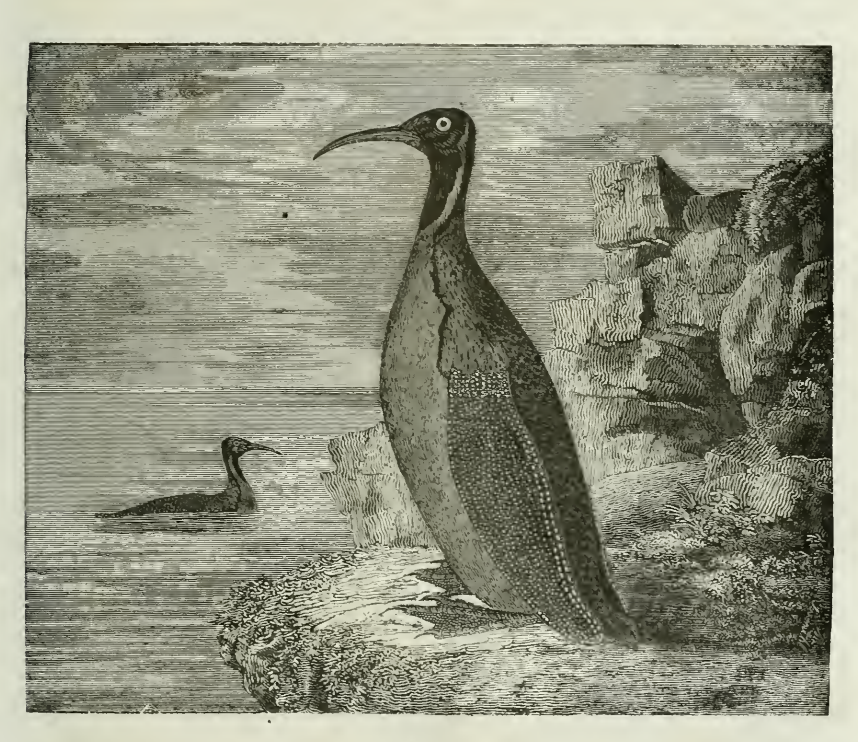
Singulier mélange de l'oiseau, du poisson et presque du mammifère, le grand manchot est une de ces anomalies qu'offre assez souvent la nature. Il est de la taille d'une oie, et quelquefois même atteint jusqu'à quatre pieds de longueur. Il n'a point d'ailes,

[1] M. Boitard, naturaliste charmant.

mais des nageoires longues et larges, plates, membraneuses, recouvertes d'écailles formées par des plumes avortées. Ses pieds, d'une analogie frappante avec ceux des mammifères, sont plus en arrière que dans aucun autre oiseau, et ne peuvent le soutenir qu'en se repliant sur le tarse jusqu'au talon. Le tarse est élargi comme la plante du pied d'un quadrupède plantigrade; dans l'intérieur sont trois os soudés ensemble par leurs extrémités. Il a un petit pouce dirigé en dedans, et ses trois doigts antérieurs sont unis par une membrane. Son bec est noir, jaunâtre à l'extrémité, grêle, long, pointu; la mandibule supérieure est un peu arquée vers le bout, couverte de plumes jusqu'au tiers de sa longueur, où s'ouvre la narine, et d'où part un sillon qui s'étend jusqu'au bout. La tête, le dessus du cou et la gorge sont d'un brun noir; une bande jaune citron et bordée de noir passe derrière les oreilles, sous les yeux, et s'étend sur les côtés du cou. Tout le dessus du corps est blanc, et le dos d'un gris ardoise.

Je demandai alors à mon guide s'il pouvait me donner quelques détails sur les mœurs de cet oiseau bizarre. « Le grand manchot, me dit-il, ne peut ni marcher, ni voler; il ne vit guère que dans l'eau. Veut-il en sortir, ce qui, du reste, ne lui arrive que rarement, il est obligé de ramper sur le ventre, en s'aidant de ses nageoires, ou de se tenir debout, dans une position tout à fait verticale, parce que ses jambes sont cachées sous la peau jusqu'au talon, et que ses pieds sortent directement et immédiatement du corps.

» Cette difficulté de locomotion fait que le grand



LE GRAND MANCHOT.

manchot fuit les lieux habités, et ne se montre en sécurité que sur les côtes absolument désertes. Alors il se hasarde presque sans défiance à monter sur le rivage, mais toujours en nombreuse compagnie de ses semblables. Rien n'est curieux comme de voir ces petits bataillons s'avancer à pas lents; on les prendrait de loin pour des enfants qui jouent en écartant les bras, en se dandinant, en penchant la tête de côté et d'autre, par un mouvement aussi singulier que monotone.

» Poursuivi dans un pareil moment, le manchot ne saurait échapper; vous venez d'en faire l'expérience. Il est facile alors ou de l'assommer à coups de bâton, ou, mieux encore, de le prendre vivant. Et toutefois, dans ce dernier cas, il serait imprudent de l'aborder sans précaution; il se défend avec courage, et son bec puissant manque rarement d'enlever le morceau; vous en eussiez jugé par vous-même, s'il eût eu le temps de se reconnaître. Mais cette lutte ne saurait durer; il arrive bientôt qu'il manque son

coup en frappant, alors il perd l'équilibre, tombe sur le ventre, et se voit pris avant d'avoir pu se redresser. S'il eût été à proximité de l'eau, cependant, jamais vous n'eussiez pu vous en saisir ; il s'y serait précipité en un clin d'œil, et une fois là, vous l'eussiez vu nager avec une incroyable rapidité, franchir au besoin des obstacles de quatre ou cinq pieds d'élévation, plonger jusqu'au fond de l'eau, et y rester très longtemps sans éprouver la moindre gêne.

» Au reste, acheva mon guide, la chair du grand manchot, de couleur noire et fortement musquée, est à peu près sans valeur. On ne le trouve que dans les régions antarctiques, où il vit au milieu des joncs et des glaïeuls, donnant la chasse aux vers et aux insectes aquatiques. Il niche sur des îlots déserts, le long de la côte; la femelle ne produit ordinairement que deux ou trois petits qu'elle élève avec une remarquable tendresse. »

Une autre fois, j'explorais les côtes du Sénégal ; un vieux nègre m'accompagnait. Ce nègre, sans doute pour donner plus de relief à sa couleur, avait jugé à propos de parer sa tête noire et crépue, de trois ou quatre plumes légères, d'une blancheur éclatante, le disputant pour la grâce, sinon pour la richesse, aux plus belles plumes d'autruche. Je lui demandai où il avait trouvé ces plumes; il me répondit que c'était dans le nid d'un oiseau dont il me fit une description très détaillée, description à laquelle cependant je ne compris rien du tout. Il m'offrit de me conduire près d'un marais que ces oiseaux fréquentaient; je le pris au mot; et, après m'être armé d'un bon fusil, je partis avec lui. Chemin faisant, il me dit que son oiseau s'appelait *marabou*, nom que lui avaient donné les Maures du Sénégal, parce qu'ils ont cru trouver dans la pose et la gravité de son attitude, quelque chose d'analogue à la tournure de leurs prêtres, décorés du même titre. Bientôt il s'arrêta, car nous étions près du marais, me fit signe de garder le silence, et du doigt me montra un de ces oiseaux, stationnant à peu de distance. Nous nous glissâmes derrière quelques buissons, et nous parvînmes à nous en approcher à cinquante pas tout au plus sans qu'il nous aperçût. Je pus alors l'observer à mon aise, et m'assurer que c'était la cigogne à sac, de Cuvier, — que je continuerai d'appeler *marabou*. — Il était entièrement blanc, à manteau d'un noir bronzé; sa tête et son cou n'étaient recouverts que par un léger duvet gris, et sous son cou pendait une espèce de sac membraneux, ressemblant à un gros saucisson. Son bec énorme, plus grand proportionnellement que celui des autres oiseaux de son genre, était jaunâtre ; quant à ses longues jambes, il me serait difficile de dire de quelle couleur elles étaient ; voici pourquoi. Quand cet animal est dans l'attitude du repos, il ne se tient que sur un pied, mais avec l'autre, il a la singulière habitude de saisir sa jambe gauche et s'en fait un point d'appui. Il résulte de cette étrange posture que, lorsqu'il satisfait certains besoins, un enduit fortement accentué vient couler le long de ses pattes, y adhère et s'y dessèche de manière à les peindre du haut en bas d'une couleur qui n'a pas de nom.

Le marabou jouissant de la part des Nègres de la même franchise que la cigogne dans le nord de l'Europe, est, comme elle, devenu très familier. Sûr de ne courir aucun danger, il s'approche volontiers des habitations, et s'empare sans cérémonie de tout ce qui est à sa convenance, ce qui veut dire de tout ce qu'il peut attraper. Rats, mulots, jeunes volailles, lapereaux, lui conviennent également, et quelquefois même, grâce à l'énormité de son bec, et à la rapidité avec laquelle il darde son long cou, il parvient à saisir au vol les petits oiseaux assez malavisés pour passer à sa portée. Il avale sa proie d'un seul coup, sans essayer de la dépecer, à moins qu'elle ne soit d'une grosseur qui ne lui permette pas de l'engloutir, et sa voracité est telle, qu'il ne cesse de manger que lorsqu'il est rempli à ne plus pouvoir bouger. Dès que la digestion lui permet de faire quelque mouvement, il gagne le bord de l'eau d'un pas grave ; il boit, retire sa grosse tête entre ses deux épaules, et s'endort nonchalamment jusqu'à ce que la faim le force à se mettre à la recherche d'un autre repas. Il reste ordinairement dans une immobilité complète pendant des heures entières, et semble jouir avec délices de son héroïque paresse.

Les marabous vivent en troupes assez nombreuses; cependant ils ne se serrent en phalanges que le soir, pour aller chercher un lieu de repos, et le matin, pour se rapprocher des endroits habités, des marais, ou de l'embouchure des grandes rivières. Tout le reste du jour, ils se dispersent un à un ou deux à deux, pour ne pas se gêner mutuellement dans leur chasse. Outre les larcins qu'ils commettent autour des habitations, ils font la chasse aux crapauds, aux serpents, aux insectes nuisibles, et purgent la terre des corps putréfiés et autres immondices, qui, sans eux, finiraient, dans les régions tropicales où ils habitent invariablement, par engendrer de nombreuses maladies.

J'aurais bien voulu savoir comment et où ils nichent, mais je ne pus obtenir sur ce point que des renseignements très incomplets. Toutefois, le vieux nègre m'assura que cet oiseau fait son nid, non sur les arbres, mais par terre, à proximité des eaux, sous un buisson fourré ou même dans les joncs, et qu'il en garnit l'intérieur avec un duvet très chaud que le mâle et la femelle s'arrachent sous le ventre. — Puis, dans la crainte, sans doute, que je n'attaquasse le marabou, il me répéta que cet oiseau était sacré ; que d'ailleurs, il était difficile à abattre, et qu'enfin, blessé, il se défendait avec une terrible obstination. Je le crus sur parole, et nous regagnâmes le village.

J-Y.

PHILIPPE LE BATELIER

FRAGMENTS D'UNE GRANDE HISTOIRE

— Eh bien ! monsieur et madame, nous dit Philippe, puisque vous voulez savoir pourquoi je suis batelier, au lieu d'être charron comme l'était mon père, je vais vous le dire :

Je suis natif du village de Mantes-la-Ville, situé près de la jolie ville de Mantes, où nous allons arriver tout à l'heure. Mon père, bon travailleur, habile dans son état, et vivant de peu, avait amassé du bien.

Il demeurait dans une maison à lui, mangeait les fruits de son jardin, se nourrissait du blé de ses champs, et buvait du vin de ses vignes. J'étais son unique enfant, venu tard sur son retour d'âge ; il s'était marié à quarante-cinq ans passés, n'ayant pas voulu quitter sa mère, ni mettre une autre femme que la bonne vieille, maîtresse dans la maison.

Aussitôt ma naissance, mon père, fier et heureux d'avoir un garçon, apporta mon berceau dans sa boutique et ne me quitta plus des yeux. Dès que je pus marcher, il s'empara de moi tout à fait. Quand je n'étais pas à côté de lui, assis par terre contre son ouvrage, ou accroché à son tablier de cuir, on me voyait hissé sur ses épaules ou porté dans ses bras. Bientôt il me mit ses outils dans les mains et m'apprit lui-même son métier.

A dix-huit ans, grand et fort comme me voilà, je pouvais aussi bien que lui ajuster une roue, monter un train, et faire tout ouvrage de notre état. En outre, je savais lire, écrire et compter, ce qui me rendait bien utile dans la maison. Je n'étais pas comme les autres jeunes gens qui aiment à courir et qu'on voit toujours hors du logis. Je n'allais pas souvent plus loin qu'à deux ou trois portes de chez nous, dans la même rue, chez les voisins Malesvres. J'aimais mieux être là que partout ailleurs à cause de Suzanne. J'y passais au moins une heure tous les jours, et c'était tout mon plaisir. J'étais content aussi de me promener en causant avec mon père dans l'île près du vieux pont, au bord de la Seine, le long des saules ou dans les prairies qui bordent la jolie allée des Soupirs. Enfin, courageux à l'ouvrage, joyeux près de Suzanne, de bonne humeur à la maison, je me trouvais heureux à ma manière, et je comptais bien rester toujours comme cela.

Mais voilà qu'un dimanche, à la tombée de la nuit, comme je revenais de chez les voisins, mon père, qui avait eu l'air soucieux toute la semaine, sans que j'eusse pu deviner pourquoi, me dit, à la façon de quelqu'un qui prendrait son courage à deux mains :

— Mon garçon, l'âge est venu, tu as la force et la taille ; il faut t'engager soldat.

Je demeurai tout ébahi, comme vous pouvez le croire. C'était là une drôle d'idée, n'est-ce pas, monsieur, que de me faire engager soldat? Moi, un fils unique et bien-aimé, je peux le dire, car mon père ne pensait qu'à moi dans le monde ; mais il avait ses raisons et de bonnes raisons, il faut le croire.

— Voilà longtemps que j'y pense, ajouta-t-il, et que je vois venir la conscription qui va te prendre. Je te rachèterais bien, quoique les hommes soient chers ; mais du train dont on y va, il faudra bientôt deux ou trois remplaçants, et peut-être qu'au bout du compte tu n'en serais pas quitte, et que tu devrais marcher quand même. Vaut mieux faire les choses de bonne volonté.

— Mais, père, dis-je, si au lieu de partir je me mariais? Il y a la petite Suzanne Malesvres.

— Ah ! nous y voilà, reprit mon père ; j'attendais bien ça. Par malheur, c'est justement ce que je ne veux pas ; tu as dix-sept ans...

— Non, père, dix-huit ans dans cinq mois, sans vous démentir.

— Suzanne en a quinze, dit mon père ; ça ferait un joli mariage, ma foi !

— Mais oui, père, répondis-je ; ce serait bien gentil. Suzanne viendrait demeurer ici, nous serions deux à vous aimer, voilà tout ; et..

— Nenni, mon garçon, tu partiras ; tu dois payer comme les autres ta dette à ton pays ; d'ailleurs les voyages forment la jeunesse et l'empêchent de faire des sottises. Je deviens vieux, mais je puis encore travailler jusqu'à ce que tu reviennes. J'ai arrangé mes petites affaires pour le cas où il m'arriverait malheur pendant ton absence. Après moi tu trouveras du clair et du net, où personne ne pourra fourrer le nez. A ton retour, je te laisserai la boutique ; tu te marieras, et je me reposerai. Donc, plus tôt tu partiras, mieux cela vaudra ; car plus tôt tu reviendras.

Et je partis, le cœur bien gros, engagé volontaire dans le train d'artillerie, vu que je connaissais le charronnage.

Tout d'abord on nous mena en Espagne. Dans les premiers temps, je reçus exactement des nouvelles de chez nous. Mon père me faisait écrire par les amis, une fois par Suzanne, puis ce fut tout ; je ne reçus plus rien. Ce n'était pas étonnant, nous changions si souvent de place ! La poste l'aurait eu belle de courir après nous de Pampelune à Séville, ou de Valence en Estramadure.

A cela près, malgré nos misères de soldat et quoique le cœur fût toujours au pays, j'étais content de mon sort. Je faisais mon devoir et le temps passait. Je devins brigadier, fourrier, maréchal des logis, et la fin de mon engagement arriva. J'aurais bien voulu m'en revenir chez nous ; mais nous étions au plus fort de la guerre, la déroute commençait, il ne s'a-

gissait pas de quitter son drapeau. Et puis il y avait un camarade, natif aussi de Mantes-la-Ville, dont le père était plus vieux que le mien, et pauvre ; le métier de soldat l'ennuyait, et l'éloignement du pays le rendait tout pâle de tristesse ; je me rengageai à sa place. Mais voilà qu'à la prise du château de Villena par Suchet, une balle que je reçus dans la poitrine me donna mon congé avec la croix d'honneur. Je restai à moitié mort dans la ville pendant longtemps, et j'eus bien de la peine à revenir jusqu'à Bayonne, où je passai six mois à l'hôpital....

(*La suite au prochain numéro.*)

SAINTS DU MOIS : 10 OCTOBRE, SAINTE TANCHE (*voir page* 337) ; — 18 OCTOBRE, SAINT LUC.



SAINT LUC (Fac-similé d'une gravure de GALLE, de l'école de RUBENS).

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer ;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la dixième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 octobre 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.



SAINT MATHURIN, A ROME, AU MILIEU DES PESTIFÉRÉS.

SAINT MATHURIN DE LARCHANT. — 9 NOVEMBRE

HISTOIRE, LÉGENDE, ARCHÉOLOGIE

Au milieu du Gâtinais français, entre deux lignes de fer, celles de Lyon et d'Orléans, presque à la porte de Paris, on peut se croire bien loin de tout grand centre, tant ce pays de bois, de prés, de terrains sablonneux, entrecoupés de roches grises et de blocs erratiques, a gardé sa physionomie.

Partout de grands horizons, des paysages profonds et pittoresques, au milieu desquels montent en jets de pierre des tours et des clochers.

Parfois, à la lisière d'un chemin, s'ouvre une carrière dont les déchirements perdus dans l'ombre, trahissent le sillon dans lequel ont germé les matériaux des plus vieux édifices. Une éclaircie montre souvent des ruines encore belles, panachées de graminées, et drapées fièrement dans les plis de nappes de lierre, ce manteau toujours vert des édifices abandonnés. Pas de parcours dans lequel on ne se heurte contre quelque lambeau de muraille, livré comme un problème à la méditation du passant.

De Fontainebleau, ce grand pêle-mêle d'architecture médiocre, où une mythologie de contrebande s'est donné rendez-vous, allez à Nemours, la ville des religieux de Sébaste ; de Nemours, poussez du côté de Gretz, du côté de Château-Landon, ou bien avancez vers Moret ou vers Larchant, le pays de naissance de saint Mathurin, et vous aurez la preuve qu'il est bien peu de contrées dans le rayon de Paris qui aient gardé la moitié des témoignages de cette croyance puissante qui couvrait le sol de prodiges; que nulle part la société féodale et le génie des constructeurs du moyen-âge n'ont laissé de traces plus imposantes. Chaque pierre que l'on heurte dans ce pays, fait jaillir un grand souvenir, une légende ou un de ces grands spectacles dont aucune de nos habitudes ne saurait donner l'idée. On parle aujourd'hui de circulation, dans un pays nivelé, canalisé, sillonné de chemins qui vous emportent avec la rapidité de l'oiseau ; mais cette circulation de gens d'affaires ou de plaisir, n'a rien que d'individuel ou de matériel; elle prend son temps et son heure. Reportez-vous par la pensée à ce qui se passait naguère dans la petite ville de Larchant, et vous comprendrez ce qu'étaient les grands déplacements d'une époque que l'on se figure volontiers immobile. Plus de cent villages venaient processionnellement, bannières et clergé en tête, fidèles en habits de fête, corporations et confréries, guidées par leurs emblèmes, pour visiter les reliques de saint Mathurin.

Malgré l'éloignement, malgré les difficultés qui renaissaient presque à chaque journée, malgré les dangers qui guettaient le voyageur sur la route, on voyait s'avancer des hommes, des enfants, des femmes, des malades, couverts de l'habit de pèlerin. Où allaient-ils? Vers quelque relique, au pied de quelque tombeau où reposait le corps d'un saint vénéré. Pauvres, riches, faibles, puissants, serfs, bourgeois, seigneurs, ils se croisaient sur tous les points. Ceux-ci venaient aux reliques de saint Jean-Baptiste de Nemours, demander la guérison de l'épilepsie ; ceux-là au tombeau de saint Séverin de Château-Landon. Les uns allaient invoquer saint Mathurin de Larchant, pour être guéris de la folie ; les autres se faisaient traîner en l'église Saint-Ugalde de Château-Landon, pour recouvrer l'usage de leurs jambes. Les fiévreux et les languissants allaient implorer saint Pipe, du village de Beaune, et dans combien d'autres endroits les choses se passaient-elles de la sorte!

De Nemours à Larchant, il n'y a que quelques kilomètres; mais entre l'ancienne collégiale du village et l'église de la ville, il y a une distance énorme. En quittant Nemours, on s'engage, au couchant, dans un chemin solitaire qui conduit directement à Saint-Mathurin-de-Larchant. Dès les premiers pas, on voit s'élancer dans les airs la tour de la belle collégiale. C'était autrefois le fanal des pèlerins en marche, car de cinq à six lieues à la ronde, et suivant le mouvement du terrain, la tour de Larchant est visible. Pendant des siècles, cette église abandonnée fut remplie de visiteurs, et pendant des siècles, la légende du saint resta populaire.

La voici à grands traits.

Saint Mathurin, fils de patriciens de Larchant en Gâtinais, qui persécutaient les chrétiens, embrassa la croyance des persécutés. Il trouva une pieuse imitatrice dans sa mère, qui demanda bientôt le baptême. A son tour, le père déserta la cause du paganisme, sous l'influence de son fils et de sa femme ; il renonça aux avantages de sa condition, pour obéir aux secrets mouvements de sa conscience. Les chrétiens eurent alors, dans le père de Mathurin, un frère au lieu d'un ennemi.

Cependant, le saint, fait prêtre par l'archevêque de Sens, grandissait en renommée et prodiguait les miracles. Les possédés retrouvaient le calme à sa vue, et sa parole agissait victorieusement sur les malheureux frappés de folie.

La réputation du saint grandit à tel point, que l'empereur Galère en entendit parler. Dans le même temps, sa fille devint possédée, et suivant la naïve expression d'un légendaire : « Le diable criait par sa bouche, qu'il ne sortirait point, si Mathurin le sénonais ne l'en chassait. »

Mathurin est mandé à Rome. Il quitte Sens, le Gâtinais, et se rend en Italie, en compagnie d'un grand nombre de disciples. Mais pressentant qu'il ne reverrait plus les campagnes de la Gaule, Mathurin fait promettre à ses compagnons que, mort à Rome ou sur le chemin, ils le ramèneront au lieu de sa

naissance. Les disciples le jurent; on part, et après de longues journées de marche, on arrive à Rome La fille de Galère est délivrée; la peste qui sévissait à Rome, s'envole au souffle du saint, et désormais Mathurin ne pourra plus quitter la ville qui lui doit son salut.

Cependant sa dernière heure a sonné; son âme remonte vers Dieu, et son corps est livré à la terre.

Chose étrange! après son ensevelissement, le corps du saint soulève la pierre du sépulcre et reparaît aux yeux des chrétiens. On se souvient alors que le mort réclame l'exécution de la promesse faite au vivant.

En ce temps arrivait à Rome saint Pipe, jeune prêtre originaire de Beaune en Gâtinais, et qui, après avoir distribué aux pauvres l'héritage de son père, avait étudié à Orléans. Fait diacre par l'archevêque de Sens, saint Pipe avait pris le chemin de Toulouse; après avoir essuyé une grave maladie, il se rendit à Rome, où il arriva au moment où le corps de saint Mathurin sortait miraculeusement de son sépulcre. Saint Pipe avait reçu l'ordination en même temps que saint Mathurin, son compatriote; il connaissait sa sainteté; il songea donc à remplir le dernier vœu exprimé par le saint. Ce fut lui qui obtint des Romains l'abandon des reliques, devenues précieuses aux habitants de Rome, qui n'avaient point oublié la toute-puissante intercession du prêtre gaulois. Saint Pipe emmena ces restes, les conduisit solennellement de Rome à la maison du père de saint Mathurin, et fit élever en leur honneur une chapelle dans la ville de Sens.

Sens ne pouvait longtemps garder ce trésor. Les habitants de Larchant réclamèrent le corps de leur concitoyen. Au lieu même où saint Mathurin avait reçu le jour, il s'éleva bientôt une église, qui grandit d'année en année, et finit par devenir, du temps de saint Louis, la magnifique collégiale dont nous nous occupons. Pendant des siècles, les pèlerinages continuèrent; ils avaient encore une grande importance au commencement du dix-septième siècle[1].

Sans donner à la légende populaire la valeur d'une précision historique, il faut bien constater que pendant douze cents ans, les fous furent conduits à Larchant pour demander à l'intercession du saint, ce que refusait la science des médecins!

Singularité dont les exemples sont nombreux: Larchant, qui s'élevait dans l'ancien diocèse de Sens, était une enclave de la dépendance directe du chapitre de Notre Dame de Paris. Comment? On n'a guère, pour comprendre cette exception qui s'est produite sur plusieurs points de la Brie, que des présomptions. La cause de l'établissement des chanoines de Paris à Larchant reste sans explication décisive; car elle paraît remonter à une époque où les documents manuscrits sont rares. Déjà le fait de l'établissement était positif et d'ancienne date au douzième siècle. Sous Philippe-Auguste, le chapitre avait un prévôt à Larchant, l'un des douze qui le représentaient en dehors du chapitre métropolitain. Or, le prévôt féodal était le délégué direct du détenteur d'un fief, et exerçait par procuration la plupart des droits de son mandant.

[1] Voy. Dom Morin. *Histoire du Gâtinais*, p. 283 et 362.

Le chapitre avait, sinon en totalité, au moins en grande partie les droits seigneuriaux, établis sur les terres du fief de Larchant. La présence de son prévôt l'indiquerait suffisamment, si une particularité, constatée dans le cartulaire de Notre-Dame, ne venait en donner matériellement la preuve. En 1276, sous Philippe-le-Hardi, Robert, le veneur forestier de la forêt de Bière (Fontainebleau), prit un cerf sur les terres de la juridiction du prévôt de Notre-Dame à Larchant. Guillaume, maire féodal du chapitre, c'est-à-dire le dernier des officiers de la prévôté[1], essaya de s'interposer. Le forestier passa outre. Toutefois, ce délit ne resta pas impuni, et le chapitre de Notre-Dame n'hésita pas à intenter directement une action pour réparation du dommage et de l'offense. Une enquête fut ordonnée, et sur la constatation du délit, le Roi reconnut les torts du forestier. Pour que la réparation fût complète, il ressaisit le chapitre de Notre-Dame du corps du délit, au moyen de la *tradition d'une effigie de cerf*.

Indépendamment des droits dont l'exercice était délégué au prévôt, le chapitre de Notre-Dame avait la collation de la cure de Larchant et les deniers des matines; il était propriétaire d'une ferme qui garde encore le nom de *Ferme du Chapitre*, de plusieurs maisons se joignant entre elles au côté nord de l'église, et formant le cloître des chanoines de la collégiale.

Nous croyons l'avoir suffisamment indiqué; sans les reliques de saint Mathurin, Larchant, qui a pris le nom du saint auquel il a donné naissance, n'eût jamais été qu'un pauvre village; sans ces reliques, l'admirable collégiale qui s'élève au centre d'un pays qui, du rang de ville, est retombé aux proportions d'une bourgade, n'aurait pas été créée. Grâces aux chanoines, les acquéreurs des biens du clergé ont trouvé à Larchant la grande propriété constituée sur une large base. Ils exploitent la culture organisée par le chapitre; ils habitent dans les maisons claustrales des desservants de Saint-Mathurin.

Devant la collégiale, qui s'élève si majestueusement au-dessus des maisons basses qui l'environnent, on n'a pas besoin d'avoir feuilleté l'histoire; on comprend que le pays n'a vécu que par l'église. Imaginez la cathédrale d'une grande ville perdue dans une bourgade, et vous aurez une idée exacte de l'effet que produit Saint-Mathurin.

En passant par le cloître, où s'échelonnent quelques débris marqués du sceau des anciens possesseurs, on se trouve en face du portail septentrional, au pied de la haute tour qui rayonne dans les loin-

[1] Les maires féodaux étaient souvent des serfs que leurs fonctions n'affranchissaient pas. On en trouve des exemples, notamment dans l'Histoire de Rosoy en Brie, qui appartenait aux chanoines de Paris. Des échanges de serfs, parmi lesquels des enfants du maire féodal, ne laissent à cet égard aucun doute.

tains du Gâtinais. On se sent là, frappé d'admiration pour la puissante création, sortie des mains des artistes du treizième siècle; de tristesse sur les désastres qui ont balafré ce chef-d'œuvre.

Cette tour qui monte dans les airs, ferme, droite, couverte de merveilleuses sculptures, est démantelée sur deux faces, comme un rempart pris d'assaut, après la brèche. La plate-forme est tombée dalle à dalle; la corniche a répandu ses fleurons sur le sol; les baies des abat-sons offrent des déchirures violentes. La grande nef est sans voûtes, sans fenêtres, sans portes. La nervure, interrompue dans sa projection séculaire, est retombée en moellons informes. Linteaux, trumeaux, meneaux, tout a croulé, du portail principal aux transsepts. Ce n'est pas de la dégradation, c'est de la destruction. En effet, le canon calviniste a passé par là.

En 1567, des hauteurs que commande la ferme du chapitre, le seigneur du Boullay, voisin de Château-Landon, a mitraillé la collégiale. Ne croyez pas à un accident de guerre, à la fatalité du canon.

L'église était un point de mire, et ce n'est pas la faute des canonniers calvinistes, si ce robuste édifice ne s'est pas écroulé en un monceau de pierres. Éloquente manière de *réformer* Larchant : on a essayé d'effacer son histoire! Heureusement les apôtres de la Réforme n'ont pu que la mutiler[1].

Mais que c'est triste aujourd'hui! A côté des murs, les habitants ont créé une foule d'industries domestiques. Quand il manque quelque part une marche, un moellon, un soubassement, on vient rôder au pied de la nef éventrée de Saint-Mathurin, pour lui demander l'aumône d'une pierre. C'est là que fondent leur chaux, abritent leurs troupeaux, jouent à couvert, les voisins de cette grande ruine ouverte. Le vent souffle en vibrations lugubres dans cette enceinte, au-dessus de laquelle planent et croassent d'innombrables bandes de corbeaux, possesseurs inattaquables des sommets de la tour. L'église s'est retranchée des transsepts à l'abside; un mur a séparé la nef abandonnée de l'enceinte consacrée au culte, et quelle enceinte! Le toit manque de tuiles et distille l'eau sur les voûtes. Les fenêtres n'ont pas toutes des vitres. Quand le vent d'ouest souffle en hiver, il n'est pas rare que le pauvre desservant officie dans un tourbillon de neige. Souvent le froid le chasse dans la sacristie, où s'accomplissent et s'achèvent, le plus ordinairement, les cérémonies interrompues par les tempêtes extérieures.



TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT MATHURIN, DE SENS A LARCHANT.

A la porte, un écriteau invoque la charité des visiteurs de Saint-Mathurin. Quel contraste! quand on songe que les libéralités, faites au pied du tombeau du saint, ont suffi pour doter un chapitre, pour élever une collégiale que les architectes d'aujourd'hui ne bâtiraient qu'au prix de cinq ou six millions.

Pourtant l'ancienne église est classée parmi les *monuments historiques*. Si peu que l'on fasse, il faut, dans l'intérêt de l'art, de cette éloquente page

1 Les rédacteurs du procès-verbal dressé le 22 février 1791, afin d'estimer les biens du chapitre, attribuaient à une suspension de travaux l'état de délabrement de Saint-Mathurin : « Bien loin, disaient-ils, qu'il eût été, comme quelques-uns le prétendent, mutilé par le canon. » C'est tout simplement une impossibilité que, dans leur ignorance, les rédacteurs du procès-verbal mettaient en avant. Historiquement, les dommages causés par les luttes protestantes à Saint-Mathurin sont établis par l'historien du Gâtinais, dom Morin, qui vivait dans le siècle suivant. Matériellement, il ne faut connaître que très superficiellement la construction pour voir que l'édifice a été achevé dans ses parties essentielles. Ce qui reste debout à Larchant n'aurait pu être construit et suspendu dans les conditions où nous l'avons vu.

d'histoire, que l'on mette la main à l'édifice, si l'on veut conserver ce qui reste et permettre aux visiteurs d'étudier, sur un de ses plus remarquables monuments, l'architecture religieuse du treizième siècle.

Si l'on doutait de la valeur de Saint-Mathurin de Larchant, il suffirait de quelques lignes de description pour s'en convaincre.

L'ensemble du monument appartient aux premières années du treizième siècle. Son abside demi-circulaire a deux rangs de fenêtres en ogive, dont les archivoltes sont garnies de dents de scie, ornement caractéristique qui retombe sur des colonnettes d'encadrement; le comble s'appuie sur une magnifique corniche en damier à trois retraites, et les contreforts étaient couronnés de clochetons frontonnés dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un échantillon complet.

La chapelle absidale nord est conçue dans le même caractère décoratif. La corniche est un mélange du damier de l'abside et de crosses végétales. Des quatre-feuilles et des trilobes forment les réseaux des fenêtres.

Quelques traces d'une restauration, faite au quatorzième siècle, se remarquent dans cette chapelle, sans cependant en modifier d'une façon regrettable le type primitif. De belles gargouilles chimériques, la plupart tronquées, quelques-unes intactes, bordent les chéneaux de la toiture et sortent du motif de la corniche, les unes en droite ligne, les autres suivant un mouvement oblique.

Le côté sud n'a pas de chapelle.

L'intérieur, le chœur et la chapelle, seules parties intactes du monument, se développent sur un plan circulaire.

Au chœur montent, en s'élançant de colonnes mono-cylindriques, sauf un motif doublé à la deuxième travée, des nervures à trois tores reliés à une clé de voûte feuillagée. Les piliers d'angles sur lesquels s'appuient le départ du chœur et le centre des transsepts, sont composés de faisceaux à cinq colonnettes. La porte de la sacristie, encore garnie de ses pentures du moyen-âge, s'ouvre dans la première travée du chœur.

Deux ogives sous frontons à jour, trilobés, ornés à la pointe de quatre-feuilles, servent de clôture à la chapelle. Le quatorzième siècle se marie dans la décoration de cette partie de l'édifice, avec les types du siècle précédent. Au pilier, on voit encore des socles d'habitacles formés de moulures posées sur des cariatides taillées en faces d'hommes, en figures d'anges et en effigies d'animaux fantastiques. Il y a un mouvement d'une énergie vivante dans l'attitude de toutes ces représentations figurées. Un retable du seizième siècle est placé au pied de la construction, comme pour mieux faire sentir la distance qui sépare l'élégance naturelle et hardie de l'architecture primitive, de l'ornementation bâtarde et maniérée de la décadence.

Ce qu'offre l'intérieur de Saint-Mathurin, est assurément fort beau, mais ce n'est rien à côté de la tour servant de porche et de clocher tout ensemble.

Elle s'élance à deux cent seize pieds du sol, divisée par étages qui se partagent dans d'excellentes proportions ces hautes dimensions.

Au rez-de-chaussée est un porche à quatre ouvertures en ogive, dont la baie principale regarde le cloître des chanoines. Cette baie s'ouvre maintenant dans la nef désolée que nous venons de signaler. Une arcature à colonnettes et en archivoltes trilobées juxtaposées, sert de soubassement aux pieds droits ébrasés de l'entrée. Au-dessus, sous un dais continu de frontons et de tours crénelées, se dressent de chaque côté des statues colossales. Chaque ébrasement en avait trois. A droite, il n'en reste plus que deux encore debout :

Un martyr portant sa palme;

Un saint Paul, l'évangile et l'épée à la main.

A gauche, les trois figures sont entières. Il y a dans l'ordre que nous indiquons :

Un saint Jacques, avec ses insignes de pèlerin, figure obligée dans une église de pèlerinage ;

Un saint André, avec l'instrument de son martyre;

Enfin un saint Pierre, dont les attributs sont brisés.

Ces statues tiennent la place de fûts de colonnes, dont on a figuré les chapiteaux, et elles sont séparées par un entre-colonnement décoré de ces feuillages fins et élégants qui couvrent les corbeilles des chapiteaux. Le tympan, les voussoirs et les tableaux de ce portail, sont tout un poème.

Au tympan s'épanouit la figure du Christ nimbé, assis sur un trône. Quatre anges, deux planant au-dessus, et les deux autres maniant des encensoirs, entourent le Christ.

Au-dessous est un rang de six figures ainsi distribuées :

Un ange portant le roseau de la passion ;

Une figure de saint Mathurin à genoux ;

Un ange étendant le bras ;

Un troisième ange portant la croix et la couronne d'épines ;

Un roi ou un empereur à genoux;

Enfin un quatrième ange, qui semble indiquer le chemin du trône où Dieu le Fils est assis.

Un bas-relief forme la base de cette composition : c'est la Résurrection. Des tombeaux accumulés pêle-mêle et dans le désordre provoqué par la trompette du Jugement dernier, s'entr'ouvent, se brisent et rendent leurs morts à la vie. Il en sort des ressuscités dans toutes les attitudes qui se placent entre le réveil, l'oraison et l'invocation.

La gorge qui rejoint immédiatement le tympan dans l'arrière-voussure, est semée d'anges et d'archanges. La suivante laisse reposer l'œil sur une guirlande de fleurons à tiges délicates et à fines découpures.

En arrivant à la troisième gorge, nous retrouvons des figures symboliques.

D'abord un épisode de l'enfer se présente. C'est

une chaudière sous laquelle un démon attise un brasier. Des réprouvés entassés pêle-mêle essaient d'en sortir, tandis que des démons, terribles pourvoyeurs, que les contorsions, les faces décomposées, les membres crispés de frayeur, trouvent impitoyables, en précipitent d'autres dans les flancs de la chaudière.

Ensuite, comme contraste, un saint évêque portant des bienheureux dans son giron.

Trois figures de saints et d'evêques; saint Jean avec l'Agneau et son symbole; trois autres saints, dont un martyr; deux d'entre eux portent des légendes et n'ont pas d'attributs.

Un rang de crochets fleuronnés ramène à la cinquième gorge du voussoir.

Ici est encore l'enfer, non plus sous la forme d'une chaudière, mais symbolisé par un monstre qui engloutit des damnés. Au-dessus et dans le développement des deux branches de la gorge, une suite de diacres nimbés et de saints évêques.

Nous voici maintenant à l'archivolte, riche bordure de feuilles recrocquevilliées, qui se rattache par ses deux extrémités à un animal fantastique.

La perspective et les exigences de ces gradations sont scrupuleusement observées dans ce grand assemblage. Le mouvement, la ligne, le caractère trahissent d'habiles sculpteurs et un grand sentiment de la composition.

Aux alettes de la baie on découvre, dans une suite de bas-reliefs encadrés, une série de compositions qui font allusion au but des pèlerinages effectués au tombeau de saint Mathurin. C'est l'histoire des Vierges sages et des Vierges folles. Sur le montant des tableaux figurent des épisodes de toutes les saisons; ces sujets sont traités avec une franchise rustique qui prouve que, quand ils le voulaient, les sculpteurs du moyen-âge savaient parfaitement descendre de la poétique conventionnelle pour aborder de front la nature.

Au-dessus de ce riche porche dont les mutilations ne sont pas telles qu'on ne puisse en admirer l'ensemble et en étudier les détails, s'élève la masse de la tour. Nous en sommes réduits au côté septentrional, le surplus ayant péri sous le canon des Huguenots.

Au-dessus de l'arc du porche, formé par un groupe fasciculé de colonnettes, avec chapiteaux à corbeilles circulaires, décorées de crosses fleuronnées et de feuillages très purement découpés, se développe le premier étage, percé seulement d'une fenêtre en lancette. Il y en a trois au deuxième étage, avec double colonne aux ébrasements et pinacles appliqués dans l'angle. Au troisième étage s'évident les baies des abat-sons, au-dessus d'une galerie, dont le dessin ovoïde et prismatique, traversé par une courbe à coussinets, indique une réparation du seizième siècle. Les baies sont bordées d'une décoration trilobée, et elles montent entre trois fûts de colonnettes de la première période ogivale, coupés par trois chapiteaux étagés. Les deux premiers supportent une décoration d'arc, le troisième sert de point de départ à la baie.

Au-dessus de tout cela, des arcs en accolades s'appliquent dans des meneaux en prisme, et précèdent la belle corniche terminale, composée de ces feuillages d'une fermeté géométrique sans raideur, qui caractérise la première époque du monument. Les accessoires de la décoration, prismes, meneaux appliqués, contre-courbes, indiquent une restauration de la décadence, de la fin du quinzième siècle; mais les grandes lignes qui commandent la construction ont été étudiées, et respectées de façon à ce que les additions n'aient rien de choquant.

On pourrait étendre cette description et multiplier les détails, car le portail de la grande nef est encore debout avec son large ébrasement, flanqué de six colonnes de support, avec ses entre-colonnements feuillagés, son voussoir mélangé de tores et de feuillages; car dans les débris faits par la mitraille de la Réforme, il y a encore de belles masses. Mais ce que nous avons décrit suffit pour que l'on apprécie ce qui s'est dépensé de libéralités et de talent dans ce coin ignoré du Gâtinais, sous la direction intelligente et active des chanoines du chapitre de Notre-Dame de Paris. On sait maintenant qu'un des plus beaux édifices du treizième siècle est là, ouvert à tous les vents, ravagé par les éléments, par le vandalisme utilitaire et l'instinct destructeur des enfants. L'abside et la tour sont à sauver, moins que cela, à préserver seulement par des barrières en attendant mieux. Si l'on n'y prend garde, on apprendra quelque jour que la grande tour Saint-Mathurin est tombée faute d'un pan de mur, d'un étai, et qu'il y a là un tas de pierres à vendre. Dans l'intérêt de l'art, dans l'intérêt de l'histoire, nous joignons notre voix à celles qui s'élèvent en faveur de ce glorieux édifice.

Avant de quitter la collégiale et la prévôté, il n'est pas inutile de faire remarquer que le chapitre, métayer habile, avait créé la grande culture dans ce pays de terres maigres et de marais desséchés et fertilisés. La ferme du chapitre témoigne encore de cette vérité.

Dans un temps où les grandes questions agricoles sont à l'ordre du jour, il ne sera pas sans intérêt de rappeler les conditions de culture de Notre-Dame à Larchant, culture prospère dans un pays peu fertile.

La ferme était assise sur un enclos d'un arpent 38 perches en terre, et de 9 arpents 57 perches de garennes.

Le fonds exploité était de 358 arpents *d'une seule pièce*, condition excellente pour l'exploitation.

Le chapitre possédait encore :

L'auditoire seigneurial,

La masure de la grange,

Les fours banaux,

Les droits de *champart* sur 979 arpents et sans distinction dans la nature des céréales [1].

Tous les cens et rentes.

Les droits de lods et ventes sur les 979 arpents soumis au champart et au douzième denier.

[1] Le droit de champart était une sorte de dîme en nature prélevée sur le champ même.

La maison des *coquilles*.

Les marais de Larchant, contenant environ 1000 arpents. Ces marais furent industriés vers 1672 et convertis la plupart en prairies.

Les chanoines se rendirent dignes à tous les titres de ces magnifiques libéralités.

L'art leur doit la collégiale Saint-Mathurin, la culture, la mise en valeur de terrains, la plupart improductifs. Le village devint, grâce à eux, une ville de quelque importance, et dont l'ancienne enceinte s'avançait jusqu'au milieu des champs du voisinage, pendant la première moitié du seizième siècle. Un hôpital et une imprimerie s'élevaient également aux abords de la collégiale. Aujourd'hui une ferme et une ruine sont les dernières attestations d'un passé auquel le présent n'a que bien peu de compensations à opposer. On peut donc affirmer l'influence bienfaisante de la possession du chapitre, même en se bornant à la simple comparaison des faits. Larchant a été quelque chose; maintenant il n'est plus qu'un misérable village. On se souvient à Larchant : la tour Saint-Mathurin est pour les habitants un sujet de légitime orgueil, et quand ils veulent attester les bonnes conditions de la culture dans leur contrée, ils citent la *ferme du chapitre*.

Un mot encore sur cette ferme.

Presque tous les bâtiments dans lesquels se résume cette grande exploitation, sont ceux dans lesquels les chanoines élevaient un nombreux bétail et engrangeaient leurs récoltes. L'un d'eux, frappé de l'aridité du plateau où s'élevaient les bâtiments de la ferme, de la difficulté ruineuse d'y amener l'eau, cet agent de première nécessité dans un établissement agricole, l'un des chanoines de Larchant, disons-nous, fit creuser à ses frais un puits au milieu des cours. Ce puits est à lui seul un monument. Une large ouverture, maçonnée de la base au sommet, sur cent soixante-dix pieds de profondeur, donne à la ferme une eau intarissable et toujours belle. Autour de la mardelle on peut lire encore cette inscription, qui permet la reconnaissance à ceux qui profitent du bienfait de l'œuvre :

DENIS-LE-BERNARD, NATIF DE LARCANT... MAITRE EN THÉOLOGIE ET CHANCELIER... (a fait) EDIFIER CE PUITS A SES IMPENSES, COUTS ET DENIERS, EN L'HONNEUR DE LA VIERGE MARIE. AUGMENT... CHANOINE EN L'ÉGLISE DE PARIS, ET FUT COMMENCÉ EN L'AN MIIIILXXVI ET ACHEVÉ EN L'AN MIIIILXXVIII, AU TEMPS DE SEPTEMBRE. PRIEZ DIEU POUR LUI ET POUR SES AMIS AU TEMPS SAINT.

Amédée AUFAUVRE.

QUELQUES NOTES SUR LA CHASSE

(SUITE)



Couché dans les grandes herbes, le chasseur lance avec ses pieds et ses mains la flèche meurtrière (page 394).

Sous les princes mérovingiens, dit l'essai historique que nous avons cité, le maître-veneur était un des grands officiers domestiques du palais; il y avait un forestier établi en titre pour la conservation des forêts du domaine royal et du gibier; et l'on faisait des parties de chasse où tous les seigneurs de la Cour étaient solennellement invités dans certaines saisons. Les Francs, comme tous les peuples nomades, vivaient principalement de la chasse. En entrant dans les Gaules pour s'y fixer, ils y étaient

arrivés avec leurs équipages de chasseurs, leurs chevaux, leurs chiens et leurs faucons dressés. Dès lors l'honneur de forcer un cerf était déjà réservé aux princes et appelé un noble plaisir. Les armes en usage étaient l'épieu, le dard, l'arc et l'arbalète.

A côté de cette chasse franche, il y en avait une autre très usitée, qui consistait à creuser des trous



Le chasseur s'affuble d'une peau de cerf.... (p. 394).



Les Américains amorcent les pauvres noirs par des colifichets (page 394).

profonds, que l'on couvrait de feuillages, à tendre des lacs, des filets et divers piéges munis d'appâts. Cette chasse, destructive et peu généreuse, fut bientôt prohibée, parce qu'elle tendait à anéantir le gibier. Les hommes de cœur la trouvaient ignoble et lâche. Cependant elle subsiste encore, mais généralement illicite et ténébreuse, malgré les lois et l'activité des gardes. C'est par des piéges, des

lacets, des filets perfides, bien plus que par des coups de fusil, que les braconniers remplissent leurs gibecières ou leurs sacs.

Chez les peuples sauvages, où la supercherie est, comme chez les Grecs, estimée bonne et glorieuse lorsqu'elle profite, on emploie toutes sortes de stratagèmes pour conquérir une pièce de gibier. Tantôt le chasseur s'affuble d'une peau de cerf, avec ses hautes ramures, et s'avance à quatre pattes au-devant des biches; tantôt il se couche dans les grandes herbes, et lance avec ses pieds et ses mains la flèche meurtrière à l'oiseau qui n'a pas deviné l'ennemi.

Dans la chasse aux hommes, dont nous avons dit un mot à travers notre première note (ci-devant, page 312), on use de stratagèmes plus indignes. Les Américains, si avides d'esclaves, amorcent les pauvres noirs par ces colifichets qui charment les enfants et les hommes qui leur ressemblent, au moins par l'amour de l'imprévu. Ils les entraînent plus loin avec cette infernale invention qu'ils appellent l'eau de feu, et que nous appelons l'eau-de-vie, par un contre-sens déplorable; et quand ils ont donné aux chefs des besoins que les infortunés ne soupçonnaient pas, ils leur achètent à vil prix, comme ces bandits qui achètent des bœufs volés, ils leur achètent des créatures humaines rachetées par le sang de Jésus-Christ, et se figurent que ces enfants d'un même père et du même sang qu'eux, sont leur propriété et leurs bêtes de somme. Sortons de ce triste et odieux commerce, et rentrons chez nous.

Il y a eu en France, dès les premiers temps, des rigueurs même contre la chasse franche dont nous parlions plus haut. Ainsi le roi Gontran, qui régnait au sixième siècle sur les Burgondes ou Bourguignons, condamna à mort un de ses officiers qui avait tué un buffle dans une de ses forêts royales. Sous le règne de saint Louis, Enguerrand de Coucy fit pendre trois jeunes gentilshommes qui avaient *suivi* un lièvre dans ses domaines. Les historiens disent que le bon Roi ne sut rien de cette atrocité, mais il la sut, et il condamna le coupable à une amende énorme pour le temps, et au pèlerinage expiatoire de la Terre-Sainte.

Henri IV rendit, le 15 août 1603, une ordonnance qui portait peine de mort contre tout roturier qui oserait chasser, ou qui se permettrait de porter ou de tenir des armes de chasse. Un homme était pendu pour avoir tué un lapin qui venait manger ses choux. Cette loi impie a toujours été condamnée par l'Église. Elle fut adoucie plus tard.

Cependant, sous Louis XIV même il y avait encore, à propos de la chasse, de détestables rigueurs. L'ordonnance de 1669 assujétissait les campagnards à des formalités si gênantes, qu'elles firent diminuer considérablement le prix des terres dans les contrées de chasse. Les habitants ne pouvaient, sans permission, arracher de leurs semailles les chardons et les mauvaises herbes; il leur fallait une permission encore pour couper leurs fourrages avant la Saint-Jean; ils devaient acheter des épines pour les répandre dans leurs terres; ils ne pouvaient que difficilement cueillir de l'herbe pour leurs bestiaux; on les empêchait d'arracher ou de retourner les chaumes, si nécessaires à l'engrais de leurs terres; on tuait leurs chiens et leurs chats.

Outre ces vexations et d'autres, on leur imposait divers soins pour la conservation du gibier, qui leur causait fréquemment de grands dommages, et dont ils ne tâtaient jamais.

Pour la moindre infraction aux prescriptions tyranniques de l'ordonnance, comme pour la plus légère négligence dans les obligations qui leur étaient imposées, ils étaient condamnés à une amende, et, s'ils ne la payaient pas sur-le-champ, on les mettait en prison.

Sous Louis XV, les habitants des campagnes se plaignaient de la multitude des lapins qui ravageaient leurs terres et *leurs maisons*, et dont ils n'avaient pas droit de se débarrasser. L'auteur de l'Essai sur la chasse, qui écrivait alors, rappelle à ce sujet l'ordonnance de Charles V, dit le Sage. Elle est de 1356. Cette ordonnance prescrivait formellement la destruction de toutes les garennes élevées depuis quarante ans, « parce qu'on ne peut labourer profitablement dans ce voisinage; que les labourages ne s'y font plus; et quand ils s'y font, ils sont perdus et gâtés. » Et on ajoutait : « Les lapins d'aujourd'hui ne sont pas plus indulgents que ceux du quatorzième siècle. »

Mais pourtant, sous Louis XV, il y eut progrès, en ce que les peines corporelles pour délits de chasse furent remplacées par des peines pécuniaires; ce qui est moins inhumain, — quand le coupable a de l'argent.

Nous parlerons un autre jour du braconnage, de la chasse à l'étranger et de la chasse comme elle est régie aujourd'hui, en faisant observer que peu de matières ont été l'objet d'autant de lois que cette fantaisie.

(Sera continué.)

DIEU ET MON DROIT

Si vous avez jamais passé, ne fût-ce que quelques heures, dans la jolie petite ville de ***, vous devez avoir entendu parler de l'abbé de Nérins; — car c'est l'homme important de l'endroit. C'est à *** qu'il est né; c'est là que s'est écoulée la plus grande partie de sa vie. C'est là qu'il compte mourir, mais que bien certainement son souvenir lui survivra pendant de longues années, pour faire du bien même aux générations qui ne l'auront pas connu.

Quant à moi, je l'aperçois d'ici. J'admire cette no-

lle tête empreinte de tant de douceur et de majesté. Je vois ces yeux, ce front et ce sourire que j'aime tant. Je voudrais prendre le chemin de fer et partir pour ***, afin d'embrasser encore une fois ce prêtre, excellent parmi les excellents.

Comme c'est chose impossible, je prendrai tout simplement la plume, et je chercherai à vous raconter quelques traits d'une existence qui m'a toujours paru singulièrement riche en utiles leçons.

I.

M. de Nérins est un exemple frappant de l'influence qu'une seule parole bien comprise et bien méditée peut exercer sur une vie tout entière. — *Timeo hominem unius libri*, a dit un ancien. Il me semble que le diable a dû se répéter plus d'une fois, en contemplant mon humble héros: *Timeo hominem unius verbi*.

Cette adoption d'une parole comme devise, et pour ainsi dire comme drapeau, est chose fréquente dans la vie des Saints. Quoique s'asseyant chaque jour au banquet des divines Ecritures, et y puisant une abondance et une variété de force qui suffit aux luttes diverses de la vie, les Saints aiment encore à choisir un verset qui les a plus particulièrement frappés, qui pour eux résume, sous une forme plus saisissante, tout un ensemble de doctrines, une parole à laquelle se rattache peut-être le souvenir de leur conversion, ou de quelque victoire éclatante remportée sur l'ennemi du salut, ou qui tout simplement se trouve plus en harmonie avec la nature de leur esprit, ou la tournure particulière de leur dévotion.

Pour M. de Nérins, cette parole capitale ne fut point tirée des saints Livres. Mais le commentaire chrétien qu'il en entendit faire la première fois qu'elle frappa ses oreilles, donna pour lui, à ce mot d'ordre de toute sa vie, une signification pieuse et une portée chrétienne considérables.

Je ne sais devant quel magasin, Maxime de Nérins, encore enfant, passait avec son père et un ami de celui-ci. L'enseigne était : *Aux armes d'Angleterre*. — Je ne sais non plus Maxime lui-même ne se l'est jamais rappelée, quelle conversation s'engagea sur ce sujet. D'héraldique, à ce qu'il paraît, elle devint chrétienne, et M. de Nérins père, commentant ces mots : *Dieu et mon droit*, dit à son ami : « Avez-vous jamais réfléchi à ce qu'il y a de magnifique dans ce cri de guerre, quelque peu hautain peut-être dans l'intention de celui qui l'adopta le premier, — et comment, sagement interprété, *Dieu et mon droit* résume admirablement la vie chrétienne, et devrait être la devise de chacun de nous? — S'il est un orgueil qui soit permis, c'est celui qui consiste à être fier de servir Dieu : *Servire Deo regnare est*. Au lieu de considérer ce service comme un devoir qui humilie, considérons-le donc comme un droit qui honore. Laissons d'autres courir après d'imaginaires droits de l'homme qui n'ont jamais enfanté que des révolutions. Recherchons, nous, les droits du chrétien : le droit de puiser à pleines mains dans les trésors que la Rédemption lui a rendus, le droit de conserver au milieu des plus dures épreuves, le calme de la conscience et la sérénité de l'âme, le droit de tendre vers les seuls biens éternels, le droit enfin d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

» *Dieu et mon droit*, ou si vous l'aimez mieux, *Dieu est mon droit!* — Tout ce que Dieu m'ordonne de faire, soit qu'il parle par la voix de ma conscience, soit qu'il emprunte la bouche infaillible de l'Église, tout cela c'est mon devoir, par conséquent mon droit de l'exécuter. La violence seule m'en peut empêcher: ou plutôt la violence elle-même, qui n'atteint que le corps, ne peut empêcher ma volonté de se porter de toutes ses forces vers ce bien qu'un obstacle matériel l'empêche seul d'accomplir. »

Qu'on ne dise pas que de semblables idées sont de l'hébreu pour un jeune garçon de dix ans. La vie des Saints est pleine de faits plus extraordinaires, et nous montre des enfants à peine échappés de la mamelle, doués d'une intelligence évidemment supérieure à celle que bien des adultes ne possèderont jamais. Il ne faut pas compter avec la libéralité de Dieu, qui se plaît à ouvrir de bonne heure et les yeux et la bouche et les oreilles de ceux dont la vie doit se passer à le glorifier. — D'ailleurs, sans supposer même une intervention spéciale et miraculeuse de la divine Providence, ignorez-vous combien est élevé, chez l'enfant chrétien, le sens des choses religieuses. Je sais telles réponses d'un bambin de huit ans, tout aussi extraordinaires que l'effet produit sur Maxime par les observations de son père.

Quoi qu'il en soit, *Dieu et mon droit* devint depuis lors la devise de notre héros. Il méditait souvent cette parole et les belles réflexions qu'elle avait suggérées à son père. Il conçut, dès cet âge tendre, un profond mépris pour ce qu'il sut plus tard s'appeler le *respect humain*.

II.

Peu de temps après, il fut mis au collége, — dans un fort mauvais collége. — Comment un homme qui parlait le langage si chrétien que nous venons de rapporter, put-il confier son fils à un établissement où toute vertu, où toute foi, moins robustes que la vertu, que la foi de Maxime eussent infailliblement succombé? Dieu le sait; quant à moi, j'ai trop souvent rencontré cette contradiction pour m'en étonner. Dieu, d'ailleurs, voulait éprouver son jeune serviteur, en lui faisant traverser ce redoutable milieu, ce feu qui bronze ceux qu'il ne consume pas.

Dans la petite division où Maxime fut placé d'abord, il y avait une douzaine de mauvais sujets qui donnaient le ton. Leur exemple avait perverti une bonne partie de leurs camarades. Ceux qui conservaient au fond du cœur quelque amour de Dieu, le cachaient soigneusement, pour échapper aux railleries et aux véritables persécutions dont la petite pha-

lange des pervers et l'épais bataillon des lâches les eussent infailliblement assaillis. — Maxime vit tout de suite cet état de choses... Il avait trop d'humilité pour croire qu'il pût être, au milieu de ses camarades, l'instrument de quelque grand bien. Mais il voyait son devoir; — il le fit simplement.

La prière répondue avec attention, la messe entendue avec recueillement, jamais le moindre sourire de lâche complaisance, lorsque la Religion ou ses ministres étaient l'objet d'odieuses plaisanteries, tout cela l'eut bien vite indiqué comme un dévot. — Les méchants complotèrent contre lui, avec la complicité des peureux qui l'admiraient en silence et auraient bien voulu l'imiter. — On chercha à le faire passer pour un imbécile. Il fut presque toujours le premier de sa classe, et à Pâques il eut le prix d'excellence. — C'était, disait-on, un mauvais camarade, un espion, un jésuite, qui apprenait dans le confessionnal à détester et à trahir tout le monde. Il n'eut pas été un mois au collége, que ses succès à la récréation égalèrent ceux qu'il remportait à la classe. Nul ne jouait mieux à la balle, nul n'était plus agile aux barres. Nul surtout ne se montrait moins vain de ces avantages. Nul n'était plus généreux; ce qu'il avait appartenait à tout le monde; ses billes d'agate se trouvaient plus souvent dans les poches de ses camarades que dans les siennes; — et plus d'un pot de confitures, présent de sa bonne mère, voyait disparaître la dernière cuillerée de son succulent contenu, sans que Maxime, dans la distribution qu'il en faisait, eût seulement songé à se réserver sa part.

Ajouterai-je qu'injustement attaqué par le chef des mauvaises têtes, qu'irritait cette naissante popularité, Maxime se défendit avec une vigueur de poings et une habileté de manœuvre qui mirent tous les rieurs de son côté? Son adversaire, étendu à terre, fut contraint de lui demander pardon. — Décidément, Maxime était aussi fort *à rosser* qu'en thème et en version. Rien ne manquait à sa gloire.

Son apostolat allait commencer. Enhardis par la liberté qu'il avait conquise de servir Dieu sans être inquiété, quelques-uns de ceux qui avaient consenti le plus à regret à mettre leur drapeau dans leur poche, vinrent trouver Maxime en secret... *timebant enim Judæos.* — Il leur expliqua quelle misérable lâcheté c'était que le respect humain; que, s'ils ne savaient pas le fouler aux pieds bravement, ce serait bien autre chose quand ils passeraient dans la grande cour, puis dans le monde; que là surtout, l'habitude de la lâcheté, ainsi prise de bonne heure, ils auraient encore bien moins la force de se déclarer les amis de Dieu; que Dieu finirait peut-être, pour les punir, par leur retirer la foi, une foi dont ils rougissaient; qu'en tout cas Notre-Seigneur avait prononcé cette terrible menace: *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon père;* qu'il était bien plus simple de se liguer pour faire le bien; qu'ils étaient là douze; que si la moitié seulement prenait la résolution de se moquer des moqueries des méchants, d'aller droit son chemin, d'aimer et de prier le bon Dieu, non pas en cachette, mais en plein jour, ils seraient plus heureux, ils en entraîneraient beaucoup d'autres; qu'ils finiraient par forcer les méchants à rougir à leur tour de leur petit nombre, et de leur méchanceté.

Cette espèce de discours, qui puisait d'ailleurs sa plus grande force dans la conduite même de Maxime, la certitude de l'avoir pour chef, et de se mettre toujours à l'abri derrière celui qui, à tous les points de vue, était le premier de la division, le remords qui tourmentait depuis longtemps ces jeunes cœurs faits pour être honnêtes, et non pour suivre, à peine entrés dans la vie, le drapeau du mal; — tout cela en décida quelques-uns à se grouper autour de Maxime.

Ce bataillon sacré rallia bientôt, sinon toute la division, du moins sa grande majorité. Les autres, ceux que le mal tenait déjà assez captifs pour qu'ils n'eussent pas, ou du moins ne se crussent pas la force de lui échapper, avaient pour les courageux amis du nouveau-venu, une certaine sympathie, et enviaient secrètement leur sort. — Les méchants déterminés eux-mêmes furent forcés de les respecter.

C'est ainsi que beaucoup d'âmes qui se seraient perdues, durent à la fermeté d'un enfant de rentrer dans la bonne voie. J'ai connu plusieurs de ces anciens camarades de Maxime. Tous le regardaient comme leur sauveur. Il était touchant de leur entendre raconter avec quelle autorité, dont sa modestie l'empêchait d'avoir conscience, leur jeune chef les encourageait au bien, quelles aimables et fortes paroles il savait leur dire, combien ses exemples étaient encore plus entraînants que ses paroles, et comment tous, au collége et dans le monde, ils ont pris, en souvenir de lui, sa devise, préservatif assuré contre le respect humain: *Dieu et mon droit!*

III.

A quatorze ans, Maxime entra dans la seconde division... La jeune phalange qu'il avait formée y entrait avec lui et semblait lui faire cortége.

Jusque-là, il y avait eu un dire, passé à l'état d'axiome, et contre lequel, à peine, de temps à autre, quelques timides exceptions protestaient: *On ne fait pas ses pâques dans la grande cour.* Du reste, ces messieurs, qui comptaient des philosophes parmi eux, croyaient raisonner leur résistance aux lois de l'Église: « Qui est-ce qui est religieux parmi les professeurs? Monsieur un tel. Peut-être aussi monsieur un tel. Un, tout au plus deux sur vingt. — D'ailleurs, on n'a point besoin d'être religieux pour être honnête, etc., etc. »

Maxime parut dans cette cour libre-penseuse; et, sans avoir seulement ouvert la bouche, sa seule conduite et celle de ses adhérents, détacha de l'autre camp un bon nombre de ceux qui ne l'avaient grossi qu'à contre-cœur, et pour ne pas se singulariser par leur courage. — Puis, lorsqu'il s'engagea quelque

tournoi théologique, Maxime n'eut pas de peine à battre ses adversaires, dont le léger ou honteux bagage se composait d'ignorance ou de corruption. Cela lui gagna encore, ou plutôt à Dieu, quelques âmes.

Je ne crois rien exagérer en disant que l'action de Maxime s'étendit jusque sur les chefs du collége. — Le Proviseur avait de bonnes intentions, mais c'était un *politique* : alors que toute une division paraissait impie et affichait l'immoralité, il n'aurait su qui choisir pour victime ; il eût craint encore plus, en la licenciant tout entière, d'accuser le déplorable état de son établissement. — Mais lorsque la courageuse initiative de Maxime eut fait rentrer chacun dans le vrai, et eut marqué, par la manière dont elle était accueillie, les bons, les faibles et les mauvais, le Proviseur n'hésita pas à renvoyer quelques-uns de ceux-ci, les plus pervers et ceux qui eussent peut-être contre-balancé, pour le compte de Satan, l'heureuse influence de Maxime.

IV.

A l'Ecole Polytechnique, ce fut la même chose.

Il n'en était pas alors comme aujourd'hui. Les rares chrétiens que contenait l'école, s'estimaient courageux, s'ils ne prenaient une part directe à aucune conversation immorale ou antichrétienne, s'ils récitaient exactement soir et matin leur prière dans leurs lits, et s'ils allaient, vers la fin du carême, dans quelque église éloignée, satisfaire au précepte pascal. — Maxime n'hésita pas à mettre encore ici en pratique son axiome, *Dieu et mon droit.* Il fit sa prière à genoux soir et matin ; lorsque la Religion était attaquée, il la défendit, non pas violemment, mais ardemment, et comme un fils qui se sent blessé en entendant insulter sa mère. De temps à autre, il communiait à Saint-Etienne-du-Mont. — Et, comme cette attitude était soutenue par de grands succès à l'école, par un caractère d'une cordialité à toute épreuve, par une gaieté charmante, car il aimait encore beaucoup cette parole de l'Ecriture : *Exultemus in Domino semper,* — ici, comme au collége, Maxime fit des conquêtes; il rendit à plus d'une âme le courage de faire le bien.

C'est un admirable résultat du bon exemple, qu'il crée autour de celui qui le donne comme une zône de liberté sur laquelle viennent se réfugier, pour suivre en paix l'impulsion de leur conscience, beaucoup d'âmes faibles qui, dans un milieu de scandale, étaient comme garrottées, et n'osaient, ne pouvaient se montrer elles-mêmes. — Que de camarades, à l'Ecole Polytechnique comme au collége, durent à l'exemple de Maxime cette précieuse liberté qui les empêcha d'aller chercher, dans une infidélité déclarée, un calme déplorable que l'inconséquence et la lâcheté ne donnent jamais!

V.

Au sortir de l'école, Maxime entra dans l'artillerie. Ceux qui l'ont connu alors, disent que, par ses qualités solides et modestes, par la sûreté de son coup d'œil, par l'amour ardent qu'il portait à son arme, mais surtout par sa piété qui ne se démentit jamais, il rappelait ce général Drouot, qu'un mot de l'Empereur et un chef-d'œuvre du P. Lacordaire ont rendu à jamais immortel.

C'était en 1832. Le temps n'était pas favorable pour les manifestations religieuses. — Et pourtant, quelque modeste que soit un officier, quelque éloigné qu'il soit par caractère d'une inutile ostentation de ses principes, il faut bien, s'il est chrétien, qu'il les montre ou qu'il les cache; — il y a des circonstances où il doit confesser sa foi ou la renier.

Plusieurs préféraient ce dernier parti; ou plutôt ils le prenaient avec angoisse, parce qu'ils avaient peur, et n'osaient suivre l'autre voie où les poussait leur conscience. Ils remettaient à des temps meilleurs à se montrer chrétiens. Les malheureux! ils pensaient que les croyances sont une chose qui se laisse ainsi déposer et reprendre à volonté, comme un vêtement; que l'âme peut demeurer, des années entières, infidèle à Dieu, avec la volonté persistante de lui revenir un jour! — La plupart sont morts avant d'atteindre cette période de liberté qu'ils attendaient. D'autres, au moment où ils l'atteignaient, avaient oublié ce pourquoi ils avaient si longtemps soupiré après elle.

Tel ne fut pas Maxime. La vie de garnison continua pour lui la vie de l'école, comme celle-ci n'avait été que la suite de la vie de collége. Toujours le même, il comprit que son droit, le droit qu'il tenait de Dieu, était de ne se laisser rien imposer de mauvais par le despotisme de l'opinion, les injustes exigences de ses camarades, ou les traditions, si anciennes qu'elles fussent, du corps auquel il allait appartenir.

En pleine paix, il livrait des batailles chaque jour. Et ce fut pied à pied, en ne cédant jamais un pouce du terrain qui devait être maintenu, en accordant tout le reste, en jouant, en buvant, en fumant, en plaisantant, dans la mesure où il est permis à un honnête homme de le faire ; ce fut ainsi qu'il conquit peu à peu la liberté complète de ses allures. Il se fit, en même temps, il est vrai, la réputation d'un original, à qui la fantaisie avait pris d'être dévot, mais qui était, après tout, on ne pouvait le nier, excellent officier, bon camarade, le plus instruit, le plus consciencieux, le plus serviable, le plus dévoué, le plus gai du régiment. — Quelques-uns ne pouvaient s'empêcher d'avouer, à part eux, que Maxime devait bien un peu à sa bonne conduite de n'avoir jamais été aux arrêts, et d'être à même, s'il le voulait, d'entrer dans bien des familles dont la porte leur serait toujours fermée, à eux bambocheurs.

L'aventure du lieutenant Anatole de C. est restée dans la mémoire de tous les contemporains de Maxime. — Riche, beau, bien fait, spirituel, officier brillant et recherché s'il en fut, le jeune comte de C., après quelques années d'une vie dont il eût

dû rougir et dont il se vantait, voulut faire une fin. La raison ni la conscience ne l'y poussaient ; mais il s'était épris d'une jeune fille simple et pieuse, et qui devait (il le disait et ne se trompait point) faire le bonheur de celui qui deviendrait son mari. — La mère, — je dois avouer que peu de mères de famille, même chrétiennes, ont ce sage courage, — fit répondre au comte de C. qu'elle ne pensait pas que la vie qu'il avait menée jusque-là, fût une garantie de bonheur pour celle qui deviendrait sa femme. « Si c'était M. de Nérins, à la bonne heure ! » ajouta-t-elle, devant celui qui devait porter la réponse, et qui ne se fit pas faute de répéter l'exclamation.

L'histoire circula ; et les camarades de Maxime en reçurent une bonne leçon, une leçon que l'on devrait donner plus souvent aux jeunes libertins. — Il n'est pas mauvais qu'ils sachent que leur folle jeunesse leur sera un jour, demain peut-être, une difficulté considérable, quand ils voudront quitter la vie de jeune homme pour entrer dans la vie sérieuse. S'ils le savaient, peut-être, mus par cette considération intéressée, se tourneraient-ils vers d'autres idées et d'autres habitudes. Une fois adoptées, celles-ci arrivent bien vite à enchaîner, par de plus nobles et plus puissants motifs, l'âme qui s'est donnée à elles. — N'est-il pas pitoyable de penser que, dès qu'il plaît à un jeune débauché d'échanger ses faciles plaisirs contre un bonheur plus durable et plus respecté, il n'a qu'à choisir. S'il a de la fortune, un nom, de l'esprit, une belle position, les jeunes filles les plus candides, à peine sorties du couvent ou de l'aile maternelle, lui seront amenées. Encore une fois, il n'aura qu'à choisir ! Des mères chrétiennes, pieuses même, fermeront les yeux sur un passé criminel, scandaleux peut-être, et seront les premières à dire « qu'il faut bien que jeunesse se passe, que tous les jeunes gens sont de même, que leurs filles ne peuvent pourtant point, après tout, *rester filles ;* qui sait ? peut-être que c'est là une garantie; et qu'un jeune homme, *qui s'est amusé*, a plus de chances pour devenir un bon mari, que celui qui apporte à l'association conjugale les mêmes vertus que sa jeune épouse ! » O dépravation ! ô oubli du sens chrétien ! ô déplorable poison qui, depuis bientôt un siècle, circule dans nos sociétés, et infecte ceux-là même qui croient le fuir et le détester !

(La suite prochainement.)

EUGÈNE DE MARGERIE.

L'ÉTOILE MYSTÉRIEUSE

(SUITE)

— Si je ne me trompe, Susannah, ajouta Girl, en menaçant du doigt et en caressant du regard la pauvre enfant éperdue et toute en confusion, ceci est un bouquet de galant.

— Comme vous devinez ? Williams ! répliqua gaîment sa femme.

— Encore si c'était difficile !

— Bon ! pensa dame Assy, j'enfonce une porte ouverte ! tant mieux, cela me dispense du risque de ne pouvoir l'ouvrir.

— Vous êtes bien savant, Williams ? ajouta-t-elle tout haut.

— Savant, non, puisque j'en suis à deviner, je ne sais rien, je présume.

— Que présumez-vous ?

— D'abord, comme je l'ai dit, que ce bouquet est d'un galantin.

— Et ensuite... dit en hésitant, l'interlocutrice qui se sentait sur un point délicat.

— Ensuite ! Dame, que c'est un garçon non moins bien tourné que notre Susannah.

— Juste encore !

— Qui n'a pas moins d'habileté dans son métier, que notre chère enfant ! quoi, un vrai artiste.

— De mieux en mieux, Williams, répondit la brave dame, rassurée par le portrait qui répondait si bien à ce qu'elle savait de Sim.

— Sans doute, il n'est pas riche, ajouta maître Girl, mais il a dans les doigts ce qu'il faut pour le devenir.

— Je vois que vous possédez votre sujet à fond, ajouta Assy, tout à fait sûre de la conformité de ses idées avec celles de son mari. Mais la fille de maître Williams Girl n'est pas, Dieu merci, dépourvue, ajouta avec contentement la brave dame.

— Peste, je crois bien, la meilleure boutique de toute la communauté.

— Une chose vous reste à dire, malin sorcier, ajouta Assy, en provoquant Williams, mais avec le laissez-aller de quelqu'un qui demande un paraphe après avoir obtenu une signature. Le nom de celui que vous avez si bien dépeint ?...

En cet instant, une voix qui fredonnait arriva aux oreilles de la famille, la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et Vezins parut.

— Chut !... fit mystérieusement Williams, et la conversation resta suspendue.

L'ouvrier, loin d'imiter ses camarades qui se dédommageaient des fatigues de la nuit, se mettait à l'ouvrage.

Pâques-Dieu, comme dit M. le baron de La

Tour, que j'ai eu l'honneur de voir ce matin, c'est comme cela que se font les bonnes maisons; je te le prédis, Vezins, tu porteras plus haut que moi la renommée de la *Botte-d'Or*. Elle deviendra une vraie corne d'abondance. Tu as une façon désespérante, une façon française de travailler le cuir, qui démonte les Anglais. Il faut que ce soit bien vrai pour que mon amour-propre de cordonnier et de citoyen de Londres en fasse l'aveu.

— Vous êtes trop indulgent, maître.

— Du tout, je ne suis que juste. Quant à l'exactitude et à l'habileté, ça va de pair avec le reste.

— Tenez, maître, vous me gâtez, et vous me faites des jaloux.

— Je l'espère bien, ma foi! et bientôt ce sera le reste, ajouta Girl en regardant sa femme et sa fille d'un air d'intelligence, auquel les deux femmes s'associèrent.

— As-tu remarqué, Vezins, poursuivit-il, le mot que j'ai dit à ce gentleman, la nuit dernière, à ton sujet?

— Pas précisément, car c'est toujours pour m'encourager que vous parlez.

— Eh bien, le voici : « Si Dieu propose selon ce que je dispose, Vezins ne travaillera plus chez personne. »

— En effet je me souviens... et quant à ce qui dépend de moi, je ne suis pas disposé à vous faire mentir. Il n'y a pas à Londres de meilleur atelier que le vôtre et de meilleur maître que maître Girl.

— Vezins, mon garçon, ta modestie nuit à ta clairvoyance; ce n'est pas ça; qu'en pensez-vous, Assy, qu'en penses-tu, Susannah?

Les deux femmes inclinèrent la tête en signe d'approbation.

— Eh bien, reprit Williams, puisque tu n'as pas deviné, je vais m'expliquer. Ne penses-tu pas à devenir d'ouvrier maître, comme d'apprenti tu es devenu ouvrier?

— Si fait, si fait, et j'économise sur mon gain pour cela; je m'apprends à diriger ma future boutique, en dirigeant mes finances. Mais vous savez, il ne suffit pas de verser à la caisse le droit de maîtrise et de première visitation, il faut encore des avances pour acheter l'outillage et attendre les pratiques.

— Bien pensé, garçon, bien pensé, pourtant, je crois mon idée meilleure que la tienne; n'est-ce pas, femme, n'est-ce pas, fille? continua triomphalement maître Girl.

Assy et Susannah firent un mouvement affirmatif.

— Tu vois, nous sommes trois du même avis, tout à l'heure tu feras le quatrième.

— Voyons, maître, répondit Vezins avec un étonnement assez légitime.

— Eh bien, sans plus de préambule, je te cède l'atelier de la *Botte-d'Or*, avec tout ce qu'il renferme marchandises et outillage, je t'avance ce qu'il faut pour soutenir le train de la besogne, dès que tu auras en poche ton brevet de maîtrise.

— Vrai, maître Girl, s'exclama Vezins stupéfait.

— Vrai comme je le dis.

— A moi!

— A toi-même.

Une réflexion mit une sourdine à la joie de l'ouvrier.

— Et payer? dit-il, car il faudra bien du temps avant que j'aie amassé la valeur de tout cela.

— Dis donc, Susannah, Vezins qui s'inquiète du paiement, quand nous ne nous en inquiétons pas, répliqua Girl en riant à gorge déployée.

— Nous savons de vos nouvelles, nous savons tout, mauvais sujet, et vos airs effarés ne me trompent pas; ce n'est pas moi qu'on attrape, ah mais!

— Maître, je ne sais... tant de confiance, répondit Vezins, troublé par la satisfaction.

— C'est bon, c'est bon! Ecoute-moi, je t'apporte un beau travail à faire; oh! je ne perds pas de temps, vois-tu, quand j'ai quelque chose en tête. Il s'agit de l'exécution de ton chef-d'œuvre, mon garçon.

— C'est juste, maître. Des souliers de cour, des escarpins à crevés, ou des chaussures de satin?

— Bien mieux que cela, mon garçon, bien mieux que cela. Des bottes de cuir fin d'Espagne, plissées, piquées et ajustées en entonnoir, à la française, des bottes de parades comme celles que le fils de cette pauvre reine d'Écosse, le prince Jacques, a l'habitude de chausser.

— Vraiment!

— Si vrai que je rapporte la mesure de chez ma nouvelle pratique de cette nuit, mylord de Maillé, baron de la Tour-Landry.

— Ah! ce gentleman qui me regardait avec tant d'attention.

— Précisément, et qui paraît s'intéresser à toi.

— A moi?

— Oh! l'intérêt que portent les gens de guerre aux gens bien tournés. Il m'a fait des quantités de questions sur ton compte, sur ton âge, sur ta vocation pour l'état, sur ta famille. A cet égard, je n'ai pas été long, et pour cause.

— Vraiment. Et que pensez-vous de cela?

— Je pense tout simplement qu'il ne serait pas fâché de t'incorporer dans sa compagnie.

— Sa compagnie? mais il est français.

— Oui, mais capitaine-brigadier de sa majesté la Reine; elle l'a chargé de montrer à sa garde les manœuvres françaises.

— Je lui ai répondu que s'il comptait sur toi pour faire un soudard, il se trompait fort.

— Vous avez bien fait. Servir sous le drapeau anglais, jamais! En France j'aurais aimé le métier de soldat : cavalier! c'est presque être noble ou officier, ajouta chaleureusement l'ouvrier. Mais bah! le sort m'a poussé en Angleterre, m'a mis dans les mains l'alène et le tranchet, laissons aller les choses.

— Ainsi, mon garçon, reprit maître Girl, qui avait admiré la physionomie de son compagnon pendant sa réponse, et qui goûtait fort sa conclusion, si tu y es disposé, nous allons de ce pas faire visite aux quatre maître jurés de la communauté, au sergent, à l'huis-

sier, au trésorier et au secrétaire, et les aviser de ta présentation.

— Comment cela, tout de suite ?

— Tout de suite. Vois-tu, quand j'ai pris un parti, j'aime à ne pas laisser traîner les choses. Ainsi, va t'habiller; quant à moi, la besogne est faite.

— Cependant, vos conditions, maître? objecta pour la forme, l'ouvrier ravi de ce qui lui survenait.

— Tu veux donc me fâcher? Puisque je te les ferai : va et ne t'inquiète de rien.

Vezins alla passer ses habits de fête : maître Girl, baisant au front la jolie Susannah, et passant les doigts dans ses cheveux blonds, lui dit :

— Eh bien ! mignonne, tout marche à souhait, pour toi et pour nous. Es-tu heureuse ?

— Oh! la plus heureuse des filles, bon père, répondit Susannah en rougissant et en pressant les mains de Williams.

Bientôt les deux hommes quittèrent la boutique pour s'acquitter des visites d'usage et prendre date pour les formalités de la maîtrise. Quant aux deux femmes, elles entrèrent comme c'est d'usage, dans la voie des conséquences, et dressèrent des plans pour la nouvelle existence qu'elles allaient mener. La cession de l'atelier à Vezins et le mariage arrêté entre Sim et Susannah, changeaient en effet du tout au tout les longues habitudes de chacun. Mistriss Assy était trop prévoyante pour ne pas s'occuper des suites du double événement qui avait marqué la matinée.

Amédée Aufauvre.

(La suite prochainement.)

SCÈNES DE MER. — LES REQUINS

On avait mis le cap sur les Barbades, et l'on goûtait à bord de l'*Eagle*, cutter américain, le charme délicieux d'une navigation rapide sur des flots unis, tandis qu'une brise se jouait dans les voiles. Peu à peu on diminua de vitesse; les voiles commencèrent à battre contre la mâture, et bientôt un calme plat laissa l'*Eagle* à la merci d'un courant qui l'emportait vers les récifs. Il était impossible de songer à jeter une ancre ; les énormes rochers qui s'élevaient perpendiculairement du fond des eaux, ne présentaient à l'équipage que des lames acérées pour briser le navire, et qu'un abîme pour l'engloutir. Cependant les courants emportaient toujours le cutter ; les vigies distinguaient du haut des mâts les bancs de sable sous les eaux. Toute la voilure était au vent, on approchait néanmoins et avec une force irrésistible. Tout à coup le cutter donna un coup de talon ; il courut encore quelques instants, en donna un autre, puis enfin un troisième. Un choc violent avait ébranlé toute la masse ; l'avant du navire était soulevé par les rochers, tandis que l'arrière flottait encore en roulant sur les eaux. Aux deux premiers coups de talon qu'avait donnés le cutter contre le banc de sable, de sourds gémissements s'étaient échappés de toutes les poitrines ; mais, au troisième coup, un cri, un seul cri, déchirant, immense, retentit, et domina le bruit des lames qui venaient déferler avec force sur les sabords du navire.

Cet événement présageait les plus affreux périls ; pourtant on ne remarqua aucune avarie ; le cutter ne faisait eau nulle part; sa proue, en heurtant la pointe du rocher, en avait brisé la surface, et son excellent doublage avait résisté aux premiers chocs. Mais le navire était toujours près de sa perte ; le vent du large, qui s'était élevé depuis quelque temps, soufflait avec une force prodigieuse ; la mer s'était grossie, et l'*Eagle*, incliné sur les rochers, semblait à chaque instant devoir céder aux efforts réunis des éléments.

Vers neuf heures du soir, la violence du vent s'accrut, la mer devint encore plus grosse, des nappes d'eau déferlaient sur les flancs du navire, et semblaient devoir l'engloutir au fond des eaux. Tout à coup, un cri d'angoisse retentit, le sabord s'abaissa jusqu'au niveau de la mer, et, malgré toutes les manœuvres de sauvetage, le navire se trouva démâté et coiffé. Le lieutenant Smith accourut aussitôt sur le pont, et au moment où il mettait le pied sur la dernière marche de l'escalier, le cutter sombra ; il ne devait plus se relever.

L'équipage, qui se composait de vingt-quatre hommes, se trouvait heureusement sur le pont, à l'exception de deux matelots qui se noyèrent dans le cutter. Dans un instant, tout l'équipage se débattit au milieu des flots. Les cris : *Au secours!* poussés par les déchirantes voix des matelots qui se noyaient, les hurlements de fureur et de désespoir des autres semblèrent apaiser un moment la violence de la tempête; car aussitôt que le cutter eut sombré, le vent tomba, le calme reparut, et les rougeâtres lueurs de la lune éclairèrent les visages pâles des naufragés luttant au milieu de l'Océan.

Cependant la chaloupe, attachée aux drômes du cutter, se voyait à la surface des flots, et semblait destinée à sauver l'équipage. On coupa avec un couteau le seul cordage qui retînt encore la chaloupe à l'*Eagle* ; ce cordage était le dernier lien qui attachât l'existence des matelots au cutter; une fois rompu, tout était fini entre eux et leur navire. Tous les matelots se mirent à l'instant à nager vers la chaloupe, et, oubliant toute prudence, ils se jetèrent impétueusement sur la petite embarcation. Ce n'était plus l'équipage soumis, brave et docile de l'*Eagle* ; c'était une troupe affreuse, maudite, qui se ruait sur cette frêle machine. Aussi ce qu'on pouvait prévoir arriva : la chaloupe, heurtée en tous sens, chavira, et les matelots tombèrent pêle-mêle dans la mer ; puis, retournant vers la chaloupe, ils s'y accrochèrent

comme ils purent, ceux-ci à la poupe, ceux-là à la proue, n'ayant hors de l'eau que les bras et la tête.

Le lieutenant Smith, homme de cœur et de tête, et qui exerçait un grand empire sur l'esprit de ses matelots, leur fit comprendre qu'il serait impossible à personne de se sauver, si l'on continuait à demeurer dans cette situation. Il leur fit sentir la nécessité de redresser la chaloupe, d'y faire monter deux hommes pour jeter l'eau dont elle était remplie, pendant que les autres, cramponnés au plat-bord, resteraient dans la mer jusqu'à ce que la chaloupe pût recevoir deux hommes de plus; à mesure que la chaloupe serait allégée, des matelots y monteraient, et par cette manœuvre de sauvetage, tout l'équipage pourrait échapper aux affreux périls qui le menaçaient.

Au plus fort même du danger on obéit à l'empire de la discipline. Le lieutenant commanda aux hommes qui étaient sur la quille d'abandonner leur position; il fut immédiatement obéi: chacun se mit à l'œuvre, et la chaloupe fut aussitôt redressée. Deux matelots sautèrent dans l'embarcation, et, à l'aide de deux chapeaux, se mirent à jeter l'eau qui la remplissait. Bientôt deux autres matelots montèrent dans la chaloupe, et chacun espérait se sauver à son tour; car tous faisaient leur devoir avec ordre, obéissant aveuglément aux instructions du lieutenant, qui les animait par ses paroles et par son exemple.

Six hommes avaient déjà pris place sur la frêle embarcation, lorsqu'un matelot s'écria avec épouvante qu'il apercevait les nageoires d'un requin. Il serait impossible de dépeindre la terreur qui s'empara de ces infortunés, se débattant au milieu des eaux. Un requin est, dans toutes les circonstances, un sujet d'effroi pour un marin, et ceux qui ont vu les épouvantables mâchoires de ces monstres, qui connaissent leur puissance presque incroyable et leur voracité, ceux-là seuls pourront se faire une idée de l'impression que produisirent sur l'esprit de ces pauvres matelots, ces mots: « *Un requin! un requin!* » car ils n'ignoraient pas qu'une seule goutte de sang répandue attire toujours ces monstres, et que leur mort était dès lors inévitable.

Dès ce moment aussi la voix du lieutenant ne fut plus écoutée; les matelots qui se tenaient accrochés aux sabords de la chaloupe, ne sachant comment se dérober à ce nouveau danger, par un mouvement spontané, se jetèrent tous à la fois dans la chaloupe et la firent chavirer de nouveau.

Cependant l'ennemi tant redouté ne se montrait pas, et le lieutenant pressa encore une fois les matelots de mettre en usage pour leur salut commun les seuls moyens dont ils pouvaient disposer. Comme il savait qu'il ne parviendrait pas à calmer les alarmes des matelots en s'efforçant de leur persuader que des requins ne se montraient jamais dans ces parages, il engagea les matelots qui s'étaient de nouveau cramponnés à la chaloupe, de frapper dans l'eau avec leurs pieds et de l'agiter du mieux qu'ils pourraient, afin d'éloigner les monstres qui leur causaient tant d'effroi. La manœuvre prescrite par le lieutenant s'exécuta peu à peu, et encore une fois l'espérance commença à renaître au cœur des naufragés. La chaloupe ne contenait plus beaucoup d'eau, et quatre hommes y étaient déjà montés. Un peu de patience, encore quelques efforts, de l'ordre, du calme, de la subordination, et tout l'équipage était sauvé. En ce moment, comme les matelots qui étaient demeurés dans l'eau, toujours suspendus aux sabords, pressaient leurs camarades qui se trouvaient dans la chaloupe, de continuer leur manœuvre sans relâche, afin de mettre l'embarcation à sec, il se fit un grand bruit tout auprès d'eux, et ils aperçurent quinze requins qui s'avançaient vers la chaloupe. Cette fois la terreur fut à son comble, chacun quitta la position qu'il occupait pour se précipiter sur la frêle machine, qui chavira encore; et les vingt-deux matelots furent voués à la plus affreuse mort.

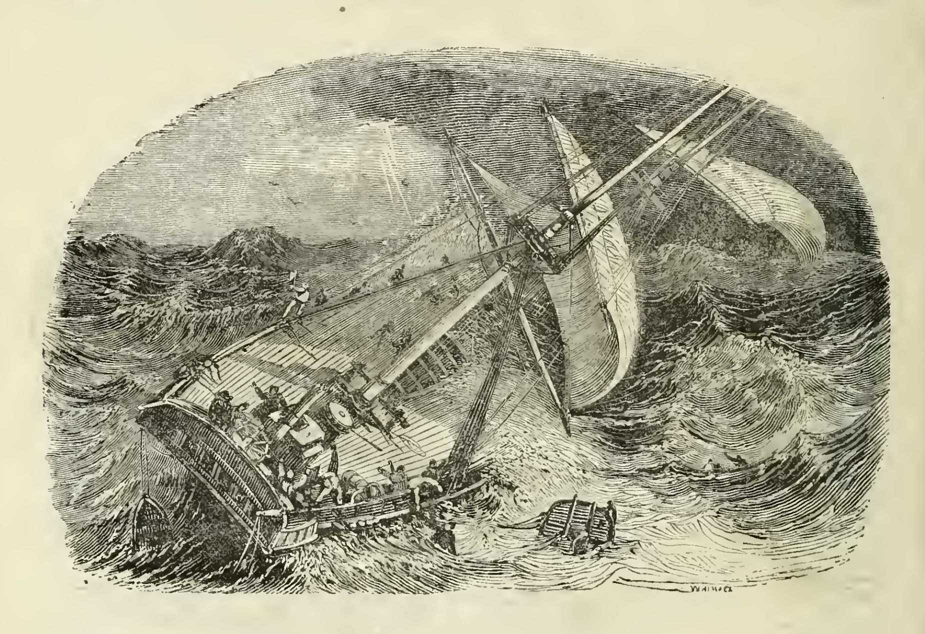
D'abord les requins parurent peu disposés à se saisir de leur proie; ils nagèrent au milieu des matelots, se jouant au-dessus des vagues, courant et sautant près d'eux, et se frottant même contre leurs victimes, sans leur faire aucun mal. Mais cela dura peu. Soudain un cri d'angoisse poussé par un des naufragés annonça une douleur terrible, et répondit profondément au cœur de chacun. Un requin avait saisi un marin à la jambe, et la lui avait complètement séparée du corps. Aussitôt que ces monstres eurent goûté du sang, l'attaque tant redoutée eut lieu; des cris déchirants partirent de tous côtés, et les flots autour de la chaloupe furent bientôt rouges de sang.

Le lieutenant, même dans ce moment où le menaçait le plus affreux trépas, continua à donner ses ordres avec sang-froid et avec précision, et, disons-le à l'honneur du malheureux équipage, il fut encore écouté. La chaloupe fut heureusement redressée, deux hommes y montèrent immédiatement; et quelques matelots se cramponnèrent comme auparavant au plat-bord, tinrent la chaloupe d'aplomb. M. Smith lui-même se tint à la proue, et de là s'efforçait par ses paroles de relever le courage de ses camarades.

Mais les requins suivaient la chaloupe, et il était peu probable qu'ils abandonnassent une proie si abondante. M. Smith, encourageant sans cesse les matelots qui s'efforçaient de vider la chaloupe, oublia un instant d'agiter l'eau avec ses pieds; tout à coup un requin lui saisit les deux jambes, et les engloutit dans ses énormes mâchoires. Un cri déchirant, qu'il s'efforça vainement de retenir, s'échappa de ses entrailles. Les matelots qui avaient survécu avaient toujours montré le plus grand respect pour leur digne lieutenant; ils connaissaient tous sa bravoure et la noblesse de son âme, et dès qu'ils le virent disparaître sous les flots, deux hommes saisirent leur chef mourant, et le placèrent sous les écoutes de la poupe. Ce brave officier, quoique en proie aux plus atroces douleurs, parut oublier ses propres angoisses, et voulut s'occuper encore de dérober à la mort les débris de son équipage. D'une voix éteinte, il donna quelques conseils aux matelots, déplora leur affreuse situation et leur adressa ces paroles: « Si quelqu'un

de vous survit à cette nuit fatale, et s'il revient à Philadelphie, qu'il dise à notre vice-amiral que j'étais à la recherche des pirates quand arriva notre catastrophe; qu'il dise que je fis toujours mon devoir, et que je.... » Ici les efforts de quelques matelots pour monter dans la chaloupe lui imprimèrent une forte secousse; les hommes qui tenaient le lieutenant dans leurs bras, craignant de tomber dans la mer, le lâchèrent un instant pour se transporter au plat-bord; l'infortuné roula dans les flots et disparut immédiatement. Ses dernières paroles se perdirent au milieu des cris de ses compagnons. Il ne reparut plus à la surface des flots.....

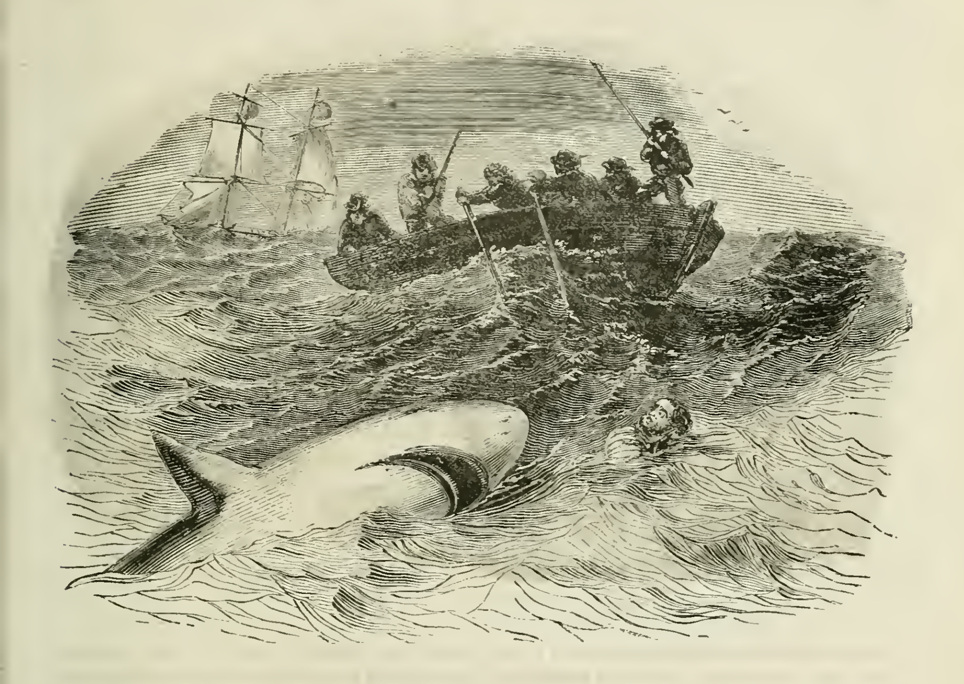
Avec lui s'évanouirent les dernières espérances des naufragés. Quel affreux spectacle! ces hommes décolorés, ruisselant d'eau, échevelés, aux yeux sanglants, aux barbes longues, aux vêtements en lambeaux, roulaient pêle-mêle au milieu des flots, ne sachant comment se soustraire à la voracité des monstres. Plusieurs avaient déjà perdu la vie; ceux qui avaient échappé jusque-là aux poursuites des requins s'efforcèrent encore une fois de chercher un asile dans la chaloupe, mais la frêle machine chavira de nouveau; alors épuisés de fatigues, incessamment poursuivis par les monstres, ils perdirent tout espoir de se sauver, et se noyèrent en poussant d'affreuses imprécations, ou ils furent dévorés par les requins, à l'exception de deux matelots qui parvinrent à monter sur la quille de la chaloupe.



L'*Eagle* avait sombré à huit heures environ, et vers dix heures tout l'équipage était devenu la proie des requins, ou avait péri dans la mer. Il ne restait plus que ces deux matelots; ces infortunés, soutenus encore par l'espoir de se sauver, se placèrent, l'un à la proue, l'autre à la poupe, et, quoique exténués de lassitude, tout couverts de blessures qu'avivait encore l'âcreté du sel marin, ils se regardèrent néanmoins dans une sorte de sécurité. Ils commencèrent par jeter l'eau de leur embarcation, qui bientôt se trouva suffisamment allégée pour qu'ils n'eussent pas à redouter de la voir encore une fois chavirer, et puis ils essayèrent de prendre quelques instants de repos. Malgré les épouvantables scènes dont ils avaient été témoins, malgré les terribles dangers auxquels ils étaient encore exposés, ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément, et le jour avait déjà paru avan que le réveil les eût rappelés à leur horrible situation.

Les malheureux qui avaient échappé par miracle au trépas, étaient tourmentés maintenant par une faim et une soif dévorante; car il y avait près de trente-six heures qu'ils n'avaient pris aucune nourriture. La faim crispait leurs entrailles, la soif brûlait leur gorge, et ils n'avaient avec eux à bord de la chaloupe ni vin, ni biscuit, ni aucune espèce de nourriture; il ne leur resta plus aucune lueur d'espérance. Tous deux couchés dans un engourdissement léthargique, le front pâle et le désespoir dans les yeux, ils fixaient des regards effrayants et douloureux sur les vagues, obéissant comme une masse inanimée aux oscillations de la chaloupe; ils s'étaient familiarisés avec la terreur, maintenant c'est l'affreuse mort qui se présente à eux. La soif, la famine, le désespoir, la chaleur les dévoraient à la fois; cependant le ciel était bleu, l'air pur, et la chaloupe flottait sur les ondes,

entraînée par le courant. Ils n'avaient aucun moyen de savoir où ils étaient; il leur semblait qu'ils devaient être bien éloignés de terre, car le vent qui s'était élevé avait dû les éloigner beaucoup, et ils étaient privés de l'espérance de voir la chaloupe jetée sur les côtes d'Amérique. Aussi ce fut avec une expression de joie qui ne peut se décrire, que le matelot placé à l'avant du navire s'écria : *Une voile! une voile!* Les yeux éteints de son compagnon mourant se ranimèrent à ce mot magique ; il fit un effort pour se soulever, et il tourna ses regards affaiblis vers l'endroit que lui désignait son ami. Il sembla alors qu'un baume consolateur coulait sur leurs blessures, calmait leurs douleurs, et leur faisait oublir la faim. *Une voile!* ce mot fut répété, chanté, crié avec une joie, un délire ineffable ; car peu à peu on aperçut plus distinctement la voilure d'une frégate briller aux rayons du soleil. Quand toute incertitude eut disparu, les deux matelots, pénétrés d'une reconnaissance religieuse, s'agenouillèrent avec ferveur, leurs yeux s'humectèrent de larmes, et, joignant leurs mains tremblantes, ils remercièrent Dieu du secours inattendu qu'il leur envoyait. Pourtant la frégate avançait incessamment vers la chaloupe, serrant de près le vent ; depuis quelques instants, nos matelots faisaient toute sorte de signaux, se persuadaient qu'ils avaient été aperçus,



et que la frégate venait à eux ; mais ils se trompaient, la frégate ne faisait que louvoyer, et quand elle eut fini sa bordée, elle vira de bord pour en prendre une autre, et continua ainsi sa route au plus près du vent.

Ces malheureux, voyant s'éloigner le navire, redoublèrent leurs signaux, jetèrent leurs jaquettes en l'air, crièrent de toutes leurs forces, mais tout fut inutile, personne ne les avait aperçus ; et la frégate s'éloignait, diminuant peu à peu de hauteur, s'amoindrissant, et commençant à se voiler de vapeurs. Alors l'affaissement et la torpeur succédèrent chez les deux infortunés à l'état d'exaltation que l'espoir avait fait naître. On pouvait encore apercevoir la voilure du vaisseau, mais dans un instant il allait tout à fait disparaître. L'un des matelots retomba aussitôt dans le désespoir; mais son compagnon, comme animé par une inspiration soudaine, s'écria :

— Oui, je le tenterai, ou nous sommes perdus.

— Que veux-tu tenter ? lui demanda son camarade.

— Quoique ce soit bien difficile, reprit le premier matelot, cependant il faut le tenter. Oui, je veux atteindre ce vaisseau à la nage, et si j'ai le bonheur de réussir, je te sauverai ; mais si mes forces me trahissent...

Son compagnon voulut s'opposer à son projet, lui disant que le vaisseau était trop éloigné, et qu'un autre navire viendrait peut-être à se montrer.

Le brave matelot s'était jeté déjà à la mer, et comme il nageait avec une extrême habileté, il semblait qu'il finirait par atteindre le vaisseau, à moins qu'il ne vint à rencontrer encore quelque requin, quand il aperçut un de ces monstres qui venait à lui; sans perdre courage, il agita avec grand bruit les flots autour de lui, et puis il plongea. Le requin est le

plus vorace et aussi le plus poltron de tous les monstres de la mer; il s'effraie au plus petit bruit, et ne tombe jamais sur une proie que quand elle est dans le plus parfait repos. Notre matelot échappa donc à ce danger, mais il était encore éloigné du navire, et le vent qui avait fraîchi augmentait la rapidité de sa marche. Cependant, croyant pouvoir être entendu, il cria à plusieurs reprises, mais en vain. Personne n'était en ce moment sur le pont, et le pilote étant au gouvernail, tout entier à la marche du vaisseau, n'entendit rien. Le navire s'éloignait toujours, et il n'y avait plus maintenant un seul rayon d'espoir au cœur du pauvre matelot, car il sentait que ses forces étaient près de l'abandonner ; regagner la chaloupe était chose impossible ; l'infortuné voyait donc le trépas devant lui, et déjà il se préparait à dire sa dernière prière et à paraître devant Dieu, quand, en levant encore les yeux sur le navire, il aperçut un homme sur le gaillard d'arrière, il leva aussitôt les mains avec effort, cria, se démena, et s'agita en tous sens afin d'attirer l'attention de ces hommes. Quels ne furent pas sa joie et son délire en voyant qu'il avait été aperçu, car il vit une lunette se diriger de son côté, un instant après deux hommes se jeter dans une chaloupe, et venir à lui à force de rames. Bientôt il se vit délivré de ses affreuses tortures, et puis la chaloupe se dirigea vers son compagnon, qui, comme on pense bien, était demeuré en proie aux plus terribles angoisses. Ainsi furent sauvés ces deux matelots, seuls débris de l'équipage de l'*Eagle*.

N. M.

LE SOUPIR D'UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage.
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, ah ! viens avec moi,
Viens, nous serons heureux ensemble.
La terre est indigne de toi... »
REBOUL. L'ange gardien.

Un soir je savourais le bonheur d'être mère,
Et pour toute prière,
Je remerciais le ciel de ces deux beaux enfants
Qu'un même jour avait vus naître :
J'allais bien doucement (car ils dormaient peut-être),
Déposer un baiser sur leurs fronts innocents ;
Mais j'entendis deux voix douces comme une lyre,
Qui murmuraient tout bas avec un doux sourire :

Petits anges, dormez ; dormez d'un œil serein,
Que vos pleurs et vos cris, d'une mère inquiète
Ne troublent pas le sommeil incertain ;
Dormez, n'agitez pas votre petite tête ;
Nous chasserons bien loin les vents et la tempête.
Le bon Dieu nous a dit (car nous venons des cieux) :
— Allez : de ces enfants qu'embellit l'innocence
Je vous donne la garde ; *Amour et vigilance !*
L'innocence, petits, ce trésor précieux,
Comme en un tabernacle habite dans votre âme !
Oh ! ne le perdez pas, et qu'il reste immortel !
C'est un rayon sacré de la céleste flamme,
Un gage anticipé du bonheur éternel.
Petits frères chéris, beaux anges de la terre,
Ce triste lieu d'exil n'était pas fait pour vous...
Mais, d'où vient ce soupir que j'entends ; c'est leur mère.
Raphaël, taisons-nous...

Oh ! poursuivez ; j'écoute,
Charmants échos du ciel, séraphiques accents ;
Ne vous envolez pas vers la céleste voûte,
Saints anges, revenez et redites vos chants.

Ce soupir m'a trahie, hélas ! et je suis mère,
Et m'envier mes fils !... j'ai cru voir leur paupière
Se fermer pour toujours,
Et le ciel trop jaloux m'arracher mes amours !

Anges, venez de grâce, et que j'entende encore
Vos douces voix promettre à mes enfants chéris
A la fin de leurs jours, le réveil et l'aurore,
Au sein des joies du paradis.

Mais le couple invisible, en déployant ses ailes
Vers la voûte du ciel, avait repris l'essor,
Et de loin, dans les airs, les deux anges fidèles,
Veillaient toujours sur mon trésor.

Protégez donc mes fils ! laissez-les-moi, bons anges,
Et ne m'enviez pas ces instants fortunés
Où je les entendrai bégayer les louanges
Du Dieu qui me les a donnés.

HIPPOLYTE DE CYTIS.

LE CRUCIFIX D'ARGENT [1].

Jane L.... errait un soir de l'hiver dernier dans les rues de Londres. Il faisait froid ; un brouillard humide voilait le ciel, couvrait les pavés d'une fange glissante, et pénétrait la malheureuse fille sous ses vêtements déchirés. Elle errait, sans asile et sans pain, misérable paria, jetée par la misère au dernier degré de la société. Cette misère était un triste héritage : le père de Jane, chaudronnier ambulant, était mort sur la grande route ; sa mère était morte au *Work-House* ; elle demandait à la pitié, à l'occasion, peut-être au vice, un morceau de pain. La triste créature se traînait, faible, abattue, grelottant sous son chapeau de paille inondé de brume, sous sa robe de barége, vêtement dérisoire, jeté au coin de la borne par quelque femme de chambre, et ramassé par la triste Jane. La rue était brillamment éclairée par le gaz ; les tavernes, les *palais à gin*, jetaient au dehors des bouffées de lumière, de chaleur et de paroles bruyantes ; mais que faisaient ces lumières et

[1] Cette anecdote toute récente est vraie en tous points.

cette gaieté à celle qui s'en allait l'estomac vide, et sans avoir un toit pour reposer sa tête ?

Tout à coup, dans la boue, entre deux pavés, elle vit étinceler quelque chose qu'elle ramassa. Ce quelque chose était un petit crucifix d'argent d'un beau travail.

— Je vais aller le vendre! se dit Jane; avec l'argent j'achèterai pour deux pence de pain, et j'irai coucher chez la mère Gramet à un penny la nuit.

Vite, elle chercha une boutique d'orfèvre, et au coin d'une rue, elle en vit une petite, et faiblement éclairée. Jane entra. Une femme était assise au comptoir, occupée à compulser un grand registre. Cette femme était vêtue de deuil; elle avait une figure calme, douce, d'une expression pure et pieuse; elle leva sur la pauvre fille un bon regard, et lui dit d'une voix posée :

— Que désirez-vous?

— Voulez-vous acheter ceci? répondit brusquement Jane, en tendant le crucifix.

La femme le prit avec respect, et jetant un coup d'œil sur Jane, dont la figure, malheureuse et sauvage, ressortait sous ses vêtements délabrés, elle lui dit :

— Ma fille, nous achetons les objets d'or et d'argent; mais, dites-moi, savez-vous ce qu'est ceci ?

— C'est de l'argent, je le sais bien !

— Ce n'est pas là ce que je vous demande : savez-vous quel est cet homme étendu sur la croix?

— Est-ce que je sais, moi !

— Quoi! pauvre enfant, vous ignorez que cet homme est le Fils de Dieu, qu'il est mort sur la croix pour vous sauver?

— Personne ne m'a jamais parlé de cela.

— Vous ne connaissez pas Jésus-Christ, notre bon Sauveur !

— De quoi nous a-t-il sauvés?

— De l'enfer, et il nous a ouvert le paradis.

— Je n'en savais rien, rien... Je suis une pauvre misérable réprouvée, moi!

— A Dieu ne plaise! s'écria vivement la charitable marchande.

Elle regarda plus attentivement la pauvre créature debout devant elle : elle embrassa d'un regard ce visage jeune et flétri, ces vêtements sordides, et, mal plus terrible, cette stupeur de l'âme, peinte sur tous les traits. Sa charité s'émut, ses entrailles de chrétienne et de mère tressaillirent. Elle dit à Jeanne :

— Avez-vous des parents, une maison?

— Rien... Mon père est mort sous un buisson, loin d'ici, dans le Cumberland; on a mis ma mère au *Work-House*, elle y est morte aussi... Comment suis-je venue à Londres? je n'en sais rien. Comment ai-je vécu? je n'en sais rien non plus; ce que je sais, c'est que je voudrais bien être au fond de la Tamise, car alors je n'aurais plus ni froid, ni faim.

— Mon enfant, dit la marchande, et ce mot prononcé avec une indicible bonté, fit monter les larmes aux yeux de la pauvre Jane; mon enfant, voulez-vous que je vous conduise dans une maison où vous n'aurez plus ni froid, ni faim, et où l'on vous apprendra à servir le bon Dieu?

— Ni froid, ni faim! répéta Jane, mais ce sera donc le paradis?

— Non, répondit la marchande, répétant sans le savoir le mot de saint Remi à Clovis, mais c'est le chemin qui y conduit.

Elle fit entrer dans l'intérieur de sa maison la pauvre jeune fille étonnée et confuse, qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau que la cuisine, nette et bien rangée, où on lui servit un souper abondant, le meilleur repas qu'elle eût fait de sa vie.

Lorsqu'elle fut rassasiée, la marchande lui fit quitter ses haillons; on la revêtit d'un costume de nuit décent et propre, et une heure après, Jane dormait dans un bon lit, sous le toit hospitalier où le Père céleste l'avait amenée.

Pendant le mois de septembre dernier, une des pénitentes de la maison du Bon-Pasteur de Londres, recevait le baptême. Sa joie, sa ferveur attendrissaient l'assemblée. Cette heureuse néophyte était la pauvre Jane; elle avait pour marraine, pour mère spirituelle, la bonne marchande qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur.

MATHILDE TARWELD.

ARCHÉOLOGIE. — LA CHASSE DE SAINTE BERTILLE

Au commencement du VIIe siècle, brillait dans l'Artois une noble et puissante famille, celle de Ricomer, seigneur des Atrébates, qui se distinguait autant par ses vertus que par son antique origine. Il avait épousé sainte Gertrude, fille de Théobald, chef d'Arras et duc de Douai, et il eut de cette union une famille privilégiée, qui donna au ciel de nombreux habitants : sainte Bertille, saint Adalbald, saint Maurand, sainte Closende, sainte Eusebie, sainte Adalsende.

Bertille surtout est connue dans le pays d'Artois; une fontaine qui porte son nom est depuis longtemps le but d'un pèlerinage très suivi, et sa relique, qui est conservée là, reposait dans une châsse élégante dont nous donnons plus loin le dessin.

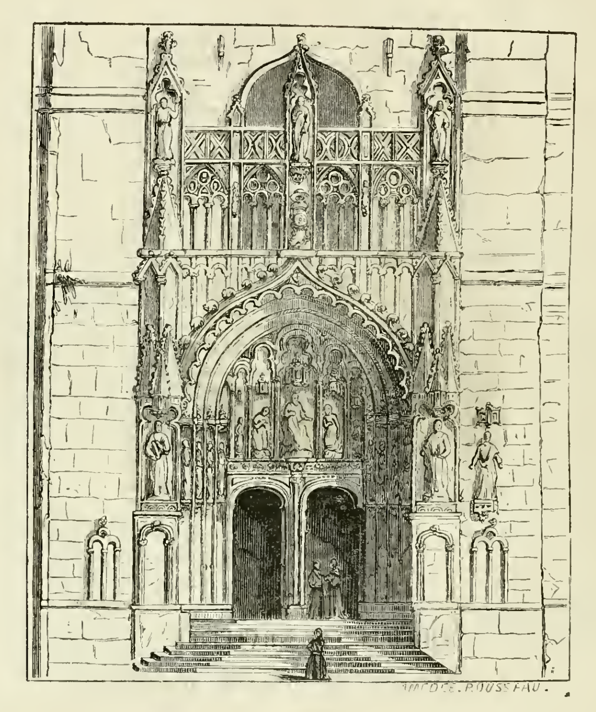
On citait au loin la beauté et la vertu de la fille de Ricomer. De tous les pays voisins, arrivaient de jeunes et puissants seigneurs jaloux de s'unir à elle, et de trouver dans son alliance une source de bonheur. Mais Bertille n'avait d'autre désir que celui de conserver à Dieu sa virginité, et elle demandait sans cesse à ses parents la permission de rester en célibat. Hélas! ses vœux ne purent être exaucés, et quand se

présenta Gonthland, prince d'Auvergne, sa haute noblesse et ses vertus séduisirent les parents de la jeune vierge, qui l'obligèrent à lier à ce seigneur sa destinée.

Il fallut donc obéir ; mais dans cette union, Bertille trouva une source de bonheur; car Gonthland consentit à vivre comme elle en chasteté. Il marcha avec elle dans les voies de la vertu la plus pure, et quand il mourut, peu d'années après, il rendit à Dieu son âme sainte et mûre pour le ciel.

Bertille revint alors dans l'Artois, et se fixa dans une de ses terres, à Moreuil, après avoir distribué aux pauvres tous ses autres biens, et avoir donné à l'église d'Arras cette seigneurie même de Moreuil, ne se réservant que l'usufruit d'une pièce de terre, sur laquelle elle bâtit à ses frais une église dédiée à saint Amand, son ancien directeur.

Puis elle fit dresser sur le bord d'une fontaine une pauvre cellule, et là elle s'adonna aux exercices les plus sévères de la vie contemplative; elle passa dans



PORTE PRINCIPALE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINT VAAST.

l'oraison et dans les mortifications ses journées et ses nuits, et elle mérita ainsi de parvenir au céleste héritage que Dieu destine à ses élus.

Mais avant sa mort, elle avait fondé à Moreuil un monastère, qui grandit bientôt, et se maintint debout jusqu'à la révolution, toujours saint et remarquable par sa régularité, au milieu des plaies, des guerres et des révolutions qui s'agitèrent autour de lui.

Ce fut dans son église que fut inhumé le corps de sainte Bertille ; il resta dans son cercueil jusqu'en 1081 ; mais alors, ému des miracles sans nombre qui s'étaient de tout temps accomplis autour de ses pieuses reliques, le clergé et l'abbaye se décidèrent à les lever, et ils les firent déposer dans une élégante châsse, par l'évêque d'Arras, Gérard II, qui en dressa l'acte authentique que nous a conservé Ghesquière, et que M. l'abbé Parenty a donné dans sa vie de la sainte.

Mais ce reliquaire, dépouillé par des voleurs, des ornements en or et en argent qui le décoraient, n'était plus digne du saint dépôt qu'il contenait, et en 1228, l'abbé de Moreuil, Pierre II, en fit confectionner un nouveau beaucoup plus élégant et plus riche, couvert de plaques d'argent doré, et portant en relief, en divers endroits, plusieurs figures artistement ciselées.

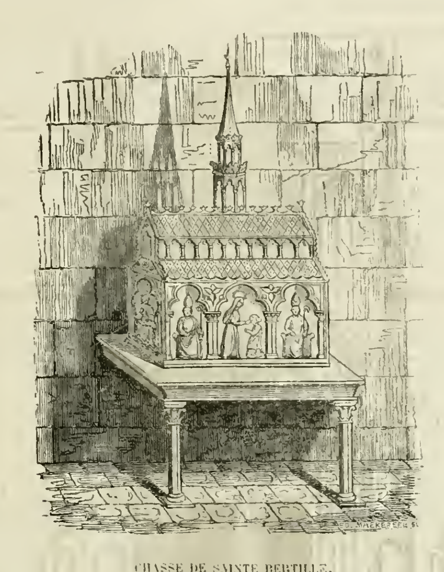
Ce fut encore l'évêque d'Arras, alors Pontius, qui fit la translation des ossements de sainte Bertille, de l'ancienne châsse dans la nouvelle, en présence d'une assistance nombreuse à la tête de laquelle on remarquait surtout les abbés d'Arronaise, de Saint-Eloi, d'Hénin-Liétard, l'abbesse d'Etrun, le doyen du cha-

pitre d'Arras, l'un des archidiacres et beaucoup de nobles seigneurs, de vénérables prêtres ou religieux.

Pendant cette cérémonie, plusieurs miracles vinrent attester l'authenticité et la vertu de la sainte relique : des personnes atteintes de maux d'yeux, d'épilepsie, de fièvres ou de maladies incurables, recouvrèrent la santé; la châsse nouvelle fut le but d'un nombreux et fréquent pèlerinage, et la fontaine, dont les eaux ont une vertu bienfaisante pour les maux d'yeux, vit arriver sur ses bords de nombreux voyageurs, qui trouvèrent là un entier soulagement.

E. T.

En accompagnant ces notes du dessin de la châsse de sainte Bertille, l'un de ces anciens monuments que l'Artois possédait en si grand nombre, nous profitons de l'occasion pour donner aussi un ouvrage d'art d'un autre genre, qui, dit-on, avait été copié à l'abbaye de Moreuil; c'est l'ancienne porte d'honneur de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, que le dernier siècle a remplacée par une porte en maçonnerie, comme on en voit partout.



CHASSE DE SAINTE BERTILLE.

PHILIPPE LE BATELIER

FRAGMENTS D'UNE GRANDE HISTOIRE

(SUITE)

Enfin je me mis en chemin pour le pays.

Ah! c'est alors que je fus heureux. Quelle belle route je fis! Je voyais devant moi, au bout du chemin, la bonne vieille figure vénérable de mon père qui m'attendait. Je me représentais le moment où j'entrerais dans la maison. — Gageons, me disais-je, qu'avec mes moustaches, mes galons et ma croix, il ne me reconnaîtra pas ? Il me saluera poliment en ôtant son bonnet de laine. D'habitude il souhaite la bienvenue avec de bonnes paroles aux étrangers qui s'arrêtent à sa porte; mais en voyant un uniforme du train d'artillerie, il deviendra tout empressé ; il m'offrira d'entrer et de me rafraîchir. Moi, sans parler, je m'assiérai bien vite, car les jambes me trembleront. Peut-être que Suzanne, en voyant de loin un militaire chez nous, viendra pour savoir quelque chose; et pendant que ma mère tirera les verres de la grande armoire, mon père me demandera si par hasard je ne reviens pas de l'Espagne, si je n'y aurais pas connu son fils Philippe, et si je peux lui en donner des nouvelles. — Oui, répondrai-je avec une grosse voix, j'en apporte des nouvelles... Et voilà qu'en m'entendant parler, ma mère jettera un cri; mon père, tout tremblant, me regardera, et tout d'un coup, en pleurant, il me tendra les bras; et moi, avec Suzanne pendue à mon cou, mon vieux père et ma sœur sur mon cœur, je serai...

— Pardon, monsieur et madame, si la voix me manque. Ah ! c'est que, voyez-vous, c'est bien cruel ! Mon père était mort, monsieur; mon pauvre vieux père ! qui eût été si heureux de mon retour, de mes galons, de ma croix !... Il était mort juste un an

après mon départ, et avec lui tout mon bonheur s'en était allé de ce monde. Ma mère s'était remariée. Oui, monsieur, ma mère! la femme de mon brave homme de père! elle s'était remariée !...

Quand elle me présenta son gros blond joufflu, qui n'est guère plus âgé que moi, tout tourna sous mes yeux comme lorsque je reçus ma balle. Et ce n'était pas tout encore. Ma mère alla prendre derrière la porte où elle s'était cachée, une petite fille de cinq ans. Elle la planta devant moi en me disant : — Voilà ta sœur, embrasse-la !

Mais la vue de cette petite acheva de me porter un coup, car je compris que mon père avait été oublié bien vite. Je me levai, je sortis de la maison, je m'en allai de porte en porte chez d'anciennes connaissances !...

Mon Dieu! Suzanne aussi n'y était plus. Elle était partie en service à Meulan, d'où ses maîtres l'avaient emmenée à Paris, et depuis longtemps elle n'écrivait plus à sa mère.

Le soir de ce jour de malheur, la fièvre me prit, et je dus rester deux mois malade dans cette maison où j'avais tant désiré revenir, et où je trouvais tant de sujets de peine.

Voilà, monsieur et madame, comment les leçons nous arrivent; n'en est-il pas de même à peu près partout et pour tout le monde? On se réjouit, on est heureux, ou bien on espère de l'être; et subitement le malheur tombe sur votre tête et le chagrin dans votre cœur, sans que vous ayez rien fait pour cela ; ou bien encore on part, on meurt, et on est vite oublié de ceux dans lesquels on avait placé son affection. Ah ! c'est un triste monde que le nôtre; et si on n'avait point la consolation de faire par ci par là un peu de bien aux autres, ce serait à s'en aller dans l'autre tout de suite, et par le plus court chemin.

C'est là ce que je me répétais pendant ma maladie. Ma mère, occupée aux vignes, n'avait pas grand temps pour me soigner ; elle chargeait la petite de m'apporter ma tisane. L'enfant s'habitua bien vite à moi, elle en vint à ne plus me quitter, si bien que j'aurais fini par l'aimer, quoiqu'elle ne fût pas la fille de mon père. Dame! elle n'était cause de rien, la pauvre petite innocente !

M. le curé venait aussi me voir. C'était un homme de bien ; il avait des idées raisonnables, et des réflexions justes sur toutes choses; il causait avec moi, et je l'écoutais volontiers.

Quand je fus hors de danger, ma mère le pria de me parler pour savoir ce que je voulais faire.

J'étais riche; tout le bien de mon père me revenait. N'avait-il pas arrangé mes affaires pour le cas où il lui arriverait malheur, comme il me le dit lui-même avant mon départ! La maison était à moi, et encore de jolies vignes aux champs.

— Et ma mère, demandai-je au curé, qu'est-ce qu'elle a ?

— Pas grand'chose, me répondit-il; votre père l'a épousée sans dot, et ne lui a rien laissé. Le père et la mère de son nouveau mari vivent encore, et ont peine à gagner leur vie.

— Alors, repris-je, ça doit bien les gêner que je sois revenu ?

— C'est selon ce que vous ferez. Si vous restez dans le pays, votre mère vous rendra votre bien et s'en ira.

— Et où ira-t-elle?

— Elle parle d'entrer en service avec son mari.

— Et la petite?

— C'est le plus embarrassant. Je crois cependant que je pourrai la placer à Mantes chez les sœurs de l'hôpital. Mais, dans tous les cas, votre mère ne pourra vous rendre ce qu'elle vous doit.

— Elle me doit donc quelque chose ?

— Sans doute. Elle a vécu sur votre bien depuis la mort de votre père.

— Je comprends. Et si je m'en vais ?

— Ah ! si vous vous en alliez, ce serait différent. Elle resterait ici, si vous y consentiez, en vous payant le loyer de la maison, des terres et des vignes.

— Alors, c'est bien clair. Elle aime mieux que je m'en aille?

— Il y aurait bien, dit-elle, un moyen d'arranger les choses. La maison est assez grande pour deux ménages, et si vous vouliez vous marier...

— Me marier !... Et avec qui, s'il vous plaît ?

— Il y a la sœur de votre beau-père...

— Oui-dà ! c'est là qu'on en veut venir! Ils me croient donc aussi sans-cœur qu'eux-mêmes ?

— Mon enfant !...

— Pardon ! monsieur le curé ; mais depuis deux mois, j'ai vu, j'ai entendu et compris des choses qui m'ont fait bien du mal... Je m'en irai, puisque mon départ arrange tout le monde; dites à ma mère que je partirai.

Le lendemain, quand ils s'éveillèrent, j'étais parti, mais sans oser regarder derrière moi, tant il m'en coûtait de quitter encore le toit sous lequel mon bon père avait vécu et où il était mort.

Ne sachant pas trop ce que j'allais devenir, je pris le premier chemin venu. Je marchai droit devant moi, et j'arrivai à Rouen. La fièvre m'y rattrapa, et j'y fis encore quatre mois de maladie. Enfin cependant je finis par prendre le dessus.

Le pire, voyez-vous, c'était l'ennui. Grâce à mon bon vieux père, je n'avais pas besoin de travailler. Je me faisais faire la rente d'une moitié de mon bien ; l'autre restait à Mantes-la-Ville. On m'adressait ma part chez un notaire de Rouen : de cette façon j'étais plus libre. J'avais en outre ma pension de la Légion-d'Honneur. Je me trouvais donc à mon aise; mais tout seul au monde!... Ah ! c'est ça qui vous ôte le courage !

— Mais Suzanne, dit ma femme, qui écoutait Philippe avec un grand intérêt, n'aimiez-vous donc plus Suzanne ? Pourquoi ne pas aller la chercher à Paris?

— Oui, repartit tristement Philippe, pour trouver qu'elle m'avait oublié aussi, n'est-ce pas? Ma mère a

oublié mon père après avoir vécu vingt années de bon ménage. Avec ça on disait de Suzanne des choses que j'aimais mieux ne pas savoir vraies. Non, madame, je n'avais pas besoin de courir après cette nouvelle peine.

Enfin j'étais seul, et tout cela fait que, sans le souvenir de quelques bonnes paroles que le curé m'avait dites pendant ma maladie, je me serais laissé aller jusqu'au fond de la rivière, et je n'en serais pas revenu.

A Rouen, je passais ma vie sur le quai. J'y fis des connaissances. Les camarades m'entraînèrent, et de santé en santé, de petit verre en petit verre, je devins ivrogne. Oui, monsieur, je devins ivrogne.

Voilà ce que c'est que l'oisiveté; on a beau dire, voyez-vous, l'oisiveté est contraire à l'homme. C'est comme un poison qui engourdit et détériore le moral. L'oisiveté nous perd, nous autres hommes, parce qu'elle change notre force en faiblesse, et notre propre valeur en dégradation. J'étais riche, habitué au travail dès mon enfance, je n'avais plus rien à faire, ça devait immanquablement me conduire à mal.

Un soir, on me ramassa ivre-mort dans la rue, et on me conduisit au poste. Quand je me réveillai dans la petite prison du corps de garde, et que je me vis là... moi! le fils de mon respectable père! moi, ancien soldat qui n'avais jamais été puni! et avec ma croix d'honneur toute couverte de boue!... la honte, la colère me prirent; j'arrachai mon ruban d'honneur, ma belle croix reçue sur le champ de bataille. Depuis ce mauvais jour de malheur, je ne les ai plus portés; je n'en étais plus digne. Cela fait, je courus au quai, decidé... à faire des sottises, quoi!

Mais voilà qu'en approchant de la rivière comme un fou furieux que j'étais, j'entends des cris. On faisait des hélas et des plaintes... C'était un marinier qui venait de se laisser tomber en chargeant un bateau. Pris entre le bordage et le quai, on le sortait de l'eau avec un bras et une jambe écrasés. Il avait une femme et quatre enfants, l'heureux coquin! Mais sans lui, sans son travail, femme et enfants allaient tomber dans la misère.

Voilà ce qu'on disait dans les groupes assemblés au bord de l'eau. Les femmes qui avaient vu emporter le blessé pleuraient, et les hommes en étaient pâles.

Clément d'Elbhe.

(*La fin au prochain numéro.*)

CAUSERIE

15 NOVEMBRE 1856

L'histoire jamais peut-être ne fut l'objet d'une attention aussi générale qu'elle l'est de nos jours. Ce ne sont plus seulement les érudits, les savants de profession, qui se cantonnent dans quelque coin de ce vaste champ de l'histoire pour la féconder par leurs travaux : cette étude est maintenant devenue du domaine public et populaire : les historiens de nos jours s'adressent à une nation tout entière; leur parole est une puissance, leur auditoire est grand comme le monde. Certes, la science catholique s'est fait une belle et large part au milieu du mouvement historique de notre époque : cependant, il faut l'avouer, les notions, même les plus simples, des vérités théologiques, semblent encore ignorées dans les hautes régions des intelligences. Naguère Monseigneur l'archevêque de Bordeaux, dans une lettre livrée à la publicité, exprimait l'affliction qu'il avait ressentie à la lecture du quarante-unième chapitre de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, intitulé : *Le Concile*. Cette affliction sincère et profonde, tous les catholiques l'ont partagée. Le talent, l'habileté ne manquent cependant pas à M. Thiers : Montesquieu a dit de Tacite qu'il abrégeait tout parce qu'il voyait tout; on peut dire de M. Thiers qu'il développe tout, parce qu'il comprend l'importance de tout. Il sent parfaitement, et il fait apprécier l'importance capitale de la lutte que Napoléon avait engagée avec la Papauté, lutte où la victoire resta à la faiblesse, où toutes les fautes furent du côté du génie, toute la gloire du côté de la vertu. — On sait que le cardinal Maury, comblé de bienfaits par le Pape, avait accepté l'archevêché de Paris, de la main de Napoléon, sans l'institution canonique du Souverain-Pontife. « Il avait, dit M. Thiers, beaucoup de contrariétés à supporter de la part de son chapitre, et, lorsque, dans certaines cérémonies religieuses, il voulait faire porter la croix devant lui, ce qui est le signe essentiel de la dignité archiépiscopale, quelques chanoines dociles restaient; les autres, M. l'abbé d'Astros en tête, s'enfuyaient avec une affectation offensante. » Les chanoines qui escortaient le cardinal Maury, n'étaient pas dociles; ils étaient serviles. La croix que les archevêques font porter devant eux comme le symbole de leur juridiction, de même que la crosse est l'emblème, non pas essentiel, mais simplement traditionnel de l'autorité épiscopale, la croix, l'archevêque la reçoit des mains du Pape; il ne peut la tenir d'un empereur, quelque puissant qu'il soit. M. l'abbé d'Astros, en sortant de Notre-Dame, quand un archevêque intrus y faisait son entrée, accomplissait le devoir de tout bon catholique; ce n'était point une *affectation*, c'était un devoir; l'*offense* n'existait pas davantage; l'offense suppose le mépris d'un droit, et il n'y avait pas de droit, ou plutôt, il y avait le droit, pour tous les véritables fidèles, droit et devoir, car ces deux mots sont synonimes, ce que l'on oublie trop de nos

jours, de protester contre la violence faite à l'Église dans la personne de son chef. l'Église est une puissance spirituelle qui a ses règles, ses doctrines, ses enseignements invariables. On peut enrégimenter des nations ; on ne saurait faire plier une loi de l'Église. — Mais, dira-t-on, les chanoines, collègues de M. l'abbé d'Astros, restaient à leur poste. — Ils avaient tort. Ils ont eu pour récompense la faveur impériale ; M. l'abbé d'Astros a eu pour récompense l'admiration de l'univers catholique, l'assentiment du Pape, son chef spirituel, et les suffrages de la postérité. « Napoléon, ajoute M. Thiers, faisait entendre les rugissements du lion à chaque *nouvelle inconvenance du clergé ;* mais il ne s'y arrêtait pas longtemps, comptant sur le prochain arrangement de toutes les affaires ecclésiastiques à la fois. Cependant, des rapports venus de Turin, de Florence et de Paris, lui révélèrent tout à coup *une trame ourdie dans l'ombre par des prêtres et des dévots fervents,* afin de rendre impossible le mode d'administration provisoire, imaginé pour les églises. Le Pape avait secrètement écrit à divers chapitres pour les engager à ne pas reconnaître comme vicaires capitulaires, les évêques nommés et non institués. Il se fondait *sur certaines règles canoniques assez mal interprétées,* et soutenait que ce mode d'administration était contraire aux droits de l'Eglise Romaine, parce qu'il conférait aux nouveaux prélats la possession anticipée de leurs siéges. A Paris il avait adressé au chapitre une défense formelle de reconnaître le cardinal Maury comme vicaire capitulaire, et au cardinal lui-même une lettre des plus amères, dans laquelle il lui reprochait son ingratitude envers le Saint-Siége, qui, disait-il, l'avait accueilli dans son exil, doté de plusieurs bénéfices, et notamment de l'évêché de Montefiascone, (comme si ce cardinal n'avait pas fait pour l'Église autant au moins qu'elle avait fait pour lui,) et lui enjoignait, sous peine de désobéissance, de renoncer à l'administration de Paris. *Par une étrange négligence,* cette double missive avait été adressée au chapitre et au cardinal par la voie du ministère des cultes, avec plusieurs autres dépêches relatives à diverses affaires de détail que le *Pontife voulait bien expédier de temps en temps.* Le ministre, ayant ouvert ces plis, fut fort surpris du contenu, *n'en voulut rien dire au cardinal de peur de l'affliger,* et remit tout à l'Empereur, dont on concevra facilement l'irritation, lorsqu'il vit les efforts du Pape prisonnier pour faire évanouir en ses mains le dernier moyen d'administrer les diocèses. » Nous l'avons déjà dit, l'*inconvenance* du clergé, c'était l'accomplissement strict et indispensable des devoirs du clergé. *Un complot tramé dans l'ombre par des prêtres et des dévots fervents,* est une phrase parlementaire, qui signifie que le Pape, prisonnier à Savone, mis au secret, ne pouvant communiquer qu'avec les fonctionnaires de l'Empereur, se servait du dernier moyen qui lui restât, pour apprendre à cet Empereur, par une voie très certaine, qu'on le trompait ou qu'il se trompait lui-même en renouvelant la querelle des investitures, et en nommant des évêques comme il nommait des maréchaux. *Les règles canoniques assez mal interprétées,* sur lesquelles Pie VII s'appuyait, étaient le fondement même de la foi, savoir que c'est Jésus-Christ même, par ses vicaires sur la terre, qui établit les évêques. Dire le contraire, pour un homme d'Etat, serait la même chose que de prétendre qu'un préfet nommé par le premier venu, serait véritablement un fonctionnaire public. Il n'y avait point de *négligence étrange* dans le fait de l'envoi des lettres sous le couvert du ministre des cultes. C'était la voie la plus sûre d'apprendre à l'Empereur ce qu'il n'avait la prétention d'apprendre qu'en *étudiant les écrits de Bossuet,* comme le dit ailleurs M. Thiers. Et voilà pourtant comme au dix-neuvième siècle, l'un des plus éminents historiens de notre époque, écrit sur l'Église Catholique. « J'ai consulté, dit M. Thiers, des théologiens. » Les a-t-il bien choisis, ou ont-ils été écoutés ? ont-ils même répondu ? C'est là le point. Pour nous, nous restons aujourd'hui ce que nous étions hier. Le Catholicisme ne dépend ni d'un système, ni d'un historien ; il a les promesses divines de l'immortalité.

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, et trouver dans le livre du fameux historien, une ample matière à des critiques dont le sentiment religieux de nos lecteurs apprécierait certainement l'opportunité. C'est un sujet sur lequel nous pourrons revenir. Hélas ! l'éducation voltairienne de la génération qui nous a précédés, si féconde en fruits amers, laissera, dans le mouvement intellectuel de notre époque, des traces déplorables.

Naguère à l'ouverture du cours de l'Université de Bruxelles, M. Verhaëgen adressait à la jeunesse de ce pays, si profondément catholique, des paroles comme celles-ci : « Autrefois, pour supprimer les *opinions,* on supprimait les opinants, et vous savez que la crosse d'Innocent III, la hache de Philippe II, et l'arquebuse de Charles IX, étaient fort expéditives dans cette horrible, mais sainte besogne. Aujourd'hui, la philosophie et la conscience humaine, qu'elle a formée en dépit des Papes et des rois sanguinaires, sont là qui arrêtent et flétrissent ces coupables moyens. » Innocent III, un bourreau ! heureusement que le monde catholique, moins occupé que M. Verhaëgen, *sérénissime grand-maître, très illustre frère, vénérable de la loge des amis philanthropes,* etc., etc., a lu le livre d'un protestant, M. Hurter, qui a fait resplendir cette grande figure d'Innocent III, de la triple auréole de la sainteté, de la gloire et du génie. Il y a longtemps que la hache de Philippe II et l'arquebuse de Charles IX sont tombées au rang du couperet de la Barbe-Bleue ; mais M. Verhaëgen n'a rien appris, ni rien oublié en histoire. Aussi il était bien dans son rôle, quand il ajoutait, en s'adressant aux catholiques : « Vous ne possédez pas la vérité scientifique, et vous ne l'enseignez pas, car les principes de l'Eglise ont condamné le système de Corpernic, et persécuté Galilée qui le professait. » Mais vraiment, qu'est-ce donc que

les frères de la Doctrine Chrétienne, de modestes *Ignorantins*, enseignent tous les jours aux enfants de l'Europe, dans toutes leurs écoles? Serait-ce par hasard le système des Hurons, qui croient qu'à chaque éclipse, un grand dragon dévore une moitié de la lune ou du soleil? Serait-ce même le système de Ptolémée, qui prétendait que la terre était immobile, et que tous les astres tournaient autour d'elle? Non, certes. On apprend aujourd'hui dans les salles des écoles chrétiennes, à tous les jeunes Français, le système du *chanoine* Copernic. Et, au besoin, l'on pourrait y apprendre à M. Verhaëgen que ce fameux Galilée, tant persécuté, selon lui, par les Papes, mourut à soixante-dix-huit ans, parfaitement libre d'enseigner le système qui l'a illustré, protégé par les Souverains-Pontifes, qui lui avaient donné une de leurs maisons de campagne près de Rome, pour s'y livrer à ses études. Il avait été inquiété un instant parce qu'il prétendait que Moïse, dans la *Genèse*, indiquait clairement le mouvement de rotation de la terre. Or, Moïse, qui n'écrivait pas un livre d'astronomie, n'a nullement parlé de cette question. Galilée le comprit. Il abandonna l'idée d'appuyer ses découvertes astronomiques sur le texte sacré, et dès lors, les Papes, les conciles, et l'Inquisition elle-même, cette Inquisition, si peu étudiée et si peu connue, laissèrent Galilée poursuivre tranquillement ses études chéries. Tous ces faits sont maintenant tombés dans le domaine de la banalité. Le premier dictionnaire historique venu les constate; mais l'Université libre et les loges maçonniques de Bruxelles n'ont pas le temps de désapprendre les erreurs que Voltaire a mises en crédit, ni d'apprendre l'histoire vraie et sérieuse.

Les efforts des Catholiques pour répondre à ce mouvement insurrectionnel des intelligences arriérées, contre l'autorité de l'Eglise, finiront pourtant un jour par aboutir à un véritable succès. Que d'œuvres ces derniers temps n'ont-ils point vues se fonder dans un but si digne de fixer l'attention de tous les littérateurs chrétiens? La création des Bibliothèques Paroissiales, due à la noble initiative de Mgr l'archevêque d'Avignon, étend chaque jour son influence, et multiplie ses germes féconds dans presque tous les diocèses de France. Les sociétés pour la propagation des bons livres, et fondées, comme celle de Saint-Victor, pour la gloire de Dieu et de son Eglise, répondent activement au besoin qu'ont les populations d'un enseignement vraiment catholique. La Société de Saint-Etienne de Hongrie, dont le but est le même, tenait, cette année, le 2 septembre dernier, son assemblée générale à Pesth. Une circonstance particulière a donné à cette réunion un caractère plus imposant et plus national, s'il est permis de s'exprimer ainsi. On avait, le 31 août précédent, consacré avec la plus grande magnificence, la nouvelle basilique de Gran, élevée de nos jours par la piété des Hongrois, au lieu même où naquit leur apostolique roi, le grand saint Etienne. Les nobles personnages que les solennités de la Dédicace avait attirés à Gran, voulurent presque tous encourager par leur présence les généreux efforts de la Société de Saint-Etienne. M. le comte Etienne Karolyi, président, après avoir adressé quelques paroles vivement senties aux vénérables prélats qui faisaient partie de l'assemblée, fit lire le rendu-compte des ouvrages édités dans l'année, sous le patronage de la Société. Il résulte de ce rapport, que, depuis sa fondation, qui ne remonte qu'à 1848, l'Œuvre de Saint-Etienne de Hongrie a publié un nombre de volumes, qui représente un total de deux millions deux cent dix mille cent soixante-seize exemplaires. Qu'on juge de ce qu'un pareil chiffre représente d'erreurs historiques redressées, de vérités chrétiennes, religieuses, morales, catholiques, répandues, de sages inspirations, de pieux conseils, d'heures de loisir arrachées aux dangereuses préoccupations, ou aux déplorables habitudes de l'oisiveté! Qu'on se fasse une idée de ce qu'une pareille propagande a d'efficace dans un pays où le protestantisme répand, sous toutes les formes, les doctrines les plus fausses, altère l'histoire du passé, envenime les hostilités du présent, et sème à profusion ces germes de discordes, de calomnies et de haines qui se traduisent de temps en temps par des révolutions. Parmi les ouvrages que la Société a déjà produits, tout le monde catholique applaudira à la publication de celui qui a pour titre *Monasteriologia*. Il sera pour la Hongrie ce que le *Gallia Christiana* est pour la France.

C'est chose à la fois bien remarquable et bien consolante que ce mouvement des intelligences autour du Catholicisme, à une époque aussi agitée que la nôtre. L'Angleterre comme l'Allemagne semble travaillée par le même besoin de retour à l'unité. Cette tendance se traduit, au sein de la Grande-Bretagne, et par des abjurations nombreuses, et par des controverses sur les matières dogmatiques, qui ont envahi tous les journaux, toutes les conversations, tous les intérieurs. La vieille *Ile des saints* travaille et s'agite jusque dans ses fondements. Les temps marqués sont-ils venus? C'est le secret de la Providence et de la miséricorde divine. — Qui ne serait frappé de l'universalité de la propagande catholique, Missions de la Laponie, de l'Inde, de l'Océanie, de l'Afrique et de la Chine : ouvriers évangéliques qui vont, les mains pleines de bénédictions et de grâces, porter sur des terres, nouvelles encore, la précieuse semence et la vertu céleste du nom de J.-C. Et cependant, l'Orient, si longtemps fermé à nos vœux, semble s'ouvrir aux espérances catholiques, par l'influence des armes et du génie de la France. La maison de sainte Anne, le lieu sacré où naquit la Vierge immaculée et bénie entre toutes les femmes, vient d'être offerte, comme un pieux trophée de la victoire, par le sultan Abdul-Medjid à l'Empereur des Français, qui s'est empressé de rendre à Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, ce beau fleuron de sa couronne épiscopale. — On sait que les musulmans, jusqu'ici, n'avaient point permis aux

catholiques de la Terre-Sainte l'usage des cloches. Depuis la ruine du royaume latin de Jérusalem, conquis par l'épée de Godefroid de Bouillon et la piété des croisés, les temples saints de la Palestine n'avaient plus entendu les sons majestueux qui appellent le peuple à la prière. Cette interdiction vient d'être levée, et le roi des Deux-Siciles, Ferdinand II, vient d'envoyer aux pères latins de l'Eglise du Saint-Sépulcre, deux cloches magnifiques, touchant hommage de dévotion et de foi d'un prince, qui tient de ses aïeux le droit de s'appeler encore *Roi de Jérusalem*.

On ne peut lire sans attendrissement les détails du sacre d'un nouveau chef de la tribu des Mics-Macs, par S. G. Monseigneur Walsh, archevêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse). Nos lecteurs nous permettront d'emprunter cet intéressant récit à une lettre du P. Blanchet, récemment publiée dans le journal l'*Univers*.

« La tribu indienne des Mics-Macs, dernier rameau des nations jadis si puissantes des Hurons, des Iroquois, des Sioux et des Natchez, que les *Annales de la Propagation de la Foi* ont fait connaître à l'Ancien Monde, et que M. de Châteaubriand a chantées naguère avec tant de charmes, la tribu des Mics-Macs, toujours refoulée comme ses sœurs dans l'intérieur des bois, vers les contrées les plus septentrionales, possède, dans la Nouvelle-Ecosse, sous la protection des lois britanniques, quelques milliers d'arpents de terre et de bois, là où ses pères vécurent en maîtres absolus. Elle est gouvernée par un chef librement élu dans une assemblée générale, reconnu par le gouvernement anglais, et sacré par l'archevêque d'Halifax; car ces enfants des forêts ont conservé la foi des robes noires, les premiers bienfaiteurs de ce pays. Celui qui était investi du pouvoir suprême dans la tribu, est aujourd'hui un vieillard courbé sous le poids des ans. Il ne pouvait plus guider, dans les montagnes boisées, les colonnes de ses intrépides chasseurs, et il venait déposer dans le sanctuaire du vrai Dieu, au pied des autels, entre les mains du vénérable archevêque d'Halifax, l'autorité souveraine qu'il avait reçue, il y a vingt ans, de ce même prélat.

» Ecoutez les naïves paroles de ce peuple simple et fidèle au missionnaire qui vient les évangéliser: « Nos pères nous ont dit : Des robes noires de » France sont venues, il y a plusieurs âges d'homme, » dans nos vieilles forêts; nous étions nombreux et » puissants alors, mais nous étions méchants et idolâtres; ces hommes de la prière, arrivés d'un autre ciel, nous ont enseigné la bonne parole; ils » nous ont fait connaître le Grand-Esprit; ils nous » ont lavés de l'eau de la prière, et nous sommes » devenus meilleurs. Enfants des Mics-Macs, aimez » toujours les robes noires. »

» Donc le chef octogénaire, entouré des guerriers de sa tribu, se rendit à la cathédrale d'Halifax. Un bâton pris au milieu des forêts soutenait sa marche chancelante : sa casaque bleue était couverte de broderies en perles; une queue de castor tombait sur ses épaules; à son cou était suspendue une grande médaille d'argent à l'effigie de Georges III d'Angleterre; ses reins étaient ceints d'une ceinture de soie rose; sa noble figure était calme, moitié sérieuse, moitié souriante, mais toujours digne et vénérable. Entre le pontife de l'Eglise et le roi des forêts s'établit le dialogue suivant :

» — Viens-tu librement, demanda l'archevêque, déposer au pied des autels la puissance que je t'avais confiée au nom du Grand-Esprit?

» Le vieillard regarda le pontife; il lui montrait son bâton, ses cheveux blancs, ses épaules courbées sous le poids des ans. Il lui disait par là que le fardeau du pouvoir n'était plus fait pour sa faiblesse.

» — Où est ton successeur? demanda le prélat.

» Le vieillard montra du doigt un homme dans la force de la virilité.

» — Est-il l'élu de la nation?

» — Oui, répondit le vieux chef. — Oui, répondirent à leur tour les envoyés indiens.

» Alors l'archevêque reprit :

» — Elu de la nation des Mics-Macs, approche et viens au pied des autels.

» Le jeune chef s'avança. On lisait, sur ses traits mâles et accentués, une énergie presque sauvage, tempérée cependant par cet air de bonté que donne la véritable force. Quand il fut près de l'autel, l'archidiacre déploya un parchemin aux armes d'Angleterre. C'était la confirmation par la Reine de la Grande-Bretagne, de l'élection faite par la tribu des Mics-Macs.

» — Promettez-vous, demanda l'archevêque aux envoyés, promettez-vous, au nom de la nation tout entière, obéissance et fidélité au nouveau roi?

» — Nous le promettons, dirent-ils. Dieu nous voit, Dieu nous entend; qu'il nous juge un jour selon notre serment.

» Le nouveau chef se mit alors à genoux devant le prélat, qui lui mit dans la main la hampe de sa croix archiépiscopale.

» — Sur la croix de ton Sauveur et de ton Juge, promets-tu de rester fidèlement attaché à la religion de tes pères?

» — Je le promets.

» — Promets-tu de fermer l'oreille à la flatterie, d'éloigner de ta demeure la calomnie et le mensonge, et de rendre à tous une justice égale?

» — Je le promets.

» — Promets-tu d'être le père des orphelins, le défenseur des veuves, le protecteur des faibles, de consacrer au bonheur de ton peuple ta vie tout entière?

» — Je le promets.

» — Chef de la nation des Mics-Macs, mon fils, ajouta le prélat, puisses-tu te montrer toujours fidèle à ces engagements contractés en présence de Dieu, entre les mains de son ministre! Et que la bénédiction du Grand Esprit soit toujours sur toi, sur tes paroles et sur tes actions.

» Le pontife ceignit ensuite l'écharpe rose, symbole du pouvoir suprême, autour des reins du jeune chef; et les acclamations de la tribu saluèrent le nouveau roi. »

Qu'elle est grande la religion qui consacre par de tels enseignements le berceau des jeunes royautés, qui relève le pouvoir et ennoblit l'obéissance, en les sanctifiant!

J.-E. Darras.

CONSEILS A UNE VIEILLE DAME.

Ne sens-tu pas que tes années,
Par le flot des jours entraînées,
Vont y sombrer prochainement;
Que déjà la mort te menace,
Et que ce créancier tenace
Exige son fatal paiement?

Hélas! le jeu, les bals, les fêtes.
Que rêvent tant de folles têtes,
Absorbent encor tes instants;
Dédaignant les travaux utiles,
Tes discours sont toujours futiles,
Tes désirs toujours inconstants.

Tes robes sont éblouissantes;
Des dentelles resplendissantes
Ornent ton visage terni;
Et des ans, pour tromper l'injure,
Une menteuse chevelure
Encadre ton front dégarni.

Crois-moi, remplis mieux tes journées;
Pour toi les roses sont fanées;
Les plaisirs, charmants papillons,
Ont abandonné ta demeure,
Et l'ennui pénètre à toute heure
Dans tes magnifiques salons.

Choisis donc un meilleur système:
Sois conséquente avec toi-même;
Tu vieillis, apprends à vieillir,
Apprends les vertus de famille
Afin que ta petite fille
Puisse après toi les recueillir.

Comme autrefois les châtelaines,
Que tes deux mains, d'aumônes pleines,
Les répandent sur l'indigent;
De ce prêt Dieu te tiendra compte,
Te rendant, quelque haut qu'il monte,
Le centuple de ton argent.

Qu'enfin la paix, l'humble prière,
Deviennent la chaste lumière,
Les purs flambeaux de ta maison,
Pour qu'à leurs clartés sans égales
Tu puisses cueillir ces fleurs pâles
Que produit l'arrière-saison.

Antonin de Sigoyer.

LES ÉCONOMISTES.

Un jour, le conseiller d'État, général Gassendi, se trouvant prendre part à la discussion du moment, s'y appuya de la *doctrine des économistes.* L'Empereur, qui l'aimait beaucoup à titre d'ancien camarade de l'artillerie, l'arrêtant, lui dit:

— Mais, mon cher, qui vous a rendu si savant? Où avez-vous pris de tels principes?

Gassendi, qui parlait rarement, après s'être défendu de son mieux, se trouvant dans ses derniers retranchements, répondit qu'après tout c'était de lui, *Napoléon,* qu'il avait pris cette opinion.

— Comment! s'écria l'Empereur avec chaleur, que dites-vous là? Est-ce bien possible? Comment! de moi, qui ai toujours dit que *s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idéalités des économistes pour la réduire en poudre.*

Mémorial de Sainte-Hélène.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DE SAINT DENIS.

Charlemagne était un homme fort et de haute stature, sans excès pourtant. On comprend, aux descriptions qui le dépeignent, qu'il avait environ cinq pieds huit pouces à notre mesure actuelle. Il avait les yeux grands et si limpides, que lorsqu'on l'irritait, ils *resplendissaient comme escarboucles.* Son nez était droit, *avec un petit haut au milieu.* Sa figure était *vermeille*, animée et gracieuse. Sa force était telle, qu'il redressait trois fers de cheval à la fois, qu'il enlevait de la main un homme d'armes, et que de son épée *Joyeuse* il coupait un chevalier tout armé. Assis ou debout, il avait toujours l'air *d'une personne de grande autorité.* Sa voix était nette et sonore; sa tête quelque peu penchée; toutes ses manières nobles. Sa santé fut toujours bonne, excepté dans les dernières années de sa vie. Alors il prit l'avis des médecins; et *ce fut dommage*, car ils lui firent manger *des viandes cuites dans l'eau*, au lieu du rôti qu'il avait toujours préféré.

Il aimait les bains chauds, et demeurait, pour cela surtout, à Aix-la-Chapelle, où il se baignait avec ses fidèles.

Il s'habillait à la française, excepté une fois qu'il vêtit une cotte et un manteau à la romaine, pour faire plaisir au Pape. Aux fêtes solennelles, ses vêtements étaient d'étoffes d'or, ses souliers ornés de pierreries, et une riche couronne ceignait son front. Les autres jours, il y avait peu de différence entre ses habits et ceux des autres Francs.

Il était très sobre dans le manger et le boire. Dans les plus grands festins, il ne mangeait guère que du rôti, et ne buvait jamais plus de trois verres de vin. Il terminait tous ses repas avec un fruit. Il dormait très peu et s'occupait des affaires la nuit comme le jour. Il savait plusieurs langues, et parlait le latin comme sa langue naturelle. Il mourut *dans la force de l'âge* à 72 ans; et s'il n'eût pas pris conseil des *physiciens*, qu'il n'aimait pas, il eût vécu bien plus long temps.



CHARLEMAGNE.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la onzième livraison du MAGASIN CATHOLIQUE pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 novembre 1856. † P.-L., ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE ST-OMER.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.



SAINT NICOLAS APAISANT UNE TEMPÊTE

SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE. — 6 DÉCEMBRE

HISTOIRE, LÉGENDE, ARCHÉOLOGIE

Dans les steppes, ces déserts des pays septentrionaux où l'homme passe sans demeurer, comme parmi les ruines de la civilisation païenne et sous le ciel toujours bleu de la Grèce, dans les profondeurs ignorées et sur les grèves balayées par les flots de l'Océan, partout il est un nom qui rallie, dans une commune vénération, les hommes séparés par la diversité des croyances. Il semble un de ces mots de la langue universelle qui revivent dans tous les langages.

Ce nom, c'est celui de saint Nicolas, le patron des jeunes gens, l'égide des marins, le *Palladium* de deux grandes nations du Nord, après avoir été celui de l'Empire d'Orient.

On compterait plus facilement les pays sans traces du culte de l'évêque de Myre, que ceux où se rencontre le groupe symbolique par lequel se résume la légende de saint Nicolas.

Sur les rivages des pays de navigation et de grande pêche maritime, la statue du Saint a pour vis-à-vis, la plupart du temps, de petits navires laborieusement taillés par une main inhabile, et suspendus à la voûte. Parfois un gouvernail ou des avirons remplacent le vaisseau. Ce sont des *ex-voto*, témoignages d'une dette contractée dans le péril et acquittée dans la sécurité. Souvent aussi, la lumière d'un cierge qui trahit un sacrifice de la pauvreté, tremblotte au pied du groupe suppliant que protége la main de l'évêque.

Presque toujours, quand ces pâles lumières rayonnent dans l'église, le vent mugit au dehors, le tonnerre gronde, la pluie fouette les vitres, l'océan irrité se soulève en montagnes et se brise en écume. En ce moment il y a quelqu'un, père, fils ou mari, abandonné aux horreurs de la tempête, loin de tout secours humain, et il n'y a plus à espérer que dans le secours de Dieu.

Ce cierge allumé, dont la flamme monte en même temps qu'une prière, est une des formes les plus ordinaires de l'invocation maritime.

Bien des saints glorieux et des figures d'apôtres sont des énigmes pour la foule ignorante de leurs représentations matérielles, tandis que cette cuve et ces trois innocents, sous la main bénissante qu'ils implorent, n'ont de mystères pour personne. Les plus ignorants traduisent ce symbole, et les voix qui balbutient à peine, savent l'épeler.

L'enfance et le cœur d'enfant des matelots sont les deux foyers dans lesquels vit le culte de ce grand saint. Les enfants croient sans raisonner, sans restreindre; les grands périls enracinent les grandes croyances.

Voilà pourquoi depuis des siècles saint Nicolas est l'un des saints le plus solennellement fêtés, et pourquoi il nous semble intéressant d'expliquer par la légende, par l'histoire et par les œuvres des artistes, les causes de cette vénération universelle.

Tout d'abord, en face de ce culte général, on cherche à comprendre la cause des prédilections qui l'ont engendré.

Saint Nicolas possédait-il la science comme saint Augustin, saint Chrysostôme ou saint Bernard? L'héroïsme de sa vie et les douleurs de sa fin ont-ils entouré son nom de l'auréole du martyre comme ceux de saint Jean, de saint Étienne ou de sainte Catherine?

Non. Le secret de cette popularité universelle est dans deux mots et dans deux idées : saint Nicolas personnifia la charité; il protégea le faible contre le fort : secourir et défendre, tout est là.

Or donc, selon la légende grecque, au troisième siècle de l'ère chrétienne, et selon les historiens catholiques, au cinquième, saint Nicolas vit le jour à Patras en Lydie.

Encore au berceau, l'enfant prédestiné aux bonnes œuvres, donna des témoignages de la gracieuse charité qui devait faire retentir son nom dans l'univers.

Tout jeune, il suivait les offices, écoutait avec attention les enseignements de l'Église, les divulguait parmi ses camarades, et se faisait remarquer surtout par sa douceur, la bonté de son âme et l'effusion d'un cœur compatissant à tous les maux.

C'est ainsi qu'il grandit en vertu, en sagesse et en charité.

Devenu grand, Nicolas perdit son père et sa mère, et se trouva en possession de biens immenses. La tentation était violente : jeune, riche, beau, et vivant au milieu de patriciens efféminés, saint Nicolas était dans toutes les conditions qui devaient provoquer un relâchement aux austérités de sa jeunesse. Il triompha pourtant, et se fit le dispensateur des richesses qu'il tenait de sa famille. Le voici donnant partout, donnant toujours. Sans s'inquiéter des suites de ses libéralités, il prodigue aux pauvres le pain et le vêtement; aux malades, le remède; aux affligés, ce que le plus pauvre peut donner : la consolation.

C'est dans cette phase de l'existence du Saint, que la légende place le fait que voici :

Un homme de noble origine avait trois filles, jeunes et belles, mais, faute de dot, ces trois filles restaient sans maris; faute de ressources, la faim s'asseyait souvent au foyer sans feu des quatre infortunés.

Que faire quand le besoin vous étreint, et que de quelque côté qu'on se tourne, le désespoir fait cor-

tége à la misère? Les courageux qui succombent plutôt que de faillir sont rares. *Malesuada fames*, a dit un ancien. Le patricien allait en faire la triste expérience. Saint Nicolas l'apprend : il ne se borne pas à déplorer, il court au remède.

Dès la nuit suivante, le père entend quelque chose tomber par la fenêtre. Il le ramasse ; stupéfait de joie, il voit que c'est une bourse remplie d'or.

A quelques jours de là, cet or servait de dot à la fille aînée.

Un peu plus tard, nouvelle bourse, nouvelle dot, nouveau mariage.

Quelle était la main mystérieuse qui se faisait ainsi l'instrument de la Providence? Le père se promet de veiller et de le découvrir. En effet, lorsque pour la troisième fois, Nicolas recommence à faire tomber ses charités nocturnes, le destinataire le surprend, le reconnaît, se jette à ses genoux, et veut lui baiser les pieds. Nicolas arrête les témoignages de cette reconnaissance et recommande un secret inviolable.

Les circonstances de l'élévation de Nicolas à l'épiscopat méritent aussi d'être rappelées.

L'évêque de Myre étant mort, on agitait le choix de son successeur. Un évêque dont la parole faisait autorité eut, la nuit qui précéda l'élection, une vision dans laquelle une voix céleste lui dit :

« Choisis l'homme portant le nom de Nicolas qui, le premier, se présentera à Matines. »

L'événement justifia la vision.

La première personne qui vint à la porte de l'église fut celle qui avait été désignée par la voix.

Proclamé évêque de Myre malgré le refus que lui dictait sa modestie, Nicolas se montra aussitôt à la hauteur de sa mission. Sévère envers lui-même, indulgent pour les autres, il déploya un zèle, une charité, une douceur, qui faisaient de lui le patron des opprimés, l'effroi du paganisme aux abois, l'adversaire énergique de l'oppression.

Nicolas ne tarda pas à posséder le don des miracles. Ce fut sur mer que dès l'abord se manifesta sa puissance.

L'évêque allait de Myre à Nicée. Un de ces ouragans que rien ne fait prévoir, éclate au-dessus du navire. Le vent rompt les agrès et déchire la voilure ; la mer emporte plusieurs hommes de l'équipage; elle bondit en flots furieux, soulevant, roulant et disloquant le vaisseau, pendant que l'éclair déchire la nue et que le tonnerre foudroie la mâture. Encore quelques instants, les flancs du vaisseau seront ouverts, et tout disparaîtra sous les eaux.

Des matelots implorent en ce moment suprême l'intervention du saint homme qui prie avec eux. Nicolas étend les mains à l'avant du navire ; sous ce geste inspiré, le vent tombe, les nuages se dispersent, le soleil reparaît dans un ciel dont l'azur se confond à l'horizon avec l'azur d'une mer dont le flot ne trouble plus le miroir.

Une autre fois, la famine étreint la population de la ville de Myre. Les hommes, les femmes, les enfants périssent d'inanition sur le pavé des rues. La force manque aux vivants pour ensevelir les morts. Le désespoir est dans toutes les âmes, quand on signale au port l'entrée d'une flotte chargée de grains et de subsistances. L'espoir renaît un instant, mais c'est pour rendre le désespoir plus poignant : rien ne peut être détourné de ce précieux chargement : il appartient à l'Empereur!

Nicolas intervient; il offre, il prie, mais les équipages, qui savent le danger d'une désobéissance, repoussent les prières et les offres, lorsque, de cette voix habituée à se faire écouter, l'évêque ordonne aux matelots de lui livrer ce qu'il faut aux malheureux affamés, assumant sur lui toutes les suites de l'action.

Subjugué par l'autorité du Saint, les équipages livrent une partie de la cargaison, et déchargent le surplus aux portes des greniers impériaux.

Ils comptent en tremblant, car ils redoutent la colère des officiers de l'Empereur, à la vue de ces chargements entamés. Mais bientôt c'est en admiration que se transforment leurs craintes. Le nombre des sacs donnés aux malheureux n'a pas diminué celui dont il faut rendre compte. Le bienfait n'a appauvri personne.

Apôtre zélé de l'Evangile, Nicolas combattit les faux dieux, renversa les idoles, redressa l'erreur. Momentanément persécuté par Dioclétien, il fut rendu à son troupeau par Constantin. Les miracles se multipliaient sous ses pas. Il sauvait des enfants des flots, ressuscitait les morts, et, pendant une révolte de la province, il préservait des représailles des officiers de l'Empereur, les victimes désignées au bourreau.

C'est un des épisodes de cette intervention que traduit la cuve occupée par trois figures.

Trois patriciens, accusés faussement d'avoir pris part à la révolte, avaient été condamnés à la décapitation.

En l'apprenant, Nicolas court au lieu du supplice, où les trois hommes à genoux attendent le coup mortel. L'évêque arrache l'arme des mains de l'exécuteur, sauve les victimes, et reproche énergiquement son action à celui qui a condamné des innocents.

Ces trois innocents, reproduits sous l'apparence d'enfants par les artistes du moyen-âge, pour rendre plus saisissant le caractère des victimes, sont ceux que l'on voit, à toutes les époques de l'art, au pied de la statue de saint Nicolas, dans les églises latines.

Les limites que nous impose la partie légendaire de la vie de saint Nicolas ne nous permettent pas d'énumérer tous les épisodes que la peinture et la gravure, dans les églises d'Orient et d'Occident, ont consacrés à saint Nicolas. Rappelons seulement quelques circonstances de la translation de ses reliques.

Le corps du saint évêque resta pendant plusieurs siècles dans le tombeau que lui avaient élevé les habitants de Myre, et telle était la vénération dont

on l'entourait dans tout l'Orient, que les mahométans venaient souvent l'invoquer avec autant d'empressement que les chrétiens. Plusieurs tentatives furent faites par les Occidentaux pour obtenir les restes de saint Nicolas. Un Sarasin ayant tenté de violer le tombeau, vit sa flotte dispersée et anéantie. Plus tard, quarante marchands de Bari, ville de la Pouille, ayant entendu parler, pendant un voyage à Antioche, des merveilles opérées par le Saint, résolurent d'enlever les reliques. L'entreprise offrait de grandes facilités, car les incursions des Sarasins avaient mis en fuite la population de Myre, et le tombeau n'avait plus que trois religieux pour gardiens. Convaincus que ces quarante Italiens avaient reçu une mission du Pape, les religieux laissèrent enlever le dépôt confié à leur garde.

Les reliques de saint Nicolas furent embarquées le 22 avril 1087, et arrivèrent triomphalement en Italie, à Bari, qui devint le but d'incessants pèlerinages.

C'est de cette époque, (onzième siècle), que date la popularité de saint Nicolas en Europe.

Un comte de Champagne, Henri-le-Libéral, paraît avoir fondé le premier, dans ses Etats, un établissement sous le patronage de saint Nicolas. En 1154, en exécution d'un vœu, qu'il avait fait en Terre-Sainte, il créa la collégiale de Saint-Nicolas de Pougy.

Vers le même temps, dans la ville de Troyes, s'établit, sous le vocable du Saint, un hôpital destiné aux malades et aux voyageurs. Dans la même ville, une paroisse, — ancienne chapelle du château de la vicomté, — prit à son tour l'évêque de Myre pour patron.

A Provins, au commencement du treizième siècle, les Comtes avaient fait bâtir une église placée sous l'invocation de saint Nicolas, et établi un chapitre pour la desservir.

Paris posséda, de son côté, trois paroisses : Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Nicolas-du-Louvre, et Saint-Nicolas-du-Chardonneret.

La première n'était qu'une simple chapelle au douzième siècle, mais au quinzième, ce fut une vaste église, agrandie en 1576, et qui subsiste encore dans la rue Saint-Martin. Guillaume Budé, Gassendi, Henri et Adrien de Valois, mademoiselle de Scudéry, les Rochechouart, les Crillon, les La Briffe, furent ensevelis dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, qui offre encore de remarquables détails d'architecture des deux époques auxquelles elle appartient.

Il ne reste plus rien de Saint-Nicolas-du-Louvre.

Moins ancienne et moins importante que celle du quartier Saint-Martin, l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonneret, que l'on voit à l'un des angles de la rue Saint-Victor, fut rétablie au treizième siècle. Refaite en 1656, reprise en 1709, elle est encore inachevée.

C'est le lieu de sépulture de Santeuil, chanoine de Saint-Victor, de la mère du peintre Lebrun, fille de Lebé, célèbre imprimeur d'origine troyenne, du peintre Lebrun lui-même, qui repose dans le tombeau sculpté par Coyzevox, de Jérôme Bignon, dont le mausolée fut enrichi d'ornements par le ciseau de Girardon.

On conçoit l'impossibilité de citer, même dans les limites d'une simple nomenclature, les édifices principaux élevés en l'honneur de l'évêque lycien. Ce n'est pas la France, c'est l'Europe, c'est le monde qu'il faudrait embrasser.

Au point de vue iconographique, la légende de saint Nicolas revêt deux physionomies distinctes :

Celle que lui a donnée l'art oriental; celle qu'elle a prise en Occident.

En Orient, les peintres et les sculpteurs reproduisent de préférence :

Saint Nicolas jetant de l'argent par la fenêtre du père des trois jeunes filles;

Les trois degrés du diaconat, de la prêtrise et de l'épiscopat;

Saint Nicolas en prison, recevant du Christ un évangile, et de la Vierge un homophore;

La délivrance des trois innocents [1];

Apparition de saint Nicolas à l'empereur Constantin, et délivrance de soldats;

La mort du Saint.

Indépendamment de ces motifs, les artistes de l'Orient représentent l'évêque arrachant un enfant aux flots, apaisant une tempête, chassant les démons, brisant les idoles, soufflettant Arius, etc.

En Occident, le motif préféré est le Saint protégeant les trois innocents placés dans une cuve.

On le représente encore commandant aux flots qui s'apaisent à sa voix, jetant de l'argent par la fenêtre de la maison habitée par le gentilhomme et ses trois filles.

A la cathédrale de Chartres, la légende de saint Nicolas remplit une grande verrière; au portail de la même église, dans le tympan de la porte latérale, à droite, saint Nicolas est en face de saint Martin donnant la moitié de son manteau au pauvre d'Amiens.

A la cathédrale de Troyes, dans la chapelle placée sous son invocation, saint Nicolas figure aux verrières qui garnissent la fenêtre du côté droit. Les sujets qui y sont figurés donneront une idée suffisante des types adoptés par les verriers du treizième siècle.

Il y a encore :

Le Saint ressuscitant trois jeunes gens hachés dans un baquet (c'est une variante de la donnée habituelle des latins);

Saint Nicolas, ressuscitant un mort en présence de plusieurs personnes;

Le Saint, chassant des démons auprès d'une colonne surmontée d'une idole;

En avant d'une tour à trois étages, saint Nicolas

[1] Dans les églises d'Orient, le récit de la *Légende Dorée* est exactement reproduit.

tenant une coupe d'or en face de deux personnages, dont l'un offre une fleur à l'autre[1] ;

Guérison d'un possédé devant un homme ;

Saint Nicolas au milieu d'une enceinte fortifiée, et se tenant entre deux personnages, la main étendue au-dessus d'une piscine où se trouvent des moutons.

On pourrait multiplier à l'infini les renseignements sur les groupes sculptés et les peintures sur verre dont saint Nicolas est le sujet, même en s'arrêtant seulement en face des œuvres les mieux inspirées du treizième et du quatorzième siècle.

Lorsque les sculptures se multiplièrent dans les églises, — au quinzième, et au seizième siècle, — saint Nicolas fut surtout représenté étendant la main au-dessus d'une cuve, renfermant les trois victimes qu'il arracha aux bourreaux pendant la révolte des Lyciens.

Au point de vue exclusivement monumental, s'il y a à remarquer le nombre immense de chapelles, églises, ponts, croix, peintures et sculptures consacrés en France à saint Nicolas, il faut noter aussi qu'il y a peu de grands édifices placés sous son invocation. Cela a dû tenir avant tout, à la tardive divulgation de son histoire et de sa légende en France. Les cathédrales et les églises importantes conservèrent la plupart, en se renouvelant, leurs vocables primitifs. Quelques autres édifices d'un ordre secondaire adoptèrent saint Nicolas tout en gardant le patron primitif, mais bientôt la popularité de saint Nicolas effaça les anciens patronages. Du reste, et sous des formes variées, la ferveur des pauvres, des faibles et des marins, multiplie sur tous les points ces témoignages.

Saint Nicolas était en France le long des fleuves, sur les rivages de la mer, dans les anciennes places fortes, le saint de prédilection de tous ceux que les hasards de la vie et de la profession exposaient plus particulièrement au péril.

L'un des forts de Marseille, l'une des tours qui commandent l'entrée du port de la Rochelle, et dans plusieurs ports de mer, des positions militaires ou maritimes, portent le nom de saint Nicolas. En fouillant les inventaires relatifs aux enceintes muraillées des villes, on trouve presque constamment un fort ou une tour Saint-Nicolas.

Que de petites villes, de villages, de hameaux en Bretagne, en Lorraine, en Touraine, en Vendée, en Normandie, en Champagne, portent le nom de l'évêque de Myre ! Une des îles du Cap-Vert, une des villes de la côte de Saint-Domingue, la plus grande des terres de l'archipel vénitien, la ville russe bâtie dans le voisinage d'Odessa, l'une des capitales des Bulgares, un château de Moravie, un bourg de Silésie, une petite ville prussienne, que savons-nous encore, s'appellent du nom de Saint-Nicolas.

Si les grandes fondations sont rares aujourd'hui, l'évêque de Myre ne tombe pas pour cela en oubli. Les mariniers, les pêcheurs de nos côtes inscrivent souvent son image ou son nom à l'avant de leurs bateaux.

Ce qui précède nous paraît assez caractériser le renom universel du Saint dont l'histoire et la légende reposent presque exclusivement sur des actes de bienfaisance. C'est l'intrépidité de l'évêque dans l'accomplissement des bonnes œuvres ; ce sont ses audaces de charité, ses mains toujours tendues aux misérables, à l'affamé, à l'homme, à l'enfant en péril ; c'est sa poitrine servant de rempart à ceux que menace la pointe du sabre ou la hache du bourreau ; enfin, ce sont ses hardiesses d'indignation en face du puissant opprimant le faible, qui en ont fait le patron de prédilection des petits, des enfants, des matelots et des soldats.

Au moyen-âge, la fête de saint Nicolas n'avait pas besoin d'être prescrite pour être joyeusement fêtée. Au bruit des réjouissances, on devinait qui fêtait et qui l'on fêtait.

A Paris, les enfants de chœur de Notre-Dame étaient les chefs d'un cortége turbulent et joyeux qui se rendait à Saint-Nicolas-des-Champs.

En Champage, la date du 6 décembre revenait au milieu des fêtes, des chants et des jeux. Les enfants trop pauvres pour fêter leur patron, se montraient ingénieux. Ils faisaient des *épigrammes*, sortes de compliments rimés à toutes fins, dont le manuscrit, splendidement calligraphié, s'encadrait dans des arabesques coloriées. Armés de l'*Epigramme*, ils s'adressaient aux notables du quartier, faisant à la fois admirer leur mémoire, leur débit, leur main, et le plus souvent la main complaisante qui avait prêté son pinceau ou sa plume. Une libéralité était invariablement au bout de l'*Epigramme* ; et, de la sorte, pas d'enfant qui ne prît part à la joie générale.

Au seizième siècle, les *facéties* des enfants de chœur étant allées trop loin, on élagua les abus, mais sans toucher à la joie. Jusque vers 1830, la coutume de l'*Epigramme* subsista dans la plupart des villes champenoises, et c'était, si nos jeunes souvenirs d'alors ne nous égarent pas, un jour de joie pour tous les écoliers. En grands habits de fête, les enfants allaient à la messe, puis se répandaient dans les rues, tirant des pétards, se partageant des gâteaux, et le soir venu, dans chaque maison, les parents ne manquaient pas de compléter la journée par quelque surprise culinaire.

Alors tous les enfants, ou peu s'en faut, savaient imperturbablement le cantique populaire dans lequel se trouve rappelée la légende de l'évêque de Myre.

Du grand saint Nicolas célébrons la mémoire.

Citons seulement ces deux couplets caractéristiques, dans lesquels on sent un écho du souffle des *Noëls* du moyen-âge, naïf cantique où la pensée do-

[1] La *Légende Dorée* raconte qu'un homme qui désirait un fils, promit au Saint un hanap d'or si ses vœux étaient exaucés. Mais quand il eut ce fils, il n'exécuta qu'imparfaitement sa promesse. En punition son fils tomba à la mer. Le repentir du père et l'accomplissement de son vœu eurent pour effet de ressusciter l'enfant.

mine assez l'expression pour qu'on ne s'inquiète guère de la forme :

Que le bonheur d'autrui pour son cœur a de charmes!
Il sauve du trépas de tristes matelots ;
Il calme leurs alarmes,
Il leur rend le repos.
Il fait rendre les armes
Aux flots.

Combien d'infortunés ce grand saint favorise.
On reçoit ses bienfaits en cent endroits divers ;
Chrétiens, qu'on tyrannise
Chez des peuples pervers,
Il court, il vole, il brise
Vos fers.

Depuis quelques années, les habitudes se sont transformées ; les joies bruyantes, compagnes d'une expansion extérieure qui n'est plus dans les mœurs, sont rayées du programme de la fête de saint Nicolas; toutefois, la tradition persiste. C'est fête à l'église et au foyer de la famille, quand revient la date du 6 décembre.

AMÉDÉE AUFAUVRE.

LE CHATEAU D'ESPERTILLOUX

. . . . e ben comprende
Che non è fede in uomo che a Dio la negha.
Le Tasse, *la Jérusalem Délivrée*, chap. IV, v. 517.

Que ne trahira pas sur la terre celui qui a trahi Dieu!
Louis Veuillot, *Pèlerinages Suisses*.

Quand l'homme brise la loi qui l'unit à Dieu, il brise tout : pour lui, plus de frein, plus de retenue. Il cesse d'aimer son pays, sa famille; il cesse d'aimer l'honneur. C'est ce qui arriva en 1793, à Jacques Mossoul, alors clerc de procureur à Lombez sur la Save, ancienne capitale des États de Comminges. Non content d'avoir été un des membres les plus actifs et les plus influents du club des Jacobins, il venait de se faire affilier à une horrible secte qui commençait à se propager dans le Midi. Le repas que les initiés prenaient en commun, s'ouvrait chaque fois par cette formule, que prononçait le président de cette assemblée diabolique : « Au nom de Béelzébub, notre grand maître, souverain commandeur et seigneur; nos viandes, boire et manger, soient garnis et munis, pour nos réfections, plaisirs et voluptés! » Sur quoi, les membres présents criaient en chœur : « Ainsi soit-il. »

Jacques Mossoul avait donc trahi son Dieu; il avait renié la foi que sa pieuse mère, femme d'un métayer ou fermier des environs de Cazeaux, tout près de Samatan, lui avait transmise dès ses plus tendres années. Les premières paroles qu'elle lui avait appris à prononcer, étaient les noms sacrés de Jésus et de Marie. Jacques Mossoul qui, au jour de sa première communion, avait réjoui le cœur de tous ses parents, du vieux curé de Cazeaux, et édifié tous les habitants de la paroisse, poussé par l'amour insatiable de l'or, par le désir immodéré des richesses, des joies grossières de la chair, des convoitises les plus ignobles, s'était donné au diable et était devenu son esclave.

Que voulait donc Mossoul? Il voulait, et cela avec une énergie de volonté vraiment satanique, devenir propriétaire du château d'Espertilloux, et du vaste domaine qui en dépendait. Chaque samedi soir, en venant de Lombez pour se rendre chez son père où il passait le dimanche, et le lundi au matin, pour rentrer chez son procureur, il suivait un chemin qui longeait les murs du parc d'Espertilloux, et il jetait un coup d'œil de concupiscence sur les tourelles du château. Il se disait : « Quand serai-je le maître de cette vieille demeure féodale qu'on laisse debout, je ne sais pourquoi ? Quand pourrai-je donner des ordres aux nombreux métayers de cette commune? Ah! par l'enfer, ce sera bientôt, devrais-je perdre ma part du paradis et me vouer au diable! »

Si en sortant de Lombez on laisse à gauche Samatan, et si l'on continue de se diriger vers le nord-est, on rencontre, après une forte lieue du pays, le château d'Espertilloux, situé sur la pente d'une montagne, d'où l'œil peut jouir d'une perspective agréablement variée, quoique de peu d'étendue. La structure de ce château est régulière. La porte, située au nord, est dans le goût moderne, et elle est accompagnée de deux tours carrées, très élevées et surmontées elles-mêmes de petites tourelles. La cour est vaste. La façade du château, ornée de deux tours octogones qui font saillie, donne sur le parc qui est entouré de murailles. Cette habitation seigneuriale, titre d'un marquisat, appartenait en 1796 au citoyen Espertilloux, maire de Cazeaux, seul et dernier héritier de l'ancienne famille des marquis d'Espertilloux.

Ce gentilhomme avait une âme douée des dons les plus splendides et des plus sublimes facultés. Mais il ne répondit pas aux espérances que le monde avait fondées sur lui. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il avait renoncé à la carrière brillante que son intelligence d'élite lui promettait, pour s'enfermer à Espertilloux, et y vivre en agriculteur. Il avait épousé la fille d'un magistrat de Lombez. Il était père d'une enfant unique, Pauline d'Espertilloux. Maire de sa commune, continuellement occupé du bien-être de ses métayers, attentif à fournir du travail à tous ses administrés, ne laissant jamais un pauvre dans le besoin, il avait traversé toutes les catastrophes de cette épouvantable époque de 1793 à 1796, sans être

nullement inquiété. Les paysans continuaient à l'appeler monsieur le marquis, mais lui signait simplement citoyen Espertilloux. L'ancien curé de Cazeaux, qui avait refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, vivait caché dans le château, et disait la messe dans son église, où l'on pénétrait par une porte secrète qui donnait sur une allée retirée du parc. Le maire avait trouvé le moyen de refuser le prêtre assermenté que l'administration départementale lui avait proposé.

Pauline avait sept ans environ. Elevée par sa mère dans la crainte et dans l'amour de Dieu, elle croissait en science, en sagesse et en beauté. Elle était le bonheur et l'orgueil de son père. Il fallait la voir, après la prière faite à haute voix par le curé, dans le grand salon du château, venir tous les soirs recevoir à genoux la bénédiction du vieux prêtre, et se jeter ensuite dans les bras du marquis et de la marquise, qui ne pouvaient assez la combler de baisers et de caresses. Le ciel était à Espertilloux, lorsque, dans toute la France, les châteaux tombaient sous le marteau révolutionnaire, ou passaient dans les mains de hardis et déloyaux spéculateurs. Un nuage d'où devait sortir la foudre, s'était amoncelé peu à peu, et l'orage était sur le point d'éclater. Jacques Mossoul dénonça le marquis, assura que le château d'Espertilloux était un repaire d'aristocrates qu'il fallait pendre au plus tôt, et se fit déléguer pour aller prendre possession du château et du domaine. Les bandes qui l'accompagnaient, alléchées par le pillage, étaient décidées à massacrer les habitants d'Espertilloux, si on faisait la moindre résistance. Le marquis, prévenu à temps, avait compris qu'il devait s'éloigner. Il était parti à la hâte, pendant la nuit, avec sa femme, sa petite Pauline et le vieux curé.

Mossoul avait abandonné les vivres et le vin à sa bande affamée, mais il avait veillé à ce qu'aucun meuble ne fût enlevé. Il avait adroitement mis dans ses intérêts quelques officiers municipaux, et s'était fait nommer maire de Cazeaux, à la place du marquis, lequel, par ses soins, figura immédiatement sur la liste des émigrés. Son père, vieillard presque idiot, lui abandonna la valeur d'une terre de quelques hectares, dont Jacques retira une dizaine de mille francs, et, à l'aide de cette somme, il se fit adjuger le château d'Espertilloux et les métairies qui en dépendaient. Il fut riche, mais il ne fut pas heureux. Sa conscience lui reprochait sans cesse son crime ; il avait toujours devant les yeux la famille dont il avait provoqué lui-même la proscription. Il commença à comprendre combien était lourd et rude le joug du démon, tandis que celui du Seigneur est doux et léger. Sous le Consulat, il vit avec plaisir la secte abominable à laquelle il était affilié, dissipée par la police. Eloigné des impies et des libertins, qui l'entraînaient dans de continuelles orgies auxquelles il n'osait pas refuser de prendre part, il rentra en lui-même, eut un mouvement de repentir, et voulut rendre le château au marquis et à la marquise. Hélas ! il était trop tard, ce digne gentilhomme et sa femme étaient morts en émigration, et on ignorait complètement ce que Pauline d'Espertilloux était devenue.

Jacques Mossoul, que l'on n'appelait plus dans le pays, que monsieur d'Espertilloux, tomba dans un morne et sombre désespoir. Il fuyait tout le monde : il s'enfonçait pendant des journées entières, un fusil sur l'épaule, dans une vaste forêt qui touchait à son parc. Le bruit public prétendait que chaque jeudi, à l'entrée de la nuit, il était obligé de s'enfermer dans sa chambre où il était pris d'un accès de folie furieuse. Il aboyait, il hurlait, il blasphémait, il brisait tout ce qui se trouvait sous sa main. Heureusement pour lui, le concordat avait permis à tous les prêtres exilés de rentrer en France. Le vieux curé Lartigue vint reprendre possession de son ancienne paroisse de Cazeaux. Quelques personnes charitables lui firent connaître le repentir de Mossoul, et la vie déplorable qu'il menait. Il se fit répéter plusieurs fois le récit des accès auxquels Jacques, dit monsieur d'Espertilloux, était sujet, et comme il avait une grande expérience des phénomènes de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, ce vénérable prêtre comprit immédiatement la maladie du nouveau seigneur de Cazeaux ; et prit la résolution d'employer tous les moyens possibles pour l'en guérir.

Mossoul avait vu d'abord avec effroi le retour du curé Lartigue ; il avait même été sur le point de céder à des mouvements irréfléchis d'une violente colère, et d'écrire à l'archevêque d'Auch, pour obtenir un jeune desservant. Cependant il avait fini par se calmer, et il avait promis à sa mère, non-seulement de ne pas s'opposer à ce que l'abbé Lartigue fût réinstallé, mais encore de lui faire une visite. C'était là que Dieu attendait Jacques Mossoul. Le vieux prêtre se montra doux, bienveillant et affable. Il gagna facilement la confiance et l'estime du nouveau maître d'Espertilloux, qui se plaça, et bien lui en valut, entièrement sous sa direction. Le curé de Cazeaux avait administré, à leur heure dernière, le marquis et la marquise d'Espertilloux. Quant à la jeune Pauline, il l'avait confiée à une dame respectable, qui avait disparu avec l'enfant sans dire où elle allait. Il calmait les terreurs de Jacques Mossoul, et se rendait exactement chaque jeudi auprès de lui pour ne le quitter que le vendredi au matin. L'abbé Lartigue avait rendu, avec le consentement de Mossoul, un compte exact de ce qui se passait à ses supérieurs, et il en avait reçu des pouvoirs extraordinaires dont il usait avec une rare prudence. Par suite de ses conseils, Jacques avait épousé Laure de Saint-André, orpheline sans fortune aucune. Cette jeune fille était une de ses pénitentes ; elle avait consenti à devenir la femme d'un homme qui se regardait comme maudit, à la condition que le château et le domaine d'Espertilloux seraient rendus à l'héritière de leurs anciens maîtres, quand on l'aurait découverte. La tendre sollicitude de l'abbé Lartigue déjà plus que septuagénaire, vint à bout de calmer peu à peu les frayeurs diaboliques de Jacques, et

apporta dans cette famille un peu de sérénité. Laure était très pieuse. Dieu lui donna une fille, que le vieux curé baptisa du nom de Pauline.

L'Empire venait de tomber. Louis XVIII octroyait la charte et constituait la chambre des pairs. Le préfet du Gers, appelé à indiquer les personnages de son département capables d'occuper un banc à la chambre haute, avait mis en tête de la liste Jacques Mossoul d'Espertilloux, riche propriétaire, membre du conseil général, maire de sa commune, et toujours occupé des améliorations à apporter au sort des classes laborieuses. Mossoul d'Espertilloux fut donc élevé à la pairie avec le titre de marquis. Ce fut alors qu'il eut besoin des conseils et des prières du curé Lartigue. Des assauts effroyables lui furent livrés par le démon. Le nouveau marquis se voyait environné de monstres qui le menaçaient et qui l'accablaient d'outrages. Ils le traitaient d'homme sans foi, sans honneur, sans loyauté, de voleur, d'assassin d'une vieille famille noble dont il usurpait les titres, dont il possédait injustement les propriétés. Ils allaient même jusqu'à le renverser dans son salon et le rouer de coups. Le curé, après avoir consulté l'archevêque, multiplia les moyens en usage dans l'Église, et fut assez heureux pour guérir Mossoul.

Vers 1820, dans le mois de septembre, une chaise de poste vint s'arrêter à la porte du presbytère de Cazeaux. Une femme de trente ans environ en descendit, suivie d'un homme de quarante ans et d'un



LE CURÉ DE CAZEAUX.

garçon d'une douzaine d'années. Elle demanda l'abbé Lartigue et fut introduite auprès de lui. En l'apercevant, elle succomba à la plus vive des émotions, et se jeta dans ses bras. Le curé avait reconnu Pauline d'Espertilloux; c'était elle en effet. Réfugiée à Limbourg, chez une dame qui l'y avait emmenée, elle en avait épousé le fils, le baron Émile de Ruitzen. Les premières années de son union avaient été fort heureuses; elle était uniquement occupée à donner les soins les plus délicats à son fils Paul, et à faire la joie et la consolation de son époux. Vers 1819, un journal, contenant le compte-rendu d'une séance d'ouverture des chambres françaises, leur avait appris que parmi les pairs il y en avait un du nom d'Espertilloux avec le titre de marquis. Pauline ne se connaissait aucun oncle qui eût pu hériter du titre de son père. Le baron écrivit au ministre de l'Intérieur, et sut par lui que le pair de France, du nom d'Espertilloux, était du département du Gers, et qu'il vivait ordinairement dans son château d'Espertilloux, situé sur la commune de Cazeaux. La baronne de Ruitzen-d'Espertilloux s'était alors décidée à un voyage dans son pays natal avec son mari et son fils.

Qui pourrait dépeindre la joie du vieux curé! Il s'écriait : « Maintenant, ô mon Dieu, vous pouvez laisser mourir en paix votre serviteur; j'ai retrouvé celle que je faisais chercher dans tous les coins de l'Europe. Elle est là sous mes yeux, je la vois, je la

bénis. » Il fit immédiatement avertir Jacques Mossoul qui, accompagné de sa femme et de sa fille, vint déposer aux pieds de la baronne de Ruitzen, les clés du château d'Espertilloux, et tous les papiers concernant les domaines qui en dépendaient. Les larmes de Mossoul, celles de sa femme et celles de la petite Pauline, touchèrent vivement l'héritière des marquis d'Espertilloux; elle et son mari accordèrent sans hésiter, un pardon sollicité avec tant de résignation et d'humilité. Le pair de France voulait partir pour Paris avec sa famille, et aller se mettre à la disposition du Roi. Le baron et la baronne de Ruitzen s'y opposèrent, et ne voulurent rentrer à Espertilloux qu'avec Mossoul et sa famille. Le vieux Lartigue fit entendre raison à Jacques, et bientôt les deux familles n'en firent plus qu'une. Le curé mourut, comme meurent les bons prêtres, et Jacques le suivit de bien près dans la tombe. Paul, baron de Ruitzen-d'Espertilloux, qui avait été fiancé à Pauline, marquise d'Espertilloux, fut déclaré par le Roi, héritier de la pairie du marquis, et autorisé à ajouter à son nom de baron de Ruitzen, le nom de marquis d'Espertilloux.

Vers la fin de 1829, le mariage de Paul et de Pauline était béni dans l'église de Cazeaux par l'archevêque d'Auch.



DÉPART DU MARQUIS D'ESPERTILLOUX.

Le marquis d'Espertilloux habite avec sa femme le vieux manoir de ses aïeux maternels. Il n'est plus pair de France, puisque la pairie est morte en 1848. On le dit fort attaché à la branche aînée des Bourbons. Il est néanmoins maire de Cazeaux, où sa charité est inépuisable. Son dévouement dans une épidémie lui a valu dernièrement la croix de la Légion-d'Honneur qu'il a reçue des mains de Napoléon III. Lui et sa femme sont fidèles à Dieu et fidèles aux hommes, car ils savent *qu'infidèle à Dieu, l'homme est toujours prêt à être infidèle à l'homme.*

A. DAVID.

LES MALADIES DES VÉGÉTAUX UTILES

C'est dans les intervalles de santé qu'il convient de prendre des mesures efficaces contre le retour de la maladie; à ce point de vue, il est opportun de donner un coup d'œil rétrospectif aux maladies dont viennent d'être atteints plusieurs végétaux utiles, spécialement la pomme de terre et la vigne. A l'époque ou la maladie de la pomme de terre a éclaté en Irlande, et s'est répandue dans toute l'Europe, on avait oublié la pre-

mière invasion de cette maladie : rappelons sommairement les faits.

Tandis que la pomme de terre se propageait lentement dans le reste de l'Europe, tandis qu'en France notamment, un préjugé à peine déraciné faisait regarder ce tubercule comme propre exclusivement à l'engraissement des porcs, la Belgique, cette terre classique de la bonne culture, en avait compris immédiatement les avantages. Dérogeant à la loi d'alternance, base des assolements rationnels, les paysans flamands avaient, dès le début, abusé de la pomme de terre. De là, la maladie qui en 1765 envahit, sous le nom de *frisole*, les champs de pommes de terre, dans le Brabant et les Flandres. L'Académie de Bruxelles mit au concours des prix importants à cette occasion; nous avons lu avec attention plusieurs des mémoires écrits à cette époque, en latin, en flamand et en français, sur la maladie des pommes de terre. Elle y est très correctement décrite, avec ses caractères tels qu'ils se sont reproduits de nos jours ; on l'attribue à ce seul fait que *la terre est lasse* de la pomme de terre; on en conclut qu'il faut, d'une part ne la faire revenir dans les assolements qu'à de plus longs intervalles, de l'autre la régénérer par la voie des semis. Les faits ont pleinement confirmé la vérité de cet aperçu et la justesse de ces conclusions. Si à cette époque la maladie n'a sévi qu'en Belgique, c'est que partout ailleurs, le sol n'était pas fatigué de reproduire; la cessation graduelle et définitive du mal montra que le seul remède efficace avait été signalé dans la régénération, par les semis, des graines des meilleures variétés. A la seconde invasion du mal, généralisé en Europe par cela seul que les mêmes causes amènent les mêmes effets, tout cela était oublié ; peut-être quelques-uns de ceux qui s'en souvenaient eurent-ils des motifs personnels pour n'en rien dire. Un déluge de brochures et d'articles de journaux agricoles inonda la Grande-Bretagne, l'Irlande, la Belgique, la France et l'Allemagne, à propos de la maladie des pommes de terre; le gouvernement britannique dépensa des sommes importantes en enquêtes à ce sujet; il mit en demeure ses premiers agronomes, ses premiers savants, Lindley entre autres, de trouver un remède et d'indiquer des mesures efficaces : ils ne trouvèrent et n'indiquèrent rien du tout. On comprend que tout cela n'aurait point eu lieu, si l'on se fût borné à réimprimer ce que le bon sens flamand avait dit en 1765.

De prime abord, un botaniste belge, M. Morren, attribua la maladie à la présence d'un champignon microscopique, le *Botrytis infestans;* on lui prouva qu'il se trompait, qu'il prenait l'effet pour la cause; ni lui, ni ses adversaires ne guérirent les pommes de terre malades. Sans passer en revue tous les systèmes et tous les traitements inutilement proposés, rappelons ceux qui ont réussi, dans de certaines limites. Au début de l'invasion de la maladie, la chaux en poudre, répandue à faible dose sur les feuilles et les tiges encore humides de rosée, a produit quelques bons effets; mais son emploi a dû être plusieurs fois renouvelé, il a par conséquent coûté fort cher. Aux environs de Namur, M. Tombelle-Lomba a obtenu plus de succès à meilleur marché, en se bornant à couper rez-terre les fanes des pommes de terre attaquées, et à comprimer ensuite énergiquement le sol, soit par le piétinement, soit à l'aide du rouleau. Le procédé de M. Tombelle-Lomba a reçu des applications sur une très grande échelle en Angleterre et en Irlande. Il est en définitive le seul qui, sans frais exagérés, ait produit un effet utile, appréciable, bien que fort incomplet : on n'a rien de plus à enregistrer comme résultat des rames de papier noircies et des millions dépensés en recherches sur les causes de la maladie des pommes de terre et les moyens de la guérir.

Un fait constaté par l'analyse chimique confirme la manière de voir des agronomes flamands, en 1765, quant aux causes du mal. La pomme de terre est celle des plantes cultivées qui enlèvent au sol le plus de potasse, principe qu'elle ne lui rend sous aucune forme; car, les tubercules sont consommés intégralement, et les fanes desséchées, abandonnées sur le bord des chemins d'exploitation, sont même rarement portées à la fosse au fumier; le sol où la pomme de terre revient à de trop courts intervalles s'épuise de potasse ; il devient impropre à cette culture, tout en restant fertile par rapport aux autres plantes cultivées; la pomme de terre ne peut qu'y devenir malade. Nous saisirons cette occasion pour faire connaître un moyen de renouveler la potasse dans le sol, partout où il existe des carrières exploitées de pierres granitiques; ces pierres, on le sait, sont riches en potasse; mais ce principe s'y trouve engagé dans des composés insolubles. En Belgique, il existe dans la province du Hainaut, près des bourgs de Lessines et Quenast, des carrières de granit gris, exploitées sur une très grande échelle, pour le pavé des villes et des grandes routes; de là, de véritables collines de débris de granit, dont on ne tire aucun parti. Quelques cultivateurs éclairés ont formé de ces débris, des *fouées*, analogues aux fouées de charbon de bois; avec un peu de tourbe et de houille en poussière, combustibles à bas prix dans le Hainaut, ils ont fait chauffer jusqu'au rouge ces monceaux de fragments de granit. Alors, au moyen d'un pompe lançante, ils ont inondé les tas incandescents en produisant de fortes explosions. Il en est résulté des cendres grossières très riches en potasse rendue soluble par la calcination du granit; ce genre d'amendement peu coûteux, a aidé à faire disparaître dans les environs de Lessines et Quenast, la maladie des pommes de terre.

Mais le moyen réellement salutaire, celui qui, combiné avec un meilleur assolement, a eu pour résultat de faire disparaître le fléau, c'est l'emploi persévérant des semis. Une petite digression à ce sujet nous paraît ici tout à fait indispensable. Il faut semer de préférence les graines de pomme de terre provenant des fruits verts sphériques récoltés sur les plantes qui ont fleuri les premières; le flétrissement des tiges et le passage des fruits du vert au brun sont les indices

de la maturité des graines; celles-ci sont séparées de la pulpe par la macération dans l'eau. Elles sont ensuite séchées à l'ombre, et conservées pour être semées au printemps. Elles ne donnent la première année que des tubercules fort petits. Ces tubercules plantés l'année suivante donnent, sans transition, des produits d'une abondance extraordinaire, qui rentrent au bout d'un an ou deux dans les conditions ordinaires des bonnes espèces, en restant bien moins accessibles que les anciennes aux atteintes de la maladie. Il est facile de semer tous les ans et d'avoir ainsi à sa disposition pour la plantation, à chaque printemps, de petits tubercules d'espèces régénérées et portées à leur maximum de fécondité. Partout où le sol est sain, et où le climat local est plutôt tempéré que froid, il vaut mieux planter à la fin de l'automne que de retarder la plantation jusqu'au printemps de l'année suivante. A Bruxelles, l'une des meilleures variétés de pommes de terre a été obtenue de semis par M. Jacobs, dont elle porte le nom, dans son jardin du faubourg Saint-Gille. Lorsque la première récolte de pomme de terre Jacobs fut arrachée en présence d'une commission dont l'auteur de cet article faisait partie, il semblait que la terre se fût littéralement changée en pommes de terre. Les racines des touffes plantées à près d'un mètre en tout sens les unes des autres, avaient fini par se rejoindre sous terre; chaque touffe portait de cinquante à soixante pommes de terre rondes, de la grosseur du poing. Cette force exubérante de production ne devait pas se soutenir, on le savait bien: mais la pomme de terre Jacobs n'en est pas moins restée l'une des plus productives, et en même temps une des plus nourrissantes, soit pour l'homme, soit pour les bestiaux. Son mérite spécial, c'est d'avoir les yeux à fleur de peau, ce qui rend également facile de nettoyer les tubercules, s'ils sont destinés au bétail, et de les peler sans perte, quand on doit les préparer pour la nourriture de l'homme. Notons qu'il importe, lorsqu'on élève constamment des pommes de terre de semis, d'adopter pour les plantations celles dont les tubercules ont les yeux le moins enfoncés; les autres se nettoient mal; ils retiennent du sable qui agace et use les dents des bestiaux; ils causent des pertes considérables lorsqu'on les pèle avant de les livrer à la cuisine. Il résulte de l'exposé qui précède, qu'en cette occasion comme en beaucoup d'autres, après avoir fait longtemps fausse route, on a fini par où il eût fallu commencer.

La maladie de la vigne est d'un autre caractère que celle des pommes de terre; elle a évidemment, sinon pour cause, au moins pour symptôme évident et constant, la propagation à la surface des feuilles, des sarments et des grappes, de deux cryptogames parasites, l'*Oïdium-Tuckeri* et l'*Erésyphe*. Ces cryptogames sont-ils effet ou cause? Ils sont à la fois l'un et l'autre, probablement. La fleur de soufre, injectée sur les feuilles humides de rosée, fait bien réellement disparaître l'oïdium et l'érésyphe: c'est très bien pour les treilles qui donnent le raisin de table; dans les grands vignobles, c'est impraticable. Fort heureusement, la vigne a du tempérament: voyant l'inefficacité des traitements qu'on lui faisait subir, elle a pris le sage parti de se guérir elle-même. En s'abstenant un an ou deux de produire, elle a rétabli ses forces par le repos; la voici qui reprend tout d'un coup sa généreuse fécondité. Ménageons-la: ne lui demandons, par une taille sage, que des récoltes modérées d'ici à quelques années, et la maladie de la vigne, comme celle de la pomme de terre, ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

La betterave, la carotte, la rustique chicorée, ont eu elles aussi leurs maladies: les céréales n'en ont point non plus été exemptes. Mais, au total, n'accusons pas la Providence de la cherté, de la misère qui en est la suite: elles n'ont pas pour base la pénurie des denrées: rien ne manque ni n'a manqué; Dieu n'a pas cessé de bénir le travail intelligent; cette année, nous avons pour la première fois dans les annales agricoles du monde, à enregistrer la faim et la cherté, en présence d'une abondance exubérante de tous les produits. Les maladies des végétaux utiles peuvent être considérées comme évanouies, grâce à la bonté du Père commun: le fléau s'est retiré; quand donc se retirera l'autre fléau bien plus redoutable, le fléau du jeu, de l'agiotage, de la spéculation impitoyable sur la faim et la misère?

A. Ysabeau.

BIBLIOGRAPHIE.

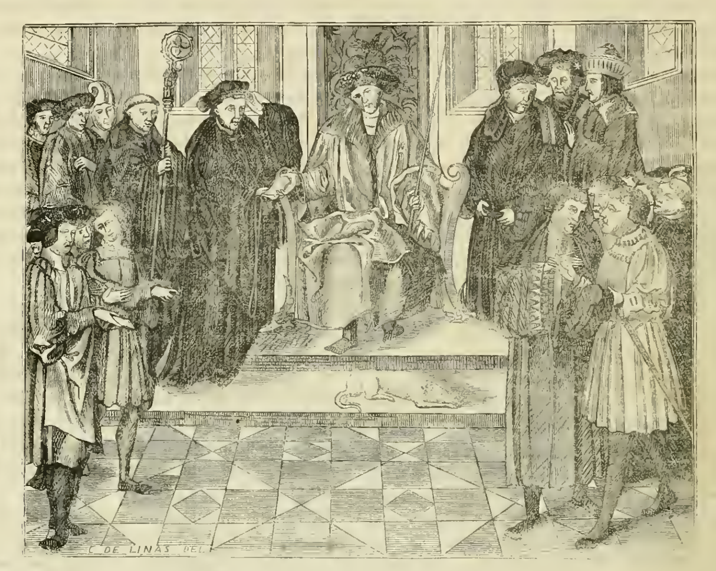
Un écrivain remarquable, un savant consciencieux, qui a, quelquefois déjà, favorisé cette publication de quelques-uns de ses écrits estimés, M. Charles de Chergé vient de publier deux de ces travaux utiles et populaires, après lesquels soupirent toutes nos provinces. L'un est la *Vie des Saints et des personnages d'éminente piété* qui ont laissé dans le Poitou la bonne odeur de Jésus-Christ; l'autre est l'*Histoire des Congrégations religieuses*, d'origine poitevine. Ces deux excellents livres, dédiés au révérendissime évêque de Poitiers, sont accompagnés de planches gravées qui augmentent l'intérêt du texte, et qui seront agréables aux plus humbles lecteurs comme aux savants. Beaucoup de noms illustres: saint Hilaire, sainte Radegonde, saint Fortunat, saint Guillaume, étendent l'intérêt de ce volume au-delà de l'ancien Poitou, et l'histoire des congrégations poitevines est véritablement une portion de notre histoire nationale.

En même temps qu'un excellent *Manuel du Chemin de la Croix*, que publie la Société de Saint-Victor, M. l'abbé Pernelle a mis au jour, chez Paulmier, à Paris, un charmant petit volume intitulé: *Fleurs poétiques de Mai*. Ces nouveaux chants à Marie immaculée respirent le plus tendre amour pour l'auguste Mère de Dieu. Ils sont dédiés au bon serviteur de Marie, M. l'abbé Dufriche-des-Genettes; et leur succès ne peut être douteux.

LA JUSTICE AU MOYEN-AGE. — AUDIENCE D'UN GOUVERNEUR DE PROVINCE

La scène que représente cette miniature nous donne une idée des formes simples et patriarcales en usage dans les tribunaux au moyen-âge. Elle paraît représenter un abbé, qui réclame contre les envahissements d'un gentilhomme à la barbe renfrognée. Mais il n'y a pas là, comme dans les plus simples cours de justice en nos jours, des labyrinthes de siéges, de bancs, de tables, et des escouades d'écrivains avec leur bagage de procédure. Le juge seul est assis, pour représenter la justice en son autorité; les parties sont debout, à droite et à gauche, avec leurs témoins et leurs hommes. Le public n'y encombre pas la salle, pour troubler l'audience du juge, et apprendre, dans les subtilités des parleurs, les procédés au moyen desquels on élude les lois.

Cette justice devait être nette et prompte.



Dessin de M. Ch. Linas, d'après une miniature du seizième siècle.

DIEU ET MON DROIT

(SUITE)

VI.

En 1836, Maxime passa en Afrique. Il se distingua dans plusieurs campagnes, reçut successivement la croix de chevalier, puis d'officier de la Légion-d'Honneur. L'un des plus jeunes chefs d'escadron de l'armée, il fut très grièvement blessé au passage des Portes-de-Fer.

Ramené en France, au bout d'une année des soins les plus dévoués, il était à peine remis de sa blessure. Sa santé avait reçu un tel ébranlement, que le service actif lui devint impossible, et par une suite de circonstances que j'ignore, il quitta la graine d'épinards pour l'habit brodé de préfet.

Tous ceux qui ont habité le département de *** ont conservé le souvenir de l'intelligente et paternelle administration de M. de Nérins.

On parle souvent de la brutalité du sabre; et l'on a raison. Quand le sabre tombe entre des mains vulgaires, elles le manient sans discernement, ne sachant point en user sans en abuser, et goûtant un certain plaisir sauvage à voir incliner devant leur puissance bien des fronts dont elles sentent la supériorité. — Cependant, n'accusez point de cela le sabre, mais bien la nature de ceux qui le portent; mettez toute autre force dans les mêmes mains, elles en abuseront également. Faites de ce sabreur un journaliste, un administrateur, un ministre, vous aurez les rédacteurs du *Siècle*, les burocrates de Bade, les incamérateurs du Piémont.

Où est la pire brutalité?

Au contraire, quand l'épée tombe en de nobles mains, elle semble les ennoblir encore, et les adoucir en même temps. Le commandement exercé dans les camps, précisément parce qu'il compte sur une obéissance joyeuse et sans réplique, a quelque chose de ferme, mais aussi d'amical et de paternel que l'on rencontre rarement chez les chefs purement civils.

Le fait est que Maxime fut un préfet modèle. Il avait pris au sérieux, et tout à fait comme une mission, cette carrière dans laquelle d'autres ne voient qu'une satisfaction donnée à l'ambition et à la vanité. Il avait compris que, pour un homme intelligent et animé d'intentions chrétiennes, il y avait peu de positions où plus de bien pût être fait, et plus de mal empêché ou réparé; — et c'est ce noble attrait qui, l'épée se brisant dans ses mains, 'avait poussé vers l'administration, malgré son goût pour la retraite, malgré une fortune qui lui eût permis de suivre ce goût, malgré son aversion naturelle pour la représentation et la responsabilité, — qui sont bien, l'une la forme, l'autre le fond de la vie d'un préfet.

Dieu seul sait que de services Maxime rendit, non-seulement à son département, mais au pays tout entier, par son activité, son intelligence, son dévouement à la chose publique et son affection vraiment paternelle pour ses administrés. Que de bien modestement accompli à propos de l'assistance publique, des écoles, des collèges communaux, des conseils de fabrique, des cabarets, etc. Quel vigilant et incorruptible adversaire trouvèrent toujours en lui les instituteurs impies et *socialistes*, — le mot existait à peine, mais la chose couvait et grondait sourdement; — les colporteurs de livres irréligieux ou de gravures obscènes, et tous ces démolisseurs de la morale publique, qui travaillaient en paix sous d'autres préfets, très honnêtes aussi, mais seulement *politiques*, et auxquels, pour avoir le sentiment des dangers que courait la société, il ne manquait que l'*œil de la foi*. — Dieu sait enfin combien d'œuvres utiles grandirent à l'ombre, non de sa tolérance, mais de sa justice, et pour ne parler que du bien immédiat des âmes, combien le respect humain perdit de son empire, dans une ville dont le premier magistrat se montrait ouvertement et complètement chrétien; — l'on savait bien que ce n'était point par calcul d'ambition; car ses principes, exagérés aux yeux de l'autorité centrale, avaient plus d'une fois empêché son avancement.

Ils finirent même par le faire destituer. Voici à quel propos.

VII.

Il y avait, dans la ville préfectorale de Maxime, un homme riche et influent, et que les précédents administrateurs avaient singulièrement choyé, surtout aux approches des élections; car il disposait par lui-même ou par ses relations, d'un appoint considérable, qui d'ordinaire faisait pencher la balance électorale du côté où il se portait.

Cet homme était président du tribunal civil. Mais sa conduite privée était un outrage permanent à la dignité de sa profession. Il vivait dans un désordre public et scandaleux.

Maxime se tint d'abord sur la réserve avec lui, par suite de cette espèce de pudeur qui éloigne ce qui est noble de ce qui est vil. — Mais bientôt ce ne fut pas assez. Maxime était frappé de la déconsidération qui s'attachait à la magistrature par suite de l'immoralité de son chef. De quel front d'ailleurs celui-ci pouvait-il prononcer certaines natures de condamnations, devant un auditoire dont pas une personne n'ignorait que M. le président du tribunal vivait chez lui dans un commerce adultère avec madame R... — Un pareil scandale ne pouvait durer. L'autorité supérieure devait être prévenue, et le coupable, traduit devant la cour suprême, pour y être réprimandé, ou plutôt honteusement suspendu, puisque la législation d'alors n'admettait pas, même pour des causes aussi graves, la possibilité d'une destitution.

Maxime avertit le président, et l'engagea amicalement à cesser le scandale de sa conduite, le prévenant que, dans le cas contraire, il serait obligé d'aviser. Fort de son influence et de sa vieille impunité, le président n'eut que du mépris pour ces avertissements: « La vie des citoyens devait être murée; le soin de sa conduite n'appartenait à personne; et certes les tentatives d'*inquisition* de M. le préfet ne trouveraient pas bon accueil auprès de la religion éclairée de M. le Garde des Sceaux. »

Maxime n'en alla pas moins de l'avant.

Le ministre n'hésita point. Les élections approchaient. Le président, inquiété seulement, passerait sans sourciller, à l'opposition. Il en connaissait le chemin; il en venait. Par là, le collége de *** serait compromis, ce qui parut un beaucoup plus grave malheur que le scandale permanent de la magistrature d'une ville importante avilie dans son chef.

Le résultat des démarches de Maxime fut donc que le crédit du président grandit de cent coudées, et que Maxime fut *appelé à d'autres fonctions*.

VIII.

A côté de l'indignation qu'ils éprouvèrent de cette destitution, dont le motif n'échappait à personne, les amis de Maxime se réjouirent pour lui: il allait enfin se reposer, — accorder à sa santé des ménagements dont elle avait besoin, et que la vie publique ne comporte pas; visiter les chefs-d'œuvre des arts, et les merveilles de la nature, — lui dont l'âme d'élite était si bien faite pour apprécier tout cela; — jouir de sa fortune, savourer la douceur d'un loisir occupé, ne plus obéir et ne plus commander à personne, mais être tout à lui-même et à ses amis.

Ainsi raisonnent les gens du monde. Pour eux, un état n'est jamais qu'un pis-aller; ils n'en comprennent pas le sens élevé. Du moment qu'une fortune indépendante permet de s'en passer, et que l'on n'est point ambitieux, le *far niente*, un *far niente* intelligent, littéraire, artistique, mondain, voyageur, voilà l'idéal de la vie!

Ainsi ne raisonnait pas Maxime. Il était entré dans l'administration, parce qu'il y voyait beaucoup de bien a faire. Tout humble qu'il fut, il savait qu'un peu de ce bien, avec la grace de Dieu, il

l'avait accompli. Il savait aussi que beaucoup restait à faire dans cette voie, et que son successeur ne l'entreprendrait pas; car on aurait soin de le choisir peu scrupuleux, et surtout on ne le prendrait point parmi ces fanatiques qui risquent, par leurs exagérations, d'attirer au gouvernement de fâcheuses affaires, et de faire manquer une élection.

Son cher département, dans lequel il était né, qu'il aimait tant et dont il était aimé, allait être administré par un homme qui le dirigerait comme une chose; qui oublierait, — que dis-je? qui ne saurait pas qu'un préfet aussi a charge d'âmes, et que si, à la fin de son administration, il n'a pas fait avancer le bien et reculer le mal, il est un serviteur inutile.

Une autre préfecture fut offerte à Maxime, plus importante peut-être que celle qu'il quittait. C'eût été presque de l'avancement.

Maxime refusa, non par une puérile rancune, — mais parce qu'il sentait qu'il entrerait dans son nouveau département les mains liées pour ce bien que tant d'honnêtes gens ignorent, et que lui, qui le connaissait, devait poursuivre avant tout. Il serait précédé incontestablement par le bruit de sa destitution. L'autorité qu'il représenterait serait, par cela seul, déconsidérée auprès des honnêtes gens qu'indignerait la lâcheté d'un tel désaveu; — elle serait désarmée auprès de tous ces malheureux qui, sans l'attaquer directement, en veulent à la moralité et à la foi des populations. Ceux-là sauraient qu'en la personne du président, ils avaient d'avance gagné leur procès contre Maxime; qu'ils pouvaient agir en paix, sûrs de le trouver indulgent, s'il était devenu prudent, de le faire destituer de nouveau s'il se montrait incorrigible.

D'ailleurs, c'était à son département que Maxime voulait surtout se dévouer. — Une idée lui vint tout à coup : « Ils croient qu'ils me peuvent empêcher de faire du bien à mon cher département! Ils seront simplement pour moi l'occasion de leur en faire un plus grand et plus durable. »

Et il partit pour l'Italie.

IX.

Ses amis, toujours les mêmes, pensèrent qu'il allait promener ses loisirs sur les bords enchantés des lacs de Lombardie, où sa famille avait des relations; qu'après un tour d'artiste, de littérateur et de pèlerin à travers les merveilles de la Péninsule, il reviendrait, ramenant une jeune et riche épouse, pour aller abriter son bonheur dans le gothique manoir qu'il tenait de ses aïeux.

Lui, n'avait pris que le temps de faire une retraite de huit jours à la Grande-Chartreuse de Grenoble. — Rapidement mûrie par la grâce, dans un cœur qui avait toujours été tout à Dieu, sa résolution était d'aller étudier la théologie à Rome, au centre du monde catholique, puis d'y recevoir les Ordres sacrés, s'il en était jugé digne. Une fois prêtre, il reviendrait dans sa ville natale, absoudre et consoler ceux qu'il avait autrefois défendus par son épée et gouvernés par son intelligence.

Comme Drouot, à qui nous l'avons déjà comparé, Maxime n'avait jamais été marié; — non qu'il fût d'humeur peu sociable, ou qu'il redoutât en égoïste les charges qu'entraîne le mariage. Cette nature dévouée ne pouvait nourrir un semblable sentiment. Non, c'est pour les joies même du mariage, c'est pour cette tendresse qui, si légitime qu'elle soit, lui semblait devoir absorber, et enlever à Dieu une trop grande partie de lui-même, c'est pour ce que d'autres, appelés moins haut, rêvent et ambitionnent devant Dieu, — c'est pour tout cela que l'âme véritablement virginale de Maxime éprouvait une sorte de répulsion et de terreur dans laquelle il vit comme une vocation au célibat.

Le soldat, d'ailleurs, n'est-il pas un prêtre aussi? Ne sera-t-il pas plus brave encore et d'une bravoure plus joyeuse en face de la mort, quand il s'appartiendra tout entier à lui-même, et qu'il ne sentira pas, pleurant dans quelque ville lointaine, *animæ dimidium suæ*? Maxime avait conservé le souvenir de sa première campagne; il se rappelait toujours à quelles angoisses sa pauvre mère avait alors été en proie. Il ne voulait pas, en se mariant, préparer à une femme, plus tard peut-être, à des filles, de semblables douleurs. — Et puis surtout la divine Providence, qui avait des vues sur lui, voulait se le réserver libre, pour le jour qu'elle attendait, et où le voici arrivé.

Nous n'entrerons pas dans de grands détails sur la vie de Maxime à Rome. Il était redevenu étudiant; et l'habitude qu'il avait conservée, au milieu du commandement, d'obéir à Dieu, lui rendit facile ce retour à la discipline scolaire. Tour à tour assis sur les bancs de la *Minerve* et du *Collége Romain*, rédigeant ses cours, explorant les bibliothèques, visitant Rome, non en curieux, mais en chrétien, aimant à baiser cette poussière tout imprégnée du sang des martyrs, Maxime vivait à Rome dans cette liberté occupée, si favorable à ceux qui, comme lui, se vouent un peu tard au sacerdoce et dont l'âge ou la santé supporteraient difficilement, peut-être, le régime claustral du séminaire.

X.

Au bout de cinq ans, il était prêtre. S'il eût suivi le mouvement de son cœur, et cet attrait qui retient à Rome tous ceux qui ont goûté de cette vie si richement et si exclusivement catholique qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, Maxime se fût fixé dans la ville éternelle. Il y eût certes trouvé un théâtre où son zèle et sa charité se fussent déployés largement. La présence de notre armée surtout eût rendu précieux les services d'un prêtre comme Maxime.

Néanmoins cet attrait même parut un piége à Maxime et à son confesseur. — L'homme, qui dans le bien ne recherche que sa douceur, quitte le principal pour l'accessoire. Le principal, c'est le dévouement. Celui de Maxime était providentiellement ré-

servé à son pays natal. — Il s'arracha donc aux délices pieuses de Rome, et 1850 le revit à ***, où il est encore.

XI.

Il ne voulut s'attacher à aucune paroisse exclusivement. Selon une expression empruntée à sa première profession, il devait servir de *corps de réserve* à toutes les paroisses et à toutes les œuvres. Sauf une très faible somme reservée pour ses besoins personnels, toute sa fortune, — elle est très considérable, — est versée, sous des formes diverses, dans le sein de Dieu. Il y a la part des pauvres, celle des écoles, celle des hospices, la part des églises ou chapelles à construire, à restaurer, à embellir, la part des presbytères à réparer, un riche denier pour la Propagation de la Foi, etc., etc.; — puis des fonds destinés aux cas imprévus, comme une fondation à laquelle, en contribuant largement, on peut imprimer un rapide développement, une misère exceptionnelle que quelques centaines de francs peuvent tarir dans sa source.

Mais ce qui est surtout à la disposition et de la ville et du département, c'est le ministère de Maxime; c'est sa parole, c'est son zèle, c'est tout lui-même. — Aux approches des grandes fêtes, il élit domicile dans les confessionnaux, pour soulager ses confrères accablés sous le poids consolant des confessions. Un vicaire est-il malade, un aumônier vient-il à manquer à l'hôpital ou au collége, l'abbé de Nérins est toujours là pour les remplacer; et l'on assure plaisamment que les collégiens, ravis de l'esprit et de la charmante piété de leur aumônier suppléant, font des vœux peu chrétiens pour que, de temps à autre, le titulaire se casse une jambe ou soit pris de la goutte.

Les sermons de charité, il les prêche sans se faire prier, et sans se formaliser jamais d'être pris de raccroc et comme pis-aller. Il est toujours prêt pour faire les retraites de première communion, pour donner une mission dans quelque village, bien sauvage ou bien corrompu. Il est le prédicateur ordinaire de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul; les apprentis, les vieillards, les militaires, les membres de la sainte Famille ne jurent que par lui. L'enfant du peuple ne quitta jamais la chambre de l'abbé de Nérins, qui vient de le confesser presque à son insu, tant cette opération qu'il redoutait lui a paru douce et facile, sans aller chanter les louanges du bon prêtre, aux champs, à l'atelier, et le soir à la veillée devant les voisins réunis, — ce qui attire à l'homme de Dieu, qui n'a garde de s'en plaindre, une recrudescence de clients rustiques.

Les jeunes lions de ***, qui sortent du collége, et seront millionnaires un jour, sont fiers d'aller voir l'abbé de Nérins, un homme *si comme il faut*, qui a été officier supérieur et préfet; — et l'abbé de Nérins ne leur épargne pas les plus dures vérités. — Plusieurs lui doivent d'avoir quitté leur vie oisive et ennuyée pour une honorable profession. Tous retirent de ses entretiens un respect pour les choses saintes, un amour de Dieu et des pauvres, un désir de devenir dignes du nom de chrétiens, une entente de la vie, toute une provision de bons sentiments qui les rend et meilleurs, et plus aimables, et plus utiles, et plus heureux.

Il s'attache surtout à tuer en eux le respect humain; il leur raconte quelquefois son histoire et les engage à prendre, eux aussi, pour devise : *Dieu et mon droit!*

XII.

Aucun événement extraordinaire n'est venu accidenter la retraite de l'abbé de Nérins. Il en rend grâce au Ciel, car il n'a jamais recherché les émotions, ni ce que l'on appelle le côté dramatique de la vie. — La même succession de devoirs simples, et qui sembleraient pénibles, si l'on ne savait qu'il les accomplit pour Dieu et avec Dieu; le soin des âmes; une influence qui se compose, non-seulement de tout le bien qu'il accomplit comme prêtre, mais de tout le bien qu'il a fait ou voulu dans ses deux précédentes positions; — cette considération qui s'attache à toute vie d'accord avec elle-même, où l'on sent que Dieu seul a toujours été servi dans des carrières diverses seulement en apparence; — enfin la piété du chrétien portée à cette hauteur et à cette puissance qui en fait la piété du prêtre; — voilà une esquisse affaiblie de ce qui fait de l'abbé de Nérins l'habitant considérable de ***, celui dont la perte serait un malheur public.

Voilà, dans ceux de ses résultats que nous avons notés, dans tant d'autres que nous avons passés sous silence, que nous ignorons, que le regard seul de Dieu discerne au fond des consciences, qui ne se sont pas encore produits, et qui se continueront dans l'avenir par un enchaînement béni que rien n'arrêtera, — voilà le fruit d'une parole chrétienne, recueillie par une oreille chrétienne, et ayant servi à organiser chrétiennement toute une vie.

Oh! quelle idéale perfection, quel bonheur inconnu depuis des siècles, régnerait dans une société dont chaque membre chercherait, comme Maxime, à rattacher à Dieu tous ses droits, ne voyant ses droits que dans ses devoirs, mais se montrant dans l'accomplissement de ceux-ci, aussi pieusement intraitable que tant d'autres le sont dans le maintien des droits les plus douteux!

Vous, du moins, ami lecteur, que cette simple histoire ne vous ait pas été contée en vain! Que vous n'ayez pas, inutilement pour votre âme, contemplé cette noble figure! Déclarez une guerre à mort au respect humain, même à ses nuances les plus discrètes, à celles qu'une prudence mondaine se plaît à exalter. Aimez à planter dans les âmes le drapeau de la fermeté chrétienne. Et surtout qu'il soit si profondément enraciné dans votre cœur, qu'on ne l'en puisse arracher qu'avec la vie!

EUGÈNE DE MARGERIE.

LA FEMME D'UN POLTRON

Ce n'est pas seulement de nos jours qu'on a vécu en France sous la pression des émeutes. Cette épidémie a paru sous tous les gouvernements faibles, hésitants, incertains. Elle a produit la floraison, sous toutes les formes, d'un despotisme qui ose se présenter en missionnaire de liberté et ne laisse personne libre. Sous les gouvernements réguliers, un certain nombre d'hommes, désignés par les voies légales, est obligé de porter les armes et de composer, sous le nom de soldats, la force publique. Dans les émeutes, le premier meneur venu vous accoste, vous présente un sabre et vous fait marcher. Nous l'avons vu en 1830; et celui qui se cache pour éviter d'être entraîné où il n'a que faire, passe pour un poltron.

Dans nos mœurs un peu fières, c'est une insulte. On comprend qu'elle soit lancée à l'homme qui, par devoir obligé de combattre, fuit devant l'ennemi et se montre lâche, quoique, pourtant, n'ait

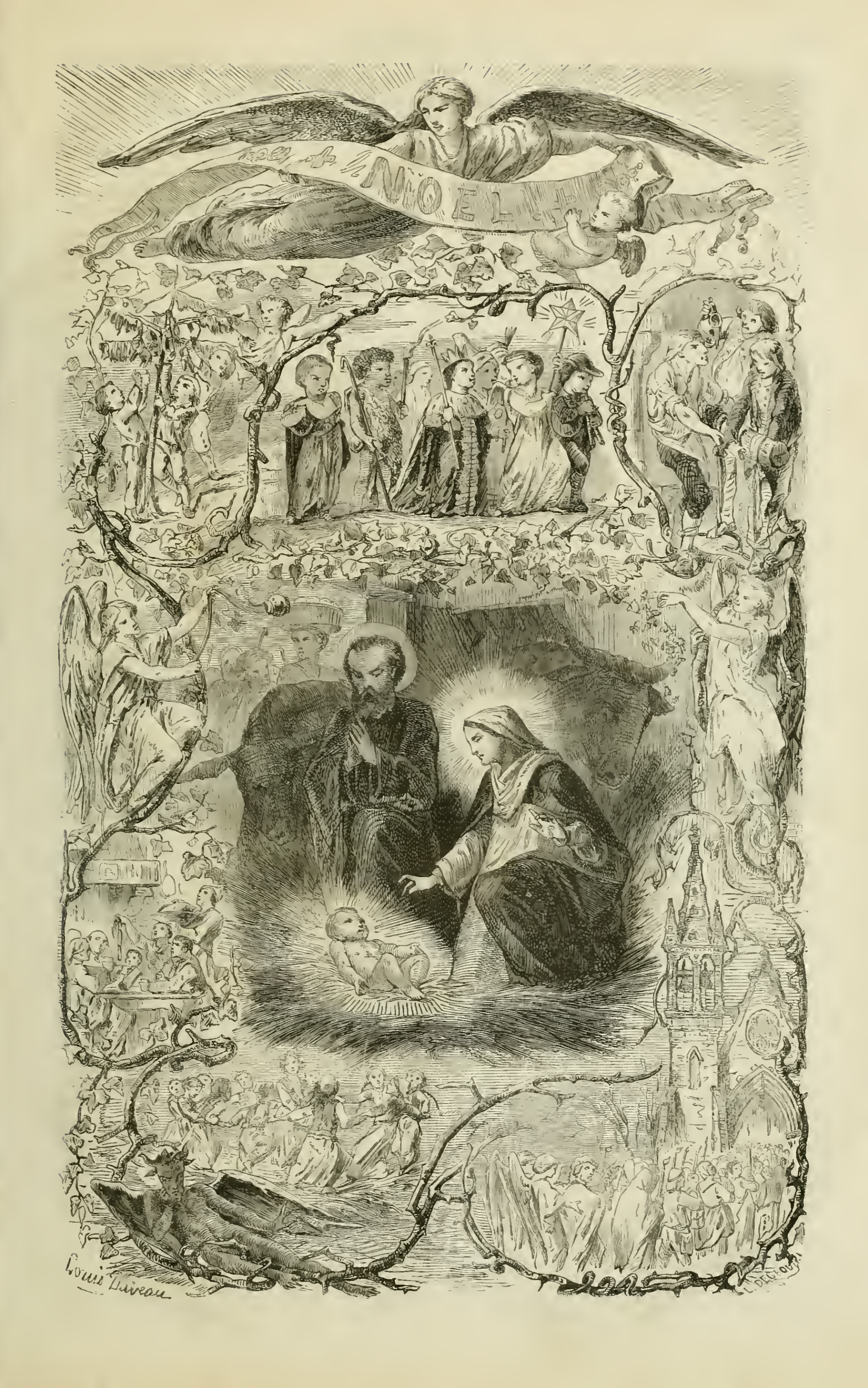


pas du cœur qui veut. Mais qu'on traite de poltron un homme que rien n'intéresse à chercher le péril, c'est un abus de mots.

Or, pendant que les partis qui désolaient la France sous le triste règne de Charles VI, faisaient semi-périodiquement leurs insurrections, qu'on n'appelait pas encore le premier des devoirs, trois drapiers de la cité, équipés pour l'échauffourée, vinrent un jour solliciter le boulanger Denis Pyot, leur voisin, lui annonçant pour cette fois un grand coup et un succès qui leur amènerait de bons priviléges. Le boulanger, grand travailleur, refusa l'invitation, encouragé par sa femme qui avait assez de force pour n'être pas héroïque. On se battit sans lui, pendant que les voisines disaient à la boulangère qu'elle était la femme d'un poltron. — C'est plus rassurant, répondit-elle, que d'être la femme d'un fou.

Le soir, hélas! les voisins trouvèrent qu'elle avait raison; les trois drapiers, dans la bataille, avaient été pris et pendus, comme rebelles.

La direction du *Dimanche des Familles* a bien voulu nous permettre de donner à nos abonnés la belle planche de Noel, qui orne la gracieuse bibliothèque-musée diriger par Mme la comtesse DE BASSANVILLE.


NOEL
Louis Duveau

L'ETOILE MYSTERIEUSE

(SUITE)

III. — LE BARON DE LA TOUR-LANDRY.

Sur un grand banc de pierre qui meublait la cour de l'hôtel de M. de La Tour, se tenait assis un personnage de notre connaissance.

C'était le sergent des Watchmen, le grand et maigre Parkinson, qui faisait, à l'ombre d'un sorbier constellé de ses ombrelles rouges, ce que dans le langage militaire on appelle *le planton*.

Pour tromper les ennuis de l'attente, Parkinson avait noué connaissance avec un magnifique épagneul, hôte ordinaire du banc de pierre. La meilleure intelligence régnait entre l'homme et le chien; le sergent s'évertuait en vain à trouver, dans le vocabulaire patronymique de la race canine, le nom du bel animal dont la physionomie intelligente prouvait au sergent son peu de sagacité. A chaque appel il secouait les oreilles d'une façon visiblement négative.

Quand ce jeu eut fatigué Parkinson, il se créa une autre occupation. Il compta les fenêtres, les degrés, les modillons de la façade de l'hôtel, et se mit à suivre consciencieusement de l'œil les développements des arabesques qui ondulaient en feuilles et en fleurons le long des frises.

— Par ma foi, c'est un bel hôtel, presque un palais, se dit le sergent, qui mesurait le beau à la multiplicité des jours et des ornements, et qui avait l'habitude de tout ramener à des probabilités arithmétiques.

L'éloge donné par le planton à l'hôtel de M. de La Tour était mérité à un autre titre.

C'était un corps de logis flanqué de tourelles, rayé en perpendiculaire de pilastres cannelés, coupé d'étage en étage par des entablements, et bordé, à son sommet, d'une galerie d'appui ajourée. Les supports, consoles et modillons se montraient de haut-relief, en figurines d'hommes, d'animaux, et en mascarons empruntés au côté bachique de la théogonie païenne. Des rinceaux de lierre et de pampre se tortillaient en spirales dans les angles des principales saillies. Les frises étalaient une fabuleuse flore de pierre éclose sous le ciseau des jardiniers fantaisistes de la sculpture; au milieu de cette végétation hybride perchaient des névroptères, et couraient des sauriens non moins fabuleux que leurs appuis. Aux moulures des fenêtres s'accrochaient les tiges serpentines, et sonnaient les clochettes évasées de liserons à délicat parenchyme.

Au-dessous du linteau de la porte était posé un écu de pierre, dont les tailles reproduisaient les émaux des armes héraldiques des Maillé de La Tour-Landry : *D'or à trois fasces ondées de gueules*. L'édifice était une des plus jolies créations civiles de la Renaissance, qui en a produit beaucoup pour compenser son infériorité quand elle est appliquée aux édifices religieux.

Parkinson contemplait donc l'hôtel, lorsqu'un grondement de l'épagneul, suivi d'un coup de heurtoir, le tira de son inaction.

Un homme vêtu de noir entra, portant un paquet scellé au sceau du maire.

— Pour M. le baron de La Tour-Landry, dit le survenant.

Le sergent allongea le bras par un geste arrondi, et s'apprêta gravement à saisir le paquet. Mais il avait compté sans l'épagneul.

Happant les papiers, l'animal ne fit qu'un bond jusque sur le repos du perron à doubles degrés conduisant au rez-de-chaussée.

Le porteur, stupéfait d'abord, prit bientôt le parti de rire.

Le sergent, furieux de ce mauvais tour, se mit à la poursuite de l'épagneul pour reconquérir le paquet. Le chien semblait avoir des ailes, et on aurait pu à la rigueur, démêler, dans ses aboiements, des accents ironiques! Essoufflé, en nage, exaspéré, le sergent croyait, par une manœuvre savante, bloquer le fugitif dans un recoin, lorsque, s'élançant par une fenêtre entr'ouverte, le messager de nouvelle sorte échappa aux poursuites.

— Tonnerre! s'exclama le mystifié. Je suis un sergent ridiculisé par cet hypocrite roquet; quelle figure vais-je faire devant le capitaine! Ah! brigand, ah! scélérat, continua-t-il en montrant le poing à la fenêtre par où le chien avait disparu.

— Allons, consolez-vous, dit une voix, bientôt suivie de l'apparition du baron lui-même. Black est souvent mon commissionnaire, et il ne fait jamais d'indiscrétion. Pardonnez-lui cette espièglerie.

Parkinson s'inclina, mais il avait trop de rancune pour oublier ainsi.

Quand M. de La Tour eut disparu, Black, n'ayant plus rien à faire, revint tranquillement à sa place sur le banc et sous le sorbier; il n'avait pas la conscience de l'offense dont il s'était rendu coupable envers son nouvel ami. Mais celui-ci, au moment de la sortie du porteur, lança un coup de pied à l'épagneul. Black esquiva la botte du sergent et s'enfuit dans la rue. Parkinson, craignant alors une autre mésaventure, le vol ou la perte de Black, s'élança sur ses traces.

En ce moment un officier de police, conduisant une femme d'un certain âge, passait devant l'hôtel de M. de La Tour. Le chien effaré, s'élança étourdiment dans les jambes de cette femme, et lui faisant perdre l'équilibre, roula avec elle sur le sol. Femme et épagneul ne faisaient plus qu'un peloton, comme leurs cris confondus ne faisaient plus qu'un

son, duo bizarre : hurlements et doléances: l'épagneul aboyait de peur; sa victime poussait des gémissements lamentables. En tombant, elle s'était fait à la tête une assez grave blessure.

Parkinson, qui redoutait avant tout la fuite de l'épagneul et ses conséquences, saisit l'animal au cou, et le ramena à l'hôtel. L'officier de police ramassa la blessée toute sanglante. Avec l'aide du sergent qui, libre de tous soins, s'empressa de témoigner de son humanité, il la conduisait sous l'un des *alloirs* du voisinage, lorsqu'une fenêtre de l'hôtel de La Tour s'ouvrit. Le baron, sa femme et sa fille Marguerite, belle jeune fille de dix-neuf ans, blanche et élégante comme la fleur étoilée dont elle portait le nom, montrèrent leurs visages dans l'encadrement des meneaux.

Le baron donna l'ordre d'introduire la blessée dans l'hôtel; bientôt madame de La Tour surveillait le pansement nécessité par l'équipée de l'épagneul, et, en voyant l'évanouissement causé par la perte du sang se dissiper, elle acquit la certitude que l'accident n'aurait pas de suites.

Ces soins provoquèrent chez l'inconnue un vif sentiment de gratitude, qu'elle exprima en un mauvais anglais mélangé d'expressions françaises.

M. de La Tour et sa femme parurent surpris et heureux.

M. de La Tour tira à part l'officier de police :

— Cette femme est étrangère, française probablement, dit-il: qu'en savez-vous?

— Rien, milord, si ce n'est qu'elle est, comme vous le disiez, française d'origine, et qu'après avoir mené, depuis Douvres jusqu'à Londres, l'existence d'une mendiante, elle était sans asile et sans pain. Trouvée hier soir au coin d'une des rues de la ville par les Watchmen, elle a été déposée au corps de garde; je la conduisais devant le schériff à la juridiction duquel elle appartient.

— Sa détention n'a pas d'autre cause? répliqua M. de La Tour.

— Pas d'autre, milord.

— Et si je vous demandais de me la laisser, en lui assurant des secours pour la diriger sur le lieu où elle va, ou pour la garder à mon service?

— Je répondrais à Sa Grâce qu'elle débarrasserait la geôle d'une bouche dont elle n'a que faire.

— En ce cas, c'est bien, et vous n'avez plus à vous en occuper.

Quand le sergent Parkinson eut repris son poste sous le sorbier, et fait sa paix avec Black qui n'y mit pas de rancune; quand l'officier de police fut parti, et la blessée tout à fait revenue à elle, ce qui ne tarda guère, sa chute lui ayant causé plus de peur que de mal, le baron fit un signe à ses gens. Tout le monde sortit : et il resta seul avec la baronne au pied du lit de la blessée.

Celle-ci ne savait comment exprimer sa reconnaissance, et elle y dépensait le peu d'anglais qu'elle possédait.

— Vous êtes de France, lui dit le baron avec bienveillance, et en s'exprimant dans sa langue maternelle.

— Bon Dieu, reprit l'inconnue, est-ce que ce serait à un seigneur de mon cher pays que je devrais assistance?

— Vous avez deviné, ma bonne femme, et je vous avouerai que ce qui m'a décidé à vous réclamer, c'est précisément votre accent et l'origine qu'il m'indique.

— Eh quoi! je ne serais pas conduite à l'asile des pauvres et des vagabonds? répliqua l'interlocutrice du baron, avec une joie mitigée par une légère appréhension.

— Non. Je vous donnerai les moyens de gagner l'endroit vers lequel vous vous dirigez, ou bien si vous pouvez vous rendre utile ici, vous entrerez à mon service.

— Bonté du Ciel! répondit l'inconnue en joignant les mains, je ne méritais pas un pareil bonheur, mon cher seigneur.

— Il n'y a rien là de bien surprenant. J'ai reconnu que vous étiez originaire de France, et si mon séjour en Angleterre ne m'a pas faussé la mémoire, vous devez être de l'Anjou?

— Monseigneur ne se trompe pas : en effet, je suis née dans le bourg de Châteauneuf.

— A quelques lieues seulement d'une de mes terres : vous voyez que vous êtes deux fois ma compatriote.

Les paroles de M. de La Tour, toutes naturelles qu'elles fussent, amenèrent sur le visage de l'étrangère une expression de surprise inquiète.

— On vous nomme? ajouta le baron.

— Jeanne Ardent, monseigneur, répondit l'inconnue en hésitant, car elle avait dit la moitié d'une vérité et la moitié d'un mensonge. Comme correctif, et à titre de composition avec sa conscience, elle ajouta :

— C'est ainsi qu'on me nommait.

— Eh bien! que décidez-vous? avez-vous un but à atteindre, un pays éloigné à gagner?

— Je poursuis un but, monseigneur, mais je ne sais si je réussirai; quant à ma destination, je n'en avais pas d'autre que celle de Londres.

— Si l'affaire qui vous amène réclame des démarches et du crédit, vous pouvez compter sur moi, Jeanne, car je sais combien les pauvres gens ont de peine à se faire rendre justice, loin de leurs appuis naturels.

— Ce n'est pas une affaire, monseigneur, c'est...

— Qu'est-ce donc? répliqua M. de La Tour surpris.

— Un vœu!

— Allons, je vois, dit en souriant M. de La Tour, que, si je ne me trompe, rien ne s'oppose à ce que vous restiez attachée à ma maison. Quand vous serez remise, on vous dira ce que vous aurez à faire. Madame la baronne de La Tour s'en charge.

— De La Tour! vous êtes monseigneur le baron de La Tour! s'exclama Jeanne en se dressant sur

son séant, et en témoignant une vive agitation.

— Eh bien? fit le baron étonné.

— De Maillé, de La Tour-Landry! continua la blessée du même ton.

— Sans doute, je vous ai dit que j'avais une seigneurie dans l'Anjou, tout près de Chateauneuf, votre pays.

— Pardon, monseigneur, pardon; encore un mot.

— Faites, ma brave femme, répliqua M. de La Tour, qui crut à une surexcitation momentanée causée par la blessure.

— Vous êtes le parent et l'allié de la famille de M. de La Porte?



Cette femme est étrangère, française probablement... (Page 433).

— C'est vrai. Et avant que je n'eusse quitté la France, j'étais le voisin du marquis; mais pourquoi cette demande?

Jeanne parut visiblement embarrassée.

— C'est que ma famille doit tant à messieurs de La Porte... balbutia-t-elle, que je serais doublement heureuse d'être tirée de peine par quelqu'un de leur famille.

Le baron parut se contenter de l'explication, et se retira en compagnie de la baronne dans son cabinet.

Madame de La Tour, avec la finesse qui caractérise les femmes, avait observé l'étrangère, et elle eut la conviction qu'un motif important inspirait ses informations et son voyage à Londres. Sans en rien dire à son mari, elle se promit de vérifier l'exactitude de son opinion, ne fût-ce que pour savoir sur qui tombait sa compassion.

Amédée Aufauvre.

(La suite prochainement.)

HISTOIRE NATURELLE. — LE JASEUR DE BOHÊME

Les deux charmants oiseaux que vous voyez doucement perchés sur cette branche, sont deux jaseurs, ainsi nommés à cause de leur babil.

Le jaseur n'est point un habitué de nos campagnes. Rarement même on le rencontre en France, et il paraît que les quelques individus que l'on y trouve à de longs intervalles, et presque toujours solitaires, sont de jeunes imprudents qui ont perdu la bande à laquelle ils appartenaient. Dire de quel pays est cet oiseau, ne serait pas chose facile, malgré le nom qu'il porte. On a probablement cru en Autriche qu'il venait de la Bohême, parce qu'on le voit d'ordinaire arriver de cette direction ; mais, en Bohême, on serait tout aussi fondé à le regarder comme de la Saxe, et en Saxe, comme du Danemack ou des autres régions baignées par la Baltique. Ce qu'il a de certain, c'est qu'on ignore encore où il niche.

Peu d'oiseaux sont gracieux comme le jaseur. De la taille d'une alouette, il a l'œil vif et brillant, mais plein de douceur, quoique rouge et se détachant au milieu d'une bande noire qui s'étend de l'œil sur la gorge et tout autour du bec. La



couleur vineuse de son cou, de son dos, de sa poitrine, de sa tête relevée d'une belle huppe, et la couleur cendrée du croupion, sont entourées d'un cadre émaillé de blanc, de jaune et de rouge, formé par les différentes taches des ailes et de la queue. Celle-ci est jaune à son extrémité ; les pennes des ailes sont noirâtres, marquées de blanc et de jaune. Elles ont un caractère extrêmement singulier, et qui seul suffit pour faire reconnaître cet oiseau parmi tous les autres ; ses pennes secondaires ont le bout de leur tige élargi en un disque ovale, lisse et rouge, absolument comme la cire d'Espagne

C'est surtout à l'approche de l'automne que les jaseurs se mettent en campagne. Dans toute l'Allemagne et même en Italie, on les voit alors fendre l'air en nuées tellement épaisses, « qu'ils en cachent quelquefois le soleil, » dit Buffon, sans doute avec un peu d'exagération. Mais il s'en faut de beaucoup que leurs émigrations soient régulièrement périodiques ; souvent même ils ne paraissent que tous les cinq ou sept ans, sans que l'on puisse en assigner une cause plausible. Pendant leur voyage, ils se nourrissent de baies molles, et ils choisissent de préférence celles du raisin, du troène, des rosiers, du genévrier ; ils mangent également des pommes, des sorbes, des figues, et en général, tous les fruits charnus et fondants. Ils ne se quittent jamais et se prêtent mutuellement aide et protection, car on a remarqué qu'ils ont une sorte de tendresse les uns pour les autres, et cela, indépendamment des sexes.

Le jaseur passe pour stupide : l'est-il en effet ? Plusieurs en doutent. Ce qu'on peut affirmer, c'est

qu'il est sans défiance, et, conséquemment, toujours prêt à donner dans le piége qu'on lui tend. Si jamais il vous arrive de rencontrer un de ces oiseaux, approchez doucement ; il vous regardera faire sans la moindre émotion. Si vous avancez la main pour le saisir, il changera bien de place, mais il n'ira pas loin ; à une seconde attaque de votre part, il répondra par la même tactique ; vous pouvez même répéter plusieurs fois la même opération, sans l'impatienter et le faire fuir : il semblera jouer avec vous. Seulement, si vous désirez en faire la capture, vous prendrez une branche longue et légère, à l'extrémité de laquelle vous attacherez un bout de fil ; de ce fil vous formerez un nœud coulant ; vous approcherez le lacet, et sans trop de peine, vous parviendrez à le passer autour du cou de l'oiseau. C'est le moyen dont se servent les enfants en Allemagne, pour prendre les jaseurs. Quelquefois encore, ils substituent au nœud coulant un gluau ordinaire, fixé dans une entaille légère au bout de la baguette.

Prisonnier, le jaseur de Bohême prend son parti, si l'on a soin de le nourrir grassement ; car il est d'une étonnante voracité, avalant tout ce qu'on lui présente : pain, pommes de terre cuites, viandes et fruits. Il arrive même, lorsqu'il est content de son fournisseur, qu'il oublie l'air des champs et dédaigne la liberté qu'on veut lui rendre.

J.-V.

LES DOUZE FRÈRES

TREIZIÈME SIÈCLE.

I.

La neige tombait sur les montagnes de la Bohême, et la teinte livide des cieux abrégeait encore les jours déjà si courts de l'hiver. Le château d'Egra, situé sur le sommet d'un rocher, recevait encore les derniers rayons de lumière, mais ils ne pénétraient point dans les salles profondes et voûtées, où régnaient l'obscurité et le silence.

Les sentinelles veillaient sur les remparts ; quelques soudoyers devisaient dans la salle d'armes, penchés sur le feu qui éclairait à la Rembrandt leurs mâles visages ; les servantes filaient dans la salle commune du manoir, et la châtelaine, fuyant leur présence, s'était retirée dans la salle des chevaliers, qui servait d'ordinaire aux banquets solennels. Un grand feu en illuminait seul, par intervalles, les murs sombres, tapissés d'armures et de trophées de chasse ; la flamme mobile, dansant sur les parois, semblait animer ces panoplies muettes, et l'on croyait voir, par intervalles, briller des yeux sous les casques, les bannières remuer leurs plis, et les membres de fer s'agiter dans l'ombre. La cheminée immense était soutenue par les statues de saint Adalbert, l'apôtre de la Bohême, et du saint martyr Wenceslaüs : au-dessus de l'âtre on lisait ces mots, auxquels la flamme pétillante donnait plus d'énergie : *Des feux de la géhenne éternelle, délivrez-nous, Seigneur!* Près du foyer, la châtelaine était assise dans un grand fauteuil ; pensive, silencieuse, elle serrait sur sa poitrine son petit enfant, qui dormait du plus tranquille sommeil.

Jadis, Ludgarde, la châtelaine d'Egra, était belle entre toutes les filles de la Bohême : les poëtes célébraient sa beauté, les chevaliers portaient ses couleurs, et les plus nobles et les plus vaillants osaient seuls prétendre à son alliance.

Peu d'années se sont écoulées, mais un jour suffit pour flétrir la fleur, et la beauté de Ludgarde s'est fanée sous le souffle glacé du chagrin ; pendant cette soirée d'hiver, pâle, pensive, elle regarde dormir son fils, et les larmes roulent de ses joues pâles sur les joues fraîches et roses de l'enfant.

L'horloge du beffroi venait de sonner sept heures, quand une jeune fille, attachée au service de Ludgarde entra, tenant une lampe à la main, et elle dit respectueusement à sa maîtresse :

— Messire Udalric vient d'arriver...

— Qu'il entre ! j'ai hâte de lui parler, répondit Ludgarde.

Elle fit approcher un siége, et bientôt un vieillard, revêtu du costume ecclésiastique, entra dans la salle. Son visage portait l'empreinte de la fatigue et de la tristesse ; des flocons de neige argentaient son vêtement noir ; il salua la châtelaine avec l'affection d'un père et la gravité d'un prêtre.

— Eh bien, mon père ? demanda-t-elle avec anxiété... eh bien ?

— Madame et chère fille, répondit le vieillard, j'ai accompli le but de mon voyage ; j'ai vu celui vers qui vous m'avez envoyé.

— Mon mari ! s'écria-t-elle, vous l'avez vu, vous lui avez parlé ? Oh ! mon père, ne me tenez pas en suspens !

— Je suis allé jusqu'au manoir de Frédenberg, situé, comme vous le savez, sur les limites de la Franconie et de la Bohême, et là, j'ai rencontré le seigneur margrave : je lui ai transmis vos paroles, ma fille, je lui ai offert l'oubli du passé ; je lui ai dit que vous l'attendiez avec une tendre affection, qu'une vie nouvelle pouvait commencer pour vous...

— Ah ! mon père, avez-vous tout dit ? Sait-il que je l'aime, malgré ses torts, autant que je l'aimais le jour où le prêtre posa ma main dans la sienne ! le sait-il ?

— Oui, ma fille, car la chaste affection d'une

épouse peut être exprimée par les lèvres d'un prêtre; il le sait, et pourtant...

— Pourtant, il me chasse de son cœur et de sa maison! une autre a pris ma place.

— Vous ne l'ignoriez pas, ma fille.

— Non, mais j'espérais encore!

En disant ces mots, l'épouse trahie versa des larmes, car elle aimait toujours celui qui la répudiait, et qui déchirait sans pitié son cœur fier et fidèle.

Le prêtre la regardait avec compassion; il reprit enfin :

— Ma fille, les exemples des grands sont perfides. Votre mari, en se livrant à une vie licencieuse, ne fait que suivre les traces de son maître et suzerain. Sa maison, comme celle de l'empereur Frédéric, est remplie de trouvères, de baladins, de femmes sans pudeur; ses jours sont consacrés aux querelles et aux combats, ses nuits sont remplies par les festins et les fêtes.

— Que le Seigneur lui pardonne! dit tristement Ludgarde. Ma vie à moi se passera à prier pour lui et à élever notre cher enfant.

— Hélas! noble dame, reprit Udalric, je ne vous ai pas tout dit : le Seigneur éprouve ceux qu'il aime...

Elle le regarda avec angoisse, en pressant plus étroitement son fils sur sa poitrine. Le petit enfant s'était réveillé; il ne parlait pas encore, mais il regardait sa mère avec des yeux où l'amour devançait la pensée.

— Parlez, dit-elle, la grâce d'en Haut me fortifiera.

— Le margrave redemande son fils; il veut l'élever auprès de lui, et avant peu de jours, il viendra le chercher.

A ces mots, l'épouse, douloureusement résignée, disparut; la mère, irritée, forte, inflexible, resta seule.

— Qu'il vienne! dit-elle, qu'il vienne, et il me tuera avant que je consente à lui livrer mon fils! Jamais, père Udalric, jamais! Livrer Gottfried à son père, le jeter dans cette caverne d'iniquités, parmi les baladins maures, les astrologues juifs et les femmes perdues, avilir son âme précieuse, dont je suis responsable devant Dieu! Non, mon enfant, lumière de mes yeux, tu ne quitteras pas ta mère! Les fortes tours, les remparts d'Egra, ne sauraient peut-être te défendre; mais une fraude légitime, armure des faibles, te protégera! enfant chéri, seule affection de mon cœur, toi qui remplaces pour moi le père, la mère, l'époux que j'ai perdus, on passera sur mon cadavre avant que d'arriver jusqu'à toi!

II.

Huit jours s'étaient écoulés; le guet qui veillait au sommet du beffroi d'Egra, signala une cavalcade qui gravissait le sentier sinueux et s'avançait vers le château; en tête du cortége flottait une bannière aux armes de Frédenberg, et le margrave marchait à sa suite. On alla prendre les ordres de la châtelaine :

— Que mon époux et seigneur soit admis dans le château, dit-elle avec calme, et qu'on l'introduise dans la salle des chevaliers.

Elle fut obéie, et peu d'instants après, le margrave entra, la visière levée, dans la salle où son épouse l'attendait, environnée de ses demoiselles d'honneur. Elle avait pâli en le voyant, et lui-même parut se troubler; mais, reprenant son assurance, il lui dit d'un ton bref :

— Dame, vous savez quel motif m'amène auprès de vous. Je viens reprendre mon fils; il convient qu'il soit élevé dans la maison de son père, afin qu'il fasse de bonne heure apprentissage de chevalerie.

Ludgarde attacha sur son mari un regard ferme et doux :

— Venez, dit-elle, venez le reprendre.

Et elle marcha vers un cabinet qu'une portière séparait de la grande salle. Là, un étrange spectacle se présenta au margrave. Six berceaux remplissaient cette pièce; dans chaque berceau se trouvaient deux enfants, vêtus de même, et si exactement semblables entre eux, que l'œil même d'une mère n'eût pu les distinguer.

— Prenez votre fils, dit Ludgarde à son mari.

Il la regarda, hésitant; mais il réprima les paroles violentes qui montaient à ses lèvres, et il alla d'un berceau à l'autre, prenant les enfants entre ses bras, les examinant, les tournant, mais en vain, il ne pouvait distinguer son héritier. Il cherchait en vain, dans ces traits enfantins, la ressemblance de sa race : tous ces petits enfants de six mois se ressemblaient : ils avaient les mêmes yeux noirs, des joues blanches et roses, une bouche ronde humide de lait, des traits non formés, et qui semblaient attendre encore les derniers coups de ciseau du sculpteur; il passait de l'un à l'autre, mais inutilement; quelques-uns de ces enfants pleuraient, comme le fils d'Hector, à la vûe du panache flottant du chevalier; d'autres riaient à l'aspect de ses armes brillantes, mais rien ne décelait en eux l'héritier d'un grand nom et d'une race puissante. Ils étaient tous pareils, comme les agneaux d'une même brebis.

— Vous vous jouez de moi, madame, s'écria le margrave; je ne puis reconnaître mon fils parmi ces douze enfants, mais vous le connaissez, et je vous ordonne de me le désigner!

— Je le connais, dit-elle, oui, car la mère seule connaît son enfant; mais je mourrais de mille morts avant que de vous le montrer! Ma bouche sera paralysée, ma main se desséchera, avant que je prononce un mot, avant que je lève un doigt pour vous désigner mon enfant! Ecoutez-moi : quand vous m'avez épousée, j'étais jeune, vous me trouviez belle, j'étais l'unique héritière d'un vaste domaine, et je vous aimais; pourtant, vous m'avez abandonnée et trahie; j'ai été, par vous, abreuvée d'outrages; vous m'avez quittée pour vous livrer en liberté à vos passions; je vous ai tout pardonné, je vous ai conservé un cœur fidèle, je vous ai fait offrir la paix et la réconcilia-

tion; je pourrais encore beaucoup supporter, beaucoup pardonner : mais, entendez-le bien, jamais, jamais je ne vous livrerai mon enfant! Plutôt que de l'abandonner aux mains corruptrices de ceux qui vous entourent, je le laisserais confondu pour toute sa vie avec les fils de mes bons vassaux, dont j'ai fait ses compagnons et ses frères; avec eux, il labourerait la terre, il travaillerait à la sueur de son front, mais il resterait pur et pieux, et je l'aimerais mieux, humble laboureur craignant Dieu, que fier chevalier, vivant à la cour des empereurs hérétiques et corrompus! Vous l'entendez : je vous refuse mon fils, seule consolation que Dieu m'ait réservée, âme précieuse dont je lui rendrai compte!

Elle se tut, et personne ne parla. Le margrave, en murmurant de sourdes malédictions, examina encore les enfants, mais en vain; et vaincu par une femme, accablé par le souvenir de ses fautes, il quitta le château, et reprit avec sa suite la route de Franconie.

III.

Ceci se passait pendant les premières années du treizième siècle. La châtelaine d'Egra continua à vivre délaissée; mais la solitude de son manoir était animée par les douze enfants qu'elle élevait en frères, et parmi lesquels nul ne distinguait son fils. A tous elle prodiguait les mêmes soins, la même tendresse : les craintes maternelles avaient dompté en elle les élans involontaires du cœur, et personne n'aurait pu remarquer une caresse, un mot, un regard adressé à un enfant en présence de ses frères. Tous étaient aimés, nul ne semblait préféré. Elle leur avait fait prendre, par la voie du sort, les noms des douze Apôtres, et chacun d'eux n'était connu que par le nom du saint patron qu'il avait au ciel.

Elevés par Ludgarde, couvés par son amour, ils étaient pieux et bons, et le désir des grandes choses s'éveillait déjà dans leurs cœurs; ils prêtaient volontiers l'oreille aux récits venus des pays lointains, et souvent, quand on leur parlait de la Terre-Sainte, de Jérusalem humiliée, du saint tombeau retombé aux mains des Infidèles, ils s'écriaient :

— Mère, laissez-nous partir! Nous voulons combattre pour le Christ, Dieu le veut!

Elle les embrassait en se jouant, et souriait à leur vaillance enfantine; mais un jour, un vieil écuyer accourut vers elle et lui dit :

— Noble dame, venez au haut des remparts, vous verrez un spectacle nouveau; des enfants prêchent la croisade, et les *douze apôtres* les suivent!

Elle court, car par les douze apôtres, on distinguait dans le pays ses enfants, tous si chers à son âme, et parmi lesquels s'en trouvait un, si particulièrement aimé. Du haut des remparts, elle vit dans la plaine d'Egra, une multitude innombrable : c'étaient des enfants de tout âge, depuis l'adolescent, jusqu'au petit enfançon de cinq à six années. Ils marchaient en bon ordre en chantant : *Seigneur, exaltez la chrétienté, rendez-nous la vraie croix!* En tête, sur un char orné de draperies, était assis un beau garçon de douze ans, entouré de gardes cuirassés, et portant l'épée, il semblait commander avec un plein pouvoir à cette armée enfantine qui voulait aller conquérir le saint Sépulcre.

L'œil d'une mère a bientôt discerné ses enfants. Ludgarde vit, à la suite du jeune chef, les douze frères, bien reconnaissables à leurs tuniques couleur de pourpre, et aux chaînettes d'argent qu'ils portaient autour du cou.

— Mes enfants! s'écria-t-elle en leur tendant les bras.

— Oh! madame, répondit le vieil écuyer, ils ne reviendront plus! C'est miracle ou maléfice, je ne saurais le dire, mais pourtant où passent ces enfants, les autres les suivent et ne s'en séparent plus. Ils abandonnent père, mère, nourrice, parents, amis; on ne peut les garder sous clé; ni les prières, ni les menaces ne les retiennent! Ils vont conquérir le saint Sépulcre! Et qui le sait? la victoire est peut-être réservée à ces innocents [1].

Ludgarde n'entendit pas davantage; elle se fit ouvrir les portes du château, descendit rapidement le roc escarpé, et arriva dans la plaine où l'armée défilait en ordre :

— Mes enfants! s'écria-t-elle, en traversant les rangs, mes fils, revenez! ne quittez pas votre mère!

Les douze frères l'entendirent, ils virent ses larmes, ses bras tendus vers eux, et ils hésitèrent :

— Nous voulons aller à Jérusalem délivrer le sépulcre du Seigneur; ô mère, douce mère, laissez-nous aller! s'écria l'un d'eux.

— Nous passerons la mer à pied sec, dit un autre, qui semblait déjà pénétré des prophéties répandues parmi cette troupe innocente.

— Mère! nous reviendrons bientôt! dirent-ils tous ensemble.

— Non, enfants, répondit-elle, il faut revenir! Retournez avec moi, mes fils chéris, et plus tard, plus tard, quand vous serez grands, vous irez à la croisade.

Elle les suppliait par sa voix, par ses larmes; ils ne résistèrent pas, et se séparant de l'armée des croisés-enfants, ils suivirent Ludgarde. Quand ils furent rentrés au château, ils lui racontèrent avec l'enthousiasme de leur âge que ces enfants, venus de tous les points de l'Europe, conduits par un enfant comme eux, se rendaient dans une plaine auprès de Paris; que, de là, ils devaient aller à Marseille, et s'y embarquer pour la Palestine; mais que Dieu, content de leur bonne volonté, sécherait pour eux les abîmes de la mer, et les conduirait triomphants sur les remparts de Jérusalem. Jésus n'avait-il pas béni les petits enfants? Leur ange gardien devait les conduire, et le bon Dieu ferait tomber les murs devant eux.

— Quel malheur de ne pouvoir partir avec eux!

[1] Voir sur la *Croisade des Enfants*, Michaud, Mathieu Pâris, vicomte de Vaublanc, etc.

s'écriaient les frères! Oh! douce mère, que de choses nous aurions à vous raconter au retour!

— Plus tard! répéta-t-elle; maintenant, mes fils chéris, allez dormir en paix sous le toit de votre mère, et priez pour ces petits orphelins. Hélas! que leurs mères sont à plaindre!

Les enfants obéirent, et quand tout le monde fut retiré au château, Ludgarde entra doucement dans la vaste chambre où reposaient les douze frères. Leurs douze lits étaient surmontés chacun de l'image d'un apôtre. Elle regarda ces fronts endormis, ces yeux clos, ces bouches entr'ouvertes; elle écouta le souffle régulier de ces poitrines... peut-être s'arrêta-t-elle avec plus d'amour devant un des enfants; mais son ange gardien seul fut témoin de cet aveu involontaire où se trahissait son amour maternel.

Le lendemain, elle fut réveillée par de grands cris; ses serviteurs accoururent vers elle en versant des larmes, et messire Udalric, prenant la parole au nom de tous, s'écria avec angoisse :

— Noble dame, les enfants sont partis! Ils se sont enfuis par la poterne qu'ils savaient ouvrir, et, sans doute, ils ont rejoint les enfants-croisés. Ils en parlaient avec tant de feu! ils n'auront pu résister au désir de les retrouver!

— Ils sont partis! tous? demanda Ludgarde avec une anxiété inexprimable.

— Tous!



LE MARGRAVE DE FRÉDENBERG.

— Oh! mon fils! mon Gottfried bien-aimé.

En prononçant ces paroles, elle s'évanouit; ses femmes l'entourèrent et la portèrent sur son lit. On envoya de toutes parts à la recherche des enfants; mais ils n'étaient pas avec l'armée. On les chercha de tous côtés, dans les forêts, dans les défilés des montagnes, mais ce fut en vain; ils s'étaient échappés sans doute par quelque chemin détourné; ni les fils des vassaux, ni le fils du seigneur ne reparurent plus, et la voix qui avait été entendue dans Rama, retentit dans le sein de l'épouse délaissée, de la mère désormais sans enfants.

IV.

Ainsi qu'au commencement de ce récit, la châtelaine d'Egra était assise solitaire, auprès de son foyer; sa main venait d'abandonner le fuseau; elle avait ouvert un livre placé sur une table auprès d'elle, et elle lisait attentivement les tristes paroles de Jérémie :

« Elle a pleuré amèrement durant la nuit, ses larmes coulaient sur ses joues; de tous ses amis, il n'en est pas un qui la console; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée, et se sont faits ses ennemis. »

— Hélas! se dit-elle, n'est-ce pas là mon sort! Le Seigneur l'a voulu; que sa volonté soit faite!

Ses yeux retombèrent sur son livre; elle lut ce passage :

« Ses petits enfants ont été traînés en captivité devant la face d'un dominateur. »

— O mon fils! se dit-elle encore, mes pauvres enfants, où êtes-vous? Et elle repassa dans sa mémoire

ce que la renommée lui avait appris de la croisade des enfants.

Elle les vit, marchant sur les routes, épuisés de fatigue, demandant, à la vue d'une ville, devant les eaux d'un fleuve :

— *Est-ce là Jérusalem ? Est-ce là la mer ?* Et recevant pour réponse :

— *Pas encore! marchez toujours!*

Elle les vit en proie aux angoisses de la faim, aux tourments du repentir, redemandant la maison maternelle, les caresses et les soins qui avaient entouré leur enfance, marchant, sous le soleil et la pluie, les pieds nus, en lambeaux, jonchant de leurs petits cadavres les fossés et les routes, et elle se répéta avec douleur les paroles du Prophète : « Les petits enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre! » Elle vit les survivants dans sa pensée, trahis par deux infâmes, embarqués sur des navires qui devaient, disait-on, les transporter en Syrie, et vendus aux Sarasins comme des esclaves, par ceux à qui ils s'étaient confiés [1]. Elle pleura sur cette troupe innocente, et elle se demanda quel avait été, parmi tant d'infortunes, le sort réservé à son fils.

Elle fut tirée de ces sombres pensées par le bruit de la porte qu'un serviteur venait d'ouvrir :

— Un pèlerin, dit-il, noble dame, demande l'hospitalité. Il revient de la Palestine.

— Faites-le entrer ici, répondit-elle, et dites au maître-queux de préparer le souper : le voyageur aura faim.

Elle se leva pour rendre honneur à son hôte, qui entra presque aussitôt. C'était un homme de haute taille, couvert d'un grossier vêtement dont le tissu ressemblait à celui d'un cilice; le capuchon était rabattu sur son visage, et il tenait à la main un bourdon, surmonté d'une branche de palmier, signe du pèlerinage d'outre-mer. Quand il fut auprès d'elle, cet homme releva son capuce, et dit d'une voix basse et troublée :

— Dame, me reconnaissez-vous ?

Elle frémit : son époux était devant elle.

— Hélas! dit-elle, est-ce bien vous! Après tant d'années, est-ce vous ?

Il se jeta à ses pieds, courbant son front vers la terre, et il lui dit avec des larmes :

— C'est moi, votre indigne et malheureux mari, c'est moi qui viens implorer votre pardon, afin d'oser espérer en la miséricorde du Seigneur!

Elle lui tendit la main :

— Mon époux et seigneur, dit-elle en le relevant, je vous pardonne de toute mon âme. Béni soit Dieu qui vous ramène vers moi! Ah! s'il avait permis que j'eusse pu remettre votre fils entre vos bras !

Elle fondit en larmes; il s'assit à ses côtés et pleura avec elle, en disant :

— Nous parlerons de lui; et soyez sûre, ma noble femme, que je ne puis qu'approuver votre conduite... je n'étais pas digne de posséder l'enfant dont j'avais tant offensé la mère. Mais si vous saviez combien mes remords vous ont vengée! Votre image m'a conduit vers Dieu, et je vous dois jusqu'au repentir qui m'a mène à vos genoux! je vous dois jusqu'à la pénitence qui purifiera, je l'espère, le reste de ma vie.

Elle ne répondit rien, car son âme était accablée par cette entrevue avec l'époux aimé de sa jeunesse, et ne savait si la profonde émotion de son cœur était de la douleur ou de la joie. Il reprit :

— Quand la grâce d'en Haut m'a visité, j'ai fait vœu, pour réparer mes fautes, de faire le pèlerinage de Jérusalem, à pied en mendiant, car je n'osais revenir solliciter votre pardon que je savais ne pas mériter. Mais, arrivé en Palestine, j'ai craint de ne plus vous revoir! J'avais, après avoir vénéré les Lieux-Saints, quitté le bourdon pour l'épée, et dans un combat, livré aux environs de Beyrouth, je fus fait prisonnier. J'étais blessé d'un coup de flèche; on me jeta en prison, et, languissant, sans secours, je crus toucher au terme de ma vie. Une nuit, je dormais d'un sommeil pénible quand un mouvement singulier me réveilla. Je me dressai sur ma misérable couche, et à la clarté de la lune, je vis que je n'étais pas seul. Un enfant était auprès de moi, et, penché sur ma poitrine, il venait de sucer ma blessure. Je crus voir un ange de Dieu, et je m'écriai en allemand :

— Qui êtes-vous, au nom du Ciel?

Il me répondit dans la même langue :

— Un enfant chrétien, prisonnier comme vous. Je vous ai vu apporter l'autre jour dans cette prison, et j'ai entendu dire que votre blessure avait été faite par une flèche empoisonnée; alors je me suis glissé par la fenêtre du cachot, et j'ai sucé la plaie afin de vous sauver...

— O généreux enfant! m'écriai-je, vous mourrez pour moi et par moi!

— Non, me répondit-il avec un sourire céleste, les Sarasins disent que le venin pris par la bouche ne tue pas. Vous vivrez, vous, vous retournerez en Europe, vous serez racheté par ceux de votre nation, et vous porterez de mes nouvelles à ma mère.

— A sa mère ! dit Ludgarde d'une voix émue.

Son époux la regarda avec douleur et continua :

— J'interrogeai cet enfant, et voici son récit que je vous transmets fidèlement :

« J'ignore mon nom, me dit-il, je fus élevé par une noble dame bohême, avec onze enfants que j'appelais mes frères. L'un de nous était le fils de la châtelaine, mais ni lui, ni les autres ne savaient lequel, et nous étions tous nourris par notre mère avec la même tendresse et le même amour. Pourtant nous fûmes ingrats! Un jour nous vîmes passer au pied

[1] Deux marchands marseillais, Hugues Ferré et Guillaume Poce, eurent la perfide pensée de profiter de la simplicité de ces enfants. Ils offrirent de les transporter gratuitement en Orient et les embarquèrent sur sept vaisseaux. Deux de ces navires furent engloutis par une tempête; les cinq autres abordèrent à Alexandrie, où les marchands vendirent ces petits enfants comme esclaves aux Sarasins. Plusieurs de ces enfants furent martyrisés pour la foi, et les autres continuèrent à pratiquer leur religion dans les larmes de la servitude. Les deux négociants, ayant tramé un complot contre l'empereur Frédéric II, périrent dans les supplices.

du château d'Egra, des enfants qui allaient, disaient-ils, conquérir la Terre-Sainte ; nous les suivîmes, en dépit de notre mère, et après bien des fatigues, des dangers, des souffrances sans nom, nous sommes arrivés en Egypte. Et là, bien loin d'aller à la délivrance du saint Tombeau, on nous vendit à des maîtres cruels. Oh ! comme mes frères et moi nous avons regretté notre patrie et notre douce mère! Seul des douze, j'ai survécu ; trois de mes frères sont morts de la peste, deux se sont noyés dans le Nil où on les avait jetés méchamment ; trois autres ont péri de fatigues en traversant le grand désert ; un autre est mort de faim et de soif dans sa prison, et deux ont succombé sous les coups, parce qu'ils refusaient d'outrager le bon Jésus et sa sainte Mère! Saints martyrs, mes frères chéris, priez pour moi ! »

— Et vous, m'écriai-je attendri et n'osant pas lui révéler mon nom.

— Moi ? j'attends la mort, car on veut me faire apostasier. Priez pour moi : voici le jour, il faut que je m'éloigne.

Et léger comme une ombre, cet enfant, mon fils peut-être ! sortit du cachot. Je croyais qu'un ange avait passé dans ma nuit. Je ne le revis plus. Quelques jours après, au matin, j'entendis un faible gémissement auprès de la fenêtre de la prison : je m'y traînai... L'enfant gisait sur le pavé, sanglant, couvert de plaies, et prêt à rendre son âme pure à Dieu. Il m'entendit et me sourit encore :

— Vous le voyez, me dit-il, ils m'ont tué parce que je ne voulais pas servir Mahomet. J'ai voulu vous voir... Je me suis efforcé de venir jusqu'ici... Prenez cette chaîne d'argent, je l'ai toujours cachée sous mes vêtements : portez-la, à votre retour en Europe, à la dame châtelaine d'Egra... Dites-lui que son fils Jean est mort en l'aimant et en priant pour elle.

— Jean ! s'écria Ludgarde en pâlissant ; oh ! c'était notre vrai, notre unique enfant!

Elle saisit la chaîne que le margrave lui présentait, et ouvrant le fermoir par un ressort secret :

— Voici, dit-elle, la relique de la vraie croix que j'ai mise au cou de mon fils! O mon bienheureux enfant martyr ! je ne te reverrai plus ! jamais! jamais ici-bas je ne t'embrasserai ! Mon fils bien-aimé ! mon Gottfried, rappelle ta mère auprès de toi !

Elle succombait à sa douleur; le père, qui n'avait pu reconnaître son fils, mourant sous ses yeux, pleura avec elle ; il gémissait à la fois sur les égarements de sa vie, et sur les châtiments qui en avaient été la suite.

— Il est mort martyr de sa foi, il est mort avec le calme et la confiance d'un ange, et je l'ai pleuré comme si j'avais su qu'il était mon fils, répétait-il à sa femme...

— Hélas! dit-elle, il nous attend au ciel : qu'il me tarde d'y aller !

Ici finit l'histoire. Les deux époux, unis désormais par le saint amour de Dieu, se séparèrent encore sur la terre pour se retrouver éternellement. Le margrave de Frédenberg entra dans l'ordre des Chevaliers Teutoniques, et mourut sous la cuirasse, en pieux chrétien et en vaillant chevalier. Sa femme Ludgarde entra dans la religion des *Pauvres-Dames*, que Claire, la fille spirituelle de François d'Assise, venait de fonder; elle y vécut longtemps dans la pénitence et la prière, et elle mourut de la mort des prédestinés, en invoquant son fils bien-aimé, martyr de Jésus-Christ [1].

MATHILDE TARWELD.

[1] Tout ce récit est de l'histoire.

CAUSERIE

Nous parlions dernièrement de cette force expansive du Catholicisme, qui, semblable aux rameaux vigoureux d'un arbre immense, va couvrir l'univers de sa végétation puissante et de son ombre hospitalière. C'est une pensée familière à tous les enfants soumis de l'Église; ils aiment à entendre parler des triomphes de leur mère. Le dogme de la communion des saints, ce dogme si essentiellement catholique, n'associe-t-il pas les plus humbles et les plus obscurs d'entre nous à ce magnifique mouvement du monde religieux, à cet élan unanime des intelligences et des cœurs vers les splendeurs du ciel ? Aussi l'on comprend bien que le dogme de la communion des saints ait un attrait puissant de conversion pour nos frères égarés. Dernièrement l'héritier d'un des beaux noms de l'Angleterre, le noble Baronnet Robert de Pearsal, l'un des jurisconsultes les plus éminents de la Grande-Bretagne, abjurait le protestantisme entre les mains de Mgr l'évêque de Saint-Gall. On lui demandait quelle avait été la nature particulière de son impression, et en quelque sorte le point précis par lequel la grâce avait touché son cœur, dans l'examen approfondi qu'il avait fait des vérités de la foi, avant de se déterminer à cet acte solennel. — « Ce qui m'a le plus frappé, dit-il, c'est le dogme de la communion des saints, qui fait entre tous les Catholiques, morts et vivants, une si magnifique alliance. J'étais comme isolé dans ce monde ; j'ai maintenant des frères partout, sur la terre et au ciel. »

Comme ce sentiment est en effet capable d'élever et de fortifier les âmes ! De tout le bien qui se fait en ce moment par le Catholicisme, sur tous les points du globe, chacun de nous a sa part devant Dieu. Eh ! comme il est universel, ce bien ! comme il est multiplié ! ses progrès sont constatés, même par les ennemis de notre foi. On ne peut se défendre d'une pensée de légitime fierté, et comme Catholique et comme Français, en lisant ces lignes d'un journal protestant, le *New-York Evangelist* : « On peut dire que les ordres monastiques ont maintenant, en France, leur principe de vitalité. L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre,

l'Amérique, en un mot, toutes les contrées de la terre reçoivent sans cesse le surplus de la France. *La France seule ne reçoit aucune addition du dehors.* Elle fournit, année par année, un abondant contingent de missionnaires aux pays étrangers, et cependant elle ne peut pas bâtir assez de couvents pour la multitude qui désire se dévouer à la vie monastique dans son propre sein. L'histoire de l'Ascétisme signalera dans l'avenir l'état présent de la France comme une période de force et d'épanouissement remarquable.

« Nous voyons les moines apparaître à la cour comme confesseurs. Le clergé reçoit dans ses rangs un prince impérial; les voûtes du cloître donnent asile aux fils et aux filles de la première noblesse de France. On voit s'y retirer des généraux, des hommes de loi, des médecins, des artistes, des hommes appartenant aux classes les plus élevées de la société, et qui se lassent de la vie du monde. Les villes de France sont autorisées par la loi à confier leurs colléges à des communautés religieuses, et les villages en font de même pour leurs écoles. Les ordres monastiques ont rarement eu de plus nombreux et de plus puissants protecteurs. Le développement des sœurs de charité n'a été égalé, à aucune époque, par celui d'aucun autre ordre religieux. Les frères des Écoles Chrétiennes font aussi de grands progrès en France et en Belgique. On leur offre des écoles à diriger en si grand nombre qu'ils ne peuvent les accepter toutes. A Alger, où ils se sont établis, depuis deux ans, ils ont aujourd'hui huit établissements et un noviciat. A Londres, ils ont ouvert une école, l'année dernière. En Prusse, les sujets se présentent en si grand nombre qu'on ne peut les loger, et on est obligé de les envoyer en Belgique. Au Caire, en Egypte, dix frères sont très occupés, et les rapports reçus d'Amérique nous apprennent que New-York seul compte soixante membres de cette institution. »

C'est là, certes, un noble témoignage rendu à la foi de notre patrie. Il n'est pas vrai pourtant que la France soit le centre du mouvement catholique; le *New-York Evangelist* peut l'ignorer, mais nous autres, nous le proclamons bien haut : C'est Rome qui est notre centre. C'est à son foyer que la France a été, dans ces derniers temps, rallumer le flambeau des ordres monastiques que le souffle des révolutions avait éteint chez nous. C'est de Rome que nous sont revenus et les enfants de saint Dominique, et ceux de saint Benoît, ceux mêmes de saint Bernard, que la ville éternelle avait conservés pour les rendre à leur première patrie. Rome est la métropole de tous les ordres religieux. Ceux mêmes qui éclosent ailleurs, comme les fleurs diverses des jardins du Seigneur, et parmi ceux-là, les sœurs de charité et les frères des Écoles Chrétiennes, d'origine toute Française, qui tiennent une noble place, ceux-là mêmes ont besoin de recourir à Rome, et de s'appuyer sur cette pierre immortelle qui, seule dans l'Eglise, dispense la vertu de force, de durée et de fécondité. Rome donne et reçoit tour à tour. Et voulez-vous savoir quelle vie religieuse se développe, en ce moment même, dans la cité des Papes? Lorsque les Souverains-Pontifes passent le mois d'octobre à Rome, il est d'usage qu'ils consacrent les jeudis de ce mois à la visite des établissements de bienfaisance ou d'instruction, des communautés religieuses et des autres œuvres d'intérêt public. S. S. Pie IX a passé cette année, comme les précédentes, le mois d'octobre dans sa capitale. L'une de ses premières visites a été pour les pauvres malades du grand hôpital du Saint-Esprit, auxquels il a voulu porter la consolation de sa présence et de ses bénédictions. Il a parcouru toutes les salles, et s'est approché du lit des malades pour s'informer de leurs souffrances et les adoucir par de saintes paroles et d'apostoliques exhortations. Les sœurs qui dirigent ce vaste établissement, et dont l'institution, quoique semblable dans son but, n'a cependant rien de commun avec la Congrégation des Filles de Saint-Vincent-de-Paul, ont fondé, dans un annexe de l'hôpital, ce qu'on appelle à Rome des *Conservatoires*, où l'on élève et où l'on entretient quelquefois pendant toute la vie, les enfants trouvés ou abandonnés. Le Saint-Père s'intéresse vivement à cette création d'une charité si tendre et si maternelle; il félicite les sœurs des soins qu'elles prodiguent à ces pauvres déshérités, auxquels elles servent de mères. Une circonstance particulière donna à cette visite de Pie IX un touchant intérêt.

Dans les deux invasions du choléra qui ont affligé l'hôpital du Saint-Esprit en 1854 et 1855, les pères capucins s'étaient empressés d'offrir leurs services, et ils se renfermèrent courageusement dans la partie de la maison affectée au traitement des cholériques. Pendant huit mois consécutifs ils demeurèrent au milieu de cette atmosphère empestée, soignant les malades, consolant les mourants, recevant leurs aveux suprêmes, leur prodiguant les secours de la Religion, enterrant les morts. Chose merveilleuse ! Dieu permit que le fléau qui frappait autour d'eux tant de victimes respectât les bons pères. Quand ils sortirent de leur héroïque réclusion, ce fut à Rome un cri de reconnaissance et d'admiration. Pie IX ne crut pas pouvoir mieux récompenser leur dévouement qu'en les invitant à se fixer pour toujours au chevet des malades, dont ils s'étaient montrés, dans une si terrible circonstance, les consolateurs et les pères. Il voulut, de sa cassette, subvenir aux frais de leur établissement, et fit construire pour eux un cloître conforme à leurs traditions de pauvreté et de recueillement. C'est ce nouveau temple de charité que le Souverain-Pontife eut la joie d'inaugurer, au milieu des bénédictions publiques, le jour de sa visite à l'hôpital du Saint-Esprit.

Au nombre des communautés religieuses honorées de la visite du Saint-Père, se trouve une maison française, le monastère de la Villa-Lante, où les dames du Sacré-Cœur ont le noviciat de leur province d'Italie. Là, comme partout où il y a des pauvres et des enfants, Pie IX voulut visiter les jeunes orphelines du choléra dont ces dames se sont chargées,

œuvre si pleine d'intérêt que l'âme noble et généreuse de monseigneur de Quélen inaugura en France, et que toutes les contrées de l'Europe lui ont depuis empruntée. C'est la même pensée qui a conduit Pie IX au *Conservatoire* de Saint-Jacques à la Longara, où la charité élève de pauvres jeunes filles; et ensuite au pensionnat tenu près de Sainte-Marie-Majeure, par les religieuses Camaldules de Saint-Antoine.

Un autre jour, le Souverain-Pontife visitait le monastère de la *Scala-Santa*, qu'il fait élever à ses frais pour les RR. PP. Passionistes, auxquels il a confié la garde de cet auguste et antique sanctuaire, l'ancien couvent de Sainte-Brigitte, qui a été restauré par une communauté française, les frères de la congrégation de Sainte-Croix-du-Mans; le cloître des chanoines réguliers de la basilique de Sainte-Agnès, que le Saint-Père fait également reconstruire; ainsi que celui de Saint-Laurent-hors-des-Murs, dans lequel les capucins ont pris la garde du cimetière et de l'église du glorieux martyr.

Il est donc bien vrai que Rome est toujours le centre et le foyer du mouvement religieux; et il est bien consolant de voir s'élever chaque jour dans son sein ces nouveaux asiles de la prière, de la science et de la charité. Mais il nous est bien permis aussi de remarquer avec joie que la France suit en ce moment, avec un généreux entraînement, cette sainte impulsion. Le monastère des bénédictins à Ligugé, au diocèse de Poitiers, voit refleurir les temps les plus heureux de son antique pèlerinage. Les capucins, ces vrais apôtres du peuple, ont de nouveaux établissements à Paris, à Lyon, à Marseille. Monseigneur l'archevêque d'Avignon vient d'établir un monastère de bernardins à Sénanques. Monseigneur l'évêque de Montauban faisait, le 4 novembre, la dédicace de l'église et de l'autel des chartreuses, à la bastide Saint-Pierre. Bientôt les enfants de saint Bruno compteront dans son diocèse un nouveau monastère pour les hommes, et pourront ainsi sauver d'une ruine complète quelqu'une de nos anciennes abbayes. Nous assistons ainsi à la résurrection de ce que le siècle qui nous a précédés, avait voulu détruire.

Cette pensée nous rappelle une perte douloureuse que l'Église de France vient de faire dans la personne d'un des écrivains dont les travaux avaient beaucoup contribué à ce mouvement de retour vers les saintes institutions du passé. M. l'abbé Chavin de Malan, l'auteur de l'*Histoire de sainte Catherine de Sienne*, de l'*Histoire de saint François d'Assise*, de la *Vie de dom Mabillon*, est mort subitement à Dôle, à l'âge de quarante-deux ans. Il réunissait les matériaux d'une histoire complète de l'ordre des bénédictins. Dieu, sans doute, a voulu le réunir plus tôt qu'on n'eût pu le prévoir, à ces saints dont il aimait tant la vie, et dont il savait raconter l'histoire avec tant de charmes. Il eut du moins la consolation de faire partager sa prédilection passionnée par tout ce qu'il y a d'intelligences élevées et de nobles cœurs en France. D'autres continueront son œuvre. La voie est ouverte. Déjà M. Charles Sainte-Foi, à qui les lettres et la science catholique doivent tant d'excellents travaux, a publié un premier volume de sa *Bibliothèque franciscaine*, qu'il destine à raviver parmi nous les gloires de l'ordre de Saint-François. La littérature se refait peu à peu chrétienne; elle commence à adorer ce qu'elle avait brûlé. Dieu bénit encore la France.

Ecoutez plutôt ce récit qu'on croirait emprunté à quelques pages inédites des actes des martyrs. M. Chapdelaine (Auguste) avait quitté la France, sa patrie, pour aller évangéliser la province du Quang-Si (Chine). Sur le point de s'embarquer pour cette mission lointaine, il s'arrêta dans une chapelle, y fit une fervente prière, et traça sur la muraille l'inscription suivante, qui est devenue maintenant une sainte relique : « *Dat verbum evangelisantibus virtutis Auctor*. Aug. Chapdelaine, partant pour la mission de la Chine, 4 mai 1852. » C'étaient ses adieux à l'Europe. Dieu donna en effet à son apôtre la puissance de la parole. Quatre ans après, le missionnaire comptait deux cents néophytes convertis par ses soins, dans cette province du Quang-Si, où le nom de Jésus-Christ n'avait jamais jusqu'alors pénétré.

Un soir, une troupe de soldats s'approchent de la cabane où l'apôtre était en prière. Leur chef se présente devant lui pour l'arrêter, par ordre du mandarin.

— J'achève ma prière, lui répond-il, va dire à ton maître que dans un moment je suis à lui.

Quelques instants après, M. Chapdelaine était chargé de chaînes, et jeté dans la prison de la ville, avec vingt-quatre chrétiens qui se levèrent pour baiser ses fers.

Le lendemain, on appelle à la barre du tribunal l'un de ces saints confesseurs, Laurent Pé-Mou.

— Pourquoi, lui dit le mandarin, pratiques-tu la religion du Seigneur du ciel, qui est une religion perverse, et qui porte le peuple à la révolte?

— Non, répondit le généreux néophyte, la religion du Seigneur du ciel n'est point perverse. Elle nous enseigne à fuir le mal, à pratiquer le bien et à sauver nos âmes.

— Pourquoi suis-tu le maître *Ma?* (nom chinois de M. Chapdelaine.

— Je le suis, parce qu'il nous apprend à connaître le vrai Dieu et à pratiquer sa sainte religion.

— Veux-tu le suivre encore ?

— Je ne l'abandonnerai jamais.

— Renonce à ta religion, ou je te fais trancher la tête.

— Je n'apostasierai jamais.

Et le mandarin, appelant un de ses satellites, fit décapiter le martyr.

Cependant le mandarin avait fait préparer une cage de fer, où M. Chapdelaine fut renfermé. Cette cage, de la hauteur d'un mètre et demi, est faite de manière que l'extrémité du pied du patient touche à peine la terre, tandis que la tête, s'élevant au-dessus

de la cage, est comme suspendue à deux planches un peu échancrées qu'on rapproche du cou, presque jusqu'à la strangulation. Les mains, étendues en avant et fortement liées, sont assujéties à une planche qui les tient raides et immobiles. Le patient est ainsi placé devant la prison et exposé aux yeux du public.

Après l'exécution de Laurent Pé-Mou, le mandarin fit comparaître devant son tribunal une jeune vierge nommée Agnès, dont la foi et le zèle lui avaient été plus particulièrement signalés. Ni les promesses, ni les menaces, employées tour à tour par le mandarin, ni la vue du supplice qu'il étalait à ses regards, ne purent ébranler la constance d'Agnès.

— Si tu ne renonces point à la religion du maître *Ma*, lui dit-il enfin, je te ferai mourir.

— Faites-moi mourir si vous voulez ; je ne renoncerai point à la religion du maître *Ma*, qui est la religion du Seigneur du ciel.

— Comment veux-tu que je te fasse mourir?

— Du même supplice que mon maître *Ma*.

En effet, le mandarin la fit jeter dans une cage semblable à celle de M. Chapdelaine. Placés à peu de distance l'un de l'autre, ils pouvaient se voir, mais non se parler : circonstance touchante pour ces deux martyrs de Jésus-Christ. Après avoir passé quatre jours au milieu de cette cruelle torture, ne pouvant ni se tenir debout, ni faire aucun mouvement, cette sainte et illustre héroïne, consumée par la faim, la soif, toute mutilée et meurtrie, remit son âme entre les mains de son Créateur, et alla recevoir de Jésus-Christ la couronne des martyrs.

Le lendemain, M. Chapdelaine fut tiré de sa cage de fer, et traîné mourant au pied du tribunal. A toutes les questions que lui fit le mandarin, il refusa de répondre. Le juge, irrité, lui fit administrer cent coups sur la joue, avec une sorte de lanière de cuir, dont se servent les bourreaux chinois, et dont un seul coup suffit pour mettre la mâchoire en sang. Puis on le fit étendre à terre, et on lui déchargea encore trois cents coups de rotin. Le lendemain, comme le saint martyr vivait encore, le mandarin lui fit trancher la tête. C'est ainsi que le sang d'un martyr français devient, sur la terre de Chine, une semence de nouveaux chrétiens.

La glorieuse mort de M. Chapdelaine eut lieu le 29 février 1856.

J.-E. Darras.

LA DIVINE EUCHARISTIE.

AUX COMMUNIANTS.

Prenez vos habits de fête ;
De fleurs ornez votre tête ;
L'église vient de s'ouvrir,
Et voici la sainte table
Où du froment délectable
Vos âmes vont se nourrir.

Les mains jointes, au plus vite,
Accourez, troupe d'élite,
Et tombez à deux genoux :
Le miracle se consomme,
Le Christ, le Verbe fait homme,
Sur l'autel descend pour vous.

Bonté touchante et sublime!
Jésus, la tendre victime,
S'immole encore aujourd'hui.
S'il est un autre vous-même,
Vous, par un effort suprême,
Devenez semblable à lui.

Recueillez-vous en silence :
Que tout votre cœur s'élance
Au séjour des séraphins,
Où la clarté n'a plus d'ombre,
Où des étoiles sans nombre
Versent des rayons sans fins.

Attendant l'heure prospère
Où devant vous Dieu le père
Ouvrira son paradis,
Fuyez le chant des sirènes,
Et des voluptés humaines
Craignez les conseils maudits.

Loin de ces fétides fanges,
Du pain pétri par les anges
Gardant l'heureuse saveur,
Votre âme, au monde fermée,
Sera la lampe allumée
Devant la croix du Sauveur.

Alors, une pure joie
Répandra sur votre voie
Des flots de lait et de miel,
Alors, votre vie entière,
Qu'embaumera la prière,
Sera le miroir du Ciel.

Antonin de Sigoyer.

APPROBATION

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège Apostolique, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer ;

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation la douzième livraison du Magasin Catholique pour 1856, nous déclarons que rien dans cette publication n'a été remarqué qui puisse blesser la foi ni les mœurs.

Arras, le 10 décembre 1856.

† P.-L., Év. d'Arras, de Boulogne et de St-Omer.

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR — J. COLLIN, IMPRIMEUR

TABLE DES MATIÈRES

Abencerrages (les) et les Zegris. 200
Aérolithes. 126
Aeronaute (un). Ses observations curieuses. 118
Affre (monseigneur). Sa mort, tableau de M. Jules Rigo. 221
Ali Pacha. Son portrait. 136
Amboise. 367
André Brave-Tout, par M. Alphonse Balleydier. 144
Anneau offert à monseigneur Blum, évêque de Limbourg. 103
Anneaux colorés. 44
Anne d'Auray (sainte), par M. Paul de Caux. 113, 161
Annonciation (l'), dessin de MM. Ch. de Linas et A. Deschamps. 112
A quoi servent les moines. 155
Arbres extraordinaires. 232
Aufauvre (M. Amédée). 325, 342, 352, 392, 400, 429, 435.
Ayoul (saint). Histoire, légende, archeologie, par M. Am. Aufauvre. 322

Bachi-Bouzoucks (les). 193
Balleydier (M. Alphonse). 74, 93, 152
Baptême de Notre-Seigneur, d'après une chasuble du seizième siècle. 224
Baptême du prince impérial. 256
Baudon (M. Adolphe). 8, 89
Berton (Elie), 112, 160, 191, 224
Blessés de Sébastopol. 273
Bonaparte. Son discours au clergé de Milan, en 1800. 366
Bouniol (M. Bathild). 26
Bourqueney (M. de). Son portrait. 136
Bouton (le). Apologue. 336
Bracelet (le) de la duchesse de Chaulieu, par M. Edouard Salvaire. 378
Brunow (baron de). Son portrait. 137
Buol (comte de). Son portrait. 137
Bussierre (M. le vicomte). 255, 300

Cadoudal (M. Georges), 22, 52, 155
Caire (le). 119
Canada (le), par M. Ysabeau. 32
Canticum. 94
Carnaval romain. 52
Catacombes de Rome. 38
Catacombes payennes, par M. Antonin d'Indy. 81
Catholicisme. Ses progrès en Russie. 117
Causerie, par M. Eugène de Margerie, 44, 74. Par M. Elie Berton, 110, 158, 190, 223. Par M. l'abbé J. E. Darras, 342, 411, 441
Caux (M. Paul de), 117, 164
Cavour (comte de). Son portrait. 137
Chants religieux (sur les). 246
Charlemagne. Son portrait, 115, 416
Charles-le-Téméraire. 220
Chasse (la). Quelques notes, 311, 392
Châsse de sainte Bertille. 407
Châsse (la) de sainte Ursule, par madame Ev. de Ribecour. 214
Château (le) d'Espertilloux, par M. A. David. 420
Chatelet (le grand et le petit), à Paris. 375
Clarardon (lord). Son portrait. 136
Clément d'Elbhe (M.) 384, 411
Cœur sacré de Jesus. Cantique avec musique. 95
Collin de Plancy. 158, 173
Comment parvint Guillaume-le-Taciturne. 184
Conférences de Notre-Dame de Paris, par M. le comte A. de Ségur. 59
Conseils à une vieille dame. Stances, par M. Antonin de Sigoyer. 415
Cowley (lord). Son portrait. 136
Croisades (les). Leur influence. 168
Croix (la) du faubourg Saint-Augustin à Cadix. Récit legendaire. 187
Crosse offerte à Mgr de Vicari, 103
Crucifix d'argent (le), par madame Mathilde Tarweld. 106

Darras (M. l'abbé J.-E.). 341, 415
David (M. A.) 375
Dévotion pratique à la Vierge Immaculée, 270, 303, 333
Dieu et mon droit, par M. Eugène de Margerie. 391, 426
Dimanche (observation du repos du) 85
Dispute de priorité. 208
Djémil-Bey. Son portrait. 136
Divine (la) Eucharistie, par M. Ant. de Sigoyer. 444
Douze (les) frères, par madame Mathilde Tarweld. 437 437
Drapeau (le premier) conquis à l'Alma. 225
Ducornet (César). Notice sur ce peintre, 319. Son portrait. 320
Duel (un) sous l'Empire. 19

Economistes (les). 415
Elephant (l') d'Hummaioum, chant populaire de l'Inde, par M. A. Ysabeau. 300
Epiphanie. Dessin de Ch. de Linas. 48
Etoile (l') mystérieuse, par M. Amédée Aufauvre, 344, 398, 432
Exposition agricole de 1856, par M. Ysabeau, 237. Les bestiaux, 360. Les instruments. 364

Faute d'un son devenu riche. 66
Femme (la) d'un poltron. 430
Femmes (les) du dix-septième siècle. 291
Fête-Dieu (la) à Angers en 1856, par M. Edouard Letondal. 329
Fossoyeur (le) 295
Froid (le) dans le vide. 287

Gandy (M. Georges). 263
Gardien (le) du phare, par Mme M. F. 247
Genève (vie catholique à), par M. l'abbé G. Mermillod. 68
Goffiné. Bibliographie. 74
Grand Manchot (le), oiseau du Nord. 380
Grenade (vue de). 353
Guelfes et Gibelins, par madame Mathilde Tarweld. 275

Henri de Navarre. Son entrée à Castres. 110
Hernando del Pulgar, l'homme aux exploits, par madame Ev. de Ribecour. 353
Hôtel (un) de la rue Saint-Florentin. 458
Hubner (baron de). Son portrait. 137
Hymne à la Sainte Vierge, par un jeune sergent. 20

Indy (M. Antonin d') 85
Inondations. Leurs causes, 231. Histoire des inondations de 1856. 306
Insectes nuisibles. 425
Insurrection du 10 août 1792. Episode, par M. Georges Gandy. 260
Isthme de Suez. 55

Jacquelin de Maillé. Sa mort. 209
Jaseur de Bohême. 135
Jeanne d'Arc en Champagne, par M. Et. Georges. 202
Jérusalem. Siège de cette ville par les croisés. 209
Jorry (M. l'abbé), 382, 436
Jussieu (M. Laurent de). 270
Justice (la) au moyen-âge. 420

Lacordaire (le R. P. de). Son portrait. 60
Lafond (M. Edmond). 36, 55
Lagaraye (le château de). 287
Laissez venir à moi les petits enfants, par M. G. Cadoudal. 154
Lambel (M. le comte de). 154
Laurence, par Mme Ev. de Ribecour. 226
Laystal (Tobie) le philanthrope. 310
Legende (la) de Cesson, par M. Hippolyte Violeau. 282
Lion (le) et le moucheron, fable. 367
Liturgie (la divine), 36, 6
Liverpool. Sa statisque religieuse. 43
Louvre (achèvement du), par M. Poinsel. 129
Luc (saint). Gravure de Galle, 352, 384
Lyon. Dernier épisode du siège de Lyon en 1793, par M. Alph. Balleydier, 71, 89

Mademoiselle de Pienne, par madame Mathilde Tarweld. 355
Maison (la) de la veuve. 314
Maître (le) de musique, par M. Eug. de Margerie, 106, 122, 164
Manière de rendre le pain plus nourrissant. 35
Marabou (le) oiseau d'Afrique. 389
Marc (saint). Dessin de M. Ch. de Linas et A. Deschamps. 160
Marcie. Histoire des premiers temps du Christianisme, par madame Mathilde Tarweld. 139, 178, 191, 211
Margerie (M. Eugène de). 38, 48, 80, 108, 126, 168, 398, 429
Mariage (un) sous la Fronde. 11
Mater admirabilis. 20
Mathurin (saint) de Larchant, histoire, légende, archeologie, par M. Amédée Aufauvre. 387
Mathurin (saint) à Rome au milieu des pestiférés, tableau de M. Dargent. 385
Maure (madame de). 291
Méniolle (M. V.). 86, 105
Mermillod (M. l'abbé G.). 70
Methivier (M. l'abbe), curé d'Olivet. 230
Million (le) de l'usurière, par M. A. David. 371
Missionnaire (un). 375
Missionnaire (un départ de) par M. Louis Veuillot. 96
Mœurs américaines. 214, 326
Montre (la) et l'horloge, fable. 174
Morlot (Mgr le cardinal), archevêque de Tours dans les inondations. 305
Mort d'un sergent de zouaves en Crimée. 17
Morue (pêche de la). 325
Mourir de joie. 311

Napoléon. Son génie devant l'Eglise Catholique, par M. l'abbe Methivier. 234. Ses envahissements. 294
Napoleon III dans les inondations de 1856. 306, 309
Navire monstre. Le grand Oriental. 239
Nicolas (saint), par M. Aufauvre. 416
Nicolas (saint), tableau de M. Dargent. 415
Notre-Dame de Bethléem. 163
Notre-Dame de la Treille. Ses vitraux. 369
Notre-Dame de Verdelais. 289
Notre-Dame du Puy, au mont Corneille, par M. Ad. Baudon. 5

Œuvre des écoles de l'Orient. 191
Ordre de la Sainte-Croix, 132
Orloff (comte). Son portrait. 137
Ouvroir éclos d'un œuf, par M. L. de Jussieu. 268

Paris (ancien), par le baron de Nilinse. 240
Parrain (le) d'occasion. 237
Patrizi (monseigneur), légat *a latere* du Saint-Père. Son portrait. 256
Philippe le batelier. 383, 409
Pie IX et le troupier français. 94
Pienne (Mlle Jeanne de). 355
Pisciculture, par M. Ysabeau. 100
Plénipotentiaires du congrès de Paris, par M. P. Caumont. 132

Poinsel (M. A.). 132
Porte principale de l'ancienne abbaye de Saint-Vaast d'Arras. 408
Pour les inondés. Ode de M. David. 221
Présentation (la), dessin de M. Ch. de Linas. 80
Prière de Jeanne, par M. Hip. Violeau. 63
Prisca, par Mme Mathilde Tarweld. 258
Propagande protestante. 110
Puits artésien dans le Sahara. 232

Rachat (le) des captifs, par madame Ev. de Ribecour. 174
Ravignan (le R. P. de). Son portrait. 61
Redressements historiques. Congrès de Vienne. 213. Etat présent de Rome et de Constantinople, 266. Les envahissements de Napoléon. 294
Réformateurs Strasbourgeois. Leurs débuts, par M. le vicomte de Bussierre. 251, 298
Reine (sainte) d'Alise. 336
Repos (du) dominical, par M. Roux-Lavergne. 326
Reposoir d'Angers, en buis, en roses et en mousse, par M. Heulin. 329
Requins (les). Scènes de mer. 402
Ribecour (Mme E. de), 177, 219, 231, 355
Romain Cazes (M.) Ses peintures murales à Bagnères de Luchon. 36
Rome souterraine. Les Catacombes. 38
Rorhbacher (l'abbé). Son portrait. 77

Rosalie (la sœur), 152. Son portrait, 153. Notice par M. le comte de Lambel. 153
Rouveau (M. F.) 32

Sacrifice (le), par M. l'abbé Pron. 331
Sainte-Chapelle (la) à Paris, 20, 49
Salvaire (M. Edouard), 189. 380
Ségur (M. le comte A. de). 17, 63, 336
Sigoyer (M. Antonin de). 415, 444
Soleil (le) du prisonnier, imité de Silvio Pellico. 35
Soupir d'une mère. Poésie par M. Hippolyte de Cytis. 406

Tanche (sainte). 337. Histoire, légende, archéologie, par M. Amédée Aufauvre. 339
Tarweld (madame Mathilde). 144, 184, 200, 213, 260, 282, 359, 407, 440
Terrisse (une), pays de Liége. 335
Théâtre en plein vent (Guignol, Gringolet et Rigolot). 23
Thierry (Augustin). Notice sur la mort de cet écrivain célèbre, par le R. P. Gratry. 263. Son portrait. 265
Thiesson (M. l'abbé A.) 43
Titien. Notice sur ce peintre. 327. Son portrait. 328
Torrent (le) et le ruisseau, fable, par M. le comte A. de Ségur. 336

Trois conversions, par M. L. Veuillot. 9

Ursule (sainte). Sa Légende. 216

Variétés. 271
Verdelais (Notre-Dame de). Son couronnement. 289
Veuillot (M. Louis). 11, 99
Vicari (Mgr Hermann de), archevêque de Fribourg en Brisgau. Son portrait. 105
Villa-Marina (marquis de). Son portrait. 137
Vincent de Paul (saint). Sa nouvelle Eglise, par M. Ad. Baudon. 87. Son éloge par le cardinal Wiseman. 302
Violeau (M. Hippolyte). 64, 287
Vitraux de Notre-Dame de la Treille. 369
Vocation oblige, par M. F. Rouveau. 26
Voivreuil (M. L. de). 68
Voltaire historien. 172
Walewski (comte). Son portrait. 136
Wicart (Mgr), premier évêque de Laval. Son portrait. 189
Wiseman (Mgr le cardinal). Son éloge de saint Vincent de Paul. 302

Ysabeau (M. A.) 35, 103, 239, 302, 366

Zacconi (Mgr.), nonce du Saint-Siège. Son portrait. 189
Zégris (les) et les Abencerrages. 200





